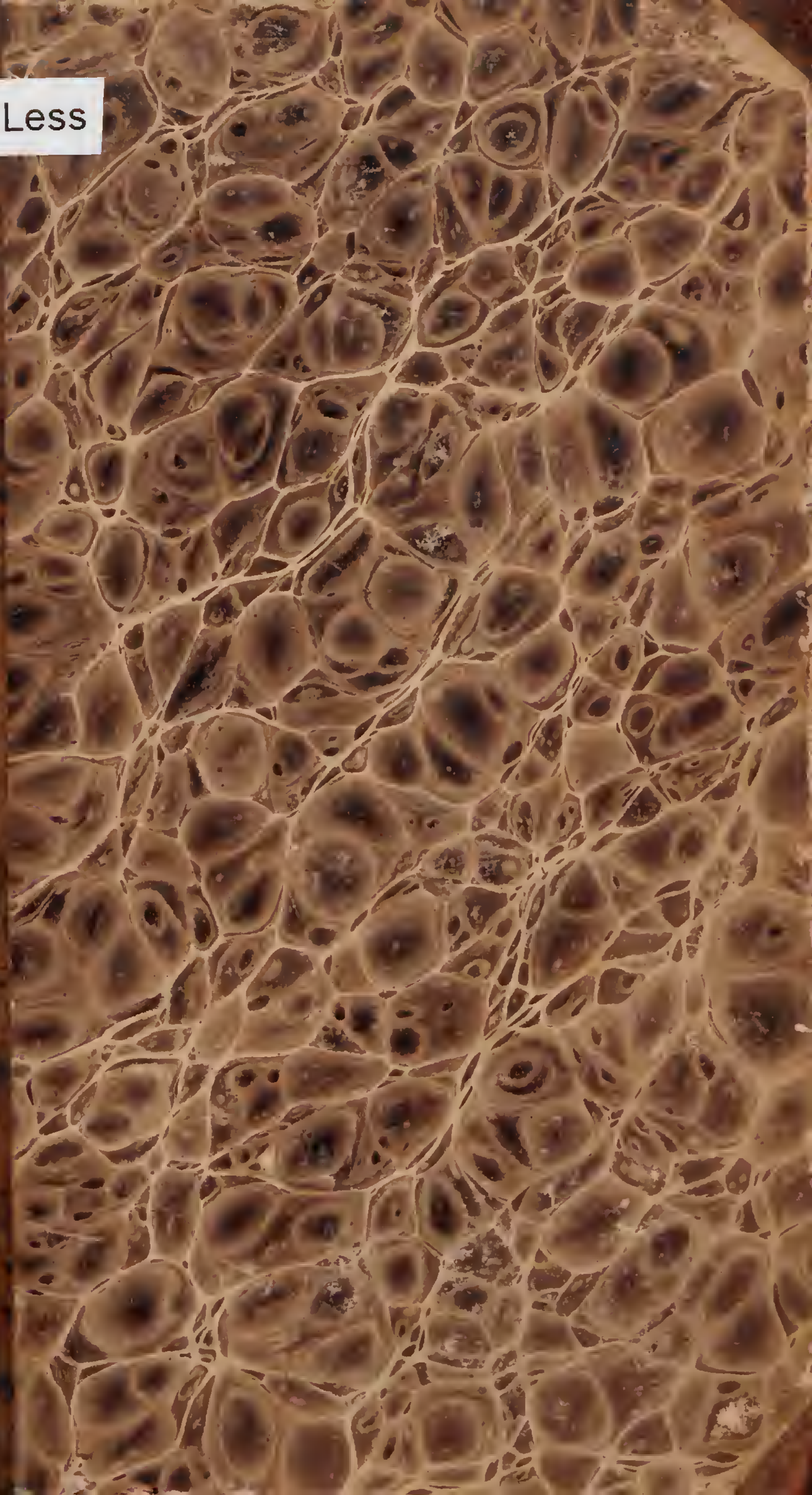


VOYAGE

AUTOUR

DU MONDE.

IMPRIMERIE DE N.-J. GREGOIR,
Rue au Lin, N° 20.



HABITANS DU CHILI DIRIGEANT UNE BALSA.

VOYAGE

AUTOUR

DU MONDE

ENTREPRIS PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT

SUR LA CORVETTE LA COQUILLE;

PAR P. LESSON,

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT.

TOME I.



BRUXELLES.
N.-J. GREGOIR, V. WOUTERS ET Cie, ÉDITEURS,
RUE AU LIN, N° 20, PRÈS DE LA PLACE St-GÉRY.

1839.

VOYAGE

AUTOUR

DU MONDE.

DÉPART.

Allons! il faut partir! J'ai soif de voyage : je veux aller d'une terre à l'autre, d'une mer à l'autre, partout où mes yeux atteindront.

(WITWICKI.)

Un voyage autour du monde!!! Ces mots magiques ébranlent toutes mes idées : le vœu le plus ardent de mon cœur est donc accompli! Ce désir d'excursions lointaines, cet instinct de sensations fortes et nouvelles, qui tourmentait mon existence, va être satisfait. L'ordre ministériel qui m'enlève à mes paisibles habitudes, au sol natal, aux sollicitudes d'une mère âgée, est pour moi une faveur signalée. C'est en vain qu'une froide raison calcule les chances périlleuses d'une longue navigation, me cite avec complaisance les résultats funestes si nombreux de ces entreprises, et le martyrologe encore plus long de ceux qui tentèrent de les accomplir. Il n'existe plus qu'une pensée, qu'une idée fixe; et le mot *partir* vibre sans cesse à mes oreilles. Que d'illusions, que d'idées fausses puisées dans les livres, vont cependant disparaître, usées par l'expérience des choses! Ce n'est point toutefois sans quelques émotions que, le 9 mars 1822, il me fallut rompre les liens de

l'habitude et ceux plus puissants de l'attachement de famille. La voiture me paraissait trop rapide dans sa course; les arbres qui ombragèrent mon enfance, l'air que j'avais si longtemps respiré, tout devenait un motif de regrets. En m'élançant hors du foyer paternel, le terme de ce premier pas m'apparaissait dans un lointain vague et indécis; et aussi menaçantes que l'épée de Damoclès, les 25 mille lieues qui me restaient à faire ne s'offraient que dans un avenir sombre, chargé d'orages, et oppressaient parfois ma raison. Paris, où je ne fis qu'un très-court séjour, n'apporta point de diversion à mes pensées. Inconnu, sans patrons dans cette ville où le mérite qui ne mendie pas est trop souvent un mérite stérile, j'en partis avec empressement (24 mars 1822), heureux de fuir cette agitation bruyante d'une population entassée, et de me rapprocher des climats où la nature pure et vierge se montre belle de ses propres attraits.

Préoccupé, je traversai la France de Rochefort à Toulon, en ne distinguant sur les bords de la route que ce que la portière de la voiture voulait bien me permettre d'entrevoir, à peu près à la manière des *touristes* anglais, mais bien décidé au moins à ne pas imprimer mes rêveries, pour en faire un *livre du boudoir* ou un *pocket-book* sentimental.

Deux mois de séjour à Toulon furent employés aux apprêts du voyage. Chacun s'empressait de rendre plus *confortable* l'étroite enceinte qu'il devait habiter sur le navire; chacun aussi étudiait la physionomie de son compagnon de route; et de ces premières impressions naissait déjà un sentiment de bienveillance ou une antipathie, dont les germes cachés sous les dehors de la sociabilité, devaient éclore et porter leurs fruits sous l'influence des petites rivalités, filles de l'imperfectibilité humaine. On a dit qu'un jeune époux voyait ordinairement tout en rose le premier jour où il allume le flambeau de l'hymen; on peut certainement en dire autant du voyageur. Tout lui sourit : l'espérance enfle les voiles de son vaisseau vers le pays des chimères; heureux lorsqu'à la fin de la campagne la fatigue et la satiété n'amènent point un découragement dû lui-même à des sensations exagérées et tout aussi peu fondées. Commerson [1], l'illustre compagnon de Bougainville, a renfermé,

[1] *Manuscrits* déposés à la bibliothèque du Muséum.

sous des formes triviales, des vérités de grand sens, en disant : « Je suis tenté de comparer un navire à une souricière. Chacun de » ceux qui passent la planche entrevoit sans doute un petit mor- » ceau de lard. Une fois les voiles déployées, c'est la trappe qui » tombe, la souris est prise, il n'y a pas à s'en dédire, et il ne reste » plus que les barreaux à ronger. » Disons cependant que les voyages de mers, toujours pénibles et qui usent si vite la trame de la vie, portent avec eux un charme indéfinissable. Ce mélange de privation et d'abondance, de *far niente* et d'activité, de calme et de tempête, cette immensité des mers et ces régions si pompeuses de la zone torride, ne laissent que de profondes impressions; après elles le bonheur domestique est monotone; et c'est ce qui porte tant de voyageurs à manquer à la parole qu'ils ont cent fois donnée de ne plus s'aventurer sur les flots.

La corvette *la Coquille*, que le ministère avait choisie pour l'exécution de la campagne, était sur les chantiers. Nous suivions toutes les réparations de ce petit navire avec sollicitude; nous lui prêtions une existence morale, et de tous les vaisseaux que renfermait le magnifique arsenal de Toulon, *la Coquille* seule recevait chaque jour nos visites empressées. En effet, ce devait être pendant longtemps notre patrie, et c'est à l'ombre de son pavillon que reposaient notre sécurité et l'hospitalité des terres lointaines.

Approvisionnée de tout ce qu'exigent les longues navigations, montée par soixante-dix hommes pleins d'ardeur et de résolution, *la Coquille* n'attendait plus qu'un vent favorable pour sortir de la vaste rade de Toulon. Il souffla le 11 août 1822, et les côtes nues et pelées de la Provence ne tardèrent point à disparaître à nos regards en se cachant sous l'horizon.

CHAPITRE PREMIER.

TRAVERSÉE DE FRANCE AU BRÉSIL [1].
(DU 11 AOUT AU 16 OCTOBRE 1822.)

Puis enfin des vapeurs délivrant ses contours,
Comme une forteresse au milieu de ses tours,
Sortait le pic immense.
(DE VIGNY, le trappiste)

Les premiers jours d'une navigation qui doit être longue sont ordinairement consacrés à *s'orienter*, qu'on me passe cette expression toute nautique. *La Coquille* était encombrée de mille objets, entassés pêle-mêle dans les entre-ponts ; la mer d'un bleu d'azur était unie comme une glace ; le vent soufflait modérément, le sillage du navire était régulier. Seulement quelques mouvements de tangage annonçaient aux nouveaux embarqués qu'ils auraient bientôt à se roidir contre les atteintes cruelles du *mal de mer*. Mais rien ne ressemble moins sur le mobile élément au jour de la veille que celui du lendemain, et notre passage devant le golfe de Lyon fut accompagné de bourrasques assez fréquentes et assez vives pour faire naître quelques-unes de ces réflexions auxquelles on ne se livre jamais sous un ciel pur. De quelle vérité sont empreintes ces paroles de madame de Stael [2] : « Il en coûte davantage pour quitter sa patrie » quand il faut traverser les mers pour s'en éloigner. Tout est solennel » dans un voyage dont l'Océan marque les premiers pas. Il semble

1 Les chapitres I à V ont été publiés en 1830, et copiés par plusieurs faiseurs de pittoresques.

2 *Corine* ou *l'Italie*.

» qu'un abîme s'entr'ouvre derrière vous, et le retour paraît à » jamais devenir impossible. D'ailleurs le spectacle de la mer fait » toujours une impression profonde. Elle est l'image de cet infini qui » attire la pensée et dans lequel sans cesse elle va se perdre. »

Le calme se rétablit bientôt sur la mer antique que les Phéniciens sillonnèrent les premiers : des papillons chargés du butin des fleurs des orangers des îles Baléares, gracieux messagers terrestres, venaient voltiger sur notre vaisseau transportés par les vents, et quelques oiseaux d'eau cherchaient un refuge sur les rivages de la Catalogne que dominait le mont Serrat. Des scombres, séparés des grandes bandes de thons qui sont une des richesses des provinces du Midi, s'élançaient hors de l'eau à la poursuite des trigles volants, malheureux poissons assaillis dans leur élément par une foule d'ennemis, et qui trouvent dans l'air, où ils apparaissent quelques instants, des êtres tout aussi redoutables et tout aussi voraces. Des mouettes criardes se balançaient avec mollesse ou rasaient la surface de la mer, que des myriades de porpites azurées couvraient de leurs essaims vagabonds. Des lueurs phosphoriques scintillaient pendant la nuit, et nous donnaient un avant-goût de cet embrasement des eaux si brillant, si plein de magiques beautés, dont l'équateur et les régions des tropiques devaient si souvent nous offrir par la suite le merveilleux spectacle.

Neuf jours s'étaient écoulés depuis notre départ de Toulon, et déjà les terres d'Europe et d'Afrique se rétrécissaient; le rocher de Gibraltar dominait majestueusement l'entrée du détroit qu'il commande. Là étaient ces fameuses colonnes d'Hercule, que réunissait, du temps même de Strabon, un récif nommé *le seuil de la Méditerranée,* preuve évidente qu'anciennement l'Ibérie était jointe à la Mauritanie par une langue de terre que les vagues ont engloutie! Deux frégates portugaises croisaient à l'entrée du détroit afin d'arrêter, dans leurs déprédations, les corsaires algériens; car cette régence, campée sur les frontières de l'Europe, semble être une sentinelle avancée de la barbarie, dont le *qui vive* menace sans cesse la civilisation [1].

La Coquille en sortant de la Méditerranée n'avait encore parcouru

1 Ce passage a été écrit en 1825.

que trois cents lieues, et l'Océan, qui la recevait, déroulait devant elle ses immenses replis. Mais rien de remarquable ne signala sa courte traversée jusqu'à l'île de Ténériffe. Une folle gaieté régnait parmi les matelots : les chants et la danse récréaient leurs moments de loisir. Il y avait si peu de temps qu'ils avaient quitté le rivage!.. Encore quelques mois, ces voix se tairont, cette danse fera place à de sombres réflexions, et la fatigue unie au souvenir de la patrie absente y fera succéder un silence glacial. Que d'idées fausses on a cependant dans le monde sur cette classe d'hommes dont toute la vie est consacrée au rude métier de mer, de ces vrais marins dont les types deviennent de plus en plus rares, et qui, bercés dès leurs premiers ans par le roulis d'un navire, trouvent souvent dans leurs vieux jours leur sépulture au sein des flots! Ces hommes dont le caractère est à part, dont la franchise s'unit à la bonhomie, la bonté à la rudesse, dont une écorce grossière enveloppe un courage à toute épreuve, semblent être complétement étrangers à la terre; ils en ignorent les usages, les habitudes, et (le dirai-je?) jusqu'à la langue. Leur vie s'écoule dans le monde rétréci de leur choix. Là ils accumulent leur salaire, pour l'engloutir en quelques heures dans le port où ils se trouvent transportés. Heureux dans leur imprévoyance, ils retournent sur le vaisseau, pour s'y imposer les mêmes privations, jusqu'à ce qu'ils puissent renouveler les mêmes prodigalités. Le tabac et les liqueurs fortes sont les objets de leur ardente convoitise; ils aiment ou ils haïssent sans chercher à analyser leurs affections. L'habitude d'une vie dure, d'une discipline acerbe sur un élément qui n'a pas été destiné pour l'homme, contribue à les rendre froids, insensibles aux passions douces, et le plus souvent étrangers aux liens de famille. Un sommeil toujours obéissant les repose dans leur mobile hamac, où leur goût pour les récits et les contes merveilleux de l'imagination la plus bizarre viennent souvent les délasser des fatigues de la journée, et prêter à leur physionomie morale une empreinte vigoureuse.

Le 28 août nous laissâmes tomber l'ancre sur la rade de Santa-Crux de Ténériffe. Nous avions enfin en vue une de ces îles Canaries si célèbres par leurs vins, et plus célèbres encore par les Guanches, leurs primitifs habitants, et par les opinions systématiques qui veulent y voir les îles Fortunées et les restes de cette antique Atlantide disparue de la surface de notre planète. Vingt

et un coups de canon furent le salut que nous adressâmes au pavillon espagnol ; mais ce bruyant cérémonial ne nous préserva point d'une quarantaine de huit jours, que la junte de santé crut devoir imposer à *la Coquille*, parce qu'elle était sortie d'un port de la Méditerranée. Tel fut notre début.

A mesure que nous approchions de Ténériffe, nous nous retracions tout ce qu'on avait déjà écrit sur cette île. J'étais pour ma part rassasié de tout ce qu'en disent les voyageurs; son éternel *pic de Teyde* et sa *Caldiera*, ses Guanches, son dragonnier, qui semble dater du déluge, et cette famille Cologant, dont le nom est stéréotypé dans toutes les relations, me revenaient sans cesse à la mémoire. Je me promettais bien d'en étudier les productions naturelles, pour ma propre satisfaction seulement, et d'en taire les résultats, à moins que quelques faits intéressants de détails ne me parussent utiles à publier. Mais, instabilité du cœur humain! dès que l'entrée de Ténériffe nous fut interdite, l'envie d'en parcourir la surface me prit avec la brusquerie d'un accès de fièvre. Ce que j'avais dédaigné me parut digne d'être vu, et cent fois le jour, retenu sur le pont de *la Coquille*, dirigeant la longue vue sur la ville et sur ses environs, je maudissais les Espagnols qui tiennent en quarantaine des gens dispos et bien portants. Tout considéré cependant, on nous rendit un grand service. Les affections les plus meurtrières sévissent sur cette population entachée de corruption, et jamais un vaisseau n'y relâche sans y infecter son équipage des infirmités les plus tenaces et les plus dégoûtantes. Semblables à ces fruits flatteurs par leur enveloppe, mais dont les vers rongent l'intérieur, il y a bien peu de femmes du commun à Ténériffe qui ne soient gangrénées de maladies honteuses ou dévorées par une gale de la plus fâcheuse nature.

Nous restâmes trois jours sur la rade de Santa-Crux, dans une inaction forcée. Notre vue errait sur les montagnes nues et brûlées qui enveloppent la ville, sur les demeures tristes des Espagnols, sur les batteries en mauvais état qui défendent l'approche du port. Mais nos souvenirs étaient agréablement alimentés par le fort *San-Christoval*, près duquel vinrent échouer les tentatives de Nelson, qui y laissa un bras, et dont le feu nourri par une poignée de Français contribua si efficacement à repousser l'attaque de l'escadre anglaise. Dans le jour les volets de toutes les maisons, soigneusement

fermés, témoignaient assez que les habitants se livraient aux douceurs de la sieste. Seulement quelques femmes de mauvaise vie venaient jusque sur le rivage agacer les matelots, et y exercer leur immoral métier, sans s'inquiéter des témoins nombreux placés de manière à ne rien perdre de leurs ébats, sur les vaisseaux mouillés en rade.

Les montagnes de Ténériffe, du côté de Santa-Crux, sont tourmentées et ravinées par les éruptions volcaniques qui leur donnèrent naissance. Leurs flancs noirs et pelés, déchirés et couverts de scories, n'offrent à la vue que quelques euphorbes et des raquettes charnues et tristes, excepté dans certains endroits où l'humus végétal a été retenu par des petits murs, et où sont plantés des oliviers et des vignes. Toutefois l'intérieur de l'île est très-fertile, et les fruits y acquièrent un excellent goût. Le nom de *Ténériffe* vient, dit-on, des radicaux *tener,* neige, et *iffe,* montagne, usités dans la langue des Guanches ; mais il en est peut-être de cette étymologie comme de tant d'autres, c'est-à-dire qu'elle pourrait bien n'être basée que sur un rapprochement forcé et hypothétique. Cette île est célèbre par son pic, qu'Hornius dit être, dans son ouvrage sur l'*Origine des Américains*, l'*Aya-Dirma* des Guanches, et qu'il suppose être le *Dyris* des anciens, nom que les Arabes auraient transporté au mont Atlas, en le changeant en *Daran.* Les savants ont volontiers admis l'opinion d'Ideler, relative aux anciennes navigations des Phéniciens vers les Canaries et les îles du Cap-Vert. Il est dit que la vue du pic émerveilla les Tyriens et les Carthaginois, et que les fruits des orangers, sans ressembler en tout à ceux des lotos, gravèrent dans leur mémoire le souvenir d'une exquise saveur. Leurs récits, brodés par le merveilleux, devinrent un thème que les poëtes amplifièrent, et bientôt naquirent les fables si gracieuses de l'Élysée, du jardin des Hespérides, et de ses arbres chargés de pommes d'or. Aujourd'hui que les navigateurs ont sillonné toutes les mers, que leur persévérance a visité un à un les petits îlots, Ténériffe n'est plus qu'une auberge nautique d'un assez triste aspect, où s'arrêtent les vaisseaux qui ont besoin de ses vins, ou de remplir quelques tonneaux d'eau.

Les Guanches, primitifs habitants des Canaries, ont été massacrés par leurs conquérants ; il n'en reste plus que quelques métis croisés dont l'origine serait contestable, ou les cadavres embaumés

que recèlent les grottes où ils furent longtemps cachés. Tout fait présumer, contre l'opinion qui les croit Atlantes, que ces peuples tenaient des Égyptiens leur civilisation, leurs arts et leur vénération pour des productions végétales. C'est ainsi qu'ils adoraient ce dragonnier d'Orotava, actuellement mutilé, haut, il y a quelques années encore, de 10 pieds, sur une circonférence de 36 pieds au tronc et de 45 ras du sol, et qui offrait à peu près cet immense volume en 1402, temps de la conquête de l'Archipel par les aventuriers français du nom de Béthencourt. De la rade de Santa-Crux on ne découvre le sommet du pic que par un temps clair. Mais cette montagne volcanique, devenue célèbre par les récits sans nombre qui la concernent, n'a cependant qu'environ 11,130 pieds d'élévation, bien que Borda lui en ait attribué 12,340 et Héberdeen 15,396, mesure anglaise il est vrai.

Nous nous approvisionnâmes de vin avant de lever l'ancre. Ce Malvoisie si célèbre, ce Ténériffe mélangé d'alcool, devaient ranimer notre gaieté dans le cours du voyage; c'était le seul souvenir que nous emportions de notre relâche. L'île peut au plus produire 30,000 pipes de ce vin estimé, et le prix de la qualité ordinaire, à l'époque de notre passage, s'élevait encore à 1 franc 10 centimes le litre.

Le 1er septembre nous reprîmes le cours de notre navigation. Le lendemain, au lever du soleil, nous nous trouvions près de l'île de Gomère, et à une faible distance de l'île de Fer. Le pic de Ténériffe nous apparut alors dans toute sa majesté : il semblait s'élever du sein de la mer pour soutenir le ciel. Comment se fait-il que les navigateurs aient perdu l'usage de compter leurs méridiens de l'île de Fer? Chaque peuple, en prenant pour point de départ le méridien de sa capitale, a restreint l'usage des cartes publiées par d'habiles géographes, et a contribué à rendre souvent peu intelligibles les narrations de voyages. En conservant à l'île de Fer son ancienne prérogative, la susceptibilité de chaque nation était ménagée, et les cartes conservaient une uniformité bien désirable.

Le 5 nous atteignîmes le tropique du Cancer; trois jours après on reconnut les rivages de Santo-Antonio, la plus occidentale des îles du Cap-Vert. Bien que nous n'en vîmes que quelques mornes abruptes, voilés en partie par des nuages, cet aspect d'un coin de terre nous inspira le plus vif intérêt. Il faut habiter pendant

quelque temps l'étroite enceinte d'un navire, n'avoir pour reposer ses regards que le ciel et l'eau, se trouver toujours au centre d'un cercle qui n'a de bornes que l'horizon, pour sentir réveiller dans son cœur les émotions qui y sommeillaient. Nous franchîmes bientôt l'espace que les anciens navigateurs assignaient à leur *Mer Herbée*, sans apercevoir le moindre vestige des sargasses, *raisins des tropiques*, qui donnent à cette partie africaine de l'Océan, en certains temps de l'année, l'aspect d'une prairie flottante, et d'où le Cap-Vert tirait son nom, à ce que l'on croit. Un très-bon vent enflait nos voiles, et nous rappela l'opinion plus qu'hypothétique de l'Anglais Lister, qui attribuait les vents alisés, qui règnent entre les 32 et 18 degrés de latitude boréale, *à la respiration journalière et permanente des sargasses!*

Le soleil, en se couchant dans la soirée du 10, nous fit assister à un spectacle plein de charmes. Jamais je n'avais vu une réunion si brillante de nuées fantastiques. Le peintre le plus habile eût brisé sa palette, et le ciel de nos climats est terne et sans couleurs près de celui des tropiques. Ici, des masses sombres se prêtaient aux fantaisies de l'imagination; là, des faisceaux de lumière se dégradaient sur des teintes de pourpre, des globes de feu, des arcades d'or, des portiques d'azur; plus loin, aux bornes de l'horizon, des nuages sombres, lugubres, versaient des torrents d'eau, qui cessaient avec la même rapidité qu'ils s'étaient formés; quelques étoiles filantes, des lueurs phosphoriques et un météore enflammé ajoutaient encore à l'effet de ce tableau. La pluie nous assaillit les jours suivants, et ce phénomène n'a rien que de très-ordinaire. La température portait nos matelots à recevoir comme un bain tiède et délectable ces ondées abondantes; mais chacun d'eux me faisait sourire involontairement, en me rappelant cette phrase naïve de l'amiral de Krusenstern [1], le premier sujet des tzars qui ait commandé un vaisseau russe exécutant un voyage autour du monde, lorsqu'il dit avec une bonhomie tudesque : « C'était un spectacle assez divertissant de voir une vingtaine » d'hommes autour d'une tente ressemblant à un petit lac, lavant » leur linge et se lavant ensuite l'un et l'autre. »

Notre marche, régularisée par des vents favorables, mais faibles,

1 *Voyage autour du monde*, traduction française d'Eyriès, tome I, page 87.

s'exécuta par des journées d'une rare sérénité. Je les employai à promener un avide regard sur la surface de la mer, où venaient nager les animaux les plus curieux et les plus intéressants pour les naturalistes, qui n'ont que bien rarement l'occasion de les étudier. C'est avec une grande justesse que le célèbre de Humboldt a dit (*Tableaux de la nature*, tome II, page 8) :

« On ne sait pas encore où la vie est semée avec le plus de pro-
» digalité : est-ce sur les continents, ou dans les immenses abîmes
» de la mer? Dans ceux-ci paraissent des vers gélatineux qui,
» vivants ou morts, brillent comme des étoiles, et par leur éclat
» phosphorique changent la surface du vaste Océan en une mer de
» feu. Ce sera pour moi une impression ineffaçable, que celle des
» nuits tranquilles de la zone torride sur le Grand Océan : du bleu
» foncé du firmament, la constellation de la croix inclinée à l'ho-
» rizon, et au zénith celle du vaisseau, faisaient jaillir dans l'air
» leur lumière douce et planétaire, tandis que les dauphins tra-
» çaient des sillons brillants au milieu des vagues écumeuses. »

A ce sujet qu'on me permette de crayonner les effets d'un beau jour sous les tropiques : cette esquisse sera encore très-au-dessous de la vérité, et loin de rendre toutes les sensations qui naissent en foule sous sa bénigne influence [1].

Assis sur la poupe du vaisseau, portant sa vue sur un horizon immense, le voyageur recueille ses pensées, vit de souvenirs, se tourmente en espérances. Son âme s'exalte au milieu de la scène muette dans laquelle il est placé, elle s'élance dans l'immensité, franchit les espaces, et rien ne peut la tirer de ses méditations, ni le sifflement monotone du timonier de quart, ni l'apathique indifférence du matelot. Mais semblable au flot qui fuit sous le sillage du navire, la vie s'écoule, le temps compte nos moments d'existence et semble les rendre plus amers sur la planche suspendue sur l'abîme qui tient son enveloppe prisonnière. C'est alors qu'il est permis de saluer sa patrie d'un regret. Adieu, France, terre favorisée du ciel! loin de ton sol sacré, quelques-uns de tes enfants s'exilent pour aller porter les germes de la civilisation; n'est-ce pas remplir ta volonté et se rendre digne de ta reconnaissance? Pense-

[1] M. Gaillardet, dans ses Lettres sur la Louisiane (*la Presse*, n° 69, 7 septembre 1837), nous a fait l'honneur de copier servilement ce morceau sans citer l'ouvrage d'où il le tirait.

t-on qu'il n'y ait aucun mérite à quitter ses amis, ses foyers, pour aller, sur un frêle navire, lutter contre les tempêtes, dompter les vagues d'une mer déchaînée, braver les rayons du soleil de la zone torride, résister aux froids des latitudes australes, pour conquérir quelques productions de la nature, quelques-unes de ces productions méconnues, foulées aux pieds, par le vulgaire : conquêtes pacifiques que n'empoisonne aucun regret?

Comme les réflexions se pressent lorsqu'un vent favorable enfle les voiles, que le navire sillonne avec légèreté les flots d'azur, et qu'une écume épaisse jaillit sous son étrave! La vue se promène sur la surface de la mer qu'enveloppe un ciel resplendissant et embrasé, d'où se détachent des nues diaprées, présentant à l'œil, avec l'inconstance d'un kaléidoscope, mille images fantastiques! Mais la scène est tout aussi imposante par ces belles nuit des tropiques, si pures, si sereines, lorsque la mer est paisible, étincelante, et que dans ses ondes roulent des globes de feu ou jaillissent des faisceaux de lumière. C'est alors que se plaisent à évoluer les dauphins, dont l'agile souplesse aime à lutter avec les navires les plus fins voiliers. S'élançant par bonds, nageant avec la rapidité d'un trait, ils rappellent sans cesse par leurs jeux l'intelligence que leur prêtaient lés fables ingénieuses de la Grèce.

Lorsque le soleil reparaît, que sa chaleur est nécessaire pour vivifier les êtres, alors la mer se couvre de ses plus gracieuses productions. L'astucieuse physale élève sa voile purpurine et laisse traîner ses longs filets d'azur si perfidement empoisonnés; la porpite se cramponne sur sa proie qu'elle enlace de ses suçoirs; alors naviguent les essaims de vélelles à crête argentine, les janthines, dont la nacelle violette est suspendue à un parachute aérien ou flottant; les belles méduses qui semblent être de l'eau condensée, teinte de toutes les nuances du prisme; le glaucus azuré et galonné d'argent, qui fait mouvoir avec rapidité ses branchies en éventail; et tant d'autres êtres dont la main libérale du Créateur sema les abîmes de l'Océan! Les plaines éthérées sont l'empire de l'aimable messager du soleil, du gracieux phaéton, ainsi nommé par la riche imagination du grand Linné. Les fous, les sternes ont déclaré une guerre à mort aux bandes nombreuses de poissons volants, qui sont encore la proie facile des avides scombres, des riches dorades, leurs ennemis naturels. C'est en vain que, s'élançant hors de l'eau,

ils cherchent à trouver dans l'air un abri passager; de nouveaux dangers viennent les y poursuivre. Ces poissons, d'une multiplication étonnante, semblent avoir été créés pour servir de manne aux oiseaux nautonniers, possesseurs exclusifs des solitudes marines.

Le 24, nous coupâmes la ligne équinoxiale, et le commandant fit saluer de onze coups de canon notre entrée dans l'hémisphère méridional. Ce jour fut marqué par la visite du *Bonhomme la Ligne*, car nos matelots, qui se préparaient depuis longtemps à la cérémonie du baptême, se partageaient avec ardeur les rôles de cette imitation grossière des anciennes saturnales. Tout ce que le goût le plus bizarre peut inventer fut employé dans cette fête maritime, que l'usage, chez tous les peuples, a sanctionnée. Malheur aux novices qui n'ont point encore franchi la limite sidérale! ils doivent s'attendre aux aspersions les plus abondantes, et, quelle que soit la mauvaise grâce avec laquelle ils se soumettent aux jeux souvent dangereux de leurs compagnons plus expérimentés, rien ne peut les exempter des mystifications réservées aux néophytes; mais, comme *le dieu Neptune*, ou *le Bonhomme la Ligne*, à l'exemple de ce qui se pratique ici-bas, sait fermer les yeux à propos, il en résulte, pour ceux qui ont le bon esprit d'acheter son indulgence, un simulacre de baptême, et quelques gouttes d'eau versées dans la manche de l'habit sont suffisantes pour laver la tache originelle de ceux qui n'ont point encore parcouru la zone torride. Un seul des membres de l'état-major n'obtint pas grâce des matelots. C'était un jeune Parisien embarqué comme dessinateur; il fut trempé en entier dans la cuve fatale, et à cette immersion se joignirent des torrents d'eau lancés par la pompe à incendie qui le poursuivirent jusque dans sa cabane. Mais après une journée si bien remplie par la folie, l'ordre renaît, et la subordination, un instant intervertie, vient le lendemain niveler les volontés sous la verge de fer de la discipline militaire.

Des calmes parfaits nous assaillirent les jours suivants. Il n'est peut-être pas de position plus ennuyeuse que cette immobilité d'un navire sur une mer unie, dans une atmosphère où le moindre souffle ne se fait pas sentir, où les voiles frappent les mâts, où quelques vagues profondes et sourdes produisent un roulis heurté, inattendu, fatigant. Combien alors on désire même une tempête!

Au moins le vaisseau ferait du chemin, il ne serait point immobile, là où nul effort humain ne saurait le faire avancer. Pour diminuer la monotonie des longues heures qui se traînaient dans les jours de calme, nous nous mîmes à pêcher des vélelles. Ces zoophytes entouraient notre vaisseau, et j'avais lu quelque part que des navigateurs en avaient mangé. Nous en fîmes faire un ragoût qu'on servit sur la table de l'état-major : mais la saveur épouvantablement salée de ce mets le fit rejeter comme détestable, bien que je ne partageasse pas tout à fait l'avis de mes compagnons, peut-être, il est vrai, parce que je me regardais *in petto* comme l'inventeur de cet aliment. Après cet essai assez infructueux d'une tentative culinaire, car si la cuisine joue un aussi grand rôle dans l'histoire de la civilisation, certes, elle a bien plus de charmes à bord d'un vaisseau, où l'on est sevré de tous les plaisirs, un marsouin et un requin de grande taille vinrent fort heureusement mettre l'allégresse parmi l'équipage, et leur chair, bien que médiocre, servit pendant plusieurs jours aux joyeux festins des matelots et des officiers.

Le 5 octobre, nos marins crurent reconnaître une terre sur l'avant du navire. Les cartes n'en indiquaient aucune sur ce point. Tous les yeux se portaient vivement sur cette image trompeuse et les plus expérimentés furent dupes de l'illusion. Cette terre n'était qu'une réunion de nuages ras l'horizon, très-détachés, que la brise emporta bientôt. Que d'îles anciennement découvertes, et non retrouvées, ont tiré leur origine de l'erreur qui ne nous abusa qu'un instant!

Dans la journée suivante, nous eûmes connaissance des îlots appelés *Martin-Vaz*, qui sont au nombre de trois, et près desquels les gades morues abondent en certains temps de l'année, au dire d'Hosburgh. Ces rochers s'élèvent au-dessus de la mer comme de vieux bastions dégradés que couronnent des aiguilles basaltiques décharnées : leurs formes âpres et sauvages, leur isolement sur l'Océan Atlantique, leur teinte noire et brûlée, attestent qu'ils doivent leur origine à des éruptions volcaniques. Leurs sommets, où n'apparaissent que quelques herbes à demi rôties, sont l'asile des légions innombrables de sternes, de fous, de manches-de-velours, qui mêlent leurs aigres croassements au bruit des vagues qui se heurtent et qui s'élancent à une centaine de pieds sur la base des Martin-Vaz. De grands cétacés s'ébattaient sur plusieurs points de l'horizon, et l'on sait que la baleine australe a de tout temps été

assez abondante dans les mers des deux Amériques. En nous éloignant de ce groupe de rochers, nous nous approchâmes bientôt de l'île de *la Trinitad,* qui est très-probablement la mystérieuse Ascençao, si souvent cherchée, et qui, semblable à l'ancienne Ithaque, s'est toujours dérobée aux regards des navigateurs modernes. La Trinité ne nous apparut que sous les dehors les plus tristes; sa surface est nue, pelée, rocailleuse; les vagues se brisent avec violence sur ses côtes élevées et rocheuses : un piton qui se projette à 1,160 pieds anglais en est le point culminant; et cependant, sur cette terre âpre et sauvage, patrie naturelle des bouquetins, où coulent seulement quelques ruisselets, des hommes établis en colonie réglée demeurèrent un instant : tant les peuples civilisés se tourmentent pour disputer quelques parcelles de cet empire des mers que la fortune a déjà fait trébucher des mains des Espagnols en celles des Portugais, des Hollandais, et dans le moment actuel dans celles des Anglais, qui peut-être devront le céder à leur tour au formidable empire du Nord.

C'est le 9 octobre que nous franchîmes les limites du tropique du Capricorne. Nos lignes jetées à la traîne et amorcées avec des flocons de laine amenèrent un coryphène-dorade, poisson orné de la plus splendide vestiture : car, par l'azur de son dos uni à l'argent des flancs relevé par ses teintes d'or glacé, il mérite bien la description pompeuse qu'en a faite le comte de Lacépède. « La nature, » dit ce continuateur de Buffon, « a tout employé pour » composer la magnifique parure des coryphènes, sur lesquels » scintillent les feux des diamants, de l'or, du rubis et des saphirs. » A ces qualités extérieures qui séduisent les yeux s'en joignent de plus solides pour le gastronome; et le spirituel auteur de la *Physiologie du goût* n'eût pas manqué de disserter avec profondeur sur la saveur délicieuse de ce fastueux habitant de l'Océan.

Depuis plusieurs jours les oiseaux de mer se multipliaient. Des damiers au plumage mi-partie noir et blanc, des pétrels noirs escortaient notre vaisseau; des frégates et des fous nous annonçaient le voisinage de la terre; la mer elle-même perdait sa teinte azurée pour prendre une couleur verte et sale, et la vue des rivages du Brésil vint bientôt nous offrir le terme de cette première traversée.

CHAPITRE II.

SÉJOUR A SAINTE-CATHERINE DU BRÉSIL [1].

(DU 16 AU 30 OCTOBRE 1822.)

Surtout le colibri, merveille vaporeuse,
Le frêle colibri ;
Flamme, souffle divin, ou plutôt âme heureuse,
Ame d'une houri.

(ÉMILE SALADIN.)

Le 16 octobre 1822, nous entrâmes à pleines voiles dans la vaste baie de Sainte-Catherine, en passant entre le rocher d'Arvoredo et la pointe Rapa. Des taches ou coupées très-blanches qui apparaissent sur les versants brunâtres des côtes forment une bonne reconnaissance pour les navires qui viennent du large pour chercher l'entrée du port, qu'on peut apercevoir par un temps clair de plus de quarante milles. Les îlots de Mandubis, de San-Pedro, Dezerta, de Gal, recouverts d'arbres et de forme arrondie, sont placés à l'entrée de la baie, et sur leurs bords en entier de granite, que les habitants nomment *molèques*, les vagues brisaient avec violence, tandis qu'au mouillage, sous le canon du fort de Santa-Cruz, la mer était calme et unie.

Je conserverai un vif souvenir du jour où je foulai pour la première fois le sol de l'Amérique, sur ce point de l'empire brésilien.

1 Cette description de la relâche au Brésil a paru, en 1825, dans *les Annales maritimes et coloniales*, tom. II, page 487.

La petite île d'Anato-Mirim, que je visitai d'abord, n'est séparée du continent que par un étroit canal. C'est un pâté de roches granitiques, sur lequel se pressaient mille arbustes vigoureux, des orchidées riches en couleurs, que surmontaient les candélabres épineux des cactes, au milieu des longs chaumes des bambous. On aborde cet îlot par sa partie occidentale, où se trouve une large rampe en pierre qui conduit au fort de Santa-Cruz. On entre dans ce dernier par un pont négligemment jeté sur des os de baleines, et trente-deux pièces de canon, que nous comptâmes au pied des parapets, étaient couchées par terre et privées d'affûts. Au milieu de l'enceinte flotte le pavillon impérial du Brésil, et le mât qui le supporte est généralement indiqué par tous les navigateurs comme le point précis de la latitude de Sainte-Catherine. Quelques soldats déguenillés composaient la garnison de ce bastion, sous les ordres d'un lieutenant colonel. Leur tournure était loin d'être martiale et répondait assez à l'aspect délabré des fortifications qu'ils étaient chargés de défendre. Santa-Cruz, cependant, vu à une certaine distance, et bien qu'il n'ait reçu aucune réparation depuis quatre-vingts ans, époque de sa fondation, a une apparence respectable, et, pendant notre séjour, arriva de Rio-Janéiro une commission d'officiers supérieurs, pour juger des réparations que nécessiterait sa mise en état de défense. Une source très-abondante, enclose soigneusement par des travaux de maçonnerie, fournirait abondamment à tous les besoins de la garnison du fort, en cas d'attaque, et lors même que les communications par terre seraient interceptées.

Guidé par un habitant qui avait rendu le même office à M. de Chamisso, je me fis débarquer, le jour suivant, dans une petite crique, située vis-à-vis l'îlot d'Anato-Mirim, en me dirigeant au nord sur la terre ferme, en contournant la pointe Malgahaas. Le sentier que je suivis est d'abord tracé au milieu d'une vallée marécageuse, où vivent de nombreux reptiles, et que coupent çà et là des fondrières assez profondes, de manière qu'il faut sans cesse contourner le pied des hautes collines boisées qui en forment les versants sinueux. Les plus jolis oiseaux animaient la lisière des bois, et les principaux étaient surtout ces moucherolles à longs brins, ces tangaras bec d'argent, au plumage rouge de feu et tricolore. Ce sentier, qui conduit à un armaçâo, où jadis se préparaient de nombreux arme-

ments pour la pêche de la baleine, s'élève sur une haute montagne, en présentant mille circuits au milieu des forêts. La marche est sans cesse interrompue au travers des plantes qui s'enlacent les unes aux autres. Les belles passiflores bleues et quadrangulaires formaient de longues guirlandes sur les bords de la route. De grands arbres à feuilles très-découpées, à fruits très-divers, sortaient des crevasses des rochers, au milieu de lataniers, de canna, des brillants héliconia, qui indiquaient toujours des lieux frais et humides, et sous les pieds desquels murmuraient des chutes d'eau. Des aracaris criards, et les bizarres toucans volaient sur ma tête, mais moins fréquemment que l'ani des savanes et le benteveo. Dans les broussailles courait avec vélocité le marail, et sur la cime des grands arbres se balançaient parfois des sajous à queue enroulante. Plusieurs fois nous rencontrâmes des monceaux de terre remuée, supportant une petite croix en bois : c'était le dernier terme des souffrances d'un pauvre nègre esclave, c'était l'asile où il avait brisé ses fers.

Nous nous arrêtâmes après quelques milles de marche, dans une cabane très-misérable, où nous reçûmes l'accueil le plus amical de deux bons époux nègres qui l'occupaient. Ils nous offrirent, pour apaiser notre faim, tout ce qu'ils possédaient, un peu de farine de cassave, de l'eau et du poisson séché au soleil. De nombreuses claies, destinées à recevoir les résultats de la pêche, entouraient cet ajoupa; l'intérieur avait pour tout mobilier un vieux morceau de natte pour s'asseoir, une marmite pour cuire les aliments, et, malgré cela, le bonheur et la sérénité régnaient sur les traits de ces Philémon et Baucis africains, exilés sur une terre lointaine.

La partie située à l'occident du fort de Santa-Cruz paraît nourrir une population plus nombreuse que sur le reste du pourtour de la baie. Les demeures des habitants sont divisées à l'intérieur en plusieurs pièces, dont les cloisons s'élèvent à peine à cinq ou six pieds. Leurs murailles en terre glaise, et percées à jour, sont recouvertes par un toit de feuillage que supportent quelques poteaux en bois non dégrossi. Les meubles répondent à ce modeste extérieur; ils ne se composent que de quelques objets usuels grossiers, et le plus souvent une large spathe de cocotier sert de berceau aux nouveau-nés. L'appartement de la maîtresse du logis,

par sa propreté, comme par l'arrangement qui préside aux simples ornements qui le décorent, tels que quelques ustensiles de cuivre, une image enluminée ou une madone, est la pièce de réception; mais les parois nues des autres chambres, leur sol sans plancher et sans carreaux, couvert d'ordures, sont en revanche d'une insigne malpropreté. Tout, dans ces ajoupas, annonce le peu de besoins qu'éprouvent les ménages qui les habitent, ou plutôt indique le peu de ressources qu'ont ces habitants pour se procurer quelques-unes de ces petites superfluités que donne l'aisance. Dans mes excursions nombreuses, j'eus occasion de visiter souvent les Brésiliens du littoral de Sainte-Catherine. Je les trouvai presque toujours affables, prévenants, empressés à m'offrir des rafraîchissements, à me faire partager avec désintéressement leurs repas; et les jeunes filles, suivant l'usage, couraient chercher quelques fleurs, dont elles composaient des bouquets, qu'elles offraient avec le sourire sur les lèvres et les manières les plus aisées. Sans être jolies, il en est de très-agréables, et d'ailleurs les marins qui arrivent de la mer n'ont point, il faut l'avouer, le goût fort difficile, et toute femme un peu gracieuse est souvent à leurs yeux une divinité. Cependant celles-ci, avec la coquetterie qui est inhérente à leur sexe, savent se mettre, même les plus pauvres, avec une élégance remarquable. Une robe d'indienne enveloppe légèrement leur taille, sans en dérober la souplesse, des fleurs naturelles sont entrelacées dans leur noire chevelure, et à cela se joignent des regards expressifs, qui légitiment assez l'extraordinaire jalousie des maris et la surveillance active des pères. Leurs précautions ne furent cependant pas toujours couronnées par le succès. Plus d'une fois l'histoire naturelle nous attira dans les buissons, où nous trouvâmes des personnes de l'équipage occupées à d'autres recherches que celles voulues par notre mission. Tant que dura notre relâche, certains époux défiants retinrent captives leurs moitiés. Cependant fréquemment on parvint à prendre part à leurs jeux et à leurs danses; et, souvent témoin de l'insinuante adresse de nos Français, je souriais à l'air contrit et maussade des hommes qui assistaient, de la plus mauvaise grâce du monde, à des réunions pour lesquelles leurs épouses auront eu, dans l'intimité, à supporter plus d'une fois les résultats de leur bouderie. Nubiles de fort bonne heure, les jeunes filles sont dès l'âge de douze à treize ans engagées

dans les liens de l'hymen. Elles témoignent aux étrangers une bienveillance qui se déclare dès la première entrevue. Il est vrai que ceux-ci possèdent de nombreux moyens de séduction, et que les présents dont ils assaisonnent leurs paroles leur donnent une expression à laquelle il est difficile de résister. Si les plus petites choses servent à esquisser la physionomie morale d'un pays ou d'un peuple, c'est souvent à l'aide de ces nuances fugitives qu'un observateur peut porter son jugement sur des mœurs qu'il n'observe qu'en passant. Les femmes de Sainte-Catherine blanchissent le linge à l'aide d'un savon noir qu'elles fabriquent elles-mêmes avec du suif et une lessive de cendres de fougères. Quelques-unes tissaient des étoffes de coton; mais en général leur industrie paraît très-bornée, et c'est de Rio-Janéiro qu'elles tirent le petit nombre d'articles qui composent leurs ajustements, et de la Plata le thé du Paraguay ou *maté*, qu'elle saiment avec passion. Leur fécondité est très-remarquable, si l'on en juge par le nombre des enfants que l'on rencontre dans chaque cabane. Les soins de la maternité se bornent à l'allaitement, et dès que leurs nourrissons peuvent se mouvoir, on les laisse courir à leur gré, se rouler sur le sable, sans aucun vêtement. Parmi les habitants on rencontre de fort beaux hommes; les moustaches que porte une partie d'entre eux annoncent qu'ils appartiennent à la milice des côtes, et qu'au premier signal ils doivent se rendre aux batteries qui défendent le territoire de la province. Ces soldats demi-citoyens cultivent autour de leurs demeures des jardins qui fournissent à la nourriture de leurs familles, et quelques animaux de basse-cour et de la volaille qu'ils élèvent, et qu'ils vendent aux vaisseaux passagers, leur procurent des profits, qui les dédommagent de l'irrégularité avec laquelle l'État les solde. Quant aux nègres esclaves, appartenant à des maîtres peu riches, ils sont mal nourris, mal vêtus, et leur extérieur est celui d'une profonde misère et d'un abrutissement complet. La traite, qui est encore active dans tous les ports brésiliens, alimente chaque année leur nombre, et les débarquements ont surtout lieu sur les points isolés, parfaitement connus des marchands de chair humaine. La plupart des habitants de l'île de Sainte-Catherine, de même que ceux de la Terre-Ferme, s'adonnent à la pêche : la baie est parfois couverte de leurs grossières pirogues, que deux hommes manœuvrent. Les poissons sont

tellement abondants, et surtout une espèce de persèque qu'ils nomment *alvacore*, que leurs embarcations en regorgent. Ces poissons servent à la nourriture de la population, et même on les dessèche sur des claies placées à l'entour des cabanes pour les rendre propres à l'exportation par des bateaux caboteurs. L'intérieur des maisons, sous la toiture, est très-souvent garni de centaines de ces poissons séchés au soleil, et l'odeur qui s'en exhale n'a rien de flatteur pour un Européen, bien que les pêcheurs semblent se complaire dans cette atmosphère corrompue. Pour quelques vingtains, petite monnaie de cuivre d'une faible valeur, nos tables étaient couvertes de poissons magnifiques, et je remarquai que les habitants d'un même village s'associaient pour partager les résultats de la pêche, car, aussitôt leur arrivée de la mer, ils s'en distribuaient les résultats, et les femmes demeuraient exclusivement chargées de l'éviscération et de la dessiccation des poissons. Un autre genre de pêche que je ne puis passer sous silence est celui des gros lézards, nommés *teguixin*, qu'on prend avec des lignes en fil de laiton, amorcées avec de la graisse de porc. Ce reptile est un mets délicat pour les Brésiliens, qui estiment singulièrement sa chair musquée.

Le village de San-Miguel est situé à l'ouest-sud-ouest du mouillage, à six milles environ du fort de Santa-Cruz. Il se compose d'une suite de maisons distantes les unes des autres, et qui, par cette disposition, prennent un grand développement. A l'entrée du village est l'aiguade où les navires vont faire leur eau. Celle-ci est fraîche et limpide, et arrive des montagnes voisines, par le moyen d'un aqueduc en bois qui dirige la colonne d'eau sur les augets d'une large roue extérieure d'un moulin servant à éplucher le riz. L'eau, dans ce lieu, est très-aisée à faire, puisqu'il ne s'agit que de la puiser dans le bassin où elle tombe sous la roue, et d'où elle coule à la mer qui n'est qu'à cinquante pas. On peut encore remplir les pièces à eau d'une chaloupe en se servant de manche. La côte présente un grand nombre de sources qui se jettent à la mer, en coulant dans des ruisseaux sablonneux et peu profonds qui ne pourraient servir d'aiguades, quoique leur position soit à proximité du mouillage. Non loin du moulin à éplucher le riz coule une petite rivière dont les bords sont bas et submergés. Les maisons qui constituent le village sont plus particulièrement

disposées sur deux rangs très-espacés ; mais bientôt le terrain s'élève et s'abaisse alternativement, et les maisons isolées ne dépassent guère une petite chaîne qui s'étend de l'est à l'ouest : dans les vallons sont établies quelques habitations dont les alentours sont vraiment attrayants. Les montagnes de cette partie sont assez élevées ; comme partout ailleurs, une verdure non interrompue les revêt. Nous eûmes la permission d'y prendre quelques pièces d'un bois jaune très-beau, pour le service du vaisseau.

La portion de la côte de l'île Sainte-Catherine, entre Punta-Grossa et le village de Santo-Antonio, est bordée de plages sablonneuses et de montagnes peu élevées, coupées ou interceptées parfois par les ruisseaux qui en descendent, ou par une grande étendue de savanes noyées. Une rivière assez large coule de l'est à l'ouest, à travers les marécages, et s'y ramifie ; à son entrée commence un long banc de sable, à fleur d'eau, qui s'avance à plus d'un mille dans la baie. Le fort San-Jose occupe, sur Punta-Grossa, une position excellente, qu'il faudrait tourner dans une attaque, en s'engageant dans un chemin étroit, sur le revers opposé de la montagne, à l'extrémité nord de laquelle il est placé ; on a creusé sur ce point un canal qui se dirige dans l'intérieur, sans doute pour offrir un écoulement aux grandes masses d'eaux stagnantes des savanes. Cet endroit est très-insalubre, et plusieurs habitants, que je visitai, m'offrirent une constitution appauvrie par les maladies des lieux marécageux. Le pays de ce côté, en dedans des montagnes, est uniformément plat et recouvert d'arbrisseaux peu élevés, tandis que celles-ci sont très-boisées.

Les bords de l'île sont peuplés. Les habitants sont encore plus affables et plus prévenants que ceux de la côte ferme : leurs maisons ont une apparence plus aisée ; il y en a un plus grand nombre de bâties en granite. Je me reposai quelques heures dans la demeure champêtre d'un ancien officier portugais. Nous le trouvâmes, une bêche à la main, cultivant quelques fleurs européennes ; il nous reçut à merveille. Ce philosophe pratique retiré du monde était étranger depuis longtemps aux événements de l'Europe, qui ne pénétraient point dans sa solitude : sa campagne est la plus gracieuse que j'aie encore vue. C'était la plus heureuse alliance dans le site, le choix et la réunion des arbres, des fontaines, et des accidents de terrain qu'on puisse imaginer ; la vue en était sublime, on

découvrait un horizon immense qui embrassait la scène mouvante de la baie, couverte d'innombrables pirogues grossièrement creusées dans un tronc d'arbre, et le soleil dorait au loin les cimes des montagnes qui fuient dans l'intérieur de la contrée. Heureux celui qui, après avoir consumé une partie de sa vie dans un monde agité, peut jouir dans sa vieillesse d'un séjour aussi paisible et aussi délicieux au milieu des forêts du Nouveau-Monde!

L'île de Sainte-Catherine a environ dix ou douze lieues de longueur. Ses bords sont profondément déchiquetés, et sa surface présente à la fois de hautes collines, des prairies basses, des savanes submergées, et sa partie centrale une large lagune, qui alimente les rio *Tacorobi* et *Ivares*, ainsi que divers autres ruisseaux. Elle n'est séparée de la terre ferme que par un étroit canal qui s'ouvre au nord par la baie de Sainte-Catherine, et au sud par celle de *Arocatuba*. Ce canal, long de douze milles marins, se rétrécit à son milieu après un cours tortueux, et c'est en ce lieu qu'est bâtie la petite ville de *Nostra Señora do Desterro*, ou autrement Notre-Dame de l'Exil. Plusieurs îlots, entre autres les *Ratones* et les *Guarazes*, sont semés au milieu de la baie de Sainte-Catherine, et les premiers tirent leur nom de la grande quantité de rats que laissèrent les anciens flibustiers qui allaient y couper du bois pour l'approvisionnement de leurs corsaires. C'est encore à cet usage que servent les arbres de ces îlots, dont le plus haut, *Ratone-Grande*, est défendu par douze pièces de canon.

La capitainerie générale d'où dépend *Santa-Catherina* s'étend de *Rio-Grande del sud* jusqu'au gouvernement de Saint-Paul. On estime sa population à 30,000 habitants au plus, dont les esclaves forment la majeure partie, et encore l'île de Sainte-Catherine entre pour 18,000 âmes dans cette évaluation.

Nous arrivâmes au Brésil au moment où se faisaient ressentir les vives commotions politiques qui l'agitaient. Depuis quelques jours seulement cette vaste colonie venait de secouer le joug du Portugal, et l'infant dom Pedro, que Juan VI son père avait laissé comme vice-roi des possessions américaines de la maison de Bragance, venait de prendre le titre d'empereur des dix-huit provinces réunies, qui constituaient le nouvel empire. L'exaltation est assez naturelle aux Espagnols et aux Portugais, dans les veines desquels coule un sang maure; aussi leurs colons poussent, peut-être, plus

loin que tout autre peuple ces simulacres bruyants de turbulence, dont plus tard nous devions encore avoir de nombreux exemples au Chili et au Pérou. Les actes du gouvernement, à cette époque, sont trop connus des Européens pour que nous les rappelions; mais ce qui nous étonna au plus haut degré, ce fut de voir un enthousiasme extravagant agiter tous les esprits, et donner lieu aux espérances les plus ridicules, et qui ne pouvaient découler que d'une profonde ignorance. Chaque employé du gouvernement portait autour du bras un chevron vert, sur lequel étaient brodés, en lettres d'or, ces mots, rendus si affreusement célèbres par les proconsuls de notre patrie : *Independencia o muerte*, liberté ou la mort. Le pavillon nouvellement adopté devait avoir le champ vert, et dix-huit étoiles au milieu d'un carré jaune. Toutefois, les habitants de Sainte-Catherine étaient loin d'avoir au fond du cœur une sécurité en rapport avec leur joie de ne plus relever de la couronne de Portugal. La peur les aveuglait assez pour leur faire craindre de voir arriver à chaque instant dans la baie une escadre européenne destinée à opérer un débarquement. Notre vaisseau parut même à bien des gens un émissaire chargé d'espionner les moyens de défense des côtes, et c'est à cette absurde opinion qu'on doit attribuer la mauvaise grâce avec laquelle la junte administrative de *Nostra señora do Desterro* accueillit les visites de nos officiers, et la demande de quelques pièces de bois pour réparer des avaries.

Toute la partie du Brésil qui nous occupe est très-ravinée. Des collines, des montagnes, des prairies et des savanes submergées arrêtent la vue. Une riche verdure produite par d'épaisses fourrées s'étend à l'horizon comme un large tapis, et un navire au milieu de la baie est enfermé par de profondes forêts. Ce luxe inoui de végétation est le résultat d'une vie en excès, qui envahit jusqu'aux rochers, et quoique les collines ne soient recouvertes que d'une faible épaisseur de terre végétale, des arbres de haute taille, des plantes à large feuillage, des herbes à tige flexible, se disputent les moindres parcelles de ce sol neuf, recouvert de sa parure primitive. De hauts paletuviers s'élèvent sur les marécages profonds qui occupent divers points du rivage. Des forêts épaisses, touffues, impénétrables le plus souvent, tapissent les montagnes; des massifs de lantana forment les buissons : les lieux découverts sont revêtus de mélastomes. Une grande variété de plantes affectent l'organisa-

tion des lianes, s'attachent aux troncs des arbres, grimpent jusqu'au faîte, retombent, se relèvent, pour former dans les ravins, sur les fondrières, des arches de fleurs, des berceaux aussi élégants que variés. Les vieux arbres, malgré la vigueur de leur croissance, sont peuplés de plantes parasites; des touffes de broméliées à longues feuilles acérées se placent sur les rameaux, et ressemblent à de gros nids. Le tillandsia barbe-espagnole pend jusqu'à terre, par filaments floconneux, blancs et grêles, qui s'attachent sur les branchages, flottent vaguement, et leur prêtent un aspect séculaire. Il n'est pas jusqu'au bois mort que d'éclatants bolets, d'un rouge de cinabre, ne fassent revivre en s'en appropriant le détritus.

Sans chercher à embellir les tableaux imposants que les divers voyageurs ont faits du Brésil, le naturaliste qui visite ces bords avec des yeux exclusivement habitués à la création des zones tempérées d'Europe, ne peut se défendre, à la vue des productions brésiliennes, d'une émotion d'autant plus forte, qu'elle surpasse encore ce que son imagination lui promettait d'après les relations qu'il avait lues. Les premiers jours il peut à peine se familiariser avec cette pompe et cette grandeur que partout la terre étale aux regards. Ce n'est qu'à la longue qu'il s'habitue à ce luxe de végétation et à l'éclatante parure des oiseaux ou des reptiles qui pullulent sur ce sol fécond. Les roches qui en composent l'ossuaire appartiennent à celles des terrains primitifs : toutes sont formées d'un magnifique granite, parfois recouvert de gros cristaux de quartz. La chaux manque complétement, et les habitants la remplacent, pour bâtir, par celle qu'ils retirent de l'incinération des coquilles marines. Certes, nous rappellerons avec plaisir la description que le prince Maximilien de Wied a donnée d'une forêt du Brésil, tant son exactitude nous a été démontrée par celles des environs de Sainte-Catherine, auxquelles cette description convient en tout point. « La vie, la végétation la plus abondante, sont répandues partout; » on n'aperçoit pas le plus petit espace dépourvu de plantes. Le » long de tous les troncs d'arbres, on voit fleurir, grimper, s'entortiller, s'attacher, les grenadilles, les caladium, les draconium, » les poivres, les begonia, les vanilles, diverses fougères, des lichens, » des mousses d'espèces variées. Les palmiers, les mélastomes, » les bignones, les rhexies, les mimeuses, les ingas, les fromagers,

» les houx, les lauriers, les myrtes, les eugenia, les jacaranda, les » manihots, les vismia, les quatelés, les figuiers et mille autres » espèces d'arbres, la plupart encore inconnus, composent le massif » de la forêt. La terre est jonchée de leurs corolles, et l'on est » embarrassé de savoir de quel arbre elles sont tombées. Quelques- » unes des tiges gigantesques chargées de fleurs paraissent de loin » blanches, jaune foncé, rouge éclatant, roses, violettes, azu- » rées, etc. Dans les endroits marécageux s'élèvent en groupes » serrés, sur de longs pétioles, les grandes et belles feuilles ellipti- » ques des héliconia, qui ont souvent huit à dix pieds de haut, et » sont ornées de fleurs de forme bizarre, rouge foncé ou couleur » de feu. Sur les bifurcations des rameaux croissent des ananas » énormes, à fleurs en épis ou en panicules, de couleur écarlate » ou de teinte également vive. Il en descend des paquets de racines » qui pendent jusqu'à terre, et imitent des cordes tendues pour » empêcher de cheminer au milieu de leur lacis. Des plantes grim- » pantes, de toutes les formes, enlacent les arbres et couronnent » leurs sommets de fleurs étrangères. Souvent elles retiennent » debout dans leurs entre-croisements les cadavres des arbres dont » s'est emparée la vétusté : partout, enfin, la vie végétale se propage » et multiplie ses germes à profusion. » Qu'on joigne à ce luxe l'essaim des êtres animés qui peuplent et animent ces solitudes, cette variété infinie d'oiseaux-mouches, qui bourdonnent sur les fleurs, et que les Brésiliens nomment *chupa-flores*; ces tangaras à parures si riches et à couleurs si vives; ces serpents gracieux par leurs couleurs, souvent dangereux par leur affreux venin; ces buprestes dorés, si brillants, et que leur extrême abondance fait dédaigner des collecteurs européens, et l'on n'aura encore qu'une faible idée de la création propre à cette partie du monde.

La colonisation de Sainte-Catherine date de l'année 1712, au dire de Frézier : on y déporta d'abord des vagabonds des provinces centrales du Brésil, et ce n'est guère qu'en 1740 que s'y établirent des planteurs. Leur nombre s'accrut successivement sur le littoral; mais les habitants n'osèrent jamais s'avancer dans l'intérieur, d'où les repoussèrent constamment les Indiens *Carijos*, qui sont restés maîtres de leurs forêts. Au moment actuel, il n'y a guère que le pied des collines et le rivage qui soient cultivés sur tout le pourtour de la baie. Les montagnes qui y sont adossées n'ont guère

que trois cents pieds d'élévation ; quelques vallées qui interrompent leurs chaînes sont unies et marécageuses, et de nombreux ravins, dans lesquels coulent des ruisseaux que les pluies les plus légères font gonfler, ont été choisis par les habitants pour placer sur leurs bords leurs cabanes. Ces ajoupas, bâtis en terre, occupent ainsi des situations délicieuses, et la nature leur a prodigué les embellissements les moins communs. Souvent, placé sur les coteaux argileux, j'aimais à contempler sous mes pieds ces toits de chaume autour desquels se pressaient les immenses feuilles de bananiers, des cafeyers aux fleurs suaves et aux cerises écarlates, que défendaient d'énormes orangers et des citronniers chargés de fleurs et de fruits. Un ruisseau d'eau vive et pure coulait au fond de ces gorges sinueuses et se perdait sur les plages déchirées et sablonneuses des petites criques qui se dessinent à leur embouchure.

Pendant le temps que nous séjournâmes à Sainte-Catherine, nous eûmes fréquemment de la pluie. Le ciel était souvent voilé par des nuages noirs qui se résolvaient en grains violents et subits; les habitants croient même qu'il pleut beaucoup plus sur le village de San-Miguel que sur la partie nord-est de la même côte. D'épais brouillards, condensés sous formes de nuées blanches, paraissaient se fixer vers le milieu des montagnes, et c'est à ces brouillards épais, de même qu'aux pluies fréquentes, que l'on doit attribuer la vigueur non interrompue de la végétation. Si la baie de Sainte-Catherine est destinée à devenir un jour le port de quelque grande cité, les colons, avertis par l'expérience de plusieurs pays de l'Europe, devront conserver, autant que possible, des portions de masses végétales suffisantes pour ne pas faire cesser cet arrosement naturel. C'est ce qui manque d'ailleurs à l'île de Ténériffe, placée dans l'hémisphère nord, par la même latitude que Sainte-Catherine au sud; et bien que le sol volcanique de la première soit plus végétatif que le terrain granitique de la seconde, toujours est-il que sa surface est depuis longtemps déboisée, et que sa climature est marquée par des sécheresses presque continuelles.

Cette humidité, qui se joint toutefois à une grande chaleur pendant l'été, contribue à rendre l'air malsain, et à faire éclore les dyssenteries et les choléra-morbus, qu'un grand nombre de navigateurs ont contractés; ce qui y contribue encore est l'abondance des fruits acidules dont l'excès, dans les pays chauds, n'est jamais

sans danger ; enfin, les effluves qui se dégagent des vastes savanes submergées font naître des fièvres intermittentes, qui se terminent par des engorgements ou des hydropisies.

L'agriculture coloniale est encore à naître dans la province de Sainte-Catherine; les habitants n'ont point cherché à accroître leurs récoltes, car aucun débouché extérieur ne leur était offert. Ce sont les esclaves nègres qui labourent la terre ou plutôt qui en grattent la superficie. Pour défricher un terrain ils abattent les arbres à hauteur d'homme et y mettent le feu : c'est dans les espaces vides qu'ils sèment ensuite du maïs, plantent du coton ou de la cassave. La farine de ce dernier végétal, connue dans nos colonies sous le nom de *manioc*, s'obtient par le lavage de sa racine vénéneuse ; c'est l'aliment ordinaire des habitants qui la mangent crue et grossièrement pulvérisée, ou qui la cuisent parfois pour en former un pain de saveur mucilagineuse et gluante. Dans les intervalles qui séparent chaque plant de manioc, sont semés des haricots, ou du maïs, et un sac de cette dernière céréale coûte jusqu'à six pataques ou douze francs. En somme, les cultures principales du pays sont celles du riz, de la patate douce, du chou caraïbe, des ananas, du poivre, des orangers, des coqueros. Ce dernier végétal est un palmier dont le stipe est renflé au centre. Son enveloppe florale renferme des milliers de petits cocos qu'on introduit en Europe, où ils servent à faire divers objets d'ornements que rendent remarquables les gravures qui les recouvrent. L'enveloppe pulpeuse de ces fruits fournit une huile qui sert à plusieurs usages, et les feuilles peuvent être employées à recouvrir les cabanes. A ces plantes équatoriales s'associent une foule de végétaux européens : c'est ainsi que nos arbres à fruits, surtout les amandiers et les pêchers, la vigne et le figuier, y ont parfaitement réussi, de même que la plupart des légumes de nos potagers. Des *corypha*, des *hibiscus*, et des agavés contiennent dans leurs feuilles ou dans leur écorce des filaments tenaces que l'on convertit en cordes excellentes. Le ricin et le tabac, négligemment cultivés, seraient susceptibles de fournir d'utiles récoltes. Les environs de Sainte-Catherine sont très-productifs en bois, que les arts recherchent pour leur compacité, la beauté de leurs couleurs et le poli qu'ils peuvent recevoir ; on m'assura qu'on y rencontrait aussi le sassafras et le gaïac ; enfin Mawe rapporte qu'on a retiré une très-

belle teinture purpurine du lichen rouge qui couvre les arbres et les rochers.

La seule ville de Santa-Catharina est Nostra-Señora-do-Desterro, qui en est le chef-lieu, et que nous ferons connaître par la description que nous a communiquée M. Gabert, le commis aux revues de *la Coquille.* « En partant du bord, nous côtoyâmes les îles Ratones, infestées de serpents, et où l'on fait du bois de chauffage. D'autres îlots sont placés de distance en distance, ainsi que cinq rochers à fleur d'eau, qui sont à peu près au milieu du canal. Les environs de Nostra-Señora, par les arbres fruitiers et les forêts qui les couronnent, annoncent un sol d'une fertilité peu commune. Bien des terrains étaient cultivés; mais ils étaient clair-semés sur les hauteurs, ou près du rivage où l'on rencontre de loin à loin des cases d'une apparence mesquine, mais embellies par des bosquets d'orangers et de citronniers entremêlés de bananiers et de coquéros ou de cafiers qui s'élèvent autour d'elles. A quelque distance de la ville on trouve une grande route bordée de bananiers, d'orangers et de rosiers, ornée sur les bords de quelques maisons assez jolies. La ville de Nostra-Señora-do-Desterro est bâtie sur la pointe nord-ouest de Sainte-Catherine, dans la partie la plus étroite du canal qui sépare l'île du continent, et dans une anse où il n'y a de l'eau que pour les bâtiments du port de cinquante tonneaux environ. Les maisons ont jusqu'à deux étages; la majeure partie n'en a qu'un : et il y en a beaucoup qui ne sont que de plain-pied. Elles sont construites en pierre, et le granite, qui forme le seuil et le cintre des portes, leur donne un certain éclat; elles sont cloisonnées, parquetées et plancheyées en bois du pays, leur intérieur est simple, propre et élégant, mais sans luxe. Les rues sont généralement droites et sans pavé. Il n'y a qu'une seule place assez grande, dite de *Sainte-Catherine.* C'est là que se trouvent l'Hôtel-de-Ville et le Palais-de-Justice, deux établissements qui ne méritent aucune attention. C'est là aussi qu'est établi le marché, qui n'a lieu qu'une fois par semaine, tous les dimanches. Au centre de cette place est une potence en bois, où l'on attache et frappe les noirs punissables. On compte quatre églises : la cathédrale San-Francisco, Nostra-Señora-do-Rosario, et la Caridad. Il y a un hôpital annexé à cette dernière, où l'on reçoit les indigents et les infirmes. Elle est placée sur le penchant du morne qui borne la ville au sud-ouest. Le

débarcadère est situé vis-à-vis la place de Sainte-Catherine ; il est bien construit et commode; il y a une grue pour la facilité de la translation des marchandises. Nostra-Señora-do-Desterro n'offre aux étrangers ni hôtel, ni restaurant, ni café. Comme dans toutes les colonies portugaises, on y trouve beaucoup de boutiques de revendeurs, espèces de tavernes où l'on donne à boire et à manger, et où la populace et les noirs viennent se régaler avec du poisson sec et de l'arack. Sa population est d'environ six mille âmes. On distingue trois classes d'habitants : les blancs, les mulâtres et les noirs ; la dernière est presque entièrement composée d'esclaves. Le petit nombre de nègres libres ne doit sa liberté qu'à la repentance ou à la superstition ; ce n'est que sur le lit de mort que, bourrelé par la crainte de la justice divine, le blanc religieux est capable d'une action généreuse. Alors seulement il abjure un pouvoir maintenu par la force, consacré par l'usage, et reconnaît pour son prochain un être sorti comme lui des mains du Créateur. La classe moyenne est la plus nombreuse, et, par sa couleur, paraît se confondre avec la première. Le costume européen est celui de toutes les classes en général. Les dames ont adopté les modes françaises, et, sous un habillement simple et élégant, elles appellent les hommages. J'en ai vu de jolies : on m'a dit qu'elles sont assez civilisées pour aimer les intrigues amoureuses ; mais il faut des amants hardis, la jalousie des maris veille ; et, dans des circonstances difficiles, elles sont toujours prêtes à sacrifier leurs galants pour sauver leur honneur. »

CHAPITRE III.

TRAVERSÉE DU BRÉSIL AUX ILES MALOUINES
(DU 30 OCTOBRE AU 18 NOVEMBRE 1822);

ET SÉJOUR SUR CES ILES ANTARCTIQUES
(DU 18 NOVEMBRE AU 18 DÉCEMBRE).

Connaissez-vous ces champs qu'un long hiver assiége,
Ces rocs couverts de mousse.......
(A. TASTU.)

Le 30 octobre nous mîmes à la voile. Un vent propice nous éloigna rapidement des côtes si riantes du Brésil; mais les vagues agitées nous firent plus amèrement regretter les douceurs de notre première relâche. Le mal de mer accablait plusieurs de nos jeunes marins, et le roulis que nous éprouvâmes, par sa dureté comme par la rudesse des chocs, non-seulement fatiguait les hommes, mais tortura un pauvre bœuf vivant que nous avions pris à Sainte-Catherine, et qui, destiné à être dépecé en mer, devait encore éprouver avant de mourir les atteintes d'une douleur pour laquelle il n'était pas né. Certes, si les visages décolorés de nos malades, reflétant les cruelles sensations qui anéantissaient leur être, inspiraient de la pitié, la vue d'un animal puissant par sa force, agité de mouvements convulsifs, prouvait jusqu'où peuvent aller les angoisses d'une affection qui paraît profondément léser le système nerveux. Jusqu'à ce jour, depuis notre départ de France, nous n'avions point encore essuyé de ces coups de vent tels qu'on les dépeint dans les livres. Mais le 3 novembre 1822, longeant les côtes

d'Amérique, et vis-à-vis la vaste embouchure du *Rio de la Plata*, nous devions faire connaissance avec les *pamperos* si renommés de ces parages, et payer notre tribut à cette partie épisodique de la navigation. Un ciel assez pur ne nous présageait rien de semblable. Notre sillage rapide nous rapprochait du but que nous nous proposions d'atteindre. La plupart des officiers, sur le pont, *devisaient* joyeusement quelque anecdote de nos cités maritimes un peu chatouilleuse, la malice du narrateur amenait le gros rire, et bannissait pour un temps toute réflexion austère. Chacun n'avait point encore resassé le fond du sac, ni épuisé par conséquent son petit répertoire. Les historiettes étaient dans leur fraîcheur, et c'était à qui produirait plus d'impression sur son auditoire d'ailleurs peu difficile. Quelques nuages arrêtés à l'horizon s'avancèrent avec une rapidité prodigieuse; en un clin d'œil les voiles dont le navire était chargé furent masquées. Le vent soufflait avec l'impétuosité d'un tourbillon, le navire engagea; et c'en était fait de *la Coquille* et de son équipage, qui eussent sombré, car jamais un morceau de bois ne serait venu témoigner de la catastrophe, sans les qualités d'une solidité à toute épreuve que bien souvent depuis ce bâtiment a justifiée, et aussi, il faut l'avouer, sans la prestesse et la vigueur avec lesquelles officiers, médecins ou matelots, se portèrent sur les manœuvres. Une voilure solide, de l'avant, nommée *foc*, fut à peine tendue, que le vent la déchira, une deuxième eut le même sort. Il nous fallut courir à sec ou sans toiles, et, malgré cela, nous parcourions plus de trois lieues à l'heure, marche que le navire, couvert de voiles, par une belle mer et par un bon vent, ne parvint jamais à exécuter. La surface de l'Océan, bouleversée avec tant de violence, semblait couverte de tourbillons de poussière et formait une épaisse atmosphère autour de nous. Les vagues ne tardèrent point à grossir démesurément, et plusieurs retombaient de tout leur poids sur le navire, ou se brisaient sur ses flancs. Je venais de descendre dans la petite chambre consacrée à mes travaux, par le travers du panneau d'artimon, pour me reposer des fatigues non prévues, auxquelles j'avais naturellement pris part, lorsqu'unf aux mouvement du gouvernail fit déferler sur le pont une vague énorme qui se précipita par ce panneau ouvert, et vint, au mouvement du roulis, s'engouffrer dans ma cabane. Je me crus noyé, et fort heureusement que le balancement du navire reporta ce flot d'eau chez

mon voison, au côté opposé, pour me le ramener ensuite; mais chaque fois il perdait de son volume, et bientôt il disparut par les écoutilles en filtrant dans la cale. Enfin, trempé jusqu'aux os, il me fallut courir après mes effets, mes livres et mes papiers qui flottèrent longtemps au hasard. Au plus fort du mauvais temps, un autre accident non moins grave vint accroître nos frayeurs : le feu, ce terrible auxiliaire de l'eau pour détruire souvent tout espoir dans le cœur des marins, prit à la cuisine, et heureusement qu'on s'en aperçut assez à temps pour en arrêter les progrès; mais après la tempête le calme, car tel est l'ordre immuable de la nature, qui partage également ici-bas et les joies et les tristesses, et, après l'inquiétude, l'oubli de quelques instants de dangers, tant les leçons du passé sont peu appropriées au caractère de l'homme. Avec le beau temps revinrent les illusions du voyage et les joyeux quolibets qui aident à consommer les longues heures de bord, et que le pampero avait si brusquement interrompus.

Les jours suivants, de nouveaux oiseaux apparurent à nos regards; leur présence nous indiqua clairement que nous nous avancions avec rapidité vers les latitudes australes. C'étaient surtout des albatros, que les marins ont nommés *moutons du Cap*, parce que ces puissants palmipèdes sont abondants dans les mers qui baignent le cap des Tourmentes. Habitants naturels des vastes solitudes océaniques, on les voit, avec la vigueur de leurs robustes ailes, raser la mer la plus agitée, voler contre le vent le plus impétueux, et n'être jamais plus calmes, plus satisfaits, que lorsque les vagues s'élèvent en montagnes qui s'entre-choquent, car c'est alors que leur proie est plus abondante, et qu'elle est livrée sans défense à leur vorace appétit. Des baleinoptères, de celles que les Anglo-Américains nomment *finnfish*, soulevaient leur lourde masse sur plusieurs points de l'horizon; ainsi que les baleines franches, que poursuivait dans ces parages un navire des États-Unis, avec lequel nous communiquâmes, et qui se nommait *le Bon-Retour*. La vue, portée sans cesse du ciel sur l'eau, n'y apercevait, le plus souvent, que des teintes azurées ou plus claires ou plus sombres, mais la côte d'Amérique que nous suivions, sans nous en éloigner de beaucoup, nous offrait à chaque instant quelques êters nouveaux; c'étaient surtout des damiers, plusieurs espèces de fous. Des paquets de larges laminaires, que les botanistes nomment *fucus pyrifères*, flottaient en

suivant les courants, et entraînaient dans leur émigration errante mille petits animaux qui trouvaient, sur leurs tiges feuillues, nourriture et protection. Des gorfous appariés, qui semblent être le rebut de la création parmi les oiseaux, s'aventuraient à de grandes distances de toute terre. Leurs ailes, réduites à de simples rames impropres au vol, leur assurent une natation rapide et continue. Leur vie est tout aquatique, leur allure, sur les grèves, est embarrassée ; aussi ils ne s'y rendent que pour satisfaire au plus impérieux des devoirs, à celui de la reproduction. Ces animaux, si stupides en apparence, si confiants envers l'homme, dont ils n'ont appris que passagèrement à connaître le penchant destructeur, nous donnèrent les témoignages les moins équivoques de l'attachement que les individus se portent réciproquement. Un mâle et une femelle nageaient de concert, et se trouvèrent près du vaisseau. L'un d'eux fut tué d'un coup de fusil, et resta sans mouvement, flottant comme un corps inerte sur la vague. Son compagnon ne l'abandonna point. Il cherchait à lui redresser la tête, à diriger sa route, il tournait autour du cadavre, le poussait devant lui, s'agitait pour lui voir reprendre les attributs de la vie, en un mot, nous le perdîmes de vue, qu'il n'avait point encore abandonné l'objet d'une tendresse qui se manifestait par les soins d'une exquise sensibilité. Le nombre et la variété des animaux marins se multipliaient à mesure que nous approchions des îles Malouines. Les dauphins crucigères, à large camail noir, réunis par troupes, semblaient des coureurs jaloux de précéder notre vaisseau, dont ils dépassaient en se jouant le sillage. Le *chionis,* que Forster décrivit le premier, et que les navigateurs prirent pour un pigeon blanc, vint se faire tuer sur notre mâture, et enrichir nos collections d'un animal rare et curieux, tandis que les *quebranta-huesos* et les labbes formaient notre escorte ordinaire.

Le 17 au soir nous reconnûmes l'île de la Soledad, la plus orientale des Malouines. Ses rivages chargés de vapeurs s'éclaircirent rapidement, et leur teinte rougeâtre et les ondulations du sol nous apparurent bientôt avec leur aspect nu et stérile. Nous contournâmes la pointe Barra, qui fut si fatale à la corvette *l'Uranie ;* nous avions sous nos yeux la suite de rochers où ce vaisseau, en touchant si malheureusement, devait terminer par un naufrage le cours de sa navigation. Le lendemain nous entrâmes dans la vaste

Baie Française, ainsi nommée par Bougainville, bien que les Espagnols l'aient appelée *la Solitude*. En effet, le calme le plus profond y règne, ou, s'il est interrompu, ce n'est que par les cris sauvages de quelque animal de ces bords. L'homme n'a plus d'asile sur cette terre déserte, tristement reléguée dans les hautes latitudes du sud.

Le 18 mars nous mouillâmes au milieu de la Baie Française, à une grande distance de la terre, dans une position isolée et comme en quarantaine. Des grains de pluie, de grêle, le vent, soufflant par raffales avec une effroyable énergie, s'opposaient à ce que nous pussions communiquer avec la terre, et cependant c'était à qui témoignerait le plus d'ardeur pour s'y rendre, et qui pourrait le premier l'interroger sur ce qu'elle produit. Le 21 on se décida à expédier des chasseurs; leur retour procura le plus vif plaisir, car ils ne venaient pas les mains vides, et le grand nombre d'oies, d'huîtriers, de bécassines, qu'ils avaient tués, nous promettaient un *confort* nullement à dédaigner. Les matelots partis dans l'embarcation qui porta nos pourvoyeurs ne restèrent point oisifs sur la plage. Ils aperçurent quelques jeunes chevaux issus des races qu'y introduisirent les Espagnols. Les poursuivre avec vigueur fut leur première idée, et à la suite, soit de lassitude, soit de manœuvres bien combinées, ils parvinrent à se cramponner à la crinière de l'un d'eux et à lui couper la gorge avec leurs couteaux, seules armes dont ils fussent munis. Un marin n'est jamais embarrassé lorsqu'il s'agit de se procurer des vivres; le noble animal fut bientôt dépouillé, tronçonné par quartiers, et sa chair distribuée à l'équipage. Les environs de la Baie Française ne se composent que de plaines rases, légèrement ondulées, couvertes d'herbes assez hautes, où apparaissent à peine quelques bruyères; la vue cherche en vain à découvrir un seul arbre, un seul arbuste : on ne voit qu'une prairie herbeuse, marécageuse ou entrecoupée par de larges flaques d'eaux saumâtres; eh bien, malgré cela, un des canotiers s'égara et ne put réjoindre *la Coquille*. Nous le crûmes tombé dans quelque fondrière, et le lendemain les hommes expédiés à sa recherche nous le ramenèrent transi de froid et mourant de faim.

Le 23 je me préparai à faire une exploration en compagnie de MM. Bérard, Lottin, Gabert, et de notre maître canonnier

Roland, excellent homme, plein de bravoure, et possédant à un haut degré la gaieté et la vivacité provençales. *La Baleinière* était à nos ordres, et nous avions le projet de nous enfoncer dans les anfractuosités du port Duperrey, ainsi nommé par M. de Freycinet, et de visiter les débris de *l'Uranie*, qu'on jeta à la côte au fond de la baie, après qu'elle eut été crevée par une pointe de rocher. Cette promenade rappelait de tristes souvenirs à trois personnes de notre petite caravane, qui avaient partagé les travaux et les fatigues de la précédente campagne, et qui ne sortirent de cette île déserte qu'après un séjour prolongé et de nombreuses privations. En arrivant sur la plage où *l'Uranie* avait été abandonnée, nous trouvâmes encore la coque de ce navire, des caronades enfoncées dans le sable, des caisses en fer, des débris de toutes sortes. Les vagues bouleversées par les tempêtes des hivers rigoureux de ces hautes latitudes avaient soulevé, par-dessus une petite chaîne de rochers, sa carcasse froissée. Là se dessinait l'emplacement qu'occupaient les naufragés, là se trouvait le lieu où leurs inquiétudes, bien souvent, durent rendre amères leurs réflexions; et, reportant mes regards sur *la Coquille*, qui paraissait au loin dans toute sa grâce nautique, je me disais : A peine venons-nous de quitter la France, notre ardeur est sans bornes comme nos illusions! Quel sera l'écueil où viendra se briser cette machine flottante? Reverra-t-elle le port? Une île déserte doit-elle être notre dernière demeure, ou bien l'estomac d'un cannibale sera-t-il notre tombeau?

En quittant le vaisseau dès trois heures du matin, nous espérions jouir d'un temps passable; mais bientôt des tourbillons de vent se déclarèrent, une pluie qui tomba par nappes serrées et sans discontinuer nous trempa complétement. En vain cherchâmes-nous un abri, une grotte sur ces longues plages uniformes, bordées de dunes sablonneuses. Rien ne put garantir des averses du ciel, et notre canot était à près de deux lieues du point où nous nous étions rendus pour chasser. Des milliers de canards étaient immobiles sur la grève, mais nos fusils, imbibés d'eau, ne purent jamais faire feu. Ce canard est celui que les Anglais nomment *racehorse* ou *cheval de course*, à cause de la grande rapidité avec laquelle il court sur le sable du rivage. Les ailes de cet oiseau sont impropres au vol; aussi s'éloigne-t-il peu de la mer, qui est son élément naturel.

Nous rétrogradâmes pour trouver un abri contre le déluge qui nous inondait. J'étais chargé, pour ma part, de divers animaux destinés à nos collections, et d'échantillons de roches dont le poids ne contribuait pas peu à m'accabler. Il me fallut jeter ce résultat de notre pénible course pour alléger ma marche : et qui sait si en Europe quelque savant, assis dans un large fauteuil, la tête enveloppée de fourrure, les pieds étendus près d'un feu vif et bien nourri, n'eût pas critiqué le choix, le format et la préparation de ces objets! Enfin nous rejoignîmes notre *Baleinière*. Les rameurs avaient dressé une tente avec la voile de l'embarcation; et nous nous empressâmes de gagner ce réduit protecteur. Nous étions aux Malouines, pendant l'été, et cependant un froid piquant se faisait sentir, l'eau avait macéré nos corps, et la faim nous aiguillonnait. Sur le soir la pluie cessa un instant; alors nos marins firent de grands feux avec les bruyères et les disposèrent en cercle, au milieu duquel nous nous plaçâmes. La fumée qui s'échappait de ces broussailles humides, tout en nous *boucanant*, nous séchait, et, pendant ce temps, un des nôtres faisait rôtir sur une baguette de fusil deux oies à demi-plumées, que nous dévorâmes avec voracité. Bientôt la gaieté vint bannir le souvenir des contrariétés du jour, et nous roidir contre les petites tribulations assez ordinaires dans les voyages lointains. Le soir nous nous rembarquâmes dans *la Baleinière*, mais le temps était décidément mauvais. Un ciel noir, chargé de vents, une mer grosse, notre embarcation qui portait mal la voile, nous rendirent les six lieues qui nous séparaient de la corvette excessivement pénibles; nous rejoignîmes nos compagnons dans la nuit, après avoir été plusieurs fois sur le point de chavirer.

La Coquille n'occupait plus le même mouillage, elle était venue chercher un abri dans l'enfoncement de la baie, en dedans des îlots aux *Pingouins* et aux *Loups marins*, non loin des ruines de l'ancien établissement fondé par Bougainville au Port-Louis. Ce fut le lieu choisi pour faire les observations astronomiques. De ce moment chacun se livra aux recherches qui rentraient dans ses attributions, et dès le matin le navire devenait presque désert : les chasseurs se dispersaient sur ces terres inhabitées par l'homme, mais où vivent en liberté une prodigieuse quantité d'animaux de toutes sortes; et jamais ils ne revenaient sans qu'on ne fût obligé d'aller chercher

le produit de leurs courses. Les oies, les huîtres, les nigauds, les bécassines composaient les rations des matelots, et cette abondance ne tarda pas à dégoûter ces derniers, qui, vers la fin de notre relâche, réclamèrent leurs vivres de mer, consistant en bœuf et en porc salés. Les îles Malouines sont vraiment une terre de promission pour ceux que le goût de la chasse entraîne. On n'a que l'embarras du choix des animaux qui ne s'éloignent que lorsqu'on est près de les toucher. La quantité d'oiseaux et de lapins qu'on tua pendant notre séjour fut énorme, et on y joignit encore plusieurs cochons sauvages et deux jeunes taureaux. Des oiseaux de proie, d'une confiance sans égale, venaient arracher le gibier des mains du chasseur, et ceux qui dans les premiers temps cachaient des oies ou des canards dans l'herbe pour les reprendre au retour, n'en trouvèrent jamais les moindres vestiges. Une buse bleue était remarquable par son effronterie, et sa grossière gloutonnerie. Quant aux *nigauds*, espèce de cormoran singulièrement multipliée, dont le nom indique assez la stupidité, on pouvait tuer tous les individus d'une troupe, un à un, sans que leurs compagnons prissent leur vol, et parussent avoir la conscience du danger auquel ils étaient exposés; pour les manchots, leur chaire huileuse et dure les fit dédaigner, car lorsqu'ils se trouvent à terre, où ils se rendent toujours par milliers d'individus, ils ne savent ni fuir ni résister.

En allant visiter le Port-Louis, le premier pas que je fis sur la grève me plaça en face d'un tombeau : une ardoise servait d'inscription tumulaire et de mausolée à un pauvre marin anglais dont les cendres reposaient en paix à une aussi grande distance de sa patrie. Le silence de mort qui règne sur ces terres, interrompu seulement par les voix criardes de quelques oiseaux d'eau, un ciel nébuleux, un soleil sans force, des prairies rougeâtres, des montagnes de grès à teinte blanchâtre, des maisons en brique dont il ne reste plus que des ruines, tout faisait naître des réflexions nombreuses sur cette terre antarctique, improductive et jetée aux bornes du monde. C'est en vain que Bougainville tenta d'y fonder une colonie française : après quelques années d'essai, au moment où ce navigateur, devenu depuis si célèbre, entrevoyait la prospérité de son établissement, il fallut satisfaire aux prétentions des Espagnols, et leur abandonner ce coin de terre qu'ils revendiquèrent comme une dépendance de l'Amérique, que leur concédèrent les successeurs de saint Pierre.

Paresseux par habitude, inhabiles à vivre là où il n'y a pas de mine d'or, les Espagnols abandonnèrent bientôt ce coin de terre, plus fait pour être défriché par des hommes laborieux, actifs, et qui savent conquérir les fruits du sol avec persévérance et avec effort, tels que les Suisses. Dans ces dernières années, la république Argentine essaya de renouveler les projets de l'Espagne et d'occuper les îles Malouines afin d'enlever à tout autre peuple la possibilité de s'en emparer. Ces îles complétement stériles, incapables d'être cultivées, ne pourraient servir que de point militaire, destiné à commander le Cap-Horn et interrompre le commerce de la mer du Sud. C'était ce qui avait porté les Anglais à fonder le port Egmont sur l'île Falkland, la plus occidentale des Malouines, lorsque les Français s'établissaient à la *Soledad*, tant ces deux peuples sont divisés par une rivalité que leurs mœurs et des antipathies naturelles ne permettront jamais de faire disparaître complétement.

Près des ruines du Port-Louis, je cherchai un sol convenable pour confier à la terre les semences des plantes alimentaires, si utiles aux navigateurs qui viennent de battre la mer. Je comptais que mon espoir ne serait pas trahi, et que ceux qui trouveraient du cresson, du raifort, remercieraient la main inconnue qui présentait à leurs malades des moyens simples de guérison; mais le terrain artificiel que j'ensemençai me laissa peu d'espoir ; et lorsque nous partîmes, quelques germes apparaissaient seulement, et n'auront pas tardé sans doute à être détruits par les animaux.

Le 30, je quittai la corvette avec M. d'Urville, pour visiter la chaîne montagneuse qui s'étend au midi du Havre-Duperrey, et que Pernetty a nommée les *Monuments*. La plaine qui y conduit, couverte de bruyère, était incendiée, et brûlait à la surface depuis trois jours, parce que nos marins, après avoir allumé de grands feux à la manière des sauvages, ne s'étaient pas donné la peine de les éteindre. Ce sol tourbeux, charbonné, et d'où s'élevaient des tourbillons de fumée, contrastait avec l'épaisse couche d'herbe étendue à une grande distance sur cette région de l'île, et les graminées verdoyantes et baignées à leur pied étaient desséchées et rôties à leur sommet, ce qui donnait une teinte uniformément rougeâtre à toute la campagne. Les montagnes que nous allions visiter apparaissaient dans une nudité repoussante. Le grès blanc

qui les compose en entier n'était caché que dans certains endroits où des agames dessinaient quelques écharpes fraîches et vertes. Les versants prolongés et roides que nous gravîmes sans efforts, présentaient de temps à autre des ravins comblés par des blocs froissés et triturés, sous lesquels on entendait murmurer des sources. Les fougères et les nassauvies envoyaient jusque-là quelques colonies gazonnantes, mais leurs efforts n'avaient point encore pu envahir ces roches éboulées.

La chaîne dont je parle se dirige de l'est à l'ouest : elle n'est interrompue que par deux bras des *Baies de l'Huile et Choiseul*, qui s'avancent très-avant dans l'intérieur de l'île. Les crêtes de ces montagnes, hautes d'environ 300 toises, usées par le temps et par des catastrophes, sont couvertes de pans immenses de grès quartzeux, représentant des cubes ou des tables d'un grand volume, dont les assises imitent à s'y méprendre des restes d'édifices humains. A un ou deux milles, en effet, ces monceaux de grès rappellent, à faire illusion, les vieux châteaux ruinés qui couronnent les collines escarpées du Dauphiné, ou les couvents à demi détruits que les religieux perchaient dans des endroits peu accessibles, dans les siècles de la féodalité. Ces strates de grès et de quartz sont placées avec une symétrie et une régularité telles, qu'on doit supposer que ce n'est que par des causes puissantes, à la suite de vastes irruptions d'eau, que leur parallélisme a été détruit sur certains points, et que des éboulements considérables se sont formés sur d'autres. Du sommet de cette première chaîne on domine les montagnes qui constituent une seconde rangée dans la même direction. La vallée qui les sépare ressemble à une grande route couverte de petites pierres brisées; mais il nous fallut près d'une demi-heure pour la traverser, et notre marche était extrêmement difficile sur les blocs énormes tassés pêle-mêle qui la remplissaient, et sur les arêtes vives desquels il fallait poser les pieds. C'étaient ces masses démesurément grosses, qui du sommet de la montagne nous semblaient des cailloux roulés, tassés au fond de la gorge, et sous ces rochers murmuraient d'abondantes sources, et se dessinaient çà et là des touffes vertes de fougères, imitant des oasis au milieu d'un désert. Tout, dans cette vallée, était l'image la plus parfaite du chaos; tout fait présumer que la mer a longtemps séjourné dans son bassin, après en avoir usé les parois.

Les végétaux des plaines se retrouvent sur ces montagnes peu élevées, et ce sont surtout les singuliers bolax, ou gommiers, le jonc à grandes fleurs, la gunnère de Magellanie. Le plateau est recouvert d'une épaisse couche de tourbe, au milieu de laquelle sont creusés des puits naturels, que remplissent les averses pluviales. Les rochers, nus et battus des vents, sont tapissés de lichens fruticuleux, qui imitent, par leurs ramifications nombreuses, un petit arbuste. C'est l'usnée mélaxanthe que sa teinte jaunâtre, ses tiges annelées de brun et ses scutelles d'un noir profond, son habitation sur ces escarpements exposés aux tempêtes australes, rendent intéressante aux botanophiles. De la grêle, de la neige et de la pluie nous forcèrent à chercher un refuge dans des anfractuosités de la montagne ; mais quelques heures suffirent pour apporter des changements dans cette température éminemment variable, et le soleil, qui brilla un instant, éclaira la surface de la Soledad. Notre vue se portait au loin sur la pleine mer, où des cétacés n'apparaissaient que comme un point noir sur sa nappe d'azur. La surface de l'île était dominée au centre par le mont Chatellux, point culminant, d'où s'irradiait une foule de petites chaînes, se dirigeant en tout sens, et entre lesquelles serpentaient des bras de mer, des ruisseaux, ou qu'interceptaient des lacs d'eau salée. Les prairies, avec leur teinte rougeâtre, le ciel, presque toujours chargé de vapeurs, un jour terne et décoloré, des vents pleins de violence, donnaient à cette scène un aspect lugubre et sauvage. Quelques troupes de cheveaux galopant en liberté dans des pâturages sans enclos, ou des taureaux et des génisses, fuyant le voisinage des côtes, apportaient seuls quelque diversion à l'abandon et à la solitude de cette terre.

En rejoignant au soir *la Coquille*, nous rencontrâmes sur la grève M. Roland, notre maître canonnier. Sa chasse avait été heureuse, car il avait tué un taureau et deux porcs. Le premier pesait, tout dépouillé, cent soixante-dix-sept, et ces derniers vingt kilogrammes. Les cochons n'ont pour se nourrir que les racines sucrées et les baies d'empetrum, aussi leur chair est-elle maigre, et sans analogie pour la saveur avec celle des espèces domestiques d'Europe.

Depuis plusieurs jours je désirais visiter les îles aux loups marins et aux pingouins, qui sont placées au milieu de la baie de Soledad.

La surface rase et sans le moindre arbuste des Malouines fatigue par sa monotonie. Il n'en est pas de même de ces deux petits îlots, entièrement recouverts de hautes graminées, dont les tiges pressées imitent des bois taillis qui trompèrent plus d'un navigateur, et les compagnons mêmes de Bougainville, lorsqu'ils vinrent s'établir dans ces climats. Ces gramens, à port de palmiers, sont désignés par Pernetty, dans la relation de son voyage, sous le nom de *glayeuls*. On ne les observe point sur la grande terre ; ils forment des fourrées épaisses qui protégent les phoques à l'époque des amours, et les cavernes innombrables des manchots qui y vivent en république.

Quel être singulier que le manchot, dont l'existence tient et de l'oiseau et du poisson ! Ses ailes rudimentaires, ses moignons disposés en rames, s'opposent à ce qu'il puisse voler. Ses plumes soyeuses imitant des poils qu'un enduit huileux et vernissé recouvre, protégent les chairs de la macération, qui résulterait d'un long séjour dans l'eau. Ses jambes, placées très en arrière du corps, le forcent à se tenir et à marcher droit. C'est par milliers d'individus que les manchots parcourent les grèves, où leurs deux couleurs tranchées, le noir et le blanc, les font ressembler à une procession de pénitents provençaux. Autant leur démarche est gênée sur le sol et leur allure grotesque, autant ces oiseaux-poissons nagent avec prestesse, et se plaisent au sein des mers, où ils séjournent une grande partie de l'année. Les marins leur donnèrent le nom de *pingouin*, par la ressemblance qu'ils ont avec les pingouins de l'hémisphère boréal.

L'espèce d'oiseau qui nous occupe est connue sous le nom de *manchots à lunettes*, parce que les côtés de la tête sont occupés par deux cercles blancs qui enveloppent les yeux. Les pêcheurs de phoques l'appellent *jack-ass*, d'après l'analogie de son cri avec le braiement d'un âne, et les Epagnols *paxaros-niño*, ou oiseau-enfant. Il n'y a presque point de relations de voyages qui ne mentionnent ce manchot, très-anciennement connu, et que l'on trouve aussi au Cap-de-Bonne-Espérance, au sud de la terre de Diémen, et sur toutes les îles placées près les limites du pôle austral, telles que la Désolation, Macquarie, aussi bien que sur l'extrémité méridionale de l'Amérique, aux Orcades du sud comme à la Nouvelle-Shetland. Partout les rivages en sont peuplés : les innombrables légions stu-

pides de manchots, pressées, inactives, couvrent les grèves, et forment de longues files, de l'ensemble le plus bizarre. *A les regarder de cent pas, on les prendrait pour des enfants de chœur en camail,* dit le bénédictin Pernetty. La démarche de ces oiseaux, naturellement gênée par le défaut d'équilibre, s'oppose, lorsqu'ils veulent éviter le danger qui les presse, à ce qu'ils puissent fuir sans tomber cent fois. C'est alors qu'on les voit culbuter, se relever pour retomber, et qu'ils sont réduits à employer leurs ailes informes comme un point d'appui qui aide à leur reptation plutôt qu'à leur marche. Parvenus à la mer, ils s'y précipitent, mais là ils se trouvent dans leur véritable élément. Autant leur allure est disgracieuse et peu adaptée à la marche sur la terre, autant ils savent plonger avec aisance, nager avec prestesse, s'élancer par bonds, et c'est alors qu'ils semblent, par leur assurance, défier l'ennemi qui leur paraissait si dangereux quelques instants auparavant. La stupidité de ces oiseaux est telle, que les matelots en massacraient un grand nombre, sans que ceux qui se trouvaient à leur côté parussent éprouver la moindre crainte. Leur défiance ne leur vint qu'après des scènes répétées de destruction. C'était avec des bâtons qu'on les frappait impitoyablement, et qu'on tua beaucoup de ces animaux, sans but et sans utilité. La vie est cependant chez eux très-tenace, et j'en ai vu fort souvent qui semblaient assommés, et qui ne donnaient aucun signe de vie pendant plus de dix minutes, se ranimer peu à peu, et fuir le sort qui leur était réservé. Surpris dans leur course gênée, les manchots ne cherchent pas toujours à éviter le péril qui les menace. Ils s'arrêtent parfois, essaient de l'affronter, et, avec leur bec fort et robuste, cherchent, en s'élançant sur leur injuste oppresseur, à lui rendre blessure pour blessure.

Soit que les manchots aient à redouter des ennemis dans les animaux qui vivent sur les Malouines, tels que le chien antarctique entre autres, soit que les côtes schisteuses de la grande terre ne leur conviennent point, il est de fait que ce n'est que sur les îlots couverts de gramens qu'ils établissent leurs terriers. Ils pratiquent des sentiers à travers ces forêts herbacées, sentiers bien battus, qui permettent leurs communications avec la mer; leurs galeries souterraines sont percées dans un sol si meuble, qu'il m'arriva fréquemment d'enfoncer en marchant sur leur voûte, et d'être

mordu avec force par l'oiseau couché sur son nid, et inquiet d'une visite aussi inattendue qu'inopinée. Quelques femelles couvaient encore pendant mon séjour sur ces îles, et rien ne pouvait les distraire de leurs fonctions maternelles. J'aimais à épier les soins qu'elles prenaient de leur progéniture, et leur attention n'était point distraite par la mienne, car elles se bornaient à quelque mouvement de tête en apparence ridicule. Lorsque les jeunes manchots sont élevés, et par conséquent capables de prendre la mer, la famille entière abandonne sa demeure terrestre et va vivre dans l'Océan, pendant six mois de l'année, pour accomplir ainsi les vues admirables de cette nature si féconde et si incompréhensible. Le cri de ces oiseaux est un braiement analogue à celui de l'âne, tellement ressemblant, surtout à l'instant où le soleil se couche, que l'illusion est complète. Souvent, dans les belles soirées d'été des Malouines, si rares au reste, au moment où le crépuscule s'épaississait sur l'horizon, tous les manchots poussaient ensemble des cris sourds et continuels, de manière qu'à une certaine distance on croyait entendre le mélange de voix et l'agitation sourde d'une masse de peuple assemblé dans une fête publique, et dont l'atmosphère porte au loin, dans le calme, les sons confus et mélangés.

La chair de ces oiseaux est noire, très-compacte et indigeste : une huile épaisse l'entoure, et la peau est tellement dense, qu'il faut écorcher l'animal avant de le faire cuire; cependant les marins, que la vie dure et agitée de la mer rend si inconstants dans leurs goûts, trouvaient cet aliment assez bon et en mangeaient quelquefois.

Il paraît que les manchots quittent les îles Malouines vers le 20 avril, et qu'ils y retournent dans le mois d'octobre.

Lorsque la chimère d'un continent austral occupait même les meilleurs esprits, tous les voyageurs qui s'avançaient, dans ce qu'on appelait alors *la Magellanique*, eurent occasion de parler des manchots, et tous, frappés d'étonnement à la vue de ces êtres alors aussi fantastiques, que de nos jours le parut l'ornitorhynque de la Nouvelle-Hollande, les décrivirent avec complaisance. C'est ainsi qu'ils n'échappèrent point à Magellan, à Garcie de Loaisa (1525), à Alphonse de Camargo (1539), à François Drake (1577), qui leur imposa le nom de pingouin à cause de leur graisse huileuse;

à Thomas Cavendish (1586), à Richard Hawkins (1593), qui prétendit que pingouin venait du gallois, *pen*, tête, et *gwin*, blanche; à Sebald de Wert (1600), à François Cauche (1651), à Narborough (1670), enfin à Sharp (1680). Mais leur histoire ne fut dégagée des fables qui la défiguraient que lors des voyages de Cateret, Byron, Wallis, Pernetty, Bougainville, Pagés, Cook, Forster et Fleurieu.

On rencontre encore deux autres sortes de manchots, dont les habitudes solitaires contrastent avec la sociabilité de l'espèce précédente. Le plus robuste de taille est le roi des pingouins des navigateurs anglais, que sa cravate dorée, encadrée de noir de velours, fait distinguer de très-loin; et la seconde est le gorfou sauteur, auquel deux huppes élégantes, d'un jaune vif, dressées sur le front, prêtent un air de coquetterie.

Les Malouines se trouvent placées à 75 lieues de la Terre-des-États et à 140 du cap de Horn. Les deux îles, qui composent ce groupe, sont traversées par un étroit canal auquel les Espagnols ont imposé le nom de San-Carlos. Occupant 51 degrés de latitude australe, elles sont par conséquent soumises aux influences d'une climature rigoureuse. Lorsque Bougainville y transporta des familles canadiennes et résolut d'y former un établissement, il crut devoir les nommer *Malouines*, parce qu'il les regardait comme n'ayant été bien explorées, dans l'intervalle de 1700 à 1708, que par les intrépides Bretons dont Saint-Malo arma pendant longtemps les aventureux corsaires. Il donna le nom de *Conti* à l'île la plus orientale, que les Espagnols connaissent sous celui de *Soledad*. C'est sans contredit aux navigateurs anglais Davis et Cavendish que l'on en doit la première mention; car ils les aperçurent en 1592, et les cartes du temps les désignent même sous le nom d'*îles méridionales de Davis*. Plus tard Richard Hawkins n'en vit que les côtes boréales qu'il dédia à sa fille, et d'autres disent à la reine Élisabeth, sous le nom d'*Hawkins's mainden-land*, ou de terre de la vierge d'Hawkins. En 1689, Strong parcourut l'île la plus sud, qu'il nomma *Falkland*. Depuis ces anciennes époques, ces terres ont été visitées par un grand nombre de voyageurs de toutes les nations, et leur destination principale semble être de fournir aujourd'hui une relâche aux navires expédiés pour la pêche de la baleine et la chasse des phoques.

L'étendue des Malouines est d'environ 40 lieues en longueur, et leur relief a cela de remarquable, d'être composé de montagnes peu élevées, le plus ordinairement dénudées, ou de prairies tourbeuses et humides, couvertes de pelouses épaisses dues à des graminées, à des mousses et à de petites fougères. Leur surface ne supporte aucun arbre : elles sont complétement démunies de bois, et ceux qu'on a cherché à y planter n'ont même pu y croître. Leurs collines et les vallons qu'elles encaissent, les rivières poissonneuses qui y serpentent, les marais et les étangs qui découpent le terrain, de nombreux troupeaux de bœufs et de chevaux redevenus sauvages, un gibier abondant, concourent à rendre ces îles intéressantes sous les triples rapports de colonisations temporaires, de productions naturelles et des avantages qu'elles présentent aux navigateurs, comme point de ravitaillement avant de franchir le cap de Horn pour entrer dans la mer du Sud.

Le précis historique des circonstances qui portèrent Bougainville à vouloir établir une colonie sur ces îles désertes se trouve au commencement de la relation du voyage autour du monde de ce marin justement célèbre, et le bénédictin dom Pernetty, aumônier des nouveaux colons, nous a lui-même laissé deux volumes d'observations, superficielles sans doute, mais dont les détails sont cependant d'une grande exactitude. Le port Egmont reçut une colonie d'Anglais peu de temps après que les Français se furent installés à la Soledad. Ce n'étaient point des établissements destinés à devenir florissants, c'étaient plutôt des campements de pêcheurs, et des points de ravitaillement pour les corsaires français ou anglais qui croisaient alors avec succès sur les côtes d'Amérique, et qui portaient les plus grands préjudices au commerce espagnol, à cette époque dispensateur de l'or du Nouveau-Monde. La cour d'Espagne ne se méprit point sur le but caché de ce voisinage devenu inquiétant ; elle réclama les Malouines comme une dépendance naturelle de la Magellanie, qu'on ne pouvait lui contester, et fit écouter ses plaintes, car elle était alors influente dans la balance de l'Europe. On dut renoncer à Versailles et à Windsor aux deux établissements que ces gouvernements avaient favorisés dans des temps d'hostilités, et qui blessaient une puissance devenue amie.

Sur une terre improductive, où nul arbre ne s'élève, où nulle

culture ne saurait alimenter les colons ; sous un ciel nébuleux qui sévit pendant une grande partie de l'année, où les approvisionnements devaient être apportés de la mère-patrie, les Espagnols, possesseurs d'un tiers du globe, des contrées les plus fertiles, ne pouvaient ni ne voulaient y séjourner d'une manière permanente. Satisfaits d'avoir expulsé leurs rivaux, ils se retirèrent en abandonnant les Malouines à l'isolement auquel elles semblent pour longtemps encore condamnées. Ce n'est pas que la nouvelle république de la Plata, n'ait eu, en 1825, la velléité d'en reprendre possession ; mais des tentatives incomplètes et sans résultat ne suffisent point pour remplir le but qu'elle pourrait se proposer dans des temps plus prospères, et lorsque son administration intérieure sera consolidée et à l'abri des secousses qui jusqu'à ce jour en ont enrayé les rouages.

La position des Malouines est surtout heureuse comme centre de pêcheries. C'est à ce titre que les baleiniers les fréquentent pour y poursuivre les grands cétacés communs dans les mers qui les baignent. Pendant longtemps aussi elles furent le rendez-vous des chasseurs de phoques, qui eurent bientôt détruit le plus grand nombre de ces amphibies si précieux et si utiles par les ressources que les arts en retirent. La chasse des phoques est à peu près inconnue en France, et les détails que nous allons fournir seront neufs pour le lecteur, bien qu'ils soient vulgaires chez les peuples commerçants par excellence, tels que les Anglais et les Américains. Ces derniers, dont le génie est exclusivement dirigé vers les spéculations, ont en grande estime Hennerick, surnommé le *Cook* de l'Amérique, pour avoir tracé à ses compatriotes la route qui les a conduits à une nouvelle source de fortune. Ce marin, par une singulière destinée, a succombé aux îles Sandwick : comme le grand navigateur d'Albion, il fut coupé en deux par le boulet d'un vaisseau des États-Unis qui voulait lui rendre hommage en le saluant de son artillerie.

Habitants naturels des confins du monde, les phoques ne sont nulle part plus abondants, nulle part en troupes aussi considérables, que sur les côtes sauvages qu'envahissent les glaces du pôle austral. Leurs tribus s'y multipliaient en paix depuis des siècles ; mais les progrès de la navigation, en faisant éclore les entreprises les plus hardies, n'ont pas peu contribué, dans ces trente

dernières années, à porter parmi elles une rapide diminution, et les phoques, de plus en plus repoussés des zones tempérées où ils vivaient anciennement, sont forcés aujourd'hui de chercher un refuge sur les îlots les plus âpres du globe. Ce n'est pas que ces animaux soient complétement expulsés des côtes du Chili, du Pérou et de la Californie, qu'on ne les trouve dans la Méditerranée aussi bien que dans l'Océan indien; mais, dans ces mers, ils ne vivent qu'appariés ou par individus solitaires qu'on dédaigne de poursuivre, car les faibles gains que leur chasse procurerait seraient loin de compenser les frais des armateurs. Les phoques de l'hémisphère du Nord n'ont aucune analogie avec ceux de l'hémisphère du Sud, et c'est bien à tort qu'on a cherché à les comparer, tant il est vrai que les noms de *loups*, de *chats marins*, de *lions de mer*, qu'on à donnés à toutes ces espèces, ont singulièrement contribué à rendre inintelligibles les descriptions des voyageurs. Les îles Malouines, dont les rivages se peuplaient de phoques dans certains temps de l'année, ont été rapidement épuisées, car les amphibies qu'on y rencontre encore sont en petit nombre, et les restes de ceux qui échappèrent à des massacres régularisés par l'homme.

Les Anglais et les Américains de l'Union arment chaque année plus de soixante navires pour chasser les phoques. On se dirigea d'abord sur les côtes de Magellanie, des Malouines, de la Nouvelle-Zélande et du sud de l'Australie. Ces contrées ne fournissant plus à des expéditions fructueuses, il fallut s'élancer dans les parages les moins fréquentés, et c'est ainsi que les Shetland méridionales, dont la découverte est attribuée à Smith, étaient connues depuis plusieurs années par des chasseurs de phoques qui s'y rendaient en secret, et que Powel et Weddell, tout en dirigeant avec succès leurs entreprises lucratives, ajoutèrent des notions d'un haut intérêt sur ces terres antarctiques qu'ils explorèrent dans un but principalement commercial.

Les spéculations, dirigées exclusivement vers la chasse des phoques, exigent des vaisseaux solidement construits et du port d'environ trois cents tonneaux. Tout y est installé avec la plus grande économie. Par cette raison les fonds du navire sont doublés en bois : l'armement se compose de barriques pour mettre l'huile, de six yoles armées comme pour la pêche de la baleine, et d'un petit bâtiment de quarante tonneaux, mis en botte, à bord, et

monté aux îles destinées à servir de théâtre à la chasse. L'équipage compte au plus vingt-trois hommes, et on estime à 130,000 francs la mise dehors par campagne ordinaire. Les marins qui se livrent à ces entreprises ont généralement pour habitude d'explorer divers lieux successivement, ou de se fixer sur un point d'une terre, et de faire des battues nombreuses aux environs. Ainsi, il est assez d'usage qu'un bâtiment soit mouillé dans un havre sûr, que ses agrès soient débarqués et abrités, et que les fourneaux destinés à la fonte de la graisse soient placés sur la grève. Tandis que le navire principal est ainsi dégréé, le petit bâtiment très-léger est armé de la moitié environ de l'équipage, pour faire le tour des terres voisines, en expédiant ses embarcations lorsqu'il voit des phoques sur les rivages, ou laissant çà et là des hommes destinés à épier ceux qui sortent de la mer. Sa cargaison totale se compose d'environ deux cents phoques coupés par gros morceaux, et qui peuvent fournir quatre-vingts à cent barils d'huile, chaque baril contenant environ cent vingt litres, et valant à peu près 80 francs. Arrivé au port où est mouillé le grand vaisseau, les chairs coupées par morceaux sont transportées sur le rivage pour être fondues dans les fourneaux qu'on y a établis. Les fibres musculaires qui restent comme résidu sont employées à alimenter le feu. Les marins ont pour solde une part dans le bénéfice, et chacun d'eux se trouve ainsi intéressé au succès de l'entreprise. La campagne dure quelquefois trois années, au milieu des dangers de toutes sortes et de privations inouies. Les capitaines ont pour habitude de jeter quelques hommes sur une île, pour qu'ils y séjournent toute une saison, et vont souvent à deux cents lieues plus loin en semer dans le même but quelques autres. C'est ce qui rend compte de ce nombre assez considérable d'Européens qui ont vécu pendant plusieurs années sur des terres désertes, par suite du naufrage du bâtiment qui devait les reprendre à une époque déterminée, et que d'autres retirent de leur cruel abandon en les ramenant dans leur patrie.

Les chasseurs qui fréquentent la mer du Sud reconnaissent trois espèces, plus particulièrement l'objet de leurs armements. On ne retire de la première qu'une huile destinée à l'éclairage ou à des préparations grossières, qui s'importe en Europe; c'est le lion marin d'Anson, l'éléphant de mer des Anglais, ou le phoque à trompe des

naturalistes. La deuxième, recherchée pour sa peau avec laquelle on confectionne d'excellents cuirs, est le *phoque à crin*, ou l'otarie molosse dont j'ai publié une figure dans la partie zoologique du voyage de *la Coquille*. La troisième, qui donne ce précieux pelage dont l'éclat, la douceur soyeuse, égalent celui de la loutre, et que les Chinois prisent beaucoup, est le *phoque à fourrure*, ou l'ours marin de Forster. Cependant, sous ce dernier nom, il paraît que les Anglais et les Américains confondent plusieurs espèces inconnues des naturalistes et bien distinctes. Ainsi, suivant eux, le *phoque à fourrure* de la Patagonie a une bosse derrière la tête, celui de la Californie a une très-grande taille, le *upland seal*, ou phoque du haut de la terre, est petit et habite exclusivement les îles Macquarie et Penantipodes, enfin, celui du sud de la Nouvelle-Zélande paraît avoir des caractères distincts. C'est en mai, juin, juillet, et une partie d'août, que les *phoques à fourrure* fréquentent la terre. Ils y reviennent encore en novembre, décembre et janvier, époque à laquelle les femelles mettent bas. Les petits tettent l'espace de cinq ou six mois. Un fait notoire est l'usage constant qu'ont ces amphibies de se lester en quelque sorte avec des cailloux, dont ils se chargent l'estomac pour aller à l'eau, et qu'ils revomissent en revenant au rivage.

Le climat des îles Malouines est marqué par des changements assez brusques de la température de l'air, et, bien que les froids soient modérés, les vents violents de l'ouest qui y soufflent et des pluies fréquentes, font que les deux seules saisons qui y règnent, l'hiver et l'été, sont peu distinctes. Notre séjour, en décembre, correspond au mois de juin de notre hémisphère, et cependant des froids piquants se faisaient sentir le soir et le matin, et la neige n'était point encore fondue sur les sommets des montagnes de l'intérieur. Tant que dura notre relâche, nous n'eûmes point un jour complétement serein. Lorsque le soleil brillait avec le plus de splendeur, des nuages chargés apparaissaient bientôt pour se résoudre en grains qui se partageaient l'horizon. Bien des fois j'ai vu des collines rocailleuses, voisines de la mer, dorées par les rayons du soleil couchant, tandis qu'à quelques pas des nuées noires laissaient précipiter des torrents d'eau, tout en resserrant leurs ondées à un étroit espace.

Bougainville se louait beaucoup des Malouines sous le rapport

de la salubrité. Notre séjour a été de trop courte durée pour que nous ayons à infirmer ou à valider cette opinion, car nous en partîmes sans avoir de malades parmi les gens de l'équipage. Cependant des bancs épais de limon bourbeux encombrent les approches de plusieurs points de la baie, et surtout les rivages de l'île aux *Loups-Marins*. Cette vase, à laquelle se joignent des myriades de mollusques en putréfaction, et les épaisses couches de fucus pyrifères en décomposition, exhalent une odeur d'une horrible fétidité, et tout autorise à penser que les miasmes qui s'en dégagent auraient les résultats les plus fâcheux sur des colons qui seraient soumis à leur influence par un séjour constant. Ces changements subits de la température devraient encore y faire éclore les affections inflammatoires de la poitrine, et des phlegmasies variées et intenses.

Dans les contrées que l'homme n'anime pas de sa présence, le voyageur se trouve réduit à présenter les détails techniques des sciences qu'il appelle à son secours pour peindre le sol où ses pas errèrent à l'aventure. Ses recherches, consacrées aux êtres qui peuplent ces régions dédaignées par le dominateur de la création entière, quoique graves et sèches en apparence, offrent cependant un charme de toutes les circonstances et de tous les temps.

L'ossature de la Soledad est formée par un terrain de schiste feuilleté, de la nature de la phyllade, qui supporte un grès blanc, à grains très-fins, constituant sans partage toutes les chaînes montagneuses, et dans ces schistes sont enclavés des débris fossiles de spirifères. Le sol proprement dit se trouve réduit à une argile rouge, ocreuse, feuilletée, supportant deux espèces de tourbes. C'est ce que Bougainville, qui aimait à se faire illusion, nommait si improprement *terre franche*, ou *arable*. Or, Forster et Cook, en décrivant la nature des roches du *Havre de Noël*, de la *Terre-des-États*, nous indiquent la même composition minéralogique, et il en résulte cette preuve palpable que les Malouines, de même que tous les îlots morcelés à l'extrémité de la Magellanie, ont formé un tout qui a été violemment séparé de l'Amérique par quelque grande catastrophe de la nature. La pierre à chaux ne s'offre que sous formes de fragments arrondis, dont l'origine est due à des polypiers qui encroûtent les rochers dans plusieurs points des baies. Les deux sortes de tourbes qui se partagent toute la surface du sol sont, ou une terre de bruyère sèche formée par la décomposition des

radicules des empetrum et de vaccinium des coteaux, tandis que la seconde, due à la décomposition des mousses, des fougères, est grasse et marécageuse : la vraie terre végétale n'existe nulle part.

La végétation des Malouines est on ne peut plus intéressante pour le botaniste, sans doute ; mais les caractères qui la distinguent ont aussi, pour les yeux les plus étrangers aux mystères de Flore, une nouveauté dont on aime à se rendre compte. Sous le ciel de la France, en effet, nos prairies émaillées, nos peupliers reflétant leur mobile feuillage sur des eaux paisibles, des bois de haute futaie dont le chêne ou le hêtre sont les robustes enfants, ont créé un type de l'Europe tempérée auquel nous rapportons toutes nos idées conventionnelles sur les paysages. Au Brésil, cette nature est grandiose. Ce sont de larges masses verdoyantes, entassant plantes sur plantes, fleurs sur fleurs ; c'est, en un mot, un océan de feuillage qui ne se dépouille jamais, tout en prenant des proportions viriles et majestueuses, et rarement les formes humbles et humiles des herbes. Aux Malouines la scène est tout autre : d'immenses prairies semblent avoir été tondues au ciseau, pas un végétal ne s'élève au-dessus de son voisin ; ils se pressent, ils s'enlacent ; mais il faut chercher chacun d'eux, et les fleurs se cachent sous les feuilles, comme si elles avaient appris à redouter l'impétuosité des vents de ces régions, et toutes ces herbes forment un lacis serré et inextricable, à petits rameaux, à feuilles plus petites encore. Le grand gramen, nommé *fétuque* en éventail, qui couvre l'îlot aux Pingouins, fait seul exception à cette tendance générale vers des formes rabougries, ainsi que quelques petites bruyères et le chiliotrique à feuilles de romarin qui tapissent les coteaux. Certaines espèces vulgaires de l'Europe pullulent sur la Soledad, et l'on cherche vainement à s'expliquer comment elles se retrouvent dans les deux hémisphères, séparées de toute la largeur de la zone torride.

Cent vingt plantes composent donc à peu près le monde végétal des Malouines. Elles ont été soigneusement décrites dans ces dernières années, et il serait assez fastidieux pour le lecteur de lui citer des noms qui n'auraient aucune influence sur son souvenir. Seulement je me bornerai à rappeler quelques-unes de celles que des propriétés, vraies ou fausses, recommandent à l'attention générale. On ne saurait trop s'étonner de ce que les Malouines ne

produisent aucun fruit comestible de quelque grosseur. Le seul qui ait une saveur assez agréable est le lucet que produit un arbousier rampant, et que les oiseaux, de même que les cochons sauvages, recherchent avec convoitise. Les vaisseaux, dont les équipages seraient affectés de scorbut, pourraient tirer d'utiles secours de l'ache sauvage qui végète dans les sables, ou de l'oxalide à fleurs blanches dont l'acidité mitigée remplacerait efficacement celle de l'oseille. Les tiges dépouillées des fétuques, préparées en salade, sont un aliment sucré qui n'est pas sans agrément, et les tiges du baccharis de Magellanie pourraient, par leur légère amarescence, remplacer le buis et le houblon dans la confection de la bière. Introduites dans nos parterres, la calcéolaire, la violette jaune et le perdicium à fleurs suaves, feraient les délices de nos florimanes. Mais, de tous les végétaux des Malouines, le bolax est peut-être le plus singulier : qu'on se figure, en effet, une agglomération de tiges serrées, pressées à se toucher, toutes égales, s'élevant sur le sol en demi-sphère régulière, et l'on n'aura encore qu'une image imparfaite du développement uniforme que le végétal acquiert. Pernetty lui donne le nom de *gommier,* parce qu'il en suinte au temps de la floraison une gomme-résine assez analogue à celle de l'opopanax.

Sur ces terres incultes les animaux n'ont d'autres ennemis que les navigateurs qui y séjournent passagèrement. Leurs espèces s'y sont accrues en paix pendant des siècles, et plusieurs d'entre elles n'ont même point appris à fuir les dangers qui les entourent; car il n'est pas rare de toucher avec la main des volatiles dont la confiance, ou ce que certains navigateurs ont nommé stupidité, rappelle l'âge d'or de la création. Cette inexpérience des animaux par rapport à l'homme n'est peut-être pas la physionomie la moins neuve des contrées inhabitées qui nous occupent. Leurs plages schisteuses, noirâtres, fourmillent d'oiseaux qui y digèrent paisiblement et dans une immobilité parfaite les poissons qu'ils ont pêchés dans le jour. Des tribus entières de palmipèdes nagent en tout sens sur la surface des baies et des étangs; des huîtriers guettent le moment où les mollusques entr'ouvrent les valves de leurs coquilles pour y enfoncer leur bec façonné en lame de couteau, en arracher l'animal imprudent, et paraissent absorbés par le besoin de nourriture qui les affame sans cesse. Là, des mouettes simulent dans l'air des

nuées mouvantes, tant elles aiment à se réunir pour tourbillonner en essaims pressés. Plus loin, de vastes surfaces de rochers disparaissent sous des couches de fiente que depuis des siècles y déposent sans cesse les oiseaux qui les fréquentent. Tout est animé, plein de vie, lorsqu'on se rend compte des mœurs des animaux qui habitent ces terres en apparence désolées, et dont la solitude n'est véritablement sentie que par l'homme habitué à se considérer comme le seul être privilégié par la nature.

Les quadrupèdes qu'on trouve aujourd'hui sur les Malouines sont des bœufs, des chevaux, des cochons et des lapins qu'y portèrent autrefois les Espagnols. Malgré les chasses actives des baleiniers, leur multiplication n'a point été entravée; mais les seuls mammifères véritablement indigènes sont les phoques et les dauphins, et surtout le loup antarctique, carnassier destructeur et misérable, sans cesse à l'affût pour saisir une proie, et obligé le plus souvent de parcourir les rivages pour y découvrir quelques débris rejetés par les flots. Si les oiseaux inoffensifs sont nombreux, cela tient sans doute à l'instinct conservateur qui leur fut donné; car les vautours et les buses se sont multipliés dans des proportions aussi fortes, et témoignent une gloutonnerie et une aveugle confiance qui annoncent une audace rare, ou une stupidité peu commune. Que de fois ces oiseaux rapaces vinrent à quelque pas de moi braver la mort pour enlever mes collections de la journée! Les espèces terrestres sont réduites à un très-petit nombre. Parmi elles, la plus remarquable est l'*oiseau-rouge* que les naturalistes nomment *étourneau des terres magellaniques*, qu'on rencontre dans les pampas du Paraguay, comme sur la Terre-de-Feu, au Chili, de même qu'au Pérou. Les autres passereaux n'ont que des livrées sombres et sans couleurs. Les sanderlings fréquentent les grèves, et les bécassines ne quittent point les prairies humides. Des bihoreaux solitaires, immobiles sur un rocher, guettant le poisson, se rencontrent parfois sur les bords des havres. Le joli vanneau à écharpe se perche volontiers sur les éminences du bolax. Les chionis, les sternes, les nigauds, les labbes, plusieurs espèces de cormorans, de canards, d'oies, s'éloignent peu des rivages, et sur la baie plane le formidable pétrel géant, auquel les Espagnols ont donné l'affreux nom de *quebranta-huesos*, ou de briseur d'os. Les longues files de manchots immobiles et droits, le long de la ligne des

eaux de la mer, prêtent un effet bizarre à l'ensemble de ce tableau.

Des poissons de grande taille et d'une excellente qualité, ajoutent encore aux agréments d'une relâche aux Malouines. Quant aux insectes, ils se réduisent à plusieurs petites espèces, tandis que les coquillages, tels que moules, patelles, pavois, térebratules, oscabrions, y pullulent et se trouvent confondus avec des ascidies, des méduses, des holothuries vivement colorées, au milieu des couches épaisses des *fucus pyrifères*, et des *lessonies rameuses*. Mais jusqu'à ce jour, nulle bête venimeuse, nul reptile, ne se sont offerts aux recherches de l'explorateur.

CHAPITRE IV.

TRAVERSÉE DES MALOUINES AU CHILI
(DU 18 DÉCEMBRE 1822 AU 20 JANVIER 1823);

ET SÉJOUR A LA CONCEPTION
(DU 20 JANVIER AU 13 FÉVRIER 1823).

Quippe et enim ventus, subtile corpore tenuis,
Trudit agens magnam magno molimine navim :
Et manus una regit quantovis impete euntem;
Atque gubernaculum contorquet quolibet unum.
(LUCRÈCE, *Nat. rer.*, lib. IV.)

Mais le flot sur le flot en mugissant s'élève.
(DE VIGNY.)

LE 18 décembre 1822, nous reprîmes la mer, en nous dirigeant au sud, pour franchir l'extrémité méridionale de l'Amérique, et doubler le cap si fameux de Horn. Notre navigation s'exécuta par de gros temps, une mer creuse et profonde, une atmosphère brumeuse et humide, des vents inconstants et souvent violents. Les premiers huit jours de notre sortie se passèrent à la cape dans le canal de Patagonie, mais le 28 nous nous trouvâmes en vue de la Terre-des-États, par le temps le plus serein qu'il soit possible de rencontrer, et la mer unie et calme, dans ces parages redoutés des anciens navigateurs, contrastait avec les vagues si démesurément grosses qu'on y trouve presque constamment. Ce que nous reconnûmes de la Terre-des-États se réduisit à quelques pitons hachés et aigus que revêtait un tapis de neige, et rien ne nous

rappela les colonnades et les palais que Sarmiento, de mensongère mémoire, prétendait sérieusement y avoir aperçus. C'est le lendemain, par un froid assez vif, que nous nous trouvâmes près du cap de Horn, et que nous le contournâmes définitivement le 1er janvier 1823, par 59 degrés de latitude sud. Les nuits n'étaient plus que de quatre heures, car nous étions à l'époque de l'année où le soleil ne se couche presque point dans l'hémisphère austral; aussi est-ce généralement l'été que choisissent les navigateurs pour se rendre dans la mer du Sud; bien que quelques-uns préfèrent, pour effectuer de rapides traversées, les mois d'hiver féconds en tempêtes, et dont les nuits sont de dix-huit heures. Le procellaire Lesson, décrit par le docteur Garnot, volait conjointement avec le gracieux prion, que Forster a nommé *pétrel bleu.* Un oiseau, voisin du *quebranta-huesos* par la taille, possédait comme lui un bec puissant et crochu, et se distinguait par un plumage couleur de suie de teinte un peu plus foncée en dessus du corps. Des albatros tout bruns, des damiers, des baleinoptères, animaient parfois ces mers bouleversées, où apparaissent souvent les pyramides de glaces miroitantes qui se détachent des côtes des Shetland, de la terre de Sandwich, de la Géorgie, et des Orcades du Sud.

A moins de 2 degrés du point que *la Coquille* venait d'atteindre dans ces hautes latitudes, est placé l'archipel de Shetland, qui n'a point encore vu flotter sur ses austères rivages le pavillon de la France. Ces îles, qui portent le cachet d'une nature expirante, que les glaces envahissent, sont la patrie des manchots et des tribus diverses de phocacées. Souvent leurs rochers stériles, alors que leur existence n'était point marquée sur les cartes nautiques, ont été les écueils où de nombreux vaisseaux se sont brisés, sans que jamais l'Europe ait appris ce qu'ils étaient devenus. Les débris que les vagues ont poussés sur les côtes de ces terres, attestent par leur nombre la multiplicité de ces événements désastreux; combien d'infortunés ont expiré de misère sous ce ciel inhospitalier! Des hommes jetés sur les Malouines, dont la climature est modérée, peuvent sans doute y trouver des moyens variés d'existence et de protection, et on en a un exemple dans le séjour que le capitaine Bernard fit à *New-Island*, l'espace de deux années après l'enlèvement de son vaisseau, en 1814. Ce nouveau Robinson ne sortit de l'île où il vécut dans l'isolement, qu'en 1816, où des

naufragés anglais vinrent partager sa retraite, et ne tardèrent point à être recueillis par un navire en relâche. Mais aux Shetland tout espoir est refusé; la mort est la seule perspective que puisse entrevoir le naufragé.

Des baleiniers américains, en s'élevant par 61-63 degrés de latitude méridionale, rencontrèrent par hasard, vers 1813, suivant l'opinion commune, des îles stériles, peuplées d'éléphants de mer, dont ils firent mystère, dans le but d'épuiser, sans concurrence, les immenses ressources qu'elles offrirent à leurs cargaisons. Ces terres, ou plutôt ces rochers, surgirent inopinément devant William Smith, en octobre 1819, et comme elles étaient complétement ignorées des géographes, il dut, à juste raison, s'en attribuer la découverte. La dénomination de Shetland méridional fut donnée à l'archipel entier, composé d'environ dix îlots de dimensions fort variables, et qui reçurent des noms particuliers d'Edwards Bransfield, chargé, en 1820, de les explorer avec détails : plus tard, Powel et Weddell ajoutèrent d'importants documents à ceux déjà recueillis par ce capitaine. L'île de James, la plus occidentale du groupe, est remarquable par son élévation et par la rudesse de ses bords. Le pic, qui en est le point le plus élevé, peut avoir 2,500 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. Ses rivages taillés en murailles verticales sont inaccessibles, et une épaisse écharpe de neige est jetée sur sa superficie; toutes ces îles nues et rocailleuses sont entièrement dépouillées de verdure; quelque gramens chétifs, végétant misérablement dans des crevasses où se tassèrent quelques parcelles d'humus, et le lichen mélaxanthe implanté sur la roche nue, sont les seuls végétaux qui bravent la stérilité de cet ossuaire décharné. Ces ébauches imparfaites de la vie végétale se développent dans le mois de janvier, époque où l'été est dans toute sa plénitude dans l'hémisphère méridional.

L'île de Bridgman a la forme d'un pain de sucre, dont la hauteur est de 400 pieds anglais. Son origine est toute volcanique; et d'entre les fissures de sa surface s'échappent des tourbillons de fumée, qui annoncent que ce mont ignivome n'est pas encore refroidi. Les autres îles paraissent différer complétement, par la nature des terrains qui les constituent; et c'est ainsi qu'on y trouve une roche quartzeuse, dont les veines sont remplies de pyrites ferrugineuses; des beaux et grands cristaux d'un quartz hyalin, et du

carbonate de cuivre d'un vert pur. Ces îles, placées aux bornes du monde, sont fréquentées par les éléphants de mer; et on pourra se faire une idée de leur nombre, en disant que plus de deux mille individus y furent tués dans un laps de temps très-court, par les équipages commandés par Weddell. Les éléphants de mer, si estimés par l'huile abondante qui baigne leurs chairs, ne sont pas les seuls amphibies qui fréquentent les Shetland. On y rencontre communément aussi les phoques à fourrures, et les léopards marins; et ces derniers, encore inconnus des naturalistes, sont remarquables par l'agréable bigarrure de leur peau.

L'éléphant de mer des îles Shetland, cet animal qu'Anson a si ridiculement représenté, dans son Voyage, avec une queue frangée en feuilles d'acanthe, comme le chapiteau d'une colonne corynthienne, a jusqu'à 24 pieds de longueur, sur 14 de circonférence. Les femelles ont des proportions moindres d'un tiers à peu près, que les mâles, qui arrivent à terre en août et septembre, et reprennent la mer en décembre. Pendant leur séjour sur les rivages, ils se livrent à la reproduction, ou demeurent dans une apathique tranquillité, tandis que les jeunes acquièrent la force nécessaire pour suivre leurs père et mère au moment de la migration marine. Weddell estime que 940 tonneaux d'huile furent le résultat des chasses faites à cette espèce de phocacée, dans les années 1821 et 1822.

Les phoques à fourrure, si estimés par la beauté de leur pelage, sont encore plus nombreux aux îles Shetland que les éléphants marins. La taille des plus grands individus mâles est de 6 à 7 pieds et demi. C'est par goût, c'est en raison de leurs habitudes instinctives, que ces amphibies se réunissent en tribus considérables, qui abandonnent l'Océan en novembre et décembre, pour vaquer aux soins de la reproduction et de la maternité. Les mâles se livrent entre eux de violents combats pour la possession des femelles; et les vaincus, couverts de blessures, tout mutilés, sont forcés d'en abandonner la possession paisible aux vainqueurs; et ceux-ci, sultans jaloux, commandent avec rudesse dans leurs sérails qu'ont formés la violence et la force. Adultes dès quatre à six ans, la durée de la vie de ces animaux doit être évaluée au plus à trente ans; et, si l'on réfléchit qu'on en a tué plus de trois cent vingt mille dans les années 1821 et 1822, il sera facile de prévoir,

malgré leur prodigieuse multiplication, une dépopulation rapide de leurs tribus. Certes, à une époque non reculée, ces îles ne seront plus visitées, de même que les Malouines, que par le petit nombre de ceux qu'auront épargnés les chasses actives des peuples commerçants.

Ainsi la corvette *la Coquille* naviguait par la plus haute latitude qu'il lui était donné d'atteindre (59°). La mer, également libre partout, ne nous offrit point de ces montagnes de glaces flottantes que les vents du pôle poussent quelquefois dans les parages du Cap-Horn. De la pluie, des brouillards épais, des vagues majestueusement élevées, déferlaient à l'entour du vaisseau, ou *moutonnaient* [1] à l'horizon. Rien n'indiquait le voisinage d'une terre, ni le vol pressé de quelque oiseau échassier, ni les brins des fucacées détachés des rochers. Toutefois, dans ces mers polaires antarctiques existent plusieurs groupes d'îlots, âprement stériles, découverts à la fin du dix-huitième siècle ou au commencement du dix-neuvième. Ces archipels sont tout ce que les navigateurs ont rencontré de ce continent austral, que jusqu'en 1770 les cosmographes regardaient comme indispensable pour pondérer le monde et équilibrer les deux hémisphères. Aujourd'hui la vieille querelle des savants, sur l'existence de ce continent, est éteinte. Elle a fini comme finiront toutes les hypothèses des écoles, par s'évanouir devant la science, qui marche au milieu du vague des opinions humaines.

Ainsi le cap de la Circoncision, vu en 1738 par Bouvet, vint donner un grand poids à cette hypothèse; ainsi l'île nord de la Nouvelle-Zélande fut regardée comme une pointe avancée de ce continent mystérieux, qu'on dotait à l'envi des productions les plus riches; et que l'imagination embellissait à loisir, puisqu'il était entièrement de sa création. Les explorations de Cook venaient d'embraser les nations policées de la plus vive ardeur pour les découvertes géographiques. La France surtout voulut contribuer à lever les doutes sans nombre qui planaient sur le continent austral; et c'est alors que fut expédié, en 1771, le malencontreux de Kerguelen, qui entrevit un petit coin de terre, ravagé par les tempêtes les plus furibondes, souvent enseveli sous la neige, dont il se hâta d'annoncer

[1] Expression nautique par laquelle les marins rendent avec vérité cet aspect floconneux de la laine qu'imitent les vagues, lorsqu'elles se brisent et jaillissent en écume épaisse et blanche sur la nappe d'azur de l'Océan.

la découverte. Dans les transports d'une joie éphémère, on crut que la *Terre de Kerguelen,* que plus tard Cook nomma *Ile de la Désolation,* était encore un des caps de ce continent que les doctrines avaient établi, et qu'elles exigeaient de la nature. Mais les nombreuses et persévérantes recherches de Cook, expédié en 1772, dans le but presque exclusif d'éclaircir cette question, la décidèrent irrévocablement, et firent évanouir pour toujours un vain fantôme. Sillonnant dans tous les sens les mers australes, et s'élevant dans les hautes latitudes, ce grand navigateur ne vit que des espaces libres, où il ne pouvait exister que des îlots séparés et sans importance. Le temps a justifié cette prévision. Cook, toutefois, reconnut uniquement les îles de la Géorgie, que La Roche et Guyot, tous deux Français, avaient entrevues dès 1675 et 1776, et l'archipel des Sandwich, dont il nomma *Thule australe,* l'île la plus méridionale; mais il ne retrouva point les îles Aurores, dont l'existence sur les cartes est encore problématique. Plus tard, des marins moins célèbres devaient enrichir nos mappemondes d'îles échappées à la persévérance et à la tenacité du navigateur anglais. C'est ainsi que l'Océan Atlantique méridional s'accrut, il y a à peine quelques années, des Orcades et des Shetland, et l'Océan Pacifique austral des îles Beunty, Antipodes, Aukland, Macquarie, l'Évêque et son Vicaire, etc.

Toutes ces terres avancées dans le Sud se ressemblent. La vie répandue en excès, la profusion des êtres si grande sous l'équateur, et même sous les zones tempérées, s'éteint successivement à mesure qu'on avance vers les deux pôles, mais plus vivement encore dans l'hémisphère sud. Sur ces îles antarctiques une végétation spéciale dispute aux rochers leurs crevasses, pour y établir de maigres rejets; un sol humide et tourbeux est envahi dans les vallées par des graminées, qui forment des pelouses sans fraîcheur; des glaces s'élevant en coupoles resplendissantes en défendent les abords; d'épaisses couches de neige en voilent la surface pendant de longs et rudes hivers; des vents impétueux bouleversent les mers qui les baignent; des brumes et des brouillards d'une densité peu commune affaiblissent les rayons du soleil dans les beaux jours, et des aurores australes marquent souvent le cours des nuits de l'été; nuits qui n'ont alors que six heures de durée, comme elles en ont dix-huit dans la saison hiémale. Tous les êtres que leur organisation porte

à s'établir sur ces terres, ont les mêmes habitudes, les mêmes mœurs, tous sont accommodés pour un genre de vie aquatique. Mammifères et oiseaux se ressemblent sous ce rapport, et cette règle ne souffre point d'exception, car un ou deux passereaux, qu'on trouve sur certains de ces rochers stériles, sont migrateurs, et ne craignent point de s'aventurer au milieu des airs, où un instinct de prévoyance leur a tracé une route toujours assurée. Quel tableau que cette nature qui expire aux bornes du monde, où le silence solennel du pôle n'est interrompu que par le craquement des glaces, le cri rauque des phocacées, des manchots ou des cormorans, qui peuplent par essaims les retraites solitaires qui leur furent dévolues ! ! . . .

Les voiles enflées par des vents dont la force impulsive et favorable ne cessait point de se faire sentir, *la Coquille* avançait rapidement dans la mer du Sud, en longeant les côtes d'Araucanie et du Chili. La journée du 15 janvier fut toutefois marquée par des grains qui se manifestèrent par des rafales violentes accompagnées d'averses pluviales. La mer grossit démesurément, et un roulis à tout disloquer élevait comme un frêle morceau de bois notre vaisseau sur le sommet des vagues, pour le laisser retomber dans le sillon profond qu'elles creusent entre elles, en imitant le jeu d'une escarpolette qui fend l'air et dont rien ne peut ralentir l'oscillation rapide et le puissant balancement.

Le 18, une mer unie, un soleil radieux, vinrent épanouir nos âmes comprimées : nous sortions enfin de ces mers antarctiques, où le froid, des vents tempétueux, des brumes épaisses et glaciales, des pluies abondantes, accablent le corps sous leur mélancolique influence. Les jours purs et sereins du Chili nous imprimaient une sensation de bonheur, nos facultés renaissaient avec une nouvelle énergie, nous nous trouvions véritablement dans l'Océan que les Espagnols nommèrent *pacifique*, et qui mérite si bien ce titre tant qu'on ne quitte point les rivages occidentaux de l'Amérique méridionale. Le 19, l'île de la Motcha et puis le continent nous apparurent à moins de trois lieues de distance, et la sonde jetée par cent brasses trouva le fond. La mer était couverte de petits oiseaux échassiers, à plumes grisâtres, de la taille d'une alouette de mer. Ils se reposaient au milieu des fucus où ils cherchaient leur nourriture. Peut-être est-ce l'espèce singulière que le docteur russe

Eschscholtz a décrite et figurée sous le nom de *thinocore mangeur d'oseille?* De nombreux cachalots entouraient le navire, et, paisibles dans leur course, leur lourde masse n'apparaissait sur l'eau qu'en effleurant sa surface. Recherché pour son huile abondante, par la matière précieuse qu'il fournit aux arts sous le nom de blanc de baleine ou de *spermaceti*, et surtout par l'ambre que renferment ses intestins lorsqu'ils sont travaillés par un état maladif, ce robuste cétacé est avec la baleine franche le géant du règne animal : la nature en le créant a voulu le mettre en rapport avec l'étendue des mers qu'il était destiné à animer, et malgré cela sa gigantesque masse n'apparaît que comme un point imperceptible sur la vaste surface des océans. Ses os, semblables à des poutres, le poids énorme de ses muscles, les torrents de sang qui parcourent ses artères et ses veines, l'enveloppe épaisse qui jette une immense couverture de graisse huileuse sur cet assemblage informe, tout en fait un animal dont la vue devrait glacer le courage de l'homme; et cependant, chassé dans toutes les mers, poursuivi avec constance, attaqué avec audace, il expire sous les coups d'un ennemi débile par ses forces physiques, mais puissant, armé qu'il est, par son intelligence. M. Lacépède avait déjà indiqué, d'après le capitaine Colnett, cette abondance des cachalots à l'entour des îles de la Motcha et de Sainte-Marie. Jamais un espace aussi resserré des mers ne nous en a tant offert par la suite. Lorsque le cachalot à grosse tête est dans un état tranquille, il nage avec lenteur, et ne laisse apparaître au-dessus de l'eau que la large voûte de son dos et l'éminence charnue qui entoure d'un épais bourrelet l'ouverture extérieure de l'évent. Parfois il demeure paisible l'espace de plusieurs secondes, le corps élevé au-dessus de la mer quand elle est calme, puis il plonge doucement, et sans saccades, pour reparaître quelques instants après. Il n'en est pas de même lorsque réuni en troupes, que l'amour maintient assemblées, l'ardeur qui l'anime vient à vouloir se répandre; on le voit soulever à moitié sa lourde tête cubique, battre les flots de ses bras façonnés en nageoires, et plonger perpendiculairement, de manière à déployer en immense éventail les larges lobes de sa queue, et se servir de cette rame puissante, formée de tendons robustement énergiques, pour frapper l'eau avec bruit et la faire jaillir au loin en gerbes épaisses : ébats grossiers dont les joies ébranlent et agitent tout ce qui l'entoure.

Deux montagnes placées sur le rivage du continent, que leurs cônes arrondis ont fait nommer les *Mamelles du Biobio* (*las Tetas del Biobio*) et l'île de *Quiriquine*, nous annonçaient l'entrée de la vaste baie de la Conception. La mer était couverte de débris de toutes sortes, de frai de poissons, de matières huileuses, et peuplée de phoques, de dauphins, de cachalots et d'oiseaux de mer. Tous ces êtres remplissaient le rôle qui leur fut donné par la nature dans son vaste ensemble de création, ils animaient la scène que nous n'occupions qu'en passagers. Le sillage du vaisseau interrompit à peine le repas que prenaient les phoques au milieu même de l'eau. Les débris du festin épars attiraient des nuées de mouettes qui se jetaient avec avidité sur les bribes de ce banquet, mais avec une telle imprudence ou une telle audace, que nous vîmes un de ces oiseaux devenir la proie d'un animal qui peut au plus sortir sa tête de l'humide élément pour lequel il est façonné. Ce fait m'a prouvé la vérité d'une observation que j'avais crue jusqu'alors mensongère, que les phoques se nourrissaient aussi d'oiseaux qu'ils parviennent à saisir avec beaucoup d'adresse. Que la Providence qui régit ces êtres est merveilleuse : combien est sublime ce verset du psaume de David, qui sert d'épigraphe aux œuvres du grand Linné : *O Jehova, quàm ampla sunt tua opera, quàm sapienter ea fecisti!*

Le 20 janvier nous laissâmes tomber l'ancre dans la vaste baie de la Conception, vis-à-vis la bourgade de *Talcahuano*.

Les deux premiers jours furent consacrés sur la rade de la Conception à nous identifier avec le nouveau spectacle que notre vue embrassait sur le pourtour de cette baie immense; elle errait sur la bourgade de Talcahuano [1] qui en occupe le fond, sur le pavillon naguère inconnu qui flottait sur ces bords [2], car tout attire les regards du voyageur lors de son arrivée et donne matière à ses réflexions; mais il ne tarde pas à se familiariser avec les scènes au milieu desquelles il est placé, et qui finissent par cela même par perdre souvent leurs charmes.

Notre séjour au mouillage de la Conception eut lieu au moment de l'abdication forcée d'O-Higgins, président de la république. Nous assistâmes à l'une des scènes d'un long drame, marqué par toutes

1 On trouve ce nom de langue arauque écrit très-diversement dans les voyages imprimés, c'est ainsi qu'on lit : *Talcaguana*, *Talcahuano*, etc.

2 Mi-partie rouge, et puis bleu et blanc, avec une étoile dans l'angle.

les vicissitudes inhérentes aux révolutions, et cependant nous n'aurons que peu de détails à fournir sur les événements qui se sont succédé avec une étonnante rapidité dans ce pays. Notre récit serait trop incomplet pour expliquer cette inconstance des faits politiques qui se pressent dans un court espace de temps; car il faudrait un long séjour, une grande habitude des localités et une connaissance des hommes appelés à la direction des affaires pour dévoiler les ressorts cachés que les passions mettent en jeu, trop rarement dans l'intérêt général. L'Europe possède aujourd'hui de nombreux documents pour asseoir son opinion : les ouvrages et les relations de Hall, de Stevenson, de Miers, etc., sont des sources précieuses, assez connues dans leur ensemble pour qu'il soit inutile de s'appesantir sur des observations d'une époque déjà vieillie, et qui par cela même seraient peu intéressantes pour les lecteurs.

Le 26 janvier 1823, la corvette chilienne l'*Independencia* vint mouiller sur la rade de Talcahuano. Ce navire, démâté par une bourrasque reçue à l'entrée du port, portait trois cent cinquante hommes commandés par Beauchef, ancien sous-adjudant de la garde impériale, et parvenu, à la suite de plusieurs actions d'éclat, au grade de colonel dans l'armée indépendante du Chili. Beauchef appartenait au parti de Freire, sous les ordres duquel il était placé dans son gouvernement de Valdivia. Décidé à seconder les projets de ce général contre O-Higgins, ce soldat de fortune eut alors par sa défection la plus grande influence dans les destinées du premier mandataire de l'État, dont son audacieuse détermination hâta la chute.

Le 12 décembre 1822, le général Freire publia une proclamation remplie de griefs contre O-Higgins, il la data de la *Conception des hommes libres*, en prenant le titre de général de l'armée du Sud. Relégué dans sa province, ce militaire, bien que l'idole de ses soldats, ne put toutefois agir; car ses troupes les plus aguerries, et sur lesquelles il devait le plus compter, se trouvaient renfermées avec Beauchef dans les murs de Valdivia. Il était à peu près de toute impossibilité d'expédier à ce dernier l'ordre de se rendre par terre, à travers les peuplades puissantes et belliqueuses des Araucans, alors en paix, et qui n'auraient point toléré une mesure qui les eût blessées. Tel était l'état des choses lorsque la corvette de quarante-deux canons l'*Independencia* vint mouiller sur la rade de

Valdivia. L'officier anglais qui la commandait, attaché à la fortune d'O-Higgins, n'eût point prêté l'oreille à aucune ouverture de défection sans appareiller aussitôt, en abandonnant Beauchef à son inaction forcée; mais celui-ci, façonné aux ruses de guerre, se conduisit de manière à ne point faire naître de soupçons; et c'est en s'emparant à main armée de la corvette, y embarquant son régiment et mettant à la voile qu'on put apprécier la rapidité de ses déterminations. Telles étaient les circonstances qui venaient d'avoir lieu lorsque ce navire arriva sur rade, où le lendemain quelques transports le joignirent avec le reste des soldats. Une goëlette, *la Marced,* construite dans le pays, avait une marche qui nous frappa; mais notre étonnement ne put que redoubler lorsqu'on nous affirma qu'elle avait eu pour ingénieur un cordonnier, dont le talent pour les constructions prenait naissance dans un génie brut, mais puissant. Ces bâtiments étaient les restes de la flotte chilienne, qui rendit de grands services à la cause de l'indépendance américaine sous les ordres de lord Cochrane.

Le régiment du colonel Beauchef avait pour officiers des Français, des Anglais, des Suédois, et très-peu de Chiliens. Nos compatriotes vinrent nous visiter avec un extrême empressement; nos entretiens roulèrent sur la patrie absente, cette patrie dont le souvenir est le plus cruel supplice de l'exilé. Tous se plaignaient des gouvernements éphémères de ces malheureuses contrées, depuis si longtemps en proie aux guerres civiles; tous ne servaient plus qu'avec dégoût des peuples incapables d'apprécier les bienfaits d'une sage liberté. Parmi ces officiers, il en était un qui portait sur son front le sceau réprobateur de la trahison de son père, Drouet, fils de ce maître de poste qui arrêta l'infortuné Louis XVI; Drouet, que sa conduite irrégulière et ses habitudes vicieuses faisaient dédaigner de sa nouvelle patrie, et qui n'obtint du service du général Freire qu'à la suite de démarches pressantes et répétées de Beauchef.

Le 26 janvier au matin s'opéra le débarquement des soldats qui arrivaient de Valdivia : ils manœuvrèrent aussitôt qu'ils eurent touché le sol. Leur belle tenue militaire, la justesse de leurs divers mouvements nous surprit. Ce régiment passe pour le plus brave de l'armée chilienne, et son sang-froid au feu et dans les manœuvres les plus dangereuses de la stratégie militaire l'ont rendu justement

célèbre. Freire en faisait le plus grand cas. L'uniforme est calqué sur celui que portaient les grenadiers de l'ancienne garde : le drap bleu est tiré de la seule manufacture que possède le pays et qu'un Suisse y a établie ; mais les souliers y sont inconnus et les soldats vont nu-pieds. La solde mensuelle d'un fantassin est de 8 piastres (42 francs environ), et celle d'un capitaine de 3,000 piastres par an, somme qui n'est, il est vrai, que rarement payée ; car personne, depuis plusieurs années, n'avait touché un sou dans le régiment de Beauchef, et le gouvernement devait plus de 300 piastres à chaque soldat. A la suite des compagnies se trouve une classe de militaires habillés et nourris qui ont le titre de volontaires, et dont la maraude et le pillage assurent la paye. Une habitude que Beauchef n'a pu déraciner, et qu'il n'eût pas sans danger pour lui essayé de faire disparaître, est le vol. Rien n'est sacré pour un soldat chilien. Tout ce qui lui tombe sous la main est de bonne prise ; et, pour donner un exemple encore plus positif de ce vice dégradant, le colonel, pour débarquer ses bagages de la corvette *l'Independencia*, pria le commandant de *la Coquille* de lui rendre le bon office de les faire enlever par nos embarcations et par nos marins ; car, disait-il, « *mes soldats ne respecteraient pas le moins du monde mes propres effets.* » A cela près, les Chiliens sont faciles à conduire, très-disciplinables et d'une grande intrépidité. Leur sobriété est extrême ; et fort souvent, dans les marches forcées que nécessitaient leurs guerres civiles, chaque homme ne recevait pour deux ou trois jours qu'une faible ration en blé sec, et, malgré cela, on leur faisait traverser des rivières à la nage, franchir tout habillés des gués profonds, même en hiver, et se coucher sur la rive sans murmurer, tant ils sont habitués à une vie dure et active. Les Espagnols nés en Europe et amollis dans ces colonies, découragés d'ailleurs par l'isolement de leur situation au milieu de populations indigènes armées, lâchèrent pied fort souvent, de sorte que les Chiliens professent pour les Européens un profond mépris, et ne regardent comme véritablement braves qu'eux et les Araucanos, leurs belliqueux ancêtres.

Ces peuples, en recevant la tactique des troupes espagnoles, conservent cependant beaucoup de coutumes guerrières des indigènes. C'est ainsi qu'avant de rompre les rangs, ou lorsque les officiers leur adressent la parole, ils sont dans l'usage de battre des

mains; puis, dans une charge à la baïonnette, par exemple, les compagnies entières se débandent et fondent en courant sur l'ennemi, qu'elles attaquent par individus isolés. Les Chiliens sont principalement d'excellents cavaliers : dès leur enfance ils sont dressés, comme les gaouches des pampas de la Plata, à dompter un cheval, à le saisir à la course à l'aide du *laco*. De cette habitude de leur vie entière résulte une cavalerie redoutable, plus, il est vrai, par l'adresse de chaque homme, que par les évolutions de masses qu'elles ignorent. Semblables aux cosaques irréguliers des armées russes, les Chiliens, de même que les Péons du Paraguay, dispersés sur les ailes d'un corps d'armée, toujours prêts à s'élancer sur les points vulnérables, forment cependant des escadrons dont plus d'une fois les Anglais ont pu apprécier la dangereuse tactique sous les murs de Monte-Video. Jetant à plusieurs toises de distance un lacet de cuir terminé par un nœud coulant, ou lançant à plus de quarante pas une corde de cuir tordu que terminent des boules, ils arrêtent un cheval au galop et désarçonnent un cavalier. Cette manière de combattre est celle des Araucanos, tribus éminemment guerrières, qui venaient de fournir au général Freire un renfort imposant de cavalerie, et sur lesquelles nour aurons plus tard à fournir de curieux détails. Cette soldatesque féroce n'aime point à faire de prisonniers : tout ennemi pris est presque toujours mis à mort, dépouillé, et son cadavre abandonné aux vautours si communs dans le sud de l'Amérique.

Le 28 janvier, j'explorai les environs de l'ancienne Conception, aujourd'hui complétement ruinée, bien qu'elle ait été bâtie en 1550, par Valdivia, le conquérant du Chili, sur l'emplacement d'une bourgade araucanienne nommée *Penco*. Quelques misérables cabanes sont aujourd'hui tout ce qui reste de cette ville au milieu de laquelle coulait la petite rivière de Penco, qui lui donnait son nom, et dont les eaux fraîches et limpides vont se perdre sur le bord occidental de la grande baie de la Conception, non loin du Rio Andalien.

Le terrain qu'occupait Penco, ou l'ancienne Conception, est du côté de la mer, bas et marécageux, et se termine en plages sablonneuses déclives, sur lesquelles les vagues déferlent avec violence, ce qui force les habitants de recourir à des balsas ou à des radeaux, en place des embarcations qui ne pourraient leur être d'aucun

secours. Au sud, à l'est et au nord, des collines, des coteaux se développent et s'élèvent en gradins, qui donnent naissance à une petite chaîne montagneuse de nature granitique, tandis que les vallons appartiennent à un sol de formation récente, dont la croûte superficielle revêt de puissantes couches d'une houille d'excellente qualité, et qui pourrait devenir l'objet d'une exploitation productive. Les édifices de Penco, dont il ne reste plus que des pans de murailles ruinés, étaient en granite. Le fort qui commandait la cité, et sur lequel se lit la date de 1686, époque de sa fondation, s'est conservé à peu près intact. Il en est de même de l'église, sur la principal porte de laquelle les armes d'Espagne sculptées sur pierre, avec le nom du pape Pie VI qui la consacra, subsistent encore. Dans la nef, une fresque dégradée représente le temple du Soleil, tel qu'il existait à Cusco, si l'on en croit l'opinion de quelques Chiliens plus éclairés que leurs compatriotes. A en juger par la vaste étendue de terrain qu'occupent ces ruines, Penco devait être bien plus étendu que la ville de la Conception actuelle. C'était alors la capitale du Chili et la demeure des vice-rois espagnols. Un de ces tremblements de terre si fréquents sur la côte d'Amérique la bouleversa de fond en comble en 1751, et aujourd'hui quelques maisons en briques et une cinquantaine de cabanes en torchis et en branchages apparaissent çà et là, et servent de retraite à des pêcheurs ou à des pâtres, dont les troupeaux de moutons et de chèvres ou quelques bêtes bovines font toute la richesse. Les *ruines de Penco dureront moins que celles de Palmyre,* a dit le célèbre et malheureux de La Pérouse dans sa relation. Ajoutons qu'elles n'ont rien qui puisse les rappeler à la mémoire des hommes; point de faits historiques ne s'attachent à leurs débris sans souvenirs pour la pensée; la durée des siècles ne leur a même pas accordé le prestige de l'antiquité : tout se réduit pour elles au calme de la destruction. Élevées par un soldat farouche et sanguinaire, renversées par une perturbation de notre monde, elles gisent indestructibles par leur nature granitique, silencieuses, muettes et sans attrait pour le voyageur.

La misère la plus grande couvre de sa livrée les habitants de cette partie de la baie. Sans industrie, sans débouchés pour les produits de leur culture ou de leur pêche, ils se bornent à assurer la vie matérielle de leur nombreuse famille. Les navires en relâche

pourraient donc s'y procurer, à très-bas prix, des fruits, des légumes, du poisson et du mouton. Les mœurs des habitants de Penco se ressentent de leur isolement. Elles sont empreintes d'une bonhomie et d'une naïveté qu'on ne saurait caractériser. Quant aux femmes, et il en est de fort jolies, leur *laissez-allez* est extrême; et cet abandon physique, si voisin d'un instinct purement animal, a quelque chose de si dégradant pour l'espèce humaine, que j'ose à peine généraliser les données que je possède sur ce sujet. Les alentours de Penco sont délicieux : l'œil erre sur des gradins élevés où se dessinent de larges taches d'argile rouge ou des bouquets de bois verdoyants; des pommiers aux cimes touffues s'élèvent sur le chaume du pâtre; et combien de fois n'ai-je pas rencontré un misérable taudis où gisaient pêle-mêle, sur la paille, père et mère et cinq ou six enfants, au milieu d'animaux immondes, tandis que la nature redoublait de soins dans sa parure naturelle, formait d'épaisses pelouses d'amaryllis et de lis des incas à l'entour de ces gîtes agrestes!

Tout paraissait en combustion à Talcahuano et autour de cette bourgade, dans la journée du 2 février. L'exaltation belliqueuse des soldats, unie au bruit des armes, contrastait avec l'indifférence apathique des habitants, si souvent froissés dans leurs intérêts privés par des commotions politiques aussi dévastatrices que répétées. Un courrier arrivant de Sant-Yago, la capitale, annonça que les dispositions insurrectionnelles du général Freire se trouvaient d'avance couronnées de succès, et qu'O-Higgins venait d'être fait prisonnier par un bataillon d'artillerie de sa propre garde. Les notables de Sant-Yago s'étaient empressés de nommer une junte administrative composée de trois membres, et de toutes parts on se préparait à l'élection des députés qui devaient travailler à la rédaction d'un nouveau pacte social; sorte de toile de Pénélope, sans cesse remise sur le métier et sans cesse lacérée. La joie s'empara alors de tous les esprits; les forts et la corvette *l'Independencia* saluèrent cet événement de vingt et un coups de canon; et la soldatesque ne cessa de crier *viva la patria!* phrase banale, sans valeur comme sans idée morale, pour cette classe portée à seconder en aveugle les projets de tout chef qui lui promettait le pillage de cette même patrie. Des ordres pressants et réitérés arrivèrent de la Conception pour que les vaisseaux mouillés sur rade

se disposassent à embarquer les troupes et à mettre à la voile pour Valparaiso, port le plus rapproché de la capitale du Chili. Freire, enfin, allait jouir de la réussite de ses plans, et entrer en vainqueur dans la ville de Sant-Yago, où lui-même devait bientôt résider comme dictateur suprême; on ne doutait pas alors que la conduite de ce général ne fût dictée par des vues d'intérêt personnel, et que son ambition ne l'eût porté à se mettre à la place d'O-Higgins. La sagesse de son gouvernement et l'abandon de son pouvoir ont prouvé par la suite toute la fausseté de ces suppositions. Il était fort difficile pour un étranger de se faire, à cette époque, une opinion raisonnable des hommes que les événements mettaient en scène. L'ignorance générale de presque toutes les classes, et la violence des passions qui régnaient entre elles, faisaient employer tous les moyens de nuire, et les calomnies les plus noires paraissaient aux partis des armes légitimes dont ils usaient largement. Chaque province, chaque ville, chaque autorité se querellait pour une élection, un impôt, une préséance, et le commandement militaire pesait de tout le despotisme de son épée sur les citoyens qu'il vexait sans mesure. O-Higgins, déchu du pouvoir, s'empressa de jurer obéissance à la junte temporaire gouvernant au nom du peuple, et cette démarche eut pour but de lui éviter des persécutions, car on se borna à le garder à vue dans son palais. Ses partisans étaient cependant nombreux, et l'un d'eux était surtout renommé par sa bravoure et son expérience, c'était le colonel français Vieil. Mais leurs efforts réunis ne purent en rien retarder un événement que les gouverneurs des provinces hâtaient de tous leurs efforts. A la date dont nous retraçons quelques faits, la population de la province de la Conception annonçait une profonde misère, résultat des pillages successifs de ceux qui, vainqueurs et vaincus, avaient fait de son territoire une arène pour leurs débats sanglants; des irruptions d'Araucanos, sous les ordres de Benavidèz, avaient joint leurs atrocités aux horreurs dont chaque maison portait l'empreinte. Les incendies, les ruines, le meurtre, étaient écrits en caractères ineffaçables au sein des cités; qu'elle étrange liberté que la liberté concédée par le glaive qui présidait aux destinées du pays! Le pouvoir pliait tout à ses projets, consommait sans produire, ruinait les finances, diminuait la population laborieuse, et dévorait les produits d'une imparfaite agriculture. Le

Chili était sans forme stable de gouvernement, sans lois positives, sans industrie, sans aucune garantie enfin pour ces prétendues libertés sans cesse compromises par des révolutions produites par les ambitions individuelles.

Dans la journée du 3 je partis de Talcahuano, avec MM. d'Urville et Lottin, pour me rendre à la Conception. Quelques officiers de la corvette l'avaient déjà visitée en formant une cavalcade leste et élégante, et en étalant la grâce d'un uniforme français. Nous jugeâmes plus convenable, ces messieurs et moi, de faire notre excursion sous les dehors les plus modestes, afin de pouvoir satisfaire notre curiosité, sans trop attirer celle des habitants.

La route qui conduit de Talcahuano à la Conception est longue de neuf milles, et se trouve tracée au milieu de sables mouvants. Ses bords, garnis de clairières ou de bois, offrent çà et là de larges tapis de verdure, dus à des massifs de fraisiers de l'espèce dite du Chili, tandis que des myrtes de haute taille, chargés de fleurs, donnent un ombrage embaumé, et supportent sur leurs rameaux les tiges grimpantes et les corolles rouge de feu de la lapagerie. Un botaniste trouve naturellement dans ce petit voyage l'agrément le plus vif, et son bonheur serait sans mélange, sans la rencontre qu'on fait parfois, dans les lieux isolés, de quelque Chilien à face sombre, que ne contribuent point à rendre gracieux un long bonnet pointu, et un sale poncho jeté sur les épaules. A trois quarts de mille, avant d'arriver à la Conception, on contourne un vaste étang, parfaitement circulaire sur ses bords, et qui se trouve encaissé au milieu de hautes collines. Une étroite gorge sert d'issue pour atteindre une immense plaine qu'occupe la ville de la Conception, au pied d'une chaîne de montagnes granitiques qui l'abritent au sud.

Cette ville, que les voyageurs nomment très-souvent *la Motcha*, est située sur la rive droite du *Biobio*, dans une direction sud-est relativement à Talcahuano. Un chemin en pente douce, percé sur les flancs des montagnes, et conduisant dans l'intérieur du Chili, permet d'atteindre un plateau d'où la ville apparaît, avec toute sa régularité, au milieu d'une plaine parfaitement unie, qu'encadre partout un sol en relief : la Conception n'est, à proprement parler, qu'une très-grande bourgade qu'aucun édifice ne rend remarquable. Elle n'a point de barrière, point de portes, point de forti-

fications autres que celles offertes par la nature. Sa population est bien loin d'être en rapport avec la vaste surface qu'elle occupe, et la plupart de ses rues, désertes et abandonnées, montrent, par les ruines des maisons à demi brûlées, que des incendies et la guerre civile l'ont ravagée maintes fois. D'un autre côté, les habitants n'élèvent jamais leurs demeures au delà d'un rez-de-chaussée, tant ils redoutent les tremblements de terre qui bouleversent fréquemment cette partie de l'Amérique; ils ont aussi pour habitude de les entourer de jardins enveloppés de murs. Cependant toutes les rues, tirées au cordeau et se coupant à angles droits, forment, par leur ensemble, un carré allongé parfaitement régulier. Les appartements des Chiliens aisés sont dépourvus d'ornements, et même des meubles les plus usuels, et toutes les maisons sont bâties en briques ou en charpente de bois dont les interstices sont remplis de terre glaise. Le plus mauvais goût a présidé à la construction de quelques édifices publics : les églises seules ont une certaine apparence; elles sont nombreuses, et dépendaient, la plupart, de couvents, dont on a chassé les possesseurs pour les transformer en casernes. Au centre de la ville est une vaste place régulière, quadrilatère, bordée de maisons d'égale hauteur et à façades uniformes. L'hôtel du gouvernement en occupe le côté du levant, la cathédrale le couchant, les logements de la garnison le midi, et la halle le septentrion. Le bazar, dont nous parcourûmes l'intérieur, est tenu avec une insigne malpropreté : chaque marchand occupe un comptoir abrité par une toiture en bois, et on y rencontre à la fois de la viande de boucherie, du poisson, du pain, de la farine, des légumes, du sel, du fromage, des fruits et des bottes de fucus, le tout pêle-mêle, exhalant un mélange d'odeurs le plus nauséabond.

La population actuelle de la Conception est évaluée à dix mille habitants; cette ville fut bâtie en 1567 pour servir de siége au gouvernement et remplacer Penco qu'un tremblement de terre avait renversé, et qu'un débordement des eaux de la mer avait submergé.

Nous assistâmes en ce jour aux revues et aux manœuvres des troupes que le général Freire devait faire embarquer dans la nuit pour les diriger sur Sant-Yago. C'était un brouhaha, un vacarme à ne rien entendre. La ville semblait être prise d'assaut et au pillage. Le roulement des tambours, les fanfares des cavaliers, les officiers

en poncho, les Araucans armés de longues javelines, formaient un mélange difficile à décrire. Je me crus transporté au milieu de hordes de Tartares ou dans un camp de Cosaques; et la transition était des plus brusques, lorsque les regards, après s'être portés sur les hommes du peuple, à teint livide, vêtus à peine de quelques haillons, se dirigeaient ensuite sur les officiers de l'armée indépendante, chamarrés d'or, et à épaulettes des plus massives et des plus volumineuses. A deux heures de l'après-midi ces troupes s'ébranlèrent et prirent la route de Talcahuano. Le calme alors succéda au bruit, et la Conception devint déserte. Ses rues larges, où l'herbe croît, ne furent plus fréquentées que par quelques individus pauvres et déguenillés; et la plupart des habitants se livrèrent à la sieste, leur jouissance la plus douce, car l'on peut affirmer que la majeure partie de leur vie s'écoule dans un long sommeil.

Depuis longtemps nos recherches inspiraient une vive curiosité aux enfants, puis à quelques hommes de la populace qui nous suivaient. Le soin que nous prenions de cueillir les herbes les plus inutiles à leurs yeux, les limaçons que nous serrions soigneusement dans nos poches, notre attirail, enfin, et surtout le filet à papillons de l'un de nous, leur parurent les choses du monde les plus ridicules. Je n'ai jamais vu des gens rire de si bon cœur, mais leur gaieté, féconde en quolibets, se borna à des démonstrations bruyantes, et pendant longtemps, sans doute, nous serons pour eux un sujet fécond d'amusements et de sarcasmes : que de fois, au centre de la France, nos grossiers paysans armés de fusils ont interrompu d'une manière plus fâcheuse les paisibles herborisations des botanistes?

En visitant minutieusement les alentours de la Conception, je pus me convaincre de la position défavorable de cette ville pour des relations commerciales quelconques; et bien qu'elle ne soit pas très-éloignée du Biobio qui coule à une faible distance, toujours est-il que les eaux destinées à la boisson des habitants, jaillissant de la chaîne montagneuse qui borde la ville, en filets minces et peu abondants, sont de nature savonneuse, possèdent un mauvais goût, et que leur usage doit avoir de fâcheux effets pour la santé des habitants.

La rivière de Biobio est la limite naturelle des possessions de la république chilienne et du territoire des Araucanos. Elle va se perdre

à la mer à trois milles de la Conception, par une embouchure rétrécie, que ferme une ligne de rochers. Des bancs nombreux de sables noirâtres rendent sa navigation impraticable et obstruent son cours qui est très-large. On prétend que ses ondes charrient beaucoup d'or et qu'elles se ressentent fréquemment du reflux de la mer en devenant saumâtres. A l'époque où nous parcourions ses bords, l'eau que nous bûmes était parfaitement douce et très-bonne. Un bac sert de moyen de communication entre la Conception et le fort de San-Pedro, sous la protection duquel s'est formé un petit village qui porte le même nom. Plus loin sont bâtis les bastions de *Corkusa* et du Tucapel, où l'on entretient une bonne garnison; car ils commandent le défilé du pays des Araucans, peuples remuants et belliqueux que les Espagnols n'ont jamais pu assujettir à leur pouvoir.

Après avoir suivi l'espace de trois milles le Biobio, nous revînmes à la Conception, en rentrant dans la ville par son extrémité occidentale. Un poteau élevé, couronné par un cerceau de fer renfermant une tête humaine, frappa nos regards : nous nous rappelâmes ce mot d'un navigateur qui, au moment de toucher au port Jackson, aperçut une potence sur le rivage, et s'écria : *Dieu soit loué! j'arrive en pays civilisé!....* Cette tête, dont la face est tournée vers le pays des Araucanos, est celle de Benavidèz, Chilien que la Conception a vu naître, et qu'il a couverte de meurtres et d'incendies. Ce monstre a été exécuté à Sant-Yago, et sa sentence portait que, traîné vivant dans une cage d'osier, par une mule indomptée, il serait pendu : que sa tête serait exposée sur le principal théâtre de ses brigandages, à la Conception, et que ses bras seraient cloués sur des poteaux à Santa-Jouana et à Tarpellanca. Benavidèz est un des hommes qui déshonorent le plus l'humanité. Féroce, altéré de sang, plein de ce courage brutal que nul sentiment généreux n'épure, son âme vile semblait créée pour le carnage. Amis et ennemis, femmes et enfants à la mamelle, rien ne trouvait grâce à ses yeux. Un meurtre était pour lui une source de volupté, et le plus léger prétexte, le motif le plus futile, allumaient un désir de sang, une soif de tigre. Benavidèz, né de parents créoles et misérables, se fit soldat sous le gouvernement espagnol, et végéta longtemps sous le mousquet. Son besoin d'agir lui fit embrasser avec ardeur la cause de l'indépendance, lors des premiers troubles,

et son courage le porta aux grades supérieurs de l'armée, dans un temps où le pouvoir fugitif du moment ne reconnaissait de capacité que celle qui lui était dévouée. L'influence qu'il s'était acquise par sa détermination et son mépris de la vie lui donna de l'importance aux yeux des royalistes. On acheta sa défection par le grade de lieutenant colonel que lui accorda le général Pézuéla au nom de la cour d'Espagne, et par de fortes sommes d'argent; plus tard enfin on lui conféra le grade de colonel, bien qu'on n'ait jamais trouvé dans ses papiers, après sa mort, le brevet qui lui fut expédié par le vice-roi du Pérou. Benavidèz, déjà célèbre par ses infamies et tout imbibé du sang qu'il avait versé pour la république, ne crut pas devoir mieux s'en laver que par le sang de ses adhérents. Il proscrivit ses compatriotes, incendia leurs villes, fit égorger les prisonniers et les parlementaires, arma quelques-unes des tribus des Araucans, auxquelles il autorisa tous les genres d'excès, et rendit son nom l'effroi des provinces méridionales du Chili. On ajoute même que Benavidèz, dînant à bord d'un brik anglais avec un ami d'enfance, lui ordonna froidement, au dessert, de recommander son âme à Dieu, et le fit massacrer par ses Araucans avec son épouse et sa jeune famille. Il se peut cependant que l'horreur qu'inspire ce Néron de bas étage ait fait ajouter d'affreux détails à la liste déjà trop longue de ses crimes. La fortune enfin se lassa de protéger ce monstre; les républicains le défirent complétement, et, seul, il put à peine s'échapper, sans vivres et sans secours, dans une frêle embarcation, avec laquelle il espérait gagner Lima. Mais obligé de toucher la terre, le 1er février 1822, à Tarpellanca, il y fut reconnu et arrêté. Son procès fut bientôt instruit, et on le condamna à un supplice digne de sa vie.

En revenant à Talcahuano, dans la soirée, nous assistâmes à l'embarquement des troupes d'infanterie que le général Freire dirigeait sur la capitale, tandis que la cavalerie se rendait, par terre, à sa destination. Le lendemain, 4 février, la flottille appareilla. Le général Freire vint déjeûner à bord de *la Coquille*, et les manières simples et bienveillantes de ce militaire si influent dans les destinées de cette partie de l'Amérique, parurent celles d'un homme franc et loyal, qui ne cache point le vernis brillant d'une éducation factice. L'attachement et l'estime qu'il porte aux Français méritent de notre part une vive reconnaissance. Il accueillit avec la

plus extrême obligeance nos officiers, et lorsqu'on lui présenta, comme témoignage de la pacifique mission que *la Coquille* devait accomplir, des passe-ports des cours étrangères, il répondit : *Messieurs, le nom français est pour moi la plus forte des recommandations.* Le général Freire a les habitudes modestes et simples, des formes froides et un maintien réservé. Il parle peu, sait écouter avec patience, et conserve, dans tous les moments une gravité imposante. Au premier abord sa tournure ne prévient point en sa faveur; il paraît lourd et peu intelligent, mais en étudiant son œil plein de feu sous sa paupière mobile, sa tête qui travaille, on apprécie bien vite ce qu'il y a de génie, de ce génie inculte et brut dans une âme fanatisée par l'amour de la patrie. Le général Freire avait plus particulièrement connu, parmi les généraux de mer qui avaient commandé la station française de l'Océan Pacifique, M. Jurien : sa conversation ne tarissait point au sujet de cet amiral, bon militaire, franc et ouvert, joignant aux qualités publiques celles privées, d'un excellent homme. « Je n'ai rien tant à cœur, » me disait le général Freire, que de voir des relations de commerce » actives s'ouvrir entre la France et le Chili. Je ne puis toutefois » étayer de mon autorité le crédit dont jouissent plusieurs de vos » compatriotes. Le général Brayer a été dégoûté du service par » les intrigues de Saint-Martin; Beauchef, lui-même, ne se soutient » que par ma ferme résolution de lui conserver les prérogatives de » ses grades; en un mot les créoles portent la plus vive jalousie aux » étrangers, et ne les voient qu'avec peine remplir les hauts emplois » de leur pays. » Cette phrase m'expliqua ce que j'avais déjà appris du trésorier général de la province, mais d'une manière plus obscure, lorsqu'il me disait : « Le jour n'est pas loin où nous » congédierons tous ces boute-feux (les officiers étrangers) qui » servent plus à alimenter la guerre civile qu'à la terminer. » Il faut avouer que la plupart des aventuriers qui ont offert leurs services aux républiques de l'Amérique n'ont point donné une haute idée de leur subordination et de leur probité; et le lecteur pourra s'en convaincre par l'exemple que je vais citer d'un fait qui s'est passé sous mes yeux. Le commandant anglais de la corvette *l'Independencia* avait rang de lieutenant colonel au service du Chili. On l'accusait de tenir au parti d'O-Higgins, et l'on supposait que Freire le démonterait de son commandement en arrivant

à Talcàhuano avec le régiment de Beauchef. Il n'en fut rien; ce marin conserva les bonnes grâces du général. Mais au moment de l'embarquement des troupes pour le départ, le capitaine de port, aussi Anglais, et d'un grade inférieur, avait eu la promesse de commander la corvette. Dans son désappointement, il ne craignit point d'attaquer son supérieur et de lui fendre la face d'un coup de sabre! Le croirait-on? le général Freire, obligé de conserver des ménagements envers l'un et l'autre de ces officiers, se borna à priver du titre d'aide de camp le brutal capitaine de port, que partout ailleurs on eût fait passer à un conseil de guerre!.. C'est à la date du 29 janvier 1823 que le président O-Higgins, fils d'un ancien vice-roi du Pérou, rentra dans la vie privée. C'est un homme doux, inappliqué, peu capable d'imprimer aux affaires une marche ferme et assurée. Les républicains lui reprochaient les mesures qu'il a prises contre eux. Les régiments qui lui étaient dévoués étaient les seuls qui fussent soldés. Il flattait ses adhérents, leur concédait de nombreuses faveurs et surveillait sans cesse ceux qui se regardaient comme des patriotes purs. Enfin l'ordre du Mérite Militaire qu'il institua, et dont il calqua les statuts sur ceux de la Légion d'Honneur, acheva d'aliéner les esprits à son égard. On lui a supposé le projet de se maintenir forcément au pouvoir et de se faire couronner. Lorsqu'O-Higgins fut appelé à la présidence de la république, il prit l'engagement de concourir à la rédaction définitive d'une constitution qui serait soumise à l'acceptation du peuple; mais six années s'écoulèrent sans qu'il fût question de ce pacte vivement attendu, demandé avec plus de virulence encore, pacte social qu'O-Higgins ne fit promulguer que vaincu par les clameurs, et dont la rédaction, tout en faveur de l'autorité, lui accordait le titre de président à vie de la république. C'est alors que se forma l'orage qui, de toutes parts, vint assaillir son pouvoir, encore mal affermi et plus mal soutenu, et qu'il dut sans retour, abandonner le timon des affaires.

Les derniers jours de notre relâche furent employés à diverses excursions dans la contrée : tandis que la corvette s'approvisionnait de vivres de campagne, et que nos officiers donnaient ou recevaient des fêtes, plusieurs de nos matelots, séduits par les offres des embaucheurs, désertèrent le 9 février, et bien que nous séjournâmes encore sur rade jusqu'au 13, nous ne pûmes en avoir de nouvelles.

J'employai le peu de temps qui me restait à me procurer des renseignements sur les Araucanos, dont j'avais vu de nombreux individus à la Conception, et tels sont les faits les plus positifs qu'il me soit possible d'offrir sur ces tribus valeureuses, célébrées dans le poëme de l'*Araucana* de dom Alonzo de Ercilla.

Les Araucanos ou Araucans habitent cette partie de l'Amérique méridionale qui est placée au sud du vieux Chili, entre les Andes et la mer. Ils ont été de tout temps redoutés des Espagnols, qui n'ont jamais pu dompter leur caractère remuant : aussi doit-on à bien dire regarder leur voisinage comme une source d'hostilités tantôt repoussées, tantôt tolérées par l'impuissance où le gouvernement a toujours été de les soumettre à son pouvoir. La paix entre les Espagnols et les Araucans, n'a donc été que des trèves plus ou moins courtes, des sortes d'entr'actes pour se reposer quelques instants des fatigues d'une guerre perpétuelle.

Les Araucans sont divisés en tribus nomades et en tribus sédentaires. Celles-ci habitent des villages régis par des caciques, et sont réunies entre elles par une sorte de fédération que préside le chef le plus renommé et le plus expérimenté à la guerre. Les tribus les plus voisines de la Conception n'en sont séparées que par le cours du Biobio, et Valdivia se trouve cernée de tout côté par des possessions de ces peuples qui s'étendent jusque sous les murs de la ville. Valdivia, qui a retenu le nom du conquérant du Chili, a été bâtie en 1551, sur une éminence, et possède un port d'un ancrage sûr. On dit qu'elle a des mines d'or productives, et que c'est à cause de cet avantage que les Espagnols ont tenu à sa possession, car elle a été plusieurs fois saccagée par les Araucans, et chaque fois rebâtie, bien qu'elle soit aujourd'hui sans importance.

Les caractères physiques des peuples qui nous occupent sont loin d'être attrayants. Les hommes de cette tribu sont robustes, vigoureux et remarquables par un système musculaire éminemment développé. Leur taille médiocre, et mal prise, leur visage cuivré, aplati et large, qu'empreint de férocité un regard sombre et défiant, des lèvres grosses, un menton arrondi et volumineux, une chevelure longue: épaisse et noire, un ventre communément proéminent, des gestes hardis, donnent à leurs traits un caractère de sauvagerie repoussant. Bien que la plupart des auteurs regardent ces peuplades comme issues d'une source commune avec les Péruviens,

les rapprochements qu'ils ont établis ne reposent que sur des suppositions auxquelles on ne peut s'arrêter un instant lorsqu'on a examiné des individus de ces deux races.

Les mœurs des Araucans sont entachées de cruauté, quoiqu'une sorte de civilisation et un gouvernement régulier les aient façonnés depuis longtemps à des idées d'ordre et de propriété. Mais leurs habitudes guerrières, le goût effréné du pillage, s'opposent à ce que les principes de modération qui régissent les peuples policés, puissent filtrer à travers leurs tentes, et s'y naturaliser. La plupart de leurs usages rappellent ceux des Tartares nomades, et à mes yeux l'opinion qui leur donne la Mongolie pour source originelle n'est pas dépourvue de fondement. Comme chez toutes les tribus gouvernées par des traditions orales et de famille, l'égoïsme domine et impose à chacune d'elles pour sa conservation de traiter en ennemi, sans pitié, tout individu qui ne lui appartient point, et dont les intentions sont suspectes : la perfidie qui surprend à l'improviste n'est ainsi à leurs yeux que de la prudence. Loin de comprendre le courage à notre manière, celui qui chez ces peuples massacre le plus d'ennemis en leur tendant des piéges est le plus brave; et n'était-ce pas également l'opinion de l'antiquité, car la fourberie d'Ulysse ne l'emporte-t-elle pas dans Homère sur le fougueux courage d'Ajax?

Quelques-uns des détails que je vais rapporter m'ont été communiqués par un officier chilien, aide de camp du général Freire, et plusieurs de ces faits m'ont été confirmés par diverses personnes et par le général Freire lui-même. Cet officier était tombé au pouvoir des Araucans parmi lesquels il séjourna forcément plusieurs années; on l'occupa à garder les troupeaux, jusqu'à ce qu'il eût obtenu sa liberté en payant une rançon.

Un Araucan ne se livre jamais à aucun travail manuel, il croirait déroger aux prérogatives de son sexe, et avilir le métier des armes, le seul qu'il regarde comme honorable. Dompter un cheval fougueux est sa plus douce occupation. On sait que ce précieux animal, abandonné à lui-même dans les vastes pampas du sud de l'Amérique, s'y est multiplié d'une manière prodigieuse, et que vivant en liberté par troupes considérables, il a conservé cette vigueur native et cette énergie naturelle que n'a point usées la domesticité. Les Araucanos ne se donnent donc pas la peine d'élever des che-

vaux : comme les péons du Paraguay, ils s'exercent dès l'enfance à jeter, en courant au grand galop, le laco de cuir sur ceux qui leur conviennent, au milieu des prairies, et c'est ainsi qu'ils renouvellent leur monture aussi souvent qu'ils le jugent à propos. Peu d'hommes pourraient être cités pour meilleurs cavaliers que les Araucans les plus vulgaires : aussi dans leurs combats ont-ils souvent employé un stratagème qui consiste à se placer sur un des flancs du cheval, en se maintenant accrochés par une jambe, tandis qu'ils se redressent avec prestesse en avançant sur un ennemi surpris et que la vue d'une troupe de chevaux galopant sans cavaliers n'aura point troublé dans sa fausse sécurité. Leur habitude et leur habileté pour diriger un cheval sont telles, qu'on a souvent vu un Araucan monter ou descendre au galop les pentes roides et escarpées des hautes collines.

Habitués à boire dans leur village une liqueur fermentée, nommée *cici*, obtenue des fruits de plusieurs arbrisseaux, et plus particulièrement du maqui, ces races ont pris un goût désordonné pour le vin et surtout pour l'eau-de-vie, qu'elles se procurent à la Conception, et qui est trop souvent pour elles une source de rixes ensanglantées. L'abrutissement que procure l'ivresse est à leurs yeux l'image de la félicité la plus pure dont il soit donné aux hommes de jouir sur la terre.

Chez tous les peuples, dans l'enfance de la civilisation, le sort des femmes est un dur esclavage ; mais c'est chez les tribus adonnées à la guerre que leur condition est pénible, et que leur sort dépend entièrement des caprices d'un maître souvent brutal. Les épouses des Araucans ne sont guère aux yeux de leurs maris que des bêtes de somme, chargées de tous les fardeaux du ménage, et n'ayant de la vie que les épines, au lieu d'en savourer les douceurs. Ainsi leur sont dévolus, en outre des soins que nécessite l'intérieur de la cabane, ceux plus pénibles d'en bâtir les murailles, et de labourer les terres qui fournissent le maïs employé à la nourriture de la famille. Les femmes sont encore dans l'obligation de suivre leurs maris dans les expéditions de guerre, de soigner leur cheval, de le seller, de le brider au moment de l'action, et de rester sur les derrières pour rassembler et prendre soin du butin conquis par leurs époux.

Les enfants, dès leur bas âge, s'exercent à galoper sur un cheval

fougueux et sauvage, et les petits *Indios*, car c'est ainsi que les créoles chiliens les nomment, deviennent de très-bonne heure d'excellents cavaliers. On en rencontre un assez grand nombre dans la ville de la Conception, que des parents pauvres ont cédés à des habitants qui les emploient comme domestiques.

Ces peuples se nourrissent principalement de maïs concassé et rôti; mais surtout de chairs, et leurs provisions dans les voyages ou dans les campagnes consistent en *starké*, viande desséchée au soleil et durcie, sous forme de lanières minces et effilées. Le sang coagulé de cette viande séchée à l'air renferme souvent beaucoup d'acide prussique et occasionne des empoisonnements chez les personnes qui en mangent pour la première fois et sans une longue habitude. Mais soit qu'une malpropreté dégoûtante recouvre leur corps, soit l'influence d'une nourriture presque entièrement animale, leur transpiration cutanée en contracte une odeur détestable, connue des gens du pays sous le nom de *soreno*.

Ces peuples, lors des premières conquêtes des Espagnols, ne faisaient point de prisonniers. Tout ennemi était, par habitude religieuse, massacré. Ils ont depuis modifié leurs principes, et leur intérêt met aujourd'hui ceux qui tombent dans leurs mains à l'abri de la mort. Mais ce n'est qu'avec une rançon payée par la famille du prisonnier qu'il peut se libérer, autrement un esclavage dur serait le partage de toute sa vie; et, quel destin que celui de garder le bétail, ou de travailler aux plus grossiers ouvrages sous des maîtres cruels et sans pitié!

La férocité naturelle des Araucans peut s'endormir quelques instants, mais jamais d'une manière complète, et c'est avec ardeur qu'on les voit saisir toutes les occasions de donner cours à leurs habitudes pillardes. *La Coquille* était au Chili en janvier 1824, et quelques mois auparavant les tribus maritimes avaient assez bien accueilli quatre navires baleiniers, mouillés sous l'île de Sainte-Marie, dont les équipages sans défiance négligèrent les précautions les plus salutaires. Cette aveugle sécurité les perdit; attaqués à l'improviste, ils furent massacrés sans qu'il s'en échappât un seul, et les navires furent dépecés pour en retirer le fer. Cet événement, que plusieurs habitants nous racontèrent, a été confirmé aussi par le capitaine Choice, commandant le baleinier anglais, *Sarah-Anne*, mouillé alors sur la côte du Chili.

Les armes ordinaires pour les combats se réduisent à la lance qu'ils manient avec une dextérité peu commune. Ils n'aiment point les mousquets ni les fusils, qu'ils pourraient se procurer par des échanges avec les créoles chiliens, bien que des mesures sévères les aient prohibés sur la frontière. Les lances que j'ai vues dans leurs mains ont un fer large de quatre pouces, sur deux pieds de longueur, et la tige, en bambou plein et droit, n'a pas moins de dix pieds. Bien que cette arme soit si longuement emmanchée, ils la manient avec la même facilité que le cavalier européen le plus habile dirige son sabre. Tous les officiers étrangers de l'armée du général Freire, nous parlèrent de la manière de combattre des Araucans, dans les termes admiratifs les plus forts, et un officier espagnol, qui s'était mesuré souvent avec eux, m'a dit cent fois, lorsque je le ramenais sur ce sujet, *terribile, terribile, señor!!!* N'est-il pas remarquable de trouver chez les Araucans, qu'on suppose d'origine mongole, quelques-uns des usages, et l'analogie dans la manière de combattre et de s'armer des Tartares!!! Et pense-t-on qu'il suffit de l'identité de climat et de sol pour amener de tels résultats? Il est bien vrai que les peuples nomades des steppes de l'Asie, dans leur vie errante, vivent sous des tentes qu'ils transportent suivant les saisons et suivant l'abondance des vivres, et que les Arabes dans le désert, et d'une race bien distincte, sont depuis des siècles dans l'habitude de parcourir les sables stériles où sont répandues leurs tribus éparses; mais les Araucans du Chili, divisés en hordes ou sédentaires ou nomades, placés sur un sol fertile, ou dans des pampas abondants en gibier, n'ont pu conserver les habitudes de leurs pères, que par suite de traditions religieusement respectées. Quoi qu'il en soit, les Araucans combattent encore avec beaucoup d'avantage avec le *laco* de cuir, qui dans leurs mains est un redoutable moyen d'agression.

L'ajustement d'un homme est le poncho, pièce d'étoffe de laine de Guanaco, de forme quadrilatère, percée au milieu pour y passer la tête et destinée à revêtir le haut du corps, en laissant aux bras leur libre mouvement. Ce poncho, dont toutes les classes de Chiliens ont adopté l'usage, est fabriqué par les femmes, et varie en beauté et en prix, soit par la finesse du tissu, soit par la richesse des dessins. Ceux des caciques sont d'une grande souplesse et très-ornés.

Leur goût pour la danse est vif. Les pas en sont d'abord lents et mesurés, puis, s'animant graduellement, ils se composent de mouvements désordonnés, ensuite brusques, qui tiennent du délire : le chant qui sert d'accompagnement est triste, monotone et sur une note basse et gutturale. La danse la plus en vogue est la *sapatera* : comme chez tous les peuples encore près de l'état de nature, elle n'est qu'un épisode dramatique de la vie, c'est-à-dire qu'elle a pour but de reproduire les scènes les plus vives de l'amour. Cette *sapatera*, dans laquelle un homme et une femme figurent seuls, peint assez fidèlement l'histoire entière de cette effervescence des désirs, qu'on nomme passion. D'abord les complaisances, les soins, puis l'intelligence qui s'établit, les légères faveurs qui s'accordent, les bouderies qui leur succèdent, les raccommodements qui viennent ranimer le sentiment satisfait, qui produit et la tiédeur et l'indifférence. Il en résulte que les figures de cette danse, d'abord calmes et cérémonieuses, prennent bientôt les caractères de la licence la plus désordonnée. Au plaisir qui pétille dans les yeux des spectateurs, aux tremblements qui font vibrer les muscles des danseurs, on peut juger de leur transport pour des jeux que les demoiselles du Chili n'ont pas dédaigné d'introduire dans les salons de la Conception, où cette danse l'emporte sur le fandango national.

Puisque je viens de parler du penchant des Araucanos pour l'amour, ce qui ne leur est d'ailleurs pas plus particulier qu'à tous les peuples stationnaires dans leur demi-civilisation, je citerai, sans en garantir l'authenticité, une historiette qu'on me raconta fort souvent avec complaisance. On rapporte que le fils d'un cacique, eut occasion, en servant d'otage près le gouverneur de la Conception, de voir fréquemment une demoiselle de cette ville, dont il devint éperdument amoureux et qu'il demanda en mariage. Peu jalouse de régner sur des tribus grossières, où le sort des femmes est un rude esclavage, où la polygamie permet un nombre illimité d'épouses, cette jeune personne rejeta avec dégoût une proposition peu faite pour la séduire. Mais l'Araucan, non familiarisé avec les refus, lui signifia qu'elle eût à se décider promptement en sa faveur, sans quoi il viendrait à la tête de ses guerriers incendier les propriétés de ses parents, et les égorger sans pitié. La faiblesse des autorités de la Conception, qui craignaient une nouvelle agression

de ces peuples, intervint dans cette affaire, et porta la famille à acquiescer à cette dure demande.

Les détails les plus positifs que l'on ait sur les Araucans, aussi nommés *Moluches*, ne sont ni nombreux ni très-authentiques. Ils ont été résumés avec beaucoup de sagacité par mon ami Balbi, géographe italien très-connu. Les Araucans parlent plusieurs dialectes, qui sont le *chili-duga*, le chilien propre et l'araucan. Répartis dans tout le sud de l'Amérique en tribus nombreuses et pour la plupart indépendantes, ils se distinguent eux-mêmes par des noms que Falkner cite. Ce sont ceux de *Picunches*, ou de gens du nord, appliqué aux naturels qui habitent les montagnes de Coquimbo, jusqu'au-dessus de Sant-Yago, en s'étendant à l'est jusqu'auprès de Mendoza, dans le *Cuyo* ou Chili oriental. Les habitants de cette dernière partie sont plus particulièrement connus sous le nom de *Puelches*, de *Huilliches* ou hommes du midi, parfois appelés *Pehuenches*, qui vivent entre les 35ᵉ et 40ᵉ degrés de latitude, et enfin d'*Auca* ou Araucans proprement dits, qui sont les habitants établis entre le cours du Biobio et la ville de Valdivia.

Les faits historiques sont enregistrés par les Araucans à l'aide de quipos, et ces peuples ont conservé la tradition d'un déluge universel qui noya la race humaine. Leur année est divisée en douze mois d'égale durée, que terminent cinq jours épagomènes, et les jours sont divisés, à la manière japonaise, en six parties de lumière et en six de ténèbres. Leurs connaissances astronomiques sont assez étendues; chaque constellation a reçu un nom propre, et c'est ainsi qu'ils appellent *rupuepuca* la voie lactée. Leur poésie a pour but de transmettre les hauts faits de leurs guerriers les plus célèbres, et de servir d'annales pour les événements les plus marquants de leur histoire. Ils savent compter, mesurer, et appliquer les formes de la géométrie; leurs *amfibes* ou médecins, et leurs *gutarves* ou chirurgiens, connaissent les propriétés d'un certain nombre de plantes dont ils font usage dans les maladies. Les femmes tissent avec beaucoup d'art les étoffes de laine qui sont employées en vêtement; les ponchos des chefs sont ornés de dessins exécutés avec goût, et remarquables par la perfection du travail, et une teinture solide et brillante. Toutefois leur costume est des plus simples; elles vont nu-tête et nu-pieds, et s'enveloppent le corps avec une tunique ample qui ne descend que jusqu'au genou. Leurs demeures,

dont les murailles sont en terre, et les toitures en feuillages, sont divisées à l'intérieur en pièces séparées, où chaque femme s'établit avec ses métiers à étoffes. La cuisine occupe une partie isolée de la cabane; et un mari, quelle que soit la quantité de ses épouses, doit recevoir au moins de chacune d'elles un plat préparé pour son repas [1].

La province de la Conception étant le boulevart des possessions des Araucanos et des Espagnols, il en est résulté que son territoire a presque toujours servi de théâtre aux hostilités de ces peuplades puissantes, qui n'ont jamais été soumises au joug des Européens, et qui, à l'abri des invasions dans leurs llanos, ont plutôt accordé la paix qu'elles ne l'ont demandée. Pour arrêter leurs déprédations, les vice-rois qui se succédèrent au Chili eurent recours à des forts qu'ils bâtirent dans les défilés qui commandent les deux pays, et c'est à ce besoin de sécurité que les bourgades de Santa-Juana, Nacimiento et Arauco durent leur naissance. Des villes s'élevèrent aussi au milieu de l'Araucanie; mais leurs dépendances furent toujours très-resserrées et leurs communications toutes maritimes. Osorno, la cité la plus sud du Chili, bien que située à vingt-quatre milles de la mer, occupe les rives du Rio-Bueno, et fut ravagée de fond en comble en 1599, trente-trois ans aprés avoir été fondée par Hurtado de Mendoce, et rebâtie immédiatement par Ambroise O-Higgins.

Mais je m'aperçois que les Araucanos ont assez fixé l'attention du lecteur, sans que je puisse toutefois lever ses doutes et dissiper les miens. Je n'ai fait que raconter ce que j'ai appris d'eux, et je reviens maintenant à quelques considérations sur la province de la Conception et sur la vaste contrée dont elle fait partie.

Le Chili, que les géographes divisent en vieux et en nouveau Chili, en distinguant sous le nom de *Cuyo* le territoire qui occupe le revers oriental des Andes, et qui dépend naturellement de la province de la Plata, tire son nom, s'il faut en croire Molina, d'une espèce de grive très-abondante, que les indigènes appellent *Tili;* d'autres font découler ce nom de la rivière de *Chile*, ce qui est beaucoup plus probable. Bordée par l'Océan Pacifique et les mers

[1] Consultez, pour certains détails intéressants de la vie privée des Araucanos, Frézier, *Relation d'un voyage de la Mer du Sud*, Paris, 1732, page 52, et Stevinson, tome premier de *la Traduction française*, Paris, 1826.

australes à l'occident, au nord, par le Pérou; à l'est, par le Tucuman, et au sud, par la Magellanie, cette contrée a près de seize cents milles terrestres de longueur, sur deux cent quarante de largeur, en y comprenant la chaîne des Andes, qui naît au détroit de Magellan, et suit une direction uniforme jusqu'à l'isthme de Panama. Les provinces et les villes principales de cet État sont : Copiapo, dont Saint-Francis de la Selva est le chef-lieu; Coquimbo, dont la corrégidorerie est Serana; Cuyo et Mendoza; Guillota et Saint-Martin de la Concha; Valparaiso ou le paradis du Chili, célèbre par la beauté de ses femmes; Aconcagua et San-Felipe-el-Réal; Melipilla et Logrono; Bacangua et Santa-Cruz de Triana; Sant-Yago, capitale de tout le Chili; Colcagua et Fernando; Chillan, Maule, Conception et Valdivia. A ces provinces on doit adjoindre l'archipel de Chonos, formé d'un très-grand nombre d'îles, et principalement de celles nommées de Chiloë. Ces îles ont été le refuge des royalistes espagnols dans la guerre de l'indépendance. Ils y résistèrent fort longtemps, et auraient pu s'y maintenir si la mère-patrie ne les avait point abandonnés à leurs propres ressources, et ne les eût pas laissés sans appui et sans secours. San-Carlos de Chacao est un très-beau port dans la plus grande des îles Chiloë, dont la ville se nomme Sant-Yago de Castro. Le nouveau Chili, peuplé d'Indiens nomades, est complétement inconnu; on le dit seulement partagé en forêts profondes, et en llanos sablonneux et stériles. Une sorte de route, frayée par les mulets, traverse la chaîne des Andes, et conduit à la Plata. Ce sentier est tortueux, bordé de précipices et d'un difficile accès. Des tremblements de terre fréquents, dus à l'action souterraine des monts ignivomes qui hérissent les Cordilières, produisent ces perturbations désastreuses qui se renouvellent souvent. Le tremblement de terre qui fut si funeste à Valparaiso en 1823, et deux mois seulement avant l'arrivée de *la Coquille* sur cette côte, fut remarquable par l'intensité et les désastreux effets de ses oscillations qui durèrent plusieurs jours, et dont on trouve le récit et les détails dans la relation de madame Maria-Graham.

La température du Chili est généralement agréable et douce. Elle a la plus grande analogie avec celle du midi de la France.

Sur vingt-quatre jours que nous passâmes dans la rade de la Conception, nous eûmes généralement un fort beau temps. Le

thermomètre à l'ombre n'est jamais descendu au-dessous de 15°, et a souvent atteint 19° ; au soleil il marquait 33°. L'hygromètre était fréquemment au delà de 100°. Cet état était dû à des brumes épaisses qui, s'élevant avec rapidité, voilaient une partie de l'horizon ou s'étendaient sur les montagnes en longues écharpes qui y épanchent leur humidité bienfaisante. Pendant toute la durée de la relâche de *la Coquille,* au cœur de l'été de cette climature, il est vrai, il n'a plu qu'une seule fois. La chaleur très-forte au milieu du jour quand la brise ne se fait pas sentir, est délectable, bien que les soirées et les matinées soient fraîches et que les nuits soient très-piquantes. L'atmosphère en effet est bientôt refroidie par l'abondance de ces vapeurs qui, condensées et suspendues dans le jour, viennent à se précipiter dans la nuit. On m'a dit que les hivers étaient assez intenses ; cependant la neige y est rare ; et si j'en juge par les cabanes des gens qui sont en fagots, plaquées en terre d'un seul côté, ils ne doivent pas y être rigoureux. Les vents régnants durent environ six mois de la partie du sud, et six mois de la partie du nord. La brise est habituellement faible le matin, souffle avec force le soir jusqu'à dix heures, où elle cesse entièrement. Les vents du sud régnaient pendant notre relâche, et le mouillage de Talcahuano est complétement garanti de ce côté. Il n'en est pas de même pour les vents du nord dont l'île de Quiriquine est le seul abri ; ce qui n'empêche pas la mer du large d'entrer par deux passes qui rendent le mouillage moins sûr. La mer, ordinairement paisible lorsque les vents soufflent du côté du midi, permet aux embarcations de toucher sans le moindre inconvénient les grèves caillouteuses qui forment les rivages. Parfois les vents, bien que fixés, d'un même côté de l'horizon, sautent brusquement à l'opposite, et la pluie alors ne manque guère de tomber à foison ; mais cet état de choses dure au plus deux ou trois jours, et le plus souvent des rosées abondantes ou des nuages épais la remplacent.

Placé sous l'influence d'une température modérée, le Chili n'est point ravagé par quelques-unes de ces maladies meurtrières qui sévissent par des latitudes plus chaudes. Les affections dont je vis des habitants atteints ne différaient point par leur nature de celles qui éclosent en Europe aux divers changements de saison. L'ancre de *la Coquille* avait à peine touché le fond que des demandes sans nombre vinrent nous assaillir, et tant que dura notre séjour, elles

ne cessèrent point. C'est avec un vif empressement et le désintéressement le plus complet que M. Garnot, docteur en médecine de la faculté de Paris, donna ses soins aux habitants qui les réclamèrent. Je me refusai constamment à accepter la marque la plus insignifiante de leur reconnaissance; et je dois le dire à la louange de ces bonnes gens, leurs instances répétées à cet égard, et la vivacité de leur gratitude, contrastaient singulièrement avec le peu de mémoire de bien des malades de nos cités civilisées. Un cultivateur chilien, auquel je prodiguai des soins assidus dans une grave maladie, ne savait comment reconnaître mes bons offices. N'oubliez jamais, lui dis-je, si vous désirez vous acquitter envers moi, de fournir du lait nouvellement trayé au voyageur qui parcourra vos campagnes pour en récolter les productions naturelles. Mais, peu jaloux de remettre à un temps indéfini la preuve de son souvenir, cet homme simple attendit le jour de notre appareillage pour m'envoyer le seul présent qu'il fût en son pouvoir de m'offrir, et *la Coquille* était déjà sous voile lorsque je reçus un grand nombre de sacs de pommes que je partageai avec mes compagnons de voyage, et cette attention me parut délicieuse tant par la bonhomie que par la délicatesse du donateur. Un seul médecin était établi à la Conception à l'époque de notre séjour ; si d'épaisses moustaches, un long sabre, traîné par un corps gigantesque, prouvent de la science, certes cet Esculape en possédait beaucoup. En dernier résultat, les maladies les plus ordinaires à la province de la Conception sont les inflammations de quelque nature qu'elles soient, et surtout les dyssenteries, les entérites et les hydropisies. La syphilis y commet d'effroyables ravages.

Les habitants possèdent presque tous quelques recettes pour la guérison de leurs maux. Ils ne pensent point que le remède de la maladie qui les afflige puisse venir de la Cochinchine ou de l'Arabie : leur magasin de drogues gît autour de leur demeure; ils y puisent sans recourir aux formules du Codex, et les préparent sans les secours de la chimie. En meurent-ils plus tôt ? C'est une question dont la réponse serait pour un médecin tant soit peu entachée d'hérésie. Ils combattent les fièvres à accès avec une infusion de cachalouai, sorte de gentiane très-amère, et qu'il serait intéressant d'importer dans les officines d'Europe. Le coulen leur procure une boisson excitante qui les enivre, et qu'ils emploient pour raviver

les transpirations supprimées; avec les jolies fleurs bleues de la sempreviva ou trixis, ils produisent des purgations. Le *yanco* jouit de la plus grande faveur dans les débilités de l'estomac; la menthe chasse la mélancolie et excite l'appétit; le tupa, dont le suc laiteux est un poisson actif, a pour fonctions de détruire la douleur des dents cariées; le parqui sert à traiter la teigne; l'houinam ou *schinus* est employé à la confection de boissons enivrantes, etc. Les créoles retirent encore des teintures brillantes de plusieurs végétaux. C'est ainsi que la *poquilla* produit un jaune d'or très-pur; que le *panké* donne un noir très-solide avec ses racines, tandis que ses tiges, mangées cuites, ont la saveur des cardons, etc., etc.

La vaste baie de la Conception est donc bordée de coteaux très-boisés ou dénudés, recouverts d'arbres d'un vert sombre ou de plaques argileuses, rouges et nues. Dans sa partie la plus profonde a été bâtie, sur son bord occidental, la bourgade de Talcahuano, qu'abrite au midi une chaîne de hautes collines terminées à la mer par le cap de l'Estero. Cette bourgade peut au plus avoir mille habitants : son extérieur est celui de la misère; car, saccagée plusieurs fois dans les réactions diverses qui ont eu lieu, elle ne se relèvera que difficilement de la profonde dégradation où l'a plongée la dernière défense qu'y firent les Espagnols avant de céder le terrain aux troupes de la république. La nature a cependant tout fait pour rendre facile la défense opiniâtre de ce point, placé au plus étroit d'un isthme, enveloppé par la mer ou par des chaînes capables de le protéger efficacement. Les demeures des autorités sont bâties en brique, celles des gens de la classe commune, en terre plaquée sur des poteaux, en bois non dégrossi. Toutes n'ont qu'un simple rez-de-chaussée. L'église n'a point d'apparence, et un misérable clocher en charpente appelle les fidèles à la prière. Une caserne occupe l'enceinte d'un vaste champ de bataille, favorablement disposé pour les manœuvres. Huit pièces de canon sont les seuls moyens de défense que possède cette bourgade, bien qu'il soit facile de remettre en état l'ancien bastion de Castillo Galvez[1], dont la position excellente, sur le revers d'une montagne, commande impérieusement le mouillage. Quelques navires caboteurs, sur les chantiers, donnaient à Talcahuano la physionomie d'un port de mer, bien qu'isolée et sans

[1] Galvez était ministre chargé des affaires de l'Amérique, en 1778.

débouchés cette place soit aujourd'hui réduite à un trafic de côte insignifiant, tandis que Valparaiso est le centre actif du commerce général du Chili. On ne prend guère à Talcahuano que du charbon de terre, du sel gemme, du blé ou des vins qu'on transporte aux *intermedios*, ou points maritimes de la côte d'Amérique en communication avec les villes de l'intérieur.

Les habitants de Talcahuano, de Penco et de la Conception descendent des peuples primitifs qu'y trouvèrent les Espagnols au temps où ils firent la conquête du Chili, ou de créoles dans les veines desquels coule un sang mélangé. Ces métis sont peu nombreux, parce que les Européens d'origine furent toujours en petite quantité au milieu de la population, et les indigènes s'empressèrent de les envelopper dans la proscription de leurs anciens maîtres lorsqu'ils les chassèrent du pays. Toutefois, la race nègre n'ayant jamais pénétré dans la province de la Conception, on n'y voit pas, comme au Pérou, ce mélange hétérogène de métis croisés à tous les degrés, issus de blancs, d'Indiens et de Nègres, dont les variétés constituent les Zambos, les Quarterons, etc. La génération actuelle est donc entièrement créole ou indigène, et sa haine pour le nom castillan est si prononcée, que ce serait une insulte pour elle si on lui supposait une descendance espagnole. Elle se prétend fille d'Arauco; elle n'a retenu de la mère-patrie que le fanatisme religieux, les superstitions absurdes ou des habitudes de fainéantise. La guerre avait depuis longtemps moissonné la fleur de la population mâle. Partout des veuves, des orphelins, ou des demoiselles destinées à rester filles, témoignaient par leur nombre la diminution de celui des hommes. Les gens riches de la province ne se distinguaient point par ces formes polies et ce vernis d'instruction qu'on était en droit d'attendre au moins d'eux. Les jeunes gens avaient pour la plupart les manières les plus grossières et les habitudes d'une insigne rusticité. Ils croupissent dans l'ignorance la plus crasse, et leurs actions offrent volontiers un mélange d'insolence et de bassesse. Les hommes du peuple, au contraire, ont une grande bonhomie, un fond de bienveillance, ceux du moins que leurs relations fréquentes avec les marins n'ont point entachés de quelques vices; pour cette classe la paresse est le premier des biens : ce n'est qu'avec la plus vive répugnance qu'elle se livre à quelques travaux pour fournir à son entretien. Cependant, là, comme partout ailleurs, on doit établir une

grande différence entre les agriculteurs, plus à l'aise, grâce aux produits d'un sol fécond sans grands labeurs, et les pêcheurs, dont l'industrie dangereuse ne répond pas toujours aux fatigues qu'elle nécessite.

L'individu qui va à pied est un misérable que personne ne regarde. Un Chilien doit toujours être à cheval, lors même qu'il n'aurait à parcourir que la distance la plus courte. Les harnois d'un cavalier consistent en une selle en bois, grossièrement taillée à la main, en deux énormes étriers sculptés, en un *laco* de cuir et en deux éperons dont les larges mollettes sont de la grandeur d'une pièce de cinq francs. Le galop est la seule allure que l'usage ait consacrée. Les hommes portent le poncho, sorte de vêtement que sa bizarrerie rend digne d'être décrit, et dont la forme se retrouve dans plusieurs îles de la Mer du Sud; mais la finesse du tissu et la richesse des dessins établissent des différences énormes entre les individus qui le portent. La fortune peut au Chili, comme partout ailleurs, se manifester par l'inconstance des habits; et les modes d'Europe ont assujetti les deux sexes à leur empire. Il n'en est plus de même pour le bas peuple; il a conservé le costume typique de ses pères : un énorme chapeau pointu recouvre sa tête; un poncho bleu grossier flotte sur ses épaules, des manches de laine bigarrée ou des peaux de moutons écorchées enveloppent ses jambes, et complètent son ajustement. Ajoutez à ces caractères accessoires un teint basané, des cheveux noirs couverts de vermine, un aspect stupide, et on aura une représentation exacte d'un métis de la Conception.

Le poncho dont je viens de parler est une pièce d'étoffe formant un carré long, dont le milieu est ouvert pour passer la tête et qui s'arrête sur les épaules, en cachant le corps sous ses plis. Cet ajustement, emprunté aux Araucanos, a été l'objet de perfectionnements nombreux, soit dans la teinture, soit dans l'exécution des dessins, de manière que leur prix varie de douze francs pour les plus communs, jusqu'à soixante-six pour ceux d'une qualité médiocre, et enfin jusqu'à cent francs et au delà pour les ponchos blancs. Leur étoffe est d'une grande finesse, et en même temps très-serrée, de manière que la pluie ne peut même la pénétrer. Ce tissu est, dit-on, fourni par la laine du guanaco, espèce de lama sauvage des Andes de cette partie de l'Amérique.

Les femmes sont bien supérieures aux hommes, soit par les manières, soit par les grâces naturelles d'une urbanité qui ne se ressent point au premier abord de l'inculture de leur esprit; qu'on ne pense pas que ce jugement ait été influencé par quelque souvenir. Partout, chez tous les peuples, ce sexe se fait remarquer par une finesse, par un tact, par des qualités bien supérieures à celles des hommes, car ces derniers, se reposant sur leur énergie d'organisation, négligent ces accessoires qui se développent et grandissent avec les femmes. La ville de la Conception et la bourgade de Talcahuano renfermaient un essaim de jeunes personnes, dont la fraîcheur et l'éclat eussent même été cités chez les Européennes. Les lis et les roses de leur teint trouvaient des auxiliaires pleins d'attraits dans les longs cils de leurs paupières très-fendues, et dans le noir de jais d'une épaisse chevelure, tombant sur les épaules en longues tresses effilées. Leur extérieur modeste et séduisant ne tarde pas à perdre son influence dans les rapports plus intimes. Nulles connaissances, nulle teinture des beaux-arts, ce charme de la causerie demi sérieuse, ne leur prêtent aux yeux la séduction de l'âme. Tout est physique dans leurs attraits, et les passions qu'elles inspirent naissent avec leurs charmes et disparaissent avec eux. Leurs idées inculquées proviennent de leurs relations fréquentes avec les navigateurs de l'Ancien-Monde, et, semblables à ces médailles dont une circulation active a usé les empreintes, leur conversation, qui a perdu ses caractères natifs, est un abrégé de presque tous les lieux communs des divers peuples d'Europe. Il serait injuste cependant de leur reprocher ce qui est le résultat des institutions vicieuses qui les ont régies jusqu'à ce jour, et de l'ignorance dans laquelle le gouvernement espagnol a toujours laissé croupir ses colonies. Au goût extrême des Andalouses pour la galanterie, s'est jointe l'influence du climat et de l'oisiveté, et les révolutions sans nombre qui se sont succédé n'ont fait qu'accroître la démoralisation qui régnait déjà parmi elles. Certes, M. de Chamisso s'est servi d'une périphrase beaucoup trop douce en comparant à l'Italie, sous le rapport des mœurs, les provinces du Chili. Les femmes du peuple de race indigène ont un teint basané ou plutôt cuivreux, les cheveux très-noirs et la face aplatie; l'âge où elles apparaissent avec le plus d'éclat, est vers douze années; à vingt ans elles sont fanées et réputées vieilles. Elles donnent un libre cours à

leurs passions, dont l'effervescence est telle, que des maris m'avouèrent bien souvent qu'à peine pourrait-on, dans toute la province de la Conception, en citer une seule qui aurait été fidèle par vertu au lien conjugal. Il est de fait que l'opinion publique ne trouve point à redire aux unions passagères que beaucoup de jeunes filles contractent avec les navigateurs, qu'un séjour de quelques semaines appelle dans leur pays, et le titre public de *marguerite*, n'a rien qui offense leur pudeur. Or, le mot maîtresse ne pourrait pas transporter dans notre langue toute la valeur de celui dont elles ne rougissent pas de se parer.

Dès les premiers jours de notre arrivée à Talcahuano, nous fûmes reçus dans toutes les maisons avec un empressement qui nous surprit; à la fin de la soirée nous étions déjà de vieilles connaissances. Livrées exclusivement à l'empire du plaisir, les Chiliennes affectent sous la mantille un extérieur austère; mais cette vertu de parade se trahit dans le tête-à-tête par l'abandon le plus complet; les petits soins, la galanterie européenne, n'ont point de charmes à leurs yeux; elles ignorent les délicatesses qui ne parlent point aux sens, et leur coquetterie aime à recevoir les hommages d'un grand nombre de cavaliers à la fois. Boire du *maté*, dormir et faire l'amour sont les seuls plaisirs que savent savourer les jeunes Chiliennes, et c'est bien d'elles qu'on peut dire, avec madame de Staël, que si l'amour est un épisode dans la vie de l'homme, il est l'histoire entière de leur vie. A ce tableau de leurs penchants se joint naturellement ce besoin de toilette, ces changements de parure, qui contribuent à rehausser leurs attraits. Toutes les vieilles femmes que je vis étaient cependant dégoûtantes de malpropreté; leurs filles, en adoptant les modes françaises, ont appris l'art de faire valoir leurs avantages extérieurs, et presque toutes, en effet, méritent des éloges par les contours de leurs bustes, la finesse de leurs tailles et l'extrême petitesse de leurs pieds. Elles portent aussi des robes très-décolletées, et leur cou est à peine voilé par un léger fichu qui se dérange sans cesse. Leur tête est le plus ordinairement découverte, ou des fleurs naturelles sont enlacées dans leurs cheveux. L'éventail est pour les dames un meuble de première nécessité; par ses mouvements pressés, il évite parfois l'embarras d'une réponse, ou fait briller la délicatesse d'une main potelée. La *chiaya*, sorte de jeu qui permet aux demoi-

selles de jeter des fleurs aux cavaliers et d'en recevoir, est une galanterie singulièrement de leur goût. C'est en effet un moyen d'agacerie qui ne peut manquer d'appeler à sa suite de l'intimité, et de faire disparaître le sérieux des premiers moments d'entretien. Mais la danse est ce que les Chiliennes préfèrent avant tout, et c'est avec une espèce de fureur qu'elles se livrent aux réunions de bal, où elles deploient des avantages qui, pour être sans art, n'en sont pas moins attrayants. Quant aux hommes, leur ton se ressent de l'habitude des tabagies : fumer un cigare, boire du punch, adresser quelques propos lourdement lestes, sont les seuls attraits que leur offrent ces réunions, où le plaisir perd de ses charmes s'il n'est enveloppé d'une gaze de convenance. Aux causes diverses que nous avons énumérées comme une sorte d'excuse de la vivacité de tempérament qui porte les Chiliennes à méconnaître le plus bel attribut des femmes, la pudeur, se joint naturellement l'exemple que leur donnent leurs époux ou leurs pères, qui tous, et sans distinction aucune, ne rougissent point d'avouer qu'à sa femme légitime il est permis d'ajouter des maîtresses, et j'en ai connu plusieurs intimement qui joignaient l'exemple au précepte.

Un bal où j'assistai chez l'alcade, ne me donna point une haute idée de l'opulence des autorités chiliennes. Les fortunes, en effet, ont dû éprouver de fréquentes vicissitudes à la suite de ces révolutions partielles sans nombre qui sont venues les compromettre. L'exemple que je cite est un de ceux qui frappent les regards d'un voyageur, et qu'il enregistre avec empressement, bien qu'il soit injuste de tirer des conclusions d'un fait spécial, quelquefois insignifiant en lui-même. Dans cette fête, une ou deux chandelles éclairaient de leur lumière pâle et décolorée une vaste pièce entourée de murailles nues. Dans un cabinet voisin, quelques vases, dont le nom épouvanterait une Anglaise bien apprise, servaient à calmer des besoins impérieux que la bonne compagnie n'oserait avouer, quoiqu'une sage nature ne l'ait pas dispensée d'y satisfaire. Les rafraîchissements, enfin, consistaient en eau-de-vie du pays, dont la flamme bleuâtre jaillissait d'un meuble en faïence consacré à la propreté, et que cinq demoiselles nubiles utilisaient. Quoi qu'il en soit, la danse sert aux Chiliennes à déployer des avantages qui disposent en leur faveur les esprits les plus sévères. Peu de navigateurs ont échappé sous ce rapport à ce moyen de séduction, et les matelots

ont à ce sujet un proverbe qui dit que Valparaiso est le *paradis sur la terre*. Les danses du Chili sont toutes caractéristiques, et les plus usitées sont *la samba*, *el quanto*, *las oletas*, *el pericon*, *la sapatera* et *el llanto*. Mais je supprime ici une foule de détails qui ne trouveraient pas grâce aux yeux de certains lecteurs, car trop souvent les voyageurs aiment à raconter les particularités, même les plus insignifiantes, qui fixèrent leur attention dans un pays dont les mœurs et les usages diffèrent complétement de ceux de leur patrie. On leur doit cependant quelque indulgence sous ce rapport, car il est si doux de parler aux autres de ce qu'ils n'ont point eu occasion de juger!

Le costume des femmes du peuple est des plus simples : il consiste en une robe de laine bleue grossière; leur tête est enveloppée d'une mantille noire, et leurs pieds sont nus. Façonnées dès leur enfance à un vain simulacre de religion, elles n'ont pris du christianisme que des idées retrécies et des superstitions aveugles. C'est ainsi que j'ai vu une jeune femme tourmentée par des douleurs très-vives produites par la carie d'une dent, faire brûler des jours entiers des bougies devant une madone, en se saupoudrant la figure de farine, espérant sans doute que cette blancheur artificielle influerait sur celle de son âme, et lui obtiendrait les intercessions de la Vierge. Il est encore un préjugé religieux qu'on ne peut passer sous silence, et qui, au premier aspect, froissant nos idées sur la sainteté de la mort, a pris sa source toutefois dans un ordre supérieur de considérations, embellies des prestiges de l'espérance céleste : c'est le cérémonial qu'on suit à la mort des enfants. Le clergé du Chili a en effet admis que mourir avant d'avoir accompli sa huitième année, était pour l'enfance une exemption de péché; qu'alors l'âme s'envolait directement dans le royaume des élus; et de cette pensée il en est résulté, pour chaque famille, que le trépas des nouveau-nés, au lieu d'y porter le deuil, est un sujet de réjouissances et de fêtes. Très-fréquemment il m'arriva d'assister à ces cérémonies de canonisation. Le cadavre revêtu de ses plus beaux habits, les mains croisées sur la poitrine, muni d'un chapelet, était exposé sans voile sous un dais, aux coins des rues. Des fleurs jonchaient l'estrade sur laquelle il reposait, et pendant ce temps des femmes pinçant de la guitare et s'accompagnant de la voix, jouaient des airs qui permettaient aux passants de danser autour

du nouveau saint ou de la nouvelle sainte, dont les prières devaient un jour faciliter leur entrée dans le ciel.

Les maisons des Chiliens sont toutes, sans exception, à un simple rez-de-chaussée. Celles des gens opulents ont des murailles très-épaisses, et sont carrelées en dedans. Des fenêtres étroites et non garnies de verre, laissent à l'air une libre entrée. Des varangues abritées occupent la façade de la plupart. Leurs toitures se composent d'une charpente de bambou qui supporte les tuiles. Un appartement commun, vaste, sert ordinairement de lieu de réunion à tous les membres d'une même famille. Des tapis ou des nattes sont jetés sur son pourtour, et c'est sur elles que les femmes accroupies reçoivent les visites ou font la sieste, car immédiatement après le dîner, vers deux heures et demie, un sommeil profond répand ses pavots sur toute la population. A en juger par les meubles sans valeur que contiennent les appartements des Chiliens, on serait tenté de les considérer plutôt comme des gens campés dans le pays que comme des hommes qui y sont nés et qui doivent y mourir. On m'a dit cependant qu'il n'en était pas ainsi autrefois, mais que les pillages sans nombre dont les habitants de la Conception avaient été les victimes, avaient fait succéder à une sorte d'opulence les dehors de la misère. Il est un meuble dont la mollesse ne s'accorderait guère, et les lits des Chiliens, par leur dureté, rappellent les sommiers de planches dont se servaient nos pères. Les appartements n'ont pas de cheminées, et lorsque la température nécessite le secours du feu, on y maintient de vastes brasiers renfermés dans des terrines. La pièce consacrée même à la cuisine n'a point de fourneaux, de sorte que la fumée ne tarde pas à en faire une boucanière intolérable.

Le commun des habitants construit ses demeures avec des troncs d'arbres à peine équarris, dont les interstices sont bouchés avec de la terre glaise, et comme les coquilles sont très-abondantes sur leurs côtes, ils en retirent une chaux d'une bonne qualité, avec laquelle ils leur donnent une couleur blanche. Leurs objets de ménage usuels consistent principalement en sacs de capacités diverses, faits avec des peaux d'animaux, et en outre destinés à renfermer des liquides, ou qu'ils gonflent d'air pour servir de balsas ou de pirogues destinés à la pêche dans les rivières ou les baies. Chaque maison possède une large pierre plate accompagnée d'une

molette, qui permet à la ménagère de broyer les grains de froment, et de les convertir en une farine grossière. L'art de faire le pain est complétement inconnu au Chili. La pâte, à peine fermentée, est cuite sous la cendre d'une manière imparfaite, et produit des galettes qui ne sont pas sans analogie avec le pain azyme des Juifs.

Les pauvres de la province de la Conception, et c'est la classe la plus nombreuse, se logent dans de véritables huttes, plus grossières et plus imparfaites que celles des habitants de la Nouvelle-Hollande. Ces ajoupas misérables sont surtout très-communes sur le pourtour du port Saint-Vincent, et je n'oublierai jamais le sentiment pénible que j'éprouvai à la vue de quelques fagots à demi desséchés, négligemment jetés sur le sol, supportant, à l'aide de quelques piquets, une toiture de paille, et abritant de nombreuses familles, qu'ils ne défendent en rien des injures de l'air. Là, le père et la mère et plusieurs enfants, protégés du vent régnant par quelques rameaux, n'avaient pour meubles que les débris d'une vieille pirogue, et pour toute ressource alimentaire que des moules pêchées sur le rivage voisin, et dormaient étendus sur quelques brins de paille jetés sur la terre humide. Toutes les femmes qui vivent dans ces taudis me présentèrent des ophthalmies chroniques des plus caractérisées; et une épaisse couche de suie recouvrait leur peau et celle de leurs enfants.

L'art de préparer les mets est dans son enfance. Leur cuisine ne sait guère cuire les viandes qu'à l'aide du feu nu, ou par l'intermédiaire de l'eau. Les légumes, les poissons, les coquillages en forment la base, et le vin doucereux du Chili en est un des éléments. Ce vin, dont la force factice procure des ivresses tumultueuses, ne répugne pas même aux demoiselles, qui ne le cèdent point, sous ce rapport, à un grenadier pour vider d'un seul trait une vaste coupe faite avec un tronçon de corne de bœuf : chez les personnes les plus riches, le verre et le cristal ne décorent jamais la table. Il se fait aussi une grande consommation de piment rouge séché et mis en poudre. Les convives prennent leurs repas sans serviette et sans nappe; et les étrangers sont sans cesse offusqués par l'entière liberté avec laquelle les habitants satisfont à un sale usage venu d'Espagne. Les pauvres gens ont principalement recours, pour leur alimentation, à du poisson séché au soleil, et leur plus grand régal consiste en fusée de maïs cuite sous la cendre avant

que les grains aient acquis une certaine consistance. Les habitants les plus paresseux sont réduits à quêter leur existence sur le rivage, où ils trouvent quelques gros crabes rejetés par les flots, des moules de grande taille attachées aux rochers, ou bien enfin des tiges charnues, et qu'ils font ramollir dans l'eau, d'un fucus que les botanistes ont nommé durvillée utile.

Les breuvages que l'empire de l'usage a introduits chez la plupart des peuples civilisés, tels que le thé et le café, sont peu usités, tandis qu'au contraire il s'y fait une consommation énorme de maté, plus particulièrement connu en Europe sous le nom de thé du Paraguay, et que l'on boit très-chaud à l'aide d'un chalumeau. C'est à l'usage de ce liquide que j'attribue volontiers la destruction de l'émail des dents chez toutes les femmes indistinctement; car il est bien rare d'en rencontrer parmi elles qui aient une bouche saine et fraîche. Chez le peuple, on boit beaucoup d'un vin noir pourpre très-brillant, que l'on retire d'un très-petit fruit appelé *maqui;* avant la fermentation, ce breuvage est doux et sucré; plus tard il est capiteux, enivrant, et se détériore avec facilité.

Le marché de Talcahuano, lors même que des navires mouillés sur rade donneraient aux habitants l'assurance de placer avantageusement leurs denrées, est très-mal approvisionné : de la viande de mouton et du poisson s'y trouvent toutefois en abondance et pour un prix modique; il n'en est pas de même des pois, des haricots et de tout autre légume que la paresse des créoles fait cultiver avec parcimonie; les pommes et les poires, n'ayant point été greffées, n'ont pu acquérir cette saveur que l'on recherche.

Les côtes de la Conception sont très-riches en coquillages : une grande espèce de balane, connue sous le nom de *picos*, est surtout très-estimée par la délicatesse du mollusque contenu dans son enveloppe testacée. Les oursins, les concholepas, les patelles, les grandes moules et plusieurs autres espèces méritent également d'être mentionnés.

La monnaie qui a cours au Chili est celle marquée au coin d'Espagne. Le gouvernement républicain n'a fait frapper des *pesos* avec de nouveaux emblêmes qu'en 1822 : sur une face, une colonne supporte un globe surmonté par une étoile, au-dessous de laquelle on lit le mot *libertad;* un volcan vomissant des flammes occupe le revers, avec les mots de *Chile independiante;* l'exergue est *union y*

fuerza. Les autres divisions monétaires sont le demi-pesos ou demi-piastre, qui équivaut à quatre réaux; le réal vaut douze sous et demi de France. Dans tout le Chili, l'usage des monnaies de cuivre est complétement inconnu, et la plus petite pièce en circulation est un demi-réal, qui vaut six sous un liard. La *quantité* est une manière fictive de compter très-employée dans les transactions des négociants : ainsi, en changeant une pièce d'or pour des piastres, on retient une quantité qui est d'environ quatre sous par piastre. Ils agissent de même pour convertir de l'argent en or, abstraction faite du cours du change de celui-ci.

Si un état de paix intérieure et des institutions consolidées permettent au gouvernement du Chili de faire fleurir son agriculture, nul doute que cette contrée, placée dans les circonstances les plus favorables pour fournir une grande variété de produits, ne soit un jour une des républiques les plus commerçantes du Nouveau-Monde; mais que d'années s'écouleront encore avant que ce sol si varié, et qui ne demande qu'à produire, puisse être fécondé par des bras moins inhabiles et moins amollis? Dans l'état actuel des choses, la province de la Conception alimente un cabotage assez actif avec les autres ports, et les exportations consistent principalement en vin, en farine et légumes secs, en bétail, en chanvre, en bois de charpente et de construction, en huile et en sel gemme. Il s'y fait aussi une grande quantité de charbon de bois, et ce combustible est le seul employé par tous les habitants qui ne se servent pas de cheminée.

Quelques navigateurs ont beaucoup vanté la qualité des vins que produit la province de la Conception. M. de Chamisso surtout, dans la relation du voyage de Kotzebue, leur accorde souvent l'épithète de délicieux. Ce vin a une couleur rouge clair et une saveur d'abord douce et sucrée, à laquelle succède un arrière-goût âcre et piquant. Toutes les fois que nos matelots en burent avec excès, il en résulta des ivresses avec un délire frénétique, que jamais je ne remarquai dans les ingurgitations des vins d'Europe. On m'assura que ces vins, très-chargés de matière colorante, et que l'on conserve dans des vases en terre nommés *botiches*, se frelataient avec une petite quantité de chaux en poudre et une certaine dose de litharge. Les commerçants de la Conception, au milieu de quelques affaires considérables, ne dédaignent point les petits détails

mercantiles : ils sont au besoin fripiers, revendeurs, colporteurs, etc., et d'une grande astuce dans leurs marchés. Les deux ou trois magasins de la ville étaient fournis d'objets d'Europe très-mal assortis; il n'en était pas de même des chapeaux de paille qu'on tisse dans la contrée, et, tout grossiers qu'ils sont, leur bas prix (douze sous et demi) les rend d'un prodigieux débit. Je n'ai rien vu qui ressemblât à une manufacture. Que de reproches l'Espagne mérite pour avoir laissé s'établir pendant des siècles cette croûte d'ignorance que de grands efforts ne pourraient de longtemps enlever!

Quant à l'agriculture, elle est informe, et chez les Chiliens ce n'est point un art, mais une coutume. Avant d'ensemencer un champ, les cultivateurs y mettent le feu pour en brûler les herbes, et s'empressent d'écorcher la surface de cette terre ainsi engraissée pour y jeter des semences qui y croissent avec une rare vigueur. Leur charrue est faite avec un tronc d'arbre supportant à sa base une forte branche, qui est taillée en biseau et qui sert de soc. Le froment, le seigle, l'orge et le maïs y prospèrent au point que les épis y fournissent généralement soixante grains pour un. Les vignes que j'ai vues avaient leurs rameaux maintenus par des piquets.

Les voitures agricoles sont de la plus étrange grossièreté : deux montants en bois, recouverts d'une peau de bœuf, reposent sur un essieu dont les roues sont faites avec les rouelles d'un tronc d'arbre le plus volumineux et le plus régulièrement arrondi qu'on ait trouvé. Ces voitures, traînées par des bœufs, glissent plutôt qu'elles ne roulent. D'après ce que je viens de rapporter de l'agriculture, ce premier élément d'aisance chez tous les peuples, il sera facile de concevoir que l'horticulture ne se composera que de quelques préceptes vulgaires, et que les plantes potagères devront seulement au sol leur bonne qualité. Toutefois, quelques déserteurs anglais et français établis dans le pays cultivent des jardins qui sont remarquables par la variété et la qualité de leurs produits. Les choux, les fèves, les betteraves, les melons et les citrouilles y viennent parfaitement bien; l'ail, les oignons, les piments, le céleri, la laitue, la tomate, les navets ont à peu près le même goût qu'en France. Je n'ai jamais remarqué qu'une variété de pommes de terre de bonne qualité. Son tubercule est petit, oblong et recouvert d'une pellicule rouge. De grands espaces sont ensemen-

cés en carthame, des fleurs duquel on retire une belle couleur jaune employée dans la teinture de quelques étoffes. Les vergers du Chili se composent des arbres à fruit d'Europe. Les pêchers, les cerisiers, les poiriers, les pommiers, les coignassiers croissent avec vigueur, sans produire des fruits de bonne qualité. Les oliviers, les figuiers et même les orangers s'accommodent très-bien d'une température qui a beaucoup d'analogie avec celle du Languedoc; cependant l'huile que les habitants retirent des olives est désagréable au goût, ce qui est dû sans doute au défaut de soin avec lequel ils la préparent.

Nos florimanes ont reçu du Chili des plantes qui font leurs délices, tels sont les amaryllis, les fucksias, etc.; mais ces végétaux, si brillants dans nos serres, couvrent les campagnes et les buissons de leurs éclatantes parures, et n'ont rien qui flatte les yeux des habitants. En revanche, les femmes donnent quelques soins aux rosiers, aux œillets et aux basilics, dont elles entrelacent les fleurs dans leur chevelure.

Parmi les plantes sauvages, il en est quelques-unes qu'il serait fort utile d'introduire en France; par exemple, la racine de l'*alstroémère*, ou lis des Incas, est d'une grande délicatesse, et le fruit de l'avellane a dè grands rapports avec nos noisettes; de la moelle des feuilles du *pitcarnia* on retire l'amadou employé dans les ménages, et avec ses tiges dures et spongieuses les pêcheurs font des radeaux; la *poquilla* teint en jaune les fichus de laine des femmes du peuple, et on fait des confitures avec la pulpe sucrée qui entoure les graines d'une liane nommée *lardi zabale*.

Dans un pays encore recouvert de vastes forêts, la chasse est abondante et peu difficile; toutefois, il est bon de se tenir constamment en garde, lorsqu'on va dans les bois, contre plusieurs petites espèces de tigres. De grosses colombes, appelées *palumbas*, ont une chair délicate qui les fait rechercher.

Le développement des côtes, que morcellent de nombreuses criques, s'unit à une grande abondance de poissons pour rendre les pêches faciles et fructueuses. Les pêcheurs, pour naviguer sur les baies, ne se servent que de *balsas* [1], sortes d'outres de peaux de bœuf ou de phoque gonflées d'air, de radeaux ou de pirogues

[1] *Voyez* la note qui se trouve à la fin de ce volume.

informes creusées négligemment dans un tronc d'arbre, et dont la stabilité n'est pas à citer. Pour manœuvrer ces embarcations, on se sert de lanières de peaux de bœuf, en place de cordes, ou de tiges de la liane du Chili. C'est à dix pieds et plus de profondeur au-dessous de l'eau que les plongeurs vont détacher les moules si communes sur les rochers, ou bien ils emploient de longues perches armées de crochets de fer.

Les races d'animaux domestiques, qui peuvent se multiplier avec d'autant plus de facilité qu'une plus grande étendue de terrain est couverte de pâturages abondants, ne méritent point d'être citées ni par leur beauté, ni par des avantages qui leur seraient particuliers : les chevaux sont pleins de vigueur, mais petits et rabougris : les mulets sont d'un bon service dans les routes étroites et scabreuses de l'intérieur; l'âne y est comme ailleurs le commensal du pauvre. Les bœufs sont employés comme bêtes de trait; le cochon appartient à la variété domestique dont le corps, par son ampleur, semble toucher la terre; les moutons sont petits et chétifs; mais les béliers ont presque tous quatre cornes. Quant aux oiseaux de basse-cour, ce sont les mêmes espèces qu'en Europe.

A ce tableau rapide de mes observations au Chili, j'aurai à présenter quelques généralités sur son ensemble physique, mais le lecteur voudra bien se rappeler que les navigateurs ne peuvent sous ce rapport qu'effleurer la description des pays sur les rivages desquels ils ne font que de courtes apparitions.

La baie de la Conception se dirige du nord au sud dans une étendue de douze milles sur neuf milles de largeur. Son entrée est en partie abritée par l'île de Quiriquine, qui la divise en deux passes; celle placée à l'occident de cette île, étroite et dangereuse, n'est point navigable. La bourgade de Talcahuano se trouve donc placée sur le versant d'une chaîne de collines qui cessent au cap de l'Estero. Un bras de mer, le Rio Andalien, s'avance jusqu'auprès du port Saint-Vincent, de manière que cette partie de la province est une longue presqu'île, rattachée au continent par une base étroite. La surface du pays entre Talcahuano et Penco est plate, marécageuse, et les plantes salines qui y croissent en grand nombre attestent que la mer réunissait le fond de la baie de la Conception au port Saint-Vincent, et qu'elle ne s'est retirée sur ce haut fond qu'il y a peu de temps. La presqu'île de Talcahuano était donc naguère une île,

séparée de la grande terre par un bras de mer large de deux milles, et cette surface, aujourd'hui desséchée et transformée en marécages salins, est couverte de salicornes, de ficoïdes et autres plantes d'organisation toute maritime.

Les côtes sont élevées et assez accores, et leur surface est très-boisée : les averses pluviales les ont profondément ravinées sur plusieurs points, et dans ces ravines, où l'eau coule en abondance, croissent avec vigueur de grands arbres propres aux constructions, et se pressent en buissons serrés des arbrisseaux à fleurs suaves ou brillantes, tels que les myrtes, les fucksias, etc.

Le rivage occidental de la baie de la Conception appartient à la formation talqueuse phylladiforme des derniers terrains primordiaux. Les feuillets des couches les plus inférieures sont épais, ternes, tandis que les supérieurs sont brillants, minces, et renferment une grande quantité de mica : des veines de quartz et du fer à l'état d'oxide ocreux les sillonnent dans le sens vertical : fréquemment enfin, un schiste, ayant l'aspect et la texture de l'ardoise tégullaire, effleure la surface au ras le sol, ou bien elle est recouverte d'une argile d'un rouge vif.

Une sorte de formation marine est plaquée sur les rivages de l'île de Quiriquine, et les faits qui lui appartiennent offriront sans aucun doute de l'intérêt pour les géologues. Ainsi, les grèves sur lesquelles les vagues déferlent sont d'un sable noir, pesant, et à grains brillants comme métallisés. Au niveau de la mer apparaît un grès argileux, friable, dont les particules sont unies par un ciment peu adhérent. Quelques écueils, qui ne se découvrent qu'à basse marée, dans la baie, sont de ce même grès, à grains grenus et rougeâtres. Des écharpes de sables argileux se superposent avec une régularité de couches assez remarquable; ainsi, sur le grès de la partie la plus inférieure du terrain, apparait en remontant une couche de sables argileux, puis de sables agglutinés imitant un grès grossier; puis des sables argileux, rougeâtres, renfermant des galets arrondis du volume d'une orange; puis des sables argileux et terreux, contenant des lits épais de coquilles, des mêmes espèces que celles qui vivent actuellement sur les rivages, tels que le concholepas péruvien, la crépidule, la fissurelle, etc. Enfin les couches les plus superficielles sont au nombre de trois, d'abord une bande assez épaisse de puddings, où des galets de toute taille sont

enchâssés confusément dans un sable adhérent; puis une argile jaunâtre et dure, et enfin une argile rouge, qui est la surface meuble du sol.

Cette disposition caractéristique du terrain de l'île de Quiriquine se retrouve toutefois sur le rivage de la presqu'île de Talcahuano. Seulement l'élévation de la base schisteuse donne moins d'épaisseur à ce sol récent, témoignages irrécusables ou d'un abaissement du niveau de la mer, ou d'une élévation du terrain, facile à concevoir dans le Nouveau-Monde, où des brisures ont souvent été formées à la suite de tremblements de terre par les mouvements de bascule qui abaissent les points de certaines chaînes montagneuses pour en élever d'autres.

Le relief de la province de la Conception, en dehors de la presqu'île de Talcahuano, est de nature granitique; mais ce granite, par l'abondance du mica noir qu'il renferme, fait le passage au gness.

Dans les environs de Penco, une mine de lignite, simulant de la houille, donne d'abondants produits.La couche en exploitation n'a guère toutefois que trois pieds d'épaisseur, et se trouve recouverte d'un lignite impur et d'argile grise et feuilletée. Tout indique sur ce point l'existence d'un lambeau de sol tertiaire qui s'étend jusqu'au delà du Pérou, dans la Colombie, et que nous retrouverons très-caractérisé dans les environs de Payta, au nord de Lima.

Quant aux métaux précieux, le Chili rivalise avec le Pérou par les mines abondantes qu'il possède. La plupart gisent dans la partie aride des Andes; Petorca, près Sant-Yago, est renommée par ses minerais d'or. *Las minas de la Florida* n'ont pas moins de réputation, et toutes les rivières roulent dans leurs sables des paillettes aurifères abondantes qu'on en retire par le lavage, bien que les frais que nécessite ce mode peu productif l'aient fait négliger. Les mines d'argent occupent le Serro d'Upsallata. Le cuivre est très-abondant en plusieurs provinces, et principalement dans les environs de Coquimbo. Il en est de même de l'étain, du plomb, du soufre, du fer, et surtout du mercure. C'est avec ces minéraux que le commerce d'Europe opère le plus ordinairement ses retours. Une grande étendue de pays est couverte de sel gemme par masses régulièrement stratifiées : le plus estimé se retire d'un endroit qui est à trois jours de marche de la Motcha. Sur la presqu'île de

Quiriquine, au village nommé *Tumbès*, le nitre naturel se récolte en abondance, et assure, par un excellent *salpêtre de houssage*, le service des manufactures de poudre à canon.

La végétation du Chili a une physionomie européenne. Ses bois touffus, qui ne se dépouillent jamais, ont une grande analogie avec ceux du midi de l'Europe. C'est le même port, c'est le même feuillage, c'est le même vert, noir et lustré. Seulement, de temps à autre, quelques pitcarnia à feuilles d'agavés interrompent cette uniformité, et rappellent aux yeux les formes étrangères du Nouveau-Monde.

Il m'arriva un jour, par un temps superbe, de parcourir les alentours de Talcahuano et les hautes collines qui dominent la baie. Un calme profond régnait sur cette création neuve ; un bandeau vaporeux enveloppait dans le lointain les ruines de Penco : le mirage grossissait les hommes et les animaux, dont les formes, démesurément grandies et non arrêtées, glissaient comme des ombres au milieu des vapeurs qui s'élevaient épaisses sur la surface unie de la mer. Assis sous un myrte luma, aussi élevé qu'un orme de France, dont le feuillage aromatique disparaissait sous des masses de fleurs blanches pressées, je me plaisais à promener mes avides regards sur cette nature vierge, belle encore, et que la main des hommes n'avait point flétrie. Les arbres qui m'entouraient semblaient, par leur beauté, s'être groupés pour former un tableau fantastique, tel que l'imagination d'un poète aime à rêver ses bosquets. Depuis j'ai vu tout ce que la nature a pu étaler de pompe dans les forêts vierges des Moluques et de la Papuasie, mais jamais je n'ai éprouvé le même plaisir, la même émotion, au milieu de leur luxe et de leur majesté. Il en est donc des phénomènes de cette terre comme de la beauté d'une femme : souvent un assemblage de perfections commande notre admiration, tandis que des formes moins régulières, mais plus en rapport avec nos idées, bouleversent l'âme, la ravissent et la dominent par un prestige irrésistible. Pour en revenir à l'aspect de la végétation, je dois dire que rien n'est plus commun, dans le mois de janvier, que de trouver réunies aux diverses espèces de myrtes les tiges souples et volubiles de la lapagerie; supportant des girandoles d'un ponceau éclatant, tandis que le gui parasite à fleurs orangées et des sarmienta charnues grimpaient sur les écorces, comme notre lierre. Des bambous

à tiges genouillées, par leur port droit, par leurs feuilles pointues, contrastaient avec les zig-zags des lardizabales, les souples rejets des fucksies, et les corolles noirâtres d'une capucine. Le calme le plus parfait laissait en repos les feuilles même les plus mobiles; le soleil épanchait vivement sa chaleur, et les élégants oiseaux-mouches, d'espèces nouvelles, bourdonnaient par leur vol précipité, en pompant les sucs miellés des corolles sur lesquelles ils butinaient.

Parmi les plantes remarquables dignes d'être citées par leur beauté, le tupa, qui croît sur les coteaux, tient le premier rang. Ses fleurs, d'un rouge de feu, jouissent d'un rare éclat; mais cette plante se trouve être éminemment vénéneuse. Les amaryllis, les altroémères, les panké, les thilcos, et mille autres donnent un caractère remarquable à la végétation de cette contrée, qui n'a point encore été complétement épuisée sous le rapport des découvertes à faire dans le règne végétal, malgré les travaux de Ruiz et de Pavon. De nombreux voyageurs explorent en ce moment le Chili; leurs recherches seront probablement enrayées par les troubles qui agitent ce pays, mais je ne connais point de contrée sur le globe qui pourrait fournir autant de découvertes curieuses dans tous les genres à un naturaliste persévérant et habile. Une relâche de quelques jours, bien que nous n'ayons parcouru qu'un très-court rayon du littoral, a offert à notre expédition une série d'animaux et de végétaux entièrement inédits.

Les êtres qui peuplent les forêts du Chili, ou ceux qui ont été pliés à la domesticité, sont nombreux, et, pour la plupart, mal décrits dans les ouvrages des naturalistes. Les lamas, et ce cheval à pied fourchu de Molina, encore ignorés; les chinchillas, plusieurs tigres, et surtout le jaguarundi, les coatis, vivent sur les escarpements des Andes ou dans les vastes forêts du territoire des Araucanos, et comprennent des espèces sur lesquelles nos idées sont loin d'être exactes, et qu'il serait intéressant de procurer à nos musées. La race des chiens, que les habitants ont pliés à leur service, a un aspect repoussant, une forte taille, des poils longs et hérissés, des oreilles droites, une physionomie hargneuse. Des phoques que les gens du pays appellent *lobos*, fréquentent abondamment les côtes, et surtout celles de l'île Quiriquine. Dans la baie nagent des bandes de petits dauphins, nommés *funénas,* et

souvent s'y présentent en grand nombre les cachalots à grosse tête, le *hump-back* des baleiniers anglais.

De gracieux oiseaux par les couleurs de leur plumage, ou délicats par la bonté de leur chair, ou singuliers par quelques particularités de leur organisation, peuplent, vivifient, embellissent la province de la Conception. De fétides vautours yotes, sans cesse à l'affût des débris ou de quelque animal nouvellement expiré, portent en tout lieu leur vorace gloutonnerie ; des chevêches se creusent des clapiers sous terre. Des passereaux variés quittent peu les bois, entre autres le clignot, singulier moucherolle noir, dont les paupières sont bordées d'une large membrane d'un beau jaune. Le *chopi*, en bande, ravage les champs ensemencés, et l'étourneau des terres magellaniques se plaît dans les prairies rases. Des oiseaux-mouches de plusieurs sortes, élégants et curieux, émigrent suivant les saisons et s'avancent même dans le sud par de hautes latitudes. La perruche-ara de Patagonie, ou le *cateita* des créoles, habite par essaims nombreux : souvent j'en vis des troupes considérables traverser la vaste baie de la Conception en poussant des cris assourdissants, aigres et sauvages. Des vanneaux, des huîtriers, des corlieux et des volées d'alouettes de mer ne quittent point les grèves sur lesquelles apparaît de temps à autre la spatule aux ailes de feu. Des mouettes, des sternes à tête noire, des noddis et des becs-en-ciseaux, formaient souvent sur la baie, par leur nombre, des nuées noires composées de milliers d'individus; et je puis affirmer avoir vu une bande épaisse de ces oiseaux obscurcir le ciel depuis Penco jusqu'à l'île de Quiriquine, en imitant une écharpe étroite, mais longue de douze milles. Un pareil phénomène frappa d'ailleurs les regards de Flinders, lorsque ce navigateur explorait les côtes de la terre de Diémen. Sur la rade nagent ou plongent en une tout aussi grande abondance des manchots, des fous et des cormorans. La grande quantité d'animaux qui pullulent dans ces mers rend leur nourriture facile, et de tous les poissons, le plus commun et le plus singulier par ses formes se trouve être le *pesce-galo*, connu des naturalistes sous les nom de *chimère antarctique*.

Quelques lézards agiles, plusieurs couleuvres innocentes, et certains crapauds vivement peints, sont les représentants des reptiles dans le règne animal qui compte surtout une variété infinie d'insectes, de mollusques et de zoophytes. Longtemps les amateurs

européens accordèrent une haute estime au concholepas qu'ils croyaient très-rare sur les rivages américains, bien que des tas énormes de ce testacé s'élèvent çà et là sur les bords de la baie de la Conception, où les naturels s'en servent pour faire de la chaux.

CHAPITRE V.

TRAVERSÉE DU CHILI AU PÉROU
(DU 13 FÉVRIER 1823 AU 25 DU MÊME MOIS);

ET SÉJOUR A CALLAO ET A LIMA
(DU 26 FÉVRIER AU 5 MARS).

> Heureux qui les premiers marchent dans la carrière!
> N'y fassent-ils qu'un pas, leurs noms sont publiés :
> Ceux qui, trop tard venus, la franchissent entière
> Demeurent oubliés.
>
> (VOLTAIRE, Odes.)

LE 13 février 1823 nous vit cingler le long des côtes du Pérou, vers Lima, depuis longtemps renommée par ses richesses. Une mer unie comme dans un bassin, un ciel que n'offusquait pas le plus petit nuage, des vents doux et modérés, nous rendirent notre traversée aussi courte qu'agréable. Presque constamment la terre fut en vue. Des bancs de méduses flottaient à l'aventure, et le petit oiseau que j'ai nommé puffinure se reposait dans notre sillage. Le 25, le calme le plus parfait nous retint à une faible distance de l'île de Pachacamac, et la sérénité d'une nuit délicieuse n'était troublée que par le sourd bruissement des vagues qui se heurtaient sur les rochers. Un léger souffle nous permit cependant de contourner l'île San-Loranzo, dont la surface mamelonnée et rouge n'offre point la plus petite trace de verdure. Du côté de la mer, toutes ces terres sont recouvertes d'une couche abondante de

ganua, qui imite à s'y méprendre des flocons de neige : ce ganua n'est autre chose que la fiente qu'y ont déposée les oiseaux maritimes depuis des siècles.

C'est le 26 au soir que nous laissâmes tomber l'ancre dans la rade de Callao, que couvrait une forêt de mâts, dont les pavillons étrangers témoignaient que ce port de Lima était le principal rendez-vous du commerce des deux mondes. Des vaisseaux de guerre français et anglais avaient pour but de protéger les intérêts respectifs des nationaux. Deux frégates péruviennes, enlevées aux Espagnols, composaient toute la marine de la république, et sur leur poupe flottait le nouveau pavillon des indépendants, dont le champ rouge était traversé au milieu par une bande blanche, portant l'emblême du soleil. L'étendard du président de la république, au contraire, entièrement rouge, avait une figure blanche de l'astre qu'adoraient les Incas.

Nous ne restâmes que six jours sur la rade de Callao ; aussi je n'aurai que fort peu de détails à fournir sur les événements qui se passèrent à cette époque dans le Pérou. Ce mouillage, centre général d'un commerce lucratif, est parfaitement abrité ; de la pointe de *Bocanegra*, au nord, jusqu'à San-Loranzo, ses contours se déploient en un vaste fer à cheval. Le fond, en vase molle vert olive, fournit aux ancres une bonne tenue ; et la mer d'ailleurs y est presque toujours calme et unie. Le port proprement dit de Callao est situé dans un enfoncement que défendent deux môles circulaires enveloppés de fossés et susceptibles de recevoir une nombreuse artillerie, et dont la garnison se composait de 1200 hommes.

De la rade, l'aspect du pays est d'une nudité repoussante : une plaine immense s'étend de la mer jusqu'à une chaîne élevée qui la borde à l'horizon ; sa surface n'est recouverte que d'une verdure rare et monotone, et les clochers, qui s'élèvent au pied des montagnes blanches et nues qui les dominent n'ont un aspect pittoresque qu'au moment du coucher du soleil, où les rayons de cet astre sont réflétés à travers d'épais brouillards qui en rendent l'éclat douteux et vacillant.

La petite ville de Callao est assise sur le bord de la mer ; elle n'est intéressante que par son voisinage de Lima, dont elle est l'entrepôt. Un tremblement de terre la submergea de fond en comble

en 1747; et, s'il faut en croire Frézier, un seul homme échappa à ce désastre. Toutefois, sur cette côte déclive que recouvre une prodigieuse quantité de galets, un ressac assez violent se fait sentir; c'est pour rendre faciles les communications avec la terre, qu'on a jeté une digue à une certaine distance au large, de manière qu'elle assure aux embarcations un débarquadère commode. Callao n'a donc rien qui puisse mériter l'attention, et j'avais hâte de me rendre à *Lima*, et de juger de la réputation dont jouit en Europe cette capitale du Pérou. J'entrai par la porte occidentale, sur laquelle étaient jadis sculptés les insignes donnés en 1637 (un bouclier avec trois couronnes) par Charles-Quint avec les mots *plus ulrà*. Ces armes ont été mutilées, et il n'en reste plus que d'informes débris. La principale rue par laquelle on arrive au centre de cette grande ville, n'en donne point une haute idée. Bordée de maisons basses, et sans ouverture sur la façade, elle est dans son immense largeur d'une tristesse désespérante. Sous le plus puissant des monarques espagnols, Lima obtint le nom de la cité des rois, *la cuidad de los reyes*, que lui imposa son fondateur Pizarre [1]; mais plus tard elle reçut sans partage la dénomination qu'elle porte aujourd'hui, corrompue à ce que l'on prétend du nom indigène de *Rimac* [2], petite rivière dont les ondes charrient de l'or, et qui prend sa source dans les Cordilières, en se divisant en ruisseaux dans les gorges des montagnes qui enclosent Lima, et dont les eaux vont se perdre à la mer, après avoir baigné les murs de cette ville, au fond de la baie de Callao.

Mon cœur palpitait en approchant de Lima, généralement regardée comme la capitale de l'Amérique du sud, la Tyr du Nouveau-Monde, la source d'où jaillirent pendant longtemps tout l'or et l'argent du Pérou, le siége enfin d'un gouvernement qui s'établit sur les débris sanglants de l'empire pacifique des Incas. La renommée de cette cité a franchi les mers et retenti en Europe, mais combien il faut rabattre de ces grandes réputations qui grossissent dans le lointain, et qui ne peuvent que perdre à être jugées de près!

Lors de la relâche de la corvette *la Coquille*, Lima était, il est

1 Lima a été fondée le 8 janvier 1534, jour de l'épiphanie ou de l'adoration des mages, et Pizarre y a été assassiné le 26 juin 1541.

2 Les Péruviens donnaient à cette petite rivière les noms de *Rimac Malca*, qui signifient *demeure des sorciers*. Ils y exilaient les hommes accusés de magie.

vrai, bouleversée par la guerre civile. Les partis politiques qui s'en disputaient la possession étaient aux prises. Les habitants tracassés, molestés, cachaient soigneusement leurs richesses. Les couvents, bien que protégés par une croyance religieuse exclusive, se dépouillaient des statues des saints d'or ou d'argent massif qui en décoraient les autels. Cette ville, en un mot, n'était donc plus que l'ombre d'elle-même, et son ancienne splendeur, sous plusieurs vice-rois castillans, s'était grandement obscurcie.

La position qu'occupe Lima n'a rien d'attrayant. Un développement considérable de murailles enceint la ville à l'extrémité de la vaste plaine qu'elle occupe au pied même d'une chaîne montagneuse qui se détache de la Cordilière de la côte, dont les monts *San-Cristobal* et *Arancaes* sont les points culminants. Mais les flancs escarpés de ces montagnes repoussent la vue par leur nudité, et la plaine d'alentour, dépouillée d'arbres, n'offre çà et là que des buissons et des flaques d'eau entrecoupées de cabanes et de quelques plantations établies au milieu des marécages. Des murs en terre solidement construits, d'après la méthode péruvienne, et nommés *tapias*, enclosent ces propriétés rurales, et se dégradent difficilement sous un ciel où il ne pleut presque jamais. Les rues sont alignées et régulièrement coupées à angle droit. Les maisons ont rarement plus d'un étage, et le rez-de-chaussée est construit d'une manière à présenter une longue varague abritée, commode pour prendre le frais. Ces demeures assez élégantes à l'intérieur, n'ont sur la rue qu'une façade nue, sans fenêtres, et à une seule issue. Les murailles en dedans sont communément recouvertes de fresques mal exécutées, mais qui forment un très-bon effet à une certaine distance. Les habitations des gens riches sont remarquables par la profusion des dorures, et par une disposition régulière de tous les appartements de plain-pied, de sorte que l'œil du passant, dans la rue, prolonge une longue allée, que termine d'ordinaire un gradin chargé de vases à fleurs, tandis que sur les côtés des portes grillées à jour, des treillages dorés et peints prêtent les plus doux prestiges à ces asiles voluptueux. C'est dans ce lieu que les dames arrivent respirer l'air pur, en se reposant sur des coussins placés sur le sol. Cette suite de péristyles où la vue s'égare, m'a singulièrement plu, et remplace avec quelque grâce le style plus grandiose des constructions européennes, qui seraient impraticables au Pérou,

où de fréquents tremblements de terre ondulent la surface du sol. La partie solide des maisons est donc élevée avec des briques cuites au soleil ou avec des tiges solides et légères de bambou, qu'un plâtre ductile enveloppe, et dont les surfaces polies peuvent recevoir une couleur agréable et des ornements de fantaisie. Ces demeures ont pour toiture des planches minces ou même des toiles peintes suffisantes pour garantir l'intérieur de l'influence de l'atmosphère : des reliefs, des dorures multipliées ajoutent à ces constructions souples une riche élégance, tandis que les appartements vastes et aérés, très-simples dans leurs ameublements, n'ont sur leur plancher et au pourtour que des lits de repos, consacrés à l'usage de toute la famille, dont les membres sont plus souvent couchés qu'assis.

Les gens du peuple vivent dans des sortes de cabanes bâties en terre glaise.

Des magasins très-fournis, des boutiques de toute sorte, des officines, attestent une grande activité dans le commerce [1] de la richesse de cette ville, et font diversion à la tristesse silencieuse des rues qu'habite la classe indépendante par sa fortune.

La place dite royale, *plaza major*, est remarquable par son étendue et sa régularité [2]. Les façades des maisons qui la bordent sont au même niveau, et leur rez-de-chaussée bâti en galeries, occupé par des magasins de nouveautés et de modes, offre une grande analogie avec le Palais-Royal de Paris, tant par sa construction que par la disposition du bazar permanent qu'elle renferme. Sous ces galeries nommées *portales*, les désœuvrés se donnent rendez-vous chaque soir, pour agacer et poursuivre les *tapadas* les plus en vogue, dont

1 Le commerce de Lima est considérable. Les exportations consistent principalement en or, argent, platine, cuivre, mercure, peaux de vicognes, cascarille, quinquina, coton, cacao, huile de palme, fleurs d'azarquero, gingembre, piment, baume de copahu, bezoar occidental, écorces de winter, cire, résine, carana; culen des feuilles de la proralée glanduleuse; coca, ou feuilles de l'erythrxilon coca (le Pérou en exporte pour plus d'un million de piastres, pour Buénos-Ayres seul); racines de chamico; sang-dragon, gomme copale; racine tinctoriale de chinchin ou chinchango; du coton chambira; du bois chamara; du calaguala; de l'encens turary; des peaux de chinchilla, de zarilla et de pincho; du tabac, de la pulpe d'inga, etc.

2 Cette place est élevée de 480 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. Les rues qui longent la partie occidentale sont arrosées par des ruisseaux d'eau courante.

le costume singulier favorise l'incognito et la conduite irrégulière. L'ancien palais des vice-rois, destiné aujourd'hui au gouvernement républicain, occupe la partie méridionale de cette place. Au côté nord sont situés la cathédrale et l'archevêché. Le milieu est occupé par une fontaine monumentale que couronne une renommée en bronze, et huit lions également en bronze, jettent par la gueule, dans de vastes réservoirs du même métal, un mince filet d'eau fourni par l'Artaxéa.

La promenade la plus en vogue est située au nord de la ville, dans un ancien faubourg. C'est un *almeyda* planté sur les bords du Rimac, dont les eaux en cet endroit coulent avec impétuosité sous un pont en pierres très-solide. De frais ombrages, de gracieux jardins d'où s'élèvent les brillants *plumiera,* rendent cette partie de la ville digne de la prédilection que lui accordent les dames de Lima. Hors des murailles est placé un monument isolé, fastueusement nommé le *Panthéon;* c'était la sépulture des anciens vice-rois.

La place de l'inquisition est appelée aujourd'hui de la constitution. Elle est de forme triangulaire, et n'a rien de remarquable que l'affreux palais qui lui donnait son nom, et qui reste debout comme le témoignage le moins équivoque d'un fanatisme délirant et féroce. Là tiennent séance les députés des provinces.

Le pavé des rues se compose de galets arrondis, rangés avec symétrie, mais fatigants pour les gens qui vont à pied. Rien aujourd'hui ne rappelle ce temps de flatterie et d'opulence, où des marchands se trouvèrent assez riches pour faire daler en argent massif la principale rue par laquelle le vice-roi, duc de la Palata, vint en 1682 prendre possession de son gouvernement. Une eau fraîche et limpide, sans cesse alimentée par la rivière du Rimac, coule dans les ruisseaux d'une grande partie des rues, et principalement de celles qui avoisinent les halles, reléguées au milieu d'une petite place, et abondamment fournies de fruits et de légumes.

Les établissements publics sont l'université, principalement consacré à la théologie, la salle de spectacle, le cirque pour les combats de taureaux, la bibliothèque, où sont entassés sans ordre huit mille volumes au plus; l'hôtel des monnaies; mais rien dans ces édifices n'est digne d'être décrit. Quant aux églises et aux couvents, leur nombre est considérable : c'est en effet dans cette grande cité que se sont donné rendez-vous les mille et une congrégations

monastiques, avec leurs préjugés, leur fanatisme, leur fainéantise et leurs costumes aussi variés que bizarres.

De tous les temples élevés à la gloire de Dieu, dans la *ciudad de los reyes*, ceux qui méritent le plus les regards du voyageur, sont la cathédrale et l'église de Saint-Dominique. A l'extérieur, ces édifices ne s'éloignent point du système de construction adopté dans le pays : leurs murailles sont en briques, revêtues de plâtre et peintes à l'huile : leurs clochers, appuyés sur des bambous, sont mobiles et ne redoutent point les effets des tremblements de terre si fréquents dans cette partie de l'Amérique. Mais en pénétrant dans le sanctuaire, l'œil d'un étranger ne peut être qu'ébloui par la profusion des ornements qui surchargent les autels. Ce ne sont que ciselures, que dorures, que pierres précieuses enchâssées sur les colonnades, sur les chapiteaux. Partout l'or et l'argent étincellent, mais le bizarre et l'absurde se sont chargés de répartir ces métaux. Des statues de saints occupent des niches çà et là. Le ciseau grossier qui leur donna le jour, n'a point accordé à ces images le prestige des beaux-arts : ne pouvant les faire belles, on les a faites riches, car la plupart d'entre elles valent des sommes considérables. J'ai vu dans les églises de la Merci, de la Magdelaine et des Augustins, des saints en argent dont les manteaux étaient d'or; les colonnes soutenant les autels garnies de plaques d'argent, et celui de *Notre-Dame-du-Rosaire*, ciselé en or et enrichi de pierres précieuses! Les balustrades, les chaires étincellent lorsque les cierges projettent sur elles leur pâle et faible lumière; c'est un éblouissement que de fixer le ministre qui officie au milieu de cette pompe et de ce luxe! Que de Péruviens ont dû périr dans les profondeurs insalubres des mines, pour arracher à la terre ces richesses si orgueilleusement prodiguées sur les autels d'un Dieu clément, miséricordieux, né dans une étable!

Quoique submergée de toute part par un fanatisme qui ne pardonne point, la nouvelle république pressée de besoins, essaya de donner aux apôtres des vêtements plus modestes. Les Espagnols, possesseurs des mines, forcèrent les insurgés, réduits à leur courage et privés du nerf de la guerre, à recourir dans le premier moment de leur indépendance à ces ressources inespérées. On retira en effet plus de trois millions de quelques chapelles; mais les moines crièrent si haut et avec tant de puissance, le scandale des fidèles fut si

grand, qu'il fallut bien vite renoncer à ce genre lucratif d'exploitation. D'après un adage bien connu, l'Église reçoit volontiers, mais ne rend rien ; aussi un moine qui m'accompagnait dans cette visite, ne tarissait point en malédictions sur ces patriotes infâmes, violateurs des saintes images, qu'ils avaient appliquées aux besoins d'une république impie, maudite, me disait-il, de tout ce qui a un cœur d'homme ; et de moine, surtout, ajoutai-je entre les dents. On travaillait à réparer une de ces chapelles transformées en pièces monnayées. Un artiste français, récemment arrivé dans le pays, était chargé de la restauration, et le bon goût et la simplicité de ses ornements contrastaient d'une manière fort remarquable avec la profusion et la bizarrerie de ceux des autels environnants. De petits oiseaux en vie renfermés dans des cages, sont assez communément suspendus aux piliers du maître-autel, et les images de la Vierge sont toutes vêtues de robes de soie et d'oripeaux, avec de larges paniers. Enfin, j'en vis une avec une perruque poudrée à blanc, et dont le chignon ample et bien fourni sortait sous un large bonnet de tulle : comment un esprit vraiment religieux pourrait-il s'astreindre à prier une telle patrone, sans s'offenser de la momerie de ceux qui l'affublèrent avec tant d'extravagance !....

Bien que bâtis avec du *cañasta* ou tiges de bambous, les clochers des églises sont élevés et surchargés de cloches. Le plâtre qui forme à leur surface une couche épaisse, gît en abondance dans les vallées des Cordilières : excellent par sa tenacité et le liant de ses molécules, il reçoit facilement les moulures et les impressions qu'on lui donne pour simuler les corniches et les ressauts des pierres taillées. En gravissant dans ces clochers, on se sent vaciller sous les pieds. Ce phénomène est bien plus sensible lorsque les cloches sont mises en branle, et l'on conçoit que ce genre de construction, qui leur permet de suivre les oscillations du sol, est d'un avantage inappréciable lors des tremblements de terre, si fréquents au Pérou, et qui tant de fois ravagèrent Lima d'une manière si désastreuse, notamment en 1678 et 1682 [1].

Les mœurs et les usages d'un pays à quatre mille lieues de la France, modifiés par l'influence d'un climat brûlant, par l'ignorance

[1] Les plus célèbres tremblements de terre par les ravages qu'ils ont occasionnés, sont ceux de 1586, 1630, 1687, 1746 et 1806.

et le fanatisme, et surtout par l'abondance d'un métal avec lequel on se procure toutes les jouissances de la vie, doivent naturellement être en opposition avec nos idées. Qu'on ajoute à cela les guerres civiles qui ont longtemps ravagé le Pérou, et l'on concevra aisément que le tableau que je trace, loin d'être exagéré, est encore au-dessous de l'exacte vérité.

La population est évaluée à 70,000 habitants. Sur ce nombre on compte 8,000 moines répartis en quinze monastères. Les femmes occuppent dix-neuf couvents, et les pauvres huit hôpitaux; dans toutes les rues, en effet, on ne voit qu'habits monastiques de toutes couleurs; et ce qui me parut le plus singulier, fut de voir des nègres sous le froc coiffés à la Basile; on les appelle vulgairement dans le pays : *las burros,* les ânes. La plus grande liberté règne dans les couvents, où les femmes peuvent aller visiter les moines sans que cela tire à conséquence. Ces asiles de la fainéantise sont vastes, spacieux et ornés de beaux jardins; la salle de réception est ordinairement décorée de peintures, qui ne brillent point par l'exécution, mais dont le sujet, quoique tiré de l'Écriture-Sainte, est souvent revêtu de formes grotesques. Je ne puis résister au plaisir de rappeler une fresque occupant tout un côté de muraille de la salle d'entrée du couvent de la Merci. Le peintre avait représenté un grand arbre, et chaque branche des rameaux était terminée par la tête d'un frère, qui ressemblait à une grosse pomme barbouillée de rouge. L'exécution de cette peinture était si singulière, qu'un peintre payé pour faire la caricature de l'ordre n'aurait pu mieux réussir.

La dissolution la plus grande règne dans les mœurs des habitants de Lima; une température chaude, l'oisiveté des grandes villes, une éducation fort négligée, invitent sans doute à satisfaire des penchants que tout le monde partage, et que l'opinion publique, par conséquent, ne redresse pas. Aussi parmi les personnes les plus riches compte-t-on peu de mariages légaux, et encore ceux-ci sont-ils le résultat de l'intérêt ou du calcul qui tend à raccommoder deux familles brouillées ou à réunir leurs fortunes. Les moines ne se donnent pas même la peine de cacher leurs dérèglements; beaucoup ont des enfants naturels qu'ils élèvent dans leurs couvents, sans que personne s'avise d'en gloser. Les visages les plus pudiques chez les femmes ne sont pas le signe le plus infaillible de la sagesse;

revêtues du saya et de la mantille, et ne laissant entrevoir de leurs visages, que l'angle de l'œil, elles peuvent faire impunément sous ce domino ce qui leur plaît.

Les femmes du peuple ne donnent aucun frein à leurs passions; on les voit se baigner parmi les hommes, les agacer par les gestes les moins équivoques, et prouver par toutes leurs actions que la pudeur est une vertu qui n'a pas doublé le Cap-Horn. Chez elles ce dérèglement n'a rien qui puisse étonner : le sang africain, mélangé au sang américain et au sang européen qui coule dans leurs veines, ne rend que très-naturelles les ardentes passions qui les animent. Les femmes de la classe riche aiment la toilette et le jeu ; on conçoit que les plus grandes fortunes ne peuvent résister à deux adversaires aussi redoutables.

Les réunions pour le plaisir de danser ou de se livrer aux charmes de la conversation sont inconnues ; celles de Lima sont entièrement consacrées au jeu, et la première éducation des demoiselles avant leur entrée dans le monde, est la connaissance des cartes et le mécanisme ; elles y sont bientôt habiles, et l'on ne peut, sous ce rapport, que louer leurs heureuses dispositions. J'ai vu des demoiselles à peine âgées de dix à douze ans jouer sous les yeux de leurs mères à la plus forte carte, et jamais moins de plusieurs onces d'or ; aussi, n'était-ce qu'avec un grand dédain qu'on voulait bien, en nous honorant d'une partie, couvrir notre enjeu, à nous officiers de la France, n'ayant reçu à notre départ d'Europe que quelques mois d'appointements, et qui osions, plutôt par vanité nationale que par tout autre sentiment, risquer une pièce d'or, dont la perte ne pouvait avoir qu'une influence fâcheuse pour nous, qui étions destinés à ne pas revoir notre patrie de longtemps.

L'amour au Pérou est enfant de l'aveugle Plutus ; il ne connaît que le langage sterling. Le tarif des tapadas les plus à la mode et qui appartiennent aux meilleures familles est publiquement connu. Mais après avoir ruiné sa bourse, on s'aperçoit encore de la ruine du bien le plus précieux de l'homme, la santé ; car on ne cite pas, dans tout Lima, cent dames qui soient exemptes d'une maladie que la chaleur du climat rend très-bénigne et dont elles s'informent entr'elles sous le nom de *fuentes,* avec la même sollicitude qu'on demande en France des nouvelles d'un rhume.

Les femmes, dans leur intérieur, sont vêtues à l'européenne, avec beaucoup de recherche et même de goût; leur sein est généralement découvert; mais les attraits les plus puissants, surtout aux yeux des Espagnols d'origine, sont leurs pieds, qui sont d'une petitesse et d'une délicatesse remarquables. Pour jouir de la promenade, elles prennent le vêtement de *tapadas*, costume inventé probablement par des moines ou par le démon de la tentation pour voiler à tous les yeux les démarches les plus équivoques. Quelques voyageurs ont déjà parlé de ce costume : il consiste en une jupe collante nommée *saya y mante*, faite avec beaucoup d'art et en entier formée de plis serrés qui en pressant le corps en dessinent les formes plus nettement encore que les draperies mouillées des sculpteurs. Ce *saya* est fabriqué avec un mélange de soie et de laine très-fines de *Guanaco;* elles sont toutes de couleur noire ou marron et plus rarement de couleur verte. La mantille s'attache au milieu du corps, s'élève sur la tête qu'elle enveloppe, et retombe sur la face qu'elle cache; les mains croisées sur la poitrine en retiennent les bords et ne laissent passer qu'un faible jour à travers lequel leur long œil noir se dirige à volonté et peut parler sans crainte. Cette mantille est en soie noire, et quelques jeunes femmes moins revêches en apparence la conservent, mais avec le visage découvert. Chaque soir, sur les *portales* de l'ancienne place royale, les tapadas à la mode vont étaler leurs formes voluptueuses, et presque toutes les dames de Lima, jeunes et jolies, ne sortent jamais sans ce costume si favorable aux amours.

La masse de la population du Pérou est noire et les métis de toutes sortes y sont également très-nombreux. Les nègres transportés de la côte d'Afrique ou nés dans le pays et successivement libérés, y ont pris rang de citoyen; ce sont en général les cultivateurs des terres; ils forment la principale force du parti indépendant par la haine qu'ils portent au gouvernement d'Espagne. Cette population a une grande aversion pour les Anglais, et souvent nous avons été insultés par la populace qui nous prenait pour des officiers de cette nation, vêtus en bourgeois. Un lieutenant de la frégate l'*Aurore*, commandée par le commodore Prescot, fut grièvement maltraité sur la route de Lima quoiqu'il fût en uniforme. La similitude de croyance religieuse les dispose davantage en notre faveur.

La coiffure des femmes métises consiste en un chapeau rond

pareil à celui des hommes, et le plus ordinairement de feutre blanc, de cuir bouilli ou de paille, dont la taille est démesurément grande, et qui pourrait aisément servir de parasol. Les hommes ont pour culotte le *macum*, qui est ouvert le long des cuisses et qui ne sert guère à abriter cette partie; le reste de leur ajustement n'a rien de particulier. Hommes et femmes ont constamment la cigarette à la bouche, et les dames de bon ton suivent également cet usage : tous indistinctement portent suspendus au cou des amulettes de toutes sortes.

Les indigènes ou descendants des Péruviens portent le nom de *Scholos;* leur face est cuivrée, mais leur race est loin d'être pure. Dans le tombeau des anciens *Incas*, que l'on rencontre communément aux alentours de Lima, on trouve des poteries en terre rouge ornées de dessins curieux et bizarres, qui prouvent les progrès que ces peuples avaient faits dans l'art céramique.

L'exercice de la médecine est dans un discrédit complet au Pérou. Les médecins qui s'expatrient d'Europe dans le but d'exercer leur art à Lima, ont été obligés de se livrer à diverses occupations étrangères à leur étude, pour se procurer des moyens d'existence. Des nègres d'une ignorance profonde sont en possession d'appliquer les remèdes empiriques dont le préjugé a armé leurs mains; de stupides barbiers dont les enseignes sont couvertes de lancettes et de dents, pratiquent la chirurgie et l'art du dentiste. Quelques pharmacopes boutiquiers, en vendant une drogue, enseignent ses propriétés et la manière de l'administrer. En un mot, l'art le plus dangereux qui existe lorsqu'il n'est pas exercé par des hommes instruits et probes, l'art le plus honorable pour ceux qui s'y consacrent par de longues études et par le désintéressement, tombé aux mains d'une tourbe avilie, est, à Lima, regardé comme une profession dégradante, que ne saurait embrasser un homme bien élevé. Quelle ignorance et quels préjugés!

Quoique nous n'ayons séjourné que peu de jours à Lima, il arriva cependant à deux officiers une aventure qui ne fut que plaisante, bien que, dans ses débuts, elle menaça d'être fâcheuse. M. d'Urville, deuxième capitaine de *la Coquille*, et passionné pour la botanique, sur laquelle il a d'ailleurs publié des travaux bien connus, partit du bord avec M. Bérard, pour visiter les montagnes qui enveloppent Lima. Ces messieurs gravissaient péniblement, vers

le milieu du jour, par une chaleur énorme, les flancs rocailleux du mont appelé *San-Christobal*, et M. d'Urville ramassait des plantes, tandis que M. Bérard tirait sur des oiseaux qu'il destinait à nos collections. Quelques créoles, en les apercevant, et l'esprit sans cesse préoccupé d'Espagnols prêts à fondre sur eux, sonnèrent l'alarme, en répandant partout qu'on avait vu deux espions cherchant à fuir à travers les montagnes. D'un poste de gardes nationaux, on expédia à leur poursuite un piquet de paysans à cheval, commandé par un lieutenant, qui sans explication voulait faire feu. Ce fut avec bien de la peine que l'officier parvint à calmer le zèle bouillant de la milice, en la tranquillisant sur le peu de résistance que devaient offrir deux hommes. Mais fier de sa capture, et n'écoutant ni explications, et ne voulant pas même voir le sauf-conduit que leur avait délivré l'autorité militaire du fort de Callao, MM. d'Urville et Bérard furent mis en croupe derrière un cavalier, et conduits au grand galop dans la ville de Lima. Ils firent ainsi près d'une lieue dans la position la plus détestable sur de maigres haridelles, pour être jetés tout meurtris dans la prison de la ville. Les cavaliers qui conduisaient ces messieurs cherchaient à s'emparer de leur argent et de leurs montres; et ce ne fut qu'avec d'extrêmes difficultés que l'officier leur fit restituer les objets. Lui-même conservait soigneusement le fusil à deux coups de M. Bérard qu'il espérait sans aucun doute s'approprier par droit de conquête. Relâchés quelques heures après par ordre du général commandant la force armée de Lima, l'officier expéditionnaire se refusait encore à croire ces messieurs Français, et avec leur liberté s'évanouirent ses châteaux en Espagne, car le pauvre homme, tout fier d'avoir bien mérité de la patrie, avait déjà sollicité une augmentation de grade.

Lima est dans la position la plus heureuse pour être le centre du commerce de toute l'Amérique méridionale. A l'aide de Callao, elle a des débouchés et de faciles communications avec tous les ports de la mer du Sud, depuis le Chili jusqu'à la Californie; et dans l'intérieur, elle alimente le haut Pérou, le Tucuman, la Plata, la Colombie. Les Européens y affluent avec les produits du sol et de l'industrie de l'Ancien-Monde. Mais pendant notre séjour, les négociants éprouvaient les plus grandes difficultés à se procurer des cargaisons de retour, et se trouvaient réduits à exporter les pias-

tres qu'ils avaient pu obtenir. D'un autre côté, la pénurie d'argent travaillait les affaires, et le gouvernement s'était vu contraint de mettre en circulation un papier-monnaie frappé de non-valeur dès son apparition par les commerçants étrangers. Une mesure encore plus désastreuse pour la confiance avait été prise, et des pièces de cuivre d'une valeur réelle d'un sol, ayant un cours fixé et légal de 25 sols, n'avaient pas peu contribué à frapper de mort toutes les transactions. Qui aurait supposé que le Pérou d'où sont sortis, pendant tant d'années, de si nombreuses masses de numéraire, se trouverait dans la dure nécessité de mettre pour la première fois en circulation des pièces de cuivre représentant une valeur fictive? Les armateurs de Bordeaux durent à cette époque faire des pertes assez considérables, d'autant plus que les *intermedios* leur étaient fermés par un blocus sévère : les Espagnols tenaient encore à cette époque *Pisco, Aréquipa* et *Arica*. Les premiers billets de la banque de Lima parurent en 1821, et c'est en 1822 qu'on frappa des *pesos*, avec les emblêmes de la république.

Le Pérou a été la dernière vice-royauté d'où furent chassés les Espagnols [1]. De grandes vicissitudes marquèrent les hostilités des partis royalistes et républicains; et les revers comme les succès passèrent successivement d'un camp dans l'autre : la cause de l'indépendance triompha enfin, et la couronne d'Espagne vit s'évanouir, sans espoir, son autorité sur cette riche Amérique qu'elle avait conquise au prix de tant de massacres, et avec un héroïsme terni par le fanatisme le plus cruel. C'est à sa position que l'Espagne a dû l'immense prépondérance dont elle a joui dans le monde, et son influence dans les affaires de l'Europe; mais c'est aussi à ses conquêtes qu'elle a dû cet or qui a détruit son industrie, amolli son génie, et rivé les chaînes que lui forgea avec art un clergé envahisseur et ennemi des lumières.

Lors de mon passage à Lima, les républicains essayaient de rétablir l'ordre dans les finances, jusqu'à ce jour gaspillées sans pudeur. La junte administrative composée de trois membres, et les députés des provinces assemblés pour promulguer les lois, se trouvaient accusés de faiblesse, de lâcheté et même de trahison par le peuple,

[1] De Francisco Pizarre, son fondateur, en 1534, jusqu'à don Jose de la Serna, le dernier gouverneur espagnol, chassé en 1821, on compte quarante-trois vice-rois.

suite naturelle de la défaite des troupes de la république par les Espagnols, à la bataille de *Moquiya*. Cusco était encore au pouvoir de l'ancien vice-roi de Lacerda, et Cantasac, général actif, rétablissait par son courage et sa tenacité les affaires des royalistes. La bataille de *Moquiya* décourageait les indépendants par la perte qu'ils avaient faite des plus braves de leurs soldats, qu'on évaluait à 2,500 hommes tués, quantité énorme relativement au nombre des belligérants, et les régiments de Buénos-Ayres, venus à travers les Cordilières au secours des Péruviens, avaient à eux seuls perdu plus de quarante officiers. Comme il est assez ordinaire dans les guerres de partis, les vaincus rejetèrent la faute sur les défections et les trahisons : aussi l'armée républicaine, mécontente de la junte, ne balança pas à méconnaître son existence légale, en faisant demander impérieusement la nomination d'un dictateur qu'elle désignait. Le peuple, rempli d'espérance pour l'avenir, adopta cette ouverture avec ardeur, et l'assemblée des députés se vit forcée d'accueillir la nomination du colonel Riva-Aguero, comme chef de la république. La délibération des mandataires du peuple fut violentée par l'opinion publique, et cependant ceux qui prirent la parole, terminèrent dans de longs discours par crier au danger imminent de la patrie, et par voter en faveur du nouvel élu, comme d'un sauveur envoyé par le ciel. Je ne pus m'empêcher de sourire de pitié, lorsque j'entendis le président de la junte dissoute adresser ces mots à la chambre : « *On m'eût plutôt arraché sans vie de mon fauteuil que* » *d'avoir sanctionné de mon vote la nomination du dictateur, si elle* » *eût été illégale.* » Étrange contradiction, car en ce moment ces cris furibonds retentissaient sur la place : *A bas la junte! vive Riva-Aguero!* et près de moi, un homme du peuple, de la plus mauvaise mine, ébranlait les voûtes de la salle en poussant ce même cri avec une fureur inouie et les gestes les plus menaçants! Le petit nombre de vrais patriotes n'était point dupe de cette comédie, jouée par un homme obscur, mais riche, sans actions qui pussent le recommander, sans mérite intrinsèque, ambitieux subalterne, qui depuis trois années suivait avec persévérance un plan de corruption, calomniant les actes des députés, semant les promesses et l'argent à propos; en un mot, préparant avec maturité ses projets d'élévation. Telle était l'opinion de quelques personnes sensées et instruites; et l'administration ridicule et absurde de Riva-Aguero

n'a pas tardé à justifier le jugement qu'elles en avaient porté.

Je me trouvais à Lima le 1er mars 1823, lorsque le nouvel élu de l'armée se présenta au peuple, en parcourant la ville, suivi d'un brillant état-major. Peu d'acclamations l'accueillirent à son passage. Deux ou trois soldats sortis de l'hôtel du gouvernement, suivis de quelques négrillons, enfilèrent les principales rues en criant : *Vive le dictateur!* et en lançant quelques pétards. Ce furent là tous les frais de l'allégresse publique. Le soir, par ordre, les maisons furent illuminées. Pendant plusieurs jours, les feuilles publiques furent remplies de morceaux de prose et de vers à la louange du *héros américain*, suivant une expression trop répétée dans tous les articles, pour qu'elle n'ait pas été ordonnée, et je lus même un long discours rimé en l'honneur de Riva-Aguero, sorti de la plume d'un prêtre, qui finissait par ces mots fort remarquables, sans doute par leur naïve intolérance : *Fleurissent les catholiques et meurent les protestants!!!*

Dès son avénement au pouvoir, Riva-Aguero s'empressa d'envoyer un émissaire auprès du général Freire, au Chili, réclamer son assistance; et il dépêcha dans le même but un député à Guayaquil, près de Bolivar, afin qu'il pût voler rapidement au secours des Péruviens. Bolivar alors n'était point aimé des habitants de Lima : ils lui supposaient des vues intéressées et ambitieuses, et calomniaient ses intentions. Un négociant de Lima proféra même devant moi ces mots remarquables : « Jusqu'à ce jour on a refusé » les secours intéressés de Bolivar, mais nous sommes réduits » aujourd'hui à choisir de deux maux le moindre, et certes notre » allié de Colombie nous dévalisera de meilleure grâce que nos » amis les Espagnols. » Bolivar n'a point justifié ces iniques suppositions. Cet homme, pour lequel la postérité réserve sans doute le nom de grand citoyen [1], ou qu'elle flétrira peut-être du titre de desposte, laissa Lima après l'avoir pacifiée, avec un noble désintéressement. Lord Cochrane, dégoûté de la turbulence de ces ignorants républicains, et de la versatilité de leur gouvernement, avait abandonné tout récemment le service des indépendants et s'était rendu au Brésil, où l'empereur lui avait fait offrir un grade

[1] Ceci est écrit en 1825. La mort de Bolivar lègue à la postérité la gloire sans tache de ce Washington de l'Amérique du Sud.

élevé dans la marine impériale. Les Péruviens, jaloux et envieux par nature, exaspérés d'ailleurs par un état permanent de révolution, l'accusaient de toutes sortes de dilapidations : il leur avait emporté, disaient-ils, trois millions de piastres, avait pillé les villes prises; en un mot, la vindicte publique semblait le poursuivre pour outrager ses services. Quelques Anglais à la solde des indépendants partageaient aussi cette manière de voir, car le capitaine de vaisseau *Esmonday*, commandant la frégate *la Prueba*, interpellé par un de nos officiers en présence de notre état-major, sur les motifs présumés du départ de lord Cochrane, d'un pays qui était pour lui une patrie adoptive, répondit gravement en espagnol, que je traduis mot-à-mot : C'est *parce que le Brésil est plus métallique!* L'ancien directeur Saint-Martin, depuis quelque temps retiré des affaires politiques, vivait complétement ignoré, et cependant tous les journaux des premières époques de la guerre, lui avaient consacré leurs colonnes louangeuses; des cantates d'un patriotisme ardent célébraient les hauts faits de ce général, et des médailles frappées en son honneur, rappelaient que la patrie lui devait son indépendance. L'une des médailles du temps, que je possède, représente le soleil, emblême du Pérou, avec ces mots : *Lima libre jure son indépendance*, 1821. Et sur le revers couronné de laurier, ceux-ci : *Par la protection de l'armée libératrice, commandée par Saint-Martin.* Que le plus magique des orateurs avait raison de dire que dans les révolutions il n'y a qu'un pas du Capitole à la roche Tarpéienne!!!

Bien que la population du Pérou soit considérable, le zèle pour la défense commune n'a jamais été assez vif pour recruter une armée en proportion avec le nombre des habitants en âge de porter les armes. Six mille hommes sont au plus tout ce qu'on peut rallier sous les drapeaux, et jamais cet État n'eût secoué le joug des Espagnols sans les secours envoyés par la république argentine. Les régiments de Buénos-Ayres, aguerris et disciplinés, commandés d'ailleurs par d'habiles officiers, eurent en effet tout le mérite des succès que remporta la cause de l'indépendance, et toutes les bouches ne tarissaient point alors sur les hauts faits d'un colonel de vingt-quatre ans, nommé don Juan Lavale, surnommé l'Annibal d'Amérique. La chute de l'empire français, et le licenciement des officiers de cette vieille armée qui traversa tant de fois les

armes à la main l'Europe dans tous les sens, amena l'émigration d'un certain nombre de braves, dont l'expérience ne contribua pas peu à faire pencher la fortune du côté des républicains. Dans le nombre de ceux dont les noms se trouvent consignés dans mon journal, je citerai le colonel de Brançay; les chefs d'escadron Rollet et Bruix, et M. Bouchard, ancien lieutenant de vaisseau, qui, par une croisière hardie dans les Philippines, fit un tort considérable aux vaisseaux espagnols.

Au moment où j'allais quitter Lima, la population entière de cette grande cité sortait de son apathie habituelle, tant elle était travaillée par les mesures énergiques que prenait le nouveau dictateur : de toute part apparaissaient des soldats en armes, ou des recrues en exercice ou en marche. Les chevaux des particuliers étaient mis en réquisition pour le service de la cavalerie; des dons dits volontaires, mais impérieusement demandés, avaient permis d'habiller la troupe. Des jeunes gens, encore dans l'adolescence, composaient l'infanterie, dont les compagnies n'offraient ni nerfs, ni aplomb militaire, et toute la force résidait dans les noirs, hommes robustes, cruels, mais belliqueux; les officiers étalaient le luxe le plus grand dans leurs uniformes, tandis que l'accoutrement des soldats était singulier par quelques détails. C'est ainsi que les bonnets de grenadiers étaient faits avec des peaux de mouton, que surmontaient comme panaches, de gros flocons de coton. Les casques étaient en peaux à demi tannées et peintes en noir, avec des crinières de laine rouge. Les fourreaux de sabres de la cavalerie se composaient de lanières de veau dont le poil était en dehors.

Sous le rapport topographique, on se rappelle qu'une vaste plaine, nue, unie, et peu élevée au-dessus du niveau de la mer, s'étend entre Callao et Lima. Le littoral, à une distance assez grande, est formé en entier par des tas de galets considérables, qui ont dû y être portés par les submersions fréquentes que produisent les tremblements de terre, dont les habitants conservent de cruels souvenirs. Ces galets sont parfaitement arrondis et assez communément de nature granitique ou quartzeuse ; ils doivent sans doute leur naissance aux lests des navires mouillés sur la rade, ou peut-être aux éboulements des petits caps de Callao au sud ou de Bocanégro au nord.

De nombreux ruisseaux et des flaques d'eau sillonnent les alentours de Callao : une herbe épaisse y forme des tapis verdoyants ; mais toutefois de larges surfaces sont recouvertes d'efflorescences salines, et s'étendent jusqu'à plus d'un mille dans l'intérieur. Les eaux de la mer, en couvrant fréquemment le sol, l'ont imprégné du sel qu'elles contiennent. Quelques parties de cette plaine sont livrées à la culture, et les propriétés sont encloses de murs en terre très-solides, nommés tapias. La nature de cette terre est une marne productive. Les montagnes de Lima sont complétement dénudées, si on en excepte quelques chétives plantes charnues telles qu'un solanum et un cactus, les seules qui subsistassent à l'époque de notre séjour. Leur base est formée par des roches granitiques, leur sommet est schisteux, et le schiste est très-souvent chargé de particules ferrugineuses. Ces montagnes présentent quelques traces d'un sol arénacé, dû entièrement à l'effritement du granite. Au delà de cette petite chaîne qui entoure Lima, commencent les Sierra du Pérou intérieur.

L'Ile Saint-Laurent, placée à l'entrée de la baie, et complétement nue, est en entier formée par une roche de phtanite gris : son aspect est celui d'un îlot d'un rouge foncé ; chaque fragment de roche à sa surface se sépare par feuillets minces, et souvent, comme les pyrites, ces fragments tombent en déliquescence. Cette île présente à son extrémité méridionale des crevasses, et des aiguilles affectant diverses formes. Les rochers qui s'élèvent au-dessus de la mer sur toutes les côtes sont recouverts d'une couche très-épaisse de matière blanche, nommée *huano*, due à la fiente des oiseaux maritimes, surtout du *huanay* ou manchot, qui, depuis des siècles, s'y reproduisent en paix ; c'est un engrais très-usité et qu'on recueille soigneusement.

Plus célèbre par ses mines que par ses productions agricultu-rielles, le Pérou est loin de rivaliser sous ce rapport avec le Chili, riche en métaux précieux, mais riche surtout en substances nourricières, bien que son sol soit très-mal cultivé. La majeure partie des approvisionnements de la province de Lima est fournie par les ports de Valparaiso, de Coquimbo et de la Conception ; et la plupart des cargaisons expédiées sur les navires français consistent en farines et en vin : tout ce qui est nécessaire à la vie y acquiert par conséquent une valeur hors de toute proportion.

La température de Lima était très-chaude en février et mars, époque de notre relâche. Les vents régnants soufflaient du sud, variaient au sud-sud-est, au sud-est, et ne restaient que peu d'instants au nord. Pendant le jour les calmes étaient fréquents, et ce n'était même que vers onze heures du matin, qu'une légère brise venait agiter l'atmosphère. Une brume constante et épaisse apparaissait vers cinq ou six heures de la matinée, et ne se dissipait que vers neuf ou dix heures. Le soleil alors prenait une grande force. Vers quatre heures du soir, la brume tombait de nouveau sous forme de pluie très-fine, et persistait ainsi jusqu'aux approches de la nuit. Ces brouillards périodiques et diurnes sont nommés *garuas :* seuls ils entretiennent la vie végétative sous un ciel où il ne pleut jamais. Les nuits sont remarquables par leur douceur et leur sérénité. Dans le jour, vers deux heures, la chaleur était très-forte, et le thermomètre centigrade, au soleil, s'élevait jusqu'à 45 degrés : son maximum d'élévation, à l'ombre, paraissait fixé entre 24 et 25 degrés, et la température de l'eau dans la rade était, terme moyen, de 21 degrés. L'hygromètre indiqua toujours une saturation complète. Les grandes perturbations de la nature qui agitent le Pérou sont les tremblements de terre qui se répètent presque chaque année, et qui souvent renversent de fond en comble des cités entières, et font franchir à la mer les obstacles qui en resserraient les limites naturelles. Callao, en 1747, fut ainsi abîmé, et depuis cette époque ces phénomènes se sont souvent reproduits. Suivant don Hypolite Unanue, les volcans qui sont la source de ces commotions souterraines appartiennent au second groupe des monts ignivomes du Pérou, à la chaîne volcanique de *hyaynaputina* ou *quinistacas,* dans la cordilière des Andes proprement dite.

Les principales productions des environs de Lima sont les patates douces, les papas ou pommes de terre, les pastèques, les melons, les arachis, les pepinos. Aux arbres à fruits importés d'Europe se joignent ceux des tropiques; et près des pruniers, des jujubiers, des pêchers, des figuiers, des pommiers, des oliviers, de la vigne, viennent se placer les orangers, les citrons doux, les goyaves, les avocatiers, les passiflores édules, les ananas. Le dattier est naturalisé à Bella-Vista. Les bananiers, les cannes à sucre, les cocotiers sont plantés en plusieurs endroits. Mais parmi les productions esti-

mées dans le pays sont : la pulpe du *mimosa inga,* nommé pois doux; la pulpe aigrelette du tamarinier, et le fruit très-gros et d'un rouge vif, nommé *tuna,* que porte une raquette ou figuier de Barbarie. La *coca,* qui fournit une substance très-employée comme un masticatoire agréable, est cultivée soigneusement, ainsi que le maïs, le blé et la salsepareille.

L'aspect de la végétation de la côte est triste et ne permet point d'espérer des récoltes intéressantes; et ce n'est sans doute qu'après avoir dépassé la ville de Lima, que se montre plus riche ou plus variée la flore péruvienne. Aucun arbre, aucun arbrisseau vigoureux n'ombrage les alentours de Callao; et les endroits humides de la plaine, en effet, présentent seulement çà et là des haies formées par un petit arbuste de la famille des synanthérées, à feuillage blanchâtre, et qui croît le pied dans l'eau. Les fossés ou les mares sont revêtus de sagittaires, de samoles, de calcéolaires, et notamment d'une petite utriculaire à peine haute d'un pouce, et surtout de pistia stratiostes. Les lieux un peu secs nous ont offert plusieurs plantes qui s'y sont probablement naturalisées, telles que la luzerne cultivée, la verveine officinale, *datura stramonium.* Non loin de Belle-Vue commencent des espèces de petits taillis composés de broussailles : là croissent quelques végétaux plus intéressants, deux espèces de sensitives, des héliotropes, un *cestrum,* des *solanum,* et surtout une graminée, nommée carapallos dans le pays, dont les feuilles distiques, âpres et consistantes, sont disposées d'une manière flabelliforme. Les bords de plusieurs champs sont ornés d'ipomées à grandes cloches bleues, de capucines, que les créoles nomment *mortues,* de ricins palma-christi. Les bords des eaux, frais et herbeux, sont garnis de balisiers, de passiflores à très-petites fleurs vertes de fougères, d'une nicotiane. Le floribundio ou datura à grandes fleurs, et le plumiera à fleurs rouges sont les arbustes d'ornement que les Péruviens paraissent affectionner le plus. Les côtes méridionales sont garnies de prairies flottantes de macrocystes pyrifères; celles de Callao ne nous ont présenté que le *macrocyste pomifère* remarquable par ses frondes entières, non dentées, et par ses formes grêles. Tel est l'aspect d'un pays visité chaque année par un grand nombre d'Européens, et où, malgré un court séjour et des excursions bornées, nous nous sommes cependant procuré plusieurs espèces nouvelles d'oiseaux.

Parmi les rapaces, je mentionnerai en première ligne deux cathartes, que les lois du pays défendent et protègent contre toute agression, et dont les habitudes sont devenues tellement familières, qu'on les voit n'éprouver nulle crainte, et comme des oiseaux de basse-cour, au milieu des rues et sur les toits de chaque maison. Leur utilité est d'autant mieux appréciée sous une température constamment élevée, et sous un ciel où vit la race espagnole, que ces oiseaux semblent seuls chargés de l'exercice de la police relativement aux préceptes de l'hygiène publique, en purgeant les alentours des habitations des charognes et des immondices de toute sorte, que l'incurie des habitants sème au milieu d'eux, avec une indifférence apathique. On m'a dit qu'une amende assez forte était imposée à quiconque tuait un de ces oiseaux, et le public en entier témoigna un assez vif mécontentement une fois que, cherchant à procurer à nos collections un de ces vautours, je tirai sur un groupe de plusieurs individus. L'*aura* ou catharte à tête rougeâtre, qui existe en abondance dans toute l'Amérique méridionale, est beaucoup moins commun à Lima que l'*urubu* ou catharte à tête noire. Cet oiseau laisse exhaler une odeur repoussante et nauséabonde, qui, même à une certaine distance, est encore très-forte, et qui atteste jusqu'à quel point ses goûts sont dépravés.

La chevêche grise, qui se creuse des terriers et qui a pour habitude de se percher sur les mottes de terre, est très-commune dans les champs.

Les passereaux sont assez nombreux en espèces, et la plupart ont une livrée agréablement nuancée. Ainsi, nous observâmes plusieurs moucherolles et gobe-mouches, et entre autres le rubin et le tangara oriflamme; un chardonneret noir et jaune, très-voisin du *fringilla xanthorea* de M. Charles Bonaparte; le moineau olivarez, un loxie à plumage rouge, un troglodyte, etc. Proche Lima, dans des clairières, vit le petit bouvreuil, que nous avons nommé *telasco;* et dans les grands arbres du passeo, est assez commun l'ani inédit, que j'ai décrit sous le nom d'ani de Las-Casas. Un fournier brun, flammé de fauve, habite l'île dénudée de Saint-Laurent. Mais une des découvertes les plus intéressantes de notre très-court séjour sur la côte de Lima, alors agitée par les discordes civiles, est celle de plusieurs espèces d'oiseaux-mouches; elle nous fait regretter vivement d'avoir été dans l'impossibilité de consacrer un

temps plus long à des recherches toutes pacifiques, et qui auraient indubitablement augmenté le catalogue des êtres connus. Trois espèces d'oiseaux-mouches, proprement dits, voltigeaient alors, pendant les heures les plus chaudes du jour, sur les petits buissons d'arbrisseaux syngénèse; l'espèce la plus rare est celle que j'ai nommée *Cora,* ce nom qui rappelle à l'esprit une touchante prêtresse du soleil : le corps et la tête sont d'un vert doré brillant; la gorge a l'éclat de l'acier bruni, avec des teintes de cuivre de rosette, et deux longues rectrices blanches, terminées de noir, dépassent de beaucoup la queue. La deuxième est l'oiseau-mouche amazili, moins orné sans doute, puisque la moitié supérieure du corps est d'un vert doré uniforme, et que la partie inférieure est d'un marron sans éclat métallique. La troisième espèce, très-petite, est d'un grisâtre sale.

Deux hirondelles, l'une à tête et à ventre d'un rouge ocracé et à plumage bleu-noir, l'autre à ventre blanc, sont les seuls fissirostres que nous ayons vus. Le martin-pêcheur, dont Commerson a laissé un dessin dans ses manuscrits, sous le nom de *camaronero,* a les mœurs de celui d'Europe, et fréquente les rives du Rimac et les canaux qui y affluent : ses couleurs en dessus sont d'un vert métallique, et le dessous du corps est blanc, le bec et les pieds sont noirs. L'étourneau blanche-raie des terres Magellaniques, que nous avons vu exister aux îles Malouines et au Chili, se retrouve au Pérou : ses couleurs y sont encore beaucoup moins vives que dans les deux localités précédentes.

Plusieurs colombes peuplent les environs de Lima. Une, surtout, à peine de la taille d'un moineau, à plumage d'un fauve clair, présentant des taches d'un rouge noir et comme sanguinolentes sur les ailes, aime à courir sur la poussière, dont elle a la couleur et qui la dérobe à la vue; Commerson l'a dessinée sous le nom de *tortolita :* c'est la colombi-galline cocotzin.

Les échassiers ont quelques espèces analogues à celles d'Europe : telles sont les chevalier, pélidue, et corlieu, etc. Ce dernier a la teinte de son plumage beaucoup moins foncée que le corlieu de France. Les chevaliers sont ceux aux pieds jaunes et aux pieds courts. Mais un oiseau de rivage plus spécialement propre à ces côtes est la maubêche australe.

Les palmipèdes, comme on doit le penser, sont les oiseaux qui

s'offrent le plus communément aux regards du navigateur : ce sont ceux au milieu desquels il vit, sans néanmoins pouvoir les étudier à son aise; car la rapidité de leur vol et leurs habitudes au milieu des mers, leur accordent une protection puissante et efficace. Les côtes de Lima nous ont toutefois donné quelques espèces nouvelles; et dans une course sur l'île de Saint-Laurent, nous y avons tué la belle sterne, que nous avons décrite sous le nom de sterne des Incas.

L'îlot de San-Laurenzo et ses falaises abruptes et désertes sont le séjour habituel de légions d'oiseaux de mer, parmi lesquels, sans contredit, il nous reste beaucoup d'espèces à connaître. Il me suffira de citer quelques palmipèdes communs, tels que la mouette à tête cendrée, les sternes tschegrava et katelkaka, le fou blanc, le cormoran, le pélican brun, et le manchot à lunettes, qui fréquente la rade; et n'est-il pas remarquable de voir ainsi un oiseau des latitudes les plus élevées et les plus froides du sud, s'avancer sous les latitudes les plus chaudes de l'équateur?

CHAPITRE VI.

TRAVERSÉE DE CALLAO A PAYTA,
(du 4 mars 1823 au 10 du même mois);

ET SÉJOUR A PAYTA,
(du 10 mars au 22 du même mois).

> Rien pour l'observateur n'est muet sur la terre ;
> L'univers étonné devient son tributaire.
> S'élancer au hasard, tout voir, ne rien juger,
> C'est parcourir le monde et non pas voyager.
>
> (Volt.)

Le 4 mars 1823, *la Coquille* vit déployer ses voiles que remplissait une brise molle, mais favorable, et son sillage longea les côtes du Pérou par une mer belle et unie. Rien de remarquable ne signala cette courte traversée, si j'en excepte une particularité d'histoire naturelle assez intéressante, bien qu'elle se soit présentée à plusieurs anciens navigateurs. Dans la journée du 8, vers les quatre heures du soir, de larges espaces de mer d'un rouge de sang s'offrirent à nos regards ; nos marins crurent à l'existence de bancs profonds sur lesquels on jeta une sonde qui, filée jusqu'à cent cinquante brasses, ne donna aucun résultat. Je pris de cette eau dans un vase de cristal sans que sa transparence naturelle fût ternie ; mais, en la filtrant, j'obtins une grande quantité d'animalcules crustacés, d'une ténuité extrême, aussi brillants qu'un point de cinabre, qui donnait à l'eau cette apparence rouge très-vive, de même qu'il

suffit de quelques atomes de carmin pour colorer le liquide d'un vase d'une certaine capacité. Dans la matinée du 9, la Silla de Payta, montagne conique élevée, nous apparut au milieu d'un brouillard épais, et des centaines de pélicans s'ébattaient joyeusement à une faible distance du rivage. *La Coquille* atteignit bientôt le port, où se trouvait ancré un baleinier anglais, *la Duchesse de Portland.*

Le village de Payta se trouve situé par cinq degrés et quelques minutes de latitude méridionale, au fond d'une baie, ou plutôt d'un petit golfe très-sûr, quoique entièrement ouvert. On se demande qui a pu songer à placer sur un point aussi démuni de ressources un port sans importance, et dont les alentours sont d'une effrayante stérilité. Payta, défavorisé par sa position et son sol, n'a été que bien rarement visité par les navigateurs des puissances d'Europe. Cependant lord Anson, expédié par le gouvernement anglais pour s'emparer des galions, le brûla le 12 novembre 1741, et la vanterie avec laquelle il cite une prouesse qui ne nécessita point une grande intrépidité, a donné lieu à J.-J. Rousseau de faire assister Saint-Preux, dans son célèbre roman, à l'embrasement de cette misérable bourgade. Toutefois, c'est de ce point de l'Amérique que partirent en 1595, pour leur deuxième voyage de découvertes dans la mer du Sud, les célèbres navigateurs Mendana et Fernand de Quiros; et Dampier, dans son premier voyage, en dit quelques mots.

Le golfe de la Payta se trouve ouvert depuis le nord-nord-ouest jusqu'au nord-nord-est, et les vents qui règnent le plus habituellement soufflent de la partie du sud. L'ancrage se trouve abrité sur un fond de vase olive et compacte. La mer y est belle et unie. Les maisons sont construites sur le penchant d'un ravin, et au pied d'une plaine uniforme par sa surface, mais élevée en falaise abrupte au-dessus du niveau de la mer. Cette falaise sablonneuse contourne la baie en simulant un parapet, et ne s'affaisse que dans le nord, où le terrain devient déclive au village péruvien nommé Colan.

L'aspect de cette partie du Nouveau-Monde est d'une nudité repoussante; partout des sables déserts, partout une teinte jaune brûlée, un rideau vaporeux sans arbres, une plaine frappée de mort. A peine quelques maigres rejets de mimeuses rabougries, s'élèvent sans vigueur aux alentours de Colan. Quelques montagnes

schisteuses, à ossature décharnée, arrêtent la vue à l'horizon dans la partie méridionale. La route, qui de Payta conduit à la ville de Piura, les contourne; le désert qui isole ces deux points, distants de plus de quatorze lieues, offre à chaque pas une arène mouvante de nature marine, et remplie de débris d'ossements. Tout porte à croire que Payta n'a même été primitivement établi sur le bord de la mer que pour servir de débouché aux productions agriculturielles de Piura. Mais ce village isolé, de nulle importance, dont les autorités sans considération se trouvent éloignées de tout contrôle dans les attributions de leur place, a toujours été un centre connu de contrebande, et l'aisance dont jouissent le commandant et les employés des douanes, leur est procurée par la part active qu'ils prennent aux atteintes portées au fisc, que leur devoir est de protéger.

Mais la meilleure idée qu'il soit possible de prendre de l'intérieur du pays, résultera de la narration que M. Gabert, l'agent comptable de la corvette *la Coquille*, a bien voulu me remettre d'une excursion qu'il exécuta avec le gouverneur péruvien de Payta.

Je citerai textuellement le narré de mon estimable ami, et je ne doute pas que ses observations vives et animées ne soient agréables à mes lecteurs.

« Le 18 mars 1823, je fis une excursion à la Rinconada, propriété de don Joaquin Helguero y Gomalla, située sur les bords de la rivière Chira, à cinq lieues au nord de Payta. C'est avec le commandant de ce port, M. Otoya, sous sa conduite, que j'entrepris cette course en compagnie de M. d'Urville.

» Nous suivîmes d'abord les anfractuosités de la côte vers le nord, et, après avoir passé la pointe Colavo, nous nous enfonçâmes dans ces vastes plaines de sable qui environnent Payta. Il m'est impossible de rendre toutes les sensations vives que j'éprouvai à l'aspect du désert immense que ma vue embrassait, et dont je parcourus en un clin d'œil toute l'étendue. Je me crus en un instant lancé sur la pleine mer; mais des tourbillons de sable, que le vent soulevait en colonne épaisse devant les pas de nos chevaux, me rendirent aussitôt au sentiment de ma véritable position, par la douleur que mes yeux offusqués ressentirent. Alors je portai une attention plus directe à tout ce qui m'entourait. A l'horizon, la Cordillera et les montagnes de Piura apparaissaient dans un tel

éloignement, que nous les prîmes longtemps pour des masses de nuages stationnaires ; des monticules de sable disséminés çà et là, balayés par les vents, changeaient à chaque instant de forme et de grandeur, et parfois, frappés par des tourbillons, se mouvaient soudainement d'une place à une autre, ne laissant aucune trace de leur position première. Des débris de coquilles marines se montraient par couches à l'état fossile, et ne laissaient aucun doute du séjour des eaux de la mer sur ce terrain stérile. De loin à loin quelques *algarobos*, des *zapotes*, d'une constitution chétive et rabougrie, dont les tiges brûlées, les rameaux ébranchés, et le feuillage ârs et décoloré attestaient tout à la fois l'aridité du sol et le passage dévastateur de l'armée indépendante, étaient les seuls végétaux qui servaient de sombre ornement à cet affreux désert; en vain mes yeux fatigués errèrent sur sa surface, je ne pus y découvrir le moindre brin d'herbe, la plus petite source d'eau. Aussi le voyageur qui a le malheur de s'égarer est-il certain de périr, dévoré par la soif, sur ces plaines sablonneuses, constamment brûlées par un soleil ardent. La nuit ne lui apporte aucun soulagement, car elle est sans fraîcheur, l'atmosphère n'est jamais chargée d'humidité, et le ciel est d'une pureté tellement remarquable, que les astres y brillent du plus vif éclat. Aussi dit-on proverbialement dans le pays : *tan claro, tan brillante como la luna de Payta* (aussi clair, aussi brillant que la lune de Payta).

» M. Otoya nous cita plusieurs exemples de voyageurs égarés sur la plaine de sable qui sépare Payta de Piura, morts victimes de l'imprudence qu'ils avaient eue de se confier à une route aussi mobile que le vent. Les muletiers, habitués à traverser ce désert, retrouvent facilement la trace de leur chemin quand des circonstances imprévues les en écartent. Une poignée de sable est pour eux un moyen de direction aussi infaillible que la boussole l'est en pleine mer pour les navigateurs : car le sable de la route imprégné de la fiente des animaux qui la parcourent constamment, exhale une odeur de fumier qu'elle n'a point hors de cette limite, et qui ne peut tromper le nez exercé d'un muletier péruvien. D'après M. Otoya, le ciel de cette partie du Pérou se couvre rarement de nuages, et plus rarement encore on y jouit du bienfait de la pluie; des périodes de cinq années se passent d'ordinaire sans qu'il en tombe une goutte; et, lorsqu'il pleut, c'est toujours sous forme de

brume ; mais alors la surface de ce vaste désert se revêt d'une manière presque spontanée d'un léger tapis de verdure qui ne tarde pas à être flétri et dissipé par l'action simultanée et dévorante du soleil et du vent.

» Cependant M. Otoya, qui depuis la révolution du Pérou n'avait eu l'occasion de visiter la Rinconada, avait pris une fausse direction, et nous errâmes avec lui quelque temps avant d'atteindre les bords de la rivière la Chira. A l'inspection seule des sommets de la Cordillera, il reconnut qu'il s'égarait, et ce relèvement à vue d'œil lui suffit pour rentrer dans la bonne route. Ce fut ainsi que nous parvînmes dans l'encaissement de la Chira, entièrement formé de sable mouvant. Nous ne trouvâmes point sans peine un sentier qui nous en ouvrit l'accès; car les bords se présentaient partout en pente rapide, et toute leur surface était crevassée et garnie de coquilles fossiles. De même que nous l'avions remarqué sur la falaise qui borde la plage de Payta, nous rencontrâmes des *ostras pennas* (pinnes marines), des *picos* (balanes), des *véneras* (pèlerines). Mais ici les monticules de sable étaient plus nombreux, plus rapprochés, affectant tous une forme constante, arrondis qu'ils étaient du côté qui regarde le sud, et échancrés fortement du côté du nord, de telle manière qu'ils semblaient être formés par les brises du sud, qui soufflent d'ordinaire sur cette côte. Le sable lui-même était plus fin, plus mobile et en couche d'une épaisseur beaucoup plus considérable. Les *algarobos*, les *zapotes* et autres végétaux se montrèrent en plus grand nombre et plus vigoureux au fur et à mesure que nous nous approchions des rives de la Chira.

» Néanmoins, depuis quelque temps l'aiguillon de la soif se faisait sentir, la faible brise qui nous avait accompagnés jusqu'ici ne rafraîchissait plus l'air; le soleil, au milieu de sa course, dardait perpendiculairement sur nos têtes brûlantes; nos chevaux n'avançaient que très-lentement, arrêtés à chaque pas par un sable mouvant, dans lequel ils enfonçaient assez profondément pour nous faire craindre d'être obligés de les abandonner; et parfois des tourbillons de vents subits, faisaient soulever un nuage de sable très-fin qui nous incommodait beaucoup. L'aspect de cette solitude, où le silence de la mort nous entourait, en réveillant dans mon imagination de tristes pensées, me reporta tout à coup à l'époque de la conquête du Pérou par Pizarre; et, en ressentant les atteintes

de la soif que je ne pouvais apaiser, je conçus combien avait dû être grande l'ardeur de ce conquérant, pour n'avoir pas reculé devant l'horreur de ces solitudes. Et ses compagnons entraînés sur ses pas par l'unique passion des richesses! qu'il était donc puissant ce besoin de l'or qui les tourmentait, pour leur faire fermer les yeux sur la faim et la soif qui, dans ces déserts immenses, devaient se montrer à eux à chaque pas, sous les formes les plus affreuses! Et pourtant rien ne les a arrêtés, pas même l'horreur d'être obligés de s'abreuver de sang humain. *Auri sacra fames!* Qu'elle est poignante la pensée que telle fut la devise qui jeta les conquérants espagnols au milieu de ces déserts, d'où ils sortirent chargés d'or, mais tout couverts du sang des innocentes victimes qui les peuplaient. Ah! les guerriers de notre chère France, aux jours de la patrie en deuil, allèrent aussi affronter les sables des déserts! mais ils y furent conduits par l'honorable passion de la gloire, et l'Égypte ne les vit qu'escortés par le noble cortége des sciences et de la civilisation. Cette idée, qui traversa comme un éclair mon esprit, me fit rêver aux beaux jours de ma patrie, et j'oubliai ainsi toutes les scènes de désespoir que l'aspect de cette solitude avait réveillé dans ma pensée.

» Malgré la chaleur qui nous suffoquait, M. Otoya, couvert d'un long chapeau de paille à bords rabattus, tenait un cigare à la bouche, toujours allumé, et ne cessait de nous répéter que le meilleur moyen de n'avoir point soif sur une route pareille était de fumer constamment. A tort ou à raison, nous ne voulûmes point user de son spécifique, que nous présentons à la méditation des physiologistes.

» Enfin, à nos regards s'offrit au loin un petit village indien. Nous nous en approchâmes; il était composé d'une centaine de cabanes couvertes de chaume et construites avec un peu de terre et des cannes; nous n'aperçûmes aucun des habitants qui, en ce moment sans doute, jouissaient du plaisir de la sieste. Nous nous rendîmes de là à l'habitation du curé, qui apparaissait à une grande distance, et où M. Otoya comptait prendre des informations sur la route qu'il avait à tenir pour arriver plus promptement à la propriété de M. Helguero. Le curé était absent, mais un domestique indien, revêtu d'un pantalon et d'une jaquette de toile bleue, s'y trouva heureusement, pour nous donner les indications néces-

saires. Alors, certains de la direction que nous avions à suivre, nous donnâmes de l'éperon dans le flanc de nos chevaux; et courant à travers les caroubiers et les monticules de sable, harassés de fatigue et mourant de soif, nous atteignîmes les limites de la Rinconada. Un portail de bois, près duquel on voyait une cabane et une fabrique de tuiles et de moellons, ne nous arrêta que l'instant qu'il fallut pour l'ouvrir; et à nos regards satisfaits s'offrit une allée de superbes *algarobos*, dont le feuillage épais formait une voûte impénétrable aux rayons du soleil.

» Il n'appartient pas à notre plume de peindre, mais bien à l'imagination des lecteurs de concevoir combien agréables et vives furent les émotions que nous éprouvâmes une fois que nous eûmes pénétré dans l'enceinte de la Rinconada, où nous n'avancions que sous des berceaux d'une végétation luxuriante, ranimés par la fraîcheur de l'ombre, réjouis par l'aspect continu du feuillage épais et verdoyant marié à des milliers de fleurs odorantes, enchantés par le ramage mélodieux d'une multitude d'oiseaux divers qui, voltigeant de branche en branche, charmaient encore notre vue par l'éclat de leur plumage; contraste sublime et bizarre d'une nature puissante! A deux pas de là le silence du désert et l'épouvantable aspect d'un terrain sablonneux et brûlant; ici les délices du frais et de l'ombre joints à la douce mélodie des chantres de la nature, et la vue enivrante d'un sol couvert de toutes les richesses de Flore et de Pomone! Sous ces bocages sombres, la cigale mêlait son cri monotone à la voix musicale des oiseaux; une espèce de quadrupède à pelage bleuâtre, de la taille et de la forme d'un écureuil, sautillait à travers leurs branchages touffus, et, sur le sein des fleurs, qui les couronnaient, étaient suspendus une foule d'insectes, parmi lesquels brillaient de grands et superbes papillons.

» M. Helguero nous fit un accueil plein de cordialité; entouré d'une noble famille, il nous apparut comme un patriarche des premiers temps du catholicisme. Cousin germain du général La Serna, alors à la tête d'une petite armée royaliste qui marchait contre Lima, il faisait des vœux pour le rétablissement de l'autorité du roi *Fernando*, et il accueillait chez lui les défenseurs malheureux de cette cause. Le matin même, une famille entière, émigrée de Guayaquil, avait trouvé auprès de lui un refuge. L'isolement de son habitation et l'indifférence des habitants de cette partie du

Pérou pour la cause de l'indépendance, lui permettaient de remplir avec moins de risque les devoirs sacrés de l'hospitalité envers d'infortunés fugitifs.

» La propriété de M. Helguero est située, ainsi que je l'ai déjà dit, sur les bords de la rivière la Chira, à quatre lieues de l'embouchure. Le corps de logis s'élève à une petite distance de la rive. C'est une grande maison construite en briques et crépie à la chaux, à un seul étage, avec un rez-de-chaussée vaste et commode, et un balcon en bois grossièrement travaillé, sur la façade qui regarde la rivière, et d'où la vue s'étend sur un jardin délicieux. Là se trouvent réunis le bananier, le cocotier, le papayer, l'oranger, le citronnier, le goyavier, le grenadier, le figuier et les sandias (melons d'eau); le terrain paraît être d'un excellent rapport. On y cultive le cotonnier, le maïs, le riz, la canne à sucre, le tabac. Enfin, cette propriété, par sa position et sa fertilité, livrée à des mains plus industrieuses, serait une riche mine pour la fortune du possesseur, qui n'en retire maintenant que ce qui est nécessaire à l'entretien et à la subsistance de sa famille et de ses gens; on y élève des volailles et des cochons, et le gibier y est abondant. En face du corps-de-logis est une aire au milieu de laquelle est plantée une grande croix de bois élevée sur quelques gradins de briques. Comme dans toutes les habitations des colons espagnols, c'est au pied de cette croix que la nombreuse famille de ces lieux, entourée de tous ses domestiques et de ses paysans, vient, matin et soir, adresser de longues et ferventes prières au Seigneur.

» Après le dîner, qui fut plus remarquable par la quantité des plats que par la composition des mets, dont la préparation n'était guère de notre goût, toutes les personnes des deux sexes armèrent élégamment leur bouche d'un cigare, et allèrent sur le bord de l'eau, dans un endroit consacré au repos, goûter le plaisir de fumer nonchalamment étendues sur des nattes, à l'ombre des massifs de verdure formés par des saules superbes, de gigantesques *algarobos*, et au doux murmure des eaux fangeuses de la Chira.

» D'après M. Otoya, cette rivière prend sa source dans la montagne de Gaunguabanba. Elle est grossie par les eaux du fleuve Maranan, qui, dans la saison des pluies, arrose dans ses débordements les terres adjacentes et forme des torrents qui vont se perdre dans la Chira. Elle a environ quatre cents pieds de largeur à son

embouchure ; sa plus grande profondeur est ordinairement de deux brasses à deux brasses et demie. Elle est habitée par des crocodiles qui ont jusqu'à quatre vares de longueur. Ces animaux se trouvent en très-grand nombre à l'embouchure qui est obstruée par des bancs de sable mouvant. Ils remontent d'ordinaire la rivière et dévorent les bestiaux qui viennent s'y désaltérer ; ils n'épargnent même point les jeunes Indiens qui se laissent quelquefois surprendre, lorsqu'ils viennent le soir puiser de l'eau, dont la vente est un petit commerce assez lucratif pour les habitants des villages environnants. Le transport se fait sur des ânes et dans de grandes callebasses. Nous rencontrâmes, sur notre route, plusieurs caravanes d'âniers, qui avaient tous l'air bien misérable. Les eaux de la Chira ne nourrissent que quelques espèces de poissons ; on ne m'en a cité que deux qui sont recherchés des habitants : le chabot et un autre que les colons désignent sous le nom de bagret.

» Pendant que chacun causait et fumait sur les rives de la Chira, nous traversâmes cette rivière dans une pirogue conduite par un seul Indien ; et, guidés par M. Otoya, nous fîmes une course jusqu'au village d'Amosape. Nous suivîmes environ un quart d'heure un chemin tracé au travers de bois épais.

» Amosape se trouve à trois lieues de l'embouchure de la Chira. Il est situé dans l'encaissement de cette rivière au pied d'un morne qui en forme le couronnement, et dont les rochers, découpés et isolés, semblent attester quelque ancien écroulement occasionné soit par le débordement des eaux, soit par des tremblements de terre. Il renferme une population de deux mille âmes, qui est presque entièrement composée de familles indiennes. Les maisons ne sont que de véritables cabanes bâties en *cannitas* et en terre, ayant des nattes pour couvertures. Quelques-unes sont crépies à la chaux. Les rues sont droites. Il y a une grande place sur laquelle on voit une église, le seul bâtiment qui attire l'attention dans un endroit aussi misérable. Le peuple, assis sur le seuil des portes, respirait tranquillement la fraîcheur du soir. La bonté et la douceur formaient le caractère dominant de la figure de ces pauvres Indiens. Étrangers à tout esprit de parti, loin des principaux lieux où retentissent les fureurs du despotisme et de l'indépendance, ils vivent paisibles, et, dans la simplicité de leurs coutumes, se trouvent satisfaits de leur sort.

» M. Otoya me cita le nom de plusieurs autres villages pareillement bâtis comme celui d'Amosape, dans l'encaissement de la Chira, mais rapprochés des hauteurs sur un terrain sablonneux, où ne croissent que des algarobos. Tels sont :

» La Guaja, à cinq lieues de l'embouchure de la Chira, avec une population de deux mille âmes, et une église paroissiale desservie par un curé;

» La Chira, à six lieues de l'embouchure de la rivière qui lui donne son nom, avec une population de mille âmes, sans église. Les Indiens dépendent du village précédent pour tout ce qui a rapport à la religion;

» Punta, à neuf lieues de l'embouchure, renferme environ trois mille cinq cents âmes, et possède une église paroissiale.

» Tous les habitants de ces villages, principalement composés d'Indiens, sont cultivateurs. Ils font, avec la ville de Piura, un petit commerce qui, sans les enrichir, leur fournit au moins les étoffes consacrées à l'entretien de leurs vêtements et les nécessités communes de la vie. Ils y transportent du coton, du maïs, du riz, des bestiaux, du gibier, des fruits et même de l'eau, dont Piura manque ordinairement durant la saison de l'été; la rivière qui lui en fournit étant à cette époque à sec, et les habitants ne pouvant se procurer qu'une eau désagréable en creusant des puits dans son lit. Ils cultivent aussi la canne à sucre; mais ils n'en tirent pas un grand parti; car ils sont dépourvus des machines indispensables pour la fabrication du sucre. Ils composent avec le jus de la canne, mêlé à une certaine quantité d'eau et d'anis, une liqueur qui est estimée et recherchée. J'en ai goûté chez M. Helguero; elle est forte et assez agréable. Ils extraient aussi du maïs une boisson appelée *chicha*, dont le peuple fait beaucoup de cas. Les Indiens de ces villages sont sobres, ont un tempérament sec, et jouissent en général d'une bonne santé. Comme chez eux personne n'exerce l'art de guérir, ils sont eux-mêmes leur médecin. Ils tirent de la Cordillera, et surtout des montagnes de Piura, une plante appelée dans ce pays *chininga*, dont la racine est un excellent fébrifuge; elle est même, à ce qu'on m'a assuré, un remède souverain contre la fièvre jaune. J'ai vu une dame de Piura, qui m'a certifié avoir été elle-même atteinte de cette dernière maladie; que, privée du secours d'un médecin, elle avait fait usage de la racine de chi-

ninga, et qu'elle avait été radicalement guérie en deux fois vingt-quatre heures. Cette racine, fraîchement cueillie, jouit d'une vertu plus spécifique contre les fièvres. On trouve sur les mêmes montagnes le *chuquirao*, qui a les mêmes propriétés que la racine de chininga. On s'en sert en faisant infuser, de même que le thé, les feuilles et les fleurs.

» Comme le soleil disparaissait de l'horizon, nous quittâmes le village d'Amosape, et retournâmes à la Rinconada. Nous y arrivâmes au moment où la nuit, ayant dissipé les derniers rayons du jour, resplendissait d'étoiles, et pendant que la cloche de l'habitation rappelait aux habitants de la Rinconada que l'heure de la prière était arrivée. M. Helguero, entouré de sa famille et de ses hôtes, debout sur le balcon, promenait sa vue tout autour de la place où s'élevait la croix; et, semblable au berger qui, revenant des pâturages, arrêté sur le seuil de sa cabane, compte les brebis qui rentrent au bercail, dès qu'il fut assuré que personne ne manquait à l'appel de la cloche, il s'agenouilla et fit signe à son fils aîné de commencer la prière du soir. Le bruit sourd qu'avait produit jusqu'alors le caquetage de cette réunion d'hommes et de femmes cessa aussitôt, et fut remplacé par un silence profond qui répandit sur tout le lieu quelque chose de mystérieux et de sacré. Le signe de la croix fut répété un instant après par toutes les bouches. Le fils de M. Helguero récita seul, à haute voix, le *Credo* et le *Confiteor*, chanta, le chapelet à la main, les litanies de la sainte Vierge; et après en avoir parcouru tous les grains, il dit un acte d'adoration avec l'expression de la plus profonde piété. Sa voix était suivie d'un bruit religieux semblable au vent léger qui murmure à travers un épais feuillage, occasionné par la répétition que chaque assistant faisait de ces prières sur un ton très-bas.

» Cette scène religieuse, qui se passait à la face du ciel, dans le silence de la nuit, à l'ombre vacillante des riches et superbes végétaux, dont le feuillage était vivement éclairé par les rayons éclatants de la lune, qui roulait suspendue à la voûte céleste comme le flambeau magique du temple de la nature, fit sur mon cœur une impression indéfinissable, dont les âmes pieuses seules pourront se former une idée, et me plongea dans une sorte de rêverie mystique, qui se prolongea bien longtemps après la fin des prières, et dont je ne fus retiré que par les cris de joie que

poussaient autour de moi les personnes qui, tantôt prosternées au pied de la croix, avaient montré tant de recueillement dans leurs saintes adorations. Je ne fus pas peu surpris de leur gaieté folle et de leur appel répété à des jeux innocents. Les jeunes gens des deux sexes formèrent un cercle joyeux, et le Christ, naguère témoin des chants sacrés de leur piété ardente, le fut aussi de leur joyeuseté et de leurs amusements folâtres. L'air retentit de leurs chansons profanes; et, dans leurs rondes à gais refrains, foulant la pelouse à pas cadencés, les jeunes filles, vives et légères, entraînées par la pétulance de leurs partners, se trouvaient pressées entre leurs bras et payaient d'un doux baiser leurs piquantes agaceries. Ces gracieuses hostilités n'entraînaient aucune bouderie, et excitaient au contraire des éclats de rire redoublés, expression vraie de l'humeur joviale de cette troupe aimable; aucune pensée criminelle ne se mêlait à leurs jeux, où la gaieté présidait seule dans toute sa pureté; c'était enfin comme aux premiers âges de la nature. Tous ces amusements qui, par le confiant abandon des personnes jeunes qui y figuraient, n'auraient pas eu l'approbation d'un casuiste, ou auraient exercé la médisance des beautés timides, mais éclairées de l'Europe, continuèrent la soirée entière avec toute la simplicité et la naïveté de l'innocence. L'heure du souper, que l'on servit à neuf heures et demie, y mit fin, et aussitôt après chacun se retira dans le lieu où l'on avait établi sa couche.

» Fatigué de mes courses de la journée, j'allai me jeter sur un lit de repos que l'on avait dressé dans une chambre qui donnait sur le balcon, et, après avoir contemplé quelque temps l'aspect riant du ciel, dont la pureté égalait le vif éclat des étoiles, je m'endormis profondément. Je fus bercé pendant mon sommeil de rêves agréables qui me retracèrent les plaisirs du soir. Le lendemain, debout bien avant l'aurore, j'allai sur les rives de la Chira attendre le réveil du jour; et, dans une courte promenade, je goûtai toutes les délices que peuvent produire sur un cœur satisfait, étranger aux ennuis et aux voluptés des grandes villes, le silence des bois, la fraîcheur de l'ombre du matin, l'aspect d'une nature riche et riante, le murmure des eaux à courant rapide, la vue majestueuse d'un ciel pur sur lequel se projetaient les flots de lumière du soleil levant, la voie mélodieuse des peuplades bocagères qui, saluant le lever de l'astre du jour et secouant leurs ailes, voletaient sans

crainte aucune de ma présence, et répétaient à chaque instant leur chant simple et gracieux, comme le paysage qui m'environnait.

» Je quittai ce lieu charmant avec regret, car l'heure était venue de retourner à bord de *la Coquille*. Nous nous empressâmes de prendre congé de l'obligeant M. Helguero et de sa nombreuse famille; et, guidés de nouveau par M. Otoya, cette fois, sans nous tromper, nous prîmes la route directe de Payta, où nous arrivâmes dans l'après-midi du 19. »

La population de Payta peut être évaluée à quinze cents habitants. Cette bourgade occupe un angle de la baie sur la déclivité du rivage, et se trouve bâtie en amphithéâtre. La plupart des maisons sont des cabanes construites avec des *cannas bravas*, tiges de bambous, de quinze à vingt pieds de longueur, sur un diamètre de cinq pouces, et qui jouissent de la propriété de durer un siècle sans se détériorer. Les interstices de ces roseaux sont remplis de terre glaise ou de sable argileux, assez imparfaitement toutefois, pour faire ressembler leurs parois à un crible. Les toitures en joncs des marécages, apportés de loin, sont supportées par des tiges de bambous aussi solides que gracieuses et légères. L'air pénètre de toute part dans ces simples demeures démunies de meubles, et où sont accrochés quelques ustensiles grossiers de ménage. Les maisons des personnes notables sont édifiées avec des fragments de grès coquillier, que surmonte une varangue formant galerie au premier étage. Sous cet abri, les habitants vont respirer la fraîcheur, et se délasser chaque soir des fatigues du jour. Comme chez le peuple, nul meuble *confortable* destiné aux commodités de la vie, nulle décoration, ne viennent détruire la nudité repoussante de ces asiles qui ressemblent à nos corps-de-garde : quelques nattes, jetées sur un demi-plancher en bois mal dégrossi, et à peine élevé au-dessus du sol, servent de lit pour la nuit, de bergère pour le jour, à tous les membres de la famille. Toutefois le hamac, ce lit mobile et voluptueux, si bien accommodé aux habitudes efféminées des créoles, est le meuble de première nécessité dans chaque maison. Son tissu est d'une rare finesse, et les ouvriers de Guayaquil sont en réputation pour leur confection. Pour en finir avec le mobilier d'un Péruvien de Payta, je dois dire que l'habitation du gouverneur fut la seule qui ait fait exception à ce que je viens de dire; nous y vîmes en effet quelques bancs placés autour d'une grande salle de

réception, dont une table occupait le milieu, et quelques fauteuils gothiques les angles. Faudrait-il ajouter foi au dire de M. Otoya, capitaine du port, qui assura à chaque officier de l'expédition de *la Coquille,* que ce dénûment absolu devait être attribué à lord Cochrane, par les ordres duquel des soldats brisèrent tous les meubles des habitants de Payta, après la prise de cette ville, dans le but d'assurer le placement des objets domestiques dont se trouvaient chargés deux navires anglais mouillés sur rade avec son escadre. Cette supposition injurieuse m'a paru gratuite, et je la donne comme je l'ai reçue et pour ce qu'elle vaut.

Les gens du peuple sont dans la misère la plus grando. Leur existence est celle d'une abjection profonde, entretenue par une insigne paresse et une dégoûtante malpropreté. Certes, les demeures des insulaires de la mer du Sud l'emportent de beaucoup sur celles de ces hommes dits civilisés. Une chaudière en fer, des vases façonnés avec des coques de calebasses desséchées, un hamac grossier en fils tirés de la pitte ou du brou de palmier, composent toute la fortune mobilière d'une famille.

Les rues de Payta sont droites, et les cabanes, placées sur deux ou trois rangs, sont rapprochées et interrompues entre elles pour laisser entre certains carrés des passages étroits. Quelques magasins consacrés au service public bordent la mer, et un débarcadère très-commode a été jeté sur la plage : dans la partie méridionale, sont des chantiers pour des petits navires, et deux bâtiments caboteurs étaient, pendant mon séjour, en construction. Pour cette faible population on n'a bâti que deux églises! Bien que couvertes de chaume, ce sont les monuments les plus somptueux de ce misérable endroit, et l'intérieur y brille encore de ce luxe dont les temples catholiques, et surtout ceux d'Espagne, ont la vaine et futile manie de se parer. Des feuilles d'argent battu reluisaient sur le devant du maître-autel; mais les confessionnaux attirèrent surtout mes regards. Bien différents de ceux exigés en Europe par la bienséance, et qui isolent les dévotes par une épaisse cloison fermée, ces tribunaux de la pénitence ne se composent, à Payta, que de fauteuils amples et complétement découverts; de sorte que, pressé par celle qui se confesse, le ministre peut en paix agacer ses sens, les enflammer, et celle-ci ne peut jamais dérober ses traits, lors même qu'elle essaierait de le faire, aux regards des moines lubri-

ques qui composent la plus grande partie (et, sans le respect humain, je dirais la totalité) du clergé espagnol américain. La ferveur des femmes, pour les cérémonies de l'Église, est très-prononcée, et l'usage de prier sur des nattes jetées sur la pierre froide du parvis, semble promettre une componction plus profonde, une méditation religieuse plus sentie; mais, fanatisées dès leur enfance, ces pratiques minutieuses sont devenues, pour les dames, une momerie, un rôle qu'on remplit pendant quelques heures, et qu'on oublie dès qu'on franchit le seuil du tabernacle. L'habitude de placer dans les églises les sépultures des gens qui peuvent payer leurs places dans ces saints lieux, est très-encouragée par le clergé. Les dépouilles dont on ne peut retirer aucun salaire sont enfouies, sans cérémonie, à quelques pas de la bourgade. Payta est le seul endroit où j'entendis avec plaisir le bourdonnement des cloches appelant les fidèles à la prière, bruit partout assourdissant, et qui, à Payta, était remarquable par une cadence régulière et par une harmonie de timbres très-divers, dirigés avec beaucoup d'habitude, et je dirai même de goût. Cinq prêtres et un curé desservent ces deux églises, et ont pour auxiliaires quelques capucins. Le curé était un tout jeune homme, à visage de chérubin, ce qui est rare dans les constitutions espagnoles, et n'ayant d'apparence religieuse extérieure que la tonsure. Il avait au reste la réputation d'un galant déterminé. Enfin, les habitudes des naturels, relativement à leurs idées religieuses, et dût la Sainte-Hermandad inscrire mon nom en lettres rouges, ne sont que des formes purement extérieures de culte, qui m'ont paru la plus grave affaire d'un créole espagnol; mais, en dépit de cette ferveur apparente, malgré cette multiplicité de prières, rien n'y est plus rare que la vraie dévotion. Les églises sont pour ces peuples un théâtre où l'on se rend pour consommer quelques heures, se montrer et se parer d'un masque hypocrite. C'est un *passeo,* où les filles font des cours réguliers de galanterie; c'est un lieu où règnent, avec despotisme, l'ignorance la plus absolue et le fanatisme le plus égoïste.

Payta, ainsi que je l'ai déjà dit, est un endroit très-commode pour l'introduction des objets de contrebande; elle s'y fait presque ouvertement, et les autorités ne dédaignent même pas d'y prendre part. Les prêtres eux-mêmes l'encouragent, parce qu'ils y trouvent leur compte, et d'ailleurs les commerçants, familiarisés avec les

préjugés des habitants, n'oublient point de les faire tourner à leur avantage. C'est ainsi que pendant mon séjour, un navire américain, dont le chargement consistait en étoffes et en articles de modes calqués sur les produits de France, vint mouiller sur la rade. Il déclara se rendre à Guayaquil, et, par conséquent, ne relâcher à Payta que pour renouveler quelques provisions. Or, par ce moyen, point de déclaration de chargement à faire, point de droits de douanes à payer, point de visites ostensibles; sa cargaison cependant devait s'écouler par Payta et Piura, dans l'intérieur du Pérou, car telle était sa destination. Le capitaine glissa de l'or dans les mains des autorités militaires et des douanes, puis adressa aux églises, comme un témoignage de remercîment pour la bonne réception qu'on lui a faite, un christ moulé en pâte de carton, peint et verni avec un très-grand soin, et un enfant Jésus, de même composition. Des vêtements ornés de clinquants étaient destinés à renouveler ceux des anciens saints qui étaient ternis dans les niches qu'ils occupaient. La population entière fut émerveillée d'un tel présent, et assista, comme à un jour de fête, au débarquement de ces reliques, que des embarcations pavoisées et remplies de musiciens furent chercher : des pétards, des coups de fusil saluèrent leur arrivée sur le rivage, et témoignèrent de l'allégresse générale. Comme on le conçoit facilement, le capitaine fut très-longtemps à renouveler quelques livres de légumes secs dont il avait besoin, et sa cargaison s'écoula tout entière dans le pays, sans que le trésor de la république en retirât un sou. Certes, cette image de carton fut une vraie providence pour le traficant protestant ou luthérien qui basa sur elle le succès lucratif de son expédition lointaine.

La population de Payta est presque exclusivement composée de Péruviens issus des anciennes familles indiennes, ou de métis, produits par le croisement des aborigènes avec des nègres transplantés d'Afrique. Les blancs y sont en petit nombre, et y forment une caste privilégiée, qui professe un souverain mépris pour le peuple, qui tient d'elle tous ses vices. L'administration du pays est soumise à un gouverneur qui a sous sa juridiction le capitaine du port et les divers employés du fisc. Il n'a au reste aucune force armée à sa disposition, bien qu'un arrêté ait prescrit de former une compagnie de garde nationale, de tous les hommes en âge de porter les armes; l'aptitude au service militaire de la population n'était point

assez grande pour que cette milice essayât même de se réunir sous les drapeaux. L'emplacement du vieux fort est tout ce qui reste du système de défense établi sous le gouvernement espagnol ; les canons qui couronnaient la hauteur, ont été enlevés par l'escadre de lord Cochrane. Les anciens règlements des vice-rois, dont le but avoué était de ne jamais mettre la population indienne à même de se soulever, exemptaient du service militaire les Péruviens d'origine. Il en est résulté de la part des gens de cette race, une docilité et une soumission telles, que le visage d'un blanc suffit pour inspirer la terreur et les contenir dans les bornes de l'obéissance passive. Cependant, ce n'est pas sans avoir le cœur ulcéré contre leurs dominateurs, qui se réservent l'or et l'oisiveté, en leur léguant le travail et la misère, que ces Indiens supportent le joug sous lequel ils courbent la tête depuis de longues années, et que les républicains n'ont point allégé. Aussi ces hommes simples regrettent-ils le gouvernement de la métropole, qui leur offrait des garanties pour la vente de leurs récoltes, en même temps qu'ils trouvaient un repos et une sécurité que l'état permanent de guerre amené par le nouvel ordre de choses, a compromis.

Les habitudes à Payta ont une teinte de localité bien plus prononcée que partout ailleurs. L'isolement des familles sur un point défavorisé, l'infécondité du sol, le manque d'industrie et de ressources commerciales, impriment sur le type humain un cachet qui n'a rien de flatteur. Un seul mot est dans toutes les bouches, *la plata ;* l'argent est le dieu des Européens transplantés dans cette misérable bourgade : toutes les idées sont dirigées vers les moyens de s'en procurer, quels qu'ils soient. La classe riche, ou du moins celle qui passe pour telle, n'a aucune instruction, aucun sentiment de dignité. Son ignorance des usages et de la simple politesse fait mal ; sa lésinerie est dégoûtante ; sans cesse à mendier des présents, solliciter des invitations à dîner à bord des vaisseaux, à peine accorderait-on à l'étranger qui débarque un verre d'eau pour se rafraîchir. Un besoin de toilette dévore les femmes, et tous leurs sens sont en émoi à la vue des colifichets gracieux préparés en Europe, par les modistes les plus famées. Nos vaudevillistes peignent le cachemire comme le talisman auquel ne savent résister maintes Parisiennes fashionables ; mais à Payta il n'est peut-être pas une seule demoiselle qui ne succombât à l'offre d'une robe de

soie. C'est donc avec un empressement inouï que les dames affectionnent les soieries, les crépons, les dentelles et les blondes que les Américains ou les Anglais y débarquent. Leur mise sous ce rapport est riche sans doute, bien que les étoffes qu'elles recherchent soient plutôt des tissus beaux en apparence, que remarquables par leur valeur intrinsèque. Leur teint basané, l'embonpoint précoce qui surcharge la corpulence des mères, ne concourent point à donner aux dames de Payta ni la grâce ni la fraîcheur qui captivent les yeux. Leurs charmes rapidement amollis par l'influence d'une chaude température, n'ont pas recours au dérangement furtif d'un fichu indiscret, mais au contraire sont étalés au grand jour sans voile et sans embarras. Leur chevelure tressée en longues mèches flottantes sur le dos et arrêtées par des nœuds, n'a pour ornement que quelques fleurs artificielles ou bien les corolles suaves d'un mongorium appelées *margaritas reyas,* dont la blancheur contraste avec le noir de jais qui la teint. C'est par la petitesse des pieds et par la couleur et la longueur des cheveux que les créoles brillent; ce sont leurs charmes les moins contestables, bien qu'elles les gâtent en les frottant avec trop d'abondance de pommades parfumées qui les couvrent d'un vernis onctueux.

Cette petitesse du pied, si estimée des Espagnols, est l'objet principal de la coquetterie d'une créole. Aussi la chaussure la plus fine, la plus parfaite de formes, est pour chaque femme le résultat de l'étude et de soins, et pour faire des conquêtes, c'est sur la délicatesse de cette partie que toutes fondent leurs prétentions. Aussi n'est-il pas rare de rencontrer des dames dont les extrémités, loin d'avoir été favorisées du ciel, sont lourdes et grossières, et cependant serrées et étranglées dans un soulier que la peau déborde de toutes parts. Celles qui se martyrisent ainsi peuvent à peine marcher et rappellent les Chinoises, qui poussent les prétentions aux petits pieds jusqu'à plier les doigts sous la plante pour raccourcir leurs pantoufles d'autant!!! Certes, des coutumes et des usages relatifs à l'art de plaire, on ne saurait disputer; mais ce qui est positif du moins, c'est que chaque peuple, chaque grande famille, s'est fait un type relatif d'agrément extérieur dont il serait bien difficile de le faire départir.

Dans les chapitres précédents j'ai déjà parlé de l'extrême *désinvoltoure* des femmes du Chili et du Pérou. Celles de Payta et de

Piura, que nous eûmes occasion de voir dans des réunions de danses, l'emportaient encore de beaucoup par ce je ne sais quoi d'effronté dans la démarche, qui est moins que de la grâce, et plus que de la volupté. Créoles et d'origine espagnole, n'ayant nuls préjugés moraux, de plus, dévotes et sans culture intellectuelle, ces femmes livrées au désœuvrement et à l'influence d'une température qui excite aux plaisirs des sens, ne songent, ne pensent, ne respirent que pour l'amour. Aussi ont-elles adopté les belles manières de Guayaquil, qui consistent à se balancer en valsant de la manière la plus libre. Leur conversation ne souffre pas de gaze, et la timidité décente d'un homme bien élevé, n'y est que niaiserie ridicule. Leurs gestes, leurs propos, sont de lestes agaceries. On conçoit que des habitudes si familières sont du goût des marins que la navigation transporte sur ces rivages, où leur séjour ne doit être que de courte durée; et bien que la beauté y soit rare, la facilité des liaisons, un abandon sans réserve, une conversation ardente ont pour cette classe cosmopolite un charme que d'autres avantages ne sauraient balancer.

Un usage, qu'il est à désirer que nos élégantes Parisiennes n'adoptent jamais, est universellement suivi par le beau sexe péruvien, du moins dans toute la province de Piura. Qu'on se figure une salle de bal remplie de femmes de tout âge, dans le costume le plus recherché : des fleurs couronnent leur tête ; des vêtements légers voilent à peine leurs corps ; et leur gorge est, ainsi que leurs bras, dans une complète nudité. Mais l'œil cherche en vain à saisir l'ensemble des quadrilles ; toutes les danseuses depuis la *Ninna* la plus enfantine, jusqu'à la grand'maman, assises comme tapisserie sur le pourtour de l'appartement, exhalent avec délices des colonnes de fumée qui montent lentement vers le ciel. Une atmosphère de tabac, imprégnant de son odeur nauséeuse les tissus, intercepte les rayons visuels, et émousse l'odorat. Chaque bouche est armée d'un cigare, dont le feu, sous les pas de chaque danseuse, ressemble à des bluettes qui jaillissent et se croisent en tous sens. Certes, n'y aurait-il pas de quoi effaroucher mille fois les amours, que de voir des lèvres vermeilles quitter une feuille de tabac roulée pour donner ou recevoir un baiser !....

La vie d'une femme de la classe fortunée s'écoule donc dans la sieste, le caquetage, le hamac ou le repos le plus absolu ; et, à part

le sommeil, leur bouche n'abandonne que rarement le cigare; mais si les jeunes demoiselles bien élevées n'en fument que vingt par jour, les femmes ne vont jamais à moins de quarante. Ces cigares, dont le tabac est assez doux, sont de forme semblable à ceux de France. On les porte soigneusement renfermés dans une sorte d'étui très-orné, placé au milieu du sein. Les hommes, en revanche, ne fument guère que la cigarette de papier. Quant aux femmes, elles avaient autrefois une habitude encore plus dégoûtante, bien qu'elle ne soit pas complétement éteinte, car j'ai vu plusieurs dames qui la pratiquaient journellement, et cette habitude n'était rien moins que de mâcher le tabac en carotte, ainsi que le pratiquent les matelots européens, qui appellent cela *chiquer*. Un sac élégamment orné, suspendu à la ceinture, renfermait cette préparation, si peu appropriée à la bouche d'une fille.

La mode généralement suivie dans l'habillement des femmes, consiste en une robe aussi décolletée que possible, et sans manches, que maintient sur l'épaule une touffe de ruban; de sorte que le bras est nu jusqu'à l'aisselle : envelopper les formes de la beauté sous un voile officieux, avive l'imagination qui leur prête ses prestiges; mais n'avoir rien à désirer l'éteint complétement. Aussi cette nudité n'a rien de favorable pour le beau sexe, à très-peu d'exceptions près. Les femmes âgées, presque toutes surchargées de graisse, due à leur vie molle et indolente, sous l'influence d'une haute température, sont d'une flaccidité dégoûtante. J'ai dit que le hamac mobile, suspendu dans le milieu de l'appartement, était en permanence. Il sert à faire la sieste, et à abréger, par ses molles ondulations, les heures trop longues de la journée. On y étale ses grâces dans des postures que la décence ne dirige pas toujours; on y cause, étendue près d'un cavalier favorisé, que les plis du hamac pressent fortement contre la fille de la maison, maîtresse de ses actions, car les pères et les mères ne trouvent jamais à redire aux préférences, aux soins, lors même qu'un mariage ne doit pas être le résultat présumé d'une intimité aussi grande. Les hommes sont joueurs et libertins. La demeure du commandant du port, où les officiers de la corvette se réunissaient parfois, était un tripot, où un grand nombre d'habitants, de la plus vilaine mine, jouaient gros jeu, le jour et la nuit, sans désemparer, et les plus acharnés de la bande me parurent être des

capucins et des douaniers, plus en fonds probablement que leurs coassociés.

Les dames riches de Piura viennent chaque année prendre des bains de mer à Payta : on s'y donne des rendez-vous pour satisfaire à ce plaisir, et cette bourgade est alors animée par les visiteurs. Les baigneurs et les baigneuses se mettent dans l'eau vers neuf heures du matin et à quatre heures du soir, mais sans cérémonie et sans grandes précautions. Les bains se prennent sur les grèves sablonneuses, devant tout le monde, hommes et femmes réunis. Les premiers conservent un caleçon, et les dernières s'enveloppent d'une simple jupe de laine. Si les gens de la classe plus relevée ne font pas plus de façons, on conçoit que la populace se gêne encore moins; mais rien ne prévient en faveur de celle-ci : sa physionomie est laide et flétrie par la misère.

Le village de Colan, bâti au milieu d'une vaste plaine sablonneuse, gît au nord de Payta, à une distance d'environ trois lieues. Quelques mimeuses à tiges tortueuses, à feuilles grêles composent toute la verdure que l'œil aperçoit sur la teinte brûlée d'un sol arénacé et mouvant. Les indigènes ont été contraints de transporter leurs cabanes en ce lieu pour éviter les effluves des marécages qui les moissonnaient chaque année, sur les bords d'un ruisseau où le village avait été primitivement établi. Les alentours de cette rivière, couverts de limon, sont très-fertiles, et c'est là que les habitants de Colan ont établi les cultures dont le produit alimente en partie Payta. Toutefois, bien que le séjour de la population soit temporaire en ce lieu, que les cultivateurs ne s'y rendent que pour les semis ou les récoltes des denrées que produisent ces propriétés, on remarque que la plupart des familles offrent un état sanitaire peu satisfaisant, et que les fièvres font parmi elles de grands ravages. Des Péruviens de race pure forment la population de Colan. Le gouvernement espagnol leur permettait de se nommer un cacique, sorte de chef dont la juridiction a la plus grande analogie avec les fonctions de maire de nos communes rurales. Ce chef ne peut être toutefois nommé que pour un temps limité, et ne peut être toutefois réélu qu'après être resté sans fonctions. Ces paisibles Américains convertis dès les premiers temps des conquêtes espagnoles dans le Nouveau-Monde, par les missionnaires, isolés sur un point où les communications avec l'intérieur sont rares, et

celles des étrangers presque nulles, sont d'une grande simplicité de mœurs. Deux seules classes existent parmi eux : les pauvres, qui s'adonnent à la pêche, et tirent de la mer leur subsistance, et les cultivateurs, qui possèdent les terres arrosées par le Rio de Chira, ou placées dans les vallées et les gorges des montagnes qui se développent à quelques lieues au nord de Colan. Les Péruviens montagnards presque tous alliés à ceux de Colan, ont encore plus rarement que ces derniers, occasion de renouveler leurs idées, stationnaires et paisibles depuis des siècles. C'est de Colan ou de Lambayec que les habitants de Payta retirent, par le moyen des mulets, non-seulement les légumes frais, le lait et les provisions journalières, mais même l'eau qui sert de boisson et que réclame le service usuel des ménages. Deux ou trois familles d'origine européenne et par cela même très-fières de ce titre, habitent Colan, où les naturels les entourent d'un grand respect, bien qu'ils évitent avec grand soin de contracter alliance avec elles. Les Péruviens de ce district forment entre eux une tribu dont le nombre des membres s'accroît sans cesse, parce que les lois les exemptent du service public, et de tout engagement militaire.

Je visitai Colan, par une de ces journées brûlantes des tropiques; la chaleur que nul souffle aérien ne tempérait, était reverbérée avec une puissance extraordinaire sur la surface nue de cette partie de la côte. Le thermomètre marquait quarante-six degrés centigrades, et le sol était assez échauffé pour qu'un chien embarqué en France, et mon fidèle compagnon de route, exprimât par ses plaintes toute l'incommodité qu'il éprouvait à marcher sur ce sable brûlant. Arrivé à Colan, je me trouvai au milieu d'une population fortement empreinte des caractères typiques de sa race. Les Péruviens que j'examinais n'étaient point, il est vrai, ceux que Pizarre dominait avec le fer et le feu; mais bien que des moines fanatiques et ignorants aient dénaturé leur physionomie morale, il y a chez eux cette expression de bonté et de douceur, qui a rendu leurs ancêtres si faciles à égorger. Le cacique Matcharé fut mon guide : ce vieillard à physionomie austère et grave, me reçut dans sa propriété avec une bienveillance, avec une joie dont ma reconnaissance ne saurait trop proclamer le souvenir. J'ai séjourné au milieu de sa nombreuse famille avec un plaisir infini; et là, j'ai vraiment eu une idée parfaite du respect dont jouissait le chef d'une famille,

dans l'union qui régnait entre parents, chez les anciens patriarches des premiers âges du monde. Le vénérable Matcharé n'avait rien des temps modernes par ses manières graves et prévenantes, par son hospitalité, et même par le ton sentencieux de ses paroles. Il reçut les visites de tous nos officiers, qui s'empressèrent, d'après ce que j'en avais dit à mon retour, de visiter ce vieillard et sa peuplade. M. le capitaine Duperrey, désireux que cet homme conservât de notre nation un affectueux souvenir, s'empressa de le recevoir à bord avec distinction, et de lui remettre une des médailles frappées en commémoration de notre expédition. L'état-major y joignit des effets, des outils de fer, et divers autres objets dont il pouvait apprécier l'utilité. Nous étions les premiers Français dont le nom retentissait aux oreilles de ces Péruviens. Étrangers aux grands débats de l'Europe, sans grandes communications avec les républicains du Pérou, habitant un pays pauvre et très-peu cultivable, leur vie s'écoule dans une sphère étroite, et leur horizon politique se borne aux relations qu'en exigent les autorités des villes environnantes. Aussi les Indiens de Colan sont doux, timides, inoffensifs, tandis que ceux de Payta, viciés par les Européens et par le contact des arrivages commerciaux, sont intéressés, résolus et turbulents.

Colan est une bourgade plus grande et plus peuplée que Payta : on évalue le nombre de ses habitants à deux mille. Ses rues sont assez droites, ses cases régulièrement alignées, et devant l'église, qui est située au sud, on a laissé vacant un espace qui constitue une place régulière et vaste, au milieu de laquelle s'élève une croix. Des poteaux soutiennent au niveau de la toiture des maisons des nattes qui en abritent le pourtour de l'action du soleil. Toutes les cabanes sont en nattes, faites avec des roseaux minces, supportées par un pieu fiché en terre. Les murailles latérales sont maintenues par des roseaux semblables à la canne de Provence; quelques gros bambous de Guayaquil forment les chevrons, sur lesquels sont jetées des nattes ou plutôt de petites bottes de roseaux ou de joncs, recueillis dans les marais du Rio de Colan. Il est facile de concevoir quel aspect misérable cette agglomération de huttes doit offrir, et quelle teinte sauvage et repoussante leur prêtent les sables mobiles environnants. Une vaste étendue de terrain autour de Colan, est frappée d'une stérilité affreuse, et l'on ne distingue

quelques végétaux, qu'à trois lieues au nord, sur le pourtour de la rivière, qui prend en cet endroit, et en se perdant à la mer par de nombreux ruisseaux, le nom de *Rio de Colan*. Cette petite rivière a sa source dans la chaîne de montagnes de la côte, appelée *Guanguabanba*, passe à un village nommé *Punta*, situé à neuf lieues de la mer, et peuplé de mille habitants, puis à *Laguay*, arrose *Amotape*, *Chira*, où elle change de nom; et, en se terminant, n'a que cinq ou six pieds de profondeur. Cette rivière fournit l'eau qui sert de boisson aux villages environnants et particulièrement à Payta, où on la porte dans des calebasses à dos d'ânons, et elle y est vendue très-cher et au même prix que le vin en France. Cette eau terreuse et tenant beaucoup de sels en dissolution, est malsaine, d'une ingestion difficile, et occasionne diverses maladies. Les gens un peu aisés, ne la boivent qu'après qu'elle a été filtrée, à travers une pierre d'*alcantaras*, sorte de grès argileux, très-perméable à l'eau, qui s'insinue à travers les porosités de sa surface. On assure que de nombreux caïmans habitent cette rivière, et MM. d'Urville et Gabert, qui passèrent une nuit dans une habitation, sur ses bords, croient en avoir entendu. Une végétation active due à l'humidité et à la chaleur, couvre les lieux marécageux qui doivent leur naissance à ses débordements, et contrastent par leur fraîcheur avec le pourtour de la baie qui est desséchée.

Colan possède une église assez grande, qu'un tremblement de terre renversa en partie, il y a environ dix ans. La façade à moitié détruite est bâtie en bois, recouverte de platras, sur lesquels on a appliqué des moulures et des peintures grossières; l'édifice est recouvert d'une toiture de roseaux en plans inclinés. L'intérieur est plus riche que ne le comporte d'ordinaire une église de village, et on y remarque surtout deux petites statues équestres (*saint Jacques* et *saint Philippe*) coulées en argent massif, chacune d'elles pesant plus d'une *arrobe* ou trente livres environ. Ces saints sont conservés avec soin dans la sacristie, et ne figurent que dans les jours de grande solennité. Les Indiens alors sont appelés indistinctement à la décoration de la maison du Seigneur, et travaillent sous la surveillance des anciens : ces habitants consacrent au culte toute l'aisance qu'ils peuvent acquérir. Trois prêtres y exercent les fonctions sacerdotales, et n'ont pas peu contribué à maintenir la population dans une superstition et une

ferveur peu communes. Hommes et femmes portent au cou des amulettes qui consistent en colliers auxquels sont suspendus des petits sacs de cuir, enjolivés, dans lesquels sont renfermés des billets sacrés sur lesquels sont tracés quelques versets des saintes écritures. On attribue toute sorte de propriétés à ces amulettes, qui guérissent des maladies, préservent des maléfices, etc.

Les mœurs des naturels de Colan se ressentent du voisinage de l'état de nature, et bien que douces et bienveillantes, présentent assez communément chez les Péruviennes cette facilité et cet abandon que nos usages et la morale réprouvent. Mais il faut avouer aussi que leur convoitise est fortement alimentée par le désir de posséder des bagatelles insignifiantes en elles-mêmes, mais qui sont pour elles des richesses de grande valeur. Il m'arriva souvent de faire bien des heureux dans une famille, en donnant aux enfants et souvent aux pères et mères, des colliers de verre, des miroirs, des couteaux, des mouchoirs; et plus d'une personne de l'équipage en obtinrent des salaires non avoués. Solliciteurs insatiables, on pourrait en effet se dépouiller de tous ses effets, sans éteindre l'envie de demander, qui presse ces hommes simples, auxquels tout ce que nous possédons fait envie. Mais, au moins, il est juste de dire que leur reconnaissance paraît vraie, et qu'ils n'insistent pas, lorsqu'on leur fait entrevoir l'impossibilité dans laquelle on est de se démunir des objets qui les flattent, parmi lesquels surtout sont les vêtements de drap et les tissus de toile. Une vertu fortement enracinée dans le cœur des Indiens est le respect filial. J'ai souvent admiré la vénération dont le vieux Matcharé était l'objet, au milieu de sa famille, qui le traitait comme un patriarche : « *J'ai élevé leur jeunesse*, me disait-il, *ils doivent, à leur tour, soigner ma vieillesse.* » Et, en effet, tout dans la maison ne se faisait que par ses avis, et lorsqu'on avait préalablement obtenu son assentiment. Son fils aîné *Kossé (Joseph)*, âgé de quarante ans, marié, et père de plusieurs enfants, ne voulut jamais se mettre à table, malgré mes instances, un jour que je dînai avec le père; et il n'y prit place, que lorsque celui-ci lui eut dit : *don Thomas* (c'est le nom que souvent je prenais dans mes courses) *le permet, assieds-toi, mon fils.* Les femmes, par exemple, considérées comme des créatures d'un ordre inférieur, n'y sont point admises; leurs fonctions se réduisent à préparer les mets et à les servir. Dans un dîner que le capitaine donna au

cacique Matcharé et à ses enfants, je me trouvais avec eux, et je suivis avec intérêt les mouvements du vieillard, qui imitait, le mieux possible, nos gestes et nos actions, pour boire et pour manger, et qui commandait ensuite à ses enfants d'agir de même. Ce qui l'occupa principalement pendant presque tout le repas fut le portrait de Louis XVIII, belle gravure exécutée par M. Sauvé. « *Il me regarde*, disait-il, *et ses traits respirent la bonté; je ne m'étonne plus qu'il ait des enfants aussi bons; c'est qu'ils ressemblent à leur père* [1]. »

La physionomie générale de chaque Péruvien, semble avoir été jetée dans un seul moule. Les traits de ressemblance entre tous les hommes que j'ai vus, étaient frappants, et l'on serait souvent tenté de rapporter à une même famille les individus qu'on rencontre isolés çà et là. Leur taille est ordinairement médiocre, et ne dépasse guère cinq pieds et deux ou trois pouces. Leurs membres peu fournis sont généralement grêles et arrondis. Leur coloration est celle du bronze un peu clair ou cuivre rougeâtre. Leur face est ovalaire, le nez légèrement aquilin ou plus rarement déprimé; les narines sont dilatées, les lèvres un peu grosses et la bouche fendue : tous leurs traits sont en masse assez réguliers et décèlent une grande douceur de caractère. Leur chevelure noire et lustrée est longue, tressée à l'espagnole, en nattes qui retombent sur le dos. Les femmes, en général, sont moins bien que les hommes : elles ont toutes une petite taille, le visage évasé dans le sens transversal, ce qui donne à leurs traits des formes irrégulières et masculines. J'en vis à peine deux ou trois qui pourraient passer pour jolies, et encore étaient-elles à l'époque de la puberté, au moment de la fleuraison de la vie. Les hommes sont vêtus à l'européenne, et quoique sous l'influence d'une vive chaleur par leur voisinage de la ligne, ils sont recouverts de gilets et de pantalons de gros drap bleu, qu'ils se procurent à Payta. Pour coiffure, ils portent un large chapeau de paille, et marchent nu-pieds. L'ajustement des femmes est très-simple; il consiste en une ample soutane noire, à larges manches, flottant sur le corps qu'elle ne serre point, et qu'elle abrite sans le secours du linge ou de toute autre étoffe. Les plus aisées garnissent seulement la collerette avec une

[1] Un homme presque de la nature n'est pas tenu d'être bon physionomiste; et je cite cette phrase parce qu'elle peint les idées morales du bon Matcharé.

sorte de chemisette brodée avec des fils rouges ou bleus. L'usage de la chaussure est inconnu, et la tête, presque toujours découverte, est parfois enveloppée d'un morceau d'étoffe noire. Le tissu consacré à la confection de l'habillement est de coton, et se fabrique dans le pays. Je vis beaucoup de femmes occupées à tisser par des procédés bien simples, mais en même temps très-longs, cette étoffe qu'on teint en noir, avec les gousses d'une légumineuse appelée *chiazan* [1], qui croît dans les montagnes ; teinture d'un beau noir et très-solide. Les enfants vont complétement nus, exposés à l'ardeur du soleil, et j'ai vu des filles de douze ans, époque où elles sont nubiles dans les pays chauds, n'avoir aucun vêtement sur le corps ; et dans l'innocence des mœurs primitives, n'attacher aucune idée d'indécence à ce costume par trop négligé.

Tous les Indiens de Colan savent généralement lire et écrire la langue espagnole, et une école élevée par des ecclésiastiques est fréquentée par tous les enfants du village.

Les Péruviens de la classe la plus pauvre se consacrent spécialement à la pêche : les plus aisés élèvent leurs troupeaux ou cultivent leurs propriétés situées dans les montagnes. Là vivent des membres de la famille qui envoient à Colan le bétail et les récoltes destinées à l'approvisionnement de la bourgade et de Payta. Ils n'ont point d'industrie particulière, autre que celle de filer le coton et d'en tisser leur toile. Leur mobilier est réduit à quelques ustensiles creusés dans des fruits de calebasses. Les enfants en bas âge sont couchés dans des hamacs en fil de pitte, et les parents dorment sur des nattes jetées par terre. Leurs repas sont simples, et l'usage du pain leur est inconnu : ils mangent le maïs rôti, broyé grossièrement, et y joignent de la manioque et des patates douces. Ils affectionnent la viande de porc, salée ou séchée au soleil, et c'est pour eux un régal; mais ils ne connaissent, pour cuire la viande, que l'ébullition dans une marmite en fer. L'eau pure est leur boisson ordinaire; ils lui adjoignent souvent, et à la fin du repas, de la *chicha*, liquide obtenu par la fermentation du maïs, et qui jouit de propriétés très-enivrantes. J'ai goûté de ce breuvage, dont le goût pâteux se joint à une saveur aigrelette non

[1] Cet arbre est le *prosopis siliquastrum*, et ce sont les gousses qui donnent cette teinture noire très-solide.

désagréable, et à une consistance qui rappelle celle du café au lait dont il a aussi la couleur. Dans la préparation de la viande, ils ajoutent toujours beaucoup de piment long, et ils mangent crue une espèce très-petite et arrondie de piment âcre et brûlant, à épiderme d'un blanc légèrement rosé. A l'époque de mon séjour, les bananes y étaient abondantes, principalement les figues-bananes, et les *guinéos;* les premières à petits fruits, pleins d'une pulpe douce et fondante, et les secondes nommées *plantana* à fruits longs et étroits, qui ne sont mangeables que cuits et accommodés avec du sucre.

La grève de Colan, jusqu'à l'entrée du Rio, n'est point abordable pour des embarcations ordinaires, à cause d'un ressac assez fort, qui règne sur ces grèves planes et déclives; aussi les embarcations des navires ne peuvent point y aborder sans courir des risques. Les habitants alors, pour faciliter le commerce par mer, ont adopté l'usage des moyens de navigation simples, mais appropriés aux localités. Ils ont construit des radeaux, de l'espèce de ceux appelés *catimarons* dans l'Inde, radeaux formés de madriers joints ensemble et unis aux extrémités par des traverses solidement liées entr'elles; ces madriers forment un premier plan au-dessus de l'eau, et supportent quatre ou cinq autres rangées de madriers disposés comme les premiers, et terminés par une plate-forme sur laquelle reposent les marchandises. Un mât fixé par quelques cordages, s'élève au centre, et permet de manœuvrer à la voile cette barque grossière ou plutôt ce radeau, qui redoute peu les échouages. On retire encore de nombreux avantages des *balsias,* ou peaux gonflées d'air, réunies par une plate-forme, et que deux hommes manœuvrent avec facilité. C'est ainsi qu'est transporté le long de la côte le sel gemme, abondant à Sechura, à Cataké, sur la route de Piura, dont les produits constituent la branche la plus vivante du commerce extérieur de ce point du Pérou. Cependant les pêcheurs nomment aussi *balsias* de grossiers radeaux avec lesquels ils se risquent assez loin des rivages pour jeter leurs filets, et ceux-ci ne se composent que de trois ou quatre troncs d'arbres non dégrossis, solidement joints par des écorces filamenteuses et tenaces de *passayas.* Des lanières tortillées de peaux de bœufs leur servent de cordes, et quant à leurs filets, ils ne diffèrent point par leur texture et leur forme de ceux des pêcheurs européens. A ce sujet, je

ne puis passer sous silence une remarque qui, bien qu'insignifiante au premier abord, peut cependant, par la réflexion, apporter une preuve morale de plus à nos idées sur l'homme considéré comme être créé. C'est que partout chez les peuplades les plus éloignées et les plus distantes, les races les plus opposées par les habitudes, les plus séparées par la coloration de la peau, chez les hommes civilisés comme chez ceux que nous décorons du nom de sauvages, partout, dis-je, les filets ont les mêmes formes, la même texture, et prouvent, à mon avis, que la première industrie de l'homme, fut de chercher sa subsistance, de la puiser au sein des mers quand il vivait sur les rivages, ou de la conquérir sur le sol par la chasse ou la culture, quand il se trouvait placé dans l'intérieur des terres.

Mais revenons à Payta. Les ressources de ce petit port sont donc à peu près nulles pour un navire en relâche. Les baleiniers anglais ou américains ne s'y arrêtent que pour s'y procurer quelques sacs de légumes, dont le prix est moins élevé que dans les ports du Pérou. Ils se trouvent d'ailleurs à une faible distance de *Sélango*, où ils sont dans l'habitude de se rendre, pour renouveler leur provision d'eau douce. *Sélango*, placé sous la ligne, est d'ailleurs à proximité des îles Gallapagos, autour desquelles les pêcheurs de cétacés croisent dans certain temps de l'année, alors que les cachalots s'y rendent des divers points de l'Océan Pacifique.

Le nombre des navires anglais ou anglo-américains qui sillonnent le Grand-Océan est considérable. Ces deux peuples possèdent au plus haut degré le goût des spéculations lointaines, en même temps que leurs marins possèdent la tenacité et l'expérience pour faire réussir des missions en apparence très-hasardeuses. Aussi, que de navires s'expédient des ports d'Angleterre pour se rendre aux îles des Kangourous, y tuer des animaux de ce nom, et y recueillir leurs peaux très-propres à plusieurs applications dans les arts! Parfois ces vaisseaux complètent leurs chargements en remontant le long des côtes de la Nouvelle-Guinée, pour y traiter de la poudre d'or, relâchent aux Nouvelles-Hébrides pour s'y procurer quelques volailles, passent aux îles des Amis pour y chercher des perles pures et de belle eau, se rendent dans le même but aux îles de la Société et Pomotous, et y reçoivent en outre de la nacre et de l'écaille de tortue, de l'huile et de la fécule *d'arroow-root;* trouvent de l'ambre

aux îles Carolines, recueillent du bois de santal à Ravavao, aux îles Viti et Marquises, ainsi qu'à Pylstaert; touchent à Ouai-Toutaté et à Palmerston pour pêcher des holothuries trépangs; enfin, vont en Chine et aux Moluques trafiquer de leur cargaison primitive pour en refaire une seconde destinée à la consommation de l'Europe. Que de gains fournit aux armateurs de ces nations la chasse des phoques et des loutres sur la Terre-des-États, les îles Campbell, Macquarie et Nouvelle-Zélande!!! Mais quelle plus grande source de richesses que celle des cachalots dans la mer du Sud, quand on songe que le capitaine a pour sa part le douzième de la cargaison, le second un vingt-quatrième, le troisième officier un quarante-deuxième; les patrons un cent dixième, et que les matelots enfin ont jusqu'à cent trente louis de solde par campagne!!! Le tonneau de sperma-ceti se vend en Europe, environ 900 piastres (4,500 fr.) et le tonneau d'huile de phoque 35 piastres!!! Mais à part les gains énormes qu'en retirent les armateurs, quels avantages n'offrent point de longues navigations pour fournir à l'État des marins expérimentés et intrépides, de véritables hommes de mer?

La corvette *la Coquille* avait eu pour but en mouillant à Payta, de fournir au capitaine une station pour faire des observations relatives à l'équateur magnétique. Nous espérions aussi y trouver quelques-uns de ces moyens d'approvisionnement si précieux en mer. Il fallut se contenter d'embarquer quelques quintaux de pois et de haricots secs, qu'on nous fit payer 35 francs les cent livres; mais ce n'est qu'avec difficulté et à prix d'argent que nous obtînmes de la viande fraîche de mouton, quelques volailles, que des barques apportaient de petits ports environnants. Quelques caboteurs ont établi des communications avec Guayaquil, et c'est par ce moyen qu'on se procure quelques oranges, des citrons et des cocos. Les cannes à sucre sont cultivées dans les vallées intérieures au delà de Colan. On fabrique un rhum de médiocre qualité : cette partie de la côte, arrosée par des ruisseaux, est naturellement fertile; aussi y trouve-t-on des jardins, où sont naturalisés quelques arbres à fruits européens, tels que les vignes, les figuiers, les grenadiers, les orangers : à côté de ces fruits de nos climats, et dans les mêmes vergers mûrissent les fondantes bananes, les carasols, les goyaves, les figues-raquettes, les papayes et les *ciruclas*, sortes de jujubes doucereuses et fades, à épiderme orangé, que je n'ai retrouvés

nulle part. Le bord des eaux ressemble donc à un osasis, tandis que le pays est partout de la plus effrayante nudité. Mais sur ces sables sans humus et très-échauffés, végètent avec prédilection les courges et les melons d'eau. Aussi est-ce avec ces fruits qu'on nourrit à Payta le peu de chevaux qu'on y rencontre. Quelques herbes rôties d'ailleurs pendant dix mois de l'année, ne donnent point de fourrages, et l'on remplace ces derniers par de petites bottes de roseaux qu'on va recueillir sur les rives de la Chira et du Rio de Colan. Bien que le pourpier y soit abondant, je ne sache pas qu'on en fasse quelque consommation. C'est cependant un utile moyen de rafraîchissement dans les pays chauds, précieux surtout pour les équipages qui arrivent de la mer.

Dans ce misérable pays, il n'y a pas jusqu'au bois pour faire cuire les aliments qu'il faut aller chercher à plus de six lieues de Payta, et la charge d'un ânon se vend cinquante sous, de sorte qu'on se demande qui peut fournir aux besoins de cette population, obligée de payer très-cher les objets les plus indispensables aux besoins de la vie. Les pêcheurs seuls retirent quelque profit des salaisons de poissons qu'ils expédient par les bateaux caboteurs, et les pasteurs des environs de Piura confectionnent aussi pour l'exportation un fromage blanc, disposé en plaque arrondie, et qui n'a que de médiocres qualités. Les seuls articles qu'on puisse rechercher à Payta, sont des chapeaux en paille blanche, fabriqués à Guayaquil avec une grande solidité, et remarquables par leur finesse, mais en même temps très-disgracieux de forme.

J'ai déjà dit que les officiers de la corvette *la Coquille*, lorsqu'ils descendaient à terre pour se délasser des travaux du bord, et du service de l'observatoire, se rendaient chez M. Otoya, capitaine du port, dont la maison était un véritable tripot pour les gens du pays. Ses deux filles *Panchita* et *Jésus*, faisaient les honneurs de la maison, et recevaient avec un sang-froid imperturbable les mille et une déclarations qu'Anglais, Anglo-Américains et Français leur débitaient cent fois dans le jour. Leur conversation était au ton du pays, c'est-à-dire aussi libre que possible, mais les soupirs et les hommages ne parvenaient à leur cœur que lorsque des présents en avaient frayé la route. Pour elles le sentiment était pure duperie. Leur cousine, dont le père, ancien officier, avait été tué dans la guerre de la révolution, trafiquait publiquement de ses charmes,

et malgré cela restait la meilleure amie de ces deux demoiselles, qui passaient pour fort habiles à pincer de la bigoïla, et à toucher de la *campanita del bros*. Elles chantaient fort souvent les fameuses cantates républicaines du Pérou, de la Colombie et de Guayaquil. Grâce à leur complaisance pour un de nos officiers, je vais en faire jouir le lecteur.

Ire CANTATE PATRIOTIQUE DU PÉROU [1],

ADRESSÉE AU GÉNÉRAL SAINT-MARTIN.

Compatriotas, nobles y leales,
Que de zelos teneis galardon,
Entonemos ecos de l'alabanzas,
Totos juntos con sonora voz.
Viva, viva, la patria y union,
Y si libertad gozamos,
Todos al autor le damos
El laurel y galardon.

(Compatriotes nobles et loyaux, qui jouissez de la récompense de vos efforts, d'une voix sonore, entonnez tous et faites résonner les échos de ses louanges. Si nous jouissons de la liberté, nous devons en attribuer la gloire et donner la récompense à l'auteur de ce bienfait.)

Viva la tranquilidad
Qui nos llena de esplendor.
El que de elia privarnos intenta
Muera, muera que ya no hay perdon,
Perdon, perdon, perdon.

(Vive la paix qui nous couvre de gloire! Meure, meure, quiconque voudrait nous en priver, car il n'y aurait plus de pardon, pardon, pardon.)

Del Perú los grandes laureles,
Que el tyrano le porporciono
Hoy resultan con justos motivos :
Les celebra toda la nacion,
Sea eterno el galardon
Que supimos conseguir :
El Perú por Saint-Martin;
Viva la patria y union,
Union, union, union.

(L'immenso gloire qu'un tyran força le Pérou de conquérir, éclate aujourd'hui par la Justice de sa cause : toute la nation la célèbre ; qu'elle soit éternelle la couronne que nous avons su conquérir : le Pérou pour Saint-Martin, vive la patrie et l'union, l'union, l'union.)

[1] Mon ami, M. Gabert, agent comptable de la corvette *la Coquille*, a bien voulu me remettre une traduction littérale de ces trois cantates.

2e CANTATE PATRIOTIQUE DE GUAYAQUIL.

El amor de la patria nos llama,
Del America el bien y salud;
Socorrerla es deber y virtud,
Que traidor no la quiere auxiliar.
Al cobarde le cubre el oprobrio
Y la pena, y el terror, y el despecho;
Mil puñales incendien su pecho
Y la bala le baga expirar.

REFRENO:

En el combate y la muerte,
Como en la guerra y la paz,
Siempre sera nuestro norte :
Dios, la patria, y libertad. *(bis.)*

(L'amour do la patrie nous appelle ainsi que le bonheur et le salut do l'Amérique. Voler à son secours est un devoir, une vertu, car le traître ne prendra point sa défense; que lo lâche soit couvert d'opprobres, abreuvé de remords, de terreur et de mépris; que mille poignards déchirent son sein, ot qu'il expire frappé par le plomb meurtrier.)

REFRAIN:

(Au milieu des combats, dans les angoisses du trépas, dans la guerre, dans la paix, à toujours notre devise sera : *Dieu*, *patrie* et *liberte*.)

Completad, compatriotas, el gusto
Que de ser libres con ansia esperais.
No es posible que veamos frustrado
De la patria el esfuerzo y vigor.
Quiticuença con misero susto
Del tyrano sufrieron el ceño;
Mas las prendas del Guayaquileño
Son constancia, grandeza, y valor.
En el combate, etc., etc.

(Compatriotes, c'est à vous de consolider les promesses de cette liberté que vous attendez avec tant d'anxiétó. Non, nous ne détruirons pas les esperances et les sacrifices de la patrie! Quiticuoça tolera par d'indignes craintes la domination arrogante du tyrân, mais la constance, la valeur et l'héroïsme sont les vertus des habitants de Guayaquil.)

3e CANTATE PATRIOTIQUE DE LA COLOMBIE.

El imperio del Incas destruido
Por la audacia del conquistador,
Recobrando su prima origen,
Se indepecude del usurpador.

REFRENO :

Avanzad, avanzad, Columbianos,
Con las armas al hombro, avanzad;
Acabemos de dar a la patria
Dicha, gloria, splendor, libertad.

(L'empire des Incas renversé par un conquérant audacieux, reprend son antique indépendance, et secoue le joug de l'usurpateur.)

REFRAIN :

(En avant, Colombiens, en avant, le mousquet sur l'épaule, en avant; vite rendons à notre patrie paix, gloire, splendeur et liberté.)

Que la España pretenda aligarnos
A su rey, a sa ley sin razon,
Es delirio porque somos libres
Y formamos una gran nacion.
Avanzad, etc.

(Que l'Espagne s'arroge le droit de nous imposer son roi et ses lois; c'est une folie, car nous sommes libres, et formons un grand peuple!)
(En avant, etc.)

El que quisiese ser libre que aprenda
Que en Colombia se dicta la ley :
Ahi se matan a todos los godos,
Se aborrece el nombre de rey.
Avanzad, etc.

(Que tout homme libre apprenne que la Colombie fait ses lois; là meurt la noblesse espagnole, et le nom du roi y est abhorré.)

Sous l'influence d'une température constamment élevée, d'une sécheresse continuelle, dans un pays complétement dépourvu de végétaux, les tempéraments doivent être soumis à une série

d'influences locales qui les modifient, et qu'on ne remarque point sur d'autres points de la côte, ou par les mêmes parallèles.

Les habitants ne sortent des maisons que le moins possible dans le jour : ils demeurent couchés dans des hamacs ou étendus sur des nattes, dans une inaction absolue. Les femmes, par ce moyen, acquièrent fréquemment un état d'obésité remarquable qu'entretiennent l'habitude des bains chauds répétés et l'usage du chocolat pour principale nourriture. Elles sont aussi dans l'usage de s'épiler complétement; leur goût pour le tabac qu'elles fument, détériore leurs dents, que bien peu de demoiselles ont blanches et intactes. Les métisses et les négresses dont l'émail des dents est généralement partout ailleurs si pur, finissent par le voir corroder par l'abus des cigares. La plupart des dames ont des cautères aux bras, qu'elles appellent *fuentes*, et cet exutoire est une sorte de moyen prophilactique pour braver les affections pulmonaires. Les leucorrhées y sont aussi communes que tenaces de leur nature. La mode qui leur prescrit des robes décolletées, des transpirations abondantes, la coutume de respirer chaque soir le frais jusqu'à minuit, sur le seuil des maisons, ne contribuent pas peu à rendre les affections catarrhales permanentes. La classe pauvre est dévorée par la vermine, et je n'ai pu familiariser mes yeux à voir des heures entières les femmes chercher dans la chevelure de leurs maris, de leurs amants et de leurs enfants, les poux qui y pullulent, et les tuer avec une grâce et une dextérité qui n'appartiennent qu'aux Espagnoles.

Nul médecin n'est établi à Payta, bien que la population y soit fréquemment moissonnée par les maladies. Aussi de nombreuses consultations me furent demandées des habitations voisines et même de Piura. Un capucin exerçait seul dans le pays un grossier empirisme. Il chercha à me voir pour m'offrir une recette précieuse, que, suivant ses propres paroles, il avait découverte pour le bonheur de l'humanité. Ce remède était infaillible pour guérir les douleurs de dents, les cors aux pieds, la dyssenterie, en un mot, toutes les infirmités humaines. Il avait obtenu d'un capucin du même ordre que l'inventeur, un long article apologétique dans la *Gazette de Lima*. Cette panacée *se donnait* pour la modique somme de 20 piastres (100 fr.) le petit pot; mais le bon père qui n'en trouve sans doute pas un grand débit, rabattit ses prétentions jusqu'à 2 piastres, bien que c'eût été payer dix fois plus qu'elle ne

valait une drogue plus dangereuse qu'utile, composée de styrax et d'extrait d'opium. *Señor fisico,* me disait ce capucin, ma découverte est le fruit d'une inspiration divine et de la pratique. Je ne l'ai point cherchée dans les livres, car je ne lis point, ce dont je m'étais aperçu à son ignorance, et que l'épithète de *bruta* qu'on ajoutait à son nom, à Payta même, confirmait suffisamment.

La petite vérole, la *viruela* des gens du pays, fait des ravages d'autant plus grands parmi les enfants, que les naturels ont la plus grande répugnance pour la vaccine : ce préservatif n'est employé que dans les grandes villes, et par les descendants des Européens seulement ; mais à Payta, où la vaccine est ignorée, il n'est pas rare de rencontrer des enfants qui ont perdu la vue par suite de la petite vérole, ou d'autres dont les traits sont hideux par les stigmates que cette affreuse maladie y a laissés. Une fécondité peu commune répare les pertes journalières de la population, et à cet égard on m'a cité plusieurs mères qui ne possédaient pas moins chacune d'une vingtaine d'enfants. Les soins que se donnent les familles pour les élever ne sont ni nombreux ni multipliés. On les laisse courir tout nus, se rouler dans les sables, et à cette insouciance générale pour leur bien-être matériel se joint une indifférence complète pour leurs maladies. Leurs jours sont-ils menacés par une affection grave, on les abandonne dans le coin le plus reculé de la cabane, et le deuil en est terminé bien avant leur mort. Les habitants de Payta suivent l'usage du Chili, de célébrer par des danses et des fêtes, l'exposition du cadavre sur une estrade dans les carrefours.

La réverbération du soleil sur les sables produit des inflammations très-vives des yeux, et l'usage des eaux terreuses et salines paraît y être la cause occasionnelle des rétentions d'urine qui sont très-communes dans le pays. La fièvre s'y présente fréquemment avec les types intermittents qu'elle affecte en Europe, et se combat avec des infusions de *chuquirao* et de *chinininga,* plantes amères, estimées à l'égal du quinquina. Il est une autre maladie plus dégoûtante, plus invétérée, qui règne à Payta avec une prédilection qui porterait à croire que sa malignité tient au voisinage de son berceau. Enfin la dyssenterie vient couronner cet assemblage d'infirmités, auxquelles la pauvre espèce humaine est en proie, et plus d'une personne de notre équipage vit sa santé compromise par notre court séjour dans ce triste pays.

La température de la baie de Payta, pendant notre séjour, fut constamment chaude. Les vents régnants débutaient dans la matinée par des calmes, ou quelquefois par de légères brises inégales de la partie du S.-S.-E., ou de l'E.-S.-E. Vers midi, le vent prenait de la consistance, et rafraîchissait alors l'atmosphère embrasée. Pour l'ordinaire, chaque soir, vers six heures, l'air cessait d'être agité, et le calme le plus parfait accompagnait la disparition du soleil. La mer, sur la rade, était unie, à peine la moindre ride en ondulait la surface, et un seul jour elle devint clapoteuse : très-souvent le phénomène qui s'était présenté devant Callao de ses eaux teintes en rouge, s'offrit à notre vue ; et pendant la nuit elle scintillait par la phosphorescence la plus vive. Le ciel était remarquable par sa sérénité, quoique sa voûte d'azur, émaillée d'étoiles, fût toutes les nuits obscurcie par des nuages gris et détachés, qui s'opposaient aux observations astronomiques. La pluie tombe rarement sur la côte ; mais lorsqu'il y pleut, ce sont des averses subites et abondantes, qui sillonnent le terrain par de profondes ravines. Les tremblements de terre se reproduisent avec une constance qu'atteste dans tout le Pérou le nombre de crevasses souterraines où leur cause productrice s'agite et fait effort. Nos observations physiques furent assez uniformément fixées à vingt-huit pouces pour le baromètre, de vingt-six à vingt-huit degrés centigrades pour le thermomètre à midi : la chaleur répandue dans l'atmosphère le maintenait encore à vingt-trois et vingt-cinq à minuit ; tandis qu'exposé au soleil, à trois heures du soir, le mercure atteignait quarante-huit degrés centigrades. La température de l'eau de la rade fut assez uniformément de vingt à vingt-trois degrés à midi, et de dix-huit à vingt et un degrés à minuit. Tel est l'ensemble de la climature d'un pays, qu'il est intéressant de considérer sous le rapport de l'histoire naturelle.

Toute la côte, depuis Payta jusqu'à Colan, ne se compose que d'une falaise abruptement coupée du côté de la mer, et dont le sommet forme un long plateau régulier, élevé de trente-sept à quarante toises à peu près, et qui s'abaisse seulement aux marécages dans lesquels se perd le Rio de Colan. Cette falaise littorale est ainsi la bordure naturelle d'une vaste plaine, parfaitement unie, entièrement composée de sables marins stériles, qui s'étendent dans l'intérieur jusqu'à la ville de Piura, distante de quatorze

lieues de Payta, et jusqu'à la *Silla*, petite chaîne de montagnes schisteuses, situées à cinq ou six lieues seulement de ce dernier bourg, et dans sa partie méridionale. Cette plaine ne se compose que de sables et de détritus de coquilles : nulles traces de sentiers ne demeurent longtemps sur un sol arénacé que les vents bouleversent fréquemment; nulles plantes n'y croissent pour le fixer par leurs racines, ou pour en détruire par leur feuillage l'aspect desséché et triste. Quelques éboulements ou des enfoncements du sol offrent seuls çà et là quelques arbustes brûlés et rachitiques, croissant au pied des petites dunes qui les abritent.

La base de tout le terrain est de formation primordiale et se compose de roches *talqueuses phylladiformes*. Ces roches se trouvent former en entier les côtes et les rivages du sud-ouest de Payta, ainsi que les montagnes de la Silla. Mais le plateau, au sud de Payta, sur lequel on avait placé un fort, et qui est élevé d'environ trente-cinq toises au-dessus de l'Océan, et entièrement de cette nature de roches, s'affaisse au nord de ce bourg, car ce terrain de phyllade ne se trouve plus dans cette partie qu'au niveau de la mer, et supporte entièrement le vaste lambeau de sol tertiaire dont nous aurons à parler par la suite. Cette roche talqueuse phylladiforme est la réunion de feuillets dirigés de l'est à l'ouest, assez minces, d'un bleu noirâtre, friables à leur surface supérieure, durs et consistants dans leur portion la plus inférieure, et sillonnés dans le sens vertical par des veines inégales de quartz-amorphe. La surface de ce terrain est extérieurement composée d'un schiste argileux, d'autant plus terreux et plus friable, qu'il est plus supérieur.

Entre la formation primordiale et le terrain tertiaire existe une large crevasse ravinée : c'est là qu'est bâtie la bourgade de Payta. Les collines schisteuses sont au sud, le terrain tertiaire commence aussitôt au nord, et repose sur les roches primitives affaissées. C'est ce terrain de récente formation qu'il est intéressant de faire connaître, et dont la *découverte est aussi curieuse qu'importante*, ainsi que l'a dit, avec bienveillance, dans son rapport à l'Institut, le savant professeur Cordier. Mais ce qu'il y a de plus remarquable est l'analogie la plus grande que présentent plusieurs espèces de calcaires grossiers de Payta avec ceux des environs de Paris.

Le lambeau de sol tertiaire se compose de couches ou bancs

alternatifs, dont voici l'énumération, en commençant par la formation de phyllade qui le supporte :

1° *Roches talqueuses phylladiformes*, terrain primordial.

2° *Argiles plastiques.*

— Sable argileux, schisteux, traversé par des veines entrecroisées de gypse fibreux.

— Grès quartzeux, ferrugineux.

— Sable argileux, schisteux ou compacte, avec des rognons, et des pyrites martiales, des géodes quartzeuses.

— Argile sablonneuse, grise, feuilletée, ou parfois compacte.

3° *Calcaire grossier.*

— Couche mince de débris de coquilles tassés et réduits en petits fragments, de consistance friable et de couleur très-blanche.

— Couche calcaire, mince et sablonneuse, avec coquilles solidifiées et de couleur jaune.

— Couche épaisse d'environ un pied de carbonate de chaux mêlé de sables, et renfermant encore des coquilles brisées, mais non décomposées.

— Calcaire disposé par lits, et renfermant un grand nombre de moules de coquilles, chaque lit étant séparé par des couches très-minces d'un calcaire sablonneux, friable, ou dont les molécules sont unies par un ciment très-peu tenace.

De cette énumération pure et simple, on doit tirer cette conséquence géologique intéressante, que le territoire de Payta n'est sorti des eaux que récemment. Ce sol tertiaire paraît exister par lambeaux sur toutes les côtes du Pérou et du Chili. Les bancs épais de débris fossiles dont il est composé seraient des dépôts successifs précipités par la mer avec calme par lits réguliers et dans un temps assez court. Mais ces débris, presque exclusivement formés de coquilles marines, ne méritent pas le nom de fossiles proprement dits, puisque ce ne sont que des infiltrations calcaires dans des coquilles qui ont servi de moule, et dont les têts décomposés ou altérés ne subsistent plus. Quelques-uns de ces types intérieurs sont toutefois enveloppés d'un réseau calcaire, seule trace qui atteste la désorganisation graduelle de la coquille. Ces moules sont tellement multipliés, qu'ils composent presqu'en entier le calcaire de Payta. Ils se rapportent tous à des coquilles encore vivantes sur les rivages, et qui sont des peignes, des vis, des Vénus ; ce qui

rend remarquables les divers dépôts par assises de ces mollusques, est la régularité avec laquelle chaque espèce semble, dans les couches les plus inférieures, composer uniquement chacune d'elles. Mais à mesure qu'on s'élève, cette disposition uniforme disparaît pour faire place à un tassement irrégulier de plusieurs espèces très-différentes, et c'est dans ces couches superficielles que se montrent les corbules, les arches, les huîtres, les murex, et tout à fait à la surface du sol, les balanes et quelques fragments d'ossements triturés. La hauteur moyenne de ces diverses assises, du sol primitif à la surface arénacée, est d'environ cent cinquante pieds. Le calcaire grossier forme une écharpe dont les diverses couches peuvent avoir environ vingt-deux pieds, et sont tout à fait supérieures.

La mer a naguère recouvert le sol de Payta, et l'époque ne peut en être très-reculée. Bien qu'on ne puisse émettre sur ce sujet que des suppositions, on doit remarquer cependant que par toute la terre le dernier niveau des eaux paraît avoir été fixé à deux cents pieds environ. Les côtes de grès de la Nouvelle-Galles du sud, dans l'Australie, les calcaires madréporiques qui flanquent les terrains primitifs ou volcaniques des îles de l'Océanie et de la Polynésie, les atterrissements de la Méditerranée dans le golfe de Nice, suivant M. Risso, les observations de M. Brongniart dans le nord de l'Europe; tous ces faits ne semblent-ils pas témoigner qu'à cette élévation fut longtemps maintenu le dernier niveau de l'eau? Que deviendrait alors l'opinion qui admet des cataclismes partiels?

Sur des sables que les rayons d'un soleil ardent frappent sans être affaiblis, que les pluies n'humectent presque jamais, il ne doit rien croître. Ces deux principes de la vie végétale, l'eau et la chaleur, n'agissent que simultanément. La chaleur sans eau dessèche les germes, l'eau sans chaleur les énerve et arrête leur développement. Cet état de choses est celui qu'on observe à Payta. Les sables qui enveloppent cette bourgade sont brûlants comme ceux du Sahara. Nulle rosée bienfaisante, analogue au garua des côtes de Lima, ne rafraîchit leur surface; et les brumes épaisses qui s'élèvent de la mer, et qui sont vaporisées, passent au-dessus sans s'y arrêter, et ne sont précipitées en pluie que sur les forêts des Andes. L'atmosphère de Payta est trop raréfiée pour permettre à l'humidité, maintenue dans sa couche supérieure, de se faire ressentir aux

couches plus inférieures, et par suite pour aider à la végétation à s'établir et à se propager. On nous a dit toutefois que, pendant l'hivernage de quelques années rares, les nuages bas, chargés d'eau en venant du large, procuraient des pluies abondantes, mais de peu de durée, et que pendant ce court espace de temps la surface du pays se couvrait, comme par enchantement, de graminées et de plantes charnues. Mais à peine ces pluies ont-elles cessé, que les pelouses magiques et nées de la veille disparaissent pour ne plus renaître, ou du moins pour ne plus reparaître que lorsque les mêmes circonstances viennent à se reproduire.

Dans nos excursions réitérées nous ne rencontrâmes jamais qu'un petit nombre de plantes, et vingt espèces à peu près semblent former toute la flore de ce point du Pérou. L'*argarobo* mimeuse, qui croît dans le sable, atteint au plus trois ou quatre pieds de hauteur. Le *chiaran* des montagnes donne une belle teinture noire, que les habitants retirent des gousses de son légume. Les femmes affectionnent les fleurs suaves de l'acacia de Farnèze, qu'elles nomment *aroma de Castille;* preuve assez évidente de l'importation d'Espagne de cet arbre odorant. Le *sapota,* une salicorne, une linaire et quelques herbes, intéressantes seulement pour le botanophile, végètent maigrement sur des sables sans humus. Sans doute que l'alvaco ou basilic à odeur aromatique de nos parterres, que je rencontrai souvent auprès des cabanes de Colan, y a été naturalisé. Il en est de même d'un bon nombre de végétaux ou arbres à fruit, que les habitants cultivent dans les environs de ce village, et qui constituent des bosquets d'une épaisse verdure, d'autant plus agréable, qu'elle forme un contraste plus frappant avec l'air nu et triste de tout ce qui les entoure.

Par le tableau que je viens d'exquisser de la végétation, il sera facile de concevoir que les animaux, dont les végétaux assurent l'existence, n'y sont pas nombreux. Les oiseaux terrestres en effet, et notamment les granivores, manquent complétement, à l'exception d'un seul, qui est une alouette. Mais en revanche les palmipèdes et les échâssiers trouvent sur les côtes, où pullulent les vers gélatineux, une abondante pâture; aussi leurs espèces y sont-elles nombreuses. Les vautours Aura et Urubu, hideux rapaces qui semblent régner sur toute l'Amérique, ne trouvant point assez d'immondices ni de charognes dans les rues de Payta, se sont abattus sur les

matières que vomissent les flots, sur les grèves sablonneuses, et là, fouillant les tas de fucus détachés des rochers, ils trouvent des aplysies, des poulpes, dont ils font leurs délices. Jouissant, comme à Lima, du privilége de ne jamais être inquiétés, ils se perchent sur les toits des maisons, et se dérangent à peine dans les rues pour laisser passer les habitants. L'urubu surtout, malgré la grossièreté de ses penchants, aime à se réunir aux oiseaux de son espèce. On en voit des troupes familières et confiantes, imitant, par leur encolure, leurs couleurs et leur taille, ces troupeaux de dindons que l'on fait cheminer à certaines époques vers nos cités.

Une fois, une espèce d'aigle, puissante par son envergure, par son vol énergique, s'élança d'un piton sur lequel elle dominait. Ses cris sauvages, le bruit que ses ailes produisaient en frappant l'air, témoignent et de la force et de la cruauté de ses penchants. Je ne doute point que ce soit la grande harpie d'Amérique de nos livres d'histoire naturelle.

La rade est couverte de cormorans entièrement noirs, de la même espèce que ceux du Chili et de Lima, et qu'on retrouve aussi sur toute la côte occidentale d'Amérique. On sait combien est grande leur stupidité ou plutôt leur confiance envers l'homme, au dire de tous les voyageurs; car, dans les expéditions destinées à accroître le domaine de la philosophie, ceux chargés de cette honorable mission, sacrifiant aux préjugés de notre ordre social, ont appelé *stupidité* ce qu'il serait peut-être plus juste de nommer confiance et bon naturel.

L'alcataraz ou le pélican, le type de ce phénix merveilleux des anciens, dont l'organisation avait frappé l'imagination des peuples du Nord, qui consacra à son sujet une fable ingénieuse, où nos peuples septentrionaux ne voient qu'un large sac, destiné à engloutir des poissons, que l'oiseau plus tard fait passer dans son estomac, ce pélican que les matelots nomment tout simplement *grand gosier*, s'ébat par douzaine d'individus sur les flots paisibles de l'Océan Pacifique, à dix ou vingt lieues des côtes, que chacun regagne le soir.

Les fous, les noddis, les sternes, la frégate, à ailes rapides comme la flèche, à œil perçant, à voix rauque, sont la terreur des poissons, et peuplent les rivages qui sans eux seraient inanimés. Quelques corlieux, au cri triste et monotone, des œdic-

nêmes, et le hideux tantale au bec monstrueux, visitent solitairement les criques et les grèves, d'où le plumage blanc d'une aigrette au long cou se détache parfois. Enfin, dans les petits lacs d'eaux saumâtres qui existent en plusieurs endroits de la côte, scintillaient les ailes rouges de feu du *flamingo* des Espagnols, qui n'est pas autre que la belle spatule *aïaïa* des naturalistes.

La baie de Payta n'est pas très-poissonneuse, et quoique les longues plages déclives qui la bordent soient très-propres pour senner, nous ne réussîmes à prendre qu'une très-petite espèce de poisson, dont on aurait pu charger nos embarcations, mais dont la qualité était plus que médiocre.

Les rivages sont jonchés de débris de coquillages que les flots y accumulent; la plupart de ces têts sont identiques avec ceux dont on trouve les débris fossiles aux environs. Les espèces les plus remarquables sont : la belle Vénus, ou *concha Junonis*, que les habitants nomment *tirana* de Colan, et dont ils emploient par superstition les valves pour guérir les inflammations des parotides; les tonnes, la natice gluque, la colombelle, les pyrules, les volutes, les huîtres feuilles, les solens, les pholades, les policipes, etc., etc.

De nombreux crustacés, tels que hippes, maïa, cancre, squille; des zoophytes, tels que l'astérie hélianthe; des holothuries, des actinies de toutes sortes et de toutes couleurs, attestent en ce genre la fécondité de cette partie du Pérou, si voisine de l'équateur, et baignée par l'immense Mer Pacifique.

———

CHAPITRE VII.

TRAVERSÉE DE PAYTA A O-TAITI
(DU 22 MARS 1823 AU 3 MAI SUIVANT).

(NAVIGATION DANS L'ARCHIPEL DES POMOTOUS. ILES DÉCOUVERTES.)

. . . . Les palmiers en silence
Sous leur ciel embrasé penchent leurs longs cheveux.
(DE MUSSET, *Rolla*.)

Nous appareillâmes de *Payta* le 22 mars 1823, pour voguer à travers le Grand-Océan Pacifique vers les îles de la Société, ces îles où régnait l'âge d'or au dire de nos anciens voyageurs. Le 30, jour de Pâques, nous nous régalâmes de préparations d'Appert, que l'on avait mises à bord pour être jugées par l'expérience d'une longue campagne. Ces viandes, bien que surmontées après leur cuisson par une odeur de recuit, nous parurent excellentes : plus tard nous devions les trouver bien supérieures, et d'ailleurs dans ces longues journées l'imagination, fatiguée d'une monotonie d'idées stagnantes, n'est même pas aiguisée par les plaisirs matériels de la table. Des salaisons âpres, des mets calcinés par le feu et corrosifs par leurs aromates, ajoutent encore leurs causes attristantes à celles de l'isolement. Qu'on ne s'étonne donc point de ces plaisirs minimes, qui laissent aux voyageurs des souvenirs profonds, qu'on ne s'étonne point si le nom d'Appert doit figurer à l'avenir dans les journaux des marins : c'est un tribut de reconnaissance; car l'estomac, ce régulateur du moral, a aussi *sa mémoire du cœur*.

Notre navigation n'offrit rien de remarquable, la mer, généralement calme, méritait bien ce nom de *Pacifique*, que lui donnèrent les premiers Castillans qui la sillonnèrent; nos journées s'écoulaient sous un ciel à ton chaud, à voûte d'azur; puis des grains noirs venaient tacher sa robe céleste; puis des averses pluviales, se précipitant sur quelques points, changeaient l'aspect du tableau. Nous consacrâmes quelques jours à la recherche d'îles placées sur les cartes françaises de 1797 (revues en 1818) par 17° 52′ de lat. S. et 99° 36′ de long. O., et nommées de la *Récréation* et le *Trépied*. Mais vaines recherches; ces îles mystérieuses, bannies des cartes anglaises, ne paraissent avoir d'existence que sur le papier.

Jusqu'à plus de cent lieues au large des côtes d'Amérique, notre compagnon de route se trouvait être cette espèce de frégate à gorge blanche, dont le vol unit la puissance à la grâce. Elle nous quitta vers les 90° de long. O., pour paraître par les 130° dans le voisinage de l'île des Chiens. Par les 118° jusqu'aux 135° de long. O., nous vîmes en abondance ces *fous manche-de-velours* des Portugais, dont le corps, d'une blancheur de neige, est relevé par le noir profond de l'extrémité des ailes. La présence de ces oiseaux nous indiquait très-positivement le voisinage d'une terre; en suivant des yeux leur direction, au soir nous eussions pu en reconnaître le gisement.

Nous rencontrâmes presque constamment volant au-dessus de nos têtes le phaëton aux brins rouges. Ce bel oiseau, de la taille d'une corneille, a le corps couvert de plumes satinées et blanches comme le lait, tandis que leurs tiges sont noires et lustrées; puis des moustaches brunes encadrent son bec de corail, dont les bords sont armés de dentelures profondes, espèces de scies vivantes d'où ne peuvent s'échapper les poissons dont il fait sa pâture; ses petits pieds blancs sont munis de palmures noires, et de sa queue courte et conique partent deux longs brins grêles et rouges, qui lui firent donner par les marins le nom vulgaire de *paille-en-queue;* aussi rapporte-t-on qu'un officier provençal, pour qui ce nom avait été pris au sérieux, écrivit sur le journal du bord : « *On a tué une paille-en-cul;* nota bene *que ce n'est pas une paille, mais bien une plume qu'il a dans le cul.* »

Le phaëton a le cri aigre, le vol paisible, la vue perçante; bien qu'élevé dans les airs, il distingue à la surface de la mer les poulpes ou les petits poissons volants dont il se nourrit. Il s'abat alors avec

prestesse, puis, se relevant avec grâce, il plane avec majesté dans les latitudes des intertropicales. On lui a donné le dieu du jour pour père, et les plaines de l'Éther pour domaines; celui à brins blancs est assez rare dans la mer du Sud, et très-commun au contraire dans l'Océan Atlantique.

Dans ce grand espace d'eau qui sépare le Pérou des archipels de la *Mer Mauvaise*, nous n'observâmes qu'un petit nombre d'êtres animés : c'étaient des baleines, dont le dos en voûte venait affleurer le niveau de la mer; des exocets qui par leur nombre et leurs allures imitaient des nuées de sauterelles s'élevant d'un champ nouvellement moissonné; quelques poissons scombéroïdes qui suivaient notre sillage; diverses bonites qui, servies à la table des officiers, occasionnèrent de légers empoisonnements; déjà Forster avait eu occasion de signaler un pareil fait, dont on trouve quelques exemples dans plusieurs relations. Cet aliment, si savoureux en apparence, amena des défaillances, des vertiges, une vive rougeur sur tout le corps; mais les accidents cessèrent bientôt, et avec eux les inquiétudes.

Le 15 avril nous rencontrâmes le navire baleinier américain *le Charles de Nantuchet*, qui battait la mer depuis dix-huit mois. Il avait formé une cargaison de deux cents tonneaux d'huile, résultat de la pêche de soixante-six baleines, entre les 100° et 130° de longitude O., sous la ligne et dans l'intervalle qui sépare les îles Marquises des îles Gallapagos; ce navire y avait laissé plus de quarante bâtiments de sa nation, occupés au même genre d'industrie; mais, comme son équipage comptait quelques scorbutiques, il se dirigeait vers l'île Pitcaïrn, où il espérait trouver des légumes, des fruits et de la chair de cabri. Pitcaïrn n'a pas de port, mais ses rivages accores permettent de rester en panne près de terre. Cette île sera à jamais célèbre pour avoir servi de refuge aux révoltés de Bounty; qui ne se rappelle ce Christian donnant l'exemple de la révolte, abandonnant en pleine mer, Blight, son capitaine et son protecteur, avec quelques marins fidèles, et les lançant à l'aventure dans une chaloupe non pontée et comme à une mort certaine, puis retournant à O-taïti avec les conjurés, enlevant les femmes dont ils étaient épris, brisant leur vaisseau sur les écueils de Pitcaïrn, et cachant leur coupable action sur cette île jetée comme un point perdu sur la surface du monde? Blight, après des misères inouïes

et un trajet de plus de douze cents lieues dans une frêle embarcation, aborda l'île de Timor, et put revoir l'Europe. Le gouvernement anglais, jaloux de ne point laisser impuni l'acte de rebellion de l'équipage de Beunty, expédia dans la mer du Sud un vaisseau qui devait le poursuivre; mais les recherches les plus persévérantes laissèrent les principaux coupables impunis, et ce n'est que très-longtemps après que le hasard mit sur les traces des révoltés. Ce fut sur l'île de Pitcaïrn qu'on trouva les descendants de Christian et Adam, ce patriarche vénérable, faibles restes d'une population que les jalousies et les haines avaient en partie détruite par le meurtre.

Dans les journées du 17 au 20 avril nous avions sur les divers points de notre horizon un grand nombre de frégates à gorge neigeuse, des pétrels à ventre blanc, et des pétrels noirs, que les marins appellent cordonniers, des fous manche-de-velours et des sternes, oiseaux dont la présence était un signe infaillible du voisinage des archipels des Pomotous; le temps nous apporta aussi de la pluie, des vagues grosses, ce qui nous força de naviguer avec beaucoup de prudence.

Le 22 nous faisions route par un beau temps, dans un espace de mer complétement libre, lorsqu'à trois heures du matin M. d'Urville crut entendre les mugissements sourds des vagues qui se brisaient sur les écueils : on mit en panne : au lever du soleil nous nous trouvâmes en vue à moins d'une demi-lieu d'une île basse, à peine élevée au-dessus des flots, dont les côtes déclives se composaient de sables blancs réverbérant au loin la lumière, et dont le centre était verdoyant par les massifs de vaquois et de cocotiers qui en couvraient la surface. Les habitants nous manifestèrent leur présence en allumant un grand feu; mais, comme ils nous virent ne point répondre à ce signal, ils expédièrent bientôt une petite pirogue à balancier, montée par trois hommes, que nous ne pûmes engager à accoster *la Coquille,* et cependant c'étaient les premiers insulaires qui frappaient nos regards, c'étaient les premiers hommes de cette race des Océaniens dont nous étions si avides de contempler les traits. En vain nous leur prodiguâmes les épithètes de *tayo,* qui en o-taïtien veut dire ami; en vain nous leur montrâmes des étoffes vivement peintes que nous leur destinions; leur défiance l'emporta sur la curiosité. Ces naturels étaient complétement nus, à cela

près d'une étroite bandelette d'étoffe qui leur ceignait les reins ; ils étaient frottés d'huile de cocos, et sans armes ni objets d'échange ; ils répétaient en riant et en gesticulant le mot d'amitié que nous leur prodiguions, et les deux jeunes gens qui accompagnaient le vieillard possédaient à un haut degré l'insouciance et la gaieté de leur âge ; impatientés de ne pouvoir vaincre leur obstination ou de détruire leur soupçonneuse prudence, les voiles furent mises au vent et nous continuâmes notre exploration. Cette île est celle que le commandant de *la Coquille* nomma *Clermont-Tonnerre*, et qui gît sur les cartes par 18° 28′ de latitude sud et 138° 46′ de longitude occidentale.

A peine étions-nous à quinze milles de la terre précédente que nous reconnûmes l'île *Sarles*, découverte en 1797 par Wilson, commandant *le Duf;* mais nous eûmes bientôt dépassé cet îlot, de même que le précédent, jeté comme une bandelette découpée sur la surface de la mer.

Le 23 au soir nous eûmes connaissance d'une terre devant nous, et le lendemain au jour nous reconnûmes trois îles, dont nous devions regarder la découverte comme notre propriété, bien qu'il semble qu'elles aient été entrevues par les capitaines Bœnechet et Clerk. C'étaient les îles *Narcisse*, *Humphry* et *Good-Hope*. Au milieu de cette mer semée d'îles basses, à chaque instant nous devions nous attendre à voir surgir, devant nous ou par côté de ces plages déclives, de ces verdures trompeuses couchées ras l'eau, sur lesquelles il est si facile de se jeter au milieu de la nuit ou d'être porté par les courants ; aussi, après avoir encore relevé l'île que M. Duperrey nomma *Lostange* et avoir reconnu les îles *Moller* de *Bellingshausen* et la *Harpe* de Bougainville, nous sortîmes de ce dédale de rochers, de cette mer si bien décorée de l'épithète de *Mauvaise*, où le navigateur doit être tout yeux, tout oreilles, de ces écueils semés çà et là avec une redoutable prodigalité, et sur lesquels les grains fréquents et brusques des tropiques, les nuits sombres et chargées d'orages, ont terminé plus d'une vie aventureuse de marin.

Toutes les îles que nous longeâmes se ressemblent par leur aspect extérieur ; toutes semblent être le résultat de bandelettes d'un calcaire saxigène, reposant sur les contours des sommets de montagnes sous-marines, et dépassent de quelques toises seule-

ment le niveau de la mer. Bordées par des récifs, recouvertes par un petit nombre de végétaux nourriciers, privées d'eau douce [1], sans cesse menacées d'être englouties par les vagues lors des grandes perturbations de l'atmosphère, ces îles n'offrent à l'espèce humaine qui les habite que des ressources bornées et une existence précaire. Leur sol, résultat du détritus des coraux, serait inhabitable, si des forêts de cocotiers, dont les noix transportées par les courants y ont pris racine, n'y étaient venues fournir aux hommes, que des naufrages ou un excès de population forcèrent à y émigrer, leur principale ressource pour y maintenir leurs familles; toutes les îles basses de la mer du Sud, en effet, quelle que soit la petitesse de leur circonférence, deviennent habitables, et reçoivent des colons aussitôt que le cocotier peut produire. Dans cette partie du globe l'existence humaine est donc liée au développement de ce magnifique et utile palmier. On conçoit que des besoins entourés d'inquiétude, qu'une industrie constamment dirigée vers les moyens d'accroître les ressources alimentaires, peu ou point de communications avec les Européens, qui sillonnent ces mers, ont dû avoir une grande influence sur le caractère moral de ces peuplades. Aussi remarque-t-on qu'elles sont ombrageuses, défiantes, et qu'elles présentent une grande sauvagerie de mœurs.

Ainsi que je viens de le dire, lorsque nous traversâmes l'archipel de la Mer Mauvaise, ou mieux des *Pomotous* [2], ainsi que les habitants le désignent, des naturels vinrent à une certaine distance de la corvette *la Coquille* sans vouloir en approcher; ils nous adressèrent de longs discours d'une voix forte et aigre, qui nous arrivaient comme un long roulement de voyelles pressées. Enfin nous leur prodiguâmes les noms de *tayo* (amis), ou nous leur criâmes *e-no-moï* (venez ici); nous fîmes route sans avoir pu les examiner de près. Les habitants de l'île *Narcisse* (île que M. Duperrey avait d'abord nommée île Daugier), nous parurent nombreux; des groupes d'insulaires s'agitaient sous les massifs de cocotiers, armés de longues javelines reluisantes; bientôt de nombreuses pirogues à simple balancier furent jetées à la mer et s'arrêtèrent

[1] L'eau douce s'obtient en creusant les sables, ou des eaux pluviales retenues dans des creux du sol calcaire.

[2] Les Océaniens, dans leur langue riche en images, ont appelé ces terres les *îlots de la nuit*, *po* nuit et *motous*, îles de corail.

proche de notre vaisseau, sans qu'aucune osât l'accoster; la taille des hommes était généralement élevée, des colliers de coquilles entouraient leur cou, un morceau d'étoffe blanche, fabriquée sans doute avec le mûrier à papier, ceignait leur tête. Ils se levèrent tous à la fois lorsqu'ils jugèrent leurs pirogues assez approchées de *la Coquille*, et se tinrent debout en poussant de grands cris et en gesticulant outre mesure. J'en remarquai un entre autres qui se plaça sur l'avant d'une pirogue, sans discontinuer d'agiter ses bras et de les placer sur sa tête d'une certaine manière : était-ce une preuve d'amitié? était-ce un défi? au reste, la grande défiance qu'ils nous témoignèrent doit faire préjuger défavorablement de leur caractère.

Nous n'avons donc sur les Pomotous que des notions incomplètes; mais à O-taïti, où nous rencontrâmes de ces insulaires, je me procurai quelques détails, qui sans être importants ne sont pas dénués d'intérêt. Ces insulaires sont constitués comme les O-taïtiens, auxquels ils ressemblent en tout point; mais, s'ils ont leurs formes corporelles unies à plus de vigueur, ils n'en ont point le caractère bienveillant ni les manières affectueuses. Leur aspect est rude, le jeu de leur physionomie sauvage, l'ensemble de leurs traits est empreint de férocité, et, ce qui ne contribue pas peu à leur prêter des dehors repoussants, est le tatouage, qui couvre non-seulement le corps, mais même la figure; les dessins de ce tatouage consistent en losanges sculptés sur la peau du front et en cercles repliés sur eux-mêmes, et recouvrant les joues; et leur nudité disparaît, tant sont épaisses les masses qui incrustent les diverses parties du corps. Sous ce rapport ils ont la plus grande analogie avec les nouveaux Zélandais et les insulaires des Marquises, tandis que les O-taïtiens, leurs plus proches voisins, avec lesquels d'ailleurs ils ont d'assez fréquentes communications, ne se tatouent que très-légèrement quelques dessins peu compliqués.

Les Pomotous habitant des îles pauvres, et menant une vie chétive, qu'ils entretiennent surtout à l'aide des ressources puisées dans la pêche, regardent comme ennemi tout étranger qui essaie d'aborder parmi eux, et leur premier mouvement est de le repousser par la force. Par opposition les O-taïtiens, dont l'existence a toujours été à l'abri des besoins, n'ont jamais été célèbres par leur humeur belliqueuse, tandis que les Pomotous, adonnés à la

guerro, sont marins audacieux, et livrés constamment sur les écueils et au milieu des vagues à la conquête de leur subsistance, en conservent des habitudes pleines de résolution, bien éloignées de cette mollesse et de cette indolence qui caractérisent les insulaires d'O-taïti; les îles basses qui nous occupent ne paraissent point avoir à part leurs cocotiers d'arbres à pain ni de pommes de Cythère, mais quelque peu de *taro* ou chou caraïbe, et beaucoup de *fara* ou vaquois.

Les pirogues de mer des Pomotous sont grandes et solidement construites pour les navigations lointaines, et nous en vîmes plusieurs à Papaoa qui arrivaient des îles basses à O-taïti, bien que la distance qui sépare ces terres soit considérable, relativement surtout à la construction de ces embarcations. Ces pirogues, de la dimension des chaloupes de pêcheurs d'Europe, sont pointues à leurs extrémités, et fortement liées entre elles, à deux pieds de distance, par des madriers qui supportent une plate-forme solide. Leur coque est pointue, surmontée d'un plat-bord, et les bordages sont solidement fixés avec des chevilles en bois. Sur la pirogue de gauche est établie dans toute sa longueur une banne en branches pliantes, tissées à la manière de nos ouvrages de vannerie, à surface convexe en dehors, verticale en dedans, où s'ouvre une issue par laquelle s'introduit l'équipage dont elle est le logement; on y place aussi les vivres de campagne. Le gouvernail de ces pirogues doubles est remarquable par la simplicité du moyen qui le fixe; il consiste en un long morceau de bois s'évasant à l'extrémité en queue de poisson et tournoyant sur une cheville. Le mât est fait d'un long bambou maintenu par des cordes d'écorces d'*hibiscus*. Une grande natte quadrilative sert de voile, et ce qu'il y a de particulier pour un marin, c'est que l'amure ne diffère point de celle de nos canots d'Europe, et l'écoute se fixe sur l'un ou l'autre bord avec une petite cheville de bois.

Les Pomotous se servent d'un bois très-dur, rare sur leurs îles, pour façonner des javelines souvent longues de quinze pieds, s'élargissant à leur sommet comme le fer d'une hallebarde, et couvertes de sculptures travaillées avec délicatesse; leurs pagaies sont également ornées de gracieux dessins; il en est de même de leurs haches, dont la partie coupante est en corail, et de quelques autres ustensiles; les femmes portent autour du cou des colliers

formés d'écailles imbriquées de nacre, dentelées sur les bords, dont la surface polie est des plus brillantes.

Le goût de ces naturels pour l'*ava ava*, boisson âcre et piquante qu'ils composent avec une plante propre à toutes les îles de la mer du Sud, est très-prononcé; aussi recherchent-ils avec empressement nos liqueurs fermentées, différents en cela des O-taïtiens, qui les redoutent pour la plupart. C'est ainsi que dans la visite que nous reçûmes à O-taïti, des hommes formant les équipages de deux grandes pirogues, nous eûmes à les régaler avec une eau-de-vie brûlante du Chili, qui dissipa l'air sombre de leur visage et y appela une folle gaieté. Ces Pomotous se livrèrent à la danse, et huit d'entre eux, assis sur le pont, frappaient avec l'accord le plus parfait sur les parties charnues des cuisses et des jambes, la main étant disposée en creux, afin d'obtenir un bruit sourd, d'abord lent, puis de mesure pressée; en même temps tous chantaient des couplets sur un air monotone, en modifiant parfois la voix naturelle, de manière à lui donner une expression rauque et stomacale; à mesure que le rhythme devenait plus vif, un des huit Pomotous, assis, se levait avec prestesse et dansait seul; sa pantomime se composait de mouvements très-rapides des jambes et des bras; ce premier danseur fatigué, il en parut un second, après celui-ci vint un troisième, et les huit se remplacèrent successivement; mais alors la danse perdit son premier caractère et devint excessivement indécente; le plus souvent cependant c'est un mimodrame caractéristique retraçant les habitudes de ces peuples, soit dans leurs guerres, soit dans leurs usages domestiques. Les Pomotous se livrent avec tant d'ardeur et de plaisir à cet exercice, ils y mettent une telle action, leur âme en est tellement absorbée, qu'on les voit bientôt haletants, ruisselant de sueur et tombant de lassitude.

Comme chez les Océadens purs, leur langue, remplie de voyelles, leur permet d'improviser sur tous les sujets qui ébranlent leur imagination mobile; leurs vers ont un rhythme; ils sont cadencés et formés d'un nombre uniforme de mètres; le plus ordinairement ces improvisations ont pour but de solliciter des étrangers quelques présents, et c'est ainsi que nos Pomotous exprimaient que leur gosier était sec, et qu'ils s'attendaient que dans la grande pirogue de France on leur donnerait de l'*ava ava* pour l'humecter. D'autres fois ils se moquaient des O-taïtiens soumis à la domination des

missionnaires anglicans. Ces Pomotous ne sont au reste qu'une jeune colonie des archipels de la Société, et tout en eux rappelle la souche dont ils sont sortis.

Le 29 avril le temps devint mauvais, des orages éclataient sur plusieurs points de l'horizon, nous nous hâtâmes de sortir de l'Archipel Dangereux pour reprendre les routes battues par les anciens navigateurs, en nous dirigeant sur O-taïti; quelques heures de calme nous montrèrent la mer couverte d'un insecte marin nommé *vélia océanique*. Aux pluies et aux vents qui nous assaillirent pendant quelques jours succédèrent des calmes avec une chaleur étouffante. L'entre-pont ressemblait à une fournaise, et la sueur ruisselait du corps de ceux qui y séjournaient quelques instants. Nous profitâmes de ce que le navire se balançait sans faire route pour jeter à la traîne des hameçons amorcés par des flocons de laine, et nous prîmes des coryphènes aussi savoureux que brillants, poissons chasseurs qui vaguent dans les solitudes des grands océans, qu'ils animent par leurs riches parures scintillantes d'or et d'azur, tandis que leurs sens sont obtus, et leur appétit grossier. Les phaëtons à brins blancs erraient avec ce vol calme et cette sorte d'insouciance qui attestent la régularité du banquet que leur sert la nature.

Le 1er de mai, par une de ces journées des tropiques éblouissantes de lumière, sous l'influence d'une atmosphère brûlant le corps à la manière de la vapeur qui s'échappe de l'eau en ébullition, à l'horizon se montra à nos regards un cône solitaire en partie vêtu d'une riante et fraîche verdure. Notre sillage, en diminuant à chaque instant la distance qui nous séparait de cette îlette océanienne, permit à l'œil d'en embrasser les contours et la petite étendue, et de la reconnaître pour cette île d'*Onasbrug*, que Wallis découvrit le 17 juin 1767, et qu'il nomma ainsi en l'honneur d'un *prince Frédéric*, évêque d'Onasbrug. Que de noms bizarres, ridicules et sans avenir ont été prodigués ainsi par les Européens à des terres qui un jour doivent reprendre ceux plus légitimes donnés par la race qui la première les a colonisées! Bougainville, qui en eut connaissance le 2 avril 1768, dont l'imagination ardente et sensuelle crut signaler aux géographes ce même fragment de notre planète, l'appela le *Boudoir*, en ajoutant toutefois, ou *le Pic de la Boudeuse*, pour rappeler le nom de la frégate qu'il montait. Mais

les noms d'*Onasbrug* et du *Boudoir* doivent disparaître des cartes pour conserver la dénomination si douce et si euphonique de *Maïtéa*, que lui donnent les Océaniens [1].

Il y a une suavité de charmes dans les plus minces îlots de l'Océanie, et Maïtéa, ressemblant à une gerbe de verdure sortant des eaux bleues de la mer, reposait notre vue et nous procurait des délices qu'on ne peut apprécier que dans une position semblable à la nôtre; qu'on se figure, en effet, un vaisseau en panne, roulant sur les vagues sourdes qui viennent heurter ses flancs, et d'où s'élancent des regards plongés sur un seul endroit, placé à distance comme le serait le tableau d'une lanterne magique. On conçoit que tout devient spectacle alors, l'arbre qui élève sa tête au-dessus de son voisin, l'oiseau qui vole et se cache dans les fourrées, les nuages colorés qui viennent se poser sur le sommet du pic, comme un ruban sur la chevelure d'une belle fille. L'île de Maïtéa est le cratère éteint d'un ancien volcan, qui a surgi sur les bas-fonds de cette partie de l'Océan Pacifique; et, sous ce rapport, toutes les îles vraiment océaniennes partagent sa constitution géologique, car les motous, ou îles basses, sont toutes formées par les madrépores, tandis que les terres hautes, sans exception, sont le résultat d'éruptions volcaniques, et appartiennent par conséquent à la formation plutonienne. Elle s'élève au-dessus de la mer comme un sein mamelonné, n'ayant au plus que deux milles de circonférence sur deux cents toises d'élévation; sa base est formée de colonnes prismatiques rangées avec la symétrie ordinaire des coulées de basalte, tandis que quatre à cinq pitons décharnés découpent le sommet et marquent les contours déchiquetés du cratère. La végétation est très-active sur toute la surface de Maïtéa, seulement elle ne commence à se développer qu'à une certaine distance du rivage, là où la mer cesse de déferler avec violence. Ce rebord est donc nu, mais les cendres volcaniques et les matières brûlées qui le constituent, tranchent avec le vert du feuillage, par les teintes les plus vivement colorées, depuis le rouge foncé jusqu'au noir intense. Au niveau de la mer une ceinture de corralligènes défend cette île, qu'il est très-difficile d'aborder avec des

[1] L'île de Maïtéa ou Maïttia gît 17° 53' 51" de latitude sud, et par 150° 25' 24" de longitude occidentale.

embarcations : des arbres à pain, aux feuilles découpées comme celles du figuier, des bananiers aux larges bannières vertes et souvent déchirées par les vents, des cocotiers à tige svelte comme la taille d'une sylphide, balançant leur cime avec la nonchalance prétentieuse d'une coquette, des vaquois phallifères à feuilles engaînantes en spirale et taillées en lames d'épée s'harmonient gracieusement avec la plèbe des végétaux. Wallis, lorsqu'il reconnut cette terre, y trouva des Océaniens avec leurs grandes pirogues; nous n'y aperçûmes point d'habitants, mais il est à peu près certain qu'elle n'est visitée par les insulaires des archipels circonvoisins que d'une manière passagère, et comme un port de ravitaillement dans leurs navigations lointaines. Les seuls hôtes de ce séjour paisible sont quelques oiseaux de rivage, entre autres une giarole et un fou; ce dernier de couleur marron pourpré sur le corps, d'un blanc de neige sur le ventre, à queue brune, puis frangée de blanc, est très-certainement inconnu aux naturalistes.

Dans la journée du 3 nous reçûmes beaucoup de pluie, qu'apportaient des grains noirs, souvent renouvelés et chargés d'orage. Mais O-taïti, qui nous apparaissait à l'horizon, à une distance de douze milles, nous promettait une de ces relâches délicieuses que chacun de nous, dans sa vie d'homme de mer, avait rêvée bien des fois. Nous hâtions donc de toute l'anxiété de l'impatience la marche trop lente de notre vaisseau : il arriva enfin à cet endroit tant désiré de notre campagne, et une large tache rouge, dite la pointe de l'arbre, vint nous faire reconnaître les passées et le mouillage de la baie de *Matavai*, où nous laissâmes tomber l'ancre dans la soirée.

NOTE.

SUR LES BALSAS.

Nous avons parlé, page 106, des *balsas* usités par les Chiliens. En voici la description fort complète qu'en a donnée le capitaine Hoff :

On donne le nom de *balsa* à une embarcation dont se servent les Indiens sur les côtes du Chili et du Pérou. Deux corps placés l'un à côté de l'autre, et unis par des liens, composent l'ensemble de ce bateau : chacun de ces corps est formé par un assemblage de peaux de loups marins. La grandeur varie : elle est, selon la convenance et les lieux, de 12 à 18 pieds; on prépare ces peaux en les frottant avec des pierres, pendant un temps déterminé ; cette opération, qui tient lieu de tannage, enlève toutes les aspérités; on les enduit ensuite d'une huile composée à cet effet; lorsqu'elles en sont suffisamment imprégnées, on les réunit par des coutures, en leur donnant la forme nécessaire, puis on leur applique extérieurement une espèce de composition faite avec de l'huile et une terre rougeâtre ; cet enduit acquiert de la dureté, et devient comme une écorce qui sert à garantir ces peaux contre le frottement des sables, lorsque le *balsa* aborde sur la plage. Ces deux outres allongées sont réunies par des morceaux de bois placés transversalement et attachés avec de fortes courroies. On rapproche les extrémités qui forment le devant de l'embarcation jusqu'à ce qu'elles se touchent, tandis que les deux extrémités opposées sont éloignées l'une de l'autre de trois pieds au moins, ce qui donne de l'aplomb à ce frêle bateau, dont la forme est celle d'un triangle isocèle ayant l'angle aigu peu ouvert ; à quelque distance de la partie inférieure de chacun de ces corps se trouve une ouverture terminée par une espèce de boyau ; c'est à l'aide de ce conduit qu'on parvient à introduire dans cette outre l'air qui doit la gonfler : lorsque cette opération est terminée, on dispose sur l'embarcation des nattes et des joncs marins qui forment un tillac d'environ quatre pieds de large sur huit de long.

Ce bateau est d'une extrême légèreté : à peine son poids total est-il de 30 ou 40 livres; cependant il peut porter une charge d'un millier, et même d'un millier et demi ; mais avec un tel fardeau on n'oserait faire un long trajet, car la force avec laquelle la mer repousse cette embarcation de sa surface, et la compression qu'un poids aussi considérable exerce sur toutes les parties du *balsa* l'exposeraient à crever, et il s'ensuivrait une submersion immédiate.

La personne qui manœuvre le *balsa* s'assied les jambes croisées, sur l'arrière, dans la position indiquée par la gravure ci-contre ; elle nage avec un aviron qui

a la forme d'un balancier, et dont chaque extrémité ressemble à une pagaie : l'embarcation vide, étant alors très-élevée sur la partie de derrière, occupe moins de surface dans l'eau, et un seul homme pourrait pendant quelque temps la faire filer quatre à cinq milles à l'heure.

Les Indiens se placent habituellement de la manière que je viens de décrire, lorsqu'ils vont à la pêche. Leurs filets occupent le devant du *balsa;* lorsqu'ils transportent des passagers, ils les font asseoir derrière le rameur qui, dans ce cas, s'avance un peu vers le milieu. Vide, cette embarcation entre à peine dans l'eau, dont elle ne fait pour ainsi dire qu'effleurer la surface; chargée, elle y pénètre au plus de quatre à six pouces.

Dans ce dernier état on est obligé de veiller avec soin à ce que l'air contenu dans les outres ne s'échappe pas, et à faire de nouvelles *insufflations* pour remplacer l'air que la pression tend à chasser par d'imperceptibles ouvertures.

Il est facile de comprendre de quelle utilité est le *balsa* sur des côtes où les brisans de la mer interdisent tout moyen de communication autre que celui que je viens de décrire. C'est sur les *balsas* que se débarquent les articles de commerce destinés à l'intérieur du Chili et du Pérou; ils servent également à en rapporter les lingots d'or et d'argent et les piastres que l'on obtient en échange de ces marchandises. Le faible tirant d'eau de ces *balsas* leur permet de traverser avec confiance les brisans les plus redoutables, sans même que les objets qu'ils transportent soient mouillés, tandis que le canot le plus solide, et l'embarcation la plus légère seraient infailliblement engloutis, s'ils tentaient de pareils voyages.

Les commerçants qui habitent ces parages sont tellement familiarisés avec ce genre de navigation, que jamais on ne conçoit la moindre crainte sur leur départ ou leur arrivée. Les ressauts que forme la mer qui rugit avec une horrible fureur sur ces brisans, glacent le voyageur d'un effroi involontaire, et, malgré l'intime conviction de l'absence de tout péril, l'homme le plus accoutumé à braver les dangers ne peut se défendre d'une émotion de terreur, surtout aux époques de la pleine lune, ou lorsqu'elle doit changer. Dans ces cas, on s'abstient cependant de charger les *balsas* de marchandises que l'humidité pourrait détériorer : mais comme cet état dure de quatre à cinq jours, on ne peut communiquer qu'à l'aide du *balsa* avec le navire qui est sous la voile ou mouillé à quelque distance de la côte. Quand la mer déferle avec d'affreux mugissements, les passagers se placent ordinairement sur un *balsa* attaché à un autre, sur lequel se trouvent deux rameurs qui nagent devant; par ce moyen, le *balsa* remorqueur reçoit le premier coup de mer qui élève cette embarcation au sommet de ses vagues, au milieu d'une atmosphère humide, tandis que celle qui est derrière reste presque à sec.

J'ai plusieurs fois essayé de passer, dans ces circonstances, soit de mon bord à la côte, soit de terre à mon navire, avec une embarcation légère construite à cet effet, et manœuvrée par mes plus habiles marins, mais j'ai dû y renoncer, car malgré de fréquentes tentatives et l'emploi de tous les moyens imaginables, je n'ai jamais pu aborder une seule fois sans que mon canot fût rempli par des coups de mer, quand il n'arrivait pas que contre tous nos efforts il fût chaviré ou jeté sur la côte. Sur les *balsas*, dans les mers les plus déferlantes, je n'éprouvais d'autres désagréments que celui d'être couvert par la rosée des vagues à travers lesquelles ils se dirigeaient.

Le *balsa* est donc véritablement un bateau insubmersible; sa légèreté, la facilité avec laquelle on le manœuvre, la charge considérable qu'il peut supporter, rendraient dans les naufrages cette embarcation extrêmement utile sur toutes les

côtes d'Europe ; ne sait-on pas que lorsqu'un navire se perd dans le voisinage de la terre, il arrive presque toujours, quand la mer est houleuse et déferlante, que l'équipage et les passagers périssent, parce que les canots ou les chaloupes dans lesquels ils se jettent sont chavirés ou coulés par les lames?

Le *balsa* offre un moyen de sauvetage infaillible ; manœuvré par des hommes habiles et courageux, il aurait une grande supériorité sur toutes les inventions créées pour secourir les naufragés. Sa construction ne présente aucune difficulté, et ne saurait être l'objet d'une forte dépense, tandis que son peu de volume permettrait d'en placer aisément plusieurs à bord des navires, et dans les corps-de-garde sur la côte de France.

Tant de braves exposent chaque jour leur vie, avec mille chances défavorables, pour arracher aux flots de nouvelles victimes, que ce serait véritablement bien mériter de l'humanité, que de leur fournir un moyen assuré de diminuer le nombre des malheureux que chaque année la mer engloutit dans ses abîmes.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

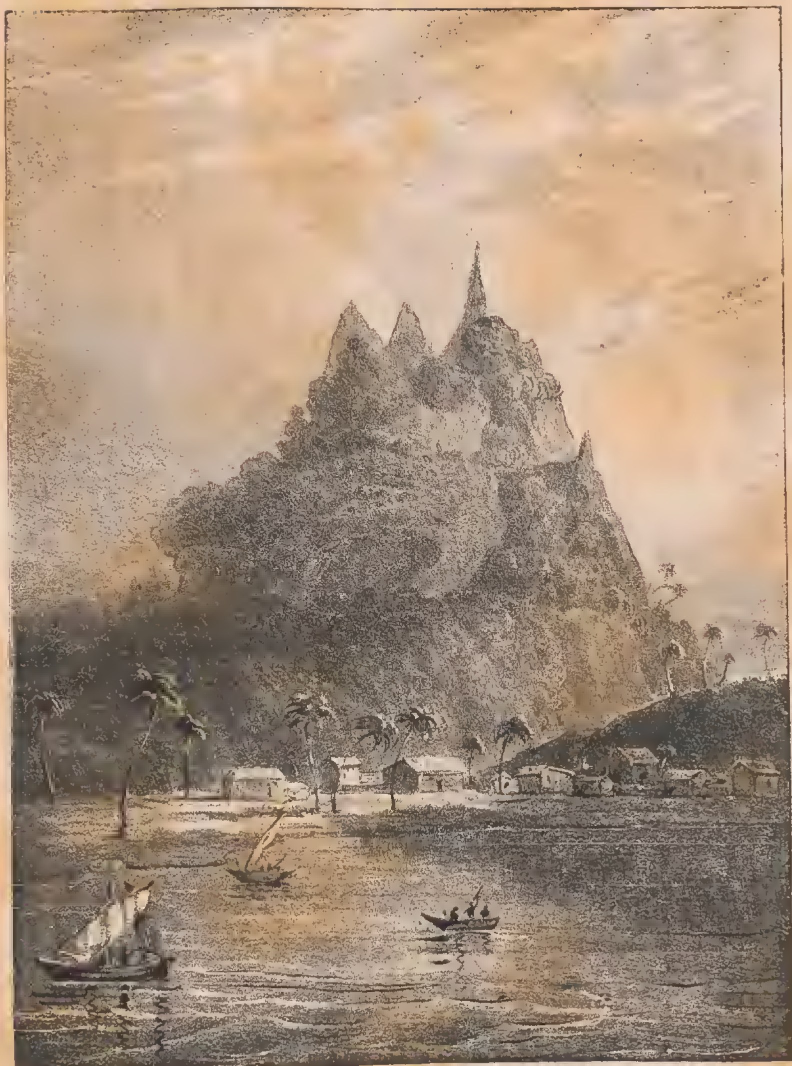
FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

VOYAGE

AUTOUR

DU MONDE.

IMPRIMERIE DE N.-J. GREGOIR,
Rue au Lin, N° 20.



L'île de Borrabora.

Lith. de [illegible] rue de [illegible] à Bruxelles

VOYAGE

AUTOUR

DU MONDE

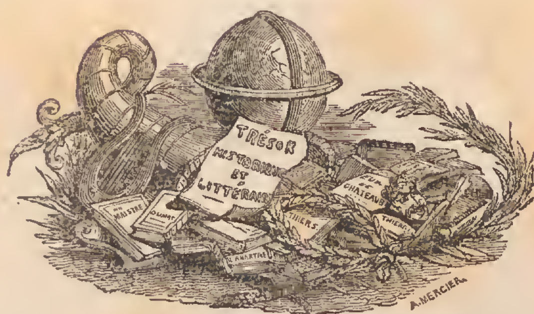
ENTREPRIS PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT

SUR LA CORVETTE LA COQUILLE;

PAR P. LESSON,

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT.

TOME II.



BRUXELLES.

N.-J. GREGOIR, V. WOUTERS ET Cie, ÉDITEURS,

RUE AU LIN, N° 20, PRÈS DE LA PLACE St-GÉRY.

1839.

VOYAGE

AUTOUR

DU MONDE.

CHAPITRE VIII.

SÉJOUR DANS L'ILE D'O-TAITI
(DU 3 MAI 1823 AU 22 DU MÊME MOIS).

Homme d'Europe à la peau blanche!
Laisse-moi sous mon toit de branche,
Où j'ai mon hamac qui se penche!
Et ma compagne au teint si beau,
A la ceinture de feuillage,
Au frais collier de coquillage,
Et sans moi rejoins au rivage
Ta case qui marche sur l'eau.

(Anaïs Segalas.)

Pour qui a lu les narrations pleines de charmes de Bougainville et de Cook (et quelle personne tant soit peu instruite en Europe en ignore les principaux détails?), Taïti, nommé d'abord *Nouvelle-Cythère* par le navigateur français, O-taïti par son nom seul fait palpiter le cœur et retrace à l'imagination mille scènes voluptueuses. L'homme est ainsi fait. Il n'a pas retenu les formes gouvernementales, les idées religieuses des O-taïtiens; mais dans sa

mémoire sont gravés en traits de feu les peintures libres d'un sensualisme dans toute sa naïveté, des tableaux de l'Albane à coloris remarquable par sa nudité. Pour lui O-taïti est ce paradis de Mahomet, où l'âme n'est pour rien dans les plaisirs des sens qu'il prodigue.

O-taïti dans notre tableau ne se présentera pas avec cette physionomie si riante que lui prêtèrent les premiers découvreurs. Ses paysages, il est vrai, n'ont pas changé. C'est toujours la même pompe, la même richesse de végétation[1]. Ses habitants sont comme ils étaient, doux, hospitaliers, bienveillants; ce sont encore de grands enfants dont la physionomie naïve a été défigurée, il est vrai, par les nouvelles habitudes que leur ont imposées les missionnaires anglicans. Les O-taïtiens ne sont donc plus ceux des temps où Wallis, Bougainville et Cook exploraient leurs rivages; le cachet qui caractérisait ces peuplades a disparu sous un vernis de dissimulation que leur a porté la ferveur du rigorisme des prêtres protestants. Si les missionnaires, de quelque couleur qu'ils soient, sont aujourd'hui un vrai *non sens* parmi les populations civilisées, que pense-t-on que doivent être ces hommes, sans talent, sans élévation dans l'âme, à idées rétrécies et bigotes, agissant comme des énergumènes au milieu des peuplades de la mer du Sud, leur

[1] Nous tracions en 1825 le tableau suivant qui peint parfaitement l'ensemble de la création de cette île célèbre :

Au milieu de la vaste mer du Sud s'élève, comme la reine de l'Océan Pacifique, la délicieuse O-taïti; une verdure toujours fraîche couronne ses pics volcanisés; ses rivages et ses récifs disparaissent sous les forêts de cocotiers, dont les immenses parasols de verdure sont sans cesse balancés par les molles brises des vents alisés. Là, sous un ciel dont la température est tiède, vivent d'heureux insulaires. Leurs jours se succèdent sans secousses, et leurs occupations du lendemain sont semblables à celles des jours écoulés. Quelle émotion doit éprouver l'Européen transplanté du sol de la France sur une scène neuve et si opposée aux tableaux qui fixèrent ses premiers regards! Aux prairies émaillées de l'Europe classique, au miroir limpide des étangs qu'ombrage le pyramidal peuplier, succèdent des cascades dont les ondes mugissent en se précipitant sur des lits de basalte, ou dont les eaux s'engouffrent dans des crevasses profondes, sur lesquelles d'immenses arches de liserons chargés de fleurs se projettent en ponts suspendus, tandis que les larges scolopendres et les bananiers sauvages lèvent sur leurs coros leurs longues feuilles luisantes. Dans des fourrés presque impénétrables, les arecs dressent vers le ciel leur cime aiguë, semblable à la flèche d'un paratonnerre, tandis que les vaquois, aux racines serpentiformes, s'unissent aux gardenias suaves ou aux roses de Chine couleur de feu, sous la protection des rameaux aux larges feuilles des arbres à pain.

portant, disent-ils, le pain de l'Évangile, pain lourd et indigeste pour des estomacs qui n'y sont pas préparés : combien je regrette pour ma part la physionomie native des peuplades océaniennes que gâte chaque jour le contact des Européens! Certes cette vie molle et efféminée des O-taïtiens, ce libertinage qu'on leur reproche, étaient encore loin de celui de nos villes et de la corruption de notre civilisation. Chez eux l'habitude convertissait en cérémonial de politesse cette prostitution dont on a exagéré les résultats. Sacrifier à l'amour était une sorte de rite, à laquelle ils n'obéissaient que dans des circonstances particulières. Et puis enfin dans une île fertile où la vie inactive est assurée, dont la température est élevée, où les habitants ne se livrent que rarement à des guerres désastreuses, où l'existence coule heureuse et sans grands besoins, le penchant à l'amour n'est que la conséquence des autres besoins de l'économie humaine satisfaite. J'ai bien réfléchi sur tout ce que l'on a écrit sur les naturels des îles de la Polynésie : et, je dois l'avouer, le plus souvent les écrivains qui ont parlé de ces peuples ne les ont pas compris ou ne les ont vus qu'à travers le prisme de notre civilisation vaniteuse.

Les marins des diverses nations, qui ont été leurs historiens, ne se piquent pas non plus de philosophie, et trop souvent leurs livres ont été dictés sous l'influence des préjugés d'une éducation incomplète et spéciale. Si jamais les Océaniens écrivent l'histoire des navigateurs qui auront séjourné sur leurs bords, je ne pense pas que nos manières y soient traitées avec faveur.

Longtemps on a cru en Europe, et les Anglais surtout étaient intéressés à propager cette erreur, que Wallis était le premier Européen qui ait découvert Taïti, le 18 juin 1767, et, suivant la ridicule coutume d'alors, ce marin en prit possession au nom de son gouvernement, en lui donnant le nom d'île *du roi George III*. Mais les Espagnols ont revendiqué, pour leur compatriote Quiros, l'honneur d'avoir le premier abordé en 1606 dans cette île, qu'il nomma *Sagittaria*, d'autres disent de la *Belle Nation*. Il paraît même que, quelque temps après Quiros, un navire, parti de Lima, y laissa un missionnaire catholique, qui y séjourna une année seulement en y déposant, pour l'usage des habitants, un grand nombre d'animaux domestiques. Neuf mois après l'apparition de Wallis, Bougainville, parti de France en 1767, sur la

frégate *l'Étoile*, séjourna en avril 1768 sur la partie orientale de l'île, qu'il se crut en droit de nommer la *Nouvelle-Cythère*, désirant rappeler par cette désignation la beauté des femmes et les faciles plaisirs que procura cette relâche. Cook, en se rendant à O-taïti pour y observer le passage de Vénus sur le disque du soleil, y demeura trois mois, et, dans les autres voyages, attiré par une prédilection décidée pour les îles de la Société, il y apparut fréquemment pour y reposer ses équipages. De sorte que Cook et ses compagnons, Banks, Solander, Parkinson, et surtout les deux Forster, dans les journaux imprimés, ont accumulé les détails les plus minutieux sur l'histoire générale et particulière des îles d'O-taïti, de Borabora, de Huaheine, etc. Mais c'est à Forster surtout, naturaliste aussi habile qu'écrivain élégant, que sont dues les observations les plus sagaces et les plus piquantes sur O-taïti, et, sous ce rapport, son livre a été une mine féconde qu'ont exploitée à l'envi tous les compilateurs. Après Cook, le capitaine Sever, commandant le navire *Lady-Penrhyn*, visita O-taïti en 1788, et le lieutenant Walts en publia la relation. Bligth y fit deux voyages successifs; il y arriva la première fois le 26 octobre 1788, et la seconde fois le 7 avril 1792. Sa première campagne avait pour but d'enrichir cette île de divers arbres utiles, tels qu'orangers et citronniers, et d'y recueillir des plants d'arbres à pain et de cannes à sucre, pour les transplanter à la Jamaïque. J'ai déjà dit quelques mots de la révolte des gens de son équipage et des suites qu'elle eut pour cet officier et quelques-uns des marins qui lui restèrent fidèles.

En peu d'années cinglèrent vers O-taïti, en 1792, le navire du commerce *Matilda*, capitaine Weatherhead; en 1793, *le Dédalus*, capitaine New, et le 27 décembre 1794, les vaisseaux du célèbre hydrographe Vancouver : puis enfin les pavillons russes et américains s'y montrèrent successivement. Un laps de cinquante-cinq années s'était écoulé sans que la bannière française vînt signaler son existence sur une île, où elle flotta une des premières. *La Coquille* reprit l'anneau de la chaîne des temps, nouée par *l'Étoile* et *la Boudeuse* [1].

Les missionnaires anglais, établis dans l'île, ont rédigé, dans la langue taïtienne, des éphémérides incomplètes sans doute,

1 Vaisseaux que commandait Bougainville.

mais dont on sera aise de posséder le texte original avec sa traduction.

ÉPOQUES TAITIENNES.

1. *Té pahi paniola a Quiro té tipaé raa i Vaiourou paha (Taiarapou) fébé.*
Le vaisseau espagnol de Quiros aborde à Vaiourou, presqu'île de Taiarapou, le 11 février 1606

2. *To ofaa raa (cap. Wallis) i Tahiti, iulai.*
Le vaisseau *le Dauphin* (ofaa), capitaine Wallis, aborde à O-taïti en juillet 1767

3. *To Boukanvile i Hitia.*
Bougainville touche à *Hitia* en 1768

4. *To touté.*
Le capitaine Cook (*touté*) y relâche en 1769, 1773 et . 1774

5. *Paniola no Lima té parahi raa i Tautira (Taiarapou) é té haéré raa du.*
Deux navires espagnols de Lima abordent à Tautira, presqu'île de Taiarapou, en 1773

6. *Té tarapou (le Duff) té tipaé raa, é té maou misionari té parahi raa i Tahiti mari.*
Arrivée des missionnaires anglais à Taïti sur le navire *le Duff*, en mars 1797

7. *Té maou misionari té harou raahia i taraé i paré, haéré é adoura té rahi.*
Guerre à la suite de laquelle les propriétés des missionnaires sont pillées 1798

8. *Té maou misionari ité royal amiral té tipaé raa, é té parahi raa i Tahiti, iulai.*
D'autres missionnaires arrivent à O-taïti sur le vaisseau *Royal amiral* en juillet 1801

9. *Té toupou raa i té tamai ia Roua.*
Guerre désastreuse à Roua en 1802

10. *Té pohé raa o Vairaatoa sépé 3.*
Mort de Vairaatoa le 3 septembre 1803

11. *Té toupou raa i té tamai ia Taatarii.*
Guerre à Taatarii en 1807

12. *Té pohé raa o M. Jefferson 26 sépé.*
Mort de M. Jefferson le 26 septembre 1807

13. *Té tamaï rahi i Arahouraïa a héé ai té arii ra.*
Guerre à Arahouraïa, à la suite de laquelle le roi a été banni 1808

14. *Té pohé raa o M^s Henry, iulai, 28.*
Mort de madame Henry le 28 juillet 1812

15. *To M^s Davies é M^s Hayward atoa.*
Mort de mesdames Davies et Hayward en 1812

16. *Té toupou raa o té paraou a té atoua i Tahiti é Papétoai (Moorea).*
La parole de Dieu est reçue à Taïti et à Papétoai (île Moorea ou d'Eyméo) en 1813

17. *Té papai raa ioa o té feia i maou i té paraou a té atoua i Moorea iulai 26.*
Les habitants de Moorea (Eyméo) sont enregistrés comme serviteurs de Dieu le 26 juillet 1813

18. *Té feia i maou i té té paraou ra té riri raahia i Tahiti, té tiavarou raa, é té tutoui raa i to ratou maou fare.*
Les chrétiens de Taïti sont persécutés par les idolâtres . 1814

19. *To pohé raa o M. Scott.*
Mort de M. Scott en février 1815

20. *Té ora raa o té* « Buré *atoua* » *i Tahiti, iulai 7, é té tamai rahi murih'o.*
Les chrétiens se défendent, et après une invocation à Dieu (*Buré atoua*), la guerre cesse, 7 juillet 1815

21. *Moorea té maou raa i té paraou a té atoua.*
L'île Moorea (Eyméo) reçoit la parole de Dieu.

22. *Nove 15, é Tahiti o toá té maou raa ité paraou a té atoua murih'o.*
15 novembre, bataille dont le résultat est la destruction de toutes les idoles 1815

23. *Huahiné, Maiaoiti, Raiatea, Tahaa, é Borabora, té maou raa i té paraou a té atoua.*
Les îles de Huahène, Maiaoiti, Raiatéa (Uliétéa de Cook) Tahaa et Borabora, adoptent l'Évangile 1816

24. *Té taé raa mai o M. Crook i Tahiti.*
Arrivée de M. Crook à Taïti en 1816

25. *Maurua té maou raa i té paraou a té atoua.*
L'île de Maurua reçoit la parole de Dieu 1817

26. *Té taé raa mai o M. Ellis é té nénéi raa paraou té faatia raahia i Moorea.*
Arrivée de M. Ellis et établissement d'une imprimerie à Moorea (Eyméo de Cook) 1817

27. *Té taé mai o M. Orsmond i Tahiti.*
Arrivée de M. Orsmond à Taïti 1817

28. *Té taé raa mai o té maou misionari* MM. Barff, Bourne, Darling, Platt, Threlkeld é Williams *i Tahiti.*
Arrivée des missionnaires Barff, Bourne, Darling, Platt, Threlkeld et Williams à Taïti le 17 novembre . . . 1817

29. *Té to raa o té pahi, taraïhia é té maou misionari i Moorea, décé* 9.
On lance à Moorea (Eyméo) le 9 décembre, le navire construit par les missionnaires 1817

30. *Té Évanelia a Luka té néné i raa i Moorea.*
On imprime dans l'île de Moorea l'Évangile de saint Luc 1818

31. *Té societi Tahiti té faatupu raahia, mé* 13.
La société de Taïti s'organise le 13 mai 1818

32. *Té haéré raa o té maou misionari, é haéré ai i té hoé paé i Tahiti, été, tahi, paé i Huahiné, iuné.*
Des missionnaires partent d'O-taïti pour aller s'établir à Huahène en juin 1818

33. *Té societi Huahiné té faatoupou raahia oca.*
La société de Huahène se constitue en octobre . . . 1818

34. *Té pohé raa o M^s Wilson.*
Mort de madame Wilson en août 1818

35. *Té taé raa mai o M. Gyles, é té taviri raa to té outa raahia mai i Tahiti.*
Arrivée de M. Gylles, qui fabrique du sucre, à O-taïti en août 1818

36. *Té pohé raa o M^s Orsmond.*
Mort de madame Orsmond le 20 janvier 1819

37. *Té tomo raa o té faré rahi* (royale chapelle) *i Papaoa ra, mé* 11.
Ouverture de la grande chapelle à Papaoa le 2 mai . . 1819

38. *Té pohé raa o Papaihia, raoua Horopaé i rii hia, no té orouré haou, oca* 25.
Exécution de Papaihia et d'Horopaé, tous les deux pendus pour avoir conspiré, le 25 octobre 1819

39. *Té societi Raiatéa té faatoupou raahia.*
Établissement de la société de Raiatéa 1819

40. *Té societi Tahaa té faatia raahia, augu* 12.
Celle de Tahaa fut créée le 12 août 1819

41. *Té nenei raa o té Évanélia à Mataio i Tahiti.*
L'Évangile de saint Mathieu est imprimé à O-taïti en . . 1820

42. *Té pohé raa o M. Tessier, julai* 23.
Mort de M. Tessier le 23 juin 1820

43. *Epiti pahi no rusia, té tipaé raa i Tahiti.*
Deux navires russes touchent à Taïti en 1820

44. *Té pohé raa o M. Bricknell, augu* 7.
Mort de M. Bricknell le 7 août 1820

45. *Té Évanélia a Joané té nénéi raa i Tahiti.*
On imprime à Taïti l'Évangile de saint Jean 1821

46. *Té pohé raa o Pori raoua Mariri, i rii hia, no té méa oua aboua raoua, é taparahi i té arii augu.*

Exécution de *Pori* et de *Mariri*, pendus pour avoir tenté d'assassiner le roi en août 1821

47. *Té taé raa mai o MM. Tyermann é Bennett na taata i tonohia mai, é té societi i Londona ra, é* hio haéré *to Tahiti néi haapao raa, sépé.*

Arrivée à O-taïti de MM. Tyermann et Bennett, envoyés par la société royale des missions de Londres, pour inspecter les travaux évangéliques en septembre . . 1821

48. *Té taé raa mai o M. Jones, i Tahiti.*

Arrivée de M. Jones à Taïti 1821

49. *Té taé raa mai o MM. Blossom, é Armitage é té nino, raa ahou atoa sépé.*

Arrivée de MM. Blossom et Armitage, et établissement d'un métier de tisserand, septembre 1821

50. *Té pohé raa o Pomaré II, decema 7.*

Mort de Pomaré II le 7 décembre 1821

51. *Té faa tia raa o Pomaré III, ei arii (tamaidi iti oia reira, é 19 avaé) januari.*

Avénement au trône de Pomaré III (enfant âgé de 19 mois) en janvier 1822

Taïti [1] est le nom que les insulaires donnent à leur île, et ce nom est peu connu des Français, qui ont adopté celui d'*O-taïti*, que popularisa Bougainville. Aux demandes réitérées de ce navigateur, *comment se nomme votre île*, les naturels répondirent, *O-taïti*, c'est *Taïti*, *Taïti* la délicieuse, la terre favorisée du ciel : car chaque peuple aime par-dessus toute autre contrée celle qui lui donna le jour, celle où se passèrent ses belles années, les heures fugitives des illusions, les étreintes du cœur. La terre sur laquelle on vit transplanté peut bien devenir une seconde patrie, procurer les jouissances matérielles de la vie, mais l'âme n'y trouve plus les émotions qu'inspire le sol natal. Les Anglais traduisirent ce nom

[1] Je me servirai le plus ordinairement du nom d'O-taïti, parce qu'il est universellement connu des lecteurs français.

si euphonique et si doux de Taïti, en *O-taheite*, que leurs missionnaires écrivent aujourd'hui *Tahiti*.

La pointe Vénus, en dedans de laquelle notre corvette se balançait gracieuse au mouillage enceint de récifs, est célèbre par les observations de Cook, expédié d'Europe pour y observer en juin 1769 le passage de la planète Vénus sur le disque du soleil. Là ce célèbre navigateur préluda à son immense réputation nautique. On est effrayé quand on songe qu'un simple caprice de quelque membre obscur du bureau de l'amirauté eût pu faire accorder à un dandy de la marine une mission qu'il eût accomplie en la tronquant, tandis que dans les mains de Cook elle est devenue une immense source de gloire pour sa patrie? La pointe Vénus est donc placée par 17° 29′ 21″ de latitude méridionale, et par 151° 54′ 59″ de longitude occidentale du méridien de Paris. C'est une pointe de terre basse, s'avançant à une médiocre distance en mer, et que bordent des bancs de récifs coralligènes. Couverte de végétaux nourriciers, de cocotiers, de cabanes, parcourue par la rivière de Matavai, elle est devenue le principal établissement de la mission anglaise.

Si l'on jette un coup d'œil sur les cartes, on est frappé de la configuration assez régulière dans les deux presqu'îles soudées par la base, qui constituent l'ensemble géologique de *Taïti*. Le profil se découpe légèrement sur les bords, dans un développement de près de quarante lieues. Le relief est en entier formé de hautes montagnes volcaniques, éteintes depuis longtemps, et qu'une mince bandelette de terre cultivée encadre harmonieusement. La jonction des deux presqu'îles consiste en une langue de terre large d'un mille, et nommée *Teravao*, qui semble être plutôt une soudure artificielle, un seuil exhaussé conduisant d'une île à l'autre. *Oporionou*, la plus grande, est arrondie, et peut avoir de neuf à dix lieues de diamètre, *Taïrapou*, ou la presqu'île S.-E., est de forme ovalaire, et peut avoir six lieues de longueur sur quatre de largeur.

A quelques lieues d'*O-taïti*, dans le N.-E., s'élève l'île d'*Eyméo* de Cook, bien que les naturels ne la connaissent pas sous d'autre nom que celui de *Moorea* : c'était la terre que Wallis nomma île du *duc d'York*. Souvent en guerre avec *O-taïti*, *Eyméo*, dans ces dernières années, avait subi le joug de sa rivale, et reconnaissait la souveraineté de Pomaré. Mais une haine profonde avait jusqu'à

ce jour divisé les deux populations, tant il est vrai que les voisins les plus proches sont souvent les ennemis les plus déclarés; *Eyméo*, que rendent remarquable les hauts pitons déchirés qui la hérissent, n'a reçu toutefois le culte protestant qu'après un baptême de sang et à la suite de guerres opiniâtres : convertie aujourd'hui, sa population nombreuse et guerrière chante les psaumes de la liturgie anglicane; elle est, au dire des missionnaires qui résident au milieu d'elle, animée d'une rare ferveur de prosélytisme : elle est citée comme une réunion de catéchumènes zélés et conquis à tout jamais aux croyances chrétiennes.

Des ravines profondes, d'immenses crevasses sillonnent ces hautes montagnes si boisées, où s'arrêtent les nuages, qui y entretiennent une humidité tellement grande, que le corps semble dans un bain de vapeurs tièdes lorsqu'on s'élève à une certaine hauteur. Les bas-fonds, couverts de végétaux, sont alors arrosés par de nombreux ruisselets, ou par de petites rivières, et les plus remarquables de celles-ci sont le *Haaounou*, le *Païano*, le *Pouranou*, le *Tarou*, qui coule dans le district de *Papara*, et le *Haaounou* ou rivière de *Matavai* qui prend sa source sur le revers oriental du mont *Oroena*, le point culminant de l'ossuaire de *Taïti*. A trois journées de marche de la pointe Vénus, par des sentiers scabreux, que le pied agile de l'O-taïtien n'a marqué que d'une manière fugitive, se trouve, dans le district d'*Uiridi*, *Papeida*, haute montagne volcanique dont le sommet ou le cratère s'est converti en un vaste lac, le *Ouiihirea*, dont les eaux sont froides, et qui nourrit de gigantesques anguilles, lac mystérieux entouré de contes populaires, et où les naturels croient voir errer les ombres de leurs pères, et sur les bords duquel se sont accomplies la plupart des croyances de leurs mythes payens.

Le 4 mai un empressement des plus vifs nous portait à fouler le sol dont nous n'avions jusqu'alors saisi l'aspect que par d'avides regards. Une cabane jetée toute brute sur la pointe Vénus nous servit de quartier général : elle fut bientôt le rendez-vous des habitants, qui venaient nous apporter des vivres en échange de nos instruments de fer, ou des hardes, qu'ils prisaient par-dessus tout. La gaieté des naturels, leur bonhomie franche, la jovialité de notre caractère national eurent bientôt rapproché les distances : nos nouveaux amis avaient peine à se séparer de nous. Les hommes

restaient la journée entière accroupis sur leurs talons, suivant de leur prunelle obliquée nos gestes et nos moindres actions, et les filles se glissaient avec un rare instinct de coquetterie, se décelant sous une modestie feinte et une pudeur d'emprunt, sous la toile qui enclosait notre caravanserail, pour se rapprocher de nous. Il faut le dire, le sentiment de jalousie ne dominait point les hommes, et les femmes âgées, que nulle avance, que nuls présents ne venaient chercher, ne songeaient point à quitter le rôle passif auquel l'indifférence les condamnait : il n'en était pas de même des jeunes filles, les laides exceptées. C'était à qui leur prodiguerait les verroteries, les colliers, les présents de toute sorte, espérant de doux salaires; mais le rigorisme des missionnaires leur imposait des dehors de sagesse, que plus tard cependant elles abandonnèrent afin de ne pas encourir les punitions infligées à celles qui vendent ou donnent leurs faveurs. Les premiers jours, un cruel désappointement assiégea ceux que tourmentaient des images sensuelles. Les récits de Bougainville avaient fait naître tant de douces espérances, qu'il était cruel de les voir se détruire : mais des O-taïtiennes ne pouvaient manquer à leur ancienne réputation, et filles d'Ève d'ailleurs, elles nous montrèrent bientôt que leur sagacité et leur adresse n'avaient point besoin d'une éducation civilisée pour pécher en secret, et qu'elles aussi savaient entourer leurs actions d'un voile épais et mystérieux.

Notre observatoire fut placé au même endroit qu'occupait celui de Cook, abrité par de grands hibiscus, non loin du lieu où flottait le pavillon o-taïtien à champ rouge, ayant une étoile blanche à l'angle supérieur du bâton, étendard que les missionnaires ont fait adopter sans que nous puissions en voir la nécessité. Des cocotiers, des arbres à pain, couvrent ce point de l'île, et s'élèvent au-dessus des cabanes qui forment le village de *Matavai* où résident deux ministres de l'Évangile, auprès d'un petit temple construit à l'européenne. Plusieurs bras du *Haaounou* sillonnent cette langue de terre, et en couvrent, lors des pluies, quelques points par des débordements fréquents.

La Corvette n'était point délaissée toutefois : des centaines de naturels, ayant jeté à la mer leurs sveltes pirogues blanches, couvraient son pont et parlaient tous à la fois. Au silence prescrit par la discipline européenne à bord des vaisseaux de guerre suc-

céda un vacarme que l'éclat du tonnerre n'eût pas dominé. C'étaient des rires fous, des cris d'appel, des conversations animées entre interlocuteurs qui ne comprenaient pas un mot de leur langue : ici les jurements énergiques du Provençal au diapason heurté avec le Celtique ; là la pantomime rusée du Normand aux prises avec la finesse du tact *o-taïtien*. Avec le sérieux et la gravité de quelques insulaires, la dignité des chefs, se croisaient l'étourderie et la brusquerie des jeunes gens, l'astuce des trafiquants, les gestes lubriques de quelques vauriens, la conduite équivoque des filles. Ajoutez à cela le costume écourté, mesquin, de nos habitudes d'Europe, opposé aux formes de la statuaire, à une nudité robuste drapée de tissus d'écorce, fins et moelleux. Otapouha et Faeta étaient surtout les plus remarquables des O-taïtiens qui se trouvaient à bord : ce dernier avait une taille bien prise, de cinq pieds huit pouces six lignes, et ses membres, largement musculés, prêtaient encore l'aspect de la force à cette haute stature.

La baie de Matavai, occupée par la corvette *la Coquille*, et qui se trouve placée au nord d'O-taïti, est abritée par la pointe Vénus ou *Téhouroa*, au N.-N.-E. et au N.-O. par une ceinture de corail. Au midi elle est garantie par le rideau élevé que lui forment les mornes du centre de l'île, mais à l'ouest elle est entièrement ouverte, et lorsqu'il vente de cette partie, l'ancrage est peu sûr, tant est forte la houle qui arrive du large et soulève les navires. Les indigènes nous citèrent un navire anglais jeté sur les récifs de la côte par de forts vents du sud ; aussi les marins de cette nation préfèrent-ils mouiller en dedans de la pointe de Taoni, au delà de Pari, dans une rade excellente, entièrement fermée par une sorte de taille-mer vivant dû à des coraux, sur lesquels viennent se briser les vagues, de manière que la mer, dans ce port nommé *Toàroa* ou longue roche, est calme comme dans un bassin. Pour arriver dans ce petit havre on connaît deux passes : l'une, très-peu sûre, s'ouvre vis-à-vis le village de Papoa, que Cook, dans la relation de son voyage, a appelé *O-pare*, et a ses bords garnis de roches à fleur d'eau ; l'autre, placée dans le N.-O., est le résultat d'une profonde rupture entre les récifs, et n'a pas moins d'un demi-mille de largeur. La baie de Matavai est donc dangereuse dans les mois de décembre, janvier, février et mars, époque où règnent les vents de l'ouest, mais elle donne un assez bon mouillage pendant les huit autres mois.

La crique de Papiti est la meilleure rade de cette partie des côtes o-taïtiennes. Rétrécie à son ouverture, elle s'élargit en entamant circulairement les terres. Au milieu de la passe qui y conduit s'élève un îlot couvert de cocotiers, où le vieux roi Pomaré aimait à venir se reposer. Là peut-être ont été décidés le renversement des idoles païennes, et l'adoption du culte catholique, que ce chef a été le premier à embrasser.

Une goëlette, appartenant au roi de Raiateïa, commandée par un Anglais, M. Debs, était mouillée dans la crique de Papiti. Elle venait de transporter dans les autres îles de l'Archipel les deux inspecteurs des missions, envoyés de Londres par la société biblique. M. Debs faisait habituellement les voyages de Port-Jackson, pour convertir en étoffes et autres objets usuels de la vie domestique les produits que les missionnaires anglicans prélèvent en nature sur leurs néophytes o-taïtiens. A la pointe de Taoni flottait encore le pavillon anglais sur le brick *l'Active*, commandé par M. Charton. Ce marin était parti d'Angleterre, emmenant avec lui sa jeune femme, que n'avait point épouvantée une longue navigation entreprise dans le but de se livrer presque exclusivement à la pêche des perles dans les îles basses de la Mer Mauvaise.

M. Ellis, second de *l'Active*, fut moins réservé que son capitaine M. Charton, et nous donna quelques notions générales sur la nature de la spéculation commerciale à laquelle il prenait part. Les îles basses ou le *Po-Motous* (les îles Mystérieuses, suivant le dire des O-taïtiens, bien qu'on n'y comprenne point les îles de la Chaîne ou *Loou*), sont le rendez-vous des navigateurs anglais et des Anglo-Américains pour la pêche des perles. Ils prennent à leur solde un certain nombre d'insulaires, Pomotous ou Taïtiens, qu'ils engagent comme plongeurs, et auxquels ils allouent pour salaire des mousquets, de la poudre ou des étoffes, en s'approvisionnant, pour les nourrir, de vivres du pays. La manière la plus usitée consiste à se munir de trois canots, montés par trente plongeurs disséminés sur divers points du lagon. Ce nombre de pêcheurs suffit pour fournir par jour environ un tonneau d'huîtres à perles, que l'on va chercher jusqu'à treize brasses de profondeur, bien que leur gisement soit le plus ordinairement par cinq brasses. Chaque plongeur reste sous l'eau trois ou quatre secondes, et rapporte trois à quatre coquilles. Mais, comme il est difficile d'exercer sur chacun

d'eux une surveillance efficace, il en résulte que beaucoup de perles sont cachées dans leur bouche et volées. On estime que si les huîtres à perles n'étaient jamais ouvertes qu'en présence des gens du navire, vingt tonneaux d'huîtres donneraient, terme moyen, une livre de perles. Le prix du tonneau d'écailles d'huîtres à perles va jusqu'à treize louis à Londres, bien que la valeur soit toutefois variable suivant le plus ou moins d'abondance sur les marchés de cette nacre. Une livre de perles vaut cent louis, car ces perles sont très-mélangées et de qualités fort différentes. Les perles se tiennent de préférence dans les coquilles âgées, couvertes de corps étrangers et d'arbres coraux. Les habitants des îles basses ne se livraient à la pêche de ces huîtres que pour en manger le mollusque dans les temps de disette, et ils en rejetaient les perles qu'ils prenaient pour de petits cailloux. L'huître à perles, cette coquille bivalve si précieuse par la pureté et la beauté de sa nacre, et par les concrétions délicates que son extravasation produit, est pour les naturalistes l'aronde aux perles, si célèbre par les anciennes pêches de Ceylan, du Cap-Comorin et du Golfe-Persique.

M. Charton n'espérait point compléter son chargement avec la nacre ; ses projets de spéculation s'étaient étendus sur l'écaille des tortues, qui pullulent sur ces îles dans les mois de mars et d'avril, car l'écaille blonde qu'on en retire est très-estimée. Puis il avait déjà commencé à se procurer de l'huile de cocos, de la racine d'ava, de la fécule d'arrow-root, du sucre et du coton. Enfin il comptait se livrer à des salaisons de porc, et prendre des denrées qui se conservent pendant huit à dix mois. L'ava est la racine d'un poivrier (*piper methysticum*), que les médecins de Londres ont introduit dans leurs officines, et qu'ils emploient en teinture contre les rhumatismes, et la fécule d'*arrow-root*, obtenue des *pya* et des *maranta*, jouit, comme analeptique, d'une vogue qui n'a fait que s'étendre depuis lors. A ces détails M. Ellis en ajouta d'autres, qui d'abord piquèrent bien vivement notre curiosité, mais qui bientôt nous parurent chimériques. Ainsi il nous rapporta qu'un baleinier anglais, en traversant le détroit de Torrès, avait recueilli, sur une île inconnue, un des hommes échappés au naufrage de l'infortuné La Pérouse. Ce récit, rapproché de la découverte des débris de vaisseaux faite depuis à Vanikoro par le capitaine anglais Dillon, et revue par les capitaines Le Goarant et

d'Urville, prouve que dès cette époque de vagues données circulaient parmi les marins qui sillonnent le Grand-Océan.

Nous devons aussi mentionner la rencontre que nous fîmes à Matavai de MM. Bennett et Tyermann, inspecteurs des missions protestantes, envoyés dans l'Océanie par la société de Londres. L'un et l'autre nous parurent d'une grande crédulité, et le premier, questionneur infatigable, était en revanche d'un laconisme étonnant quand nous lui adressions la plus simple demande. Son refrain éternel était : Messieurs, ceci devient politique. Les Anglais mettraient-ils de la politique jusque dans la religion? La conduite étrange des missionnaires d'O-taïti, à une exception près (M. Ellis), et celle de MM. Tyermann et Bennett me porteraient à le penser. Ces deux messieurs vinrent fréquemment à bord, et notre capitaine leur donna même une copie du rapport qu'il adressait au ministre de la marine, où de grandes louanges étaient prodiguées aux missions anglaises d'O-taïti; mais ce rapport avait été écrit quelques jours après notre arrivée, et les idées de notre chef ne devaient pas être arrêtées sur ce sujet scabreux. Mon opinion est fort différente de celle émise dans cette lettre au comte de Chabrol, qui paraît avoir été publiée lors du retour de MM. Tyermann et Bennett dans leur patrie [1]. Je ne doute point que dans le voyage imprimé de ces

[1] MM. Tyermann et Bennett ont imprimé, dans les Transactions de la société des missions, en juillet 1825, cet aperçu biblique de leur voyage : « A O-taïti nous ne nous sommes pas contentés de recevoir les visites des indigènes, nous avons été les voir souvent dans leurs propres demeures. Nous étions toujours très-bien reçus; on s'empressait de nous offrir des rafraîchissements, la table était proprement servie, et nous étions assis sur des sofas à la manière anglaise : ces tables et ces sofas sont fabriqués dans le pays même. Un assez grand nombre d'O-taïtiens s'habillent le dimanche en bon drap anglais; tous voudraient pouvoir en faire autant, et travaillent avec ardeur pour y parvenir. Nous avons eu une agréable occasion de nous assurer encore mieux de leurs progrès, dans une fête qu'ils célébrèrent à notre intention. Toute la congrégation, divisée par familles, s'était réunie sur une vaste plate-forme en pierres, qui était autrefois l'emplacement d'un temple des idoles; chaque famille avait apporté sa table, ses sofas et son dîner; les mets étaient apprêtés à l'anglaise, toutes les tables étaient couvertes de nappes blanches, et une tenture de toile du pays nous préservait du soleil. Les hommes, les femmes, les enfants, étaient proprement habillés. C'était avec un grand ravissement que nous allions d'une table à l'autre, étonnés de voir tant de propreté, de bien-être, et tous les signes d'un vrai bonheur. Plusieurs chefs nous adressèrent des discours; et tous se plaisaient à faire remarquer le merveilleux changement qui s'est opéré chez eux depuis qu'ils ont reçu la parole divine; ils

messieurs il n'y soit même pas question de la corvette *la Coquille*, et de toutes les notes d'histoire naturelle que j'ai moi-même fournies à ces deux voyageurs. Leur album se composait de croquis informes faits sans la plus légère idée du dessin; mais, à Londres comme à Paris, il y a des peintres qui se chargent volontiers de faire des vues qu'on pourrait placer tout aussi bien dans une relation de la côte N.-O. d'Amérique que dans celle relative à telles ou telles îles de l'Océanie. Ces vues, et nous en connaissons de même genre dans de grandes publications nationales, sont des images et rien de plus.

L'île d'O-taïti se trouve depuis longtemps divisée en quatre provinces qui sont : 1° *Faa*, à l'ouest; 2° *Akétura*, comprenant deux districts de Faa à Tératauta, et qui est situé dans les parties sud et sud-sud-ouest de la grande Péninsule; 3° *Térérauta*, renfermant quatre districts, et qui s'étend d'Ahetura jusqu'à l'isthme. La 4e enfin est *Térérataï* ou *Taiarapu*, qui embrasse toute la Péninsule et qui est subdivisée en quatre districts.

Les districts eux-mêmes sont au nombre de vingt-deux [1], et sont régis chacun par un chef qui porte le nom de *Tavana*. Ces districts renferment un grand nombre de villages [2] semés sur les côtes de

opposaient leur ancienne dégradation et l'état misérable dans lequel ils vivaient à leur condition actuelle, et ils terminaient en rendant grâce à Dieu, et en s'exhortant mutuellement à persévérer dans le bien. »

1 Ces districts sont : Matavai, Papiti, Vaha, Até-ourou, Pounaouié, Tetaemo, Papera, Papeouriri, Papeiri, Papeourou, Mataoua, Tiaope, Outoupou, Papeoté, Vaïouroua, Taoutira, Tionecuri, Avaïta, Perouai, Maïna, Meiti et Papeno.

2 Nous donnons leurs noms, sans les garantir tous, en commençant par Matavai, et contournant les deux presqu'îles par l'est, le sud et l'ouest.

Matavai.	Etiaa.	Outouara.
Hahono.	Papeaaou.	Teorua.
Ornara.	Avaiti.	Areoua.
Fanpo.	Tioro.	Tonéarè.
Papenoo.	Tenoa-ouri.	Falaouoo.
Totaboué.	Tatoutira.	Pouanaoua.
Nouai.	Paouma.	Maouero.
Aroumaï.	Tonepoto.	Térououmé.
Eouaou.	Apouaa.	Taapea.
Apoupini.	Aïoniva.	Tepaounou.
Nononou.	Atomoané.	Outoumoina.
Matira.	Temouou.	Terourouaa.
Mahena.	Faraou.	Varoa.

l'île, et jamais dans les vallées de l'intérieur. Ces villages épars et isolés ont un aspect enchanteur.

Wallis avait appelé O-taïti, l'île de Georges III, aussi les géographes anglais donnent-ils maintenant au groupe formé de O-taïti, d'Eyméo et de Tapoua-manou, ou île de Charles Saunders, le nom d'îles géorgiennes, en réunissant sous le nom d'archipel de la Société, imposé par Cook aux îles Huahène, Raiatea, Taha, Borabora, Maurua, Maupiti et Tubaï. Quant au nom d'*archipel de Bourbon*, que Bougainville appliqua à ces îles, il est complétement oublié. Lorsque Cook séjourna en 1769 à O-taïti, il évalua, très-superficiellement il est vrai, la population totale de l'île à 30,000 habitants. En 1797, le capitaine Wilson en porta le chiffre à 16,050, en donnant 12,042 habitants à Taïti et 4,008 à Taïarabou. En 1802, les missionnaires Jefferson et Scott ne l'évaluèrent qu'à 7,000, et enfin un recensement, fait en 1818 par ordre de la mission, s'arrêta au total de 8,000. Les missionnaires anglicans font beaucoup de bruit de cette dépopulation considérable d'une île aussi heureusement placée par son climat, et aussi riche en matières nutritives, et ils l'attribuent aux guerres intestines qui ravagèrent cette contrée, à l'atroce coutume de sacrifier sur les moraïs des hommes et les nouveau-nés, et surtout aux nombreuses sociétés d'Arreoys.

On pourrait croire que toutes ces causes ont été exagérées par les missionnaires, intéressés à faire croire en Europe aux immenses avantages qu'avait produits l'introduction du christianisme. M. Wilson m'a souvent entretenu, il est vrai, dans ce sens, et voici à peu près le résultat de son opinion : Les femmes, qui jadis

Toupari.
Papeourou.
Tomaotaï.
Paparoa.
Talavao.
Oobou.
Papeari.
Paperouriri.
Maripeai.
Atimounou.
Papara.
Malaa.

Avaaina.
Paroa.
Aoua.
Pounaou-eya.
Atioué.
Tatiparé.
Atoumaroo.

Fanaouo.
Faaa.
Papeati.
Faré-outé.

Tapea-odou (Pointe de Taoni).
Taoni.
Araidi.
Oudou-aiaïly.
Apo-oura.
PARI.
PAPAOA (résidence de la cour).
Oroua.
Aroué.
Tara (la pointe dite de l'*arbre* de Cook), et
MATAVAI.

tuaient leurs enfants, les chérissent aujourd'hui avec la plus vive tendresse, et leur donnent les soins qui leur manquaient autrefois. De plus, les malades et les vieillards étaient mis à mort par leurs proches, afin de les soustraire aux infirmités et aux souffrances de la décrépitude. Si les victimes, par leurs cris, parvenaient à émouvoir la sensibilité de leurs bourreaux, on remettait leur trépas à une autre époque. On préférait alors agir par surprise, et les jeter à la mer ou parfois les lancer sur l'Océan dans une frêle pirogue. Maintes fois on pratiquait un grand trou dans lequel on les plongeait, de manière à les écraser sous les pierres ou sous la terre qu'on y jetait en abondance. Heureux ceux qui parvenaient à s'échapper dans les montagnes; ils y vivaient misérablement, loin de leurs compatriotes, dont ils redoutaient la présence, mais au moins ils y vivaient.

L'association des Arreoys, sur laquelle on a tant fulminé d'anathèmes, ne me paraît pas non plus être une des principales causes de la dépopulation. J'adopte même tout ce que l'on a dit de cette réunion de jeunes libertins, appartenant à la classe des chefs, et vivant, comme les Adamites, avec un grand nombre de femmes que le hasard livrait à leur amour : mais cette association, protégée par l'impunité, n'a jamais dû compter qu'un nombre restreint d'individus, et bien qu'on ait dit que les femmes qui faisaient partie de ces sociétés de plaisir se faisaient avorter dès qu'elles se voyaient enceintes, ou mettaient à mort leurs enfants pour ne pas en être chassées, toujours est-il qu'on ne doit pas croire à l'universalité de cette pratique dans les îles de la Société. Les peuples les plus proches de l'état de nature sont peu sensuels. Ils ne pratiquent aucun des raffinements si usités chez les nations civilisées. L'amour chez eux n'est qu'un appétit des sens : il ne va jamais au delà d'un besoin satisfait. Ni les regards, ni les baisers, ni les attouchements, ne sont chez ces hommes des accessoires ou des préludes, et si leur conversation est libre, leurs actions, que nulle contrainte de bienséance ne gêne, ne dépassaient jamais les forces physiques. Que des fils de nobles familles s'associent dans le jeune âge à des fêtes de plaisir; que la danse et les vers (car les Arreoys étaient pour la plupart poètes comme nos trouvères) se joignent à un épicurisme sans voile, cela n'est pas plus extraordinaire à Taïti que ce fait ne l'était en France lors des petites-maisons, en Angle-

terre sous divers règnes, et qu'il ne l'est encore de nos jours dans la vieille et prude Europe.

Aux lois douces qui régissaient les Taïtiens, lorsque Wallis, Bougainville et Cook abordèrent leur île, avaient succédé, au dire des missionnaires et de M. Wilson en particulier, vers 1780, les rites sanguinaires et les coutumes absurdes que les naturels de Raïatea pratiquaient avec une ferveur barbare. Ces usages, qui s'impatronisèrent dans les habitudes molles et faciles des Taïtiens, étaient de diverses sortes. Ainsi un chef de famille ne pouvait manger en compagnie de sa femme et de ses fils : la femme prenait ses repas seule. Il en était de même de chaque enfant en particulier, suivant son sexe et son âge. Les liens de famille se trouvaient relâchés par cette singulière et bizarre loi, et comme chaque père se trouvait obligé de construire de nouvelles cabanes à mesure que le nombre de ses enfants s'accroissait, il en résultait une gêne, dont ces insulaires s'affranchissaient en étouffant les derniers nés, et ne gardant pour leur succéder qu'un petit nombre d'enfants, le plus ordinairement du sexe masculin, car on a remarqué que les filles n'ont jamais été, relativement aux garçons, qu'en nombre très-restreint.

Je pense que Taïti doit sa dépopulation aux guerres civiles qui désolèrent l'archipel de la Société, et surtout à la maladie syphilitique que les Européens y introduisirent avec l'ivrognerie et la plus sale débauche. Il se pourrait que le nombre de ses habitants ait été d'une douzaine de mille, car la portion vraiment habitable est strictement réduite à l'étroite bandelette de terre qui enveloppe le pied des montagnes et que borde directement la mer. Cette bandelette, fraîche et bien arrosée, dont le sol est gras et fertile, se couvre de végétaux nourriciers suffisants pour faire vivre sans travail une quantité donnée d'individus. Mais je ne crois pas que les ravines aient pu offrir autre chose qu'un séjour temporaire, et que jamais le sol argileux et ferrugineux des flancs des montagnes ait été apte à recevoir des habitations.

L'épidémie de dyssenterie que Vancouver y apporta, et l'introduction de la petite vérole, n'ont pas été sans causer une mortalité notable; mais les guerres acharnées, suscitées par l'introduction du christianisme, ont eu plus d'influence que toutes les causes précédentes, et rendent compte suffisamment des différences que peut

présenter le dénombrement de la population à diverses époques. On sait aussi que des famines ont maintes fois ravagé cette île, et l'on conçoit que la population, vivant exclusivement de cocos, de fruits à pain et de taros, ait eu son existence subordonnée au plus ou moins d'abondance de ces bases premières de la vie.

D'ailleurs les coutumes fondamentales pratiquées par les Taïtiens, au dire des mêmes missionnaires, devaient avoir une influence directe sur le peu d'accroissement de la population. Il est positif que chez ces peuples les mariages inégaux, très-fréquents, apportaient de graves perturbations dans les familles, et que lorsqu'une mère de race supérieure épousait un mari inférieur à elle par la naissance, un certain nombre des enfants nés de cette union devaient être immolés. Il y avait une foule de distinctions établies entre le mari et la femme, suivant la distance qui les séparait dans l'ordre social. On ajoute toutefois qu'une loi générale défendait de tuer les nouveau-nés une demi-heure après leur sortie du sein de leur mère. Ces faits, bien que bizarres et contraires aux premières lois de la nature, paraissent mériter toute confiance, car les Taïtiens ne les désavouent pas.

Mais revenons aux événements journaliers de la vie de bord.

Dès le 4 mai, le dimanche excepté, la corvette *la Coquille* fut constamment entourée d'une centaine de pirogues, montées par des naturels de tout âge, cherchant à échanger les marchandises qu'ils avaient apportées, et qui consistaient en fruits de *vy* ou pommes de Cythère, en poules, cochons, bananes et cocos. Ils y joignaient des coquillages souvent en grande quantité, tels que porcelaines, vis tigrés et casques, etc., des nattes, des paquets de flèches provenant des îles Pomotous, des pagaies sculptées avec goût, des chasse-mouches gracieux, des toiles de mûrier ou d'écorce d'arbres à pain, etc. L'empressement que chaque personne du bord montrait pour acquérir ces curiosités, leur donna bientôt une haute valeur, et les Taïtiens ne voulaient s'en défaire que pour des objets d'un certain prix. C'étaient surtout des chemises blanches et neuves, des mouchoirs de Rouen aux vives couleurs, des habits de draps qui avaient la vogue. Mais l'indécision et la lenteur apportées dans la conclusion des marchés par les naturels, eût fait perdre patience à un juif, et quelque neuve que fût l'étoffe qu'on leur proposait, si elle présentait un trou ou si elle était décousue quelque

part, ils la rejetaient comme de nulle valeur. Cela prouve, en passant, que l'Évangile qu'on leur a porté n'a point encore appris à leurs femmes à manier l'aiguille, et puisque les missionnaires tiennent à voir leurs néophytes affublés de vêtements européens, ils auraient bien dû leur apprendre au moins à les fabriquer ou à les raccommoder.

Pendant plusieurs jours on toua *la Corvette* pour l'approcher du rivage : ce travail fastidieux, qui nécessite des mouillages fréquents et l'action répétée de lever les ancres, est des plus fatigants dans les pays équatoriaux. Il est peu de navire où cette manœuvre ait été plus souvent faite qu'à bord de *la Coquille*. A ce sujet une vive alerte eut lieu parmi nos officiers. On se servait pour la première fois de la chaîne en fer, et en laissant tomber l'ancre, la chaîne, par sa pesanteur, resta droite. M. d'Urville cria de l'avant qu'il n'y avait pas de fond, et que nous allions chasser. Il s'ensuivit un brouhaha infernal lorsqu'on s'aperçut que l'ancre avait bien mordu et que la chaîne restait droite par l'effet de sa propre pesanteur.

Dans ces diverses manœuvres [1] le bon naturel des insulaires se montra dans toute l'expansion d'une turbulente gaieté. Ces hommes rieurs se prêtèrent de bonne grâce à virer au cabestan pour lever les ancres, à tirer sur les cordages dans diverses manœuvres ; et le lendemain ils travaillèrent avec nos marins à remplir les pièces à eau dans la rivière de Matavai, dont les ondes sont si fraîches et si limpides. La cabane, bâtie par nous sur l'extrémité de la pointe Vénus, devint bientôt le rendez-vous de toute la population désœuvrée de ce point de l'île, car elle lui offrait de nombreux motifs de distraction. L'armurier avec sa forge travaillant le fer, le voilier et ses aides occupés aux réparations de leur ressort, le maître canonnier et l'agent comptable se livrant au commerce d'échange pour approvisionner de vivres frais l'équipage de la corvette, formaient

1 Le mouillage définitif de la corvette *la Coquille* présentait les relèvements suivants :

Pointe S.-O. au	S. 58° 30′ O.
Pointe de l'arbre,	S. 10° 30′ O.
Le temple protestant,	N. 77° 00′ E.
Le mât du pavillon,	N. 30° 32′ E.
La pointe Vénus,	N. 24° 00′ E.
L'extrémité du brisant,	N. 39° 30′ O.

une petite colonie européenne, transplantant les arts de la vieille Europe au milieu d'une population paresseusement livrée à la douce nonchalance de la vie naturelle. Une seule personne faisait ombre à ce tableau, par les angoisses produites par la grave maladie qui menaçait ses jours. C'était mon confrère le docteur Garnot, gisant dans cette cabane, où il avait demandé à être transporté, afin de respirer plus à l'aise les émanations des plantes, et que dévorait depuis huit mois une dyssenterie chronique contractée à Payta, sur la côte du Pérou. Rien n'est cruel comme ces souffrances interminables qui minent l'existence, loin de la patrie et d'une famille dont le souvenir ne fait encore qu'accroître la vivacité des douleurs.

M. Wilson, missionnaire, ayant réclamé mes conseils pour son épouse qui était malade, je descendis à terre, désireux, après avoir rempli ce devoir, de faire une visite à Pomaré Nehoraii, fils de Vuaïnini, et que Pomaré II avait en quelque sorte adopté. Ce prince se trouvait alors sur les terres de Matavai, et habitait la vaste cabane où les grands reçoivent d'habitude les hommages publics qui leur sont adressés. Je me joignis à MM. Duperrey, Charton et quelques autres officiers que le missionnaire Nott devait présenter à Pomaré. Nous arrivâmes ainsi à cette demeure princière, qui est bâtie sur la pointe dite des Cocotiers : elle occupe une assez vaste étendue, et ses parois latérales sont complétement à jour. Des colonnes en bois supportent une élégante toiture tissée en feuilles de *fara* ou de pandanus, tandis qu'à quelques pas de distance une cloison, peu élevée et formée de pieux fichés en terre, lui sert d'enceinte protectrice pour en éloigner les femmes, sans doute, qui me parurent ne jamais franchir cette barrière. Le sol de cette demeure, ouverte à toutes les influences atmosphériques, était jonché de feuilles, sur lesquelles avaient été jetées des nattes pour recevoir l'hôte et les chefs qui forment sa cour, de même que les visiteurs de quelque importance. Partout l'orgueil humain se manifeste par les mêmes actes dans la cour de toute aristocratie, qu'elle soit de puissance, de naissance, de richesse ou de talents. Certes Pomaré croyait sans doute, lui prince presque nu, trônant sur sa natte malpropre, nous faire beaucoup d'honneur en nous permettant de nous asseoir à ses côtés. C'est une faveur que nous eussions bien voulu décliner, car nous étions en tenue militaire, et certes ce costume ne prête point à des évolutions faciles lors-

qu'il s'agit de s'asseoir sur le sol. La garde de Pomaré salua notre apparition de quatre coups de fusil. Cette garde se composait d'hommes superbes; mais combien j'aurais mieux aimé les voir revêtus de leur gracieux costume national, et de ces draperies flottantes et légères qui vont si bien à la beauté de leurs formes et à la souplesse de leurs mouvements! Au lieu de ces étoffes d'*aouté*, quelques vieux habits noirs râpés et aux trois quarts usés, provenant sans doute de la défroque de quelques missionnaires décédés, couvraient assez mal le haut du corps, tandis que des culottes mal ajustées en étranglaient la partie inférieure. Les jambes et les pieds avaient seuls leur entière liberté, car, malgré leur zèle pour l'imitation, les O-taïtiens n'ont jamais pu se résoudre à emprisonner ces parties dans des bas et dans des souliers. Le chef de ces grotesques soldats semblait singulièrement enorgueilli d'un long plumet rouge, implanté dans un chapeau rond à feutre plus que fatigué. Ces vieilleries sont le signe représentatif le plus frappant de la civilisation que les ministres anglicans ont portée à ces insulaires : en échange de leurs coutumes, ils leur ont inculqué des dogmes incompréhensibles et qu'ils rejetteront, car ces dogmes ne se lient à rien dans leur esprit, et il fallait, pour leur donner de la durée, les accompagner des arts appliqués aux premiers besoins de la civilisation. Ce n'est point en détruisant violemment leurs croyances, les couvrant de guenilles et leur apprenant à chanter des hymnes sacrées dont ils ne peuvent apprécier le sens, qu'on les convertira à la civilisation européenne. Ils en ont pris les vices les plus honteux, en perdant leurs bonnes qualités, et quelques années encore on les verra retourner à une sauvagerie bien autre que celle dans laquelle leur superstition première les retenait.

Notre cortége, après avoir franchi l'enceinte extérieure de la demeure princière, fut introduit par un Taïtien armé d'une longue lance en bois de fer. Pomaré nous attendait gravement assis sur une natte, à une des extrémités de ce palais de chaume, tandis qu'une population nombreuse se trouvait accroupie à l'autre extrémité, et à une distance fort respectueuse du prince. Nous le saluâmes à l'anglaise, sans trop de cérémonie, car le faste de la cour n'en imposait pas à nos yeux : n'est-il pas ordinaire en Europe de se laisser séduire plutôt par les prestiges de la souveraineté que par les talents ou les vertus d'une tête couronnée!

Pomaré était vêtu d'une chemise en toile blanche, ornée d'un de ces jabots que les Anglais portent si roides et si empesés sur l'écarlate de leur uniforme; mais une pagne d'écorce de mûrier à papier lui ceignait les reins et rappelait le costume national. A peine âgé de seize ans, ce prince était déjà affligé d'une énorme corpulence, et passait pour l'homme le plus volumineux de toute l'île. Cet état d'obésité, cette graisse formant sur toute son individualité une épaisse atmosphère, lui prêtaient une physionomie inanimée, empreinte de stupidité. Les insulaires le méprisent généralement pour son peu de capacité, et pour le servilisme qu'il professe envers les missionnaires anglais. Ceux-ci, au contraire, sûrs de leur ascendant sur ce débile esprit, seraient heureux si les événements lui donnaient le titre de roi d'O-taïti, auquel il devrait aspirer si l'enfant qui gouverne sous le nom de Pomaré III venait à mourir. Les titres de Pomaré Nehoraii sont fondés sur son adoption par le feu roi, et aussi par son mariage avec la princesse Aïmata.

Un usage traditionnel veut que dans les visites d'apparat, des présents soient offerts aux étrangers; et Pomaré ne crut pas devoir déroger à cette hospitalière coutume. Sur un signe qu'il fit, des insulaires de la maison disparurent, et comme nous retournions à nos embarcations, nous les vîmes chargés de cocos et d'un cochon qu'on nous offrit de la part du prince. Pomaré demeura encore quelques jours sur la pointe de Matavai, avant de retourner à Papaoa, sa résidence habituelle; car Matavai est un séjour délicieux. La cabane ou le palais du prince est remarquable par le site qu'il occupe dans une vallée couverte de végétaux vigoureux, arrosée par des eaux limpides, et qui jouit d'une molle température.

Les O-taïtiens ne cessaient pas d'affluer chaque jour à bord de la corvette *la Coquille;* mais alors beaucoup d'entre eux y venaient avec le privilége d'*ami* de la maison ou de *tayo.* C'est une grave affaire qu'un tayo, et autrefois la cérémonie de donner son nom à un insulaire qui vous transmettait le sien en devenant votre ami dévoué, était un sincère échange d'appui et de protection réciproques. Cet échange désintéressé et loyal rappelait involontairement celui des frères d'armes dans la chevalerie. L'insulaire devenait le protecteur de l'Européen parmi ses compatriotes, et ce dernier

était l'appui du naturel parmi les gens du vaisseau. N'est-ce pas un touchant souvenir de la coutume sarrasine [1], par laquelle l'Arabe, qui a mangé le sel avec un pèlerin, lui donne protection dans sa tente et parmi les gens de sa tribu ! Mais aujourd'hui le titre de *tayo* ou d'*ami* n'a guère plus de valeur qu'en Europe. Il est donné par l'égoïsme à celui qui est utile. Le sentiment n'entre pour rien dans cette transaction dictée par l'intérêt. Aussi il fallait voir le soin que les naturels apportaient à bien choisir leur nouvel ami parmi ceux dont le caractère était le plus facile ou le plus généreux. C'était une étude pour eux, et dans ce but aucune *câlinerie* ne leur coûtait. Le premier jour, l'adoption des tayos fut donc remarquable par le désintéressement de ces amis improvisés. Le mien se nommait *Ilaïa*, et me donna une très-belle pagaie sculptée et une corbeille remplie de coquillages appelés porcelaines. En vain j'essayai de lui faire accepter un présent, il persista à le refuser. En ce jour les us et coutumes voulaient sans doute que toute la générosité restât à l'habitant du sol. Nous étions tous émerveillés à bord de la corvette de la grâce parfaite que ces insulaires apportaient dans l'offre des objets qu'ils supposaient nous plaire, et nous ne tarissions pas sur la libéralité de leurs dons, si peu en harmonie avec les habitudes des peuplades dites sauvages, qui ont pour maxime de ne rien donner pour rien. Le lendemain, les pirogues nous vomissaient à bord les tayos empressés, car, depuis le capitaine jusqu'au matelot-novice, chacun avait trouvé à placer son affection, et la plupart de ces tayos arrivaient cette fois-ci les mains vides, bien que quelques-uns aient encore jugé convenable de se faire accompagner de présents consistant en poules, en bananes ou autres fruits. Il paraît qu'après les dons vient la récolte, car les tayos faisaient main basse sur tout ce qui paraissait à leur convenance. En vain j'accablai Ilaïa de dons en étoffes de laine et en linge ; plus je lui donnais, plus la soif de posséder était vive chez lui, et je crois

1 Cette confraternité se trouve à Madagascar chez les hovas, qui appellent *serment du sang* l'engagement que prennent deux personnes de s'aider réciproquement pendant la durée de leur existence, et de se considérer comme si elles dérivaient d'une souche commune. Cette fraternité, en s'établissant entre deux individus, les oblige à se secourir chaque fois que l'un des deux se trouve dans des circonstances à avoir besoin d'aide. Ce serait un crime que de manquer aux obligations prescrites par ce devoir.

qu'il eût emporté tout ce que contenait ma chambre sans être satisfait. Mon habit d'uniforme tentait surtout sa convoitise, puis il demandait du rhum, puis ceci, puis cela, etc.; force fut donc de renoncer à une amitié aussi coûteuse, tandis que par des échanges il était facile de se procurer les objets de curiosité que nous désirions tous apporter en Europe. Chacun mit son tayo de côté et s'en trouva bien. M. d'Urville rencontra dans O-touri un homme que des fonctions sacerdotales plaçaient au-dessus des habitants vulgaires. Ses connaissances en botanique usuelle lui furent utiles, car O-touri lui donnait les noms de toutes les plantes indigènes, et lui indiquait les propriétés dont elles jouissaient dans leur croyance. O-touri enfin allait chercher au loin des paquets d'herbes qu'il apportait soigneusement à bord et qu'il remettait à cet officier, chargé de cette branche de connaissances dans l'expédition de *la Coquille,* et O-touri, un des catéchumènes les plus zélés des missionnaires, donnait des notes sur chaque végétal, car il savait très-bien écrire. Le portrait de cet insulaire est gravé dans l'atlas du voyage de M. Duperrey, et le commandant de *la Coquille* lui remit une attestation écrite qui le recommandait aux navigateurs appelés sur les côtes d'O-taïti. Un soir qu'il coucha seul à bord, et qu'il ne craignait pas par conséquent d'être dénoncé aux missionnaires, il voulut bien, à notre prière, éxécuter une des anciennes danses martiales pour lesquelles les O-taïtiens étaient si passionnés; car ces sortes de jeux sont aujourd'hui sévèrement défendus par les nouvelles lois que leur ont imposées les ministres protestants. O-touri, porteur d'une de ces physionomies où se peint plutôt la trivialité que la bonhomie, nous parut un tout autre homme sous l'influence des émotions que sa mimique faisait naître en lui. Ses traits, ordinairement empreints d'une ridicule teinte de jovialité niaise, s'exaltaient jusqu'à l'héroïsme, et passèrent brusquement aux sentiments de la haine et de la férocité. Le combat simulé à la javeline, dont il figurait toutes les phases, demandait une grande puissance musculaire et une profonde habitude de cette arme, et il nous semblait voir un habile maître d'escrime attaquant avec vigueur, tout en parant avec adresse les coups de son adversaire. Certes O-touri, dans cet exercice qui lui rappelait tous les préjugés de ses ancêtres et les jeux de son enfance, s'était identifié avec la réalité des scènes où il avait figuré maintes fois. Empire de nos

premières idées, que tu as de puissance; car ce pauvre O-taïtien, renommé par sa ferveur de néophyte et par son dévouement aux missionnaires, redevenait un instant un des fils belliqueux de la vieille O-taïti, et les interdictions du nouveau culte disparaissaient dans la satisfaction que l'homme ressentait au souvenir de ses antiques mœurs guerrières! Mais O-touri, ruisselant de sueur, reprit après quelques instants de repos son masque habituel du béat sacristain.

Nous avions fréquemment la visite d'Upaparu, frère du célèbre Tati, possesseur du district dans lequel est enclavé le territoire de Matavai. Ce chef, dont la taille est de cinq pieds six pouces, est aussi remarquable par la blancheur de sa peau que par son embonpoint et la régularité des traits de sa physionomie, où respirent cependant la finesse et peut-être l'astuce de sa caste. Une double pirogue, nagée par de vigoureux rameurs, servait à le transporter à bord de *la Coquille,* et la première fois qu'il y vint nous ne pouvions nous lasser d'admirer cette riche stature, que voilait à peine une ample chemise de toile peinte, arrêtée à la ceinture par une natte très-fine d'écorce de mûrier, garnie d'une longue frange.

Upaparu est justement célèbre parmi ses compatriotes par son éloquence et par la sagesse de ses conseils: cet insulaire devint le tayo de M. Lottin; mais, tout en faisant de légers présents à cet officier, il surveillait de l'œil les échanges que ses gens opéraient à bord parmi l'équipage, par son ordre et pour lui. C'est alors que nous acquîmes la première preuve d'un système corrupteur introduit par les missionnaires anglais dans les mœurs des naturels. Ils ont établi une surveillance générale fondée sur la dénonciation publique : chaque habitant doit, dans la conférence du jeudi, déclarer les objets qu'il a vendus aux navigateurs, et le prix qu'il en a reçu. Les chefs et la mission prélèvent une part dans les marchés. On conçoit toute l'adresse et tout le mystère que les naturels cherchent à apporter dans leur petit commerce pour soustraire les objets qu'ils ont reçus, et surtout la crainte qu'ils ont d'avoir des témoins de leurs transactions, témoins qui ne manqueraient pas de les dénoncer à la prochaine réunion des insulaires et des ministres. J'achetai à Upaparu une flûte o-taïtienne : on sait que les insulaires jouent de cet instrument en soufflant avec les narines. Or, les sons qu'ils en tirent n'ont, certes, aucune analogie avec ceux de la flûte

de Tulou. Mais tout imparfaits qu'ils sont, ils étaient pour les naturels, dans leurs anciennes cérémonies, une source de vifs plaisirs. Les missionnaires ont proscrit cet instrument, dans la crainte qu'il ne leur rappelât trop vivement leurs habitudes païennes. Comme Upaparu devait coucher à bord de la corvette *la Coquille*, nous le fîmes descendre dans le carré des officiers; au soir nous eûmes le soin de fermer toutes les portes. Ce chef, jusque-là fort inquiet, céda alors, quoiqu'avec répugnance, à nos désirs, et joua de la flûte-à-nez avec plus d'habileté que je ne l'aurais supposé. Je le répète, l'air était lent, monotone, mais le musicien y mettait toute sa science. Upaparu cependant cessa bientôt cet exercice, qu'il semblait regarder comme au-dessous de sa dignité, en même temps que cette complaisance pouvait le compromettre aux yeux des missionnaires, dont les espions sont partout, car on peut dire d'eux, à O-taïti, ce que l'on dirait des jésuites pour le monde entier, que si la poignée de leur poignard était à Rome, la pointe en était en tout lieu. Upaparu, comme tous les autres naturels, et même les membres de la famille royale, lorsqu'on leur faisait quelque présent, descendait dans les chambres des officiers, en fermait soigneusement la porte, tirait les rideaux pour masquer les fenêtres, puis il tâchait de cacher dans sa pagne les objets qu'il désirait garder. Ceci fait, il remontait sur le pont avec une bonhomie feinte, et, après quelques instants de promenade au milieu des autres insulaires, il tâchait de s'esquiver pour aller à terre enfouir son butin. Ce fait et beaucoup d'autres nous permettent de dire que le pouvoir des missionnaires n'a nulle racine dans les cœurs, et qu'il ne repose que sur l'adresse qu'ils ont eue pour désunir les chefs, et se servir de ceux dont ils ont payé le dévouement pour maintenir la masse du peuple dans une obéissance factice à leur omnipotence.

Le 8, dans la matinée, de grandes pirogues doubles sortirent de la crique de Papaoa, résidence de la cour, en se dirigeant vers *la Coquille*. Elles naviguaient de conserve, une exceptée, qui se détacha de la flottille, en forçant de rames pour arriver la première à bord nous annoncer la visite de la famille royale. Dans cette pirogue étaient les présents, qui précèdent, suivant l'usage, toute visite amicale; ces présents consistaient en fruits à pain, en cocos, en pommes de Cythère ou vy, et en deux gros cochons. Bientôt le

convoi royal se trouva bord à bord de notre corvette, et, lorsque Pomaré III eut été monté sur le pont par sa nourrice, qu'escortaient *Pomaré-Vahiné*, régente, et *Terra-Vahiné* ou *Térémoémoé*, reine-mère, une salve de six coups de canon salua les gouvernants d'O-taïti. La garde du jeune roi se composait de cinq hommes d'élite, vêtus à demi à l'européenne, sous le commandement d'un chef, étalant avec orgueil, sur le drap rouge de son habit, les galons sans nombre d'un tambour anglais. Cette garde s'empara du gaillard d'arrière de la corvette *la Coquille*, d'où elle chassa impitoyablement, et à coups de crosse de fusil, les pauvres naturels qui s'y étaient blottis, dans l'intention de ne rien perdre de ce qui pourrait se passer dans cette région privilégiée. Partout, dans tous les coins du monde, règne l'abus de la force et de la puissance, et, avouons-le, l'homme est fait de telle façon qu'il cède plus volontiers à la crainte qu'aux bons procédés. L'ivrognerie est sévèrement défendue par le nouveau code, émis par les missionnaires et sanctionné par les grands; mais à la cour on peut se permettre ce qui est interdit au bas peuple, car le chef de la garde, après s'être occupé un instant des devoirs de sa charge, allait quêtant à chaque personne de l'équipage des boissons spiritueuses. Il avala d'un trait un verre d'alcool à 32°, destiné à la conservation de nos collections d'histoire naturelle, et ce breuvage corrosif parut lui procurer la plus vif satisfaction. J'ai maintes fois été étonné du désir effréné qu'ont les peuplades diverses de la mer du Sud pour les spiritueux les plus concentrés, et le peu d'action que ces liquides semblent avoir, en apparence du moins, sur la robuste organisation de ces hommes habituellement soumis à un régime diététique peu animalisé et peu excitant.

Hitoti, gouverneur de Pomaré III, ne put suivre le roi à bord de *la Coquille*, et dut rester assis sur une natte, dans le fond de la pirogue double qu'il montait. Ce personnage était atteint d'un de ces hydro-sarcocèles énormes, qui pèsent considérablement et qui affligent un bon nombre d'insulaires. Cet Hitoti, déjà sur le déclin de la vie, était petit de taille et contrefait, ce qui contredit assez le dire de quelques voyageurs, qui affirment que la caste des nobles forme, en quelque sorte, une race à part par la beauté de sa coloration et le développement de ses formes.

Térémoémoé n'était âgée que de trente ans environ lorsqu'elle

vint visiter *la Coquille* : c'était une Océanienne de souche pure, faisant de la galanterie sa principale affaire, et coquette comme le serait la femme la plus civilisée de la sage Europe. Sa beauté n'est pas de celle que nos idées conventionnelles puissent citer avec éloge, et cependant elle est incontestable pour les O-taïtiens, qui aiment par-dessus tout l'embonpoint exagéré des chairs. La reine-mère n'a cependant pas cette obésité que d'autres femmes présentent ; elle est fort grasse, sans doute, mais assez bien prise dans sa taille épaisse : si ses traits ont trop d'ampleur, ses épaules, en échange, gagnent dans cet embonpoint des beautés peu communes. Sa démarche est empreinte de noblesse, et ses traits sont remarquables par leur expression de bonté. On voit même sur son visage qu'elle craindrait de faire souffrir des malheureux, et sa compassion semble surtout fort vive pour les peines du cœur : mais il est vrai de dire qu'à O-taïti ces peines ne sont jamais de longue durée.

La reine-régente et Térémoémoé perdaient de leurs grâces natives à être affublées du costume puritain des Anglaises dévotes : qu'on se figure en effet une ample robe d'indienne, serrant à peine de robustes corpulences, où nul corset ne venait offrir un officieux ministère, indispensable cependant. Puis la tête était surmontée d'un très-petit chapeau de paille, garni d'une grosse touffe de rubans couleur de feu, et sur les épaules flottait un petit châle de mérinos barriolé de diverses couleurs. Telle était la toilette de ces dames, à chevelure noire, à teint jaune clair, n'ayant ni bas ni souliers. Leurs jambes n'étaient pas nues cependant, car d'élégantes broderies tatouées simulaient ces bas à jour, avec lesquels nos élégantes complètent leur parure.

La famille royale passa la journée à bord, et demandait sans cesse des présents. La reine-mère bouda quelques instants, parce que le capitaine lui refusa notre seule baleinière ; mais divers colifichets de nos modes firent bientôt diversion à ses regrets, et le sourire reparut sur son visage à la vue de rubans et de mèches de cheveux que les belles dames de cette île aiment tout autant que nos têtes féminines à demi chauves. Quant au roi, sa majesté parut extraordinairement heureuse de recevoir un grand pantin en bois peint, dont elle aimait à faire gesticuler les articulations. Ce petit prince avait une figure intéressante, des traits délicats, et eût passé

pour un bel enfant, même en Angleterre, le pays par excellence des poupons frais et vermeils.

Enfin, à la nuit tombante, les hauts et puissants visiteurs regagnèrent Papaoa, émerveillés d'un nouveau salut, cette fois-ci de sept coups de canon. Les insulaires, qui aiment le bruit comme de grands enfants qu'ils sont, répétaient en refrain le *pouou pouou*, qui chez eux sert à désigner les bouches à feu, quel que soit leur calibre.

La journée du 9 promettait d'être magnifique, et les hauts pitons des montagnes n'étaient point enveloppés de ces ceintures de nuages qui semblent leur être habituelles. J'allai, en compagnie de M. Lejeune, le dessinateur de l'expédition, visiter la fameuse colonnade basaltique, que les O-taïtiens nomment *Pya* ou *Pyha*, et qui occupe une gorge profonde où coule le Haonou, ou la rivière de Matavai, sur la presqu'île de ce nom.

Cette romantique vallée est le site le plus célèbre de toute l'île, au dire même des naturels, et n'a été visitée que par Forster, car le récit qu'en a imprimé Banks paraît avoir été écrit sous la dictée des habitants. Je m'appesantirai sur les moindres détails de cette excursion, qui peindra la vraie physionomie des paysages d'O-taïti, où la nature, aussi fraîche que pittoresque, sème avec profusion les accidents divers qui constituent d'admirables sites dont mes yeux ne pouvaient se lasser d'admirer la beauté.

En débarquant sur la pointe Vénus, on chemine sur les terres basses qu'arrose la rivière de Matavai, dont il faut traverser à gué le cours sinueux quatre ou cinq fois avant d'atteindre la profonde vallée, ou plutôt la gorge, au fond de laquelle elle serpente, après avoir pris naissance au mont Oroena; dans son cours elle est alimentée par les eaux qui tombent en nappes des flancs des montagnes qui lui servent de parois, eaux qui résultent de la condensation des épais nuages sur les pitons morcelés qui hérissent cette partie de l'île.

Au lieu de nous engager directement dans la gorge noire et profonde qui s'ouvrait devant nous, nous essayâmes de gravir sur l'escarpement de la montagne placée à droite, guidés par deux jeunes naturels pleins de bonne volonté et enchantés de nous diriger dans cette excursion. Nous cheminâmes ainsi l'espace d'une heure, à travers de hautes fougères serrées, sur des versants roides, et dans

des sentiers à peine marqués par le pied nu de l'insulaire. Nous étions cachés par des herbes ayant plus de six pieds, et nous atteignîmes ainsi la lisière des bois qui couvrent l'élévation moyenne de ces hautes montagnes, sur l'arête desquelles nos guides nous conduisaient par erreur, car nous leur avions demandé le chemin du Pya, et ils avaient entendu un tout autre nom. Il nous fallut donc rétrograder, car la montagne est, dans cette partie, brusquement coupée en muraille, du côté de la vallée, et elle n'a pas moins de quelques centaines de toises d'élévation. Mais le sentier que se frayèrent nos guides à travers une ravine nous parut des plus fatigants; car nos pas étaient incertains dans des herbes touffues et épaisses, enlacés par des lianes volubiles, des arbustes rampants, et nos chutes devinrent fréquentes. Bientôt nos vêtements laissèrent de longs fragments dans les buissons, et une cypéracée, nommée *piripiri*, couvrait nos membres d'incisions saignantes. Nos guides cependant, entièrement nus, car on ne peut regarder comme un vêtement l'étroit maro qui ceignait leurs reins, traversaient avec courage ces forêts herbées et malfaisantes, et poussaient le soin jusqu'à battre le sentier. Puis avec cette finesse d'instinct si éminemment développée chez tous les Océaniens, ils savaient nous faire éviter les endroits qui nous auraient conduits à des éboulements dangereux ou à des fondrières sans issues. Plus d'une fois, arrêtés par des crevasses profondes, M. Lejeune et moi nous hésitâmes à les traverser, suspendus à des filaments de pouraos ou d'hibiscus, que nos guides arrachaient aux longues branches pliantes d'un arbre textile très-répandu. Mais l'expérience nous apprit bientôt de quelle solidité jouissaient ces cordes improvisées, et, grâces à elles, nous escaladâmes ainsi des passages vraiment périlleux. Après deux heures de ce laborieux pèlerinage sur des rochers rendus glissants par l'eau qui suinte sans cesse sur leurs parois, nous arrivâmes enfin à un mamelon bas et arrondi, couvert de cocotiers, de mapé et d'arbres de vy. Nous nous y arrêtâmes avec ce plaisir infini que l'on goûte d'être sorti d'un mauvais pas, et nos guides, qui s'élançaient avec la prestesse des chats sur le long stipe des palmiers ou des spondias, nous apportaient à profusion des noix de cocos remplies de leur bienfaisante boisson, si rafraîchissante et si agréable dans des courses du genre de la nôtre. Certes, je n'ai jamais goûté peut-être de breuvage plus délicieux

que cette émulsion limpide, retenant une saveur aigrelette adoucie par le principe sucré, qui tempère la soif, tandis que la faim s'apaise avec ces châtaignes savoureuses de mapé, et que les pommes de vy, parfumées et fondantes, à chair mi-abricot et mi-orange, accompagnent, comme le dessert le plus délicat.

Le repos que nous goûtions avait d'autant plus de charmes, qu'il succédait à des fatigues inaccoutumées, et nous en jouissions tous en admirant la prestesse avec laquelle les O-taïtiens atteignent le sommet des palmiers les plus élevés, et dont quelques-uns ont plus de soixante pieds. Sans cordes, sans s'attacher au tronc, à l'aide de leurs mains et de leurs pieds, nous étions étonnés de l'agilité qu'ils déploient pour gravir sans efforts apparents sur ces stipes minces, lisses et élancés. C'est en appliquant les pieds sur la rugosité que laisse la feuille qui se détache, et en embrassant avec les deux mains la tige du palmier, qu'ils parviennent ainsi jusqu'au parasol formé par les feuilles. Là, pour détacher les cocos de leurs stipes, ils en tordent le pédoncule jusqu'à ce qu'ils soient libres, et les jettent sur le sol. C'est avec les dents qu'ils arrachent le brou filamenteux et coriace qui leur sert d'enveloppe, et quand la noix osseuse est débarrassée de ce caire, ils frappent une des extrémités d'un coco avec un second, et brisent d'un seul coup la coque, en pratiquant par ce moyen une ouverture arrondie. Le liquide qui remplit cette noix baigne une chair blanche, peu épaisse, très-molle, que les insulaires regardent comme la plus appétissante des friandises, en la nommant *totonadi* ou *totomoude*, sans doute par corruption de quelque nom étranger : dans les colonies françaises cette immaturité du fruit constitue le *coco à la cuiller*.

Nous arrivâmes enfin à la partie déclive de la vallée et sur les bords du Haonou, que nous n'abandonnâmes plus, car, pour éviter les obstables de ses rives, nous en suivîmes le cours assez rapide, et nous cheminâmes au milieu de son lit, ayant parfois de l'eau jusqu'à la ceinture. Ses ondes sont entravées par de nombreux obstacles, formés principalement par de gros blocs de trachyte, qui imitent çà et là des batardeaux. Il en résulte, comme on peut le penser, des chutes ou sauts assez répétés, et des *rapides* qui rappellent en miniature ceux des fleuves de l'Amérique du Nord. Le ruisseau de Matavai a donc ses eaux fraîches et limpides toujours

courantes sur des galets ou sur un gros sable noir volcanique, et qui se dirigent en décrivant de nombreuses sinuosités du S.-S.-E. au N.-N.-O. Plus on remonte vers ses sources, plus les chutes rapides, plus les éboulements s'accumulent, et bientôt la vallée se rétrécit au delà de la muraille basaltique, nommée Pya, et s'enfonce dans une gorge impénétrable, en partie comblée par d'énormes quartiers de rochers. La vallée, jusqu'à ce point, n'a pas plus de cent trente pas de largeur, et semble être le résultat d'un retrait produit dans le basalte, lorsque l'ossuaire de l'île était en incandescence. Mais il serait fort difficile d'atteindre au delà, et nos guides nous dissuadèrent de nous engager dans cette sorte d'antre, que n'éclaire jamais le soleil, et que la superstition leur rend redoutable, car c'était là une des ouvertures de l'enfer o-taïtien. Lorsque nous arrivâmes devant le Pya, qui forme sur la rive gauche une sorte de colonnade de faisceaux prismatiques de basaltes dénudés et rangés avec la plus grande symétrie, nous éprouvâmes, par suite de notre immersion prolongée, un sentiment très-vif de froid, car ce n'est que vers midi que le soleil pénètre un instant dans cette vallée étroite et sinueuse, de sorte que le voyageur qui en occupe la partie déclive semble n'apercevoir le ciel qu'à travers une fissure de l'enveloppe terrestre.

Le cours du Haonou est cotoyé par un étroit sentier herbeux, embarrassé d'arbustes, et tellement entrecoupé de rochers éboulés, qu'il est préférable de remonter dans le courant de la petite rivière, en grimpant dans les intervalles que laissent les quartiers de trachyte précipités des montagnes. Cette humidité, aidée par la température tiède propre à ces climats, active la végétation à un point extraordinaire. Des forêts de bananiers presque nains couvrent jusqu'à la roche dénudée, et leurs larges feuilles ondoient sous la brise qui s'engouffre dans ce val profond. De longues flammes de scolopendres s'harmonient avec les poivriers, et les fougères qui se pressent, les élégantes cyathées qui se dressent comme des colonnes que surmonte le feuillage le plus gracieusement découpé; et la colombe o-taïtienne, à plumage vert, à couronne légèrement purpurine, aime à faire résonner ces solitudes de son roucoulement plaintif. Dans cette vallée d'un difficile accès, et reculée, n'habitèrent jamais que passagèrement des insulaires, victimes des discordes civiles et de l'introduction du nouveau culte : autrefois ceux

que l'impitoyable Oro appelait à la mort, lorsqu'ils parvenaient à s'échapper, y vivaient comme des bêtes fauves, traqués par les préjugés religieux de leurs compatriotes, et lors des guerres sanglantes que l'introduction du christianisme fit éclore dans l'île entre les habitants, plusieurs vécurent longtemps dans ces sauvages retraites, en restant fidèles à la croyance de leurs ancêtres. A l'époque de notre excursion, un naturel, coupable de s'être fait tatouer, vivait misérablement dans ces profondeurs rarement visitées. Nous le rencontrâmes comme il arrachait des racines de taro pour sa chétive nourriture, et à notre approche il eut une vive frayeur, mais nos paroles le rassurèrent, et il nous offrit quelques bananes sauvages qu'il portait dans une sorte de panier fait avec des feuilles de vaquois. Lorsque nos guides se furent éloignés, il nous montra la grotte qui lui servait de retraite. L'eau suintait de toutes parts sur les parois, et se réunissait en épaisses gouttelettes sur les rosettes délicieusement verdoyantes des marchanties, ou sur la pelouse gazonnante en tapis serré d'une mousse drue et émeraudine. Mais que l'existence de cet homme, sur lequel pesait l'ostracisme des missionnaires, devait lui rendre amère cette vie de réprouvé, et quand on songe à l'existence efféminée et molle des O-taïtiens, on ne peut que plaindre l'infortuné, qui préférait vivre exilé que de renoncer à la parure dont ses ancêtres étaient si fiers !

Pour en revenir à la coulée ou muraille basaltique qui avait été le but principal de notre excursion, et que les naturels connaissent sous le nom de *Pyha*, elle occupe le revers oriental du mont Oroena, à six milles à peu près de la pointe Vénus. Elle est formée de tronçons ou prismes à cinq faces, rangés les uns à côté des autres avec la plus grande régularité. Son épaisseur doit être considérable, à en juger par le grand nombre des prismes brisés à l'une des extrémités, et qui laissent voir les couches les plus inférieures et les plus profondes. La vue de ces orgues, résultant d'une fusion puissante et dont la matière a été vomie par le vaste cratère de l'Oroena, nous rappela naturellement cette grotte de Fingal et cette chaussée des Géants, si célèbre en Europe, qui ont la même origine et presque le même aspect. Pendant que M. Lejeune prenait une vue du Pyha; que nos guides, fort indifférents à cette scène, s'ébattaient dans l'eau vive comme des poissons de rochers, j'en

étudiais les divers détails. C'est ainsi que la largeur de cette muraille dénudée est, du nord au sud, d'environ deux cents pas, sur une élévation approximative de cent cinquante pieds, en ligne perpendiculaire. Les colonnes prismatiques sont très-régulièrement symétriques et dirigées dans le sens vertical. Les cinq faces du prisme ont chacune huit pouces, et comme tous ces corps pentagonaux se soudent par leurs arêtes, il en résulte une sorte de mur taillé à pic, brisé seulement en haut et en bas. Ces ruptures paraissent avoir été produites par des sources abondantes, dont les eaux se réunissent au faîte en une large nappe qui se précipite en cascade, en jetant au vent une épaisse bruine retombant en perles diaphanes sur les feuilles glauques et veloutées des arums et des colocases, qui çà et là se sont implantés dans quelques interstices. La portion méridionale de cette large coulée s'est déjetée en demi-cercle en se refroidissant, et forme, en venant se perdre dans la rivière, un segment d'arceau gothique doublé du vert le plus suave et le plus frais.

La façade formée par cette colonnade est uniformément noire, mais cette page sombre est relevée par les gracieuses mouchetures blanches des rosettes d'un lichen d'aspect lactescent, puis, d'entre les fissures des prismes brisés, s'échappent en légères guirlandes des tiges souples et volubiles, des piper charnus et rampants, des gouets, et les folioles si gracieusement découpées des adianthes et des davallies. Mais rien ne peut rendre la grâce du fronton de cette colonnade naturelle. La cyathée médullaire, élevant son rigide stipe d'entre les pointes aiguës des bambous projetés comme des paratonnerres, que couronnent les vaquois aux crampons radiciformes, qui laissent flotter les longues banderolles vertes de leur feuillage taillé en lames d'épée. Puis le pouaro, disputant le sol au *musa* sauvage, tandis que, dans la partie déclive de la ravine, quelque cocotier égaré élevait gracieusement sa cime ombrellaire et se plaçait au premier plan du tableau.

Enfin nous dûmes nous arracher à cette scène neuve et belle. Nous étions partis de la corvette dès quatre heures du matin; déjà nous venions d'atteindre la troisième heure du soir, et depuis longtemps le soleil, caché par les bois des sommets des montagnes, n'éclairait plus le Pyha, enveloppé d'une ombre religieuse. Nos guides paraissaient être impressionnés par tous les souvenirs qui

se rattachaient à ce lieu dans leur ancienne croyance ; nous revînmes donc sur nos pas, mais, cette fois, à la mode des sauvages. Nous fîmes, M. Lejeune et moi, un paquet de nos vêtements, que nous plaçâmes sur notre tête, et armés d'un bâton nous descendîmes le cours de la rivière. Nous nous occupâmes de notre toilette, la plus indispensable, à l'ouverture de la gorge, où des coups de fusil nous indiquèrent la présence de nos compagnons ; c'étaient en effet M. Bérard qui chassait les gracieuses tourterelles vertes qui se tiennent dans les spondias, et le maître canonnier Roland, qui travaillait, avec son ardeur ordinaire, à accroître nos collections. Nous nous assîmes dans quelques-unes des cabanes des naturels, éparses sur cette partie de la côte ; partout nous reçûmes le plus aimable accueil ; partout on s'empressait de nous offrir à manger et à nous rafraîchir, et la bienveillance des insulaires, après s'être manifestée par mille petits soins, allait jusqu'à vouloir nous porter sur leurs épaules dans les gués du Haonou, afin de nous empêcher de nous mouiller. Mais ils ignoraient, ces bons naturels, que le sybaritisme n'est pas de saison pour ceux qui entreprennent des campagnes de découvertes, et que nous étions déjà familiarisés aux longues macérations, soit dans l'eau douce, soit dans l'eau salée.

Dans la journée du 10 je suivis les gens de l'équipage, qui allaient couper du bois à brûler pour la consommation de la corvette en mer. On s'arrêta dans ce but sur la pointe de Taoni, à peu de distance de Papaoa ; mais les arbrisseaux qui croissent sur les rivages sont, par la mollesse de leur tissu et le peu de densité des fibres, peu propres à un bon usage. Ils donnent un bois pliant et tendre, appelé *pourao*, et que les naturalistes connaissent sous le nom d'hibiscus à feuilles de tilleul ; avec son écorce les O-taïtiens confectionnent presque tous les cordages qui servent à leurs pirogues, et lorsque ce bois est sec ils s'en servent pour allumer du feu par un vif frottement. Ces insulaires étaient émerveillés des propriétés de nos briquets pneumatiques, ou contenant de l'acide sulfurique, pour obtenir instantanément des parcelles ignées ; combien j'étais plus étonné, moi, fils de la vieille France, de leur procédé, aussi simple que débarrassé de toute combinaison savante, pour enflammer les corps combustibles ! Un fragment de *pourao* écorcé est coupé par le milieu : l'autre moitié est rendue pointue à une extrémité : ils

placent l'extrémité aiguë de celle-ci dans la rainure que forme le canal de la moelle, et, en frottant vivement l'extrémité dans la médule du bois, horizontalement fendu, la pression fait développer la chaleur, et celle-ci ne tarde pas à s'élever jusqu'à l'inflammation de la moelle, qui fait l'office d'amadou. Au reste, cette manière de faire jaillir du feu est tellement naturelle à l'homme, resté stationnaire dans sa civilisation, que toutes les races de l'Océanie, soit jaunes, soit noires, pratiquent ce procédé traditionnel.

Pendant que je sillonnais en divers sens les campagnes d'O-taïti, M. Duperrey avait fait élever une tente, sous laquelle nos officiers placèrent les instruments de physique, et commencèrent dès le 10 une série d'observations, soit astronomiques, soit magnétiques.

Le 11 était un jour consacré à la prière : c'était par conséquent un dimanche, que les ministres anglicans fêtent avec toute la rigidité d'un puritanisme aussi soucieux de la forme que du fond. Ce dimanche répondait au samedi de notre semaine, car nous étions en retard d'un jour par suite de notre circumnavigation. Nous avions été invités par les missionnaires à assister à un des principaux offices du mois, et cette invitation me parut ensuite avoir été motivée par deux considérations puissantes : d'abord les ministres avaient à cœur de ne point appeler les réflexions des naturels sur une différence de rites, et puis leur orgueil d'homme trouvait quelque satisfaction à nous montrer leur influence sur l'esprit d'une population entière catéchisée. Le commandant de l'expédition enjoignit aux officiers qui devaient l'accompagner au temple de Matavai, de se revêtir de leur habit de grande tenue. Notre cortége trouva au débarcadère une garde o-taïtienne, armée de fusils, qui nous servit d'escorte jusque dans l'enceinte où affluaient les insulaires, au milieu desquels M. Wilson paraphrasait un chapitre du livre des Apôtres, traduit en dialecte taïtien, de la sonore langue océanienne. Notre garde d'honneur laissa ses armes à la porte du temple, et chaque homme, en échange, se munit d'une longue verge flexible, destinée à fixer l'attention des fidèles, par une petite correction qui nous sembla peu orthodoxe. La métamorphose opérée dans le rôle de ces gardiens d'élite nous parut singulièrement plaisante, et là aussi, *cedant arma biblioribus* : la réunion des nouveaux chrétiens était complète ; mais les hommes, les femmes et les enfants, suivant leurs sexes, occupaient des bancs séparés. Le silence observé dans

cette masse de peuple était exemplaire, et leurs regards avides et curieux, qu'attiraient nos uniformes, ne se risquaient à un fugitif examen que par d'éphémères coups d'yeux, car la redoutable verge de la milice du temple tombait assez rudement sur l'épaule de l'indiscret pris en flagrant délit. J'arrêtai au passage, cependant, plus d'un de ces regards obliques que les femmes savent si bien décocher, et je pus en conclure que dans cet instant elles étaient plus sous l'influence du diable que sous celle de Jésus-Christ. Quel spectacle bizarre que celui d'un Européen vêtu de noir, prêchant des événements aussi inintelligibles que le sont ceux racontés par la Bible à un auditoire nullement façonné à des croyances dont les termes de comparaison lui manquent! Mon œil errait sur l'ondulation que formaient toutes ces têtes disgracieusement tondues. Que les missionnaires aient fait raser la chevelure des hommes à toucher la peau, on pourrait tolérer cet acte de mauvais goût, bien que la chevelure soit le plus bel ornement d'une tête façonnée à l'image de celle de Dieu; mais qu'ils aient imposé cette brutale fantaisie aux femmes, c'est en quoi ils ont été absurdes. Les O-taïtiennes, avec leurs traits prononcés et évasés dans le sens transversal, pouvaient paraître belles sous la forêt de cheveux entrelacés de fleurs qui ombrageait leur tête; mais aujourd'hui leur crâne, tonsuré comme celui d'un moine, leur imprime un cachet de dégradation physique qui les flétrit à leurs propres yeux. Quelques-unes des épouses de hauts personnages étaient coiffées du ridicule *bibi*, petit chapeau de paille à l'anglaise, écourté et peu fait pour abriter une grosse face bronzée. Que ce chapeau soit délicieux sur la tête d'une miss fraîche et rose, de seize ans, c'est ce que nous reconnaissons, car à cet âge il n'est pas de costume malséant; mais il faut avouer que les missionnaires anglicans sont de bien pauvres législateurs en s'arrêtant à tous les misérables petits détails par lesquels ils ont caricaturé une race remarquable, que son costume national embellissait encore. Mais, me dira-t-on, quelle influence ont eue les missionnaires dans l'adoption de modes qui leur sont sans nul doute étrangères? A cela, la phrase citée en note, et tirée de leur rapport annuel imprimé en 1822 [1], servira d'explication. Un chapitre sera

[1] « Agreat number Were clothed in european style, and not a single female » was observed without a bonnet some few of *english manufacture*, but the

plus exclusivement consacré d'ailleurs aux missions protestantes de la mer du Sud.

Cependant rien de ce qui peut intéresser les mœurs ne doit être omis par le voyageur, et l'on ne peut que gémir sur les fausses idées que la doctrine nouvelle leur a inculquées. Les dogmes de la religion chrétienne sont fondés sur la morale la plus pure, et cependant plus d'une insulaire, jalouse d'assister aux cérémonies religieuses, parées des accessoires de la toilette européenne, se prostituent en cachette pour obtenir quelques aunes d'indienne vivement peinte, ou pour des rubans qui sont pour elles un objet de convoitise trop puissant pour qu'elles essaient de lui résister. Quelques pauvres filles, trop laides sans doute pour avoir pu obtenir des navigateurs ces précieux tissus, avaient conservé, tout honteuses, le costume taïtien; et cependant que de grâces leur prêtait la toile de *maiore* ou d'*aouté*, ondoyant en larges plis sur leur corps drapé comme les statues antiques, et s'attachant au milieu du sein qu'elles cachent à demi! Dans le temple, il leur est défendu, à ces filles de Bélial, de se parer de fleurs, de s'oindre d'huiles odorantes, comme au temps de leur idolâtrie; mais, hors l'enceinte sacrée, elles s'empressent de retourner au culte de leur primitive coquetterie; elles s'ondoient le corps d'huiles parfumées, et dans les tresses de leur noire chevelure elles aiment à fixer la rose de Chine, si éclatante de pourpre, et la corolle virginale et suave des gardenia.

La cérémonie religieuse dura deux heures, et les auditeurs se comportèrent avec décence, en écoutant avec assez d'attention les Évangiles, traduits en o-taïtien. De temps à autre on chantait en chœur des hymnes, qui formaient des sortes d'intermèdes à des allocutions religieuses. Ces peuples ont adopté avec une vive ardeur les chants sacrés, qui les ont séduits; car du méthodisme sec et austère ils n'ont reçu, pour remplacer leurs anciennes fêtes, que cette musique vocale, aujourd'hui leur seul délassement et leur unique plaisir. Combien les cérémonies catholiques, avec leur imposante majesté, eussent été plus appropriées à l'imagination mobile et enthousiaste de ces peuplades, que le grave protestan-

» greater part made by themselves out of the bark of the *Purau*, platted and sewed
» in imitation of english straw bonnets. » (Page 11.)

Printed at the mission press Burder's point. (Atehourou.)

tisme, qui parle plus à la raison qu'aux sens. Mais nous reviendrons dans un chapitre spécial sur ce sujet, que nous avons envisagé avec une entière liberté et de bonne foi, quelqu'irritable qu'il soit pour des castes antagonistes et orgueilleuses dans leur feinte humilité. A notre sortie du temple, il nous fallut fendre la foule qui se précipitait pour examiner de plus près nos uniformes, dont les broderies attiraient vivement les regards. Mais nous apprîmes quelques jours après que l'empressement des naturels avait encore été excité par la terminaison d'un sermon prononcé le jeudi qui avait précédé notre apparition au temple en tenue militaire, et par laquelle le prédicateur (M. Orsmond), par un zèle évangélique peut-être forcé, avait peint les Français de la corvette *la Coquille*, comme appartenant à un peuple pauvre, sans industrie manufacturière, habitant un maigre territoire, inférieurs en puissance aux Anglais leurs vainqueurs, courant le monde pour ramasser des herbes et des plantes qu'ils vendaient aux autres Européens, etc. Cela nous expliqua l'étonnement que les habitants manifestèrent si bruyamment, et les mots qui sortaient de toutes les bouches : Préoué, *mataie*, que ces ratisas ont de beaux habits! Plus d'un naturel intelligent ajouta : ils ne sont pas aussi pauvres qu'on nous l'a dit. Il est vrai que notre tenue habituelle prêtait aux accents du missionnaire un grand fond de vérité, car tous les officiers étaient à peu près vêtus, pour l'ordinaire, d'habillements en fortes toiles de Bretagne, très-propres aux chasses, aux fatigants travaux auxquels chacun de nous se livrait dans les relâches, et sous ce rapport l'état-major se confondait, à la propreté près, avec les matelots. Notre lieutenant, M. d'Urville, aujourd'hui capitaine de vaisseau et très-connu par les deux expéditions qu'il a dirigées, se piquait d'un dédain philosophique de toilette, qui, en maintes circonstances, chez les Anglais surtout, si soigneusement agrafés et rigoristes pour la sévérité du costume d'officier, a produit de singuliers quiproquos. Plus d'une fois le second commandant de *la Coquille* a été pris pour un aide-coq, se dandinant sur le gaillard d'arrière, avec un chapeau de paille informe et troué, acheté au Chili quelques centimes, une veste de coutil qui avait oublié d'être neuve, un pantalon de toile qui aurait pu servir de canevas, tant son tissu avait vu dilater ses mailles; ajoutez à cela, pas de cravate, pas de bas, des souliers ferrés, et vous aurez plutôt le portrait

d'un jardinier maraîcher que du futur chef de deux célèbres expéditions. Tant d'écrivains ont peint M. d'Urville en tenue de convention, que ses compagnons doivent être jaloux de conserver pour la postérité la simplicité de son déshabillé scientifique.

Le 12 mai 1823, Pomaré Néhoraii vint nous rendre sa visite et nous présenter Aïmata, sa jeune épouse, fille du feu roi et de Térémoémoé. Ils accostèrent la corvette *la Coquille* avec une des plus grandes pirogues doubles que j'aie encore vues; et que nageaient plus d'une trentaine de vigoureux pagailleurs. Aïmata, en princesse timide, manifesta une grande frayeur lorsqu'elle sut qu'on devait les saluer avec du canon; aussi son mari nous pria-t-il de ne point accomplir ce cérémonial. Après son départ seulement, et lorsque leur pirogue était déjà loin, on tira cinq coups de canon. Suivant la coutume, Pomaré s'était fait précéder d'un présent; et en échange M. Duperrey lui offrit divers objets d'Europe, et entre autres un long sabre, que ce prince accueillit avec une grande satisfaction. Pomaré est, ainsi que je l'ai déjà dit, d'une corpulence peu commune; sa tournure n'a rien de martial, et son humeur n'est pas citée pour être belliqueuse, et cependant ce grand enfant ne cessait de se faire ajuster un sabre sur le côté, de serrer son énorme abdomen par le cuir vraiment trop court d'un ceinturon destiné à une taille plus svelte. Pomaré Néhoraii n'est pas né à O-taïti, mais bien à Taha. Fils d'un guerrier célèbre dans tout l'Archipel, le feu roi fondait sur lui des espérances qu'il est loin de légitimer. Doué d'un vaste appétit, sa plus grande habileté se décèle aux heures des repas, où il engloutit d'énormes morceaux de cochon rôti, escortés de bon nombre de racines de taro ou fruits à pain, le tout copieusement arrosé de lait de coco.

Aïmata n'avait que douze ou treize ans quand elle vint visiter notre corvette. Ses formes sont grêles et délicates, et sa coloration est un jaune très-clair tirant sur le blanc. Sa physionomie intéressante avait une expression fine et spirituelle. Ses manières plurent à chacun de nous à bord par ses terreurs gracieuses, ses bouderies mutines et tous ses caprices d'enfant gâtée. Vêtue d'une étoffe d'*aouté* très-blanche, sa chevelure nouée sur la tête n'avait pour ornement que des fleurs naturelles de gardenia, fleurs qui étaient aussi passées dans les trous de ses oreilles. A son départ, Aïmata était couverte de colifichets rapportés de France, tels que colliers en verro-

terie, pendants d'oreille en or faux, et que chacun s'empressait de lui offrir. Princesse par la naissance, belle entre les jeunes insulaires de son âge, l'influence de ces deux puissants moteurs agissait sur le cœur de chacun, et c'était à qui se piquerait de la plus grande libéralité.

Nous eûmes dans le même jour la visite des deux inspecteurs des missions de la mer du Sud, MM. Bennett et le révérend Tyermann; le premier accepta l'invitation qui lui fut faite de s'installer à bord, où il séjourna plusieurs jours. On salua avec du canon les toasts portés à la santé des rois de France et d'Angleterre, coutume qu'il serait bien temps de bannir de nos campagnes, où leur moindre inconvénient est de brûler de la poudre sans but, mais aussi de compromettre souvent la marche des chronomètres.

Mardi 13 du mois, suivant notre manière de compter, ou mercredi 14, suivant le calendrier des missionnaires, eut lieu la fameuse réunion annuelle de tous les ministres répandus dans l'Archipel et de la majeure partie des habitants. Cette convocation célèbre a pour but de percevoir les impôts et de fixer la rédaction du compte rendu de l'année écoulée, qui doit être imprimé et envoyé en Europe : elle s'accompagne de nombreuses cérémonies, et surtout d'offices inaccoutumés qui se pratiquent à la résidence des rois d'O-taïti, dans la grande chapelle royale de Pari, fondée en 1818. Cette cérémonie du jubilé annuel était trop intéressante pour ne pas stimuler la curiosité d'un observateur ; aussi je m'empressai de me joindre à MM. d'Urville, Jacquinot, Bérard et de Blosseville, afin de ne rien perdre du piquant coup d'œil qu'elle me promettait. M. Duperrey nous avait prescrit d'être en uniforme, et MM. Wilson et Bennett vinrent nous demander de les conduire dans notre embarcation, armée par nos meilleurs matelots.

Nous arrivâmes à Pari à 10 heures du matin. La plage était bordée des pirogues des habitants venus des îles voisines et de tous les districts d'O-taïti, et le peuple en flots pressés couvrait la grève et la jetée que Pomaré avait fait établir, et sur laquelle il avait voulu se loger en y faisant bâtir une maison. Une avenue régulière de fort beaux arbres se dirige à la demeure royale occupée par Pomaré-Wahiné : partout la même affluence de naturels, vêtus de leurs plus beaux atours, formait des masses aux abords du temple. J'examinais avec curiosité les impressions diverses qui

venaient éclore sur toutes ces physionomies réfléchies, et dont la mobilité habituelle disparaissait sous la gravité d'un masque d'emprunt, lorsque la première scène de ce drame vint fixer plus particulièrement mon attention. Plusieurs longues files de filles et de femmes, se tenant silencieuses comme des nonnes, à égale distance les unes des autres, formaient une procession régulière, n'avançant qu'à pas lents : à leur tête marchait un ministre protestant, et elles entrèrent dans l'enceinte par chacune des portes latérales. Les voilà donc, ces O-taïtiennes si célèbres par leur sensualisme, revêtues du cilice et sanctifiées par la religion! Honneur aux efforts de ceux qui ont amené des résultats aussi grands, s'ils sont sincères, et si la crainte des châtiments corporels n'y entre pour rien!

Lorsque les femmes eurent pris place sur les bancs qui leur sont réservés, les hommes entrèrent alors, mais sans observer aucun ordre. La chapelle est longue de six cent soixante pieds sur cinquante-quatre de largeur, et n'a pas moins de cent cinquante-trois fenêtres. Trois chaires se partagent son étendue, et les naturels se rangèrent en nombre assez uniforme autour de chacune; ces chaires me rappelèrent trois paroisses différentes. M. Bennett nous fit placer sur le siége des chefs, en arrière de la première chaire; mais l'ordre admis ne parut pas convenir à quelques missionnaires, car après divers pourparlers nous remarquâmes qu'on faisait changer de place tantôt certains insulaires, tantôt d'autres : peut-être enfin établissaient-ils une préséance parmi les nouveaux venus des autres îles. Nous suivîmes ces fluctuations, et ce ne fut qu'après diverses promenades de bancs en bancs, que nous restâmes définitivement devant la troisième chaire, où devait prêcher M. Orsmond, renommé par la véhémence et la verve colorique de sa parole. Pomaré Néhoraii, le roi enfant, et les deux reines, étaient placés vis-à-vis la chaire du milieu, et, le silence s'étant établi dans l'enceinte, la cérémonie débuta par des prières et par des hymnes chantées en chœur. Puis vint le tour du prédicateur, qui parla plus d'une heure avec volubilité, en commentant en taïtien un passage de l'Évangile de saint Jean. Je ne tardai pas à me convaincre que l'attention des naturels ne pouvait guère se soutenir au delà de quelques minutes, car les nouveaux mots qu'il a fallu forger dans leur propre langue, pour leur peindre des mœurs très-éloignées de leurs

idées, exigent une tension d'esprit dont ils sont incapables. Notre ami Otouri paraissait humblement fier sous l'habit d'officier de la marine du Chili qui le revêtait, et je remarquai en outre que des insulaires, remplissant sans aucun doute les fonctions analogues à celles de marguilliers de nos paroisses, jouissaient de la prérogative de s'asseoir dans un banc en face de la chaire, et que leur costume répondait à leur saint ministère. Tous portaient une longue robe de soie verte, ayant des fleurs ou des oiseaux brodés en soie rouge, et il ne leur manquait qu'un bonnet et un large ruban pour simuler la toilette de chambre d'un gentleman de bonne compagnie. Ce mélange bizarre de costumes mi-partie sauvages et policés, la singularité aussi neuve que piquante d'assister à un sermon méthodiste à O-taïti, nous portaient à redoubler de patience pour attendre la fin de cette longue et interminable séance. Elle eut un terme enfin; aussi nous empressâmes-nous, au risque de déplaire aux missionnaires, de parcourir les rangées de bancs; mais vain espoir, la Nouvelle-Cythère nous parut transformée en un moutier composé d'assez chétives créatures, et à peine vîmes-nous un certain nombre de visages gracieux. Quelque temps après, je pus me convaincre que l'île renfermait encore quelques filles dignes de l'ancienne réputation de leurs mères.

Je décrirai le temple dans le chapitre consacré aux missions proprements dites; comme nous en sortions, M. Bennett nous présenta aux missionnaires qui s'étaient rendus de tous les points de ce vaste Archipel; car, outre ceux d'O-taïti, il en était venu d'Eyméo, de Huahène, d'Uliétea, de Maurua, de Borabora, etc. Plusieurs de ces ministres étaient accompagnés de leurs dames et de leurs enfants, et M. Crook nous présenta à ses deux gracieuses miss, âgées de seize et de vingt ans. Dans cette réunion nous fîmes aussi connaissance d'un marin fort expérimenté de ces parages, commandant la goëlette l'*Endeavour*, appartenant à Tamatoa, roi de Raïatea, M. Deps, qui donna à M. de Blosseville le gisement de quelques-unes des îles qu'il avait découvertes.

La reine nous fit inviter à dîner avec la famille royale, les missionnaires et les officiers européens des bâtiments l'*Active* et l'*Endeavour*. Nous saisîmes avec empressement cette occasion d'un gala de cour pour visiter le palais rustique du feu roi, et son tombeau qui y est attenant. Cette demeure, que Pomaré-Wahiné occupait

lors de notre visite, est située sur la pointe de Papaoa; elle avait dû primitivement être bâtie sur un massif de coraux jeté sur le côté de la passe, qu'elle eût commandé en quelque sorte en servant de citadelle. Des circonstances particulières en décidèrent autrement. Son enceinte extérieure est formée par une cloison en bois, haute de trois pieds, sans aucune ouverture; cette barrière est franchie à l'aide de deux poteaux, l'un en dehors, l'autre en dedans, et la reine ne fait pas plus de façon que le plus humble de ses sujets pour enjamber la palissade. De chaque côté du carré régulier, ainsi enclos, sont bâties deux vastes cabanes, à parois à jour sur les côtés, construites en piliers supportant une élégante toiture. Lors des grandes pluies, on se sert de nattes épaisses pour clore les parties latérales des appartements, que ne décore point un riche mobilier; nous y remarquâmes quelques coffres de vaisseaux donnés par les navigateurs anglais, quelques vieux fauteuils, des nattes grossières pour tapis, des nattes fines et tendues pour lits. On conçoit que le déménagement est facile dans des mobiliers aussi simples; aussi la cour se trouve prête en quelques minutes à vider les lieux et à se rendre aux cabanes du domaine royal, éparses çà et là dans les autres districts. La cabane placée vis-à-vis celle-ci était destinée au logement des personnages de quelque importance, appelés par leurs relations à suivre la famille royale.

Sur le rivage baigné par la mer est placé le tombeau de Pomaré II, l'émule de Taméaméa, le Pierre-le-Grand de la mer du Sud. Pomaré, Radama et Taméaméa, qui ont vécu presqu'à la même époque, se sont rendus célèbres par leur génie civilisateur, et par leur audace à substituer aux croyances religieuses ou politiques de leurs pays celles qu'on leur importa d'Europe. Un quatrième nom devrait être joint à ceux-ci, c'est celui de Shongi, le nouveau Zélandais, que nous verrons figurer plus tard dans cette relation; mais n'embrassant des idées civilisées que celles qui pouvaient faciliter la destruction des hommes, ce sauvage, belliqueux et brutal, a repoussé obstinément tout ce qui n'avait pas trait à la guerre.

La sépulture du roi d'O-taïti occupe une bâtisse crépie à la chaux, à la manière européenne, sur des murs de corail recouverts d'un toit de feuillages. Une porte ouvre dans cet édifice, qu'éclaire une fenêtre, au centre duquel est un mausolée pyramidal en bois, renfermant le cercueil : nulle inscription ne décore cette tombe

élevée, sans aucun doute, par les conseils des Anglais établis dans l'île; mais si la simplicité de son architecture n'appelle point l'attention, il n'en est pas de même de l'admirable site qu'elle occupe. La nature a tout fait pour l'embellir, et, en architecte habile, elle a semé à profusion les riches décorations dont elle est prodigue. Ce tombeau s'avance sur la plage et repose sur un banc de polypiers dépouillés de leurs animalcules, et que recouvre une épaisse couche de terre végétale. A en juger par l'âge des arbres implantés sur ce sol factice, un moraï sépulcral a dû jadis occuper cette position, car de vieux cocotiers inclinent leurs faisceaux de palmes sur l'humble toiture de vaquois, tandis que les magnifiques baringtonia y sèment leurs belles corolles blanches lavées de rose, et que les rameaux grêles et pendants de l'aëto ou ato [1], tombant comme ceux des saules pleureurs, s'y dessinent avec leur port funèbre. Peu d'arbres inspirent plus volontiers que l'aëto la mélancolie ou la douleur; aussi les Taïtiens l'avaient-ils consacré aux sépultures et aux autels mystérieux des moraïs. Les casuarinas de Papaoa étaient les plus grands que j'aie jamais vus de cette espèce de végétal; et c'est aussi avec toute la vivacité des sensations neuves que j'admirai les magnifiques baringtonia que je voyais pour la première fois, et que j'ai rencontrés si souvent depuis dans d'autres îles de l'Océanie. Couvert d'un feuillage vernissé et luisant, cet arbre, que les Taïtiens appellent *houtou*, est aussi remarquable par l'épaisseur de sa cime touffue que par ses grandes et belles fleurs, qui tombent après s'être ouvertes au jour, et qui ne brillent qu'un instant. Ses fruits verts, très-gros et quadrangulaires, avaient reçu de Bougainville le nom de *bonnet carré*, pour rappeler la coiffure du docteur Commerson.

On nous arracha à cette douce étude pour nous prier d'assister aux manœuvres de la garde royale taïtienne. Voir quelques pauvres naturels, façonnés par un sous-officier anglais au maniement du fusil, nous parut un assez insipide passe-temps; car nous n'étions pas venus, dans la mer du Sud, en effet, pour assister à l'école de peloton, dont nos yeux, depuis nos jeunes ans, avaient été repus à satiété. A O-taïti aussi, une revue armée après une sorte de *Te Deum*, en vérité les Européens ont bien peu d'esprit d'invention!

[1] Casuarina equisitifolia, aiton, persoon, 2, 35.

Enfin, après ce spectacle prétendu militaire, dont les insulaires qui formaient la galerie parurent enchantés, on annonça le dîner. Cette bonne nouvelle mit la joie au cœur de tout le monde, et à des titres fort divers. La curiosité l'emportait, certes, chez nous sur l'appétit; toutefois nous avions déjà éprouvé tant de mécomptes en retrouvant souvent le mélange bizarre des idées d'O-taïti et d'Angleterre, que nous pensions avec chagrin ne point assister à un de ces repas, où le génie sauvage apparaît avec ses coutumes traditionnelles, mais bien à quelque *olla podrida*, où le cochon rôti dans le four souterrain, à l'aide de pierres chaudes, serait dépecé avec des fourchettes au lieu de l'être avec les doigts. Hâtons-nous de dire cependant qu'à peu de nuances près, le repas fut servi suivant les *us* et coutumes du bon temps du pays.

En entrant dans la salle du banquet j'éprouvai quelque contrariété de voir deux tables formées de planches couvertes de linge et de faïence d'origine anglaise. La table la plus élevée, beaucoup mieux servie qu'une table basse et garnie de deux vieux fauteuils, me parut destinée aux membres de la famille royale; mais il n'en fut rien, car MM. Tyermann et Bennett eurent les honneurs de ce haut bout. A leur côté se placèrent les autres missionnaires, leurs femmes et leurs filles. Un jeune ministre, tout honteux que devant des étrangers assez moqueurs on manquât ainsi aux convenances, déserta la table privilégiée pour venir s'asseoir à la nôtre. Sa politesse lui coûta quelques friands morceaux préparés à la méthode anglaise par les mistriss de la mission, tandis que nous étions servis purement et simplement à la taïtienne, ce qui au reste nous convenait davantage. Les officiers de *la Coquille*, MM. Charton, Ellis et Deps, se trouvaient placés ainsi côte à côte de Pomaré, de la régente et de la reine-mère, personnages assez négligés dans cette circonstance, et que les ministres traitaient par trop cavalièrement, sans contredit, dans l'intérêt même de leur apostolat. Je fis asseoir à ma droite l'un des rois de Borabora, qui clignait l'œil depuis quelques instants sans trop savoir où prendre place. Maï, ce potentat sans diadème enrichi de diamants, avait cependant revêtu son riche costume, car il portait une ample redingote rouge tombante, qui le faisait ressembler à un bedeau de paroisse. Quand j'ai vu les comptes rendus des missionnaires publiés en Europe, quand j'ai lu toutes les exagérations ridicules, et sans le moindre

fondement, qu'impriment nos journaux de toutes couleurs, j'en suis à croire que dans ce monde la vérité ne peut se faire jour. Certes, je conçois la haine dont les peuples, dits sauvages, s'enflamment inopinément envers les Européens : il est si rare qu'ils aient été traités avec équité et justice, et ils ont tant de griefs accumulés contre eux, que l'on vante la mansuétude des missionnaires, leurs égards envers les chefs de ces peuplades, et les apparences d'une vaine considération, dont ils se targuent; je n'en croirai jamais rien, car maintes fois j'ai vu ces ministres jeter brusquement à la porte des chefs qui venaient sans doute les importuner de leurs demandes ou les fatiguer de leurs obséquiosités.

Le révérend Davies, homme instruit et supérieur à plusieurs de ses collègues, dit à haute voix la prière, puis le repas commença. Un naturel, presque nu, apporta sur notre petite table, à peine élevée au-dessus du sol, un cochon entier rôti dans les fours souterrains avec des pierres brûlantes. Je me crus un instant aux festins que décrit Homère, et, certes, les héros grecs et troyens de ces temps nous donnent l'idée la plus complète de la civilisation stationnaire des Océaniens de race jaune. Cet écuyer tranchant plaça sur une large feuille de bananier l'animal haï des juifs, dont les chairs fumantes exhalaient la plus appétissante odeur; en un clin d'œil elles furent dépecées et distribuées par gros quartiers, que se partagèrent les convives. Jamais je n'ai vu manger avec plus de voracité que Pomaré et Maï, mes voisins, qui en engloutissaient des bouchées de quatre à cinq onces; au cochon succédèrent des poules rôties et bouillies, puis de larges feuilles circulèrent remplies de fruits à pain ou maïorés, des taros, des ignames et des patates douces, cuits également sous terre. Un de nos officiers prit pour des morceaux de savon le taro que l'on servait en fragments cubiques, à parenchyme blanc, veiné de bleuâtre; la saveur de cette racine est bien moins agréable que celle du fruit à pain, dont le goût est délicieux quand il est cuit à la manière des O-taïtiens, car jamais nous ne pouvons, dans nos fours européens, lui donner cette perfection : les fruits à pain de l'Ile-de-France n'ont aucune analogie avec ceux que nous mengeâmes en ce jour. Le maïoré ressemble donc à nos pommes de terre farineuses; mais il est bien plus sapide et bien plus délicat. Notre breuvage consistait

en limonade émulsionnée de cocos et en rhum, tandis que la sainte table avait quelques bouteilles de vin d'Espagne. Le dessert consistait en fruits de mapé, de vy ou bananes, etc. Mais ce que les gourmets prisent par-dessus tout, sont des friandises fabriquées avec toutes les connaissances de la confiserie taïtienne, moins renommée sans doute que celle du Fidèle Berger de la rue des Lombards; ainsi on nous fit passer de l'*etii*, marmelade de bananes pétries avec de la fécule d'arrow-root; du *popiri* en boules, ou chair de cocos broyée avec des fruits à pain, etc., etc. Les ananas apparurent à la fin de cette séance gastronomique, que M. Nott termina par une prière à l'Éternel.

J'avais pris quelqu'intérêt au frère de la reine-mère, chef puissant d'une île voisine, qui mangeait avec une voracité de dogue et buvait du rhum à plein verre, comme un individu pressé d'en finir avec un grand chagrin. C'était un fort bel homme, à tournure dégagée et martiale; sa tristesse ne tint pas contre le correctif qu'il employait pour la chasser, et nous apprîmes par le capitaine Deps que, surpris en flagrant délit avec une des jeunes et jolies suivantes d'Aïmata, il devait comparaître à quelques jours de là devant les missionnaires assemblés pour juger sa condamnable action. La pécheresse qu'on me montra avait un de ces airs lutins et coquets qui nous annonçait qu'elle recommencerait à la première occasion un péché fort véniel à ses yeux.

Les missionnaires rentraient vers deux heures au temple, où recommencèrent leurs cérémonies; mais M. de Blosseville et moi ne jugeâmes pas prudent de renouveler l'acte de patience que nous avions accompli au matin. Je profitai de quelques moments que le ministre Crook avait de libres pour l'accompagner dans plusieurs cabanes, où il désirait nous montrer, à M. de Blosseville et à moi, diverses affections pathologiques graves et rares; car M. Crook, qui réside à Papiti, se rend utile en cherchant à soulager les insulaires dans leurs maladies. Dans les cabanes où nous fûmes conduits, nous rencontrâmes des cas nombreux d'éléphantiasis et des tumeurs appelées hydro-sarcocèles, si remarquables par leur énorme volume. Mon compagnon, fatigué de ce hideux spectacle, m'entraîna bientôt hors de ces asiles d'incurables infirmités; et comme M. Crook était appelé au temple, nous consacrâmes le restant de la soirée à étudier les mœurs des insulaires, dont nous visitâmes

les nombreuses habitations semées sur le rivage, et plus ou moins rapprochées les unes des autres. Tous ces agrestes gîtes sont tenus avec propreté, entourés de plantations bien entretenues, et ombragés par les cocotiers que balance la brise de mer; çà et là les magnifiques orangers, que Blight y planta en novembre 1788, étalent leur verdoyante cime, émaillée de fleurs suaves et de fruits à divers degrés de développement. Ce qui frappa nos regards, ce fut de voir échoué et abandonné sur la côte un grand brick de guerre de la marine du Chili, nommé l'*Araucano*. M. Deps nous raconta, à son sujet, que son équipage, révolté, se livrait à la piraterie et croisait entre les îles Sandwich et l'archipel de la Société, lorsque la goëlette de Pomaré II, commandée par MM. Henry fils et Ebrill, qu'il poursuivait depuis longtemps, vint mouiller à Toubouai, où ce brick était en relâche. M. Ebrill, par un coup d'une audace inouïe, prévoyant le sort qui leur était réservé, se décida, à la nuit tombante, à profiter de ce que la majeure partie des pirates était descendue à terre, pour s'emparer de l'*Araucano*, aidé de quelques insulaires, que sa résolution décida à le seconder; ce coup hardi, d'un courage peu commun, réussit complétement, et le brick chilien fut conduit à O-taïti, deux ans environ avant notre arrivée dans l'île. L'artillerie de ce brick était restée couchée sur le rivage de Papaoa, et nous remarquâmes surtout deux obusiers, portant en relief les armes royales d'Espagne. La demeure habituelle de Pomaré Néhoraii est placée vis-à-vis de ce navire, dans l'enfoncement de la baie : elle est bien bâtie et fort proprement tenue. Nous y rencontrâmes Aïmata, que des gardiens vigilants et robustes ne quittent plus depuis qu'un chef d'un parti scissionnaire, opposé aux anglicans, a essayé de la faire enlever, pour utiliser l'influence de sa naissance et la faire coopérer au retour des anciennes coutumes nationales. M. Deps, en homme familiarisé avec le pays dont il parlait assez intelligiblement la langue, nous conduisit dans les cabanes des plus jolies Taïtiennes; il choisissait surtout celles dont les parents, en néophytes fervents, étaient à la prière; et, nous devons le dire, le pudique de Blosseville, à âme candide, eut à rougir plus d'une fois de la naïveté ou du laisser-aller de ces filles de la Nouvelle-Cythère : à leur beauté près, elles nous parurent avoir conservé les traditions qui rendirent leurs aïeules si célèbres dans les narrations de Bougainville,

de Wallis et de Cook. Cependant, pour être juste, nous en rencontrâmes quelques-unes assez jolies.

Nous attendions, de Blosseville et moi, la fin de la cérémonie, où s'étaient rendus MM. d'Urville, Jacquinot, pour gagner notre vaisseau; mais sur ces entrefaites on me pria de visiter deux malades de l'*Endeavour*, auxquels je fis une prescription qui ne me tint que quelques minutes. Ce laps de temps suffit cependant pour l'embarquement de notre premier lieutenant avec MM. Tyermann et Bennett, que l'on reconduisait galamment à Matavai; nous arrivâmes sur la grève, que le grand canot de *la Coquille* était à peine à quelques encâblures du rivage; mais M. de Blosseville était un simple aspirant (un aspirant de haute espérance et bien supérieur à plus d'un officier de la marine française, sans doute) et moi un naturaliste ayant le titre de second chirurgien; devait-on des bienséances à ces deux parias de *la Coquille* [1]? Aussi nous fallut-il songer à regagner pédestrement le havre de Matavai. J'ai rarement vu M. de Blosseville, garçon doué d'un beau et bon caractère, se mettre en fantaisie; mais dans ce jour l'amertune de ses réflexions débordait en flots pressés, et de cet instant data l'aversion prononcée qu'il ne cessa d'avoir pour M. d'Urville, qui, à bord, d'ailleurs s'est toujours piqué d'une rudesse (pour me servir d'un mot poli) trop prolongée pour ne pas être inhérente à son organisation. Le temps, qui jusqu'au soir était resté incertain, se chargea de gros nuages bas qui nous promettaient de la pluie; mais comme la distance qui sépare Papaoa de Matavai n'est que de deux lieues, nous résolûmes de gagner notre vaisseau, car MM. Deps et Charton, en nous engageant à coucher dans leurs navires, ne nous avaient pas dissimulé qu'ils pensaient que l'orage serait assez violent pour forcer *la Coquille* à prendre la mer, tant est peu sûre, dans les tourmentes, la rade qu'elle occupait à la pointe Vénus. Or, il n'entrait pas dans les projets de M. de Blosseville ni de moi de courir les chances de rester à O-taïti. D'ailleurs nous n'avions que deux lieues à faire, avec de la pluie il est vrai, mais un tel trajet n'avait rien de trop effrayant; à peine avions-nous quitté Papaoa, que la pluie tomba par torrents, et qu'une tourmente se développa avec fureur.

[1] Je supprime ici toute la partie du journal écrite sous l'impression de la plus vive contrariété.

Le vent soufflait par violentes raffales, et la pluie imbiba en un clin d'œil nos vêtements ; on se rappelle que nous étions en uniforme, et que ce costume n'a rien de convenable pour traverser les innombrables ruisseaux qui coupent les sentiers, et qu'on ne peut passer à pied sec, démunis qu'ils sont de ce qui peut ressembler à un pont. Nous suivîmes le sentier, franchissant les gués sans nous dévêtir ; mais le plus épineux de notre voyage s'effectua à la pointe *Tara*, dont le terrain de glaise, imbibé de pluie, se refusait à la marche, tant le chemin est roide sur le versant de la montagne dite de l'Arbre. Nous fîmes ces deux lieues en une heure et demie, car nous courions dans les espaces qui étaient libres, et nous arrivâmes à la tente occupée par MM. Garnot et Gabert, qui nous fournirent de quoi changer. Un sommeil bienfaisant vint bannir cette tribulation bien légère, si nous la comparons à mille autres que trois années de campagne et une position subalterne durent faire naître pour l'achèvement de notre éducation morale.

Le 14 nous remarquâmes parmi la population un mouvement extraordinaire ; c'étaient des allées et des venues, un air mystérieux et affairé qui nous surprit. On nous informa que les missionnaires avaient convoqué à Papaoa les principaux personnages de l'île, pour présenter à leur sanction une loi qui aurait imposé des tributs à la population. Mais, comme des chefs influents des autres districts s'opposaient vivement à ce nouvel empiétement, les missionnaires se concertèrent entre eux pour ne pas exaspérer les esprits déjà fort échauffés, car une scission était imminente. La prédication se réduisit à un texte vague, dont l'épigraphe résumait le but, car le ministre débuta par cette phrase : *Rendez à César ce qui appartient à César*. MM. Bennett et Tyermann décidèrent leurs collègues à renoncer pour le moment à un projet qui soulevait contre lui une aussi virulente opposition. Les naturels, partisans de la mesure comme ceux qui la combattaient, s'étaient rendus à la séance, armés de leurs fusils, et nous avions remarqué la veille que les habitants des alentours de notre mouillage avaient fondu des balles, et qu'ils avaient apporté un grand nombre de porcs pour obtenir en échange de la poudre de guerre, seul prix auquel ils voulussent les céder. En se désistant avec souplesse de cette demande, les missionnaires firent preuve de tact, et, lorsque nous interrogeâmes au soir ceux qui revenaient gais et folâtres du temple, où s'était tenue

l'assemblée générale, ils nous dirent que tout s'était bien passé (*maï maitaï*).

Nous avions été étonnés de l'abondance que notre marché avait présentée la veille, car d'ordinaire il était peu fréquenté. Mais la connaissance du fait que je viens de rapporter nous en expliqua les motifs. La dépréciation de nos objets d'échange avait été l'objet d'un sermon fait, dit-on, par M. Orsmond, et qu'un Anglais, établi depuis longtemps à O-taïti et que nous prîmes comme second chef de timonnerie, le sieur Williams, nous traduisit. Bien que je n'ajoute pas une foi complète au dire de cet homme, dont la conduite à bord de notre vaisseau a toujours été cependant des plus exemplaires, je ne puis me dissimuler toutefois qu'il doit y avoir quelque chose de vrai au fond, car les O-taïtiens montraient un dédain pour nos armes et nos étoffes les meilleures, qui ne s'alliait pas avec leur avidité pour les produits anglais les plus chétifs. Williams nous raconta, longtemps après notre départ de Borabora, que cette exhortation avait roulé sur notre infériorité dans la fabrication de nos armes et de nos produits, généralement de la plus mauvaise qualité, et sur l'intérêt que les naturels avaient, pour ne pas déplaire à Dieu, à n'avoir avec nous que le moins de relations possibles. Que nous étions les protégés du démon, et un peuple méchant qui avait coupé la tête à son roi et massacré ses missionnaires (prêtres); mais que Dieu nous avait punis, et que nous supportions la peine de nos péchés, etc., etc. Et cependant M. Orsmond, dont le caractère est fougueux et emporté, ainsi que quelques faits qui seront relatés à leur place semblent le prouver, malgré ce manque de charité chrétienne, sollicita et obtint du commandant de *la Coquille* d'être conduit à Borabora avec notre vaisseau, espérant peut-être inspirer à ses ouailles une plus grande idée de sa puissance en se faisant escorter par un navire de guerre.

Grâce à l'échauffourée mentionnée plus haut, et puis à la jovialité de notre caractère, qui cadrait singulièrement avec celui des O-taïtiens, les naturels se relâchèrent vers la fin de notre séjour de leur extrême défiance. Avec ce tact profondément instinctif des intérêts privés, que les hommes proche l'état de nature possèdent à un haut degré, ils comprirent bien vite que nous n'avions ni le sordide intérêt des trafiquants ordinaires, et que nos objets d'échange l'emportaient sur ceux qu'ils recevaient d'habitude; aussi les

cochons affluaient dans les derniers jours de notre relâche, et notre parc, placé sur le gaillard d'avant, et longtemps vide, s'encombra. Deux brasses de toile peinte ou de mouchoirs de Rouen, des mousquets et de la poudre, étaient les seuls objets qu'ils préférassent. Cette abondance d'animaux, que nous ne pouvions nourrir en mer, porta le commandant à essayer de faire des salaisons : on abattit un certain nombre de porcs; mais l'opération du salage fut mal faite : il fallut en jeter le produit à la mer.

Quant aux cabris et aux poules, leur prix le plus habituel était un couteau de la valeur de trois sous en France. Nos bastingages regorgeaient de giraumons, de courges, de bananes, de cocos, de vy, d'oranges et de citrons, de racines de taro et d'ignames, de tiges de cannes à sucre. Les matelots usaient de ces substances à discrétion, et en abusaient même : mais je dois dire cependant que leur santé n'en éprouva aucun inconvénient. Les insulaires alimentaient la table des officiers de poissons, de crustacés et de coquillages, et nous leur donnions en échange des hameçons ou d'autres bagatelles. Le capitaine Deps nous reprochait cependant de gâter le métier d'acheteur en payant tout au gré de leur caprice et sans principe fixe.

Notre relâche touchait à son terme, aussi quelque officiers et moi nous avions hâte de faire une dernière excursion dans l'île. La journée du 17 promettait être des plus belles, et comme la mer était calme et unie, nous nous décidâmes à aborber Papiti et Papaoa, après avoir côtoyé les bassins de récifs qui se découpent au loin dans la mer sur cette partie du rivage d'O-taïti. Nous fûmes émerveillés du tableau dont nous jouissions, car il est impossible de se faire une idée en Europe de la magnificence et de la richesse des parterres sous-marins sur lesquels errait notre vue ; quelqu'imparfaite qu'en soit l'esquisse, je vais essayer de rendre par des mots les magiques effets de cette création neptunienne : notre grand canot, par sa marche lente, que maintenait une légère brise, troublait à peine la limpidité du miroir de cristal que pénétraient en faisceaux les rayons d'un soleil radieux; la mer, à peine ridée sur sa surface, était d'un bleu transparent et limpide. et le regard arrivait jusqu'au fond du bassin, que remplissaient des coraux de toutes sortes, végétant comme des arbustes branchus, ou tapissant des rochers à la manière des mousses. Ce corail, doué

de vie, orné des plus vives couleurs, se découpait en festons merveilleux et fantastiques ; c'était une pelouse de vie créée par des myriades d'animalcules. De longues holothuries jaunes s'étalaient sur l'azur sablé d'or du manteau des tridacnes, tandis que les anémones de mer, rouge de feu ou blanches, contrastaient avec le vert émeraude des corticifères gazonnantes. Dans ces labyrinthes mystérieux et splendides nageaient les scares, les girelles, les labres, les chœtodons, poissons peints des plus riches couleurs, à reflets métalliques ; la pourpre et l'azur, l'opale, le rubis et l'émeraude, l'argent et l'or, chatoyaient, sans hyperbole, sur leurs écailles. Souvent les riches broderies apparaissaient sur une robe de nuance sombre, et il ne faut que jeter un coup d'œil sur les planches de notre atlas zoologique, publié par le gouvernement, pour concevoir la vérité du tableau que nous esquissons à grands traits. De longues murénophis aux replis entortillés, et des serpents de mer annelés de nuances diverses, serpentaient dans les crevasses sinueuses de ces parterres féeriques, où de gros crabes et des langoustes aux longues antennes bleues se cachaient au plus léger bruit. Ce spectacle curieux déployait la magie la plus puissante sous les mille facettes de la surface de la mer, qui, jouant le rôle de prisme, renvoyait les images multipliées sous divers aspects, ou semblait, en se pénétrant des rayons du soleil, lancer des étincelles qui s'irradiaient de proche en proche, de sorte que la mer semblait recéler des gerbes de feu.

Nous nous arrêtâmes à Papaoa pour faire une visite à la famille royale, ou peut-être que quelque joyeux compagnon de notre bande, las de la contrainte imposée par les missionnaires, n'était pas fâché de s'éloigner de ses compagnons et de chercher quelque heureuse rencontre avant de quitter les rivages d'O-taïti. Malgré l'inflexible rigueur des nouvelles lois, nous savions combien les O-taïtiennes avaient d'adresse pour voiler leurs intrigues, et le système de corruption générale qui s'était introduit, et qui avait transformé la plupart des insulaires en Mercure de la galanterie de leurs sœurs, de leurs filles ou de leurs femmes. Cette démoralisation générale avait déjà fait de tels progrès, qu'il suffisait d'un mouvement imperceptible des doigts dans un serrement de main à l'anglaise pour savoir à quoi s'en tenir sur une demande faite directement ou par un tiers ; la parole était complétement inutile. J'entre dans ces

détails pour prouver combien les missionnaires sont peu fondés à vanter leurs conversions; ils ont ajouté aux vices des naturels le plus hideux de tous, un masque grossier d'hypocrisie; le langage des signes est donc aussi perfectionné à O-taïti que l'est celui qu'a propagé le vertueux abbé de l'Épée; mais, certes, dans un but tout autre: et, pour ajouter à ce tableau, tout en voilant les détails, un des officiers de *la Coquille*, prenant un croquis du temple de Matavai, alors complétement désert, fut tout étonné de voir passer vivement un robuste Taïtien, qui lui jeta dans les bras une jeune insulaire à peine âgée de treize ans, et lui montrant une cravate de soie bleue, puis la chaire à prêcher!.... Alliance monstrueuse d'une rare dépravation, et que n'ont jamais inscrite dans leurs louangeurs rapports les inspecteurs des missions, Tyermann et Bennett!.... Papaoa passe pour la partie de l'île où règne le dévergondage le plus grand; la pureté évangélique est inconnue dans cette Gomorrhe impie: cela tient, dit-on, aux exemples des reines qui ont renchéri sur la crudité du culte primitif de l'île. Mais l'amour aux yeux des philosophes était-il donc un si grand crime, surtout quand il avait pour garants les lois religieuses et politiques? Tandis que ce culte, jadis presque innocent dans sa nudité, est devenu aujourd'hui dégoûtant de cynisme, couvert qu'il est des apparences d'une feinte pudeur. Un fait propre à prouver que les Taïtiens ne faisaient de l'amour qu'une affaire de passe-temps soumise à des règles religieuses, c'est leur peu de sensualisme; aujourd'hui encore ils ne conçoivent point les sensations qui dérivent du tact et de la vue: nos marins ne manquaient jamais de déranger la faible toile de mûrier jetée négligemment sur les épaules des jeunes filles ou des femmes, et celles-ci, riant aux éclats de cet acte immodeste qu'elles trouvaient ridicule, leur avaient donné le sobriquet de *miri-miri*, équivalant à celui de les: *regardeurs;* ce geste était l'objet de leurs sarcasmes et de leurs plaisanteries, et elles venaient elles-mêmes, dans les derniers temps de notre séjour, et lorsqu'elles voulaient se moquer de nos gens, leur dire, en se découvrant la poitrine, *miri-miri;* puis elles fuyaient à peu près à la manière de la Galathée de Virgile, tant il est vrai que tous les humains semblent avoir été jetés dans un même moule.

Les missionnaires, en imposant des punitions sévères aux femmes qui succombent à une action qui, dans leur croyance, était des plus

naturelles, ont dépassé le but qu'ils se promettaient, et fait naître peut-être les germes du mépris pour la moralité d'un culte qu'il importait de leur voir adopter dans toute sa pureté. On conçoit, en effet, que les méthodistes n'ont pas été de prime-abord maîtres du pays; qu'ils ont dû par conséquent montrer, dans maintes circonstances, une tolérance obligée envers les chefs les plus influents, les guerriers les plus célèbres, les hommes à passions énergiques et appartenant au parti de l'opposition à leur culte; or, en punissant avec inflexibilité d'ailleurs les gens du peuple et les femmes, plus excusables par leur faiblesse, tandis que leurs séducteurs puissants n'avaient pas même d'admonition, il en est résulté, chez toutes ces créatures, le sentiment de rancune pour ce qu'elles appellent leur partialité. Plus tard les missionnaires ont bien essayé d'arrêter le débordement des passions des chefs, mais la digue qu'ils ont posée a bien souvent été franchie; d'ailleurs la chronique scandaleuse n'a pas ménagé quelques missionnaires eux-mêmes : à tort ou raison, une croyance générale, parmi les Européens établis à O-taïti, et aussi parmi des chefs de qui nous le tenons, veut que M. N., avant que sa femme quittât l'Angleterre pour venir le joindre, aït eu successivement pour ménagères trois O-taïtiennes, bien connues à Matavai; que MM. L. et D. aient été accusés de paternité avec des insulaires; et enfin qu'une fille de M. Y., née en Europe, se soit éprise d'une folle passion pour un jeune Taïtien, et se soit enfuie avec lui dans les vallées de l'intérieur de l'île; tous les chefs s'employèrent pour arrêter les coupables, qui furent bientôt repris; le sauvage fut sévèrement puni, et la jeune fille, renvoyée en Europe, s'est très-bien mariée à Londres, où elle existe peut-être encore. De tels exemples, s'ils sont vrais, ne peuvent que protester contre la pureté des dogmes que leur prêchent des bouches qui ne pratiquent pas toujours les préceptes qu'elles enseignent; les missions demandent, dans les hommes qui entreprennent ces œuvres de haute moralité, les vertus les plus rares, l'instruction la plus étendue et le courage le plus éprouvé. On ne saurait trop admirer le dévouement de ces ouvriers évangélistes portant la doctrine du Christ, au péril de la vie, chez des idolâtres souvent adonnés à l'anthropophagie et aux sacrifices humains; mais avec cette doctrine il faut leur donner les arts et les connaissances qui s'y rattachent, et le bien-être qui doit en découler; sans

quoi l'architecte bâtit sur un sable mouvant, et commet la plus coupable des actions, celle de lèse-humanité, quand il renverse un état de bien-être pour y faire succéder une dégradation morale pire que l'état de paganisme.

Un grand nombre de jeunes femmes fixèrent donc, aux gens de l'équipage de *la Coquille*, leurs rendez-vous dans les massifs épais d'hibiscus, semés de pelouses, et formant des sortes de bosquets impénétrables, situés à toucher le grand temple protestant, du côté de la route de Papiti; là, dans le costume d'Eve, elles bravent l'inquiète surveillance des agents des missionnaires qui rôdent sans cesse, car elles ont des vedettes intelligentes qui sifflent au loin l'apparition des gardiens de leur sagesse, et la direction qu'il faut prendre pour les éviter; à O-taïti, comme en Europe, *les verroux et les grilles sont de tristes garants.....*

Notre canot déborda de Papaoa et se dirigea vers la pointe de Taoni, où le brick de M. Charton était mouillé à toucher terre et amarré aux cocotiers du rivage. Nous visitâmes la sucrerie établie en ce lieu par M. Bicknell, neveu du missionnaire du même nom, et qui voulut bien nous montrer en détail l'usine qu'il a établie aussi économiquement que possible, et qui suffit grandement aux cultures existantes. Le moulin est placé à une faible distance de la demeure de cet Européen intelligent; il est entouré d'un champ de cannes à sucre, et possède trois cylindres en fer, mus par des hommes : un réservoir en plomb reçoit le suc sucré qu'un tuyau conduit dans la chaudière. M. Bicknell nous dit qu'en 1823 il n'avait retiré que cinq tonneaux de sucre, tant les naturels apportent de négligence à la culture de la belle cannamelle qui est propre à leur île; ce planteur avait ses plus vastes cultures établies à Eyméo, et comptait dans l'avenir sur de fortes récoltes pour donner de l'accroissement à ses produits.

M. Bicknell soumit à la pression des cylindres quelques tiges de la canne à sucre d'O-taïti, pour nous montrer la quantité de suc qu'elles recélaient, car on sait de quelle réputation elle jouit par la grosseur de ses chaumes et leur hauteur, qui passe quelquefois huit pieds, et par le long intervalle des entre-nœuds [1].

Après avoir pris congé de M. Bicknell, nous longeâmes la côte

[1] M. de Humboldt, dans ses Tableaux de la nature (tome 1, page 66) s'exprime

jusqu'à Papiti, et les sinuosités que décrit le rivage sont garnies de hauts cocotiers, dont le pied est baigné par l'eau salée, et coupées par de nombreuses rivières peu larges et peu profondes, ou par de faibles ruisseaux. Tous les sites environnant Papiti sont enchanteurs, et la demeure de M. Crook, qui occupe ce point de l'île, est encadrée par le plus délicieux paysage. Nous trouvâmes chez ce

ainsi sur cette variété de canne à sucre introduite avec empressement dans les colonies européennes :

« Dans les vallées d'Aragua, voisines du lac, on cultive les deux variétés de » canne à sucre; la commune, appelée *canna creola*, et la canne de Taïti, nouvel- » lement apportée des îles du Grand-Océan. Celle-ci est d'un vert plus tendre et » plus agréable; de sorte qu'à une grande distance on distingue facilement un » champ planté en cannes de Taïti; Cook et Forster ont les premiers fait con- » naître ce végétal; mais on voit, dans le traité de Forster, sur les plantes du » Grand-Océan, utiles pour la nourriture, qu'ils n'ont pas assez connu la valeur » de cette précieuse production. Bougainville l'introduisit à l'Ile-de-France, d'où » elle passa à Cayenne, et depuis 1792 à Saint-Domingue ou Haïti, à la Martinique » et aux autres petites Antilles. L'intrépide et infortuné capitaine Blight l'apporta » de Taïti, avec l'arbre à pain, à la Jamaïque. De la Trinité, île si proche du con- » tinent, la nouvelle canne est arrivée sur la côte de Caracas, puis sur celle du » Grand-Océan; elle est devenue pour ce pays un objet plus important que l'arbre » à pain, qui ne fera pas renoncer à un végétal aussi bienfaisant et aussi abon- » dant en substance nutritive que le bananier. La canne de Taïti contient plus de » suc, et, sur une surface égale de terrain, elle donne un tiers de plus de produit » que la canne commune, dont la tige est plus mince, dont les articulations sont » plus rapprochées, et que l'on suppose venir de l'orient de l'Asie. Dans les îles » Antilles, où l'on commençait à éprouver une grande disette de combustibles, » puisqu'à Cuba on chauffe les chaudières à sucre avec du bois d'oranger, la nou- » velle canne est d'autant plus intéressante, que sa tige exprimée (bagasse) est » très-compacte et très-ligneuse. Si son introduction dans les Antilles n'était pas » arrivée à la même époque où commença la guerre sanglante des nègres à Saint- » Domingue, le prix du sucre aurait à cette époque atteint en Europe un taux » encore plus élevé que celui où l'avaient porté la destruction des sucreries et du » commerce. Une question importante se présente : la canne de Taïti, arrachée à » son sol natal, ne dégénérera-t-elle pas insensiblement, et ne deviendra-t-elle pas » entièrement semblable à la canne commune? L'expérience a décidé contre cette » dégénération. Dans l'île de Cuba, une cavalleria, ou superficie de 34,969 toises » carrées, rend 870 quintaux de sucre, lorsqu'elle est plantée en cannes de Taïti. » Celle-ci produit la moitié des 261,795 caisses de sucre, ou des 4,188,720 arobes » de sucre qu'exporta l'île de Cuba en 1822. Il est assez singulier que ce végétal » intéressant des îles du Grand-Océan, soit précisément cultivé dans la partie » des colonies espagnoles les plus éloignées de cette mer. On va en vingt-cinq » jours du Pérou à Taïti, et cependant, à l'époque de mon voyage, la canne à » sucre de cette île était encore inconnue au Pérou et au Chili. Les habitants de » l'île de Pâques, qui éprouvent une grande disette d'eau douce, boivent le jus de » la canne à sucre, et, ce qui est un phénomène très-remarquable en physiologie,

missionnaire M. Bennett, qui voulut à toute force que je lui dise mon opinion sur la formation géologique des îles de l'Archipel; mais, comme M. Bennett entremêlait son discours de mots anglais, sifflés plutôt que parlés, d'expressions françaises estropiées et d'o-taïtien assez médiocre, nous ne pûmes que prêter à rire, sans contredit, à notre auditoire, en dédommagement de l'ennui que nous dûmes lui causer. Cette visite, rendue maussade par cet incident, eut un terme, et les officiers de *la Coquille* regagnèrent le canot que nous avions laissé à Taoni. Nous nous décidâmes, M. de Blosseville et moi, de profiter des heures de beau temps qui nous restaient pour nous rendre à Papaoa en herborisant, et nous laissâmes partir l'embarcation, espérant la rejoindre à ce dernier endroit.

Le chemin qui s'étend de Papiti à Matavai, comme un ruban riverain interrompu seulement par les innombrables ruisseaux qui descendent des montagnes, est bien tracé, très-uni, large de dix à douze pieds, et recouvert à la Mac-Adam de fragments broyés de trachyte, qu'on a enveloppé de terre pour amortir les aspérités des angles coupants de cette sorte de pierre; cette route a été faite sous le règne de Pomaré II, le monarque le plus dévoué aux idées des missionnaires, par les indigènes coupables de désobéissance au nouveau culte, et surtout par les femmes ou les filles accusées du péché de la chair. Certes, à la perfection et à la longueur de cette route, qui serait trouvée belle, même en Angleterre, le pays par excellence pour les chemins bien entretenus, on doit concevoir de quelle horrible masse de péchés se sont rendues coupables les volages Taïtiennes. Des ruisseaux sectionnent çà et là le sentier, et les missionnaires avaient fait placer des troncs d'arbres équarris pour les franchir, mais les averses les ont enlevés; quand les ministres voyagent d'ailleurs, ils sont escortés de naturels qui les portent

» l'eau de la mer. La canne d'un vert clair et à tige épaisse est généralement cultivée dans les îles des Amis, de la Société et de Sandwich.

» Indépendamment des deux espèces de canne dont nous venons de parler, on » en cultive encore en Amérique une troisième, qui est rougeâtre, et qui vient de » la côte d'Afrique : on la nomme *canna de Guinea;* elle contient un peu plus de » suc que la commune; on assure que celui qu'elle rend présente plus d'avantages » pour la fabrication du rhum.

» Dans la province de Caracas, le vert clair de la canne de Taïti contraste agréablement avec l'ombre épaisse des cacaotiers. »

sur leurs dos à travers les gués. Ce chemin cesse dans le district d'Aroué, et l'on marche sur une grève sablonneuse jusqu'à la montagne de Tara, que l'on gravit par un sentier en zigzag et presque à pic, pour en redescendre de la même manière.

Nous étions émerveillés, M. de Blosseville et moi, de l'éclat et de la fraîcheur de la végétation qui borde cette route; ce n'étaient que festons et girandoles de feuillages semés de grandes fleurs vivement colorées. De Matavai à Papaoa, le sol est couvert d'un gazon de basilic, tant cette plante fragrante, qui paraît être d'origine étrangère, y pullule; les bords de cette grande route sont garnis d'épais fourrés qui sont disposés en amphithéâtre sur le pied des montagnes et sur leurs flancs. Les cocotiers occupent la partie déclive, et s'élèvent comme les colonnes des stylites égyptiens, tandis que les amples cimes des arbres à pain, avec leur large feuillage découpé, sont, avec les mapés [1], spondias ou pommiers de Cythère, les grands arbres à fruit qui se plaisent dans les ravelins ou sur le bord des eaux : les bancouliers [2], chargés de leurs noix huileuses, sont communs dans les futaies ou les broussailles, qui consistent en hibiscus de diverses espèces, et surtout en *aouai* [3], dont les fleurs sont du plus éclatant ponceau, en *nonos* [4], dont les fruits sont disposés en cône et dont le feuillage est du vert le plus intense, et en *gardenia*, qui se chargent de fleurs blanches très-odorantes; les cotonniers frutescents, aux feuilles lobées et aux capsules laineuses, croissent pêle-mêle avec les citronniers et les orangers, aussi forts que les plus vieux pommiers de la Neustrie, tandis que les bambous et les cannes à sucre, avec leur port d'herbes géantes, laissent des places vides au gingembre, au curcuma, au pya, et à une foule de plantes aussi curieuses que bizarres par leur port, leurs fleurs, ou qu'utiles par leurs propriétés. Le faîte de toute cette création est couronné par les guirlandes d'un liséron, qui jette à de grandes distances ses tiges souples et volubiles, et couvertes de larges feuilles vernissées, découpées en cœur, s'accrochant aux rameaux les plus élevés, retombant en festons, pendants

[1] Inocarpus edulis.
[2] Aleurites trilobata.
[3] Hibiscus rosa sinensis.
[4] Morinda citrifolia.

ou rampants sur les étages inférieurs, pelouse aérienne se garnissant çà et là d'élégantes et larges cloches purpurines.

Nous n'arrivâmes qu'à quatre heures du soir à Papaoa; mais le temps, qui avait été fort beau jusqu'à cette heure, se dérangea complétement; car à O-taïti il est rare de voir un jour s'écouler sans pluie, et en quelques secondes les cataractes du ciel semblèrent ouvertes, tant les nuages s'épanchaient en violentes ondées. Cette averse dura plus d'une heure, et, comme nos compagnons, qui se rendaient à bord dans le grand canot, au lieu de s'engager au milieu des rescifs à fleur d'eau qui longent le district de Pari, avaient pris le large, nous dûmes renoncer à nous rendre coucher à bord.

Nous essayâmes d'utiliser notre longue soirée en étudiant les mœurs des naturels dans leur *for* intérieur, mais nous étions fort incommodés par les myriades de moustiques qui s'attachent à la peau, y enfoncent leur trompe pour en sucer le sang, et causent une démangeaison insupportable; notre épiderme le lendemain n'était qu'ampoules et bouffissures. Dans notre première visite, nous dirigeâmes nos pas chez le gros Pomaré; nous le trouvâmes assis sur une escabelle, au milieu de son palais de chaume, et entouré de clients et de serviteurs; il soupait avec sa mère, à la lueur d'une lampe consistant en une coque de noix de coco remplie d'huile puante de la chair de ce fruit, ayant pour mèche des filaments de la spathe du même végétal : les naturels ont appris à obtenir de l'huile des fruits du cocotier, et s'en servent, les chefs du moins, pour s'éclairer, tandis que le peuple conserve encore l'usage de brûler, en guise de bougie, des noix de bancoule enfilées en grains de chapelet sur de petits bâtonnets; ces noix, dont la coque est très-dure et l'amande très-huileuse, s'enflamment et brûlent avec assez d'éclat pour éclairer parfaitement l'intérieur de leurs chaumières. Pomaré et ses convives ne se dérangèrent point à notre approche, mais ils nous firent signe de partager leur repas. Le menu de ce souper consistait en poisson grillé et en fruits à pain, servis dans des assiettes de noix de cocos coupées par le milieu et reposant sur l'herbe sèche qui jonche le plancher de la salle à manger : après s'être repu, Pomaré termina son repas par cette chair tendre et spongieuse, qui garnit de quelques lignes d'épaisseur les cocos non mûrs, dont l'émulsion lui avait servi de boisson ;

nous avions pour truchement, auprès de ce chef, un Espagnol âgé, fixé à O-taïti depuis près de vingt-cinq années, et qui parlait parfaitement la langue o-taïtienne, et Pomaré, plus causeur ce soir-là qu'à l'ordinaire, nous dit qu'un homme de notre nation avait habité O-taïti pendant un certain temps, et qu'il avait rendu à Pomaré II les plus signalés services dans la grande bataille qui extermina les idolâtres en 1814. Ce Français paraît être parvenu à monter sur une pirogue double, une caronnade de fort calibre, laissée par un vaisseau étranger, qu'il a pu faire jouer en la conduisant au fort de la mêlée, où sa décharge produisit un tel effet, que les païens s'enfuirent épouvantés et jonchant le champ de bataille de leurs morts; cet homme, dont je n'ai pu retenir le nom garbé à la taïtienne, avait acquis un grand ascendant sur l'esprit de Pomaré; les missionnaires en prirent de l'ombrage, parvinrent à le faire exiler, et il partit sur un navire baleinier pour les îles Sandwich, où il habite maintenant. Pomaré ne tarissait pas sur ce Français, petit de taille, très-adroit et très-entreprenant, d'un caractère excessivement jovial, et que les insulaires avaient baptisé d'un nom qui signifie *mime*. Je ne sais jusqu'à quel point cette histoire mérite quelque confiance, mais peut-être que dans ce vague récit il s'agit du gascon Rives, qui a joué un assez beau rôle aux îles Sandwich, et dont Taméaméa fut le protecteur déclaré.

Pomaré nous offrit à coucher dans sa cabane, sans que ses instances aient été assez pressantes pour obtenir notre adhésion; et d'ailleurs il nous eût fallu reconnaître cette complaisance gênante par des présents en rapport avec la dignité de l'hôte. Un grand nombre de naturels nous offraient avec un empressement des plus vifs un gîte pour la nuit; mais, ne voulant pas les exposer à quelque punition en faisant suspecter nos actions, nous donnâmes la préférence au chef de la garde royale, qui occupe la cabane située vis-à-vis celle de la régente Pomaré-Wahiné. Ce naturel se rappelait avec reconnaissance le verre d'alcool dont je l'avais régalé; peut-être d'ailleurs espérait-il encore goûter de cette délicieuse liqueur? La régente couche au milieu des insulaires, hommes et femmes de sa cour, qui causent avec elle jusqu'à une heure fort avancée de la nuit; j'ai remarqué que les O-taïtiens étaient les plus intrépides causeurs qu'on puisse rencontrer, et qu'ils l'emportent même sur les Français, que l'on regarde en Europe comme de chauds

partisans de la conversation [1]. Lorsque cette princesse veut se livrer au sommeil, les voix se taisent, aux ris succède le silence, et une toile qui tombe la sépare des assistants; le chef des gardes du corps appelle ses soldats par un sifflement aigu, qu'il produit en mettant ses doigts dans sa bouche, et à ce signal des rondes de nuit parcourent les alentours pour s'assurer que la reine ne doit craindre aucune embûche, en même temps que des sentinelles sont placées autour du *château* de feuillage en vigilantes vedettes. Il était près de minuit, et Pomaré-Wahiné causait encore. C'étaient des rires fous, des conversations à ce qu'il paraît très-libres, des anecdotes un peu crues, arrivées de tous les points de l'île, en un mot, c'était un commérage dans toute la force du mot, absolument comme dans un salon de Paris, ou, si vous aimez mieux, une petite ville de province. Après avoir pris congé de la régente, nous gagnâmes notre gîte, M. de Blosseville et moi, et nous nous trouvâmes en compagnie d'une trentaine d'insulaires, parmi lesquels on comptait huit à dix femmes; nous nous jetâmes tout habillés dans le même lit taïtien, qu'on nous offrit, au milieu des habitants de la cabane, et qu'on se figure quatre poteaux élevant à deux pieds du sol une natte fortement attachée à chacun d'eux; tels sont les lits des chefs, car les gens du peuple font moins de façon; ils se couchent sur une natte grossière étendue par terre, et ont pour couverture une seconde natte plus fine, et par conséquent plus souple, en paille moelleuse tissée avec adresse. C'est en vain que nous eussions espéré sommeiller dans cette demeure, dont les parois, formées par des bâtons fichés dans le sol, et par conséquent à claires voies, nous laissaient soumis à toutes les influences de l'atmosphère; d'ailleurs les naturels, pour nous honorer, avaient allumé de grandes mèches baignées d'huile rance, qui jetaient des tourbillons d'une fumée épaisse et noire, capable de nous aveugler; et puis, curieux comme des enfants, ils s'accrou-

[1] J'ai lu dans plusieurs voyages anglais ou allemands cette attention, parfois transformée en une sorte de reproche contre notre nation. J'ai écouté plusieurs fois le causeur le plus spirituel de Paris, M. Denon, mais je crois qu'il devait céder le pas à M. de Humboldt, que j'ai entendu pendant des heures entières chez M. Alexandre Brongniart ou chez M. le baron Cuvier, passant en revue les ridicules ou les travers des personnages les plus connus de l'époque, sans faiblir une seule minute, dans ces longues causeries de salon, que nous autres gens de province, nous appelons *médisance*.

pirent sur leurs talons, formant un cercle à l'entour de notre lit de camp, et leurs yeux, attachés à nos moindres gestes, les suivaient avec une rare tenacité; à cette incommodité se joignit celle des piqûres d'une tipule; aussi hâtions-nous de tous nos vœux le lever du soleil : malgré notre entourage enfin, de temps à autre un bras nous tirait doucement et prononçait le seul mot bien énergique de *Wahiné;* mais, sourds à leurs équivoques propositions, le silence fut notre seule réponse; eh bien, quelques jours après nous sûmes par notre interprète, qu'un naturel était parti de Papaoa pour nous dénoncer au missionnaire de Matavai, M. Nott. Voici le petit dialogue qui eut lieu à ce sujet, tel que Williams [1] me l'a rendu. Le Taïtien à M. Nott : Deux ratiras (officiers) de la pahie (pirogue, navire) de Frany (France) ont couché cette nuit à Papaoa, ils sont restés tranquilles, mais il est impossible qu'ils y soient venus sans avoir l'intention de séduire quelques femmes; au reste, ils n'auraient pu se faire entendre, parce qu'ils ne prononcent que peu de mots de notre langue. Trouvez-vous bien cette conduite, M. Nott? — Si le fait est exact, ce n'est pas bien. — Alors, ajouta l'O-taïtien dévot, vous devriez aller à bord leur faire un sermon. — Ce n'est guère possible, dit le missionnaire; et le rapport n'eut pas d'autre suite : je suis en droit d'en conclure que le système que les missionnaires ont fait prévaloir de dénoncer les moindres actions des Européens, les porte en maintes circonstances au mensonge, en leur faisant dénaturer les faits, et prêter un but deshonnête aux actions les plus innocentes. Tout Papaoa nous avait vus rester paisiblement couchés au milieu des chefs qui composent l'escorte habituelle de la famille royale (et certes beaucoup de naturels avaient fait de pressantes prières pour ne pas nous voir choisir ce gîte pour la nuit); le rapport au missionnaire était donc d'une évidente et bénévole fausseté.

Enfin, au point du jour, après cette nuit que nous passâmes gaiement, puisqu'elle enrichissait notre journal de quelques détails, nous quittâmes Papaoa pour rejoindre la corvette *la Coquille;* c'était l'heure où les O-taïtiennes font leur toilette, et se livrent

[1] Williams, protestant et Anglais, second d'un navire baleinier, parlait parfaitement le taïtien, ayant séjourné dans l'île pendant plusieurs années. M. de Blosseville, qui me communiquait toutes ses notes et son journal, entendait l'anglais comme sa langue maternelle.

publiquement, dans les ondes fraîches des ruisseaux des montagnes, aux ablutions les plus secrètes, sans s'occuper des passants; nous nous arrêtâmes maintes fois, ne pouvant résister au singulier spectacle qui frappait d'étonnement nos regards; mais les Taïtiennes ne se dérangeaient point, et nous pouvons déclarer qu'elles sont de la plus minutieuse et de la plus excessive propreté; elles aiment, à cette heure du jour, et sans voiles, s'étendre nonchalamment sur le sable de ces ruisseaux, à peine recouverts par l'eau limpide qui les parcourt; et elles s'occupent avec amour de leur chevelure, qu'elles enduisent d'huile parfumée, ainsi que leurs corps.

Nous nous arrêtâmes assez longtemps à Aroué, dans la cabane d'Otouri, ce zélé catholique dont nous avons parlé, pour y prendre quelques rafraîchissements; il était absent, et nous n'y trouvâmes que sa nièce, la plus jolie Taïtienne que j'aie vue, mariée depuis peu; cette jeune femme, remarquablement belle par la régularité et la pureté de ses traits, par une taille admirablement dessinée, et qui eût été trouvée telle, même en Europe, ne m'était pas inconnue: je l'avais vue plusieurs fois déjà, étant en herborisation en compagnie de son oncle, et son maintien avait toujours été modeste et empreint d'une excessive réserve; mais en ce jour son mari et son oncle étaient absents pour longtemps; elle ne craignait ni les espions ni les soupçons; aussi fut-elle folâtre jusqu'à l'étourderie, et nous témoigna-t-elle, par sa joie expansive, le souvenir qu'elle conservait des bijoux et des verroteries qu'elle avait reçus, et qu'elle tenait soigneusement cachés. Après que notre fatigue se fut dissipée et qu'elle nous eut offert des cocos pour étancher notre soif, la conversation prit une tournure o-taïtienne, c'est-à-dire qu'elle fut assez familière, lorsqu'un air soucieux parut sur ses traits, son visage, gai et folâtre, passait instantanément de la préoccupation à une coquetterie qui semblait lutter avec la crainte et la défiance; nous n'étions pas forts dans la langue toute métaphorique d'O-taïti, et son dépit perçait de ne pouvoir faire comprendre ce qu'elle avait tant à cœur de nous exprimer. Certes, en jugeant avec la fatuité des Européens, son regard semblait dire beaucoup, lorsque la pauvre enfant nous tira dans un des angles de sa cabane, et, défaisant l'étroit maro qui lui enveloppait le corps d'une pagne assez étroite, nous en montra la partie postérieure, moulée par Callipyge elle-même, en attendant patiemment nos éloges : c'était un somptueux tatouage placé sur la

partie profane du corps, et dont les O-taïtiennes sont orgueilleuses, qu'elle voulait nous faire admirer ; ce tatouage, défendu par les lois des missionnaires, se composait de cercles et de dessins gravés dans les chairs, et qui ont dû produire de vives souffrances ; aussi la nièce d'Otouri cherchait-elle dans nos yeux le signe de notre admiration, lorsque la pauvrette fut toute décontenancée de voir que nous trouvions de fort mauvais goût la noirceur indélébile de surfaces peu faites pour recevoir un *niellage* aussi complet.

Les trois ou quatre derniers jours de notre relâche se passèrent à bord de la corvette, car les pluies ne discontinuaient pas ; nos collections de plantes se détérioraient par l'influence d'une grande chaleur, accompagnée d'une humidité profonde ; l'herbier que j'avais formé se pourrissait comme celui de M. d'Urville, malgré l'espace dont cet officier pouvait disposer pour changer les plantes de papiers et les serrer dans des lieux favorables à leur conservation, dans les soutes et ailleurs.

La réputation de bonne humeur de nos marins s'était propagée dans les derniers temps ; les craintes avaient disparu, et une folle générosité, en clinquants séducteurs, avait banni la défiance et excité la convoitise. Pendant ces dernières nuits, leur sommeil fut agréablement interrompu par de nombreuses pirogues, pagaillées avec une gaucherie et un silence qui nous annonçaient des marins peu hardis; ces pirogues suspectes étaient en effet ramées par des femmes qui désertaient leurs cabanes ; d'autres venaient à la nage, bien que notre vaisseau se trouvât à plus d'une demi-lieue des habitations ; elles grimpaient comme des chats sur les porte-haubans, où bientôt un caban provençal leur offrait un confortable abri. Une nuit, que je ne pouvais dormir, je montai sur le pont de *la Coquille* ; je fus étonné d'y trouver une si nombreuse compagnie et d'y reconnaître surtout maintes femmes de chefs, maintes jeunes filles, que leur ferveur religieuse ne m'aurait jamais fait soupçonner d'avoir un goût si vif pour les promenades sur l'eau, au clair de la lune, et au risque d'être mangées par les requins.

J'aurais pu taire ces détails, je le sais ; mais cependant pourquoi cette pudeur factice et mensongère dont sont empreints trop souvent les récits des voyageurs, excellents moralistes, la plume à la main ? Ces faits sont vrais ; ils peignent des mœurs bien voisines des nôtres, et je les raconte, sinon avec goût, du moins avec bonne foi.

Le 20 mai 1823 on fit les préparatifs d'appareillage, non sans regrets de quitter cette terre que nous ne devions plus revoir; mais le 21 le manque de brise ne nous permit pas de quitter le mouillage, et nous ne mîmes à la voile que dans la journée du 22. Notre traversée devait être bien courte, il est vrai, puisque nous portions M. Orsmond à Borabora, île que ce missionnaire nous avait beaucoup vantée, et dont nous avions vu les deux rois à Taïti. Plusieurs Anglais demandèrent à être embarqués comme matelots jusqu'à notre relâche au port Jackson [1].

1 Les nommés John Morfi, Georges Taylor, John Robert, Henry Ritt, Williams More.

CHAPITRE IX.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LES PRODUCTIONS NATURELLES DE TAITI[1].

Ces bois qui répondaient à ses doux chants d'amour,
Il croit les voir encore, et son âme attendrie,
Du moins pour un instant retrouva sa patrie.
(DELILLE.)

L'ASPECT d'O-taïti est enchanteur, ai-je dit : et comment en serait-il autrement? ses pics volcaniques, qui s'élèvent dans les nues, s'abaissent graduellement à leur base pour se perdre à la mer; des gorges profondes, des vallées sinueuses, à colonnades de basalte, des rivières qui en descendent, coupent en divers sens les chaînes des principales montagnes : les rivages sont formés par un plateau horizontal et bas, constamment frais et humide, et couvert de cocotiers. Tout le reste de l'île ne forme qu'une masse de verdure, où les plantes nourricières, mêlées aux arbustes sauvages, entrelacées par des lianes vivaces, forment un lacis inextricable.

La température, pendant notre séjour, n'a jamais dépassé 30° du thermomètre centigrade, à midi et à l'ombre, et n'a pas été au-dessous de 27°; son terme moyen était de 29°; à minuit, le maximum indiquait 27°, le minimum 24°. Le baromètre s'est maintenu à 28 pouces. La température des eaux de la mer était généralement de 27°; la nuit, elle était d'un degré inférieur seulement. L'hygromètre à cheveux indiquait toujours une saturation complète.

[1] Ce chapitre a été rédigé en 1826.

La climature de Taïti est chaude et en même temps humide; l'atmosphère tient sans cesse en suspension une grande quantité d'eau : aussi est-il rare de voir un jour s'écouler sans nuage et sans que des averses se manifestent de temps à autre. Les pitons élevés de l'*Oroena* se découvrent rarement dans leur entier, et le plus ordinairement ils sont voilés par d'épaisses écharpes de nuages noirs. Il pleut fréquemment dans les gorges des montagnes, lorsque le plus beau temps règne sur la côte. Pendant notre séjour, la presque totalité des journées fut pluvieuse : aussi l'humidité et la chaleur, ces deux sources de vie, rendent-elles la végétation d'O-taïti extrêmement brillante et active. Souvent, dans les beaux jours, un calme parfait règne dans l'atmosphère; mais, lorsque le vent s'élève, il souffle par grains, auxquels succèdent et du calme et de petites brises. Les vents de la partie de l'est règnent plus ordinairement dans le mois de mai.

L'île d'O-taïti est le résultat d'une agglomération de montagnes volcaniques, dont les cimes sont élevées et les pieds bordés par une lisière de pierres plates, produites par le détritus du sol accumulé dans les parties les plus inférieures. Cette lisière est aussi la partie fertile et productive de l'île, et celle que les habitants ont choisie pour établir leurs demeures. Les montagnes d'O-taïti semblent ne constituer qu'un seul plateau, dont le mont *Oroena* [1] est le point culminant. Tous les autres pitons ne sont que des sommets de monts secondaires qui s'irradient vers le pourtour de l'île : ils sont séparés par de profondes crevasses, par des précipices, par des vallées où serpentent de petites rivières. Souvent les flancs, brusquement coupés de ces montagnes, sont colorés en rouge vif par une sorte d'argile; tantôt de hautes murailles basaltiques les terminent brusquement, et tranchent, par le noir de leurs colonnades, dans les interstices desquelles se cramponnent quelques arbustes, avec la teinte verdoyante et fraîche des masses végétales, qui partout ailleurs en voilent les surfaces.

Ainsi cette île, si séduisante par la riche végétation que l'œil suit partout sans interruption, cette île dont le sol de la côte est tellement fertile, que les arbres nourriciers des O-taïtiens viennent sans soin fournir à ces insulaires la base de leur existence; O-taïti

1 On lui donne 3,323 mètres d'élévation.

n'est que le résultat de déjections volcaniques, et son sol est empreint partout des traces du feu qui lui donna naissance. Les laves, les ponces, les matières vitrifiées qu'on rencontre communément, réunies aux dolérites et au basalte qui forment son ossature, viennent partout affirmer cette origine, et nous savons qu'elle est commune à toutes les îles hautes de la mer du Sud. O-taïti, Eyméo, Huahène, Taa, Borabora et Maupiti, qui sont les terres les plus considérables de l'archipel de la Société, forment une chaîne d'îles volcaniques qui s'avance à l'est vers les Pomotous, et s'arrête à Maïtéa ou pic de la Boudeuse, puis se continue à l'ouest, par divers petits groupes, avec les archipels de Tonga et des Navigateurs.

Les coteaux élevés qui terminent le rivage, entre le district de Pari et la baie de Matavai, sont en entier d'une belle espèce de dolérite. Les galets que roulent les petites rivières, et qui forment leurs lits, sont des fragments de trachytes ou de laves poreuses, dans les vacuoles desquelles se trouvent encore des fragments de matières vitrifiées; des portions de laves soumises à l'action de l'air extérieur se délitent et se désagrégent en un sable terreux. Les Taïtiens nomment le basalte *oieaie*, et *toioaié* une belle espèce d'obsidienne, avec laquelle ils fabriquent leurs haches et leurs instruments sacrés, et qu'ils vont chercher sur une montagne appelée *Papeida*, couronnée par un large cratère, aujourd'hui remplacé par un lac d'eau douce. Le fer à l'état d'oxide est abondamment répandu dans cet ancien terrain igné; les missionnaires nous ont même assuré qu'ils avaient découvert, dans la partie sud d'O-taïti, une mine facile à exploiter de cet utile métal. Quant au basalte, il constitue d'épaisses murailles, dont les colonnades sont mises à nu dans quelques gorges profondes de l'intérieur de l'île, et que nous avons décrites dans le chapitre VIII.

Le noyau central de chaque île de la Société est enveloppé de petites îles basses, appelées *motous*, îlots dont la formation toute spéciale est le résultat du travail des polypiers madréporiques. Comme l'île de Taïti n'a que fort peu de ces îlots de corail, mais qu'elle est au contraire entourée d'une ceinture de récifs à fleur d'eau, destinés un jour à former eux-mêmes des *motous*, nous parlerons plus spécialement de ces créations neuves, lorsque nous aurons à décrire l'île de Borabora et ses annexes, très-intéressantes sous

ce rapport, et qui peut servir de type pour expliquer cette sorte de création géologique.

Presque partout l'eau des nuages, condensée, s'échappe en gerbes, et jaillit au milieu des masses de plantes les plus touffues. Nulle part, en effet, la végétation n'est plus variée que sur les sommets des montagnes, et c'est même là seulement que le botaniste peut espérer aujourd'hui trouver des plantes rares et nouvelles. Avant de s'enfoncer dans les sentiers ardus de ces cimes escarpées, il est nécessaire d'avoir un guide, et encore plusieurs des montagnes ne peuvent être visitées. C'est la patrie des gougères, surtout des élégantes cyathées. Cette famille est très-variée à O-taïti, et nul doute qu'elle ne puisse offrir des découvertes à faire à un explorateur intrépide. C'est là que se trouvent de hautes fougères arborescentes, imitant le port des palmiers, des arbres nombreux et variés, tels que des figuiers, un vaquois sans épines, un bananier, et des bambous de formes très-diverses. La partie moyenne des montagnes est couverte de trois espèces de fougères, une, entre autres, appelée *érimou*, sert aux naturels à imprimer des dessins sur leurs étoffes; la canne à sucre y croît à l'état sauvage, et y forme des sortes de champs remarquables par la hauteur de leur chaume, qui atteint plus de six pieds. Un indigotier frutescent, et le charmant *metrosyderos*, à sommités velues et à fleurs d'un rouge ponceau éclatant, nommé *pou-a-rata*, y sont les arbustes les plus ordinaires.

La botanique de Taïti [1] présente un bon nombre de plantes qui se retrouvent sur toutes les îles du Grand-Océan, entre les tropiques, et qu'on observe communément dans les Moluques et jusqu'aux îles de la Sonde.

La végétation rivulaire de la rivière de Matavai, et de la vallée étroite qu'elle arrose, est très-active, quoique peu variée. Les bords de cette rivière sont occupés par des prairies, ou plutôt des lisières formées par un gramen appelé matice [2]; des *jungermania* [3] couvrent les rochers humides, sur lesquels filtre sans cesse une eau

1 *Paspalum reimarioides*, Brong....

2 *J. multifida*, L.

3 M. Guillemin a publié, sous le nom de *zephyris taïtensis*, une série d'articles sur la flore o-taïtienne, insérée dans les *Annales des sciences naturelles* (année 1837). Il y mentionne parfois nos propres recherches.

limpide. Une petite linaire, très-jolie, croît çà et là dans les interstices, ainsi qu'un piper rampant et à feuilles charnues. Une fougère très-rameuse [1] (*anouai*) et une large scolopendre croissent dans tous les rochers et dans les bouquets de bois qui bordent cette vallée (*metou à boua*). On y trouve l'*erooua* (*urtica argentea*), dont les fibres fournissent les meilleures cordes ; un beau *phaséolus*, probablement le *caracolla*, qu'on nomme *pubi*; et à chaque pas, on est accroché par les fruits d'une cypéracée, nommée *piripiri*, très-incommode et très-multipliée.

Les plantes qui croissent dans les stations inférieures se ressemblent toutes. On les retrouve également dans les ravins : c'est un scirpe, c'est le *pouroumou* (malvacée), un *physalis*, un liseron volubile ; l'*hibiscus esculentus*, une *persicaire* [2], une petite cucurbitacée (*caca*), le *menonoii* (*verbesine?*), une graminée appelée *moou* (*eleusine indica*), etc.

Les grands arbres, tels que les rima, les cocotiers, permettent, sous leur ombrage, à une végétation plus humide de croître dans un sol frais. Aussi le *curcuma*, appelé *erea*, y est-il très-commun, de même que le *pouai* (*convolvulus pes capræ*), un énorme liseron qui enlace plusieurs arbres à la fois, et les couvre de son vaste feuillage et de ses larges fleurs. C'est aussi dans cette localité que se trouve le *tacca pinnatifida* ou *pya*; le *tii* ou espèce de *maranta*, qui croît aussi très-bien dans les montagnes. C'est parmi ces plantes que l'on trouve des buissons de *nono* (*morinda citrifolia*), de *tirac* (*Gardenia taitensis*, DC.), d'*aoutai* (*hibiscus rosa sinensis*), de *piquipiouio* (*abrus precatorius*), un joli *mimosa*, l'*hibiscus trilobatus*, une orchidée, nommée *oboï*, à fleurs enveloppées dans des écailles pleines de mucilage et colorées en rouge ; le tévé, plante qui servait à la nourriture dans les temps de disette, mais dont nous ne vîmes point la fleur ni le fruit.

De toutes parts des végétaux remarquables forment des groupes imposants. L'arbre le plus commun de l'île, le *pouaro* (*hibiscus tiliaceus*) et le *populneus* du même genre, ainsi que le *fara* (*pandanus*), auquel toutes les expositions conviennent, en s'unissant aux touffes d'arbres à pain (*ourou*) et de cocotiers (*aari*), au *mapé*

[1] *Aspidium exaltatum*, Swartz.
[2] *Polygonum imberbe*, Solander.

et au *tiairi* (*aleurites triloba*), composent des massifs d'une rare beauté. Mais rien n'égale l'agrément des voûtes du *baringtonia*[1] (*houtou*), opposé au feuillage filamenteux de l'*aeto* (*casuarina equisetifolia*); aux feuilles argentées du *taanou* (*Tournefortia argentea*); au vert gai et gracieux du *toumanou* (*calophyllum inophyllum*); au *tainioa* [2] qui les enlace; au *ninité* (*papayer*) qui s'élève comme une colonne roide au milieu des larges feuilles déchirées du *meia* (bananier) ou du *tianina*.

Tel est l'aperçu rapide qu'il nous suffit de donner de la botanique taïtienne pour remplir notre but. Seulement il nous paraît plus utile d'offrir quelques renseignements sur les végétaux nourriciers des insulaires.

La nature semble avoir tout fait pour l'existence des O-taïtiens : elle leur a prodigué les substances alimentaires sous toutes sortes de formes; elle y a joint un sol fécond et productif, couvert de végétaux usuels, et pour lesquels la culture est peu utile. Sous un ciel tempéré, entourés de fruits savoureux, de racines nutritives, les Taïtiens devaient contracter dans leurs habitudes cette mollesse et cette douceur de mœurs qu'on a reconnu faire le fond de leur caractère indolent et enclin aux plaisirs des sens.

Au premier rang des arbres utiles qui croissent sur ce sol productif, et qui reçoivent une sorte de culture, sont l'arbre à pain, que l'on multiplie par la transplantation de ses racines, et que l'on protége pendant les premières années de sa croissance; le cocotier, dont on enfonce les noix au moment de leur germination, et dont on garantit les stipes pendant leur jeunesse; le bananier, qui est aussi soumis à de légers soins, etc. Peut-être lira-t-on avec intérêt quelques détails sur les plantes usuelles de la flore taïtienne.

L'arbre à pain est nommé par les naturels *ourou*, et son fruit *maïoré;* les Sandwichiens l'appellent également *ourou*, qu'ils prononcent *oulou :* c'est le *rima* des îles Moluques, et le jaquier à feuilles découpées des auteurs (*artocarpus incisa*). Divers voyageurs ont dit que l'arbre à pain comptait un grand nombre de variétés : malgré tous nos soins, nous n'en avons rencontré que

1 Le *baringtonia* ne croît que sur le bord de la mer, très-souvent le pied baigné par l'eau salée.

1 *Loranthus Forsterianus*, Schutt et DC.

deux, que les naturels distinguent, et auxquelles ils ont consacré les noms de *maïoré maoui*, pour désigner la variété à folioles moins découpées que celle qu'ils ont appelée *maïoré theoa*, dont les feuilles sont déchiquetées presque jusqu'aux nervures.

Le port de cet arbre est élégant ; son tronc est droit, sa tête est souvent mutilée ; mais un large feuillage d'un vert sombre, épars sur le sommet des rameaux, forme une sorte de large parasol ; les feuilles sont alternes. Celles de la première espèce sont très-découpées ; celles de la seconde sont effilées en lanières plus étroites, de sorte que la nervure n'est souvent bordée que d'une aile légère. Le fruit est ovalaire, terminal ou axillaire ; il est gros comme un boulet de trente-six : sa surface extérieure est verte, parsemée d'aréoles. Son parenchyme est blanc. Les graines sont toutes avortées. Il ne se mange que rôti.

Avec le tronc de cet arbre on fabrique tous les ouvrages de charpente qui demandent de la solidité : les pirogues sont construites avec ce bois, dont l'écorce fournit des vêtements. Par tous ces avantages, l'arbre à pain est trop précieux pour qu'on ne cherche point à le renouveler et à le multiplier : aussi les naturels ont-ils le soin, lorsqu'ils ont planté de jeunes rejets, de leur faire un entourage protecteur, et d'arracher les mauvaises herbes qui croissent au pied. Le *maïoré* ne produit point de graines, et l'arbre prend très-difficilement par bouture, de sorte qu'on est réduit à transplanter les rejets radiculaires ; souvent nous avons vu employer ce moyen, qui paraît être le seul usité ; et lorsqu'on détruit un vieil arbre à pain, le sol se couvre bientôt de jeunes rejetons. Cet arbre précieux est très-long à croître, de sorte que le grand nombre de ceux que les missionnaires ont fait abattre pour construire leurs temples n'est pas encore remplacé, et a de beaucoup diminué les ressources des habitants, qui peuvent un jour ressentir de cruelles disettes, résultat de cette mesure imprévoyante.

L'arbre à pain ne produit ses fruits que pendant neuf mois ; il se plaît sur les bords de l'île et dans les lieux frais. Il ne croît que très-rarement à quelques centaines de toises au-dessus du niveau de la mer, et on en voit bien peu dans les bas ravins des montagnes : les plus grands produits de la récolte se retirent en mai et juin.

Après le jaquier, on ne peut se dispenser de parler du cocotier, si éminemment utile, et qui l'emporte peut-être sur celui que nous

avons placé avant lui. Ce précieux palmier couvre les îles de la mer du Sud. Son long stipe, couronné par un brillant faisceau de palmes, atteint jusqu'à quatre-vingts pieds et plus. Sans cesse il porte des fruits, les uns parvenus à maturité, les autres encore en fleurs et en boutons. Les Taïtiens en ont coupé un grand nombre, dans ces dernières années, pour jeter des ponts sur les ravines, par l'ordre des missionnaires. Ses feuilles servent à faire des paniers; son fruit présente le mets et le breuvage, sous le nom de *toto nadi :* il est mangé en bourgeons, sous le nom d'*eouto*. Sa coque fournit leur vaisselle; sa chair, lorsque la germination s'effectue, est pour les Taïtiens un aliment délicieux. L'enveloppe florale sert de vase à vider l'eau des pirogues; et, avec la toile qui isole les feuilles à leur base, les habitants de Borabora se fabriquent des vêtements qui ont la forme de nos habits, et qu'on nomme *eaa*. Les Taïtiens appellent le cocotier *aari*, le lait émulsif de la noix *pape aari ;* aux Sandwich, ce palmier est nommé *niou*.

Ce végétal prête un charme particulier aux paysages de l'Océanie. Il s'élève généralement sur les bords de la mer, qu'il préfère, et où il atteint ses plus grandes dimensions. Il couvre les îles de corail et les *motous* de Borabora, de Maurua et de Raïatea. Il se rapetisse dans sa taille à mesure qu'il monte sur les collines, et ceux qu'on y voit sont généralement peu élevés; car ce palmier s'arrête vers cent cinquante toises au-dessus du niveau de la mer, et encore n'atteint-il cette ligne que sur des montagnes favorisées; bien rarement il dépasse ce terme.

Le plus grand avantage qu'on puisse retirer du cocotier pour le commerce, est l'huile que fournit sa chair, et qu'on appelle dans l'île *mori,* quand elle est pour brûler, et *monoi* lorsqu'elle sert aux frictions et à oindre les cheveux. Le procédé que les naturels emploient pour retirer l'huile est simple : c'est principalement à Borabora que nous l'avons vu pratiquer. Il consiste à conserver longtemps en tas les cocos mûrs, et à râcler la chair en fragments minces, qu'on triture avec les mains dans une petite pirogue consacrée à cet usage, et qu'on élève au-dessus du sol. On a soin d'abriter la masse de la chair par une petite toiture à faux-frais, et on laisse cette masse soumise à l'action de la chaleur et de la fermentation. Elle prend bientôt une couleur jaune foncée, à mesure que l'huile se dégage. Lorsque l'opération préliminaire est à point, on soumet

à la presse cette chair de cocos broyée et fermentée, et l'huile s'écoule. L'instrument pour presser cette huile est également peu compliqué. Qu'on se figure le tronc très-vieux d'un *baringtonia*, entaillé assez profondément en carré; une planche épaisse d'arbre à pain y est engagée, et son extrémité libre est soutenue par des pierres. Sa surface est déclive, et a deux rainures latérales, se réunissant pour former une rigole sur un des côtés. Par-dessus et dans l'entaille on engage un madrier de la même largeur que la planche épaisse du dessous. Son extrémité est longue, pour faire levier, et, par ce moyen, on presse la substance du coco qu'on a renfermé dans une toile naturelle, qui entoure les pétioles des feuilles de ce palmier. Un homme se place au bout du levier, et, par le seul poids du madrier, uni à la force qu'il emploie, il parvient à exprimer toute l'huile, qui s'écoule dans les rigoles et tombe dans un tube de bambou destiné à la recevoir, et nommé *ohé*. Ces bambous sont la seule mesure de capacité employée et reconnue dans toutes les îles de la Société; ils sont longs de deux pieds, et coupés entre deux nœuds. Celui du sommet a son diaphragme percé; l'huile qu'on y met ne peut s'écouler, parce que c'est la seule ouverture, et qu'on la bouche soigneusement; et cette huile est destinée à être échangée ou donnée en tribut, mais elle conserve toujours une odeur de rancidité dégoûtante.

On a calculé que vingt cocos donnaient un bambou d'huile, que sept cents bambous formaient un tonneau; ce qui produit le nombre effrayant de quatorze mille cocos par tonneau d'huile.

Le bananier croît abondamment à Taïti; les naturels le nomment *meia* [1]. Les lieux qu'il préfère sont humides et dans la plaine, quoique ce soit le végétal qui, dans cette île, s'élève à une plus grande hauteur. On trouve en effet sur les montagnes une espèce de bananier qui croît spontanément, à plus de six cents mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Nous ne savons où on a recueilli les détails qu'on lit dans les ouvrages, de dix-sept espèces de bananes existant à Taïti. Dans les districts que nous avons parcourus, nous n'en avons vu que trois : la banane *guineos* (*oraya*), à fruits jaunes, butireux et sucrés; une deuxième espèce

[1] Bananes-meïa { 1. Bonne espèce, *oraya*.
2. Plantain de cheval, *paparoa*. *Fayi*, N.
3. Banane de montagne, *fayi*. *Musa*.

(*paparoa*), à régimes très-fournis de fruits très-gros et très-longs; une troisième enfin (*fayi*), dont la peau était orangée. Il y a des centaines de bananes à chacun des régimes de ces deux dernières espèces, mais leur goût est médiocre, et leur chair peu agréable. Peut-être cela tenait-il aux pluies qui inondèrent celles que l'on apportait à bord? Les naturels font avec ces fruits des conserves agréables.

Le *taro* est la racine qu'on appelle dans nos colonies *chou caraïbe, arum esculentum* (*caladium*) : il s'en fait une grande consommation, et on en tire une belle fécule qui sert à gommer les étoffes, ou qu'on utilise comme aliment.

On cultive cette plante dans des mares ou sur le bord des eaux, de manière à ce qu'elle ait ses tiges constamment baignées : elle est indigène, car les gorges profondes des vallées en sont remplies.

Une autre espèce d'*arum*, à très-larges feuilles, nommée *apeoa*, est également comestible : elle atteint une grande taille, et son tubercule acquiert jusqu'à plus de dix livres de poids. Mais la fécule se trouve mêlée à un principe âcre, qui nécessite de nombreux lavages avant de s'en servir. Les Taïtiens employaient cette fécule comme le vrai *pya* pour gommer leurs étoffes de papier et les coller. Ils nomment *yappi* une espèce de *taro* qui croît dans les montagnes, et ils lui reconnaissent plusieurs variétés, entre autres les *mapoura* et les *diwi*.

Les ignames, nommés *eoui*, ainsi qu'une sorte de patate douce très-volumineuse, nommée *oumara*, sont abondants. Une plante rampante, volubile, et qui s'élève dans les buissons, porte à ses articulations des tubercules parfaitement analogues aux pommes de terre, dont ils ont l'apparence et la couleur. Ses feuilles sont en cœur, et son port a quelque analogie avec celui du *tamne*. Dans les années de disette, on mangeait les racines d'une plante appelée *tévé* (*tacca phallifera*, Rumphius), dont le port est analogue au *tacca*, mais qui en diffère par ses tiges charnues et hérissées d'épines. Le *tacca pinnatifida* est lui-même très-employé. Son plateau radiculaire fournit un aliment nourrissant, et cette plante croît sauvage dans les prairies et sur les revers des montagnes abritées. Les naturels la nomment *pya*, et en retirent une abondante fécule à laquelle les Anglais ont donné le nom d'*arrow-root*.

Une plante de la famille des drymyrhizées, appelée *tii*, qui

végète à l'ombre des bois, a de très-fortes racines blanches, qui fournissent aux habitants du sucre, une sorte de rhum, et aussi de la fécule. Ses feuilles, d'un beau vert, sont oblongues et larges. C'est sans doute un *maranta*. Autrefois les naturels en tiraient par la fermentation une liqueur qu'ils nommaient *ava*, aussi bien que celle obtenue du *piper methysticum*. Le gingembre couvre les lieux ombragés de l'île; les naturels le récoltent pour vendre à bord des navires, et ses racines y acquièrent toute la chaleur et la vivacité du principe aromatique qu'elles possèdent dans l'Inde [1].

La canne à sucre, nommée *toa* aux îles de la Société, et *toou* aux îles Sandwich, est indigène à Taïti : c'est le *saccharum spontaneum* des auteurs. Cette cannamelle est cultivée négligemment proche des cabanes, où elle sert pour les bestiaux; elle croît dans un état sauvage en beaucoup d'endroits. Seulement elle est rare à Borabora, où n'existe point l'espèce cultivée. Ses tiges, pleines d'une quantité notable de sève sucrée, atteignent en hauteur plus de huit pieds. Les espaces des entre-nœuds sont grands, et l'épiderme est coloré en rouge. Leur circonférence est variable, mais toujours de forte dimension. Les naturels ne se servent nullement de la canne, et c'est en vain qu'on leur a montré qu'on pouvait en retirer un principe sucré cristallisable.

Parmi les fruits que produit Taïti, nous plaçons au premier rang, par son abondance comme par son goût, celui du *spondias dulcis* de Forster, appelé *pomme de la Nouvelle-Cythère* par Bougainville, et *vy* par les Taïtiens. C'est à tort qu'on écrit ce mot dans les ouvrages botaniques *evy*, et plus mal encore *hevy*. Ce fruit est de la grosseur d'un citron : sa pellicule est lisse et colorée en vert avant sa maturité, en jaune brillant lorsqu'il atteint sa perfection. Son noyau central est ligneux et filamenteux. Il suinte de cet arbre une gomme transparente nommée *tapou*, que les Taïtiens emploient pour calfeutrer les joints de leurs pirogues.

L'arbre qui produit ce fruit croît abondamment sur les coteaux, dans les ravins des montagnes; il est planté autour des cases. Son tronc acquiert souvent une taille énorme, et il sert alors à faire les grosses pirogues doubles, dont il fournit la partie flottante. Son

[1] L'*ehuogi* est une fougère qui croît dans les montagnes, et dont la racine est excellente à manger : *pteris esculenta*, Forst.

bois est blanc, mais dur. Les rameaux sont nombreux et étalés. L'écorce est crevassée. Les feuilles sont composées, alternes, très-longues, à neuf folioles, avec une impaire : les folioles sont ovales, lancéolées, coriaces, et d'un vert lustré. Les fruits sont réunis plusieurs ensemble au sommet des branches, ou isolés; un long pédoncule les supporte. La chair est très-pulpeuse, fondante et sucrée. Une résine abondante remplit le réseau vasculaire qui parcourt l'épicarpe.

Cet arbre donne un nombre prodigieux de fruits, que les naturels aiment passionnément. On pourrait utiliser ses feuilles, qui ont l'acidité agréable de l'oseille.

Le *ohhi*, bambou si utile, et le *hou toumo*, l'arec à chou, croissent abondamment dans les montagnes.

L'ananas est cultivé autour des cabanes, et nous avons vu de nombreux carrés couverts de ce fruit délicieux à *Papaoa*. On le nomme *fara*, en y ajoutant une épithète qui veut dire *étranger*; car le mot *fara* sert à désigner les vaquois ou *pandanus*.

Le *mapé* (*inocarpus edulis*), arbre moyen, à feuilles très-entières et oblongues, produit un fruit appelé *manaré aï*, dont l'épicarpe est un brou coriace, et l'amande très-grosse et à deux lobes, dont la saveur, lorsqu'elle est grillée, imite parfaitement celle de la châtaigne. Les Taïtiens aiment singulièrement ce fruit, et l'arbre est très-multiplié, jusque sur les revers même des montagnes peu élevées : c'est le *rataa* du capitaine Wilson.

L'oranger [1] et le citronnier ont été apportés par Blight, et plantés dans le district de Pari. De là ils se sont propagés dans d'autres lieux, où ils sont abandonnés au milieu des bois et sur le bord de la route. Leur taille prend souvent un grand développement. Les oranges ne sont pas très-douces, parce qu'elles ont un peu dégénéré par l'inculture : on les nomme parfois *anani*. Les citrons ont deux variétés bien tranchées. L'une, appelée *demene*, est à gros fruits oblongs et pointus, très-rugueux sur leur surface. L'autre espèce est à fruits très-petits, presque ronds, on la nomme *taporo*. Ce petit citron est délicieux pour la mer, où il se conserve bien, et il est plein de sucs.

Les papayers, dont le fruit est nommé *ninite*, n'offrent rien de

[1] Nommé *ourou papaa* (fruit à pain étranger); ce sont des shaddoks.

particulier. On les observe au milieu des massifs d'arbres à fruit plantés dans les bois de Borabora, où il y avait sans doute anciennement des cabanes. Il en est de même des pastèques, *méréme* (*poa* aux Sandwich), qu'on y a introduites, ainsi que les *giraumons éoué* (*paoténi* aux Sandwich), et le maïs (*tourina*).

Parmi les plantes utiles sous le point de vue commercial, le *tabac* croîtrait parfaitement bien, et déjà même il s'est naturalisé au point de couvrir de grands espaces. Les naturels lui ont consacré le nom de *varé*, et l'on se rappelle que c'est à Cook qu'ils en sont redevables. Les Taïtiens ont cependant eu le bon esprit de ne point s'habituer à cette herbe, dont ils ne recherchent que la fleur; et si quelques-uns en préparent les feuilles, c'est pour les vendre aux Européens sous le nom *d'avaava*. Les Sandwichiens l'ont désigné par le mot *paca*.

Parmi les végétaux textiles, le coton, appelé *vaïva*, croît spontanément : on en recueille la bourre soyeuse pour payer le tribut exigé par les missionnaires anglais. Le mûrier à papier (*broussonetia papyrifera*, Lh.), nommé *ouaouké* par les Sandwichiens, et *aouta* par les Taïtiens, est très-rare dans la portion de l'île que nous avons visitée. On n'en voit quelques pieds que près de la cabane d'Opaparu, dans le district de Matavai. On cultive cet arbre pour obtenir de son écorce très-soyeuse les filaments avec lesquels on fait des chapeaux très-jolis à Borabora. Nous avons rencontré ce mûrier, à peine haut de trois pieds, renfermé dans de petits jardins environnés de pierres, derrière la demeure de Maria, fille du roi Maï, et quelques plantations imparfaites près l'ancien moraï. Le *pourao* ou *hibiscus tiliaceus*, si éminemment utile par le grand usage qu'on en fait, croît partout pour former des sortes de bois analogues à ceux de coudrier d'Europe, dont il a un peu le feuillage et entièrement le port. Les fibres de l'enveloppe corticale de ce végétal jouissent d'une très-grande force : aussi est-ce la substance la plus employée pour les cordages des pirogues, les lignes pour la pêche, etc.

Le *toumanou*, *calophyllum inophyllum*, fournit aussi une matière textile, mais assez rarement usitée. Il produit une gomme assez analogue à celle du tacamaque, avec laquelle les naturels enivrent les poissons. La noix sert à parfumer les vêtements des naturels.

Le *fara* ou *vaquois* (*pandanus spiralis*, Brown?) est remarquable par son port *aloétique*, par ses tiges très-rameuses, terminées par des feuilles engaînées en spirales, au centre desquelles sont placés des fruits agglomérés, comme ceux d'une pomme de pin quant à la forme superficielle. Ces fruits sont ligneux, et vivement colorés en rouge à leur maturité. Le tronc pousse des rejets de toute sa circonférence, qui vont joindre le sol et s'y enraciner. Ce végétal croît partout, sur les rivages de la mer comme au haut des montagnes. Autrefois il était sacré, et ses fruits étaient disposés sur les moraïs funéraires. Ses feuilles sont employées à recouvrir les toitures des cabanes.

Une petite cucurbitacée, fort commune, enlace les taillis; la coloquinte qu'elle produit est arrondie, et desséchée elle prend le nom d'*eaca*. On s'en sert alors pour y renfermer de l'huile de coco, plus pure que celle ordinaire, destinée à servir de parfum, et que les femmes emploient par coquetterie à se frotter la figure.

Parmi les produits végétaux utiles, on pourrait tirer un grand parti du rouge de vermillon que fournit le maki (*ficus tinctoria?* Forst.). Cet arbre latescent est abondant dans les bois des montagnes. Ses feuilles sont entières, ovalaires et d'un beau vert. Les figues sont petites et axillaires.

Le *tiaïri* des Taïtiens est le plane sauvage de Cook. C'est un arbre moyen, ayant le port d'un vieux poirier de France. Son écorce est lisse et textile; son feuillage est blanchâtre; ses feuilles sont à trois lobes. On le trouve solitaire auprès des cases; ses fleurs sont remarquables en ce qu'elles sont terminales et disposées en un large corymbe blanc, auquel succèdent un ou deux fruits arrondis, à épicarpe ou à brou âpre. La noix intérieure est ligneuse et connue sous le nom de *noix de Bancoul*, et le *tiaïri* sous celui d'*aleurites trilobata*. La noix est usitée à Taïti pour faire du noir de fumée propre au tatouage. L'amande agréable qui la remplit donne dans l'Inde une huile qu'on en exprime pour divers usages.

Quelques végétaux fourniraient aussi à la médecine des remèdes actifs.

Tel serait le *ricin*, qui croît abondamment et spontanément, surtout à la descente de la montagne de l'Arbre. Il serait facile d'en retirer en quantité une huile qu'on sait être utile dans bien des maladies. Le ricin porte le même nom indigène que *l'aleurites:*

comme lui on le nomme *tiaïri*. Un liseron, commun sur toutes les prairies ou dans les lieux humides et frais, est le *pou-aï*. Ses tiges ne sont point volubiles ; ses feuilles sont ovalaires, très-entières, mucronées, portées sur un long pédoncule. Ses corolles sont purpurines et assez grandes ; on en retire une résine par la dessiccation de son suc laiteux, qui a la plus grande analogie avec celle de jalap, comme les rapports botaniques le prouvent, et qui jouit des mêmes propriétés. On se sert des feuilles en place de savon pour nettoyer le linge (*convolvulus pes capræ*).

La plante la plus active est celle qui fournit l'*ava*. C'est un *piper*, nommé *methysticum* par les auteurs (*inebrians*, Virey ?). Cette espèce de poivre ne grimpe point : ses tiges sont fermes, genouillées, et hautes de cinq à huit pieds, et partent de la racine par touffes épaisses. Les feuilles sont très-grandes, en cœur. Les fleurs forment des épis très-courts dans l'aisselle des feuilles. La racine est très-volumineuse, brunâtre à l'extérieur dans l'état frais, se desséchant facilement au soleil, et conservant une couleur parfaitement blanche dans l'intérieur. Les racines représentent des souches très-fortes, d'où partent les autres jets radiculaires et ligneux. Cette plante se plaît sur les montagnes, dans les lieux les plus abruptes ou sur les pentes rapides. Les naturels la recueillent soigneusement pour faire quelques tonneaux de ses racines, qu'ils vendent à des navires anglais qui les portent en Europe.

Parmi les arbres véritablement remarquables par leur port et par leurs fleurs, on ne peut se dispenser de citer le *baringtonia, houtou* ou *tiraoutou* des Taïtiens ; le *gardenia florida* ou *tiraé ;* l'*hibiscus* rose de Chine ou *aoutai*, qui orne la chevelure des femmes par ses belles fleurs, dont on obtenait encore un remède pour les yeux ; le *calophillum inophyllum* ou *toumanou ;* le *metrosyderos spectabilis?* Gœrtn., ou *pou-a-ra-ta*[1].

Le *baringtonia speciosa* embellit les rivages de Taïti, à Papaoa, et ceux de Borabora. Ce superbe arbre ne se trouve que sur les bords de la mer, où il prend un grand développement en se ramifiant à l'infini. Les feuilles sont grandes, coriaces, d'un vert brillant,

[1] Les Taïtiens adoraient un grand nombre de plantes dans leur ancienne religion. La principale était une fougère, qu'ils vénéraient au point de lui donner le nom de leur grand dieu Oro : ils ont aujourd'hui conservé encore quelque estime pour elle.

ovalaires, éparses, plus nombreuses aux sommités des rameaux. Les fleurs sont grandes, en faisceau terminal ou axillaire. Les étamines sont soudées par la base; leur tiers supérieur est purpurin; les anthères sont jaunes. Un tube inférieur donne passage à un long style persistant. La corolle est grande, composée de quatre pétales blancs. Le calice est persistant, à deux folioles ovalaires. Le fruit est quadrilatère, très-gros, renfermant une grosse amande arrondie.

Le gardenia [1] fait les délices de nos florimanes par son parfum délicieux : mais cet arbuste se développe à peine dans nos serres, tandis qu'à Taïti il prend dans les bois la taille de l'*aubépine,* et se couvre de milliers de fleurs suaves, qui embaument l'air et annoncent de loin le voisinage du *tiraé*, dont les Taïtiennes se couvrent la chevelure et se garnissent les lobes des oreilles. Il en est de même de l'*hibiscus rosa sinensis*, dont les corolles, d'une brillante nuance ponceau, servent à faire des couronnes [2].

Le *toumanou* est un arbre magnifique par son port et son feuillage. Les feuilles sont en effet d'un très-beau vert, très-entières, et composées de nervures serrées et rangées parallèlement les unes près des autres. Des bouquets de fleurs blanches terminent les rameaux. Le *metrosyderos* est une plante des lieux élevés, et même des sommets des montagnes. Il forme un arbrisseau très-garni de branches, et à feuilles ovalaires, entières et coriaces. Les fleurs sont terminales, réunies plusieurs ensemble pour former des pompons d'un rouge éclatant. Il y en a beaucoup sur la pente déclive de la montagne de l'Arbre, du côté de la mer.

Parmi les produits commerciaux et utiles qu'un navire européen trouverait à Taïti et dans les îles environnantes, on doit citer : 1° l'huile de cocos. Cette huile prend une odeur de rancidité insoutenable, due à l'imperfection des moyens qu'on emploie pour

1 C'est le *gardenia florida* de Forster, n. 122, p. 20. du *Florulæ insularum australium prodromus*.

2 *Plantes usuelles inconnues : piripiri*, graminée dont la paille sert à faire de jolies pagnes. *Oracaoua :* c'est un arbre dont l'écorce est textile; les feuilles sont entières et lancéolées : peut-être l'*urtica argentea* de Forster? *Apeoa*, sorte d'arum très-grand, dont on mange les racines. *Aoutaraa*, fruit rouge, d'un bon goût, analogue à la prune, dont les feuilles sont coriaces, ovalaires et entières (Mirobolan?). *Moou*, graminée dont la paille est très-fine, et sert à faire des chapeaux. *Roa :* on en fait d'excellentes cordes.

la fabriquer : on pourrait, en la raffinant, atténuer ce principe. 2° Fécule d'*arrow-root*. Cette fécule est principalement utilisée par les Anglais qui en font une consommation prodigieuse, et qui l'emploient dans toutes les maladies consomptives en place de salep. 3° Racine d'*ava*. L'usage de cette racine n'est pas encore connu en France; mais on s'en sert beaucoup en Angleterre, comme remède stimulant. 4° La pêche des perles. Objet lucratif, et qui ne nécessiterait que des déboursés bien faibles, puisqu'on paye les plongeurs par échanges, et qu'il s'agit de passer dans diverses îles, indiquer le jour où l'on doit revenir prendre le fruit des pêches auxquelles les naturels se seront livrés dans l'intervalle. La nacre des huîtres a déjà par elle-même une valeur réelle. 5° L'écaille de tortue. Ce reptile ovipare, nommé *ehonou*, est tellement commun dans les îles de la Société, qu'on pourrait tirer un parti avantageux de son écaille[1]. 6° Le porc salé. On pourrait ainsi compléter ses vivres de campagne, en même temps que les barils excédants seraient avantageusement vendus au profit de l'armateur. Il faudrait apporter le sel d'Europe, et des pièces non destinées pour la campagne, en bottes. 7° On pourrait tirer quelque peu de *sucre* et de *coton*; mais ces deux articles, encore insignifiants, ne doivent pas être mis en ligne de compte. 8° Il est permis de compter l'économie qui résultera, pendant le séjour, des vivres ou provisions de bord, parfaitement remplacés par les racines et les fruits du pays, et l'avantage qu'on aurait d'obtenir les belles fécules de *taro*, d'*arrow-root*, de *pya*, etc.

Enfin il serait utile de s'occuper d'une neuvième branche, ou de la pêche des *trépangs* ou holothuries. L'espèce nommée priape marin, et qui est si recherchée en Chine et dans les îles soumises aux habitudes malaises, où on la nomme *siala*, se trouve en grande abondance sur les récifs de l'île d'O-taïti. La préparation des trépangs est peu connue en France, et cependant est peu difficile à pratiquer, puisqu'il s'agit simplement de faire dégorger les holothuries dans de l'alun en poudre ou dans de la chaux, d'en enlever l'épiderme, et de soumettre ce zoophyte ainsi écorché à une légère ébullition, puis de le dessécher sur des claies à la chaleur solaire. Lorsqu'il est bien sec, on le tasse régulièrement dans des barils.

[1] L'écaille se vend quinze piastres la livre aux Moluques.

Le *pikoul* de cette substance se vend jusqu'à 45 piastres [1].

L'île d'O-taïti n'a point de mammifères propres à son sol, autres que quelques animaux qui y ont été importés. Peut-être cependant devons-nous regarder comme y étant indigène un petit rongeur d'un gris roux, à queue presque nue, qui y est fort commun, et que les habitants nomment *ioré*. Quant aux quadrupèdes que les Européens ont cherché à y naturaliser, nous avons déjà eu occasion de les mentionner, et de dire que les chèvres seules, et surtout la variété nommée *cabri* dans les colonies, s'y étaient propagées; que les moutons n'avaient pu s'y acclimater, et que les vaches et les chevaux, importés par les missionnaires, ne l'avaient été qu'en si petit nombre et dans un si mauvais état, qu'aucun de ces animaux n'avait survécu. Il n'en est pas de même des oiseaux. Plusieurs espèces fort intéressantes sont propres au groupe des îles de la Société; et bien que le nombre n'en soit pas considérable, et que la plupart aient été décrites, leur rareté dans les collections, et le peu de renseignements que nous possédons sur leurs habitudes, nous permettront d'entrer à leur sujet dans des détails pleins d'intérêt.

Les oiseaux qui peuplent les bois sombres et frais d'O-taïti sont distribués dans des stations assez limitées, et c'est ainsi que les espèces répandues dans les terrains plats des bords de l'île ne se trouvent point sur les montagnes, et que là vivent des oiseaux qui ne descendent jamais dans la plaine. Depuis longtemps, d'ailleurs, les naturels étaient habitués à en chasser quelques-uns, remarquables par les vives couleurs de leur plumage, et c'est ce qui explique la grande diminution de plusieurs espèces autrefois très-communes, et même l'extinction totale de quelques races. Les vieillards nous parlèrent souvent d'un petit oiseau tout rouge, dont les chefs portaient les plumes arrangées comme en diadême, en petit manteau, ou même en grosses touffes passées dans les trous des oreilles; et cet oiseau, aujourd'hui complétement éteint, était sans doute l'*héorotaire* de la mer du Sud, et qu'on indique aux îles Sandwich. Il en est de même d'une grosse perruche verte, d'une belle colombe

[1] Tous les peuples de race malaise, les Chinois et les habitants du Tonquin, font un grand usage des analeptiques, et, sous ce rapport, les *trépangs*, les nids *salanganes*, produits par diverses espèces d'hirondelles, les *agal-agal*, jouissent chez ces peuples d'une réputation extraordinaire.

bleue, mentionnées par les premiers Européens qui se présentèrent sur ces bords, et dont aujourd'hui on ne peut découvrir de traces.

Plusieurs oiseaux indiqués comme de Taïti, dont ils portent même le nom dans nos species, et tel, par exemple, le *cuculus taïtensis* de Sparrman, ne se présentèrent à nos recherches que dans l'île de Borabora, et c'est en parlant de cette île que nous les mentionnerons. Mais nous devons dire cependant que toutes les îles de la Société, séparées les unes des autres par de courtes distances, habitées par la même famille humaine, soumises aux mêmes influences, ont d'une manière exclusive les mêmes productions.

Il n'est pas inutile de faire remarquer combien les auteurs européens se méprennent lorsqu'ils s'étayent de l'homme dit sauvage pour prouver combien l'absence de toute notion des sciences exactes le laisse plongé dans ce qu'on appelle une grossière barbarie. Nous sommes bien loin de partager cette manière de voir, et il ne nous paraît pas bien prouvé que le mot sauvage puisse être appliqué à aucun peuple de la mer du Sud; et, pour nous renfermer dans ce qui est relatif seulement à l'histoire naturelle, nous devons dire que chaque insulaire possède, avec une rare sagacité, les noms de toutes les productions au milieu desquelles il est né; qu'il en connaît les formes et les états divers, les propriétés médicales ou usuelles, ou bien enfin qu'elles deviennent pour lui, par suite d'idées transmises, l'objet d'un culte, dont sa raison, encore enveloppée des langes de l'enfance, ne lui permet pas de se rendre compte. Ainsi les Taïtiens, avant l'arrivée des missionnaires, estimaient singulièrement les phaétons, ou oiseaux des tropiques, qu'ils épiaient lorsqu'ils venaient nicher dans leurs montagnes escarpées, et auxquels ils arrachaient les longs brins qui rendent leur queue si remarquable; et ces longs brins rouges (le *phaeton phœnicurus* est plus rare dans la mer du Sud que le *phaeton leucurus*), servaient à former les ornements de leur grand dieu *Oro*, le Jupiter de la mythologie taïtienne; ou bien ils étaient employés au vêtement mystérieux et funéraire du *Paraai*. Mais si le phaéton, qui plane avec tant de grâces au haut des airs, que Linné regardait comme le messager du char du soleil, a paru digne aux Taïtiens de fournir la parure emblématique de leur divinité, on se

demande qui a pu les décider à offrir leurs hommages à une espèce de héron blanc, qui était sacré, et qu'on ne pouvait tuer sans encourir la colère d'Oro et celle plus redoutable de ses prêtres. Ce culte des animaux descendrait-il de quelque analogie éloignée, soit de la forme, soit des habitudes riveraines de ce héron, nommé *e-houtou,* avec celles de l'ibis, également l'objet de la vénération des anciens Égyptiens ?

Parmi les oiseaux terrestres remarquables par leur plumage comme par leurs formes gracieuses et délicates, la *perruche e-vini* (*psittacus taïtensis,* Gm.), tient sans contredit le premier rang. Elle est décrite dans Buffon d'après les notes de l'illustre Commerson, mais sous une dénomination fautive, résultat d'une erreur typographique ; car elle y est appelée *arimanon,* tandis qu'on devrait lire *ari-manou* ou *manou* (oiseau) *ari* (de cocotier). Cependant les naturels ont oublié cette épithète ; car le nom qu'ils nous donnèrent est *e-vini* ou *vini* tout court, syllabes qui, prononcées vivement, rendent assez bien le cri de cette jolie perruche. Elle se tient constamment sur les cocotiers, et ce n'est que bien rarement qu'elle les abandonne pour aller se percher sur quelques arbres voisins ; et nous remarquâmes qu'elle a la singulière habitude de se renverser fréquemment la tête en bas.

Grosse à peine comme le moineau de France, la perruche d'Otaïti a son plumage bleu d'azur ; mais la gorge, les joues, le devant du cou, sont d'un blanc pur chez les individus adultes, tandis que ces mêmes parties, chez les jeunes, sont d'un brun-noir foncé. Sur cette teinte bleue lustrée, et assez semblable à celle du lapis-lazuli que présente le plumage, tranchent les couleurs rouge de corail du bec, et aurore des pieds. La queue courte et conique de cette espèce la fait placer dans le genre psittacule, *psittacula* de Kuhl.

Mais l'*e-vini,* ainsi que beaucoup d'autres oiseaux de l'Océanie, et presque tous ceux de l'Australie, a la langue modifiée par son genre de vie, et au lieu d'être, comme chez la plupart des espèces de la grande famille des perroquets, recouverte d'un épiderme lisse, elle se termine par une sorte de couronne qui résulte d'une grande quantité de fibres longues, roides, régulièrement disposées les unes à côté des autres, et que M. de Blainville regarde comme les papilles nerveuses de l'extrémité de l'organe lingual et gustateur

énormément développées. L'*e-vini*, en effet, ainsi que tous les oiseaux qui se nourrissent d'exsudations miellées, qu'ils puisent au sein des fleurs ou dans les bourgeons de certains arbres, ne recherche que les spathes des cocos au moment où elles s'entr'ouvrent, pour y puiser un liquide sucré, abondant, qui s'en échappe à cette époque de la fleuraison. Cette perruche s'accommode cependant de fruits sucrés, et surtout de bananes, et nous en conservâmes assez longtemps en vie par ce moyen ; mais le refroidissement des régions tempérées suffit pour la faire périr aussitôt qu'elle abandonne les latitudes chaudes de la zone intertropicale.

Nous avons vu un dessin de l'*e-vini* dans les manuscrits de Commerson, qui la nomme *perruche nonnette.* Sparrman, dans le *Museum Carlsonianum*[1], en a publié une médiocre figure (Pl. XXVI) sous le nom de *psitacus cyaneus;* et la description qu'il en donne se borne à peu près à ces mots : *Corpore toto saturate et splendidè cæruleo, pedibus nigris.* Shaw, *Misc.,* t. I, Pl. VII, et Levaillant, ont encore donné des portraits de cette perruche gracieuse, que Latham a décrite dans son Synopsis, sous le nom de *otaheitan blue parraket.*

Les naturels nous indiquèrent encore une autre espèce de perruche; mais, comme nous ne l'avons pas vue, nous ne rechercherons pas si déjà elle a été observée par d'autres voyageurs. Il est possible d'ailleurs que ce soit la perruche fringillaire que nous nous procurâmes à Borabora.

Nous n'omettrons point une tourterelle que les naturels appellent *ouba*, et qui vint nous offrir encore une nouvelle variété de cette *columba kurukuru,* qui se trouve dans toutes les îles de la Malaisie et de l'Océanie, depuis les Moluques, les Philippines et les Mariannes, jusqu'aux Sandwich et aux îles de la Société, et qui, en tout lieu, semblable par l'ensemble de ses formes et les masses de couleurs de son plumage, offre partout des nuances variées qui ont déjà cent fois torturé les naturalistes systématiques, aux définitions précises desquels elle semble vouloir échapper.

La colombe *kurukuru* est le type du genre *ptilinopus* de M. Swainson, genre destiné à faire le passage des vraies colombes aux colom-

[1] *Museum Carlsonianum, in quo novas et selectas aves exhibet Andreas Sparrman.* Fasc. in-4°. Holmiæ, 1786-1787, etc.

bars. Elle est figurée n° 254 des Pl. coloriées de M. Temminck, et Pl. XXXIV et XXXV de l'Histoire des pigeons.

Le kurukuru d'Otaïti[1] a la taille un peu plus forte que la variété de Timor, dont elle se rapproche le plus. La calotte purpurine qui revêt le sommet de sa tête est d'un rose très-pâle, que circonscrit une raie assez large d'un jaune peu intense. Le cou en entier, jusqu'aux épaules, et tout le dessous du corps, sont d'un gris cendré uniforme, teinté de verdâtre plus foncé sur la poitrine. Le menton, la gorge et le devant du cou sont blanchâtres. La région anale et les couvertures inférieures de la queue sont d'un jaune vif. Le manteau, le dos, le croupion et les ailes sont d'un vert doré, avec des teintes rousses. Les rémiges sont brunes en dedans. La queue est régulièrement rectiligne; chaque rectrice est d'un vert métallique en dehors du rachis, brune en dedans, et terminée par une large raie blanchâtre bordée de brunâtre. Le bec est plombé et blanc à l'extrémité. Il est recouvert, dans l'état de vie, par deux petites caroncules orangées qui surmontent les narines. Les tarses, à moitié emplumés, sont de couleur orangée.

La colombe kurukuru n'habite que les endroits montueux et les plus sauvages de l'intérieur d'O-taïti : les habitants en recherchaient les plumes pour s'en parer.

Les cocotiers ne sont pas seulement fréquentés par la perruche *e-vini;* mais une autre espèce d'oiseau s'y tient constamment, et se nourrit de moucherons et des petits insectes que le suc miellé des bourgeons florifères y attire. C'est le martin-pêcheur sacré de Latham, dont nous avons fait le type de notre nouveau genre todiramphe (*todiramphus*, Less.)[2]. Ces todiramphes jouaient un grand rôle dans la religion des anciens naturels.

Les auteurs ont décrit sous deux noms différents un gobe-mouches, que nous avons appelé *muscicapa Pomarea* (Atlas, Pl. XVII), en l'honneur de *Pomaré*, chef des îles de la Société, et dont le gouvernement était empreint d'une sorte d'élévation. Cette espèce de gobe-mouches se trouve décrite, le mâle, sous le nom de *muscicapa nigra*, figuré Pl. XXII, *Fasc.* I, du *Museum Carlsonianum* de

1 *Columba kurukuru*, var. *taïtensis*, Less.

2 *Mémoires de la société d'histoire naturelle de Paris*, t. 3, p. 419, pl. 11 et 12.

Sparrman [1], tandis que la femelle est le type du *muscicapa lutea* de Latham [2]. Cet oiseau varie singulièrement dans son plumage, non-seulement suivant les sexes, mais encore suivant les âges. Les Taïtiens le nomment *o mamao*, et il a pour habitude de se tenir dans les buissons de *pourao* (*hibiscus tiliaceus*), où il trouve les moucherons qui forment sa nourriture et qu'attirent les larges feuilles de cette malvacée.

Une sittèle nouvelle (*sitta otatare*, N.), que les habitants connaissent sous le nom d'*otataré*, habite avec le gobe-mouches précédent; et fréquemment nous tuâmes une petite hirondelle très-voisine de l'*hirundo rustica* de France, dont elle avait la taille. Son plumage était d'un brun assez foncé, excepté le ventre qu'un gris brun colorait.

Parmi les oiseaux de rivage, nous n'eûmes occasion d'observer qu'un très-petit nombre d'espèces. Entre autres nous citerons deux petits hérons (*ardea*), sans y comprendre le *o-houtou* dont nous avons déjà parlé. La première est un petit crâbier de la taille d'un râle, à bec mi-partie de noir et de jaune, ayant le tour des yeux et des pieds de cette dernière couleur. Les plumes du cou et de l'abdomen sont brunes, et marquées au centre d'une flammette jaune; celles des parties supérieures du corps ont leurs tiges blanches, et sont d'un vert lustré sur les barbes; les couvertures alaires sont brunes et terminées par un triangle blanc. La seconde espèce est un crâbier gris, de la taille de la petite aigrette. Son bec est en partie noir et rougeâtre. La tête, le cou et le dessus du corps sont d'un brun teinté de bleuâtre. Un trait blanc naît de la mandibule inférieure et descend comme deux rubans longs d'un pouce sur les parties latérales du cou. La région abdominale et les couvertures inférieures de la queue sont d'un gris enfumé. Ce héron nous paraît évidemment nouveau, et nous proposons de le nommer *ardea jugularis*.

[1] *Muscicapa nigra*, Latham; *corpore tote nigro; rostro, capite, interscapulio pedibusque atris; habit. in insulis Societatis Oceani Pacifici.* Sparrm., pl. 23 (figure mauvaise).

[2] *Muscicapa lutea*, Lath. Cet oiseau a, suivant l'auteur anglais, cinq pouces et demi de longueur totale. La teinte de son plumage est jaune d'ocre, noirâtre sur les couvertures et les rémiges. Les rectrices sont brunes; le bec et les pieds sont plombés, et les ongles noirs. Il habite Taïti, et y est nommé, dit Latham, *o mamao pooa hoa.*

Le chevalier gris, que les habitants nomment *torea*, à bec gris et à pieds jaunes, à plumage gris cendré, foncé en dessus, et blanc varié de brun en dessous, est très-commun sur les rivages.

Nous n'observâmes qu'une fois une espèce de canard, *anas*, appelée *mora* dans l'île, et qui a la taille de notre grosse sarcelle d'Europe. Sa tête est recouverte par une calotte brune. Un trait marron passe au-dessus de l'œil, tandis qu'une bandelette noire traverse toute la région oculaire, et qu'au-dessous se dessine un deuxième trait marron. Le plumage du corps est entièrement brun; mais chaque plume est bordée de rougeâtre; un miroir vert métallique, encadré de noir, occupe le milieu des ailes.

La classe des reptiles se compose d'un très-petit nombre d'espèces, et ne présente aucun *ophidien*, ni aucun *batracien*. La tortue franche (*testudo mydas*) fréquente, en certain temps de l'année, les rivages, et les habitants qui en estiment la chair, l'élèvent dans une sorte de domesticité, en recueillant les jeunes avec précaution, et les renfermant dans des parcs clos par des murailles élevées avec des fragments de coraux, et constamment baignés par la mer : ils lui donnent le nom de *e-honou*. Les seuls autres reptiles qui s'offrirent à notre recherche sont deux *sauriens* : l'un, que les habitants nomment *emo*, est remarquable par sa très-petite taille, l'agilité de ses mouvements, son abondance dans tous les lieux exposés au soleil, et surtout par sa queue, dont la coloration est celle de l'azur le plus pur, et enfin par les cinq raies longitudinales dorées qui occupent tout le dessus du corps; l'autre est une espèce de *jecko*, que les habitants confondent avec le scinque, sous le nom commun d'*emo*. Cependant ils ont horreur de ce *jecko*, tandis que ce dernier ne leur inspire aucune aversion. Ce *jecko* sort principalement le soir et dans la nuit, et se tient dans le jour dans les troncs pourris des cocotiers, ou dans les endroits les plus frais et les plus humides de l'intérieur des cabanes. Il a environ trois pouces de longueur totale, et est nuancé de gris linéolé, n'imitant pas mal les teintes des papillons de nuit.

Les côtes de l'île d'O-taïti sont très-poissonneuses, et la plupart des espèces qui y vivent sont ornées des plus brillantes couleurs. Nous ne connaissons pas de plus beau spectacle que celui qui s'offre à la vue d'un naturaliste, lorsque, par une mer calme, il parcourt les récifs alors seulement recouverts d'un pied et demi d'eau. Au

milieu des nuances les plus vives qui décorent les saxigènes et revêtent leur masse pierreuse d'une enveloppe animalisée brillante, les poissons viennent encore embellir cette scène par leur parure éclatante d'or, d'argent, et reflétant l'éclat des pierres les plus précieuses. Notre atlas a prouvé que ce n'est point une hyperbole, et que nos peintures sont restées encore bien au-dessous de la vérité. Nous décrirons ailleurs ce phénomène pompeux, parce que la scène qui fixa notre attention à la Nouvelle-Islande renfermait toutes les circonstances les plus développées d'une magnificence dont il est très-difficile qu'un lecteur européen puisse apprécier l'exactitude et la vérité.

Pour en revenir aux poissons d'O-taïti, nous n'en citerons que quelques exemples; ainsi on y trouve des *parara* (*chætodon*) nombreux et variés, des *oïri* (*balistes*), des *eparaï* et *eoumé* (*acanthures*), des girelles, dont les couleurs sont fantastiques et les espèces nombreuses : telles sont l'*eapi*, le *pao*, le *tabeou*, l'*étaapé*, le *pareva*, le *mato*, etc., etc. Des *murænophis* variées sillonnent, par leur nager rampant, la surface des rochers, et s'enfoncent dans les trous qu'elles y rencontrent, et ne laissent dépasser que leur tête, afin de guetter plus sûrement les petits poissons et les autres animaux marins dont leur tribu vorace fait sa pâture. Mais des spares, le filou, des syngnathes, des coffres, des lutjans, des serrans, des serpes, viennent encore apporter de la variété dans l'ichtyologie très-riche de cette île; et ces poissons, dont nous avons déposé de nombreux individus au Muséum, sont d'autant plus intéressants, que plusieurs d'entre eux ont été primitivement décrits par Commerson et Forster, et qu'ils n'avaient jamais été déposés dans les collections publiques.

Pendant notre séjour à O-taïti, nous n'eûmes point occasion d'observer un grand nombre d'insectes. Nous ne vîmes que deux espèces de papillons, qui sont, il est vrai, fort communes, et que les habitants nomment *pépé*, et une grosse zygène, appelée *poureoua*. La mouche des chairs, *erao*, et les moustiques, fourmillent dans les bois et autour des cabanes, et là, comme partout ailleurs, annoncent leur présence par leur incommodité. Un truxale vert, *evivi*, se tient dans les herbes de prairies humides; et sur les rameaux des arbustes on rencontre fréquemment un grand phasme, que les Taïtiens appellent *evava*, et parfois *kivi*.

Lorsque la mer est calme et que sa surface est unie, la baie de Matavai est couverte de *vélia.* Les naturalistes ont donné à cette espèce le nom d'*océanica*, parce qu'en effet on la rencontre sur la surface entière du Grand-Océan, aussi bien aux environs des îles Sandwich que de l'île de Pâques, au milieu des archipels de Tonga, comme dans les mers de Carolines.

Les îles qui sont entourées de longs récifs, que recouvrent à peine quelques pieds d'eau, nourrissent une grande quantité de crustacés; et le nombre de ceux qu'on observe sur les rivages d'O-taïti est très-grand, malgré la consommation qu'en font les habitants, qui les recherchent avec empressement. Au premier rang nous devons citer une espèce de langouste, *oui-ou-ra-rou*, remarquable par sa belle couleur marron variée de blanchâtre, par son test hérissé de tubercules et d'épines, par ses pieds bleuâtres garnis de lignes blanches, par ses pinces hérissées de poils roux épais et touffus, par sa queue bordée d'une large ligne de points blancs, etc. En peu de temps nous recueillîmes pour nos collections un scyllare, des palémons, des ranines, des portunes, des plagusies. Les eaux douces et fraîches de la rivière de Matavai nourrissent une chevrette nommée *tataraïo,* à enveloppe hyaline, à pinces très-longues et marquées de taches d'un pourpre vif. Ses bords sont creusés d'une grande quantité de petits trous où se tient caché un ocypode, *toupa*, dont le test est d'un brun foncé avec des points verts, et dont la pince droite, beaucoup plus forte que la gauche, est colorée en rouge vermillon. Le pagure moucheté, *eoua*, figuré dans l'atlas zoologique de MM. Quoy et Gaimard, est très-commun sur les grèves sablonneuses, que recouvre constamment une certaine épaisseur d'eau salée, où il atteint une grande taille, qui lui fait choisir pour sa demeure les coquilles les plus volumineuses, et principalement les tritons. Le genre cancer, proprement dit, compte de nombreuses espèces : le *papa* est de grande taille et de rouge vineux; sont test est marqué de onze taches rondes, d'un rouge foncé ; son corps, complétement glabre, est jaune en dessous. Le *titi-éréti* est rouge de brique et très-velu ; le *titi-aoouarou* est ocellé de points blancs; le *aatea* est d'un violet foncé et couvert de tubercules ; enfin un grapse peint très-commun est nommé *totoé*, etc., etc.

Si déjà dans les animaux que nous venons d'indiquer on en a

reconnu plusieurs qui soient propres aux mers indiennes, on verra que la plupart des mollusques que nous allons mentionner se trouvent à peu près vivre indifféremment sous toute la zone équatoriale, et aussi bien dans l'Océan Atlantique que dans le Pacifique. De toutes les coquilles, la plus commune est sans contredit le *poréo*, ou la porcelaine tigre (*cypræa tigris*). Mais on peut encore s'y procurer un grand nombre d'espèces, qui sont : la porcelaine géographique, le *poupou taratara* (chicorée rameuse), le ptérocère scorpion, le *pououpouou* (casque), le triton trompette, coquille qui mérite d'autant mieux son nom, qu'elle sert chez tous les insulaires de la mer du Sud de signal pour courir aux armes ou pour se rendre à quelques cérémonies religieuses; les volutes, les mitres, les harpes, le poupou (*vis tigre*), les rouleaux, les cônes, les rhomdes, nommés *poupou ari*, les cylindres, les trochus, les tonnes, le cadran, le bronte cuiller, etc., etc. : voilà pour les univalves.

Parmi les mollusques testacés bivalves on doit citer en première ligne l'aronde aux perles (*mitylus margaritiferus*), que les habitants nomment *tirana*. Cette précieuse coquille n'est point très-commune sur les côtes d'O-taïti; mais en revanche elle forme des bancs épais au milieu des îles basses de l'Archipel Dangereux. Les naturels se servaient depuis longtemps des perles comme objet de parure, et étaient, ainsi que les habitants de Ceylan, dans l'habitude de plonger pour aller les chercher au fond de l'eau. Des spéculateurs européens ont profité de l'industrie des O-taïtiens pour la faire tourner à l'avantage de leur commerce.

La tridacne, nommée *paoua*, est communément enchâssée dans les récifs de coraux, et, bien que sa chair soit dure et très-coriace, elle fournit aux naturels un aliment qui leur plaît.

A l'indication de ces deux coquilles bivalves nous joindrons seulement celle de quelques moules, de la pinne marine, de plusieurs vénéricardes et corbules.

De toutes les coquilles terrestres, la plus commune est celle que les habitants nomment *ooa*, que l'on trouve sur le sommet des montagnes et dans les aisselles des feuilles du vaquois. Ce petit bulime, couleur de chair, est le *partula otaheitana*. L'*ehii* des Taïtiens est la nérite couronne qu'on rencontre dans toutes les petites rivières de l'île, avec une ancyle.

Nous observâmes trois espèces d'astéries : l'*eouata* est l'*asterias discoïdea* des auteurs; la *bamataï* est à cinq rayons très-allongés et étroits. Nous ne trouvâmes qu'une ophiure.

Le *vétoué* est l'oursin à baguettes, que les naturels mangent; il est très-commun, ainsi que l'*echinus atratus*. Deux autres espèces plus petites ne sont pas rares sur la côte : la première, *ina*, a des baguettes rondes, petites, acidulées, blanches au sommet et violettes à la base; tandis que la deuxième est hérissée de baguettes pointues, effilées et entièrement noires.

Diverses espèces d'holothuries, de méduses, de béroés et de madrépores, etc., doivent être ajoutées à cette esquisse rapide de la Faune d'O-taïti.

CHAPITRE X.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LES O-TAITIENS [1].

> La philosophie a tort de ne pas descendre plus avant dans l'homme physique, c'est là que l'homme moral est caché. L'homme extérieur n'est que la saillie de l'homme intérieur.
>
> (Duratt, Lettre 33.)

Les naturels de l'île d'O-taïti sont devenus célèbres en France par les récits pleins de charmes et de naïveté que Bougainville a publiés sur leurs mœurs et sur leurs habitudes, et seront ici l'objet d'un aperçu sommaire. Notre opinion ne coïncidera pas toujours

[1] Cet article, qui a paru en 1828, a été mis fréquemment à contribution, concurremment avec mes études sur les autres peuples de la mer du Sud, dans des ouvrages récents, sans être cité; nous avons conservé sa rédaction première, parce qu'elle concorde avec un ouvrage estimable publié en 1837, presque exclusivement sur O-taïti, par M. Mœrenbout.

Le silence gardé sur quelques-uns de mes mémoires par les écrivains qui s'en sont emparés, me force à citer une opinion émise à leur sujet par un géographe étranger, justement célèbre. M. Balbi a dit (page 1233) dans sa géographie : « Notre » franchise nous impose le devoir de lui signaler surtout deux ouvrages classi- » ques, *que quelques littérateurs exploitent depuis quelque temps*, en y puisant » à peu de frais une vaste érudition qui ne leur appartient pas, et auxquels nous » nous faisons un devoir et un plaisir d'avouer les nombreux emprunts que nous » leur avons faits. Ces ouvrages sont : *The history of Indian archipelago*, par » M. Crawfurd, et l'*Histoire naturelle de l'homme*, par M. Lesson. »

Je pourrais citer tel autre auteur qui a donné sous son nom des pages entières de moi, sans même changer la ponctuation, de sorte qu'il se peut que je passe dans certains esprits pour plagiaire de mes propres écrits, dispersés çà et là dans des recueils du temps.

avec celle qui est assez généralement répandue; mais on voudra bien se rappeler que cette notice historique a été tracée sur les lieux, et que, par conséquent, il ne nous est plus permis de rien changer à notre premier sentiment.

Les O-taïtiens sont le type de notre rameau océanien, bien qu'on ait pensé que le peuple et les chefs n'appartenaient point à la même race : mais cette distinction des *tiaous* ou *tiracas* (les chefs) avec les *toutous* (bas peuple), ne repose que sur des indications vagues et superficielles; car si la plupart des *tiaous* diffèrent des autres insulaires par une taille plus avantageuse, par une teinte de peau plus claire, cela tient à ce qu'ils sont mieux nourris et moins exposés à l'influence du soleil : d'ailleurs on observe dans la caste privilégiée quelques hommes contrefaits et très-basanés. Tous les Taïtiens, sans presque aucune exception, sont bien faits : leurs membres ont des proportions gracieuses, mais en même temps robustes en apparence; et partout les saillies musculaires sont enveloppées par un tissu cellulaire épais qui arrondit ce que les muscles ont de trop saillant. Nous mesurâmes deux des plus beaux hommes du district de Matavai, nommés Faeta et Upaparu : leur taille était de cinq pieds huit pouces et quelques lignes, et il n'est pas rare de rencontrer des insulaires qui aient cette stature; cependant les dimensions les plus ordinaires du reste des habitants sont, terme moyen, de cinq pieds trois à cinq pouces.

La physionomie des O-taïtiens est généralement empreinte d'une grande douceur et d'une apparence de bonhomie. Leur tête serait européenne sans l'épatement des narines et la grosseur trop forte des lèvres. Leurs cheveux sont noirs et rudes. La teinte de la peau est d'un jaune rouge très-peu foncé, ou celle que l'on connaît vulgairement sous le nom de couleur de cuivre clair. Cette coloration varie toutefois d'intensité, et c'est ainsi que beaucoup de naturels des deux sexes n'ont que ce brun qui distingue les peuples du midi de l'Europe. La surface de la peau est très-lisse et douce au toucher; mais il s'en exhale une odeur très-forte et très-tenace; qui est due en grande partie aux frictions d'huile de coco dont elle est sans cesse lubréfiée, et cette odeur persiste malgré les bains journaliers dont ils font usage. Hommes et femmes portent les cheveux coupés assez ras; ni les uns ni les autres ne s'épilent; mais les premiers s'arrachent la barbe, et ne laissent croître que les mous-

taches, qu'ils taillent de manière à former un léger rebord sur la lèvre supérieure. Les membres sont nettement dessinés, et les jambes, d'après nos idées sur la beauté, sont remarquables par leurs belles proportions. Tout le système musculaire est largement développé; mais, comme il n'a jamais été façonné pour un exercice de force, il en résulte la mollesse et l'inertie qui sont propres aux Taïtiens. Leur démarche, en effet, est chancelante et comme mal assurée, et, s'ils agissent, c'est d'abord avec vigueur, mais bientôt leurs efforts sont épuisés. Comment en serait-il autrement sur un sol où les produits alimentaires furent jetés en abondance, et où, pour les obtenir, il ne faut employer aucun travail ni aucun effort? De cette heureuse position, de cette fécondité de la nature, il en est résulté pour les O-taïtiens ces mœurs molles et efféminées, cette enfance dans les idées qui les distinguent. C'est à cause de cela que les habitants de Borabora, moins favorisés, s'adonnèrent à la piraterie, et leur firent souvent la guerre avec succès. C'est par la même raison qu'ils ont adopté sans obstacle les nouvelles maximes qui leur furent portées par les missionnaires anglais, maximes qu'ont repoussées tous les autres peuples de la même race, dont l'âme est plus fortement trempée.

On a longuement discuté anciennement sur ce que les Américains ne présentèrent point aux premiers observateurs un système pileux aussi épais que celui de beaucoup d'autres peuples : la question est aujourd'hui bien résolue; mais, pour ne parler que des O-taïtiens, cette partie accessoire de l'organisme est très-abondamment fournie. Légers à la course, ces naturels sont habitués dès l'enfance à gravir la cime des plus hauts cocotiers et les arêtes des rochers les plus escarpés. Ils savent lancer les pierres avec la plus grande adresse, et leur coup d'œil est si juste, qu'ils frappent le plus souvent le but qu'ils se proposent d'atteindre. Dressés dès la plus tendre jeunesse à la natation, les O-taïtiens, dans l'adolescence, se plaisent à évoluer au milieu des récifs; ils exécutent de très-longs trajets sans éprouver de fatigue. Leurs sens, habitués à des observations tout instinctives, leur font avoir la conscience d'un oiseau caché dans le feuillage d'un arbre éloigné, ou d'un petit lézard qui bruisse au loin sous une pierre, lorsqu'un Européen essaie en vain de voir ou d'entendre ces animaux. Mais cette faculté, du reste, ne leur est point exclusive; on sait qu'elle appartient à tous les peuples

isolés ou disséminés sur la surface de la terre, qui en font un usage journalier.

Dès leur bas âge, les petits Taïtiens sont familiarisés avec les intempéries des saisons. Nous en avons vu qui restaient hors des cabanes et dans un état de nudité parfait, bien que la pluie tombât par torrents. D'ailleurs, ces enfants de la nature peuvent se développer en paix; lutter contre les vagues au milieu des brisans, grimper sur les arbres, et parcourir sans cesse les bois, forment leur première éducation, et, d'après cela, il n'est pas étonnant que les membres acquièrent cette aisance dans les mouvements, qui est si opposée à la roideur et à l'immobilité d'un Européen.

Les femmes d'O-taïti, ces prêtresses de Vénus, dont les attraits séducteurs sont peints avec tant de charmes dans Bougainville, Wallis et Cook, sont généralement très-laides de figure. Ce n'est pas, nous le savons, l'opinion reçue en Europe; et les tableaux gracieux et fantastiques qu'on a faits de leurs traits se trouvent en quelque sorte présents à la mémoire pour infirmer notre jugement. Mais nous avons vu la plus grande partie du beau sexe taïtien, et nous pouvons affirmer sans crainte que, dans toute l'île, à peine trouverait-on une trentaine de figures passables, d'après nos idées sur la beauté, ou en citerait-on une dizaine qui aient une physionomie attrayante, et encore faudrait-il les chercher parmi celles qui sont à l'aurore de la vie; car la maternité et les travaux du ménage les flétrissent de bonne heure. Toutes les femmes âgées sont dégoûtantes par une flaccidité générale, qui est d'autant plus grande qu'elle succède ordinairement à un embonpoint considérable. Les premiers navigateurs, en abordant dans cette île si belle par la pompe de sa végétation et la douceur de sa température, ont-ils été séduits par les plaisirs sensuels dont on les enivra après de longues privations, ou bien la beauté du sang s'est-elle altérée à la suite des maladies vénériennes, ainsi que le pensent les missionnaires? Tout porte à croire que la première idée est la plus probable : la vie des gens de mer s'écoule au milieu de rudes vicissitudes, de privations de toutes sortes, et, dans les courts moments où ils peuvent satisfaire leurs goûts, ils s'y livrent avec un entier abandon. On conçoit facilement alors comment leur imagination dote de tous les avantages réunis le sol qui leur offre de faciles plaisirs, et l'éducation même ne garantit pas de ces prestiges, puisque nous voyons des hommes

graves partager le même sentiment. Le Camoëns, entre autres, n'a-t-il pas consacré un chant à peindre les voluptés que Gama et ses compagnons goûtèrent dans une île fortunée? Bougainville, Wallis, Cook, Blight, ont rivalisé, dans leurs relations, en peintures un peu vives et à la manière de l'Albane, lorsqu'ils tracent les contours gracieux, la tournure agaçante, les yeux langoureux des O-taïtiennes, qui, au dire de ces navigateurs, auraient pu soutenir la comparaison avec les Françaises, dont le front n'est bruni que de cette demi-teinte qui ne messied point au visage des Andalousiennes. Si ce tableau ne concernait qu'un petit nombre de jeunes filles, nous serions les premiers à en reconnaître la vérité; mais le sexe féminin, quoique doté assez universellement de certains traits dont s'enorgueillissent les Européennes, est tellement défavorisé sous d'autres rapports, qu'un observateur judicieux ne peut se dispenser de détruire les préventions fautives généralement répandues. Les O-taïtiennes, avant le mariage, présentent cet embonpoint raisonnable qui prête de la grâce au corps, en arrondit les contours, et est le signe le plus infaillible d'une santé robuste; elles ont la jambe forte et bien proportionnée, les mains très-petites; l'élargissement singulier des traits de la face tient peut-être à l'usage qu'ont les mères de comprimer, dès l'âge le plus tendre, la tête de leurs enfants, de manière qu'il en résulte l'agrandissement de la bouche, l'aplatissement des ailes du nez et la saillie des pommettes; de sorte que le nez, qui est assez généralement volumineux, et les lèvres fort grosses, ne concourent point, comme on peut le penser, à l'embellissement du jeu de la physionomie; mais les avantages dont la nature libérale les a dotées ne sont point à dédaigner. Elles ont, ainsi que les hommes, les dents du plus bel émail et parfaitement rangées; leur œil est plein de vivacité et de feu; il est bien fendu, placé à fleur de tête, recouvert par de longs cils effilés et abrité par un large sourcil noir; leur chevelure est de cette dernière couleur; et le luisant qu'elle affecte est dû à l'usage de coco ou *monoï*, dont elle est généralement enduite; leur sein offre avec assez de régularité une demi-sphère, dont la fermeté soulève la toile qui le recouvre si imparfaitement; mais le bouton de rose, que la libérale nature plaça sur l'orbe d'albâtre de la femme issue de race caucasique, n'a plus cet incarnat et cette fraîcheur; c'est une sorte de mûre noire, longue, grosse comme le bout du doigt, entourée d'une auréole

couverte de papilles saillantes, et colorée en brun foncé : tels sont les avantages physiques de l'O-taïtienne la plus favorisée. La coloration de la peau des femmes est, ainsi que celle des hommes, d'un cuivre clair. Quelques-unes cependant sont remarquables par une très-grande blancheur, et les épouses des chefs surtout, qui ne sont point soumises à des travaux rudes ni à l'action du soleil, ont une teinte beaucoup moins foncée que celle des Provençales. Mais les jouissances précoces, le mariage et l'allaitement, ont bientôt détruit les avantages que nous venons de signaler. Vers dix ans, les filles sont nubiles, et de très-bonne heure elles sont mères, et très-fécondes. Le plus grand service que les missionnaires européens aient rendu à ces peuples, est de les avoir portés à abolir l'affreuse coutume de sacrifier leurs enfants; le grand nombre de ceux-ci promet à la population d'O-taïti un accroissement d'autant plus nécessaire, qu'elle avait été diminuée par des guerres, des maladies et des sacrifices humains. Les mères regardent comme le plus sacré de leurs devoirs de nourrir leur progéniture; elles ne s'en dispensent que dans des cas très-rares; et les épouses des chefs, qui jouissent, là comme ailleurs, d'une prérogative que ne partage point le vulgaire, peuvent seules se dispenser de ce pieux devoir. Les femmes s'entr'aident dans les douleurs de l'enfantement; la plus proche voisine sert d'accoucheuse et coupe le cordon ombilical avec la valve tranchante d'une huître. Aussitôt que le nouveau-né a vu le jour, on le plonge dans un bain d'eau fraîche; la mère l'allaite pendant longtemps, et nous avons vu des enfants âgés de trois ou quatre ans courir après le sein maternel. Une observation dont nous nous sommes difficilement rendu compte, est le petit nombre de vieillards qu'on remarque parmi les O-taïtiens. On ne rencontre en effet que très-peu d'individus auxquels on puisse par diverses supputations donner soixante-dix ans au plus. Aujourd'hui les missionnaires anglais tiennent des registres exacts des mutations civiles, et cette question sera un jour complétement résolue.

Plus les hommes sont restreints dans la sphère de leurs idées, plus ils sont près de ce qu'on appelle état de nature, plus leurs liens de famille ont de force; les O-taïtiens, en effet, ont la plus vive tendresse pour leurs enfants; ils leur parlent avec douceur, ne les frappent jamais, et ne goûtent rien d'agréable sans leur en

offrir. Ces bons sentiments n'ont pu être détruits que par la force tyrannique des superstitions religieuses, et tel père qui chérissait tendrement son fils, le voyait sacrifier sans regret à la demande et sur les autels du redoutable dieu *Oro*.

D'où peut provenir ce grand nombre de bossus qu'on rencontre de toutes parts à Borabora, à Taïti, et dans toutes les îles de la Société? Comme ceux d'Europe, ils sont spirituels, gais, et portés à la satire. Les missionnaires attribuent cette dégénérescence aux funestes effets des maladies syphilitiques; mais nous ne partageons pas une opinion qu'ils ont sans doute adoptée comme un thème de déclamation contre les navigateurs.

Ces bossus sont alertes, et plus d'une fois nous avons été étonnés de les voir gravir avec aisance jusqu'au sommet des plus hauts cocotiers.

Les travaux qui appartiennent à l'un ou l'autre sexe sont ainsi répartis : les femmes fabriquent les étoffes, tissent les nattes et les chapeaux de paille; elles sont là, comme ailleurs, les gardiennes des maisons. Les hommes élèvent les cabanes, creusent les pirogues, plantent les arbres, en cueillent les fruits, et cuisent les provisions dans les fours souterrains. Seuls, ils vont à la pêche, ou parcourent les récifs pour y recueillir les mollusques dont ils se nourrissent.

Paresseux par essence, les Taïtiens trouvent dans le sommeil ou le repos le souverain bonheur; ils se couchent généralement dès le crépuscule. Depuis l'arrivée des Européens, cependant, quelques familles ont pris l'habitude des courtes veillées; et le père ou le grand-père, éclairé par la flamme vacillante que jette une mèche imbibée d'huile de coco et renfermée dans la coque de la noix, raconte à ses enfants des aventures de pêche, ou les instruit de l'histoire d'O-taïti ou des mystères de leur religion. Le narrateur, dans ses récits, accommode ses gestes, les inflexions de sa voix au sujet dont il s'occupe. Tous les membres de la famille couchent le plus ordinairement pêle-mêle dans une même pièce, sur des nattes jetées sur le sol. Nous avons fréquemment vu de jeunes époux couchés sur la même natte que leurs pères et mères, frères et sœurs. Les chefs seuls couchent sur des nattes tendues sur des châssis, et des étoffes d'écorce d'arbre à pain sont suspendues alentour en forme de draperie. Ils ont aussi l'usage de la sieste,

et tous les insulaires dorment habituellement depuis midi jusqu'à trois heures.

Les O-taïtiens font trois repas principaux : nous disons principaux, car ils mangent presque à toutes les heures du jour. Cependant les repas de famille se font le matin de très-bonne heure, vers midi à peu près, et le soir au coucher du soleil ; mais il est bien rare de rencontrer un naturel sans qu'il ait dans la main un morceau de fruit à pain cuit sous la cendre, ou une noix fraîche de coco, dont ils aiment passionnément le lait émulsif.

Leur cuisine est simple, et la nature a pourvu d'une manière libérale aux substances alimentaires et aux fécules, que nulle part on ne rencontre en si grande abondance. Pendant sept à huit mois, les arbres à pain ou *maïore* donnent leurs fruits ; pendant le reste de l'année, ils ont ou des *cocos* ou des *taros*, des ignames ou des racines de *tévé* (*tacca pinnatifida* Linnæus). Ils ont aussi le soin de faire des préparations destinées à varier leur nourriture ou à servir dans des temps de disette : ainsi ils retirent des fécules très-pures et très-belles des racines d'*arrow-root* et de *taro* ; ils font du *saïpaï*, sorte de pouding composée de chair de fruit à pain et de coco, qu'ils nomment *poe-taro*, lorsqu'on y ajoute des feuilles d'*arum*, et *poe-pya*, lorsque c'est du jus de coco et de la racine de *pya* râpée. Mais de toutes ces préparations la meilleure sans contredit est la confiture, qu'ils appellent *popoe-fayi*, et qui est un mélange de fruits à pain cuits avec des bananes de montagnes.

D'après les idées nouvelles que leur ont transmises les missionnaires, les Taïtiens sont dans l'usage de n'allumer leurs fours souterrains que les samedis ou la veille des grandes fêtes ; et les aliments qu'ils y font cuire servent pour toute la semaine : lorsque les provisions viennent à manquer, ils se bornent à rassembler devant leur porte quelques charbons, sur lesquels ils grillent des fruits à pain ou des racines. Quoiqu'on ait décrit bien au long des fours dont se servent surtout les insulaires de l'archipel de la Société, cette méthode est si avantageuse pour donner un goût exquis aux mets qui y sont soumis, elle est si simple, mais en même temps si remarquable, que nous ne pouvons nous dispenser d'en parler, au moins brièvement. A quelques pas de leurs cabanes, les habitants creusent un trou circulaire assez vaste, mais peu profond, dont ils garnissent le fond avec des pierres (des morceaux

de trachytes); puis ils allument un grand feu sur lequel ils placent une couche de terre pour empêcher que la chaleur ne s'évapore. Lorsque le degré de caloricité est assez élevé, ils découvrent le four, et ils mettent au fond, sur un lit de pierres échauffées, recouvertes de feuilles de bananiers, un cochon, dont le ventre est rempli de pierres chaudes : on fait un lit de ces dernières pardessus, et on renouvelle le feu par le moyen d'enveloppes filamenteuses ou brou de cocos très-sec. En dessus ils forment des soupiraux, par où s'écoule la fumée en colonnes épaisses. Souvent ils placent en deuxième plan divers rangs de fruits à pain ou *maïore*. L'ensemble du four est ensuite recouvert, et le feu entretenu environ une demi-journée. Lorsque la cuisson approche de son terme, on enveloppe le four entier d'une couche épaisse de terre, et la chaleur se concentre et donne le dernier degré de cuisson. Les pierres du pays, très-poreuses, d'après leur origine volcanique, sont très-propres à propager la chaleur. C'est au moment de servir, dans les repas d'étiquette donnés par les rois, qu'on découvre le four; et les fruits à pain qu'on en retire, et les viandes rôties, conservent un parfum délicieux et une succulence qu'on chercherait en vain dans celles préparées par les procédés européens.

Les aliments usuels consistent donc en viandes, en fruits et en racines. La chair qu'ils estiment le plus est celle du cochon, qu'ils appellent *poua;* mais tous les habitants ne peuvent en goûter que rarement. Ils aimaient autrefois les chiens (*ouri*); ils élèvent des poules (*mœna*), ramassent les œufs dans les broussailles, et n'en font aucun usage. Ils aiment passionnément le poisson, qu'ils mangent presque constamment cru, et consomment beaucoup de coquillages, d'holothuries, d'aplysies, que la mer jette à la côte, ainsi que de gros crustacés.

Mais la base réelle de leur existence est le fruit qu'ils appellent *maïore*, que l'utile arbre à pain produit. Avec le coco, la Providence divine a assuré à ces peuples une vie exempte de besoins, ou pour laquelle ils ne sont pas forcés de conquérir avec peine les premiers aliments.

Le *rima*, ou fruit à pain, se mange cuit : l'arbre produit pendant une partie de l'année des fruits verts, qu'on recueille au fur et à mesure qu'on en a besoin; mais en janvier, février, novembre et décembre, il cesse de produire. On a alors eu le soin de con-

vertir sa pâte en une sorte de conserve aigrelette, qui dure cet espace de temps, et qu'on mange conjointement avec les bananes séchées au soleil et pressées par de fortes ligatures appelées *piri*, et qui ressemblent entièrement à des carottes de tabac. Les Anglais estiment beaucoup cette dernière préparation, dont les marins font usage comme un excellent antiscorbutique. Avec le *rima* frais ils fabriquent une friandise en triturant sa pâte unie à celle des bananes cuites ; ils étendent aussi sa fécule, qu'ils font fermenter un instant, pour faire une boisson instantanée qui a une saveur aigrelette, une consistance épaisse, et une couleur blanchâtre, qu'on nomme *popoe*.

Le cocotier paraît avoir été créé pour être utile dans toutes ses parties : aussi les Taïtiens vénéraient-ils ce brillant palmier. Ses noix, encore fraîches, servent de préférence pour leur nourriture et leur boisson. Ils appellent le palmier *ari*, et *totomoude* le fruit : dans cet état ils aiment avec délices le lait butyreux contenu dans son intérieur ; ils mangent la chair molle qui tapisse les parois de la noix, en la râclant avec les doigts ou quelquefois avec un fragment de la coque, et la dévorent en un clin d'œil. Les jeunes cocos, non développés ou encore en bourgeons dans la spathe, sont une friandise recherchée, qu'ils appellent *eouto*.

Les cocos parvenus à parfaite maturité sont conservés pour la fabrication de l'huile. Mais les naturels vont dans les bois recueillir ceux qui sont germés, et ils mangent l'intérieur, qui est spongieux, avec une grande sensualité, tandis qu'ils rejettent la chair qui reste encore autour de la noix, comme trop dure et seulement propre à fournir de l'huile.

Enfin, avec l'amande ou la chair de l'*ari*, ils forment, en la broyant et la soumettant au lavage, de grosses boules qu'ils dessèchent afin de les conserver, et qui servent à fabriquer d'autres mets.

Les bananes sont également un article important de consommation ; elles sont mangées crues à l'état frais, ou bien cuites et mélangées avec du *maïore* ou fruit à pain. On en fait des conserves nommées *pire*, en les pressant fortement les unes contre les autres, et les séchant au soleil après les avoir coupées par lanières. Dans cet état elles prennent une saveur sucrée, et sont excellentes. Nous en avons souvent mangé avec le plus grand plaisir. Elles peuvent, ainsi ficelées et préparées, se conserver longtemps.

Le *taro* rôti fait partie intégrante des matières alimentaires. On en retire une très-belle fécule par le lavage; mais la plus estimée s'obtient des racines d'une espèce de *maranta*, appelée *tii* [1], qui donne ce que les Anglais appellent *arrow-root*, et sur laquelle les missionnaires ont imposé un tribut. Cette matière est très-blanche, très-gommeuse et très-employée pour les maladies consomptives et les dyssenteries chroniques. Par elle-même, d'ailleurs, elle ne jouit d'aucune propriété spéciale autre que celle dévolue aux fécules de pomme de terre, de blé, etc. Ils emploient encore dans le même but les tubercules radiculaires que produit le *tacca pinnatifida*, qu'ils appellent *tévé*, tandis qu'ils donnent à la racine le nom de *pya*. Les ignames fournissent leurs racines douces et sucrées par tronçons volumineux longs de plus d'un pied, et recouverts d'un épiderme rougeâtre qu'ils nomment *eoui*. Ils utilisent encore diverses plantes sauvages éminemment nutritives, et ils ont en quantité une sorte de courge. Ils ne font que sucer la canne à sucre, dont ils rejettent la portion ligneuse. Ils ont d'ailleurs pour fruits l'orange, le citron, la papaye, qu'on leur a portés; mais au premier rang on doit mettre le *vy*, fruit du *spondias dulcis*, dont la saveur déplaît d'abord, à cause d'un goût résineux qui domine dans l'épiderme, mais qui disparaît, lorsqu'on enlève la peau, pour faire place au goût exquis et sans mélange de la chair. Ce fruit, dont il se fait une grande consommation, est aqueux, et fond sur les lèvres lorsqu'il est mûr; mais, à ce point, il ne peut se conserver. On le cueille lorsqu'il est encore vert, pour le transporter à bord des navires et le faire mûrir en mer.

La boisson ordinaire des O-taïtiens est l'eau pure. Ils buvaient, avant l'arrivée des missionnaires, une liqueur spiritueuse très-enivrante, appelée *ava*, obtenue de la macération dans l'eau, pendant deux ou trois jours, de la racine du *piper methysticum*. Cette liqueur occasionne un sommeil profond, puis des transpirations abondantes, et, par suite, des ivresses furieuses. Ils s'en servent encore aujourd'hui, mais principalement comme remède. C'est par analogie avec l'*ava*, quant aux effets, qu'ils ont nommé *ava-ava* cette plante nauséabonde, dont ils ne font pas usage, ou du moins fort peu, connue dans l'univers sous le nom de *tabac*.

[1] On retirait du *tii*, par la fermentation de la racine râpée dans l'eau, une sorte de rhum très-fort.

Le goût des O-taïtiens pour les vêtements d'Europe est effréné. Il semble que, sous l'habit d'un homme éminemment civilisé, ils doivent acquérir le mérite qui le distingue, et s'attirer la considération qu'on lui porte. Telles sont du moins leurs idées à ce sujet. Aussi les voit-on chercher par tous les moyens imaginables à obtenir des habits, des chapeaux, des cravates de soie, et particulièrement des chemises. Ils n'en sont pas encore au point de porter des culottes et des souliers. Le petit nombre des navires qui y relâchent, proportionnellement à la masse de la population, ne peut assez fournir de nos tissus pour vêtir la plupart des naturels; ils ont donc été forcés de conserver leurs anciennes étoffes faites avec l'écorce des arbres, de s'habiller en mêlant fréquemment les vêtements européens et taïtiens.

Le costume journalier est assez simple pour le commun du peuple : il se compose chez les hommes d'un morceau d'étoffe servant de pagne, et s'ajoute sur le *maro*. Quelquefois ils jettent sur les épaules une pièce légère, trouée au milieu pour le passage de la tête. La pagne sert à recevoir divers petits objets. Les jeunes garçons, jusqu'à l'âge de quatorze à quinze ans, sont complétement nus, hormis l'étroit *maro* qui recouvre les parties génitales. C'est habituellement une bride étroite qui ceint les reins, et dont un pli enveloppe les testicules et retombe sur le pubis; un autre bout passe sur le périnée et l'assujettit. Les chefs ont des *maro* faits avec des écorces très-molles et tissées à la manière des nattes fines : ils sont longs de plusieurs aunes, et larges de trois pouces. Les jeunes gens portent souvent un réseau de vieux filets sur la tête, et ont les oreilles percées pour recevoir des fleurs.

Dans les jours de cérémonie, les chefs portent une longue pièce d'étoffe ouverte au centre, appelée *tipouta*, retenue sur les épaules par la tête, semblable au *poncho* des Araucans, et retombant jusqu'aux chevilles, à la manière des chasubles de nos prêtres. Sa couleur est blanche : mais les bords et surtout les angles sont ornés de feuillages imprimés, et vivement colorés en rouge par le suc rutilant du *maki*. Une autre pièce d'étoffe ceint le corps; sa finesse est plus grande que celle de la précédente : elle forme plusieurs tours sur les reins, et ses couleurs varient du brun au jaune serin. Les naturels savent tresser la paille, et ils s'en font des sortes de chapeaux. Ils remplacent quelquefois cette coiffure par un turban de toile.

Les chefs aiment à se vêtir à l'européenne, et dans leur plus grand négligé ils portent aujourd'hui un chapeau de paille, une chemise et une natte très-fine, très-moelleuse, d'une couleur vive, qui enveloppe négligemment le corps.

Le costume des femmes est le même pour tous les âges, lorsqu'il consiste en habits du pays, mais il diffère, là comme ailleurs, suivant le rang ou la fortune de celle qui est empaquetée dans des robes venues des manufactures d'Angleterre. Ce n'est que par échanges, de cochons entre autres, qu'elles obtiennent les indiennes et les rubans qui les défigurent aujourd'hui. Ce qui est commun à toutes, ce sont les petits chapeaux de paille dont elles couvrent leur tête, et qu'elles font elles-mêmes avec les jeunes écorces macérées du *pourao*, ou les chaumes d'une graminée nommée *moou*. Ceux-ci, beaucoup plus rares, sont satinés, brillants et ont tout l'éclat des chapeaux de paille de riz ou d'Italie. Deux grandes pièces d'étoffe drapées avec art composent tout leur habillement : la première, d'une blancheur éblouissante, ceint les reins, et enveloppe tout le haut du corps; les deux extrémités sont jointes l'une avec l'autre et engagées sous un pli qui les retient pour retomber avec grâce. Un long manteau couvre les épaules; sa couleur est également blanche. Les deux bouts s'attachent au-dessus des épaules, retombent sur les bras, qu'ils laissent libres, tandis que le reste de l'étoffe fait plusieurs circonvolutions autour des reins, et remonte voiler à demi le sein, plutôt pour la forme que par principe de pudeur. Cette espèce de tunique extérieure ne se porte que les jours de cérémonie; dans leur intérieur, elles sont à demi nues. Pour la pluie, cette longue robe antique est faite avec une étoffe plus épaisse, brune ou marron en dehors, enduite d'une gomme qui la rend imperméable à l'eau. Les jeunes filles, et les plus coquettes surtout, ont sur les épaules, et sans autre voile, une sorte de petit fichu étroit, très-blanc, et travaillé en losanges à jour. Toutes les femmes indistinctement vont nu-pieds. La portion la plus brillante de leurs atours est sans contredit le goût qu'elles ont pour les guirlandes de fleurs : celles-ci sont de plusieurs espèces; mais généralement elles préfèrent à l'éclat des corolles les tiges fanées mais odorantes du basilic, par exemple. Cette plante, qu'on a introduite à Taïti, croît partout maintenant, et les femmes portent de gros paquets de ses tiges fanées sur la tête. C'est ordinai-

rement la fleur de l'*hibiscus* rose de Chine, qu'elles entrelacent pour former sur leur front un large faisceau, d'autant plus remarquable, que cette fleur possède l'éclat le plus vif du vermillon uni au carmin : quelques jeunes gens s'en font aussi des couronnes. Une autre fleur chérie des femmes est le *gardenia*, dont l'odeur est très-pénétrante; elles traversent les lobes de leurs oreilles des longs tubes de ses corolles virginales qui se fanent bientôt. Quelques-unes portent des perles fines enfilées, en place de pendants d'oreilles, mais seulement d'un seul côté. Cette coutume de se placer des fleurs dans les oreilles est d'autant plus remarquable, qu'on la trouve aujourd'hui chez presque tous les peuples malais des îles de la Sonde ou des Moluques. Aussi à Taïti les femmes se font souvent des fleurs factices qu'elles placent au même lieu. Ce sont des feuilles odorantes, des fleurs auxquelles elles accordent un sens ou quelques propriétés, qu'elles attachent sur un petit baton, et quelles conservent longtemps ensuite. Peut-être cet usage est-il propre aux filles; peut-être que ce sont des dons d'amour, ce que nous ignorons. Elles parfument leurs vêtements avec les noix de tourmanou (*calophyllum inophyllum*).

Les femmes ont généralement, pour garantir leur figure de la trop vive action du soleil, une visière faite avec les folioles du cocotier, et qu'elles appellent *niao* : cette coutume est aussi suivie par quelques hommes et surtout par les jeunes gens.

La fabrication des étoffes est l'occupation principale du sexe féminin, et, quoique fréquemment décrite, elle mérite de fixer l'attention. On aurait de la peine à croire en effet qu'avec des moyens si imparfaits et en même temps si simples, ces peuples aient pu se façonner des vêtements aussi ingénieux et si commodes, en se servant d'écorces d'arbres. Les voyageurs, jusqu'à ce jour, n'ont mentionné que le mûrier à papier ou le *broussonetia* comme le végétal qui fournit son *liber* pour la fabrication des toiles très-fines : mais cet arbre qui sert aux mêmes usages en Chine et au Japon, est rare à O-taïti, quoiqu'il y soit cultivé; on n'emploie guère aujourd'hui que ses fibres dont on tisse des chapeaux, ou des sortes de fichus très-légers. Plusieurs arbres ont des écorces que les O-taïtiens utilisent; mais celui qui fournit à l'habillement de presque toute la population est l'arbre à pain. On choisit à cet effet les branches les plus jeunes ou les plus tendres; on les fend longitudi-

nalement, et on les dépouille avec facilité. Leur *liber* est épais, composé de plusieurs couches, enduit d'un suc gommeux très-tenace, très-propre sous le battoir à lier les fibres entre elles, et à permettre qu'elles s'étendent largement, à mesure qu'elles perdent de leur épaisseur. On fait macérer pendant trois jours ces écorces, afin de les dépouiller de l'épiderme qui les recouvre, et on garde souvent le feuillet du *liber* le plus voisin des fibres, qui est coloré en marron. Ajouté aux autres écorces il sert à donner plus d'épaisseur à l'étoffe portée dans la saison des pluies, en même temps que celle-ci prend la couleur brune qui le distingue.

Outre le mûrier à papier, principalement réservé aux tissus très-fins, et l'arbre à pain, appelé *ourou,* qui est universellement employé, ces insulaires se servent encore au besoin des écorces de l'*hibiscus tiliaceus,* de celles d'un arbre à feuilles lancéolées, nommé *oracaoua,* de l'écorce du *tiaïly,* ou plane de Cook, de celle du *tamanou,* et de quelques autres dont les noms nous sont inconnus.

Avant de commencer leur préparation, les femmes font macérer les écorces dans l'eau; elles en apportent ensuite la pâte dans un local où l'on fabrique les toiles, et qu'on appelle *hao :* les morceaux de pâte n'ont alors que trois à quatre pouces de largeur sur une longueur déterminée, et les parcelles sont conservées soigneusement pour fermer les trous lorsque la toile déchire, ce qui arrive dans le premier moment du battage. Ces écorces malaxées sont appliquées sur un madrier en bois un peu épais, et l'opération est entamée à l'aide d'un battoir appelé *eyeyé.* Cet instrument, aujourd'hui très-connu en Europe, est long de quinze pouces; il est régulièrement quadrilatère, et a un pouce et demi sur chaque face et quatre à cinq pouces de manche; il est fait d'un seul morceau de bois très-dur. La première face, celle avec laquelle on commence à frapper les étoffes, est rayée longitudinalement par des lignes un peu fortes et en petit nombre; dans la seconde les rainures diminuent de profondeur et leur nombre augmente; ainsi de la troisième; la quatrième est couverte de rainures extrêmement fines : c'est aussi celle qui sert à terminer l'étoffe en lui donnant la dernière façon.

Alors l'écorce, constamment humectée avec de l'amidon et tenue fraîche dans des paquets de feuilles de *mapé,* est frappée dans le

même sens par plusieurs *eyeyés*. On a en effet le soin de ne jamais battre sur le même endroit : les coups vont de proche en proche. Cette opération dure longtemps, et se continue tantôt dans le sens de la longueur et tantôt dans celui de la largeur, de sorte que les fibres, solidement agglutinées entre elles, forment une espèce d'entre-croisement qui imite la trame de nos toiles. Lorsqu'on arrive sur les bords, on apporte quelque soin à n'étendre de l'écorce que ce qui est nécessaire pour conserver la régularité du carré. Il y a maintenant des cabanes consacrées à la fabrication des étoffes destinées aux chefs ou aux missionnaires; on condamne les jeunes filles qui ont commis quelques fautes, ou qui ont eu quelques faiblesses, à en faire tant de pièces dans un temps donné. Souvent elles se réunissent une dizaine pour travailler; mais, dans ce cas, une femme âgée et expérimentée préside toujours à l'opération : elle porte le premier coup, et ses jeunes compagnes continuent, en frappant en mesure, sur l'air d'une chanson du pays. C'est principalement à Borabora que souvent nous avons entendu cette harmonie assez bruyante, qui, dans le lointain, au milieu des bois, produit un singulier effet.

Ainsi sont fabriquées les étoffes communes. Le même procédé est usité pour les toiles très-fines; seulement on y apporte plus de soin. Quelques étoffes, ordinairement très-blanches et destinées à être jetées sur les épaules, présentent des dessins à jour. On les fait en se servant du battoir ordinaire; mais, lorsque leur confection avance, on fait succéder un instrument fait exprès, dont les faces sont couvertes de ronds, de losanges qui s'impriment sur la toile, et qui, en éclaircissant l'épaisseur de (l'étoffe) l'écorce, y applique les dessins qui sont sculptés sur ces faces.

Non contents d'être parvenus par des moyens si simples à se vêtir, les O-taïtiens ont voulu embellir les produits de leurs manufactures. Leur sol leur a encore fourni des matières colorantes que ne dédaigneraient pas nos arts, et ils possèdent surtout un rouge qui jouirait d'un magnifique éclat, s'ils savaient les moyens de le fixer solidement. Ce rouge est exprimé simplement du fruit d'un figuier, qui croît partout dans les bois des montagnes, et qu'ils appellent *maki*. La figue du maki [1] est à peine de la gros-

[1] *Ficus tinctoria*, Forster, Prod., n° 405. *Fol. obliquè ovatis, obtusis, recept. turbinatis, basi calyculatis*. Ins. societatis. Persoon, t. II, p. 610.

seur d'une petite aveline; elle est axillaire le long des rameaux, et peu élevée; son suc intérieur est verdâtre ainsi que l'épicarpe; ce n'est que dans l'eau que la matière colorante rouge se dissout, étant avivée par le suc astringent et acidule du fruit d'un *sébestier*. La couleur du maki tient du vermillon uni au carmin, et prend une teinte brillante. Nous avons vu les mains de quelques femmes occupées à y plonger des étoffes, aussi rouges que si elles eussent été trempées dans un bain de pourpre. Mais son éclat se perd sur les toiles, parce qu'il faudrait, pour le fixer, l'emploi de l'alun ou d'un autre sel aussi actif. Avec ce rouge ils peignent ordinairement le milieu et les angles des grandes *pièces* qu'on jette sur le corps. Les dessins du milieu sont informes, ceux des angles représentent un feuillage très-découpé et très-élégant, qu'ils impriment par le moyen des feuilles d'une jolie fougère des montagnes, nommée *erimou*. Ils trempent cette fougère dans la liqueur colorante toujours obtenue à froid, et ils lui font ainsi remplir l'office de planche, propre à transmettre ses découpures et ses formes. Ce rouge se nomme *meaoutéouté*.

On teint encore ces toiles d'écorces d'arbres en jaune serin, très-tendre, nommé *méaréaréa*. Cette autre couleur est obtenue d'un arbre appelé *nono* [1].

Les lavages répétés dans l'eau courante, et en se servant des feuilles d'un convolvulus non volubile, nommé *pouai*, en place de savon, donnent aux étoffes usuelles une blancheur aussi pure que celle de la neige.

Ces naturels ont enfin trouvé le moyen de former des vêtements imperméables à la pluie, en les enduisant d'une gomme d'un brun-rouge, dont l'origine et la préparation nous sont inconnues.

Après les vêtements, il est indispensable de parler de cet accessoire durable, dont la peau conserve des traces indélébiles, et qui résulte du tatouage. Les habitants des îles de la Société aiment passionnément ce genre de décoration, et ils ont poussé aussi loin que possible l'art de se tatouer. Chez eux, et surtout à Taïti, cet ornement servait à indiquer les rangs de la société, ou les services rendus par quelques guerriers. La mode et les habitudes locales exerçaient aussi leur empire dans les distributions des dessins. Mais

[1] *Morinda citrifolia*, L. Rumph. Amb. 2, p. 158. Persoon, t. I, page 201.

les missionnaires ont défendu sous des peines sévères les pratiques de ce tatouage, sous prétexte qu'il ne servait qu'à produire de grands désordres, par les passions tumultueuses qu'il excitait dans le cœur des femmes, qui ne pouvaient résister à un charme aussi puissant et aussi séducteur. Les enfants nés depuis l'établissement du christianisme sont, malgré cette interdiction, les seuls qui ne soient pas tatoués; tous les naturels, et surtout les jeunes gens, sont si envieux de faire ajouter à leurs dessins des accessoires nouveaux, qu'ils préfèrent fuir dans les bois pour s'y barrioler le corps à leur fantaisie. Ce qui inquiétait les missionnaires pendant notre séjour était le désir que manifestaient divers chefs pour sacrifier à cette ancienne coutume, et la conduite de ces ministres devenait très-embarrassante, car le refus de même que l'adhésion avaient à leurs yeux des inconvénients réels.

L'opération par laquelle on incruste des dessins dans la peau est nommée par les Taïtiens *tatou*, d'où nous avons fait le mot *tatouage*. Elle se pratique au moyen d'un très-petit morceau d'écaille, de la largeur d'un ongle, et garni sur son bord d'une suite de dents très-fines et très-aiguës. Un petit manche est fixé à la portion opposée aux dentelures. On trempe ces dents dans du noir de fumée, qu'on obtient en brûlant l'écorce ligneuse de la noix de Bancoul (*aleurites*), et on les applique sur le lieu qu'on veut tatouer; alors on tient de la main gauche cet instrument qu'on dirige, tandis qu'on a dans la droite une petite baguette légère, avec laquelle on frappe sur le manche pour faire entrer les dents sous le derme. Il faut beaucoup de temps et de patience pour graver les dessins nombreux qui couvrent le corps des naturels; mais ces broderies sont renouvelées plusieurs fois dans le cours de la vie. Les déchirures qui résultent de l'introduction de l'instrument se boursouflent et s'enflamment, et donnent souvent lieu à une fièvre intense.

Le tatouage forme ainsi une sorte de vêtement indélébile à des hommes le plus ordinairement nus. Aussi les mieux tatoués sont-ils fiers de cette parure, qu'ils montrent avec orgueil : les représentations hiéroglyphiques varient quant aux détails; mais elles se ressemblent toutes par la disposition générale. Les O-taïtiens n'ont aucun dessin sur la figure; ils diffèrent en cela du plus grand nombre de leurs voisins du même archipel. Les princesses et les femmes

des chefs ont toutes les mains et les jambes tatouées de la même façon, et de manière à imiter des gants ou des brodequins élégants. Les épouses des simples ratiras ont aussi le droit de porter des dessins gravés sur les fesses et sur les reins, attribut plus spécial du haut rang. Ce blason, placé dans un endroit qui paraît peu convenable, se compose de cercles nombreux et entrelacés, tantôt simples, tantôt dentelés, et se terminant en suivant la courbure de l'os iliaque. Chacun d'eux se compose d'une réunion de lignes, tantôt droites, tantôt flexueuses, tantôt étroites, tantôt larges. En un mot, l'exécution est bien supérieure aux dessins mal tracés que portent sur le corps les matelots d'Europe. Les bras sont bordés, en dedans et en dehors, de lignes en losanges qui aboutissent aux doigts; et les cuisses et les jambes, aux parties intérieures et extérieures, offrent de larges bordures. La poitrine est souvent revêtue de soleils, d'idoles, et autres représentations plus ou moins bizarres. Un insulaire de Pomotou s'était fait recouvrir la moitié du corps d'un damier, dont l'effet était horrible : aussi passait-il pour un guerrier fameux, mais féroce et sans pitié. Upaparu, chef du district de Matavai, n'avait qu'un petit carré placé derrière l'oreille, ce qui, conjointement avec d'autres circonstances, nous porte à penser qu'on attache à cet usage des idées dont nous ne possédons pas la clef. Du reste, c'est aussi l'opinion des missionnaires, mieux instruits que nous sur quelques-unes des coutumes de ces peuples. Tout porte donc à croire qu'il était le symbole des fonctions de chaque individu, et l'armoirie des familles. Le tatouage se pratiquait dès l'âge de treize ou quatorze ans, et l'opérateur recevait pour récompense un cochon.

Les femmes avaient anciennement l'usage de porter en signe de deuil la chevelure de leurs parents : parfois on la déposait comme offrande sur les *moraïs* des dieux. Aujourd'hui ces cheveux, tressés avec une grande patience et nommés *tomou*, ne sont plus d'aucun usage, et sont volontiers vendus aux Européens qui abordent dans l'île.

La construction des cabanes appartient aux hommes; elles sont toutes bâties sur le même modèle : celles des gens du peuple sont formées de bambous enfoncés en terre par une de leurs extrémités, ou en branches d'égale grosseur et serrées les unes contre les autres, mais de manière à laisser du jour entre elles. Quelques traverses

maintiennent le tout. La toiture se compose de chevrons qui supportent les feuilles de *fara* ou vaquois [1]; et ce mot de *fara* a été transporté aux cabanes mêmes, qu'on nomme *faré*. Les feuilles du *fara* sont séchées et réunies par paquets : pour les mettre en œuvre on les assemble en un certain nombre sur des baguettes en bois pliant. L'extrémité lancéolée de la feuille demeure libre. On applique ces baguettes de la même dimension sur des chevrons, en commençant par le faîte : elles s'adaptent tellement entre elles, que les toitures fabriquées de la sorte sont beaucoup meilleures pour l'usage que celles qu'on fait dans les pays civilisés avec les ardoises ou les tuiles. L'extérieur ressemble aux toits de chaume de nos villages, parce que les parties libres du *fara* sont réunies en couche épaisse, tandis que, dans l'intérieur de la maison, la toiture est lisse et régulière.

Les cabanes des Taïtiens sont généralement vastes. L'air y circule librement à travers les barreaux qui en forment les parois. Souvent même, chez les plus pauvres, il y pleut dans l'intérieur par les côtés : les plus industrieux ajoutent des nattes pour enclore le pourtour et se garantir des vents régnants et de la pluie. L'élévation de ces demeures est peu considérable, et on ne peut guère y entrer que par une étroite ouverture. D'ordinaire on y trouve pêle-mêle plusieurs familles établies, qui y résident avec une nombreuse lignée. Les alentours des cabanes, sans exception, sont fermés par un entourage en piquets plantés très-près les uns des autres et hauts de trois pieds. On ne peut les enjamber que par des pieux plantés à cet effet. Le principal avantage de ces ceintures est sans doute de s'opposer à ce que les animaux qu'on laisse en liberté, et notamment les porcs, ne puissent s'y introduire.

Les cases des chefs sont grandes et vastes, construites, quant à l'extérieur, comme les précédentes; mais elles ont de plus un grand nombre d'appartements. Ceux-ci ne sont point isolés par des cloisons compactes, mais seulement par des treillis. La séparation des appartements ne s'élève pas jusqu'au faîte, car elle s'arrête au milieu de la hauteur de la maison. Dans ces sortes de cabinets sont des nattes tendues sur quatre montants ou jetées sur le sol, destinées aux divers membres de la famille.

1 Que M. Brown a différencié du *pandanus humilis*, et qu'il appelle *pandanus spiralis*, par rapport à l'insertion des feuilles qui vont en spirale.

Les maisons du domaine public, sorte de caravanserails, où tout habitant d'un district, qui va pour affaire dans un autre, peut aller tendre sa natte et résider, sont bâties sur de plus grandes proportions. Elles n'ont qu'une toiture supportée par des rangées de piliers, en bois d'arbre à pain.

Quelques missionnaires ont voulu se loger entièrement à la mode des sauvages, M. Nott entre autres. La plupart se sont fait édifier un vaste local, dont les murailles, comme celles des temples du culte, sont formées par des lacis de branches flexibles, entrelacées et recouvertes de chaux. L'intérieur, garni de planchers en beau bois rouge d'arbre à pain, est distribué à l'européenne; seulement on a conservé judicieusement la méthode des naturels de ne point élever les cloisons jusqu'au toit, ce qui permet à l'air de circuler librement.

Par la disposition que nous venons d'indiquer, on a vu que les cabanes sont ouvertes de manière à tempérer les effets de la chaleur du climat. Mais cet avantage est plus que compensé par les pluies abondantes qui tombent fréquemment à Taïti, et qui entrent dans ces demeures et en rendent l'intérieur humide et malsain. Les insectes, d'ailleurs, n'ont aucune barrière; mais il paraît que, redoutables aux Européens, leur action est moins sensible sur le derme endurci des naturels. Les tipules et les mouches sont surtout insupportables.

Les habitations des insulaires ne sont établies que sur les bords de l'île d'Otaïti, et ne sont jamais beaucoup agglomérées, car les villages qu'elles concourent à former ont souvent une très-grande étendue par suite de cette disposition.

Le mobilier des O-taïtiens se réduit à quelques meubles usuels: ces peuples, d'ailleurs, n'ont que des besoins bornés, et ils n'en sont pas encore venus à désirer des objets de pure commodité ou d'agrément.

Les chefs ont pour lit des nattes tendues sur quatre montants en bois, ressemblant à nos anciennes couchettes. Le plus souvent, au lieu de nattes, c'est un fort lacis fait en fibres de cocotier, qui est élastique, mais très-solide. Ils se couchent en s'enveloppant d'une autre natte très-fine. Le commun du peuple dort dans les plis d'une natte de paille simplement étendue sur le sol, jonché de quelque peu d'herbe sèche, et ne ressemblant pas mal à nos étables.

Aux parois de la cabane sont pendus divers ustensiles, tels que des sacs en filets fort bien faits, des bambous vides, destinés à recevoir l'huile de coco, des petites coloquintes vidées et qui servent de boîtes de senteur, des cocos dont les noix sont travaillées en tasses, en vases ou en bouteilles.

Leurs principaux ustensiles de cuisine consistent d'abord en une sorte de molette nommée *panou*, façonnée et formée avec du basalte noir très-dur, dont ils se servent pour broyer le fruit à pain et le convertir en bouillie avec d'autres substances, ou le malaxer en pâte. On emploie comme espèce de mortier un petit vase épais et solide, ayant quatre forts pieds, et creux dans son centre, retiré d'un seul morceau de bois. Ces deux objets sont de première nécessité, et servent à divers autres usages.

Les Taïtiens ont reçu des navigateurs tous les instruments de fer qui leur sont nécessaires pour la confection de leurs cabanes ou celle de leurs pirogues. Depuis longtemps aux haches de pierre ont succédé les outils de fabrique européenne. Pour savonner leurs étoffes, ils employaient les feuilles d'un liseron nommé *poué* (*convolvulus pes capræ*).

La manière de prendre les repas ne demande pas un grand apprêt. Le sol, voilà la table et les chaises; quelquefois, chez les chefs, on se sert d'un petit siége en bois. Des noix de cocos font l'office de coupes et de plats; un coco plein de liquide est la bouteille. On conçoit que le service n'est pas compliqué, et que les doigts remplacent en ce cas et les fourchettes et les couteaux.

Il en est des nations comme des individus : on peut juger de leur degré de civilisation, de leurs besoins, de leurs idées, par les progrès de leur industrie. Les objets d'arts que confectionnent les O-taïtiens méritent donc notre examen : au premier rang nous citerons les nattes qui leur sont indispensablement nécessaires : ce sont les femmes qui les tissent, et leur ampleur et la nature de leur fabrication demandent, pour leur entier achèvement, un temps assez considérable; aussi ces nattes, appelées *moua*, sont-elles peu répandues dans le commerce d'échange : elles sont faites avec des bandelettes préparées et obtenues des feuilles du *fara*. On emploie des procédés différents pour tisser des nattes élégantes qui servent de pagnes aux chefs : celles-ci, destinées à envelopper le corps, depuis les reins jusqu'aux genoux, sont garnies dans leurs bords

de franges effilées, et paraissent être faites par des moyens plus délicats, et avec des écorces fines et soyeuses.

Un des arts que les Taïtiens modernes semblent négliger est celui de l'architecture nautique. La fertilité de leur sol leur a rendu moins nécessaires les navigations lointaines. Ces insulaires, cependant, ont une parfaite connaissance des îles qui, de toutes parts, les entourent, et qu'ils visitaient plus fréquemment autrefois, soit comme amis, soit comme ennemis. Nous voyons en effet dans les gravures que nous ont laissées les premiers navigateurs qui abordèrent aux îles de la Société, les pirogues ornées de sculptures emblématiques très-soignées, dont on ne découvre nulle trace en ce moment. Depuis que les naturels ont pu faire succéder à leurs instruments informes des outils de fer bien plus avantageux pour l'exécution de leurs travaux, ils semblent avoir renoncé à polir et à orner aussi soigneusement qu'autrefois tous leurs ouvrages. Les embarcations employées aujourd'hui sont étroites, non pontées, très-grandes, et alors réunies deux à deux pour former des pirogues doubles, ou simplement creusées dans un tronc d'arbre, et libres.

Ces pirogues doubles sont des embarcations de guerre qui appartiennent aux divers chefs de districts : leurs équipages se composent d'un grand nombre de nageurs, et l'arrière est habituellement réservé aux personnages de distinction. Ces deux pirogues, fortement assujetties entre elles par des traverses en bois, sont unies sur l'avant par une seule plate-forme, sur laquelle se placent les guerriers aux jours de combats. En temps de paix, ces embarcations sont destinées à porter les présents de cochons et de fruits divers que les chefs offrent au roi sous forme de tribut. Les pirogues doubles sont construites en bois blanc, et ont de trente à trente-cinq pieds de longueur sur deux pieds et quelques pouces de largeur; la coque en est le plus ordinairement creusée dans un seul tronc d'arbre, et les bordages, qui la surmontent, sont fixés par des lanières de peaux de chiens. Leur arrière se trouve élevé de trois à quatre pieds au-dessus de l'eau, et a la forme d'un écusson. En creusant la pirogue, les charpentiers laissent dans son intérieur des saillies sur lesquelles on place une petite planchette qui sert de siége aux nageurs : ceux-ci manœuvrent leurs pagaies avec beaucoup d'ensemble, et souvent à la manière des Malais, en s'ac-

compagnant par des chansons. Ces embarcations, qu'on serre précieusement à terre, sous des hangars, pour les abriter de la pluie, naviguent quelquefois à l'aide d'une natte quadrilatère qui sert de voile. Les pirogues simples, par leur étroitesse, ont besoin d'un contre-poids pour ne point chavirer; aussi ont-elles ce qu'on nomme balancier, qui les maintient avec solidité sur la surface de l'eau.

Qu'on ne pense point que ce soit pour satisfaire une vaine curiosité que nous donnons tous ces détails : les arts, que pratique une race humaine restée stationnaire, sont tout aussi caractéristiques que les attributs physiques, les mœurs, les idées religieuses et la langue; et les pirogues, par exemple, peuvent servir à distinguer chaque rameau qui vit sur les îles de la mer du Sud. Ainsi, comme nous l'avons déjà dit, les pirogues doubles ou simples à balancier sont propres aux Océaniens; celles à double balancier aux Papouas, et les *pros* aux Carolins ou Mongols-Pélagiens.

Les anciens instruments de guerre sont fort négligés aujourd'hui, depuis que, par la fréquentation des Européens, ils ont reçu des armes à feu. Les longues lances à pointe effilée ou en fer de hallebarde, qu'employaient leurs pères, ne sont plus, pour les habitants d'aujourd'hui, que des objets de commerce. Il en est de même des frondes faites avec le brou de la noix de coco, dont ils se servaient pour lancer des pierres, et des carquois de bambous remplis de flèches en roseaux. Nous ne croyons pas, à dire vrai, que jamais cette arme ait été en usage chez eux, car l'habitude de l'arc et des flèches paraît avoir été inconnue à tous les Océaniens; et ces flèches, d'après celles que nous avons vues, ne devaient pas être très-dangereuses. La patience et le temps contribuaient jadis à la fabrication des rames de pirogues ou pagaies, qui étaient finies avec une délicatesse de travail que n'auraient pas désavouée nos plus habiles ouvriers. Leurs haches de basalte étaient également taillées avec soin, et, pour polir le bois, ils se servaient de limes empruntées à la peau raboteuse d'une raie. Encore quelques années, et ces objets, que nul peuple civilisé n'a daigné recueillir dans un musée consacré à l'histoire des races répandues sur notre planète, ne figureront plus que dans les livres.

Le *paroai* était le plus singulier de tous les objets de parure : c'était l'ornement du grand-prêtre dans les cérémonies de deuil. Les Taïtiens avaient encore, dans quelques-unes de leurs solennités

religieuses, des coiffures faites avec les plumes du phaéton, des diadêmes de plumes rouges de perruches, ornés de morceaux de nacre, etc. Les prêtres, dans leurs fonctions sacerdotales, chassaient les mouches, que les chairs disposées sur le *moraï* attiraient, avec une sorte de martinet dont les brins filamenteux étaient habilement entortillés, et le manche terminé par une petite idole sculptée du dieu Oro.

Les O-taïtiens aiment passionnément la danse; ils se servaient, pour marquer la mesure, d'un tambour long de près de cinq pieds, dont le cylindre était un tronc d'arbre creusé, et à parois très-délicatement amincies, et les peaux de chiens des extrémités étaient tendues par des rubans d'écorce. Leur danse la plus solennelle était la *pomara*, à laquelle se livrait un grand nombre de naturels, au milieu de la nuit; celle de jour était nommée *heiva*.

La flûte usitée dans les îles de la Société est fort remarquable, non par la douceur des sons qu'on en retire, mais parce que les habitants ne savent pas en jouer autrement qu'en soufflant avec le nez, et cependant les sons qui en sortent, quoique monotones et graves, ont quelque chose de gracieux : un morceau de roseau d'environ un pied, ayant trois trous à son extrémité ouverte et un seul à celle qui est munie d'un diaphragme, compose tout l'instrument. La diététique d'un peuple insulaire tire d'ordinaire une partie de ses ressources des productions marines; aussi les O-taïtiens, dont le sol est couvert de substances alimentaires farineuses, ont un goût extrêmement vif pour les mollusques et les poissons ; mais, ce qui est fort remarquable, c'est l'habitude qu'ils ont de manger le plus ordinairement ces derniers crus. Ils vont chercher les premiers sur les récifs, ou plongent à une certaine profondeur pour aller les détacher du lieu où ils se tiennent. Souvent ils jettent sur la surface de l'eau l'amande d'un arbre qu'ils nomment *eoutou* (*baringtonia*), semblable au fruit du ménisperme, et qui jouit de la propriété de stupéfier les poissons qu'on prend alors avec la main. Ils emploient encore une sorte de foëne, formée d'un long bambou que terminent des pointes en bois, qu'ils dardent avec le coup d'œil le plus juste. Ils fabriquaient autrefois leurs hameçons ou *matao* avec des morceaux de nacre pointus et fixés sur un corps en bois; ceux destinés pour les grands poissons, tels que les squales, ressemblaient à des crochets, et étaient faits d'un bois très-dur.

De tous leurs moyens de pêche, le plus ingénieux est celui connu dans leur langue sous le nom de *poreo*, destiné à aller chercher au fond de l'eau les poulpes et les autres céphalopodes. Ce *poreo* se compose d'une petite baguette en bois, garnie à l'une des extrémités d'un grand nombre de fragments de la coquille d'une porcelaine, assujettis entre eux, et formant un corps ovalaire qui descend dans l'eau par son propre poids, et qui, lorsqu'on l'agite, produit un petit bruit destiné à attirer les poulpes, dont les bras ne tardent point à enlacer ce singulier appareil. Les femmes s'occupent encore à pêcher dans les rivières à l'aide de filets.

Nous avons plusieurs fois mentionné la fécondité du sol d'O-taïti; l'agriculture se réduit donc à en creuser légèrement certains endroits, pour y placer quelques végétaux. C'est ainsi que parfois les O-taïtiens multiplient leurs arbres à pain par des rejets radiculaires; qu'ils transplantent des pousses de bananiers ou des germes de coco, qu'ils défendent de l'atteinte des animaux par un entourage, et qu'ils cultivent les racines de *taro* dans les lieux submergés où elles se plaisent. Chaque insulaire enveloppe sa cabane d'un petit verger; les massifs de bananiers, de cannes à sucre, les papayers qui les composent, contribuent à embellir ces agrestes demeures.

Les mœurs d'un peuple sont le résultat de ses institutions, mais sont aussi soumises à l'influence du climat qu'il habite. Ces mœurs sont très-difficiles à préciser; et ce n'est point en ne demeurant que quelques jours dans un pays, qu'un voyageur peut arrêter ses idées sur un aussi grave sujet : rien n'est plus ordinaire cependant, et ne voyons-nous pas, au dix-neuvième siècle, des nations jugées dans l'ensemble de leurs habitudes sur la physionomie particulière de quelques individus? Les détails que nous donnerons sur le moral des O-taïtiens ne doivent donc être considérés ici que comme des aperçus. L'influence du climat, avons-nous dit, se fait sentir sur les qualités et les défauts de toute une population; et là où tous les moyens d'existence sont nombreux, les besoins restreints, les mœurs auront un grand fond de douceur et de bienveillance. Ainsi les O-taïtiens, vivant dans une île fertile et sous une température égale, sont généralement affectueux et indolents; tandis que les nouveaux Zélandais, qui leur ressemblent en tous points, jetés hors des tropiques, sous une climature âpre et rigoureuse,

sont féroces, et ne respirent que pour la guerre. Toutefois, les actes de perfidie que l'on reproche aux peuplades océaniennes, et dont tant de navigateurs ont déjà été victimes, ne sont que la sombre défiance d'hommes qui ne voient dans les étrangers que des ennemis déguisés dont ils doivent suspecter les intentions.

Les O-taïtiens ne passent jamais les uns à côté des autres, ou près d'un étranger, sans se saluer d'un *iourana* bienveillant, ayant pour signification, que la paix soit entre nous; ou des mots *tayo eoa,* qui veulent dire ami. Ils sont hospitaliers. Jamais nous n'avons rencontré un insulaire sur le seuil de sa cabane, sans qu'il ne nous engageât à y entrer, et sans offrir avec un vif empressement un fruit à pain pour apaiser la faim, un coco pour étancher la soif, et la plus belle natte pour servir de siége. Ils sont d'une complaisance extrême pour guider les voyageurs au milieu des bois dans leurs montagnes, et leur rendre tous les petits services qui dépendent d'eux; mais il est vrai de dire que, depuis leur fréquentation prolongée avec les Européens, ils semblent avoir perdu l'habitude du désintéressement, et attendre quelque présent en retour de leurs bons offices. La curiosité est un sentiment naturel aux hommes comme aux femmes, et, sous ce rapport, ils ressemblent aux anciens Gaulois. Lorsqu'ils nous rencontraient dans nos courses journalières, ils aimaient à s'enquérir d'où nous venions, où nous allions; hommes, femmes, enfants, rangés en cercle et assis sur les talons, nous entouraient parfois, nous parlaient avec volubilité, examinaient avec la plus scrupuleuse attention nos moindres gestes.

La religion chrétienne, que les ministres protestants leur ont portée, n'a point encore éclairé leur esprit, mais a modifié quelques-unes de leurs habitudes; l'histoire de cette religion, que la majorité des naturels a longtemps repoussée avec force, formera un chapitre à part; il nous suffira de dire, pour le moment, qu'ils sont tremblants au nom de Dieu, mais du reste très-peu religieux. Ils vont assidûment aux temples élevés dans plusieurs districts, parce que leurs chefs, gagnés par les nombreux présents des missionnaires, les y contraignent par des punitions corporelles. On leur a défendu, le dimanche, les jeux, les danses, les divertissements de toutes sortes, et ils ont pour tout dédommagement de se réunir et de chanter en chœur quelques hymnes médiocres, traduites en mauvais taïtien; et comme leur voix est généralement douce et

flexible, que leur langue, riche en voyelles, est mélodieuse, ces hymnes, auxquelles ils ont pris goût, remplacent leurs anciens chants et leur servent de récréations. Mais les missionnaires européens, envoyés dans la mer du Sud, sous le prétexte de propager l'Évangile, sont d'anciens artisans à vues étroites et souvent sans éducation, dont toutes les idées consistent en pratiques minutieuses et ridicules, mais nullement en doctrines pures et vraiment religieuses. Les O-taïtiens, déjà un peu corrompus par la fréquentation des convicts qui s'échappent du port Jackson et qui infestent toutes les îles de la mer du Sud, s'étudient à la dissimulation, et nous ont donné mille preuves des pernicieuses pensées que les idées européennes faisaient germer dans leurs cœurs.

Un des grands défauts de ces peuples était le vol; mais cette action n'a jamais été considérée chez eux comme chez nous, et regardée comme déshonnête. Entre eux, la propriété était sacrée; mais, envers des étrangers qui débarquaient tumultueusement sur leur rivage en tentant leur convoitise par mille objets différents, le vol ne pouvait qu'être un tour d'adresse, et le voleur, comme chez les Spartiates, devait recevoir les applaudissements des siens, lorsqu'il avait montré de la dextérité. En dernier résultat, les Taïtiens sont habiles encore aujourd'hui à s'approprier le bien d'autrui, et cela de l'air le plus innocent du monde. Leur conversation roule généralement sur des sujets licencieux. Ils ne tarissent jamais sur cette matière, et paraissent éprouver un grand plaisir dans l'embarras le plus souvent simulé qu'éprouvent les femmes ou les filles qui sont l'objet de leurs vives plaisanteries. Il n'en est pas de même pour satisfaire à leurs besoins naturels, car ils se cachent avec les plus minutieuses précautions. Mais une de leurs habitudes les plus dégoûtantes est celle de border les sentiers les plus étroits et le pourtour des cabanes de leurs excréments : cette malpropreté n'est pas la seule, et, quoi qu'on en ait dit, ils ne se gênent nullement pour laisser sortir avec bruit, et par l'une et l'autre extrémité, les gaz internes : pour toute politesse ils disent avec sang-froid *piro piro*, mauvais. Un de leurs défauts habituels est l'astuce qu'ils mettent dans leurs échanges : l'israélite le plus délié serait leur dupe; tant ils sont experts et rusés pour profiter de toutes les circonstances qui peuvent leur rendre le marché avantageux.

Un des objets qui doivent fixer maintenant notre examen, est l'ancienne tradition religieuse des habitants des îles de la Société; cette matière est d'autant plus importante, qu'elle sert de base fondamentale à la filiation qu'on peut établir entre eux et les autres insulaires du Grand-Océan.

Quelque bizarres et souvent ridicules que soient les idées religieuses des peuples dans l'enfance de la civilisation, elles nous intéressent toujours en nous offrant des détails pleins de nouveauté qui servent à notre instruction, en nous démontrant jusqu'où peut s'étendre la singularité de l'esprit humain. Dieu créa les hommes à son image, et ceux-ci le peignent avec leurs vices et leurs défauts, en lui prêtant leurs pensées et leurs actions.

La cosmogonie des Taïtiens se composait [1], autant qu'on a pu l'apprendre, de dieux d'un ordre supérieur, de dieux puissants, qui, au milieu du chaos, durent la naissance aux ténèbres, et que pour cela on nomma *feïouhaniou po* (nés de la nuit), et des dieux du second ordre, qui sont nombreux, quoique parfois on n'en compte que neuf. Dans cet ordre chaque Taïtien rangeait son ange gardien, son *tii*, et l'âme de ses pères, *eatoua*, qui voltige sans cesse autour des sépulcres.

Les trois puissants dieux qui durent l'existence à la nuit se nommaient :

Tane, *Te Médoua*, le père, l'homme;

Oro, *Mattiou*, dieu le fils, le dieu sanguinaire et cruel (*Tooa tei te myde*);

Taroa, *Manou te hooa*, l'oiseau, l'esprit, le dieu créateur.

Ces dieux, dont la puissance était infinie, ne recevaient des prières et des offrandes que dans les circonstances importantes; mais le culte d'*Oro* exigeait toujours des sacrifices humains. Le grand temple de *feïouhaniou* occupait un vaste espace au milieu des forêts, dans le district de Pari, résidence de l'*erahi raï*, ou roi de l'île.

Taroa ou *Faroa*, lorsqu'il lui plut de faire le globe, sortit de la coquille qui le tenait emprisonné, laquelle avait la forme d'un œuf, et avec laquelle il tournait dans un espace immense, au milieu

[1] *A missionary voyage to the southern Pacific Ocean*; performed in the years 1796 to 1798; in the ship *Duff*, comm. by cap. James Wilson; with appendix, 1 vol. in-4°, London, 1799.

du vide. Ayant brisé cette coquille, il en fit la base de la grande terre (*fenoa noui*), Taïti, et les parcelles donnèrent lieu aux îles environnantes, et, à mesure qu'il devint vieux, il ajouta pendant son mariage les rochers qui en forment l'ossuaire, les arbres et les plantes qui la recouvrent, et les animaux qui y vivent.

Tane s'associa au dieu [1], l'esprit ou l'oiseau, et épousa *Taroa*. Leur hymen fut tellement fécond, qu'ils eurent six enfants qui vinrent presque ensemble. Ce furent :

Avyi, eau fraîche;
Timydi, la mer;
Aoua, les rivières;
Matai, le vent;
Aryi, le ciel;
Eo, la nuit.

Taroa ne tarda pas à enfanter *Mahanna*, le soleil, qui grandit rapidement, et se revêtit des formes d'un beau jeune homme qu'on nomma *Oreoa Taboua*.

Lorsque *Mahanna* eut reçu le jour, ses frères et ses sœurs furent renvoyés du ciel, et vinrent s'établir sur la terre; *Aryi* fut seulement excepté, et *Matai* eut la permission de se fixer dans l'espace intermédiaire, où il occasionne les tempêtes lorsqu'il éprouve des contrariétés.

Taroa eut enfin une fille, *Toounou*, qu'il garda dans le firmament, et qu'il fit épouser à *Oreoa Taboua*. Cet hymen fut fécond, car elle devint mère de treize enfants, qui eurent pour fonctions de présider à chacun des mois de l'année lunaire taïtienne. Ce sont : *apaapa* (janvier), *firia* (février), *teeri* (mars), *tetai* (avril), *ovarehou*, *faaahou*, *pipiri*, *aounounou*, *paroromoua*, *paroromouri*, *mouriraha*, *hiaia* et *tema* [2].

Des mésintelligences s'élevèrent entre *Toounou* et son époux. Celle-ci quitta le ciel, et vint sur la terre où *Oreoa Taboua* la suivit : de ses embrassements avec un rocher naquit *Popohara Hareha*, qui conçut *Tetoubou amata hatou*. Le rocher, qui avait eu la beauté d'une jeune femme, reprit sa forme naturelle, et *Toounou* elle-même vint à mourir.

Le fils d'*Oreoa Taboua* se maria aux sables de la mer : il en eut

1 Observations des premiers missionnaires.
2 Les Taïtiens les plaçaient bien différemment. Ici ils suivent l'ordre de nos mois.

un fils nommé *Tii*, et une fille nommée *Opira*, qui restèrent sur la terre, et furent seuls après la mort de leurs parents. Ils se marièrent ensemble, et eurent trois filles, *Ohira*, *Rini*, *Mounoa*. Alors mourut *Opira* : avant d'expirer elle supplia son époux de la guérir de ses maux; mais il refusa, et s'empressa d'épouser une de ses filles, aussitôt après la mort de sa compagne. *Tii* eut de sa propre fille trois garçons et trois filles. Les premiers se nomment *Ora*, *Ouanou*, *Titory*. Les filles sont *Hennatonu-Marourou*, *Henaroa* et *Nououya*. Les garçons épousèrent leurs sœurs, se répandirent sur la terre et la peuplèrent.

Telles sont les idées que les Taïtiens se sont formées de la création du monde, et telle est la fable qu'on a pu obtenir des connaissances qu'ils se transmettent par la tradition orale, non sans l'altérer sans doute. On doit même croire qu'ils n'ont pu expliquer clairement des idées aussi obscures que celles que nous venons de rapporter, et que celles-ci doivent être erronées en bien des points.

Les dieux du second ordre étaient au nombre de neuf. *Tii* seul était redoutable par sa méchanceté. C'est le démon qui porte l'homme au mal, et qui fait pleuvoir sur lui les infirmités et les maladies; aussi les Taïtiens cherchaient-ils à l'apaiser en lui offrant des aliments, et ils se reposaient sur leur ange tutélaire du soin de les préserver de sa cruauté. Son pouvoir était plus étendu dans l'autre monde que dans celui-ci.

Les habitants de Taïti professaient le dogme de l'immortalité de l'âme, et, aussitôt que leurs parents venaient à mourir, ils ne doutaient point que leurs âmes ne fussent, à leur sortie du corps, saisies par *Taroa*, ou le dieu esprit ailé, qui les avalait dans l'intention d'en purifier la substance, et de la pénétrer de la flamme céleste et éthérée que la Divinité peut seule donner. Alors ces esprits purs, débarrassés de leur enveloppe terrestre, erraient autour des tombeaux, et avaient des prêtres consacrés à leur adresser des offrandes, et à les apaiser par des sacrifices. Ces âmes heureuses se nommaient *eatoua*, et tout homme qui profanait par sa présence l'enceinte des moraïs ou les cérémonies mystérieuses des funérailles, devait subir la mort. L'âme seule des justes était admise à partager la Divinité et à devenir *eatoua*; l'âme des méchants était au contraire précipitée dans l'enfer, qui avait son ouverture sur la haute montagne Papeida, où se trouve un grand lac.

A Raïatea, autre île de la Société, près du grand réceptacle qui est aussi un lac (cratère éteint sur le sommet d'une haute montagne), ils pensaient que le dieu *Tii* résidait sur les arbres voisins, et détachait la chair des os des malheureux à l'aide d'une coquille qui était déifiée. Il était défendu de manger le mollusque de cette coquille sous peine de mort.

Les étoiles étaient, dans l'opinion des Taïtiens, les enfants du soleil et de la lune : elles pouvaient contracter des unions entre elles; et les étoiles fixes étaient les âmes, ou *eatouas* de ces enfants célestes.

Tout homme qui avait offensé *eatoua* devait s'attendre à mourir, à moins d'obtenir son pardon par des offrandes et par des sacrifices. La puissance attribuée à ces âmes divinisées était immense; pendant la nuit, elles se plaisaient à renverser les montagnes, entasser les rochers, combler les rivières, et donner ainsi des preuves non équivoques de leur pouvoir. Leurs demeures habituelles étaient les environs des tombeaux, la profondeur des forêts, la solitude des gorges des montagnes. On les entendait murmurer dans les ondes, bruire dans le feuillage, ou voltiger comme des fantômes blancs aux reflets argentés de la lune.

C'est l'*eatoua* protecteur qui inspirait les songes auxquels les Taïtiens ajoutaient la plus ferme croyance. Ils pensaient que son génie tutélaire prenait son âme dans le sommeil, l'enlevait du corps, et la guidait dans la région des esprits. De celui qui rendait le dernier soupir, on disait *aripo;* il va dans la nuit.

Mais ce peuple n'avait point borné aux dieux et aux esprits divinisés ses hommages et son culte. Il adressait encore des prières à divers oiseaux, à des coquilles et à beaucoup de plantes. Les hérons étaient sacrés, de même qu'un martin-pêcheur, appelé *otataré*. Parmi les plantes, plusieurs jouissaient d'une rare estime, particulièrement une espèce de fougère, qui portait même le nom de leur grand dieu *Oro*.

Ce culte des productions de la terre découle de la pensée qu'ils ont que la lune a des pays riches et fertiles, plantés de beaux arbres couverts de fruits excellents. Ils croient qu'un oiseau de Taïti vola une seule fois jusqu'à ce lieu, mangea d'un fruit, et qu'à son retour il en laissa tomber quelques semences. Il en naquit un grand arbre, que cet oiseau recherche encore, tandis qu'aucun autre ne l'imite.

Mais, outre ces divinités communes à tous les insulaires, chaque famille avait aussi ses dieux pénates, qui occupaient une partie de la cabane, façonnés en idoles, dont les formes étaient aussi bizarres que leurs ornements étaient absurdes et ridicules. Le plus souvent c'était l'image d'un homme assis, dont la physionomie était difforme. D'autres fois c'était une tête humaine terminée par un corps, en bois arrondi, et couverte de plumes d'oiseaux des tropiques. Lorsque le roi Pomaré eut embrassé le christianisme, il donna aux missionnaires les dieux de la famille royale, qui figurent maintenant au muséum britannique : ils ont été gravés dans le *Missionary register*.

Les idoles, chez tous les païens, comme chez les peuples où les arts ont acquis un haut degré de perfection, destinées à reproduire les attributs de la Divinité, ont toujours, chez les premiers, partagé une partie de la vénération qu'on portait à l'Être dont elles étaient la représentation matérielle.

D'après les renseignements que les missionnaires ont pu obtenir sur les idoles, il paraît que la première, nommée *Teriapotououra*, était destinée à figurer un fils du grand *Oro*, qui était protecteur de Taïti et de quelques autres îles de la Société, telles que *Borabora*, *Raïatea*, *Taha* et *Maurua*. Oro eut un autre fils nommé *Tetoïmata*, dont on ne connaît point les fonctions.

Temeharo était dieu principal de la famille royale de Pomaré; il étendait sa protection puissante sur l'île entière de Taïti. Cette divinité avait pour frère *Tia*, qui a reçu pour domaine la petite île de *Maïtea*, qu'il protégeait.

Tupa était roi des vents; sa puissance, comme celle d'Éole, avait pour but de calmer ou de bouleverser les flots, suivant ses caprices ou d'après les ordres des dieux supérieurs.

D'autres idoles, nommées *oro-matouas*, ou *eatouas*, étaient destinées à rappeler la mémoire des parents décédés, aux âmes desquels on adressait des prières pour les bonnes actions, ou pour obtenir la guérison des malades.

Enfin venaient les idoles de *Tii* ou des méchants génies, plus souvent invoquées que les *eatouas*, et toujours inspirant les mauvais desseins et les favorisant; tels étaient les deux ordres de lares ou de dieux domestiques.

Le grand-prêtre se servait du *tahiri anaounaehaou*, ou *tahiri* sacré,

pour chasser les insectes qui vont se reposer sur les chairs offertes dans les sacrifices, et s'en repaître. Le fouet est en fibres végétales très-sèches, et le manche en est très-soigneusement travaillé. Nous en possédons un qui servait également aux usages funèbres des *moraïs*.

Ces idoles étaient ordinairement faites en bois dur, travaillées avec soin, malgré l'imperfection des instruments que les Taïtiens avaient alors. Elles étaient enveloppées de cordes, et parfois de morceaux d'étoffes blanches, ornées de plumes de hérons et de longs brins du phaéton. Le goût le plus bizarre présidait à leur confection. Plus elles étaient antiques, plus on leur portait de vénération, et elles occupaient toujours une partie secrète de la cabane.

Le sacerdoce était exercé par des hommes influents, qui prenaient le titre de *tahouras*, et dont les fonctions mystérieuses avaient une puissance extraordinaire sur l'esprit des insulaires. Le roi lui-même était considéré comme le premier pontife, et, après lui, les dignités les plus élevées étaient distribuées aux diverses classes de la société, suivant l'importance des attributions.

Les prêtres se divisaient en deux ordres, dont l'un, affecté aux cérémonies des *moraïs* et aux grands sacrifices, conférait à ceux qui en faisaient partie le titre de *tahouras moraï;* et dont l'autre, plus secondaire dans ses attributions, donnait le nom de *tahouras eatouas* à ceux qui présidaient aux mystères domestiques et aux petits intérêts des membres de la société.

Les prêtres jouissaient dans l'opinion des Taïtiens de la science la plus surnaturelle; lire dans l'avenir, annoncer les volontés des dieux, interpréter les songes, guérir les maladies les plus invétérées, demander des offrandes, étaient leurs attributions les plus ordinaires et leurs occupations journalières. Honorés, respectés, leur personne était généralement sacrée dans les combats; car ces Calchas, à l'exemple des anciens prêtres de Mars, unissaient l'encensoir au glaive; et, après s'être battus sur un champ de carnage, ils adressaient aux dieux les prières de la tribu victorieuse.

Jongleurs astucieux, ils prêtaient aux dieux des volontés atroces et sanguinaires. Longtemps prosternés sur la pierre funèbre du *moraï*, ils recevaient les offrandes des fidèles, consistant en fruits de la terre, ou bien en poules, en poissons, en chiens, en cochons

même, et les déposaient sur l'autel d'*Oro*, attendant qu'il voulût bien ou rejeter ces dons ou en accepter les prémices. Mais, dans toutes les circonstances un peu sérieuses, soit qu'il fallût attaquer ou repousser un ennemi, soit qu'il fallût conjurer des maladies, des disettes ou d'autres calamités publiques, alors le *tahoura*, morne et silencieux, repoussait avec effroi les dons que le roi déposait sur l'autel du dieu de ses pères, et, rompant enfin le silence qu'il observait, il menaçait au nom de la Divinité l'île entière des désastres les plus grands, si on ne faisait pas fumer aussitôt sur le pavé du *moraï* le sang des victimes humaines. « Dieu est fâché contre *Taïti*, disait-il au roi et aux chefs; il faut au plus vite détourner sa colère et obtenir son pardon. »

Le roi, très-souvent, désignait l'homme qui devait servir de victime expiatoire; mais, lorsqu'il ne voulait participer à la mort de ses sujets que d'une manière indirecte, il envoyait aux *ratiras* et aux *tavanas*, chefs des districts, une petite pierre qui indiquait à ceux-ci ce qu'on exigeait d'eux, et qu'ils eussent à fournir pour le sacrifice un homme de leur choix. Dans les grandes cérémonies, le roi manquait rarement d'expédier en divers endroits plusieurs pierres, et le nombre des malheureuses victimes accroissait la solennité de la fête impie qu'on adressait aux dieux.

Ces offrandes humaines étaient presque toujours prises dans la classe du peuple; ce n'était que dans des circonstances rares qu'on sacrifiait des femmes enceintes; et l'on dit même que les chefs ou le roi avaient le soin de choisir des individus qui, sans amis ou sans parents, n'excitaient les regrets de personne, et dont la mort ne pouvait occasionner de troubles. Souvent aussi on réservait cette sorte de vengeance publique pour ceux qui s'étaient fait remarquer par leur turbulence ou par des actes criminels.

C'est au milieu des ombres de la nuit qu'on entourait la maison de la victime : on l'appelait, et à peine mettait-elle le pied sur le seuil de la cabane, qu'elle était mise à mort. D'autres fois, des hommes vigoureux s'élançaient sur elle; et alors le patient, résigné à son sort et encore religieux adorateur du dieu qui ordonnait son trépas, faisait ce que les Taïtiens appelaient *tipapa*, c'est-à-dire qu'il se couchait et attendait avec calme le coup de casse-tête qui devait lui briser le crâne. Mais les odieuses divinités qui inspirèrent aux Taïtiens, doux par caractère, des superstitions aussi

barbares, ne se bornaient point à voir arroser les marches des *moraïs* avec le sang humain; elles leur inspirèrent la pensée, tant leur aveuglement sacrilége les asservissait au culte affreux d'*Oro*, que le plus pur encens, que les offrandes les plus chères aux dieux, étaient les angoisses de la douleur, les tortures d'un être souffrant, et la longue agonie d'un malheureux se débattant contre les tourments sans cesse renaissants, jusqu'à ce qu'un trépas vivement attendu vînt l'y soustraire. Ainsi les victimes attachées aux arbres des *moraïs* étaient frappées avec des bâtons pointus, couvertes de blessures mortelles, et expiraient dans une lente agonie, en adressant aux cieux des cris de douleur et de rage.

Les enfants étaient souvent offerts en holocauste, et la barbarie avec laquelle les Taïtiens traitaient ces innocentes créatures ne peut se concevoir. Que le levier de la superstition est puissant pour transformer en choses sacrées des actions que la simple morale réprouve comme des atrocités!.... Les enfants exposés sur les *moraïs*, étaient écrasés sur la pierre qui en formait les marches. Leurs débris épars étaient supposés servir de nourriture aux âmes renfermées sous ce tombeau. Parfois encore on leur attachait au cou ou aux oreilles une grosse pierre, et on les lançait à la mer, ou même dans les rivières des environs, et les parents se réjouissaient de leur mort, comme si le bonheur de leurs enfants était à jamais assuré dans une vie future, pour avoir servi d'offrande à la colère d'*Oro*. Telles étaient les sanglantes cérémonies que les Taïtiens [1] pratiquaient souvent avec un empressement barbare, et on dit même que chaque mois voyait dresser les préparatifs d'une fête de cette sorte. Les victimes, après les sacrifices, étaient enveloppées de feuilles de cocotier. On les accrochait aux parois des *moraïs*, ou on les suspendait aux branches des arbres d'alentour. Les enfants étaient ornés de colliers et autres objets qu'on regardait ensuite comme sacrés. Les cadavres restaient ainsi en plein air jusqu'à ce que les lambeaux pourris tombassent sur le sol, où ils servaient de nourriture aux animaux immondes que leur odeur attirait; et leur sépulture dernière se trouvait être l'estomac d'un cochon ou d'un chien, ou celui d'un oiseau de rapine.

[1] On dit qu'il n'y avait que quatre-vingts ans qu'ils avaient reçu cette coutume sanguinaire de l'île de *Raïatea*.

Les *moraïs* qu'ont décrits Cook, Wilson et autres, étaient formés de pierres de corail d'un volume parfois énorme, entassées avec régularité en formant des gradins. Ces *moraïs* avaient de grandes proportions et servaient de sépulture aux rois ou aux grands personnages, et étaient consacrés aux divers ordres des dieux. Les Taïtiens ont prouvé qu'ils sentaient parfaitement toute l'impression que pouvaient faire dans l'âme du vulgaire des endroits ainsi consacrés, en les entourant de fables, de spectres qui terrifiaient ceux qui les approchaient; et même, aujourd'hui, quoiqu'ils soient convertis, ils redoutent encore le voisinage de ces lieux, qu'ils ne visitent qu'avec crainte, et sur lesquels ils débitent les histoires les plus absurdes. C'est du moins ce dont nous avons eu l'expérience en visitant avec deux guides les ruines d'un grand *moraï* royal de *Pari*.

Les autels homicides des *moraïs* étaient toujours placés dans des lieux retirés, au milieu des bois, sous des massifs de verdure formés par le gigantesque *eyto*, l'arbre des regrets et des morts (*casuarina* à feuilles de prêle), sous le feuillage sombre du *tamanou* (*calophyllum*), des *haoutou* (*baringtonia*), et des arbres à pain; de larges liserons festonnaient de guirlandes ces temples rustiques, analogues à ceux que nos pères arrosaient de leur sang sous le couteau des druides.

Les cérémonies n'avaient jamais lieu que le soir, au moment où le crépuscule venait apparaître et jeter une clarté vacillante et éteinte sur la scène, qu'un peuple immense entourait, lorsque la nature de la fête le permettait, mais qui n'était occupée que par les initiés, lorsqu'on devait y pratiquer des offrandes mystérieuses. Alors malheur à quiconque y portait par hasard ses pas! il payait de sa vie la faute qu'il avait commise involontairement.

Les grandes cérémonies commençaient par une danse nocturne nommée *pomara*. Le son aigu des *tritons* [1] résonnait au loin dans les gorges des vallées et la profondeur des forêts, et servait à indiquer aux insulaires que le grand *erahi* allait commencer les mystères. Les roulements rauques d'un long tambour, ou tam-tam, ne cessaient point de se faire entendre dans l'enceinte. Alors on

[1] Très-grosse coquille qui leur servait de trompette; ils la perçaient d'un trou à sa petite extrémité.

déposait sur le *moraï* les plus beaux régimes de bananes, les cocos les plus butireux, enfin des offrandes nombreuses et variées. C'est alors que le pontife dictait ses oracles, annonçait la protection de son dieu ou menaçait de sa colère, exigeait des victimes, ordonnait la guerre, et promettait la victoire, ou enfin décidait de la paix et des traités que les chefs devaient effectuer pour le bien-être de tous.

Dans les cérémonies funèbres, tous les habitants non initiés devaient se tenir cachés dans leurs maisons, ou du moins se tenir éloignés du lieu où les prêtres faisaient leurs prières. On sait que le principal personnage du deuil était revêtu du *paraï*, vêtement mortuaire, que Pomaré Nehoraii nous montra à Matavai. A la vue du *paraï* tous les insulaires prenaient la fuite. Ce costume singulier était un mélange d'ornements de nacre, de plumes de phaéton, sur un large croissant en bois, et cachait sous un bonnet de poils la tête de celui qui en était revêtu, comme sous un masque.

Les corps étaient exposés sur des plates-formes élevées sur des pieux, et parfois embaumés, comme les momies d'Égypte, avec des résines de *vy*, et des bandelettes d'étoffes de *mûrier* ou de *jaquier*. On les laissait se sécher lentement, au milieu des suaves parfums du *gardenia*, où sont les corolles éclatantes de l'*hibiscus* rose de Chine.

Telle était la masse fondamentale des opinions religieuses des insulaires de Taïti, lorsque les missionnaires anglais de l'église réformée vinrent, en mars 1797, leur inculquer de nouveaux dogmes. Ce ne fut qu'après un intervalle de plus de seize années, à la suite de guerres désastreuses, que la religion chrétienne sapa leurs superstitions traditionnelles, vint régner triomphante sur les idoles renversées, et détruire les divinités mensongères de leur mythologie [1].

[1] Nous croyons devoir citer comme pièce à l'appui une lettre adressée au commandant de la corvette *la Coquille* par un des missionnaires anglais établis aux îles de la Société, bien qu'elle ne nous paraisse pas devoir mériter une croyance complète en tous ses points.

Borabora, 13 mai 1823.

MONSIEUR,

Quoique je vous sois complétement étranger, je vous prie de vouloir bien accepter les deux livres renfermés dans ce paquet, comme un témoignage de mon respect.

Le langage des O-taïtiens est le dialecte le plus pur de la langue océanienne; il ne s'éloigne pas beaucoup de celui parlé aux Tonga, à la Nouvelle-Zélande, aux Marquises et aux Sandwich. Cette langue océanienne, qui est répandue dans la plus grande partie

L'un est les rites des apôtres, l'autre un recueil d'hymnes, dont nous faisons usage dans nos adorations publiques. Vous ne serez pas blessé que je prenne un peu de votre temps.

Quelque déplacée que soit l'idée qu'on vous aura donnée de la déclaration d'indépendance de ces peuples, ils ne jouissent cependant par le fait que d'une force nominale, et d'une simple possession des îles. Ce sont les seuls avantages dont ils puissent se glorifier. Les rois ne sont rois que de nom. Leur pouvoir réside en entier dans les *tiaaus* et les *ratiras*; les rois sont les premiers par leur rang, les *tiaaus* marchent ensuite, et les *ratiras* viennent après.

Les *tiaaus* (prononcez *tiaous*) sont par le fait petits rois de districts. Les désirs du roi ne peuvent être remplis que par la volonté et l'influence des *tiaaus* et des chefs; ils peuvent détrôner le roi quand il leur plaît. Le monarque n'a jamais eu de revenus; mais il reçoit de temps en temps des *tiaaus* et des chefs les objets et les vivres que les îles produisent. Les *tiaaus* et les chefs forment en effet l'ordre le plus formidable.

Les îles sont : Taïti, Morea, Maïaoiti, Huahène, Raïatea, Thaa, Borabora et Maurua.

Les rois de chacune sont : *Pomaré III*, roi de Taïti; *Mahiné*, de Morea et de Maïaoiti; *Mahiné* et *Hautia*, d'Huahène; *Tamatoa*, de Raïatea; *Fenuapeho*, de Tahaa; *Maï* et *Tefaora*, de Borabora (qui a peut-être le plus beau port, et qui, sous tous les rapports, est la plus belle île de tout l'archipel); et *Taïro*, de Maurua.

Le gouvernement de chaque île est exclusif et entièrement indépendant *. Cha-

* Nous ajouterons à ces détails quelques renseignements historiques sur les rois d'O-taïti. Le gouvernement est monarchique et héréditaire dans une famille; la marque distinctive de la royauté est le maro royal, et le titre *erahi rahi;* les distinctions sociales se composent de quatre classes, qui sont celles des *ratiràs* ou nobles, des *mahaounis* ou cultivateurs, des *touhas* ou peuple, dans la rigueur du mot, et des *toutous* ou serviteurs.

Lorsque le commodore Wallis aborda à O-taïti, cette île était gouvernée par la reine *Oberea*, célèbre par le récit de ce navigateur, et surtout par la narration de Bougainville. Elle était mariée à *Oammo*, qu'elle força à vivre en simple particulier à Papara, après s'en être séparée. Oberea descendait de *Temari* par une longue suite d'aïeux; et cette branche, depuis longtemps en possession du pouvoir, en fut dépossédée par la branche d'*Otou*, qui chassa la reine Oberea, seul et dernier rejeton des *Temari*.

Cet *Otou* est le chef de la famille des Pomaré. Il eut pour fils Pomaré Ier, qui prit en naissant le nom d'Otou, tandis que son père changea de nom, et prit celui d'Otehi. Ce nom d'Otou, par les lois taïtiennes, passait toujours au premier-né, et le père devait ainsi cesser de porter un titre qui appartenait de droit à son héritier. Otou (Pomaré Ier) vécut longtemps, fit la guerre avec succès, et mourut vers 1798. C'est de lui que parle si fréquemment Cook et avec éloge; car il en fut accueilli avec une grande bienveillance. Il eut un fils qui, prenant le nom d'Otou, le força à se faire appeler *Teina*. Cet autre *Otou* (Pomaré II), avait un frère nommé *Oripia*, qui mourut fort jeune, et se maria à deux femmes, *Tetoua* et *Whyridi*. Cette dernière fut épousée vers 1796. Pomaré II avait environ dix-sept ans lorsque le capitaine Wilson, commandant *le Duff*, toucha à O-taïti en 1797. Il régnait alors; il accueillit avec empressement les missionnaires; et, adoptant leur religion, il fit briser les idoles. Mais, chassé du gouvernement par son peuple, il parvint à ressaisir le pouvoir, régna sans obstacle, quoique obligé de calmer des soulèvements, jusqu'à l'époque de sa mort, qui arriva en décembre 1821. Son fils Otou (Pomaré III), enfant de trois ans, lui succéda en janvier 1823, et O-taïti était nominalement gouvernée par la veuve nominale de Pomaré, ou *Pomaré Wahiné*, régente. Ce n'est point ici le lieu de présenter un tableau du règne de Pomaré II, bien qu'il soit remarquable par les événements qui en forment le cours.

des îles de la mer du Sud est généralement, par le grand nombre de voyelles qui en composent les mots, d'une grande douceur. Elle se corrompt, elle s'altère par le mélange des langues papoues aux Fidjis, aux îles des Navigateurs, à la Nouvelle-Calédonie, etc.

Ce dialecte a été longtemps sans être fixé; cela tenait au singulier usage que le roi et les chefs avaient, en prenant un nom quelconque, de le faire bannir du langage usuel. Ainsi, pour en donner un exemple plus facile à saisir, supposons qu'il ait plu à un chef de prendre pour surnom le mot *manou*, qui veut dire, oiseau, le peuple ne pouvait plus se servir de ce mot pour désigner ces êtres, et on en créait un autre, qui tôt ou tard finissait par être remplacé. La langue est pleine de cette surabondance de noms qui n'expriment plus les mêmes objets, et c'est pour cela que les dictionnaires que nous ont transmis les navigateurs renferment tant de mots inusités aujourd'hui. De tous les Européens, les Espagnols et les Français sont ceux qui peuvent le plus aisément parler et écrire l'o-taïtien; il n'en est pas de même des Anglais, qui éprouvent des difficultés telles, que beaucoup de leurs missionnaires ont

cune a ses prêtres, ses prophètes, son enfer, ses contes et ses traditions, qui composent un ensemble curieux, discordant et absurde. L'enfer, à Raïatea, était le grand réceptacle. Ce n'est qu'un lac au sommet de la plus haute montagne; le dieu résidait sur les arbres voisins, et avec une espèce de coquille (dont je renferme un échantillon dans cette lettre), il était censé enlever la chair des pauvres malheureux qui venaient là pour lui servir de nourriture. La coquille était déifiée, et celui qui en mangeait l'animal devait mourir. Les poissons, les oiseaux, les insectes et les reptiles, ont tous été déifiés : il y avait dix ou douze cérémonies accompagnées de sacrifices humains. Le premier et leur plus puissant dieu était appelé *Faroa :* dans une coquille de la forme d'un œuf il tourna dans le vaste espace jusqu'au jour où il en brisa les enveloppes; alors il l'occupa, et commença à former la base de la terre, à laquelle, lorsqu'il devint vieux, il ajouta les corps qui l'accompagnent, jusqu'à ce que la terre eût acquis sa grandeur actuelle.

Une profonde ignorance, pire que les ténèbres de l'Égypte, couvrait ces îles. Mais, Monsieur, l'étoile du jour de la vérité et la liberté ont brillé. Maintenant, au lieu des absurdes murmures de l'ignorance, des inventions artificieuses de prêtres rusés, des rites sanguinaires de déités méprisables, des lois de sang du démon et du déluge de guerres qui ravageaient ces côtes, nous voyons la plus grande partie de ce peuple suivre les instructions de la parole pure du Dieu vivant.

Je vous demande pardon, Monsieur, de fixer si longtemps votre attention. Je ne puis que vous exprimer mes souhaits pour votre conservation.

Je m'intitule votre très-humble et très, etc.

Signé : J.-M. Orsmond.

été forcés de retourner dans leur patrie, n'ayant pu en saisir la prononciation; et même, parmi ceux qui ont le mieux compris le génie de cette langue, a-t-il fallu près de trois années pour leur en inculquer les principes. Que penser alors de Cook, quand on lit, dans son *deuxième voyage* (p. 353) : « . . . . . Nous dire à plu-
» sieurs que M. de Bougainville était de France, nom qu'ils ne
» vinrent jamais à bout de prononcer : ils ne prononçaient guère
» mieux celui de Paris, et il est probable qu'ils auront bientôt
» oublié l'un et l'autre : au contraire, tous les enfants prononçaient
» celui de *Pretany* (Grande-Bretagne), et il est presque impossible
» qu'ils l'oublient jamais? » Que de fausseté dans ces lignes! et comment se fait-il qu'un homme de génie soit si petit dans ses préventions nationales? Ainsi les naturels, privés du son euphonique de plusieurs de nos consonnes, traduisaient le nom de Bougainville en le rendant par le mot de *Poutaveri*, comme celui de Cook par *Touté;* quant à celui de Paris, c'est entièrement la même prononciation que *Pari*, district dans lequel est *Papaoa*, la résidence des rois, et que le navigateur anglais écrit *Opare;* ce mot de Pari leur était donc familier : quant au nom de France, ils le prononçaient sans doute alors comme aujourd'hui, et aussi bien que celui de Grande-Bretagne, l'un par *Frany* et l'autre par *Pretany*. Sous le rapport du souvenir que Bougainville y a laissé, il est vrai que la mémoire des naturels ne l'a pas conservé; mais il n'avait jamais fait couper un grand nombre d'oreilles à ces insulaires, titre durable [1] pour ne pas être oublié.

Les règles grammaticales des langues sont trop avantageuses à l'étude des races humaines, pour que nous ne cherchions pas à conserver l'ébauche informe de celles relatives au langage o-taïtien, que nous avons recueillies sur les lieux et souvent dans la conversation de M. Nott.

D'après l'*E buka haa pii raa neia Parau tahiti* ou abécédaire taïtien, l'alphabet ne se compose que de seize lettres, qui sont :

A, B, D, E, F, H, I, M, N, O, P, R, T, U, V, W.

1. Nous avons longtemps médité la vie de Cook; nous en connaissons une foule de particularités qu'ont répandues ses compagnons et qu'ont passées sous silence ses biographes. Les circonstances que nous rapportons sont assez légères, et nous croyons devoir omettre celles qui n'ont point de rapport avec notre sujet.

Il lui manque donc dix lettres de notre grammaire, qui sont : C, G, J, K, L, Q, S, X, Y et Z. La privation de ces lettres, que ne peuvent prononcer les Taïtiens, est le seul obstacle qui force ces peuples à travestir nos noms. La prononciation de chacune d'elles peut se rendre par les sons français suivants :

A, *a;* B, *bi;* D, *di;* E, *e;* F, *fa;* H, *esse;* I, *i;* M, *mo;* N, *nou;* O, *o;* P, *pi;* R, *ro;* T, *t;* U, *ou;* V, *vi.*

L'assemblage des syllabes se fait comme pour les nôtres, et nous n'en donnerons qu'un exemple, *ba*, *be*, *bi*, *bo*, *bu*, etc.

Depuis la fixation de la langue, qui date de l'introduction du christianisme, il n'y a plus que les noms propres qui changent.

Les conjugaisons, moins compliquées que les nôtres, ne peuvent être mieux comparées qu'à celles de la langue hébraïque. Ils n'ont point de verbes auxiliaires, comme *être*, *faire;* ils ont donné à presque tous les verbes la double acception d'ordre : tel est ce verbe remarquable par le grand nombre de voyelles, *faaaa*, faire ; et, suivant le génie de cette langue, qui est riche en figures belles et nombreuses, on dit *faaa tea te aaaoao*, qui signifie faire augmenter l'espace entre les côtes, ou, en d'autres termes, ce qui veut dire qu'un homme engraisse beaucoup.

Voici un exemple de ces déclinaisons :

SINGULIER.	
Le navire,	*te pahü*
Du navire,	*o te pahü.*
Au navire,	*i te pahü.*
Le navire,	*te pahü.*
O navire,	*e te pahü.*
Du navire,	*e te pahü.*
PLURIEL.	
Les navires,	*te mau pahü.*
Des navires,	*o te mau pahü.*
Aux navires,	*i te mau pahü.*
Les navires,	*te mau pahü.*
O navires,	*e te mau pahü.*
Des navires,	*e te mau pahü.*
DUEL.	
Les deux navires,	*te na pahü.*
Des deux navires,	*o te na pahü.*
Aux deux navires,	*i te na pahü.*
Les deux navires,	*te na pahü.*
O deux navires,	*e te na pahü.*
Des deux navires,	*e te na pahü.*

La négation diffère par des temps distincts, et plusieurs mots servent à l'exprimer. Ainsi *aeta* (non), *ainea, aina, aipa, aore*, expriment le passif; *eita, aima, eina, eipa, eore, ehene, ehere*, indiquent le futur et le présent. Une autre locution est *eioha*, qui veut dire que cela ne soit pas.

Pour l'affirmative ils ont *e*, oui, et *ouetia*, qui veut dire d'accord.

Les comparatifs et les superlatifs sont les mêmes que dans le français ; seulement quelques-uns ont des modifications. Ainsi *maitai*, bon; *maitai ae*, meilleur; *maitai roa*, le meilleur que; *maitai tei i tena*, ceci est meilleur que cela.

Beaucoup de mots expriment souvent une même chose, et une même chose est exprimée par un grand nombre de tournures différentes. Les plus petits changements dans la prononciation des mots modifient leur valeur.

Exemple. Le mot *au* signifie, pris isolément, fumée, fiel, un, courant, natation, être d'accord, préparer, un pronom, une aiguille, coudre, convenable, un arbre, un oiseau.

Le mot *oe* veut également dire une épée, une cloche, une erreur, un pronom, une famine.

On remarquera que, dans aucun cas, deux consonnes ne se suivent.

Les missionnaires ont donné le nom de *palatiale* à cette langue; et, lorsqu'ils se sont réunis pour se communiquer leurs divers travaux relativement au dictionnaire projeté, ils se sont trouvés d'accord pour l'orthographe et les étymologies; mais ils ont beaucoup différé pour la prononciation, qui, suivant eux, est la principale difficulté; car le mot que nous avons vu exprimer diverses choses, se prononce avec autant d'accentuations ou inflexions différentes. Cela n'empêche pas que le vulgaire du peuple la parle avec délicatesse; mais les chefs seuls connaissent les tournures expressives, les mots significatifs; ils sentent les fautes les plus légères de la prononciation, et la basse classe se sert de certains idiotismes qui lui sont propres, de même qu'on en a introduit un bon nombre qui sont anglais et défigurés ou travestis. Les noms européens sont traduits pour la plupart, mais d'une manière à ne pas les reconnaître : tels sont par exemple, M. Orsmond, *Otamoni;* France, *Frani; la Coquille, Totire;* gouverneur, *tavana; le Dauphin, Ofaa; le Duff, Tarapu*, etc.

EXEMPLES DE PHRASES.

Te pahi paniola a Quiro te tipae raa i Vaiuru paha, 1606. (Le naviro espagnol de *Quiros* aborda sur la côte du district de Vaiourou, 1606.)

Le nom de *Quiros* n'est point écrit suivant l'orthographe des naturels.

D. Naite anei outou ta Otamoni parau? (Comprenez-vous M. Orsmond parlant?)
Naite anei (Williams) *te outou parau?* (Le sieur Williams comprend-il votre langue?)
R. Enaite, il entend.

EXEMPLES DE NOMS.

Homme,	*tane.*	Arc,	*phana.*
Femme,	*vaïne.*	— La corde,	*roa.*
Fille,	*aïne.*	— Le carquois,	*ohe.*
Fils,	*meotua.*	— La flèche,	*emoïa.*
Crayon,	*peni.*	Brisant,	*vae.*
Livre,	*pouta.*	Ciseaux,	*paoti.*
Couteau,	*tipi.*	Cochon,	*poua.*
Fourchette,	*patimara.*	Chien,	*ouri.*
Habit,	*proue.*	Montre,	*mana.*
Pagaies,	*coe.*	Pagne,	*aati.*
Javelot,	*omore.*	Culotte,	*tatoe.*
Chasse-mouches,	*tairi.*	Bouteille,	*moona.*
Mouchoir,	*taamou.*	Aiguille,	*nira.*
Encre,	*apou.*	Nacre,	*etou.*
Souliers,	*tima.*	Fil,	*taoura.*
Assez,	*aïma.*	Huile de coco,	*mori* ou *monoï.*
Ami,	*coa.*	Pendants d'oreilles,	*poe.*
Papier,	*parao.*	Siffler avec les doigts,	*chïo.*
Bague,	*tapea.*	Tabac,	*avaava.*
Chemise,	*tapa.*	Vrilles,	*ehou.*
Biscuit,	*amou.*	Clou,	*nero.*
Eau-de-vie, Vin, Eau,	*ava.*	Collier,	*aï.*
Cordage,	*aourou.*	Ficelle,	*eaho.*
Sabre,	*oe.*	Petite hache,	*toe.*
— Fourreau,	*vii.*	Nom (désign.),	*ioa.*
Ceinturon,	*tatia.*	Pavillon,	*ereva.*
Clef,	*tariri.*	Soleil,	*mana.*
Mât d'un navire,	*etira.*	Venez ici,	*arimaï.*
Poule,	*moua.*	— promptement,	*care.*
Chapeau,	*tapou.*	Hameçons,	*matao*, etc., etc.

On pourra consulter le *Vocabulaire taïtien* donné par Bougainville ; et, quoique quelques mots soient inusités, il rendra encore de grands services. En général, cependant, il faudra supprimer l'*e* et l'*o* qui précèdent le plus grand nombre des mots : ce sont deux articles qui signifient *le* ou *la*.

Notre manière de mesurer le temps a été introduite par les missionnaires de la manière suivante :

60 *amo raa mata i ïa* minute (soixante secondes font une minute).
60 *minute i ïa hora* (soixante minutes font une heure).
24 *hora i ïa mahana* (vingt-quatre heures font un jour).
7 *mahana i ïa hebedoma* (sept jours font une semaine).
4 *hebedoma i ïa avae* (quatre semaines font un mois).
13 *avae* 1 *mahana* 6 *hora i ïa matahiti* (treize mois un jour six heures font une année taïtienne ou lunaire).
52 *hebedoma i ïa matahiti* (cinquante-deux semaines font un an).
365 *mahana i ïa matahiti* (trois cent soixante-cinq jours font une année).

Les noms des jours de la semaine sont traduits ainsi :

Sabati,	dimanche.
Monedi,	lundi.
Tuesedi,	mardi.
Wenesedi,	mercredi.
Turesedi,	jeudi.
Feraidi,	vendredi.
Saturedi,	samedi.

Les mois sont également empruntés des Anglais, et ils n'en diffèrent pour les noms que par l'arrangement des voyelles qui séparent les consonnes. Les mois taïtiens étaient appelés *apaapa*, *firia*, *te eri*, *te tai*, *ovarehu*, *faa ahu*, *pipiri*, *aununu*, *paroromua*, *paroromuri*, *nuiriraha*, *hiaia* et *tema*. Les douze premiers sont rangés dans l'ordre de notre calendrier, et répondent à nos mois ; mais les insulaires les plaçaient bien différemment : leur année était lunaire.

L'ancienne manière de compter usitée à Taïti, comme dans les îles voisines, est celle-ci :

1, *atahi*.
2, *arua*, et le plus souvent *apiti*.
3, *atoru*.
4, *aeha* ou *amaha*.

5, *arima* ou *apac.*
6, *afene* ou *aono.*
7, *ahitu.*
8, *avaru* ou *avaou.*
9, *aïva.*
10, *aahuru*, prononcez *aahourou.*
11, *ahuru matahi* ou *hoe ahuru mahoe.*
12, *ahuru marua* ou *hoe ahuru mapiti.*
13, *ahuru matoru* ou *hoe ahuru matoru.*
14, *ahuru maaehâ* ou *hoe ahuru mamaha.*
15, *ahuru marima* ou *hoe ahuru mapac.*
16, *ahuru mahitu* ou *hoe ahuru mahitu.*
18, *ahuru mavaru* ou *hoe ahuru maraou.*
19, *ahuru maïva* ou *hoe ahuru maïva.*
20, *erua ahuru;* on dit aussi *epiti ahuru.* De 20 à 29, on commence par *erua ahuru*, auxquels mots on ajoute *matahi*, *marua*, etc., comme pour les premières dizaines.
30, *etoru ahuru.*
40, *ehâ ahuru.*
50, *erima ahuru.*
60, *efene ahuru.*
70, *ehitu ahuru.*
80, *evaru ahuru.*
90, *eiva ahuru.*
100, *atahi rau.*

Les signes des neuf premières unités s'ajoutent devant *rau*, pour exprimer le nombre de centaines. Ainsi :

200, *arua ràu.*
300, *atoru rau.*
400, *aeha rau*, et ainsi des autres.
1000, se dit *atahi mano;* 2000, *arua mano*, comme pour les centaines.

Par ce simple aperçu il sera possible de comparer le dialecte o-taïtien avec celui de la Nouvelle-Zélande, ou de plusieurs autres systèmes d'îles océaniennes, et nous le terminerons par un petit vocabulaire de noms donnés aux diverses parties du corps humain. Ces noms doivent être ceux qui subissent le moins de changements, et qui traversent intacts le laps le plus considérable de temps, et parmi lesquels on doit trouver des caractères moins variables pour les analogies.

Tête, *aai.*
Cheveux, *o-ou-rou.*
Œil, *tone-ma-ta.*

Nez, *e-hi-ou.*
Sourcils, *tou-a-ma-ta.*
Bouche, *ou-tou.*

Joues, *papari-a.*
Le globe de l'œil, *opomata.*
Cils, *outi-outi.*
Narines, *popooyou.*
Dents, *tarinïou.*
Menton, *toa.*
Oreille, *taria.*
Barbe, *ourounourou.*
Favoris, *ounaouna.*
Poitrine, *houma.*
Mamelles, *oh nou.*
Sein, *nami.*
Nuque, *ereï.*
Côté du thorax, *aoao.*
Ventre, *obou.*
Nombril, *pito.*
Anus, *ououre.*
Vagin, *pipititoe.*
Verge, *tapa.*
Fesses, *toai.*
Épaule, *tapauno.*
Aisselle, *aï-aï.*
Bras, *rima.*
Avant-bras, *vati-a.*
Coude, *pororima.*
Main, *erima.*
Paume de la main, *teabourima.*
Les doigts, *rima-rima.*
Ongles, *ma-ï-ou-ou.*
Cuisse, *ouaa.*
Jambe, *avaai.*
Tibia, *coufara.*
Cheville, *momoa.*
Pied, *tapouai.*

CHAPITRE XI.

DÉTAILS SUR LES ANCIENNES COUTUMES DES O-TAITIENS ET SUR LES MISSIONS PROTESTANTES DANS LES ILES DE LA SOCIÉTÉ.

> Toute perfection dans cette vie est toujours unie à quelque imperfection, et toutes nos lumières sont toujours mêlées d'ombres.
> (JÉSUS-CHRIST.)

> Vanité des vanités, et tout n'est que vanité.
> (*Ecclésiaste*, chap. I, vers. 2.)

En traçant ce chapitre, je me crois dégagé de toute influence et ne sacrifier à aucuns préjugés. Ce que je dirai des missions sera grave, car j'apprécie tout ce qu'a d'élevé le dévouement qui entraîne certains hommes à vivre au milieu des populations, que nous appelons barbares, afin de les éclairer ; je louerai donc sans crainte comme je m'expliquerai sans réserve, lorsque les éloges ou le blâme se présenteront, sans prétendre que ma manière de voir soit infaillible. Ceci expliquera la teinte de sarcasme qui a passé dans un des précédents chapitres, et que j'ai laissée couler de ma plume sans intention hostile, mais comme l'expression des faits qui m'avaient frappé.

Sans créer une utopie sur la civilisation o-taïtienne, j'en suis venu, après avoir commenté les nombreux documents qui ont été

publiés[1] sur ce peuple, et par les vestiges de ses mœurs, que j'ai été à même d'observer pendant mon séjour au milieu de lui, à croire que nulle association d'hommes sur la terre n'avait reçu une plus grande somme de bonheur! Climature, nourriture délicieuse, prodiguée sous toutes les formes; île vaste et fertile; race forte et belle; gouvernement paternel bien entendu et composé de rouages fonctionnant avec régularité; idées religieuses puissantes et protégées par la loi rigoureuse du *tabou;* demeures saines et agréables; jeux, danses et chant, faisant le délassement de chaque jour; versification et improvisation très-répandues; constructions des pirogues et des meubles décelant le sentiment des arts; conversion des écorces en tissus moelleux; agriculture suffisante pour les besoins de la population; mœurs douces, bienveillantes, joviales, spirituelles; langue euphonique et sonore, prêtant à l'éloquence et riche d'images; caractère confiant et hospitalier : en faut-il plus pour que le peuple o-taïtien ait été l'idéal des peuples?

Que lui a-t-on reproché? Le vol? mais tous les hommes proche l'état de nature, séduits par la nouveauté des objets que les Européens étalent à leurs yeux, ont une tendance à s'en emparer, quitte à jeter après l'objet qui a excité leur convoitise. Son *libertinage?* mais d'abord je crois qu'on l'a exagéré; les O-taïtiens étaient scrupuleux sur la fidélité conjugale, et leurs filles seules jouissaient de la plus complète liberté. L'amour chez eux était une cérémonie d'hospitalité religieuse, et c'est à ce titre qu'on le voit figurer dans

[1] Les principaux documents que j'ai médités pour O-taïti sont : Wallis, *Voyage autour du monde;* Cook, ses trois *Voyages;* Bougainville, *sa Relation imprimée;* de plus les *manuscrits* de Commerson et le *Journal de* M. Vivès, chirurgien-major de la flûte *l'Étoile;* Forster, ses *Observations et celles* de Banks; Blight, son *Voyage à la mer du Sud* et la *Relation de l'abandon* du Bounty; Wilson, *Voyage pour transporter les missionnaires;* Turnbull, *Voyage dans la mer du Sud;* Vancouver, son *Voyage autour du monde;* les *Voyages des Espagnols à Taïti* (Viajero universal, XVII, 324); le *Missionary register,* et les *Report of the missionary, stations entahiti and eymeo;* Williams Ellis, *Polynesian researches* (London, 2 vol. in-8°, 1829); Moerenhout, *Voyages aux îles du Grand-Océan*, 2 vol. in-8°, Paris, 1837; les *Annales de la propagation de la foi,* les nos 48 et 49 notamment (septembre et novembre 1836).

Le journal de M. Vivès, dont je viens de citer le titre est très-curieux par les détails qu'il rapporte, et que Bougainville a passés sous silence dans sa relation officielle. M. Vivès, né à Rochefort, le 14 septembre 1744, est mort dans cette ville le 3 septembre 1828. Je possède le manuscrit de cette relation inédite.

toutes les réceptions d'apparat; mais l'antiquité païenne professait elle-même ce culte, que le christianisme est loin d'avoir éteint en Europe; seulement, chez eux, cette erreur découlait de leur religion, tandis que, chez nous, elle est en contradiction flagrante avec les préceptes du culte. La société des *arréois?* mais cette secte, analogue à quelques loges de franc-maçonnerie, ou plutôt à l'ordre des jésuites, était purement politique; les hauts initiés avaient seuls le mot de l'énigme, tandis qu'ils laissaient au bas grade les pratiques ridicules ou frivoles qui voilaient le but secret de l'association. L'*infanticide* est le crime capital dont on ait chargé la mémoire de ce peuple; il est de fait que l'on conçoit mieux l'impérieuse nécessité pour les insulaires établis sur les îles basses, de ne jamais laisser augmenter leur population, parce que leurs vivres sont mesurés, pour ainsi dire, et que toute bouche nouvelle apporterait la famine; mais, chez les O-taïtiens, ce crime légal était moins impérieusement réclamé: l'infanticide, si commun chez les Chinois, n'est malheureusement pas rare chez nous, malgré l'effrayante masse d'enfants abandonnés à la charité publique, que recèlent nos villes. Quant *aux sacrifices humains,* ils découlent des lois imposées par une religion sanguinaire sans contredit, et seraient incompréhensibles pour l'homme qui ne jugerait que sur les mœurs habituellement douces de ces insulaires; mais, on le sait, le fanatisme religieux est le plus implacable de tous les fanatismes. Tout ce qu'il est possible de dire pour excuser les O-taïtiens de ces *homicides sacriléges,* c'est qu'ils étaient chez eux institués dans un but principalement politique, car les mauvais sujets, les perturbateurs de la paix publique, étaient choisis de préférence par les chefs, lorsque les esclaves faits à la guerre venaient à manquer.

Aujourd'hui voilà, sans contredit, l'état présent d'O-taïti. Les premiers découvreurs empoisonnèrent les habitants de la syphilis, et cette maladie, par ses ravages, a moissonné une partie de la population et abâtardi la race, car les femmes sont généralement laides et flétries. Des guerres désastreuses et faites avec une insigne barbarie, à l'aide des armes à feu portées par les Européens, ont été entreprises par certains chefs pour s'emparer du pouvoir et des biens de ceux qu'ils ont cru déposséder avec succès. Les liens se sont relâchés; l'ancienne famille royale a été détrônée, et l'usurpation a été suivie de querelles intestines opiniâtres; les idées religieuses se

sont affaiblies par le mépris que les Européens enseignaient envers des dieux inférieurs en pouvoir à celui des chrétiens. La propreté des demeures a été négligée ; l'usage des bains et des ablutions qu'un climat chaud réclame a été abandonné, pour conserver les sales guenilles européennes qui les couvrent à peine, lorsqu'autrefois ils avaient un costume de la plus grande propreté. De cet oubli des préceptes hygiéniques sont suivies la malpropreté qui engendre les maladies, la vermine qui s'attache au corps. Les liqueurs fortes portées à profusion ont rendue générale une ivrognerie brutale, d'où sont découlés des rixes, des meurtres et le libertinage le plus effréné. Voilà la civilisation o-taïtienne aujourd'hui ; car les insulaires, au rebours de ce qu'ils étaient jadis, ne croient plus à rien. La religion chrétienne n'a nul empire sur leur esprit ; l'autorité des chefs est méconnue, la probité a cédé le pas à la mauvaise foi, et les passions les plus cupides ou les plus dangereuses ont succédé à des mœurs inoffensives, enfantines et d'un laisser-aller plein de charmes.

Le gouvernement d'O-taïti était féodal, c'est-à-dire qu'il reposait entre les mains d'un chef suprême, dont le pouvoir despotique à l'armée subissait le contrôle du grand-prêtre et des gouverneurs de territoires dans une foule de cas. Ce chef suprême était appelé *arii rahi*, il pouvait destituer un gouverneur inhabile ou hostile, en nommer un autre, s'emparer de ses terres ou les distribuer ; mais cependant il ne pouvait rendre valables ses décisions que par la sanction des chefs principaux. Pomaré II, mort d'un hydrosarcocèle, le 17 novembre 1821, favorisa les missionnaires anglais, dans l'intention de s'en servir pour exterminer les grands, qui n'avaient point courbé la tête devant son usurpation et celle de son père, car l'un et l'autre s'étaient emparés du trône d'O-taïti, dont ils avaient expulsé les héritiers légitimes [1]. Ce roi, que les missionnaires ont exalté, et qu'ils ont peint comme un homme habile, mais de caractère faible, et, suivant leur propre expression, timide comme une vieille femme, était au contraire très-cauteleux, et rien moins que dévoué aux intérêts de la nouvelle religion ; il avait abandonné sa croyance pour devenir chef suprême de son pays et

[1] Pomaré, fils d'Otou, ne se trouva placé sur le trône que par la mort accidentelle du jeune *Oripaïa*, fils d'*Amo*. Ce Pomaré Ier, habile politique, mourut en septembre 1803. Otou, son fils, prit alors le nom de Pomaré II.

terrasser ses ennemis; il chercha à consolider son usurpation et rien de plus. Il trouva dans les Européens des auxiliaires puissants qui décidèrent la fortune en sa faveur; ce ne fut toutefois qu'après des scènes de meurtres et de barbarie que Pomaré parvint à asseoir sa domination. Sa mort fut accueillie avec une vive satisfaction par les missionnaires, et M. Bennett me dit à son sujet ces paroles bien remarquables : « Sa vie n'était plus nécessaire à la mission. » Pomaré, en effet, dans les derniers temps de son existence, se repentait de sa condescendance envers les missionnaires et les contrariait le plus qu'il pouvait. C'est ainsi qu'il tint, à l'assemblée de mai 1818, ce discours fort remarquable, en réponse à une demande faite au nom des missionnaires, par M. Gilles, pour établir une sucrerie, que les naturels auraient été forcés par une loi d'alimenter de cannes à sucre. « J'ai appris que les sucreries » avaient été la cause, dans une autre partie du monde, de l'escla- » vage et de la mort des habitants. Craignant un pareil sort pour » mes sujets, je vous prie instamment de ne pas songer à former » de ces établissements à O-taïti, à moins que ce ne soit pour » votre propre usage. » Mais immédiatement après le trépas de ce roi furent installés une sucrerie et des appareils de distillation. Pomaré s'était surtout opposé à ce que les missionnaires conservassent le monopole du commerce avec les Européens, ainsi qu'ils avaient essayé de le faire, car ce monarque avait pris goût aux transactions par les bénéfices qu'elles lui rapportaient, et se montrait très-jaloux de s'en réserver les avantages. Il avait fait construire un brick, qu'il entretenait armé avec le plus grand soin, et qui lui servait à prélever dans les îles de sa dépendance ses tributs, ou avec lequel il avait maintenu sa domination. Pomaré, en mourant, institua son épouse Terra Wahiné ou Térémoëmoë, mère du petit prince, régente de Taïti; mais cette jeune femme, inhabile aux affaires et livrée à la galanterie, se démit du pouvoir en faveur de sa sœur aînée, renommée par son courage, et appelée Pomaré Wahiné ou Ariipaya; ces deux princesses, nées à Huahène et par conséquent étrangères à O-taïti, n'y sont vues qu'avec déplaisir et n'y sont point aimées. Le fantôme de roi [1] était donc

[1] On a même imprimé, à l'occasion de la succession au trône de Pomaré par un enfant, ce qui suit (*Le Globe*, n° 178, 1er novembre 1825), *Nouveaux détails*

connu sous le nom de Pomaré III [1], enfant en bas âge, qui ne devait pas tarder à mourir, en laissant le trône à Aïmata, aussi fille de Pomaré, et mariée à Nehoraii, fils du chef de Taha, et par conséquent ne jouissant d'aucune influence à O-taïti, où il n'était que le mari de la reine. Tati, chef renommé par son courage et son éloquence, fixé à Paparo, et descendant des anciens rois de la grande presqu'île, était redouté comme un prétendant à la couronne; mais, devenu chrétien fervent, Tati, et Oupaparou, son frère, se sont seulement opposés aux projets qu'avait formés la Messaline Aïmata, de revenir aux coutumes de l'ancien libertinage, mais sans sa naïveté religieuse, et fortifiée au contraire des dépravations importées par les convicts européens.

Le promoteur des missions dans la mer du Sud a été le capitaine Wilson, marin expérimenté, qui fit sa fortune par de nombreux voyages de l'Inde, et qui se trouvait être directeur de l'association

sur le couronnement du roi d'O-taïti (extrait de *l'Asiatic journal*, n° de septembre 1825) : « Cette cérémonie a eu lieu à O-taïti le 21 avril 1824. Une foule considérable était venue de toutes les îles voisines. On avait construit une vaste plate-forme en pierres, au milieu de laquelle était placé le trône. Autour étaient rangés les membres de la famille royale, les chefs, les juges, les magistrats et les missionnaires. Pendant la cérémonie, l'assemblée présenta un spectacle intéressant. Le jeune roi se plaça sur son trône ; devant lui, sur une table, étaient la couronne, une bible et le code des lois. On lui demanda : « Promettez-vous de gouverner par la justice, de suivre la parole de Dieu, et de vous soumettre à ce code? » Il répondit : « Oui, avec l'aide de Dieu. » On répandit sur lui une huile consacrée; ensuite M. Nott (*missionnaire*) lui mit la couronne sur la tête, en lui disant : « Pomaré, je te couronne roi d'O-taïti, Eyméo, etc.; » et il lui donna la bénédiction. M. Darling (*autre missionnaire*) prit alors la parole : « Roi Pomaré, dit-il, nous présentons à votre majesté les saintes Écritures : là est la sagesse, c'est le code des rois, et les vivants oracles de Dieu y sont renfermés. Heureux celui qui lit ce livre, heureux ceux qui en comprennent les paroles et qui en gardent les commandements. » Après le couronnement, l'assemblée se rendit à la chapelle royale, pour y entendre le service divin.

On sait quelle affreuse dépopulation régna longtemps à O-taïti ; on dit qu'en 1803 on ne comptait plus que cinq à six mille habitants dans l'île principale, qui en 1796 en renfermait encore 15,000.

Il y a déjà quelque temps que l'Évangile a été traduit en o-taïtien ; on commença par imprimer à O-taïti même 3,000 exemplaires de l'Évangile de saint Luc; depuis on a vu ces insulaires convertis envoyer à Londres un présent d'huile de coco, avec la prière d'en conserver le produit (qui s'éleva à plus de 1,000 livres sterlings), à envoyer l'Évangile à d'autres peuplades payennes.

[1] Pomaré III est mort, en 1827, de la dyssenterie. Il a été enterré à Papaoa, dans le tombeau de son père.

biblique de Londres pour la propagande protestante, lorsque la société qu'il dirigeait résolut d'envoyer prêcher l'Évangile dans la plupart des grands archipels de l'Océanie.

Les missions protestantes sont donc le fruit tardif d'un servile esprit d'imitation qui semble être inhérent à la race humaine. Ces missions, pour lesquelles je professais une haute estime avant de les bien connaître, ont perdu leurs prestiges à mes yeux; ce sont, dans la mer du Sud du moins, de pâles copies des missions catholiques, dont elles ont exagéré les défauts sans en conserver la dignité et l'abnégation personnelle.

Sans être imbu d'une philosophie trop sceptique, on peut raisonnablement penser qu'en thèse générale les missions n'ont pas produit au sein des populations qui les ont accueillies la somme de bien que les hommes pieux des contrées européennes s'en promettaient. Le clergé est trop absorbé par une seule pensée dominante, pour marcher avec rectitude dans le labyrinthe des passions humaines, telles que les ont faites l'organisation, les climats et les diverses nuances de leur civilisation. Châteaubriand (*Génie du christianisme*, livre IV, ch. 1,) a dit : « Les cultes idolâtres ont ignoré l'enthousiasme divin qui anime l'apôtre de l'Évangile. Les anciens philosophes eux-mêmes n'ont jamais quitté les avenues d'Académus et les délices d'Athènes, pour aller, au gré d'une impulsion sublime, humaniser le sauvage, instruire l'ignorant, guérir le malade, vêtir le pauvre et semer la concorde et la paix parmi les nations ennemies [1]. » J'admire ces lignes éloquentes d'un beau talent; mais peut-être y avait-il plus d'humanité chez les philosophes de l'antiquité à ne point imposer leurs croyances. Laissons à la persuasion seule à conquérir des âmes, car ceux qui soldent leurs néophytes ou achètent leur adhésion à leur culte par des toiles peintes ou des cadeaux, ne peuvent espérer de conversions efficaces. *Instruire l'ignorant*, mais le dernier insulaire de la mer du Sud, de race jaune, a plus de connaissances en poésie, en cosmogonie, en religion, plus d'adresse en gymnastique, plus d'industrie, que n'en ont jamais eu les paysans de la France; *guérir le malade*, est, je le suppose, pour l'effet de la phrase; *vêtir le pauvre*, vêtir dans des

[1] Je me borne à citer, de l'admirable morceau sur les missions de Châteaubriand, ces deux ou trois lignes, car il me faudrait le copier en entier; et cependant je le regarde comme de la belle prose, sans rien de plus.

climats brûlants! là où n'existèrent jamais de pauvres, là où les étoffes s'obtiennent de l'écorce des arbres! Non! on leur fait naître une ardente convoitise pour des toiles peintes; mais, comme on ne leur a appris ni à les tisser ni à les coudre, il en résulte que les femmes ne peuvent avoir qu'un seul genre d'industrie pour se les procurer [1]. Il n'est pas une ligne qu'on ne puisse combattre par des faits malheureusement trop nombreux et trop réels. Je conçois qu'on ne puisse se targuer des crimes commis par le fanatisme farouche des Espagnols, faisant brûler et massacrer sans pitié des populations entières de l'Amérique, où les Européens pénétrèrent pour le malheur des races qui l'habitaient. Ce christianisme délirant a été justement flétri par le clergé lui-même, porté aujourd'hui à une plus grande mansuétude et à l'observation plus fidèle des lois de l'humanité. Que sont devenus tous ces peuples de l'Amérique du Nord, où fleurirent les missions des Hurons, du Canada et de la Louisiane? Ces races décimées par les blancs, chassées de leur patrie, ne comptent plus que quelques débris qui errent malheureux et avilis, et qui ne tarderont pas à disparaître. Disons-le donc avec franchise, le contact des peaux blanches est mortel pour les peaux colorées; là où pénètre la race européenne, la race indigène doit disparaître. Les missions si célèbres du Paraguay, celles de la Californie, ont à peine laissé des traces après quelques demi-siècles d'existence; la Chine, la Cochinchine, la Corée, jadis occupées par de florissantes missions, sont aujourd'hui le tombeau des Européens qui s'introduisent dans des pays où ils sont proscrits. De tout ce sang des martyrs massacrés, de cet or englouti dans ces saintes entreprises, quels résultats peut-on indiquer à l'époque actuelle? Les Indiens de la vile caste de parias, relevés par le

1 Je citerai un exemple frappant entre mille. Aux îles Mariannes, soumises au culte catholique par les Espagnols (et la ferveur des Espagnols est assez connue), la fille d'une autorité respectable de Guam convoitait une croix en or que lui offrait le docteur G., si célèbre dans les salons de Paris par la vivacité de son esprit provençal. Pour obtenir ce signe de rédemption, il n'y avait qu'un salaire capable de fléchir le possesseur, et cette jeune fille, avant de se livrer, eut cependant un autre scrupule, car, se levant brusquement, elle dit en espagnol : *Vous êtes chrétien au moins, monsieur!* — *Très-chrétien*, dit le spirituel docteur, de qui je tiens l'anecdote, bien connue d'ailleurs parmi ses compagnons, et rapportée aussi dans le récit imprimé de M. Jacques Arago. Cette fille eût certainement résisté, malgré son désir pour la croix d'or, si on se fût dit protestant. Comment appeler cette entente de la religion?

christianisme, sont presque les seuls qui se soient convertis dans l'Inde. Les missions du Levant ont-elles adouci le fanatisme musulman? Nullement; ce fanatisme a été miné par le scepticisme, qui semble vouloir étendre son empire sur le monde entier. Eh! cependant, s'il est un culte fait pour séduire les populations peu avancées en civilisation, c'est celui sans contredit qui prescrit les cérémonies catholiques de l'Église romaine : la richesse des costumes, le nombre des images et des statues que ce culte autorise; la musique du rituel, le chant des hymnes; tout contribue à une pompe qui parle aux yeux, séduit l'oreille, pénètre à l'âme par les sens. Cette forme du christianisme est donc la plus appropriée aux intelligences impressionnables des peuples de la mer du Sud. Il n'y a pas jusqu'au célibat des prêtres, célibat dangereux dans nos pays civilisés, qui ne fasse reverser sur le ministre de Dieu une haute et profonde vénération; ce célibat permet à l'homme qui l'observe un point d'honneur plus complet, un dévouement plus absolu, un désintéressement plus grand; il fait plus volontiers le sacrifice de sa vie pour un apostolat qui enflamme son âme; et la couronne du martyre n'arrête point son fanatisme passionné. Le culte protestant, au contraire, par la gravité et la froideur de ses cérémonies, ne parlant qu'à l'intelligence et à la raison, n'en impose aucunement par les dehors; il faut être en mesure de comprendre la haute morale qu'il enseigne (morale identique avec celle du catholicisme) : mais cette sagesse divine, tirée des livres saints, si peu comprise par la classe du peuple en Europe, le sera-t-elle par des races soumises à des préjugés enracinés? Un prêtre ayant femme et enfants peut-il faire abnégation des choses de la terre? Il est père quoique prêtre : il doit s'occuper presque en première ligne du sort de sa famille, il lui faut un avoir, il devient trafiquant : entre les choses du ciel et les biens de la terre, quelle est la force d'âme qui tiendra toujours les bassins de la balance en équilibre? L'idéal du prêtre disparaîtra, car dans cette vie il est plus difficile qu'on ne pense de joindre l'exemple au précepte : de là le mépris que professent les populations dites sauvages pour des doctrines prêchées et non toujours pratiquées, car les prétendus sauvages ont un instinct des plus exercés pour saisir les plus fugitives nuances. Ajoutons enfin qu'on voit peu de missionnaires, dans la mer du Sud, exempts de ce pédantisme scolastique, de ce despotisme, que

prennent aisément les hommes habitués par fonctions à redresser les actions des autres ; enfin je les avais crus, dans la sincérité de mon âme, doux, tolérants, affables, conciliants, et je les ai vus le plus souvent durs, intolérants, despotes, tracassiers ! Certes, on ne peut que reconnaître d'un autre côté tout ce que demande de force de caractère, de dévouement et d'instruction la périlleuse carrière des missions religieuses. Des hommes animés de la ferveur du prosélytisme doivent quitter parents, amis, patrie, pour s'aventurer dans des contrées où leur présence est proscrite, où les plus affreux supplices les attendent, s'ils sont découverts, où leurs jours s'écoulent dans une crainte perpétuelle ; combien sont morts martyrs de leur foi, en Chine et ailleurs ! combien ont arrosé de leur sang les forêts du Canada et les rivages de l'Orénoque ! Vivre de privations et de misères au milieu de populations nomades ou féroces, se reléguer dans des contrées malsaines pour parler de vertu et de modération à des races belliqueuses et guerrières, façonnées pour la destruction, est sans contredit une tâche sublime. Mais la foi seule ne doit pas suffire : ce sont les arts et l'état de bien-être moral qu'il faut procurer à ces peuples, et c'est ce que les missionnaires ne songent presque jamais à leur donner, ou sont dans l'impuissance de faire.

Quel bien pourront produire dans les îles de la mer du Sud les ministres de l'Évangile que Londres leur a envoyés, quand Sydney les inonde chaque jour de la population la plus avilie de l'Angleterre ; Sydney, séminaire de criminels endurcis, qui, sous le nom de convicts, ont purgé leur temps de déportation, ou qui, par suite de désertion, s'embarquent à bord des baleiniers et filtrent un par un dans toutes les îles semées sur la route de ces navires ; les Océaniens accueillent avec une joie naïve ces dangereux hôtes, qu'ils recherchent pour leur adresse dans le maniement des armes à feu ; ils les comblent de faveurs, et en échange ils en reçoivent les plus pernicieux conseils ; pas un navire enlevé par les naturels ou jeté à la côte, pas un bâtiment pillé, sans que ces Européens, flétris et repoussés de leur patrie, n'aient cherché à se venger de leur flétrissure. On verra, dans le cours de cette narration, que *la Coquille* elle-même a contribué à répandre cette pernicieuse engeance, aujourd'hui naturalisée dans toutes les îles océaniennes, à peu d'exceptions près.

On ne saurait trop reconnaître les services rendus par les missionnaires catholiques latins : leurs connaissances en mathématiques leur firent donner les premières places en Chine. Les *Lettres édifiantes* sont peut-être la mine la plus féconde que puisse exploiter l'homme de science. Une foule d'animaux furent introduits en Europe par leurs soins; ces missionnaires étaient agronomes, naturalistes et généralement lettrés. Aujourd'hui les écrits des missionnaires, et ceux des protestants surtout, sont trop communément d'un mysticisme fastidieux; on lit de nombreuses pages sans y puiser le moindre renseignement intéressant sur les mœurs, les habitudes et les productions naturelles des peuples qu'ils visitent. Ces ouvriers évangéliques sont trop souvent au-dessous de leur haut sacerdoce : ils méprisent ou ils dédaignent trop la culture des sciences; ils se trompent, car la réputation des plus distingués d'entre eux découle positivement de ces connaissances, qui tiennent une grande place dans le bonheur matériel des hommes. Les missionnaires envoyés dans la mer du Sud par les protestants [1] sont communément des artisans d'une capacité notable : ce sont des imprimeurs, des charpentiers, des cordonniers, etc.; ce serait un fort bon choix, si, conservant les traditions de leur métier avec les idées religieuses, ils apprenaient leurs arts aux peuplades qu'ils veulent diriger; mais il n'en est rien : ministres, ils croiraient déroger à leur nouvelle dignité en se souvenant de leur première profession, et il en résulte l'orgueil uni à la rudesse produite par les habitudes des professions manuelles, qui imposent plutôt qu'elles ne commandent le respect.

Pour en revenir aux missions de la mer du Sud, le capitaine Wilson se proposa pour commander le navire qui devait porter dans les divers archipels les méthodistes. La narration du voyage

1 Je lis dans l'ouvrage de M. Moerenhout (lié d'amitié avec la plupart des missionnaires d'O-taïti, au milieu desquels il a résidé pendant plusieurs années), cette phrase remarquable : « Si les missionnaires s'étaient arrêtés là, tout leur promettait le succès le plus complet : malheureusement les missionnaires étaient hommes, ou plutôt prêtres, et prêtres appartenant à une secte des plus sombres et des plus rigides... Ils eurent la faiblesse de renoncer à la douceur qui leur aurait fait tout obtenir, et poursuivirent criminellement les moindres écarts de conduite, etc. » (tom. 2. page 474).

Tout ce morceau de l'auteur belge, consul des États-Unis à O-taïti, est remarquable par la vérité de l'observation et la justesse des vues qui y sont émises.

de ce vaisseau, appelé *le Duff*[1], a été imprimée et est d'un véritable intérêt, car le capitaine Wilson était un homme d'un mérite incontestable. C'est en mars 1797 que s'établirent d'abord à Eyméo et à Taïti les premiers arrivants, auxquels vinrent se joindre, en 1801, les nouveaux missionnaires déposés par le vaisseau *le Royal-Amiral*. Parfaitement accueillis, leur vie ne courut jamais aucun danger, à ce que m'a dit M. Wilson; mais ils éprouvèrent les plus grandes difficultés pour apprendre la langue, chargée de voyelles, de cette portion de l'Océanie. Le roi qui les avait accueillis, l'usurpateur Otou ou Pomaré Ier, comptait les faire servir à ses desseins pour les combats, et par les connaissances qu'il leur supposait dans le maniement des armes à feu; mais, lorsqu'il vit qu'il s'était trompé, il ne les entoura plus que d'un profond dédain; les missionnaires s'attachèrent par gratitude à leur unique protecteur, Pomaré II. Un, entre autres, (M. Nott) suivit aveuglément sa fortune longtemps chancelante, car Pomaré fut expulsé d'O-taïti : mais enfin, après une guerre civile des plus meurtrières, des massacres atroces de femmes et d'enfants, Pomaré II, idolâtre jusqu'alors, et remportant une victoire signalée qui lui ouvrit les portes d'O-taïti, nouveau Clovis, en attribua la faveur au dieu des armées, au Jehovah des chrétiens, et brûla les idoles de sa famille en se faisant chrétien (1813). Les missionnaires revinrent triomphants toutefois, après seize années d'attente, s'emparèrent de l'esprit du monarque, gouvernèrent sous son nom, firent des lois; mais ils ne prêchèrent, à O-taïti, le nouveau culte en toute liberté qu'en juillet 1815, alors que les idoles du paganisme furent brûlées dans tous les districts, à la suite d'une guerre de religion des plus opiniâtres. Enfin les missionnaires se brouillèrent bientôt entre eux; ils cherchèrent à se rendre indépendants dans leurs îles, sous le nom des chefs qu'ils engagèrent à secouer l'autorité de Pomaré;

[1] *A missionary voyage to the southern Pacific Ocean — performed in the years* 1796 — 1797 and 1798. In the ship *Duff*, command. by capt. James Wilson. Compiled from journals of the officiels, and missionaries, illust., With maps, charts and wiews. With prelim. disc. of the hist. of the south sea; and appendix : by directors of the miss. society. Lond , in-4°, Chapman, n° 15, 1799. On dit qu'un navire espagnol, commandé par don Juan de Langara, visita Teriarabou en mars 1775 pour y porter des missionnaires catholiques. Une tentative de ce genre paraît avoir été faite en 1774 par deux navires espagnols partis de Lima, qui y déposèrent deux prêtres : un des commandants mourut à Taïti.

bientôt enfin leur conduite imprudente fit ouvrir les yeux aux plus aveugles, car ils étaient les souverains de fait, tout en prêchant l'humilité évangélique. Comment avaient-ils dominé ces grands enfants, séduits dans les premiers temps par les chants sacrés, si ce n'est par le don d'un manteau rouge, de chemises blanches, et leurs succès s'irradiant de proche en proche, gagnèrent bientôt d'île en île, de manière que tout l'archipel devint chrétien en juillet 1818. Les missionnaires, dans les premiers temps de leurs succès, prêchaient dans tous les lieux où avaient existé des temples pour les idoles, en parcourant l'île entière, puis ils se partageaient les districts pour y demeurer d'une manière sédentaire. Des missionnaires arrivèrent d'Europe et se disséminèrent à Huahène, à Borabora, à Raïatéa (Ulietéa de Cook), et ceux qui se fixèrent à O-taïti se trouvaient être au nombre de huit, à l'époque de notre passage en 1823. MM. Nott et Charles Wilson étaient placés à Matavai; M. Crook à Papiti (*Wilsks' sharbourg* des Anglais); M. Darling à *Burder's point;* MM. John Davies et Thomas Jones à Papara; MM. Williams, Henry et Georges Platt à *Roby's place*, île d'Eyméo. La sucrerie de M. Bicknell occupait la pointe Taoni, et MM. Elijah Armitage et Thomas Blossom, manufacturiers, s'étaient fixés à Pirai [1].

M. Ellis, ancien typographe, établi à Eyméo, et qui avait apporté de Londres une petite imprimerie, mit sous presse, dans l'année 1817, quelques publications, dont la plus importante, l'Évangile de saint Jean, parut en 1821 [2]. Les Évangiles de saint Mathieu et de saint Luc virent le jour en 1822. Déjà la mission avait émis un alphabet intitulé : *E. Buka Haapii raa neia ei parau tahiti*, accompagné de quelques notions sur la Genèse, et sur les époques historiques de l'île. Les ouvrages imprimés par M. Ellis portent indifféremment les noms de Taïti, de Huahène, de Morua ou d'Eyméo, bien que sortant des mêmes presses; ce fait peu important en lui-même a cependant eu beaucoup de retentissement en Europe, car j'ai lu maints passages où l'on vantait les impri-

1 Une grande église a été bâtie à Huahène en 1820, desservie par MM. Barff et Ellis. Dès 1818, un temple fut élevé à Raïatéa par les missionnaires Trelkeld et John Williams.

2 Te Evanelia a Ioane no Iesu-Christ to tatou fatu, iritihia e parau tahiti : printed at the Windward mission press.

meries répandues dans la plupart des îles de la mer du Sud.

Dès 1817, l'époque la plus florissante pour la mission, les ministres eurent un navire à eux pour les transporter d'île en île et pour porter au Port-Jackson les tributs d'huile de coco, de porc salé, de fécule d'arrow-root et de coton, qu'ils vendaient à leur profit. Le premier bâtiment qu'ils firent construire était un brick nommé *le Jervis*, qui fut lancé des chantiers d'Eyméo. Pomaré échangea au Port-Jackson, pour des denrées de son île, un brick dont il confia le commandement à M. Henry, fils d'un des missionnaires, et ce brick devint pour les ministres des îles voisines un objet d'envie et de jalousie, qui fit naître de grandes mésintelligences entre eux, et surtout entre les divers autres rois de l'archipel et Pomaré, leur suzerain.

Le 13 mai 1818, les missionnaires organisèrent, d'abord à Taïti et à Eyméo, puis dans tout l'archipel, une *Société auxiliaire des missions*, dont les statuts [1] sont résumés en sept articles. En 1819, les contributions ne donnèrent pour les deux îles de Taïti

[1] Les voici traduits littéralement :

1° La société prend le nom de *Société auxiliaire* pour la propagation de l'Évangile; littéralement : pour faire fructifier la parole de Dieu.

2° L'objet et le but de la Société est de rassembler des denrées pour envoyer à la Société des missionnaires de Londres, afin de l'aider à expédier de nouveaux missionnaires aux terres lointaines, à l'effet d'y enseigner la parole de Dieu.

3° La Société nomme des officiers; ceux-ci comprennent son président Pomaré, roi de Taïti, et les gouverneurs. Chaque officier devra prendre le nom des souscripteurs et la quotité de la contribution.

4° Pour être souscripteur il faudra payer par an :

Un bambou d'huile de coco (en 1823, la contribution a été fixée à 5 bambous);

Quatre paniers de coton;

Trois balles de fécule d'arrow-root;

Ou un cochon. (On ne peut être membre de la Société qu'en payant cette contribution. Tout membre est libre de contribuer, à son choix, en telle ou telle denrée.)

5° Le souscripteur est libre de porter sa contribution, ou à l'assemblée générale du mois de mai, ou à toute autre époque commode au gouverneur du district, qui la recevra, et marquera au nom du souscripteur le montant de sa souscription.

6° Une assemblée générale sera tenue chaque année, dans la chapelle du roi, à Pari; à cette occasion les missionnaires prêcheront à la fin du service. Une réunion des membres s'assemblera pour traiter les affaires de la Société; après quoi chacun retournera chez lui.

7° Une copie de ces statuts sera imprimée et placée dans les lieux d'adoration, pour que chacun puisse être instruit du but de la Société.

et d'Eyméo que sept mille cinquante-neuf bambous d'huile de coco, cinq cochons, et huit paquets de coton ; mais ces impôts furent croissants jusqu'en 1822, que, suivant Oupaparou, secrétaire de la Société pour O-taïti, les missionnaires recurent neuf mille deux cent vingt-six bambous d'huile, vint-quatre cochons, deux cent soixante-sept balles de fécule d'arrow-root et cent quatre-vingt-onze paquets de coton. Mais les Taïtiens se lassèrent bientôt de ces tributs imposés à leur zèle plutôt que réclamés à leur charité, et employèrent toutes sortes de subterfuges pour tromper les missionnaires ; c'est ainsi qu'ils diminuèrent la grandeur des bambous, la grosseur des paquets de coton, etc. Pendant notre séjour, à la grande assemblée de mai, dont nous avons précédemment parlé, on devait demander un surcroît d'impôt ; mais ce projet, accueilli avec une défaveur marquée, fut prudemment abandonné.

Les missionnaires d'O-taïti, pour asseoir plus sûrement leur autorité, après avoir asservi l'esprit de divers chefs, avaient lancé, sous le nom de l'un d'eux, leur fameux code de lois, qu'ils firent adopter par Pomaré. Ce document est inconnu en Europe, car il a été imprimé en o-taïtien, à Huahène, sur une grande feuille in-folio, signé par huit chefs de Raïatéa, cinq de Taha, neuf de Borabora et neuf de Maupiti. Son titre est : *Tamatoa, e te arii atoa no Raïatéa, e no Tahaa, e no Borabora, e no Maupiti*, etc. [1].

1 En voici la traduction, faite par M. de Blosseville, sur une version anglaise écrite par le sieur Williams, qui parlait parfaitement la langue o-taïtienne. Je possède l'original de ce document devenu très-rare.

Tamatoa, roi, les principaux chefs de Raïatéa, de Tahaa, de Borabora et de Maupiti, ayant, par la grâce de Dieu, trouvé convenable de publier les lois suivantes pour être observées dans ces îles, nous souhaitons à vous tous grâce, merci et prospérité au nom de Dieu.

Les lois qui suivent ont été écrites, pour le public, par David Oire, à la requête du roi et des chefs des îles de Raïatéa, Tahaa, Borabora et Maupiti, le 11 mai 1820.

1° Vous ne tuerez personne.

Il n'y a personne qui puisse tuer aucun de ses enfants mâles ou femelles, sous le prétexte des sacrifices ; finalement vous ne commettrez point de meurtres. Tous ceux qui se rendront coupables de ce crime souffriront la mort.

2° Vous ne, etc.

Toute personne coupable de blasphème ou d'idolâtrie, de quelque genre que ce soit, dans ses adorations, en retournant en quelques manières à ses coutumes idolâtres et méchantes, en vertu de la loi, souffrira la mort.

3° Vous ne déroberez point.

Toutes les personnes coupables de vol, ou convaincues d'avoir caché des objets

Les missionnaires ne redoutent rien tant que la présence des navires européens, dont les équipages, peu scrupuleux en fait de conduite, détruisent rapidement ce qu'ils ont conquis à grand'peine dans l'esprit de ces insulaires. Dans tous leurs rapports ils se plai-

volés, d'aider ou d'assister le voleur, souffriront la peine de la loi, qui consiste dans une restitution quadruple, et un travail pénible, selon que les juges et le jury le jugeront convenable.

4° Vous ne, etc.

Toute propriété particulière sera regardée comme sacrée. Personne ne fera tort à la propriété de son voisin, sans encourir la punition de la loi. Tous les cochons égarés, qui porteront une marque, appartiendront à leurs propriétaires respectifs : ceux qui seront sans marque deviendront la propriété des chefs principaux ou de la caisse des missionnaires. Toute personne qui refusera d'obéir ou de consentir sera condamnée à l'amende ou à un travail pénible, selon que les juges et le jury le croiront convenable.

5° Vous ne, etc.

Toute personne qui sera coupable de sédition, ou de tentative pour troubler la paix des îles, ou de trahison contre le gouvernement, sera punie suivant les lois anglaises, les missionnaires étant consultés, puisqu'eux seuls peuvent juger convenablement.

6° Toute personne mariée n'aura qu'une seule femme mariée, suivant la loi, par les missionnaires principaux ou leurs assistants. Toutes personnes ayant autrefois plus d'une épouse, renverront toutes leurs femmes, excepté une. Tous les anciens contrats sont annulés.

7° Si un homme cherche à forcer, ou consent que sa femme se prostitue, ou le lui conseille par l'appât du gain, par des preuves reconnues à la conférence publique, et par le consentement des missionnaires, le contrat du mariage sera annulé; le transgresseur sera puni par un travail pénible, et, s'il appartient à l'Église, il en sera exclus et regardé comme infâme.

8° Vous garderez le sabbat : le sabbat sera conservé sain au Seigneur : on ne se livrera à aucune espèce de travail. On enjoint à tout le monde d'assister à l'adoration publique. Tous les parents qui permettront à leurs enfants de se promener en liberté, seront coupables d'infraction à la loi. Quiconque fera faire quelque ouvrage à ses domestiques le jour du sabbat sera coupable de désobéissance aux lois de Dieu et du roi, et puni en conséquence.

9° Si quelqu'un est trouvé coupable de s'être querellé ou battu, ou d'avoir injurié ses compagnons, vieux ou jeunes, mâles ou femelles, l'agresseur sera puni par le travail pénible, suivant que les juges le trouveront convenable.

10° Vous ne commettrez point d'adultère. — Si, ayant commis un adultère, mâle ou femelle, des preuves de ce crime sont représentées à la conférence publique, les missionnaires déclarent le contrat de mariage rompu. Le mari ou la femme du transgresseur sera libre de se remarier, et le transgresseur sera exclus de l'Église et puni par la loi civile. Si l'homme a péché avec la femme d'un autre homme, il payera au mari quatre grands cochons, ou d'autres objets, pour le montant desquels les missionnaires devront être consultés.

11° Toute personne mâle ou femelle, coupable de fornication, d'avoir donné des conseils à d'autres, d'avoir caché ou de n'avoir point informé sur-le-champ les

gnent des efforts que leur coûtent leurs travaux apostoliques et des fâcheux résultats produits par le séjour trop prolongé des navires de leur propre nation, dont les marins rendent illusoires leurs recommandations morales et leur surveillance des mœurs. Ce qui contrarie

missionnaires ou les juges à la conférence publique; toute personne trouvée coupable sera jugée par les lois civiles et punie par une amende ou par un travail pénible, suivant les circonstances. Si une personne non mariée a des liaisons avec la femme d'un autre homme, le délinquant payera l'amende de quatre cochons, outre les autres peines qu'il encourra. Cette amende appartiendra au mari de la femme adultère.

12° Tout homme qui conseillera ou qui consentira que sa femme se rende à bord d'un navire sans un motif légal, et sans le consentement des missionnaires et des juges, sera puni suivant la loi.

Toute femme, mariée ou fille, qui se rendra secrètement à bord d'un navire, ou qui sera connue pour avoir une correspondance particulière avec quelque Européen, sera punie par la peine des ceps, ou par un travail pénible, suivant que les juges et le jury le trouveront convenable. Toute personne recélant de tels coupables souffrira la même punition.

13° Toute personne coupable de diffamer le caractère des missionnaires, sans une cause spéciale, ou d'essayer de prouver qu'il est contre la loi d'aider les missionnaires, ou de sa personne, ou avec une partie des objets dont on peut être en possession, sera coupable d'infraction à la loi, et punie comme les juges et le jury le trouveront convenable.

Nota bene : la moitié des confiscations et des amendes appartient à la caisse des missionnaires.

14° Toute personne trouvée coupable de soutenir un mensonge, sera punie par un travail pénible. Toutes pratiques frauduleuses et tromperies subiront la peine de l'amende et un travail pénible.

15° Toute personne qui entendra injurier le nom ou le caractère des missionnaires, par un naturel ou par un étranger, et qui n'en donnera pas avis à l'assemblée publique, sera punie par un travail pénible. S'il appartient à l'Église, il en sera exclu, et enfin déclaré une personne indigne.

16° Si quelqu'un adoptait quelque nouvelle doctrine ou forme de doctrine autre que le vraie religion apostolique enseignée par les missionnaires, il serait déclaré coupable d'hérésie, et puni d'après la décision des missionnaires, personne autre, n'étant juge compétent, et ce cas étant hors des limites des *lois civiles.*

17° Si quelqu'un prête attention à quelques écritures ou traductions d'un étranger résident, qui n'appartient point à la Société des missionnaires; qui recélera ou fera recéler de pareilles écritures sans les porter aux missionnaires, dès la première connaissance qu'il en aura; et si ces écritures ne sont pas la parole sacrée de Dieu, elles seront brûlées publiquement, et les coupables punis selon la loi et les décisions des missionnaires.

18° Toute personne allant à bord d'un navire et y recevant quelque présent, doit faire connaître à la conférence publique la quantité et la qualité des présents, la personne de qui elle les a reçus, et ce qu'elle a l'intention de donner en retour. Celles qui agiront autrement seront punies par une amende et par la confiscation

le plus les idées des O-taïtiens, c'est l'inflexibilité de certains articles de la loi sur la pureté, dont ils ne comprennent nullement

desdits pr'sents. Tous ces présents doivent être considérés comme des instruments de corruption, à moins qu'ils ne soient faits aux rois et aux princes.

19° Toute personne qui portera à bord d'un navire quelque marchandise sans en avoir reçu la permission des principaux chefs et des juges, les missionnaires étant aussi consultés, perdra par confiscation les marchandises ou leur valeur, et payera une amende déterminée par la loi civile.

20° Tout homme qui forcera ou essaiera de forcer une femme, contre son inclination, à avoir avec lui des liaisons charnelles, souffrira la mort pour ce crime. Mais, dans ce cas particulier, comme dans tous les cas sérieux, les missionnaires seront consultés.

21° Le principal chef et les juges avocats doivent être les principaux chefs; les juges inférieurs et le jury doivent être hommes de bon caractère, et il faut que tous soient baptisés et appartiennent à l'Église. Lorsqu'une cause est jugée par les juges inférieurs, la personne accusée peut en appeler au juge en chef et aux missionnaires. Mais de leur décision il n'y a point d'appel.

22° On fait aussi connaître qu'aucune personne ne sera jugée digne d'une place de confiance, ou d'occuper un emploi du gouvernement, ou d'avoir un vote, si elle n'est souscripteur d'une contribution pour la Société des missionnaires. Mais en cela il n'y a pas de contrainte; chacun agira suivant les conseils de sa conscience. Tout présent, de quelque dénomination qu'il soit, sera accepté avec reconnaissance, et on en disposera honnêtement à la discrétion des directeurs des missionnaires. Les antiquités sont aussi reçues avec plaisir. Le profit de tous ces objets servira à aider les fidèles missionnaires à répandre les vérités évangéliques chez les nations païennes.

Toute personne refusant une demande légale de son roi, soit en fait de travail, soit en fait de nourriture, et ne voulant pas y consentir, autant que ses moyens le lui permettront, sera regardée comme infâme, et privée de la protection des lois.

23° Toute personne qui marquera ou fera marquer quelque partie de son corps, sera forcée de faire une étendue de chemin qui n'excédera pas cinquante brasses, ou tout autre ouvrage, pour la première offense; pour la seconde, elle fera le double, et ainsi en proportion. Toutes chansons, jeux ou divertissements lascifs sont strictement défendus. Aucune femme ne paraîtra dans la maison de Dieu ayant la tête ornée de fleurs : les coupables seront punies par un travail pénible; tous les parents ou chefs de famille, qui négligeront l'adoration particulière le soir et le matin, seront punis par la loi. Toutes personnes qui cacheraient de semblables coupables seront soumises à la même punition.

24° Toutes personnes qui mettront au jour et feront connaître les pratiques illégales des pêcheurs aux chefs, aux missionnaires, ou à la conférence publique, avec des preuves en règle, seront regardées comme éligibles pour obtenir un rang plus élevé, soit dans l'Église, soit dans l'État.

25° Tous les vagabonds incorrigibles, que ni les travaux ni la peine des ceps ne pourront réduire, seront publiquement fouettés, à la discrétion du roi, des juges et des principaux hommes de l'île.

l'importance ou la nécessité. L'extrême rigueur des missionnaires [1] a dépassé le but qu'ils se promettaient, car elle a engendré une haine sourde, profonde, et tôt ou tard ces germes hâteront leur expulsion. On conçoit que, dans cette île, où les navigateurs européens se plongeaient dans les plus sales voluptés, les compatriotes de ces mêmes hommes sont mal venus à prêcher une pureté qui est l'exception, tandis que les hommes de la même race jouissent, à cet égard, d'une liberté qui va jusqu'à la licence la plus effrénée. Un tel ordre de choses n'est pas logique, car les naturels comparent et sont plus judicieux qu'on ne pense; ils demandaient au capitaine Charton, commandant un vaisseau anglais mouillé à Taoni : Mais en Angleterre punit-on du fouet les femmes et les filles qui ont des amants? défend-on de danser? On ne doit pas punir le tatouage, car tous vos matelots sont tatoués. Alors pourquoi nous impose-t-on des coutumes qui ne sont pas anglaises? Ce sont celles d'Angleterre que nous voulons adopter.

Les missionnaires ont accru le scandale par l'acerbe de leur inflexibilité envers la classe inférieure : toute femme qui a commerce avec un homme est condamnée, pour la première fois, à fabriquer une certaine quantité d'aunes d'étoffes d'écorces d'arbres, pour les missionnaires, et son séducteur doit exécuter de vingt à cinquante brasses de grand chemin. Après une rechute, la femme elle-même est soumise à cette dernière peine, mais, avant, elle est liée avec des cordes, et doit subir en public une admonition à laquelle souvent vient s'adjoindre une marque au front [2]. Flétrie, elle doit à toujours se précipiter dans le désordre, car rien ne la porte plus à pratiquer une vertu qui ne laverait pas ses souillures premières. Mais, ce qui est souverainement injuste, disons-le même, immoral, est que le même châtiment est infligé à ceux ou celles

1 La peine de mort a été infligée plusieurs fois. Quelques jours avant notre arrivée, un naturel avait été pendu à deux cocotiers très-propres à cet usage, et que nous vîmes à la pointe de Taoni. L'acte de pendre un homme est bien une véritable importation européenne; les O-taïtiens ne se seraient pas avisés d'inventer un tel moyen de tuer : un coup de casse-tête aurait formé tout l'appareil de supplice.

2 Les missionnaires, qui ont sévèrement défendu le tatouage, font tatouer une certaine marque sur le front des femmes galantes. Il est vrai de dire que cette punition, que M. Orsmond a fait infliger dans l'île de Borabora, a été blâmée par quelques-uns de ses collègues.

qui se livrent à la danse ou qui se font tatouer. La danse est libidineuse, disent les missionnaires, et le tatouage est tellement séducteur, qu'il inspire aux femmes ou aux hommes de frénétiques passions. Qu'en résulte-t-il? que des insulaires préfèrent fuir dans les lieux les plus cachés pour se livrer en paix à leurs jeux, à la danse, au tatouage, ou même pour y jouer de la flûte-à-nez, car ce maigre plaisir leur a été aussi interdit. Pendant notre séjour, les missionnaires se plaignaient de l'esprit des naturels : ils avaient raison, ils ont voulu aller trop vite, ils seront chassés de ces îles tôt au tard, car ils ont fait naître parmi les naturels une profonde dissimulation, et la dissimulation, chez les peuples proche l'état de nature, est le premier degré de la sauvagerie avec toutes ses atrocités.

M. Duperrey contribua de tous ses efforts à ne point aggraver la position des missionnaires anglicans qu'il entoura de la plus grande considération. Il retint l'équipage dans une discipline aussi sévère qu'il lui fut possible, afin de ne point donner de prétextes à leurs plaintes. Il assista souvent à leurs assemblées, en compagnie des officiers de *la Coquille*, bien que de communion différente. En un mot, si je parle avec liberté, c'est par conviction pure et simple, et nullement par aucun motif qui serait dicté par des sentiments que pourrait désavouer la conscience la plus irréprochable.

L'emploi des jours, chez les O-taïtiens, s'écoule dans la plus effrayante monotonie. Après la prière de chaque famille, il y a, dès le matin, réunion dans le temple de Matavai, puis la messe, puis des conférences au soir. Le jeudi, il y a grande réunion, parce que les habitants des villages lointains sont tenus d'y venir. Le samedi, chaque naturel va cueillir sur son territoire les fruits à pain et amasser les autres provisions nécessaires pour faire vivre sa famille pendant la semaine, et opère leur cuisson, car, le dimanche, il ne doit rien faire autre chose que prier. A la réunion du jeudi, chaque habitant dit publiquement ce qu'il sait de son voisin et *vice versâ*, et par ce moyen de police, d'une nouvelle espèce, le ministre, de sa chaire, sait tout ce qui se passe dans l'île.

Le temple principal, appelé *chapelle royale* de Pari, est situé à Papaoa, résidence de la famille royale, et a pour but de réunir dans sa vaste enceinte les insulaires qui se rendent à la grande

assemblée annuelle de mai; il a 660 pieds de longueur sur 54 de largeur, et est enveloppé d'une clôture en bois, haute de trois pieds, encadrant le monument dans une place circulaire. Les parois de la chapelle sont en bois, percées d'un nombre infini de fenêtres et de plusieurs portes; la toiture est en feuilles de vaquois, assemblées avec beaucoup de soin, et se trouve supportée au milieu par de forts piliers. Des séries régulières de bancs sont rangées devant les trois grandes chaires, qui permettent à trois missionnaires de parler à la fois. Le sol est jonché de feuillage, et la voûte est tapissée d'un nombre considérable de nattes, grosses ou fines, appendues comme dans une friperie. Tout le bois qui a servi à cette construction gigantesque a été emprunté aux arbres à pain, qu'il a fallu abattre, et certes ce n'est pas une petite perte pour la nourriture des insulaires que tous ces arbres précieux, si lents à croître, et que la hache a jetés à bas. Ce temple est tellement vaste, qu'il a fallu renfermer dans son enceinte un ruisseau assez large, sur lequel on a jeté un pont : on dit qu'il peut contenir huit mille personnes, mais qu'il n'en reçoit habituellement que trois à quatre mille. Les étrangers qui viennent visiter cette mecque océanienne, se logent dans les cabanes publiques, faites en forme de grands hangars ouverts à tous les vents; ils jettent une natte sur le sol, et dorment ainsi en attendant le grand jour de la solennité; c'est à cette réunion que se rédigent les rapports que les missionnaires envoient à Londres.

Le temple de Papiti, que dessert M. Crook (le même qui abandonna les îles Marquises pour échapper aux agaceries de la reine d'une de ces îles, nouveau Joseph [1], qui, une nuit, se trouva réveillé par les embrassements d'une Putifar sauvage et puissante); le temple de Papiti est petit, mais il suffit aux besoins de la population, peu nombreuse, qui est éparse à l'entour.

Celui de Matavai est assez vaste, et rappelle nos maisons européennes, parce que les murailles en bois sont closes et blanchies à la chaux de corail; sa forme est un ovale allongé, percé de vingt-six fenêtres et de deux portes aux extrémités; il peut contenir quatre cents personnes assises sur des bancs bien alignés, que supporte

1 Ceci n'est pas une moquerie : M. Crook passe pour un homme d'une réserve extrême, et, dans notre pensée, notre phrase est un éloge.

un plancher en bois d'arbres à pain. La chaire occupe la partie moyenne de l'édifice, que desservent MM. Nott et Wilson. Une cabane placée à quelque distance sert d'école pour l'enseignement mutuel.

CHAPITRE XII.

TRAVERSÉE D'O-TAITI A BORABORA
(DU 22 AU 25 MAI 1825);

ET SÉJOUR DANS CETTE DERNIÈRE ILE
(DU 25 MAI AU 9 JUIN SUIVANT).

« Les îles de la Société ont perdu leurs danses, leurs chœurs, leurs mœurs voluptueuses. Les belles habitantes de la Nouvelle-Cythère, trop vantées peut-être par Bougainville, sont aujourd'hui, sous leurs arbres à pain et leurs élégants palmiers, des puritaines qui vont au prêche, lisent l'écriture avec des missionnaires méthodistes, controversent du matin au soir, et expient dans un grand ennui la trop grande gaieté de leurs mères. »
(CHATEAUBRIAND, préface du *Voyage en Amérique.*)

Le 22 mai, nous appareillâmes de la rade de Matavai par une légère brise d'est qui ne nous permit pas de faire un bon sillage, car le lendemain au matin nous nous trouvions à peine par le travers de Huahène, que nous ne pûmes doubler qu'au soir. Taha, réunie à Raïatéa (l'Uliétéa de Cook) par une même ceinture de récifs, est d'origine volcanique, et des montagnes déchirées se projettent sur l'une et l'autre terre à une assez grande élévation.

Le 24, nous aperçûmes dans le lointain l'île de Borabora, dont la forme conique se détachait des nuages obscurs qui voilaient le ciel, lorsque près de nous une trombe vint appeler notre attention pendant plusieurs minutes que durèrent les phénomènes de ce

météore, nommé *epouou* dans la langue océanienne. Le lendemain, nous reconnûmes Tupaï, île plate et couverte de forêts de cocotiers, qu'entoure une immense chaîne de récifs, et au centre de laquelle est un vaste lagon et des passes étroites entre les bancs de corail. Les insulaires séjournent temporairement sur cette île pour leur récolte de fruits ou pour pratiquer des pêches abondantes. Au couchant apparaissait Maurua (Maupiti des navigateurs européens), formée par une montagne centrale de forme conique, d'où s'irradient les petits mamelons que bordent des terrains bas, ainsi que cela a lieu assez uniformément dans la constitution zoologique de toutes les îles de la Société. M. Orsmond nous dit que Maurua [1] ne comptait que trois cents habitants, que visitaient de temps à autre les missionnaires de Taha ou de Borabora, mais que les enseignements du culte étaient pratiqués par un indigène de la classe des moniteurs. M. de Blosseville, doué d'un esprit aventureux et actif, profita de ce que le brick de M. Deps, *l'Endeavour,* se rendait dans cette île, pour la visiter et en dresser une carte qui porte le cachet d'exactitude que ce jeune officier savait donner à tous ses travaux; ce plan porte le n° 7 dans l'atlas hydrographique du voyage de *la Coquille.*

Au moment de donner dans la passe de Borabora, à un tiers de mille de la côte, la brise vint à manquer, et il nous fallut mettre les embarcations à la mer et nous faire remorquer au large, où les courants, d'ailleurs, contribuèrent à nous porter également. Le vent ayant repris à souffler du N.-E. avec assez de force, on en profita pour s'engager dans l'étroit chenal, où nous nous trouvâmes repoussés par la sortie de la mer, que nous ne surmontâmes sous vergues, que grâce au vent qui nous poussait avec vigueur vers la baie de *Bola,* où nous laissâmes tomber l'ancre, par dix-neuf brasses, sur un fond blanc et dur de corail, assez semblable, pour la consistance et l'aspect, à du mortier. Nous jetâmes une amarre à un cocotier du rivage, et nous restâmes ainsi presque à toucher terre, protégés par l'île de *Topua* ou *Toubouai* au sud-ouest, mais nullement abrités des vents du sud, qui soufflent avec violence,

1 On trouve communément dans cette île un crustacé nommé *cypaie* dans l'Inde, et qui est le *pagure voleur* des naturalistes.

Les insulaires disent qu'il se nourrit principalement des cocos tombés sur le sol, et qu'il parvient, à l'aide de leurs trous, à les vider presque complétement.

et qui ne sont pas arrêtés ni par la pointe Daïlily, ni par l'îlot de *Toubouai-iti*. Cette baie, vaste et regardée comme sûre toutefois, ne communique avec la mer que par une passe fort étroite, côtoyant l'île basse du nord, appelée *Motou-ouna*, et les courants qui, lorsque les flots entrent ou sortent, deviennent excessivement rapides.

Borabora [1] que Cook et d'autres navigateurs ont appelé Bolabola, offre les mêmes productions qu'O-taïti : elle est aussi habitée par la même race humaine, ayant les mêmes croyances et les mêmes mœurs; aussi réunirons-nous, dans un chapitre consacré à l'histoire naturelle, tout ce qui peut se rapporter aux impressions générales que l'aspect de cette île fait naître, en nous bornant dans celui-ci à signaler les événements qui se succédèrent pendant notre relâche. Quarante lieues à peine séparent Borabora d'O-taïti, et rendent compte suffisamment de cette grande analogie qui existe entre deux îles soumises, avec celles qui les entourent, aux mêmes influences atmosphériques.

Disons toutefois, avant d'entrer en matière, que l'île de Borabora, lorsque Cook la visita en 1777, était gouvernée par O-Pouny, chef redouté dans l'Archipel, car c'est à lui que les Taïtiens portèrent l'ancre que Bougainville avait perdue au fond du mouillage que sa frégate occupait; ancre qui fut donnée à ce roi puissant comme un objet rare et précieux, et comme un tribut, qu'il se borna à reconnaître par un présent. Pouny fut dépossédé de son pouvoir sur la fin de sa carrière, d'ailleurs fort longue, par une révolte des chefs de districts, qui le déposèrent et le chassèrent de l'île, tant son avarice les avait révoltés. Divers chefs se disputèrent l'autorité du monarque banni; mais le plus puissant d'entre eux fut un guerrier célèbre, nommé Tapao, qui envahit les îles de Raïatéa et de Huahène : aveuglé par la prospérité, il opéra un débarquement sur les côtes d'O-taïti, à Papiti; mais l'inconstance de la fortune lui fit acheter ses premiers succès par une défaite. Tapao se hâta de faire demander du secours à Borabora et dans les îles conquises, et, comme

[1] L'île de Borabora gît par 154° 51′ 56″ 7‴ de long. O., et par 16° 30′ de lat. S. (Duperrey, *Mém. sur les op. géographiques*, etc., p. 36.)

On nomme *Motou-iti* l'îlot bas; *Takahiroa*, le grand Motou; *Paoua*, la pointe ouest; *Matira*, le récif sud; *Taéroa*, la baie du sud; *Pitiou*, la pointe est; *Tahahi*, la pointe nord.

il attendait dans l'inaction les renforts dont il avait un pressant besoin pour se tirer de la position dangereuse qu'il occupait sur le sol ennemi, Pomaré, roi de Taïti (connu à cette époque (1789) sous le nom d'Otou), lui proposa la paix, que la nécessité lui fit accepter. Toutefois Tapao, malade et chagrin, ne devait plus revoir son île de Borabora, car il mourit à O-taïti peu de temps après la cessation des hostilités entre Pomaré et lui. Ce Tapao, chef belliqueux et remuant, n'avait pas joui de l'autorité suprême sans qu'elle ait été vivement disputée par les autres Tavanas, car, s'étant fait bien venir des chefs de Raïatéa, ses propres sujets craignirent qu'il ne respectât plus leurs lois, et lui firent une guerre acharnée où ils furent défaits. Maï, roi actuel, commandait les révoltés; mais Tapao, vainqueur, pardonna à son rival d'une illustre naissance et l'associa à son pouvoir; cette bataille, mémorable chez ces insulaires, fut livrée vers 1810, près du grand moraï des Pouny et des Tapao, sur les bords de la baie de Bola.

Les naturels ne montrèrent point un empressement aussi vif que les Taïtiens pour venir à bord, et leur extrême circonspection leur était sans doute inspirée par la verge inflexible sous laquelle ils courbaient la tête. Maï, cependant, ne crut pas devoir déroger à l'hospitalité océanienne; mais le présent de bien venue, qu'il adressa à M. Duperrey nous parut peu digne d'un chef, car il ne consistait qu'en cocos, en vy et en racines de taro.

Le 26 mai, le capitaine descendit avec l'état-major de la corvette faire une visite de corps au missionnaire Orsmond, qui s'était embarqué avec nous à O-taïti, et que nous avions déposé dans son île. Nous ne pûmes qu'être étonnés, en descendant sur le rivage, d'accoster avec notre grand canot à l'extrémité d'une jetée longue de 140 mètres, bâtie en gros blocs de corail, et que M. Orsmond est parvenu, à force de ténacité, à faire exécuter par les naturels. Dans cette masse, portée à mains d'hommes, on a ménagé des intervalles vides, que les eaux de la mer baignent, et que l'on remplit de poissons provenant des pêches abondantes; dans quelques-uns de ces carrés on nourrit aussi, afin de les faire grossir, de jeunes tortues marines. A la jetée aboutit une avenue qui conduit directement à la façade du temple : ce fut là où le missionnaire dirigea nos premiers pas, et, bien que ce lieu de prières n'ait rien de remarquable à l'extérieur, nous ne pûmes qu'être étonnés

de l'aspect satisfaisant de son intérieur. Ce temple est vaste et divisé en trois parties, ayant chacune leur porte d'entrée et un grillage en bois; la salle de droite est consacrée aux assemblées des chefs, aux instructions du ministre, et aux dénonciations des habitants les uns envers les autres; elle n'a pour mobilier qu'une vaste table encadrée de bancs. L'enceinte du temple, proprement dit, occupe la partie moyenne de l'édifice : des gradins élevés sont placés sur les côtés et entourent la chaire. Les hommes, les femmes et les enfants se placent dans des bancs distincts et séparés. Le missionnaire éprouvait la plus vive satisfaction à nous montrer une œuvre dont il pouvait à bon droit se glorifier pour la plus forte part, car la coupe et le poli des bois des bancs et de la chaire étaient vraiment dignes de la réputation d'un bon maître charpentier anglais; c'était en effet l'ancienne profession de M. Orsmond, à Londres, et j'avoue que ce travail manuel, enseignant aux insulaires l'application d'un art utile, est ce qui m'a paru le plus propre à honorer M. Orsmond et le caractère du vrai missionnaire. Toutefois, je n'ai pu que gémir en pensant à la masse des arbres à pain qu'il a fallu abattre pour cette profusion de boiseries, et je conçois que des famines puissent désormais devenir menaçantes. Ce bois, de l'arbre nourricier par excellence, est d'une belle couleur rouge; il se travaille avec facilité, et sa surface peut acquérir un lustre remarquable; mais cet arbre précieux, qu'on abat avec tant d'imprévoyance, est cependant d'une croissance désespérante de lenteur. On serait tenté de blâmer l'incurie des missionnaires, qui facilitent l'accroissement de la population, tout en lui enlevant les éléments d'une nourriture assurée. Un faux principe a aussi dirigé M. Orsmond, car il nous disait : « Il n'est pas mal que les naturels soient contraints à la culture, car l'abondance des vivres les maintient dans leur paresse, et le désœuvrement s'oppose à leur conversion. »

A notre sortie du temple, le ministre nous conduisit à sa demeure, où nous trouvâmes mistriss Orsmond, accomplissant un saint ministère, en enseignant à lire à quelques femmes qui l'entouraient; cette pieuse dame portait empreinte sur sa figure une touchante résignation, et c'est de toutes les femmes de missionnaires que j'ai vues, celle qui m'a semblé la plus heureusement organisée pour conquérir des âmes à sa croyance. M. Orsmond,

en propriétaire qui a la manie des constructions, et qui aime à parler de ses projets, nous conduisit à la maison neuve qu'il faisait bâtir derrière celle qu'il occupait, et qu'il trouvait trop petite. C'était un vaste local construit en bois et crépi à la chaux, à la manière européenne ; déjà la bibliothèque avait été transportée dans le cabinet de travail du ministre, et un meuble curieux y attira mes regards : c'était un fauteuil chinois en bambous, pouvant se prêter à toutes les poses du corps et des membres, fauteuil plus commode pour faire la sieste que pour inspirer une homélie. Derrière la maison on avait réservé une vaste surface pour le jardin potager, et une avenue d'orangers était tracée de cette demeure au temple. Un seul arbre m'a frappé par son étrangeté parmi les végétaux océaniens, c'était un beau tamarinier des Indes. A ce confort si estimé des Anglais se joignaient de nombreux domestiques des deux sexes. Téfaora et Maï, les deux rois, n'étaient guère que les huissiers du véritable autocrate qui régnait sur l'île; cela m'expliqua en outre combien des hommes qui n'avaient eu, dans leur patrie, qu'une position infime, devaient se trouver heureux du bonheur matériel et de la suprématie dont ils jouissaient dans des îles d'ailleurs fertiles, abondantes, et au milieu d'une race assez facile à conduire.

Nous suivîmes notre guide, pontife-législateur artisan, qui semblait ignorer que la modestie est une vertu théologale, tant la satisfaction rayonnait sur sa figure vivement colorée ; nous le suivîmes, dis-je, à travers le village, en cheminant sur la belle route qu'il a fait construire, sur une étendue de plus d'un mille et demi et sur une largeur de quelques pieds. Des troncs de cocotiers, couchés en long, servent à maintenir les terres de la chaussée, et, jetés sur les petits ruisseaux qui descendent de la montagne centrale pour se perdre à la mer, en forment les ponts. Que de cocotiers il a fallu abattre pour tous ces travaux! encore si on avait été les chercher sur les îles basses, là ou ils sont multipliés? mais non ; on s'est borné à les couper sur le pourtour de la baie, où ils formaient un magnifique rideau de verdure, et leurs stipes mutilés, restés sur le sol qu'ils surmontent de quelques pieds, témoignent d'un véritable vandalisme.

Enfin M. Orsmond, après nous avoir fait visiter ce qu'il appelait ses créations, dut songer à nous accompagner chez le roi, ou

plutôt chez son premier vicaire, Maï. Le collègue de ce dernier, Téfaora, n'était point encore rendu de l'île d'Ulietéa où il était allé pour débattre quelques intérêts de territoire. Nous trouvâmes sa majesté boraborienne dans une mesquine cabane; mais, comme j'avais eu le plaisir de faire sa connaissance à O-taïti, elle me salua d'un *ïourana* plus accentué, et tel qu'on en donne à une ancienne connaissance. Maï a une rotondité remarquable, et qui fait disparaître ce que pourrait lui prêter de noblesse sa taille de cinq pieds sept pouces, ses traits réguliers, empreints d'une grande douceur; et cependant Maï a joui de la réputation d'un vaillant guerrier. Absorbé par la dévotion la plus minutieuse, c'est un grand enfant que M. Orsmond domine et dirige comme il le juge convenable; aussi ce missionnaire nous louait-il Maï, qu'il vantait outre mesure, tandis qu'il nous peignait Téfaora comme un imbécile méchant; mais, plus tard, nous vîmes que ce jugement avait pour mobile la docilité extravagante de Maï, tandis que Téfaora, récalcitrant, ne passait pas pour un chrétien bien zélé, et semblait regretter les anciennes coutumes. On travaillait alors à exécuter un projet de M. Orsmond pour le logement des deux chefs : il consistait à placer deux maisons sur des massifs de coraux établis sur le rivage même et au-dessus des eaux, comme deux guérites de sentinelles; chaque roi se trouvait placé sur son propre domaine, car l'intervalle de leur maison était la ligne de séparation des districts de *Ouaitei* et de *Taamoutou*, et les bornes de leur empire.

En sortant de chez Maï, et après avoir fait visite à la reine, nous nous rendîmes chez *Maria*, fille de Maï, et veuve d'un grand chef. La princesse était loin d'être belle, et ce qui nous frappa le plus dans sa demeure, fut la présence d'un bossu jovial et conteur, serviteur du roi, qu'il devait égayer, comme à la cour de nos monarques figuraient jadis les Triboulet et les Angely. Il va sans dire que, pendant toute notre promenade, la population entière nous servait d'escorte; mais il était facile de voir que les insulaires avaient moins l'habitude des communications avec les Européens que leurs voisins les O-taïtiens, et les enfants surtout, qui nous suivaient, fuyaient rapidement aussitôt que quelques personnes de notre cortége venaient à tourner la tête.

Le 28, nous reçûmes la visite de M. et de madame Orsmond, et les naturels se montrèrent plus empressés qu'à l'ordinaire; ils nous

apportèrent des fruits en abondance et des paniers remplis de coquillages, qui paraissent être excessivement communs sur les bas-fonds hérissant les rivages de l'île. C'étaient des mitres [1], des vis tigrés, des porcelaines, des tridacnes [2], des vénus [3], des limes [4], des cérythes blanches : ces insulaires accrurent ainsi nos collections d'une foule de poissons vivement peints, de zoophytes [5] et de polypiers, que je payais largement pour exciter leur zèle; ils témoignaient une préférence décidée pour le papier et les crayons, qu'ils employaient pour écrire des prières sous la dictée des moniteurs; car, jusque-là, ils s'étaient servis de feuilles de bananiers. Ils montrèrent aussi la plus grande convoitise pour les étoffes, les outils d'acier, tels que couteaux, ciseaux, les hameçons, le cuivre ouvré, etc. Plusieurs demandaient de l'argent, *moni*, et préféraient aux piastres les larges pièces de cuivre portugaises que nos matelots avaient rendues luisantes en les fourbissant. Un insulaire échangea à M. d'Urville, pour deux chemises et des toiles imprimées, une médaille laissée dans ces îles par Cook, et frappée en commémoration de son voyage; cette médaille était depuis longtemps entre les mains d'un nommé *Temena*, qui l'avait reçue d'un Européen mort au service de Pomaré. Les missionnaires, qui recherchent avec soin tous les objets d'art qu'il leur est recommandé d'envoyer à Londres, furent très-surpris d'apprendre cette circonstance, et *Temena* se sera repenti plus d'une fois, sans doute, d'avoir changé sans leur permission un objet de cette valeur historique [6]. Cette médaille représentait l'effigie de Georges III, avec cette légende, *roi de la Grande-Bretagne, de France et d'Irlande*, ayant sur l'envers deux vaisseaux avec leurs noms, *la Résolution* et *l'Aventure*, et ces mots : *Partis d'Angleterre en mars* 1772.

1 *Poupou*.

2 *Paoua*.

3 *Eai*.

4 *Touparc*.

5 Je passais des journées entières à dessiner les animaux vivants sur les récifs mêmes, et je rédige en ce moment une histoire générale des zoophytes, qui n'aura pas moins de 20 volumes in-4°. Les 4 premiers volumes sont terminés. Ils comprennent les *Béroïdes* et les *Méduses*, avec 267 pl. coloriées et peintes sur vélin.

6 Voyez la note que j'ai fait insérer à ce sujet dans le *Journal des Voyages*, tom. XXVIII, pag. 249, avec une gravure représentant les deux faces de la médaille.

Nous remarquâmes que les insulaires furent religieux observateurs des injonctions que leur avait faites M. Orsmond pendant les premiers temps de notre séjour au milieu d'eux, mais qu'ils se relâchèrent ensuite de la sévérité de leur conduite. Ils ne paraissaient pas à bord avant le lever du soleil, et disparaissaient aux approches de la nuit. Les femmes, après leur toilette du matin, se rendaient à l'église et passaient une partie des heures dans des conférences mystiques, puis le soir tous les habitants se réunissaient pour la prière. Vers neuf heures, le son d'une cloche, comme le glas des plaisirs impurs, tintait dans le village et donnait le signal d'une retraite absolue; malheur aux retardataires! car des agents de surveillance rôdaient dans l'obscurité, et notaient, pour les faire punir, ceux qui commettaient la moindre infraction à la sévérité de ce réglement, qu'on n'était supposé transgresser que dans des intentions de péché.

Le 30 mai, MM. Bérard et Lottin contournèrent l'île pour en faire la géographie, et, chaque jour, depuis notre arrivée, nous remarquâmes cette inconstance du temps, qui nous avait si souvent contrariés à O-taïti, et ce passage brusque d'un soleil radieux à des grains violents et orageux de vents et de pluie. Téfaora arriva en ce jour et vint nous visiter aussitôt; il me fit présent d'une perruche vivante des îles basses, la plus délicieuse perruche [1] que j'aie vue, tant elle a une coloration vive et des formes sveltes et gracieuses, un plumage varié de vert glacé, de bleu azur, de rouge ponceau et de jaune paille éclatant, à bec rouge de corail, se nourrissant de la pulpe fondante des bananes.

Le 31 mai fut un jour des plus remarquables pour la corvette *la Coquille*, et peu s'en fallut qu'elle ne restât à jamais sur les rochers, où elle fut jetée pendant quelques heures. J'avais déjà pris mon parti, je devenais colon de Borabora, et j'aurais abandonné de grand cœur la vie civilisée pour la vie dite sauvage; mais j'avoue que cette vie n'eût pu être que gâtée par le sombre et incessant fanatisme de l'homme des missions qui gouvernait ces îles par le despotisme religieux, à mon avis la plus intolérable des dominations. Cependant, obéissant aux lois de l'humanité que les hommes se doivent entre eux, et tout aussi heureux sans doute de débar-

1 C'est la *psittacule de kuhl* des naturalistes.

rasser son île des perturbations qu'un équipage abandonné sur le rivage n'aurait pas manqué d'amener, M. Orsmond en ce jour rendit un signalé service à la corvette *la Coquille*, et nous ne pouvons que lui en témoigner franchement notre sincère gratitude.

Voici le fait : la matinée du 31 fut très-orageuse, et des coups de tonnerre, entrecoupés de violentes raffales, ne cessaient que pour faire place à des ondées qui tombaient massives. On se rappelle qu'ancrés à toucher les rochers, nous avions une amarre à terre, fixée à un cocotier du rivage ; derrière nous, comme à l'entour, étaient des récifs de corail s'étendant en bancs nombreux et sinueux, protégés dans cette baie de tous les vents, moins celui du sud, qui règne dans l'hivernage, et dont nous bravions l'influence après avoir pris la précaution d'affourcher. Vers dix heures, le calme se fit sentir ; mais, vers midi, les raffales reprirent avec une telle force, que bientôt la tempête devint continue. A midi et demi, nous trouvant réunis dans le carré, une violente secousse nous frappa de stupeur : c'étaient le câble-chaîne qui venait de casser à dix brasses de l'ancre, et la corvette qui, en un clin d'œil, venait à l'appel de son ancre d'affourche en talonnant sur les rochers du rivage, bien qu'on eût jeté à la mer de nouvelles ancres préparées à être mouillées à la moindre alerte. Le banc sur lequel *la Coquille* avait été jetée présentait une surface assez accore, dont la base était couverte de sables madréporiques ; elle touchait donc sur ce lit de gravier pulvérisé, tandis que son arrière talonnait lourdement sur le haut du récif ; aussi s'empressa-t-on de démonter le gouvernail. Le péril de la situation donna une nouvelle énergie à chaque homme : en quelques minutes le cabestan, qui était à terre pour être réparé, fut hissé à bord et mis en place ; en quelques instants des ancres furent portées au large, afin de touer la corvette, et ce rude travail s'effectuait par une mer devenue démesurément grosse dans la baie, par une pluie battante, et luttant contre un vent soufflant avec la plus rare violence. Dans l'intervalle, un exprès fut envoyé à M. Orsmond, qui prêchait au temple, car c'était le jour du sabbat pour les insulaires, et ce ministre arriva bientôt escorté des rois Maï et Téfaora, à la tête de la population virile de l'île ; plus de trois cents insulaires montèrent à bord, bien qu'on n'en utilisa qu'une trentaine, car les autres devenaient embarrassants par leur inexpérience. Ils me parurent beaucoup souffrir du froid,

occasionné par la pluie qui inondait leur corps, tant le derme est épanoui par une chaleur presque permanente, bien que M. Duperrey eût fait délivrer des cabans provençaux aux chefs et aux plus laborieux d'entre eux. Cette alerte eut son terme : le temps se calma, et au soir *la Coquille* flottait au mouillage qu'elle occupait précédemment. On fit plonger pour connaître les avaries qui avaient pu être faites, et qui se réduisirent à des feuilles de cuivre emportées et la fausse quille broyée. Les insulaires refusèrent l'eau-de-vie qui leur fut offerte, mais acceptèrent avec plaisir le biscuit qu'on leur distribua. M. Orsmond, en effet, était parvenu à leur interdire l'usage des liqueurs fortes; c'est certes un grand pas qu'il leur a fait faire dans la voie de la moralité. Le travail fini, les auxiliaires pleins de zèle, ayant leur roi Téfaora à la tête, se rendirent à terre en se jetant à la mer et nageant avec une rare vigueur; ce ne fut pas pour nous un médiocre étonnement que de les voir, à l'instar de grenouilles qui s'élancent des bords d'un fossé au milieu de l'eau, plonger presque tous à la fois et au signal de l'un d'eux, en s'élançant du pont de la corvette à la mer.

Après la tempête le calme : la tempête qui, semblable aux passions, trouble l'harmonie du monde physique, comme ces dernières agitent et bouleversent la vie des êtres animés, la tempête fut suivie d'un ciel pur et serein et d'un calme profond : mais ses ravages existent pour attester son passage, et il en fut de même à bord de *la Coquille;* il fallut remettre tout en place, prendre de nouvelles précautions, et l'équipage, en multipliant son travail, se trouva bientôt sur les dents.

Je profitai de la belle journée du 1er juin pour parcourir l'île et visiter les naturels dans leur intérieur; mais tout chez eux annonce la filiation la plus évidente avec leurs voisins les O-taïtiens, dont ils ne diffèrent ni par la race, ni par les usages, ni par les mœurs. Cependant la physionomie des habitants de Borabora a quelque chose de plus dure que celle des Taïtiens : leur peau est plus hâlée, le regard plus féroce; nul doute que ces nuances tiennent à leurs anciennes habitudes de piraterie, et aussi aux longues insolations qu'ils éprouvent en se livrant à la pêche sur les bancs à fleur d'eau. Les chefs sont très-blancs, et quelques jeunes gens ont des formes arrondies et bien modelées; il n'en est pas de même des femmes, que nous trouvâmes communément laides et flétries.

Leurs mœurs ne diffèrent point par la facilité de celles des O-taïtiennes; mais comme la population est très-restreinte, il en résulte une surveillance plus active, et, par suite, une grande frayeur des châtiments infligés publiquement, car le sexe redoute surtout le funeste triangle tatoué, que M. Orsmond fait attacher d'une manière indélébile au front des pécheresses. Et cependant, malgré des craintes si justement fondées, que de filles se rendirent à bord pendant la nuit, ou à l'observatoire établi sur le rivage!....

En débarquant à l'extrémité nord du village, je visitai une sorte de cabane publique, qu'occupait alors un assez grand nombre de femmes faisant de la *tapa* ou des étoffes d'écorces, s'accompagnant dans ce travail de chants cadencés. J'ai décrit le procédé qu'elles emploient dans un précédent chapitre; non loin on avait pratiqué un hangar recouvrant des pièces cerclées en fer, et destinées à recevoir les salaisons de porcs et l'huile de coco, que le missionnaire expédie annuellement au Port-Jackson; je me rappelai que la religion de Jésus-Christ *chassait les marchands du temple*..... De grands tas de cocos, provenant des récoltes faites sur les motous, et devant servir à l'extraction de l'huile, gisaient çà et là sur plusieurs points du rivage.

Tout le long de la mer je rencontrai des enfants s'exerçant à la pêche, en se servant d'une ligne terminée par un hameçon, à la manière européenne. Dans les cabanes les femmes préparaient de la paille pour la confection des chapeaux; les hommes pétrissaient des fécules ou des fruits, ou arrangeaient les fours pour la cuisson de leurs aliments. Un naturel, que les Anglais ont baptisé du sobriquet de *captain Thomas*, et qui se nomme Thamaïti, voulut absolument être mon *tayo* et changer de nom avec moi; cet usage si touchant du changement de nom commence à s'effacer des mœurs des insulaires et devient chaque jour plus rare. Ce Thamaïti, sorti de la classe du bas peuple, était parvenu au grade de chef de canton pour avoir dirigé l'attaque de ses compatriotes contre un navire américain qui relâchait à Borabora, et dont ils massacrèrent l'équipage. Mais Thamaïti, devenu chrétien zélé et ardent, ne voulait plus entendre parler de ce fait de sauvagerie féroce, et témoigna le plus vif déplaisir lorsque je le lui rappelai. Entre autres cadeaux, Thamaïti me donna une coloquinte d'*eaca*, remplie d'huile parfumée pour les onctions du corps, et diverses publications

faites par les missionnaires en langue o-taïtienne; c'est de ce chef que je tiens aussi les fameuses lois promulguées sous le nom de Tomatoa, et que nos lecteurs ont pu lire dans le chapitre précédent.

Thamaïti me conduisit chez son roi Téfaora, superbe homme, à formes athlétiques et bien proportionnées pour sa grande taille, car il a plus de six pieds. La physionomie de ce chef a cet empâtement de chairs, si commun chez la race océanienne, et cette finesse du regard qui lui est propre. Il était revêtu d'un véritable poncho chilien fait d'écorce d'*eaoua* [1], et avait près de lui sa femme, laide de visage, courte de taille et surchargée d'embonpoint, et sa fille *Tapeta Farepiti*, jeune enfant de huit ans, aux traits fins et gracieux. Téfaora fut très-démonstratif dans son amitié pour moi : il pressait mes mains, qu'il conservait dans les siennes, et affectait ce patelinage de caresses qui semblait flairer des présents. Il me pria de lui faire son portrait; mais, chose singulière, il ne voulut jamais me laisser employer ni le crayon noir, ni l'encre de Chine, ni la seppia; il me fallut, pour le rendre complétement heureux et satisfaire ses désirs, le barbouiller de vermillon le plus cru; ces peuples n'ont donc aucune idée des formes du dessin ni du coloris. Dans la case de ce chef; des femmes étaient occupées à pulper avec le *penou*, sorte de mollette en trachyte, une grosse pomme de terre, qu'on nomme *patava* : elles paraissaient jouir de la plus grande liberté, car elles riaient et folâtraient sans être jamais réprimandées ni par Téfaora ni par sa femme. Divers naturels me parurent singulièrement vêtus, car ils portaient, sans doute pour remplacer la feuille du figuier, de gros paquets d'herbes formant autour du corps une vaste circonférence; d'autres, au contraire, s'étaient fait une sorte d'habit, appelé *ea*, d'après la coupe de celui des Européens, avec cette toile grossière qui occupe la base des pétioles des feuilles de cocotier. C'est dans l'île de Borabora que nous rencontrâmes très-communément ces *févée* ou cas d'éléphantiasis qui défigurent, par leur masse informe, les membres des naturels; quelques vieillards, espérant arrêter les progrès de cette disgracieuse et funeste affection, s'étaient fortement ficelé les jambes, dans le but de mettre des bornes à la tuméfaction.

[1] L'*eaoua* est un arbre élevé, ayant le feuillage d'un poirier, dont l'écorce est grise, lisse et très-textile.

Comme je regagnais le navire au soir, je fus attiré par des chants qui partaient d'une *papara-oura*, ou école de moniteurs : ces moniteurs sont les néophytes qui ont le plus rapidement répondu aux espérances des missionnaires, et qu'ils ont chargés de l'enseignement secondaire. Des jeunes garçons, des jeunes filles, étudiaient des hymnes o-taïtiens, qu'ils chantaient en chœur; et, comme M. Orsmond se pique de posséder une belle voix, il avait donné un soin particulier à cette partie de l'enseignement, dont il s'enorgueillissait en toute circonstance : je ne pris qu'un médiocre plaisir à écouter ces chants liturgiques.

Non loin de cette *papara-oura* est une autre école pour les adultes : j'y vis des mères entourées de leurs enfants apprenant l'*a*, *b*, *c*, *d*, ou épelant des syllabes pendant des heures entières. Quelques femmes écrivaient, tandis que les moniteurs s'exerçaient à des compositions.

Le système d'éducation donné à cette peuplade est résumé par les deux extraits suivants. Pendant que M. Orsmond était à O-taïti, il reçut une lettre écrite au nom des petits garçons et des filles, ou, entre autres passages, on lit celui-ci : « Nous » ne pouvons plus boire parce que les sources sont taries. L'eau » ne coule plus et ne rafraîchit plus nos cœurs; mais bientôt la » fontaine va se répandre, et l'eau de la parole divine va couler » sur nos lèvres. »

L'autre lettre, que ce missionnaire reçut dans le même lieu et de la part des moniteurs, a été traduite par lui-même, et remise à plusieurs personnes de l'expédition; elle s'exprime ainsi :

« CHER AMI MONSIEUR ORSMOND,

» Salut à vous, dans le vrai Dieu et en Jésus-Christ, le vrai » roi, par qui a été détruit le pouvoir de l'enfer : c'est la parole » que nous vous adressons; c'est celle de nous tous, frères et » sœurs, à raison de notre amour pour vous, qui vous accompa- » gne dans votre voyage sur la mer profonde, et dans votre visite » aux missionnaires qui demeurent à Taïti et à Moorea. Telle est » la prière que nous adressons pour vous à Dieu du fond de notre » cœur.

» Depuis que l'on ne nous prêche plus l'Évangile, nous sommes » comme des enfants qui n'ont pas de parents, comme la bonite » qui ne peut jouir du repos. Nous avons l'usage de participer au » sacrement (*oma*[1]); il nous serait essentiel d'y participer encore. » Notre corps seul est séparé de vous; notre souvenir et notre » amour pour vous ne sont pas perdus.

» Tous les jours en prière pour que nous persistions dans notre » conduite sur cette terre qui est la nôtre, nous nous attachons à » l'Évangile de Jésus, et nous supportons patiemment le mal; » nous sommes, comme l'*otaha,* frappés de l'*atoa,* exerçant notre » patience avec les mauvaises coutumes qui sont sur la terre.

» Na Terena, et tous les frères et sœurs, et aussi les amis Tyer- » mann et Bennett, vous faisons salut en Jésus; nous avons de » l'amour pour vous deux; votre image n'est pas perdue pour nous; » elle est en nous, et ne sera jamais perdue jusqu'à ce que notre » corps soit mêlé avec la poussière, jusqu'à ce que nous soyons » réunis dans le ciel.

» Borabora.

» A. M. ORSMOND, à Taïti. »

Les missionnaires sont enchantés de cette tournure métaphorique exagérée, ils la regardent comme la preuve d'une complète éducation religieuse; quant à moi, je trouve ce système d'éducation faux de tout point.

Au crépuscule, je vis les femmes se rendre dans les nombreux ruisseaux qui coupent le village, pour y faire leurs ablutions et s'y baigner.

Dans la matinée du 2 juin, Téfaroa et Maï signèrent un billet que M. Orsmond écrivait à M. Duperrey, pour lui demander de la poudre à canon. Cette poudre fut portée par le sieur Williams qui nous rapporta, qu'en la recevant M. Orsmond avait dit : « *C'est de la poudre française; elle n'a jamais fait grand mal.* » l'Europe entière aurait pu répondre au missionnaire, qui, ce jour-là, devait dîner à bord de la corvette *la Coquille* avec les deux rois de l'île. Il

1 Mot à mot, manger l'*oma*.

va sans dire qu'on tira du canon et qu'on rendit des honneurs, ce dont on eût pu grandement se dispenser.

Je donnai quelque attention aux ruines du fameux *maraï* ou *moraï* [1] de Pouny, le plus célèbre des temples païens en plein air de Borabora, où s'accomplirent tant de sacrifices humains. Cet homicide autel était formé de blocs très-gros de madrépores compacts, disposés en carré avec des gradins élevés. Ce *moraï* occupait dans la profondeur d'un bois une assez grande surface, et offrait plus d'un point d'analogie, quant au but, avec les pierres druidiques. Il me semblait voir les *toas* ou images grossières des *atouas*, ou dieux, couronnant ce monument aux formes rudes et sinistres, et, par la bouche des prêtres, des prophètes ou des inspirés, prescrire le meurtre ou ordonner des guerres. Les femmes, sous peine de mort, ne pouvaient pénétrer dans ces sanctuaires, ni visiter les *fata* ou autels qui supportaient les victimes. Là, sur le *moraï*, le roi recevait, le jour de son installation, le *maro* de plumes rouges, le *maro ourou* qui devait le rendre sacré. Là, le grand-prêtre (*faaoua pouré*) ne paraissait revêtu du vêtement sacerdotal que dans les occasions marquantes, tandis que les *amoi toa*, ou gardiens des images, les *pouré* et les *opo-noui*, prêtres subalternes, étaient préposés aux détails du culte journalier. Là se présentaient les hommes inspirés par la Divinité, à l'instar des voyants des Hébreux. Là régnait, dans toute sa puissance, le redoutable *tabou* [1], cette loi que nul Océanien ne pouvait transgresser sans périr.

En revenant à bord de *la Coquille*, de fort bonne heure, je vis des pirogues, montées par des femmes seules, qui pagayaient le long du navire. Les sollicitations pleuvaient vives et pressantes, pour que ces jeunes filles, qui avaient au milieu d'elles la princesse *Maria*, voulussent bien monter sur la corvette ; mais, malgré leur extrême désir, elles craignirent le fameux triangle tatoué au front : cette *Maria* est cependant célèbre dans l'île par sa galanterie, car

[1] Quelques voyageurs ont adopté de préférence le nom de *maraï*.

[2] *Tabou*, chose sainte et sacrée.

On remarque que le mot Arabe *habous*, qui signifie lien, exprime parfaitement le tabou des Océaniens. Les Arabes qui veulent pieusement consacrer leurs biens, dans un but d'utilité publique, ou conserver cependant leurs revenus au profit de leurs héritiers, font leurs biens *habous*.

le haut rang brave les foudres de M. Orsmond, et quelques-unes de ses compagnes ne lui cédaient en rien sous ce rapport. Une de ces filles était remarquable par la perfection de ses formes, que recouvrait très-mal une sorte de fichu que le vent dérangeait souvent, au grand plaisir de nos matelots, qui les dévoraient du regard, en leur lançant tous les quolibets des répertoires bas-bretons ou provençaux ; elles, folles et rieuses, semblaient ne pouvoir s'arracher des côtés de notre corvette, car elles y restèrent plus de deux heures, montrant leurs trésors sous plus d'un aspect.

Nous consacrâmes la journée du 7, qui était un dimanche, à draguer sur les parties sablonneuses des rivages de *Tubouai* et de *Motoutapou*, afin d'enrichir nos collections d'histoire naturelle. Plusieurs de nos compagnons étaient allés chasser dans le même but, entre autres le maître canonnier Roland; M. Orsmond, qui les rencontra, les força de retourner à bord, en envoyant pour les saisir une troupe de naturels armés, et ces Messieurs, par prudence, ne voulurent pas s'exposer à des voies de fait en repoussant cette injuste agression. Ce missionnaire nous donna un autre exemple de l'intolérance des bibliques, en faisant saisir, dans ce jour que les protestants ont consacré à un repos absolu, le linge que nos hommes avaient lavé au matin et mis à sécher, et il fallut le faire réclamer. Que serait-il advenu si, moins prudent, M. Duperrey avait jugé convenable de repousser, comme il le méritait, cet oubli des égards dus au navire de guerre d'une nation puissante, parcourant les mers dans l'intérêt seul de la civilisation!

La nuit qui précéda notre départ, une vingtaine de naturels restèrent à bord et éludèrent la surveillance des agents du missionnaire; ils profitèrent de leur liberté pour se livrer aux danses et aux jeux qui les récréaient avant leur conversion au christianisme, et le bossu du roi Maï nous divertit beaucoup par son talent prononcé de mime : ce bossu, qui adopta avec esprit le surnom de *gibbous*, que lui donnaient nos Provençaux, singeait M. Orsmond, et ne tarissait pas en ne cessant de dire : *Mitonary fofo*, fi des missionnaires. Ce naturel, de même que quelques insulaires, voulaient absolument nous suivre en France.

Le 9 juin, nous appareillâmes vers les onze heures du matin, par une bonne brise, et le roi Téfaora voulut nous accompagner jusqu'en dehors des récifs; une cinquantaine de naturels couvraient le

pont, et, au fur et à mesure que le sillage nous éloignait de la baie de Beula, ils plongeaient successivement et regagnaient le village à la nage. Trois matelots anglais, délaissés sur l'île de Borabora, avaient été embarqués par le capitaine, c'étaient les nommés Paul-Georges, Smith et John Douglas, que nous laissâmes sur diverses îles, où ils demandèrent à rester; après n'avoir pu gagner le Port-Jackson, comme nous en avions eu le projet. Bientôt des nuages noirs et amoncelés nous voilèrent l'île de Borabora.

CHAPITRE XIII.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LES PRODUCTIONS NATURELLES DE L'ILE DE BORABORA, ET SUR LES MALADIES QUI RÈGNENT LE PLUS ORDINAIREMENT DANS LES ILES DE LA SOCIÉTÉ.

Pourquoi quitter notre île? en ton île étrangère,
Les cieux sont-ils plus beaux?
(Victor Hugo, *Ballades.*)

L'ILE de Borabora ressemble complétement à O-taïti. Ce sont les mêmes productions, les mêmes habitants, les mêmes circonstances atmosphériques. Tout le système d'îles, qui constitue ce que l'on nomme *archipel de la Société*, présente en effet une parfaite identité de création. Les détails que nous avons donnés sur O-taïti sont donc applicables à Borabora ; mais, comme notre séjour dans cette dernière île a enrichi nos collections d'objets qui ne se sont point offerts à nos recherches dans la première, nous en tracerons dans ce paragraphe une esquisse dégagée de tout ce qui a pu être déjà signalé dans le précédent travail.

Borabora est, malgré sa petite étendue, extraordinairement pittoresque. Ses sites, très-accidentés, sont remarquables, sinon par leur variété, au moins par la pompe de la végétation, le luxe et le développement du feuillage, la teinte diversement foncée de la verdure. Elle n'est distante d'O-taïti que d'environ quarante lieues. Un immense récif, qui peut avoir sept lieues de tour, l'enceint d'une barrière de corail, sur laquelle s'élèvent quelques *motous* verdoyants,

tels que *Toubouai*, *Toubouai-iti*, *Motouiti* et *Tenahiroa*. Les rivages en dedans de la chaîne extérieure des bancs de polypiers sont morcelés par de nombreuses baies, rétrécissant et découpant profondément la surface de l'île, qui ne se compose, à bien dire, que d'une montagne solitaire et conique, dont les flancs se prolongent sur les côtés, et en arêtes déclives et sinueuses. Cette haute montagne est un volcan éteint, dont le cratère est en partie affaissé vers le rivage, et a formé une portion de la baie de Beula, seul lieu où les naturels aient réuni leurs cabanes pour en composer un village.

Pendant la durée de notre séjour, les vents soufflèrent de l'est, en variant au nord-est et à l'est-sud-est. Un seul jour nous eûmes une brise très-violente du sud-ouest. Les vents les plus ordinaires étaient entremêlés de calmes, et venaient du nord-ouest, de l'ouest-nord-ouest, ou sud-ouest, et n'avaient qu'une courte durée. Les brises de l'est-sud-est descendaient fréquemment par raffales des flancs du mont Paya. Le médium du baromètre fut de 28 pouces 1 pouce 6 lignes, et celui du thermomètre de 29 degrés centigrades, à midi, et 28° à minuit. Une seule fois il marqua 24 degrés, et deux fois 25°. La température de l'eau était, à midi, de 27 à 28 degrés, et baissait, dans la nuit, suivant la force de la brise. L'hygromètre à cheveu ne marqua qu'une fois 95 degrés, et indiqua communément 101°, et jusqu'à 106 et 110°, à deux fois différentes.

La baie de Borabora, nommée Beula par les habitants, est vaste et bien abritée de toutes parts, excepté peut-être aux vents du sud, qui soufflent avec force dans l'hivernage, et qui passent au-dessus des pointes de Daïly et de la petite île de *Toubouai-iti*. Une passe étroite, bordée de récifs à fleur d'eau, y conduit en venant du large, et est traversée par des courants d'autant plus forts, que son étendue est plus étroite. Le mouillage se trouve être à une demi-encâblure du village, sur un fond de corail recouvert de sables madréporiques; il est abrité par la montagne centrale, ou Paya, dont les flancs s'élèvent si perpendiculairement, que, vus de cette partie, ils semblent être taillés à pic. A ses pieds, et sur le rivage bas et au niveau de la mer du pourtour de la baie, sont de loin à loin établies les cabanes des naturels, séparées chacune par des plantations d'arbres à pain, et entourées de bosquets d'autant plus gracieux, que la nature en a fait tous les frais. Ce village peut

contenir environ mille cinquante-trois habitants, et son étendue n'a pas moins d'un mille; il est composé de deux districts nommés *Wuatéi* et *Taamoutou*, et gouvernés chacun par un roi : Téfaora possède le premier, et Maï le second.

Ainsi Borabora se compose d'une montagne volcanique centrale, d'un terrain plat qui y est adossé, d'îles basses ou *motous*, et de récifs à peine recouverts par la surface de la mer. Le paysage, vu de la rade, est un des plus gracieux qu'on puisse imaginer; et, pour peu qu'on soit favorisé par un de ces beaux jours des tropiques, son aspect, résultant d'un mélange de pitons volcaniques nus et décharnés et de sites verdoyants, est enchanteur. Des forêts de cocotiers, dont les parasols de verdure, balancés par les brises du large, servent de dôme impénétrable au soleil, couvrent les îles basses ou *motous;* des bancs de récifs forment sous l'eau des labyrinthes peuplés de madrépores et de zoophytes que teignent les plus riches couleurs. La mer contribue elle-même à l'ornement de ce tableau, lorsque le calme règne sur sa surface légèrement ondulée, ou lors même qu'agitées, ses vagues viennent heurter contre les roches animalisées et jaillir au loin en gerbes écumeuses. La blancheur du sable qui couvre les grèves, la verdure sombre des *baringtonia* qui croissent seulement sur les rivages, les feuilles larges et découpées des arbres à pain, achèvent d'embellir cette scène d'une nature vierge et imposante. La montagne centrale de Borabora donne naissance à de petites chaînes de collines qui s'irradient sur divers points, et notamment la première au nord-nord-est; la seconde court du sud au sud-ouest, et la troisième se dirige de l'ouest à l'ouest-nord-ouest, en se terminant à la baie de Fanoüi. Son élévation est d'environ six cent dix-sept toises; ses flancs, très-abruptes, sont composés d'assises épaisses, d'une belle dolérite, formant des murailles hautes de près de cinquante pieds, et qui sont çà et là complétement nues, et, le plus souvent, à l'endroit où les assises reposent l'une sur l'autre, recouvertes d'une abondante végétation. Son sommet déchiré est couronné par deux pitons, dont l'un, d'une nudité repoussante, a plus de deux cents pieds d'élévation. La pyramide qu'il forme repose sur une base étroite, et sa surface, noircie et fendillée, présente partout le trachyte à nu. Une excursion que nous eûmes occasion de faire sur le sommet de la montagne Paya, et jusqu'au pied du haut piton dont nous venons de parler, donnera l'idée la plus éten-

due de la végétation et de la nature du sol de Borabora, et pourra faire passer dans l'âme de nos lecteurs quelques-unes des sensations qu'elle nous a fait éprouver.

Le 27 mai 1823, nous partîmes du bord, MM. Bérard, Lottin et moi, par le plus beau temps du monde, dans l'intention de gravir la montagne et d'en escalader les arêtes; deux insulaires nous servaient de guides. Débarqués sur le rivage, nous prîmes un étroit sentier qui se déroule, en formant des zigzags, sur une petite chaîne de collines se dirigeant au nord-ouest, et qui descend de la portion moyenne de la montagne elle-même. De beaux arbres à pain, des *mapé* (*inocarpus edulis*), des *nono* (*morinda citrifolia*), bordaient ce petit chemin, qu'embarrassaient d'ailleurs les tiges volubiles des liserons grimpant sur les branches et retombant en festons; nous remarquâmes surtout parmi ces lianes un dolichos, que les naturels nomment *toutou vifaroa,* dont les tiges s'étendent au loin. Bientôt on se trouve sur le sommet de cette petite chaîne, formée entièrement de dolérite, recouverte d'une argile très-rouge, et le sentier alors s'abaisse jusqu'au fond de la baie de Tipoto. Là on commence à s'élever sur le côté nord-ouest de la montagne, qui, en cet endroit, est encore roide et escarpé; çà et là cependant des débris de cabanes temporaires attestent que les insulaires viennent y séjourner passagèrement pour récolter les fruits des nombreux arbres à pain croissant aux alentours. La végétation est très-active; et aux citronniers à fruits rugueux et aux *cratæva* religieux se mêlaient des buissons d'*hibiscus rosa sinensis,* et de *gardenia,* que l'arome suave de ses corolles décelait au loin. De grands arbres de vy (*spondias dulcis*) nous fournissaient en abondance leurs pommes aqueuses et sucrées; tandis que nos guides, gravissant sans effort les longs stipes des cocotiers, allaient en cueillir les noix pleines d'une liqueur émulsive toujours fraîche et agréable, mais dont le voyageur altéré apprécie bien plus le goût savoureux. Nous nous trouvions en ce lieu à cinq heures du matin, au moment où l'abondante rosée, qui couvrait les feuilles, se dissipait sous l'influence des rayons naissants du soleil; un profond silence reposait l'âme qu'une fraîcheur délicieuse disposait à jouir des beautés de sites si opposés à ceux des zones tempérées. De toutes nos excursions dans l'Océanie, celle-ci est sans contredit la seule qui ait laissé des traces profondes dans notre imagination.

A mesure que nous nous élevâmes sur le versant de la montagne, par le seul côté qui soit abordable, le chemin devint si abrupt, qu'il fallut bien souvent nous confier à l'expérience et à l'adresse pratique de nos guides. Quelques jeunes branches d'hibiscus furent écorcées, et les naturels qui nous accompagnaient en firent des cordes qu'ils allaient attacher au tronc des arbres pour nous aider à gravir des quartiers de rochers coupés presque verticalement, dont la surface était rendue glissante par des couches de bissus humectées sans cesse par des nappes d'eau filtrante. C'est au milieu des bois que nous eûmes occasion de nous apercevoir combien les indigènes, dont l'appareil locomoteur est constamment exercé, l'emportent sur les Européens. Leurs pieds, dont les articulations n'ont jamais été gênées par une chaussure en cuir, jouissent de mouvements assez étendus dans les doigts, et le gros orteil surtout, très-écarté des autres, peut saisir avec force le sol sur lequel il appuie, et servir ainsi à soutenir le corps sur une pente humectée et glissante, et seconder les mains dans cette fonction. Les souliers, en nous déformant les pieds, nous ont entièrement fait perdre cet avantage. Nous escaladâmes donc ainsi plusieurs fois des murailles de basalte, hautes de douze à quinze pieds. De chaque côté, sont d'épais massifs de végétaux que forment des *hibiscus*, des *pandanus*, des *erooua*, ou orties argentées, dont l'écorce textile donne des filaments tenaces et soyeux; les figuiers maki. Nous remarquâmes que quelques cocotiers, maigres et rachitiques, s'étaient élevés sur les collines, jusqu'à environ cent trente-neuf pieds; mais que, passé cette élévation, ce précieux palmier cessait de croître, qu'il ne produisait jamais davantage, et que sa végétation n'était vigoureuse qu'autant qu'il se trouvait au niveau de la mer. Après deux heures de marche, nous parvînmes à l'arête terminale de la montagne : là on trouve un plateau circulaire assez étendu, et qui supporte un haut piton de forme conique, nommé *Otée* par les naturels. Ce morne n'a pas moins de deux cents pieds d'élévation, et les quatre faces qui en composent le corps sont complétement nues; tandis que son sommet, où croissent quelques arbustes, paraît beaucoup plus large que la base, puis est terminé par une pyramide aiguë. La nature de ces roches volcaniques appartient à la dolérite; la face orientale de ce mont ignivome est formée de murailles verticales de cette belle dolérite,

et ressemble, vue du bord de la mer, à une tour gothique immense. Ces murailles toutefois sont formées de strates hautes de quarante à cinquante pieds; et leurs rebords, larges au plus de douze à quinze pieds, sont couverts de grands arbres très-pressés, et qui, vus du village, ressemblent à de courts arbustes, formant à la base de chaque strate un étroit liseré vert. Assis au pied de l'*Otée*, MM. Bérard et Lottin prirent des vues, tandis que, portant au loin nos regards, nous avions en perspective la haute mer et la plupart des îles de la Société. Un horizon clair nous permit de suivre parfaitement les sinuosités et les accidents du sol de Taha et de Raïatéa au sud, de Tupaï au nord-ouest et de Maupiti à l'ouest. Du pied de la montagne partent trois petites chaînes qui sillonnent l'île au nord, au sud et à l'ouest; l'une d'elles, dont la direction incline au nord-est, est couverte d'une riche verdure, du milieu de laquelle saille un roc décharné s'élançant d'entre les arbres, et que sa forme nous a fait nommer *le marteau*.

L'*Otée*, ou ce piton qui termine la montagne de Borabora d'une manière si remarquable, paraît être inaccessible : un de nos guides nous assura cependant que les indigènes le gravissaient parfois pour attraper les phaëtons à brins rouges, qui y nichent en certains temps de l'année. Ce plateau, élevé et solitaire, est l'asile d'une jolie tourterelle qui descend rarement dans la partie inférieure de l'île : depuis plusieurs instants ses roucoulements nous annonçaient sa présence; mais son plumage vert la faisait échapper à nos regards : nous parvînmes pourtant à en tuer plusieurs. Cette tourterelle, que les naturels nomment *ouba*, était nouvelle : au vert brillant des ailes et du dos succèdent un vert jaunâtre pâle sur le cou, un jaune serin sur la gorge, et un jaune vif sur le ventre et sur les couvertures inférieures de la queue. Une calotte, d'un violet tendre que borde une auréole jaune, couvre la tête de la manière la plus gracieuse; les rémiges sont œillées de blanc à leur extrémité; le bec est jaunâtre, et les pieds sont orangés. L'ouba a huit pouces de longueur totale, et appartient à la race des *kurukuru*.

Nous recueillîmes en cet endroit quelques coquilles terrestres : un petit bulime, couleur de chair, y était entre autres très-commun. Déjà nous l'avions rencontré à O-taïti; mais, sur le sommet du *Paya*, on le trouvait abondamment dans les aisselles des feuilles du vaquois

inerme, et sur les frondes des fougères : c'est l'*ooa* des naturels, et le *partula taïtensis* de M. de Férussac.

Malgré le froid vif que nous ressentions avec d'autant plus de force, qu'une sueur abondante ruisselait du corps, nous restâmes quelques heures pour prendre une vue de l'île et de l'archipel environnant. Telles sont les réflexions que leur aspect fit naître dans notre esprit. Les îles de la Société reposent toutes sur un plateau peu enfoncé sous la surface de l'Océan, et qui a été tourmenté par des éruptions nombreuses. Chaque île, en effet, se compose d'un noyau volcanique, plus ou moins élevé, dont les flancs présentent çà et là de larges coulées basaltiques, tandis que le sommet est inégalement dessiné et retrace l'aspect d'un ancien cratère, dont les bords sont hérissés de pitons en certains endroits. Or, à ce noyau primitif et central s'adjoint une lisière plus ou moins large, très-plate, peu élevée au-dessus de l'eau, qui repose sur une base de corail. Ce terrain récent, en se moulant ainsi sur les bords du noyau primitif, a reçu, par l'action des pluies et des ravines, la plus grande partie de l'humus que la végétation avait successivement créé sur ses pentes. Cette lisière, aujourd'hui couverte de végétaux et de culture, la seule que les Océaniens aiment à habiter, est donc la première formation des polypiers, et celle que depuis longtemps les animaux créateurs ont abandonnée pour se reporter plus au large, et former une deuxième ceinture encore en partie cachée sous l'eau, dont les zigzags et les interruptions prouvent que les zoophytes saxigènes ont besoin, pour les établir, de trouver, au fond de la mer et à une certaine profondeur, des arêtes capables de supporter leur travail. Enfin les îles basses, ou *motous*, qui paraissent quelquefois à une distance assez notable de l'île principale, ont été élevées indubitablement sur l'irradiation de quelques chaînes du noyau volcanique central. Jamais, en effet, les bancs de coraux ne s'étendent au large, et toujours ils sont la dépendance de l'île qu'ils entourent. On conçoit que, lorsque l'éruption du volcan sous-marin ne lui a pas permis de s'élever au-dessus des vagues, et que son sommet occupe ainsi une certaine profondeur, il en résultera que les polypiers madréporiques se serviront des rebords des cratères pour appuyer la base de leur édifice et de la chaîne des récifs qu'ils formeront au moment d'atteindre la surface de la mer, et qu'ils présenteront des zigzags

rubanés, ou même les trois quarts d'un cercle indiquant quels ont dû être les contours des cratères : l'intérieur présentera un immense lagon, ainsi qu'on l'observe dans la plupart des îles basses ; et il sera d'autant plus profond au centre, que le cratère aura émis des déjections plus considérables, et que l'érosion qui en sera résultée aura creusé un sillon sur les flancs du mont ignivome, qu'on observe à l'entrée de ces lagons ; et c'est ce qui explique comment, dans ces passes, le plus souvent très-profondes, des navires européens peuvent y pénétrer et mouiller au centre même des îles.

Vers midi, nous descendîmes le *Paya* par le côté opposé à celui que nous avions d'abord pris. Le premier chemin occupe le nord-ouest de la montagne, le second se dirige au sud et ne peut servir qu'à descendre, encore est-il hérissé de dangers : les naturels qui nous servaient de guides ne l'avaient jamais pratiqué ; mais, nous voyant décidés à ne pas rétrograder, ils ne balancèrent point à s'engager dans les épaisses broussailles qui nous cachaient les précipices, afin de nous diriger sans accident. Nous avons déjà dit que l'élévation perpendiculaire du *Paya*, au midi, était à peu près verticale : aussi nous fallut-il, en quittant l'*Otée*, descendre une vingtaine de pieds à l'aide de cordes. Une fois parvenu à ce point, l'arête de la montagne forme une pente d'environ quarante degrés, entièrement recouverte de l'espèce du poivrier qui donne l'ava, dont les tiges genouillées, mais cassantes, soutiennent le voyageur qui s'y accroche, et dont elles assurent la marche sur une pente éminemment rapide. On contourne ainsi toute la face méridionale des hautes murailles nues de la montagne sur un rebord formé par les assises du trachyte ; et l'immense précipice, qui est au pied, est caché par les tiges nombreuses et disposées comme en taillis des *hibiscus tiliaceus*, de l'*aleurites*, etc., d'un figuier à rejets nombreux, ayant le port du *ficus religiosa*. Pour atteindre la face orientale, on est forcé de gravir, pendant un certain temps, au milieu des quartiers de roches éboulées sur lesquelles des lianes rampantes forment un lacis presque impénétrable, et dans les anfractuosités desquelles poussent de hautes fougères dont les tiges fragiles se brisent comme du verre dans les mains de ceux qui s'y accrochent péniblement, et qui emploient tous leurs efforts pour se tirer de ce dédale. Déjà nous avions franchi de longues voûtes de rochers, des pics aigus, les arêtes étroites et la moitié de ces blocs de roches entassées pêle-

mêle, lorsque nos guides s'égarèrent. Enfin, après de longs tâtonnements, des inquiétudes fort vives, et des efforts répétés, après avoir mis nos vêtements en pièces, et baignés par la sueur, quoique l'air fût froid sur cette montagne, nous parvînmes au milieu du côté exposé au levant, où nous pûmes descendre avec moins de fatigues et moins de dangers, à l'aide de mamelons en pente très-abrupte, il est vrai, mais qui ne nous offraient plus qu'un sentier semé de roses, au lieu de la dangereuse descente que nous avions jusqu'à ce moment suivie. Les tiges du *pourao* et les racines qui rampent sur le sol humide, que ne sèchent jamais les rayons du soleil, nous furent d'une utilité incontestable, mais n'empêchèrent point cependant que nos chutes fussent fréquentes; et M. Bérard surtout se blessa d'une manière assez grave. Vers deux heures, nous atteignîmes avec une vraie satisfaction la région des cocotiers; c'est alors que nous trouvâmes, dans la boisson fraîche et limpide que ces coques ligneuses protégent, un breuvage délicieux. Le pied du mont *Paya* est légèrement déclive dans sa partie sud; et comme le terrain, en cet endroit, est un peu onduleux, et recouvert d'un terreau meuble, il en résulte que les arbres à pain ne sont nulle part ni plus nombreux ni d'une plus belle venue; il nous fallut prolonger tout le village avant de rejoindre *la Coquille*. Nos guides paraissaient enorgueillis de pouvoir raconter à leurs compatriotes l'excursion de la journée, et tous exprimaient le plus vif étonnement de ce que des *ratiras* de la *pahi* de France s'exposaient à de telles fatigues pour cueillir quelques herbes ou casser quelques fragments de rochers. Un missionnaire anglais, M. Orsmond, profita de cette circonstance pour dire aux naturels, dans un sermon, que nous appartenions à une nation pauvre et misérable, n'ayant que très-peu d'industrie, envoyant ainsi des vaisseaux pour recueillir des objets que son sol ne possède point, afin de les vendre aux autres nations. Nous étions rendus à bord à quatre heures du soir.

A une faible distance du rivage existent encore les ruines du *moraï* de *Pouny*, qui n'est plus aujourd'hui qu'un amas informe de gros blocs d'un madrépore compacte, anciennement dressé en gradins. Des massifs de cocotiers, destinés à assurer l'existence des naturels, couvrent tout le terrain qui s'étend dans sa partie méridionale. Dans les fourrées qui existent sur cette partie de l'île, nous remarquâmes deux espèces de mimosa et l'ahouai (*cer-*

bera parviflora), à corolles blanches; les habitants nomment *éva* l'arbre, et *tipao* le suc laiteux très-vénéneux qui s'écoule abondamment des tiges lorsqu'elles sont incisées; çà et là y croissent des pieds de piments appelés *obero*, et que les naturels paraissent cultiver avec quelque soin. Ainsi qu'à O-taïti, nous rencontrâmes très-fréquemment, dans les aisselles des feuilles de cocotiers, le martin-pêcheur *o-tataré* (*todiramphus divinus* N.) et la perruche bleue ou *e-vini* (*psittacus taïtensis*). C'est en ce lieu que nous nous procurâmes pour la première fois une espèce de coucou, que les insulaires appellent *ooea*, et que Sparmann a décrite (*Mus. Carls.*, pl. 32) sous le nom de *cuculus taïtensis*. Ce coucou est de la grosseur de celui de France; il est en entier d'un marron brun, avec des flammes fauves. Les rémiges et les rectrices sont également striées; la gorge et le ventre ont des flammes rousses; le bec est légèrement effilé, et les pieds sont jaunes. Dans les anfractuosités du *Paya* niche une petite hirondelle de mer, svelte et gracieuse; on la voit dans le jour, et surtout le matin, voler sans cesse à la poursuite des insectes au-dessus des grands arbres d'inocarpes et de spondias. Sa taille est un peu moindre que celle de la petite hirondelle de mer d'Europe; son plumage est en entier du blanc le plus pur. Seulement les tiges des plumes sont de couleur brune, tandis que son bec et ses pieds sont d'un bleu d'azur clair. Les habitants de Borabora nomment cette sterne *itaé* ou *piraé*. Nous pensons que c'est l'espèce figurée par le docteur Sparmann (pl. 2 du *Mus. Carls.*) sous le nom de *sterna alba*, bien que cet auteur lui donne indifféremment pour patrie le Cap-de-Bonne-Espérance et les îles de la mer du Sud. Sur les grèves où croissent des *baringtonia* et le *too*, arbre majestueux par son feuillage et ses fleurs de couleur orangée (*guettarda speciosa?*) des crabiers gris et blancs guettaient de petits poissons; et ces oiseaux, nommés *e-hotou*, étaient jadis vénérés dans l'ancienne religion des habitants. On nous donna, à Borabora, une espèce vivante de perruche très-voisine du phigy de Levaillant (pl. 64 de son histoire des perroquets), peut-être encore plus voisine de la perruche fringillaire (pl. 71 du même ouvrage), et que M. Vigors a décrite récemment (*Zool. journ.*, n° 3, p. 412) sous le nom de *psittacula Kuhlii*. Cet oiseau a la langue terminée par un petit cercle de papilles nerveuses; ses habitudes sont vives et colériques, et son naturel sauvage.

Pour donner une idée des récifs dont nous avons déjà fréquemment parlé, nous nous bornerons à raconter les observations que nous avons pu recueillir dans une excursion que nous fîmes sur les *motous* les plus éloignés de Borabora, dans le double but de faire draguer sur les côtes sablonneuses de quelques points de ces îlots et d'en étudier la formation. Nous abattîmes, en traversant la baie, plusieurs frégates qui volaient au-dessus de nos têtes. Cette espèce, que les naturels nomment *otaa*, est de moitié plus petite que la frégate qu'on trouve dans l'Océan Atlantique. Son plumage est entièrement noir, et même le dessous du bec et la gorge sont de cette couleur ; de sorte que nous ne pouvons pas supposer que ce soit le *pelecanus minor* de Linné, bien qu'elle paraisse former une espèce distincte. Le premier endroit que nous visitâmes fut *Motou-Tapou*, qui n'est séparé de *Toubouai* que par un étroit canal parsemé de pâtés de coraux. *Motou-Tapou* n'est qu'un plateau madréporique récemment sorti du sein des eaux, et que la végétation a déjà en grande partie envahi. On n'y compte toutefois que douze pieds de cocotiers qui, n'étant garantis par rien, sont froissés par les vents violents du large. La flore de ce *motou* se réduit à cinq ou six plantes, qui sont les *lobelia arborea* (Forster, *Prodr.*, n° 808), l'*hibiscus tiliaceus*, le *Tournefortia* à feuilles soyeuses, le *convolvulus pes capræ* ou *pouai*, et un liseron volubile à fleurs blanches. Ses habitants étaient : un chat, que quelque navire européen y aura laissé, réduit à manger des crustacés, et qui parut se délecter avec de la chair de coco que nous lui donnâmes ; une hirondelle de mer à calotte noire, nommée *tera-poupa* ; des pluviers dorés et des chevaliers aux pieds rouges, que les habitants confondent sous le nom de *torea*. Nous abandonnâmes *Motou-Tapou* pour visiter le banc de récifs sur lequel la mer déferle avec violence, et qui forme le côté droit de l'étroit canal dans lequel il faut s'engager pour pénétrer dans la vaste baie de Borabora. Cette masse de corail ne se découvre qu'à basse mer ; elle se compose de madrépores informes, unis entre eux comme le calcaire grossier de nos carrières, et dont la croûte la plus supérieure est la seule vivante. C'est à la surface de ces bancs qu'on voit s'élever, sous mille formes variées, des arbres à axes pierreux et à écorces animalisées, ornées des couleurs les plus vives et les plus pures. A ces polypiers rameux en succèdent de flabelliformes ; aux méandrines sont opposées des caryophillies :

à côté des astrées vivent les disques des fongies. Joignez à cela les teintes blanches, rouges, bleues les plus vives, et vous aurez une faible idée de ces parterres d'amphitrite, d'autant plus variés et fantastiques, que le miroir de l'eau reflète de mille manières les rayons lumineux qui les éclairent. Une espèce de caryophyllie, assez rare, a ses cellules terminales disposées en soucoupes, qu'isolent intérieurement plusieurs cloisons minces occupées par les bras filiformes et courts d'un polype d'un jaune d'or brillant, tandis que la matière calcaire est enveloppée par une écorce d'un rouge de cinabre fort vif; ce sera notre *caryophyllia sanguinea*. La coquille de la tridacne-bénitier est très-commune en ce lieu; et nous remarquâmes que constamment ses valves étaient engagées complétement dans la masse des madrépores, et que le mollusque n'avait de place que celle qui lui était impérieusement nécessaire pour les entr'ouvrir : aussi doit-on supposer qu'il s'est ménagé cet espace étroit en ouvrant chaque jour ses valves, à moins qu'il n'ait, comme les saxicaves ou quelques autres coquilles perforantes, les moyens d'élargir sa demeure à mesure que son test s'accroît. Le manteau de ce mollusque, que les habitants nomment *paoua*, est de l'azur le plus éclatant que relèvent encore de nombreux points brillants et dorés. Nulle part nous ne trouvâmes en plus grande abondance, dans les crevasses des rochers, l'espèce d'holothurie édule, que les Malais nomment *trépang*, dont la pêche occupe un grand nombre de navires anglais et américains de l'Union, et leur procure des profits considérables. Ce *trépang* (*holothuria edulis*, N.), est long de huit pouces environ, de forme cylindrique, et coloré en rouge-brun. Sa surface est recouverte de sables et de graviers qui s'incrustent sur la peau; et, lorsqu'on le presse, il en jaillit un liquide d'un beau rouge. Plus rarement apparaît sur ces récifs une holothurie cylindrique, longue de douze à quinze pouces, et remarquable par de nombreux tentacules placés sur le rebord de la bouche, et composés chacun d'un plateau pédicellé; leur couleur est jaunâtre, tandis que celle du corps de l'animal est d'un gris clair, sur lequel tranchent des cercles plus foncés, et que hérissent çà et là de nombreuses éminences papillaires d'un beau jaune.

Sur ces bancs de coraux, que recouvrent ordinairement un pied ou dix-huit pouces d'eau, se trouvent encore de nombreux petits bassins assez profonds, où vivent des poissons remarquables par

leur splendide vestiture. Leur nager rapide, au centre des écueils, les reflets variés de leurs écailles, jettent la vie et le mouvement au milieu des animaux, insensibles en apparence, qui joignent au port des plantes l'éclat des fleurs, et que l'on nomme zoophytes. Tels sont l'*emano* bleu et argenté, la baliste brune, *oïri*, le labre, *tarao*, ponctué de rouge-brun, le *momotara*, ou coffre à quatre cornes, les aleutères, les chétodons, etc., etc. Parmi les crustacés, nous remarquâmes de nombreux crâbes vivement peints, la langouste d'O-taïti (*palinurus versicolor?*), et une squille beaucoup plus grande que celle des côtes de France, et dont le corps, agréablement coloré en jaune serin, est traversé par douze bandes d'un brun-marron lustré (la *squille de Lesson*, Guérin).

De larges touffes d'une actinie, dont les individus sont groupés et serrés les uns contre les autres, recouvrent, en bien des endroits, les madrépores arrondis en tête : les habitants la nomment *tiataimomoé*, et nous pensons qu'elle constitue une espèce inédite du genre zoanthe. De petites touffes de fucus turbinés (*fucus pixidatus*) et de sargasses, forment une verdure variable au fond de l'eau. Le premier est l'*érimou* des naturels, et est souvent entremêlé à un polypier mollasse et gélatineux, formé de grains arrondis, de couleur verte transparente, enfilés comme des grains de chapelet, que l'on appelle aussi, dans le pays, *erinou*, en lui ajoutant l'épithète d'*onini*. Les frondes flabelliformes de l'*ulva pavonia* sont mollement balancées à côté des tiges comme noueuses des halimèdes, voisines du *tuna* de Solander et d'Ellis, et dont les articulations sont d'un vert gai à l'état frais, et blanchissent en desséchant, lorsque leur axe calcaire se trouve privé de l'écorce animalisée et colorée qui le revêtait. L'halimède est l'*érimou orou* des habitants de Borabora. Des thétis, des *ava-ei-matapé* ou spatangues, à piquants courts et serrés, de couleur marron, des *tavouaé* ou oursins orbiculaires, à piquants roux à la base et blancs à la pointe, de gros *trochus* comestibles, des cônes dits piqûres de puce, vinrent accroître le nombre des objets que nous recueillîmes sur ces récifs.

La petite île isolée de *Toubouai*, sur laquelle nous nous dirigeâmes ensuite en quittant les écueils de la passe, diffère des *motous* en ce qu'elle est de la même constitution géologique que Borabora, c'est-à-dire monstrueuse, et, nous pensons, de dolérite;

mais, comme elle est partout très-boisée, nous ne pûmes nous assurer d'une manière positive du fait. Le pois corail (*abrus precatorius*), si commun en Amérique, couvrait la lisière de cet îlot, et ses gousses, alors en maturité, étaient remplies de ses graines rouges et noires si vivement colorées. Les moustiques pullulaient en ce lieu et nous en chassèrent. Sur la grève vivaient les *toupa*, espèce inédite d'ocypode, l'holothurie *couari* et la dolabelle *téré-midi*, espèce nouvelle et remarquable, dont nous avons communiqué la figure et l'animal en nature à M. Rang, pour faire partie de sa *Monographie des aplysies*, et où on la trouve décrite page 48, et figurée pl. 3.

La baie de Borabora est souvent fréquentée par des essaims de ces énormes raies, que les marins nomment *diables de mer*, et que les naturels appellent *aapiti*. Cette espèce vit en troupes, nage avec rapidité, et vient souvent à la surface de la mer, de manière à simuler le sommet d'une roche à fleur d'eau. Elle a de douze à quinze pieds de largeur, et la queue d'un individu que nous donna un pêcheur avait cinq pieds de longueur. Les habitants des îles de la Société s'en rendent maîtres en leur lançant des harpons, et se servent de leur peau pour faire des râpes avec lesquelles ils polissent les ouvrages en bois.

Nous terminerons le tableau physique de Borabora par une esquisse historique sur le cocotier [1]. Ce palmier, si abondant sur

[1] Cocotier des Indes, *cocos nucifera*, L.; *cocosinermis, frondibus pinnatis, foliolis replicatis, ensiformibus*, L., sp. pl.; *cocos nucifer, dulci, eduli*, Jacquin, *Am.*, tom. 168; Roxb. Corom. I, p. 52, tom. 73; Labat, *Voyage en Amérique*, tom. 3, p. 266; Pyrard, *Voyage aux Indes-Orientales*, 1679, pag. 22; Flacourt, *Hist. de Madagascar*, p. 127; *nux indica*, Lobel, Ic. 270; *palma indica, coccifera, angulosa*, Bauhin, Pinax.

Parmi le grand nombre de noms que le cocotier porte dans les diverses contrées où croît ce précieux végétal, nous citerons les suivants :

Calappa, Rumphius, Amb., 1, p. 1;
Tengua, Rheède, Malab., I;
Inaya-Guacuiba, Pison, Bras. 130?
Coquero, au Brésil, Koster, It.?
Roul (le cocotier), *caré* (le coco), aux Maldives;
Narquilly, chez les Guzarates;
Barca, dans l'Inde, Taylor, It., t. 2, p. 190;
Klapa, *kalapa*, Nior, des Malais;
Niou, aux Tonga et aux Fidjis;
Nou, à la Nouvelle-Calédonie;

les îles océaniennes, paraît être directement lié à l'existence de l'homme : partout où il croît sur les îles basses, on est assuré que l'espèce humaine s'y est établie, et qu'elle a bâti sa cabane sous la protection de son parasol de verdure. Le cocotier est le végétal océanien par excellence, et bien qu'il semble former une écharpe autour du globe, dont les limites se trouvent être les 25 degrés de latitude, il ne se montre que d'une manière secondaire dans l'ancien monde et dans le nouveau. Il ne croît jamais que sur le littoral des contrées situées entre les tropiques : il a besoin, pour vivre, d'une atmosphère marine et chaude ; partout ailleurs il végète sans vigueur et sans grâce. Mais dans les îles innombrables de la Polynésie et de l'Océanie, dans celles surtout qui s'élèvent à peine au-dessus des vagues, il paraît être dans sa patrie de prédilection, et forme des forêts délicieuses que l'œil du navigateur contemple de loin avec satisfaction.

Décrit dans presque toutes les relations des voyages nautiques, le cocotier a reçu des marins le titre de roi des végétaux. Son utilité est immense, et tout en lui est formé pour les premiers besoins de l'homme. Ses longs stipes, composés de fibres tenaces, servent, aux Indes, de ponts sur les ravines et sur les petites rivières : ailleurs on en fait quelques meubles domestiques ; en Chine, ils constituent la charpente des cabanes des gens pauvres des provinces du sud. Ses immenses feuilles composées sont utilisées pour faire des toitures, des paniers, des ouvrages variés de vannerie; parfois même elles remplacent le papier, en recevant des Indiens les lettres qu'ils y incrustent avec un poinçon. Ces feuilles, tissées avec art aux Mariannes, sont employées pour faire des corbeilles gracieuses dont se servent les femmes. Les nervures sont réunies en balais ; enfin, tissées, modifiées de mille manières, on les transforme en parasols, en éventails, en voiles de pirogues, etc.

Seraïl, à Waigiou, d'Entrecasteaux, It.
Kasout, à Waigiou ; *lamaté* (le lait), *kambi* (la chair), *ouanaté* (la coque), *kanï* (le brou) ;
Ari, à O-taïti ;
Lamass, à la Nouvelle-Irlande ; *larime* (la coque), *kaourou* (le lait), *lamass* (la chair) ;
Sera, à la Nouvelle-Guinée, havre de Doréy ; *karafia* (la chair), *rouria* (le lait émulsif), *yeffia* (le brou filamenteux), *sekeïa* (la coque ligneuse).

Il est rare qu'on cherche à obtenir du cocotier la sève, qui fournit, dans plusieurs autres espèces de palmiers, le vin dit de palme, ou *souva*, *tari*, *touba*, etc.; sève que l'on peut concentrer en un sirop, puis en une sorte de sucre noir hydruré, que les Malais appellent *jagra*, *jaggari* et *goula itan*. Avec cette matière sucrée, les habitants des Mariannes font des *sapa* ou sortes de confitures fort agréables; et, unie à de la chaux et du blanc d'œuf, on s'en sert, à Madras, pour en composer un stuc ou mastic tenace, qui résiste à l'action du soleil et de la pluie, et qui, dit-on, acquiert un beau poli.

La toile grossière, disposée en filaments entre-croisés à la base des pétioles, est fréquemment utilisée pour servir de filtre ou de tamis grossier. Les fibres longitudinales des stipes, nommées *dock* à Java, font des cordages excellents pour la marine. Le bourgeon terminal fournirait un chou d'un excellent goût, si l'on pouvait se décider à détruire, pour un si frêle avantage, les ressources infinies et importantes que le cocotier donne dans le cours de sa vie. Parfois cependant, dans les colonies, on prépare, par luxe de table, des tiges de jeunes cocotiers encore herbacées, et n'ayant pas dépassé trois ou quatre ans, remplies, dans leur intérieur, d'une moelle saccharine muqueuse, très-agréable au goût.

Mais les ressources les plus importantes fournies par ce palmier sont ses noix, qui, suspendues par grappes sous le feuillage, se succèdent pendant longtemps sans interruption, et offrent des fruits naissants à côté de ceux complétement mûrs, et d'autres dans un état intermédiaire. L'enveloppe filamenteuse, ou le brou qui entoure chaque noix, est connu dans l'Inde sous le nom de *caire* ou de *bastin* [1], et au Brésil sous celui de *caïro*. On en retire, dans les ports de l'Inde, une bourre avantageuse pour calfater les vaisseaux; car on dit qu'elle résiste beaucoup plus longtemps que l'étoupe de chanvre à une immersion dans l'eau. Les câbles, tous les cordages employés dans les ports de l'Inde et du Brésil sont faits de cette

[1] On obtient les filaments du *caire* ou *kair* en les macérant, et en les séparant par le battage. Leur adhérence est rompue à coups de maillet, de manière que l'eau dans laquelle on les immerge a plus d'action pour dissoudre les matières gommeuses et solubles qui les invisquent. Ces filaments sont séchés, battus de nouveau, et mis dans le commerce lorsqu'ils sont nets. Quarante cocos donnent environ six livres de ce *caire*.

matière textile; ils n'ont point la force de ceux du chanvre; mais ils l'emportent sur eux par l'avantage de pouvoir surnager, étant très-légers. Quoique leur durée ne soit point inférieure aux cordages d'Europe, ils ont le désavantage d'être hérissés de barbes rudes sur leurs surfaces, qui les rendent peu maniables [1].

La coque ligneuse, située sous le brou qui enveloppe l'amande, est, par sa dureté et par sa forme, en possession de servir de vases et de vaisselles à tous les insulaires dans l'enfance de la civilisation. Lorsque ces noix n'ont pas encore acquis leur maturité parfaite, elles contiennent un liquide aqueux, d'abord limpide, d'une saveur sucrée, aigrelette, dont les propriétés rafraîchissantes et tempérantes ne sont point équivoques. Ce liquide, dont les cocos contiennent jusqu'à près d'un litre, est la boisson ordinaire de tous les peuples répandus dans la mer du Sud. Les dames créoles s'en servent aux Antilles pour faire disparaître les taches du visage et dans l'espérance de rendre la peau vermeille et satinée. Nous avons remarqué que l'usage de cette boisson, dans les blennorrhées, occasionnait une vive cuisson, et que les écoulements en recevaient la propriété de tacher le linge en noir; ce qu'on doit attribuer, sans doute, aux acides carbonique et malique qui y sont contenus, ou au sel à base de chaux et de potasse que M. Trommsdorff y a trouvé. Par l'analyse chimique, en effet, on reconnaît que le lait émulsif de coco est composé de beaucoup d'eau, de sucre, d'un peu de gomme et de sels végétaux; dans la maturité du fruit, ce liquide acquiert de la densité, ressemble à une crème onctueuse, et finit par se transformer en une substance tenace, d'une saveur douceâtre, dure, d'une blancheur éblouissante, et qu'on nomme chair ou lard de coco [2]. Au centre de cette chair séjourne quelque peu de liquide primitif qui n'a point changé de nature, et au milieu duquel se trouve parfois une petite concré-

1 Trois tourons de neuf fils de carret se rompent sous un poids de 162,000 liv.

2 Cette chair est ainsi composée, d'après M. Trommsdorff (*Journ.*, t. XXIV, et *Journal de Pharmacie*, 1816, t. II, p. 97):

1° D'huile butireuse, surnageant le suc laiteux qu'on en retire par expression, se figeant aisément, et qu'on pourrait nommer beurre végétal;

2° De liquide aqueux;

3° D'albumine;

4° De sucre liquide, ou mucoso-sucré, remplaçant la partie caséeuse du lait des animaux, tandis que le beurre est l'analogue de l'huile grasse.

tion oviforme, d'un blanc de porcelaine, qui paraît être déposée par couches dues à la précipitation du carbonate de chaux. Ce corps jouit d'une réputation d'autant plus grande chez les Malais, qu'il ne se trouve que dans des circonstances très-rares et encore inappréciées : ils l'ont doté d'ailleurs des propriétés les plus miraculeuses, et ce n'est qu'en le payant fort cher qu'il est possible de se le procurer.

L'usage de la chair de coco fournit une nourriture agréable, soit qu'on la mange lorsqu'elle n'a encore que la consistance de crême, ou soit qu'étant mûre; elle serve avec beaucoup d'autres substances à composer des mets qui varient suivant le goût des tribus. Sous le rapport commercial, le cocotier peut encore fournir de grands produits : on retire de la chair de coco râpée une huile grasse d'une saveur très-douce lorsqu'elle est épurée, brûlant avec une belle flamme, se figeant aisément et propre à faire un savon amygdalin; trente-deux cocos donnent à peu-près dix-sept livres de pulpe, dont on peut retirer trois livres d'huile.

Nous n'étendrons pas plus loin ces recherches, bien qu'il soit possible de les compléter par une foule de détails sur l'utilité dont est ce précieux palmier chez tous les peuples disséminés sur les rivages des régions équatoriales. Nous nous bornerons à dire que la mythologie indienne l'a divinisé en le faisant naître du sang de *Ceuxy*, immolé dans un accès de jalousie par son père *Ixora*. Aussi les pauvres Malabares ont l'usage, dans leurs cérémonies nuptiales, pour mettre le sceau à leur promesse de s'aimer toujours, d'échanger une de ces noix avec leurs épouses.

Le climat d'O-taïti et de Borabora a été regardé, par quelques voyageurs, comme très-salubre et exempt de maladies endémiques ou propres au sol. Cet énoncé n'a pu être établi que d'après des observations superficielles et peu rigoureuses; et nous pouvons affirmer que ces îles, sans être malsaines, n'offriraient point un séjour exempt de dangers pour la santé des Européens qui s'y fixeraient, de même que les influences du climat ne ménagent point la race qui l'habite. Comment en serait-il autrement, d'ailleurs, sous un ciel dont la température est chaude et humide, le sol frais et constamment humecté, dans des maisons sans parois latérales closes, et dont le sol n'est recouvert que d'un peu de paille? L'abondance des fruits et des racines alimentaires rend la vie facile et

abondante; mais l'ichthyophagie serait-elle sans inconvénients?

La première preuve d'ailleurs qu'on puisse citer, comme corroborant cette opinion, est le petit nombre de vieillards qui atteignent une carrière avancée. En général, les exemples de longévité sont très-rares.

Les habitants de ces îles, avant l'arrivée des Européens, connaissaient une sorte de médecine qu'ils appelaient *erapao maï* (qui guérit). Leurs médecins appartenaient à la classe inférieure des prêtres et se nommaient *Erao*. Souvent aussi c'étaient des guerriers qui faisaient marcher de front l'art de faire des blessures et l'art de les guérir. Quelques-uns de ces nouveaux machaons jouissaient d'une grande réputation. Cependant la plupart des chefs de famille exerçaient eux-mêmes ce pieux ministère, et ils connaissaient un grand nombre de plantes qu'ils allaient recueillir dans les montagnes et dont ils exprimaient le suc pour en faire des remèdes. Toutefois leurs connaissances ne furent jamais très-étendues ni bien positives, et ils avaient fréquemment recours à des superstitions ou à l'invocation des idoles du *Moraï*.

La chirurgie était simple chez ces insulaires. Ils abandonnaient aux seuls soins de la nature les blessures qui résultaient de leurs combats fréquents avec leurs voisins. Rapprocher les bords d'une plaie, la préserver du contact de l'air, étaient toute leur science; et, par ce moyen, sur lequel est fondée aujourd'hui la saine théorie des Européens, ils obtenaient du temps une guérison durable. Nous vîmes quelques naturels, un peu âgés, porteurs de larges cicatrices, résultat des profondes blessures que produisait le choc des javelines, des massues ou des haches de pierre. Mais il est probable que le plus grand nombre des blessés périssait, soit par les hémorragies subséquentes, soit par la suppuration énorme qui venait à les épuiser. On nous indiqua, dans l'île de Borabora, voisine de Taïti, un naturel qui jouissait d'une grande réputation comme guerrier et comme habile dans l'opération du trépan. Nous eûmes le regret de ne pouvoir converser avec ce naturel qui habitait l'autre côté de l'île. Il nous avait promis une collection des instruments qu'il s'était fabriqués lui-même; mais il ne tint pas parole. Il se vantait d'avoir trépané plus de deux cents hommes dans le cours entier de sa vie. Il paraît qu'il pratiquait cette opération lorsque quelques coups avaient intéressé le crâne; et, d'après l'ancienne

manière de se battre des insulaires, c'était la partie la plus ordinairement affectée. Aurait-on pensé trouver, au milieu des peuplades peu civilisées de la mer du Sud, la pratique (sans doute grossière) d'une opération si souvent infructueuse dans les mains des plus habiles chirurgiens d'Europe?

La race qui habite Taïti et Borabora est composée d'hommes bien faits, dont les formes sont dessinées avec régularité; et cependant on trouve parmi eux un grand nombre de bossus. En assistant à la grande assemblée qui se tient annuellement à Papaoa, dans le district de Pari, nous y observâmes plusieurs albinos dont la teinte d'un blanc fade, les cheveux blonds-rouges, relevaient mal des traits empreints d'idiotisme.

Presque tous les jeunes gens ont la figure et le corps couverts de boutons, signe le moins infaillible de l'effervescence de leur sang. Il en était de même des filles, et les deux sexes présentaient fréquemment des furoncles ou de larges plaques dartreuses sur le corps. Beaucoup d'enfants ont des scrofules, ou les adolescents en portent les stigmates.

Parmi les maladies internes, la dyssenterie tient le premier rang; mais ses symptômes ne revêtent point une forme alarmante. Elle paraît due à l'abus des fruits mucilagineux ou acidules, que ne manquent point de commettre les marins arrivant de la mer. On observe aussi diverses fièvres, quelques vomissements cholériques et des obstructions viscérales que présentent surtout les jeunes enfants.

La maladie la plus ordinaire et qui mérite le plus de fixer un instant notre attention, est l'éléphantiasis. Il est étonnant que les premiers navigateurs ne l'aient point mentionnée. Il est peu probable, sans doute, que son développement soit récent ou ait été précédé de la syphilis, d'après une opinion reçue. Quoi qu'il en soit, un grand nombre d'habitants en sont atteints, et on ne peut se dispenser de considérer l'origine de cette maladie comme découlant de plusieurs sources que nous croyons devoir attribuer à diverses causes:

1° L'ichthyophagie: cette nourriture porte son action sur la peau; d'après des faits positifs, on est autorisé à regarder la lèpre comme plus fréquente chez les peuples pêcheurs. L'éléphantiasis n'est qu'une modification de la lèpre, et il n'est pas étonnant

d'ailleurs que l'habitude de manger des poissons crus n'ait une action nuisible sur le système cutané.

2° L'habitude de coucher sur des nattes simplement jetées sur le sol, dans des cabanes non garanties des injures du temps par des murailles latérales. On s'accorde, en effet, à regarder l'humidité comme suffisante pour procurer aux nouveau-nés un endurcissement du tissu cellulaire, appelé plus particulièrement *sclérème*, et cette affection n'est pas sans analogie avec celle qui nous occupe. Le corps des naturels, par une atmosphère échauffée, est dans un état de moiteur habituelle que refroidit la fraîcheur du sol, pendant le sommeil, ou les averses de la saison pluvieuse; et les chefs, pour s'en garantir, sont les seuls qui possèdent des lits élevés au-dessus du sol.

3° Le genre de nourriture, l'usage ordinaire des fruits farineux, et pour boisson le lait de coco, finissent par débiliter l'estomac.

4° Enfin, l'espèce de connexion qui existe entre cette affection, les scrofules et les maladies vénériennes intenses et invétérées. En effet, que la syphilis ait été importée ou non, anciennement ou à une époque moderne, toujours est-il vrai qu'elle paraît y avoir fait de grands ravages et qu'elle y a laissé des traces profondes. Il n'y aurait rien d'impossible que l'éléphantiasis, encore mal connue, ne dût sa fréquence ou ses progrès à une dégénérescence des individus issus de parents vénériens. Cependant, il faut avouer que peu de probabilité ne légitime essentiellement cette quatrième assertion.

L'éléphantiasis est tantôt générale ou plus communément partielle. Elle atteint également les membres supérieurs ou les inférieurs, un seul ou plusieurs. Aucun âge n'en est exempt; et, quoique les hommes un peu âgés présentent cet état morbide le plus ordinairement, on trouve des enfants en bas âge et des adolescents qui en sont atteints. Des Européens résidant depuis longtemps dans le pays l'ont également contractée; mais nous ignorons si les femmes échappent à ce genre de maladie; seulement, nous n'en avons rencontré aucun exemple.

Le début de l'éléphantiasis n'offre rien de particulier. Le gonflement du tissu cellulaire est lent dans son accroissement et successif dans sa marche que rien n'arrête. Il n'y a point de changement dans la couleur de la peau. Les malades ne ressentent point de

douleur, mais seulement de la rigidité dans la partie lésée. Les extrémités inférieures sont plus communément affectées; alors, elles se déforment et finissent par offrir exactement l'aspect de la jambe grossière de l'éléphant. Le voisinage des articulations éprouve toujours, par la rigidité des tendons et des membranes qui les entourent, une plus grande tension. Aussi le tissu cellulaire supérieur, plus lâche, retombe en bourrelets saillants sur ces mêmes articulations qui paraissent alors étranglées. Le pied, par l'endurcissement du tissu, qui forme une gaîne aux tendons, prend plus de largeur qu'il n'a de longueur, et il semble que les doigts du pied n'existent plus, parce qu'ils sont empâtés dans cette masse déformée. Nous avons rencontré plusieurs Taïtiens ayant un seul bras éléphantiasé. Ils jouissaient des mouvements de préhension avec une liberté aussi grande que celle du membre sain. Un grand nombre en étaient atteints aux deux jambes, ou à une seule. Ils marchaient avec aisance et grimpaient à bord aussi bien que les autres naturels. Le plus grand développement du gonflement se trouvait aux pieds et diminuait successivement jusqu'aux genoux, ou un peu au-dessus. De nombreux bourrelets couvraient seulement leur surface dans l'état ordinaire, et la circonférence du membre avait de 18 à 20 pouces. La peau, dans les premiers temps, est lisse ou seulement écailleuse; mais, lorsque l'éléphantiasis est parvenue à un état avancé, la surface se couvre de végétations charnues plus abondantes vers les orteils, ou ils imitent des paquets de verrues; souvent de larges ulcérations en couvraient divers points.

Nous avons vu, à Borabora, un jeune homme de seize ans, présentant l'éléphantiasis au *summum*. Il avait les jambes et les cuisses prises, et le gonflement du tissu cellulaire s'étendait jusqu'à l'abdomen. Les bras, jusqu'aux doigts, étaient également affectés; sa figure était boursouflée, son regard fixe était empreint d'idiotisme; jouissant et exerçant ses fonctions habituelles, ce sujet avait un grand appétit.

Nous avons eu également occasion de voir des enfants à la mamelle atteints d'endurcissement du tissu cellulaire, analogue à l'éléphantiasis, dont il est peut-être le premier symptôme. Cet état est généralement mortel, parce qu'il se complique d'obstructions des viscères. Un, entre autres, dévoré par le marasme,

offrait ces divers états pathologiques parfaitement caractérisés.

Peut-être que cette maladie, prise au début, serait susceptible d'être guérie par une médication tonique et ïatraleptique, c'est-à-dire principalement par l'usage des fomentations diverses, aidées en même temps par des bandages roulés, bien faits. Les Taïtiens et les Boraboriens ont une sorte de vénération pour ceux qui sont atteints de cette maladie, qu'ils nomment *févée*. Ils semblent avoir une pitié raisonnée sur cet état que tous redoutent beaucoup et qu'ils ne cherchent point à combattre. Le seul moyen prophylactique que les vieillards emploient consiste à se *ficeler* la jambe, en l'entourant de cordes, qui prennent aux chevilles et vont jusqu'au genou, en faisant une douzaine de circonvolutions. Ce procédé ne paraît pas devoir être très-efficace; car rien n'empêche que les espaces libres ne puissent s'engorger.

Une autre maladie trop commune, relativement à sa gravité et aux infirmités qu'elle amène avec elle, et qui tient de bien près à l'éléphantiasis, dont elle paraît descendre, est l'engorgement squirrheux des testicules, qui prennent un volume énorme et offrent toutes les apparences, sinon la réalité, d'un hydrosarcocèle démesuré.

M. Crook, missionnaire à Taïti, dans le district de Papiti, nous montra un cas de ce genre, très-curieux par l'immense développement que la tumeur avait pris. Depuis, nous en avons vu plusieurs cas, un, entre autres, sur la personne d'un Espagnol, nommé Antonia Pantoya, qui, prisonnier à bord d'un navire anglais, fut laissé dans l'île, il y a une trentaine d'années. Sa maladie avait fait de rapides progrès, et le scrotum touchait presque le sol lorsqu'il marchait, ce qu'il faisait avec assez de facilité. M. Garnot devait donner l'observation relative à cet homme. Celui que nous avons visité présentait un état encore plus pitoyable : il se nommait *Ha-u-rao*, naturel d'O-taïti, et habitait le voisinage de la pointe de Taoni.

Sa maladie datait de quatre années : le scrotum était distendu outre mesure; le penis était enseveli dans la masse de la tumeur; et l'ouverture sinueuse du canal de l'urètre aboutissait à sa portion centrale. Le diamètre transversal, mesuré exactement, donna cinq pieds six pouces dans la circonférence, et la tumeur avait, de sa base au pubis jusqu'au sommet, une longueur de deux pieds

huit pouces six lignes, tandis que sa circonférence, à son pédicule, était de deux pieds et demi. Cette tuméfaction gigantesque était saine dans la plupart de ses points; seulement des ulcérations couvraient le rebord inférieur; des veines très-grosses sillonnaient la masse qui exhalait une odeur fétide. L'homme atteint de cette maladie était d'une constitution athlétique, et l'appareil gastrique jouissait de la plénitude de ses fonctions; seulement, de temps à autre, il avait des mouvements fébriles légers, annoncés par des frissons. La maladie, lente dans sa marche, lors de son développement, faisait, depuis, des progrès rapides. Le sujet ne pouvait plus se lever de dessus sa natte, et, pour montrer sa tumeur, il la soulevait en grand avec ses bras. Du reste, indifférent sur son état, attendant la mort comme le terme de ses souffrances, il plaisantait sur sa triste position.

Nous avons dessiné [1] cet état morbide, que les Taïtiens nomment *eoua;* mais ces cas remarquables ne sont pas rares dans cette île, et l'oncle du roi, *Méoré Fara Pomaré,* qui vint nous visiter dans sa pirogue, ne put en sortir, et y était placé par ses serviteurs, parce qu'il portait une tumeur de ce genre.

La petite vérole règne parfois à O-taïti et à Borabora : MM. Wilson et Crook nous demandèrent du vaccin; mais nous eûmes le regret de ne pouvoir leur communiquer ce bienfaisant préservatif.

Une remarque que nous avons eu occasion de faire, montre combien le climat de Taïti est peu propre à la guérison des plaies. Un grand nombre de matelots, en marchant sur les coraux les pieds nus, se firent de légères blessures; d'autres, et surtout des officiers, en allant à la chasse, eurent les parties nues coupées par une herbe très-tranchante, analogue à nos carex, appelée *piripiri.* Toutes ces petites plaies, qui intéressaient à peine le derme, et qui n'étaient que des égratignures, s'enflammèrent et suppurèrent, et n'étaient point encore guéries un mois après notre départ par des latitudes plus sud.

La maladie dont il nous reste à parler est la syphilis, nommée *etouna* par les Taïtiens et les Boraboriens. Il nous sera permis

[1] Ce dessin est dans le portefeuille du professeur Broussais, l'ayant remis, sur sa demande, au docteur Gaubert, son parent.

d'entrer dans quelques détails pour réfuter les assertions hasardées, consignées dans les voyageurs anglais, qui souillent trop fréquemment leurs pages par des calomnies grossières, dont le silence ne doit pas toujours faire justice.

Ce terrible fléau, dont on attribue l'importation en Europe, lors de la découverte de l'Amérique, a été l'objet de scandaleux litiges entre les navigateurs anglais et français, qui se reprochèrent, dans les ouvrages écrits, d'en avoir empoisonné les heureux insulaires des îles de la Société. Cook, plein de ces aveugles préventions nationales qui ternissent les plus beaux caractères, n'a pas craint d'attribuer au voyageur *Bougainville*, et, par suite, à la France, l'introduction à Taïti de la syphilis. Il est fort heureusement loin de nous le temps des ténèbres et de l'ignorance qui firent nommer et consacrer, par des nations rivales et haineuses, le nom de *morbus gallicus* à une infirmité nouvelle et terrible que l'armée française contracta, il est vrai, au siége de Naples, mais lorsque tout le midi en était déjà infecté!

Voici au reste ce qu'on lit dans le *Voyage autour du monde* du capitaine Wallis (t. II, pag. 162 et suiv., coll. d'Hawkesworth) :

« Il est certain qu'aucun de nos gens n'y contracta la maladie » vénérienne; comme ils eurent commerce avec un grand nombre » de femmes, il est extrêmement probable qu'elle n'était pas » répandue dans l'île. Cependant le capitaine Cook, dans son voyage » sur l'*Endeavour*, l'y trouva établie. Le *Dauphin*, l'*Étoile* et la » *Boudeuse*, commandés par M. de Bougainville, sont les seuls » vaisseaux qui aient abordé à O-taïti. C'est à M. de Bougainville » ou à moi, à l'*Angleterre ou à la France*, qu'il faut reprocher d'avoir » infecté, de cette peste terrible, une race de peuples heureux. » Mais j'ai la consolation de pouvoir disculper, sur cet article, » d'une manière évidente, et ma patrie et moi [1]. »

[1] Nous sommes assez heureux pour trouver dans le journal manuscrit de M. Vivès, chirurgien-major de la flûte l'*Étoile*, qui naviguait de conserve avec la *Boudeuse*, l'une et l'autre sous le commandement de M. de Bougainville, un passage formel sur ce sujet; ainsi s'exprime M. Vivès : « Les délices que nous avons » goûtées dans cette île, la beauté des femmes et leur facilité, nous portèrent à » lui donner le nom de Nouvelle-Cythère. Ce nom serait encore mieux appliqué, » si les roses n'eussent été entourées d'épines, que nous prétendons mal à propos » devoir à Christophe Colomb. Quant aux prémices de cette *maladie*, il est *certain* qu'ils n'ont pas été portés *par les Français* dans ce pays, où elle paraît

Voilà une accusation qui est positive, et, pour se défendre, M. Wallis ne craint pas d'étaler toutes les précautions qu'il a prises pour s'enquérir de ceux qui étaient atteints de syphilis. Il affirme que nul vénérien n'existait à bord; nous voulons bien l'en croire sur parole, mais il nous est permis de douter, connaissant parfaitement combien les marins sont philanthropes dans leurs écrits, mais très-peu dans la pratique. Le certificat que M. Wallis remit si pompeusement à l'amirauté aurait bien pu être dressé au retour du capitaine Cook, qui dit dans son premier voyage, t. II, p. 510, édit. in-4° :

« Il est certain que le *Dauphin* (capitaine Wallis) et l'*Endeavour*, » et les deux vaisseaux commandés par M. de Bougainville, sont » les seuls bâtiments européens qui avaient *abordé* à O-taïti, et ce » sont les Anglais ou les Français qui y ont apporté cette maladie. » Le capitaine Wallis s'est *justifié* sur cet article, dans la relation de » son voyage, et il est sûr que, lorsque nous arrivâmes dans l'île, elle » y avait déjà fait les ravages les plus effrayants. Un de nos gens l'y » contracta cinq jours après notre débarquement, et nos recherches » à cet égard, lorsque nous entendîmes la langue d'O-taïti, nous » firent connaître que les insulaires en étaient redevables aux vais- » seaux qui avaient mouillé sur la côte orientale de l'île, *quinze mois* » avant notre arrivée. »

Plus bas Cook dit : « Nous avons cependant lieu de croire qu'ils » ont trouvé un spécifique contre ce mal; pendant notre séjour » dans l'île, nous n'avons vu aucun O-taïtien chez qui elle eût fait » de grands progrès. »

D'après cet énoncé, si positif en apparence, ne serait-on pas porté à croire que les faits avancés par les deux marins anglais sont hors de doute? Cependant sur quoi reposent-ils?

1° Sur ce que Wallis et de Bougainville sont les premiers qui aient abordé à Taïti?

» régner depuis longtemps. Je ne dis pas avoir ouï dire, mais j'ai vu deux femmes » qui m'en ont donné des preuves. Boutaveri, le sauvage que nous avions à bord, » nous en offrit qui lui étaient personnelles. Il nous fit entendre que cette mala- » die était commune dans son pays, mais que leurs médecins la guérissaient à » l'aide de plantes. Dès les huit premiers jours de notre arrivée, la flûte compta » une douzaine et la frégate une vingtaine de victimes. Je crois que l'on peut con- » venir avec moi que, dans tous les pays chauds, entre les tropiques, où la poly- » gamie est permise, cette maladie s'y contracte facilement. »

Ce fait est inexact. Plusieurs marins espagnols, partis de Lima même après Guiros, qui, le premier, découvrit Taïti, relâchèrent dans cette île; et, quoique l'opinion universelle considère l'Amérique comme le berceau de la syphilis, on doit bien se garder d'en attribuer l'importation aux navigateurs espagnols.

2° Faudra-t-il croire sur parole le capitaine Wallis, et le récit de M. de Bougainville n'est-il pas aussi digne d'être cru lorsqu'il y dit, t. II, p. 16, deuxième édit. :

« C'est avec tout aussi peu de fondement qu'ils nous accusent » (les Anglais) d'avoir porté aux malheureux Taïtiens la maladie que » nous pourrions peut-être plus justement soupçonner leur avoir été » communiquée par l'équipage de M. Wallis. »

Plus loin, le navigateur français dit, p. 134 : « Dans le même » temps, il se déclara, sur les deux navires, plusieurs maladies véné- » riennes prises à Taïti. Elles portaient tous les symptômes connus » en Europe. Je fis visiter Aotourou, il en était perdu; mais il paraît » que, dans ce pays, on s'inquiète peu de ce mal. »

3° Depuis la sortie du détroit de Magellan des frégates françaises, en janvier 1768, jusqu'au 6 avril, qu'elles abordèrent à Taïti, les maladies vénériennes qui auraient existé à bord se seraient guéries d'elles-mêmes, par l'influence seule du temps et de la chaleur, à moins de complications graves, et il n'est pas probable qu'on n'y eût pas remédié immédiatement. Bougainville ne s'est jamais plaint, dans cette traversée, que de quatre scorbutiques qu'il eut en février.

4° L'assertion du capitaine Cook ne tombe-t-elle pas d'elle-même, lorsqu'il dit n'avoir vu aucun Taïtien chez qui elle ait fait de grands progrès, et qu'il pensait qu'ils avaient trouvé un spécifique? Comment concilier ce que l'on trouve dans le journal du lieutenant Walts du navire *Lady Penrhym*, qui avait fait partie de la troisième expédition de Cook, et retourna à Taïti en 1788? Il s'exprime ainsi : « Un grand nombre de naturels avaient été emportés par la mala- » die vénérienne, fruit de leur commerce avec les équipages de » *la Résolution* et de *la Découverte* : les femmes, surtout celles de la » troisième classe, n'étaient pas encore guéries, etc., etc. »

5° Le rapport des naturels qui dirent l'avoir reçue des navires mouillés dans l'est, ne dit point que c'est de telle ou telle nation. Les naturels sont aussi portés à attribuer aux Européens les épi-

démies qui les moissonnent de temps à autre, et M. Wilson nous a plusieurs fois dit qu'ils attribuaient à Vancouver l'importation de la dyssenterie qui y fit de grands ravages quelque temps après le passage de ce navigateur.

6° Enfin, en laissant au lecteur à asseoir son jugement, en ne mettant sous ses yeux que des faits, nous ne pouvons nous empêcher de blâmer la légèreté des rapports des voyageurs qui ne devraient pas adopter sans examen ces opinions extrêmes qu'on peut tolérer chez de vulgaires matelots, mais jamais chez des chefs d'expédition. Quelques voyageurs anglais [1] paraissent oublier que le premier devoir de l'historien est l'impartialité et la décence, qu'on doit surtout conserver envers les nations et même envers les hommes. Aux yeux de l'humanité, d'ailleurs, Cook, Wallis et autres se croyaient-ils exempts de tout reproche?

Nous reviendrons sur ces allégations d'un patriotisme aveugle, en parlant de la petite vérole, dont l'importation à la Nouvelle-Galles est attribuée à La Pérouse, etc., etc.

On serait tenté de considérer la maladie vénérienne comme indigène chez les Taïtiens, et comme le résultat de l'abus des jouissances chez un peuple sensuel et libidineux; ce qui semblerait l'indiquer est le remède qu'ils ont trouvé immédiatement, remède fourni par une espèce de poivrier; l'on sait que plusieurs plantes de ce genre sont usitées comme sudorifiques en Amérique, aux Indes et dans plusieurs autres îles de la Polynésie.

Les missionnaires attribuent l'abâtardissement de la race taïtienne à la syphilis, qu'ils assurent avoir été apportée par des navires européens. Les hommes sont encore cependant remarquables par la beauté de leurs formes et de leur physionomie. Les femmes seules perdent à avoir été trop flattées dans leur portrait; mais l'abus des jouissances, une maternité précoce, peuvent bien enlaidir leurs traits. Quant à l'éléphantiasis et aux scrofules, que les premiers voyageurs ne mentionnent point, ces deux infirmités ne nous paraissent pas dues à la dégénérescence vénérienne, et il est probable qu'on sacrifiait autrefois, sur les autels des *Moraïs*, les hommes qui en étaient atteints.

Quoique la syphilis soit aujourd'hui commune à Taïti, per-

[1] Barrow, entre autres, le plus acharné ennemi du nom français.

sonne à bord ne l'y contracta. Nous vîmes seulement quelques naturels qui en étaient atteints, et il est juste de dire que les craintes que leur inspirent les missionnaires ont mis un frein salutaire à la débauche qui caractérisait ce peuple. Les femmes converties au christianisme n'en sont pas plus chastes toutefois, car, malgré une surveillance active des agents des missionnaires, elles se rendaient à bord pendant la nuit, en joignant la ruse et la dissimulation à leurs intrigues, et faisaient des lieues à la nage pour mieux voiler leurs amoureux projets.

Comme on a des preuves assez probantes de l'importation de la syphilis aux îles des Amis, Sandwich, Marquises, à la Nouvelle-Zélande, etc., etc., et qu'elle est due aux Européens, on doit être tenté alors de regarder cette maladie comme introduite à Taïti et à Borabora par la même voie. Ce n'est pas d'ailleurs l'unique fléau que ces peuplades, heureuses à leur manière, auront reçu des peuples civilisés. Incapables d'apprécier les bienfaits d'une haute civilisation, elles n'en ont pris jusqu'à ce jour que des vices et des habitudes pernicieuses.

Aujourd'hui la syphilis ne fait point de ravages dans les îles de la Société, et notamment à Taïti. Le régime essentiellement doux des habitants, qui ne vivent que de fruits et ne boivent que des émulsions de coco [1]; la fréquence des bains; la température également élevée du climat; l'indolence qui, chez eux, s'oppose à la fatigue; ajoutez à cela la possession d'un remède actif, en sont la médication la plus active et la plus efficace.

Les Taïtiens et les Boraboriens font en effet facilement disparaître les affections vénériennes, en employant une boisson aqueuse de racine d'ava, qui les enivre pendant vingt-quatre heures. A cette ivresse succèdent des sueurs abondantes et continues pendant trois jours. Pendant ce temps, le malade borne ses soins à ne pas sortir de la cabane et à essuyer la transpiration qui ruisselle de son corps; quelques jours après cette première administration, il renouvelle ce moyen thérapeutique, et il est rare qu'il ne déracine pas le mal.

L'ava agit aussi puissamment que le gayac, la squine, la salse-

1 Nous avons cependant remarqué, depuis, que le lait de coco, dans les gonorrhées, occasionnait de vives cuissons dans le canal de l'urètre, lorsque l'écoulement n'en procurait plus depuis longtemps, et que celui-ci, devenant plus abondant, acquérait la propriété de tacher fortement le linge en noir.

pareille, dans les climats qui les produisent, et qui aident leur effet, tandis que ces substances perdent de leur efficacité dans ceux que nous habitons. L'ava sert encore à purifier les Taïtiennes de leurs relations journalières avec les navires qui y relâchent.

Par une analogie expérimentale fort remarquable, l'ava se retire, à Taïti, du *piper methysticum*, et on sait que des boissons usitées dans des cas analogues sont faites avec le *siriboa*, à Amboine; les *piper amalago* et *inæquale*, au Mexique; le *cubèbe*, à Java; le *piper nhandi*, à Cayenne, etc., etc., etc.

Pour obtenir l'ava, on emploie seulement la racine de poivrier. Elle est d'un volume prononcé, ligneuse, grise à l'extérieur et très-blanche intérieurement, où les fibres forment un rayonnement du centre médullaire à la circonférence. Sa saveur est acre, aromatique, se dissipant un peu par la vétusté. Les Taïtiens la font infuser dans l'eau, puis subir une légère fermentation avant de l'employer. Les Anglais, qui l'ont introduite dans leurs officines, la recherchent pour en faire des teintures alcooliques qu'ils estiment beaucoup pour la guérison des rhumatismes chroniques.

La fécule d'arrow-root se retire, à Taïti, du *pya* ou *tacca pinnatifida*. On lui reconnaît la propriété de substanter les organes affaiblis des personnes en convalescence, à la suite de maladies graves. Les Anglais estiment singulièrement la fécule de cette racine tubéreuse et la préfèrent au salep et au sagou; aussi les missionnaires ont-ils imposé pour tribut aux naturels une certaine quantité de cette matière, qu'on retire aux Indes et aux Antilles de la racine d'un *maranta;* tandis qu'à Taïti c'est une plante d'un autre genre, mais commune d'ailleurs dans toutes les îles de la mer du Sud et aux Moluques. La fécule de pya est très-blanche, onctueuse au toucher, et sert à faire des bouillies qu'on emploie surtout à la fin des dyssenteries chroniques.

Le *pouai* ou *convolvulus pes capræ* donne une résine purgative assez analogue au jalap. Cette plante est très-commune dans les deux îles, ainsi que le ricin (*ricinus palma-christi*) et l'*aleurites tribola*, susceptibles d'être utilisés en médecine.

La Coquille quitta O-taïti sans avoir de maladies sérieuses parmi les hommes qui la montaient [1].

[1] Je serai à l'avenir assez sobre de détails sur la partie médicale du voyage de

la Coquille, pour laquelle j'ai publié un volume in-8° (Paris, 1829, Roret), sous le titre de *Voyage médical autour du monde*, etc).

Croirait-on que le secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, M. Pariset, ait oublié ce livre d'un membre correspondant de l'Académie, en imprimant, dans les instructions de M. Gaimard, lues en séance publique, cette phrase textuelle : « A ce premier travail doit s'en joindre un autre sur la conduite que doit » tenir un médecin de la marine pour la conservation des équipages, car il a été » rédigé sur les documents et presque sous la dictée d'un homme de génie et de » cœur, M. Duperrey, qui, en qualité de commandant de la corvette *la Coquille*, a » fait récemment le tour du monde, et a navigué trois années sans perdre un seul » homme. »

Je me suis vu souvent dépouillé de la faible part de mérite à laquelle je pouvais prétendre, sans jamais réclamer, tant je dédaigne ce moyen si souvent pratiqué aujourd'hui à Paris ; mais je dois dire, pour rendre hommage à la vérité, que jamais M. Duperrey n'a mis le pied dans l'entre-pont, une seule fois exceptée, pour visiter les malades ; car il a toujours terminé ses lettres au ministre en disant qu'il n'avait jamais eu d'affections morbides (*) graves à bord. Les rapports de service médical ont cependant toujours été faits par écrit, et, quant aux moyens hygiéniques à prendre durant notre campagne, je dois dire aussi que M. Duperrey, n'en voyant sans doute pas la nécessité, s'est le plus ordinairement opposé à ceux que je proposais, et je ne sache pas qu'il ait pris sur lui d'en prescrire un seul autre que les distributions de café et de punch, dont j'ai parfois blâmé l'inopportunité. M. Duperrey a trop de mérite en géographie, en hydrographie et en physique générale, pour qu'il ait songé à se targuer de connaissances qu'il n'a pu acquérir que depuis son retour et pendant son long séjour à Paris, et pour enlever à son chirurgien le mince avantage d'avoir prodigué à l'équipage de *la Coquille* des soins éclairés.

(*) Voyez aussi la réclamation du docteur Garnot, insérée dans le *Journal des Voyages*, t. XXVIII, pag. 130.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

VOYAGE

AUTOUR

DU MONDE.

IMPRIMERIE DE N.-J. GREGOIR,
Rue au Lin, N° 20.



Naturels des Environs du Port de Jackson.

(NOUVELLE HOLLANDE)

VOYAGE

AUTOUR

DU MONDE

ENTREPRIS PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT

SUR LA CORVETTE LA COQUILLE;

PAR P. LESSON,

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT.

TOME III.



BRUXELLES.

N.-J. GREGOIR, V. WOUTERS ET Cie, ÉDITEURS,

RUE AU LIN, N° 20, PRÈS DE LA PLACE St-GÉRY.

1839.

VOYAGE

AUTOUR

DU MONDE.

CHAPITRE XIV.

TRAVERSÉE DE BORABORA AU PORT-PRASLIN DE LA NOUVELLE-IRLANDE

(DU 9 JUIN 1823 AU 12 AOUT SUIVANT).

Tentative pour atteindre le Port-Jackson en partant des îles de la Société, des vents contraires s'y opposent; on cherche à relâcher à la baie des îles de la Nouvelle-Zélande, un coup de vent y met obstacle.
Vue des îles *Sauvages*, *Eoa* et *Pylstaert* (ARCHIPEL DE TONGA); des *îles de Bougainville* et de *Bouca* (ARCHIPELS DE SANTA-CRUX ET DES ARSACIDES); etc.

SÉJOUR AU PORT-PRASLIN DE LA NOUVELLE IRLANDE

(DU 12 AOUT 1823 AU 21 DU MÊME MOIS).

Au flanc noir des rochers plus polis que l'airain,
Le flot échevelé, comme un coursier sans frein,
S'élance et bondit en arrière,
Et revient, et toujours bondissant dans son cours,
A ces âpres écueils dont il bat les contours,
Déchire sa blanche crinière.

(AUTRAN, la Mer.)

LE 9 juin, la corvette *la Coquille* était sous voiles, se dirigeant sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, espérant joindre le Port-Jackson, malgré les vents d'ouest qui règnent avec beaucoup de violence pendant les mois de mai, juin et juillet, qui constituent

l'hiver de cette partie du globe. A cinq heures, nous étions à 9 milles de Maurua, île dont les montagnes sont de dolérite, et que couvrent des prairies de musa. Les habitants s'adonnent à la préparation des bananes ficelées, et c'est pour eux la principale source d'un commerce d'échange. Le temps devint chargé de nuages les jours suivants, de sorte que nous ne pûmes voir l'îlot de Palmerston, que Pomaré II avait choisi pour déporter les Otaïtiens dont il voulait purger son île. Le voisinage de cette terre ne nous fut indiqué que par la présence d'une hirondelle de mer et par celle du phaëton à brins rouges. Le 16, le temps devint assez mauvais pour que le capitaine jugeât convenable de dégréer les mâts de perroquets et de faire changer les voiles déjà fatiguées par un jeu de voilure neuf. Nous naviguions, le 17, par une mer houleuse, lorsqu'au matin nous eûmes connaissance de l'île sauvage de Cook, dont les côtes, partout également élevées, forment un plateau uniforme qui se dirige de l'est à l'ouest, et dont les bords, taillés en murailles à pic ou déchirées, reçoivent le choc des vagues qui s'élèvent comme des tourbillons de vapeurs qui se perdent dans les airs. Nul végétal de grande taille, nul cocotier ne venait briser la monotonie de cette surface rase, et sans la fumée qui s'élevait en colonne pour nous annoncer la présence des naturels, nous l'eussions crue inhabitée.

Le 19, nous eûmes connaissance de l'île Eoa, qui appartient à l'archipel de Tonga et que Tasman baptisa du nom de Middelbourg : nous étions par son travers lorsqu'elle nous apparut au milieu des stries de la pluie, et couronnée par de gros nuages noirs sillonnés par les éclairs, tandis que la foudre grondait. Le 20, nous traversâmes le tropique du capricorne pour la troisième fois, et nous n'étions encore qu'au début des zigzags sans fin qui nous restaient à parcourir. Le 24, de gros paquets de fucus flottants dans notre sillage, des bancs de coryphènes et des fous, nous annonçaient la terre : c'était en effet Pylstaert, la plus méridionale des îles des Amis, que nous relevions dans le nord-est. Une journée de calme que nous eûmes par la latitude de 22 degrés sud et 79 degrés de longitude ouest, nous procura une foule de ces animaux pélagiens qui joignent à la mollesse de leur tissu gélatineux la vive coloration des fleurs les plus brillantes, et qui voguent à la surface des flots aussitôt que le calme et la chaleur viennent favoriser leurs

évolutions. C'étaient des velelles d'un bleu tendre, des galères de la petite espèce, des méduses et surtout la panopyre rose : puis la janthine de la mer du Sud, et les glaucus argentés s'ébattant dans une sorte de mucus poussiéreux ou disposé en globules formant sur l'eau une épaisse couche de graisse, tandis que des baleinoptères jouaient sur les divers points de notre horizon. Dans les premiers jours de juillet, les fous à ailes noires, les damiers, les albatros, un pétrel complétement noir, furent nos compagnons les plus ordinaires; mais alors la mer était généralement houleuse, les vents brusques et violents, les jours tristes et sombres, et la persistance des vents de l'ouest fut telle que, las de naviguer à la cape, M. Duperrey se décida à relâcher soit à Vavao, soit à Tonga-Tabou; mais, après avoir fait soixante lieues vent arrière, il eut la malheureuse pensée de remettre le cap sur la Nouvelle-Hollande et de recommencer le tissu de Pénélope, qu'il ne devait pas tarder à lacérer de nouveau, car, après avoir songé à relâcher à la Nouvelle-Zélande, il se trouva forcé de céder aux mauvais temps qui contrariaient ses projets. La journée du 16 fut remarquable par le commencement des tempêtes qui se succédèrent presque sans relâche : vers 10 heures du matin, un rideau noir, comme doit l'être l'enfer, s'éleva comme une vaste écharpe cachant tout le nord ; cette teinte répulsive et fatale était éclairée par de longs éclairs qui jaillissaient au choc du tonnerre pétillant en éclats brisés ou se continuant en sourds roulements. Le vent, dans la nuit du 17, soufflait avec une rare violence; la mer, qui vient du pôle s'engouffrer entre la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Zélande, roulait ses vagues démesurément gonflées, se heurtant sur *la Coquille* ou montant à bord et déferlant sur le pont qu'elles balayaient; il fallut fuir devant elles, n'ayant pour toute voilure que le petit foc, et bien que la marche de la corvette fût d'ordinaire médiocre (9 milles à l'heure), en ce jour elle se surpassa en filant dix milles. Dans cette tourmente, que le peintre Vernet eût trouvée belle, je ne vis qu'un petit pétrel gris-cendré, l'un des habitants sans doute de l'île de Norfolk. Le 18, la mer devint encore plus mauvaise et la tempête était dans toute sa force; notre corvette, solide dans sa membrure, se trouvait dans l'impossibilité de soutenir un instant le travers; on gouvernait à la lame, et chacune d'elles nous apparaissait comme de hautes montagnes, quand nous étions plongés dans leur immense

sillon ; un faux coup de gouvernail nous fit embarquer une de ces lames qui renversa le timonnier, l'habitacle et le dôme, et s'engouffra dans le faux pont qui resta longtemps inondé. *La Coquille*, bien que réparée à neuf, à sa sortie de France, souffrit beaucoup par la violence de cette tempête, et nos plus vieux marins [1] déclarèrent n'avoir point encore vu une mer aussi épouvantablement déchaînée. C'est un spectacle qui a aussi son enseignement que de suivre, au milieu de ce choc des éléments luttant entre eux avec une force incommensurable, des hommes à la face grave et sérieuse, trempés de pluie, s'accrochant aux cordages pour ne pas être jetés à la mer par un effroyable roulis, suivant les progrès des vents et mesurant la force expirante de leur furie, heureux de fuir devant la tempête, quand on croit avoir la certitude que nulle côte ne se trouve sur la route forcée que doit suivre le navire, ou profondément anxieux, quand les cartes leur annoncent un voisinage toujours fatal dans de telles occurrences. La détente de cette tourmente se fit par un brouillard tellement épais, que nos matelots ne se voyaient pas sur le pont, à quelques pas les uns des autres ; des masses de grêlons et des torrents de pluie, des coups de tonnerre secs et répétés balayèrent la teinte d'encre des nuages, et il lui succéda une nuance d'un rouge de sang terne et sinistre, qui donna à la scène un aspect infernal ; puis les raffales expirèrent et le calme revint. De longs faisceaux de *fucus buccinalis*, arrachés des rochers des terres antarctiques, flottaient sur les vagues, et témoignaient du bouleversement des eaux qui avaient déchiré leurs longues lanières plus dures que le cuir. Par suite des contrariétés qu'il éprouvait, M. Duperrey se décida à se rendre aux Moluques et à contourner la Nouvelle-Hollande par le nord, l'ouest et le sud, pour reparaître sur sa côte, et dans des circonstances plus favorables ; lorsqu'il arrêta sa détermination, trois cents lieues nous séparaient de Sidney-Cove, et pour ancrer dans ce port avec le nouveau projet, plus de trois mille lieues marines se déroulaient devant nous ; mais ajoutons que cette immensité de mer nous offrait aussi des relâches intéressantes.

1 J'ai remarqué que les marins donnent assez constamment à la tempête qu'ils éprouvent le plus haut degré de violence. La dernière est chez eux constamment la plus forte. Cela se conçoit, car depuis long-temps ils ont oublié le premier terme de comparaison.

A partir du 29, nous gouvernâmes vers les latitudes tropicales sans observer dans notre route le moindre phénomène intéressant, une trombe exceptée, qui s'éleva, le 23, d'une mer tellement clapoteuse, que nous dûmes la supposer avoir été battue par des vents soufflant de tous les rhumbs; l'abondance des oiseaux marins et surtout des sternes nous annonçait le voisinage des terres de la Nouvelle-Calédonie que nous longions, et des bandes de poissons-volants, des deux espèces, venaient se jeter dans nos porte-haubans. Des animaux mollusques, des débris de plantes jonchaient notre sillage; des baleinoptères appelés par les baleiniers poissons noirs, de gigantesques requins semblaient se baigner dans une mer de feu, tant la phosphorescence était grande. Le 2 août, nous eûmes connaissance de l'île de la *Recherche*, ainsi nommée par d'Entrecasteaux, puis des îles Elgombe et Ourry, et nous nous trouvions, à notre insu, en côtoyant l'île de la *Recherche*, dans le voisinage de cette Vanikoro sur les récifs de laquelle les vaisseaux de La Pérouse avaient été brisés à la suite d'une tempête du genre de celle que nous venions d'essuyer. Les îles que nous venons de nommer et que nous apercevions à une distance de trente milles, sont montagneuses et très-élevées. L'île de la *Recherche* nous paraît beaucoup trop petite sur le plan de M. Beautemps-Beaupré, qui ne lui donne que trois milles de longueur, bien qu'elle nous ait paru en avoir dix. Dans le N.-N.-O., nous restait Santa-Crux que Mendâna découvrit le 7 septembre 1795, et que les relations nous indiquent comme très-riche en productions diverses, et sur laquelle vivent des peuplades guerrières. Cette terre est remarquable par l'aplatissement régulier de sa surface, qui s'affaisse graduellement dans l'ouest. De petits dauphins uniformément bruns, à long museau blanc à la pointe, nous entourèrent d'un essaim joyeux dans ses ébats, et apportèrent quelques distractions à la contrariété que nous éprouvions en vue de terres que nous ne pouvions visiter.

Dans la journée du 3, l'île du Volcan nous apparut comme un cône solitaire et très-élevé, que couronnaient d'épais nuages: ce mont ignivome, dont les éruptions sont fréquentes, au dire des navigateurs, se reposait lorsque nous l'avions par le travers de *la Coquille*, quoique M. Lesage, dans son quart, ait cru voir sortir du cratère des colonnes de fumée que personne, autre que lui à

bord, ne remarqua. Dans cette navigation, l'atmosphère humide qui nous entourait fatiguait singulièrement la plupart des hommes de l'équipage : des bourbouilles, avec leur prurit incessant, occasionnaient des démangeaisons intolérables. Les journées étaient belles; plus belles encore étaient les nuits, et lorsque nous longions les îles de Salomon, si célèbres par leurs fabuleuses richesses, des masses d'étoiles filantes illuminaient le ciel de leurs fusées obliques, tandis que la mer semblait rouler du feu dans ses ondes phosphorescentes au *summum*. J'ai remarqué que cette disposition de la mer était des plus favorables pour les récoltes d'animaux marins de diverses classes, et c'est ainsi que les méduses [1], les salpas, les curieux et bizarres phyllosomes, ces crustacés pellucides et nacrés, vinrent enrichir nos collections, et, par suite, mon portefeuille, car j'avais pour habitude de peindre tous ces êtres à leur sortie de l'eau, afin d'en conserver la brillante mais fugace coloration.

Dans la matinée du 9, nous nous trouvâmes en vue de la terre des Arsacides, ainsi nommée par le navigateur français de Surville, et qui est le prolongement nord-ouest de l'archipel de Salomon; l'opinion de Bougainville était que ces terres appartenaient au groupe d'îles qu'il nomma Louisiade. L'île de Bougainville, dont le nom rappelle un navigateur français justement célèbre, nous parut, lorsque nous prolongeâmes la côte N.-E, haute, montueuse, ayant de larges ravines sur ses bords; son extrémité nord s'abaisse insensiblement en une pointe de terre basse et resserrée, qui semble se joindre aux terres de l'île de Bouca, mais qui pourrait bien en être séparée par un étroit canal. Quant à cette dernière île, la totalité de sa surface est uniformément plate, et son aspect est gracieux, car une verdure active et pressée la couvre sur tous les points; il n'y a pas jusqu'aux rochers des bords de la mer qui ne soient revêtus de guirlandes de feuillage. Des arbres d'un port majestueux et une ceinture de beaux cocotiers couronnent le tout. La mer déferlait avec violence sur quelques petites plages de sable, apparaissant au loin comme des taches au pied des murailles tail-

1 J'ai rédigé le manuscrit d'une histoire générale des méduses, comprenant 70 genres et 235 espèces, formant 3 vol. in-4°, enrichis de plus de 200 pl., presque toutes en couleur. Un 4me vol. in-4°, avec 70 pl., est consacré aux béroïdes. D'autres volumes suivront pour les autres zoophytes, s'il me reste assez d'années pour conduire à terme ce grand travail.

lées à pic qui supportent le plateau de l'île. Cette muraille était coupée de manière à nous faire supposer que des prismes de basalte la constituaient sans nul doute. Nous aperçûmes un grand nombre d'habitants attirés sur le bord de la mer par la vue de notre navire; ils étaient complétement nus; quelques individus seulement semblaient avoir les reins entourés d'une étoffe blanche. De toutes les pirogues qui furent lancées à la mer, deux seules parvinrent à aborder notre corvette : elles étaient montées par des hommes d'âges différents, qui ne témoignèrent aucune inquiétude à la vue de l'équipage; ils échangèrent les paquets d'armes qu'ils avaient apportés et toutes étaient travaillées avec le plus grand soin. Ils possédaient des faisceaux de flèches en roseaux, armées de pointes de bois ou de morceaux d'os acérés; leurs arcs et leurs casse-tête étaient faits d'un bois très-rouge et très-dur, et ornés de sculptures délicates peintes de différentes couleurs. Le fer était pour eux la marchandise la plus précieuse, et, lorsqu'ils recevaient une hache, qu'ils semblèrent nommer *niko*, ils poussaient de grands cris de joie.

Les naturels de l'île de Bouca sont des Papouas [1] de moyenne taille, ayant au plus cinq pieds trois à quatre pouces, et dont les membres sont grêles et peu musclés. La peau est colorée en un brun foncé uni à une teinte jaunâtre; leur chevelure, longue,

[1] Ce nom, dont M. de Rienzy s'attribue l'application dans son *Océanie pittoresque*, a toujours été employé, dans le sens que nous lui conservons, par les Hollandais, et M. de Blosseville est le premier qui l'ait popularisé en France.

Cet article sur Bouca, imprimé dans mon complément de Buffon (t. III, p. 109 et suiv.), est copié, avec la citation de l'auteur, dans l'Océanie de M. de Rienzy, ouvrage qui semble avoir été fait uniquement avec des ciseaux; mais des pages entières qui m'appartiennent, ont été prises, sans citer mon nom. J'en donnerai un seul exemple : dans le tome 3, p. 126, commence une assez longue notice sur les phoques, avec ce titre : *les phoques, leurs mœurs, leurs habitudes; extrait du dictionnaire de Déterville* : or, cet article est copié mot pour mot, dans sa plus grande partie, ainsi que celui sur l'éléphant de mer, de mon article *phoques*, inséré t. XIII du dict. classique, et dans mon complément à Buffon, t. IV, p. 347 à 428; et M. de Rienzy cite, sans nom d'auteur, un ouvrage où la description des phoques est faite par M. Desmarest, et fort différente de mon travail qui a paru plusieurs années après. M. de Rienzy commence son article, sans changer une virgule, par la page 376 du t. IV de mon complément. Je ne reviendrai pas sur un tel sujet; il me suffisait, une fois pour toutes, d'en avoir averti le lecteur, et de lui dire qu'il ne prenne pas pour plagiat mon propre bien qu'il me faut aujourd'hui disputer à des maraudeurs littéraires.

frisée, était ébouriffée suivant la mode des habitants de Waighiou. Les traits du visage sont empreints d'une certaine douceur, et le nez est assez bien fait. Tous s'étaient serrés le ventre, à la hauteur du nombril, avec une corde, et à ce mince accessoire se réduisait leur habillement : grâce à ce costume négligé, nous pûmes voir qu'ils étaient loins de s'épiler ni de pratiquer la circoncision, car le système pileux était excessivement abondant et le prépuce fort allongé.

Sur l'avant de l'une de ces pirogues était monté un jeune insulaire barbouillé d'une poussière rouge épaisse, et portant sur le front une large tache blanche arrondie; ce dandy paraissait singulièrement satisfait de sa personne et très-enorgueilli de sa parure que relevaient deux touffes de plumes rouges passées dans les lobes des oreilles, et des fleurs, de cette même nuance, fixées dans les cheveux. Un autre avait la tête entièrement recouverte d'ocre délayée dans de l'huile de poisson. Tous portaient des cicatrices en relief, disposées par rangées symétriques, sur l'épaule, et formant des séries d'éminences mamelonnées. Un cercle en écorce d'arbre entourait le poignet gauche en simulant un bracelet. La lèvre inférieure d'un de ces Papouas retenait une valve de coquille assez ample pour recouvrir le menton, ainsi que cela a lieu chez les habitants de la côte nord-ouest d'Amérique. Leurs peignes, qui ne diffèrent point de ceux que portent les naturels de l'île de Waighiou, étaient enjolivés de morceaux de nacre; enfin tous ces hommes étaient approvisionnés de bétel, dont l'usage leur avait corrodé les dents, et donnait une couleur sanguinolente à toutes les muqueuses de la bouche.

Malgré nos invitations pressantes, ces Papouas ne voulurent point monter à bord; ils restèrent dans leurs pirogues, d'où ils poussaient, de temps à autre, et d'une voix gutturale, de grands cris. La construction de leurs embarcations nous parut svelte et gracieuse, les bordages étaient joints avec art et enduits, aux coutures, d'une sorte de résine; mais elles nous présentèrent la singularité de n'avoir pas de membrure. Leurs extrémités relevées ont l'étrave haute de plus de deux pieds et demi; le gouvernail est remplacé par une large rame, et des pagaies plus petites, mais à pelle très-effilée, servent à nager d'un ou des deux bords; elles sont faites d'un bois jaune susceptible d'acquérir un beau poli. Ces

pirogues sont tellement légères, qu'elles embarquent beaucoup d'eau que les naturels sont sans cesse occupés à vider à l'aide d'une spathe de palmier. Au reste, elles ne contenaient aucune espèce de provisions, un seul coco excepté; encore était-il germé.

Bientôt ces insulaires, se trouvant assez éloignés de leur île, lâchèrent l'amarre que nous leur avions jetée et regagnèrent leurs rivages, et notre attention fut appelée par la présence de grands requins furetant cauteleusement quelque proie, tandis que bondissaient bruyamment sur l'eau une troupe de *black-fish*, ou poissons noirs des baleiniers anglais, sans nul doute inconnus des naturalistes, et qui font lacune dans nos ouvrages d'histoire naturelle.

Le 10 au matin, nous reconnûmes les terres de la Nouvelle-Irlande, dont les hauts pitons sont presque constamment voilés par d'épaisses écharpes de vapeurs denses. Dans cette journée, nous essuyâmes un de ces orages qui éclosent avec une grande rapidité dans ces parages, pour disparaître tout aussi vivement; il est difficile de se faire une idée, en Europe, de ces revirements subits de l'atmosphère et des résultats effrayants dont ils semblent devoir être suivis : ainsi, au matin, les vents étaient de la partie du sud-est, puis ils sautèrent au sud-ouest, puis il y eut calme plat. Dans ce dernier intervalle, le ciel paraissait embrasé; mais l'horizon, dans le S.-E., se chargea d'une teinte sombre, prenant une teinte noire de plus en plus intense et montant sur nos têtes comme un immense rideau de deuil tiré par une main puissante; l'orage alors se déclara avec violence et fut suivi de ces torrents d'eau qu'avaient déjà essuyés de Bougainville et d'Entrecasteaux, et que ces navigateurs comparaient aux scènes du déluge. En revanche, la nuit fut sereine, et des bandes d'une très-petite espèce de marsouin, encore inconnue, sautant comme des bonites, nous firent admirer la prestesse de leurs évolutions. Le 11, nous eûmes la répétition du même temps, du tonnerre, de la pluie, du calme; mais, le 12, à l'aide de petites brises, nous gagnâmes le Port-Praslin, où nous laissâmes tomber l'ancre, par 38 brasses, sur un fond de gros sable et de débris de coquilles. Il était fort tard lorsque notre navire se trouva solidement fixé, presqu'à toucher la terre, au milieu d'une épaisse verdure; mais jamais ciel ne fut plus étoilé, calme ne fut plus grand, que pendant cette première nuit passée au mouil-

lage : le susure des feuilles, l'arôme balsamique des plantes, le bruit des cigales, le cri de divers êtres sauvages, que nous apportait un léger souffle de vent, nous donnaient un avant-goût de l'abondance et de la variété des productions naturelles de cette grande île.

Le Port-Praslin est situé à l'extrémité méridionale de la Nouvelle-Irlande, à l'ouest du Cap-Saint-Georges, par 4° 49′ 48″ de latitude sud, et par 150° 28′ 29″ de longitude orientale; ce nom lui fut donné par Bougainville, en l'honneur du ministre de la marine, qui ordonna le premier voyage autour du monde qu'aient exécuté les Français. Vers la même époque, Carteret, navigateur anglais, relâcha dans le havre placé plus à l'ouest, et appartenant à la même baie, qu'il nomma *Anse-aux-Anglais*. Bougainville, en séjournant dans ce port, crut qu'il était situé au fond d'un golfe et qu'il dépendait de la Nouvelle-Bretagne découverte par Dampier; Carteret, au contraire, ne craignit pas de s'enfoncer au fond de ce prétendu golfe, qu'il trouva ouvert par un détroit assez long, et qu'il nomma *Canal de Saint-Georges*, en imposant le nom de Nouvelle-Irlande à la terre où le Port-Praslin offre une rade sûre et abritée. Pour atteindre ce mouillage, deux passes servent aux vaisseaux, qui laissent à droite ou à gauche *l'île Verte* de Bougainville, nommée par les naturels *Latao*. Il est protégé, au S.-O., par un petit cap appelé *Tavuaolai*, et la baie qui s'enfonce dans l'est, au milieu des terres, se termine au pied de la montagne de *Cambatore*, en prenant le nom d'Abataros. Au nord s'avance la pointe d'Embrambia; de sorte que le Port-Praslin se trouve parfaitement abrité de toutes parts et protégé par une ceinture de montagnes nommées *Lanut;* il se continue, dans sa portion nord, par un bras de mer étroit, avec l'Anse-aux-Anglais ou *Siourou*, car ces deux havres ne formeraient qu'une vaste baie si *l'Ile-aux-Marteaux* ou *Lambonne* n'était interposée entre eux : cette dernière île peut avoir environ deux milles de longueur, dans une direction de l'O.-N.-O. au N.-O., en présentant la forme d'un grand fer-à-cheval, dû à ce que sa partie méridionale est découpée par une vaste baie; son extrémité occidentale, nommée *Lamassa* par les naturels, a dû jadis être couverte de cocotiers, à en juger par son nom.

Le canal qui sépare le Port-Praslin de l'*Anse-Aux-Anglais* a six

milles marins de longueur; cette dernière est abritée par deux montagnes dont l'élévation paraît considérable, et dont les pitons fixent presque sans interruption des nuages noirs et épais, de manière que, quand il fait un temps superbe au Port-Praslin, la pluie tombe par torrents sur le pourtour de cette anse. Il est de fait que les arbres qui couvrent ce point de la côte sont même, par les plus beaux jours, entourés d'abondantes et épaisses vapeurs. Les nègres Papouas, qui habitent cette partie du monde, semblent nommer la Nouvelle-Irlande *Enlourou* [1]; mais ils appellent certainement la Nouvelle-Bretagne *Birare*. Les populations de ces deux îles sont presque constamment en état d'hostilité.

Le lendemain de notre arrivée, je m'empressai de me rendre à terre, afin de prendre connaissance des lieux; nous étions à peine arrivés, que l'on nous héla de rallier la corvette *la Coquille*, parce que des insulaires venaient de débouquer à l'entrée de la baie, dans une petite pirogue à balancier, montée par sept hommes noirs et nus; ces nègres nous accostèrent avec lenteur, en parlant avec volubilité et en plaçant leurs mains sur la tête; nous imitâmes ce signe, qui chez eux paraissait exprimer les rapports d'amitié, et aussitôt ils abordèrent notre vaisseau et ne balancèrent point à monter à bord. Tout en eux annonçait qu'ils avaient déjà fréquenté les Européens, car ils connaissaient l'usage des armes à feu [2] et témoignaient une vive frayeur de leur puissance; de plus, ils restaient en admiration devant le fer dont ils savaient apprécier l'utilité, et ce métal était le prix le plus précieux qu'on pût leur donner par voie d'échange. Ces nègres, pour témoigner de leurs bonnes intentions, étaient venus sans armes, tout en n'apportant avec eux que des articles d'échange de peu de valeur, des racines de chou caraïbe, en petit nombre, et quelques régimes de bananes; mais ils paraissaient enchantés de leur personne et fiers des apprêts de leur toilette. Si nos visages pâles et décolorés leur semblaient étranges, il faut avouer que leur peau noire et huileuse, leur chevelure ébouriffée et couverte d'une ocre très-rouge dissoute dans de

[1] Je n'ai jamais entendu prononcer le nom de *Tombara*, que M. Duperrey a adopté.

[2] En 1616, Schouten, longeant cette île qu'il découvrit le premier, fut attaqué par les naturels, et obligé de recourir à son artillerie. Après Schouten, Tasman (1643) et Dampier (1700), eurent connaissance de cette terre.

l'huile de poisson, formant un épais mastic sur leur tête, prêtaient à leur complète nudité un bien singulier aspect; ajoutez à cet ensemble un bâtonnet placé en travers dans la cloison du nez, et des barres blanches sur la face, relevées par une poussière rouge couvrant les pommettes. Les ustensiles en fer et les petits miroirs qu'on leur donna les comblaient de satisfaction, et leur joie se manisfestait par un petit claquement de langue, souvent accompagné d'un mouvement de fouet dans les doigts. On leur demanda des cocos, mais ils répondirent qu'ils en avaient à leur village seulement : or, durant le reste de notre séjour, nous pûmes nous convaincre que ce fruit était très-rare sur ces terres hautes. Un de ces naturels, nommé Vaquine, était couvert de cette lèpre squammeuse si commune sur la peau des peuplades de race noire, et dont étaient atteints la plupart des Nouveaux-Irlandais que nous vîmes par la suite. Cet homme, d'une humeur fort gaie, nous divertit beaucoup par la frayeur que lui occasionnait un vieux bouc, que nous conservions vivant, à bord, et qu'il appelait *bourré,* mot qui signifie cochon, ne sachant quel autre nom lui donner; il n'approchait de ce bouc qu'en tremblant, et en marmottant des paroles qui sentaient l'invocation. Le cochon sauvage et le chien sont les seuls grands quadrupèdes qu'ils paraissent posséder.

Je laissai les naturels à bord et je m'embarquai dans le petit canot pour prendre connaissance du terrain qui forme la bordure de la baie : les rivages de ce havre sont garnis de nombreux bancs de madrépores, interrompus devant les courants d'eau douce qui descendent du sommet des montagnes en formant des ruisselets; pour qu'une embarcation puisse s'approcher de terre, il faut la diriger dans ces étroits et sinueux canaux. Cette excursion me donna une haute idée de l'ensemble des végétaux qui se pressent de toutes parts, et sur la création animée qui en résulte : ainsi le Port-Praslin a ses alentours bordés de corralligènes que la marée laisse presqu'à sec en se retirant, tandis qu'à la haute mer, les eaux s'avancent sur le sable jusqu'au pied des arbres qu'elles baignent; dès qu'on met le pied sur la grève, la végétation apparaît tellement active et vigoureuse, qu'on la voit envahir le littoral, et ne s'arrêter que là où la mer lui dispute la possession du sol; sur cette bordure indécise sont gisants d'énormes troncs d'arbres ren-

versés et transformés par la vétusté en une sorte de terreau fertile, qui nourrit de nouvelles colonies de plantes grasses qui s'en disputent les moindres parcelles. Cette masse de végétaux ne présente point d'éclaircies, et elle couvre toute cette portion d'une seule et vaste forêt; les arbres magnifiques qui la composent, les arecs qui les dominent, et une foule d'autres, se pressent et croissent avec vigueur. Des lianes de toutes sortes s'entortillent autour des troncs, grimpent jusqu'aux sommités des branches, et semblent avoir pour but de tendre des filets impénétrables; parmi ces lianes, il en est une dont les fleurs légumineuses, d'un beau jaune, flattent la vue, et dont les tiges volubiles se trouvent armées de crochets épineux qui déchirent impitoyablement le voyageur qui s'engage sans précaution sous leurs lacis. D'éclatants papillons se croissent en tous sens sous ces dômes de verdure; des coquilles terrestres variées en habitent le feuillage, et sur les branches se rencontre fréquemment le tupinambis noir ponctué de jaune. Des *baringtonia*, dont la circonférence est énorme, des *hibiscus* à feuilles de tilleul, des *kénéo* ou guettardia spécieux et le *scævole lobélie*, croissent le pied dans l'eau salée et paraissent ne pouvoir vivre que sous cette influence toute maritime. On ne trouve aussi que sur les rivages, un grand et beau *pancratium*, remarquable par ses corolles blanches à étamines purpurines, que supporte une hampe élevée, naissant d'entre de larges feuilles roides et charnues; c'est sur ce végétal, dans les aisselles des feuilles, que vit communément la coquille terrestre, jusqu'à notre voyage, assez rare dans les collections, et nommée, par M. de Blainville, le scarabe de Lesson. Une cicindèle bleue, à tête dorée, volait sur les rameaux et annonçait son passage par l'odeur flagrante d'essence de rose qu'elle laissait derrière elle. Çà et là pointaient ces tiges de rotangs, si estimées en Europe sous le nom de joncs indiens, et sur la plupart des troncs d'arbres s'enlaçaient les jets grimpants de poivre cubèbe. Le faux sagou [1], par son stype rigide et son port de palmier, laissait alors pendre d'entre ses branches ses gros fruits pomiformes. Les nègres de la Nouvelle-Irlande retirent de la moelle lavée de ce végétal, éminemment vénéneux dans l'état frais, une fécule qu'ils transforment en sortes

[1] *Cycas circinalis*, auct.

de galettes analogues à celles obtenues des vrais palmiers sagoutiers. Ils possèdent en abondance, en outre, dans ces profondes forêts, des végétaux nourriciers que nous avions déjà rencontrés dans les îles océaniennes, tels que le *laka* ou l'inocarpe édule, le *sohest* ou le tacca pinnatifère, et le chou caraïbe. Je rencontrai dans cette excursion un grand nombre d'arecs [1], que les gens de l'équipage abattirent plus tard afin d'en obtenir le bourgeon terminal, que les Européens appellent chou, et dont la saveur est des plus agréables. Ces arecs s'élevaient droits, comme des paratonnerres, d'entre les tiges des caryota brûlants et épineux, des lataniers ou des pandamus. Ici je dois placer une observation générale, qui s'applique également à la manière d'être des forêts équatoriales des Moluques, de la Nouvelle-Guinée, comme à celles de la Nouvelle-Irlande, c'est que ces forêts sont formées d'arbres ayant des proportions gigantesques, mais qu'on y compte fort peu d'arbustes et encore moins de plantes herbacées. La chaleur solaire pénètre à peine sous l'épaisse et haute verdure qui abrite le sol sans cesse humide, et où règne une fraîcheur qui fait place, aussitôt qu'on arrive sur les sables dénudés, à l'action d'une chaleur insupportable. La vapeur dont est imprégné ce sol, se condense, lorsque le soleil parcourt sa carrière, en nuages qui imitent, à s'y méprendre, sur la cime des arbres, la fumée qui s'échappe des villages. La profondeur de ces vastes forêts vierges est jonchée de troncs énormes, déracinés par leur mort naturelle, couchés sur la terre qu'ils pressent, et à laquelle ils rendent, par leur décomposition lente, les principes qu'ils en reçurent avant de se convertir en humus; sous leurs écorces crevassées se logent de froids reptiles; mais cependant la nature, qui aime à unir les contrastes de la vie et de la mort, voile encore les traces de destruction en les couvrant de fougères au feuillage découpé et léger, d'épidendres parasites à corolles bizarres et vivement peintes, de lichens et de bolets de formes et de couleurs diverses. Égaré sous ces sombres arceaux, que le pied de l'Européen n'a parcourus qu'à de lointains intervalles et d'une manière furtive, je ne pus qu'admirer l'inocarpe dans la richesse d'une taille inusitée, car c'était de tous les végétaux arborescents, le plus élevé et le plus volumineux; à O-taïti, sa

1 *Areca oleracea*, auct.

taille n'avait rien d'extraordinaire, tandis qu'à la Nouvelle-Irlande il avait pris des proportions colossales : sa cime ample dominait la forêt, tandis que son tronc évasé, au niveau du sol, en cloisons minces, taillées comme des paravents, se prolongeait en racines, rampant sur le sol. Il résultait de cette disposition des sortes de cabanes naturelles, pouvant loger de sept à huit personnes. Telle est la physionomie de ce genre de site, aux alentours du Port-Praslin : il en résulte pour le voyageur le sentiment d'une nature grandiose qui l'émeut profondément. Le silence de ces lieux profonds et inhabités, où les nègres indigènes ne se présentent qu'accidentellement, n'est interrompu que par le bruissement des jeunes tiges des arbres sous les pas de l'explorateur, par les cris rauques et discordants du lori vert, ou par le bruissement des élytres, des grosses cigales; tout contribue à élever l'âme du naturaliste, le plus exclusivement dirigé vers les collections, à un sentiment indéfini, à des émotions profondes, à un plaisir mêlé de quelque chose de vague et de triste que rien ne peut rendre et qu'expriment avec force les feuillets de mon journal, écrit sous l'inspiration des sensations du moment.

Lorsque je revins à bord de *la Coquille*, j'y trouvai une nombreuse compagnie : deux nouvelles pirogues étaient arrivées, et l'une d'elles, grande embarcation de guerre, était montée par près de cinquante hommes; ces pirogues étaient attachées le long de la corvette et paraissaient ne point recéler d'armes, à moins que les naturels ne les eussent cachées avec grand soin. Les objets d'échange qui nous furent offerts consistaient en quelques cocos, en régimes de bananes, en racines d'ignames et de chou caraïbe, ou *pass;* de plus, ces nègres avaient apporté de la volaille, qu'ils nommaient fort distinctement *coq*, et deux petits cochons ou *bourré.* Ils eurent assez de loyauté dans leur trafic, et nous demandèrent pour prix de leurs denrées des morceaux de fer; des cercles de barriques, coupés en morceaux et aiguisés à une extrémité, furent la monnaie dont nous payâmes les fruits destinés à l'équipage. Nos nouveaux amis étaient toutefois des voleurs fort habiles, car ils s'emparaient avec adresse de tout ce qui s'offrait à leur convenance; mais il est juste d'ajouter qu'ils restituaient, aussitôt qu'on leur en imposait la nécessité, l'objet qu'ils avaient soustrait, et cette restitution ne leur inspirait nul sentiment de honte. Quelques coups de fusil, tirés par nos

chasseurs, parurent les impressionner vivement : et certes ils avaient une idée fort nette de la puissance des armes à feu. Au coucher du soleil, ils nous quittèrent pour se rendre au fond de la baie, où ils campèrent pendant plusieurs jours. Peut-être que ces Papouas s'étaient mis en campagne, dans leur pirogue de guerre, dans l'espérance de rencontrer un navire de commerce n'ayant qu'un faible équipage, mais que, trouvant *la Coquille* armée au delà de leurs prévisions, ils ne manifestèrent que des sentiments pacifiques. Toutefois leur conduite ne justifia nullement nos craintes, et les précautions qui furent prises à bord, où les sentinelles furent doublées et les embarcations qui allaient à terre bien armées, car ils restèrent défiants, sans doute, mais doux et inoffensifs.

Dans la journée du 14, par un très-beau temps, la corvette fut définitivement affourchée dans le fond de la baie [1]. Les insulaires vinrent nous visiter dès le matin, nous apportant quelques racines, mais surtout de jeunes chiens qu'ils nous offraient pour notre table. Ils nous vendirent aussi des phalangers vivants qu'ils avaient soigneusement muselés en liant les mâchoires avec de fortes fibres végétales, et tout en ayant pris la précaution de leur briser les pattes. La chair de ce singulier quadrupède, exhalant une forte odeur de fumet, est réputée comme très-délicate par nos amis les Papouas. Le marché avait été établi dans les porte-haubans, comme sur un terrain neutre, et quelques naturels, nouveaux venus à travers les montagnes, nous donnèrent la première idée de leur village, en nous échangeant des poules et des cochons dont ils demandaient un prix exorbitant. Ce qui prouve, en passant, que ces animaux doivent être rares chez eux.

J'avais hâte de visiter la cascade dont parle Bougainville, et dont les eaux nous servirent d'aiguade, bien que les rivages du Port-

[1] Relèvement du mouillage :

Pointe O. de la baie.	O.	12° 30'	S.
Pointe S-E. (île Verte).	O.	9° 30'	S.
Pointe N-O. (île Verte).	O.	1°	N.
Pointe S. de l'île aux Marteaux.	O.	11° 30'	S.
Pointe N. de la même île. . . .	N.	37° 30'	O.
Pointe S-E. *id.* . . .	O.	30° 30'	N.
Ouverture de l'Anse-aux-Anglais.	N.	29°	O.
Observatoire.	E.	37°	S.

Praslin soient en général parcourus par plusieurs sources qui descendent des montagnes qui enclosent le havre qu'elles protégent. Mais la plus abondante comme la plus remarquable de ces sources est celle que le navigateur français a décrite dans sa relation, et que nous avons nommée *Cascade de Bougainville*. Ce marin qui la vit dans la saison de l'hivernage, époque où le volume d'eau qui en descendait était considérable, en parle en ces termes [1] : « Nous » avons tous été voir une cascade merveilleuse dont le ruisseau » fournissait les eaux du navire *l'Étoile*. L'art s'efforcerait en vain » de produire dans le palais des rois ce que la nature a jeté dans » un coin inhabité. Nous en admirâmes les groupes saillants dont » les gradations presque régulières précipitent et diversifient la » chute des eaux; nous suivions avec surprise tous ces massifs » variés pour la figure, et qui forment cent bassins inégaux, où » sont reçues les nappes de cristal colorées par des arbres immenses, » dont quelques-uns ont les pieds dans les bassins mêmes : cette » cascade mériterait le plus grand peintre. » Or, pendant la durée de notre relâche, la source ne fournissait que peu d'eau; car nous étions à la fin de l'été dans cette partie du monde, et au moment où la saison des pluies allait commencer. Les chutes de la cascade de Bougainville sont à peu de distance du rivage, à l'est du Port-Praslin; elles sont formées par cinq gradins s'élevant rapidement les uns au-dessus des autres, dans une élévation d'environ trente à quarante pieds. L'eau s'est creusé une issue à la moitié de la montagne, et jaillit en nappes écumantes, limpides et fraîches, dont le murmure se mêle au bruissement des feuilles, à la chute des vieux arbres qui tombent de temps à autre et encombrent son lit, ou jettent en travers des ponts chancelants. Ces eaux, très-chargées de sels ont comme ciselé la surface des roches qu'elles baignent, et les strates d'où elles tombent en nappes sont bordées de stalactites calcaires groupées d'une manière gracieuse. Le lit et les strates sont formés de chaux carbonatée, due sans doute à des masses madréporiques qui ont moulé, sur le noyau primitif, un terrain récent. Les pores de ces coraux, depuis longtemps éteints, sont remplis par des cristaux plus blancs du sel que l'eau tient en suspension, et que plusieurs autres principes salins

[1] *Voyage autour du monde*, de 1766 à 1769, p. 282, in-4°, Paris, 1771.

rendent purgatif. Comme site romantique, cette cascade mérite de fixer l'attention; mais nous l'avons trouvée bien inférieure à celle de Kiddi-Kiddi, à la Nouvelle-Zélande, et à la grande cascade de l'Ile-de-France. Son plus grand charme dépend des masses de végétaux qui se pressent de chaque côté, y forment d'épais fourrés où se marient les feuillages les plus opposés, les teintes les plus diverses, les formes ligneuses les plus variables; un dôme de verdure, dû à d'immenses figuiers, à de gracieux arecs, enlacés de tiges volubiles, recouvre ces eaux fraîches et limpides peuplées de coquilles fluviatiles [1], de crevettes, embellies par les papillons ornés qui éclosent sur leurs bords, ou par les riches oiseaux qui viennent s'y désaltérer. De grosses fourmis, dont la morsure est douloureuse, sont très-communes en ce lieu; et le calme de la forêt est de temps à autre interrompu par le cri d'un corbeau analogue à notre corneille, et qui imite à faire illusion l'aboiement d'un chien. Bougainville avait déjà indiqué cette particularité, en disant dans sa relation : « Nous y remarquâmes une espèce d'oiseau dont le cri ressemble si fort à l'aboiement d'un chien, qu'il n'y a personne qui n'y soit trompé la première fois qu'on l'entend. »

Après avoir exploré, dans l'intérêt de mes collections d'histoire naturelle, aux alentours de la cascade de Bougainville, je gravis la montagne sur le versant de laquelle elle est située, et j'en suivis quelque temps les sinuosités : en sortant des bois touffus pour regagner la mer, je rencontrai quelques nègres qui avaient construit une sorte d'ajoupa avec des feuilles de palmier; deux feux flambaient et servaient à rôtir des fruits de *laka* [2], ayant un peu la forme mais surtout la saveur des châtaignes, et ces fruits, qui jonchent le sol, sont la ressource principale des naturels, pendant leurs courses dans les bois. Ils m'offrirent de partager leur frugal repas, et je m'assis au milieu d'eux, croquant à belles dents, au fur et à mesure qu'elles étaient rôties, des châtaignes assez dures, mais que l'appétit rendait délicates. Un ruisseau d'eau douce coulait à nos côtés et servait à nous désaltérer. Après ce repas pastoral, je me livrai à la poursuite des papillons ou à la recherche des coquilles terrestres; mais ma chasse devint singulièrement fructueuse avec

1 La nérite et le chiton.
2 *Inocarpus edulis.*

l'aide de deux jeunes nègres qui gravissaient dans les arbres comme des singes, et dont la vue perçante découvrait l'insecte le plus petit sur la feuille où il se tenait collé. Je profitai de la bienveillance de mes compagnons pour enrichir mes notes d'une foule de noms qu'ils donnent aux diverses productions de la nature qui nous entouraient.

Dans la journée du 15, plusieurs officiers et moi réalisâmes le projet de contourner l'île aux Marteaux, que les naturels nomment île *Lambonne*, et de la visiter avec détails. *La Baleinière* fut armée et je m'y embarquai avec MM. D'Urville, Lottin et de Blosseville.

L'île *Lambonne*, que Bougainville a nommée *île aux Marteaux*, parce que les gens de son équipage y trouvèrent un grand nombre de coquilles bivalves de ce nom, alors rares dans les collections, est prodigue de productions naturelles remarquables. Nous y cherchâmes, toutefois infructueusement, les huîtres-Marteaux dont nous ne vîmes aucun débris. Une anse considérable entame la partie boréale de cette île, et se termine sur le rivage par des grèves sablonneuses déclives, et par des bancs de coralligènes. Jamais nous n'avions vu de points aussi riches en zoophytes; ils pullulaient dans cet espace resserré, abrité des vagues du large qui déchirent et mettent à nu les rochers de la côte méridionale, où s'arrêtent leurs efforts. Ces plateaux de coraux sont au contraire recouverts d'une petite masse d'eau dont la surface est toujours paisible, et réchauffée par l'influence directe du soleil. La lumière, pénétrant avec force sous cette couche, y fait développer un luxe de vie que nous n'avions encore observé nulle part; aussi nous arriva-t-il fréquemment de passer des heures entières en ces lieux, ayant de l'eau jusqu'à moitié des cuisses pour y dessiner des zoophytes et saisir leur éclat fugace, leur forme, qui, sans cette précaution, eussent échappé à notre étude. Dans la partie zoologique du voyage de *la Coquille*, nous avons eu occasion de décrire les rares et curieuses espèces que nous recueillîmes en ce lieu, et il nous suffira de dire ici que nos collections et nos dessins s'accrurent considérablement en éponges, en actinies, en zoanthes, en ascidies, etc. Des serpules ou tuyaux de mer, dont les animaux étaient chargés de tentacules d'un azur doré, ou brillaient de teintes vraiment fantastiques, étaient entrelacés au milieu des coraux, et l'annélide sortait de son tube pour s'épanouir comme une belle fleur, et s'y cachait avec vivacité, au contraire, lorsque l'eau, agitée par quelque

mouvement lointain, lui donnait, par ses ondulations même légères, la conscience d'un danger quelconque. Des holothuries, des étoiles de mer à six rayons droits et linéaires, l'*asterias discoïdea*, le fongie avec ses larges polypes en ventouses, une actinie verte à tentacules rouges, une actinie du pourpre le plus vif, des *aplidium*, couvraient cette partie de la baie. Sur le rivage, attachées aux troncs couchés des arbres abattus par vétusté, adhéraient de larges huîtres minces très-délicates. De nombreux fragments de nautiles (*nautilus pompilius*) jonchaient les sables des grèves, et attestaient que ce céphalopode doit être très-abondant à certaine profondeur. A ces objets se joignirent des cônes, des porcelaines, des trochus, etc.

La végétation de l'île Lambonne s'étend dans la plus grande partie de la côte jusqu'à la mer; partout elle est d'une rare beauté. Les cycas s'y montraient en plus grande abondance que partout ailleurs. Son pourtour entier était festonné par des guirlandes de lianes suspendues de branche en branche, d'entre lesquelles sortaient des arbres à pain sauvages. Des frégates noires volaient à de grandes hauteurs, et sur le bord de la mer se présentait fréquemment un assez gros martin-pêcheur à tête blanche. Sur la côte occidentale, assez élevée, mais coupée par une ravine au fond de laquelle coule une petite rivière d'eau douce, nous trouvâmes des débris des repas que les naturels y avaient faits; et un ajoupa temporaire, consistant en quelques feuilles de cocotiers jetées négligemment sur des branches fichées dans le sol, avait servi à abriter la cuisine de ces nègres qui visitent, à ce qu'il paraît, de temps à autre, leurs districts maritimes, afin d'y recueillir des vivres. Des tas de gros coquillages épais auprès du foyer, nommé *pal* dans la langue du pays, témoignaient de leur appétit. Près de là nous remarquâmes un *calophyllum inophyllum* dont le corps avait pris un développement monstrueux. Cet arbre, en effet, était couché sur le sol, et donnait naissance, par la partie supérieure du tronc, à une douzaine de branches toutes plus grosses que nos plus forts chênes de France et ayant plusieurs brasses de circonférence; qu'on juge, par suite, des dimensions du tronc principal! Des orchidées magnifiques, de grandes et fraîches fougères, couvraient l'écorce, et se mêlaient au vert gai et lustré qu'on sait être propre à ce beau végétal, et contrastaient avec ses fleurs blanches dispo-

sées en grappes. Les vaquois, les inocarpes, les *baringtonia*, divers palmiers, étaient d'ailleurs les arbres les plus communs sur ce point de la Nouvelle-Irlande. La partie méridionale de l'île Lambonne ne ressemble guère à sa partie boréale. Baignée par la haute mer, dont les vagues viennent se briser sur les rochers qui la bordent, cette côte, haute et accore, est déchirée et crevassée. Souvent la mer s'engouffre dans des cavernes qu'elle s'est formées par le choc impétueux de ses bouleversements; et comme ces crevasses profondes sont parfois ouvertes à leur sommet par des sortes de soupiraux étroits, il en résulte que la vague heurtée par une puissance immense contre la barrière qui reçoit le choc, s'élève en gerbes par l'issue supérieure, et se disperse dans l'air en pluie que les vents emportent. Sur ces rocs, sans cesse minés, apparaissent, pour en voiler les injures, des plantes rampantes, des faisceaux de feuillage, et souvent s'en élèvent les branches tombantes et comme filamenteuses du filao ou casuarina indien. Une ceinture de coraux protége toutefois ces rocs, et semble former un ouvrage avancé destiné à protéger le corps de la place. Nulle coupure n'y existe pour donner passage aux embarcations.

Il était fort tard quand nous rejoignîmes la corvette, n'apportant que quelques choux palmistes et un appétit dévorant. Nos matelots étaient tous très-fatigués d'avoir presque constamment ramé.

Je consacrai la journée du lendemain à étudier l'ensemble du Port-Praslin et surtout ses productions; mais, avant d'en particulariser les détails, je vais réunir en un seul groupe quelques généralités qui le concernent. L'ancrage du Port-Praslin est sûr et commode. La mer, pendant la durée de notre séjour, y a été constamment unie comme une glace, et le vent du large ne s'y faisait jamais sentir. Des grains violents nous amenèrent cependant, une fois, une légère rafale dont les efforts, brisés contre le sommet des montagnes, descendaient sans force au fond de la baie. Quelle que puisse être d'ailleurs leur intensité, ils ne seraient jamais redoutables, parce que la chaîne, qui protége les rivages, est régulière à son sommet, et n'est point déchirée par les ravins. Les vents régnants pendant notre relâche furent de légères fraîcheurs de l'E., de l'E.-S.-E., et du S.-E.; mais, le plus habi-

tuellement, on éprouvait un calme tel, que la feuille la plus légère restait immobile sur sa tige. En général, la brise ne se faisait sentir que dans l'après-midi. La mer, dans ce havre, est partout également profonde, les coraux étant accolés au rivage, et, quoique mouillés très-près de terre, nous n'avions pas moins de 33 brasses sur un fond de gros sables madréporiques mélangés à beaucoup de débris de coquilles.

La chaleur n'a pas été aussi forte que nous devions le supposer, d'après notre situation presque immédiate sous l'équateur. Les vastes forêts dont la Nouvelle-Irlande est couverte en totalité, sans cesse arrosées par des pluies abondantes qui permettent une vaporisation continuelle, résultat d'une chaleur intense, rafraîchissent l'atmosphère. Ces forêts ombreuses, en effet, retiennent dans leur intérieur une humidité protégée des rayons du soleil par d'épaisses voûtes de feuillage. Il en résulte la concentration d'une chaleur humide, dont les effets sont beaucoup moins sensibles sur la peau des Européens, que cette chaleur âcre et sèche des contrées équatoriales déboisées ou des sables de l'Afrique. Le médium du thermomètre centigrade, à midi, était 26°, 6′, et, dans la nuit, il ne descendit jamais plus bas que 25°, 6′. La température de l'eau, prise au milieu de la baie, ne différait de celle de l'air que d'un degré. L'hygromètre varia de 103 à 108°, et le baromètre se maintint à 28p. Les orages se reproduisent sur cette région avec une fréquence qui étonne. Ils se forment en un clin d'œil, et se dissipent de même. Les nuages inférieurs sont les seuls qui donnent de la pluie sur le Port-Praslin, car les autres sont attirés par les hautes montagnes des rivages ou de l'intérieur de l'île.

Pour en revenir à la création de ces rivages, si rarement explorés, il m'aurait fallu des mois pour étudier tout ce qu'ils offrent de curieux et d'intéressant. Lorsque la mer du havre est paisible, elle est peuplée d'une foule d'êtres que le miroir uni de sa surface laisse apparaître sans voiler leurs formes. C'est ainsi que, dans ce jour, je vis, sans pouvoir les décrire, nager de très-petits dauphins et de grandes tortues. Des méduses rosâtres cheminaient en agitant les rebords de leur ombrelle, et des zoophytes [1] mous, composés d'une foule de pièces articulées et taillées à facettes,

[1] Le genre que j'ai nommé *plethosoma*.

comme du cristal, ne présentaient à leur partie moyenne qu'un ruban rose, car l'animal se désarticulait au moindre contact. C'est en vain que j'essayai de saisir des petits corps azurés qui tournoyaient dans l'eau de mer en jetant des étincelles de fer spéculaire, tant le point coloré avait d'éclat, je ne pus y réussir et je suppose que ce phénomène était produit par quelque petit crustacé. Un large plateau de récifs borde toute la bande orientale du havre. Ce plateau, que la mer abandonne lorsqu'elle baisse, est pour le naturaliste un endroit de promission, car l'eau, sans cesse échauffée, qui le recouvre pendant une partie du jour, nourrit les races les plus variées et les plus richement peintes qu'on puisse imaginer. Les poissons, surtout les soxatiles, y semblent peints à plaisir, et les chœtodons, les aleutères, les balistes y apparaissent barriolés des plus vives couleurs. C'est là que j'aimais voir s'entr'ouvrir ces actinies si richement peintes, ces zoanthes dont les panaches plumeux comme les pétales d'un œillet, s'agitent sans cesse pour faire naître de petits tourbillons dans lesquels sont entraînés les débiles êtres qui leur servent de proie. Çà et là, retirées dans des crevasses de la pierre, apparaissaient les nombreuses murénophis à morsure parfois dangereuse, au corps singulièrement barriolé, ou des scorpènes bizarres dont les formes fantastiques en font des poissons surpassant en laideur ce que l'imagination aurait cru enfanter de plus capricieux. Les scorpènes ont des aiguillons barbelés, dont les blessures, dans ces pays chauds, sont très-dangereuses, et des matelots chargés de ramasser des coquilles pour les collections particulières de M. Duperrey, eurent très-longtemps à souffrir par suite d'un accident de ce genre, et l'un d'eux faillit perdre deux doigts [1]. Sur ces rochers, *la cicinbone* (*astérie*) étalait ses six rayons d'un riche bleu, et les *sazanmak,* ou les gros casques, y étaient fort communs. Les *sabourkees* et *marenoa,* les tridacnes-bénitiers [2], avec leurs manteaux sablés d'or et munis d'yeux comme les ailes des papillons appelés paons, présentaient leurs valves enchâssées dans la masse même de la pierre de corail; mais jamais plus riche parure ne brilla dans ces eaux échauffées. Les lépas, les haliotides et tant d'autres mollusques, qui font les délices des ama-

[1] Les matelots Baussier et Jean de Toulon.

[2] Les deux bénitiers de Saint-Sulpice, donnés à François Ier par les Vénitiens, sont les deux valves d'une coquille de ce genre.

teurs, couvraient ces bancs à fleur d'eau. Les fongies avec leurs animaux à ventouses, interposés entre leurs lamelles, y ressemblaient à de larges cocardes, tandis que le tubipore-musique dressait ses tuyaux pourpres, d'où sortait un polype émeraude.

La marée qui montait me chassa, à mon grand regret, de ce parterre marin, et je me vis forcé de rejoindre la grève, ayant mes boîtes de fer-blanc à demi remplies par les riches récoltes que j'y avait faites, et mon portefeuille garni de nombreux croquis coloriés.

En contournant les bords de la baie, je ne quittai point le rivage qu'ombrageait une végétation imposante, où se faisaient remarquer de grands muscadiers sauvages, des tournefortia aux feuilles soyeuses et argentées, des eugenia chargés de leurs fleurs rouges, tandis que des pothos grimpants, et jetant en mille directions leurs rejets serpentins, s'accrochaient à tous les arbres, pendaient à leurs rameaux et étalaient leurs feuilles vernissées. Un erythroxylon, dont les corolles avaient une belle couleur rouge de feu, contrastait, par ses branches nues et comme desséchées, avec le large feuillage digité de quelques ketmies, ou les longues lanières vertes et épineuses d'un pandanus, que relevaient les lames ombrellaires et horriblement spinescentes d'un carysta nain. Le cycas rigide tranchait, par sa ligne droite et immobile, avec la souplesse des lianes flexueuses, le tronc robuste du teck (*tectona grandis*), le vert suave des cimes des orangers et les couronnes de feu des ixora. Deux espèces d'araignées peintes avec le plus grand luxe avaient tendu la trame de leurs toiles entre les branches, et se présentaient à chaque pas. Ces araignées ont leur enveloppe très-coriace, garnie d'épines acérées, mais où l'azur, le pourpre et le blanc d'argent se reflètent avec éclat. Labillardière a parlé de ces deux insectes, qu'il a nommés *aranea aculeata* et *spinosa*. Aux grosses branches étaient appendus des nids volumineux, fabriqués avec une matière molle et spongieuse, sans doute par une fourmi blanche ou termite.

Dans cette course, je rencontrai épars dans les bois ou sur la côte quelques sauvages qui étaient à la recherche de vivres pour leurs compagnons campés au Port-Praslin. Les provisions qu'ils rapportèrent étaient abondantes, car ils avaient ramassé une grande quantité de châtaignes d'inocarpe, et les rochers leur avaient fourni

en abondance toutes sortes de gros coquillages, et surtout des poulpes. Lorsque j'arrivai au milieu de la troupe, je la trouvai abritée par un *pal*, sorte d'ajoupa construit à la hâte avec des branches d'arbres, et recouvert de feuilles de palmier. Plusieurs feux étaient allumés et soigneusement entretenus au milieu de ces nègres. Dans le jour, ils servent à leur cuisine, qui n'est ni longue ni délicate, et il est rare qu'ils n'aient pas constamment quelque aliment à rôtir, car cette race semble toujours affamée et mange avec une voracité qui étonne. On ne peut se dissimuler toute la vérité de cet apophthegme si plaisant de Brillat-Savarin, qu'on peut rendre ainsi pour résumer l'état de civilisation : *Le sauvage dévore, l'homme demi-civilisé mange, mais l'homme très-civilisé seul sait manger.* Tout animal pour ces nègres est de bonne prise ; il est jeté sur les charbons et avalé à demi cru. Un jeune nègre, mon compagnon de course, venait de prendre un lézard, il le passa à la flamme et me l'offrit comme une friandise. Sur mon refus, il le coupa avec les dents, en rejeta les tripes, et l'avala d'une seule bouchée. Le cœur me soulevait de le voir manger si gloutonnement, et c'est avec effort que je pus avaler quelques châtaignes, que leur saveur délicate me faisait rechercher comme le fruit le plus agréable pour calmer la faim.

La nuit était avancée et les Nouveaux-Irlandais s'étaient déjà arrangés pour dormir. Ils étaient groupés les uns à côté des autres, dans le sable de la grève, ayant des feux allumés à les toucher, soit sur les côtés, soit aux pieds. Ces feux tiennent leur peau dans un état d'excitation convenable après celle du jour ; ils échauffent le sable, et lui donnent une température douce et halitueuse, et, de plus, ils servent à chasser les insectes nuisibles, si communs dans ces régions. Des naturels veillent pendant que leurs compagnons se livrent au sommeil, et leurs oreilles exercées sont aux aguets pour éviter les surprises, en même temps qu'ils ont le soin de ne pas laisser éteindre les feux. Un vieillard, à très-longue barbe blanche, semblait avoir l'autorité sur toute la bande, et sa physionomie calme et impassible était défigurée par la perte d'un œil, que l'ennemi lui avait extirpé dans un combat. Ce vieillard était l'objet d'attentions toutes particulières, et sa place était entourée de plusieurs foyers religieusement maintenus à un certain degré d'échauffement. Je désirais savoir pourquoi ils préfèrent ainsi le sable des côtes, sur

lequel ils ne daignent même pas jeter des feuilles, à la mousse touffue et à l'ombrage des bois, et je crus comprendre qu'ils redoutaient les surprises plus faciles à exécuter dans les forêts, et, de plus, qu'ils regardaient comme très-malsaine l'humidité permanente du sol, qu'il leur était impossible de faire disparaître.

Je me couchai au milieu de mes nouvelles connaissances, qui gisaient pêle-mêle comme des animaux immondes, et j'attendis les gens de l'équipage, qui devaient venir sous la conduite de M. Bérard, donner quelques coups de seine au fond du havre. Cette nuit était remarquablement belle par sa sérénité et par le calme qui régnait sur la baie, et mon imagination s'arrachait à la position bizarre que j'occupais au milieu des nègres nus et barbouillés de peintures grossières, sous un ajoupa de feuilles éphémères, à travers lequel s'échappaient des torrents de fumée, et d'où s'exhalaient des senteurs de chair grillée, pour se reporter avec tristesse vers la patrie. Des milliers de *kaltotes*, gros vers luisants qui jetaient un faisceau de lumière des plus éclatants, se croisaient en tous sens sur la lisière sombre du bois, et donnaient quelque chose de singulier à cette scène bizarre, car des naturels jeunes et gais s'étaient mis à danser. Leur orchestre se composait d'une guimbarde et d'une flûte de Pan, et leur danse consistait en mouvements pressés et brusques, en sorte de sauts d'un pied sur l'autre.

Nos pêcheurs arrivèrent bientôt, mais c'est en vain que nous jetâmes la seine sur la plage de sable le plus approprié en apparence, les coraux la mirent en pièces, et, bien que la baie fût excessivement poissonneuse, il fallut renoncer à se servir de ce genre de filet. A bord, le maître canonnier Roland fut plus heureux que nous à la ligne et avec des hameçons, car il prenait journellement beaucoup de gros poissons, et, entre autres, le *chien-de-mer à ailerons noirs*, qui est excessivement commun. Les sauvages furent toutefois nos pourvoyeurs ordinaires : grâce à eux, les gens de l'équipage reçurent en abondance diverses espèces de poissons et de coquillages, des crustacés et surtout de belles et bonnes langoustes. Pour les récompenser de leur zèle, et pour témoigner de notre séjour parmi eux, M. Lottin eut l'idée de leur fabriquer des colliers avec des pièces de monnaie française, et ces insulaires furent très-satisfaits de ce genre de décoration. Nous regrettâmes tous que M. Duperrey n'ait pas jugé convenable de leur donner

quelques-unes des nombreuses médailles de bronze qui avaient été frappées en commémoration du voyage de *la Coquille*, et qui doivent avoir été destinées par le gouvernement à des distributions parmi les peuples visités par les expéditions pour lesquelles on fait ce genre de dépenses, fort inutile, suivant moi, par le mauvais emploi qui en est fait assez généralement.

Le 18, MM. Bérard et Lottin partirent dans le grand canot pour continuer leurs relèvements géographiques ; mais, comme ils se dirigèrent sur le Cap-Saint-Georges, les naturels campés à terre crurent sans doute que nos gens se rendaient à leur village nommé Leukiliki. Un grand cri servit de signal pour faire rallier tous les naturels, et ils ne tardèrent pas à mettre à flot la grande pirogue et ses deux conserves, et à se diriger sur les traces de notre embarcation, qui, du reste, était bien armée. Ces nègres avaient manifesté la plus vive répugnance à désigner le lieu où étaient établies leurs résidences ordinaires, et les guides avaient même égaré à dessein ceux de nous qui avaient cherché à s'y rendre par terre. M. de Blosseville fut le seul qui, à force de tenacité, parvint à ses fins, et l'on trouvera dans le chapitre suivant le récit que cet habile officier voulut bien me remettre de cette excursion intéressante.

Le lendemain, quelques nègres revinrent au havre Praslin, à travers les montagnes, après avoir longé en pirogue les îlots Méac et la pointe de Takana, et nous les trouvâmes sur la grève, nous proposant d'échanger des sagaies, des casse-tête, des frondes et divers objets de parure. A partir de cet instant, ils se montrèrent défiants, turbulents et voleurs. Dans la journée du 20, ils virent faire avec une sorte de satisfaction les préparatifs d'appareillage, et, pendant qu'on virait au cabestan pour lever l'ancre d'affourche, ils s'emparèrent de la barre du gouvernail, des tollets en fer du grand canot et de divers autres objets qu'ils cachèrent soigneusement.

Par ce qui précède, on voit que les alentours du Port-Praslin, à une distance notable, ne sont pas habités d'une manière permanente, car Bougainville, Carteret et d'Entrecasteaux n'eurent point de communications avec les habitants. C'est donc à M. de Blosseville que seront dus les premiers détails sur le village de Leukiliki, bien que plusieurs de ces Papouas me nommèrent, comme appartenant à la même tribu, et rangés près les uns des autres, les villages *Mecticmèque*, *Bembori*, *Malacoco* et *Bouctou*.

CHAPITRE XV.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LES HABITANTS DE LA NOUVELLE-IRLANDE [1].

Les voyages sont une des sources de l'histoire. L'histoire des nations étrangères vient se placer, par la narration des voyageurs, auprès de l'histoire particulière de chaque pays.

(Chateaubriand, préface du *Voy. en Amérique.*)

Les Nouveaux-Irlandais ont la peau noire ; mais cette teinte est loin d'être décidée, et, par le mélange de jaune uni au brun, elle affecte la couleur fuligineuse. Leur taille n'a rien de remarquable; elle varie suivant les individus : ses proportions les plus ordinaires sont à peu près de cinq pieds un à deux pouces. Leurs membres, sans avoir cette maigreur ou ces proportions grêles que l'on sait être propres à la race nègre, sont loin toutefois de présenter ces formes régulières et gracieuses qui caractérisent les Océaniens. Une épaisse chevelure laineuse recouvre la tête, et retombe sur les épaules par mèches très-frisées et disposées comme en tire-bouchons. Les vieillards conservent leur barbe dans toute sa longueur, et paraissent en prendre le plus grand soin ; à ces traits les plus saillants de leur physionomie extérieure il faut ajouter un front

1 Complément aux œuvres de Buffon, par R.-P. Lesson, t. III, pag. 68 à 106 (1829).

rétréci, un nez écarté, et une large bouche laissant entrevoir deux rangées de dents corrodées par le bétel. Leur angle facial, que nous mesurâmes plusieurs fois avec un instrument confectionné à bord du vaisseau, ne nous a jamais paru dépasser le terme de soixante-sept à soixante-dix degrés. Les frictions huileuses contribuent sans doute à donner à la peau d'un grand nombre de jeunes gens la douceur et le velouté qui la caractérisent; mais la majeure partie de la population se trouve affectée de cette lèpre qui ronge un si grand nombre de peuples dans la mer du Sud, et qui fait tomber l'épiderme par écailles furfuracées.

Tous les hommes de race noire, dans quelque partie du monde qu'on les observe, semblent méconnaître les lois de la pudeur : une complète nudité est pour eux l'état de nature; ils n'ont jamais cherché à voiler à tous les yeux des organes peu faits pour être montrés au grand jour. Les Nouveaux-Irlandais ne s'épilent point, et quelques vieillards étaient remarquables par l'épaisse villosité répandue sur leurs membres; ils ignorent le procédé de la circoncision.

La dignité la plus froide respire sur le visage des hommes âgés; leurs traits calmes et sereins sont empreints d'une impassibilité qui est l'apanage des sens engourdis par les ans, tandis que la jeunesse est chez ces peuples, comme partout ailleurs, caractérisée par une turbulence d'action et par une vive mobilité d'esprit. En étudiant toutefois les physionomies des Nouveaux-Irlandais, on pénètre aisément les passions qui viennent s'y réfléchir; et à côté de la fausseté des regards perfides de quelques-uns contrastaient la défiance et le soupçon de certains, la bonhomie et la confiance de quelques autres. Chez ces hommes la gaieté et l'engouement ne paraissent être le partage que d'un bien petit nombre; leur vie s'écoule à tendre des embûches à leurs ennemis ou à se préserver de leurs piéges, et un état d'hostilité perpétuelle en marque le cours.

Les Nouveaux-Irlandais, soit par mode, soit pour désigner les castes, conservent leurs cheveux et leur barbe, ou se rasent avec des coquilles. Cependant nous remarquâmes que tous les vieillards, dont la barbe onduleuse descendait sur la poitrine, paraissaient jouir parmi leurs compatriotes de l'influence dévolue au pouvoir. Tous indistinctement se couvrent la tête d'huile et la saupoudrent

avec des poussières de chaux ou d'ocre; et ce grossier cosmétique n'imite pas mal une peinture rouge dont serait imprégnée chaque mèche de cheveux. Cet ornement malpropre et bizarre contribue à donner à ces nègres un aspect extraordinaire et sauvage, et c'est bien pis encore lorsqu'ils ont consacré quelques instants à leur toilette et couvert leurs visages des fards qui sont pour eux l'idéal de la beauté. A ce sujet, nous entrerons dans quelques détails : car l'homme le moins civilisé est, aussi bien que celui qui prétend exclusivement à ce titre, livré à l'empire des goûts les plus extravagants et les plus ridicules; et pourrions-nous sourire à la vue d'un Nouvel-Irlandais barbouillé d'huile et de poussière rouge, quand on rencontre, au centre de la civilisation et à chaque pas, des chevelures ébouriffées et couvertes de poussière de farine? Ainsi la chevelure des hommes qui nous occupent, tombant en toit sur les épaules, est poudrée avec de la chaux ou de l'ocre. La barbe ne reçoit point cette parure, et seulement on la taille brin par brin, sur les côtés de la figure, avec des valves tranchantes de coquilles, de manière à ne laisser en place qu'une très-grosse touffe sous le menton : mais il paraît que l'opération d'abattre ces poils est longue et douloureuse; car la plupart des naturels qui vinrent visiter notre vaisseau se soumirent sans répugnance à l'épreuve douloureuse que leur firent endurer nos matelots, qui se faisaient un malin plaisir de les raser avec de vieux couteaux. A ces soins généraux ne se borne point la toilette des Nouveaux-Irlandais; il en est encore d'autres qui occupent leurs loisirs et auxquels ils consacrent avec satisfaction de longs moments : au premier rang on doit citer leur coutume de se peindre les joues, le front, le bout du nez, le menton, et même les épaules, la poitrine ou le ventre avec de l'ocre délayée dans de l'huile de coco. Sur ce fard d'un rouge sanguin ils ajoutent, dans certaines circonstances, des raies blanches de chaux de corail. Le tatouage leur est inconnu, ou du moins nous n'en avons vu que des linéaments légers et peu distincts chez quelques individus; mais ils se percent la cloison et même les ailes du nez, pour y accrocher des ornements singuliers de formes très-variables, qui impriment à leur physionomie, naturellement repoussante et laide, un caractère hideux et féroce. Un bâtonnet en os ou en bois traverse les parois des narines : celles-ci reçoivent des dents d'animaux ou des touffes de plumes, et jusqu'à des cha-

pelets de dents de phalanger. Ils imaginèrent de loger en cet endroit les aiguilles, les épingles et les hameçons qu'on leur donna à bord de notre corvette; et ces instruments piquants ressemblaient à des chevaux de frise destinés à protéger leur face noire. Les lobes des oreilles sont aussi troués de manière qu'on puisse y passer des rouleaux de cuir; et c'est aussi en ce lieu qu'ils placent, ainsi que le font les Carolins, les couteaux, les ciseaux et les autres instruments de fer qu'ils obtiennent des navigateurs.

Uniquement soumis à l'empire des besoins physiques, les Nouveaux-Irlandais ont reçu, dans la plénitude de leurs fonctions des sens, un perfectionnement d'idées instinctives qu'on retrouve chez tous les hommes dont les besoins sont restreints aux premières nécessités de la vie. Leurs sensations intellectuelles sont chaque jour, à chaque instant, tendues vers les moyens de calmer la faim du moment, de se garantir des atteintes des bêtes féroces, ou de s'abriter des intempéries du climat. De là sont nées les perfections de la vision, de l'odorat, de l'audition; de là découlent cette justesse de coup d'œil pour atteindre avec un harpon le poisson qui nage, cette habitude de découvrir l'oiseau le plus petit caché au milieu d'un épais feuillage, cette prestesse pour gravir un morne escarpé. Sous ce rapport, les nègres du Port-Praslin ne le cèdent à aucune autre peuplade pour construire et manœuvrer une pirogue, lancer une longue sagaie en bois dur, ou jeter des pierres avec des frondes.

Parmi les hommes qui vinrent temporairement se fixer sur les rivages du Port-Praslin pendant notre séjour, nous remarquâmes un grand nombre de vieillards; et tout autorise à penser que la vie, exempte de ces vastes désirs qui en usent la trame, s'écoulerait sous ce ciel pendant une longue suite d'années, si la guerre et ses ravages ne venaient en troubler de temps à autre la monotonie. L'homme est si naturellement porté à la destruction, et la guerre est si profondément de l'essence de son organisation, qu'on remarque que les haines ne sont jamais plus vives, plus acharnées, que lorsqu'elles s'élèvent entre deux tribus d'une même origine. Ainsi les Nouveaux-Irlandais ne diffèrent point des habitants de la Nouvelle-Bretagne, qui sont des tribus issues de la même famille; et cependant la haine qui les divise est telle, que le nom de *Birare* (nom indigène de la Nouvelle-Bretagne de Dampier), prononcé

devant un naturel du Port-Praslin, suffit pour faire naître la colère la plus vive et lui faire vomir dans sa langue des imprécations qui, à en juger par la violence des mouvements qu'elles provoquent, doivent être d'une virulente énergie. Nous serions assez tentés de penser que les Nouveaux-Irlandais sont cannibales : nous n'avons cependant sur cette grave inculpation que des présomptions; mais cet affreux penchant, résultat d'un désir immodéré de vengeance, converti en dogme religieux par les superstitions les plus barbares, est d'ailleurs plus répandu qu'on ne le pense chez plusieurs peuples de l'Océanie ou de la Polynésie. Les armes des naturels du Port-Praslin sont le plus ordinairement ornées d'os humains entiers, et surtout d'humérus. Des trophées si hideux nous donnèrent à penser que ces peuples, trop bruts pour protéger leurs prisonniers, les massacraient, au contraire, et se partageaient leurs débris pour perpétuer après leur mort la vengeance qu'ils en avaient tirée. Nous employâmes les précautions les plus délicates pour lever nos doutes sur cette affligeante circonstance, et plusieurs naturels confirmèrent nos soupçons en nous prouvant par des gestes très-expressifs le plaisir que leur procuraient des muscles palpitants à dévorer, tandis que d'autres, au contraire, inquiets et troublés à cette question, n'y répondirent point, témoignèrent de l'inquiétude, et se hâtèrent de quitter le vaisseau. Nous ne leur ferons point l'honneur de supposer que ce soit à des idées de remords qu'ils aient sacrifié en cet instant : ce sentiment leur est parfaitement inconnu. Il est plus probable que la frayeur leur fit entrevoir que nos habitudes devaient être analogues aux leurs, que peut-être nous leur préparions par trahison le sort qu'ils font subir à leurs prisonniers, et que nos ouvertures en étaient les prémices.

Dans le nombre des naturels que nous visitions fréquemment, et avec lesquels nous vivions en bonne intelligence, nous n'en vîmes point de contrefaits. Leurs formes, sans être arrêtées avec grâce, n'avaient point cette maigreur que présentent plusieurs autres races nègres, et leurs membres étaient agiles et dispos. Un seul, c'était un vieillard, avait eu les jambes brisées par un coup de casse-tête; mais la soudure des os s'était parfaitement consolidée, quoiqu'en les déformant. Nous n'avons point à signaler parmi eux de trace d'éléphantiasis, ni de ces hydrosarcocèles énormes si communs à O-taïti; mais, en revanche, la lèpre et les cicatrices sur

la peau en détruisent l'uniformité, et ces dernières attestent combien sont fréquentes leurs hostilités avec d'autres tribus. Il eût été intéressant d'approfondir leurs idées sur l'art chirurgical ou sur les pratiques de leur médecine, quelque grossières qu'elles soient; mais leur intelligence ne s'éleva jamais à vouloir comprendre nos questions à ce sujet, quelque peine que nous nous soyons donnée pour leur faire apprécier le sens de nos demandes : ils se bornèrent à nous nommer les plaies *aloz* et la lèpre *limnimole*, sans que nous puissions supposer s'ils cherchent à se garantir de celle-ci par quelques moyens prophilactiques ou à s'en guérir par des remèdes. La lèpre atteint, à la Nouvelle-Irlande, tous les âges, cause une desquamation dégoûtante de l'épiderme, et occasionne chez ceux qu'elle dévore un prurit qui paraît les tourmenter de la manière la plus cruelle.

Les hommes, quels qu'ils soient, ne peuvent bien être appréciés que vus dans leur intérieur. Leurs rapports habituels avec leur famille et l'ensemble de leurs habitudes domestiques les peignent sous leur vrai jour, et permettent de les juger par comparaison. Malheureusement, nous ignorons complétement quels sont les liens de famille qui unissent les Nouveaux-Irlandais à leurs épouses et à leurs enfants; et ce que nous en savons se réduit à des observations faites par M. de Blosseville dans une course hasardeuse au village de Leukiliki, résidence des habitants, qui, pendant notre séjour dans le Port-Praslin, étaient venus camper sur le rivage : mais, quelque incomplets que soient ces détails, ils ont un intérêt d'autant plus piquant, que nul navigateur n'avait même esquissé l'histoire de ces tribus. Voici le résumé du voyage de M. de Blosseville dans les mêmes termes qu'il nous l'a communiqué :

« Une première tentative m'avait conduit de l'autre côté des montagnes qui entourent le Port-Praslin, en suivant un sentier d'un difficile accès, tracé par les sauvages. J'étais descendu sur une plage, de laquelle on pouvait reconnaître la position du village, à la fumée qui s'élevait au-dessus d'un terrain bas et boisé qui séparait deux vastes baies. Un large bras de mer empêchait d'y parvenir sans le secours d'une pirogue, et le chemin par terre était impraticable. Le 19, je quittai la corvette, accompagné de M. Williams Taylor : la conduite des naturels, lors de leur première visite, régla la nôtre, et nous n'emportâmes aucune arme; les cadeaux dont

nous nous chargeâmes étaient soigneusement cachés. Après avoir rapidement franchi la montagne, nous arrivâmes sur la grève, où la vue de deux pirogues et de quelques naturels me donna l'espoir de réussir. Cependant, lorsque les plus âgés connurent notre projet, ils refusèrent de le seconder : une hache que je leur donnai les fit changer de résolution ; ils délibérèrent entre eux, et nous firent promettre que nous ne voudrions ni voir leurs femmes ni passer la nuit dans le village. Enfin quelques petits présents et l'assurance d'en recevoir de plus grands, lorsqu'ils viendraient à bord, dissipèrent tous les scrupules. Une pirogue fut lancée, et nous partîmes avec quatre sauvages.

» La baie que nous traversâmes a quatre milles de large; elle est ouverte à tous les vents de la partie de l'est. L'île *Ciroa* et le rocher *Lountasse* se voient à l'entrée; mais ils ne peuvent fournir aucun abri. D'étroites plages de sable sont interrompues par des collines escarpées qui tombent perpendiculairement à la mer, et qui interdisent toute communication par terre entre les divers points de la baie, dont le fond est divisé en deux parties par le morne *Tacana*, à la gauche duquel on voit plusieurs cases habitées à certaines époques de l'année. En arrivant près de l'isthme, nous découvrîmes que la plage sablonneuse qui le borde était défendue, dans l'est, par un récif de corail. Ce fut vers cet endroit que la pirogue fut dirigée; elle se tint au large pendant qu'un naturel, qui s'était jeté à la mer, comme ambassadeur, demandait si on voulait nous recevoir. Ce messager revint bientôt; il fit un signe favorable, et en un instant nous fûmes sur le rivage. La pirogue était à peine échouée, que plusieurs naturels se réunirent autour de nous. Ceux qui ne nous avaient pas encore vus satisfaisaient leur curiosité en examinant nos habits, tandis que nos anciennes connaissances nous donnaient des marques d'amitié. Mon attention était principalement captivée par un grotesque personnage (le danseur ou la danse se nomme *louklouk*) qui, au moment de notre arrivée, s'était élancé sur la grève, qu'il parcourait en dansant. Son habillement ridicule consistait en une énorme ceinture de feuilles de *vacoua* [1] de neuf pieds de circonférence, qui

[1] Cet usage est entièrement semblable à celui usité dans le royaume de Woolli. « En approchant de Cunda-Barra, nous vîmes accroché à un poteau, hors des » murs de la ville, un vêtement fait d'écorces d'arbres, coupées par filaments et

prenait à la poitrine et tombait au milieu des cuisses; par dessus s'élevait une pyramide quadrangulaire; par derrière elle était couverte de feuilles, et par devant elle était fermée par un réseau noir orné de figures blanches. La tête du sauvage était cachée sous cet affublement; un de ses bras sortait du milieu des feuilles, et était armé d'une sagaie. Un second danseur se joignit au premier; ils s'approchèrent de moi, et je pus les examiner et les dessiner à loisir.

» Cependant on ne nous permettait pas encore d'avancer, et ce ne fut qu'après dix minutes d'attente, que nous ne rencontrâmes plus d'opposition; mais on nous fit encore arrêter à quelque distance, dans un lieu dégarni d'arbres, qui avait l'air d'une place; on y remarquait un hangar de pêche, une petite plantation de taro, bien entretenue et entourée d'une haie, enfin plusieurs habillements pareils à ceux de nos danseurs, placés sur des piquets. Une trentaine de naturels réunis en cet endroit nous firent asseoir auprès d'eux. On nous apporta des racines de taro et de l'eau dans un bambou : cette eau, que j'avais demandée, était légèrement saumâtre; je cherchai inutilement à savoir si on pouvait en avoir de meilleure. Deux hommes d'un âge mûr ne tardèrent pas à nous joindre : à l'autorité dont ils jouissaient, à la protection qu'ils parurent nous accorder en se tenant toujours près de nous, je jugeai qu'ils étaient chefs du village; mais rien, d'ailleurs, ne servait à les faire distinguer, et je ne pus pas savoir quel titre ils portaient. Williams ayant réussi à faire comprendre que j'étais officier, ils témoignèrent une grande joie, et tous les sauvages firent des cris d'acclamation. Au bout d'un quart d'heure, il nous fut encore permis d'avancer; nous arrivâmes par un chemin détourné sur une plage de sable, qui appartenait à une vaste baie. De là nous aperçûmes le village de Leukiliki, s'élevant sur une colline qui forme le côté oriental de la rade; les habitations étaient à moitié cachées par les arbres qui les entouraient.

» Les chefs nous conduisirent d'abord à la maison des *idoles*, bâtie à environ cent pieds au-dessus de la mer; c'est un bâtiment de trente-six pieds de longueur, de dix-huit de hauteur, et de onze

» arrangées de manière à couvrir un homme, espèce de loup-garou appelé *numbo-* » *jumbo.* » (*Journal des Voyages*, cah. 82, p. 216.; *Analyse du voyage dans l'Afrique occidentale*, du major Gray et du médecin Dochard, 1825, 1 vol. in-8°.)

de largeur. Cette espèce de pagode, ouverte à une de ses extrémités, est divisée en deux parties par un plancher établi à l'endroit où la couverture vient aboutir à une muraille de trois pieds de haut, construite avec des planches peintes qui ferment le bas de l'édifice. Sur ce plancher sont posées les idoles : la principale, placée à l'entrée, est une statue d'homme, de trois pieds de hauteur, grossièrement sculptée, peinte en blanc, en noir et en rouge, et ayant un phallus énorme ; à sa droite on voit un grand poisson, et à sa gauche une figure informe qu'on peut prendre pour celle d'un chien. De chaque côté sont placés cinq autres dieux qui représentent des têtes humaines d'un pied de hauteur, dont on a peine à distinguer les traits. Au fond on voit une quatorzième figure d'une plus grande dimension ; elle est peinte en rouge ; ses yeux sont formés par des morceaux de nacre ; à côté est attaché un ornement en bois artistement découpé ; les naturels le nomment *prapraghan*, et lui témoignent beaucoup de respect. Ce n'est cependant qu'une décoration qu'ils placent sur l'avant de leurs pirogues ; cette pièce précieuse est voilée. On descend dans la partie inférieure par deux grandes ouvertures ; j'y suivis un des chefs, mais rien de remarquable ne s'offrit à ma vue ; deux *tam-tam* sont suspendus dans l'intérieur de la maison ainsi que quelques fruits. Ces dieux de bois reçoivent des offrandes, et un couteau me fut demandé au nom de la grande idole. Je n'avais garde de refuser, et j'ajoutai à mon présent une médaille que je fis attacher au cou du grand dieu. J'espère qu'ainsi consacrée, on pourra l'y voir dans beaucoup d'années. Ce fut en vain que je cherchai à obtenir des renseignements sur la religion de ces insulaires ; il reste à savoir quel est leur degré de superstition, et s'ils font des sacrifices humains. Je ne vis aucun os qui pût le faire présumer ; toutes les idoles portent indistinctement le nom de *bakoni*.

» Entourés d'hommes et d'enfants qui fuyaient à notre approche, nous n'avions pas encore vu de femmes, pas même de petites filles. Je commençai à deviner pourquoi on nous avait fait attendre, lorsque nous débarquâmes sur l'isthme, et, pour m'en assurer, je me dirigeai vers les cases ; on ne nous arrêta pas, les chefs nous suivirent partout ; mais inutilement essayâmes-nous de regarder à travers les planches qui servent de portes ; elles étaient trop bien jointes, et pas le moindre jour ne pénétrait dans l'intérieur. Il ne me fut

permis d'entrer que dans une seule maison; je n'y vis qu'un feu allumé, et des planches larges et épaisses qui servaient de lit. Notre visite avait valu aux femmes une réclusion momentanée; j'ose dire que la jalousie des hommes leur paraissait bien cruelle, et que leur curiosité surpassait de beaucoup la nôtre. Les vieillards étaient peut-être chargés de réprimer cette curiosité, car nous n'en vîmes qu'une seule dans la foule. Les précautions soupçonneuses des habitants de la Nouvelle-Irlande, dont nous nous gardâmes prudemment de heurter les préjugés, paraîtront moins ridicules et seront plus naturellement expliquées si on les attribue plutôt à des préceptes de religion qu'à des principes de morale et de jalousie. Parmi les jeunes femmes, je ne serais pas étonné que quelques-unes eussent de jolis traits; car j'ai vu beaucoup de jeunes enfants qui avaient des figures vraiment européennes, et dont la peau avait une teinte assez claire.

» Le village étant bâti sur une colline, partout où on a voulu construire une case, on a élevé le terrain pour qu'il formât une plate-forme unie qu'on a soutenue par un mur de pierre : c'est ainsi que chaque habitation est placée sur un plateau isolé, entouré d'arbres et de plantes utiles par leurs fruits, ou agréables par leurs fleurs brillantes. La propreté remarquable qui règne à l'extérieur ferait honte aux O-taïtiens, si négligents sur cet article. Le toit, de feuilles de vaquois, arrondi aux extrémités et tombant jusqu'à terre, compose la hutte entière, qui a ordinairement vingt-trois pieds de longueur, onze de hauteur, et neuf de largeur. L'ouverture, qui sert de porte, a trois pieds de haut; elle est pratiquée à un des bouts ou à l'extrémité d'un des longs côtés. Les hangars à pirogues ne diffèrent des maisons qu'en ce qu'ils sont ouverts aux deux bouts, ayant une portion de toit avancée. Le village de Leukiliki se compose d'environ vingt-cinq huttes : si le nombre des hommes n'est pas inférieur à celui des femmes, la population doit être de deux cents âmes, et, dans cette estimation, le nombre des enfants doit entrer pour moitié. Cette petite peuplade se nourrit principalement de poissons et de racines de taro. Je n'ai vu auprès des habitations que peu de bananiers, et encore moins de cocotiers; cependant on nous apporta plusieurs noix fraîches pour nous désaltérer. La baie, dans laquelle se trouve le village, offre un excellent abri pour les bâtiments; étant près de la côte, on est environné de

terre de toutes parts ; la pointe la plus nord et celle du village sont nord-ouest et sud-ouest. La partie ouest est bornée par des terres basses et boisées, et je suis porté à croire qu'elles sont séparées des hautes montagnes de l'intérieur par un lac ou par des marais. Au-dessus de la partie nord j'ai vu s'élever de la fumée : les naturels m'ont fait entendre qu'il s'y trouvait un village, et ils prononçaient en même temps le mot *fane*. Cette relâche est privée d'un grand avantage, si elle ne fournit pas de bonne eau ; mais on s'y procure facilement des rafraîchissements.

» Nous nous étions engagés à partir lorsque le soleil commencerait à baisser ; fidèles à notre parole, nous suivîmes les chefs qui nous entraînaient insensiblement hors du village, et nous allâmes nous embarquer dans la même pirogue qui nous avait conduits. Les danseurs ne manquèrent pas, à notre départ, de remplir leur ridicule office, et les naturels se retirèrent pour délivrer leurs femmes, tandis qu'un des chefs nous accompagnait dans l'espérance de recevoir le prix de son bienveillant accueil. Nous gravîmes la montagne avec les naturels qui nous avaient suivis ; mais, au moment d'arriver, ils nous quittèrent, et retournèrent chez eux avec une troupe de leurs compagnons qui avaient passé la journée au Port-Praslin. Nous avions employé six heures dans cette excursion, quoique nous n'en eussions pu passer qu'une au milieu des habitations des Nouveaux-Irlandais. La manière généreuse dont nous ont traités ces naturels, lorsque, abandonnés à leur merci, ils pouvaient impunément nous dépouiller, leur manière de vivre, leur propreté recherchée dans leurs demeures, serviront à prouver, je l'espère, que ces insulaires sont beaucoup moins éloignés des premiers degrés de la civilisation qu'on ne l'avait cru jusqu'à présent ; mais, ce qui retardera leurs progrès, c'est qu'ils fuiront toujours toute société intime avec les Européens. »

Ce récit est tout ce que nous savons des coutumes fondamentales des Nouveaux-Irlandais : le lecteur suppléera aux conjectures que nous pourrions en tirer par les siennes ; car notre rôle doit se borner à la simple mention des faits et à leur citation, en historiens jaloux de ne point les grossir par des commentaires. Seulement nous joindrons à ce tableau un aperçu des habitudes domestiques que le séjour de ces Papouas sur les rivages du Port-Praslin nous a permis de recueillir dans nos relations habituelles au milieu d'eux.

Le premier art que l'on doive examiner chez tous les peuples, quelle que soit leur civilisation, c'est celui de la cuisine. Manger gloutonnement est sans doute le premier besoin de la vie; mais soumettre ses aliments à des préparations diverses annonce un raffinement qui ne peut naître que sous l'influence de l'aisance et d'une position au milieu d'un sol productif : sous ce rapport les Nouveaux-Irlandais nous parurent n'avoir pas fait de grands progrès, et le feu est chez eux l'agent universel dont ils réclament le secours, soit pour torréfier sur des charbons leurs aliments, soit pour réchauffer les sables des rivages sur lesquels ils dorment pendant la nuit, ou enfin pour chasser les insectes et se garantir de leurs morsures. Ils se servent, pour allumer leurs brasiers, de deux morceaux de bois qu'ils frottent vivement, et dont il s'échappe des étincelles qu'ils recueillent sur de la paille desséchée. Par ce procédé simple ils peuvent, quelque part qu'ils se trouvent, préparer leurs repas, allumer instantanément ces grands feux qui sèchent leurs membres des averses pluviales auxquelles ils sont exposés. Ces naturels redoutent la profonde humidité qui règne dans les forêts; et, lorsqu'ils viennent camper sur un point quelconque du rivage, ils en choisissent constamment la partie nue et sablonneuse, se placent en rond, de manière à entourer le feu qu'ils ont soigneusement entretenu au milieu du cercle, et font en sorte de placer à côté de chaque individu des masses de charbons ardents destinées à les réchauffer pendant le sommeil et à les protéger contre la fraîcheur des nuits. Ces nègres, ainsi couchés pêle-mêle sur le sable échauffé, paraissaient éprouver la plus vive jouissance à s'étendre dans tous les sens, pour ne rien perdre de la chaleur que leur envoient les divers foyers qu'ils ont préparés. Il nous arriva fréquemment de les visiter au milieu de la nuit, sans que jamais nous ayons surpris la tribu entière plongée dans le sommeil. Il paraît que, pour éviter les surprises, ils ont la précaution de placer autour de leurs campements des vedettes qui, à la moindre apparence de danger, donnent l'alarme, et qui ont aussi pour fonction d'entretenir les feux allumés.

Les Nouveaux-Irlandais mangent à chaque instant du jour; et quel que soit l'animal qui leur tombe sous la main, il est aussitôt jeté sur des charbons ardents, rôti et dévoré; jamais ils ne se donnent la peine de dépouiller un quadrupède ou de plumer un oiseau,

et ils en savourent jusqu'aux intestins. Les insectes les plus dégoûtants et les reptiles les plus hideux ne leur causent aucun dégoût, et nous les avons vus souvent manger de gros lézards qui étaient à peine grillés. Lorsque les habitants quittent leurs villages, ils n'emportent point de provisions avec eux; ils se reposent, pour trouver des vivres dans leurs voyages, sur les récifs qui se découvrent à marée basse. Là, en effet, ils pêchent aisément tout le poisson qu'ils peuvent désirer, et à cette ressource principale s'adjoignent une infinité de gros coquillages, surtout des poulpes et des bénitiers, enfin des tortues marines, des crabes nommés *koukiavass*, et de très-grosses langoustes. Mais pendant que des naturels explorent ainsi les vastes bancs de récifs qui bordent toutes ces côtes, quelques autres s'avancent dans l'intérieur des forêts, et y recueillent les productions végétales nombreuses qu'une nature riche et libérale y jeta à profusion. Au premier rang des fruits que leur maturité faisait rechercher à l'époque de notre séjour, nous mentionnerons la châtaigne d'inocarpe, dont le goût et la saveur ont la plus grande analogie avec les marrons d'Europe; ce fruit, nommé *laka*, est tellement abondant, qu'il jonche parfois le sol; les Papouas le mangent rôti ainsi que la pomme du faux palmier nommé *cycas*. L'abondance des vivres et la quantité que ces insulaires en consomment nous ont souvent étonnés. Nous n'avons jamais, en effet, assisté à un de leurs repas sans que nous n'ayons vu disparaître des masses énormes de viande, de mollusques, ou de poissons; leur grand régal est de manger ces derniers crus. Parfois, pour cuire leurs aliments, ils creusent un trou très-profond dans le sable; ils le tapissent avec des feuilles fraîchement cueillies, et y déposent les chairs au milieu de pierres échauffées. Les animaux dont ils se régalent ne sont pas nombreux; ils n'élèvent que très-peu de cochons, et, parmi les quadrupèdes sauvages, les couscous sont les seuls qui nous parurent servir à leurs festins. La cuisson ne dépouille point ces derniers d'une odeur flagrante et expansible qui, pendant leur vie, donne la conscience de leur voisinage bien longtemps avant qu'on puisse les entrevoir : cette chair est cependant bien capable d'exciter la convoitise par sa blancheur et par ses qualités apparentes; mais c'est en vain que nous essayâmes, à différentes fois, d'en goûter : l'odeur qu'elle ne perd jamais soulève l'estomac le plus

robuste et le plus affamé. Quelques naturels nous firent entendre qu'ils ne dédaignaient point de manger les chiens; ce goût n'a rien d'extraordinaire chez ces peuples, car il est assez universellement répandu sur toutes les terres de l'Océanie. Le chou caraïbe, plante de la famille des aroïdes, si précieuse par ses qualités nutritives, croît dans tous les marécages, et est vivement apprécié dans la Nouvelle-Irlande, aussi bien que dans les îles de la Société. Mais, ce qui nous frappa sur cette grande île, située à une faible distance de l'équateur, est la rareté des cocotiers qui croissent sur les rivages; au petit nombre de noix de cocos que ces tribus nous apportèrent comme objets d'échange, et à la valeur qu'elles en exigeaient en retour, nous dûmes penser que cet excellent fruit était restreint dans son usage, et qu'il était considéré comme une substance nutritive d'autant plus précieuse qu'elle était moins abondante. Pas un seul cocotier n'existe aux alentours du Port-Praslin, et toutes les noix que les habitants nous apportèrent étaient sèches : ils nomment le coco, pris en entier, *lamass*, la coque ligneuse *larime*, et le lait émulsif *kaourou*. Mais si les cocos sont rares, ils possèdent en retour des *ounes* (bananes), des *nios* (ignames), des *tos* (cannes à sucre) et des *béréos* ou fruits à pain sauvages : l'eau pure semble être leur unique boisson.

Le repos, c'est-à-dire ce *far niente* qui consiste à reposer sur le sol ses membres engourdis, paraît être pour les Nouveaux-Irlandais la réalité du bonheur. Nous les visitâmes à toutes les heures du jour et de la nuit, nous passâmes des journées couchés au milieu d'eux, dans le but d'étudier leurs habitudes les plus apparentes, et presque toujours nous les vîmes savourer avec une sorte de volupté ce repos si voisin de celui d'une brute. Cent fois nous trouvâmes les vieillards nonchalamment étendus près d'un foyer à demi éteint, restant des heures entières les jambes l'une sur l'autre et les mains croisées sur la poitrine, dans l'immobilité la plus parfaite, mais suivant de la prunelle avec une vive curiosité tous nos mouvements et toutes nos actions.

Ces peuples aiment passionnément le bétel : ce sialogue énergique noircit profondément l'émail des dents qu'il corrode, et donne une couleur rouge sanguinolente aux membranes qui tapissent l'intérieur de la bouche. Cet usage, complétement inconnu à tous les autres Océaniens, n'a pu leur être transmis que par les Malais, à

l'époque où leur navigation s'étendait dans toutes les mers qui baignent cette partie des îles polynésiennes et océaniennes. Les raisons données par Péron sur l'utilité de cette drogue sont bien loin d'être exactes, et nul doute qu'il ne faille simplement attribuer l'introduction de son usage parmi tant de peuples à la fantaisie et à la mode. Les Nouveaux-Irlandais d'un certain âge sont les seuls qui mâchent le bétel; car les jeunes gens nous parurent ne pas jouir de la prérogative d'en user, puisque aucun n'en avait encore mis dans sa bouche. Sous le nom de *bétel* on désigne un mélange de substances d'une grande âcreté dont les principes se corrigent pour donner naissance à un produit mixte d'une saveur légèrement enivrante, que nous avouerons avoir trouvée fort agréable. La base de ces matières est la chaux appelée *emban*, obtenue par la calcination des madrépores, et que les naturels renferment dans un fruit à épiderme rouge nommé *kamban*, dont la surface est souvent enjolivée par de nombreux dessins. Ce fruit, de la grosseur d'une coloquinte, est produit par une plante grimpante nommée *melodinus scandens* par M. de la Billardière. Dans un autre petit vase, ils conservent des fruits d'arec et des feuilles de poivrier, qu'ils saupoudrent de chaux avant de s'en servir. La noix d'arec est ce qu'ils nomment *boual*, et le fruit vert ou la feuille du poivrier est ce qu'ils connaissent sous le nom de *poque*.

L'industrie des tribus qui nous occupent n'est point variée. Des hommes qui vont nus, et qui paraissent ne pas sentir la nécessité du moindre voile pour se vêtir, n'ont pas dû s'occuper des moyens de tisser des étoffes, et tous leurs besoins étant de pure animalité, il en est aussi résulté cette absence d'arts consacrés aux commodités de la vie et aux jouissances intellectuelles : car, sous ce rapport, toutes les races nègres se trouvent être plus ou moins en arrière du reste de l'espèce humaine. Mais, en revanche, leur instinct les a portés à se créer de nombreux moyens d'attaque et de défense, et leur goût s'est dirigé vers les colifichets les plus bizarres, pour se rendre plus redoutables un jour de combat ou pour s'embellir. Dans nos relations journalières avec les Nouveaux-Irlandais, ils sollicitèrent quelques étoffes vivement colorées, des verroteries : ce n'était jamais pour s'en servir à l'ordinaire, mais probablement dans le but d'en orner leurs idoles. Les seuls tissus qu'ils savent fabriquer consistent en feuilles de *pandanus*, cousues de manière à for-

mer des sortes de capuchons destinés à protéger la tête et le dos des grandes averses. Ces moyens protecteurs sont la première ébauche des mêmes étoffes que nous retrouvons chez les habitants de la Nouvelle-Guinée. Les seuls perfectionnements dignes d'être cités, comme produits par une imagination créatrice, se trouvent être les idoles grossièrement sculptées déposées dans leurs temples, et les ornements divers faits, pour la plus grande partie, avec des plumes de couleurs vives, et destinés à parer leur chevelure ou leur ceinture un jour de combat. Leurs embarcations, quoique bien inférieures à celles des Mongols-Pélagiens, annoncent toutefois des idées assez avancées sur l'architecture nautique, bien qu'ils paraissent complétement ignorer l'art de les manœuvrer avec des voiles.

Pendant notre séjour dans la belle baie nommée *Port-Praslin*, nous vîmes jusqu'à cinquante guerriers à la fois, paraissant obéir à des vieillards, portant, comme marque distinctive, leurs cheveux longs, ainsi que la barbe. Ils nous cachèrent soigneusement leurs femmes, ce qui semble attester qu'à leurs idées païennes se mêlent quelques traditions musulmanes qu'ils auront puisées dans leurs relations avec les Malais. Ils nous firent entendre d'ailleurs qu'ils jouissaient de la prérogative d'avoir plusieurs épouses; mais leur conversation nous prouva aussi qu'ils poussaient aussi loin que possible les inquiétudes d'une humeur jalouse.

La guerre, ou plutôt cet instinct vague de destruction, apanage de la barbarie profonde comme de la civilisation rafinée, semble être chez les Nouveaux-Irlandais un état habituel entre eux et les insulaires voisins. Aussi, à en juger par la nature de leurs armes et le nombre qu'ils en possèdent, il est facile de se convaincre qu'ils donnent tous leurs soins à les rendre dangereuses et multipliées. Mais aux armes offensives et défensives ils joignent des plaques de nacre destinées à signaler la valeur des guerriers, des colliers, des plumes, etc., signes évidents d'une sorte de chevalerie : tant les hommes, quels qu'ils soient, ont de tendance à s'enorgueillir des bagatelles qui flattent leur vanité! Au premier rang nous signalerons avec quelques détails leurs instruments de destruction. Le plus meurtrier d'entre eux est le casse-tête ou *silla* : c'est une longue massue en bois très-dur, rouge, ornée de dents enfilées à sa poignée, et précieusement ciselée à son extrémité vulnérante.

Après cet assommoir vient la sagaie, sorte de longue pique effilée et pointue, égalcment faite avec un bois rouge très-dur, que les naturels lancent avec une grande vigueur, après l'avoir brandie l'espace de quelques secondes. Pour paraître plus formidables en jetant cette javeline, ils se mettent dans la bouche des touffes de fibres entortillées qui imitent grossièrement des moustaches épaisses et volumineuses. Ils paraissent ignorer l'usage de l'arc et des flèches, car jamais nous n'en vîmes dans leurs mains. Il n'en est pas de même des frondes en fibres de palmier, avec lesquelles ils lancent les pierres dont leurs embarcations sont toujours munies, et qui semblent être un de leurs puissants moyens d'agression. Comme arme défensive, ils emploient le bouclier, auquel ils donnent une forme oblongue, convexe, rétrécie au centre, et dont la surface est enjolivée de coquillages enchâssés dans le bois.

Les ornements en usage chez les nègres du Port-Praslin sont nombreux et variés, bien qu'ils ne s'en décorent qu'en certaines circonstances. Ainsi, des panaches de toutes couleurs, des aigrettes de soies de sanglier, des plaques de nacre, des hausse-col, des colliers de dents, des chapelets de coquilles, sont leurs bijoux les plus ordinaires. Souvent ils enfoncent dans les ailes du nez, percées à cet effet, jusqu'à des pinces de langouste. Ils passent autour du bras des bracelets en paille tressée et de couleur ou en matière calcaire d'une extrême blancheur. On sait qu'ils forment ces derniers ornements avec la base des grosses coquilles du genre cône, et qu'ils les travaillent en les usant par le frottement avec le plus grand soin. Ils se percent aussi les lobes des oreilles pour y passer des morceaux de bois, des écailles de tortue roulées ou des dents de poisson.

Le chant est sans contredit le premier son que vibra le gosier d'un être animé, et même de l'homme, avant qu'il eût pu l'accentuer de manière à en créer la voix parlée. Or, de la musique vocale à la musique instrumentale il n'y a qu'un pas : aussi voyons-nous toutes les races nègres, adonnées avec passion à la danse et à la musique, être on ne peut plus sensibles, lorsqu'elles sont dans l'esclavage, aux airs qui leur rappellent leur patrie. Les peuples civilisés, sequestrés dans les contrées montagneuses, conservent intact ce goût pour les traditions de leurs pères et pour les chants qui, dès l'enfance, en résonnant à leurs oreilles, se sont à jamais

identifiés avec toutes les lois de leur organisation de position. Les Papouas du Port-Praslin sont beaucoup plus avancés, sous ce rapport, que les peuples mongols-pélagiens et océaniens. Au premier rang des instruments nous citerons le *tam-tam*, qu'ils placent dans leurs temples dans le but sans doute de réunir par ses sons bruyants les tribus aux cérémonies de leur fétichisme grossier, ou bien de leur servir d'appel lors des alertes brusques dans lesquelles leur vie agitée s'écoule. Ces tam-tam ont deux pieds environ de longueur totale, ils se composent d'un tube creux étranglé au milieu, disposé de manière à simuler deux cônes réunis par leurs sommets. Ce cylindre perforé est tiré d'un morceau de bois léger, peint en noir lustré, et garni de divers ornements en écaille incrustés dans son épaisseur. Une seule extrémité est recouverte par une peau de lézard solidement tendue et fixée sur le pourtour. Mais une des particularités les plus intéressantes peut-être est d'avoir trouvé chez les naturels l'usage de la syrinx ou flûte de Pan : cet instrument ne diffère absolument du nôtre qu'en ce qu'il présente parfois six ou huit tuyaux au lieu de sept; il est fabriqué avec des morceaux de roseau soigneusement accolés et passés au feu sur les bords. M. le baron Feisthamel a bien voulu nous donner une note sur la portée de cette flûte de Pan que nous lui avions remise [1].

[1] Les anciens avaient deux sortes de flûtes : la flûte simple et la syrinx ou flûte de Pan.

Platon en parle dans son *Voyage en Égypte;* Homère en fait mention dans l'*Iliade*.

Ces instruments furent bannis, dans le principe, des temples d'Apollon par les prêtres, à cause de la lutte de ce dieu avec Marsyas; ils furent ensuite portés au plus haut degré de faveur. Leur étude entrait dans l'éducation des hommes illustres du temps. Périclès fit venir de Thèbes le célèbre Antégénides pour enseigner la flûte à son neveu Alcibiade.

Les Thébains surpassèrent sur cet instrument les autres peuples de la Grèce. Dion Chrysostôme dit avoir vu une statue de Mercure sur la vieille place de Thèbes sur laquelle on lisait cette inscription : *La Grèce a déclaré que Thèbes a remporté le prix sur la flûte.*

Comme tout concourt à prouver que les instruments accompagnaient les voix à l'unisson, et que conséquemment l'*harmonie* proprement dite n'était point connue des Grecs, les cordes des lyres et des harpes étaient tendues de manière à produire autant de sons différents qu'il en entrait dans leur système de chant; et, conséquemment, les flûtes n'avaient également qu'une étendue de sons très-bornée. Au fur et à mesure que le système des sons s'étendit, les instruments suivirent cet accroissement; et la flûte, qui n'avait d'abord que quatre ou cinq notes, en eut

Enfin il n'y a pas jusqu'à la guimbarde que nous observâmes parmi les naturels de ces contrées; elle est faite avec un morceau de bambou, terminé en trois pointes effilées et fendues de manière à n'être séparées que par un léger intervalle placé dans la bouche, comme notre guimbarde; la lame du milieu vibre sous le doigt qui la presse.

Si des ressources industrieuses pour consoler des peines de cette vie, et roidir les organes contre les sensations tristes qui, à chaque instant, viennent l'assiéger dans quelque position sociale où l'homme puisse se trouver, nous passons à l'industrie de pourvoir à la subsistance du jour, nous verrons que le Nouvel-Irlandais, à part l'abondance des productions qui couvrent le sol de sa patrie, a reçu en partage un merveilleux talent pour la pêche. Nulle race ne possède avec plus de perfection le sens de la vue, que les Papouas, et ceux du Port-Praslin nous étonnèrent souvent par l'adresse inouïe avec laquelle ils lancent sur le poisson qui nage à une certaine profondeur de la mer un harpon en roseau grêle, mais ferme, que terminent cinq ou six pointes acérées en bois dur, et qui, décrivant une ligne parabolique, retombe, frappe la proie, qui essaie en vain de se débattre sous la tige qui la maintient sur l'eau. A ce moyen, qui demande une vive prestesse et une justesse de coup d'œil que tous les naturels ne possèdent pas également,

bientôt jusqu'à seize. Mais il est à remarquer que l'assemblage des notes, ainsi que le *mode* de *musique*, étaient toujours *mineurs*, et tous les auteurs anciens sont d'accord sur ce point. Il est même bien curieux d'observer qu'aujourd'hui encore pas un seul des cris des différents marchands qui parcourent les rues de la capitale ou d'autres villes, n'est un mode majeur, mais bien un mineur. La raison qu'on peut en donner, c'est que l'homme *naturel* éprouve beaucoup plus de facilité à attaquer la tierce mineure que celle majeure.

La syrinx de la Nouvelle-Irlande présente un assemblage de notes ayant ce caractère mineur; le voici :



On voit aisément qu'ayant les notes de l'accord parfait en sol, on pourrait, à la rigueur, exécuter des airs en mode majeur, ayant surtout la tonique pour notre basse; mais jamais je n'ai ouï dire que ce mode leur fût connu; ce qui prouve qu'il tient à une nature perfectionnée. On peut donc conclure que cet instrument, composé de huit notes, dont cinq appartiennent à la gamme et trois sont répétées à l'octave en dessous, est des temps les plus reculés.

ils ajoutent diverses sortes de filets faits avec des écorces d'arbre cordonnées.

La construction des pirogues est très-soignée chez ces hommes, et la régularité et la netteté qui ont présidé à la coupe du bois portent à penser que, depuis longtemps, ils ont tiré un grand parti des instruments de fer qu'ils se sont procurés par le passage de quelques navires ou par des communications avec les Malais. Il est de fait que ce métal était ce qu'ils préféraient à toute autre matière dans leurs échanges. Les petites pirogues se ressemblent par leurs formes et par leurs dimensions : elle sont étroites, mais sveltes et légères, et peuvent recevoir de sept à huit hommes ; elles ne sont point creusées dans un seul tronc d'arbre, mais leurs bordages sont ajustés et calfatés à la manière des canots dits à clains, suivant la méthode européenne, et les coutures ou joints sont très-soigneusement remplis par un mastic retiré d'une gomme résine qui fait l'office de brai ; elles sont aussi constamment redressées sur l'avant et sur l'arrière, de manière que ces parties, peintes avec de la chaux et de l'ocre, et sculptées à leur sommet en forme de crête de coq, peuvent avoir deux pieds et demi de hauteur. Le balancier est fixé sur le flanc de l'embarcation par sept ou huit traverses. Nous ne leur vîmes ni mâture ni gréement. Une grande pirogue, contenant environ quarante combattants, vint un jour dans le havre où nous étions mouillés. Tout nous autorise à penser que cette vaste embarcation ne sert chez eux que pour la navigation lointaine et la guerre, et appartient à la tribu entière. Elle n'avait point de balancier, et ses dimensions n'étaient pas moindres de trente-cinq pieds en longueur sur quatre pieds dans sa plus grande largeur. Ses bordages étaient juxta-posés avec une grande régularité ; et la partie relevée de l'arrière, au lieu d'être taillée en crête de coq, simulait une large girouette sculptée à jour, et dont on retrouva une copie dans le temple des idoles. Est-ce un emblême protecteur ? Cette grande pirogue était nagée par vingt hommes, tandis que vingt autres se tenaient fort à l'aise sur les bancs. Elle n'avait point de mât, point de voiles, et la pagaie était l'unique force motrice qui la faisait glisser sur le sein de la mer. La forme de ces rames est celle d'un fer de lance, et sur le plat nous remarquâmes parfois des esquisses de requins ou autres animaux, sculptées avec assez de soin. Cette disposition des pagaies n'est point propre à

opérer une grande pression sur la colonne d'eau et imprimer par conséquent un vif mouvement à la marche de l'embarcation, mais, en revanche, elle sert aux nageurs d'arme offensive; et, dans un cas de surprise ou d'attaque corps à corps de deux pirogues ennemies, la pagaie, par son extrémité acérée et vulnérante, est un instrument dangereux.

Les relations que nous avons eues avec les Nouveaux-Irlandais du Port-Praslin, pendant notre court séjour dans cette partie de l'île, ont toujours été franchement amicales. Cependant il nous a fallu endurer de nombreux larcins; car ces nègres, bien qu'ils ne pratiquent pas le vol à force ouverte, ne négligent aucun moyen de s'approprier ce qui tombe sous leur main agile. Il était aisé de voir que nos armes à feu leur imposaient une circonspection qui ne leur était pas habituelle; car ils redoutaient singulièrement la puissance d'armes dont ils n'entendaient jamais l'explosion, même au milieu des bois, sans tressaillir. C'était avec une vive reconnaissance qu'ils recevaient les outils de fer, les morceaux de cercle de barrique, avec lesquels ils fabriquaient des ciseaux. Ce métal était plus précieux à leurs yeux que l'or, sous quelque forme qu'il fût : car ce dernier ne doit parmi nous sa haute valeur que comme étant le signe représentatif des échanges; et le fer, ce levier de la civilisation des nations européennes, le deviendra aussi de celle des peuples encore plongés dans la barbarie des coutumes primitives. Toutefois il est juste de dire que nous n'eûmes jamais le moindre sujet de regretter notre confiance envers les Nouveaux-Irlandais. Ils se conduisirent avec bonhomie dans les forêts, où bien des fois nous nous confiâmes sans armes à leur merci, lorsque, servant de guides dans nos courses d'histoire naturelle, ils pouvaient si aisément nous dépouiller. Nous participions sans cérémonie à leurs foyers. Souvent nous choisissions des fruits de mapé ou des mollusques pour calmer notre faim, sans qu'ils en témoignassent le plus léger déplaisir : peut-être le soin que nous avions de les récompenser scrupuleusement nous servit-il de recommandation puissante en cette circonstance. Cependant nous n'en inférerons pas qu'il soit prudent de s'abandonner sans réserve à leur bonne foi ; car, dans plus d'une occasion, nous crûmes nous apercevoir que la force d'un navire de guerre était ce qui leur imposait davantage, et le moyen le plus puissant pour réduire au silence la violence de leurs passions.

La langue des naturels de la Nouvelle-Irlande est sonore, quoique bien différente de celle des îles de la Société, dont les mots ne sont composés que de voyelles, tandis qu'elle renferme beaucoup de consonnes, et surtout de lettres dures, telles que le *k*, qui se reproduit très-souvent. Dans le vocabulaire que nous avons recueilli, on trouvera un assez grand nombre de mots suffisants pour en donner une idée, écrits d'après la prononciation française. On remarquera que la lettre *e*, ou même l'*i*, sont, dans bien des cas, de simples pronoms, tels que *le*, *la*, et une sorte de rapport ou de corrélation de mots dans ceux qui servent à désigner des parties du corps dont d'autres sont dépendantes : tels, par exemple, *limane* pour bras, *siselimane* pour avant-bras, *balanimane* pour la main, *oulimane* pour les doigts, *pitralimane* pour les ongles, etc.

Le système de numération n'est pas étendu, et ne dépasse point le nombre 10. Ils recommencent à la seconde dizaine en employant un mot qui change la valeur des noms désignant les unités. Ces naturels comptent habituellement sur leurs doigts ; leurs noms de nombre sont évidemment d'origine malaise, et se prononcent ainsi qu'il suit :

1, *Ti*, ou quelquefois *ticma*.
2, *Irou*.
3, *Toul*.
4, *At*.
5, *Lime*.
6, *Ouone*.
7, *Hiss*.
8, *Oualle*.
9, *Siou*.
10, *Saouli*.
11, *Tic saouli*.
12, *Irou saouli*, etc.

Les mots que nous avons recueillis dans nos relations avec les Papouas du Port-Praslin sont les suivants :

Arec (noix d'), *boual*.
Ajoupa, *pal*.
Avant-bras, *siselimane*.
Asteric pentagone, *cicinbonc*.
Asseyez-vous, *kess*.
Avoir (ne pas), *belma*.
Baliste, *monbo*.
Bracelet, *tacame*.
Banane, *oune*.
Barbe, *ipiorounc*.
Bras, *limane*.
Beaucoup, *pial*.
Boîte à bétel, *kan-ban*.
Bonnet carré (*baringtonia*), arbre, *innmale*.
Bouche, *bloch*.
Barbe, *cocorouté*.
Coco, *lamass*.
— la noix ou la coque, *larime*.
— le lait, *kaourou*.
Coco, la chair, *lamass*.
Canne à sucre, *to*.
Cochon, *bouré*.
Corbeau, *coco*.

Cheveux, *ioune.*
Cou, *kabourane.*
Cuisse, *boulanatikène.*
Cheville du pied, *tabala.*
Corail (madrépore), *épate.*
Crabe, *kouki-a-vass.*
Collier en dents de poissons, *koulkoul.*
Chien, *poull.*
Casque, (coquille), *zazanmak.*
Collier en fragments de coquilles, *sara.*
Chaux (pour le bétel et les cheveux), *emban.*
Cône (coquille), *pelombouré.*
Chapeau en feuilles de vaquois, *kandi.*
Coït, *fouine.*
Casse-tête, *silla.*
Coucou, *koudouma.*
Dents, *niseek.*
Doigts de la main, *oulimane.*
Doigts du pied, *oukikenne.*
Dos, *taroune.*
Dartre lépreuse qui recouvre le corps, *limnimole.*
Dormir, *bourbourou.*
Drongo (oiseau), *silo.*
Épaules, *tableman.*
Éponge digitée, *balbalboune.*
Éternument, *mapsuai.*
Eau, *maloume.*
Fer, *einerr.*
Fruit à pain, *béréo.*
Fruit du sagoutier (cycas circinalis), *paeao.*
Fesse, *kabeline.*
Fronde, *loo.*
Fongie (madrépore), *kanbatinga.*
Feuilles du vaquois, *bum.*
Filet de pêche, *embitou.*
Fruit de l'inocarpus (mapé des Taïtiens), *laka.*
Fleur, *kérim.*
Feuilles, *auguili.*
Feu, *épia.*
Flûte de Pan, *kakourou.*
Guettarda speciosa (tao des Taïtiens), *keneo.*
Harpon pour la pêche, *cousoui.*
Havre aux Anglais, *siourou.*
Hibiscus à cordes (h. tiliaceus), *mangass.*
Hélix terrestre, *iaïe.*
Hache en fer, *iramm.*
Igname, *nio.*
Ile aux Marteaux, *Lambonne.*
Ile-Verte, *Latao.*
Jambe, *sisikenne.*
Joues, *kabouroune.*
Lune, *kalan.*
Lèvres, *bouline.*
Lézard vert, *douarrha.*
Lance ou sagaie, *faï.*
Miroir, *noukima.*
Manger, *metané.*
Menton, *kabissène.*
Mamelle, *oroïne.*
Main, *balanimane.*
Mort, *maté.*
Mouchoir, ou toute autre étoffe, *cahène.*
Marsouin, *koriap.*
Montagne vis à vis le mouillage, *lanus.*
Montagne au fond de la baie, *cambatore.*
Mors qu'ils se mettent dans la bouche, *sillic.*
Mulet (poisson), *koroass.*
Méduse (zoophyte), *piscinéboquai.*
Mouche (insecte), *alan.*
Manger, *blondi.*
Marcher, *datiname.*
Martin-pêcheur, *kioukiou.*
Non, *bile.*
Nez, *kaboussaine.*
Nouvelle-Bretagne, *Birare.*
Nouvelle-Irlande, *Enlourou.*
Nombril, *boutou.*
Navire, *prao.*
Oui, *io.*
Ornement en écailles, *netip.*
— du nez, *pouné.*
— du front, *kapoul.*
— de la tête, *kalan.*
Oreilles, *paralienne.*
Ongles de la main, *pitralimane.*
Oiseau, *mani.*
Oursin à baguettes, *labrao.*
Orphie (poisson), *sagoune.*
Œuf de Léda (ovule, coquille), *pongole.*
Œil, *alimata.*
Pagaie, *marimé* ou *nosse.*

Poule, *coq*.
Pirogue (grande), *mone*.
Poivre cubèbe qui sert de bétel, *poque*.
Pluie, *balé*.
Pigeon de Nicombar, *manico*.
Pigeon à caroncule rouge, *balousse*.
Punaise des bois, *go*.
Paupières, *amatane*.
Poitrine, *palenoumé*.
Poil du pénis, *kabesalane*.
Pénis, *ousinn*.
Poisson, *siss*.
Poisson rouge (pagre), *kourourou*.
Plume, *courcour*.
Phalanger (didelphis orientalis), *kapoune*.
Plaie, *alot*.
Papillon, *embême*.
Palmier (guebé), *guébé*.
Phasme (insecte), *kaa*.
Panier en feuilles vertes, *kalourou*.
Pendants d'oreilles, *peraliène*.
Pancratium (plante), *ilé*.
Partir, *orébaissai*.
Porcelaine (coquille), *bilan*.
Plie, *plal*.
Pied, *balantikène*.
Pointe sud de la baie Praslin, *Tavouaolai*.
Pointe nord de la baie Praslin, *Embrambia*.
Pointe ouest de l'île aux Marteaux, *Lamassa*.
Reins, *kabrisane*.
Requin à ailerons noirs, *bakoué*.
Raie jaune, tachée de bleu de ciel, *pharr*.
Soleil, *kamiss*.
Sourcils, *poulimata*.
Sables du rivage, *meakass*.
Scœvola lobelia (arbuste), *sanrinn*.
Spare vert (poisson), *teno*.
Sucrier (oiseau), *sicsic*.
Scarabe (coquille terrestre), *coul*.
Tortue, *poule*.
Taro (arum esculentum), *pass*.
Tonnerre, *laboume*.
Tête (partie du corps), *pesolorou*.
Talon, *kanourikène*.
Tridacne (bénitier, coquille), *sabourkess*.
Tridacne (le mollusque), *marenoa*.
Taccapinnatifida (racine), *sohest*.
Tige (végétal), *sisim*.
Ver luisant (lampyris), *kaltole*.
Ventre, *balane*.
Vagin, *piale*.
Volute (coquille), *arbi*.

Il nous reste à jeter un coup d'œil sur les animaux que produit la Nouvelle-Irlande. Une île aussi vaste doit nourrir sans doute plusieurs espèces de grands quadrupèdes et quelques-uns de ceux qu'on trouve dans les Moluques et à la Nouvelle-Guinée; mais les courtes relâches des voyages sur mer ne permettent guère que d'effleurer quelques points du littoral, et, par suite, les lieux toujours plus pauvres en créatures animées. Nous n'y vîmes point le babi-russa, bien que nous ne puissions mettre en doute son existence, car les naturels nous l'affirmèrent, et, ce qui est plus positif, ils nous en apportèrent les dents canines si reconnaissables par leur forme caractéristique. Les cochons que les Nouveaux-Irlandais élèvent en une sorte de domesticité, sous le nom de *bourré*, appartiennent à la race de Siam, et ils paraissent être rares dans le pays, car nous n'en vîmes jamais plus de cinq à six individus.

Les chiens, appelés *poull*, sont de petite taille. Leur museau est pointu et leurs oreilles sont droites. Ils nous parurent en tout point semblables à la race de la Nouvelle-Hollande. Courageux et très-carnassiers, ces chiens vivent de tout ce qu'ils rencontrent, et notamment de poissons et de crabes qu'ils vont pêcher sur les récifs à marée basse. Les nègres sont friands de leur chair, qu'ils trouvent très-délicate. Nous vîmes aussi quelques vespertilions, mais aucune roussette, bien que la Nouvelle-Irlande, comme toutes les terres voisines, doive nourrir quelque variété *de ces chauves-souris grandes comme des poules*, pour me servir de l'expression de Mandelslo (Voy. aux Indes, t. II, p. 147).

Le phalanger blanc ou *kapoune* [1] paraît être très-commun aux alentours du Port-Praslin; il vit sur les arbres, et, malgré le soin avec lequel il s'y cache, une odeur fétide, flagrante et très-expansible, le décèle au loin. Dès 1751, le voyageur Barchewitz avait eu connaissance de cet animal qu'il rencontra dans l'île de Léthy. De la taille d'un chat, le *kapoune* a son pelage blanc avec une raie fauve sur l'échine. Ses grands yeux atones, son museau fin et brun, sa queue enroulée et dénudée à l'extrémité, ses pouces, opposables comme ceux de la main de l'homme, en font un quadrupède curieux que revêt une bourre laineuse rude et très-abondante. Souvent, en parcourant les forêts séculaires de la Nouvelle-Irlande, mon odorat était vivement affecté par ce phalanger, qui s'accroche aux rameaux des arbres par sa queue prenante, à la manière de certains singes d'Amérique.

Les Papouas du Port-Praslin nomment les oiseaux *mani*, nom qui doit dériver de celui de *manou*, usité dans les îles peuplées par la race océanienne. Les espèces se ressentent du voisinage de l'équateur, et l'on remarque en effet une grande analogie de création pour les oiseaux, entre la Nouvelle-Irlande, les terres de la Papouasie proprement dite, et les Moluques. La poule domestique, commensale de l'homme, ne diffère point de la race de nos basses-cours; mais, par une singularité qui serait fort remarquable, si l'on ne devait penser que le nom de cet utile oiseau tire son origine d'un son euphonique dans la plupart des langues, les nègres du Port-Praslin l'appellent *coq*, mot qu'ils articulent avec netteté.

[1] *Cuscus albus*, Less.; *phalangista cavifrons*, Temminck.

D'un autre côté, l'auraient-ils reçu des vaisseaux de Bougainville?

Les loris, ces perroquets à vestiture écarlate; les grands loris papous, à voix rauque; le perroquet vert à plumes lustrées, dit des Moluques; la belle perruche de Latham, étaient tués dans nos chasses journalières.

Les colombes y comptaient de brillantes espèces, entre autres le pigeon de Nicobar, à longues plumes effilées sur le cou; la pinon, à plumage vert doré, à ventre rouge et dont le bec est surmonté d'une caroncule rouge comme une cerise, dont elle a la forme. C'est là que nous tuâmes la colombe demoiselle, qui reproduit toutes les nuances de la colombe magnifique de la Nouvelle-Galles du Sud, mais avec des formes grêles et sveltes. Un corbeau à duvet blanc, à plumage complétement noir, le *coco* des naturels, répète ses jappements qui imitent, à s'y méprendre, ceux des chiens. Sur les rivages se tient de préférence le grand aigle océanique. Dans les bois sont très-communs des coucals, des drongos, des hirondelles, des gobes-mouches, et des échenilleurs nouveaux pour la plupart.

A cette tribu riche et variée viennent se joindre les martins-pêcheurs, des souï-mangas, et le stourne à plumage bronzé, qui vit en troupes, comme nos étourneaux, et dont les yeux ont l'éclat du rubis.

Les reptiles répondent à la variété de cette création, car ils trouvent au Port-Praslin les circonstances les plus favorables pour leur multiplication : chaleur et humidité sont les premières grandes conditions de leur existence; aussi les reptiles sont-ils abondants sur la Nouvelle-Irlande. Les crocodiles bicarénés y ont été rencontrés par divers navigateurs, de grands monitors, le joli lézard de padang ou gecko à bandes, des serpents, des grenouilles, et les tortues marines, soit la tortue franche, soit le caret, y pullulent. Ces dernières, connues des naturels par le nom de *poule*, leur fournissent leur chair pour la nourriture et leurs écailles pour faire des hameçons.

Mais ce sont les poissons qui semblent constituer les tribus les plus variées et les plus riches en espèces bizarres ou vivement colorées. Les balistes, les scorpènes, les raies, les murénophis n'y sont pas rares sans contredit; mais l'espèce la plus abondamment multipliée est le squale aux ailerons noirs. Il est un poisson qui mérite une mention spéciale, sorte d'être amphibie, qui s'élève

sur les vagues, qui gravit les rochers, s'y promène pour attraper les petits insectes dont il se nourrit, poisson courant avec assez de rapidité sur le sable des grèves, pour imiter, à faire illusion, la forme et les allures d'un lézard; c'est le blennie sauteur de Commerson. Enfin, ce qu'il y a de plus singulier dans les mœurs de ce poisson à demi terrestre, c'est de le voir nager indifféremment dans l'eau des petites rivières qui se perdent dans le havre de Praslin, plonger dans la mer qui brise, ou sortir des vagues pour gravir sur les branches de quelques arbrisseaux marins. Ses yeux dirigés vers le ciel sur la voûte de la tête, ses nageoires jugulaires soudées et composées de rayons durs et solides, sa couleur gris de lin linéolé, font de ce périopthalme un être fort curieux.

Les crustacés se composaient de langoustes, de cancers variés, de grapses peints, de palémons, de crevettes, d'un pagure et d'un ocypode qui se creuse des terriers dans les bois.

Les insectes y sont très-diversifiés, et les papillons les plus éclatants s'y trouvent en grand nombre. Une cicindèle à odeur de rose, le gnoma qui se colle sur les écorces, un bupreste doré, et un scarabée bicorne méritent une citation particulière. Nous trouvâmes deux sortes de phasmes, l'un filiforme et vert, et l'autre très-grand, noir, à corselet très-dur et hérissé de piquants. C'est de ce dernier insecte que parle de Bougainville, dans sa narration, lorsqu'il dit (page 279) : « Il est long comme le doigt, cuirassé sur le corps. Il a six pattes, des pointes saillantes sur les côtés, et une queue fort longue. » La mantefeuille, si commune à Amboine et aux Seychelles, s'y trouve également, ainsi que des scolopendres, des scorpions, des termites et de très-grosses fourmis.

Les coquilles les plus recherchées dans les cabinets ne sont pas rares sur les plateaux de récifs ou sur les plages de diverse nature qui découpent le pourtour de cette grande île. Bougainville y avait rencontré les marteaux et la porcelaine Gésier, et cette dernière, longtemps oubliée dans une collection de Rochefort, n'a été décrite que dans ces derniers temps. Les gens de notre corvette y trouvèrent en abondance des milliers d'individus de coquilles communes ou rares, car la passion des collections s'était emparée des moindres matelots, à l'exemple du capitaine et des officiers, et leurs coffres regorgeaient de mol-

lusques à demi pourris qui rendaient l'entrepont presqu'inhabitable. Les mollusques que j'observai et dont les tests formaient des tas sur divers points de la grève, après que l'animal eut servi à la nourriture des naturels, étaient de gros trochus, tels que la veuve et la peau de serpent, des cônes volumineux, des casques, des tridacnes, l'hyppope, des porcelaines tigrées et autres, des ovules œufs, des fuseaux, des murex, des huîtres, etc., etc. Le scarabe auricule ne quitte point l'atmosphère marine, et se tient sous la mousse ou dans les aisselles des feuilles d'un *pancratium* chargé d'eau. Les coquilles fluviatiles et terrestres sont fort communes, et souvent nous rencontrions attachée sur les feuilles une nérite aquatique qui, au lieu de vivre exclusivement dans les ruisseaux où devaient la fixer les lois de son économie, vaguait dans les bois, et s'accrochait aux rameaux. Certes nos idées étaient bouleversées de voir son animal embarrassé par un large opercule pierreux, s'aventurer ainsi, et parvenir à changer son genre de vie.

Je ne répéterai pas ce que j'ai déjà dit de la richesse et de la variété des zoophytes sur les côtes du Port-Praslin. Après une courte relâche, mon portefeuille regorgeait de dessins qu'il avait fallu prendre à la hâte, et de toutes les mers où nous avons établi nos stations, nulle ne m'a paru plus féconde que celle qui baigne ces havres et ces criques qui festonnent les bords du canal Saint-Georges. J'ai publié dans la partie zoologique de la narration du voyage de *la Coquille* mes récoltes et j'y renvoie le lecteur.

CHAPITRE XVI.

TRAVERSÉE DE LA NOUVELLE-IRLANDE A L'ILE DE WAIGIOU PAR LE CANAL DE SAINT-GEORGES; VUES DE LA NOUVELLE-BRETAGNE, DE L'ILE D'AMAKATA OU D'YORK; COMMUNICATION AVEC LES NATURELS DE CETTE DERNIÈRE ILE; VUES DES ILES SANDWICH, DE SCHOUTEN ET DES COTES DE LA NOUVELLE-GUINÉE

(DU 21 AOUT 1823 AU 6 SEPTEMBRE SUIVANT);

SÉJOUR A LA BAIE D'OFFACH DE L'ILE DE WAIGIOU

(DU 6 SEPTEMBRE AU 16 DU MÊME MOIS).

C'est là que la nature, et plus riche et plus belle,
Signale avec orgueil sa vigueur éternelle.
C'est là qu'elle est sublime! . . . . .
(SAINT-LAMBERT.)

—

Le 21 août, dans la matinée, *la Coquille* mit à la voile et s'engagea dans le détroit qui sépare la Nouvelle-Bretagne de la Nouvelle-Irlande, nommé par Carteret *canal Saint-Georges;* elle passa devant le havre Carteret, en longeant la côte de la Nouvelle-Irlande à moins de six milles, côte qui partout est élevée et bordée de hautes montagnes échelonnées en amphithéâtre, couvertes de forêts non interrompues. A une plus grande distance nous apparaissaient les rivages de *Birare,* que Dampier nomme la Nouvelle-Bretagne, parce que sans doute il y fut assailli de pluies et d'épais

brouillards. A partir du cap Paliser jusqu'à la pointe Lesson, la côte, dans le lointain, nous parut basse et sablonneuse, tandis qu'au niveau de ce dernier point s'élevait le mont Beautemps-Beaupré, et non loin du Cap-Stephens, au nord, les trois hauts mamelons coniques nommés la *Mère et ses Deux Filles* [1]. Des arbres, rien que des arbres semblaient revêtir de leur chevelure verdoyante ce que nos regards embrassaient dans l'horizon. Le ciel se remit au beau après nous avoir assaillis de grains noirs qui firent place à des masses de vapeurs s'élevant de toutes ces terres, et que quelques personnes prirent pour de la fumée. Nous passâmes la nuit à louvoyer dans le canal; mais au jour (le 22), nous avions franchi le détroit au milieu duquel est située l'île d'*Amakata*, découverte, en 1767, par Carteret qui la baptisa du nom d'île *du duc d'York*. Cette petite île, couverte de bois, est peu élevée; mais sa population paraît considérable relativement à sa petite étendue, car de nombreuses cabanes étaient éparses sur son pourtour. Au nord, s'ouvre le port de Hunter, ainsi nommé du capitaine qui le visita le premier.

Lorsque la corvette *la Coquille* se trouva par le travers d'Amakata, de nombreuses pirogues furent lancées des divers points de l'île, et toutes, pagayant avec vigueur, se dirigèrent vers nous : huit seulement parvinrent à nous accoster, et chacune d'elles était montée par six ou sept insulaires, complétement nus et de même race que les Nouveaux-Irlandais. Ces nègres, à chevelure laineuse, poudrée avec de l'ocre et de la chaux, montèrent sur notre vaisseau sans hésitation; nous remarquâmes que leur voix était plus forte, que leur stature était plus élevée et mieux prise que celle des naturels du Port-Praslin, et qu'ils paraissaient surtout plus robustes et plus courageux. Ils n'avaient pour armes que des frondes dont ils se défirent volontiers, tout en conservant au fond de leurs pirogues les masses de cailloux arrondis qui leur servent de projectiles, et qu'ils renferment dans des sacs tressés en filets; ils nous offrirent

[1] La Mère se dessine en un cône très-élevé, qui est évidemment un foyer volcanique couronné par un large cratère. Ses flancs sont dépouillés et brûlés. Les Deux Filles ont un peu de verdure à leur base. Ces trois monts ignivomes ne se lient à aucune des chaînes qui sillonnent l'île, car ils sont isolés les uns des autres, et placés à peu de distance de la mer, qui leur fournit les éléments de leurs déjections.

quelques fruits en demandant du fer en échange : du fer, du fer, tel était le mot qui sortait de toutes les bouches, avec la même avidité qu'un Européen dirait : de l'or, de l'or. Les clous, les couteaux servirent à payer quelques cocos secs, des bananes fort bonnes, des frondes, des colliers faits avec des dents de poissons, des flûtes de Pan et un instrument en cloche avec lequel ils pêchent les poulpes; mais le marché eût été fort peu productif pour ces nègres, sans les coquilles qu'ils se trouvèrent posséder et qui avivèrent le zèle des gens de l'équipage, car chacun put se procurer des nautiles flambés, des ovules œufs de Léda, de fort grosses volutes couronnes d'Éthiopie, qu'ils donnaient pour les moindres outils; un insulaire parvint à se procurer une hache et sa joie fut telle, qu'il poussa de grands cris auxquels répondirent, et comme en chœur, les autres nègres. Une amarre avait été jetée sur l'arrière de *la Coquille* et les pirogues se renouvelaient au fur et à mesure que chacune d'elles avait terminé ses échanges : la dernière qui vint se coller au flanc de notre corvette paraissait être montée par un chef, car, à un ordre qu'il donna, toutes s'éloignèrent simultanément et reprirent la direction de leur île.

La langue des naturels d'Amakata ne me parut point différer de celle des Nouveaux-Irlandais; cependant ses inflexions étaient plus aiguës, l'articulation des syllabes plus intense. Ces nègres criaient tous à la fois et avec grand bruit quand leurs pirogues s'abordaient; mais, à cela près, ils avaient les mêmes habitudes et portaient les mêmes ornements, c'est-à-dire un bâtonnet très-blanc et en os à travers la cloison du nez, et des fards rouges sur la face. De nombreuses cicatrices, un air farouche, une hardiesse prononcée dans l'ensemble de leur démarche, prêtaient à leur physionomie un caractère plus guerrier et plus redoutable que celui que nous avions vu chez les naturels du Port-Praslin. Leurs pirogues, à simple balancier, sont très-étroites et calfatées avec soin sur les coutures, elles se relèvent en pointe recourbée à leurs extrémités, et les pagayes se terminent en un fer de lance très-acéré.

Le 23, nous eûmes connaissance de l'île Sandwich; le 25, nous fêtâmes la Saint-Louis avec des conserves d'Appert, et nos matelots, stimulés par une double ration et par du punch, dansèrent sur le pont une partie de la nuit. La mer était très-belle et le temps très-maniable, car de forts grains nous auraient fort embar-

rassés avec un équipage sorti des bornes de la tempérance ; au milieu de cette folle joie, *la Coquille* fendait une mer couverte de gros troncs d'arbres, refuge d'une foule d'animaux pélagiens, et jonchée de fruits sauvages qui trompaient le vorace appétit des fous et des innombrables sternes accumulés sur cette partie de l'Océan semée d'îles et d'écueils. Le 26, au matin, d'épais nuages voilaient la cime de l'île du Volcan, s'abaissant de chaque côté en murailles presque verticales ; puis notre route longeait le groupe des îles de Schouten : ces îles, découvertes, en 1616, par le navigateur dont elles portent le nom, sont au nombre de dix à douze; leur forme est conique ou affaissée en pâté ; les plus grandes sont des volcans éteints recouverts par la plus brillante végétation. Accolées sur la côte de la Nouvelle-Guinée, la plus grande de ces îlettes est celle de *Vulcain*, que bordent quelques rochers appelés *Aris;* puis l'île *Lesson*, laquelle est morcelée sur ses contours et formée par un haut piton conique, dont la base a six milles de circuit, et qui précède les îles *Blosseville*, *Jacquinot*, d'*Urville*, etc. Derrière ces rochers avancés nous apparaissaient dans le lointain les hautes montagnes de la Nouvelle-Guinée, confondues avec la teinte bleuâtre du ciel.

Le 28, après les longues heures de pluie des jours précédents, le ciel étant redevenu serein et la mer unie, la corvette se trouva traverser un large lit de courants qui sembla nous indiquer l'embouchure d'une grande rivière de la Nouvelle-Guinée. On ne peut se figurer tout l'intérêt que doivent inspirer à un naturaliste ces radeaux flottants de gros troncs d'arbres entiers, déracinés par les ouragans et voguant emportés par les ondes qui les charrient, habités qu'ils sont par des émigrations d'animaux arrachés à leur patrie : des oiseaux de rivages, nautonniers inhabiles, errent ainsi à l'aventure sur ces arbres qui abritent des nuées de petits poissons richement peints, tels que des balistes, et surtout les lophies brachions, si bizarrement construites.

Sur les écorces apparaissent quelques reptiles qui doivent bientôt périr, et les arbres ensevelis dans l'eau avec leurs feuilles entraînent aussi des tapis de fucus, des noix de diverses sortes, et au milieu de ces débris les grosses tortues, les chiens de mer, des crustacés de toutes les formes s'y trouvent protégés. C'est dans un espace de mer libre que je vis évoluer avec son animal un beau

nautile flambé, que j'aurais voulu pouvoir atteindre à tout prix; mais la brise qui nous poussait était fraîche et nous l'eûmes perdu de vue en un clin d'œil. Le 31, la surface de la mer était tout aussi jonchée que les jours précédents des mêmes productions; on découvrit dans le lointain une embarcation qui paraissait montée par quelques hommes en détresse, on s'empressa d'expédier notre baleinière; mais lorsque nos marins arrivèrent sur ce qui attirait leurs regards, le mirage cessa ses merveilleux effets et ils trouvèrent un simple tronc d'arbre déraciné sur lequel étaient paisiblement perchés un grand nombre d'oiseaux de mer appelés fous; cette visite leur fut fatale, car M. Bérard en tua quelques-uns pour nos collections. C'est sous ces îles flottantes que je pris ces cœsiomores, ces caranx, ces balistes si riches en coloration, ces leptocéphales encore plus singuliers, qui ont la fragilité et la délicatesse d'une bandelette de tœnia, ces cestes ceintures de Vénus nageant sur la mer comme un large ruban de satin liseré de ponceau; là, les spirules flottaient privées de leur poulpe; là les hydrophies ou serpents de mer si venimeux, comptaient de nombreuses espèces; de petits dauphins butinaient au milieu de ces êtres égarés; des béroés macrostomes faisaient jaillir des étincelles dans les veines épaisses d'un mucus poisseux que notre quille divisait.

Les premiers jours de septembre furent marqués par de violents orages : des éclairs, du tonnerre, du vent et de la pluie, régnaient dans une atmosphère étouffante qui nous rendait pénible la navigation sous l'équateur et en vue des côtes de la grande terre de Papouasie que nous côtoyâmes jusqu'au Cap-de-Bonne-Espérance : là nous aperçûmes un navire qui cherchait à nous parler et qui arbora les couleurs anglaises; à la vue de notre pavillon, il vira de bord et disparut dans la nuit en nous laissant fort étonnés de sa manœuvre suspecte. Peut-être était-ce un de ces bâtiments négriers qui vont faire la traite sur les rivages de la Nouvelle-Guinée, ainsi que, plus tard, on nous assura que cela avait lieu.

Le 5, nous eûmes connaissance de Waigiou et de trois des îles Aiou, dont la plus grande, fort élevée, a reçu le nom *Aïou-Baba*. Au milieu du jour, nous restâmes en calme devant Manouaran et Rawach, îles séparées de Waigiou par d'étroits bras de mer; trois pirogues, montées par sept à huit hommes de race mélangée,

malaise et papoue, partirent de cette dernière île, où M. de Freycinet avait naguère relâché avec la corvette *l'Uranie*, et accostèrent la corvette : celui qui paraissait être le chef était coiffé d'une étoffe blanche, roulée en turban autour de la tête, et vêtu d'un large pantalon et d'une casaque ample, de forme malaise, bariolée de vives couleurs. Les autres naturels avaient le corps nu, un étroit langouti excepté, qui voilait les parties naturelles. Ils nous offrirent diverses productions du pays : des nattes en feuilles de vaquois vivement colorées, des armes, telles que flèches et arcs, des coquillages, des volailles, pour lesquelles ils nous demandaient des toiles peintes et des instruments en fer. Le mot malais *bangousse*, qui signifie *bon*, était sans cesse à leur bouche ainsi que ceux de *pisso-bessar* : or, par *pisso-bessar* (grand couteau), ces Papouas entendaient ces lames solides, taillées en sortes de longues hachettes, que les Hollandais leur fabriquent et qu'ils préfèrent à tout autre sorte d'instrument coupant. Je descendis dans une pirogue qui arriva la dernière et que je trouvai munie d'une foule d'objets que nous n'avions pas encore vus. C'étaient de larges bracelets en ivoire ou en cerceaux de tests soigneusement polis, des fruits rouges qu'ils nomment *maka* et qui semblent être produits par un palmier, de grosses oranges pampelmousses, des poissons boucanés à la fumée dans des feuilles, et surtout de nombreuses galettes faites avec la fécule du palmier sagouier et qu'ils appelaient avec orgueil *sagou papou*. Des lances armées de pointes en fer; des boucliers enjolivés d'ornements en nacre ou en coquilles; des boîtes en pailles tissées avec beaucoup d'adresse; des nautiles papyracées et pompilius trouvèrent de nombreux acheteurs. Le calme se refusant à nous porter à Rawach, le capitaine se décida, aussitôt que la brise souffla, à laisser arriver sur Offach, havre situé sous le vent du mouillage de Rawach, et dont l'étroite entrée se reconnaît au piton élevé appelé la *Corne de Buffle*, qui doit rester N. et S., avec la pointe orientale dessinée en cône aigu. Ce canal d'Offach, quoique redoutable en apparence par son étroitesse, paraît être sain, puisqu'on y trouve communément trente brasses d'eau, sur un fond de vase sablonneuse. A la partie moyenne de son entrée apparaissent deux gros pâtés de rochers circulaires que bordent des récifs à fleur d'eau, et qui sont recouverts d'une verdure tellement fraîche et pressée qu'ils ressemblent à deux élégantes corbeilles. En franchissant ce

chenal, nous nous dirigeâmes dans une petite crique qui nous restait au N.-E., et nous nous amarrâmes, presqu'à toucher la terre, au tronc des arbres, après avoir laissé tomber une ancre, par 23 brasses, sur un fond de gros sable [1].

Dans la journée du 7, chacun, en se livrant à ses travaux de prédilection, se hâta de prendre connaissance du pays : MM. Deblois et Lottin, Bérard et de Blosseville se consacrèrent aux travaux géographiques, et un observatoire fut établi à terre pour que M. Duperrey pût suivre les variations de l'aiguille aimantée. Nous vîmes dans la matinée deux pirogues qui cheminaient au fond de la baie avec des précautions qui témoignaient de la crainte des Papouas qui les montaient ; un morceau de toile blanche flottait sur l'avant de l'une de ces embarcations, et toutes deux s'éloignèrent le plus qu'il leur fut possible de notre vaisseau ; mais elles furent bientôt rencontrées dans la passe par notre baleinière, occupée à faire des sondes, et les cadeaux que donnèrent à ces insulaires MM. Bérard et de Blosseville appelèrent la confiance et cimentèrent une amitié qui ne s'est pas démentie pendant la durée de notre séjour. Ces deux officiers, en continuant leurs relèvements sur la côte orientale de la baie, prirent terre devant une cabane abandonnée par ses propriétaires et qu'entourait un bosquet de cocotiers ; ils firent cueillir, par les marins de leur embarcation, une vingtaine de ces noix fraîches dont nous étions privés depuis longtemps, et eurent le soin de laisser en payement des couteaux et autres outils qu'ils déposèrent sur le plancher de la cabane. Tout porte à croire que les propriétaires étaient cachés dans les bois des alentours et avaient fui leur demeure à l'approche de notre canot ; mais les présents durent leur prouver les bonnes intentions de nos gens. On ne saurait croire combien l'omission du soin qu'eurent nos compagnons de laisser une rémunération pour les fruits qu'ils avaient cueillis

[1] Relèvement du mouillage :

La pointe *est* de l'anse du mouillage. . .	E. 19° 30' S.
La pointe *ouest* du même lieu.	S. 38° 20' E.
Le Piton, point de départ des azimuths.	E. 39° » S.
La Corne de Buffle.	S. 18° 30' E.
Le Bonnet phrygien.	S. 14° » O.
La Tache rouge.	O. 18° » S.

a occasionné d'aventures tragiques; la plupart des Européens massacrés sur les rivages des îles de la mer du Sud, l'ont été par cet oubli de la première des règles de l'équité. Il n'y a pas un arbre, dans les contrées habitées par les populations dites sauvages, qui n'ait son propriétaire, et lorsque les navigateurs descendent à terre, il leur est assez habituel de faire main basse sur tout ce qui peut être mangé; chez des races belliqueuses, colériques, portées à traiter en ennemis les nouveaux venus, de tels actes sont des hostilités souvent suivies d'affreux massacres, car ces hommes passionnés enveloppent dans leurs embûches les innocents et les coupables, et obéissent en aveugles à leur instinct brutal de fureur et de violence. Mais, en Europe, il serait curieux de voir aborder sur les côtes de la Provence ou d'Albion, par exemple, une grande pirogue de Papouas descendant cueillir les raisins ou les fruits des vergers, pour être témoin de la réception que leur préparerait notre civilisation si avancée!....

Mes premiers pas sur cette terre furent dirigés dans l'anse Sahouarou, petite crique nord-est au sein de laquelle flottait paisible, abritée de tous les vents, notre corvette : la grève en est sablonneuse, couverte de coquilles broyées et fortement déclive; un ruisseau, prenant sa source dans une profonde ravine, mêle bientôt ses eaux à la mer, en coulant à travers des mimeuses chargées de fleurs blanches, des spondias à fruits rouges, des joncs, des vaquois, des *baringtonia* et des lataniers, de hautes fougères et des cycas. La végétation est partout active et luxuriante, embarrassée des rejets grimpants de sortes de liannes; mais peu d'arbres étaient en fleurs pendant notre séjour.

Le 8, je m'embarquai dans le grand canot préparé pour M. d'Urville, qui projetait une excursion au fond du port d'Offach, dont le grand bras s'avance, dans la direction du midi, jusqu'à près de six milles dans les terres qu'il entame, et n'est séparé de la grande baie Chabrol que par une mince arête montagneuse. C'est le port *Fofaag* qui est sinueux sur ses bords déchiquetés et morcelés en une infinité de criques, encadré par deux chaînes de montagnes dont il occupe le point déclive et dont les abords sont défendus par d'immenses terrains d'alluvion couverts de mangliers. Les flancs des montagnes sont partout boisés; seulement des emplacements de terre rouge tranchent, tout en supportant des fougères et des

lataniers, avec le vert gai des parties hautes ou le vert noir des vallées profondes entourant la chaîne. Une quantité innombrable de cascades descendent en mugissant des monts, se divisent en nappes ou se réunissent en petits torrents, creusent leur sillon et se rendent dans la mer en formant mille ruisseaux d'eau douce. La végétation de la bande orientale, encore plus déchirée, est aussi plus vigoureuse.

Nous avions à peine fait trois milles, que les vents, qui soufflaient du S.-S.-O., sautèrent au N.-N.-O., en chassant devant eux avec violence une telle masse de nuages, que le ciel se trouva voilé en quelques minutes; puis un épais brouillard confondit tous les objets dans son opaque réseau que déchira toutefois une pluie des plus abondantes, dont la durée ne dépassa pas deux heures et fit place au calme; car l'azur du ciel reparut resplendissant de lumière. Nous éprouvâmes presque chaque jour, pendant notre relâche, ces variations subites qui rendent si pénibles, dans ces climats, les excursions entreprises pour étudier la nature. Nous nous enfonçâmes le plus possible au fond de cette branche de la baie d'Offach, jusque dans une petite crique, appelée *anse Lottin,* d'où nous n'apercevions plus la corvette que dans le lointain en la relevant au N.-E. Divers ruisselets, nés d'une petite rivière, se perdent sur ce point qu'ils arrosent, bien que leur lit couvert d'herbes soit embarrassé de troncs d'arbres renversés par la vieillesse. Nous trouvâmes deux pirogues cachées dans les ruisseaux et qui servent aux indigènes de la grande baie Chabrol, parvenus à ce point après avoir traversé par terre la colline, à naviguer dans le havre d'Offach. Cette partie inhabitée doit être malsaine, car de vastes surfaces de marais fangeux l'entourent de toutes parts, et ces marais, profondément encadrés par des fossés d'eau saumâtre, bordés des dépôts abondants d'un limon putride, sont toutefois abrités des rayons du soleil par de gigantesques palétuviers [1]. Il est peu d'arbres plus singuliers peut-être que ce végétal des plages submergées, des savanes inondées, dont la cime, d'un vert luisant, s'arrondit pour protéger les calices ponceaux de ses fleurs ou les cylindres de ses longues siliques, mais dont le tronc robuste, aminci vers en bas, se divise en une infinité de rejets qui vont s'implanter dans le fond bourbeux

1 *Bruguiera gymnorhiza* des auteurs.

pour s'y attacher avec vigueur par cent crampons arrondis, qui forment autant d'arceaux sinueux supportant le corps de l'arbre géant, et dessinant un lacis de racines aériennes couronné par une voûte non interrompue de verdure. Ces singulières forêts aquatiques sont animées par des souï-mangas, des gobe-mouches et des ceyx bleus. Des papillons admirables [1], très-larges, vont voletant sous leurs rameaux protecteurs où abondent les coléoptères et les cigales aux élytres bruyantes. Un peu plus loin, les ruisseaux, où pullule la mélanie à soies, sont bordés par la jolie acanthe à feuilles de houx et par des muscadiers sauvages couverts d'innombrables fruits, à l'époque de notre passage, fruits, il est vrai, à peine du volume d'une cerise griote, mais cependant dont les noix étaient odorantes et sapides.

M. d'Urville et le maître canonnier Roland, accompagnés de quelques matelots, poussèrent leur reconnaissance par terre jusqu'à la baie Chabrol [2]; mais je ne pus les accompagner plus loin, éprouvant de vives douleurs par les déchirures que m'avaient faites à la main les épines barbelées d'un pimélode que j'avais imprudemment saisi; cependant, si je ne pus visiter cette grande baie, je puis mettre sous les yeux du lecteur le récit de l'intrépide de Blosseville, qui ne laisse rien à désirer, et à l'amitié duquel j'en suis redevable. Ainsi s'exprime cet officier : « Le chemin que les naturels de Waigiou ont pratiqué part du fond de la baie d'Offach, traverse une plaine marécageuse et une chaîne de montagnes d'une hauteur moyenne, en se dirigeant toujours vers le S.-S.-E.; il conduit ainsi à de nouveaux marécages et atteint une rivière qui coule vers l'ouest, au milieu des mangliers, et dont la profondeur est quelquefois de deux mètres et la largeur de quinze. Il devient alors indispensable, pour s'avancer, de descendre dans des pirogues; lorsque les naturels viennent pour traverser l'isthme, ils les laissent, à un tiers de mille de l'embouchure de la rivière, dans un endroit où, perdant sa profondeur, elle devient très-sinueuse, et, en arrivant de l'autre côté, ils trouvent toujours d'autres pirogues qui les transportent sur tous les points de la côte du nord. Ce n'est qu'à la fin de la relâche, lorsque

[1] *Urania orontes.*

[2] Dans le *Voyage pittoresque autour du monde,* qui porte le nom de M. d'Urville, on lit, t. II, pag. 200, le récit de cette excursion, avec ces mots : *M. Lesson préféra demeurer près du canot,* etc.

le radjah eut établi des liaisons avec nous, qu'il m'a été possible de pénétrer dans la baie du S.-O. Aidé de Williams Taylor, je descendis la rivière obstruée par des troncs d'arbres, sur lesquels il fallait faire passer la pirogue avec beaucoup de difficultés, et, après une demi-heure de peine, j'arrivai à l'embouchure.

» La forme qu'on donne dans les cartes hollandaises au golfe, qui s'enfonce dans l'île jusqu'à deux milles environ de la côte du nord, est d'une grande inexactitude, et avait disparu des cartes modernes; si cette baie était située dans des parages plus fréquentés, et si elle était d'un accès facile, elle serait citée parmi les plus beaux ports de l'univers; elle est abritée dans tous les points, et deux entrées y conduisent: l'une, plus grande, se présente vers l'E.-S.-E., dans le détroit de Ganun, et l'autre, très-étroite, s'ouvre dans la mer de l'ouest. Le peu de temps dont j'ai été libre de disposer ne m'a pas permis de visiter les points qui piquaient le plus ma curiosité, et je n'ai pu examiner avec soin que le bassin du N.-O. Ce bassin a un mille de largeur et deux milles et demi de profondeur; le plus grand brassiage est de six brasses, sur un fond de vase. On trouve tout près de la côte quatre et cinq brasses; mais, près de la rivière, l'eau, qui est légèrement saumâtre, a peu de profondeur. Il est séparé du reste de la baie par deux îles dont la plus grande est le seul point habité, encore n'y voit-on qu'une seule maison. Dans une anse profonde se trouvent trois autres cases, mais elles sont abandonnées depuis longtemps.

» Je désirais voir les naturels dans leurs habitudes domestiques; mais, à notre approche, les habitants de la maison s'enfuirent effrayés dans les bois; à ma seconde visite, les femmes se sauvèrent, au nombre de sept, emmenant chacune un enfant; elles portaient pour tout vêtement une étoffe bleue qui les couvrait jusqu'au milieu du corps. En entrant dans la maison devenue déserte, j'y trouvai du poisson cuisant sur le feu, du sagou préparé ou en farine, de la teinture rouge faite avec la noix d'arec, des assiettes, une en fonte, et des coffres de fabrique chinoise, mais rien que nous n'eussions déjà aperçu dans nos entrevues avec les naturels. Je laissai tout en ordre, et des présents mis sur la porte prouvèrent nos intentions pacifiques. J'avais raison de croire les habitants très-timides, car ceux que nous avions rencontrés dans la montagne étaient montés dans les arbres à notre approche, quoique nous

fussions sans armes et qu'ils portassent de grandes lances en fer : mais un homme d'un certain âge, maître probablement de la maison, montra beaucoup plus de hardiesse, car, ayant débarqué à peu de distance, il alla s'armer d'un grand couteau et s'approcha de nous, paraissant prêt à se défendre, si on voulait lui faire quelque insulte. Je réussis à dissiper sa défiance, au point qu'il consentit, après avoir reçu quelques cadeaux, à nous conduire chez le radjah. L'endroit qu'il habite se trouve au bout d'une presqu'île, à environ deux milles et demi dans le S. $\frac{1}{4}$ S. de la première île; deux maisons seulement s'élèvent près de la sienne; mais, sur la côte opposée, à près de deux milles, on voit une espèce de village composé d'environ dix maisons.

» Le radjah m'accueillit avec plaisir; il n'est pas mieux logé que ses sujets, mais la partie de la maison où il nous reçut était tapissée de belles nattes sur lesquelles il nous fit asseoir. Je vis chez lui une grande quantité de sagou destiné pour Amboine; mais les seules choses curieuses étaient deux planches, l'une rectangulaire, couverte de caractères arabes que le radjah me dit être un passage du koran, et l'autre, ronde, servant à compter les jours; deux cercles concentriques portaient l'un trente trous, l'autre six, les premiers marquent les jours et les seconds les semaines.

» La maison, qui n'avait que vingt et un pieds de long, était partagée en trois appartements par des cloisons de quatre pieds de haut; dans celui de droite, qui devait être la cuisine, se tenaient quelques enfants; mais celui de gauche était le sérail qui renfermait les quatre femmes du radjah. Lorsqu'elles s'aperçurent qu'on les regardait, elles devinrent très-honteuses et s'efforcèrent de se cacher; une grande étoffe bleue les couvrait jusqu'à la poitrine, leurs cheveux étaient relevés et attachés sur le derrière de la tête. Ces femmes m'ont paru plus favorisées par la nature que les hommes que nous avons vus, et leurs traits grossiers ont une certaine régularité qui pouvait, dans l'île, les faire regarder comme des beautés remarquables. Le radjah ne souffrit pas que je leur fisse des cadeaux, quoiqu'il parût avoir perdu sa jalousie dans ses voyages; mais ma curiosité déplut aux autres naturels et je fus forcé de m'asseoir pour céder à leurs désirs. En sortant je voulus visiter une des deux maisons qui avoisinent celle du radjah; mais on avait profité du temps de ma visite pour fermer toutes les portes, et, lors-

que je me présentai, on m'empêcha d'entrer en prononçant le mot *nisa;* et c'est la seule réception à laquelle je devais m'attendre de tout habitant autre que le radjah.

» J'ai vu de trop loin les terres qui bornent la baie dans le sud pour être à même de donner aucun renseignement, mais elles paraissent former beaucoup de ports et de baies et elles sont bordées par plusieurs îles; d'aucun point je n'ai pu voir la mer, et les terres les plus éloignées du côté de la grande entrée paraissaient être à environ quinze milles.

» Forrest s'est trompé lorsque, d'après le rapport des naturels, il a écrit que les habitants de Waigiou portaient leurs pirogues de l'autre côté de l'isthme; si cette opération n'est pas impossible, elle exigerait trop de temps et trop de bras. Après avoir traversé l'isthme, on arrive, non pas dans un lac, mais au fond de la baie du S.-O., où, si l'eau n'est pas aussi salée qu'en pleine mer, elle a du moins une grande amertume; enfin le radjah ne demeure pas sur une île ou, au moins, j'ai toutes raisons d'en douter.

» Il est certain que les Chinois viennent dans cette baie; s'ils n'avaient aucun commerce à y faire, ils pourraient y être attirés seulement par la pêche des holothuries qu'on voit couvrir le fond dans les endroits où on peut l'apercevoir; ils peuvent peut-être aussi y pêcher des perles, car on voit une grande quantité de petites huîtres perlières qui indiquent qu'on doit en trouver de plus grandes. »

Chaque jour, après avoir rempli les devoirs de médecin à bord du navire, je m'empressais de m'élancer dans l'embarcation qui parcourait la baie en divers sens pour en faire la géographie, espérant, tout en augmentant mes collections, quelques heureuses rencontres ou des incidents propres à détruire la monotonie de notre séjour paisible dans la baie solitaire d'Offach. La portion orientale, que je visitai dans la journée du 9, est assez accore, close qu'elle est de murs de corail entamés par des plages sablonneuses, où s'épanouissent les éventails versicolores des ulves pavonines, où flottent les longs rubans des zostères, que sillonnent des chœtodons bariolés de vives couleurs. Les mangliers qui s'avancent dans la mer avaient leurs racines cachées par les huîtres qui s'y accolent, et des casuarinas à feuilles en aiguilles, comme celles des melèzes, venaient s'harmonier avec le feuillage étoffé et vernissé d'un arbre

dont les fruits acerbes, gros comme un boulet de 36, cachaient sous leur enveloppe verte une vingtaine de grosses amandes blanches. Mais nulle part nous ne rencontrions dans ces forêts, filles d'une puissante création, des fruits comestibles : à peine trois ou quatre bouquets de cocotiers, placés à de grandes distances, s'élèvent sur les terrains bas, et, quant aux montagnes, elles ne nourrissent que des fruits sauvages. Sur leurs flancs, les palmistes arecs dressent leur longue flèche pointue, et les lataniers, à stipe grêle et élancé, jettent au vent leurs singulières feuilles découpées en larges écrans; ces palmiers possèdent dans leur bourgeon un aliment assez délicat, que les insulaires recherchent avec tout autant d'avidité que les Européens, bien qu'ils ménagent l'arec pour en obtenir des noix que l'on mélange au bétel, tandis que les lataniers fournissent un chou qui n'est pas sans amertume. La végétation de cette bande orientale est des plus actives : des arbres immenses de la famille des acacias, des feuillages aussi diversifiés de forme que de couleur, cachent partout la nudité du sol, et à peine les plaques noircies de l'ossuaire peuvent-elles se faire jour çà et là. Notre chasse fut heureuse, car de grands cacatoës à huppe jaune, l'ara noir dont la langue se couronne d'un cupule, des perruches, des sucriers, de brillants loris, des oiseaux de paradis femelles vinrent accroître les collections que je formais pour le vaste gouffre, appelé en France Muséum, gouffre qui, semblable au tonneau des Danaïdes, reçoit sans cesse mais retient peu.

Nous entrâmes dans une rivière qui se perd à l'extrémité méridionale de la baie, et sur les rives de laquelle surgit à nos regards une cabane de Papoua, entourée de quelques cocotiers. Comme la marée baissait, la barre offrit à notre embarcation un obstacle que nous lui fîmes franchir en nous jetant à l'eau et la poussant à force de bras. Le cours de cette petite rivière, large de quinze à vingt pas, se dirige de l'ouest à l'est, dans un lit assez profond, couvert de graviers rougeâtres. Il va sans dire que les bosquets qui la bordent sont presque impénétrables; tant ils sont touffus. Nous nous dirigeâmes aussitôt vers la demeure que nous désirions tous visiter ; mais des traces d'un déménagement brusque et récent ne nous permirent pas de douter que les habitants n'eussent, par frayeur, fui dans les bois. Cette cabane ressemblait à toutes celles des Papouas et des naturels des Moluques que nous vîmes par la

suite : élevée sur des pieux, à six pieds au-dessus de l'eau et du sol qu'elle occupait par portion égale, ses murs étaient faits en bambous placés en treillis, recouverts d'une toiture en feuilles de lataniers, et percés de deux petites ouvertures; un bambou entaillé servait d'échelle pour grimper dans ce modeste gîte dont le plancher à jour était assez mobile pour rendre nos pas fort incertains sur ces baguettes roulantes. Une abondante couche de suie témoignait que la fumée ne s'échappait pas toute par les claires-voies des côtés et du fond, mais qu'il en restait une bonne couche adhérente à son intérieur. Cinq foyers assis sur des pierres se partageaient l'appartement, et chacun d'eux était surmonté d'une vanne en branches entrelacées où devaient boucaner les aliments exposés à l'action de la chaleur et de la fumée. Des tablettes en planches fort larges étaient accolées sur les parois des cloisons, et nous soupçonnâmes qu'elles servaient de lits aux naturels, qui redoutent singulièrement les reptiles et les bêtes féroces. Dans un coin on avait négligé d'emporter un panier rempli d'holothuries préparées à la chaux et séchées sur ces claies que je viens de mentionner; mais cet aliment, si célèbre dans tout l'Orient, fut loin de nous plaire, et je me hâtai de cracher les morceaux que j'avais courageusement cherché à avaler. Il est vrai que, malgré la faim qui nous pressait, notre cuisine se ressentait des premiers âges du monde, car nous n'avions pour tout vase à cuire les aliments qu'une grande valve de bénitier faîtière, dans laquelle nos matelots firent bouillir un morceau de requin avec les holothuries, le tout assaisonné d'eau de mer. En sortant de cette cabane, nous eûmes la précaution d'y laisser, comme l'expression d'une visite amicale, des verroteries et des instruments de fer.

A peine, en sortant de cette cabane abandonnée, avions-nous fait quelques pas sur la grève, dans un sentier tortueux qui conduit dans l'intérieur des terres, que nous fûmes arrêtés par une vingtaine de noix de cocos rangées en tas dans le chemin et sur lesquelles avaient été fichés deux des couteaux que M. Bérard avait, le jour précédent, laissés à titre de cadeau. N'était-ce pas un procédé délicat, chez des peuples que les Européens regardent comme abrutis, que cette attention de nous offrir des fruits rares chez eux, en nous annonçant que c'était bien pour nous qu'ils avaient été cueillis? Un jeune sauvage caché dans les broussailles

suivait de l'œil tous nos mouvements; seul, dans un âge peu avancé, il avait osé rester en observation; surpris assez brusquement par un de nos chasseurs, il fit bonne contenance; mais les présents dont nous le comblâmes, eurent bientôt banni sa frayeur, et, tout joyeux, il se mit à pousser des cris pour appeler les autres membres de la famille et les engager à revenir sans crainte à leur demeure. Le nouvel ami, que nos caresses et nos cadeaux avaient rendu si heureux, n'avait pas cependant des dehors bien séducteurs: il était petit de taille, mal fait et couvert de lèpre; mais il était le premier Papoua avec lequel nous avions des communications, et nous employâmes, pour le captiver, presqu'autant de coquetterie qu'en aurait exigé en Europe le plus joli minois féminin. Les autres Papouas, que le signal pacifique avait appelés, arrivèrent bientôt: c'étaient des hommes âgés, plus défiants ou plus prudents, par conséquent, et dont la démarche cauteleuse n'était rien moins que rassurée au milieu de gens dont ils sont habitués à suspecter les intentions. Les Papouas de ces divers havres sont d'ailleurs régulièrement chassés par les Malais de Guébé et des îles voisines, qui viennent avec leurs corocores les réduire en captivité pour les vendre comme esclaves; ce qui leur inspire cette excessive frayeur dans laquelle s'écoule leur misérable vie. Huit naturels se goupèrent donc autour de nous, en nous autorisant à abattre des cocos, car, sur ce point, on compte une trentaine de palmiers de ce genre, et, comme nous leur en payâmes largement la valeur, nous profitâmes de cette circonstance pour en faire distribuer plusieurs à chacun de nos matelots. Quant aux femmes, elles restèrent soigneusement cachées; l'islamisme porté par les Malais a filtré dans les habitudes des Papouas.

Nous engageâmes le jeune insulaire à nous suivre dans l'intérieur des bois, pour nous servir de guide à travers ces fondrières de palétuviers, où les crocodiles à deux arêtes se plaisent, sur les bords des nombreuses petites rivières qui sillonnent tout ce terrain. Jamais nous n'avions pris, en si peu de temps, des papillons aussi beaux; ils venaient se jeter à travers nos visages, et nos boîtes regorgèrent bientôt de phasmes, de cétoines, tandis que chaque coup de fusil nous procurait de rares et brillants oiseaux. C'est dans cette chasse que je tuai ce charmant sucrier à plumage brun de suie, qui porte sur le devant du cou un ruban couleur de

feu [1], et que je décrivis comme le représentant, dans les forêts papoues, de cette décoration devenue banale et sans prestige dans ma patrie. A mesure que nous avançâmes sur la terre ferme, nous trouvâmes que la végétation acquérait de la vigueur : aux grands arbres s'enlaçaient des tiges grimpantes; aux branches pendaient des pothos et des pipéracées; sur les immenses troncs des calophyllum se pressaient, comme de jeunes colonies hâtives, des fougères à feuilles découpées en dentelles, des vanilles ou angrecs à feuillage charnu et épais et à fleurs admirables dans leur luxe et leur bizarrerie.

Au soir, nous abandonnâmes ce point nommé *anse Bérard*, pour visiter, sur notre passage, en revenant à bord de *la Coquille*, la petite île qui occupe l'entrée de la branche méridionale de la baie d'Offach, que nous appelâmes l'*île aux Tombeaux*, et qui porte le nom d'*île du Repos* dans la carte n° 13 de l'atlas hydrographique de la campagne. Cette îlette, véritable oasis de verdure sur l'azur de la mer qui l'entoure, a pour bordure des rochers nus, déchiquetés, broyés (une plage déclive de sables dorés dans le sud excepté), qui disparaissent bientôt sous une épaisse couche d'humus, nourrissant la plus brillante comme la plus active végétation. Cette île est délicieuse à visiter, car tout imprime dans l'âme le sentiment de la puissance créatrice qui a entassé en désordre (mais avec un désordre somptueux), les types les plus heureusement harmoniés qu'on puisse imaginer. Le tacamaque à feuilles vernissées, à fleurs en bouquets blancs, cachait de grosses colombes émeraude portant une loupe graisseuse sur le bec, celles que les naturalistes ont appelées muscadivores. Leur roucoulement plaintif décela leur présence, et nous en tuâmes plusieurs dont la chair nous fournit un manger délicat. Le centre de cet îlot recèle une large mare où les eaux pluviales s'accumulent pour former un petit lac d'eau douce; sur ses bords s'élevaient de grands palmiers à sagou, des vaquois, mais surtout le caryote brûlant hérissé d'épines; chaque arbre portait ses plantes parasites et semblait vêtu de ses habits de fête embellis de fleurs étrangères, aussi abondantes que diverses.

L'île aux Tombeaux est habitée, temporairement sans doute,

[1] Le souïs-manga décoré, *cinnyris eques*, Less.

par des Papouas que leur isolement protége contre les surprises, puisqu'on ne peut y arriver qu'après un trajet assez long par eau, et qu'ils sont de suite avertis de la présence des ennemis. De nombreux tombeaux attestent encore le respect religieux de ces sauvages pour les cendres de leurs proches. En accostant la terre, nous fûmes accueillis par le *bangousse* d'une douzaine de naturels rassurés sur nos intentions ; car ce mot malais, qui équivaut à *bon*, à *ami*, fut le seul que, pendant quelques minutes, ils poussèrent à l'unisson. La misère de ces laides créatures nous étonna ; nues ou n'ayant pour voile sur les parties naturelles qu'une étroite bandelette, leurs formes grêles, couvertes d'écailles lépreuses, se dessinaient avec leurs contours efféminés, sans vigueur et sans puissance. Quelques autres dormaient sous des toits de feuilles de palmiers, que quatre bambous supportaient aux angles, et fermés sur leurs parois par des branchages négligemment jetés ; des nattes vivement peintes et embellies par des sortes de dessins, recouvraient le sol et tranchaient par le luxe de leurs couleurs avec la simplicité de l'architecture des demeures; ces nattes servent de matelas et se terminent par un capuchon dans lequel s'engage la tête pour sommeiller. Divers nécessaires de toilette répondaient à la beauté des tapis : c'étaient principalement de petites boîtes en paille ingénieusement tissée, dans lesquelles les Papouas renferment leur bétel, leurs bracelets et leurs effets les plus précieux. La matière colorante rouge, jaune ou noire, dont ils se servent est remarquable par sa fixité et l'éclat qu'elle conserve sur la feuille de pandanus séchée. Mais notre attention fut principalement attirée par les coussins en bois qui leur servent d'oreillers, coussins sculptés avec patience et avec goût, et représentant des sphynx, des têtes d'hommes, des animaux, des fleurs, objets en tout semblables à ceux que l'on trouve journellement dans les tombeaux de l'Égypte, sous la tête des momies. Ces oreillers si bizarrement inventés, car ils n'ont que huit pouces de longueur sur six de hauteur et deux de largeur, nous parurent fort peu commodes, et le goût des choses nouvelles, si vif en Europe et si servilement imitateur, ne mettra probablement jamais à la mode cette sorte de meuble peu susceptible de faire oublier l'édredon. Dans leurs ajoupas, les Papouas avaient une assez grande quantité d'assiettes et de bols en porcelaine du Japon, qu'ils se procurent sans doute

par les jonques chinoises qui vont les visiter de temps à autre, à l'effet d'en obtenir des trépangs et des oiseaux de paradis; quelques personnes firent l'acquisition de pièces de cette vaisselle pour des étoffes de Rouen; mais ce qu'ils nous vendirent en plus grande quantité furent des arcs et des flèches dont ils avaient des amas considérables.

Cet îlot solitaire et gracieux me plaisait tellement, que, chaque jour, j'y allais passer quelques heures en compagnie des Papouas dont je cultivais l'amitié par des présents, à peu près de la même manière que j'aurais pu le faire dans un salon de Paris; car l'homme portant frac ou maro est partout le même, *égoïste*. Payant grassement leur complaisance par des grains de verre colorés, véritable diamant pour leur civilisation, il m'arriva maintes fois de partager leur cuisine, car ils me toléraient comme un ami de la tribu, croyant sans doute me faire beaucoup d'honneur. Un matin donc, je suivis, en vrai marmiton docile, les apprêts de leur cuisine : c'était un jour de gala; d'abord le feu fut allumé à l'aide d'un piquet en bois pirouettant vivement dans la rainure d'un second morceau fort sec, puis le feu bien flambant fut recouvert d'un haut treillage disposé en trépied au-dessus de la flamme; sur ce trépied fut mise la victuaille consistant en poissons et en chair de tortue, rôtissant à l'aide de la chaleur et assaisonnée par le montant âcre de la fumée. L'appétit et la singularité de la circonstance, ou peut-être cet amour-propre de voyageur, qui devait redire en France ce qui lui était advenu, me firent prendre une joyeuse part à ce banquet sauvage. Les tortues franches, que ces naturels dépècent pour leur consommation, sont très-nombreuses, car leurs côtes en nourrissent beaucoup, bien que leurs pêches les plus abondantes se fassent sur les îles basses d'Aïou, où ils les harponnent avec de longs bambous terminés par une fourche de fer. J'étais déjà rassasié lorsqu'un vieux Papoua, expert sans contredit, faisant à part une cuisine d'amateur, me présenta, avec le sourire épicurien sur les lèvres, des poissons cuits sous la braise, enveloppés de feuilles tendres, ce qui leur donne une saveur fort délicate. Quant aux autres convives, la masse d'aliments dont ils se bourrent d'habitude est énorme, et leur ventre se distendait avec effort pour recevoir cette aubaine, car les galettes de sagou, la viande de tortue, les longs saucissons d'œufs disparaissaient comme par

enchantement sous leur robuste ratelier. Je goûtai avec répugnance de ces derniers, faits avec des boyaux de porc, et remplis d'œufs de tortue pilés et tassés de manière que le boucanage à la fumée leur donne une demi-cuisson et leur permet de fermenter à la manière de la boutargue des Provençaux ou du caviar des Russes. C'est en vain qu'ils essayèrent encore de m'allécher avec des vers blancs qu'ils renferment dans des bambous et qu'ils suçent tout crus, cet entremets ne fut nullement de mon goût, et je me hâtai de quitter ma noire compagnie quand arriva le moment où ils avalèrent, à peine passés devant le feu, les lézards et autres reptiles dont ils me parurent friands. Au reste, on mange en Europe les grenouilles, on dit même, en quelques endroits, les couleuvres sous le nom d'anguilles de haies; en Amérique, on se régale des grandes iguanes et des vers palmistes; de sorte que le goût des Papouas est véritablement celui des gens *comme il faut*. J'ignore quelle est la calandre qui donne leur gros ver blanc, mais elle ne diffère peut-être pas de la *calandra palmarum* des Antilles.

Le chef de la famille établie sur l'île aux Tombeaux était de mœurs douces et timides; rempli de reconnaissance pour divers petits présents, il m'offrit une belle colombe vivante et un grand cacatoës à huppe jaune, apprivoisé et sachant quelques mots de la langue des naturels. Les Papouas, en effet, aiment se livrer à l'éducation des oiseaux, qui deviennent pour eux un objet de commerce lucratif, car les trafiquants malais les achètent pour les transporter dans les colonies hollandaises où ils les revendent avec profit.

Non loin du campement se trouvait un tombeau dont le sol était entouré d'une rangée de pierres : un naturel chercha à me faire passer outre en me disant : *Ici dort un Papoua.* Le respect professé envers le culte des morts paraît être profond, car, en continuant ma promenade, je pénétrai dans un fourré épais, que la cime d'un gigantesque tacamaque recouvrait d'une sainte ombre ; les branches, sur lesquelles couraient les guirlandes de lianes, retombant çà et là en longs festons pendants, se dirigeaient horizontalement pour envelopper et serrer dans leurs bras protecteurs un assez grand nombre de ces simples mausolées. Ainsi, la croyance d'une autre vie, le respect pour les sépultures, la vénération religieuse pour les mânes des ancêtres, sont chez les misérables Papouas, traqués par les Malais

comme des bêtes fauves, le dogme qui leur aide à supporter courageusement une existence chétive de privations et de dangers. Les Papouas supposent en effet aux morts les besoins de la vie ou les passions qui les animent sur cette terre, car sur chaque tombeau les enfants viennent déposer dans les vases de porcelaine, qu'ils sont désireux de se procurer, du tabac à fumer, du bétel, masticatoire si universellement usité dans toute la Malaisie, ou des aliments de diverses sortes; puis, décorant ces tombes d'attributs particuliers, sur celles des hommes ils placent des arcs, des flèches ou des guirlandes de machettes en bois, rappelant ainsi les armes ou l'instrument de fer dont les possesseurs ont su convenablement se servir. Sur la sépulture des femmes ils attachent quelques fragments d'étoffes bariolées ou des portions de vêtements, et peut-être veulent-ils ainsi, par ce simulacre, rappeler le besoin de se parer, instinctif pour la femme, et cette soif de toilette qui tourmente le sexe chez eux comme partout. Ces tombeaux sont communément fermés par un petit mur bas supportant une charpente en bois, protégée par un toit de feuilles de palmiers. Parfois cette charpente est délicatement brodée de sculpture; mais une petite table occupant le milieu du sarcophage est destinée à supporter les ossements desséchés, après que les chairs ont été consumées. L'occasion était trop belle pour ne pas, à ma dernière visite, emporter quelques unes de ces têtes que j'ai déposées au Musée de Paris, où les anatomistes les trouveront pour leur étude, et la science fera excuser le sacrilége en Europe; mais peut-être que quelque voyageur futur portera, chez les Papouas, la peine de mon larcin.

La nouvelle de la relâche de *la Coquille* dans la baie d'Offach s'étant répandue sur la côte, chaque jour, à partir du 9, nous reçûmes la visite des piroques de Rawach, de Boni, de la partie méridionale de l'île et même de terres plus éloignées. Habitués au trafic, les visiteurs apportaient avec eux moins de provisions que de bagatelles prisées en Europe et qu'ils cherchaient à vendre fort cher. Les oiseaux de paradis, préparés à leur manière, nous furent offerts en grand nombre; j'en obtins pour ma part plus de quarante peaux que je donnai en France avec la même insouciance que je les avais eues, et qui me valurent de ces souvenirs parisiens dont la durée m'étonne encore, car ils persistèrent quelques

semaines. Nos matelots, bien que ramasseurs infatigables de coquilles, soit pour leur compte, soit pour celui de quelques officiers, n'attachaient toutefois à l'histoire naturelle qu'un médiocre prix; leur robuste appétit voulait quelque chose de plus substantiel, et c'est avec joie qu'ils virent la cambuse s'enrichir de trois porcs ou *babi* de la race de Siam, regrettant beaucoup de ne pas en voir arriver un plus grand nombre. Ils se régalaient des poules sauvages que l'on nous donnait pour des couteaux de pacotille, et qui sont petites et maigres, à la chair dure et coriace; mais le mets le plus exquis, sur lequel tous les goûts furent unanimes, est celui fourni par la chair du goura ou pigeon couronné des Moluques : cet oiseau, nommé ici *mambrouk*, est admirable de coloris, car son plumage azuré est relevé par la huppe haute et arrondie qui surmonte son crâne comme un élégant cimier. Sa taille est celle d'un petit dindon; mais sa délicatesse répond, contre la loi commune, à la richesse de sa parure : cette chair blanche et tendre possède un fumet onctueux dont la saveur procure une douce béatitude; ce serait pour nos basses-cours un présent aussi précieux que celui que leur firent les jésuites. Quelques Papouas me vendirent des défenses de *babi-russa*; ce cerf-cochon si curieux par ses formes sveltes, ses dents canines recourbées en cor de chasse et sa peau nue et pelée; tout autorise donc à penser qu'il se trouve aussi à Waigiou.

Dans l'intérêt des voyageurs qui auront à visiter ce point du monde, je vais dresser une sorte d'inventaire des objets de victuaille ou de curiosité que notre marché temporaire vit apparaître comme en un jour de foire : les cocos, les bananes, les giraumons, le taro, les ananas, des tiges de canne à sucre, les oranges pampelmousses, les fruits de mombin ou spondias, les bourgeons ou turions de latanier, des bambous creux remplis de farine de sagou et des gâteaux de cette même fécule, de gros fruits rouges et allongés, appelés en papou *maka*, et qui me sont inconnus, de l'ail, des citrons, quelque peu de poissons, des crabes, des tortues marines, étaient les principaux articles de consommation; puis, nous supposant caniphages, ils nous apportaient, en les vantant comme un manger de gourmand, des chiens de la même espèce que ceux de la Nouvelle-Irlande, et aussi des phalangers, notamment le couscous tacheté, dont le pelage laineux, épais

et blanc, est maculé par de grandes plaques brunes. De gros *monitors* à fond brun piqueté de jaune figuraient aussi pour notre table; mais, d'un commun accord, ils me furent laissés pour être immergés dans l'alcool et ne reparaître que sur les tablettes du Musée. Les beaux loris papous, à plumage rouge brun, les loris tricolores, bleu, ponceau et jaune, à mouvements si vifs et si alertes, les capricieux cacatoës blancs à huppe couleur de souffre, la grande et la petite espèce, nous étaient apportés vivants. Chacun s'embarrassa de deux ou trois bêtes destinées *in petto* à des personnes chères à divers titres; mais, après beaucoup de mois d'ennui pour les conserver, à peine deux ou trois purent-elles arriver en France.

Les Papouas et les Malais eurent bien vite connu notre faible; nos largesses ne se portaient guère que sur ce qu'ils pouvaient appeler des futilités; ils profitèrent de l'engouement et vendirent chèrement leurs coquilles. C'étaient des nautiles flambés, des harpes, des olives, des couronnes d'Éthiopie, de grandes hélices citrines d'une rare beauté; jamais navire n'a peut-être apporté en France une plus grande masse de tests que notre vaisseau; mais, dès Marseille, elles filtrèrent je ne sais où, et des quantités innombrables que je donnai au Muséum, dans dix grandes caisses, à peine ai-je pu depuis, dans les galeries, en rencontrer çà et là quelques-unes tout honteuses de l'absence de leurs sœurs.

L'habileté mercantile de nos hôtes passe toute croyance : les Malais sondent dans les yeux de l'acheteur le prix qu'il veut donner d'un objet et se dirigent en conséquence; lenteur désespérante à conclure, tergiversations sans fin, bonhomie apprêtée, demandes exorbitantes, consultations simulées entre eux, tout est mis en usage pour avoir le plus possible de ce qui a séduit l'acheteur dont le regard a témoïgné son envie. Enfin, de guerre lasse, quand ils voient qu'on renonce à une acquisition portée à un prix trop élevé, d'un seul bond ils vous remettent l'article en prenant l'objet offert et s'en vont laissant errer un imperceptible sourire de satisfaction. Leur joie expansive est pour le for intérieur, et là, la gaucherie de l'Européen procure de joyeux quolibets. Toutefois, hâtons-nous de dire que souvent leur astuce fut elle-même dupée, en acceptant un bracelet de fer blanc luisant pour un bracelet d'argent, etc. Nous donnâmes avec la plus grande indifférence un haut prix

pour les moindres objets qu'ils nous apportaient, et certes nous aurons rendu un assez mauvais service à ceux qui viendront après nous y chercher une relâche de ravitaillement. Pour le moindre insecte on leur offrait des couteaux, des miroirs qu'ils prisaient avec un désir de femme, et pour certains articles plus relevés des toiles peintes et des rouenneries, mais surtout des étoffes ayant les teintes les plus crues et les plus vives. Les tissus de coton à carreaux rouges firent merveille et obtinrent une vogue réelle.

Dans la matinée du 9, le radjah du village situé sur les rives de la baie Chabrol vint à bord; mais il n'y voulut paraître qu'incognito, car on nous désigna sous ce titre un naturel chargé de remplir ce rôle vis à vis de nous : nul doute que le vrai radjah ne craignit qu'une fois sur la corvette il ne fût retenu captif, puis rançonné, et qu'il ordonna à l'un de ses subordonnés de prendre son titre. Les deux hommes de race malaise pure en possédaient toute la duplicité unie à cette astuce et à cette finesse que les communications avec les Chinois entretiennent. Le faux radjah, en montant à bord, demanda à parler au capitaine : en lui déclinant ses titres, il lui remit, comme présent de bien venue, deux beaux oiseaux de paradis; cet insulaire avait navigué sur les pros malais et sur un navire anglais, de sorte qu'il avait retenu quelques mots de la langue. Il reçut, pour les cadeaux qu'il avait offerts à M. Duperrey, deux médailles en bronze de l'expédition et divers articles qu'il emporta avec empressement, promettant de revenir avec beaucoup d'oiseaux de paradis; toutefois, deux jours après, ce fut le véritable radjah qui revint sous son vrai titre, et le faux radjah redevint *Gros-Jean comme devant.*

Ce radjah ou chef de la baie Chabrol est un Malais de petite taille, ayant le teint fortement cuivré, portant les cheveux courts et une barbe pointue sous le menton, absolument à la manière des *Jeune-France;* une sorte de redingote d'indienne, ample et taillée à la chinoise, le recouvrait; une calotte, tissée à jour avec des joncs d'un noir luisant, lui servait de coiffure; sur la poitrine s'étendait un morceau d'étoffe à grandes fleurs bariolées, et, pour compléter son ajustement, il portait une culotte étroite ayant de larges bandes bleues. Les naturels qui l'accompagnaient étaient habillés à la malaise, les uns avec des pantalons, seulement, d'autres avec des tissus roulés sur la tête en turban.

Parmi eux je remarquai un enfant de race chinoise, ayant le teint jaune et les yeux obliques. Les Malais de Waigiou avaient la bouche remplie de bétel, quelques-uns exceptés, qui fumaient un tabac très-doux dans de petites cigarettes faites avec la feuille roulée du vaquois. Établis par droit de conquête, sans nul doute, sur ces rivages équatoriaux, ces Malais sont sans exception petits et grêles, rusés, défiants, profondément dissimulés, d'un calme imperturbable, d'une sagacité d'observation qui étonne; ils sont tout l'opposé des Papouas métis qu'ils dominent, car ceux-ci sont craintifs, obligeants, poltrons et irrésolus dans leurs allures, et ont religieusement conservé leur longue chevelure et les usages nationaux. La langue de ces naturels est un mélange d'endamêne (langue des vrais Papouas), de malais, très-diversement accentués, et de mots empruntés à la langue chinoise et aux idiomes des îles de Tidor et de Gilolo, etc. Je n'ai pu obtenir pour mon vocabulaire que très-peu de mots; encore souvent les naturels me donnaient-ils de grandes variantes, soit dans le nom en lui-même, soit dans la désinence. Je me suis borné à conserver ceux de quelques productions du sol, qu'on trouvera à la fin du chapitre suivant.

Le radjah nous donna des échantillons de son habileté dans le négoce : il avait apporté dans sa pirogue une grande quantité d'écailles de tortues et des oiseaux de paradis, qu'il fit vendre par les naturels de sa suite comme des articles qui ne lui appartenaient pas; par son rang il avait craint d'être obligé de livrer ces objets à un prix peu convenable, et il voulait s'assurer les bénéfices de la concurrence. Jamais un insulaire ne livrait sa marchandise sans avoir jeté un coup d'œil au radjah, qui, très-indifféremment en apparence, le saisissait au passage, et par un seul mouvement des doigts lui transmettait son vouloir. Le plus habile crieur de nos ventes publiques ou le juif le mieux pétri du meilleur levain d'Israël seraient des écoliers auprès de ces Malais. Les officiers de la corvette purent donc se procurer en assez grande quantité les peaux d'oiseaux de paradis émeraudes, que les Papouas nomment *siague*, et les Malais hybrides *mambéfore*. Ces admirables oiseaux que les habitants de Ternate appellent *burong-papua* (oiseau papou), ceux de Tidor *soffou*, sont de passage dans l'île de Waigiou; car, au dire des naturels, ils n'y séjournent que pen-

dant quatre mois de l'année, pendant la mousson d'est; on les chasse à la glu, au lacet, ou on les tue avec des flèches faites avec les rachis des feuilles de latanier, qui sont très-dures. Cette dernière manière de les prendre nécessite quelques précautions préliminaires : des enfants ayant remarqué les arbres où les oiseaux de paradis mâles se rendent pour dormir, grimpent silencieusement jusque sur les plus hautes branches et s'y tiennent tapis sous les feuilles; lorsque ces mâles à parure somptueuse (car les femelles sont dédaignées, n'ayant pas un brillant plumage), viennent percher, les petits Papouas armés d'un arc court, mais robuste, lancent avec vigueur les flèches de latanier très-acérées à leur sommet, et font en sorte de traverser le corps de l'oiseau d'un seul coup, car les paradisiers doivent tomber roides morts pour ne pas être gâtés. Souvent enfin, les plus adroits de ces enfants se tiennent collés sur les branches, de manière à les prendre pendant qu'ils dorment, à l'aide d'un lac porté au bout d'un bâton et vivement serré pour les étrangler.

Je me procurai dans cette relâche les espèces les plus rares et les plus précieuses pour les collections; ainsi j'achetai non-seulement les grand et petit émeraudes qui étaient fort communs, surtout le dernier, mais encore le paradis rouge, superbe, magnifique, sifilet, manucode, chalybé, le grand promerops et le séricule orangé. Plus tard, nous donnerons sur ces volatiles, si beaux et si rares, de nouveaux détails, lorsque nous serons parvenus à la Nouvelle-Guinée, leur résidence habituelle.

Le 10, pendant qu'on faisait de l'eau à la cascade de l'est, j'allai gravir la montagne abrupte d'où les sources s'élancent sur des roches broyées et dénudées qu'elles sillonnent, sans doute avec violence lors de la saison des pluies, tandis que, pendant notre séjour, elles s'écoulaient en nappes peu fournies sur les quatre à cinq gradins qui échelonnent leur cours. Cette eau fraîche et limpide était épandue sous d'épaisses voûtes de verdure dues à des arbres très-élevés, se touchant par le faîte, au milieu desquels se mariaient des casuarinas; c'est sur la roche humide, au milieu de ce cristal jaillissant, que je rencontrai ce curieux népenthes dont les longues feuilles se terminent par un godet, muni de son couvercle, fermant avec assez d'exactitude pour retenir l'eau dont il se remplit. Les amis des causes finales n'ont pas manqué de bénir la prévoyance du

Créateur, offrant au voyageur altéré une eau douce et limpide conservée par la prudence d'une plante; mais le miracle m'a paru avoir moins de merveilleux, depuis que j'ai toujours rencontré le népenthes dans des lieux immergés. Cette portion de la baie est profondément ravinée, plantée d'arbres propres au charpentage, arrosée par une foule de ruisseaux et garnie de grosses roches éboulées, où les scorpions sont en grand nombre.

Dans un pays presque inhabité, couvert de profondes forêts, on ne peut se dissimuler que les descriptions ne soient entachées de monotonie, et cependant on ne saurait trop s'appesantir sur les détails qui ont pour but de le bien faire connaître; c'est ainsi que je crois devoir jeter un coup d'œil sur l'ensemble des terres qui enclosent la baie. Les montagnes de sa bande orientale sont arrondies; mais il n'en est pas de même de celles du côté occidental, qui, à partir de la Corne de Buffle, s'élèvent comme des cônes terminés en pointes. Du milieu de la baie, l'œil erre sur un vaste rideau de feuillage, et, quand on songe que ce tapis verdoyant est formé par la cime d'arbres vieillis et de taille démesurée, on éprouve un mouvement d'admiration instinctive. Quelques plaques argileuses tranchent par leur teinte rouge avec le ton généralement foncé du vert des feuilles. Dans le sud-est, un vert gai et tendre semblait appartenir à des prairies dont l'herbe devait être très-courte, à en juger par le creux qui en résultait par rapport aux autres végétaux; je voulus m'assurer du fait, et, lorsque je les atteignis après des fatigues assez grandes, je me trouvai perdu dans des fougères serrées et touffues, hautes de six à sept pieds et presque impénétrables. Quelques jolies coquilles terrestres me dédommagèrent de la fatigue de cette excursion.

Il résulte de cette création grandiose, mais assez uniforme dans l'ensemble, un effet monotone qui devient fastidieux à la longue; cette enveloppe verte, jetée sur tous les points de la scène, en impose par sa vigueur et sa fécondité, mais n'a rien qui émeut; elle attriste par l'idée de sa puissance, car elle ne sourit pas à l'âme; et cependant un naturaliste y trouve à foison les êtres dont il poursuit la recherche et qui lui font toujours quitter à regret cette terre où, à chaque pas, il peut faire des découvertes.

La mer, dans la baie, était assez uniformément calme; à peine quelques vagues rares et légères venaient passagèrement en rider

la surface ; cela tient à ce qu'elle est abritée de toutes parts et soigneusement enclose par une ceinture de terrains élevés. Le matin et le soir une brise légère caresse délicatement l'organisme, tandis qu'un calme fatigant, laissant au soleil toute sa puissance, y règne dans le milieu du jour ; mais ces brises, si désirées par l'homme pour tempérer la chaleur équatoriale, soufflent du N.-N.-O., de l'O.-N.-O., et, le plus souvent, du S.-O. Le nombre des rivières qui y jettent leurs eaux est considérable, et il en est une qui, toutefois, mérite une mention spéciale.

Au fond du port Carenai, où s'élèvent des pâtés de coraux, nommés par M. Duperrey îles *Delphine* et *Eugénie*, dans la partie orientale de la baie, où une vaste surface de terres fangeuses couvertes de palétuviers, qu'arrosent de nombreux ruisseaux, des villages sont épars dans cette étendue de marécages, à en juger par des bouquets de cocotiers qui marient leur élégante cime avec le ciel ; deux petites rivières plus larges que les autres y décrivent leur cours sinueux. Sur l'une d'elles, nous visitâmes une cabane solitaire, bâtie sur des troncs enfoncés dans le lit même des eaux et ne différant en rien d'essentiel des cabanes des Papouas, car on y parvient à l'aide d'un bambou entaillé sur les bords pour recevoir le pied ; c'était le temple des dieux que ces païens invoquent dans leurs adorations ou qu'ils espèrent fléchir par des offrandes. Sur une sorte d'autel étaient rangées, avec des gradins et symétriquement, onze effigies en bois, peintes, grossièrement sculptées et recouvertes de sales guenilles de diverses couleurs ; quelques-unes de ces statuettes représentaient des hommes, d'autres des animaux, et, parmi ces dernières, des figures de crocodiles étaient parfaitement reconnaissables. Des assiettes en porcelaine du Japon renfermaient encore des aliments placés sans doute pour la nourriture de ces prétendus dieux, car ils leur supposent les mêmes besoins qu'aux hommes. Toutes ces divinités sauvages et grotesques ont un nom ; la principale, occupant le milieu et une place plus élevée, avait les mains étendues sur les cinq idoles subalternes qui sont placées à droite et à gauche ; enfin les parois de cette pagode étaient tapissées avec les nattes si vivement peintes que ces noirs fabriquent en abondance.

Le fétichisme est donc la religion des Papouas de Waigiou, et nul doute que l'islamisme des Malais ne soit aussi venu modifier

en quelques points le culte barbare de cette grossière idolâtrie.

Les Papouas nous regardèrent sans nul doute comme des coreligionnaires, car je fus tout étonné de voir leurs pirogues s'arrêter souvent devant le petit génie en bois peint placé sur l'avant de la corvette *la Coquille*, et les naturels se livrer religieusement à une sorte d'invocation silencieuse. Si la pudeur n'était pas un sentiment dont la délicatesse est toute de civilisation et se trouve être assez étrangère à la vie de barbarie proprement dite, que mènent les Papouas métis de Waigiou, leurs yeux auront dû bien souvent être scandalisés par les tableaux que la poulaine, cette sentine des matelots, aura offerts à leur extase mystique. Les croyances de ces peuples sont toutefois assez vivaces, pour que chaque naturel ait son fétiche protecteur, soit à la cabane où résident les dieux lares, soit sur lui, car tous portent sur la nuque et attachés à un collier un ou plusieurs de ces dieux, sculptés ou taillés dans une bûchette, nus ou enveloppés de guenilles ; quelquefois enfin ces simulacres de divinités sont travaillés avec une exquise délicatesse, et M. Lottin se procura une de ces statuettes en os, faite avec un fini que nous admirâmes tous.

Je consacrai la journée du 12 à la pêche, qui fut des plus abondantes ; parmi les poissons d'espèces variées que nous prîmes, deux sortes de chiens de mer remplissaient presque constamment nos filets : c'étaient le rochier à barbillons et le requin aux ailerons noirs.

Le 14, les pirogues des insulaires cessèrent leurs rapports ; dans un moment d'impatience et par mégarde, le capitaine fit renvoyer les Papouas qui couvraient le pont, et parmi lesquels se trouvait un radjah, qui fut gravement offensé. A partir de ce jour jusqu'au 16, on se prépara à l'appareillage et à quitter cette baie ; un incident nous donna quelque inquiétude : un matelot, parti du bord le 14, n'y revint que le 16 au matin, après avoir été obligé de coucher dans les bois ; cet homme, descendu à terre pour cueillir des joncs, s'enfonça de plus en plus dans les forêts au lieu de rejoindre la corvette, et, accablé de fatigue et de faim, il rejoignit, appelé par les coups de fusil du maître canonnier Rolland, qu'on avait expédié sur le point où nos matelots avaient jeté la senne. Ces accidents sont fréquents dans les campagnes de la nature de la nôtre, et moi-même je m'égarai une fois assez longtemps

pour en concevoir de vives inquiétudes, ayant oublié la boussole de poche, qui devient la première nécessité lorsqu'on veut cheminer dans ces forêts sans fin où le soleil lui-même ne pénètre pas.

Le 16, au matin, nous sortîmes du havre d'Offach, à pleines voiles, par une belle journée, et coupant le sillage de plusieurs serpents de mer fort gros.

CHAPITRE XVII.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LES PRODUCTIONS NATURELLES ET SUR LES HABITANTS DE L'ILE DE WAIGIOU.

Non vide il mondo, si leggiadri rami.
No mosse 'l vento si verdi frondi.
(PÉTRARQUE.)

L'HOMME est constamment influencé par le sol qui l'a vu naître, et se trouve modifié dans ses habitudes par les soins qu'il y éprouve ou par les ressources qu'il s'y procure; mais aucune race humaine ne présente d'une manière plus frappante peut-être que la race nègre ces modifications profondes dues à l'action prolongée du climat et des besoins physiques. Les peuples à peau noire, qui ont été répandus sur la plupart des îles de la Polynésie, et qui vivent encore sur un très-grand nombre d'entre elles, sont, on peut le dire, presque inconnus. Les notions publiées sur leur conformation, sur leurs habitudes, se réduisent à quelques renseignements tronqués, presque toujours incomplets, vagues ou remplis d'erreurs. Nous entrerons donc à l'égard de ceux qui appartiennent à la race des Papouas et qui vivent sur les plages de l'île de Waigiou, dans quelques détails précédés de généralités sur les productions naturelles du sol qui les a vus naître.

L'île de Waigiou, placée au nord de la Nouvelle-Guinée, fait partie de l'ensemble des îles connues sous le nom de Terre-des-Papouas. Ses habitants sont un mélange de Malais purs et de métis provenant du croisement des Malais et des Alfourous. Les vrais

indigènes sont, dit-on, relégués dans les montagnes, où ils vivent isolés et sans communication avec les riverains qui les nomment Alfourous. Le nom de Waigiou a été orthographié de bien des manières, et presque toujours on n'a tenu aucun compte de la prononciation des naturels : ce nom, d'ailleurs, n'est jamais donné à l'île entière, mais seulement à sa partie boréale ; car la portion méridionale est appelée Ouarido, et, pour rendre en français le son que les indigènes articulent, il faudrait écrire Ouarighio. Cette île avait déjà été visitée par plusieurs navigateurs européens. Forrest s'y présenta le premier en 1775 : plus tard elle reçut les navires envoyés à la recherche de l'infortuné La Pérouse, sous le commandement du général d'Entrecasteaux ; enfin la corvette *l'Uranie*, montée par M. de Freycinet, et *la Coquille*. La latitude de la baie d'Offach, presque directement placée sous l'équateur, se trouve être par une minute 46 secondes S., et par 128 degrés 22 minutes 39 secondes de longitude orientale. Montueuse au centre, couverte de vastes marécages sur ses bords, l'île de Waigiou, placée directement sous l'équateur, éprouve des chaleurs énormes, qui ne sont tempérées dans leurs effets que par des pluies abondantes condensées par les sommets des montagnes, sans cesse enveloppés de nuages. Ces averses se renouvellent plusieurs fois dans le jour avec une force dont il est difficile de se former une idée dans les régions tempérées, et cessent avec la même rapidité qu'elles sont venues. Il paraît que la plus grande partie de la population réside non loin de l'île Rawack : mais à peine existe-t-il trois ou quatre cabanes sur les bords de la baie d'Offach, baie qui se divise en plusieurs bras de mer considérables, présentant eux-mêmes un grand nombre de petits havres. Les vents qui règnent pendant le mois de septembre soufflent le plus ordinairement de l'ouest et plus spécialement du S.-O., du S.-S.-O., et de l'O.-S.-O. Le milieu de la journée est ordinairement marqué par des calmes parfaits : une seule fois nous ressentîmes une forte brise du nord, qui ne dura que quelques instants ; la surface de la baie fut toujours unie. Le baromètre se maintint ordinairement à 28 pouces 0,4, et monta une seule fois à 28 $\frac{1}{2}$; le thermomètre centigrade donna pour maximum 31 degrés, et ne descendit jamais plus bas que 27, à midi et à l'ombre. La température de l'eau ne variait dans la nuit de celle du jour, à midi, que d'un degré en moins, et était

de 29 à 28 degrés ; l'hygromètre à cheveux varia de 104 à 106, et ne donna 96 qu'une fois. Nous n'eûmes que quelques jours exempts de pluie : le plus ordinairement, les grains, en passant sur diverses parties de l'île, tombaient avec violence l'espace de deux ou trois heures ; puis le ciel paraissait de l'azur le plus pur. Toutefois, le sommet de la montagne nommée la Corne de Buffle était presque toujours enveloppé de masses épaisses de nuages, et les vapeurs qui s'élevaient des gorges de ce mont tourbillonnaient au-dessus des arbres comme de la fumée.

Les rivages du port d'Offach reçoivent un grand nombre de petites rivières qui sont alimentées par d'abondantes sources : quelques-unes de celles-ci descendent de la cime des montagnes ou des ravines en formant quelques cascades très-élevées. La mer remonte assez loin dans quelques-unes de ces rivières, dont les bords sont très-limoneux. Les Papouas bâtissent leurs cabanes sur leur cours, sans redouter les crocodiles qui les habitent ; ils se servent de leurs embranchements pour communiquer entre eux à l'aide de leurs pirogues. Tout le littoral de Waigiou, malgré l'épaisse végétation qui le recouvre, n'est qu'un marécage fangeux, où croissent de hauts palétuviers : la profonde humidité et les miasmes délétères, qui règnent dans ces lieux, y font éclore de nombreuses maladies qui ne manquent point de sévir contre les Européens, et qui portent aussi leurs ravages sur les naturels.

La formation rocheuse de l'île de Waigiou est remarquable; elle s'éloigne tout à fait du caractère de celle de la Nouvelle-Irlande, au moins sur ces rivages, car le terrain flanqué sur le pourtour du Port-Praslin est d'un calcaire madréporique dur, avec des coquilles et parfois des grains spathiques, tandis qu'on n'en observe aucune trace à Waigiou, ou du moins sur la côte nord, et dans la baie d'Offach. Cette île, par sa position comme par les bouleversements nombreux dont elle offre des traces à chaque pas, a dû appartenir aux grandes masses de terres situées sous l'équateur, et qui composaient avec les Moluques et la Nouvelle-Guinée un tout continu jusqu'à la Nouvelle-Hollande. Cette idée, du reste, n'est qu'une supposition : mais les faits les plus positifs prouvent que la surface entière de Waigiou a été torturée par des éruptions volcaniques dont les débris, bien que voilés aujourd'hui par une végétation pompeuse, se montrent en abondance. D'ailleurs, on ne saurait

méconnaître cette formation en observant les aiguilles basaltiques du Poulo-Een et des nombreux îlots qui saillent çà et là du sein de la mer comme des colonnes prismatiques, et sur le sommet desquels croissent en abondance des bouquets verdoyants et touffus. Les roches à nu ne se montrent parfaitement bien que dans la passe haute et étroite qui sert d'entrée au port d'Offach. Là, ces roches, déchiquetées par le temps, affectent des couleurs noirâtres mélangées de veines rouges; mais elles sont surtout à découvert dans une petite île placée au milieu de la baie, et que nous nommâmes l'*Ile aux Tombeaux*. Partout la nature de ces roches est identique, et contient une grande quantité de serpentine. Sur ces rivages battus par les vagues on trouva des amas de puddings formés par l'émiettement et la brisure de ces roches, et réunis par un ciment calcaire assez tenace : ces puddings n'ont guère qu'une trentaine de pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Sur les grèves, enfin, on ramassa en abondance les ponces que les flots y ont déposées. Le sol, sous les vastes forêts de l'île (car la végétation sur toutes ces terres ne cesse point d'envahir même les rochers les moins convenables pour qu'elle puisse s'y développer), le sol est le plus ordinairement composé d'une argile très-rouge. Les pitons des montagnes présentent parfois des emplacements décharnés que leur couleur noire porterait à penser de nature basaltique. La Corne de Buffle est la montagne la plus remarquable à Waigiou; elle tient à une chaîne qui se dirige de l'E.-S.-E. à l'O.-S.-O., et sa hauteur serait de 485 toises d'après les calculs des officiers de l'expédition de *la Coquille*.

Vue de la haute mer, Waigiou ne paraît être qu'un pâté de verdure; et cependant on remarque peu de variété dans ces arbres gigantesques qui se pressent et s'élèvent les uns sur les autres. Leur masse de feuillage interceptant le passage de l'air et des rayons lumineux, la surface de la terre ne présente point de ces herbes humiles si nombreuses dans les zones tempérées ou dans les forêts de certaines contrées du Brésil. La riche tribu des palmiers se compose d'un grand nombre d'espèces : parmi les plus communes se font remarquer les lataniers, que leurs feuilles flabelliformes dessinent si bizarrement dans les paysages torridiens; les figuiers, les poivriers, les filaos indiens, les calophyllum, les mimeuses, les vaquois, les cerbera, les scœvola, les ignames, les ananas, les arum, les bana-

niers, les cucurbitacées, les cycas, les mangliers, les sagoutiers, etc. Les menues herbes consistaient en liserons pied-de-chèvre, en graminées ou cypéracées, en acanthes à feuilles de houx, en amaranthes, en casses à corymbes, en nepenthes, en amomum, en épidendrum recouvrant les troncs mousseux des gros arbres, et singuliers par la variété infinie de leurs formes et de leurs fleurs. En général, la botanique de Waigiou diffère peu de celle de la Nouvelle-Irlande, et a un grand nombre de traits de ressemblance avec celles d'O-taïti et de Borabora. Parmi les végétaux usuels et alimentaires, le palmier sagou tient le premier rang. La moelle interne, répandue dans le stipe, fournit ces grains féculants avec lesquels les naturels composent des galettes plates et quadrilatères qui leur servent de pain, et qu'ils cuisent dans des sortes de petits fours en briques, divisés en compartiments. Les noix des muscadiers sauvages seraient peut-être susceptibles de prendre par la culture quelque développement, et pourraient sans doute s'améliorer; les arts trouveraient aussi dans cette île des bois propres à l'ébénisterie, et le teck (*tectona grandis*) fournirait d'immenses ressources aux constructions navales.

Pour obtenir des habitants les productions du pays, il suffirait d'y porter des toiles peintes, des étoffes à fleurs ou colorées en rouge : on en recevrait en échange des peaux d'oiseaux de paradis, de la nacre, des perles, de l'écaille de tortue, des trépangs, de la muscade et de la résine. Cette dernière matière sert aux Papouas à façonner des torches avec lesquelles ils vont à la pêche pendant la nuit, et s'obtient du *dammara resinifera* de Lambert, ou d'un *canarium*, suivant Lamarck.

Le règne animal de Waigiou doit être riche en espèces : malheureusement, nos courtes relâches et notre connaissance imparfaite des localités ne nous permettent d'en juger que par analogie. Parmi les mammifères nous croyons qu'on doit citer le babi-russa : toutefois ce n'est encore qu'un doute assez fondé que les voyageurs futurs éclairciront. Nous ne rencontrâmes qu'une fois, en nous rendant vers l'isthme étroit qui sépare le havre d'Offach de la baie Crousol, un petit quadrupède à pelage gris, nommé *kalubou* par les Papouas, que la mère venait d'égarer sans aucun doute, à en juger par son jeune âge; à la taille d'un rat il joignait le museau pointu et la poche marsupiale des sarigues. Ce kalubou était

une espèce de péramèle qui devra être nommée *perameles kalubu.*

Les phalangers à queue prenante, ou couscous, ne sont pas rares dans les bois. Déjà nos collègues, dans la précédente expédition, s'en étaient procuré quelques individus, et les naturels nous apportèrent plusieurs fois à bord le couscous tacheté, qu'ils nomment *scham-scham.*

L'ornithologie est une des branches de l'histoire naturelle qu'une longue relâche dans l'île de Waigiou enrichirait le plus : elle se compose de ces espèces rares et précieuses communes sur le système des terres des Papouas, telles que les oiseaux de paradis, qui ne s'y présentent d'ailleurs que dans certaines saisons. Le *paradisœa apoda* ou l'émeraude, le manucode, le magnifique, le paradisier rouge, y sont les plus communs. Nous tuâmes la femelle de cette dernière espèce, qui était inconnue naguère.

La famille des perroquets nous offrit les loris papous, vert, tricolore, ou à tête noire; la perruche d'Amboine ou à face bleue, le microglosse goliath, le grand cacatoës à huppe jaune, et une espèce de lori noir inédit que nous avons nommé lori de Stavorinus (*psittacus Stavorini*), parce que ce navigateur nous paraît l'avoir mentionné dans la relation de son voyage aux Indes orientales [1]. Le lori de Stavorinus est de la taille du tricolore, auquel il ressemble aussi par les formes corporelles. Son plumage est en entier d'un noir lustré uniforme, excepté sur l'abdomen, où règne un rouge vif qui s'étend jusqu'à la poitrine. Le seul individu que nous achetâmes à un Papoua a été perdu dans le naufrage de M. Garnot au Cap. Parmi les pigeons, nous citerons les belles colombes muscadivores, dont plusieurs étaient privées de la caroncule noire et arrondie que présentait le plus grand nombre des espèces. Cet organe entièrement graisseux ne doit s'élever sur la base de la mandibule supérieure qu'à l'époque des amours, et peut-être chez les femelles seulement; et la peau, qui se distend pour recevoir ce fluide, résultat d'une vie en excès, doit, après la fécondation, se dissiper, se raccornir, et ne plus paraître au-dessus des narines que comme une légère fronçure cutanée. A Waigiou nous rencontrâmes aussi des individus de la *columba puella* de la Nouvelle-Irlande, le *ptilinopus kurukuru,* et le goura ou pigeon couronné

[1] Forrest indique aussi un lori noir dans son voyage à la Nouvelle-Guinée.

des Moluques, oiseau stupide, mais dont la chair est exquise.

Le mégapode Freycinet est singulièrement multiplié à Waigiou. Les Papouas nous en apportaient journellement à bord, qu'ils échangeaient pour des bagatelles; mais leur chair est loin d'être délicate, car elle est sèche et coriace. Les accipitres ne nous donnèrent qu'une espèce, le matapour (*falco ponticerranus*), à tête blanche, à corps et ailes d'un marron foncé, les échâssiers, l'édicnème à gros bec (*œdicnemus magnirostris*), qui se trouve sur les rivages des Moluques et des îles de la Sonde : dans les palmipèdes une seule sterne, nommée *sapenne*. Les passereaux nous présentèrent le phylédon corbi-calao, une corneille dont le cri ne ressemble point à l'aboiement d'un chien, comme celui de l'oiseau de la Nouvelle-Irlande, mais imite au contraire un ricanement moqueur; le guêpier à gorge jaune, le calao à casque sillonné, plusieurs gobe-mouches et souï-mangas et le beau martin-chasseur gaudichaud.

Les reptiles les plus communs sont les tortues franche et caret. La chair de la première est recherchée des naturels, qui préparent de longs saucissons desséchés avec ses œufs, et les conservent pour les échanger; ils font des hameçons avec les écailles de la seconde. Un tupinambis, de la grosseur de l'iguane d'Amérique, noir ponctué de jaune, est tellement multiplié dans les bois, qu'on le rencontre presque à chaque pas sur les branches, où il attrape les petits oiseaux : il vit encore de poissons, qu'il guette sous les racines de mangliers, sur le bord de la mer, ou dans les lieux fangeux. On y trouve aussi le scinque à queue bleue, qui paraît répandu dans toute l'Océanie. Un de nos matelots nous assura avoir vu des serpents dont nous ne rencontrâmes aucun individu. Nous ne vîmes parmi les batraciens qu'une grande espèce de raine.

L'ichthyologie de la grande et vaste baie d'Offach doit être riche, à en juger par les espèces que nos filets, jetés au hasard, nous rapportaient chaque jour. Trois squales régnaient en nombreuses tribus dans ces mers. L'un, le squale aux ailerons noirs, avait été confondu avec le requin ordinaire par l'illustre Commerson, dont il diffère cependant par une taille plus petite (les plus grands que nous ayons vus n'avaient pas trois pieds) par la couleur du corps qui est d'un gris légèrement rougeâtre, et par le noir intense qui marque l'extrémité des

nageoires. Les femelles nous présentèrent constamment deux fœtus dans chaque côté de la matrice; et ces jeunes squales, tirés du sein de leurs mères, s'agitaient avec tant de vigueur, qu'ils forçaient l'ouverture ombilicale, placée sous forme de trou arrondi entre les deux pectorales et en dessous du corps, à s'ouvrir, et le sang qui s'en écoulait ne tardait point à les faire périr. Un rochier et un troisième chien de mer à barbillons se prenaient fréquemment dans nos filets. Les poissons les plus vulgaires, et qu'il nous suffira de citer pour le moment, se trouvaient donc être la pastenague blonde à points d'azur, la baliste bourignon, qui est identique avec la baliste praslin de Commerson; la baudroie géographique, le nason licornet, décrit primitivement par Forrest; le *dône* ou ptéroïs à antennes, un trigle volant, le *kalolo* ou blennie sauteur, l'échénéis à raies blanches, un pimélode, des chœtodons, des labres, des serrans, des aiguilles, etc., etc.

Les coquilles marines sont assez généralement des nautiles (*nautilus pompilius*), des spirules (*nautilus spirula*), des volutes couronnes d'Éthiopie (*cymbium æthiopicum*, Mont.), dont les habitants se servent en guise d'escope pour vider l'eau qui s'introduit dans l'intérieur des pirogues; les bénitiers, qui atteignent une taille bien plus considérable que l'individu qui sert de bénitier à Saint-Sulpice, et que Forrest a décrit sous le nom de *kima;* l'huître selle polonaise, l'huître marteau, l'huître des mangliers, l'éperon molette, l'hypocrêne, la coronule, des tortues, des policipes, des nérites, des patelles, des strombes, des grimaces, etc.

Les coquilles terrestres nous présentèrent une grande et belle variété de l'hélice citrine, plusieurs autres petites espèces, et le scarabe auricule. Parmi les coquilles fluviatiles on doit citer les néritines, qui y sont tellement communes, que les Papouas nous en apportaient des tubes de bambou remplis, la *mélanie à soies* ou *spirella spinosa* d'Humphrey, indiquée aussi aux îles de l'Amirauté.

La langouste ornée, quelques portunes, le crabe honteux, sont tous les crustacés des environs d'Offach. Les échinodermes étaient composés du cydarite à baguettes, de plusieurs spatangues, de divers scutèles; et parmi les êtres du dernier embranchement du règne animal nous mentionnerons plusieurs belles espèces d'holo-

thuries remarquables par la singularité de leurs formes. Des méduses nouvelles enrichirent également notre portefeuille. Les habitants recherchent avec un extrême empressement les holothuries : ils les préparent à la manière des Malais, pour les donner en échange des toiles que leur apportent quelques jonques chinoises, ou ils s'en nourrissent. Dans toutes les cabanes nous rencontrâmes une quantité de cette substance desséchée, coriace, très-peu agréable au goût, et que ces peuples n'estiment que parce qu'ils la regardent comme la matière la plus convenable pour soutenir leurs forces épuisées et faire renaître chez eux les désirs éteints par le renouvellement abusif des plaisirs des sens.

Deux variétés de l'espèce humaine habitent évidemment l'île de Waigiou : la première, malaise, s'est établie sur la côte par droit de conquête; l'autre, aborigène, conserve la plupart des traits du rameau dont elle est descendue, celui des Alfourous. De ce mélange sont nés des Papouas hybrides, sans vigueur, sans énergie morale, et docilement soumis à l'autorité des radjahs malais qui les gouvernent, et le plus souvent réduits en esclavage par les insulaires des terres voisines, entre autres par les Guébéens, dont la piraterie est la première branche d'industrie. Sur le pourtour de la baie d'Offach nous ne vîmes que quelques familles de véritables Papouas ou Négro-Malais hybrides, ainsi que nous les avons décrits dans un travail général sur les races humaines, tandis que les Malais sont particulièrement réunis dans de petits villages épars sur plusieurs points de Waigiou, et surtout aux environs de Rawack, de Boni, et dans la partie méridionale de l'île. Les Papouas d'Offach, au contraire, timides et craintifs, cachent leurs retraites dans les endroits les plus isolés des forêts, bâtissent leurs cabanes sur des rivières, afin de fuir avec plus de facilité à la moindre alerte; et, comme la pêche est leur principale ressource, ils se transportent sur les récifs ou sur les îlots isolés, afin d'y prendre du poisson et des tortues, et n'en partent que lorsque les vivres sont épuisés.

Les Malais des villages de Boni et d'Emberbakène nous parurent généralement d'une taille médiocre, dépassant très-rarement cinq pieds deux pouces; leur peau est d'un olivâtre foncé, et leurs membres, généralement bien proportionnés, sont quelquefois grêles et peu musclés. Ils portent leurs cheveux courts et recouverts d'un

morceau de toile en forme de turban. Leur regard est mobile et perçant, ce qui tient à des yeux noirs pleins de feu; la bouche est médiocre, mais le grand usage qu'ils font du bétel corrode les gencives et les dents, et teint les lèvres en rouge noir. La physionomie de quelques jeunes gens était douce et agréable; celle du plus grand nombre des hommes du peuple est stupide, ou plutôt est empreinte d'une certaine sauvagerie. Tous portent une petite touffe de barbe sous le menton et deux courtes moustaches sur le rebord de la lèvre supérieure; leur caractère est flegmatique, taciturne, et cache sous une apparente froideur une violence de caractère qui fait explosion lorsque les circonstances leur paraissent favorables. Le radjah qui les gouverne vint nous faire visite; il était le seul de sa nation qui fût complétement vêtu; sur la tête il portait une calotte à jour tissée avec des fibres d'un beau noir, et qu'il remplaça un jour par un bonnet à la chinoise, formé de plusieurs cartels d'étoffes de la même couleur; un large sarong d'indienne verte à fleurs rouges enveloppait négligemment le corps sans le serrer; un demi-pantalon d'étoffe rayée complétait cet ajustement, car ce chef avait la poitrine et les jambes nues. Une étroite bandelette d'étoffe, nommée *maré*, était le seul voile jeté négligemment par les autres habitants sur les organes sexuels. Nous remarquâmes que quelques jeunes gens, par des idées de coquetterie assez mal entendues, s'étaient fait limer les dents de manière à former sur l'arcade dentaire une gouttière profonde en avant. Le tatouage leur est inconnu; seulement ils ont adopté des peuples nègres l'usage de se faire élever des tubercules dans la peau, sur la poitrine et sur le deltoïde, au nombre de douze. La plupart de ces Malais, aussi bien que les Papouas, avaient le corps rongé par la lèpre squammeuse qui a indifféremment étendu ses ravages sur les nègres polynésiens comme sur les Mongols pélagiens et les Océaniens.

Leurs objets d'ornements consistent principalement en bracelets [1] polis et blancs, dont l'usage leur est venu des Papouas. Ces objets, qu'ils nomment *sanfar*, sont travaillés avec le plus grand soin, et formés d'une seule pièce enlevée à la base des grands cônes, de

[1] Ces bracelets sont en tous points semblables aux *armilla* des Égyptiens et des Gaulois. Ils prouvent, avec les oreillers en bois, les idoles et diverses coutumes traditionnelles, des communications avec ce que les anciens appelaient *Arabie*, c'est-à-dire les terres océane et indienne jusqu'aux archipels de l'est.

manière à offrir le diamètre du bras. Ils portent aussi quelques-uns de ces anneaux plus petits aux doigts ; et, lorsque la matière calcaire leur manque, ils la remplacent par des morceaux d'écaille de tortue, appelée *ouahomisse*, ou par des *kaprais*, sorte de *cordonnets* tissés en jonc peint de diverses couleurs. Plusieurs des habitants de Boni portaient au bras des bracelets d'étain, de cuivre et même d'argent, qu'ils fabriquent eux-mêmes ou qu'ils reçoivent des Chinois. Par une bizarrerie de goût, assez ordinaire aux hommes, ces bracelets sont fixés à demeure autour du membre qu'ils compriment ; car ils ont le soin de les passer sur le bras dans le jeune âge, de sorte que les muscles, en se développant, se trouvent étranglés à la place que cet ornement doit conserver pendant la vie entière de celui qui le porte.

Quelques autres objets de parure, d'un goût moins universel, consistent en colliers dont les grains sont faits avec des pailles vivement colorées, ou en idoles sculptées que l'on porte suspendues sur la nuque. Les Papouas attribuent de grands pouvoirs à ces amulettes, qui sont leurs divinités protectrices. Souvent elles ne se composent que d'un morceau de bois entouré de quelques sales guenilles ; quelquefois ce sont des figures ingénieusement travaillées avec des morceaux d'os et d'ivoire.

Tels nous parurent les habitants, d'ailleurs très-mélangés, de l'île de Waigiou ; mais les Papouas des environs de la baie d'Offach, véritables métis des Alfourous et des Malais, ont retenu des traits assez nombreux de la physionomie des Papouas, et méritent d'autant plus d'attention, qu'ils ont été jusqu'à ce jour pris comme le vrai type papou, ainsi qu'il est facile de s'en assurer en consultant les figures données dans un grand nombre de voyages.

Les Papouas métis d'Offach sont tous de petite taille, et, sur plus de vingt individus que nous mesurâmes à bord, la hauteur des deux plus grands allait à peine à cinq pieds deux pouces, et chez le plus grand nombre des autres elle n'était que de quatre pieds six à sept pouces. A cette petite taille il faut ajouter des membres décharnés et peu développés, un ventre très-gros, la face aplatie, dont les yeux sont noirs et la bouche très-fendue, et qui disparaît sous la vaste chevelure ébouriffée qui donne à la tête, vue de loin, des proportions énormes et disparates avec le reste du corps. Leur physionomie est empreinte de cette douceur dans les

traits, qui ressemble à de l'irrésolution, à de la crainte, ou peut-être à des souffrances physiques. La teinte de leur peau est d'un olivâtre basané assez clair, et leur chevelure est d'un noir foncé. Ces hommes paraissent indolents; leurs mouvements sont d'une lenteur qui étonne, et la frayeur seule a le pouvoir de les faire se hâter. Leur corps, assez habituellement recouvert de lèpre, est nu, car on ne peut guère donner le nom de vêtement à l'étroite bandelette d'étoffe qui ceint les reins. Tous les Papouas portent au milieu de leur chevelure un très-long peigne en bambou, dont le haut est allongé et habituellement garni d'ornements de nacre ou de pendeloques de toutes sortes. Ces Papouás métis ont communiqué aux Malais qui vivent parmi eux beaucoup de leurs coutumes, et, en échange, ils en ont adopté quelques-unes des leurs. C'est ainsi qu'ils portent quelquefois des moustaches et un bouquet de barbe sous le menton, et qu'ils ne mettent jamais sur leurs cheveux ces poussières d'ocre ou de craie dont sont prodigues les Papouas de la Nouvelle-Irlande, de la Louisiade, etc. Nous n'abordâmes jamais ces hommes sans que la frayeur la plus vive se manifestât sur leur visage, et ce ne fut qu'à la longue que nos bons procédés détruisirent les impressions pénibles qui les tourmentaient. Une fois rassurés, ils nous parurent gais et pleins de bonté; car il leur arriva fréquemment de nous offrir, sans en exiger de récompense, des cocos et des racines nutritives.

Les vieillards sont graves et sérieux, ils semblent impassibles à tout ce qui les environne; tous portent de nombreuses amulettes autour du cou, et ne sortent point sans être armés de la machette, sorte de gros couteau qu'ils obtiennent des trafiquants malais pour de l'écaille de tortue.

Les demeures des habitants de l'île de Waigiou sont constamment établies au milieu des marais ou à l'embouchure des petites rivières; et bien qu'elles soient élevées sur des pieux, elles sont exposées aux influences des miasmes les plus délétères qui s'exhalent des eaux croupies et du limon. Les fièvres de mauvais caractère doivent donc régner en ce lieu. Tous les vieillards qui s'offrirent à notre vue étaient frêles et débiles, et parmi les autres naturels plusieurs portaient d'énormes cicatrices de brûlures; quelques-uns offraient des traces de petite vérole, tandis que d'autres étaient oppressés par des catarrhes, etc. Leur habitude de coucher sur le

sable des grèves, entourés de grands feux et pendant des nuits où il pleut souvent à verse, ne doit pas peu contribuer à rendre dangereuse cette dernière affection. L'industrie de ces Papouas se décèle par le travail ingénieux qui préside à tous leurs ouvrages en paille, et on ne saurait trop admirer la vivacité des couleurs avec lesquelles ils peignent les feuilles de pandanus qu'ils mettent en œuvre; leurs grandes nattes, surtout, sont remarquables par leur solidité et leur durée, aussi bien que par les dessins qui fréquemment les décorent. L'oreiller en bois, sur lequel ils appuient la tête pour dormir, est sculpté et poli avec une habileté d'exécution qu'on ne serait pas tenté de leur supposer; et l'on sait que ce meuble n'est point chez eux le résultat du hasard, puisqu'on le trouve fréquemment, dans les tombeaux égyptiens, placé sous la tête des momies. Ils ne savent point tisser d'étoffes, et celles dont ils s'habillent, lorsqu'elles ne sont pas de fabrique indienne ou chinoise, se bornent à des toiles de palmiers ou à des écorces à peine dégrossies. Les armes dont ils se servent sont l'arc et la flèche, et leur adresse à frapper le but ne mérite pas d'être citée. Le radjah et quelques autres chefs possèdent des fusils et de la poudre, qu'ils ont obtenus des Européens en échange d'oiseaux de paradis. Tous les naturels que nous visitâmes, soit dans leurs cabanes, soit dans leurs pirogues, possédaient d'énormes paquets de flèches qu'ils échangeaient volontiers. Ces flèches sont en roseau et armées à une extrémité d'une pointe en bois très-dur, unie ou barbelée, et souvent d'un os aignisé ou d'une épine de pastenague. L'arc est le plus ordinairement en bambou, et parfois en bois rouge solide et pliant; il est tendu par une corde de rotang. Par leurs communications fréquentes avec les commerçants des Moluques, ils se procurent le fer dont ils arment leurs lances de combat et leurs harpons pour la pêche.

La plupart de nos cadeaux furent reçus avec la plus parfaite indifférence : un seul combla tous leurs désirs; et, faut-il l'avouer? ce ne furent ni des haches, ni des instruments utiles, mais des objets d'un usage frivole, en un mot, de ces petits miroirs enveloppés de papier doré! Un Papoua obtenait-il ce meuble précieux, on le voyait rester en extase devant sa physionomie, se complaire à en admirer tous les traits, pousser des cris d'étonnement, et rien n'était plus plaisant sans doute comme de suivre les brusques chan-

gements survenus sur ces figures, quelques minutes auparavant impassibles. Ainsi donc la beauté la plus séduisante, qui se repaît dans un miroir de la blancheur de son teint, de l'incarnat qui la colore, n'est pas la seule sur la terre qui goûte le délicieux plaisir d'admirer son image : elle est, sous ce rapport, en rivalité avec le noir et sale Papoua.

Les habitants de Waigiou, bien qu'adonnés presque exclusivement à la pêche, sont cependant d'une grande adresse pour prendre le gibier. Ils chassent les oiseaux de paradis avec de petites flèches formées du rachis des filioles de latanier, ou prennent en vie, pour les élever en domesticité, des loris papous, des loris tricolores, des cacatoës à huppe jaune. Comme les Malais, ils choisissent de préférence la nuit pour se livrer à la pêche, et se servent principalement de torches résineuses enflammées, dans le but d'attirer le poisson par de vives clartés. Ces pêches durent plusieurs jours, et ont lieu sur les bas-fonds ou sur les côtes renommées par l'abondance des tortues, des coquillages ou des poissons, et ils y séjournent tant que les vivres y sont abondants. A cet effet, ils établissent un ajoupa temporaire, sous lequel ils placent leur foyer, afin de le garantir des averses pluviales. Leur cuisine est élevée sur un treillage en bois, de manière que les chairs qu'ils y entassent cuisent lentement par l'action de la chaleur ; et les quantités qu'ils en consomment, ainsi que les préparations qu'ils leur font subir, annoncent qu'ils joignent à la friandise des besoins copieux. Ils prennent la précaution de cuire les poissons dans des feuilles d'arbres, de fumer et sécher les viandes de tortue franche, et de former avec les œufs des sortes de saucissons de haut goût.

La nourriture première des Papouas, empruntée au règne végétal, consiste en farine de sagou, retirée par le lavage à l'eau froide du centre médullaire des cycas et des sagoutiers. Ils en fabriquent des pains de forme quadrilatère, cuits dans des sortes de fours en brique, ou bien ils mangent simplement crue la farine renfermée dans des tubes de bambous. Les heures de leurs repas sont réglées avec une grande exactitude, et, lorsqu'ils naviguent dans leurs pirogues, ils ont toujours la précaution de conserver du feu qu'ils placent sur une pierre au milieu de la nacelle ; par son moyen, ils allument instantanément un brasier, sur lequel ils grillent les aplysies, les holothuries qui leur tombent sous la main au moment où leur appétit se

réveille. Ils y joignent aussi la précaution d'avoir toujours en réserve des tubes de bambous remplis d'eau douce. Lorsqu'ils ont mangé, ils sont dans l'usage de fumer une petite cigarette faite avec une pincée de tabac haché et roulé dans une foliole sèche, à la manière des Espagnols.

La construction des pirogues est, chez ces peuples maritimes, rendue facile par les instruments de fer qu'ils possèdent. Toutes les embarcations que nous avons vues étaient cependant peu soignées sous le rapport de l'exécution. Elles peuvent toutefois contenir de sept à huit hommes, et leurs extrémités sont relevées. Elles ont deux balanciers, c'est-à-dire que de chaque côté partent des tiges terminées par un madrier oblique destiné à servir de flotteur. Sur ces balanciers sont enfoncées des fourches qui servent à recevoir les mâts, les voiles de l'embarcation. Au centre s'élève un toit renversé, sous lequel les gens de l'équipage mettent à couvert leurs plus précieux effets, leurs boîtes, leurs nattes en paille, ainsi que leurs vivres.

Les Papouas de la baie d'Offach ont, à ce qu'il paraît, adopté les habitudes de polygamie des Malais; mais, ce qui est plus positif, ils en ont l'humeur jalouse et l'habitude de dérober leurs femmes à tous les yeux. Bien que nous soyons entrés dans leurs cabanes, nous n'avons jamais pu découvrir aucune personne du sexe féminin, et nous ne pouvons pas douter qu'ils ne les aient cachées soigneusement au milieu des bois. M. de Blosseville est le seul officier de l'expédition française de la corvette *la Coquille* qui parvint à entrevoir les épouses du radjah de la baie Crouzol, et il nous a dit qu'elles étaient jeunes, mais sérieuses et tristes, et qu'elles avaient pour tout vêtement un sarong de toile bleue des Indes. Plusieurs femmes papouas s'enfuirent précipitamment dans les forêts, emportant leurs enfants dans leurs bras, un jour que nous nous rendions en silence et inopinément vers leurs cabanes, dans la rivière d'Offach.

Ces tribus sont adonnées au fétichisme pur, et ont élevé un temple à leurs dieux, qui paraissent être nombreux. Ce temple est une cabane beaucoup plus grande que celles qu'habitent les naturels, et dont l'intérieur est décoré avec soin de nattes peintes appendues aux murailles. Ces idoles sont revêtues de morceaux d'étoffes, et plusieurs ont devant elles des assiettes de porcelaine

de Chine. Mais au milieu de ces figures humaines grossières nous remarquâmes avec quelque surprise la représentation assez exacte d'un crocodile. Là aussi la crainte de ce vorace et dangereux saurien a donc inspiré des hommages que les hommes adressent toujours avec d'autant plus de ferveur qu'ils redoutent davantage la puissance malfaisante du génie ou du démon qu'ils encensent! A ces rites d'un culte dans l'enfance se joignent des idées inculquées par les Malais et des traces de mahométisme; car la polygamie, le soin qu'ils prennent de cacher leurs femmes, le respect qu'ils professent pour les tombeaux, dérivent évidemment des relations intimes qu'ils ont contractées avec les émigrants des îles Moluques. Les tombeaux des Papouas sont généralement recouverts d'une sorte de mausolée fait avec des morceaux de bois plus ou moins sculptés : parfois on suspend au-dessus des guirlandes de hachettes en bois, pour marquer l'usage que le possesseur a su en faire pendant sa vie.

Il n'y a pas jusqu'à la manière de bâtir leurs cabanes qui ne soit caractéristique pour tous les Papouas qui ont eu des communications avec les Malais; ce n'est jamais que sur le bord de la mer, à l'embouchure des rivières, au fond des baies, qu'elles sont établies sur des pieux. Rien n'est peut-être plus pittoresque que ces demeures en bambous et à claires-voies, où logent pêle-mêle des familles entières, sous lesquelles flottent des embarcations, et que dérobent à la vue des arbres vigoureux qui croissent aux alentours. Nul meuble n'embellit leur intérieur, si on en excepte quelques nattes en feuilles de vaquois, une claie destinée à servir de lit à chaque membre de la famille, un âtre pour contenir le feu, quelques paniers destinés à recevoir les trépangs desséchés dont il se fait une grande consommation.

La langue de ces Papouas est un mélange de malais et d'alfourous, ainsi qu'il sera facile de s'en convaincre par la petite série de mots que nous citons; cependant les noms des parties du corps sont presque entièrement alfourous.

Front, *kaprani*.
Oreilles, *katontousé*.
Cheveux, *pia*.
Nez, *souné*.
Lèvres, *ganganini*.

Dents, *vuaéainé*.
Menton, *ganpapé*.
Barbe, *gangabouriné*.
Cou, *kakoné*.
Poitrine, *liemanpené*.

Mamelon, *sou.*
Ventre, *iaéné.*
Nombril, *assevené.*
Penis, *siné.*
Épaules, *paponé.*
Reins, *mahalé.*
Fesses, *sainé.*
Anus, *talané.*
Bras, *papéané.*
Avant-bras, *kapéané.*
Main, *kakonianė.*
Doigts, *kakoulilé.*
Ongles, *kabeai.*
Cuisse, *kokoloné.*
Genoux, *kabukapouki.*
Jambes, *kalonainé.*
Pied, *kaloupapé.*
Doigt de pied, *kaloutili.*

Noms divers d'animaux et de plantes :

Arec (noix d'), *pinane.*
— (poivre cubèbe), *siri* (bétel).
— Chaux, *kapou.*
Ananas, *nanassi* (nom d'origine portugaise).
Banane, *imbieffé* (nom alfourous).
Goura ou pigeon couronné, *mambrouke.*
Muscadier, *nancosse.*
Perles, *moustika.*
Sagou, *sagou papou.*
Oiseau, *mani.*
Acanthure rayé, *barière.*
— licornet, *inecare.*
Acanthus ilicifolius, *kolouine.*
Blennie sauteur, *kalolo.*
Corbeau, *arake.*
Chien, *aéé.*
Coco, *kasout.*
— L'émulsion, *lamaté.*
— La chair, *kambi.*
— La coque, *ouanaté.*
— Le brou, *kani.*
Cancre (crustacé), *kalale.*
Cacatoës à huppe jaune, *voifaque* et *manou-aea.*
Couronne d'Éthiopie, *kapubé.*
Œdicnème à gros bec, *manéricrine.*
Aigle pêcheur, *malapour.*
Guêpier, *aouerre.*
Giraumon (fruit), *kabouress.*
Hirondelle de mer, *sapenne.*
Hélice citrine, *kolambé.*
Monitor (lézard), *kalabech.*
Lori papou rouge, *holome.*
— tricolore, *mantsi.*
Martin-pêcheur, *salaba* et *aloque.*
Méduse (zoophyte), *semaï.*
Nautile pompilius, *kokorbé.*
Oiseau de paradis, *siague* et *mambéfore.*
Poule domestique, *manesaké.*
Papillon, *kababat.*
Phalanger, *schamscham.*
Perruche omnicolore, *saélique.*
Poisson, *ika.*
Résine de dammara, *ki.*
Scorpion lamhis, *kakavaille.*
Péramèle, *kaloubou.*
Sauterelle, *assekai.*
Oursin à baguettes, *napoloto.*
Oreille de mer, *saraou.*
Tortue franche, *fine.*
Écaille de tortue, *caoumisse.*
Triton, *kébour.*
Trigle volant, *énop.*

CHAPITRE XVIII.

TRAVERSÉE DE LA BAIE D'OFFACH (ILE DE WAIGIOU) A BOUROU
(DU 16 SEPTEMBRE 1823 AU 23 DU MÊME MOIS);

SÉJOUR A CAIÉLI OU CAJÉLI (ILE DE BOUROU) L'UNE DES MOLUQUES
(DU 23 SEPTEMBRE AU 1er OCTOBRE SUIVANT).

Vues des îles Manouaran, Ruib, Pulo-Een, Siang, Yang, Guébé, Geby, Gagy, Bolabolach, Pulo-Pissang, Loo, Lawn, Kelech, Keka, Gasse, Céram, Obi, Manipa, Quélan et Bonoa (*Papouasie et Moluques*).

Et les rayons du jour dévoilant leur trésor,
Lançaient jusqu'à la mer des jets d'opale et d'or.
La vague était paisible, et molle et cadencée,
En berceau de cristal mollement balancée,
Les vents, sans résistance, étaient silencieux.
(DE VIGNY.)

PARTIS le 16 septembre 1823 de la baie d'Offach, nous laissâmes bientôt derrière nous les îles de Manouaran et de Rawach, en arrivant dans ce labyrinthe d'îlôts et de rochers épars sur la mer dans une étroite surface, et dont Ruib et Pulo-Een sont, par leur étendue, les plus remarquables. Les officiers de *l'Uranie* avaient nommé *Baie des Clochers* cette singulière rade bordée de toutes parts de pitons à fleurs d'eau, dominant les vagues comme des flèches d'église gothique, et ressemblant à des ruines par leurs

pans basaltiques et lézardés, dans les interstices desquels végètent des palmiers sagouïers ou des arbrisseaux en buissons. La mer était parfaitement calme, et le soleil, directement sur nos têtes, dardait à plomb ses rayons surchargés de calorique, de sorte que *la Coquille*, poussée par une faible brise, navigua au milieu de ces débris de quelques grandes révolutions volcaniques, s'élevant comme des murs sombres et nus, ou bien comme des colonnettes légères, ou enfin en aiguilles minces et décharnées; le coup d'œil de plusieurs de ces îlots épars était magique : comment en eût-il été autrement? Sur des basaltes diversement groupés, bizarrement déchirés, dont la noire surface se détachait de l'azur de la mer, la verdure la plus active avait envahi leur sommet, et de sa chevelure d'émeraude simulait des gerbes de feuillages frais renfermés dans une jardinière de bronze. Un gros roc, entr'autres, placé à toucher Ruib, avait sa base usée par le lèchement de l'onde, et ces bords s'évasant, simulaient un vase étrusque, garni de plantes, car son sommet était couvert d'arbustes presque tous d'égale hauteur et très-serrés.

Nous passâmes à trois milles de l'île d'Yang, qui est de médiocre hauteur, couverte de bois comme toutes les îles malaises de l'équateur, mais présentant sur ses rivages, défendus par des îlettes, des rochers escarpés ou des plages sablonneuses mordant par leur échancrure dorée la nape verdoyante de l'île. Siang est basse, assez uniformément aplatie, et doit sa forme sans nul doute à quelque bas-fond de corail exhaussé; verdure et sables blancs de madrépores, sans nul trace de cabanes, voilà tout ce qu'on peut en dire. Plus loin, Guébé, si célèbre par la piraterie de sa population de forbans malais, nous apparaissait, et dans le bleu du ciel se dessinaient les pitons de Gilolo, et, à une plus faible distance, Geby et Gagy.

C'est dans ces îles que Sonnerat s'arrêta dans la campagne dont il a donné la relation sous le titre impropre de Voyage à la Nouvelle Guinée. L'orage chassa le beau temps des jours précédents, et une pluie tiède, mais abondante, succédant à une gigantesque trombe, vint nous assaillir. C'était le 18, que nous naviguions en nous rapprochant des îles de Guébé, Rouib, Siang, Yang et de Bolabolach, et, par une nuit vraiment céleste, nous passâmes entre Guébé et Gagy, ou mieux Guaguy, suivant la prononciation réelle

de ce nom. La lune, dans son plein, renvoyait une clarté nette et argentine, lorsqu'au milieu de la nuit la masse des exhalaisons ou des vapeurs forma autour de cet astre une immense auréole épaisse, et jamais depuis je n'ai revu se reproduire ce phénomène.

Le 19, par une journée tiède et balsamique, en traversant le canal qui sépare Pulo-Pinang de Loo, nous devisions joyeux sur le pont, lorsque la vigie jeta l'alarme en annonçant qu'elle voyait le fond devant la corvette; on vira de bord avec une prestesse que la circonstance exigeait d'ailleurs, et, en terminant notre évolution, chacun de nous put mesurer de l'œil les pâtés de corail qui formaient des buissons animalisés sous le navire; là le fond, sous le plomb de sonde, donna huit brasses, quelques instants après trente brasses et puis plus; mais on ne s'assura point, par l'envoi d'une embarcation, si ce haut-fond, nommé *Banc du Duc*, était partout couvert d'eau pour un grand navire ou si nous n'en étions qu'à la partie déclive, à moins que les géographes hollandais n'aient donné des renseignements précis à ce sujet, ce que j'ignore. L'île de Pissang ou des bananiers, paraît formée par deux montagnes accolées par la base et assez élevées, grandement virescentes, mais dont l'approche est défendue par une chaîne de rocs; elle n'est visitée que temporairement par les maraudeurs guébéens. L'île de Loo, au contraire, est assez basse, bien que plus élevée au nord qu'au sud. Les îles Gasse, Keka et Lawn, moyennes et très-boisées, que nous doublâmes le 20, n'ont rien qui mérite l'attention. Obi, Manipa et Céram nous apparurent bientôt. Céram, cette grande terre montagneuse, peuplée par une race farouche et guerrière que les Hollandais n'ont jamais pu subjuguer, est une des terres qu'il serait important de visiter pour faire des découvertes en histoire naturelle. Prise de calme par le travers du détroit de Bourou, entre les îles Bonoa, Kilang et Manipa, en vue de Céram, *la Coquille* se balançait sans avancer, par une chaleur étouffante. Nos regards dévoraient ces îles Moluques si célèbres en Europe et si peu connues pour la plupart; quelques baleines apparaissaient à l'horizon; mais le spectacle le plus animé nous fut donné par une troupe de marsouins chassant avec leur impétueuse ardeur un essaim de bonites ou scombres pélamides. Ces bonites sautaient en vain hors de la mer à plusieurs toises, tant leurs mouvements sont agiles et robustes; en replongeant elles trouvaient le marsouin,

qui, en bondissant, les saisissait au passage pour les dévorer. Des requins cauteleux se mêlaient à ce festin, afin d'en recueillir les miettes, et une nuée de daurades coryphènes vint donner tête baissée dans cette bagarre qui devait lui être fatale. Ainsi, dans le plan du Créateur, la matière doit subir, avec tous les hasards de la vie, ceux plus nombreux encore qu'amènent les besoins de l'organisation chez des êtres différents. Une chaîne assimilatrice semble lier tous les animaux les uns avec les autres par une dépendance presque exclusivement digestive.

Le 23, nous contournâmes les récifs qui s'avancent au delà de la pointe Rouba, et nous laissâmes tomber l'ancre au fond de la vaste baie de Caïéli, à un tiers de mille d'un fort sur lequel flottait le pavillon néerlandais. Caïéli est le port de l'île de Bourou où les Hollandais entretiennent un résident et quelques troupes, pour maintenir leur domination.

La corvette était à peine au mouillage qu'on expédia M. de Blosseville à terre pour porter au résident hollandais les lettres patentes de son souverain, faisant injonction aux divers chefs des colonies dépendantes de la couronne hollandaise de nous accueillir favorablement, car l'accès de Bourou est interdit aux divers pavillons d'Europe. Notre embarcation n'était pas rendue à terre, qu'une pirogue accosta la corvette et qu'un sergent remit à M. Duperrey une copie des ordres donnés au résident par le gouvernement de la mère-patrie, ordres qui nous prescrivaient de reprendre le large aussitôt, et le sergent se retira après avoir laissé son message, dont personne à bord ne put déchiffrer le contenu, car il était, à part ses caractères illisibles, écrit en néerlandais. Les seuls ports, aux Moluques, que les navigateurs peuvent fréquenter, après l'accomplissement toutefois de certaines formalités, sont ceux d'Amboine, de Ternate, de Menado et de Xema. M. Duperrey et quelques officiers, revêtus des insignes de leur grade, se rendirent auprès du résident, et n'obtinrent qu'avec les plus grandes difficultés l'autorisation de séjourner temporairement à Bourou; le résident, malgré les ordres de son souverain, ne cessa d'opposer des difficultés, et il ne se rendit qu'après avoir reçu du commandant de *la Coquille* une pièce écrite qui constatait les impérieux besoins de notre vaisseau. Ce résident, nommé Cheller, son secrétaire, le sergent et le ministre presbytérien, étaient les seuls Euro-

péens qui résidassent dans l'île. Le sergent avait sous ses ordres un caporal et vingt-sept soldats javanais ou amboinais.

M. Cheller ne savait que quelques mots de notre langue, et, lorsqu'on lui rappela la réception amicale dont se louent de Bougainville et d'Entrecasteaux dans leurs relations, il se borna à répondre par une phrase plus philosophique que correcte : *Oh! c'est de la blague que ces fadaises;* peut-être avait-il raison. On ne quitte pas l'Europe pour s'expatrier au fond de l'Asie, dans le simple but de changer d'air ou de ramasser quelques coquilles pour les cabinets; on doit se hâter d'accumuler des piastres pour venir en jouir dans sa patrie. Par la même raison le bon M. Cheller, lorsqu'on lui parla de saluer le pavillon hollandais de vingt et un coups de canon, que le fort aurait eus à rendre, répondit fort sensément qu'il préférait garder sa poudre que de la brûler en pure perte. Possesseur d'un grand nombre de bœufs de race croisée avec des buffles, de beaux troupeaux de moutons, de cabris et d'oies domestiques, ce résident, par les mains duquel tout objet de consommation ou de commerce extérieur passe, était déjà fort riche; car il prit plaisir à conduire M. Gabert dans une pièce ou gisaient des barils pleins de roupies et de dollars. Nous fûmes donc approvisionnés en abondance de vivres de toute nature que nous payâmes par des mousquets, des étoffes, des outils tels que scies, haches, etc., qu'il devait revendre avec de grands bénéfices [1]. Ce monopole exclusif des résidents leur permet de faire en peu de temps de grandes fortunes, car leur autorité sans borne sur les populations soumises au joug hollandais échappe assez facilement au contrôle des autorités supérieures. Le résident de Bourou relève directement du gouvernement d'Amboine.

Les chefs malais, placés sous l'autorité d'un radjah, soumis lui-même au résident, portent le nom d'*orangs-cayas* [2] (nobles hommes), et reçoivent comme marque distinctive de leur pouvoir

[1] Pendant notre séjour à Amboine, l'autorité apprit nos relations avec ce résident, et, à Java, on nous dit que quelques paroles imprudentes, parties de la corvette *la Coquille*, avaient été cause de sa destitution. M. Cheller a rendu à notre équipage de véritables services en lui procurant en abondance des vivres frais, et il est bien à regretter, quelque prix qu'il en ait exigé, que ces minces détails aient été cause de sa destitution.

[2] Cette désignation répond à celle de *ricos-hombres*, des Espagnols.

la canne à pomme d'or ou à pomme d'argent, suivant les nuances établies parmi eux. Ces chefs n'ont qu'une autorité très-restreinte sur leurs compatriotes ; ils ne peuvent trafiquer avec les Européens ni recevoir d'armes ou autres objets que sur le bon vouloir du résident. Les Hollandais ont dû chercher à établir un agent à Bourou, pour faciliter les approvisionnements de leurs garnisons diverses, car cette île passe pour très-fertile. Quelques Européens me dirent, à Amboine, que le principal but était de maintenir l'arrachement des arbres à épices ; d'autres, que Bourou au contraire avait dans l'intérieur de ces contrées de vastes plantations dont les récoltes étaient annuellement emmagasinées à Amboine, puis expédiées en Hollande ; de ces deux rapports contradictoires je ne sais lequel adopter, bien que je penche davantage vers le premier. Un oiseau célèbre dans ces contrées, le pigeon semeur de muscades, a cependant rendu illusoire la persévérance apportée par la compagnie des Indes pour maintenir dans quelques îles seulement, dont l'approche est facilement interdite, ces arbres gardés avec un soin jaloux, et c'est ainsi que ce contrebandier ailé, avide des noix des muscadiers, en digère le brou et les sème abondamment sur tous ces îlots des Moluques et jusque sur les terres de la Papouasie.

Plusieurs navigateurs français ont visité l'île de Bourou ou de *Boero*, ainsi que l'écrivent les Hollandais, qui en ont dépossédé le sultan de Ternate. Cette île très-fertile ne nous est connue que très-imparfaitement ; longue de dix-huit lieues de l'est à l'ouest, sur une largeur du nord au sud de treize lieues, nous n'avons sur ses productions que d'incomplètes données. Les Malais l'ont nommée, en raison des volatiles à riche plumage et d'espèces variées qui la peuplent, *Bourou* ou l'île aux oiseaux. La plupart des êtres inscrits dans nos ouvrages d'histoire naturelle sous le nom d'Amboine, proviennent en effet de Bourou et de Céram, les terres les plus riches de toutes les Moluques, placées sous l'équateur et couvertes de profondes forêts.

Les Hollandais, en prenant possession d'un seul point de l'île de Bourou, ont borné leur influence à un cercle assez restreint, en interceptant les communications du dehors avec les habitants de l'intérieur, nommés Alfourous ; car les aborigènes sont réduits à trafiquer par voie d'échange avec les Malais et les Chinois établis sur la côte. La baie de Caïéli, qui l'entame dans sa partie septen-

trionale, est vaste, profonde, sûre et très-large à son embouchure, où se dessinent les pointes *Lissottetti* au nord et *Rouba* à l'est. A plus d'un mille de celle-ci s'étend un banc de corail dont le sommet se découvre à mer basse, et dont le gisement forme un dangereux haut-fond dans cette partie.

Le délicieux village de Caïéli se trouve être assis sur le bord déclive de la mer, au fond de la baie, dans le sud-ouest. Vu de la rade, le panorama du paysage qui se déroule aux yeux du voyageur est empreint d'un charme indéfinissable; l'œil se repose avec plaisir sur la riche verdure qui en tapisse les bords. Dans les éclaircies que laissent les arbres entre eux apparaissent les sommets pointus des mosquées, et à travers les découpures infinies du feuillage, entre les colonnes droites des papayers ou les longues banderoles flottantes des bananiers, se décèlent les cabanes en bambous des habitants. La perspective de ce premier plan fuit sur les hautes montagnes boisées qui se perdent avec le ciel dans le lointain. Puis, sur le côté oriental de la baie, des coteaux élevés affectent une verdure triste et glauque, et laissent exhaler au loin les odeurs flagrantes et vives des melaleuques qui y sont plantés, et qu'on y cultive pour en retirer l'essence si estimée des Malais et connue sous le nom d'*huile de Caïjou-Pouti*. Toute la partie nord-ouest, au contraire, est basse et à peine au niveau de la mer, et ne présente sur toute cette surface que de vastes marécages, en partie noyés, où vivent les crocodiles. Rien ne flatte plus la vue peut-être que ce mélange heureux de sites opposés et réunissant à un haut degré les beautés des paysages de la zone torride : ici le cocotier élève dans l'air ses parasols de verdure, là le sagoutier, à moelle nutritive, couronne son tronc rugueux de palmes rigides; le bananier herbacé, entouré de ses nombreux rejetons, croît au pied du robuste canari dont les amandes ont une saveur exquise. A ces végétaux utiles de la zone équatoriale s'en joignent une foule d'autres, dont les rameaux toujours verts, chargés à la fois de fleurs et de fruits, sont animés par les bruyants loris, perroquets à plumage cramoisi, et par cent autres dont les noms ne formeraient qu'une stérile nomenclature. La mer, dans la baie, est rarement agitée; elle est presque toujours paisible, et de legères pirogues malaises, à voiles en feuilles de vaquois, en sillonnent la surface. Pendant notre séjour, le ciel était ordinairement pur et serein; et cependant il arrivait, à chaque

journée, que d'épais nuages condensés sur les hautes montagnes de la partie orientale amenaient des orages de courte durée, qui se résolvaient en pluies abondantes pendant deux ou trois heures, et puis le ciel reprenait sa sérénité première.

Le village de Caïéli n'a rien de particulièrement remarquable; et cependant sa physionomie étrangère a pour le navigateur l'attrait puissant de la nouveauté. C'est un mélange pittoresque de cabanes artistement construites et semées au milieu de massifs d'arbres à fruit, avec des allées régulières qu'on ne peut appeler rues; de nombreuses mosquées, un sol accidenté et agreste, et la race à teinte orangée, qui y vit; tout en elle rappelle ces sites de l'Orient dont les descriptions ont fait le charme de nos jeunes années. Il n'y a point de débarcadère sur la baie, et, comme la plage sablonneuse est très-unie, il en résulte que les embarcations ne peuvent accoster la terre ferme, de sorte qu'à chaque descente il faut marcher ayant de l'eau jusqu'au delà des genoux; d'ailleurs les marais submergés, les petites rivières qui coupent le pays, nous avaient habitués à ne pas réclamer le secours de nos matelots pour nous porter à dos d'homme. Le résident faisait plus de façon pour s'embarquer, car, un jour qu'il vint à bord, il se fit suivre d'une grande quantité d'esclaves malais qui le portèrent mollement en palanquin; mais notre procédé, moins sain peut-être, était, en revanche, plus expéditif.

L'allée qui traverse Caïéli dans toute sa longueur a près d'un mille et demi; elle est emmuraillée de chaque côté de cloisons en bambous supportant une toiture de feuilles d'ananas, et plantée avec régularité de beaux arbres qui procurent, dans le milieu du jour, un délicieux ombrage. Les demeures des habitants sont disposées par carrés de chaque côté de cette rue, et chacune d'elles, tenue avec propreté, se compose de plusieurs appartements n'ayant qu'un petit nombre de meubles.

Le fort hollandais coupe le village en deux parties et occupe sa portion méridionale dont il est séparé par une rivière; il a été bâti en pierres de taille et à effleurer le sol, dans l'année 1785; huit pièces de canon forment son armement et vingt-sept hommes sa garnison. A peu de distance du fort est la *résidence*, réunion de vastes appartements construits de manière à laisser circuler l'air dans leur intérieur, et dont les fenêtres sont tenues fermées par

des canevas; des *virandas*, commodes pour respirer à l'ombre ou se promener lorsqu'il pleut, entourent cette maison de l'autorité hollandaise, à laquelle on arrive, en laissant le rivage, par une avenue de beaux arbres.

De nombreux ruisseaux serpentent à travers Caïéli, et les habitants, pour les communications journalières, les traversent sur un tronc d'arbre négligemment jeté en travers. Chaque cabane est enveloppée par les plantations tropicales qui la dérobent aux yeux : ce sont des *kalapas* ou cocotiers, des *pinang* ou aréquiers, des *saguerus*, des sagoutiers, des bananiers, des jaquiers, des rima, des pampelmousses, des canaris, des mogorium, etc., entassés les uns sur les autres et qui fournissent des fruits en abondance. La singularité de ces demeures élyséennes s'accroît encore du grand nombre des mosquées qui s'élèvent au milieu d'elles et que les habitants nomment *masegui;* j'en comptai huit servant au culte et deux en construction. Leur forme est chinoise, car régulièrement quadrilatères à leur base, et recouvertes d'une toiture oblique en feuillage sec, elles sont étranglées par un tambour carré, sculpté à jour, que surmonte un pignon à quatre pans ayant une toiture oblique, le tout terminé par une boule supportant une flèche acérée.

Les premières fois que les officiers de la corvette descendirent à terre, ils furent entourés par une population curieuse d'enfants et d'hommes, car, pour les femmes, elles se dérobaient aux regards. Les habitants qui nous rencontraient proche leurs demeures, criaient avec force pour faire fuir ce sexe timide sans doute, mais cependant partout assez aguerri pour recevoir volontiers les hommages de l'homme; les femmes malaises ne tardèrent pas à se familiariser assez, malgré la rigidité des croyances musulmanes, pour ne plus craindre de longues causeries. Peut-être que la bonne conduite des gens de l'équipage donna une sécurité suffisante pour les Malais, si chatouilleux pendant les premiers temps de notre relâche, et qui, vers la fin, ne paraissaient pas mécontents de nos visites. La femme, chez les Malais, n'est qu'un être d'un ordre inférieur, qu'un époux achète et traite avec un dédain complet; elle n'est pour lui que la domestique livrée aux travaux du ménage ou à la culture des champs; il en a des enfants qu'elle doit élever, et sa jalousie n'est pas ce sentiment délicat qui naît de l'amour,

mais cette jalousie de possession qui résulte des relations du maître avec son esclave, et qui s'étend jusque sur le bétail. Toutes les femmes que j'eus occasion de voir à Caïéli avaient une physionomie sérieuse et triste. Le sourire est un fruit étranger qu'on ne voit point éclore sur leurs lèvres, et, lorsqu'elles sortent de leurs demeures, on les rencontre les yeux baissés et s'arrêtant pour céder le pas aux hommes. Étrange contraste entre nos anciennes croyances françaises, si remplies d'attentions pour ce que les poètes appellent la plus belle moitié de l'espèce humaine, je dis anciennes, car aujourd'hui il leur a succédé une sorte de rusticité de mauvais goût, qui semble prouver que notre nation ne peut qu'osciller entre des hommages pleins d'afféterie et de fadeur et un manque d'égards indélicat dont le bon goût fera tôt ou tard justice.

La population de Caïéli peut être évaluée à dix-huit cents habitants; les Malais établis dans ce village ou sur les bords de la mer sont au nombre de trois mille, suivant le dire du résident qui porte la totalité de la population de l'île à trente mille individus. La fixation de ce chiffre est fort problématique, car on ignore presque complétement ce qui concerne les Alfourous, retirés dans les vallons et sur les montagnes de l'intérieur, peu communicatifs, et dont les mœurs sont profondément empreintes de sauvagerie. Les Malais nomment ces aborigènes, de même que ceux de Céram et des grandes Moluques, Papouas; ils redoutent singulièrement les irruptions de ces derniers, et les habitations éloignées, que ne peut défendre le fort hollandais, sont protégées par un vaste système de piéges. Ces Papouas du dehors, surtout ceux d'Embarbakène, les plus hardis et les plus entreprenants des nègres de la Nouvelle-Guinée, choisissent ordinairement la nuit pour opérer leurs descentes que l'obscurité doit favoriser, et dans lesquelles ils enlèvent les femmes et les hommes pour les réduire à un dur esclavage. Pour se défendre de ces visites hostiles, toutes les plages, que les pirogues peuvent aborder facilement, sont couvertes d'une lisière de graminées, atteignant un pied et plus, cultivées avec le plus grand soin, et, sous cette bande verdoyante, sont creusés de grands trous couverts de feuilles de palmiers supportant une mince couche de sables et d'herbes. Ces trous sont, dans leur fond, hérissés de bambous durcis au feu, et taillés en lames acérées; de plus, chaque souche de gramen enveloppe par sa touffe des pointes parfaitement aiguisées.

On conçoit que le corps entièrement nu des Papouas, débarquant avec le plus profond mystère, mais obligés de traverser ces lignes de circonvallation, doit trouver un obstacle des plus grands dans cet ingénieux moyen de défense : ou ils se percent les pieds en les posant sur l'herbe, ou ils s'enfoncent dans les trous où ils sont déchirés. Dans une excursion pour l'histoire naturelle, au moment où j'allais franchir la limite de ces piéges, plusieurs naturels qui, fort heureusement m'accompagnaient, se jetèrent sur moi et m'entraînèrent, et je n'appris ainsi le secret qu'ils gardent sur ce moyen de défense qu'à cause du danger que j'avais couru.

Les Malais de Caïéli sont de petite taille, mais bien faits dans leurs proportions; les plus élégants portent un ample sarong de toile peinte très-lustrée, et leur tête est entourée d'un turban. Les gens du peuple auraient le corps nu, sans une sorte de culotte serrée qui en recouvre la partie moyenne; quant aux Orangs-Cayas, ils portent, comme leur radjah, une large tunique de toile peinte à larges fleurs, qui descend jusqu'à la cheville, et des sandales aux pieds; des moustaches taillées avec soin surmontent la lèvre supérieure, et un bouquet de barbe descend en pointe du menton; nos *Jeune-France* seraient complétement à la mode à Caïéli. Tous indistinctement, hommes et femmes, ont dans la bouche la chique de bétel, qui leur colore en rouge de sang la salive et les muqueuses, et qui corrode les dents de manière à leur donner l'aspect de chicots; mais, chez ces peuples, les dents d'un émail si pur et si brillant, que nous aimons tant en Europe, ces dents blanches, que nos poètes comparent aux perles, seraient dégoûtantes par leur ressemblance avec celles des chiens, et ils les regardent comme indignes d'orner la bouche d'une Malaise qui vise à la beauté. Les femmes, remarquables par leur petite taille, ont, vers douze à quinze ans, des formes assez gracieuses, des mouvements souples; mais bientôt flétries par les travaux auxquels elles sont exposées, leur physionomie s'enlaidit rapidement, et, passé vingt ans, elles sont réputées vieilles; leur démarche a quelque chose de licencieux, tout en conservant une certaine gravité, car leurs traits mornes, bien qu'empreints d'une grande expression de douceur, sont sillonnés par une sorte d'abattement profond. Leur attrait le plus grand est leur chevelure d'un noir de corbeau admirable, qu'elles portent nouée sur la tête et souvent entrelacée de guirlandes de fleurs.

Leur parure consiste assez généralement en un sarong de toile peinte, flottant sur le corps et recouvert d'une camisole noire. Je restai plusieurs heures au milieu de toutes les femmes et les filles de Caïéli, dans la journée du 25, fort étonné de les voir, sans distinction aucune, occupées à ramasser au loin un sable fin et sec dont elles remplissaient des paniers d'osier qu'elles portaient sur le dos, et se rendre au village se débarrasser de leur charge pour recommencer de nouveau avec une vive ardeur. Cette tâche, qu'elles accomplissaient avec une joie et un plaisir manifestes, leur était prescrite par l'esprit de religion, car ce sable devait joncher le sol des mosquées pour la grande fête mahométane qui devait avoir lieu à quelques jours de là. Dans quelques cabanes, où je me suis présenté en ce jour, un accueil plein de bonté est venu faire l'éloge des habitudes hospitalières de cette population; je regagnai la corvette *la Coquille* enchanté de ce premier aperçu. Comme je rejoignais notre vaisseau, le résident hollandais s'y rendait faire sa visite dans un oranbaye que nageaient de nombreux esclaves; M. Cheller, accompagné de M. Janssen, le secrétaire du comptoir, et du ministre protestant, se prélassait sous une tente occupant tout l'arrière de l'embarcation; des musiciens, placés sur l'avant, battaient, à la mode malaise, du sourd *tiffa* ou tambour et du *gomgond* ou tymbales d'airain. Lorsque ces messieurs quittèrent la corvette, on les salua de cinq coups de canon, et, pour reconnaître cette politesse, M. Cheller excita les rameurs de son oranbaye, qui fit le tour de la corvette, en battant du gomgond à étourdir des sourds. Lorsque le résident arriva à terre, la plage fut subitement éclairée par des masses de feu lancées par des torches de résine de canari, et le roi de Bourou débarqua dans un palanquin qui le transporta à sa résidence. Certes, de toutes les positions qu'un homme de tête ou de cœur peut occuper, au service de nos vieux États décrépits d'Europe, la seule que j'aie souvent enviée est une place analogue à celle de M. Cheller, non sans doute pour y ramasser des roupies, mais pour y étudier, avec toutes les facilités d'une aussi admirable position, les productions de ces splendides contrées, à peu près encore ignorées; vains souhaits à une époque de grossier matérialisme, où la science, loin d'être cultivée pour elle, n'est qu'un moyen de lucre et de corruption.

La nuit était si sereine et si pure dans la baie, que je restai sur

le pont de la corvette, pour analyser dans le recueillement ces pensées intimes qu'il est si naturel d'entasser dans ces longues campagnes où l'isolement fatigue le moral; mais toute cette nuit le tiffa et le gomgond résonnèrent sur le rivage, et cet aigre bruit, vibrant dans l'air paisible, assombrissait mon imagination par ses notes barbares. Quelle vie végétative ont ces pauvres Malais, qui dorment le jour ou s'abandonnent à une inerte nonchalance, pour eux le premier des biens, et qui, la nuit, à l'aide d'instruments diaboliques, se livrent aux jeux et à la danse! Pendant toute notre relâche, en effet, nous entendîmes cette musique chaque nuit; elle était le signal des plaisirs, et des torches suspendues au front des cabanes, jetant dans la sombre verdure leur vive lumière, éclairaient cette scène qui, vue d'abord et dans sa nouveauté, n'était pas sans charmes.

Dans une conversation que j'eus avec M. Wakanno, ministre presbytérien, Polonais élevé à Mittau lors de l'exil de Louis XVIII, sur lequel il me raconta quelques anecdotes, M. Wakanno m'avoua que ses tentatives avaient jusqu'à ce jour été à peu près infructueuses pour convertir les musulmans à la foi chrétienne. Les Malais tiennent sans contredit singulièrement à leur culte, et leur ferveur est des plus exemplaires; nous assistâmes aux cérémonies de leurs masegui ou mosquées, et les détails que je vais offrir au lecteur présenteront un singulier mélange de prétentions au luxe ou à la pompe orientale, avec le peu de richesses réelles de cette population, qui ne pratique que des rites corrompus de l'islamisme, car le radjah et quelques Orangs-Cayas sont les seuls qui soient en mesure de lire le texte arabe du Coran.

C'est le 27 qu'eut lieu la grande cérémonie religieuse qui attira notre attention. Dès le matin, une foule empressée décorait les mosquées où des festons de palmes, des banderoles d'étoffes, des gerbes de fleurs et de verdure avaient été accumulés. Une longue échelle occupait la surface extérieure de chacune d'elles, et un pavillon blanc flottait sur l'axe de l'édifice dont la toiture avait été enlevée. Le jour fut consacré à des chants et à des prières, et la nuit aux réjouissances; la lumière du soleil, en se perdant sous l'horizon, fut remplacée, à Caïéli, par une illumination générale, et devant chaque masegui un espace, préparé à cet effet, servait à la danse, que dirigeait un orchestre placé dans l'intérieur même

de la mosquée. C'est avec une vive curiosité que je suivis les rites divers d'un cérémonial tout emblématique, aussi piquant par son étrangeté que difficile à saisir par la filiation des phases auxquelles ces populations attachent un sens profondément mystique. Cinq jeunes filles, bizarrement parées de vêtements d'apparence riche, entrèrent dans l'enceinte de la salle de danse, conduites par leurs mères; cinq jeunes Malais, vêtus de longues tuniques, s'y présentèrent immédiatement et se placèrent devant elles, et la danse commença, si l'on peut appeler de ce nom les mouvements d'une lenteur extrême que les figurants exécutèrent : c'était plutôt une sorte de pantomime où l'homme et la femme, pirouettant légèrement sur les extrémités, se bornaient à de légers déplacements, à des génuflexions courtes, à des inflexions des bras et à des claquements des articulations des mains et des doigts. Les jeunes filles portaient sur le front, les joues et le menton des mouches de la largeur d'une pièce d'un franc, d'un rouge très-vif; mais leur air triste ou profondément sérieux, leurs paupières presque fermées ou les yeux cachés par un éventail de bois doré, témoignaient de leur extrême désir de conserver les dehors d'une grande modestie. De cinq minutes en cinq minutes d'autres danseuses venaient remplacer les premières en scène, et celles-ci répétaient les mouvements monotones et fastidieux des premières, sans se permettre la plus légère variante. Toutes ces femmes avaient à peu près un costume identique : c'était la tête nue, et leurs cheveux, qu'elles ont très-beaux et surtout d'un noir profond, débordaient les tempes en deux grosses touffes couvertes de fleurs de *plumiera* (*pl. obtusa*), la fleur du deuil et de la mélancolie chez les Malais; un large peigne d'écaille retenait dans ses dents les ondes noires de cette chevelure que fixait une longue épingle d'or à la romaine; un sarong blanc, drapant le corps en tunique, portait à son bord de larges galons d'argent, et sur les épaules une ample chasuble, car c'est le seul nom qui puisse convenir par sa forme au vêtement en question, flottait avec son clinquant, et ajoutait encore à la roideur et à la pesanteur de son tissu vivement bariolé de couleurs crues; les jambes nues se terminaient par de gracieuses sandales indiennes, et si la main droite était consacrée exclusivement à l'éventail, la gauche retenait, flottant, un fin mouchoir brodé supportant au bout un cœur en argent, un cure-

oreilles et divers petits ustensiles de toilette du même métal. Les habitants de Caïéli réservent tout leur luxe pour mettre leurs femmes à même de paraître dignement à ces fêtes, et le clinquant que recherchent ces pauvres gens les entraîne souvent à de fortes dépenses, relativement à leurs moyens. Il est aisé de reconnaître, dans ce cérémonial bizarre, un mélange hétérogène de croyances hindoues unies au luxe des habitudes mongoles et aux rites de l'islamisme.

Un vieil Orang-Caya, près de qui j'étais placé et dont la complaisance était sans bornes, m'expliqua assez longuement le but religieux du cérémonial dont mon attention cherchait en vain à pénétrer le sens. Nous célébrons, me dit-il, la mort et la résurrection du prophète, et ces femmes, dont l'aspect est empreint d'une si grande tristesse, sont ses veuves; leur joie éclatera lorsque le divin Mahomet renaîtra à la vie immortelle; mais l'heure n'est pas encore venue: venez, me dit-il; et le vieil Orang-Caya me conduisit à la porte de la mosquée. Je vis sur une estrade couverte d'étoffes, et simulant un lit mortuaire, un prêtre couché remplissant le rôle de Mahomet, fermant les yeux aux hymnes de deuil entonnés tout autour de lui. Il était huit heures du soir, et ce n'était qu'à trois heures du matin que l'*ouyoume*, nom de celui qui remplit le rôle de l'imposteur, devait donner signe de vie, ressusciter enfin en s'élevant avec des cordes jusqu'au sommet de la mosquée, et là y apparaître radieux, et descendre sur la terre, ne pouvant prendre son vol vers le ciel, par l'échelle si précautionneusement mise en dehors de la mosquée [1]. Après de ferventes prières, l'allégresse générale renaît, et l'ouyoume, rompant le jeûne, se rend chez un des Orangs-Cayas désignés, où les fidèles se livrent à la bonne chère.

Tous les jeunes gens et les hommes faits doivent prendre part à la sorte de danse dont je viens de parler, et qui s'exécute au son des deux plus bruyants instruments qu'il y ait au monde: le gom-gond et le tiffa; mais les vieillards, dont les jambes se refusent à la fête, en dépit du Coran, y figurent assis en cercle sur des siéges élevés, et, pour ne pas perdre de temps, ils mâchent du bétel et fument de l'opium dans de grands narguillés. Toutefois, parmi les

[1] Allusion à l'ange Gabriël, transportant au ciel Mahomet, ressuscité trois jours après sa mort.

décorations de la salle, les lustres méritent une mention particulière : c'étaient des croix de bois portant à l'extrémité de chaque tige une ou deux valves d'*arche* remplies de *mini* ou huile de coco.

La nuit était si sereine et le spectacle que nous avions sous les yeux si monotone, que MM. de Blosseville, Gabert et moi suivîmes notre ami l'Orang-Caya au lieu du festin disposé à l'autre extrémité de Caïéli. La rue principale, garnie de festons de palmes, avait aussi été balisée de tiges de bananiers coupées et plantées à égales distances, et dont le sommet avait été évidé pour recevoir une grande quantité de résine de canari ou de dammar, qui brûle en jetant une éclatante lumière. Comme les nuits des tropiques sont généralement très-sombres, cette masse de feux, bordant la route et garnissant le devant de chaque cabane, avait quelque chose de féerique, bien que se rapprochant des lampions officiels de la bonne ville de Paris ; mais, au lieu de la fumée âcre d'un suif puant, qui brûle en infectant l'air, le dammar exhalait une suave odeur d'ambre qui se mêlait aux senteurs de la végétation des tropiques [1]. Notre Orang-Caya, riche et puissant, nous fit les honneurs de sa demeure avec un empressement qui nous parut cordial ; des siéges en rotangs nous reçurent sous une grande varangue ouverte, et au lieu du café, cette politesse des Orientaux, des esclaves nous servirent du bétel et la pipe à opium ; inhabitué à cette dernière drogue, dont l'action est si funeste sur la santé et qui procure des ivresses furieuses chez les Thériakis, je choisis le bétel [2], désireux d'apprécier l'action de ce masticatoire qui flatte si délicatement le goût des Malais, et je mâchai pendant plusieurs heures le mélange des ingrédients qui le constituent, tels que la noix de *pinang* (arec) associé à la *chaux vive* et au *siri* (*piper siriboa*). Ce

1 La *résine de canari* ou *dammar* est produite par le *canarium commune*, suivant Lamarck, par le *dammara alba*, suivant Lambert et Rumphius. Elle est blanche, transparente, à cassure vitreuse, plus ou moins pure. Rumphius regardait la belle sorte comme exsudant du *dammara nigra legitima*. Wildenow a décrit, sous le nom de *pinus dammara*, un arbre qui fournit une espèce de dammar, et Buchanan a nommé *chloroxylon dupada* une autre espèce d'arbre qui donne aussi de cette résine.

2 Le bétel (*piper betle*), qui donne son nom à cet ingrédient, est souvent remplacé par quelques autres espèces de poivriers. L'usage de cette drogue est hindou, car le bétel, nommé *pane* en sanskrit, est aujourd'hui le *paân* du vulgaire des Indiens.

composé excite délicatement les glandes salivaires et a pour effets immédiats de produire une agréable ébriété. La chaux s'harmonie singulièrement avec le principe éminemment astringent de la noix d'arec ou de kino, pour se tempérer par la saveur excitante et aromatique du fruit de poivrier parfois remplacé par la feuille, et de ces trois qualités si opposées résulte un mixte beaucoup plus agréable que je ne l'aurais supposé. Les Malais furent enchantés de notre condescendance à prendre part à leur fête : *Français bangousse* répétaient-ils à chaque instant ; bientôt on nous introduisit dans la salle du banquet réservée à la classe fortunée, et nous fûmes satisfaits de l'arrangement qui y avait présidé. De nombreux convives se pressèrent bientôt devant une vaste table couverte à profusion de ces petites assiettes en porcelaine de Chine remplies chacune d'une seule sorte de mets ; ces plats, qui semblent destinés à ces repas fictifs des poupées des petites filles d'Europe, sont toutefois semés avec profusion autour de chaque convive. L'œil se promenait avec plaisir sur ce service liliputien disposé avec la plus rigoureuse symétrie, d'où s'élevaient de petites pyramides de riz cuit à l'eau, de légumes propres aux Moluques, des pâtisseries aussi variées que bizarres et des confitures de toutes sortes. Les fruits équatoriaux formaient un dessert abondant et très-riche en espèces, plus flatteur pour l'œil que pour le palais, le délicieux litchi excepté. Des vases en cristal renfermaient de l'eau pure pour la boisson générale, car quelques verres d'un liquide blanc, non textuellement défendu par le Coran, appelé esprit de sagouère, furent distribués avec une honnête parcimonie pour terminer le repas seulement. Je pus dès lors me faire l'idée, que d'autres relâches me confirmèrent plus tard, du sensualisme de la cuisine malaise. L'usage de l'opium, du bétel, et l'influence du climat, annulent presque les fonctions digestives qu'ils énervent, et rendent compte de cette faible portion d'aliments substantiels nécessaires aux peuples de cette race, qui, par contre, font une grande consommation de sucreries et de pâtisseries, à tel point, que la variété des friandises où entre le sucre est infinie. Il est une confiture digne d'être introduite en Europe ; c'est celle des brous de noix muscade : délicieuse au goût, elle a encore une propriété qui la rend chère dans les climats chauds, c'est de porter activement aux plaisirs des sens. En sortant de table et après avoir goûté

de cent drogues, plus singulières les unes que les autres, notre estomac vulgaire, à nous gens des latitudes refroidies, se serait mieux accommodé de tranches de bœuf que de toutes ces herbes bouillies dans le sucre ou glacées par ce condiment; mais l'étiquette nous fit imiter les Malais les plus influents, qui furent s'accroupir sur les côtés de la salle, humant la brise molle du soir qui entrait par les fenêtres grandes ouvertes, et dont la douce immobilité savourait avec extase les boulettes d'opium [1] pour lesquelles ils sont passionnés. A table, je tournais le dos à une estrade garnie d'étoffes, voilée par des rideaux, et d'où sortait une voix chevrotante récitant tout haut des versets pendant que les convives goûtaient de chaque plat; une fois placé sur le côté de l'appartement, mon œil chercha à deviner cette partie épisodique de la fête, et, malgré sa fervente dévotion, le prêtre s'interrompait fréquemment dans ses prières, pour entr'ouvrir les rideaux, et, passant sa tête surmontée d'un turban, il suivait avec une vive curiosité nos moindres gestes, puis il se retirait aussitôt, pour recommencer ce mouvement qui devint grotesque à force d'être répété. L'Orang-Caya que j'interrogeai pour connaître le but de cette pratique, éluda une réponse, et je ne pus me faire initier à ce mystère. Toute la nuit se passa ainsi en danses, en chants et en festin, mais festin sérieux et triste, où les mets semblaient plutôt figurer comme échantillons que destinés à être mangés. Le lendemain, 28, la joie, le tumulte, agitaient toute la population; Mahomet était ressuscité. Toutefois, la danse n'en fut ni plus gaie ni la musique plus harmonieuse; seulement les convives assis à de petites tables, dans chacune des mosquées, officiaient avec plus d'ardeur que la veille. Au soir, on rajusta les toitures des mosquées, on enleva les échelles, et tout reprit l'allure accoutumée.

Les matelots de *la Coquille* ne se seraient point contentés des petites délicatesses des Malais, car leur vorace estomac demandait de plus solides conforts; on acheta de la venaison qui fut servie, chaque jour, à tous les plats, et cette viande savoureuse était four-

1 L'opium est pour les Malais un objet de première nécessité; à Bourou, il se vend fort cher, car on m'assura que dix grains coûtaient une roupie, et malgré l'interdiction qui pèse sur cette denrée, et que les Hollandais maintiennent avec sévérité, un Chinois établi dans l'île le reçoit en contrebande et en fait secrètement le commerce.

nie par une espèce de ruminant, nouvelle pour les zoologistes, appelée *cerf des Moluques.* Le prix de chaque bête varia de deux à trois gargousses de poudre. La volaille et les œufs étaient des plus abondants, et ajoutez à cela du riz [1], du poisson, des légumes et des fruits, et Caïéli peut passer pour un excellent port de relâche. Un fruit d'une exquise délicatesse, commun pendant notre séjour, était l'amande de canari, qui l'emporte, à mon goût, sur la meilleure amande de Provence. Le gombo (*hibiscus esculentus*), qui donne aux Antilles le calalou si estimé des créoles, est cultivé comme plante potagère; il en est de même de plusieurs variétés de piment dont les Malais assaisonnent leur riz, car, en général, leurs aliments sont chargés d'épices. Le *ponche* ou chou caraïbe, les ananas, la sésame, sont abondants; quant aux légumes d'Europe, ils n'ont point prospéré; la garnison seule en cultive quelque peu, et ce n'est pas sans un vif sentiment de plaisir que nous achetâmes de la laitue, des choux et des oignons, à l'état frais, et dont nous étions privés depuis longtemps. Le tabac et le ricin croissent à profusion; les feuilles sèches du premier rendirent fort heureux nos matelots, qui en achetaient des pleins paniers pour un couteau de quelques sous.

La baie de Caïéli est excessivement poissonneuse, et les naturels sont d'habiles pêcheurs. C'est pendant la nuit, éclairés par des torches de dammar, qu'ils jettent leurs lignes et qu'ils prennent des quantités considérables d'un hémiramphe ayant la saveur et la taille du hareng, voisin de celui que les créoles des Antilles nomment *balaou* par analogie avec la forme svelte de la balancelle de ce nom. Nos tentatives de pêche furent elles-mêmes couronnées d'un tel succès, que l'équipage avait du poisson à discrétion, car chaque jour nous prenions des requins à ailerons noirs, des rochiers, des squales marteaux, de grosses balistes, des raies ponctuées d'azur, des ésoces, de très-gros lâbres, le licornet, des ostracions plus curieux que délicats, des serrants, et surtout un beau muge argenté à chair des plus délicates. Plusieurs fois, de ces grandes raies, appelées *diables de mer* par les matelots, venaient affleurer ces eaux paisibles qu'elles couvraient de leurs larges nageoires, et un énorme squale nous apparut une seule fois près

[1] Le résident nous en céda 497 kilogrammes.

du navire, dont il fit le tour, en nous étonnant par sa gigantesque masse; en vain les harpons furent-ils préparés, il resta à quelques pieds sous l'eau, nous montrant son vaste dos bleu-ardoisé clair que losangeaient, en compartiments, de larges bandes d'un blanc satiné; puis il disparut.

Dans ces sites étrangers, les animaux domestiques qui s'y sont naturalisés accommodent leur organisme à une nouvelle délimination géographique. Les bœufs, qui y paissent en troupeaux, sont de race croisée et tiennent du buffle et du bœuf à bosse; de petite taille et à poils roux et blancs, ils ont des cornes recourbées et une loupe graisseuse médiocre sur le dos. Bourou a été longtemps chargé de l'approvisionnement des boucheries d'Amboine; mais des épizooties ont diminué les ressources qu'elle fournissait à cette métropole des établissements hollandais dans les Moluques. Les cabris appartiennent à la race de l'Inde, et les chevaux, bien que vifs, y sont de petite taille et proviennent de Java. Les moutons, privés de laine, mais chargés d'un poil soyeux et fin, se trouvent bien du sol, et leur chair y acquiert un fumet délicat; ce mouton a une queue mince, des oreilles couvertes de poils ras et le chanfrein très-busqué; il varie légèrement de l'espèce type de la côte de Coromandel.

Je consacrai la journée du 29 à chasser dans les environs de Caïéli, bien que le thermomètre centigrade marquât 28 degrés, et que la raréfaction de l'air rendît la chaleur des plus fatigantes; mais d'aussi légers inconvénients disparaissent par les émotions que procurent au naturaliste ces êtres dont la découverte le récompense au centuple de ses courses pénibles. Je suivis, dès le matin, la longue allée de bois de teck qui part du village et se continue l'espace de deux milles, pour s'arrêter sur les bords d'une rivière, arrosant un terrain plat, après être sortie des hautes montagnes du sud-ouest. Le sol d'alluvion et fangeux de cette région de l'île est très-boisé; d'étroits sentiers sillonnent la surface des savanes à demi desséchées où sont reléguées les grandes cultures de sagoutier et de saguerus [1]. Je me trouvais dans ce lieu, soumis aux plus délicieuses émotions, car sous l'ombrage des gerbes de palmes

[1] *Arenga, saccharifera*, Labillardière; *sagueros*, Rumphius (Mém. de l'Institut).

murmuraient des eaux fraîches et le plus souvent limpides, formant mille détours dans des canaux herbeux, dont les bords étaient garnis de la gracieuse *jussiœa tenella* alors couverte de fleurs. Dans ces lieux aquatiques le jacq semble se complaire, et cet arbre à pain à feuilles entières avait alors son tronc chargé de fruits gros comme des citrouilles, à épiderme vert et émaillé d'aréoles, que les Malais préfèrent au rima que produit l'arbre à pain à feuilles incisées. Des pothos variés enlaçaient les rameaux des arbres, et sur les fleurs se reposaient des papillons vivement colorés, tandis que souvent se confondait avec le vert du feuillage un petit agame à queue très-longue. Dans tous les sentiers courait le lézard à queue d'azur et à raies dorées sur le corps. J'étais escorté par des enfants, dont la vue perçante m'indiquait un insecte ou tout autre animal là où mes yeux se refusaient à les voir; et cependant ma vue est des meilleures. Suivant leur usage, ils marchaient nus, n'ayant quelquefois qu'un étroit maro sur le bas du corps, ou une bandelette d'écorce d'arbre retenant leur chevelure et retombant avec grâce sur le front. La gaieté de leur âge était bruyante et naïve, et je fournissais une ample matière à leur hilarité en serrant avec soin un escargot ou un lézard, courant après les reptiles ou après les oiseaux, cassant une roche et en emportant les morceaux; en un mot ils attachaient sans contredit du ridicule au prix que je semblais donner à des objets vulgaires à leurs yeux. Oh! mon Dieu! dans ce XIXe siècle si vanté, au sein de l'Institut même, qu'importent à certains des travaux qui ne cadrent pas à leurs dadas (car trop souvent certains travaux scientifiques ne sont pas autre chose), et chaque homme ne caresse-t-il pas son exclusive marotte, en taxant d'absurdité ce qui ne s'y rattache pas immédiatement? Parmi mes compagnons gais et bruyants, je remarquai un enfant métis, âgé de quatorze ans environ, assez blanc, doué d'une grande finesse et porteur d'une de ces figures intéressantes qui séduisent par leur expression d'intelligence. Il était fils du résident et d'une esclave amboinaise, à ce qu'il m'apprit avec orgueil, et ce fait me fut confirmé par d'autres personnes; car ces naissances sont aussi honorables aux Indes orientales que dans les drames les plus courus de l'école dite romantique.

Cette charmante localité était animée par les perruches les plus richement peintes, par des cacatoës à huppe jaune, des philédons,

le corbi-calao entre autres, et surtout par de brillants coléoptères, des cétoines, des coccinèles, etc. Un Orang-Caya, assis sur le seuil d'une cabane élégante, m'invita à m'y reposer. Cette demeure se composait de plusieurs pièces secrètes et d'une salle d'apparat. Je ne vis point ses femmes, qui étaient tenues en charte privée; mais, à cela près, son hospitalité fut des plus expressives, car il me régala de cocos, de sucreries, et voulait me forcer à emporter des poules pour le vaisseau, singulière politesse dont j'eus beaucoup de peine à me défendre. Des bagatelles et des soieries d'Europe comblèrent de joie ses enfants, et, quant à lui, convoitant mon fusil à deux coups dont la longue portée l'étonnait, il m'offrit sans préambule de me l'acheter cent piastres fortes; c'était un fusil ordinaire qui m'avait coûté cent dix francs à la manufacture de Saint-Étienne, et qui se trouva l'emporter de beaucoup sur d'autres armes plus chères dont je m'étais muni; mais notre longue campagne, loin d'être terminée, me faisait un besoin de le conserver, et je ne pus accéder à ses désirs, bien que sa convoitise ait employé toutes sortes de moyens de tentation. Il me pria de garder un profond silence sur sa proposition, car les Hollandais se montrent sévères pour ne point laisser acquérir d'armes aux naturels, quel que soit leur rang; mais ce Malais ne fut pas le seul qui chercha à éluder cette défense, puisque d'autres personnages et le radjah lui-même firent les mêmes tentatives.

En baguenaudant en vrai naturaliste au milieu des buissons ou devant un insecte au vol, je me trouvai bientôt entouré de nombreuses connaissances, car tous les enfants de Caïéli, en âge de marcher, s'empressèrent, à ma vue, de me former un cortége fort turbulent sans doute, mais qui me fut parfois utile. Ces joyeux compagnons se jetaient tête baissée dans les broussailles pour un couteau ou pour des grains de verre. Les uns, de leur voix de fausset, m'offraient des fruits, des pâtisseries, des ananas ou du riz bouilli, que le moindre objet payait de manière à les rendre heureux. Mais ce sont d'utiles auxiliaires dans les voyages de découvertes, car les navigateurs, ne faisant que des séjours temporaires dans les régions qu'ils visitent, sont heureux de trouver dans les enfants des chasseurs actifs et zélés, rapportant des masses de coquilles vivantes et d'insectes qu'ils vont chercher dans les lieux où ces êtres sont abondants, et que des bagatelles payent. Ainsi la

collection de M. d'Urville s'est enrichie d'une foule de coléoptères pour des épingles ou des aiguilles, et moi-même j'ai retiré de mes jeunes pourvoyeurs d'immenses services pour mes collections de coquilles et de zoophytes.

En me rapprochant du village, quelques Malais m'offrirent des oiseaux vivants. C'étaient des cacatoës, des loris et des castouris. Ces loris sont d'admirables petits perroquets, qui apprennent à siffler avec la plus grande facilité, mais qui parlent rarement, tout en devenant très-privés ; ils sont brusques dans leur allure, actifs et inquiets ; d'ordinaire leur cri est fort aigu ; leur œil est vif, et à des formes souples et gracieuses ils joignent une éclatante vestiture, car leur livrée se compose d'un rouge cramoisi pour le fond du plumage ; des ailes d'un vert d'émeraude, les épaules azur, un collier d'or sur le thorax, le sinciput noir avec du violet sur la nuque. Quant au bec, il est d'un rouge cerise.

Je consacrai quelques heures à visiter plusieurs maisons du village, qui toutes me parurent tenues avec propreté, et agréablement plantées, à l'entour, de pissang, d'aréquiers, d'arbres à pain, de nyctantes sambac, de malaty, etc. Les femmes, à mon approche, se cachaient dans l'appartement qui leur est réservé, et les petits enfants pleuraient à l'aspect de mon visage blanc, comme si j'eusse été le croque-mitaine qui devait les emporter. En général, les petites filles me parurent plus résolues que les petits garçons. Partout je trouvai les possesseurs de ces demeures accroupis ou couchés ; ainsi s'écoule leur vie molle et indolente. Après le premier moment d'inquiétude portée dans la famille, la curiosité attirait bientôt ses divers membres, et les femmes, si promptes à fuir, se montraient tout aussi empressées à revenir. Les Malaises sont dans leur intérieur vêtues d'un simple sarong, sorte de vêtement qui flotte sur le corps en se drapant sur lui et ne cachant aucunement le contour des membres. Les jeunes hommes n'ont qu'une étroite écharpe d'étoffe à laquelle s'attache un large couteau, en hachette, renfermé dans un fourreau de bois. Dans presque toutes les cabanes que je visitai, je rencontrai des vieillards des deux sexes ; le climat est salubre à Bourou, et la longévité y est commune. Les vieillards sont pour les Malais l'objet d'un profond respect; leur visage calme et impassible est empreint de dignité. Je fus bien accueilli du principal muphti, dont l'aspect était des

plus imposants : une longue barbe neigeuse, ondulant sur sa tunique blanche, prêtait à son profil sévère un cachet de noblesse peu commune ; il abritait sa tête sous une fine natte de jonc, tandis que les autres Malais se servent à cet effet de chapeaux chinois faits en feuilles de pandanus ; des semelles de bois, attachées en sandales, formaient sa chaussure ; sa démarche était grave, sa parole austère, sa ferveur des plus vives. Certes nos vieillards d'Europe joueraient un triste rôle près des vieillards si calmes et si scrupuleux observateurs des convenances de leur âge dans la plupart des contrées de l'Orient. L'influence de ce prêtre sur ses coreligionnaires était assise sur les bases les plus solides : à leurs yeux sa parole avait l'autorité de la loi écrite, et j'obtins de sa complaisance quelques détails de mœurs qui m'intéressaient. Il m'assura qu'il n'avait qu'une épouse, ainsi que tous les autres Orangs-Cayas ; quant au peuple, son peu d'aisance ne lui permettrait pas d'ailleurs de suivre à la lettre le texte de la loi mahométane, qui permet d'avoir quatre femmes, sans préjudice des concubines, dont le nombre est subordonné à la fortune de celui qui peut les nourrir. De nombreuses cérémonies sont pratiquées pour le mariage qui se consomme de fort bonne heure, car à douze ans les filles sont nubiles, mères vers quatorze ans, et réputées vieilles à trente. Les Malaises sont toutefois dévouées aux soins maternels, car elles entourent leurs enfants en bas âge des plus tendres soins. Leur petite taille m'a particulièrement frappé ; mais elles rachètent ce manque de beauté par des proportions gracieuses, et les jeunes filles m'auraient paru mieux que mal, sans la coutume malpropre qu'elles ont de mâcher le bétel, et d'imiter les hommes en maintenant, lorsqu'elles parlent, les boulettes de ce masticatoire en repos entre les dents et le repli de la lèvre inférieure. Ces dents noires et ce rouge filtré de sang des muqueuses blessent singulièrement la vue. Dans la plupart des cabanes où j'entrai je fus accueilli avec une véritable cordialité ; il est vrai que souvent les propriétaires me tendaient la main pour recevoir des rasades de verres colorés qu'ils prisent beaucoup et dont ils me savaient prodigue. Des versets du Coran, nommés *lois de Mahamat*, sont écrits en arabe sur la porte principale, et bien que leur mahométisme soit corrompu, ils y restent attachés avec la plus grande ferveur ; en vain M. Wakanno a-t-il redoublé d'efforts pour conquérir quelques

âmes aux croyances du protestantisme ; en vain a-t-il cherché, en enseignant aux enfants la lecture, l'écriture, à semer dans ces jeunes âmes les germes du christianisme, ses efforts sont restés à peu près stériles. Le temple bâti derrière la demeure du résident est un désert, ou du moins il ne reçoit qu'un bien petit nombre de dévots, et la parole de ce ministre se perd dans le vide.

La population de Caïéli cependant, malgré son bon naturel, à en juger par des relations rapides et peu approfondies, possède un défaut qui doit en faire supposer beaucoup d'autres : elle est adonnée au vol. Que de fois, dans mes courses, lorsque j'étais entouré de naturels, il m'arriva de laisser tomber un objet sans pouvoir le retrouver. C'est avec leurs pieds que les hommes commettent leurs larcins; leurs doigts mobiles saisissent un corps, lors même que c'est une pièce de monnaie, avec la plus grande facilité et l'élèvent subitement à la hauteur de la main. Dans ce mouvement rapide, l'objet dont ils se sont emparés circule de main en main avec la rapidité qu'y pourrait mettre le plus habile prestidigitateur d'Europe. Nos industriels des rues des Paris, grâces à la civilisation qui enveloppe leurs pieds de souliers, ne pourront profiter des leçons que les Malais pourraient leur donner sur cette branche neuve de leur industrie.

Les bains sont d'un usage journalier pour les deux sexes; les hommes font de nombreuses ablutions dans le jour, et les femmes choisissent la matinée, avant le lever du soleil, pour aller se baigner dans les ruisseaux qui coulent autour du village; les approches des lieux choisis par elles sont soigneusement gardés par leurs époux ou par leurs enfants ; en sortant de l'eau, elles se parfument les cheveux avec des essences, pour lesquelles elles sont passionnées, et elles s'oignent le corps d'huile de coco aromatisée par des senteurs. Je remarquai chez les hommes une coutume générale de propreté assez singulière, c'est que tous, sans exception, vont faire leurs ordures sur le bord de la mer, en avançant à quelques pas de la grève dans l'eau. Les mœurs se peignent dans les futilités aussi bien que dans les choses d'un ordre moral plus relevé, et certes on peut presque deviner le génie national de tel ou tel peuple, en n'entrant que dans les lieux d'aisance : cet endroit réservé, chez les Anglais, est un élégant boudoir, orné de glaces, peint, frotté, ciré, lavé ; chez les Français, c'est généralement un sale cloaque ; chez les

Espagnols, c'est pis encore ; car il n'y a pas même de clotûre, etc.....

J'ai vu peu d'artisans à Bourou : quelques charpentiers sont assez habiles pour façonner ces oranbayes qui naviguent dans les Moluques, ou pour faire la charpente de leurs mosquées ; des cordiers tissent des cordages avec des écorces du pays, ou font des nattes avec une paille fine adaptée aux besoins domestiques ; enfin je vis quelques hommes occupés à tisser des feuilles d'ananas pour en faire de larges chapeaux chinois ; mais à ces diverses industries se bornent les arts pratiqués dans cette île, où je ne vis point d'armuriers, de forgerons, etc.

Je fus parfaitement accueilli par le radjah de Caïéli. C'était un homme de petite taille, âgé de trente ans à peine, maigre, de mine chétive, n'ayant pour toute marque distinctive que la canne à pomme d'or, car sa mise était fort négligée. Les Malais le méprisaient au fond de l'âme pour son obséquieux dévouement à l'agent hollandais et pour son avidité pour tout ce qui peut lui rapporter quelques revenus. Ses principales ressources lui viennent du commerce de l'huile de caïou-pouti dont il partage le monopole avec M. Cheller. Ce produit, par la haute réputation dont il jouit dans toutes les îles de l'est et jusqu'en Chine, est pour eux une source abondante de revenus, car l'huile que fournit Bourou passe pour la meilleure de toutes celles distillées dans les Moluques, à Amboine ou à Timor, et son exportation est considérable. J'en achetai quelques bouteilles, au prix de deux piastres fortes, chez un Chinois qui vend cette drogue pour le compte du radjah. Ce Chinois, ainsi que tous ceux de sa race, était le plus rusé marchand qu'il fût possible de rencontrer, et lui et ses pareils ont réhabilité dans mon esprit la race judaïque, qu'on peut taxer d'une probité excessive, comparée à celle des enfants de l'*Empire du milieu*. Ce Chinois à tête rasée, excepté sur le sinciput où s'attache une longue mèche de cheveux tressés qui tombe par delà les reins, après m'avoir vanté avec une emphase comique les propriétés universelles et merveilleuses du caïou-pouti, me demanda en clignant de l'œil six piastres pour une bouteille, et puis rabattit graduellement à mesure qu'il lisait sur ma figure mon projet bien arrêté de ne pas lui donner les prix demandés.

Le lendemain, plusieurs de nos officiers furent chasser les cerfs, et M. Deblois, qui s'était dirigé sur les rives de l'*Abbo*, se trouva

engagé dans de vastes marécages au milieu desquels coule la rivière que je viens de nommer. Le lit de l'Abbo, médiocrement large, est en revanche assez profond, puisque M. Deblois y trouva cinq brasses d'eau, et les jonques chinoises remontent son embouchure jusqu'à plus d'une lieue pour y charger du bois d'ébène. Ses ondes descendent avec rapidité à la mer, et quelques Malais sont établis, sur ses bords, dans de misérables cabanes. M. Deblois fit plus de quatre milles sans voir la fin de ces marais, unis çà et là, couverts de hautes herbes, et remplis de profondes flaques d'eau où se retirent un grand nombre de crocodiles à deux arêtes, que les Malais nomment *oubaya* et qui leur inspirent la plus vive terreur. M. Deblois venait de tirer des poules sultanes, très-communes en ce lieu, et s'occupait de me faire ramasser quelques-uns de ces crabes volumineux, à chair fort délicate, qui pullulent dans les eaux échauffées des marais, avec des *ranisses*, sorte de mactre curieuse, lorsqu'un jeune crocodile, long de plus de trois pieds, sortit brusquement des joncs, presque sous le pas de cet officier, qui se rua sur lui en le frappant à coups de sabre et qui parvint à le tuer. Ce crocodile orne aujourd'hui les galeries du Muséum.

Le 30, on fit les préparatifs d'appareillage et on embarqua deux jeunes taureaux que vendit M. Cheller. Je consacrai cette journée à explorer les bords de la baie et les rives de la Soëlle, qui arrose le midi de Caïéli, et je fus dédommagé de mes fatigues par le grand nombre de coquilles intéressantes que je trouvai en ces lieux. Cette petite rivière peu profonde et obstruée par des amas de sables à son embouchure, coule en décrivant de nombreuses sinuosités à travers des bois épais de palétuviers et de portlandia. Un oranbaye en construction et couvert de sculptures de crocodiles, me servit de tente, et là, pendant plusieurs heures, livré au repos, je suivais de l'œil les mœurs d'une foule de petits animaux de ces bords. Sur les sables dorés de la grève, des trous arrondis qui en perforaient la surface si unie, de petits ocypodes pourprés chassaient aux insectes et se repaissaient des mouches ou des tipules qui se laissaient approcher. Le blennie sauteur courait sur terre, et ce poisson s'ébattait sous les festons pendants d'une casse à grandes fleurs jaunes. La *coupang*, ou *couparé* des Malais, grimpait sur les rejets des pandanus, à travers les *tongacetan* ou maranta à fleurs blanches, tandis que des *laplaplat* ou papillons variés se

posaient sur les fleurs. Un grand serpent, long de plus de trois pieds, mais très-grêle, me tira de mes réflexions; mais je ne pus l'atteindre, et, à la frayeur des Malais pour ces reptiles, on doit supposer que Bourou possède des espèces très-venimeuses. Les collines qui encadrent cette partie de l'île sont formées par un schiste feuilleté que coupent verticalement de puissantes veines de quartz. Leur surface est revêtue d'une mince couche de terre argileuse rougeâtre, sur laquelle croît une pelouse sèche et courte de graminées. Sur ce sol végètent les melaleuques, et l'œil, au delà des premières collines, découvre les sépultures des Malais recouvertes de murs funéraires en schiste. Chaque tombeau consiste en une pierre de quartz recouvrant le corps et en deux colonnes qui s'élèvent aux extrémités.

Pendant la durée de notre séjour le temps a singulièrement varié: une ou deux journées, en grande partie sereines, furent suivies de longues heures de pluie ou de brouillards épais qui allaient se résolver en grains orageux sur les points les plus éloignés de la baie. Le calme régnait assez habituellement vers le milieu du jour; mais, le soir et le matin, les vents soufflaient du S.-S.-E., du S.-E. ou de l'E.-S.-E. Le baromètre s'est maintenu à 28° 5, et le thermomètre varia entre 26 à 30 degrés centigrades. L'hygromètre à saturation complète annonçait une profonde humidité.

Les principales productions de Bourou sont, après le sagou et le caïou-pouti, les perles, les bois d'ébène et les bois durs, richement veinés, très-estimés pour l'ébénisterie. Mais le sagou, le saguère et le caïou-pouti méritent que nous fournissions, à leur sujet, des détails plus étendus; car leur histoire est encore fort obscure.

Le sagoutier (*sagus Rumphii*, W.)[1] croît dans les marécages, où on en a établi des plantations nombreuses, et d'autant plus importantes, que ce végétal remplace aux Moluques, comme dans la plupart des îles à l'est de la Nouvelle-Guinée, le riz de l'Inde et les céréales d'Europe. Son stype est gros, rugueux, recouvert de cicatrices dues à la chute des anciennes feuilles; avec l'âge il prend un grand accroissement. Ses palmes sont dressées, et, dans les premières années, elles ont leur rachis hérissé de rangées de fortes

[1] Donne le *sagou gris*, de M. Planche (*mém. de l'Ac. de méd.*, tom. VI, p. 615), en grains arrondis, de couleur fauve pâle tirant sur le gris, pesant 672.

épines, qui disparaissent à l'époque où le végétal est parvenu au point de renfermer une grande quantité de farine ; c'est alors qu'on l'abat et qu'on dépèce l'enveloppe, et que la moelle fibreuse qui remplit l'intérieur laisse échapper, par le lavage, les grains de fécule abondamment contenus dans ses interstices. Cette farine est d'un blanc jaunâtre et grumeleuse, et se conserve dans des bambous. Les Papouas la retirent plus généralement d'un *cycas*, et en fabriquent des galettes aplaties, assez analogues par la forme aux biscuits de mer. A Bourou, on délaie cette farine avec de l'eau, et on la mange avec les doigts, ou bien on la place dans des sortes de mets très-épicés. Cette fécule a une saveur fade et douceâtre. Quelques autres palmiers en fournissent, tels qu'un dattier, un *arenga*, etc.

Le sagoutier forme des massifs très-épais derrière le village de Caïéli, ainsi que dans les ravines qui sont à l'extrémité sud. Les habitants font avec ses fibres intérieures et sèches des planches très-légères, et c'est principalement à Amboine qu'on fait les boîtes qui servent à contenir des coquillages, que les Malais se plaisent à y ranger avec une symétrie parfaite, et dont les gravures de Séba peuvent donner une idée.

Le saguérus de Rumphius (*arenga saccharifera*, Labil.) est peu connu ; il fournit le *saguéro*, ou vin de saguère, très-usité dans les Moluques, et plus particulièrement à Bourou et à Amboine. Ce végétal, de même que le sagoutier, a un diamètre bien plus développé que les cocotiers ou les aréquiers. Son stype est droit, haut de vingt-cinq à trente pieds, marqué de sillons circulaires, qui ont persisté après la chute des feuilles. Sa couleur est noirâtre. Ses palmes se composent de folioles plissées, larges et serrées, qui se redressent un peu. Il est monoïque. Un large panicule de fleurs mâles sort d'une spathe inférieure. Les fruits sont ordinairement supérieurs et placés sur des pédoncules, sinuolés en très-grande quantité. Ce palmier était en fleur à l'époque de notre passage, et il porte des milliers de fruits qui ne sont d'aucun usage. La base ou la naissance de toutes les feuilles est enveloppée par une bourre épaisse, ou sorte de *bastin*, d'une ressemblance très-grande avec le crin par son aspect noir, ses fibres ténues, flexueuses et entortillées par gros flocons. Les habitants en font des cordes d'embarcations, qui sont estimées pour leur ténacité ; et, à Amboine, on en

confectionne des câbles assez gros pour le service des navires du gouvernement. Ce crin végétal se file aisément, et souvent nous avons vu les habitants occupés à cette préparation, en se servant d'une roue, à la manière de nos cordiers.

Le vin de saguère n'est autre chose que la sève de ce palmier, qu'on retire par le moyen d'une coupure qu'on pratique au rameau floral. Les habitants le recueillent tous les soirs, en plaçant au-dessous de la plaie un vase fait avec une écorce solide et flexible, capable de contenir le liquide à mesure que l'ascension vitale le fait monter. Ils enveloppent avec soin l'ouverture du vase, pour que les rayons du soleil n'y pénètrent point, car ce suc, de doux et sucré qu'il est à sa sortie, ne tarde pas à passer à la fermentation alcoolique. L'usage de cette sorte de vin est très-répandu parmi les habitants des Moluques; mais, quoique délicieux au goût des naturels, on a besoin d'éducation pour ne pas être repoussé par son amertume et sa saveur répugnante pour un Européen. Le vin de saguère est assez analogue au *tari*, qu'on retire du cocotier dans l'Inde; mais il s'altère avec une telle rapidité, qu'il a été nécessaire de lui faire subir une fermentation spiritueuse propre à assurer sa conservation. On y est parvenu en plaçant dans ce suc blanchâtre, un peu épais, très-écumeux, un morceau de bois excessivement amer, qui ne tarde pas, en quelques minutes, à communiquer sa saveur au liquide. L'amertume, de supportable qu'elle est d'abord, finit par être tellement concentrée, qu'elle devient repoussante. Le bois qui fournit cette racine, douée d'une amertume si prononcée, nous paraît appartenir au calac (*carissa xylopicron*, Aub.), auquel il ressemble par sa compacité, sa couleur orangée et son amarescence si diffusible. Le vin de saguère, ainsi préparé, peut aisément se conserver dans des vases. Il est alors très-fort et susceptible de procurer des ivresses tumultueuses. Les habitants en font une grande consommation. Souvent lorsque, fatigués dans nos courses, nous cherchions un refuge dans quelques cabanes, on s'empressait de nous en offrir.

Une des productions les plus estimées de l'île de Bourou est l'huile de *caïou-pouti*, ou, comme nous l'écrivons, *cajéput*. Cette huile jouit chez tous les Malais des propriétés les plus miraculeuses, propriétés que les Européens établis aux Moluques ont par suite adoptées aveuglément. On l'emploie comme un remède excel-

lent contre les douleurs rhumatismales et les paralysies, en l'appliquant en frictions. Pour les maladies internes, on en exprime quelques gouttes jetées dans de l'eau, et ce mélange fait naître les plus grandes espérances dans l'âme du moribond, et console sa famille. Cette panacée n'est pas sans posséder une action énergique assez analogue, par la diffusibilité de ses principes, à la manière d'agir de l'éther; mais elle n'a toutefois rien de supérieur à l'essence de térébenthine, dont elle se rapproche singulièrement par ses qualités physiques et chimiques. Cette huile essentielle a été vantée en Europe par le docteur Thumberg, pour ses avantages, comme moyen conservateur des collections d'insectes, sans que l'expérience soit venue justifier ces nouvelles propriétés. Cependant la célébrité dont jouit cette substance exige que nous entrions à son égard dans les détails que les Malais mettent en usage pour la préparer. L'huile de cajéput ne s'obtient que dans les Moluques, et dans deux ou trois îles au plus. Sa fabrication n'est dans les mains que d'un petit nombre d'individus; et, à Bourou, elle appartient au résident hollandais et au radjah malais. Les deux alambics dont on se sert pour l'obtenir sont grossièrement montés; ils consistent en une chaudière de cuivre, surmontée d'un chapiteau en boule. L'huile essentielle, se dégageant de l'eau dans laquelle trempent les feuilles de mélaleuque, au fond de l'appareil, s'élève dans le chapiteau, passe dans un tube en bambou, qui la conduit dans une petite barrique qui sert de réfrigérant, et coule dans des vases destinés à la recueillir. Le caïou-pouti liquide apparaît sous forme d'un fluide léger, qui est coloré en un vert-pré très-agréable, dû à la chlorophile. Son odeur est vive, flagrante, très-expansible, et assez analogue à celle de l'essence de térébenthine, bien qu'elle en diffère par le camphre qu'elle contient. En la rectifiant par plusieurs distillations, cette huile perd sa couleur verte.

Le *melaleuca leucodendron* [1], qui produit le *caïou-pouti* (ce mot signifiant en malais *bois blanc*), est cultivé en grand sur les collines de la partie orientale de Caïéli. C'est un arbre d'assez grande taille, semblable par le port aux vieux oliviers de la France méridionale, et se couronnant de fleurs blanches, disposées par petits bouquets. On en distingue deux variétés, remarquables, l'une par

[1] Maton donne le nom de *melaleuca cajupiti* à l'arbre qui fournit cette huile.

des feuilles étroites, et l'autre par ses feuilles beaucoup plus larges. Cette dernière espèce se trouve particulièrement à Amboine, tandis que la première croît presque exclusivement à Bourou. Le tronc des mélaleuques est revêtu d'une écorce épaisse, composée d'une masse de feuillets minces, soyeux, et imitant des lanières de satin. A quelque distance, ces arbres semblent argentins. Les rameaux sont souvent brisés par le peu de soin que les enfants chargés d'en cueillir les feuilles apportent à cette opération. Le feuillage, glauque et triste, a besoin de la vive chaleur du soleil des Moluques pour acquérir l'arome fragrant qui le caractérise; et les soins de culture qu'on accorde à l'arbre se bornent à brûler les broussailles et les grandes herbes qui croissent au pied.

Avant de terminer ce chapitre, je crois utile de caractériser très-sommairement les productions naturelles de cette île, telles qu'elles se sont offertes à mes regards.

La végétation de l'île Bourou est vigoureuse et imposante ; elle se compose surtout de grands arbres encore très-peu connus des botanistes, et parmi lesquels il doit y en avoir beaucoup d'inédits. Nous y avons retrouvé toutefois la plupart des plantes que nous avions déjà vues dans les îles de la mer du Sud, dans l'archipel de la Société, à la Nouvelle-Irlande, à Waigiou, telles que le *convolvulus pes capræ*, des dolichos, des vaquois, des filaos, l'*hibiscus tiliaceus*, le *spondias dulcis*, etc. A ces végétaux si communs sur toutes les îles océaniennes se joignent ceux qui sont propres au sol des Moluques et des îles de la Sonde. Ainsi apparaissent en plus ou moins grande abondance l'*æschinomene grandiflora*, remarquable par ses larges corolles blanches papilionacées; le *guilandina moringa*, dont les semences pierreuses servent de jouets aux enfants; l'ipomée à fleurs écarlates, plante volubile, chérie des Malaises, pour qui elle est l'emblème de l'amour ; des orchidées fantastiques, dont les tiges charnues échappent à tous les moyens de conservation; des fougères, des lycopodes, etc., etc.

Parmi les animaux, le babi-russa ou cochon-cerf [1] est l'animal le plus précieux qu'on y puisse citer. Par le grand nombre de têtes osseuses que possèdent les naturels, il est aisé de juger qu'il n'y est point rare; et cependant, par des causes qu'il est inutile d'énu-

1 Shaw., *Gen. Zool*, t. II, pl. CCXXIV, p. 467.

mérer, nous ne pûmes nous le procurer. La grande chauve-souris frugivore, nommée roussette édule (*pteropus edulis*), ou le *melanou-bourou* (oiseau poilu), fournit aux habitants une chair parfumée qu'ils estiment. Pendant notre relâche, on donna comme viande fraîche aux gens de notre équipage de la chair de cerf : l'espèce nous en paraît nouvelle pour les zoologistes; mais, comme cet animal était dépecé à terre, nous n'avons sur lui aucun détail précis à fournir. Ce cerf, nommé *rusa*, nous paraît bien voisin du *cervus mariannus*, trouvé aux îles Mariannes par MM. Quoy et Gaimard, et décrit par M. G. Cuvier dans le tome IV, page 45, de son ouvrage sur les ossements fossiles. A ces grands mammifères il faut ajouter quelques petites espèces que les habitants nous firent connaître, telles que le *tikus lanah*, qui paraît être le rat; le *chin-chorot*, qui est la musaraigne musquée, et le *tikus padi*, la souris.

D'après l'étymologie du nom de l'île, on doit penser que l'ornithologie de Bourou est riche et variée. Les oiseaux des Moluques y sont nombreux, tant par les individus que par les espèces. Certaines familles y comptent surtout de riches et brillantes tribus, et au premier rang on doit citer les perroquets. On sait que ceux à plumage rouge vivent exclusivement dans les îles des Indes orientales, même les plus reculées, et que de leur nom malais *nori*, et peut-être par une prononciation vicieuse *louri*, nous avons fait le nom générique *lori*, pour désigner tous les perroquets asiatiques et indiens à livrée écarlate. Les Malais appellent *kekek* les espèces dont le plumage a du vert, et *kakatua* celles qui sont blanches. Nous citerons principalement la perruche dite d'Amboine [1] (*psittacus ornatus*), le perroquet Geoffroy [2] (*psittacus*

[1] Cette espèce ne vit point, à Amboine, à l'état sauvage : elle vient des îles Moluques, de Bourou, de Céram et de Tidor. Elle est abondante sur la terre des Papouas, où les naturels la nomment *maninihesse*, et à Rony *manigaine*; elle est figurée par Levaillant, pl. LII.

Elle diffère de la perruche de la Nouvelle-Hollande (*ps. hæmatodus*, Gm.), nommée *blue-mountain parrot* par les colons de la Nouvelle-Galles, parce que les plumes de la poitrine sont rouges et jaunes, sans être bordées de noir; celles du ventre sont bleues, tandis qu'à la perruche d'Amboine les plumes pectorales sont rouges, lisérées de noir; celles de l'abdomen vertes et lisérées de jaune : tout le reste se ressemble.

[2] Ce petit perroquet est extrêmement abondant dans toutes les Moluques et à la Nouvelle-Guinée, où les Papouas le nomment *manangore*; il n'est pas moins commun à la Nouvelle-Hollande, où les colons le nomment *Bathurst's parrot*.

personatus, Shaw); le petit cacatoës blanc à huppe jaune [1], etc.

Dans les passereaux, nous nous procurâmes une pie-grièche; le langrayen à ventre blanc; le philédon moine; le gros bec domino (*loxia molucca*, Gm.); une espèce nouvelle de souï-manga; le dicée à poitrine rouge; le martin-chasseur à tête verte; une variété légère du martin-pêcheur commun, et un engoulevent noir à moustaches blanches. L'autour de Pondichéry et une grosse buse sont les seuls accipitres que nous ayons vus : le premier se trouve répandu sur tous les rivages des îles de l'est et même du continent indien. L'émeu, ou casoar à casque, vit dans les forêts profondes, et se plie parfois à la domesticité. La belle colombe phasianelle s'offrit plusieurs fois à nos recherches. Deux sternes, celle à sourcils blancs et celle de Panay, peuplent les rivages; et, dans les marais, nous nous procurâmes une jolie espèce de canard, que nous avons nommé *anas radjah*.

Nous ignorons le nombre des genres de reptiles et des espèces qui habitent Bourou; mais, en mentionnant quelques-uns de ces animaux qui vinrent s'offrir sous nos pas, au premier rang nous citerons le crocodile bicaréné des Moluques, et le saurien que les habitants de Caïéli nous nommèrent *biawak*, espèce de tupinambis, et *anjingeyer*, ou lézard d'eau, une espèce qui nous est inconnue. La tortue franche ou *pinyu* fréquente les rivages et les baies : dans les broussailles rampaient deux ou trois sortes de serpents que nous n'avons fait qu'entrevoir; et le scinque à raies dorées sur le dos, et l'agame vert, étaient remarquables, l'un au milieu des sentiers, l'autre sur les feuilles.

Nos récoltes d'insectes furent augmentées de quelques coléoptères rares, de plusieurs magnifiques papillons. Il en fut de même pour les crustacés. Les marais de la rivière d'*Abbo* nous fournirent un énorme *cancer*, que les habitants vont pêcher pour leur nourriture; et dans la baie n'étaient point rares la langouste ornée, les portunes, et le grapse peint sur les rochers. Les mollusques dont les Malais recueillent les tests, sous le nom de *bya*, pour les vendre

[1] Ce cacatoës ne vit que sur les terres des Moluques ou de la Nouvelle-Guinée : on le retrouve aux Philippines. Il est beaucoup moins robuste et moins intelligent que le grand, et apprend difficilement à parler. Son cri articule nettement les syllabes *ca-ca-tou-ais*, et c'est ainsi que ce nom vulgaire de cacatoës chez les Malais est resté aux espèces du genre.

aux Européens, ne sont nulle part en plus grande abondance. On y trouve surtout les *djalu* (cône), les *kakoussan* (trochus veuve et peau de serpent), les *oury* (porcelaines géographiques), les *tymba* (harpes), les *bibidoury* (*murex*, peigne de Vénus), et surtout la volute couronne d'Éthiopie, les nautiles, les olives, les ovules, le murex triton, le bronte, la grimace, etc., parmi les univalves.

Une belle cyrène, nommée *ranisse;* la Vénus déflorée, appelée *renesse;* l'arche (*anadara*); l'huître vitre chinoise (*kompéran*); la placune selle polonaise; la lime, des solens, sont, parmi les coquilles bivalves, les espèces les plus vulgaires. Les habitants recherchent comme un aliment très-délicat un mollusque dont les deux coquilles sont d'une extrême fragilité, et se trouvent soutenues par un long tendon, qui s'implante sur les troncs des arbres enfoncés dans l'eau, à la manière des anatifs : c'est la *patella unguis* de Linné, qui n'en possédait qu'une seule valve, et la lingule des mers des Indes (*lingula anatina*) des naturalistes modernes.

Nous n'observâmes qu'une ou deux espèces d'hélices, quelques zoophytes des genres astérie, actinie, et une seule méduse.

CHAPITRE XIX.

TRAVERSÉE DE CAIÉLI A AMBOINE
(DU 1er OCTOBRE 1823 AU 4 DU MÊME MOIS);

ET SÉJOUR DANS CETTE DERNIÈRE ILE
(DU 4 OCTOBRE AU 28 DU MÊME MOIS).

Audax omnia perpeti,
Gens humana ruit per vetitum nefas.
(HORACE, *Ode* III.)

A la vie aventureuse
Que cherche le marinier,
Je compare l'ombre heureuse
Et la paix de son foyer.
(DEBLOSSAC, *Rêveries du soir.*)

DANS la soirée du 1er octobre nous étions sous voiles, cheminant par une chaleur des plus fatigantes, à peine rendue supportable par une faible brise de mer, dans les canaux étroits qui séparent les unes des autres les îles Kelang, Amblaw, Céram, Manipa et puis Amboine, terme de cette bien courte navigation. Nous louvoyâmes entre les pointes d'Alang et de Noessaniva, en tirant du canon pour appeler un pilote; mais, personne ne répondant à cet appel, il nous fallut reprendre le large pendant la nuit, et le lendemain nous eûmes la conscience de l'inutilité de notre signal de la veille, car la baie d'Amboine a plus de trois lieues de profondeur, et le bruit de notre artillerie expirait avant d'y parve-

nir. Enfin le capitaine de port vint prendre nos papiers en nous laissant un nègre pratique, qui pilota *la Coquille* au mouillage devant le fort hollandais, qu'elle salua de vingt et un coups de canon. De la rade, Amboine, cette capitale célèbre des Moluques, nous apparaissait sous ce ciel à ton chaud, couverte alors de la plus riante verdure. Les montagnes étaient revêtues de pelouses d'un vert tendre; ses ravines, sombres et boisées, tranchaient par leurs ombres avec le clair-obscur des escarpements, et les bocages de palmiers se découpaient au premier plan. Nous ne vîmes point dans la baie de navires européens. Les Hollandais n'admettent qu'avec une extrême réserve les étrangers dans leurs possessions reculées de l'est, et se bornent à ravitailler ceux qui viennent en relâche forcée, en ne leur permettant pas de trafiquer, à moins qu'ils n'aient pris à Batavia une licence à cet effet, en y acquittant les droits pour leurs cargaisons.

Le 5, dans la matinée, l'état-major, conduit par M. Duperrey, se rendit faire visite au gouverneur des Moluques. Ce poste alors était occupé par un homme encore jeune, d'une grande capacité, et dont le bienveillant accueil mérita toute notre reconnaissance. M. Merkus nous reçut dans la salle dite de réception, dans le fort de Victoria, car sa résidence habituelle est hors la ville. Nous avions été conduits à cette audience par un officier belge, qui était venu nous offrir ses services dès la rade, et dont l'empressement amical nous traita en compatriotes. M. Monnoie, qui avait servi dans les armées de la France, se conduisit avec chacun de nous comme un excellent camarade. M. Merkus, qui parle le français comme sa langue maternelle, nous dit qu'il ne dépendrait pas de lui de nous rendre le séjour d'Amboine agréable; il a tenu parole et ne s'est jamais démenti. Après avoir pris congé du gouverneur, on nous conduisit chez M. Moorrees, la seconde personne de la colonie, par le pouvoir, et qui unit à son titre de premier administrateur ceux de premier caissier, de conservateur du timbre, de maître de l'Église et des épiceries. M. Moorrees était un gros Hollandais fort riche, cachant sous une écorce rude et agreste des capacités peu communes. Condamné à mort sous le gouverneur Janssens, lors de l'administration française, pour avoir coopéré de tout son pouvoir aux projets des Anglais qu'il contribua à mettre en possession des Moluques, il se retira à Amboine, dont il a été

plusieurs fois le gouverneur par intérim. De chez M. Moorrees, qui ne parle pas le français, nous allâmes chez le major Stijman, commandant les forces militaires, successeur du colonel Jauffret, Français qui avait adopté la Hollande pour patrie. M. Stijman était peu considéré des Européens d'origine par le misérable préjugé de la naissance, car il était de sang mêlé, c'est-à-dire métis Malais. Le chef de bataillon Narings dirigeait le matériel de l'artillerie; franc militaire, élevé à l'école de Metz et sorti des rangs de l'armée française, nous trouvâmes en lui une bonhomie et un dévouement qui nous furent bien précieux. Nous visitâmes aussi diverses autres personnes notables de la colonie, telles que le fiscal, le capitaine de port, et enfin nous terminâmes cette fatigante et cérémonieuse journée par l'inspecteur, M. Wenzel, dont la charmante habitation porte le nom de paradis. L'accueil que l'expédition reçut à Amboine ne s'effacera jamais de mon souvenir. La langue française généralement usitée nous transportait dans notre patrie, et aux étreintes de nos familles et de nos amis près, nous trouvions dans la généreuse hospitalité qu'on nous prodiguait une bienveillance que nous ne devions pas espérer dans nos propres colonies et même en France.

J'accompagnai notre agent comptable, Gabert, chez le capitaine des Chinois, pour traiter avec ce négociant des fournitures de vivres frais à faire à notre équipage pendant le séjour de la corvette à Amboine; mais l'élévation de ses prix était tellement exorbitante, que nous préférâmes faire marché avec un ancien créole de Saint-Domingue, fixé dans le pays et décoré d'un nom pompeux, monsieur *La Crète des Sources*. Le poste de capitaine de la nation chinoise était occupé par The-Sing-Suij, homme opulent, qui avait acheté son titre, bien qu'il soit aujourd'hui plus honorifique que lucratif. Mais comme il établit une prééminence sur les Chinois résidant à Amboine, et qu'en définitive c'est l'autorité médiatrice des différends de ses coreligionnaires dans leur intérieur et pour leur culte, et qu'il est l'intermédiaire officiel de leurs griefs vis-à-vis les autorités hollandaises, ce titre, à la nomination du gouverneur, est fort envié. Un lieutenant supplée en cas d'absence ou de maladie au capitaine, et Tjoo Seotje, frère de The-Sing-Suij, occupait titulairement cet office lors de notre passage. Lamp-Lot, le plus riche des Chinois, avait longtemps eu les fonctions de capitaine

dont il avait été dépossédé assez récemment. Sa demeure somptueuse et ses nombreux esclaves, ses millions de roupies, n'empêchaient pas la continuation de son trafic dans une boutique obscure et malpropre, située à l'extrémité du campong chinois. The-Sing-Suij nous reçut avec urbanité dans une salle ornée de peintures chinoises et surchargée d'inscriptions. Cette demeure, composée de pièces fort diversement entretenues, renferme aussi de vastes magasins dans lesquels on avait entassé les objets les plus disparates : les tissus les plus riches avec de la vieille féraille, les pierres précieuses de même que de la chaux, des monceaux de thé et des pois secs. The-Sing-Suij était de taille moyenne, mais très-chargée d'embonpoint ; sa face est plus haute en couleur que celle des hommes de race jaune, et des moustaches noires débordaient la lèvre supérieure. Il mâchait constamment du bétel dont un esclave portait une provision renfermée dans une boîte d'écaille richement ornée. Sa tête était rasée, suivant l'usage chinois, hormis sur le sinciput d'où s'échappait une longue mèche tressée. Un bonnet carré noir, en étoffe de soie, lui couvrait la tête, et son vêtement noir (car le noir est aussi la couleur de prédilection des Malais) se composait d'une ample redingote, sans collet, d'un drap fin, ornée de boutons d'or, recouvrant un large pantalon de même étoffe. Des bas de soie noirs et des sandales guillochées de dorures complétaient son ajustement. Le costume des jours de gala est d'un luxe inouï : il se compose de tissus de soies brochés de fleurs vivement peintes et couverts de broderies où l'argent et l'or se marient. C'est avec quelque orgueil que ce Chinois déroula devant nous les pièces variées de sa garderobe ; mais mon attention se porta sur des parures bien autrement belles que le hasard me fit apparaître presque inopinément dans une cage placée proche le vestiaire, et où étaient renfermés trois oiseaux de paradis vivants. The-Sing-Suij me dit qu'il nourrissait depuis plus de six mois ces trois admirables volatiles avec du riz, des fruits de papayer et surtout avec des blattes ou kakerlacs, dont ils sont avides, et que deux appartenaient au gouverneur général de Batavia, qui les avait payés cent piastres chacun. Ces paradisiers étaient robustes et brusques dans leurs mouvements empreints de vivacité. Leur cri est rauque et désagréable, assez analogue au coassement du corbeau, et les brillants panaches de leurs flancs étaient usés par le frottement des

barreaux de leur prison. J'offris en vain soixante piastres du troisième individu, je ne pus l'obtenir; c'était alors tout ce qui me restait en argent, par suite des dépenses énormes que je faisais pour mes collections [1], et il me fallut renoncer, à mon grand regret, à essayer d'apporter en France un aussi bel oiseau, qui eût si vivement piqué la curiosité publique. Que cette brusque transition d'un Chinois à un oiseau de paradis n'étonne pas le lecteur; pour le philosophe un homme n'est qu'un bipède, fût-il l'*homo sapiens* du grand Linné, et le voyageur, sacrifiant aux habitudes, doit naturellement préférer la bête rare et lointaine à la bête commune et qu'on rencontre partout, avec plus ou moins de fer ou de bile dans le sang, avec un profil plus ou moins Japhétique.

La demeure du capitaine Monnoie, qui nous servait de lieu de rendez-vous, était, comme toutes les maisons des Européens à Amboine, délicieusement accommodée à la climature brûlante des Moluques. Des varangues ouvertes à la brise de mer maintenaient une moîte fraîcheur que des massifs de plantes odorantes embaumaient. J'admirais la variété de ces riches parterres où les ananas, avec leurs fruits suaves, s'unissaient à la belle *amaryllis* d'Amboine, aux poinciades si coquettes, aux bizarres euphorbes aphylles et laiteuses et aux azedaracs à longues grappes. Un gros bouquet de pissang (bananier) attira mes regards, et mon attention fut bien autrement captivée lorsque j'appris que leurs racines puisaient leur nourriture dans le cercueil de Rumphius, et que leur dôme de verdure abritait la sépulture de l'homme célèbre qui a rendu d'immenses services aux sciences naturelles en faisant connaître, le premier, par de précieux travaux, les productions de ces climats. A quelques pas de là gisaient deux seuls débris du tombeau : c'étaient des socles sur lesquels avaient reposé autrefois les colonnes qui supportaient le cénotaphe élevé à cet ancien intendant d'Amboine dans sa propre maison. Mais, environ vingt ans avant notre passage, le nouveau possesseur du terrain fit démolir le monument et en vendit à un haut prix les matériaux; car le mar-

[1] Je n'avais que les appointements d'un officier de santé de 2e classe, et les dépenses que j'ai faites ont été très-fortes; je n'ai jamais demandé à ce que le ministère de la marine me tienne compte de mes déboursés. Dans toutes les autres expéditions, on a accordé une somme éventuelle et des objets d'échange pour les travaux scientifiques. Dans la campagne de la Coquille, rien!

bre et le calcaire à grains fins viennent d'Europe et sont fort recherchés à Amboine. Je parlai de cet acte singulier de vandalisme à M. Merkus, qui s'en émut, et qui prit l'engagement de faire restaurer, aux frais de l'État, cette sépulture violée. L'expédition de M. d'Urville, qui visita Amboine après nous, trouva cette promesse dignement accomplie. Rumphius, ou plutôt *Georges, Éverard, Rumph,* né en Hanau, en 1687, mourut à Amboine en 1706 : les ouvrages qu'il a laissés sont appréciés de tous les savants.

Nous devions une visite au chef de la marine, et nous le trouvâmes dans son logement établi sur les bords d'une petite rivière qui traverse la ville d'Amboine, en séparant la ville blanche du campong malais. Les magasins de l'État sont à sa proximité. Cet officier partageait le goût de la plupart des Européens établis aux Indes, et nourrissait des animaux rares, car je vis dans ses jardins des singes bonnets chinois, des emious ou casoars à casque, des gouras ou pigeons couronnés, animaux de Batavia et de la Papouasie, décrits à tort dans nos livres d'histoire naturelle comme propres aux Moluques, où ils ne se rencontrent qu'en captivité.

Le 5, nous ressentîmes un tremblement de terre, et quelques instants auparavant des ceintures d'épaisses vapeurs avaient enveloppé de leur réseau les pitons des montagnes. Cette journée fut toutefois remarquable par sa sérénité. Le major Stijman, commandant des forces, et escorté d'un état-major assez nombreux, vint visiter la corvette et fut salué de neuf coups de canon, et le gouverneur, à quelques jours de là, reçut les honneurs dus à son titre par une salve de treize coups.

La partie scientifique n'est pas la seule qu'on doive sans doute exclusivement mentionner dans la relation des voyages d'explorations; si les dîners sont le pivot principal, le grand rouage de la machine gouvernementale de certains États de l'Europe, il en est souvent de même dans les colonies étrangères, et c'est ce qui fait que tant de chefs d'expéditions, séduits par messire *gaster*, ont consacré des feuillets saupoudrés d'une louange si épaisse dans leurs livres de lock. M. Merkus, qui n'avait pas besoin de cette petite coquetterie pour laudaniser la plume des voyageurs, crut toutefois devoir obéir aux lois de l'hospitalité, en invitant les officiers de *la Coquille* à une grande fête à sa résidence de *Batou-Gadja. Batou-*

Gadja signifie en malais *pierre de l'éléphant*, par suite d'une certaine similitude de forme que les naturels ont cru observer entre le groupement des rochers d'où jaillissent les sources de la petite rivière du même nom et le plus intelligent des quadrupèdes.

Cette résidence du gouverneur des Moluques occupe le site le plus pittoresque d'Amboine et est bâtie au pied de la chaîne qui enveloppe la cité comme un amphithéâtre, dans la gorge même du ravin. Trois routes plantées d'arbres et bien percées y aboutissent, et on ne compte pas vingt minutes de chemin pour s'y rendre. L'édifice n'a rien de remarquable en lui-même, malgré sa longue façade, à un simple rez-de-chaussée, qu'entourent deux longues virandas, ou galeries couvertes, pour servir aux promenades, à l'abri des rayons brûlants du soleil; car, sous ce ciel de feu, la fraîcheur est le plus grand des biens. Un vaste parc, planté de casuarinas et d'une foule d'arbres au feuillage bizarre et toujours vert, est entrecoupé par un bras de la *Batou-Gadja* qui y serpente; ses bords sont animés par des cerfs, des casoars, des gouras et des pigeons muscadivores qui y vivent en une sorte de domesticité. M. Merkus se montra empressé auprès de ses convives, et poussa l'attention jusqu'à porter un toast au succès du voyage de *la Coquille* et à son heureux retour dans sa patrie. Au reste, il serait oiseux de décrire un dîner du gouverneur des Moluques; il nous suffira de dire que c'est la recherche d'Europe greffée sur le luxe d'Asie. Je remarquai seulement que la coutume anglaise de servir tout à la fois les mets, moins le dessert, était en vigueur, et que les bouteilles avaient toutes pour enveloppe une épaisse chemise blanche. Cette méthode est favorable aux buveurs timorés et de bas grade, qui peuvent faire renouveler sans cesse cette liqueur, sans que les voisins viennent calculer la mesure du liquide absorbé. La doctrine de Broussais a concouru à faire disparaître de la classe aisée en France ce plaisir équivoque que les habitudes du Nord ont religieusement conservé, même sous le dévorant soleil de l'équateur. Les vins les plus usités sont ceux de Porto et de Bordeaux; mais ce dernier, appelé *claret* de *Hollande*, a été mélangé, à un bon tiers, d'eau-de-vie, ce qui le rend détestable pour des palais français.

Sur les bords de cette petite rivière s'étendent des marécages dont le fond est une argile bleuâtre très-ductile, qu'on exploite pour alimenter les ateliers qui fournissent les briques nécessaires

pour les constructions, car Amboine ne possède point de pierres à bâtir.

Je consacrai la journée du 9 à visiter *Tiga-Rumah* ou la bande orientale de la presqu'île d'*Itou*, et je débarquai sur la pointe de *Batou-Néra* en compagnie du maître canonnier Roland. Des cocotiers couvrent les rivages, et les noix de cocos, bien qu'abondantes, s'y vendent fort cher, parce que les habitants les réservent pour en fabriquer de l'huile. Les cabanes semées de distance en distance sont habitées par des Malais pauvres, mais hospitaliers, et ces demeures privées de meubles, nues dans l'intérieur, n'ont pour murailles que des bambous espacés recouverts de feuilles de palmiers jetées sur le faîte. Sur ce point ont été relégués, comme dans une léproserie, les individus que la syphilis a mutilés d'une manière horrible, et qui sont bannis de la ville. Là on rencontre à profusion des physionomies dévorées par de sales ulcères, des bouches sans lèvres, des yeux sans voiles, des faces sans nez; jamais je n'avais vu une aussi grande réunion d'infirmités, dont la hideur dépassait ce que j'avais lu des anciennes maladreries. Nous nous hâtâmes de fuir cette localité, et nous nous arrêtâmes dans une cabane pour y prendre des rafraîchissements; une jeune Malaise quitta ses élégants paniers de feuilles de lataniers qu'elle venait de remplir d'eau, ainsi que le représente l'atlas de Péron dans le portrait de Canda, pour nous offrir des œufs et du vin de saguère, extrait du *gomoutou*, il y avait quelques instants à peine, et encore contenu dans un vase d'écorce; sa saveur alors est celle du vin doux qu'il ne tarde pas à perdre par la fermentation. Notre repas, pris sur la pelouse, sous un sagoutier, et ombragé par des massifs de cocotiers, d'aren ou sagurus, de saguérus, fut fréquemment interrompu pour poursuivre des *copocopo*, papillons de toutes tailles et de toutes couleurs, qui pullulent à Amboine. Deux Malaises très-jeunes et richement mises passèrent près de nous; au nombreux cortége d'esclaves qui les suivaient et aux larges parasols déployés sur leurs têtes, il était aisé de juger qu'elles appartenaient à l'Orang-Caya de cette portion de la baie. Des ruisseaux frais et limpides coulaient à travers les massifs que sillonnent de simples sentiers; des touffes de roses du Bengale mariées aux cafiers, aux arecs, aux *bohongadi*, aux *salamouli* (*guettarda-speciosa*), entouraient chaque maisonnette, et des tapis de lyco-

podes fraîches jalonnaient les bords des ruisseaux, où des bambous géants et rameux s'unissaient à de vieux muscadiers (*pala*), couverts de leurs noix parfumées, et à des girofliers aromatisant l'air de leur odeur vive et flagrante. Là, un vitex à larges fleurs, là, des pandanus et des légumineuses élégantes couvraient le sol, et leurs rameaux étaient peuplés de dragons volants, singuliers lézards qui, munis de parachutes au lieu d'ailes, s'ébattent avec la grâce de leurs formes semi-aériennes, et confondent leurs couleurs changeantes avec la teinte verte des arbres, bien qu'ils paraissent parfois irisés ou marbrés.

Le major Narings nous donna une fête dans la journée du 10, accompagnée de courses à cheval et en voitures, à la suite desquelles nous visitâmes le *Jardin des cocotiers*, rendez-vous habituel de la population d'Amboine, vaste plantation de palmiers, placée à l'extrémité S.-O. de la ville, sur le bord de la mer, appartenant au gouvernement. Parmi les nombreux cocotiers on nous montra avec empressement le *royal*, petit palmier rachitique, n'ayant rien de royal dans la majesté écourtée de son port, ni dans la saveur de ses fruits, bien que cette variété passe dans la colonie pour produire des noix plus onctueuses, plus douces, en un mot bien supérieures à celles des cocotiers ordinaires.

Au milieu des mille et un renseignements que nous obtînmes et dans le cliquetis cent fois heurté d'une conversation brisée et reprise, peu de choses sans doute sont dignes d'être conservées; toutefois, parmi les braves militaires qui nous entouraient, parmi les gens instruits de la colonie régnaient des opinions d'une telle crédulité sur l'ensemble des productions naturelles, que je ne puis me refuser à en rappeler quelques exemples, qui témoignent que le peuple seul n'est pas adonné aux croyances bizarres et superstitieuses, et qui prouveront en passant combien la vérité simple et sans merveilleux a de peine à se faire jour, lors même qu'il s'agit des objets de l'évidence la plus palpable. Les faits cités ne sont pas admis seulement par quelques personnes, mais, au contraire, ils sont consacrés assez universellement par toute la haute classe des fonctionnaires hollandais. Le premier de ces faits est qu'une espèce de perle assez rare, qui ne se trouve que sur les côtes des Célèbes, d'*Haroko*, de Bantam, etc., a des individus mâles et femelles, et qu'accouplés, ces individus donnent naissance à d'autres perles,

qui grossissent lorsqu'on les nourrit avec du riz. Ce conte à dormir debout fut certifié avec énergie par le capitaine Winstard, l'inspecteur Wenzel et vingt autres. Les Malaises, très-superstitieuses, comme on sait, passent leur temps à élever de ces perles, rarement de belle eau, mais, malgré cela, fort chères par le prix que leur désœuvrement y attache. On me montra plusieurs variétés de ces perles, et je fus assez heureux pour en obtenir trois; un mâle et deux femelles : les premiers sont des perles petites, brunes et parfaitement rondes et lisses; les femelles, au contraire, sont raboteuses, mal faites, et d'un volume toujours plus grand que les précédentes. Or, je fus tout étonné de voir mes trois perles, renfermées dans une boîte close hermétiquement, multipliées au bout de quelques jours en huit. Mais le fait, sans être merveilleux, est assez curieux en lui-même pour être cité : des perles d'un petit volume, baignées au sein du mollusque par l'émission de nouvelle nacre qui les entoure, se détachent et forment une grosse perle de l'agglomération de plusieurs petites; par la sécheresse cette enveloppe pellucide nacrée se déchire et les petites perles mises en liberté se détachent. Quant à leur grossissement, il est impossible; car les perles, résultat d'une sécrétion morbide, sont des produits inorganiques, de nature purement minérale.

Une croyance assez universellement répandue est celle qui admet que certain corail rouge des côtes d'Amboine indique, en pâlissant, le trépas prochain des personnes chères au possesseur de ce singulier talisman. La mantefeuille, enfin, cet insecte si connu des entomologistes européens, passe à Amboine, sa patrie, où elle est nommée la *feuille ambulante*, pour une vraie feuille d'une plante qui s'organise, se détache du rameau et vole sous la forme d'insecte qu'elle a prise, tout en conservant les éléments de la matière végétale qui l'a formée!.... Faut-il s'étonner si les récits des vieux voyageurs fourmillent de sornettes, puisqu'au XIXe siècle de telles idées règnent encore dans des colonies florissantes.

Le 11, j'allai avec le docteur Merklein, médecin bavarois au service de la Hollande, visiter l'hôpital militaire bâti par les Anglais sur un vaste emplacement hors la ville d'Amboine et sur les bords d'une petite rivière. Cet édifice, isolé de toutes parts, est bâti en pierres jusqu'à près de six pieds du sol, et en briques jusqu'au faîte, qu'une simple toiture de feuilles de palmiers abrite. Une large

viranda permet aux malades de se promener, à l'abri de la pluie dans l'hivernage, et des rayons du soleil pendant les jours chauds. Les salles, tenues avec la plus minutieuse propreté, peuvent recevoir quatre cents malades, et une vaste cour se trouve bordée des diverses servitudes nécessaires à l'établissement et au logement des employés. Le premier, je donnai du sulfate de quinine à M. Lengacker (J.-P.), chirurgien-major de la colonie d'Amboine, ancien chirurgien de la marine française, embarqué à Flessingue sur l'escadre de l'Escaut. Ce médecin ne connaissait encore ce précieux médicament que par le récit des journaux. Je suis redevable à M. Lengacker des détails que j'ai imprimés dans mon Voyage médical sur les ravages du choléra-morbus à Macassar, dans l'île de Célèbes, et il enrichit ma collection de très-beaux échantillons des mines de cuivre, d'argent et d'étain de Menado, de serpents des Célèbes et de fossiles de la province de Tchéribon, dans l'île de Java. Parmi les reptiles se trouvait le serpent d'arbre, fameux chez les Malais par le pouvoir de fascination qu'on lui attribue par suite d'une croyance enracinée. A sa vue, un indigène ne manque jamais, pour détruire son pouvoir, de couper avec son kris la colonne d'air qui le sépare du reptile; c'est dans un arbre nommé watchan qu'il se plaît, et ses écailles vert d'émeraude, le rendent fort remarquable. C'est un *dryinius* pour les naturalistes.

L'île de Célèbes approvisionne Amboine d'esclaves et de riz; les Boudgis qui l'habitent sont industrieux et fabriquent les sarongs de toile peinte assez universellement portés par les Malais et même par les Européens dans leur intérieur. Le sommet de la montagne de Tondano, creusé par un cratère depuis longtemps éteint, supporte aujourd'hui un vaste lac dont les eaux s'écoulent par trois endroits, en se précipitant sur les flancs en cataractes d'une merveilleuse hauteur, dont les ondes retombent dans d'immenses gouffres. A ces détails M. Langacker ajouta quelques faits sur les coutumes funèbres des Alfourous du district de Menado, qui ont des mœurs hospitalières et généreuses, car ils se font un plaisir d'offrir à leurs hôtes ce qui paraît les tenter, et qui sont aussi actifs que laborieux. Les pauvres, après leur mort, sont mis en terre, assis sur une sorte de siége, avec une hache et un bouclier dans une main, du pinang et du siri (arec et bétel) dans l'autre. La chaise, le bouclier et le manche de la hache doivent être faits avec

le bois sacré de gâbagaba. Quant aux riches, on prend la peine de les tasser ou de les piler dans un grand vase de faïence fabriqué exprès et hermétiquement clos, puis ce vase et son contenu sont enfouis avec des cérémonies en rapport avec la fortune du défunt et la considération que lui portaient ses compatriotes.

Au pied de la chaîne qui enveloppe Amboine est placé, à l'entrée d'une gorge étroite, le cimetière des Européens. La position qu'il occupe, loin de toute habitation, porte au recueillement, et les arbres verdoyants qui le recouvrent cachent ce qu'ont de triste les terres remuées par la bêche du fossoyeur. Les arbres de ce séjour de deuil ne sont pas pris au hasard. Les idées populaires des Malais ont fait préférer des végétaux consacrés par elles aux sépultures, et c'est ainsi qu'un jatropha et une anonacée, à feuillage triste, sont les arbres funéraires par excellence et sont plantés en bosquets touffus. Des tombes en briques et en plâtre, sans inscriptions, sont des monuments fragiles qui subsistent encore plus longtemps que le souvenir de ceux qu'ils recouvrent. On me montra la sépulture de plusieurs gouverneurs des Moluques, dont le nom effacé sur la pierre comme dans le cœur de leurs administrés fit dire à mon compagnon : *On meurt tout entier à Amboine.* Cela se conçoit, ajouta-t-il : sous le ciel dévorant des Moluques, ceux qui viennent y chercher la fortune n'ont pas le temps de s'occuper des absents. Quelques années sont un siècle, et la vie y est si courte qu'on n'a de loisir que pour soi.

La journée du 12, bien que brûlante, me permit de m'aventurer à travers la petite chaîne des montagnes qui s'élèvent graduellement au-dessus d'Amboine en fuyant dans l'intérieur. Je traversai le quartier malais à l'heure où la population s'occupe de ses affaires, car bientôt la chaleur la fait rentrer dans un repos absolu. Je suivis un sentier tracé dans un calcaire de madrépores et de fragments agglutinés, recouverts par une argile d'un rouge vif, se déroulant à travers une pelouse serrée de graminées, d'où s'élevaient des buissons d'une sorte de mélastome. Des bécassines, assez semblables à celles d'Europe, se tenaient cachées dans les herbes et prenaient leur vol sou mes pas. A une faible distance, sur des collines incultes, je me trouvai dans le cimetière des Malais ; leurs tombeaux, car chaque race se décèle par des particularités constitutives, leurs tombeaux, dis-je, consistent en murailles hautes de deux à trois

pieds, bâties sur un plan quadrilatère, avec des interstices entre elles, de manière à enclore les divers membres d'une même famille. Nulles inscriptions, nuls reliefs ne décorent ces mausolées, et deux poteaux, enfoncés dans le sol, marquent seuls le lieu précis de la sépulture.

La côte, dans cette partie de l'île, m'a paru entièrement composée d'un calcaire madréporique, formant une couche haute de plus de trois cents pieds, collée sur le noyau de la roche primordiale. Vers le sommet, ce calcaire ressemble à une brèche, tant sont nombreux les fragments broyés et agglutinés qui la forment. Cette nature du terrain, crevassé par la mer ou par des soulèvements, se découpe en arceaux, en ponts naturels, d'un aspect gothique, au milieu de festons d'une riche verdure. Ce sont surtout les alentours de la négrerie de *Soyadibava* qui présentent ces curieux accidents du sol. A partir de Soyadibava jusqu'au grand village de Batou-Mera, on trouve à chaque pas des habitations délicieuses au milieu des cultures, et la population semble être accumulée sur cette portion de l'île. Les plages déclives et dorées du bord de la mer sont garnies de cocotiers qui longent les sinuosités des golfes et les morcellements de la côte, jusqu'à l'isthme étroit qui unit les deux presqu'îles d'Amboine. Cet isthme est formé par une langue de terre basse qu'on appelle le *pas*, et les habitants sont dans l'usage, en atteignant par mer ce point, de faire franchir à bras d'hommes cette mince bandelette de terre à leurs embarcations, pour continuer leur route vers les îles d'Haroko et de Saparoa. Ce trajet peut s'exécuter, par un beau temps, en deux heures. Dans la profonde baie que le *pas* interrompt avait été bâti un bastion quadrilatère, au temps de la puissance des Portugais, les premiers maîtres de l'île; mais on n'en voit aujourd'hui que les ruines. La grande baie d'Amboine se dirige donc du S.-O. au N.-E.; mais, vis-à-vis Batou-Mera, elle se dirige dans l'E.-S.-E. et puis à l'E., où le terrain est bas, tandis que dans le N.-N.-E. il s'élève en gradins montagneux. Ses bords sont embellis dans le fond par les champêtres séjours des employés européens mis en retraite. On ne voit de toutes parts que chaumières entretenues avec cette propreté méticuleuse des Hollandais : que vergers d'arbres équatoriaux : que ravines fraîches et ombreuses : que ruisseaux [1] qui serpentent sous

[1] Dans cette baie, à une heure et demie du chemin d'Amboine, va se perdre

les dômes de vieux arbres, avant de se perdre à la mer. De ces hauts coteaux la vue se perd sur la voûte verte des montagnes centrales, se découpant sur le bleu cru et lumineux du ciel, ou erre sur les immenses baies qui déchiquètent ce morceau de terre, baies paisibles que sillonnent sans cesse des pirogues occupées à la pêche, et cette scène mouvante est pleine de charmes pour celui qui, débutant dans le pays, n'a pas encore été amolli et rendu inerte par sa climature torridienne.

Les bâtiments en relâche font de l'eau à l'aiguade nommée *Gougourou;* en puisant cette eau on la trouve douce, fraîche et limpide; mais après avoir été renfermée quelques jours dans les pièces, lors même qu'elles sont en fer, elle se corrompt et devient répugnante à boire.

Le 13, la corvette hollandaise *la Komeet* (la Comète), commandée par M. Pieterzen, et l'*Anna Pauwlona,* ayant pour capitaine M. Momma, vinrent mouiller sur la rade; ces deux navires, de l'escadre coloniale, sous les ordres de l'amiral Mellevill, revenaient de l'expédition dirigée contre Céram. Les troupes javanaises, sous les ordres du commandant Van Ganzen, effectuèrent leur débarquement à Savaï, dans la baie d'Atiling, à l'effet, soi-disant, de purger ce point de la côte de Céram des pirates malais qui s'y étaient établis. Les forces hollandaises furent très-maltraitées à leur première descente, parce que les soldats ayant de l'eau jusqu'aux épaules ne purent, pour la plupart, garantir leurs munitions. Mais le lendemain elles réussirent à débusquer les Malais, pendant que la corvette mitraillait leur camp retranché. Toutefois, chassés de la côte et obligés de fuir dans les montagnes de l'intérieur, ils ne quittèrent Savaï qu'après avoir emporté leurs blessés et leurs morts, suivant l'usage; et bien que certains de leur avoir tué beaucoup de monde, les Hollandais n'avaient cependant rien de précis à cet égard. La guerre avec les pirates malais, très-habiles à profiter des accidents des côtes et de leurs connaissances pratiques du pays, n'est guère qu'une suite d'escarmouches et de surprises, où il faut faire assaut de ruses. La bravoure de ces

une rivière assez large, mais peu profonde, dont l'embouchure comblée de sables, est traversée n'ayant de l'eau que jusqu'aux genoux. Elle coule dans un ravin profond en descendant des montagnes; dans la saison des pluies, ses eaux doivent gonfler.

peuples n'est pas de s'exposer en face au feu de l'ennemi, mais bien de le faire tomber dans des piéges, de le guetter à travers les buissons, de ramper sur le sol, comme un serpent, pour ajuster à loisir; chaque rocher, chaque arbre sont dangereux, car ils cachent un Malais qui fait feu et qui se dérobe par une agilité prodigieuse aux coups de son adversaire. Toutefois, la leçon donnée à ces écumeurs de mer, si redoutables pour la navigation d'île à île, avait été sérieuse. Surpris à l'improviste par des forces imposantes, ils avaient perdu trois pièces de canon en bronze, d'une livre de balle chacune, et plus de deux cents pirogues qu'on leur brûla. Parmi ces dernières furent anéanties leurs corocores de guerre. Les Alfoures de Céram prêtèrent une assistance cordiale aux Hollandais, pour débarrasser d'un voisinage dangereux leur côte infestée de brigandages. Telle est la narration que nous firent de cette courte campagne les officiers de *la Comète*. Mais j'appris de quelques personnes que ces prétendus pirates étaient commandés par un frère du sultan de Tidor, que les Hollandais retenaient prisonnier, et que ce prince, ennemi juré des possesseurs des Moluques, avait pris les armes pour faire une guerre d'extermination à eux et aux populations soumises à leur pouvoir, dans le but de faire relâcher son frère. Ces peuples sont approvisionnés d'armes et de munitions de toutes sortes par les navigateurs anglais qui reçoivent en échange des vivres frais, des perles, des bois précieux et d'autres articles. Les trois canons de bronze portaient, à ce que nous dit M. Momma, le nom d'une fonderie anglaise. La perte de l'expédition fut de sept hommes tués, dont un Européen, et de vingt-trois blessés, parmi lesquels on ne comptait que sept ou huit Européens. La corvette eut aussi quelques boulets dans sa flottaison. Un des blessés mourut du tétanos quelques heures après avoir été porté à l'hôpital d'Amboine où je le vis. Après ce succès, on bâtit un fortin bien armé où demeurèrent vingt-cinq hommes commandés par un lieutenant; leur position fort dangereuse nécessita de prompts secours, et, comme nous quittions Amboine, *l'Anna Pauwlona* était expédiée avec des renforts et des munitions.

L'île de Céram est si peu connue, que je crois pouvoir appeler l'attention sur quelques détails que je me suis procurés sur cette île vaste et fertile et qu'il serait intéressant d'explorer. Les Hollandais n'ont jamais pu s'y établir d'une manière permanente, car,

après y avoir construit une redoute, ils l'abandonnèrent et ne parurent sur le rivage que temporairement, bien que leur domination soit généralement reconnue par les habitants de la côte nord, qui leur paraissent dévoués. Les habitants de cette région de l'île se rendent à Amboine vendre leurs récoltes et en emportent en échange les étoffes et les objets qui sont à leur convenance. Les insulaires de la partie sud se montrent intraitables, et n'ont jamais voulu avoir de communications avec les Européens. Quant aux habitants des montagnes de l'intérieur, leurs mœurs féroces et leurs coutumes sanguinaires les maintiennent dans une indépendance absolue. On les appelle Alfourous, comme tous les nègres primordiaux des îles de la Malaisie, car la race malaise, essentiellement adonnée à la navigation, n'a jamais conquis que les rivages, et ces Alfourous sont divisés en tribus qui se font une guerre acharnée et continuelle. La coutume, profondément enracinée chez les jeunes gens, d'aller à la chasse des hommes pour couper des têtes, afin d'acquérir de la gloire dans sa tribu ou d'avoir le droit de se marier, est générale, et l'on conçoit quelles sources de haine découlent de ce barbare usage. Chaque village possède une cabane des trophées : c'est un monument où sont déposées, rangées symétriquement, les têtes conquises par les guerriers. Là, les crânes des hommes des tribus voisines, blanchis par le temps, forment des décorations glorieuses où les vieillards voient conserver leurs titres à l'estime des jeunes gens, et où ces derniers viennent puiser des motifs d'émulation et tremper leur courage. De ces hostilités perpétuelles naît, au sein de ces populations, la sauvagerie la plus brutale; chaque homme, armé jusqu'aux dents, ne s'aventure hors de chez lui qu'avec les plus minutieuses précautions, car il doit se garder le plus possible des embûches qu'on lui dresse et qu'il a tendues aux autres. Leur patience dure des années pour surprendre un ennemi dont ils ont résolu la perte : dormir dans les arbres, ramper dans les herbes, nager entre deux eaux, ne sont que les moyens journaliers de leur ruse sans cesse aux aguets pour profiter de la moindre circonstance. C'est la *vendetta* corse dans toute sa perfection. Les coutumes des *Alfoures* de Céram ne diffèrent point de celles des *Idaans* de Bornéo.

L'île de Céram est une des Moluques les plus riches en productions inconnues; sa vaste surface et les natures les plus diverses

de terrain font qu'elle possède des productions très-variées. Le règne animal répond au luxe des végétaux, et ne diffère guère de celui de la Papouasie. Le capitaine des pionniers, Michiels, m'a dit avoir fait un long trajet dans la partie boréale, et n'avoir trouvé dans les forêts, sans route tracée, qu'une bienveillante hospitalité de la part des naturels de cette portion de l'île, qui s'offrirent à faciliter son passage à travers les rivières ou les torrents. Il est vrai que les tribus musulmanes qui vivent au nord, sont depuis longtemps habituées à trafiquer avec Amboine, et leur commerce se fait par voie d'échange, à l'aide de grands bateaux connus sous le nom de *sampannes*. Ces embarcations, très-relevées à leurs extrémités surchargées de sculpture, sont mâtées en goëlette et arment, sur les côtés, de neuf à dix paires de larges pagaies. Le milieu s'élève en une haute banne en jonc, comme le roufle de certaines galiotes hollandaises, et entre cette chambre et les rameurs sont des bancs où ces derniers dorment ou nagent. Je visitai dans les plus minutieux détails une de ces sampannes, qui appartenait à un radjah de Céram, allié des Hollandais, et que montaient plus de soixante hommes. La chambre occupée par le radjah et sa femme, Malaise par parenthèse, vieille et fort laide, était garnie de tentures brodées en or et ornée de peintures chinoises. Sur la poupe flottait la marque distinctive des chefs indigènes alliés, l'étendard tricolore de Hollande.

Pendant notre séjour à Amboine, je vis arriver huit de ces sampannes, d'un fort tonnage, et leur entrée dans la baie eut lieu avec un certain cérémonial. Leurs rameurs pagayent en observant strictement la cadence et en s'accompagnant de chants qu'il est fort difficile de saisir à travers le bruit antiharmonieux que produisent plusieurs instruments de bronze très-sonores. Leur musique se compose du *kromo*, réunion de dix cloches sur lesquelles on frappe en mesure; du *gong-gong*, formé de deux timbales suspendues à une poutre transversale et que l'on fait résonner bruyamment, etc. Instruments auxquels s'ajoutent le *kindang*, large tambour javanais. Ces sampannes, car les navires de guerre portent le nom de *corocores*, étaient chargées de cocos secs pour faire de l'huile, de poisson fumé, de chair de tortue sèche, d'animaux domestiques, de patates douces, de racines ou de légumes, de perroquets en vie (entre autres des loris, des cacatoës blanc et à huppe rouge),

d'oiseaux de paradis vivants ou en peaux desséchées (parmi lesquels je vis plus communément l'émeraude, le sifilet, le grand promerops à parements frisés), appelés *bourou-mati* à Amboine, du prix ordinaire de deux piastres. Mais le fond des cargaisons se compose de bois précieux pour l'ébénisterie, que les Hollandais ont en grande estime, et dont le prix est élevé. Les trois espèces les plus remarquables sont le *kajan linga*, le *bois de racine* et les *bois d'ébène* noirs, panachés ou blancs. Le kajan a le grain fin et compacte et prend un beau poli. Il est recherché par l'ampleur de ses rouelles avec lesquelles on fait des tables d'un seul morceau; et, à Amboine, c'est un meuble indispensable pour un homme riche de la colonie qu'une table de linga; j'en ai vu chez quelques autorités ayant onze pieds de diamètre. MM. Duperrey et d'Urville reçurent en présent de ces bois, qu'ils ont apportés en France et qui deviendraient curieux par le poli qu'ils pourraient recevoir de la main de nos habiles ébénistes. Le prix du kajan linga se multiplie par le carré de la surface qu'il mesure, et une table, de cinq couverts, brute, ne coûte pas moins de douze piastres. Ce linga ou lingoa est, à ce que l'on suppose, un pterocarpus dont le tronc acquiert ainsi des dimensions prodigieuses. Le bois de racine pourrait être le *gatip* des Javanais ou l'inocarpe à fruits édules; son nom est erroné, car le bois n'est pas tiré des racines, mais bien des exostoses volumineuses du tronc, parsemées de nœuds noirs sur un fond jaune doré. M. Merkus avait des tables à jeu faites de ce bois, relevé de bordures d'ébène, qui étaient d'une rare beauté. La planche ne coûte pas moins de huit à dix piastres.

L'Anna Pauwlona, qui allait partir pour Savaï, était un navire consacré à la station d'Amboine. Ses officiers appartenaient à la marine dite coloniale, bien distincte par ses prérogatives de la marine royale, et les appointements des divers grades témoignaient de la vive sollicitude du gouvernement et nous faisaient rougir nous, Français *qui servons pour la gloire*, ainsi qu'on le dit dans les vaudevilles, de la lésinerie de notre solde. Le commerce des chandelles ou l'agio donnent ces fortunes colossales que chaque employé peut voir aujourd'hui autour de lui, lorsque la misère, l'oubli et le dédain l'attendent sur ses vieux jours!!! Le traitement de table d'un simple lieutenant s'élève à cent roupies par mois, où deux cent cinquante francs; celui d'un officier de même grade

en France est de soixante francs !.. Les précautions que les Hollandais prennent pour la conservation des équipages de leurs vaisseaux devraient bien aussi être imitées par notre marine. Les navires employés aux stations des Indes orientales partent d'Europe avec un très-faible personnel : à leur arrivée dans les colonies, leurs rôles sont de suite mis au grand complet par une adjonction de matelots javanais ou indiens. A ces derniers sont dévolues les corvées pour nager les embarcations, aller à terre, s'exposer au soleil; aux hommes d'Europe l'expérience des manœuvres et l'active surveillance. Des embarcations fournies par les ports sont en outre destinées aux renouvellements des provisions d'eau, de vivres, de bois, etc. Par ces précautions bien entendues et d'une sage prévoyance, les Hollandais conservent leurs meilleurs marins qui, sans elles, seraient dévorés par le climat, et s'évitent ainsi de grands frais, car les services d'un matelot expérimenté sont bien autres que ceux d'un novice; mais, en France, où les générations sont établies en coupes réglées, qu'importent des hommes de plus ou de moins!.. Les équipages hollandais, que j'ai eu occasion de voir aux Indes, comptaient beaucoup de Français parmi eux et surtout des marins de Dunkerque.

Le 16, en parcourant minutieusement Amboine, je m'arrêtai devant un épais massif de murs, dont la vaste enceinte renfermait des plantations dans l'intérieur. C'était la prison de l'ancien possesseur de Java, du sultan puissant de Djocjo-Carta, autrement *Youdgia-Kerta*, rejeton des sultans Amangkou-Bouana [1], dépossédé de Java puis du territoire de Solo par les Anglais, et retenu sous une active surveillance aux Moluques. Le sultan, qui jouissait du titre de *Sousounan*, atteignait alors une verte vieillesse et pouvait avoir soixante-dix ans. La surveillance dont il était l'objet n'était cependant pas tellement sévère, qu'il ne pût se promener, pendant quelques heures chaque jour, en compagnie de sa famille. Au luxe asiatique et aux revenus de ses riches provinces avaient succédé une sorte de misère, car il ne touchait que les mille roupies que la Hollande lui accorde par mois, somme très-forte sans doute, mais insuffisante pour un prince habitué au faste d'une couronne.

1 En 1755, Mangkou-Bouni prit le titre de Sultan Amangkou-Bouana, et mourut en 1792. Son fils, Amangkou-Bouana II, fut dépossédé en 1812, sous le gouvernement des Anglais, et remplacé par son fils, qui mourut en 1815.

Les hommages respectueux, dont l'entouraient le gouverneur et les hauts employés de la colonie, n'étaient à ses yeux qu'une amère ironie. Le respect envers un roi captif est une dérision; aussi l'âme du sultan nourrissait-elle une haine profonde envers ceux qu'il appelait ses oppresseurs. Je parvins à voir ce chef, qui me reçut, ainsi que deux autres officiers de la corvette, avec le calme impassible des mœurs orientales. Sont front respirait la majesté déchue, et sur sa physionomie étaient imprimées les habitudes du commandement, cachet indélébile chez les races jaunes, moins abâtardies, sous ce rapport, que les races blanches. Une longue robe flottante lui enveloppait le corps sans le serrer; il nous dit quelques paroles qu'un noble personnage nous paraphrasa longuement, mais paroles perdues: c'était un Javanais de cour, et les personnes qui m'accompagnaient, de même que moi, ne comprenions même pas un mot du javan vulgaire. Il nous fallut remercier par de grandes salutations, moyen silencieux de reconnaître la faveur qu'il nous faisait en nous accueillant avec une bienveillance visible. Si notre langue resta muette, nos yeux erraient avec une sorte d'indiscrétion sur la sultane favorite, grande et belle Javanaise, âgée d'environ trente ans, surchargée d'embonpoint, qu'il paraît affectionner beaucoup, et qui dans ses promenades occupe la même voiture que lui, tandis que les petits princes vont derrière dans une voiture consacrée à leur usage. Le sultan a en outre quatre autres femmes, de celles que nous appelons concubines, moins richement vêtues que l'épouse en titre. Elles étaient jeunes, sans être belles (une exceptée), car la plus vieille n'avait pas vingt ans. Ces femmes, de même que la favorite, mâchaient sans discontinuer le bétel, et ces houris perdaient singulièrement du prestige des contes orientaux dans cette trituration rien moins que gracieuse. Certes, leur taille élancée de palmier, leurs yeux de gazelle, le clinquant de leurs parures, n'avaient rien d'assez séduisant pour faire oublier leur teint jaune-brun et leurs dents noires. Nous sortîmes du palais-geole du Sousounan déchu en traversant une antichambre occupée par les agents dont la mission est de ne pas perdre de vue le prisonnier. Le sultan s'était beaucoup enquis à son ministre à quel peuple de l'Europe nous appartenions. A quelques jours de là, M. Merkus, dans un bal qu'il donna aux dames amboinaises, ne manqua pas d'inviter la famille du sultan, qui s'y rendit, et M. Merkus ouvrit le bal

avec la sultane favorite. En vain ce gouverneur s'efforce de cacher les fers sous des fleurs, des chaînes sont toujours lourdes, et le Sousounan depuis longtemps en connaît le poids. Les Hollandais d'Amboine reprochent vaguement, pour colorer cette déchéance, les tentatives d'indépendance et les révoltes de ce prince javanais, possesseur des provinces intérieures de cette île immense. Mais il est juste de dire que peu des personnes parmi lesquelles nous vivions presque familièrement, ne voulaient répondre à nos questions; toutes celles que nous faisions embarrassaient visiblement ceux auxquels elles s'adressaient, et las de fatiguer par nos indiscrétions, nous dûmes nous abstenir d'interrogations qui restaient sans réponse. A la même époque d'ailleurs, le gouvernement hollandais retenait en captivité, dans l'île de Ternate, le radjad de Palembang, de l'île de Sumatra. A Java, on m'assura que le plus grand plaisir du sultan de Djocjo-Karta, au temps de sa puissance, était de faire combattre contre des tigres noirs ou *rimaous* des esclaves criminels nus, n'ayant pour arme qu'un poignard ou kris à lame de plomb. La fête du *rampok* des Javanais m'a été racontée par un témoin oculaire, longtemps accrédité auprès du sultan de Soulou, qui aimait ce plaisir à la fureur. Un tigre royal, renfermé dans une grande cage, est apporté sur le lieu du rampok; une double haie de Javanais armés de piques enserre dans une assez vaste enceinte l'animal captif. Deux ou trois hommes se détachent alors, se rendent vers la cage dont ils ont mission d'ouvrir la porte, en sautant en cadence et en faisant mille contorsions; arrivés à toucher les barreaux, ils frappent trois coups et ouvrent la porte de la cage. Il arrive rarement que le tigre veuille sortir aussitôt que l'issue lui est offerte, et sa précautionneuse ruse a souvent besoin d'être stimulée; on va parfois jusqu'à brûler de la paille autour de la cage, pour le contraindre à déguerpir. Les deux ou trois Javanais retournent alors parmi les assistants, mais sans tourner le dos au tigre, et en gesticulant comme la première fois; s'ils se mettaient à courir, ils seraient perdus, car le tigre d'un seul bond les terrasserait. Souvent irrésolu, au centre de l'arène, le puissant carnassier a besoin d'être stimulé, et des indigènes recouverts de cages très-fortes, armés de longues lances acérées, en bambous, s'acquittent de cette fonction. Le tigre alors prend son parti et s'élance au plus épais des rangs où il trouve la mort, non sans

laisser de hideux stigmates aux hommes du premier rang, qui ont reçu le choc de ses robustes ongles et les morsures de ses redoutables canines.

Le choléra qui sévissait à Amboine semblait nous épargner dans l'isolement au milieu duquel nous nous trouvions en rade, et nos marins ne présentèrent que quelques cas de cholérine. Ce fléau, à sa période décroissante toutefois, faisait encore de nombreuses victimes, et, le 22, il enleva brusquement *The-Sing-Suij*, le capitaine chinois avec lequel j'avais passé la soirée la veille et que je n'avais quitté que fort tard. Trois heures suffirent pour le mettre au cercueil. Mais la coutume traditionnelle de conserver le cadavre dans les maisons pendant un mois, ne me permit point d'assister à toutes les cérémonies des funérailles. On devait les faire avec un luxe inouï et ruineux, puisque les frais de ces funérailles, pour ceux qui ont acquis de grandes fortunes, suffisent à les absorber, en ne laissant aux enfants que l'exemple de leur père à suivre et son habileté dans le commerce à imiter. Toutefois, je portai un vif intérêt aux préliminaires du long cérémonial, où j'assistai en curieux empressé et que je puis décrire *de visu*. Dès le moment où *The-Sing-Suij* eut fermé les yeux, un essaim de pleureurs à gages vint occuper la porte de son logis, et, comme ces braves gens voulaient gagner leur argent en conscience, il s'ensuivit un vacarme et des pleurs qui appelaient tout le campong. Aussitôt le corps fut lavé, parfumé et vêtu de ses riches habits, et placé sur un lit de parade, autour duquel vinrent se ranger tous les membres de la famille en larmes. La face du défunt, de jaune qu'elle avait été, présentait une teinte du violet bleu le plus foncé. Cette exposition dura ving-quatre heures, et se termina par un grand repas public auquel prirent part les parents et les amis du défunt. Tous ceux qui entraient dans la salle mortuaire étaient invités à boire du thé, présenté dans une petite soucoupe, et, en accomplissant ce cérémonial, j'ai dû, comme les autres, me tourner vers le corps et le saluer, avant de porter à ma bouche la tasse d'eau chaude. Il serait de la plus grande inconvenance de refuser ce breuvage, dût-il vous échauder la bouche. C'est pourtant ce qui manqua de m'arriver, dans mon empressement d'avaler la tasse de thé qui m'était offerte, à l'intention de ce bon *The-Sing-Suij*, qui m'avait donné des oiseaux de paradis (que j'avais décemment payés il est vrai). Un cochon

et une brebis, l'un et l'autre pendus à la porte, étaient consacrés au pauvre et le conviaient à venir prélever sa part du banquet, puisque chaque côtelette doit être, en ce jour, religieusement avalée en souvenir du défunt. La salle d'apparat, veuve de ses dorures, privée de l'autel domestique, tendue d'étoffes noires, ne recevait point de jour du dehors, mais était éclairée par des lampes. Cette partie de la cérémonie chinoise se rapproche singulièrement des chapelles ardentes des puissants de la terre, en Europe, et cette analogie était encore plus grande par la présence du cadavre au milieu de cet appareil sépulcral. Ces vingt-quatre heures écoulées, *The-Sing-Suij*, qui se décomposait activement dans cette atmosphère tropicale, au milieu des feux qui viciaient la pièce où tant de gens se trouvaient réunis, dut être placé dans une bière. Les cercueils sont les meubles qui demandent le plus d'habileté de la part des ouvriers chinois, car, faits en bois de teck incorruptible, ils sont en outre surchargés d'ornements et polis avec un soin minutieux; formés de deux demi-boîtes, le couvercle du cercueil doit s'ajuster hermétiquement sur la portion inférieure, et le cadavre, avant d'y être placé, est couché sur une nappe de bois de sandal grossièrement pulvérisé et mélangé à poids égal de thé noir et de benjoin. On remplit tous les vides de la caisse avec le même mélange fortement tassé. Les deux portions du cercueil sont maintenues avec des crampons, de manière à ne pas se disjoindre et à ne pas donner issue même aux gaz. Le cadavre reste ainsi un mois, et quelquefois plus, avant d'être descendu dans le tombeau qu'on lui a bâti à grands frais, car les Chinois sont dans l'usage de faire faire, pendant leur vie, le mausolée qui doit les conserver après leur mort. Cette précaution est fort sage, puisqu'ils sont certains d'être enterrés suivant leurs désirs; chez eux, comme chez nous peut-être, leurs successeurs pourraient fort bien ne pas tenir à accomplir leurs dernières volontés. *The-Sing-Suij* n'était point encore inhumé lorsque *la Coquille* quitta les côtes d'Amboine.

Nous ressentîmes plusieurs secousses de tremblements de terre dans la matinée du 19. On m'assura que toutes les îles Moluques étaient soumises fréquemment à ces perturbations de la croûte de notre planète, et que, depuis le commencement de l'année, à Amboine seulement, on en avait compté treize. On ne peut méconnaître dans les nombreux îlots volcaniques, épars entre Céram et

Amboine, les foyers où s'élaborent les produits souterrains que le feu met en action, soit par des dilatations gazeuses d'une haute puissance, soit par des déjections de laves et autres matières incandescentes ou en fusion. Les principaux volcans semés autour de la capitale des Moluques sont ceux de *Sombava* ou mont *Tomboro*, qui s'est rendu redoutable par des ravages portés au loin; *Gounong-Api* ou la montagne de feu, située dans le S.-E., entre *Banda* et *Banda-Nera* ou la petite Banda. On pense généralement que les exhalaisons sulfureuses de ce volcan, sans cesse en activité, contribuent à rendre Banda inhabitable, car on sait que cette île dévore annuellement la majeure partie de la population temporaire qu'elle reçoit. Plusieurs autres volcans sont éteints ou du moins dorment à l'époque actuelle, et ne se manifestent plus que par des sources thermales. Les plus remarquables de ces eaux échauffées se trouvent sourdre par deux larges ouvertures sur le flanc d'un cratère, dans l'île d'Haroeko, placée au nord et à toucher Amboine, et d'autres sources existent à Saparoea, autre îlot au N.-E. d'Haroeko. *Nissa-Laut*, qui signifie *noyau dans la mer*, est aussi un volcan éteint recouvert d'un terreau fertile.

Dans ce même jour il plut beaucoup, et la rade changea d'aspect par la masse des scombres-bonites que cette pluie y faisait apparaître. Ces poissons s'ébattaient bruyamment en s'élançant par bonds, certainement à plus de dix pieds au-dessus de l'eau. Plusieurs fois j'ai joui de ce spectacle dans la baie d'Amboine, et toujours par des temps de pluie. Je n'aurais cru à une telle puissance musculaire, ni à une telle vigueur des nageoires chez les bonites, si je n'avais été témoin de leurs jeux et de leurs sauts.

Je consacrai la journée du 20 à une exploration de la montagne de *Soya*, que je gravis, à partir des collines qui surmontent le parc de Batou-Gadja. L'ossuaire du sol est d'abord ce calcaire dont j'ai parlé, revêtu d'une mince couche d'argile ferrugineuse, très-rouge; mais il change bientôt de nature, et la chaîne présente un granite primitif, supportant en maints endroits un schiste tendre et friable. Dans cette partie, à l'est de la ville, s'élève un fort dont les approches sont inexpugnables et qui foudroierait l'ennemi qui serait parvenu à se rendre maître du fort Victoria qui défend la baie. La vue de ce point est sublime: au bas des coteaux se creusent des ravines profondes. La Batou-Gadja, sinueuse et dormante,

circule dans leur partie déclive, conjointement avec un torrent desséché dans la mousson d'été, mais mugissant lors des pluies. Sur le versant sont épars les tombeaux chinois dont l'architecture bizarre prête un cachet particulier à cette vallée heureuse. Elle est cultivée sur quelques points, hérissée de forêts de bambous sur d'autres, semée d'arbres dont j'ignore l'espèce, et qui joignent à leur port remarquable un feuillage mi-partie vert lustré et blanc d'argent. Au loin ces végétaux semblent couverts de larges tulipes blanches qui chatoient sous le soleil. Cette vallée, solitaire et agreste, réunit plusieurs sortes de beautés, car les flèches des bambous encadrent des pelouses gaies et drues, des bosquets touffus d'arbres, des lits de cailloux roulés par les eaux gonflées des torrents, ou des murailles de roches nues et noires d'un aspect sévère. Ce charme d'une nature si bien faite pour s'harmonier avec les passions tristes, n'a point échappé aux Chinois, le peuple qui connaît le mieux les convenances morales des tombeaux et qui sait vouer aux morts la forme extérieure du culte du souvenir. Ils ont choisi ce lieu pour y placer leurs sépultures, semées sans ordre à travers les fantaisies du terrain que nulle clôture n'enserre. Là, une tombe repose à la face du ciel et domine Amboine et la mer au loin, et le génie de la mort plane sous ces arbres funéraires qui croissent avec vigueur sans affecter la régularité monotone des ifs de nos cimetières. Les tombeaux chinois occupent plus de trente pieds carrés de terrain. Ils sont bâtis à peu d'élévation du sol, toujours en pente déclive, formés de deux ailes demi-circulaires, ayant extérieurement un large tertre aplati et tassé, et en dedans un tapis gazonnant artificiel coupé court et entretenu avec soin. Un autre ceintre, en briques crépies, plus étroit et moins haut que le premier, complète le grand ovale en le fermant. Au milieu, sous un tertre, est un caveau où repose le cénotaphe, et dont l'entrée est fermée par une porte en bois de fer, couverte de caractères chinois et enrichie de peintures et de sortes d'arabesques d'or. Un espace est ménagé autour du tertre, qui forme un dôme, pour qu'on puisse venir jeter des fleurs et prier sur la tombe, et deux bancs de pierre placés de chaque côté de la porte du sépulcre sont destinés à recevoir les méditations ou les pleurs de la douleur familiale. Les Chinois de bas étage ont l'idée populaire que l'esprit malin en se reposant sur ces bancs, quand il va faire visite au

défunt, donne le temps à celui-ci de réfléchir aux demandes insidieuses qu'il va lui adresser, et qu'il parvient ainsi à tromper ses méchants projets. Enfin, deux marches et une enceinte en gazon, haute de dix-huit pouces, complètent la devanture du monument. Les tombeaux que je visitai en ce lieu, et ils sont en grand nombre, se ressemblaient. Ils étaient épars sur une vaste surface du sol.

La deuxième ravine, à l'entrée de laquelle est bâtie la résidence du gouverneur des Moluques, se rétrécit à mesure qu'on avance dans l'intérieur de l'île. Elle est encaissée par les murailles perpendiculaires des montagnes dont elle occupe la déchirure. Les ondes fraîches et murmurantes de la Batou-Gadja y circulent, après avoir pris naissance dans la montagne de Soya, où elles forment plusieurs chutes. Celles-ci s'engouffrent dans de profondes crevasses pour reparaître sur des lits de galets, qui se découpent en bandelettes brillantes, sur le fond noir du ravin bordé de casuarinas et de sagoutiers. Après un court trajet, cette petite rivière va se perdre au fond de la baie d'Amboine en traversant le campong chinois.

Sur l'arête étroite de ces coteaux, mes sens étaient mis en émoi par les plantes les plus curieuses et par des animaux intéressants : le *nepenthes phyllamphore*, ce végétal dont les feuilles se terminent par une aiguière que ferme un élégant couvercle, appelle l'admiration. Des plantations assez nombreuses de mélaleuques à grandes feuilles servent à la fabrication de l'huile de caïou-pouti d'Amboine, moins estimée que celle de Bourou. Le sentier qui conduit à la Soya serpente en s'élevant sur les arêtes des montagnes; plus on avance, plus la végétation devient active, et dans les buissons étaient en fleurs des *begonias*, des *squines*, des *orchidées*, des *heliconia*, des *cicindèles* voletant sur les sables, tandis que des *ceyx* azurés me décélaient des sources, et que j'entendais, non loin de moi, le chant de funeste augure d'un coucou au plumage cannelle, articulant les mêmes syllabes que l'oiseau néfaste d'Europe. En descendant de l'autre côté de la Soya, par des sentiers roides, j'arrivai à de vastes marécages où je trouvai l'hospitalité dans les cabanes misérables de quelques pâtres, cabanes cachées par des massifs de palmiers et de bananiers. Les habitants de ces chétives demeures me reçurent avec un vif empressement, malgré leur excessive misère. Ils étaient couverts de cette lèpre

squammeuse si commune dans les îles du Grand-Océan, ce qui ne me permit pas de manger sans dégoût les fruits que ces bonnes gens s'étaient empressées d'aller cueillir. Malgré une chaleur dévorante, rendue plus âpre par la moiteur qui suinte des nuages sur ces hauts plateaux, je gravis la Soya par son côté le plus escarpé, et je m'arrêtai sur le point culminant même de la montagne, à la négrerie de Soya, car c'est ainsi que les Hollandais appellent les villages habités par les indigènes. Cette négrerie n'est guère distante de la ville d'Amboine que d'une lieue; elle compte cinq cents habitants qui professent la religion musulmane. Heureux et paisibles, ces montagnards, rarement visités, sont soumis à l'autorité d'un sergent-major européen; ils cultivent des légumes qu'ils portent vendre à la ville pour se procurer, en échange, des vêtements. Une autre négrerie est établie à une lieue plus loin que celle de Soya. De ce point je voyais la mer qui enveloppe Amboine au côté opposé à celui par où j'étais venu, et je dominais l'étroite presqu'île de Noussa-Niva. Je revins à bord assez mécontent de cette course sous le rapport de la chasse, car je n'avais pu me procurer dans cette journée, et en fouillant chaque buisson, qu'une tortue à boîte d'Amboine, espèce curieuse mais bien connue, et quatre à cinq sortes d'oiseaux, entre autres un petit épervier à tête blanche, un petit perroquet fort laid à tête gris-rougeâtre et une bergeronnette qui ne diffère presque point de celle de France, et que les habitants nomment *vuenata*.

Le 24, M. Merkus adressa à l'état-major de *la Coquille*, avec cette courtoisie qui le caractérise, douze billets de spectacle. C'était un jour remarquable pour la colonie que celui de l'inauguration d'un théâtre élevé par souscription, et dont la salle nous parut décorée avec goût. M. Paape, secrétaire du gouvernement, artiste exercé, s'était chargé de peindre les décors, et M. Coldenhoff, chirurgien-aide-major à l'hôpital militaire, s'était improvisé directeur de la troupe comique et tragique. Pour couvrir les menus frais de service, chaque billet, pris au bureau, se payait trois roupies. Les pièces que l'on joua, écrites en hollandais, ne nous intéressèrent que par la pantomime de quelques amateurs, qui nous parurent sûrs de leur mémoire et jouer avec aplomb. L'inauguration eut lieu par un éloge pompeux du gouverneur Merkus, prononcé par le docteur Coldenhoff, et aux trépignements frénétiques qui partirent de tous les

points de la salle ces louanges eurent de l'écho. Toutefois, la présence du gouverneur, sous le nez duquel brûlait crûment la cassolette à l'encens, dut mettre sa modestie dans un singulier embarras, car M. Merkus est homme de mérite. Doué d'une instruction étendue, ce gouverneur occupait une place importante sous le roi Louis ; il s'est donné tout entier aux améliorations à faire aux Moluques dans l'intérêt des hommes et des choses ; et, malgré ces haines vivaces si communes dans les colonies, si M. Merkus comme homme public comptait des détracteurs, il n'y avait qu'une voix sur sa probité et sur ses qualités personnelles. Horriblement fatigué de voir gesticuler sur les planches une intrigue dont toutes les phrases m'échappaient sous le tudesque d'une langue dont je ne comprenais pas un mot, mes yeux errèrent à loisir sur les loges garnies d'essaims de femmes de nuances et de races diverses. La réunion était nombreuse, et je dois dire remarquable par la singularité des manières et des parures. Près de la Néerlandaise au teint blanc lavé de rose, aux chairs fleuries, aux appas dénudés, à la toilette prétentieuse, contrastaient la riche Malaie, à peau jaune orangée, à chevelure très-noire, enduite d'essences et couverte de guirlandes de *malaty* et de *tchampaca*[1], et la Chinoise au teint de sandal, empaquetée dans de grandes robes à fleurs. Tous les célibataires dévoraient des yeux la *domine*, ainsi nomme-t-on l'épouse du principal ministre luthérien, dont la charmante figure était rehaussée par des traits d'une pureté raphaélienne, et madame Dibbets, jeune veuve, qui venait de perdre son époux, capitaine d'infanterie. Le deuil agaçant et coquet de cette dernière, relevant par ses sombres couleurs l'admirable limpidité de ses épaules grasséciantes, témoignait assez que, le temps légal révolu, le flambeau de l'hymen se rallumerait pour elle, et qu'elle n'aurait que l'embarras du choix. Les Hollandais en effet ne paraissent pas pousser la prévoyance aussi loin que les Anglais. Ceux-ci, afin de retenir à leur service dans leurs possessions de l'Indus les officiers supérieurs ou autres, favorisent l'expédition en pacotille de ces gracieuses miss, fraîches comme des Hébés, riches de talents d'agréments et de jeunesse, mais moins bien favorisées en livres sterlings ; et ces délicieuses cargaisons, lors même que leur fragilité en a dans ces voyages de long cours avarié quel-

[1] *Michelia suaveolens* des botanistes.

ques parcelles, trouvent un avantageux débouché parmi les petits nababs de l'armée que l'Inde a enrichis.

Les hommes eux-mêmes prêtaient à la magie du coup d'œil, car à côté de l'uniforme européen fort varié, suivant la nature des armes, se posaient le Chinois et le Malais, les radjahs et les Orangs-Cayas, avec une diversité infinie dans la couleur de leurs habits et dans leur richesse. C'est là, pour la première fois, que je vis les médecins et les chirurgiens porter l'épaulette du grade auquel ils étaient assimilés, et M. Lengacker revêtu des insignes d'un officier supérieur. Le lendemain, M. Merkus donna un grand dîner suivi d'un bal où toute la colonie se pressait, et accompagna les billets d'invitation d'un cadeau de douze oiseaux de paradis, que le chef de l'expédition se réserva, ainsi que d'autres adressés par le major Narings. C'était à qui nous témoignerait, par ses prévenances, un affectueux souvenir, et lorsque *la Coquille* mit à la voile, le 27, j'éprouvai de vrais regrets à quitter les amis improvisés que je comptais sur ces rives lointaines.

Maintenant je crois convenable de résumer quelques observations générales sur Amboine; tout incomplètes qu'elles sont, elles ne seront pas dénuées d'intérêt : Amboine d'ailleurs est peu connue de la France.

La ville d'Amboine occupe la rive gauche de la baie de même nom par 3° 41′ 41″ de latitude sud et 125° 45′ 58″ de longitude orientale [1], et s'étend sur une plaine marécageuse longue de près de trois milles sur un tiers de mille de largeur, qu'enveloppent les montagnes dont j'ai parlé. Son aspect est celui d'une vaste bourgade, ce qui tient à ce que chaque maison est entourée de cultures et de jardins. Elle ne possède en outre aucun monument remarquable. Les maisons sont assez uniformes dans leur construction et n'ont qu'un rez-de-chaussée, disposition que les tremblements de terre fréquents rendent indispensable. Les rues sont tirées au cordeau et se coupent à angles droits. Trois quartiers ou *campongs* se partagent la population, et, pour chacun d'eux, elle est spéciale et bien distincte par les mœurs et par la religion. Celui du levant est peuplé par les Chinois; celui du centre est la

1 Détermination du fort Victoria. La variation de l'aiguille aimantée est de 0° 28′ 3″ N.-E.

cité européenne, et celui du nord le campong malais. La mer baigne une longue grève déclive sur laquelle est bâti un pont débarcadère qui débouche devant le fort Victoria qu'il faut traverser pour entrer en ville. Ce fort, bâti par les Portugais, premiers possesseurs de l'île, a été conquis par les Hollandais, en 1775, qui l'appelèrent *New Victoria*. Son développement, sur la rade qu'il foudroie, est vaste, et de larges fossés lui servent de ceinture. Sa description se trouve dans la narration de Stavorinus. Au milieu du fort sont l'hôtel du gouvernement, les chambres des officiers (devant lesquelles j'ai vu des tapis de vétivert croissant en épais gazon), les magasins et les casernes. Une belle place d'armes, plantée de muscadiers et régulièrement quadrilatère, occupe l'intervalle qui sépare le fort de la ville; son pourtour est bordé par les maisons qu'occupent les principaux personnages de la colonie. Plusieurs petites rivières, envoyant des canaux en tous sens avant de se perdre dans la mer, ont nécessité des ponts dans les rues. Les demeures des Européens, bâties en briques et couvertes en tuiles, sont meublées avec élégance et tenues avec la plus grande propreté. Deux galeries abritées, soutenues par des colonnes de bois, occupent les façades, celle de la rue et celle opposée, et des nattes, roulées au soir et tombantes pendant le jour, sont destinées à s'opposer à l'introduction d'un air trop échauffé. Des dormeuses occupent ces galeries, destinées à la sieste ou à savourer les vapeurs de la nicotiane; c'est là que, jusqu'à dix heures du soir, on respire l'air frais dont on a été privé dans le jour. La galerie placée sur le derrière de la maison est dévolue aux domestiques et aux esclaves. Les diverses pièces d'un appartement se composent d'une salle de réception, très-ornée, à fenêtres munies de nattes en rotangs. Les cuisines n'ont pas de cheminées et la fumée s'échappe par une large coupure. Les Malais n'apportent aucun soin à bâtir leurs demeures; ce sont des gîtes en torchis et en bambous.

Les Européens, transplantés des marais de la Hollande sous le soleil ardent des Moluques, n'ont pas songé à changer leur manière de vivre; ils ont conservé le régime incendiaire du Nord, l'usage excessif du vin et des liqueurs fortes, et cet oubli d'une hygiène bien entendue amène parmi la population blanche cette mortalité qui la décime, et qui exige de la mère-patrie un renouvellement

fréquent du personnel colonial. Ces colons accueillent les étrangers par des manières franches et ouvertes, et à peine franchit-on le seuil de leur demeure, que les esclaves empressés arrivent avec des rafraîchissements et le tabac, car la pipe est une des nécessités de la vie, et j'ai connu des personnes, à Amboine, qui n'abandonnaient ce passe-temps qu'avec un extrême regret et pour manger et pour dormir. Le riz remplace le pain dans les repas; pendant notre séjour on poussa la galanterie, dans certaines maisons, jusqu'à faire faire pour notre usage du pain, composé de moitié farine de froment et moitié farine de riz, sorte de pâtisserie indigeste dont les habitants consomment très-peu. Le luxe de la table est général, bien qu'Amboine soit mal approvisionnée d'une foule d'objets qu'on tire de Batavia par des communications annuelles dans la mousson d'ouest : il en résulte souvent de la pénurie. Les Européens ont été obligés d'adopter pour l'ordinaire la cuisine des Malais et des Chinois, et sur leurs tables figurent en première ligne le *cari* comme condiment et le *sambal* comme partie fondamentale du repas. Ce sambal est une véritable *olla podrida* des Espagnols, car il y entre de la viande, du poisson, des œufs et toutes sortes d'herbes disparates. Le claret artificiel est le seul vin recherché; le *gîn* ou esprit de genièvre, l'alcool de grains, étendus d'eau, forment la boisson usuelle, avec le *thé*, que l'on avale froid. Les employés de la colonie ont tous dans leur particulier un grand nombre de domestiques esclaves, ou des déportés de Menado, de Java et de Céram, que le gouvernement leur accorde. Aussi l'influence du climat et ce sybaritisme d'intérieur ne tardent pas à transformer de braves militaires en Smindrides que les plis d'une feuille de rose incommoderaient. Le service pour tous les petits détails roule sur les sous-officiers, et l'engourdissement général est tel, que bien peu d'Européens fréquentent les alentours de la ville. On m'assura que pas un agent, le gouverneur même compris, n'avait visité les négreries de l'intérieur, ni même celle de la *Soya*.

Personne ne quitte sa demeure de dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, heures les plus chaudes du jour. Les officiers de service font leurs rondes accompagnés d'esclaves qui les abritent, à la manière malaise, sous un vaste parasol chinois. Dans le *for* intérieur, l'Européen a adopté le costume asiatique, un ample sarong de toile, un turban sur la tête, des sandales aux

pieds, le divan, qu'on ne quitte pas plus que la longue pipe aromatisée, la sieste ou la position couchée. Les esclaves sont dressés à obéir au moindre geste ou aux mots sacramentels *cassi angor*, *cassi bir* (*beer*), *cassi api*, de l'eau, de la bierre ou du feu. Cette vie molle, entremêlée de ces rivalités passionnées qui ont tant d'énergie dans un cercle restreint et loin de la mère-patrie, et qui sont assaisonnées des commérages inévitables dans les lieux où un petit nombre d'individus sont rassemblés, aide à tirer l'esprit de la torpeur habituelle; et cependant ces militaires si douillets paient bravement de leur personne quand l'occasion l'exige : aussi le gouvernement a-t-il à cœur, dans tous ses actes, de favoriser leur bien-être, certain d'en être loyalement servi au besoin.

Les travaux publics sont exécutés par les *Bandelings*, sortes de forçats ou de condamnés à la déportation par l'autorité judiciaire. Les naturels de Java, de Tidor, etc., sont exportés à Amboine, ceux d'Amboine à Java, et, par cet échange, les hommes dépaysés ne peuvent ni s'échapper ni trouver de protecteurs dans une population étrangère. Généralement condamnés pour vol, ils sont malgré cela d'excellents domestiques et susceptibles de s'attacher aux maîtres qui ont pour eux de bons procédés. Un de ces condamnés, que je vis chez un officier, jouissait dans la maison d'une grande influence, et je tiens de cette personne une anecdote que nos vaudevillistes pourraient mettre en scène. Esclave d'un résident des Célèbes, qu'une condamnation, à la suite d'un procès de plusieurs années, dépouilla de sa fortune, ce Malais désolé de l'état de misère dans lequel se trouvait son patron retenu en prison, se mit à voler pour lui faire parvenir des secours. N'ayant pas pu lui transmettre le fruit de son vol, il médita un plan d'évasion auquel il travailla avec ardeur, et allait parvenir à ses fins, lorsqu'il fut arrêté et condamné à la déportation à Amboine. Son nouveau maître se louait de sa fidélité et de son dévouement.

La portion méridionale de la ville d'Amboine, appelée *campong chinois*, est le centre d'un négoce et d'un agiotage actifs. Les Chinois, qui l'habitent presqu'à l'exclusion de toute autre race, ont conservé leurs mœurs, leurs usages et leur religion. Dans leurs mains roule presque tout le commerce de la colonie, car les hommes de cette race naissent, sans presque aucune exception, négociants; aussi les rues du campong ne présentent-elles que magasins ou bou-

tiques, avec des enseignes bizarres, des transparents, des chiffres et des peintures à foison pour allécher l'acheteur! Là, sont entassés les articles les plus disparates en meubles ou en bijouteries : les ouvrages en or et en fer; les soieries de Chine; les riches crépons, les souliers dorés; les éventails en pâte de riz et en bois de sandal guillochés à jour; des coquillages; des oiseaux de paradis; de l'écaille de tortue; des bois précieux et mille autres objets de ces régions reculées de l'Asie. Un proverbe européen d'Amboine dit qu'un marchand chinois vaut cinq juifs, tant il y a d'astuce et de fourberie dans l'art de vendre à une valeur beaucoup plus élevée que ne le comporte l'objet, et on ne peut que reconnaître la justesse de cet adage populaire. Jaloux d'apporter en France quelques-unes de ces futilités que les caprices de notre civilisation blasée font priser dans nos salons, j'achetai divers articles, entre autres des recueils de peinture d'histoire naturelle exécutées en Chine. Mais je fus émerveillé de l'habileté des divers marchands auxquels je m'adressai; ils ne craignaient pas de surfaire en demandant cinquante piastres d'un objet qu'ils donnaient pour deux! On conçoit que de subtilités il faut dépenser pour arriver à cette énorme différence de prix, que de paroles, que de mouvements d'yeux sont nécessaires avant de conclure. En touchant un objet, il est indispensable de concentrer profondément l'envie qu'on en a, car l'œil de lynx du Chinois, qui s'en aperçoit, fait payer cette envie au centuple.

Les Chinois, administrés par leur capitaine, se marient entre eux; leurs femmes et leurs filles, assez blanches et assez bien faites, vivent très-retirées dans l'intérieur de leurs maisons. Leurs enfans se rendent dans des écoles où ils apprennent à lire et à écrire. J'assistai à quelques-unes des leçons qu'on leur donne, et je les vis écrire, avec des pinceaux trempés dans de l'encre de Chine, sur du papier de gioumo (*Broussonetia papyrifera*). L'enfant qui débute, calque, à l'aide d'un papier transparent, la lettre dont il suit les contours; plus tard, le maître dessine les modèles de lettres au haut de la page, ainsi que cela se pratique en Europe, et l'élève doit les copier servilement. Ce n'est pas une petite affaire que de bien copier les caractères, singulièrement nombreux et embrouillés, qu'emploie la tachygraphie chinoise!

Les Chinois ont d'habiles orfèvres et des bijoutiers adroits (imitateurs serviles, il est vrai) mais qui travaillent parfaitement les

matières d'or et d'argent. Les femmes savent broder en soie, avec un goût incorrect, mais de la fantaisie la plus riche dans ses formes bizarres. Avec des modèles d'Europe leurs travaux sont irréprochables. Au milieu du campong est le grand bazar ou le marché général pour les provisions alimentaires. Les boutiques recouvertes de toitures, occupées par des Malais, ont leurs allées constamment sillonnées par une foule empressée. Le coup d'œil, au soir, a quelque chose de magnifique, lorsque cette immense salle est éclairée par des milliers de torches de résine flambantes. La surveillance est confiée à des agents du fiscal, officier chargé de la police, de la collecte des revenus et des douanes. Les marchands accusés de fraude, pris en flagrant délit, sont conduits à son tribunal et condamnés sans appel. Ces agents ont un costume pittoresque. On les reconnaît de loin à leur turban rouge, véritable épouvantail de ceux qui troublent l'ordre. La grève du bazar est garnie de grandes barges chargées des productions des divers districts de l'île. Chaque nature de produit occupe des places qui lui sont réservées : là sont des sacs de farine de riz; plus loin les légumes frais ou secs; ici des tas de bétel, des étoffes communes, des aiguilles à coudre. A un des angles est la poissonnerie, divisée en deux portions, l'une pour le poisson frais dont elle regorge, et l'autre pour le poisson fumé ou desséché au soleil. La baie d'Amboine est tellement poissonneuse, qu'elle fournit abondamment à la nourriture de la population malaise, qui en vit presqu'exclusivement. Les scombres-bonites y sont multipliés outre mesure. Les vendeurs de fruits, de jouets d'enfants et de bonbons occupent les bancs du centre. Nul peuple peut-être sur la terre ne fait une plus grande consommation de friandises que les Malais; aussi les confiseurs et les pâtissiers sont-ils à Amboine à profusion. Certaines de leurs pâtes et de leurs marmelades seraient prisées, même en Europe, et leur débit prouve le nombre des amateurs. Des femmes tiennent des petites échoppes où les passants trouvent du thé et divers autres breuvages du pays. Avec le riz on fait des vermicelles aromatisés de bien des manières et qui plaisent au goût malgré les épices dont ils sont surchargés.

Non loin du bazar est le temple du culte luthérien; c'est un vaste édifice, élevé en 1780 par le gouverneur Van Pleuren, et qui n'a rien qu'on puisse citer; une petite chapelle, servant de suc-

cursale, est placée dans un autre point de la ville. De catholique qu'était la population européenne, sous la domination portugaise, elle est devenue protestante en passant sous le joug de la Hollande. Toutefois les chrétiens sont en petit nombre, car les Malais sont restés fidèles au mahométisme et les Chinois à leur panthéisme; mais il est juste d'avouer que les Hollandais laissent à chaque culte la plus grande liberté, et qu'une tolérance générale règne entre les diverses religions, sous l'autocratie toutefois du pouvoir européen.

Le quartier Malais forme l'aile septentrionale de la ville d'Amboine. Vaste et très-peuplé, ce quartier renferme une population misérable, presque exclusivement adonnée aux travaux manuels et surtout à la pêche. L'intérieur des maisons est démeublé, et l'extérieur les fait ressembler à de chétives cabanes. Des Javanais, des Budjis, des Célèbes et des naturels de Ternate et de quelques autres Moluques, se sont établis avec les Malais dont ils ont les costumes et les mœurs; mais, bien que se ressemblant, ces hommes portent avec eux le cachet de leur patrie, car on les reconnaît dès la première vue.

Les Amboinais sont, dit-on, orgueilleux et paresseux. La parure et la mollesse sont le but de toutes leurs actions, et en cela seulement gît pour eux le bonheur. Leur aversion pour le service militaire est des plus fortes; dans les troupes auxiliaires des Hollandais ils passent pour être d'une insigne lâcheté. Leurs femmes sont de petite taille et généralement laides; celles qui sont libres portent le sarong de couleur ou une sorte de tunique noire, tandis que les esclaves sont vêtues du sarong surmonté d'une sorte de gilet de toile blanche. Cette couleur est chez elles la marque de l'esclavage. Le luxe des Malaises riches consiste en un nombreux cortége de filles esclaves qui les accompagnent dans toutes leurs sorties; elles affectionnent les tissus noirs, par suite du goût de leur race pour cette couleur consacrée au deuil. La mode ne leur a point appris à porter des souliers. Les Malaises qui ont épousé des Européens ou qui vivent avec eux, se sont dévouées à porter une chaussure; mais toutes, libres ou esclaves, relèvent leur chevelure sur le sommet de la tête, avec un large peigne d'écaille travaillé à jour. J'ai déjà dit que leurs cheveux sont oints d'essences et d'huiles odorantes avec un soin minutieux, et que le bétel [1] quitte peu leurs lèvres.

[1] Le Camoëns, dans la Lusiade, dit (chant VII) : « que Vasco de Gama en

Les Orangs-Cayas ont conservé, dans les jours de gala, le vieil habit européen du siècle passé; je n'ai pu que sourire en les voyant se présenter chez le gouverneur avec un habit à la hollandaise, des culottes courtes de satin, des bas de soie noirs et des souliers à boucles d'or! Chacun d'eux, fort embarrassé dans ce costume gênant, était suivi d'un nombreux personnel d'esclaves, bien qu'un seul ait pour unique fonction de porter la canne distinctive du rang du maître, canne à pomme d'argent ou à pomme d'or, suivant l'importance des fonctions de l'Orang-Caya, décoré de cette preuve de confiance de la part du gouvernement.

Les docteurs Harloff et Merklein me peignirent les mœurs des indigènes comme entachées de la plus affreuse dissolution. Les femmes malaises ne connaissent de l'amour que ses déréglements, et les raffinements de leur lubricité surpassent ceux de Caprée. C'est, au plus tard, vers huit ou neuf ans que les jeunes filles effeuillent leur couronne virginale, et encore bien souvent n'attendent-elles pas cette époque. On dit cependant qu'elles ne font le plus ordinairement ce sacrifice qu'en faveur de l'objet de leur prédilection, et un employé de la colonie me citait ce trait d'une jeune esclave pressée par le maître qui l'avait achetée, lui répondant : « Vous êtes possesseur de ma liberté, mais vous ne le serez jamais de ma personne, car celle-ci s'est donnée à un autre. »

La principale branche d'industrie des Malais pauvres est la pêche, qui fournit grandement aux besoins de leur famille. Ces besoins ne sont pas nombreux, car un peu de riz, du poisson, de l'eau, quelques bottes d'herbes sur quatre piquets, fournissent aux besoins matériels de la vie. Les quantités de poissons qui pullulent dans la baie d'Amboine passent toute idée; et, malgré la prodigieuse consommation qui s'en fait chaque jour, ces masses ne paraissent pas éprouver de diminution. En arrivant à Amboine, par mer, on croit arriver dans une grande pêcherie, car les contours de la baie ne présentent que labyrinthes de filets faits en bambous et en treillis de rotangs, ou des sennes mises à sécher, ou des Malais lançant

» recevant audience du calicut de Samorin, vit près du monarque un vénérable
» vieillard qui lui donnait de temps en temps des feuilles de bétel, herbe aro-
» matique que les Orientaux sucent continuellement ». (Traduction de Castera.)
Or, le Camoëns prend ici l'enveloppe pour le contenu. Le bétel étant un mélange de poivre-bétel (fruit) d'arec ou cachou et de chaux.

l'épervier, ou des pêcheurs tendant des lignes armées d'ameçons fabriqués dans le pays. Le milieu de la baie est sillonné par des pirogues légères ramées avec agilité, et que les bonites et les thons suivent. Un homme placé à l'arrière, avec un sac, jette un appât, d'autres laissent traîner de longues lignes, et les bonites voraces se laissent prendre avec une facilité qui étonne. Les scombres sont très-estimés, et il se fait de grandes salaisons de chair ferme et compacte qui s'exportent pour les autres îles.

Les Hollandais ont mis en circulation, pour remplacer les monnaies d'or et d'argent, des billets de différentes valeurs ; mais les plus communs sont d'une roupie. Le billon est remplacé par des morceaux de cuivre appelés *copangs*, sur lesquels sont frappées les lettres de la fonderie, et qui valent un ou deux sous de Hollande, c'est-à-dire six liards à trois sous de notre monnaie. Batavia est la seule ville où il soit frappé des florins à l'effigie du roi de la Néerlande.

Jusqu'en 1795, la compagnie d'Amsterdam avait seule le privilége de gérer les possessions des Indes orientales ; dans les dernières années, cette compagnie, par suite de pertes énormes, éprouvait de grands déficits, et l'occupation française ne fit que précipiter sa ruine. L'État se chargea dès lors de l'administration de ces riches et importantes colonies. A la paix de 1814, la Hollande rentra en possession de Java et des Moluques, dont les Anglais s'étaient emparés, et réorganisa un personnel bien autrement fastueux que celui qu'employait autrefois la compagnie. Le gouvernement forma des régiments de Javanais et de Malais, en ayant soin de faire les cadres avec des soldats européens de confiance et des officiers éprouvés, et les envoya dans des îles éloignées de leur sol natal. La garnison d'Amboine se trouve composée de quatre compagnies de flanqueurs, ayant cent vingt hommes chaque, et de détachements de pionniers et d'artilleurs. Ces soldats, vêtus de coton blanc, sont bien tenus et soumis à une discipline sévère ; ils manœuvrent avec ensemble et précision, et prennent un soin minutieux de leurs armes. Au moment du passage de *la Coquille*, on m'assura que les dépenses de la colonie étaient de beaucoup supérieures à ses revenus, et que tôt ou tard il faudrait porter la hache dans le luxe des employés qui en dévoraient la substance.

Comme ce cas est aussi celui de la France, je me suis procuré

quelques renseignements qui peuvent avoir leur utilité. Le gouverneur a 3000 roupies par mois, et reçoit les ordres du gouverneur général des Indes, qui réside à Batavia. M. Merkus, le gouverneur actuel, est arrivé à Amboine, le 28 octobre 1822, avec le titre de fiscal, mais il avait rempli auparavant les fonctions de secrétaire-général à Java. Parmi ses devoirs, on range en première ligne des tournées régulières qu'il doit faire, chaque année, dans les comptoirs soumis à son autorité, pour vérifier la gestion des résidents. Il préside le grand conseil, et les sentences portant peine de mort ne sont exécutées qu'après sa sanction. Il a pour sa correspondance et ses travaux un secrétaire du gouvernement et douze commis ayant divers titres. La colonie a, en outre, trois magistrats, seize administrateurs, divers agents, un notaire, un directeur de la poste, un comité de vaccine et deux ministres protestants.

L'état-major est composé d'un colonel commandant les troupes; d'un lieutenant-colonel; d'un capitaine et d'un lieutenant du génie; plus un directeur du matériel d'artillerie, avec un capitaine et un lieutenant de son arme; un inspecteur et un adjoint; un chirurgien-major et six officiers de santé de 2e classe.

Un bataillon du 26e régiment d'infanterie de ligne, formé d'Européens, renforçait la garnison; il comptait sept officiers d'état-major, six capitaines, six lieutenants, douze sous-lieutenants. Les pionniers avaient un capitaine et un lieutenant; les artilleurs, un capitaine, un lieutenant et deux sous-lieutenants.

M. Moorices recevait 1000 roupies par mois, M. Stijman, 700, et les autres grades en proportion. Aussi quelques années de séjour dans les îles de l'est, avec de l'ordre et de l'économie, permettraient de retourner en Europe avec des ressources honnêtes.

Les comptoirs qui dépendent d'Amboine [1] sont : Hila, Céram,

[1] Les Hollandais possèdent, en outre, dans l'Archipel indien, des comptoirs à *Bornéo* et à *Sumatra;* cette dernière île, la plus occidentale des îles de la Sonde, a 1,050 milles de longueur sur 165 de largeur et une population évaluée à 3,000,000 d'âmes. Le fort Marlborough ou Bancoulen, sur la côte S.-O., est le chef-lieu de la compagnie anglaise, et *Padang*, à 300 milles au N.-O., est dévolu aux Hollandais. Java, exclusivement aux Hollandais, a 600 milles de longueur et 95 de largeur; en 1815 on évaluait sa population à 4,396,611 habitants, parmi lesquels on comptait 81,518 Chinois; la capitale, ou Batavia, renfermait 332,015 habitants dans cette même année, en y comprenant 81,518 Chinois. Samarang est un port de la

Manipa, Saparoea, Bourou, Nussalaut, Haroeko, Banda, Ternate et Menado (*Célèbes*) [1].

Le climat d'Amboine n'est pas aussi malsain que celui de la plupart des îles environnantes; toutefois, à la suite des variations qu'apportent les changements de mousson éclosent des maladies graves et qui font de nombreuses victimes. J'ai publié dans mon Voyage médical les faits qui étaient parvenus à ma connaissance sur les affections morbides propres à Amboine et sur l'épidémie de choléra qui a ravagé cette île en 1823; je n'y reviendrai pas.

côte N.-E., et Sourabaya est à l'est de Samarang. Les Célèbes ont 500 milles de longueur sur 150 milles de largeur, Menado en est le chef-lieu; enfin Amboine, longue de 32 milles sur 10 de largeur, avait, en 1796, 45,252 habitants, la plupart mahométans.

1 *Hila* a trois officiers et un chirurgien de 3e classe; *Céram*, un lieutenant et un sous-lieutenant; *Manipa*, un sous-lieutenant; *Saparoea*, un capitaine, deux lieutenants et un chirurgien de 3e classe; *Boreo* ou *Bourou*, un sergent; *Nussalaut*, un lieutenant en second; *Haroeko*, un capitaine, trois seconds lieutenants; *Banda*, un lieutenant-colonel, un second lieutenant, major de place, un inspecteur de 2e classe, un chirurgien aide-major, un sous-aide, et un pharmacien de 3e classe; la garnison est formée par un bataillon du 24e régiment de ligne ayant quatorze officiers, plus un capitaine de pionniers et un capitaine d'artillerie; *Ternate*, un major commandant, un inspecteur administrateur, un hôpital militaire avec trois officiers de santé, un bataillon d'infanterie ayant neuf officiers, une compagnie d'artillerie ayant deux lieutenants; *Menado*, un lieutenant et un chirurgien aide-major. Chacune de ces îles a de plus pour principale autorité un résident.

CHAPITRE XX.

TRAVERSÉE D'AMBOINE AU PORT-JACKSON, PAR L'OUEST ET LE SUD DE LA NOUVELLE-HOLLANDE

(DU 28 OCTOBRE 1823 AU 17 JANVIER 1824);

SÉJOUR AU PORT-JACKSON DE LA NOUVELLE-GALLES DU SUD

(DU 17 JANVIER 1824 AU 20 MARS SUIVANT).

Cette Botany-Bay, sentine d'Albion,
Où le vol, la rapine et la sédition,
En foule sont venus, et, purgeant l'Angleterre,
Dans leur exil lointain vont féconder la terre.
(DELILLE.)

LA matinée du 28 octobre nous vit livrer à une brise légère du S.-E. les voiles de *la Coquille*, et en quittant Amboine nous saluâmes la ville de onze coups de canon, que nous rendit la corvette *la Comète*. Nous étions en vue des îles d'Amblaw et de Bourou le 31, et le 4 novembre nous restâmes par le travers de l'île brûlante ou du Volcan, îlot conique couronné par un cratère bien dessiné, dont la surface est couverte de scories, et qui ne paraît pas avoir de végétaux. Le 11 nous apparurent les îles de Wéther, des Chiens, Babi et Gambing. Cette dernière, haute et ravinée, est très-boisée; des cabanes, bâties au milieu des bosquets, s'élevaient sur les coteaux disposés en gradins. Le 12, nous naviguâmes dans le canal qui sépare Ombay de Timor, et en vue de ces deux îles. Au soir, un de ces orages violents des Moluques se développa avec cette

soudaineté qui étonne profondément, car le ciel se voila de noir et les longs roulements du tonnerre, entremêlés de grains de vents ou de pluie, résonnaient au loin sur la mer. Le fluide électrique sillonna plusieurs fois de suite les nues, et frappa plusieurs points de la côte orientale sous laquelle nous étions sousventés. De la corvette, le spectacle avait quelque chose de terrible, de voir des quartiers de rochers volants en éclats sur les falaises ou des arbres brisés par la foudre. Ces orages se forment avec rapidité et passent vite ; mais ils se renouvelèrent chaque soir, tant que dura notre navigation dans les mers de Timor. Le 14, il nous fallut louvoyer entre Pantar, Ombay, Timor et Lamblin. Nous espérions relâcher à Dilly, chef-lieu de l'établissement des Portugais, sur la pointe N.-E. de Timor, afin d'y prendre des rafraîchissements; mais nous eûmes le chagrin d'entendre donner l'ordre de continuer de faire route sans nous arrêter à ce port, et comme on nous y avait formellement fait espérer une relâche, nous avions remis à y faire l'approvisionnement des vivres frais pour la table de l'état-major, qui acquit ainsi la triste conviction qu'il nous faudrait faire trois mois de traversée, par les rudes mers du Sud de la Nouvelle-Hollande, dans le denûment le plus absolu. Chacun de nous se sentait, sous ce rapport, plus malheureux que les matelots, car nous n'avions plus, pour toute nourriture, que des restes de vieux lard salé, à demi corrompu, du biscuit vermoulu rempli de vers, et pour boisson une eau ferrugineuse formant, avec un tafia de riz, un fort mauvais grog ; ajoutez à cela des brouillards épais, une mer déchaînée et toujours creuse, un roulis et un tangage continuels, le passage brusque de l'équateur aux régions australes, et l'on concevra de quelle somme de misère cette traversée nous fit payer notre imprévoyance. Quelques sacs de riz, pris à Amboine, auraient été notre providence, s'ils n'avaient pas été infestés par les crottes de souris et par les cancrelas (blattes); ces derniers insectes dégoûtants s'étaient si prodigieusement multipliés à bord, qu'ils transformaient nos étroites cabines en lieux de supplice. Répandus par myriades, ils souillaient les aliments, corrompaient l'eau et troublaient notre sommeil. Leur voracité s'attaquait à tout, même à l'encre, qu'ils vidaient sans en laisser une goutte, et le cuir disparaissait sous leur insatiable appétit. Je n'aurais jamais cru à toutes les misères que cet insecte peut apporter avec lui, si je ne les avais pas éprouvées ;

chacun de nous, dans la campagne de *la Coquille*, peut dire que ces blattes s'adressaient surtout, pendant la nuit, au rebord des ongles des orteils des personnes endormies, qu'elles déchiraient. Pour en finir avec cette véritable harpie, ce fut notre fléau durant tout le reste de la campagne. Mais après avoir longtemps été la pâture d'une grosse espèce, nous changeâmes pour une autre, petite de taille, mais encore plus vorace que la précédente, et l'emportant sur elle par une multiplication vraiment effrayante. Nous renonçâmes, M. d'Urville et moi, à nos cabines; et pendant plus de dix mois, tant que dura notre navigation entre les tropiques, notre lit se trouva être une natte de sauvage jetée sur le pont, et que les averses pluviales ne nous faisaient même pas quitter.

Malgré ces alternatives de temps à grains, d'orages, de ciel sombre faisant place à des heures sereines, à une atmosphère embrasée, la mer de ces parages torridiens recélait une variété prodigieuse d'êtres de toutes sortes, et, le 16, non loin des îles *Savù*, je vis passer le long du bord une belle carinaire vitrée, nageant avec son animal, puis un nautile pompilius avec son poulpe; mais une brise fraîche nous faisait faire bonne route, et mes yeux perdirent bientôt de vue ces animaux précieux et inconnus, en ne me laissant que des regrets. Des fous de diverses espèces et surtout les *fous de Savù*, décrits par Péron [1], entouraient le navire. Ils nous annoncèrent le voisinage de la grande *Savù*, que nous côtoyâmes au nord, à quatre milles au plus. Cette île, de médiocre hauteur, est peu boisée; d'entre quelques palmiers se dessinaient les cabanes, près desquelles des troupeaux paissaient en liberté. Un résident hollandais y séjourne pour faire expédier aux Moluques de la viande de boucherie. Après *Savù*, nous vîmes Benjear, dont la surface est nue et rougeâtre; cette îlette, placée à peu de distance de la précédente, est plus petite; ses côtes, déchirées et couronnées par quelques maigres cocotiers, ne sont point éloignées du nouveau *Savù*, autre île qui est aplatie ou peu élevée au dessus de la surface de la mer, et que rend remarquable un haut rocher creusé de manière à ressembler, de quelques milles, à un navire à la voile. Le 26, la mer était rouge de sang par larges places, et cette coloration était due à des crustacés d'une grande ténuité [2].

[1] *Sula sabuensis*, Péron.

[2] Ce phénomène a été mentionné par d'anciens navigateurs. Desbrosses (*voyez*

Le 1er décembre, par 13° de latitude S. et 110° de longitude occidentale, nous communiquâmes avec le navire baleinier *The Melantho*, parti de Londres le 17 juillet 1822, et qui nous apprit l'entrée des Français en Espagne. Ces nouvelles nous émurent vivement, et le capitaine Folger nous donna tous les détails qu'il possédait à ce sujet. *Le Melantho*, fin navire de trois cent soixante-dix tonneaux, n'avait encore capturé que quatre baleines; mais on espérait mieux de sa croisière, projetée en mars, sur les côtes du Japon. M. Folger ne croyait pas à l'existence des îles *Trials* sur le gisement desquelles il avait passé sans avoir connaissance d'aucune terre. Le 11, le commandant de *la Coquille* se trouva sur la position que les cartes françaises donnent à ces îles, sans être plus heureux; car il fit jeter un plomb de sonde, filé à deux cents brasses, sans obtenir d'indice de fond.

A partir du 15 décembre jusqu'au 20, et dans la zône du tropique du Capricorne, nous eûmes fréquemment des calmes et de beaux jours. Les animaux pélagiens pullulaient dans ces eaux échauffées; aussi étais-je absorbé par les soins qu'ils demandaient pour être peints, décrits, et pour leur préparation. Des milliers de janthines violettes, de tailles variables, mais munies pour la plupart de leurs grappes vésiculeuses, voguaient de compagnie et scintillaient de lueurs phosphoriques. Des *hyales*, des *cléodores*, des *rhizophyses* et des *salpa*, comptaient dans ces parterres marins de curieux individus. Mais, à partir du 22, à mesure que nous nous élevions dans les latitudes méridionales, les vents prenaient de la violence, la mer se creusait, les nuages voilaient le ciel. Dès le 29, notre vue n'errait plus que sur des vagues profondes, dans une atmosphère d'épais brouillards. Les nuits étaient froides et humides, et la mer mugissante sur laquelle roulait *la Coquille*, cinglant à pleines voiles, n'avait pour nous récréer que des albatros, que des pétrels géants, le pétrel cendré ou de Lesson, et le prion de Forster.

Le 1er janvier 1824 fut fêté par les officiers avec un enthousiasme des plus vifs; nous nous trouvions alors par le travers de la côte méridionale de la terre de Diémen ou Tasmanie. Depuis long-

t. I, p. 352) dit : « Vers 35° 30′, la mer était toute rouge par des insectes mentionnés par Sebald de Vert : ce sont des poux cornus, blancs comme du cristal, marqués sur la tête d'une tache couleur de feu. » (*Voyage de Jacques Lemaire et Schouten.*)

temps notre table ne réunissait plus que des visages moroses et affamés, et M. de Blosseville venait, en retrouvant dans sa cabine les deux dernières boîtes des préparations d'Appert dont il s'était muni à Paris, de rencontrer l'unique moyen de les dérider. Une poularde et des haricots tendres, datant de trois années, nous furent servis en ce jour et occasionnèrent la plus agréable des surprises. Gloire, vaine chimère des voyageurs, que tu étais pâle en face de ces appétits savourant jusqu'aux os de cette fastueuse volaille! le manger le plus délicat que jamais j'aie connu, car, au Port-Jackson, nos palais se blasèrent vite et *oncques depuis ne revint*, comme dirait Montaigne, *cette ferveur des dents*. Le 7, un de nos matelots les plus adroits, le nommé Jude, harponna un delphinaptère de Péron; cétacé long de cinq pieds huit pouces, pesant cent vingt livres, et portant un riche camail noir sur le satin du reste du corps. Des yeux verts, un long museau effilé et point de nageoire dorsale, font de ce dauphin une espèce fort remarquable. La jolie physale mégaliste fut l'heureuse messagère qui nous annonça les approches de la Nouvelle-Galles du sud, et le 17, au matin, nous vit entrer dans le Port-Jackson, ce chef-lieu des établissements de la Grande-Bretagne, dans l'Australie. En France on ne connaît généralement que Botany-Bay. Seul, ce nom s'identifie avec l'idée des établissements de convicts, ou déportés exilés par la mère-patrie à la Nouvelle-Hollande. Mais Botany-Bay, abandonné pour le Port-Jackson, la plus vaste rade du monde, ne doit plus figurer que pour mémoire dans les récits des modernes voyageurs.

C'est donc le 17 janvier 1824 que l'ancre de *la Coquille* tomba sur la rade de Sydney, à l'extrémité la plus avancée du Port-Jackson, au milieu d'une forêt de mâts [1], et non loin de la corvette de guerre *The Tees*. Nous saluâmes le pavillon anglais de vingt et un coups de canon que nous rendit la batterie de Dawn. MM. Pipers et Nicholson, officiers de port, vinrent s'enquérir des motifs de notre relâche, et M. Powel, capitaine du *Rambleur*, célèbre par ses découvertes dans l'Archipel de Shetland, s'empressa de nous offrir ses services. Nous ne tardâmes pas à recevoir aussi la visite de M. Deps, capitaine de *l'Endeavour*, dont nous avions fait la connaissance à O-taïti. Il nous avoua qu'il nous croyait naufragés,

[1] En 1823 seulement, plus de 90 grands navires fréquentèrent ce port.

tant lui paraissait inexplicable le retard que nous avions mis à nous rendre à la Nouvelle-Galles du sud. Il ajouta qu'il avait manqué de se perdre sur une île inconnue des géographes et que les naturels nomment *Tongatara* [1], île peuplée par des hommes doux, hospitaliers et de même race que les O-taïtiens.

Le 19, M. Duperrey, accompagné de MM. d'Urville, Gabert et de Blosseville, partit pour Paramatta présenter ses lettres de recommandation au gouverneur général, sir Thomas Brisbane; ce gouverneur, astronome fort connu, membre correspondant de l'Institut de France, se montra constamment, pour notre expédition, d'une extrême bienveillance. Nous trouvâmes en lui un digne ami des sciences, et ses manières courtoises et généreuses nous commandèrent une sincère et vive gratitude.

Tout ce qui frappa nos regards dans les établissements de la Nouvelle-Galles du sud nous donna une haute idée du génie des Anglais pour les colonisations; l'ordre et l'entente de cette nation dans les moindres détails des rouages nécessaires pour faire fonctionner une civilisation implantée sur des bords naguère livrés à des peuplades misérables, méritent de sincères éloges. Aussi, pendant les deux mois que je séjournai sur cette terre fécondée par des bannis, je redoublai d'efforts pour me procurer des documents susceptibles de mieux faire connaître cette colonisation agricole à ma patrie [2].

Depuis longtemps les côtes méridionale, boréale et occidentale

1 M. de Blosseville a publié en France, et sous le nom de M. Deps, les détails relatifs à la découverte de plusieurs îles, faite par ce navigateur. M. Deps m'avait remis un double des notes qu'il avait communiquées à M. de Blosseville; mais je crois inutile de les reproduire.

2 J'ai recueilli, sur la Nouvelle-Galles du sud, deux volumes in-8° de notes manuscrites, et j'ai réuni la plupart des écrits publiés sur cette partie du monde. Je me bornerai donc, dans la relation que je donne en ce moment, à rapporter de simples faits de détails, ayant l'intention d'imprimer un ouvrage spécial sur la Nouvelle-Hollande. Ce vaste continent, en effet, envisagé sous les rapports historiques, géographiques, hydrographiques, naturels et anthropologiques, doit fournir les éléments d'un livre d'un haut intérêt. Les principales sources pour un travail de ce genre sont : Cook, La Pérouse, White, Phillipp, Lewin, Desbrosses, d'Entrecasteaux, Flinders, Oxley, Péron, de Freycinet, King, Uniacke, Wentworth, Atkinson, Turnbull, Field, Collins, Cuningham, Curr, Dawson, Evans, Gilbert, Hunther, Maquarie, Reid, Widowson, Ernest de Blosseville, Hume et Howell, etc., etc., etc., et mes propres observations.

du continent austral avaient été découvertes par les navigateurs hollandais, que l'on ignorait encore quelles pouvaient être ses limites à l'est. Sans la famine qui régnait à bord des vaisseaux de Bougainvile, à ce navigateur aurait été réservé l'honneur de mettre un terme à l'incertitude des géographes à cet égard ; mais, repoussé par le manque de vivres, Cook, qui vint après lui, ajouta ce nouveau fleuron à ses nombreuses découvertes. Ce grand navigateur eut connaissance de la terre le 19 avril, et mouilla, le 28 avril 1770, dans un havre qui fut nommé *Botany-Bay*, parce que les naturalistes qui l'accompagnaient furent ravis de la beauté des plantes nouvelles et inconnues dont le sol enrichissait leurs collections. Toute l'étendue de la côte reçut dès lors le nom de Nouvelle-Galles du sud. De retour en Europe, Cook et Banks, son compagnon non moins célèbre, firent entrevoir à leur gouvernement les avantages que l'Angleterre devait un jour retirer de la possession de cette région lointaine. L'émancipation de l'Amérique étant un fait accompli, il devenait nécessaire, d'ailleurs, de créer un lieu de déportation pour les condamnés, en jetant les fondements d'une colonie dont l'existence pouvait un jour la dédommager de la perte de l'Amérique du Nord. Aussi Arthur Phillipp, gouverneur de l'établissement projeté, abordait la Nouvelle-Galles du sud le 18 janvier 1788, et y débarqua les convicts des deux sexes [1] qui devaient en devenir les premiers colons. Phillipp, déconcerté de ne trouver à Botany-Bay que des sables de bruyère (où végétaient de magnifiques plantes sans doute), et inquiet de ne pas voir de terre franche, fit explorer les alentours et [2] eut le bonheur de rencontrer ce sol arable sur les bords du Port-Jackson, dont il prit possession en négligeant le territoire de Botany-Bay, placé dans des circonstances tout à fait défavorables. Le Port-Jackson, d'ailleurs, par ses baies multipliées et la sûreté de son ancrage, offrait

[1] Consultez la relation imprimée de cette première ère de la colonie, sous ce titre : Voyage du gouverneur Phillipp à Botany-Bay, avec une description de l'établissement de Port-Jackson et de l'île Norfolk, suivi des journaux des lieutenants Shortland, Watts, Ball, et du capitaine Marshall, avec un récit deleurs nouvelles découvertes. 1 vol. in-4°, Londres, 1789. Il y a une traduction française en 1 vol. in-8°. Paris, 1791.

[2] « That Botany-Bay should have appeared to captain Cook in a more adventageous ligt than to governor Phillipp, is not by any means extraordinary. Their objects were very different. »

d'immenses avantages à la navigation, et le capitaine Hunter en releva soigneusement tous les points.

Les premières cabanes qui s'élevèrent furent bâties sur la crique de Sydney, et ce nom resta à la ville qui surgit bientôt sur ces âpres bords. Le territoire, à partir de *Botany-Bay* jusqu'à *Broken-Bay*, reçut le nom de *Comté de Cumberland*, et les districts qu'on y enclava plus tard et successivement furent ceux de *Sydney*; de *Bullanaming*; *Petersham*; *Concord*; *Liberty-Plains*; *Botany-Bay*; *Banks's-town*; *Paramatta*; *Prospect-hill*; *Toongabbee*; *Field of Mars*; *Hunter's-hill*; *Broken-Bay*; *Oxley*; *Castle-hill*; *Upper-Nelson*; *Castlereagh*; *Cabramatta*; *Minto*; *Upper-Minto*; *Airds*; *Appin*; *Holsworthy*; *Cooke*; *Bringelly*; *Evans*; *Richmond*; *Green-hill*; *Bathurst* et *Melville*. Le nouveau comté *de Northumberland*, placé au nord du précédent, ne comprend que les districts de *Phillipp*, de *Meehan* et de *Kurryjunh*, sur les rives de la *Grose* et *du Hawkesburry*.

Le Port-Jackson, soit par son étendue, soit par la sûreté de son ancrage, est une des plus belles rades qu'il soit possible de désirer pour la prospérité d'un établissement. Il se trouve naturellement divisé en criques ou petites baies susceptibles elles-mêmes de loger de nombreux vaisseaux marchands. Son entrée est rétrécie par deux pointes avancées; mais sa longueur est de sept à neuf milles, et un seul îlot s'élève à la partie moyenne. C'était sur cette falaise isolée que l'on envoyait autrefois, en une sorte d'exil disciplinaire, les convicts incorrigibles ou coupables de désobéissance.

L'emplacement occupé par la ville de Sydney se découpe en une presqu'île assez considérable, que les édifices ont peu à peu envahie, car la ville primitive, accumulée dans un étroit quartier appelé les *rocs*, sur le bord de la même crique, n'a pas cessé depuis lors de s'agrandir d'une manière presque fabuleuse. Sydney aujourd'hui (1824) a plus d'un mille et demi de longueur, bien qu'on ne lui donne que 10,000 habitants. Il est facile de se rendre compte de ce fait, lorsqu'on songe que chaque maison, bâtie à un simple rez-de-chaussée, est entourée d'un parterre sur la rue et d'un jardin en arrière. C'est le *vrai cottage* que les Anglais aiment par dessus tout, en meublant l'intérieur avec le *comfort* qui rend la vie intime, douce et agréable : leur *Sweet home* enfin. Les rues, tirées au cordeau, se coupent à angles droits et occupent tout l'espace qui sépare *Sydney-Cove* de *Lane-Cove*, ou *Cockle-Bay*, et l'intervalle qui

isole la batterie de Dawn de *Brickfield;* de sorte que la maison, longtemps décorée du nom d'*ultima,* parce qu'elle était isolée et loin de la ville, se trouve enclavée actuellement dans son enceinte, en dedans de la barrière. Les métamorphoses que Sydney subit chaque année, renouvellent sa face de manière à la rendre méconnaissable, et cette ville, de l'enfance est presque sautée à la virilité sans passages que l'on puisse signaler. Il semble qu'une fée ait touché de sa baguette magique les rocs qui hérissaient cette portion de la côte pour les transformer en édifices. Elle doit beaucoup au gouverneur Maquarie, qui avait le goût le plus vif pour le mortier et les maçons, et qui, pendant tout le temps qu'a duré son gouvernement, a donné de l'occupation à la truelle. Mais peut-être aimerait-on mieux voir gravé dans le cœur de chaque habitant le nom de celui qui a doté Sydney d'une foule de monuments utiles, que de lire sans cesse ce nom gravé, imprimé ou peint sur leurs façades, avec ces mots : « *érigé par le gouverneur Maquarie.* » Ce nom je l'ai lu vingt fois dans une seule rue!.... Mais il est juste d'avouer que l'essor donné à la prospérité de Sydney par cet administrateur, a été des plus grands, et c'est même cette prospérité trop rapide, m'assura-t-on, qui fut cause de son rappel.

Vue d'une hauteur qui la domine, cette ville présente à l'œil un admirable panorama; la masse de ses maisons, entre lesquelles se font remarquer quelques édifices publics, est surmontée par les nombreuses flèches des mâts agglomérés dans son havre. Vis à vis, *Hidepark,* résidence du gouverneur, jette par ses délicieuses plantations un immense rideau de verdure. Partout est la vie, le mouvement. L'activité du commerce et le besoin de luxe se font jour à travers les rues populeuses. Les magasins de l'État et les ateliers de l'arsenal occupent les rives de Sydney-Cove. Au-dessus des rocs, Surry-Lane, proche le fort Phillipp, est l'hôpital militaire; plus loin s'élève, sur un haut coteau, le grand hôpital, bâti en 1814, composé de trois corps de logis, ayant leur premier étage entouré d'une large galerie couverte, destinée à être pour les malades un lieu de promenade accommodé à l'influence de la température. Parmi les autres établissements que l'on puisse citer, j'indiquerai la halle couverte, non encore terminée (1824); l'église Saint-James; le palais de justice; divers refuges pour les convicts; un hospice pour les vieillards condamnés et infirmes; les barracks ou

les casernes pour la garnison, ayant un vaste champ de manœuvres, et qui forme une longue construction sur le coteau qui domine *Cockle-Bay*. Dans les rues, le promeneur rencontre de jolies maisons, bâties en un grès friable ou en briques cuites, couvertes en lattes de bois peintes en bleu, plus rarement en tuiles, n'ayant qu'un étage pour braver la violence des vents qui soufflent d'une manière désordonnée pendant l'hiver. L'hôtel du gouvernement occupe le versant oriental de Sydney, dans une position choisie avec bonheur; de construction mesquine, rien ne recommanderait cet édifice que ses écuries bâties en style moyen-âge écrasent. Son parc, où les chênes croissent avec vigueur, où les mimosas et les encalyptus s'unissent pour contraster, par leur étrangeté, avec les arbres de nos climats, où les kanguroos s'ébattent, où des cygnes noirs jouent; son parc, émaillé de fraîches pelouses, est un lieu de promenade vraiment plein de charmes. Au milieu de Hidepark a été dressée une colonne sur laquelle sont gravés les milles qui séparent les divers points colonisés de la métropole. Puis les écuries que je viens d'indiquer, bâties non loin du rivage du port Lachlan, ressemblent à un vieux château du temps des croisades, avec huit tours, des créneaux, des ogives, avec roses et lancettes. Cet édifice, qui a coûté des sommes considérables, m'a paru de bien mauvais goût : il en est de même de la porte de Sydney, exécutée d'une manière assez médiocre, en forme de paraclet ou d'autel gothique. M. Maquarie était encore dans toute la ferveur de sa verve architecturale lorsqu'il jeta les fondements d'une église catholique, dans le S.-O. de la ville, à l'angle d'un vaste champ de bataille; mais l'arrivée du commissaire Bidgge, envoyé par la chambre des communes [1] pour s'enquérir de l'état de la Nouvelle-Galles du sud, vint faire suspendre ces travaux dont il défendit la continuation. Le rappel de M. Maquarie, qui ne se fit pas attendre, vint faire délaisser toutes ces entreprises, onéreuses pour la mère-patrie, mais d'un haut intérêt pour la colonie qui était appelée à en profiter.

Lors de notre passage à Sydney, l'effet produit par le rapport du commissaire Bidgge était loin d'être dissipé; quelques personnes

1 Report of the commissioner of inquiry into the state of the colony of new south wales; ordered by the house of commons, to be printed. 177 in-folio (19 juin 1822), signed John Thomas Bidgge, to Earl Bathurst.

accusaient ce long mémoire d'être plein de petites choses ou, en d'autres termes, d'être l'écho de mille commérages, et de traiter avec une sévérité injuste les bonnes intentions de M. Maquarie. Mais ce gouverneur eut autrement à souffrir d'un pamphlet [1] dans lequel on l'accusa d'être négligent, dissipateur, arbitraire, ignorant, clairement inhabile à remplir la tâche que lui avait confiée le ministère, et ce libelle était terminé par cette phrase cruelle : « qu'il fallait être fou pour faire élever des pilastres et des colonnes, lorsque des colons manquaient de toit pour s'abriter. » J'ignore ce que de telles rumeurs peuvent avoir de fondé. L'erreur de l'administration de M. Maquarie a pu être de chercher à donner un vaste essor à la colonie qu'il dirigeait, mais cette erreur est celle d'une âme généreuse, et son souvenir doit rester dans le cœur des colons reconnaissants.

Sydney [2] est la capitale de la Nouvelle-Galles du sud. Elle possède deux écoles pour l'éducation des enfants; un établissement, fondé en 1800 par le gouverneur King, pour les filles orphelines; une banque, établie en 1817, avec un capital de 20,000 livres sterlings; une société auxiliaire de la Bible, et une institution, fondée en 1817, sous le nom de *the new south wales sunday school.* Elle publiait, en 1823, une feuille hebdomadaire intitulée Sydney-gazette, que ne remplissaient guère que les actes administratifs relatifs à la colonie ou des extraits des journaux d'Europe. Cette ville est la résidence des grands commerçants, fixés, pour la plupart, dans les rues Pitt et Georges. Les objets d'Europe affluent dans les boutiques, mais leur prix est élevé : la main-d'œuvre y est aussi fort chère. Les alentours approvisionnent le marché, qui se tient le jeudi.

La campagne, au nord de Sydney, est généralement nue, rocailleuse et garnie d'arbres chétifs. Au sud, sur la route de Botany-Bay, elle est recouverte d'une belle végétation, propre à la nature maigre

[1] Letter to Earl Bathurst, Bythe honourable h. Grey Bennet (the Edimburg rewiew, fév. 1625, n° 75).

[2] Cette ville gît par 33° 51', 44" de lat. sud, et 148° 54' 00" de long. orientale (le fort Maquarie). La tour de Maquarie, élevée de 76 pieds à partir du sol, et à 277 pieds au-dessus du niveau de la mer, offre, en mer, une élévation de 353 pieds. M. Oxley porte la variation de l'aiguille aimantée à 9 degrés. Cette tour est distante de Sydney de trois milles.

du sol, qui est pierreux ou arénacé. L'eau douce manque à la ville pendant les fortes chaleurs, qui durent à peu près trois mois. Dans cet intervalle de temps, on va puiser l'eau d'une crique, placée au nord, où elle stagne dans des trous qui la retiennent; elle se vend dans les rues à un prix relativement élevé; c'est au point que quelques habitants utilisent pour leurs ménages l'eau qui provient d'une machine à vapeur. Il n'y a pas jusqu'au bois à brûler qu'il faut payer fort cher et tirer de loin.

Paramatta, la seconde cité de la Nouvelle-Galles du sud, bâtie dans une vaste plaine unie, ressemble à un grand village, tant sont espacées et basses les maisons des habitants, presque tous artisans ou laboureurs. Les seuls monuments qui appellent l'attention sont l'église et la demeure de l'évêque protestant, M. Marsden, chapelain principal de la colonie; *Rose-hill* ou la maison de campagne des gouverneurs; l'hôtel de Paramatta, etc. Cette ville, distante de quinze milles de Sydney, possède quelques institutions littéraires et une société d'agriculture. Les terres qui l'environnent sont fertiles et de rapport; la rivière, qui donne son nom, part d'un embranchement supérieur du Port-Jackson et est navigable pour de petits bateaux.

Windsor, à 35 milles de Sydney, dans le N.-O., occupe le sommet de la colline anciennement nommée *Green-hill*, au confluent de *Creek-Sud* et du *Hawkesburry;* c'est un grand hameau, sans édifices remarquables, entouré de nombreuses fermes placées au milieu de terres productives. Comme Windsor, des villages tendent à prendre la physionomie de villes : tels sont Richmond, Pitts-Town, etc.

Le Hawkesburry, navigable pour des bâtiments de cent tonneaux, cesse de l'être à quatre milles de Windsor. Cette rivière, qui se perd à la mer, à Broken-Bay, occasionne fréquemment des débordements sur le territoire de cette ville, grossie qu'elle est par les eaux de la *Nepean*, de la *Weragambia*, et de la *Grose*, et par les torrents qui descendent des montagnes. Ses crues subites ont entraîné des fermes et ravagé de vastes espaces de terres ensemencées ou couvertes de récoltes.

Liverpool, élevée récemment à vingt milles de Sydney, dans le S.-O., tend sans cesse à s'agrandir; elle a été fondée par le gouverneur Maquarie, en 1816, sur les bords de la rivière Georges,

qui va se perdre dans la baie botanique, et qui est navigable pour des barques d'une vingtaine de tonneaux. Cette petite rivière est soumise, comme le Hawkesburry, à des débordements qui ne sont ni aussi violents ni aussi désastreux. Liverpool tend à s'accroître par le nombre des colons qu'y attire la fertilité de son sol, et surtout par la proximité des districts gras et plantureux des cinq îles et de *Cabramatta;* mais sa vraie richesse est son voisinage des excellentes terres qu'arrose la Nepean, et qui forment de vastes plaines au sud, terres dites *Cow pasture,* en commençant à trente milles de Sydney pour s'étendre jusqu'aux montagnes Bleues qui les enclosent à l'ouest. Le canton des cinq îles ou d'*Illawara* est littoral, à partir de la pointe *Bass* jusqu'au havre *shoal haven;* sa fertilité est des plus remarquables, sans contredit; mais ce qui le rend plus précieux est la masse de coquilles qui servent à fabriquer de la chaux et qui s'y trouvent en bancs épais. Les amas de ces tests ont occupé les Anglais colonistes, et ils supposent, au dire de Wentworth, qu'ils sont dus aux naturels assemblés sur ce rivage pour la célébration de leurs fêtes ou *Coroboris;* quelques autres veulent que ces amas d'huîtres soient dus au changement de lit de la rivière dont les eaux saumâtres les auront charriés sur ce point. C'est là que croisent avec vigueur les beaux cèdres australiens (*cedrela toona*) les *cedar trees* des colonistes, qui fournissent un bois compacte et estimé pour les constructions.

Par ce résumé on peut juger de l'importance des établissements qui se forment comme par enchantement sur ce continent naguère inconnu; le sol se couvre de fermes isolées, de villages épars, tels que *Castlereagh*, *Prospect-hill*, *Regent's-ville*, *Wil-berforce*, *Enne-Plains*, etc., etc. Les défrichements marchent avec vigueur, jusque sur les flancs mêmes des montagnes Bleues, et les vallées d'*O-Connell*, de *Sydmouth*, de *Maquarie*, à l'ouest des monts, nourrissent déjà dans leurs grasses prairies de nombreux troupeaux de moutons ou de têtes bovines.

Bathurst, à cent trente-six milles de Sydney, que je visitai dans une excursion à travers la chaîne des montagnes Bleues, se peuple chaque jour de nouveaux colons. Il n'est pas jusqu'à *Wellington's Valley*, à deux cent dix milles dans l'intérieur, qui ne voie des fermes partielles s'agglomérer auprès de la grande ferme du gouvernement. En remontant la côte, dans le nord, on trouve, à cin-

quante-deux milles du Port-Jackson, l'établissement de *New-Castle* (par 32° 58′ de latitude sud), sur la rive sud du Port-Hunter. Lieu de répression pour les convicts incorrigibles, New-Castle a une population de condamnés forcés d'exploiter les mines de houille de *Coal-river* ou rivière au charbon; et, lorsqu'ils essaient de fuir dans les bois, les naturels, dressés comme des limiers pour leur donner la chasse, se mettent à leur poursuite, et les ramènent à l'établissement non sans les avoir maltraités et souvent blessés grièvement à coups de sagaies, au dire de M. Bidgge. Les indigènes reçoivent pour prix de leur capture des vêtements de draps ou une couverture de laine dont ils se font un manteau. Leur vue perçante, leur agilité extraordinaire ne permettent point à aucun convict de leur échapper. Cette petite ville avait, en 1823, 900 habitants et 200 familles de colons libres. Le *Port-Hunter* est à peu de distance du *Port-Stephens*, dont le séparent des marais profonds, et il reçoit les rivières Hunter, Williams et Paterson. Le régime de New-Castle était redouté des convicts qu'il avait pour but de corriger par des privations essentielles; ainsi, bien plus mal nourris que ceux des fermes royales, leur pain recevait un mélange de farine, de maïs et d'avoine, et leur ration de viande se composait de lard salé de Taïti, qui est peu prisé dans la colonie, tant son altération est rapide.

Un autre lieu d'exil pour les condamnés récalcitrants est le *port Maquarie* [1], dont les abords sont l'objet de gigantesques défrichements. Les terres de cette partie, arrosées par la *rivière Hastings*, sont très-fertiles, et on avait le projet d'y introduire les cultures coloniales telles que le café, le sucre et le coton.

Pendant notre séjour, le gouverneur sir Thomas Brisbane attendait le mois de mars pour visiter la *baie Moreton* et la grande *rivière Brisbane* nouvellement découverte. Il avait le projet, si ses espérances se légitimaient, de faire immédiatement commencer les travaux de défrichements, et comme la baie Moreton est par 27 degrés de latitude, que son sol était gras et fertile, et que les muscadiers sauvages y croissent spontanément, on voulait y cultiver les arbres à épices, le giroflier, le cannellier et le muscadier, concurremment avec quelques autres denrées des tropiques. La

[1] Ce port gît par 31° 25′ de lat. sud; var. 10° 5′ est.

proximité de la belle rivière Brisbane, navigable assez loin de son embouchure, promettait une immense source de découvertes par l'intérieur si peu connu de la Nouvelle-Hollande, et faisait naître pour l'avenir de cette colonisation les plus grandes espérances. Depuis, les voyages de M. Oxley, ceux de MM. Stirling et Uniacke [1], la tentative de MM. Hume et Howell [2], en 1824, celle de Sturt, en 1829 [3], ont ouvert un vaste champ aux spéculations agricoles

1 Le journal de M. Uniacke, traduit par MM. Bérard et de Blosseville, a été publié par moi dans le tome XXVII du *Journal des voyages* (Paris, 1825).

2 M. Howell, que j'ai connu au Port-Jackson, a publié son voyage sous ce titre : *Journey from Sydney to Western-port, in-8°. Sydney,* 1825.

3 La découverte de M. Sturt, sur la côte sud-est de la Nouvelle-Hollande, a été annoncée par les journaux en ces termes : « On avait ignoré jusqu'aujourd'hui vers quel point se rendaient les grandes rivières de la partie sud-est de la Nouvelle-Hollande. Ce problème est enfin résolu. On doit sa solution au courageux capitaine *Sturt*, qui, vers la fin de l'année 1829, se mit en route pour explorer la grande rivière appelée *Murrumbidji*, laquelle a sa source dans les montagnes méridionales au delà d'Argyle, et coule, à l'ouest, vers l'intérieur du pays et dans la même direction que le Lachlan.

» M. Sturt s'embarqua au commencement du mois de janvier sur le Murrumbidji, et suivit son cours jusqu'au 14 du même mois, et jusqu'à l'endroit où cette rivière se jette dans une autre beaucoup plus considérable. Le voyageur, en suivant cette dernière, passa, le 23, devant l'embouchure d'une rivière venant de l'est, et qu'il supposa être la *Darling*, découverte dans son expédition précédente. Il donna à ces rivières réunies le nom de *Murray* : la *Murray* a environ 190 mètres de largeur et 10 à 11 de profondeur. Les bords sont couverts de verdure et de très-beaux arbres. Le 2 février, on passa devant des rochers d'origine volcanique, et on entra, immédiatement après, dans un pays de calcaire de la plus singulière formation. Le 3 février, l'expédition se trouva à un endroit où la rivière était large de 365 mètres et profonde de 6 mètres. Le 6, les rochers disparurent peu à peu, et le 7, l'expédition se trouvait dans un pays de montagnes peu élevées et à douce pente, qui offraient des sites pittoresques, et dont la base s'étendait sur un sol d'alluvion plat et très-fertile. Dans la matinée du 8, des roseaux d'une hauteur considérable cachaient la vue des bords de la rivière, et on n'apercevait que les collines qui la bordent à gauche.

» En montant sur une hauteur, le capitaine Sturt découvrit qu'il était sur le point d'entrer dans un lac considérable qui s'étendait vers le sud-ouest. Dans cette direction, ses eaux n'étaient limitées que par l'horizon. Ce lac ou bras de mer a, comme on l'a découvert plus tard, 60 milles anglais de longueur sur 30 à 40 de largeur. M. Sturt le passa dans la chaloupe qu'il avait fait préparer à Sydney, et portée avec lui en morceaux, pour la remonter en cas de besoin. Le 9 février, le progrès ultérieur de la chaloupe fut arrêté par des bas-fonds ; on débarqua donc, et on s'avança le long du bord du bras de mer, vers le sud et vers l'est, jusqu'à ce qu'on fût arrivé à son embouchure dans la mer, qui se trouve dans la *baie de la Rencontre*, un peu au sud et à l'ouest du golfe de Saint-Vincent, par 35° 25' 15" lat. S. et 137° 19' 15" E. de Paris. Ayant déterminé cette position avec exactitude,

des colons de la Nouvelle-Galles du sud, et la colonisation de la rivière des Cygnes est venue accroître ce réseau de prospérités futures.

A ces détails nous ajouterons quelques indications sur les établissements de la terre de Van-Diémen, assez généralement nommée aujourd'hui *Tasmanie*. Cette grande île, naguère couverte de forêts, est sillonnée maintenant de routes bien tracées, et les défrichements se multiplient sous la main des émigrants que l'Angleterre y envoie par essaims depuis la paix. Une population libre, industrieuse, a préféré cette province à la Nouvelle-Galles, parce qu'elle est plus fertile et que l'ordre des saisons y est plus régulier. La température de la terre de Diémen est en effet beaucoup moins variable, les vivres y sont abondants et à bas prix; aussi ses ports sont-ils fréquentés par un plus grand nombre de navires que ceux de Sydney. Sa population, accrue sans cesse par les émigrations des Irlandais, était évaluée, en 1823, à 10,000 habitants. Ses principaux ports sont : *Derwent* au sud; *Davey* et *Maquarie* à l'ouest; *Dalrymple* au nord et la *baie des Huîtres* à l'est.

Hobart-Town est le siége de l'administration et la résidence du lieutenant-gouverneur. Depuis la nomination du premier commandant jusqu'en 1823, trois personnes seulement ont été revêtues de ces fonctions, MM. David Collins, Thomas Davey et Williams Sorell. Fondée il y a dix-neuf ans, on a choisi pour l'établir un emplacement à neuf milles au-dessus de la rivière Derwent, entre la montagne de *la Table* et *Sullivan's-Creek*. Double-Bay, sur la rive orientale de la Derwent, a fourni abondamment les coquilles

M. Sturt fut forcé de retourner aussi promptement que possible, puisqu'il avait mis trente-deux jours pour arriver à ce point, aidé par le courant, qui lui devait être contraire au retour. Il mit trente-neuf jours à revenir.

» M. Sturt a trouvé dans les indigènes du pays montagneux qu'il a visité une race supérieure pour la beauté et la force du corps à ceux qui habitent les plaines. Ces derniers paraissent en général maladifs et maigres, et incommodés par une éruption galeuse. Cependant ils sont beaucoup plus nombreux que ceux des montagnes, car ils se nourrissent principalement de poissons qu'ils ont en abondance, et surtout de la *merluche de Bathurst*. On observe pourtant une grande ressemblance entre toutes ces tribus, tant dans leurs manières et leurs usages que dans leur langue, quoique le dialecte des montagnards diffère considérablement de celui des habitants du pays plat. Les Anglais furent en général bien reçus d'eux, et ils montraient un degré de civilisation supérieur à celui des tribus nomades des bords de la rivière *Darling*. »

nécessaires pour faire la chaux; on y a trouvé aussi de la vraie *limestone* ou pierre calcaire dont est privée la Nouvelle-Galles du sud.

Le port Dalrymple, découvert en 1798 par Flinders, reçoit la rivière Tamise sur le cours de laquelle, à trente milles de son embouchure, est bâtie la ville de Lanceston, distante d'Hobart-Town de quarante milles par eau et de trente-six milles par terre. En décembre 1815 furent jetés les fondements de Georges-Town. Un lieutenant-colonel commande d'ordinaire à Port-Dalrymple, et une gazette se publie à Hobart-Town. Pendant notre séjour à Sydney, on remplaça le lieutenant-gouverneur, M. Sorell, arrivé dans le pays en 1817, et dont l'administration fut vivement regrettée. Il était parvenu à mettre un terme aux brigandages des batteurs de buissons (*bushrangers*) qui incendiaient les fermes et volaient les propriétaires. Ces impitoyables maraudeurs n'ont pu être détruits qu'après des battues complètes et difficiles.

L'ossuaire de la terre de Diémen est de nature bien opposée à celle de la Nouvelle-Galles du sud. Une collection de minéraux que je reçus en présent et que j'ai déposés au Muséum de Paris, renfermait de magnifiques échantillons de minerais de cuivre, de fer, de chaux carbonatée; des schistes tégulaires, de l'asbeste, des basaltes; du quartz cristallisé; du jayet, de la houille et diverses coquilles fossiles des terrains intermédiaires.

Mais revenons à la Nouvelle-Galles. La climature de cette vaste province du continent austral est intéressante à connaître, car, assez uniformément égale, elle lui a valu le nom de *Languedoc du sud*. Toutefois les deux climatures ne se ressemblent que par quelques résultats généraux; celle de la Nouvelle-Galles est douce et salubre, bien que des anomalies assez brusques se manifestent à mesure que l'on avance dans l'intérieur, après avoir franchi le boulevart des montagnes Bleues. Là, comme en Europe, les froids sont plus sensibles dans les terres que sur la côte, et les hivers y sont plus rigoureux. Les phénomènes de la température ont été soigneusement observés par les Anglais depuis leur établissement [1], car de leur connaissance découlent toutes les applications de l'agriculture. L'année s'y montre divisée en quatre saisons, dont les

[1] On peut puiser d'utiles détails dans un petit livre publié à Sydney, intitulé : *Australasiam poket almanack for the year* 1824 : *upper the sanction and patronage of his Exc. Sir Thomas* BRISBANE (*New-South-Wales*, in-12, de 164 pages).

phases s'effectuent d'une manière assez permanente. Le printemps commence en septembre et finit en novembre ; l'été a lieu en décembre, janvier et février ; l'automne en mars, avril et mai, et l'hiver en juin, juillet et août. Des brouillards épais, des nuits froides alternant avec des jours tempérés, marquent le plus habituellement le printemps. L'été offre des chaleurs excessives dans le milieu du jour, des matinées et des soirées délicieuses, des calmes ou de fortes brises rafaleuses qui persistent pendant deux ou trois jours. L'automne est caractérisé par l'inconstance du temps et par des pluies abondantes. Quant à l'hiver, il a des nuits très-froides, des gelées blanches, et, sur les côtes, de redoutables tempêtes qui arrêtent la navigation. Le général Brisbane, astronome distingué, a fait rédiger avec soin des tableaux de température dans les divers districts, qu'il a adressés aux sociétés académiques d'Europe. Les médecins du pays regardent le climat de Sydney comme très-avantageux à la santé de ceux qui l'habitent et surtout à l'accroissement de la population. Les affections meurtrières qui sévissent endémiquement dans d'autres pays y sont rares. Comme j'ai publié dans mon *Voyage médical* (p. 110 à 114) ce qui se rattache aux maladies, je n'insisterai pas sur ce point.

L'agriculture est la base sur laquelle repose la prospérité de la Nouvelle-Galles du sud ; c'est la source du bien-être ou de la richesse du colon. L'essor qu'elle a pris est prodigieux, et la quantité de terres que sillonne le soc de la charrue s'accroît chaque année. Faut-il s'en étonner quand on songe à l'aisance qui va de proche en proche atteindre les émancipés et au labeur de cette foule d'émigrants industrieux qui affluent sans cesse sur ce sol vierge? Tout colon, qui vient planter sa tente dans les forêts de casuarinas et d'eucalyptus que la coignée ou le feu vont bientôt abattre, doit solliciter une concession de terre ; en remplissant cette formalité, il dépose à la banque une somme quelconque, quinze cents pounds par exemple, et reçoit une cession de quinze cents acres de terres cultivables (l'acre est composé de 160 perches, et chaque perche de seize pieds et demi d'Angleterre), et en pur don un bœuf par cent acres, plus un convict prêté pour la même quantité de terre et que le colon est tenu de nourrir. Au bout de six mois, le colon peut retirer les fonds de son cautionnement déposés à la banque ; mais il est alors tenu de payer au gouvernement dix

pounds par convict qu'il garde à son service, et de délivrer à celui-ci un boisseau de blé par mois, plus les aliments accessoires. Quelle que soit la fortune de celui qui vient s'établir à la Nouvelle-Hollande, il ne lui est jamais accordé plus de 2000 acres de terre, cette quantité étant le maximum des concessions. Un colon n'est pas libre non plus de vendre son terrain avant qu'il ne l'ait défriché en majeure partie, et, dans ce dernier cas, il en devient légalement propriétaire et libre de s'en défaire ou de le garder. Les premiers employés du gouvernement, ayant acquis leurs propriétés aux alentours des grandes villes et dans les positions les plus heureuses, se trouvent possesseurs aujourd'hui de domaines d'un immense rapport.

Toutes les terres sont loin de produire également; il en est de substantielles, de franches, de riches en humus, de très-végétales, mais qui demandent telle ou telle culture. Ailleurs, des glaises, sèches et maigres, sont difficiles à ouvrir et plus difficiles à ensemencer. Plus loin sont des plaines sablonneuses où le grès perce de toutes parts, où ne peuvent croître que des végétaux sauvages. Les alentours de Sydney reposent en général sur un sol sec, brûlant et par suite très-pauvre. Paramatta l'emporte sous ce rapport sur le Port-Jackson; mais les meilleurs champs se trouvent être ceux que fertilisent les inondations de la Nepean et du Hawkesburry. La Beauce de la Nouvelle-Galles se trouve être dans les districts de Windsor et dans la plaine des Emious, où le fond est profond et riche de dépôts d'alluvion. *Cow-Pasture*, *Bathurst*, et les vallées voisines ont des terres de bonne qualité, mais surtout de fertiles prairies. Les principales fermes que le gouvernement anglais fait exploiter pour son compte, en les confiant à des gérants qui portent le titre de *superintendant*, sont *Rooty-Holl*, *Bathurst*, *Grose-Farm* (280 acres) : *Longbottom*, à 10 milles de Sydney, et *Emu-Plains*, qui a 700 acres d'un sol excellent.

Le défrichement d'un terrain quelconque est rendu fort difficile par la tenacité du bois des arbres, qu'il faut abattre, et par le développement qu'acquièrent leurs racines. On a plus volontiers recours au feu pour le nettoyer des broussailles et des arbrisseaux; ensuite on abat les arbres en les sciant à quelques pieds du sol; mais l'arrachement de leurs racines et de ce qui reste du tronc demande un travail tel, que l'on prefère les abandonner à la nature qui les fait

pourrir, lentement il est vrai, en se servant d'abord du terrain éclairci comme pacage. Beaucoup de propriétés, aux environs de Paramatta, sont encore couvertes de ces poteaux espacés et charbonnés, dans l'interstice desquels on sème du blé. Quelques propriétaires emploient, pour débarrasser leur champ, la méthode écossaise, qui consiste à creuser sous les racines centrales de l'arbre abattu un four échauffé et recouvert de terre, de sorte qu'une combustion lente calcine le pivot de l'arbre, et les cendres qui en proviennent servent d'engrais ou d'amendements.

Les colons préfèrent surtout les prairies et les pâturages, où ils peuvent élever le bétail qui est pour eux d'un grand rapport [1];

[1] Le docteur Lang a donné dans le *Montlyreview* un article intéressant que nous reproduisons avec plaisir : « Le climat de la Nouvelle-Galles est particulièrement favorable à l'accroissement des bestiaux. Ils augmentent dans une proportion véritablement étonnante, de sorte que, si on place six cent soixante-dix brebis dans une ferme, que l'année suivante l'on y ajoute dix-huit béliers, la seconde année, douze; la troisième, dix-huit; la quatrième, dix; la cinquième, douze, à la fin de cette dernière année le troupeau présentera un chiffre de cinq mille quatre cent soixante-quatre têtes.

La mise de fonds pour l'achat du troupeau et des parcs est de . . .	18,750 fr.
Dépense de la 2e année.	3,025
Id. de la 3e année.	6,000
Id. de la 4e année.	8,252
Id. de la 5e année.	8,500
Total.	44,527 fr.

Revenu annuel du troupeau, déduction faite des mises dehors :	
1re année.	3,325 fr.
2e année.	2,950
3e année.	5,720
4e année.	8,375
5e année.	14,750
Total.	35,120 fr.

La valeur total du troupeau, à la fin de la cinquième année, sera de	98,125 fr.
Le revenu des cinq années, de.	35,120
Total.	133,245
Dépenses pendant les cinq années.	44,527
Bénéfices réels.	88,718 fr.

« Si une famille anglaise, dont le revenu s'élèverait à une somme de quatre mille huit cents livres, ce qui représente un capital de quatre-vingt-seize mille francs, s'établissait à la Nouvelle-Galles, elle pourrait faire l'acquisition de terres, de bâtiments d'exploitation et de bestiaux, à une distance moyenne de Sydney; en consacrant quarante-huit mille francs à cet usage, elle en retirerait un intérêt de

leurs troupeaux paissent en liberté dans de vastes pièces fermées par des clôtures en bois. Le colon, en arrivant sur le terrain qui lui est concédé, se bâtit d'abord une barraque en écorces d'arbres; il ne songe à se construire une maison qu'au moment où ses terres

dix pour cent. Ainsi la moitié de son capital lui donnerait dans la colonie le même revenu qu'elle avait en Angleterre; mais si ces fonds étaient judicieusement employés, l'intérêt s'élèverait à vingt ou trente pour cent. Avec un revenu de cinq mille francs, il est facile de se procurer toutes les jouissances de la vie, et de tenir le premier rang dans la Nouvelle-Galles. Les émigrants n'ont besoin d'apporter avec eux ni meubles, ni instruments d'agriculture; toutes ces choses, même les vêtements, peuvent être achetés à un prix modéré à Sydney; mais ils doivent avoir quelques notions de l'art du charpentier et de celui du menuisier pour diriger les travaux de leurs ouvriers.

» Une des causes de démoralisation pour le peuple est la longueur du voyage, l'habitude de paresse qu'il y contracte, et, plus que cela peut-être, l'usage des liqueurs fortes. Pour y porter remède, le secrétaire d'État des colonies vient de publier que les fonds accordés pour l'encouragement des migrations vers les colonies de l'Australie, pendant l'année 1834, seraient répartis parmi la classe des agriculteurs, tels que fermiers, jardiniers et bergers. La somme de six cents francs est allouée par le gouvernement pour les frais de traversée de chaque membre de cette classe. Ces familles voyageront sous la surintendance d'un ministre de l'église presbytérienne, et, à leur arrivée, elles pourront s'établir dans les terres *d'Illawara* et de *Bathurst*, qui leur seront cédées à bas prix, et dont elles ne rembourseront le montant que par fractions, à des échéances éloignées. Ces familles devront être mariées; elles se feront accompagner de jeunes filles que le gouverneur de la Nouvelle-Galles se chargera d'établir.

» Le manque de tenanciers fidèles et laborieux se fait journellement sentir dans toute la colonie, et nuit à l'amélioration de la contrée. Lorsqu'un condamné émancipé prend à bail quelques terres, on peut être presque sûr qu'à l'expiration de l'année, il s'enfuira sans payer le propriétaire, ou, s'il renouvelle le bail, il est probable que ce ne sera que pour devenir le recéleur de tous les objets volés dans les environs, et qu'il ne cherchera pas à dompter cette paresse, source probable de ses premiers crimes; s'il cultive les terres qui lui sont affermées, et qu'elles lui procurent d'abondantes récoltes, l'on doit redouter qu'à une des saturnales qui se renouvellent fréquemment dans la contrée, il ne dépense tous ses deniers et ne se plonge, lui et sa famille, dans la misère.

» Les nombreux exemples de ce genre, qui se sont succédé dans la colonie, ont déterminé les propriétaires à ne plus confier la gestion de leurs fermes à des tenanciers émancipés. Ainsi, obligés de veiller constamment à la culture d'une grande étendue de terrain, ils ne peuvent que difficilement reporter leurs soins sur leurs troupeaux. D'un autre côté, le défaut de bras laisse incultes des terrains fertiles d'une grande étendue. Si des agriculteurs industrieux s'établissaient dans les districts de la rivière de Hunter, de Bathurst et d'Illawara, les propriétaires trouveraient avantageux et commode de se reposer sur eux de tout le soin du labourage, et pourraient se livrer à la propagation de leurs troupeaux, source d'immenses bénéfices s'ils pouvaient s'en occuper exclusivement. »

sont en plein rapport. Il laboure, à la manière anglaise, avec des charrues tirées par des bœufs ou par des chevaux. Les céréales qu'il cultive en grande quantité sont le froment et le maïs. Le froment a le grain gros, bien nourri, donnant une farine d'une grande blancheur, et cependant, à qualités égales, le pain est plus noir que celui fait avec du blé d'Europe. Quant au maïs, ce sol est sa terre promise, il croît avec un luxe d'épis qui l'ont rendu précieux pour la colonisation ; on le donne aux chevaux de préférence à l'avoine, qui est trop échauffante pour eux et qu'on néglige à cause de cela. L'orge est médiocrement cultivé, et encore pour la fabrication de la bière ; bien que presque toute celle qu'on boive à Sidney soit faite avec le gingembre. En 1823, on avait introduit d'Angleterre des plants de houblon. Le tabac prospère, et j'en ai vu de vastes cultures à *Emu-Plains ;* il est distribué aux condamnés, et nul doute qu'un jour ce ne soit un article important d'exportation.

Le jardinage, ou, comme disent les Anglais, l'horticulture, a prospéré à la Nouvelle-Galles ; les légumes d'Europe sont abondants et de bonne qualité. Les jardins, qui entourent la ville, entretenus avec entente, m'ont plusieurs fois présenté des avenues de cet admirable pin de Norfolk [1], dont le tronc, droit et élancé, se garnit de rameaux verticillés, se dessinant en pyramides à la manière des ifs, et les parterres sont encadrés par des haies de géranium. Les légumes usuels sont les pommes de terres (*patatoes*), les choux (*cabbages*), les carottes, les panais (*parnips*), les navets (*turnips*), les choux-fleurs, les asperges, l'ail et les oignons, les pois, les fèves, les haricots, les concombres, les radis, les laitues, le pourpier et les épinards, etc. Les pommes et les poires sont médiocres, le raisin y est sapide, mais les pêches détestables ; et cependant le pêcher croît à la Nouvelle-Galles partout et spontanément, tant le sol lui convient. On a d'assez bonnes oranges et divers autres fruits, tels que figues, fraises et groseilles. M. Brisbane envoya au commandant des ananas parfaitement mûrs et aussi délicats que ceux d'O-taïti.

Un jardin de botanique, destiné à la conservation des plantes rares, soit de la Nouvelle-Hollande, soit des îles de la mer du Sud,

1 *Araucaria excelsa* ou *Colombia australis* des botanistes. Le *Cowriepine* de la Nouvelle-Zélande paraît être un *Dammara*.

a été établi, vers 1820, dans un vaste terrain, à l'orient de la ville. Dirigé par M. Fraser, botaniste colonial, des bontés duquel je ne saurais trop me louer, ce jardin, déjà riche, est appelé à rendre à la culture de grands services. Les bananiers y viennent en pleine terre ainsi que les ricins, et j'ai vu une allée de ces arbres, donnant en abondance les graines dont les Anglais retirent leur *huile de castor*, que nous appelons huile de palma-christi. D'autres végétaux précieux, ceux de la Nouvelle-Zélande surtout, piquèrent vivement ma curiosité.

Il me faudrait de beaucoup outre-passer les bornes d'un article ordinaire, si je voulais donner une nomenclature des produits de ce sol favorisé; je me bornerai à emprunter à M. Oxley, pour une époque déjà ancienne, il est vrai, deux tableaux qui prouveront mieux que des paroles la prospérité croissante de la colonisation des terres australes.

Extrait du tableau de la population générale de la Nouvelle-Galles, sans y comprendre Van-Diémen, pour les années 1815, 16, 17, 24 et 36.

DATE DE L'ANNÉE.	AMES A					TOTAL.
	SYDNEY.	PARAMATTA.	WINDSOR.	LIVERPOOL.	NEWCASTLE.	
1815	5,668	2,566	2,749	1,167	344	12,011
1816	5,882	3,581	3,164	1,550	413	15,175
1817	7,409	4,257	4,257	1,922	553	17,265
1824	10,000	»	»	»	»	50,000
1836	»	»	»	»	»	65,000

État de la terre en culture; quantité des provisions, etc., de la Nouvelle-Galles, sans y comprendre la terre de Van-Diémen, pour les années 1813 à 1817 inclusivement.

DATE DE L'ANNÉE.	ACRES EN									CHEVAUX.	BÊTES A CORNES.	MOUTONS.	COCHONS.
	FROMENT.	MAIS.	ORGE.	AVOINE.	POIS ET FÈVES.	PATATES.	JARDINS ET VERGERS.	TERRES DÉFRICHÉES.	TOTAL.				
1813	7,386	13,814	694	299	68	308	960	52,976	151,057	1,891	12,543	45,621	14,641
1814	8,571	5,880	537	355	33	205	906	61,679	181,787	2,197	23,265	73,230	10,921
1815	10,712	6,089	708	610	51	333	901	67,521	208,547	2,328	25,279	62,476	10,106
1816	13,238	7,540	836	787	68	380	1,102	88,685	221,657	2,451	21,116	55,097	11,372
1817	14,446	11,714	656	148	103	335	863	92,894	224,003	2,851	33,637	66,684	15,634

Le commerce de la Nouvelle-Galles du sud se trouve encore réduit (1824) à la consommation intérieure [1]; mais chaque jour il acquiert de l'importance, et ce rameau en prenant de la force ne tardera pas à se lier au tronc industriel si robuste de la Grande-

[1] M. Grand, dans l'article déjà cité, a consacré quelques détails qui se rapportent au sujet que nous traitons, sur des documents plus anciens, et que cette note rectifie : « La ville de Sydney, capitale de la Nouvelle-Galles méridionale et du comté de Cumberland, est située dans la position la plus avantageuse pour le commerce, tant intérieur qu'étranger; les rues larges s'entrecoupent à angles droits : elles sont parfaitement alignées, et, comme dans la plus grande partie des possessions anglaises, de vastes trottoirs facilitent la circulation des piétons. Jusqu'à présent il y avait eu peu d'édifices publics qui méritassent de fixer l'attention; mais des constructions récentes, dirigées dans le style le plus pur de l'architecture antique, viennent d'enrichir les temples, les hôpitaux, les écoles de charité et le palais de justice. Les sculptures qui les décorent feraient honneur au ciseau de nos meilleurs artistes. La ville emploie un grand nombre d'ouvriers dans diverses branches de manufacture, telles que le charronnage, le raffinage du sucre, la brasserie, la cordonnerie, la sellerie, l'ébénisterie, la construction des vaisseaux et de tout ce qui est nécessaire à leur équipement.

« A l'extrémité méridionale de la ville, un vaste enclos est destiné à la vente du fourrage et des bestiaux : le marché général est situé près du port, et les bâtiments, maintenant en construction, qui doivent recevoir les marchandises, seront non-seulement un ornement pour la ville, mais encore lui procureront un revenu considérable par le droit de péage qu'elle y exercera. Tous les jeudis, ce bazar abonde en grains, en légumes et fruits de toutes les contrées connues. De jolies laitières, portant sur leur tête de gracieux paniers de jonc, viennent y offrir des œufs, du lait, du beurre et des fromages. Les côtes de Botany-Bay lui envoient le poisson le plus exquis, et les districts de Bathurst et d'*Illawara* du gibier et des volailles : le tarif suivant donnera une juste idée de la modicité du prix des denrées de première nécessité :

Une paire de bœufs. .	80 fr.	0 s.	Un pain de 2 livres.	» fr.	2 s.
Une vache.	30	»	Jambon, la livre. .	»	8
Un veau.	7	4	Lard, *id.* . .	»	8
Un mouton.	7	»	Riz, *id.* . .	»	3
Un cochon.	8	8	Sel, *id.* . .	»	3
Un cochon de lait. . .	3	12	Savon, *id.* . .	»	4

Une des banches les plus importantes de commerce de la Nouvelle-Galles est la pêche de la baleine; on y emploie annuellement 40 ou 50 vaisseaux de différents tonnages. Ces bâtiments sont frétés avec les produits de la colonie; à leur retour, si la pêche a été heureuse, le gouverneur distribue une forte gratification aux officiers et aux matelots, et cet argent est toujours dépensé à Sydney; mais le commerce le plus important pour la mère-patrie est la fine laine dont l'Australie est véritablement l'entrepôt. Cette laine subit le procédé ordinaire en Europe : elle est lavée sur l'animal dans une source d'eau courante, puis elle est séchée, cou-

Bretagne. De graves entraves s'opposaient à son développement : en premier lieu, la valeur de l'argent et la rareté du numéraire, qu'il fallut dénaturer pour lui ôter son cours partout ailleurs que dans la colonie. Mais la création d'une banque a été la première mesure favorable à son essor. Le Port-Jackson est destiné à devenir l'entrepôt des îles de la mer du Sud; déjà il reçoit les produits des îles de la Société, qui lui envoient leurs cochons, leur coton, leur fécule et surtout leur huile de coco; et la Nouvelle-Zélande lui donne ses bois de construction et son *phormium-tenax* ou lin. De belles routes établissent entre les villes un échange rapide de leurs récoltes; des ports nombreux et sûrs permettent un cabotage des plus actifs, et celui entre Sydney et la terre de Diémen est déjà considérable. Une association formée pour l'exploitation de tels avantages a pris le nom de *Compagnie d'Australasie* et venait d'expédier deux de ses navires, *le Tritan* et *le Greenock*. Le commerce d'exportation voyait donc s'ouvrir pour lui une ère nouvelle. Un vaisseau de Maurice, ayant une cargaison de produits français, avait fait de mauvaises affaires. Les bâtiments frétés pour conduire les convicts retournaient habituellement au lest ou se rendaient charger dans l'Inde ou en Chine; maintenant il en est qui chargent directement à la Nouvelle-Galles et qui exportent les blés ou les bois de cèdre et de sapin qui sont d'une bonne défaite. M. Brisbane envoya à M. Duperrey une collection d'échantillons de bois polis de la Nouvelle-Galles, qui prouvent que cette contrée renferme, sous ce rapport, les bois à grains fins et délicieusement nuancés, susceptibles d'ouvrir à l'ébénisterie une nouvelle voie. Des manufactures s'élèvent; on tisse des étoffes de laine, on fabrique des chapeaux, etc. Une société vient de monter une distillerie sous la surveillance d'un agent du gouvernement, et fonde ses opérations sur la conversion en alcools du sucre et du froment. Des négociants de Sydney arment des navires pour la chasse des phoques, sur les îles de Campbell et Maquarie, et pour la pêche de la baleine.

La population de la Nouvelle-Galles est actuellement un composé

pée, taillée et mise en ballots, que l'on transporte sur des haquets, traînés par des bœufs, jusqu'à Sydney, d'où elle est expédiée pour Londres. La quantité exportée en 1832 se montait à 1,515,156 livres, ce qui, au taux de 22 sous et demi la livre, formait une somme d'un million, 515,723 francs 13 sous. »

de fonctionnaires libres émigrés, de convicts émancipés, d'enfants nés dans le pays, soit d'émancipés, soit de personnes libres, soit de condamnés, enfin des convicts à temps ou à vie. On conçoit quel mélange hétérogène doit présenter une telle société, et avec quel soin un Anglais, qui vise au *comme il faut*, doit se trier dans ce pêle-mêle. C'est aussi ce qui a lieu et ce qui établit une série d'entraves telles, qu'il y a fort peu de liaisons entre les habitants que mille démarcations parquent dans une sphère isolée. Les Anglais, dont la morgue sociale est aussi vive qu'au temps de la féodalité, s'enquièrent avec minutie de tout ce qui pourrait tacher la vie de celui avec lequel ils ont des relations ; ces taches morales, comme celle de l'huile, au lieu de s'effacer, prennent en vieillissant plus d'intensité. Le fils d'un convict hérite du nom fatal que lui a transmis son père; il doit vivre retiré dans son intérieur, sans liaisons amicales, excepté parmi ses pareils, car il ne rencontrerait partout ailleurs que froideur et dédain. De là l'orgueil étalé à Sydney par ceux qui peuvent ajouter à leur nom les titres d'*esquire* ou de *gentlemen*. De là le mépris profond de tout Européen *pur* pour les émancipés ou convicts ayant accompli leurs peines, et possesseurs de grandes fortunes, ou revenus à une moralité éprouvée, pour leurs enfants et même pour les enfants de leurs enfants. La première cause d'éloignement se conçoit jusqu'à un certain point; mais les autres sont injustes et peu en rapport avec la haute civilisation de la vieille Albion. Cette mise au ban de l'honneur de la race des convicts est la source d'une haine profonde qui germe dans les cœurs qu'elle envenime, et dont le résultat sera un jour l'expulsion des Européens et la formation d'un État libre. Riche et prospère, la Nouvelle-Galles ne peut manquer dans l'avenir d'échapper à l'Angleterre. Tout tend à ce but; mais sa richesse seule n'est pas parvenue au point nécessaire pour cela : c'est un fruit qui mûrit lentement avant de se détacher de la branche-mère.

Le nom de convict et le bannissement dont il est l'expression devraient cependant recevoir dans l'opinion publique une foule de modifications, de nuances. La loi punit le faussaire, le voleur, les opinions politiques et religieuses, le suborneur et l'homme qui tue son adversaire en duel; mais la société devrait redresser ce que la loi a de trop arbitraire, car il y a de ces crimes qui résultent de *lois* morales puissantes. Le duel, par exemple, ne sera jamais une

cause infamante parmi les hommes, tant que régneront avec un empire irrésistible les préjugés qui lui ont donné naissance. Toutefois, ce nom de convict, que nous pouvons traduire par celui de forçat, son équivalent dans notre langue, comporte avec lui une telle réprobation, que le malheureux rejeton d'un père flétri par cette appellation, quels que soient ses talents, son mérite, ses vertus, ne sera reçu dans aucune maison respectable, et sera abreuvé d'humiliations. Le gouverneur Maquarie, homme à vues élevées et hardies, voulut lutter de front avec l'opinion de ses administrés; mais on peut voir par le rapport de M. Bidgge qu'il ne l'a pas tenté impunément, et quels ont été les virulents reproches que cette conduite lui a attirés. Il est vrai qu'en admettant dans son intimité et à sa table M. Redfern, M. Maquarie y admettait un convict sous le coup de la loi qui l'avait frappé, et qu'on pouvait lui reprocher, avec une apparence de raison, de violer la loi qui l'avait banni dans un autre hémisphère pour purger ses délits, et non pour y jouir des agréments d'un sort prospère et y étaler une insultante impunité.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette matière qui intéresse la morale publique d'un grand peuple; mais cela m'entraînerait trop loin : je me bornerai à signaler les immenses avantages que l'Angleterre, rongée par le paupérisme, trouve à expulser de son sein et à reléguer aux antipodes sa population avilie et criminelle. L'impudeur du vice ne fait pas contraste avec la pauvreté laborieuse de l'artisan dans les arsenaux de l'État; ce dernier n'a pas sous les yeux des exemples pernicieux et corrupteurs. Les bras des convicts, sous un ciel lointain, fécondent une surface immense d'un sol que l'Angleterre s'est approprié à la face de la niaise Europe, sans que celle-ci ait compris un seul instant la valeur du pays immense qu'on s'adjugeait sans bruit. Là, lançant un acte de prise de possession de tout le continent austral et des îles de la Mer Pacifique, jusque proche les côtes d'Amérique, le gouvernement anglais n'a pas accompli une vaine formalité; il se peut qu'un jour il fasse valoir cet acte latent, que l'Europe semble ignorer ou qui est passé inaperçu; mais il est juste de dire qu'à cette époque l'indépendance de l'Australie sera sans nul doute arrivée. Comment se fait-il que la France, riche par son sol et ses lumières, riche d'une population qui s'accroît avec une rapidité inquiétante, n'ait

jamais songé à donner issue au ruisseau infect qui stagne dans la boue des bagnes, et qui rentre annuellement dans son sein en propageant l'infection! Les forçats, ce blasphême journalier contre les progrès de notre civilisation, les forçats, qui entrent au bagne criminels timorés, pour en sortir scélérats émérites, reviennent dans nos cités, gangrenés de crimes, et dans nos arsenaux se montrent incorrigibles, vils et bas. La philantropie a imprimé sur les bagnes les plus fades niaiseries, et tels ne sont à mes yeux que des charlatans de moralité. J'ai pu de près étudier à loisir les forçats, et ce pendant trente ans de ma vie, et je ne conçois pour eux que le régime de la prison cellulaire, ou mieux, une colonie de déportation, avec les plus grands obstacles pour le retour en Europe.

Le traitement que les convicts ont à supporter dans leur exil à la Nouvelle-Galles du sud peut être résumé par l'extrait de l'enquête faite, en conformité de l'ordre de la chambre des communes, par le commissaire Bidgge. Ce long rapport, divisé en huit chapitres, est terminé par un appendice renfermant les pièces officielles. M. Bidgge s'occupe d'abord du transfert à bord des navires des convicts expédiés d'Europe ; les premiers envois étaient remarquables par la mortalité qui enlevait un grand nombre de ces malheureux, soumis en outre à des privations diverses. En 1814, des médecins de la marine furent chargés, sous le titre de *superintendants*, de diriger dans leur voyage ces exportations de condamnés; par leurs instructions, on leur accordait un plein pouvoir pour assurer le bien-être des prisonniers confiés à leur garde, et le capitaine ne pouvait se refuser à exécuter leurs injonctions qu'autant que la sûreté de son navire pouvait être compromise. Les expéditions de femmes sont celles qui ont donné lieu aux plaintes les plus graves, car il est fréquemment arrivé de les trouver enceintes à leur débarquement à Sydney; souvent, enfin, elles avaient occasionné des révoltes parmi les équipages avec lesquels elles contractaient des liens passagers.

Les convicts mâles, suivant la longueur de leur peine, sont envoyés par l'autorité dans tel ou tel établissement ou prêté à des colons; les femmes sont renfermées dans une maison, à Paramatta, et occupées à fabriquer des étoffes; beaucoup sont placées comme domestiques chez les employés du gouvernement, etc. M. Bidgge ajoute qu'il a vu assez fréquemment les jeunes et jolies filles placées

à la tête de la maison des superintendants et des officiers commandants, célibataires. La Nouvelle-Galles a reçu, dans l'espace de six années, du 1[er] janvier 1814 au 21 décembre 1820, 11,767 condamnés. En 1819, les convicts artisans, laboureurs et *overseers*, employés dans les divers établissements, les femmes retenues à la manufacture de Paramatta, formèrent un total de 2,613 personnes; déjà, en 1820, ce chiffre s'élevait à 3,275. En 1823, quatorze grands navires arrivèrent à Port-Jackson avec des convicts. Il fallut songer, en 1814, à leur construire des sortes de casernes; leurs logements primitifs, placés sur le bord des routes, ne consistaient qu'en cabanes faites avec des écorces d'eucalyptus. Les convicts sont employés dans les industries qu'ils pratiquaient en Angleterre; ceux qui n'ont pas d'états particuliers sont destinés au labourage, aux mines et à l'entretien des routes. Les charrons, les forgerons, sont dispersés dans les villages ou dans les grandes fermes. Il en est de placés dans des cases, sur les routes, pour parer aux accidents qui peuvent arriver dans les moyens de transport. Un convict qui refuse de travailler ou qui se rend coupable de désobéissance, est immédiatement conduit devant un magistrat de district, qui lui fait infliger une punition corporelle. S'il est pris en récidive, il est condamné au bannissement dans un des lieux destinés à cet effet; s'il en déserte, il n'a pour ressource que de vivre dans les bois, traqué par les chiens et par les nègres austraux, et quand il est repris il est pendu. Ceux qui se conduisent bien reçoivent, à titre de récompense, des abréviations de temps pour la purge légale de leur peine. On leur permet en outre d'exercer pour leur propre compte leur profession, d'habiter les villes, de s'y marier. Toutefois, l'œil de la police ne les quitte pas, et celle-ci est d'autant plus active et plus étendue qu'elle est exercée par d'anciens convicts libérés, fort experts pour dépister les machinations que leurs anciens compagnons pourraient tenter.

La plus forte dépense des convicts, pour le trésor public, se trouve être produite par les vêtements et la nourriture. Leurs vêtements sont faits en Angleterre, plus rarement à la manufacture de Paramatta; leur durée est fixée par un règlement, et leur trousseau, à leur débarquement, consiste en une veste de laine grossière, un gilet à manches de gros drap jaune ou gris, des culottes de toile, une paire de bas de laine, une paire de souliers,

deux chemises de toile ou de coton bleu, une cravate, un chapeau et un bonnet de laine. Ces vêtements sont tous indistinctement marqués d'un cachet approprié aux convicts, *une main de justice*, ou trois doigts ouverts imprimés en couleur ou gravés, suivant la nature de l'objet. La ration varie suivant les lieux et suivant le degré de culpabilité; mais son taux réglementaire est de sept livres de bœuf salé ou de mouton par semaine, ou quatre livres de porc salé, plus, sept livres de farine, une livre de sucre et un quarteron de thé; aux sept livres de farine de froment on mêle parfois trois livres et demie de farine de maïs.

J'ai souvent regretté que le rapport de M. Bidgge n'ait pas été traduit en français; on y verrait à chaque page le peu d'amélioration qu'aurait acquis le moral des convicts, car ce membre de la chambre des communes affirme que, sur cent convicts, il en est à peine huit ou neuf qui sont revenus à des mœurs respectables, et encore, ajoute-t-il, *l'évidence n'en est pas clairement démontrée*. En effet, quel que soit l'espoir dont les amis du système de colonisation aimeraient à se bercer, quelque vive que soit leur croyance sur le retour aux habitudes honnêtes de ces convicts endurcis dans le vice, les vols multipliés qui se commettent chaque jour à Sydney et les escroqueries qui y sont traitées de gentillesses, les désabuseraient bientôt. Des employés nous prévinrent qu'on ne pouvait recevoir avec sécurité du papier que des gens venus d'Europe et bien famés, tant les convicts inondaient la place de billets faux. Ces deux vers de Boileau seront-ils donc la formule d'une cruelle mais implacable vérité :

> L'honneur est comme une île escarpée et sans bords,
> On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

La justice se rendait encore, en 1824, par cinq juridictions; le nouveau juge-avocat apportait, disait-on, de nouvelles modifications à cet ordre de choses. Les cinq cours étaient : celle de la *vice-amirauté*, chargée de connaître des bris et sauvetages; la cour de *justice criminelle*, composée du juge-avocat et de six officiers de S. M., statuant sur les crimes, trahisons, etc.; la cour du *gouver-*

neur, décidant les affaires civiles au-dessous de 50 livres sterlings; la *haute cour,* composée d'un juge et de deux magistrats nommés par le gouverneur; elle prend connaissance des affaires civiles qui dépassent 50 livres sterlings, ses arrêts peuvent être cassés par la *cour d'appel;* cette dernière est présidée par le gouverneur assisté du juge-avocat ou chef de la justice à la Nouvelle-Galles; ses décisions sont sans appel lorsque la valeur en litige ne dépasse pas 3,000 pounds; mais, au delà, il y a appel au conseil du roi.

Le chef de l'administration de la Nouvelle-Galles du sud et de ses dépendances prend les titres de *capitaine-général, gouverneur et commandant en chef, vice-amiral et commandant des forces;* il a pour adjoints un lieutenant-gouverneur et un secrétaire-général de la colonie. Depuis la fondation de la colonie jusqu'en 1824, on ne compte que six gouverneurs : le premier, sir Arthur Phillipp, jeta les fondements de Sydney en janvier 1786, et retourna en Angleterre le 11 décembre 1792; il fut remplacé par intérim par le lieutenant-gouverneur Grose et le capitaine Williams Paterson. Le second, John Hunter, prit la direction de la colonie le 7 août 1795, et ne la quitta que le 28 septembre 1800. Le troisième, Phillipp Gidley-King, succéda immédiatement à M. Hunter et resta en place jusqu'au 13 août 1806; il avait débuté par le commandement de la petite île de Norfolk, et sous son administration éclata une insurrection. C'est lui qui fit bâtir, au centre de la ville, dans le quartier des rocs, le fort Phillip destiné à contenir les habitants; son fils est le célèbre Parker-King, géographe et navigateur, auquel sont dus de grands travaux d'hydrographie. Le quatrième gouverneur est Williams Bligh, qui succéda à King, le 13 août 1806; homme dur, d'une sévérité excessive et bien connu par la révolte de son équipage sur *le Beunty* qu'il commandait. Bligh fut, par suite de la révolte du régiment de la Nouvelle-Galles, comme déposé le 26 janvier 1808 et remplacé par les mutins qui nommèrent successivement le colonel Georges Johnstone, le lieutenant-colonel Foveaux et le colonel Williams Paterson. Le cinquième gouverneur a été Lachlan Maquarie, qui entra en fonctions le 1er janvier 1810, et qui ne fut remplacé que le 1er décembre 1821. Peu de gouverneurs ont fait davantage pour la prospérité d'une colonie : des découvertes successives dans l'intérieur du pays, l'érection de forteresses et d'établissements nou-

veaux, des édifices nombreux, de gigantesques défrichements, ont signalé sa longue administration. Pendant notre séjour, enfin, sir Thomas Brisbane tenait les rênes de la colonie depuis le 1er décembre 1821 ; homme de science, général estimé, sir Brisbane combla notre expédition de marques de bienveillance et favorisa de tout son pouvoir notre mission ; pour ma part, j'ai reçu de ce gouverneur les preuves les plus directes de son amour pour les travaux d'histoire naturelle, et j'ai remis à M. Cuvier, comme il m'en avait chargé, des ornithorhinques et des échidnés conservés dans de l'esprit de vin ; objets vivement désirés par les savants du Muséum, mais qui paraissent être restés enfouis, car il n'en a plus été question depuis mon retour en France.

La garnison de la Nouvelle-Galles se compose de deux régiments d'infanterie de ligne. Le 48e régiment fut embarqué pour les Indes orientales pendant notre séjour, et le 3e, ou Buffs, et le 40e y demeurèrent; ces troupes sont éparpillées par détachements, suivant les besoins, dans les villes ou dans les fermes royales éloignées ; elles fournissent également leur contingent aux forts. Ceux-ci sont au nombre de trois ; le vieux fort ou fort Phillip, placé au milieu de la ville, ne sert guère qu'à la répétition des signaux ; les deux autres sont assez mal construits et peu formidables, entre autres celui de la pointe de Bennilong, qui porte le nom du gouverneur Maquarie ; c'est une petite tour, de construction gothique, ayant un bastion circulaire susceptible de recevoir huit pièces de canon ; il est placé sur une pointe avancée afin de fermer l'issue du port par son feu, car, le 12 janvier 1816, des convicts parvinrent à s'emparer d'un brick et à prendre le large, sans qu'on ait pu s'y opposer. La batterie de Dawn a sa plate-forme creusée dans le roc et possède dix-huit pièces en batterie; derrière elle s'élève un corps de garde, bâti avec le goût bizarre de M. Maquarie ; son feu dominant les alentours, placée qu'elle est sur le sommet de la presqu'île de Sydney, foudroie les approches de Sydney-Cove et de Lane-Cove. La marine coloniale ne consiste qu'en deux bricks et quatre cutters ; ces derniers doivent assurer les communications entre le Port-Jackson, New-Castle, Port-Maquarie, la Nouvelle-Zélande. Des vaisseaux de guerre y apparaissent à divers intervalles, mais n'y font jamais que des séjours de peu de durée.

En résumé, je pense que la colonisation de la Nouvelle-Galles du sud, fondée au prix de grands sacrifices, est organisée de manière à échapper à l'Angleterre aussitôt qu'elle atteindra les limites de la richesse et de la prospérité : ce temps est éloigné sans doute; mais l'aversion décidée qui sépare les gens nés dans le pays des Européens, la haine que portent les convicts émancipés et leurs enfants à la mère-patrie, hâteront cette époque. Un jour, l'Australie dictera ses lois à l'Océanie et rivalisera de puissance avec la Grande-Bretagne et les États-Unis, qui lui auront ouvert la voie de l'indépendance.

Mais revenons à quelques-unes de mes observations journalières; elles serviront à donner une idée plus intime de la nature du pays.

Je débutai par une excursion à *Botany-Bay* et dans les environs : nous sortîmes de Sydney, MM. d'Urville, Bérard, de Blosseville et moi, de fort bonne heure, par la barrière de Brickfield, en prenant la route de Paramatta dans laquelle s'ouvre, à peu de distance de la ville, celle de la baie botanique. La chaussée macadamisée avec de la brique broyée, jusqu'à la distance de trois milles, se perd ensuite à travers des sables mouvants qui rendent la marche fort difficile. Cette première partie de la route est une des mille entreprises utiles dont la colonie est redevable au gouverneur Maquarie; mais elle fut arrêtée au moulin de Waterloo, dans la plaine du même nom [1], par le rappel en Europe de ce magistrat. L'œil se portait de chaque côté sur des fermes encloses de palissades, au milieu des défrichements n'ayant conservé debout que de vieux troncs d'eucalyptus noircis par le feu et couverts d'une résine rubis. La botanique est tellement riche et variée, que je conçois tout

1 Le nom de Waterloo a été prodigué par les Anglais avec une telle profusion qu'il deviendra synonyme de *fausse gloire.* Comment une nation aussi civilisée que l'est le peuple anglais peut-elle défigurer ses trophées (si trophées il y a, car Blücher a bien d'autres droits à les revendiquer) par le clinquant et les oripeaux qui dénotent la disette et le mauvais goût! Une foule d'endroits dans la Nouvelle-Galles du sud portent ce nom et celui de Wellington. Le jour où les Russes attaqueront l'Inde et prendront en Europe une prépondérance incontestée, les Anglais, chassés de leurs vastes possessions, apprécieront ce que leur a valu la bataille de Waterloo dont ils ont été étourdis à en perdre la tête, bien que déjà la partie saine de la nation puisse juger ses résultats avec maturité!

l'émerveillement qu'éprouvèrent Banks et Solander à son aspect. Le terrain, légèrement ondulé, est couvert de bois ou formé de marais desséchés; des bancs de grès marin ferrugineux forment le pourtour de la baie botanique, et leur surface est presque dénudée; la terre est de nature argileuse, tenace, très-chargée de fer en certains endroits, tourbeuse dans les marais et convertie en terreau de bruyère arénacé dans les bois. Sur le bord des routes, c'est un sable très-fin, très-blanc et mobile. On conçoit à peine comment, à l'inspection de ce sol, Banks et Cook ont été assez hardis pour proposer l'établissement d'une colonisation dans un lieu si peu propre à la croissance des céréales. Le succès s'oppose à ce qu'on puisse taxer cette entreprise de témérité; mais, cependant, si le commodore Phillipp n'avait point rencontré ailleurs le terrain convenable à l'agriculture, certes il n'y aurait eu qu'une voix pour blâmer l'imprévoyance des promoteurs de cet établissement. Mais cette terre impropre à la culture du blé, est en revanche ornée de plantes qui aujourd'hui font le charme de nos orangeries : les metrosyderos, les melaleuques, les platylobes, les banksies, les protées, les persoonies et mille autres végétaux, forment de riches parterres. La belle blandfordie noble croît au milieu des singuliers xanthorea résineux et des zamia australes; mais tous ces végétaux ont un feuillage rigidule, sec, flagrant, qui leur donne un aspect caractéristique. Arrivés de fort bonne heure à l'embouchure de la rivière de Cook, qui se perd dans le fond de la baie botanique, nous trouvâmes des masses de ce grès rougi par du hœmatite et les grèves jonchées de télescopes boués, coquilles longtemps rares dans les collections. Nous déjeûnâmes chez un convict émancipé qui a établi en ce lieu une filature de laine, et sur l'étang voisin s'abattaient des cygnes noirs parfaitement privés. La petite rivière de Georges se perd aussi dans cette baie, dont la navigation demande quelques précautions, à cause des bancs nombreux qui l'encombrent. Comme Français, comme voyageurs, nous désirions payer notre tribut de regret en visitant le point où le célèbre et malheureux La Pérouse écrivit les dernières dépêches qui soient parvenues en Europe, dans le campement qu'il établit à la pointe nord de Botany-Bay. C'est là qu'il avait établi un jardin où il sema des plantes rafraîchissantes pour son équipage affaibli par les maladies. Les Anglais ont respecté ce coin de terre, qui porte parmi eux le nom de *Jardin français*, et

ce jardin, aujourd'hui en partie en friche, formé de sables de bruyère, donne quelques légumes aux soldats qui résident dans une petite tour bâtie à peu de distance, sur une des pointes de la baie. Les arbres fruitiers y sont morts et ne peuvent y prendre racine, battus qu'ils sont par les vents de mer. Des éphemères se sont emparés de la majeure partie de sa surface, comme un emblême du vain travail des hommes. Une mauvaise haie de bois enclôt ce terrain que le gouverneur Maquarie avait le projet de faire enceindre de murailles. Un soldat, depuis fort longtemps relégué en ce lieu, nous conduisit, sur notre demande, à l'endroit où la tradition place la sépulture du père Le Receveur, mort des suites des blessures qu'il reçut aux côtés de De Langle et de Lamanon, frappés à mort par les naturels des îles des Navigateurs. Il nous montra un tertre sous lequel est inhumé ce compagnon de La Pérouse, et qui porta longtemps cette épitaphe gravée sur cuivre par ordre du gouverneur Phillipp, et attachée à un arbre que nous retrouvâmes encore :

Hic jacet Le Receveur
E. F. F. minimis Galliæ sacerdos,
Physicus in circumnavigatione
mundi
duce de La Pérouse
ob. 17 *feb.* 1788.

Nous passâmes plusieurs heures à graver sur l'écorce même du témoin de cette scène douloureuse une nouvelle épitaphe ; c'est en entamant profondément *le liber*, que nous laissâmes ce témoignage de notre passage et l'offrande du cœur envers notre infortuné compatriote. Un jour, un monument plus durable sera élevé à ce grand naufrage d'une expédition consacrée aux découvertes utiles et aux progrès de la civilisation [1].

Sur la pointe méridionale de Botany-Bay, la *société philoso-*

[1] M. de Bougainville fils, commandant la *Thétis*, a retrouvé cette inscription qu'il a fait remplacer par un monument digne de son objet.

phique d'Australasie a fait placer une table de cuivre avec cette inscription :

A. D. MDCCLXX
Under the auspices of british science
These shores were discovered
By James Cook and Joseph Banks,
The Columbus *and* Mecænas *of their time.*
Thise spot once saw thein ardent.
In the pursuit of knowledje
now
To their memory, this tablet is inscribed
in their first year
of
The philosophical society of Australiasia,
sir Thomas Brisbane
Corresp. of french institute, président.
A. D. MDCCCXXII.

Le 29 janvier, le général Brisbane mit à la disposition de M. d'Urville et à la mienne un chariot, des chevaux et deux convicts, pour que nous pussions mettre à exécution notre projet de voyager à travers les montagnes Bleues et de visiter l'établissement de Bathurst. M. d'Urville, doué par la nature d'une robuste constitution, ne négligeait aucune occasion d'explorer les pays où relâcha la corvette *la Coquille*, et, sous ce rapport, ce devait être pour les futurs naturalistes un chef susceptible de favoriser de tout son pouvoir leurs efforts. M. d'Urville avait le bon esprit de savoir qu'en définitive les travaux de chaque membre d'une expédition forment un faisceau dont le chef est à la fois l'*alpha* et l'*oméga*, et qu'à lui principalement revient la gloire qu'ils peuvent faire rejaillir sur les campagnes de découvertes. Cette idée simple et logique a manqué à tant de navigateurs, que je ne puis la passer sous silence. Dans ce voyage, qui dura quinze jours, nos stations furent Paramatta, Emu-Plains, Spring-Vood, Suamp, Jamison's-Valley, Black-Heath, Cox's-River, York's-Bridge, Fish-River, Sydmouth's-Valley et Bathurst. Celles du retour furent, entre autres, la ferme de Rainville, Mont-York, le val de Clwyde, Prospect-

hill et quelques-unes de celles précédemment nommées. J'ai publié une longue notice sur ce voyage intéressant et je crois inutile de la reproduire [1].

Le 28, *le Castle-Forbes,* commandé par le capitaine Ord, appareilla pour prendre la mer et opérer son retour en Europe. Ce vaisseau emportait vers la patrie mon confrère le docteur Garnot, depuis longtemps frappé par une dyssenterie cruelle qui avait mis ses jours en danger et dont il n'était pas complétement guéri. Un de nos officiers, M. Lesage, avait profité aussi de ce navire pour abandonner l'expédition, et, plus tard, atteint d'aliénation mentale, il succomba à Rochefort. Quant à M. Garnot, parvenu à l'île Maurice, il passa du *Castle-Forbes* sur *le Georges IV,* qui fit naufrage aux attérages du Cap-de-Bonne-Espérance; et peu s'en fallut qu'il ne trouvât là le terme de sa destinée.

Le 1er mars, j'assistai à une grande partie de *boxe* qui avait mis en émoi tout le public de Sydney; ce pugilat avait pour acteurs un Anglais d'origine et un *currencie.* Par ce dernier nom, devenu terme de mépris, on désigne un enfant de la Nouvelle-Galles du sud, et, comme les Anglais appellent currencie une monnaie de bas aloi, on conçoit de quelle haine le bas peuple se sent transporté en recevant cette épithète insultante. Suivant l'usage, des paris de plusieurs pounds étaient ouverts et remplis pour l'un et l'autre champion. Le currencie l'emporta sur l'Européen, à la grande joie de ses compatriotes; pendant cette lutte, les filous, qui pullulent dans les rues, exploitaient les poches des curieux, et le lendemain parut un avis de la police qui annonçait qu'un négociant avait été devalisé d'une valeur en billets assez considérable.

Le 3, j'accompagnai le général Brisbane dans une excursion des plus pittoresque, en remontant la rivière la Nepean et la Wera-Gambia qui y mêle ses eaux. Une svelte embarcation avait été transportée sur une charrette à Emu-Plains, par ordre du gouverneur, et mise à flot sur la Nepean par les convicts marins qui devaient la manœuvrer. Nous partîmes de Paramatta pour la ferme des Emious dans la voiture de son excellence. Dans ce trajet, sir Brisbane me

1 La narration de cette excursion dans les montagnes Bleues a été publiée, en novembre 1825, dans les Annales des sciences naturelles; on la trouvera aussi dans la partie zoologique du voyage de *la Coquille*, publié aux frais du gouvernement, tome Ier, partie II, page 385 à 404. (Paris, 1828, in-4°.)

fit part de ses projets d'amélioration pour la colonie. Il voulait favoriser le plus possible l'agriculture, tout en rendant moins lourdes les dépenses à la charge de l'État; il me cita comme preuve à l'appui qu'en 1821 la mère-patrie avait eu à payer 240,000 livres sterlings, et qu'en 1822 cette somme avait encore été dépassée, tandis qu'en 1823 il était parvenu à la réduire à 80,000 livres sterlings, avec la certitude d'opérer de nouvelles réductions. Nous arrivâmes lestement à la ferme d'Emu-Plains, où M. Murdoch nous attendait. Le gouverneur visita en détail l'exploitation de ce domaine de l'État, tout en chassant aux cailles qui sont singulièrement multipliées dans ces belles prairies, et dont la chair grasse est des plus savoureuses. Le gouverneur porte un attachement tout spécial à la ferme d'Emu-Plains; il la regarde comme une école-modèle pour l'agriculture coloniale. Établie en 1819, c'est là que sont tentés en grand tous les essais de naturalisation ou les nouveaux procédés agricoles. Le 4, de grand matin, sir Brisbane, MM. Murdoch, Stirling et moi fûmes joindre le canot; nous remontâmes la Nepean l'espace d'un mille, avant de nous engager dans la coupure des montagnes Bleues, qui donne issue aux ondes paisibles de cette belle rivière se déployant au milieu d'une fertile plaine. Son lit est de grès, et sa profondeur sur les rives varie de 4 à 6 brasses d'eau. A deux lieues de là, le fond est réduit successivement, sans qu'on puisse indiquer de diminution dans sa largeur. Les eaux coulent du sud au nord, encaissées dans de hautes coupées grèseuses; des troupes d'une jolie sarcelle nageaient sur le miroir paisible de la Nepean ou se posaient sur les branches des arbres, et sir Brisbane m'assura que cette espèce, de même que les autres canards et les cailles de ce continent austral, faisaient deux pontes par an. Plus on avance en remontant la Nepean, plus la scène devient imposante et sévère. Cette rivière et la Wera-Gambia se trouvent couler dans la crevasse profonde de hauts pitons du premier plan de la chaîne des montagnes Bleues; les brisures de ces montagnes s'élèvent, sur leurs bords, en murailles verticales. Les rochers nues et éboulées n'ont reçu qu'une végétation spéciale; mais ces rochers de grès séparés en fragments gigantesques, placés en assises avec régularité, sembleraient avoir été posés par la main des hommes, si leur masse ne prouvait l'habileté d'un ouvrier bien autrement puissant. Un silence de stupeur règne sur

cette création sauvage, qu'interrompt parfois l'aigre cri du cacatoës noir. De maigres casuarinas, quelques eucalyptus rabougris se cramponnent sur le grès, et les murailles, d'abord hautes de 300 pieds, s'élèvent bientôt perpendiculairement à 600. Non loin coule la petite rivière Johnston, sortant d'un ravin déchiré profondément d'où jaillissent des torrents d'eau dans la saison des pluies. En remontant toujours, on rencontre bientôt l'*Euroka*, torrent ainsi nommé par les aborigènes. Les eaux de la Nepean se dirigent alors dans le S.-O., et les roches se dénudent de plus en plus. Je vis plusieurs kanguroos-rats sautant sur les rochers, dans ces solitudes, où ils vivent sans crainte, et de grands cacatoës blancs nichant dans les trous des arbres. A sept milles d'Emu-Plains, le lit de la Nepean se rétrécit dans l'endroit où elle reçoit l'Erskine. Cette rivière, ou plutôt ce torrent, développe ses ondes dans une coupée abrupte, et, lors des averses pluviales, l'eau roule à pleins bords sur des blocs énormes de rochers, jaillit en nappe écumante, et reçoit des chutes qui se précipitent des ravines en bruyantes cascades. Un violent orage avait marqué son passage peu de jours avant notre arrivée, et les fragments de rochers broyés, les arbres déchirés en éclats, attestaient sa violence. Les eaux de la Nepean étaient, lors de notre passage, aussi basses que possible, et le niveau des hautes eaux était partout profondément empreint sur les roches latérales, et les arbres étaient tous penchés du même côté. C'est alors que cette masse d'eau, refluant dans le Hawkesburry, occasionne ces débordements désastreux pour l'agriculture, et l'on cite que leurs eaux s'élevèrent une fois à quatre-vingt-treize pieds anglais.

Une anse de sable et de galets nous permit de stationner. La Nepean devient étroite, et à peine notre canot pouvait-il franchir les encombrements de rochers; nous donnâmes cependant, mais avec peine, dans la Wera-Gambia. Celle-ci, dont le lit étroit est formé de galets de granit, se dirige à l'E.-S.-E. Son cours est plus encaissé, ses ondes plus embarrassées d'éboulements, ses rives plus abruptes et plus désolées; partout l'image de la désolation, partout l'aspect de révolutions violentes dans le sol. A six milles, il fallut nous arrêter; car la Wera-Gambia ne pouvait plus porter notre embarcation, dont la quille creusait le fond, et nous rétrogradâmes jusqu'au bassin de la Nepean, où nous campâmes quelques heures. Les bords de ce bassin nous offrirent leur pelouse de violettes bleues

et blanches, l'ombrage de grands arbres, des ondes tombant des diverses crevasses des montagnes Bleues, et des poissons délicats. Là, nous entendîmes le cri du singulier *psophode*, qui imite, à faire illusion, le claquement du fouet d'un postillon; on assure que, maintes fois, à ce cri, les chevaux partirent au galop en se méprenant sur son origine. Là, nous trouvâmes ces somptueuses plumes de *la lyre*, qui nous attestaient l'existence en ces lieux de ces admirables oiseaux; là, les *satin-birds* volaient sans bruit avec leur plumage soyeux et mollet. Je n'oublierai jamais le spectacle extraordinaire et complétement en dehors des sites que j'ai vus sous tant de climats, spectacle qui frappa mon imagination dans cette course que le gouverneur, sir Thomas Brisbane, me mit si gracieusement en mesure d'accomplir.

Il est une foule d'observations que je ne puis extraire de mon journal, tenu minutieusement jour par jour, tant j'ai hâte de résumer sur la population noire qui est propre à la Nouvelle-Hollande les détails généraux qui peuvent intéresser le lecteur. La race nègre[1], répandue sur le continent austral, s'est constamment montrée enveloppée d'une écorce de sauvagerie assez résistante pour que la civilisation n'ait jamais pu l'entamer; défavorisée par la pauvreté du sol sur lequel elle vit, toutes ses facultés instinctives et animales ont été développées à leur *summùm;* mais, par contre, ses facultés morales sont restées à l'état embryonaire, et la culture ne peut rien là où les organes manquent par un long enchaînement d'avortements successifs. Cependant il y a parmi les innombrables tribus avec lesquelles les Européens ont pu communiquer des nuances assez tranchées pour qu'on puisse établir des distinctions parmi elles. La filiation de cette race noire découle en apparence des peuplades primitives qui se sont répandues à la fois sur la Nouvelle-Irlande, la Nouvelle-Bretagne, les Nouvelles-Hébrides[2], la Nouvelle-Calédonie, etc. Leur origine est ainsi fort obscure, bien

1 Je me servirai souvent du mot *noir* ou *nègre* pour désigner les naturels de l'Australie; mais je dois dire que, dans mon opinion, il n'y a aucune analogie à faire entre un *nègre africain* et un *noir australien*, si ce n'est une teinte noirâtre, couleur de suie, que présentent ces derniers. Ce nom est donc pour éviter des périphrases.

2 Consultez mon travail sur les races océaniennes, publié dans la partie zoologique du voyage de *la Coquille*, tome I, pages 1 à 116, in-4°. Paris, 1826.

qu'on puisse la dire sœur des Alfourous et des Endamènes des hautes terres de la Malaisie, et voire même de quelques-unes des souches des plus anciennes de Madagascar. Les naturels de la Nouvelle-Galles retiennent les principaux traits du type nègre, c'est-à-dire un nez épaté, la chevelure plus ou moins frisée en mèches, les extrémités inférieures minces et grêles. Quelques crânes, extraits de tombeaux de ces naturels, m'ont présenté la singulière anomalie d'avoir trente-quatre dents belles et bien rangées. Examinées au point de vue de notre civilisation, on ne peut qu'accorder à ces peuplades un profond abrutissement moral.

Lorsque les Européens abordèrent à *Botany-Bay*, les naturels manifestèrent une sorte de bienveillance négative et méfiante qui fit place bientôt à une aversion déclarée. Il ne pouvait guère en être autrement, lorsqu'ils virent l'envahissement de leurs pêcheries et de leur territoire. Les sévices de quelques convicts produisirent des querelles, et les hostilités ne tardèrent pas à s'ensuivre; il fallut donc recourir à des mesures acerbes; puis les troupes chassèrent ces nègres comme des bêtes fauves, et les historiens anglais ajoutent même, à l'aide de robustes chiens qui les dépistaient dans les buissons. Cette guerre journalière, la petite vérole, l'usage des boissons alcooliques, et enfin les affections syphilitiques les plus intenses, produisirent bientôt une dépopulation générale sur la côte. Les autorités anglaises actuelles (il est juste de le dire) traitent les restes misérables des tribus naguère plus nombreuses avec une grande douceur, et s'opposent autant qu'elles le peuvent au jeu cruel que se font les navigateurs de les renvoyer de leurs navires, où ils vont mendier, ivres-morts d'alcool.

La peuplade qui habite les rocailles stériles de la région boréale de Sydney-Cove est soumise à l'autorité de Bongarri. Les chétives créatures qui la composent sont dans un état de dégradation morale qui les rapproche des animaux les plus immondes; en vain quelques gouverneurs ont essayé d'adoucir leur sort en leur assurant une pitance régulière, leur donnant des gîtes permanents, en jetant des voiles sur leur nudité, leurs efforts ont échoué devant leur obstination à repousser toute tentative d'amélioration. Il semble que ces êtres ne peuvent être heureux sans la sauvage liberté du désert, et que leur caractère doit repousser tout ce qui peut tendre à fixer quelques instants leur humeur erratique. Les maisons qu'on

leur avait bâties, enl es tirant dans des sortes de villages, ils les ont désertées; ils ne respirent à l'aise que sous la voûte du ciel, établis en plein air ou dans un bois, protégés par quelques bosquets de branchages jetés du côté du vent. Là ils préfèrent à la ration qu'on leur distribua longtemps, comme une sorte de solde du terrain qu'on leur avait ravi, le poisson à demi cuit, la chair à peine grillée que leur procure leur adresse à la pêche ou à la chasse.

Les tribus réduites aujourd'hui à des débris qui sont disséminés autour du Port-Jackson, sur le sol où vécurent leurs aïeux, et que, sous ce rapport, elles ne veulent pas quitter, se trouvent être : la tribu de Bongarri ou de Sydney-Cove, dont je viens de parler; celle de Paramatta, sous les lois de *Hari;* celle de Cowe-Pasture, dont le chef se nommait *Cogué*, et celle de *Kissing-Point*, commandée par *Bidgi-Bidgi*. Les chefs de chaque communauté ont reçu de l'administration anglaise de larges plaques de cuivre qu'ils portent suspendues au cou, et sur lesquelles sont gravés leurs noms et celui de leur territoire. Eux et leurs épouses sont assez volontiers à demi vêtus à l'européenne, et ressemblent, sous les vieilleries dont ils sont affublés, à de grands singes noirs se livrant à des contorsions ridicules. Le reste des insulaires va dans la plus complète nudité, à moins que quelques individus n'aient obtenu une veste de convict ou un vieux chapeau, et ne s'en soit couvert. Le spectale qui m'a paru le plus étrange est sans contredit la rencontre que j'ai fréquemment faite, dans les rues de Sydney, de ces nègres austraux dans le déshabillé le plus absolu, badaudant au milieu de la foule, et coudoyant parfois les miss fraîches et pudibondes que l'aile de leur mère ne pouvait protéger contre l'étrangeté, au grand soleil, de ce costume intime. Certes, l'opiniâtreté de cette race à rejeter même l'étroit maro que recommanderait la plus mince des pudeurs, est d'une grossière animalité qui a de quoi étonner profondément le moraliste. L'apathique indifférence, dans les lieux publics, de ces hommes, qui voient sans cesse pratiquer autour d'eux des coutumes qui devraient donner l'éveil à leurs propres idées, glisse sans laisser la moindre trace de son passage; et ce qui est pis, c'est qu'il est de ces Australiens qui ont navigué sur des bâtiments anglais, employés sur la côte, et qui retournent à leurs rochers et à leurs bois, rejetant bien vite l'étoffe dont on les avait vêtus. Ils ont surtout horreur des vêtements inférieurs, car

ils font moins de façon pour ceux qui recouvrent l'échine ou le crâne.

La corvette *la Coquille* était à peine affourchée dans Sydney-Cove, que Bongarri et sa bande, composée d'une douzaine d'individus au plus, vinrent prélever un tribut sur notre curiosité. Bongarri parle un peu la langue anglaise, car il a voyagé avec le capitaine King dans les explorations successives que cet officier a faites sur les côtes de la Nouvelle-Hollande pour compléter les beaux travaux de Baudin et de Flinders. Ce chef a eu la réputation d'un grand guerrier; aussi est-il estimé des tribus voisines, et d'honorables cicatrices prouvent que les coups de sagaies et de casse-tête ne l'ont pas fait reculer; mais nous avons peine à retrouver le héros dans l'ivrogne fieffé et le mendiant tenace qui vint, chaque jour de notre relâche, nous harceler pour avoir de l'eau-de-vie ou du tabac. Mime, dressé à des courbettes et à des grimaces, sa toilette grotesque contribuait encore à le rendre plus ridicule, car un vieux casque de dragon lui couvrait le crâne, et sur son torse flottait une houppelande à brandebourgs, que lui avait laissée la dernière expédition russe. Bongarri était escorté de ses deux femmes, les plus puantes, les plus laides, les plus dégoûtantes créatures que j'aie jamais vues. Ces dames, enveloppées d'une sale couverture de laine en guise de peignoir de batiste, avaient leurs cheveux couverts de lentes, et celles-ci peuplées des poux dont elles sont le berceau; le tout assaisonné d'une senteur capable d'asphyxier le nez le plus oblitéré de la création; et cependant une de ces femmes était mère d'une petite créature blanche qui attestait qu'un Européen n'avait pas craint l'odeur de fiente humaine qui suintait de chaque ride de sa peau crasseuse. Bongarri, vrai philosophe pratique, répondait aux moqueries de ceux qui l'interrogeaient sur l'étrangeté d'un tel phénomène : *Ma femme est gourmande de pain blanc et en a beaucoup mangé; il n'est donc pas étonnant que son enfant soit blanc* [1]. Tous les hommes de cette tribu, aujourd'hui gangrenés de vices, sont petits et n'ont guère plus de 5 pieds 1 ou 2 pouces; leur membrure est grêle; leurs formes sont fluettes et peu nourries; leur chevelure est très-noire, excessivement flexueuse, et retombe autour de

[1] M Cunningham a rapporté aussi cette ingénieuse réponse. Je la fis à Bongarri par l'intermédiaire du major irlandais Marlay, du régiment des Buffs, qui me la rapporta comme je la cite.

la tête en mèches très-frisées. La face est déprimée et le nez fort écrasé; leurs lèvres sont grosses, mais la bouche est meublée de dents très-belles et très-blanches. La barbe, rarement taillée, est rude et très-fournie.

Une des coutumes fondamentales de ce peuple consiste à s'arracher une dent lors de quelque événement extraordinaire; mais ces événements doivent être peu nombreux, car leur râtelier serait bientôt démuni. Aux filles on coupe une phalange des doigts. Pour parure, ils se pratiquent des incisions sur les épaules et sur les bras, et on obtient des cicatrices en relief ou en bourrelets. Mais leur grande toilette, le *nec plus ultrà* de leur *dandysme*, qui fait tourner la tête à leurs ladies et en fait des *lions* [1] pour leurs forêts de casuarinas et d'eucalyptus, ce sont leurs peintures qu'ils soignent *con amore*. Plusieurs fois Bongarri et ses sujets vinrent nous faire visite dans leur habit de grande cérémonie; et dans ces jours leur corps dédaigne l'artifice de tout vêtement étranger à leur mode nationale. Le corps est donc nu; mais hâtons-nous de dire que le corps et surtout la poitrine sont couverts d'une poussière rouge d'ocre; qu'un masque du même rouge vermillonne le nez et les joues, et qu'une sorte d'argile, d'un blanc pur, s'étend en larges raies sur le milieu du front. Des bandelettes d'écorces emprisonnent leurs cheveux. Plusieurs des figures de l'atlas de Péron sont d'une grande exactitude; et le lecteur, à leur aspect, comprendra mieux cette rapide description. Les femmes affectionnent le même genre de barriolage; mais je dois dire qu'à bord elles ne quittèrent point leur couverture de laine. Eve, après le péché, conserva la feuille de figuier.

J'assistai, le 28 février, à une des grandes fêtes ou *corobori* des nègres australiens; fête nocturne, à laquelle Bongarri et ses gens se préparaient plusieurs jours à l'avance; fête qui devint l'unique objet de leurs pensées et pour laquelle ils se livrèrent à une foule de cérémonies préparatoires. C'était pour les tribus du Port-Jackson une grande affaire, un tournoi où les nationalités de districts allaient paraître. C'était une vieille gloire à soutenir; gloire, fumée éphémère que chaque peuple encense à sa manière, que le nègre

[1] A Londres (les Anglais sont le peuple le plus grave de la terre, à ce qu'ils disent), on appelle *lion* le héros de la *fashion* pendant une saison de mode quelconque.

brutal et nu des rocailles de la Nouvelle-Hollande conçoit bien autrement, sans doute, que l'Européen, bien qu'ils se méprisent l'un l'autre de toute la distance de leur orgueil, placés à des degrés si différents dans l'échelle de l'égoïsme humain!

Tel est le récit que je trouve consigné dans mon journal, écrit sous l'inspiration du moment. Préoccupé et soucieux, Bongarri, ce chef renommé des tribus australiennes, venait d'avaler d'un trait le verre de rhum dont je ne manquais jamais de régaler sa noire majesté quand elle visitait la corvette; Bongarri s'élança dans sa pirogue d'écorces, remplie de javelines et de casse-tête. Le redoutable *boumarang* reposait près du tison à demi consumé que, semblable au feu de Vesta, ces nègres ne laissent jamais éteindre; les mots : *Corobori*, *corobori*, sortaient avec effort de sa bouche contractée; et, en parlant, Bongarri ne put que du geste m'engager à me rendre au lieu du rendez-vous, à l'orient de la baie. Quel pouvait être le but de cette cérémonie? que d'intérêt n'offrait-elle pas à un fils de la vieille Europe, jeté passagèrement sur une terre lointaine, où vit une race jalouse de conserver intactes la barbarie et la misère de ses coutumes natives!....

La nuit était obscure, la croix du sud reflétait à peine sa lumière planétaire; du reste, pas le moindre souffle n'agitait le feuillage triste des grands eucalyptus; et de grands *jackass*, croassant dans les casuarinas, troublaient seuls un silence qu'interrompait à peine le bruissement sourd des vagues qui venaient heurter les rochers du rivage. Notre embarcation, montée par de bons matelots, eut bientôt franchi les deux lieues qui nous séparaient du théâtre de la fête; en quelques instants nous nous trouvâmes dans l'enceinte du *corobori*. De grands feux et le pétillement du bois vert, que la flamme enlaçait, nous guidèrent au milieu des roches éboulées et crevassées, à travers des taillis embarrassés et des buissons épais. Le plus grand calme existait alors parmi les tribus sauvages qui s'étaient rendues à ce tournoi de tous les points de la côte orientale. Chacune d'elles occupait un emplacement, désigné à l'avance par le maître des cérémonies, sur le pourtour d'une arène aplanie avec soin. Le jeu de ces hideuses physionomies, éclairées en silhouette par la flamme du foyer entretenue par chaque groupe, abritées dans la direction du vent par des tas d'écorces ou des morceaux de fascines, avait quelque chose de satanique. Quelques-uns

se régalaient de coquillages et de poissons à demi grillés, que leurs femmes préparaient et que les hommes mangeaient sans leur en offrir. Bientôt les femmes, les enfants et les guerriers, accroupis sur leurs talons, se livrèrent gravement aux soins d'une toilette obligée par le cérémonial du *corobori*. Le corps décharné de ces chétifs et misérables mortels, dépouillé de tout voile, reçut les peintures héraldiques; sur la peau noire et frottée d'huile de poisson pourri du chef de la famille l'épouse traçait les bandelettes blanches ou rouges qui sont leurs ordres de chevalerie. Au silence succéda un vacarme épouvantable : c'étaient des cris, des hurlements à ébranler la voûte du ciel. La fête débuta par des danses martiales où les hommes seuls figurèrent, puis les femmes s'emparèrent de la scène; mais ces *Taglioni* de nos antipodes n'ont rien trouvé de mieux que d'imiter dans leur chorégraphie les animaux de leurs climats, et la danse du kangourou est surtout celle qui leur plaît le plus. Le kangourou aux longues jambes fait des sauts énormes, des bonds que ses robustes pieds lui permettent de grandement espacer; aussi leur danse consiste à imiter l'allure de ce singulier quadrupède. Ce n'est pas un tableau sans bizarrerie que celui de ces chœurs de femmes, à chevelure en désordre, n'ayant pour voile de leur pudeur qu'un chapelet de coquilles noué dans les cheveux, sautant comme des bêtes de bois et se livrant aux écarts les plus grotesques et les plus ridicules. L'ardeur du plaisir pétillait sur toutes ces faces, et ce plaisir qui s'accroît fait que les vieilles femmes elle-mêmes quittèrent bientôt leurs vêtements, et, comme des bacchantes échevelées, se ruèrent dans l'arène et se livrèrent aux écarts les plus désordonnés. Mon regard stupéfait errait de cette pantomine immodeste aux visages féroces et hideux de leurs époux, rugissant d'une joie diabolique, poussant de sourds mugissements de satisfaction. Ces bras armés de sagaies meurtrières, ce délire brutal et sauvage d'hommes farouches, les cris des enfants, les foyers surmontés de torrents de fumée, le lieu de la scène dans la profondeur des bois, au milieu d'un amphithéâtre de rochers, tout rappelait vivement à l'imagination frappée les scènes infernales de Callot.

Le 29 février, une grande réunion des tribus eut lieu dans un champ, entre la route de Botany-Bay et Brich-Field, pour juger, en cour martiale, les délits dont nous ne parvînmes que très-diffi-

cilement à connaître la nature. En vain diverses personnes du bord essayèrent, à l'aide de la langue anglaise, parlée par certains chefs, à obtenir des détails satisfaisants; l'inattention de ces hommes ou leur silence calculé les portaient à briser dix fois la conversation, en laissant sans réponse les questions qui leur étaient posées. A force d'interprétations et de persévérance on a pu en conclure l'explication qui suit, mais dont je ne garantis pas cependant la complète exactitude.

Arrivés au champ clos, notre examen porta sur les peuplades qui s'y étaient assemblées, et nous dûmes avouer que les tribus de l'intérieur étaient moins difformes que celle de Bongarri. Les hommes de Cow-Pasture, bien que de petite taille (4 pieds 7 à 8 pouces au plus), étaient fortement musclés, et quelques-uns, contre l'opinion reçue, bien loin d'avoir les jambes maigres et grêles, avaient de solides mollets. Cette tribu se composait de 19 guerriers, porteurs de visages féroces, et dont les habitudes sauvages contrastaient avec celles déjà familiarisées avec les Européens des gens de Bongarri. En général, les bandes erratiques de Fish-River, des montagnes Bleues et de Bathurst sont plongées dans la plus conplète barbarie, et M. Mac-Arthur les regarde même comme positivement anthropophages, car il certifie être tombé au milieu de ces nègres lorsqu'ils dévoraient un bras d'homme. Ce fait mérite toutefois une nouvelle étude et d'autres preuves, car tous les écrivains anglais se taisent, à ma connaissance, sur cette accusation. La tribu de Bongarri s'agitait, allait et venait sur les bords de la baie, et avait pris position sur le terrain dès le matin. Nous l'avions vue traverser la rade, les hommes nus, armés de javelines, le bouclier au bras; tandis que les femmes, chargées de leurs enfants sur le dos, portaient leurs provisions dans le filet dont elles sont habituées à se servir. Bongarri, que nous avions interrogé alors, s'était débarrassé de nos questions par un mensonge, car il s'était borné à nous dire : « Un chef a tué sa femme et doit être tué; mais je suis chef, moi aussi, et je veux m'opposer à sa mort. » Cette historiette, prise pour réelle, avait rédoublé notre curiosité; mais quelques officiers anglais, mieux instruits, nous assurèrent que Bongarri nous avait débité une *hablerie*.

A un signal, les tribus se rangèrent en cercle sur le pourtour du

lieu de combat, et une vingtaine de naturels se mirent en présence à ces deux extrémités, séparés par un intervalle d'environ quarante pas. Les uns et les autres étaient nus, peints de leur barriolage de cérémonie, et armés d'une longue javeline en bois dur; le bras gauche était recouvert d'un bouclier assez épais, de forme allongée. Nous remarquâmes avec étonnement que tous les javelots étaient dirigés sur un seul homme; car ceux de son parti, placés à quelque distance, ne renvoyaient les javelots qu'avec mollesse et comme par simple forme, et leur apathique indifférence contrastait avec la prestesse et l'ardeur qui animaient le parti antagoniste. Plus de quarante sagaies sifflèrent successivement dans l'air, et leurs coups vinrent s'amortir sur le bouclier qui les paraît avec une adresse étonnante. Il était aisé de juger que l'individu mis pour principal point de mire était sous le poids d'une accusation grave, dont il se justifiait par le *jugement de Dieu*, comme l'aurait pu faire, au moyen âge, un chevalier combattant en champ clos pour son honneur; enfin, soit lassitude, soit résignation, sa prévoyance fut mise en défaut, et une javeline le frappa dans le flanc en lui faisant une blessure profonde; il tomba, mais il se releva bientôt avec une feinte insensibilité, et un de ses amis suça la plaie, puis l'entraîna hors de l'arène. A sa chute, les hordes spectatrices poussèrent un grand cri, et d'ordinaire c'est le signal d'une mêlée générale; mais en cette occasion il en advint autrement, car la punition infligée paraissait être concertée entre toutes les tribus, qui avaient désigné de vrais juges de camp chargés de donner le signal pour commencer ou cesser l'emploi des armes. Ces hérauts présidèrent avec un sang-froid imperturbable à ce que tout se passât dans les règles du cérémonial, et c'est ainsi que les assaillants ne lancèrent que les uns après les autres leurs javelots et dans un ordre prévu d'avance. La roideur avec laquelle Bongarri décocha sa lance, qui s'enfonça profondément dans le bouclier du patient, fut pour nous un sujet de vif étonnement.

Tout ce qu'il nous fut possible de savoir des causes qui avaient motivé cet *appel de Dieu*, après lequel les diverses tribus renouvelèrent leur pacte d'amitié et de paix, est que le sauvage blessé était accusé par Hati, chef de la peuplade de Paramatta, d'être la cause de la mort de ses deux neveux, enfants admis à *l'école des natifs*. Il nia sa culpabilité, et il est évident que les deux enfants mouru-

rent d'une maladie grave qui règne parfois dans le pays parmi les indigènes; mais chez les nègres australiens les soupçons ont une évidence contre laquelle les dénégations sont sans force, et sa justification avait été soumise au *duel judiciaire*, singulière analogie avec ce que pratiquaient nos pères.

Dans ce même jour fut infligée une autre correction; celle-ci, cruelle et barbare, s'adressa à une pauvre femme que l'on frappa sur la tête à coups de casse-tête; elle fut bientôt emportée dans le buisson, couverte de sang et à demi morte. C'était une sorcière! et les sorciers, chez les nègres australiens, passent pour jouir d'un pouvoir extraordinaire. Vous qui souriez sur cette croyance erronée, songez encore aux gens de vos campagnes et à Urbain Grandier, brûlé par ordre de Richelieu pour fait de sorcellerie! On reprochait donc à cette femme d'avoir fait noyer par ses maléfices le plus habile pêcheur de la peuplade; on l'accusait encore d'un second crime : un chef, grimpé dans un arbre, se laissa choir et fut grièvement blessé dans sa chute; dans la nuit il eut un songe (et les songes chez les nègres australiens sont les révélations d'une vérité absolue), qui lui représenta cette malheureuse femme comme ayant employé son pouvoir pour le faire tomber. De cette gratuite supposition à une accusation formelle il n'y a pas d'intervalle, et elle subissait la punition infligée à ces criminelles actions supposées. Ce qui m'étonna, outre la férocité de ses barbares oppresseurs, fut de voir cette victime d'une sauvagerie hideuse, debout, attendant, calme et résignée, les coups de massue qui devaient lui être assenés.

Je fus témoin encore d'un véritable duel entre deux individus qui s'étaient provoqués par des défis insultants. Les hommes s'amassèrent en cercle, et les deux champions marchèrent l'un sur l'autre, armés chacun d'un casse-tête. L'offensé porta les premiers coups, et abattit avec vigueur sa massue de bois dur sur le crâne de son antagoniste : celui-ci trébucha; mais, se relevant avec énergie, il eut sa revanche, et son casse-tête tournoya avec la rapidité de l'éclair sur son ennemi immobile. Quel est donc la solidité du crâne de cette race, pour supporter, sans que mort s'ensuive, des coups qui briseraient par leur choc, comme un fragile verre, la tête d'un Européen? Il me semblait voir deux raffinés armant leurs pistolets et se renvoyant la politesse de tirer le premier; chez les Australiens,

chacun son tour, et le vrai courage est de pouvoir résister au coup qui enfoncerait le crâne d'un bœuf.

L'arme universellement usitée chez les naturels de la Nouvelle-Galles du sud est la sagaie, qu'ils lancent à la main ou à l'aide d'un instrument appelé *méara;* ces sagaies, longues et bien effilées, sont faites d'un bois très-dur, ou parfois empruntées à la tige florale des xanthorœa. On se sert aussi du sabre de bois *tatanamang* ou *sabre à ricochets;* ce dernier est encore une arme de parade et de carrousel, car, dans les coroboris, les Australiens aiment à montrer leur adresse en la jetant à une grande hauteur, lui faisant décrire des cercles infinis, et lui imprimant un mouvement tel, qu'elle vient tomber au pied de celui qui la manie avec habileté. Parfois ce *sabre à ricochets,* ainsi qu'on doit le nommer, est lancé à une cinquantaine de pas, et l'adresse consiste à frapper le but, tout en le faisant pirouetter dans le trajet qu'il parcourt.

L'humeur querelleuse et sanguinaire de ces peuplades rend remarquable le petit nombre des instruments de destruction en leur pouvoir. L'arc et les flèches leur sont inconnus, et leur intelligence ne les a point devinés. Seulement ils emploient le *woodah* et le *koumerang,* sortes de haches de pierres que l'on trouve répandues sur divers points de la Nouvelle-Hollande. Le capitaine King, qui a exploré une vaste étendue des côtes du continent austral, ajoute même que la sagaie n'est pas usitée partout avec des formes identiques, mais que le *méara,* qui sert à la lancer, bien que décoré de noms divers, est en tout lieu établi sur les mêmes principes et dans le même but, excepté à la Tasmanie, où il est inconnu. M. Uniake m'a assuré cependant que les naturels de la rivière des Pierres-Ponces (*punice-stones river*) montrèrent une insigne maladresse lorsqu'ils voulurent imiter quelques nègres du Port-Jackson qui l'accompagnaient dans son voyage. Ces derniers sont fort adroits pour décocher leurs javelines à l'aide du méara, simple bâton aplati, recourbé au sommet, où il porte une cheville qui dirige la tête de la javeline lorsqu'on lui imprime un mouvement énergique.

L'intensité de la froidure des hivers de la Nouvelle-Galles a fait sentir aux Australiens le besoin de vêtements; aussi le plus beau présent qu'il soit possible de leur faire est celui d'une *blanket* ou couverture de lit en laine, et des vestes de gros drap. Mais ils vont

nus une partie de l'année, et les jeunes gens presqu'en tout temps. Les jeunes filles portent sur les épaules un petit manteau fait de plusieurs peaux de phalangers, cousues ensemble; elles placent le poil en dehors quand il fait chaud, et à toucher la peau quand il pleut ou qu'il fait froid. Le capitaine King rapporte que ceux des régions intertropicales sont complétement nus, mais que ceux du Port du roi Georges se préparent des fourrures avec le produit de leur chasse. Malgré l'endurcissement des nègres du Port-Jackson, j'ai pu m'assurer qu'ils étaient très-impressionnables à la moindre variation de température, et qu'ils redoutaient surtout la pluie et le grand vent. Les seuls ornements que j'aie remarqués consistaient en un bandeau en filet retenant les cheveux sur le pourtour de la tête pour les hommes, et en colliers de chaume de graminées coupées par rouelles pour les femmes. Il y a loin certes de ces colliers informes à ceux si riches et si élégants que portent à leur cou les Diéménoises, et qui sont faits de ces jolies coquilles à nacre, brillamment irisées, nommées *cantharidis iris*. J'ai déjà mentionné leurs peintures, et ajoutons qu'elles aiment se frotter la peau du corps d'huile en se saupoudrant de poussière rouge. Ils ne connaissent point le tatouage, mais ils se font naître de gros cônes de chair sur les épaules pour se distinguer.

Les nègres du territoire de Sydney se servent peu de leurs anciennes pirogues faites d'écorces roulées et nouées aux deux extrémités, car ils se sont procuré des embarcations européennes; cependant j'en ai vu encore quelques-unes naviguant dans les baies, et que l'atlas de Péron représente avec beaucoup d'exactitude. Le capitaine King a résumé, sur l'emploi des moyens de navigation connus des habitants de la Nouvelle-Hollande, quelques idées fort curieuses. Les pirogues des diverses peuplades, dit-il, diffèrent par la forme et par les matériaux. Dans certaines provinces, notamment vers le Port-Jackson, elles sont faites d'un morceau d'écorce, attaché aux extrémités; plus au nord, entre les tropiques, elles sont creusées dans un tronc d'arbre *erythrina indica*, et sont tellement étroites, qu'il leur faut un balancier; sur la côte boréale, leurs embarcations ont la forme des *catimarons* de la terre de Van-Diémen, c'est-à-dire, que ce sont des écorces d'arbres proprement et solidement jointes ensemble, avec des tiges volubiles et souples de *flagellaria indica*; plus à l'ouest, à la baie d'Hanovre, les naturels traversent

l'eau sur un petit radeau fait avec des troncs de mangliers morts, dont le bois est alors très-léger. Dans l'archipel de Dampier, au lieu de canots les Australiens se servent de mangliers tombés de vétusté; mais leur pirogue est le tronc de l'arbre sur lequel ils se placent en le faisant avancer à l'aide de leurs mains et tenant leurs pieds sur l'extrémité, peut-être pour servir de gouvernail. Telles sont, ajoute King, les différences tranchées que présentent, pour leur architecture navale, les diverses tribus; elles prouvent que l'homme est un animal essentiellement navigateur, et que la bûche flottante est le premier pas qu'il ait fait pour se soutenir sur les flots sans avoir recours à la natation.

La nourriture des tribus maritimes consiste principalement en poissons. Les Australiens sont d'habiles pêcheurs, et je les ai vus fréquemment jeter leurs lignes dans les criques du Port-Jackson et se régaler, car ils ont du feu constamment allumé sur une grande pierre, au centre même de leur pirogue, et le poisson passe tout en vie de l'eau sur les charbons ardents. Ils ont adopté avec empressement les hameçons européens, car les leurs, faits avec des os, diminuaient singulièrement, par leur forme grossière, leurs chances de succès. La base de leur subsistance est la racine d'une fougère nommée *dingoua*, qu'ils broient et pétrissent. Enfin, avec le harpon, ils chassent aux bêtes fauves ou ils pêchent de gros poissons. Les femmes, chargées de tous les travaux du ménage, ont de plus la fonction d'aller arracher sur les rochers les coquillages dont leurs époux sont friands. A des besoins si grossiers le luxe d'un mobilier est peu utile; aussi la famille australienne se borne à avoir pour ustensiles une poche en filet, pour porter les provisions, que la ménagère ne quitte pas, lors même qu'elle marche avec sa famille sur son dos ou à cheval sur son cou. Le caractère de ces hommes est taciturne, froid, d'une insensibilité complète en apparence, passant dans les rues de Sydney sans que rien puisse fixer leurs regards, avec une indifférence apathique, ne montrant d'ardeur que pour des besoins animaux; quêtant du tabac, du pain ou de l'eau-de-vie. Les autorités anglaises ont en vain essayé de mettre un frein à leur humeur vagabonde, en leur faisant construire des maisonnettes qu'ils désertaient aussitôt, tant leurs poumons ont besoin de l'air libre, et leur préfèrent ces informes pyramides d'écorces dont ils se protégent à peine la moitié du corps. Mais leur

impassibilité habituelle cesse sous la moindre influence qui met en jeu leurs passions ; la colère, la joie, les transportent alors, et j'en ai vu dont les yeux, au seul mot de *corrobori,* jetaient des étincelles, eux dont le regard est habituellement atône. Les femmes, là comme partout ailleurs, sont essentiellement femmes, c'est-à-dire mobiles, impressionnables, loquaces ; elles sont de feu pour leurs fêtes sauvages ; leur amour pour la danse est effréné. Leurs cris perçants pour exciter leurs époux ou leurs frères au combat, leur férocité pour déchirer un ennemi vaincu, en font d'atroces créatures quand leurs passions sont exaltées. Eh bien ! je les ai trouvées encore moins hideuses que les vieilles femmes de la place Maubert, ivres et déguenillées, se déchirant en vomissant des torrents d'ordures ; les unes sont nées sous la voûte du ciel, dans les solitudes australes, et les autres vivent au sein de la moderne Athènes ! L'éloignement pour les blancs des femmes des tribus de l'intérieur est général, plus par crainte de leurs maris, sans doute, que par aversion réelle : il n'en est pas de même de celles des peuplades du Port-Jackson : elles les recherchent, les agacent, et se prostituent aux convicts pour un verre d'eau-de-vie. Les naturels célèbrent leurs mariages d'une singulière façon. Rarement ils achètent leurs épouses, en payant au père une certaine valeur ; ils préfèrent avoir recours à l'enlèvement. Un naturel guette le moment où une fille nubile d'une tribu voisine est écartée des siens, pour fondre sur elle, la traîner, après l'avoir étourdie à coups de casse-tête, jusqu'à son campement ; là il en triomphe plus brutalement encore, et la fille, devenue sa propriété par un rapt sauvage, devient épouse fidèle et soumise. L'adultère est puni par des coups, et la prérogative des chefs consiste à pouvoir posséder plusieurs femmes, et à vivre, sans rien faire, des produits de la communauté. Je n'ai pas vu les sujets entourer ces noires majestés d'aucune marque particulière de respect.

Ces naturels sont exposés à un grand nombre de maladies chroniques, que leur endurcissement leur fait supporter bien plus aisément que ne pourrait le faire le plus robuste Européen : la plupart ont des catarrhes anciens ; quelques femmes sont phthisiques ; d'autres sont rongées par de larges ulcères gangreneux et syphilitiques, des dartres, etc., etc. On trouve cependant parmi eux bon nombre de vieillards qui tous portent plus ou moins de cicatrices,

résultat des combats de toute leur vie. Bongarri, par exemple, le misérable chef de la tribu de Sydney-Cove, me montra son crâne tout fêlé par les nombreux coups de casse-tête qui auraient assommé un fort animal. Un de ses bras avait aussi été brisé par un coup de la même arme; et les deux extrémités de l'humérus fracturé, frottant sans cesse l'une contre l'autre, ne se soudèrent point, mais donnèrent lieu à une fausse articulation. Malgré cela, Bongarri se servait de son bras avec adresse, soit pour ramer dans un canot, soit pour manier ses armes. Que de fois j'ai vu, dans les rues de Sydney, ces malheureux sauvages, ivres, se disputant au milieu de cercles qui les excitaient à se battre, en leur promettant du *gin*, et s'appliquant des coups de casse-tête jusqu'à ce qu'un des champions demandât grâce ou tombât, auquel cas il était regardé comme vaincu!

Les meilleurs guides que l'on puisse prendre pour la chasse sont ces nègres, dont la vue est perçante, qui s'enfoncent dans les halliers aussi bien que le meilleur chien, et qui grimpent sur les arbres avec la perfection des chats.

On ignore au juste les idées qu'ils se font de la divinité; jamais ils ne pratiquent ostensiblement de simulacres religieux : on sait seulement qu'ils croient en première ligne à l'existence d'un mauvais esprit qu'il faut intercéder pour qu'il ne puisse leur envoyer du mal ou s'opposer à leurs projets de rapt, de chasse, de pêche ou de voyage. Cependant les tombeaux qu'ils honorent, les sépultures auxquelles ils consacrent des cérémonies mystérieuses, les morts auxquels ils supposent le pouvoir de revenir sous forme d'ombres, semblent prouver qu'ils ont l'idée d'une autre vie et d'un être spirituel dont le pouvoir règle la marche des éléments. Les funérailles qu'ils pratiquent au décès de leurs proches ou de leurs amis, font mieux préjuger de leur croyance, sur laquelle ils se taisent avec obstination; ils brûlent les cadavres et en placent les cendres sous un tertre, après les avoir enveloppées de feuillages; ils gravent des épitaphes hiéroglyphiques sur les écorces des arbres des alentours; en un mot, ils rendent aux morts le culte religieux du souvenir et des regrets. Quelques tombeaux ont des sillons creusés, au nombre de trois, et placés en demi-cercles. Les Australiens brutaux ont donc aussi un vague instinct des beaux-arts, puisqu'ils savent, par des signes, représenter les titres d'un des

leurs à l'estime des générations à venir ; et puis, d'ailleurs, dans leurs loisirs, ils aiment graver des figures d'animaux et d'hommes sur les rochers, et M. Cunningham [1] m'a dit avoir rencontré une caverne remplie, littéralement, de ces dessins.

1 M. Cunningham, que j'ai connu à Sydney, est mort malheureusement, dans ces derniers temps, victime de son ardeur pour les découvertes. A ce sujet, voici une note relative aux naturalistes qui ont succombé dans les entreprises destinées à honorer leur patrie. Ceux qui survivent passent souvent le reste de leur existence dans les souffrances provenant de leurs fatigues et dans l'oubli de leurs concitoyens.

L'histoire naturelle est peut-être l'étude qui s'empare des facultés des jeunes gens avec l'empire le plus tyrannique, et qui fait naître les passions les plus durables et les plus fortes. Il se joint aux charmes des recherches qu'elle nécessite la passion non moins puissante des voyages : mais cette science, qui a entraîné tant d'esprits enthousiastes dans les dangers sans nombre des pérégrinations loinlaines, et qui ne donne, en échange de leurs fatigues, que quelques feuilles de laurier souvent rongées par les vers, a aussi son martyrologe, et ce sont quelques-uns de ces trépas que cette note doit enregistrer.

Granger, botaniste français, visite l'Égypte et l'Arabie pour enrichir sa patrie de végétaux nouveaux, et, victime de son zèle, il y périt. *Lippi* et *Commerson* sont aussi morts misérablement dans le cours de leurs voyages. *Havet* et *Godefroy* sont massacrés à Manille; *Péron* meurt au retour de son voyage aux terres australes; *Chapelier* succombe à Madagascar ; *Riche* laisse sa dépouille à Timor; *Le Receveur* est massacré par les naturels de Moona; *Lamanon* partage le sort de La Pérouse, etc., etc.

Mais, sans avoir recours aux voyageurs anciens, citons seulement ceux qui sont morts depuis 1830!

Beyrich, après un fructueux voyage au Brésil, est mort en explorant l'Amérique septentrionale. *Franck*, botaniste qui a étudié avec soin la flore de l'Obio, a succombé à ses fatigues. *Schiede*, qui a si bien fait connaître la flore mexicaine, n'a pu résister à une fièvre typhoïde qui l'a frappé à Mexico. Le climat de la Havane a coupé court aux travaux de *Drummond*. *Zippelius* et *Van Raalten* ont fini leurs jours aux Moluques. *Brocchi* est resté à toujours à Dongola, dans la Nubie, et *Raddi* a expiré aux pieds des pyramides d'Égypte. La peste du Caire a moissonné *Wiert*, et les fièvres malignes ont emporté les Bavarois *Michahelles* et *Berger* en Grèce, *Decker* à Palerme. *Jacquemont*, ce spirituel causeur, ce Parisien moqueur, qui a voyagé plusieurs années sur le haut plateau de l'Indoustan, est mort, à Madras, d'une maladie analogue à celle qui a emporté *Duvaucelle*, ce beau-fils de l'illustre Cuvier. *Macklot*, *Boïé*, périssent à la Nouvelle-Guinée. *Rengger*, ce Prussien qui avait accompli un voyage autour du monde par ordre de son gouvernement, a expiré en touchant le sol de l'Europe. *Eschscholtz*, médecin à Dorpat, compagnon de Kotsebue dans le voyage de Rurick, n'a que peu survécu à sa campagne pénible. Il en est de même de *Mertens*, ce zoologiste si bon observateur. *Montbret* a succombé après son voyage en Orient; voilà pour les morts naturelles.

Ceux qui ont été les victimes d'accidents ne sont ni moins nombreux ni moins

Il est impossible de se figurer combien sont superstitieux les Australiens ; en voici un exemple : un naturel se plaçant à l'abri sous un rocher, pour éviter un orage subit, en fut écrasé, et, comme il sifflait dans ce moment, afin de conjurer le mauvais temps, ses compagnons attribuèrent sa mort à ce sifflement intempestif, et depuis lors la tribu n'a jamais sifflé quand elle s'est abritée sous les rochers.

Quelle est l'origine de cette race noire? grave question que certaines analogies de coutumes et de mœurs permettront à peine d'effleurer. Les indigènes de la Nouvelle-Galles du sud proviennent-ils d'une souche nègre répandue à la fois entre les tropiques de l'Afrique et de l'Asie, occupant ainsi la zone équatoriale et se répandant, de proche en proche, sur le continent, par des migrations se chassant successivement du terrain d'abord occupé par chacune d'elles? La mousson d'ouest les a-t-elle portés sur les côtes des terres de Witt et d'Endracht, dans le golfe de Carpentarie, à travers le détroit de Torrès, d'où ils ont filtré dans la Louisiade, dans les Nouvelle-Irlande et Bretagne, aux îles de Salomon, aux Hébrides, aux Vitis, à la Nouvelle-Calédonie?.... etc., etc. Tous ces nègres, en effet, ne diffèrent que par des nuances. Au Port-Jackson, comme dans la plupart de ces îles, ils vont nus,

célèbres. *Lellow*, Prussien, se noie dans le *Rio-Doce*, au Brésil, après avoir recueilli d'abondantes moissons. *Bertero*, ce collecteur piémontais si zélé et si instruit, connu de toute l'Europe, nouveau Robinson, se fixe dans la petite île de Juan-Fernandez, dont il compose la flore; puis il s'embarque dans un brick de pêcheurs de perles pour se rendre à l'Archipel de la Société; jamais on n'a reçu de ses nouvelles, et sa frêle barque a sombré indubitablement ou s'est perdue sur les écueils de la Mer Mauvaise. *Douglas*, cet Anglais qui a exploré la Californie et une partie du Missouri, en enrichissant l'Angleterre de la plupart de ces belles plantes qui font le bonheur des fleurimanes, a été écrasé, aux îles Sandwich, en se précipitant dans une fosse où un piége était tendu aux bêtes fauves, par un taureau qui y était tombé avant lui. *Van Hasselt*, ce jeune savant si intéressant par ses immenses découvertes, fut broyé par un rhinocéros dans les forêts de Java. Enfin, *Cunningham*, cet élève de Brown, qui passa quinze années de sa vie à explorer la Nouvelle-Galles du sud et la Nouvelle-Zélande, vient d'être massacré par les nègres australiens. Compagnon du major Mitchell, dans une exploration de l'intérieur de la Nouvelle-Hollande, il s'égara en poursuivant ses recherches, et ne put rejoindre ses compatriotes. Exténué de fatigues et de besoins dans ces forêts inhospitalières, il était expirant l'orsqu'il rencontra une horde de sauvages qui l'accueillit d'abord en l'entraînant dans ses chasses; il voulut fuir, mais, repris par eux aussitôt, ils le massacrèrent. Ainsi finit misérablement un savant qui promettait à l'Angleterre un botaniste du premier ordre.

sans maro, portant la barbe longue et les cheveux flottants. La couleur fuligneuse ou brun-chocolat de leur peau est un caractère typique qui appartient à toutes les peuplades noires océaniennes; il en est de même de quelques usages, entre autres, de se couvrir de fard rouge ou blanc et de se saupoudrer les cheveux d'ocre. Toutes ignorent l'emploi de l'arc et des flèches, se passent des bâtons d'os dans la cloison du nez, se servent du casse-tête et des sagaies, etc., etc. Seulement, quelques-unes de ces tribus, plus rapprochées de l'équateur, telles que celles de la Nouvelle-Bretagne, de la Nouvelle-Irlande, de Waigiou, ont reçu des Malais quelques idées mahométanes et des Papouas l'art de construire des pirogues à double-balancier.

L'idiome des Australiens de la Nouvelle-Galles du sud, fort difficile à saisir par les sons gutturaux dont il abonde, varie suivant les tribus. Il n'y a pas la moindre analogie entre les langues parlées sur les côtes boréale, méridionale et occidentale de la Nouvelle-Hollande. Un seul nom sur quarante conserve quelque analogie de racine, c'est le mot œil. Ainsi j'ai choisi un certain nombre de ces noms désignant les parties du corps, les moins variables sans contredit des appellations, car elles appartiennent aux termes primitifs, pour les comparer avec des mots empruntés à la langue des naturels du Lachlan, visités par M. Oxley, afin que le lecteur puisse prendre une idée de cette singulière langue, encore presque inconnue dans nos lexiques des peuples sauvages.

FRANÇAIS.	NATURELS DE LA NOUVELLE-GALLES. (PORT-JACKSON.)	NATURELS DE LA RIVIÈRE LACHLAN ET DE LEWIS'S-CREEK. (M. OXLEY.)
Tête.	*Ti-a-kas.*	*Ulan-gar* ou *nal-tang.*
L'œil.	*Gousbri.*	*Mill-a.*
Nez.	*Nou-gou-ro.*	*Mor-ro.*
Sourcils.	*Méderé.*	*Nh-air.*
Front.	*Mou-a-ra.*	»
Cheveux.	*Gue-dan.*	*Bulla-yega.*
Oreilles.	*Dona-baie.*	*Whada.*
Nez.	*Nougouro.*	*Morro.*
Bouche.	»	*Chu ang.*
Joues.	*Oualou.*	»
Lèvre supérieure.	*Date-oui-line.*	»
Lèvre inférieure.	*Kiss.*	»

FRANÇAIS.	NATURELS DE LA NOUVELLE-GALLES. (PORT-JACKSON.)	NATURELS DE LA RIVIÈRE LACHLAN ET DE LEWIS'S-CREEK. (M. OXLEY.)
Dents.	*Nandara.*	*Er-ra.*
Gencives.	*Beguéré.*	»
Langue.	*Dalan.*	»
Menton.	*Oualou.*	»
Barbe.	*Ia-ra-me.*	*Ana-ny.*
Cou (le devant du).	*Ca-le-a.*	*Oro.*
Nuque.	*Ou-ro.*	»
Épaules.	*Me-li-an.*	»
Bras.	*Dalan.*	*Bargar.*
Poignet.	*Malmal.*	»
Avant-bras.	*Ma-ta-ra.*	»
Main.	*Iamerai.*	»
Ongles.	*Tei-lé.*	»
Ventre.	*Doneboule.*	*Bur-bing.*
Poitrine.	*Beren.*	*Ben-ing.*
Mamelon.	*Aban.*	»
Aisselles.	*Ké-li-an.*	»
Dos.	*Karé-ba.*	*Dhua.*
Nombril.	*Ouillai-ouillai.*	»
Penis.	*Godon-godon.*	»
Poils du penis.	*Dadaé.*	»
Vagin.	*Kala.*	»
Cuisse.	*Darra.*	*Dha-na.*
Jambe.	*Ko-lomb.*	»
Mollet.	*Don-dai.*	»
Pied.	*De-na-ban.*	*Dhee-nany.*
Genoux.	»	*Wolm-ga.*
Talon.	*Mo-non.*	»
Doigts de pieds.	*Tanga-ne-bène.*	»
Les reins.	»	*Mille-aar.*
Homme indigène.	*Mem-àa.*	»
Femme.	*Gowe.*	»
Os qu'ils portent dans la cloison du nez.	*Mor-raya.*	»
Peau avec laquelle ils se couvrent.	*Mada.*	»
Cicatrices faites pour ornement sur le corps.	*Wamb-aur.*	»
Ceintures qui entourent le corps.	*Gum-iil.*	»
La nuit.	*Un-clenar.*	»
Nids de frelons rois, qu'ils mangent.	*Wam-aà.*	»
Le feu.	*Warenur.*	»
Le bois, les arbres.	*Curr-eli.*	»
Chardon dont ils mangent les racines.	*Galu-nur.*	»
La lune.	*Gulura.*	»
Sommeil.	*Yandu.*	»
Haches de pierre.	*Galen-gar.* / *Ori-al.* / *Tawi-uth.*	» / » / »

Il me reste pour terminer ce chapitre, sans doute beaucoup trop succinct, mais que je ne puis étendre davantage dans cette relation, à présenter quelques idées générales sur les productions naturelles de la Nouvelle-Galles du sud. Ce sera une simple généralisation de quelques aperçus, car la matière est si vaste et si curieuse, le sol est si riche en matériaux de haute valeur, que je ne puis songer à jeter que de simples traits sur le papier. Le rivage est assez uniformément de grès ferrugineux [1] (*sand-stone*) jusqu'au premier plan des montagnes Bleues, qui appartient à la même formation. Cependant on remarque une haute colline, à cinq milles de Paramatta, entièrement formée de dolérite, et qui annonce que le grès doit reposer sur cette roche ou sur le granite; celui-ci, mis à nu, apparaît au Mont-York, et toute la seconde chaîne des montagnes Bleues est entièrement granitique et syénitique. Le grès des côtes est donc de nature marine, lié par un ciment peu adhérent et formé de grains de quartz à divers degrés de ténuité. Disposé par strates, ce grès est coloré par de l'oxide de fer. Le granite du terrain primitif est à gros grains de felspath rose, de quartz grisâtre et de mica en paillettes. Le Val-de-Clwyde a dû être la limite des deux sortes de terrains, du grès et du granite. Le Mont-York, ancien volcan rivulaire, présente dans ses environs des laves et des scories; le granite, à nu sur un des flancs déchirés, présente sur le point culminant une mince couche grèseuse; et à mille pieds dans la vallée, à sa base, est un riche gisement de bois carbonisé bitumineux, à cassure conchoïde noir-mat, et qui brûle avec vivacité. On m'a dit qu'il existait des veines de serpentine à la base de ce mont, ce que je n'ai pu vérifier. Sur un de ces versants sont des argiles ocreuses, conservant des impressions fossilisées de feuilles d'eucalyptus et de fougères; j'en ai remis des échantillons au Muséum, avec quelques autres provenant de la terre de Diémen. Dans l'intérieur, on a rencontré des masses de trachytes et de basaltes. Le granite, à un ou deux milles de Coxe's-River, est revêtu d'une couche de grès rouge (*pegmatite*) à molécules très-fines; parfois de larges veines de quartz en sillonnent l'épaisseur. La pierre à chaux (*limestone*) n'a été observée qu'à l'état de stalactites d'un blanc jaunâtre,

[1] *Grès ferrugineux, accompagné de fer hydraté colorant* et de *fer oligiste en écailles brillantes disséminées.*

gisant dans les cavernes et résultant d'infiltrations continues et anciennes. On m'a assuré qu'à *Melolong-Plains*, à soixante milles de Bathurst, on avait trouvé une mine de cuivre. J'ai remis à Paris un fragment fort beau provenant de cet endroit, ainsi que des échantillons de quartz résinite, de faux diamants ou *mina nova* avec lesquels, à Sydney, on fait des bijoux. Les coquilles fossiles ont été rencontrées en divers lieux et surtout sur les côtes de la Tasmanie. Les mines de charbon de terre de New-Castle sont exploitées, ainsi que les carrières d'un grès très-dur des environs de Paramatta, nommé *freestone*, avec lequel on fait des meules, des auges, etc.

La botanique de la Nouvelle-Hollande, aussi curieuse que riche et variée, a inspiré de savants ouvrages. Bancks souleva une partie du voile mystérieux dont elle se couvrait; puis vint Labillardière [1], compagnon de d'Entrecasteaux, qui ajouta aux faits connus ses propres découvertes; enfin le célèbre Robert Bronw [2] déposa dans un livre profondément savant le résultat de plusieurs voyages; et Cunningham devait compléter cette série de nombreuses découvertes; mais son trépas malheureux est venu annuler les résultats de longues et minutieuses explorations. La flore de l'Australie se compose d'environ 4,200 espèces réparties dans 120 familles, et parmi celles qui dominent sont les myrtacées, les protéacées, les épacridées, les restiacées. Les genres eucalyptus et acacia comptent des centaines d'espèces. Les mélaleuques et les metrosyderos renferment des végétaux remarquables. Dans le nord, cette flore présente les sagoutiers, l'arec à chou, le muscadier sauvage, qui ont franchi le détroit de Torrès et qui représentent la végétation des Moluques et de la Nouvelle-Guinée. Dans les zones tempérées croissent des plantes analogues à celles d'Europe : la samole, la salicaire, des graminées, etc.; et dans le sud, des végétaux identiques avec ceux du Chili, tels que des araucarias, des protéacées, des ficoïdes, etc. Toutefois les forêts de la Nouvelle-Galles du sud

1 Novæ-Hollandiæ plantarum specimen, 2 vol. in-f°. Parisiis, 1804 et 1806.

2 Prodromus floræ Novæ-Hollandiæ et insulæ Van-Diemen, volumen primum, in-8°. Londres, 1810. (J'ai vu le tome II, manuscrit, entre les mains de M. Cunningham, élève de Brown.)

General remarks géographical and systematical, on the botany of terra Australis, 1 fasc. in-4°, 10 tableaux in-f°. London, 1814.

ont un aspect brumeux, triste; le feuillage est sec, hispide, coriace. Les vraies feuilles manquent souvent et sont remplacées par des pétioles élargis, rigidules, obliquement dirigés vers le ciel. Nuls fruits édules ou savoureux ne mûrissent dans la Nouvelle-Galles du sud, excepté la baie aigrelette du *leptoméria*, et les arbres, sous ce rapport, ne sont d'aucun secours à l'homme.

Mais si les plantes donnent à la Nouvelle-Hollande une physionomie caractéristique, le règne animal [1] lui imprime un cachet plus étrange et plus singulier peut-être Tous les animaux du globe ne sont sans doute pas façonnés sur un même type; mais ceux de la Nouvelle-Hollande, qu'ils soient carnassiers, rongeurs, dissemblables par une foule de points et affectant les anomalies les plus curieuses, se ressemblent en ce qu'ils sont soumis à une fonction commune, celle d'avoir une double poche où s'exécute la *marsupialité*, nutrition double, d'utérine devenant marsupiale, c'est-à-dire se parachevant dans l'intérieur de la poche. On ne connaît que trois animaux qui échappent à cette loi : le chien, une roussette et des phoques [2]. Je ne dresserai pas un long catalogue descriptif des animaux de ces contrées, mais cependant je ne puis les passer tous sous silence, et je dois fournir quelques détails sur quelques-uns d'eux.

Les vastes mers tempêtueuses qui baignent les côtes renferment de nombreux cétacés, tels que les baleines australes et des dauphins de plusieurs sortes. Sur les rivages ont presque été détruites les nombreuses bandes de phoques qui s'y étaient multipliés en paix depuis des siècles. Le *phoque à fourrure* disparaît peu à peu; mais le *phoque à crins*, moins estimé, est par cela même chassé avec moins d'ardeur; quant à l'*éléphant de mer* ou *phoque à trompe*, il devient chaque jour plus rare.

Les marsupiaux ou animaux à bourse comptent donc des genres nombreux et de plus nombreuses espèces, car on ne connaît de cette famille, hors de l'Australie, que les coucous de la Papouasie et les sarigues de l'Amérique. Les *kangourous*, très-inégaux de

1 J'ai publié dans la *Géographie* de Balbi plusieurs résumés de zoologie géographique, et cet article diffère peu de celui inséré pour l'Australie, à la page 1203, et qui m'appartient. (Paris, 1833.)

2 Georges Shaw, zoology of New-Holland, Lond., 1794, fasc. in-8°, ouvrage non terminé.

taille, comprennent les plus grands mammifères terrestres que l'on y connaisse. Leurs longues jambes de derrière, contrastant avec l'exiguité de leurs mains et la robuste puissance de leur queue, en font des êtres bizarres, dont la marche saccadée fait place à des sauts énergiques. J'en ai vu qui étaient privés et qui jouaient avec intelligence, et un, entre autres, avait appris à boxer. Les *dasyures*, entre autres le *white* et le *tapoa-tafa*, remplacent nos martes dont ils ont la voracité. Ce dernier, nommé aussi *dasyures viverrin*, à pelage noir moucheté de blanc, est assez commun aux alentours du Port-Jackson, où il vit d'insectes, de cadavres, d'œufs; et il s'introduit dans les basses-cours, qu'il ravage. Le *thylacine* de *Harris*, à croupe zébrée, vit dans la Tasmanie, ainsi que les *phascogales*. Dans ces climats sont nombreux ces *phalangers* gracieux, surtout le phalanger de Cook, dont la queue est enroulante; ces *pirameles* au nez pointu et aux pattes antérieures brèves, ces *pétauristes* à peau des flancs étendue comme un parachute; ces *potourous* à queue à demi nue, comme celle des rats; ce *kaola* à corps trapu, à pelage cendré, qui se tient dans les arbres ou se retire dans des terriers; ce *wombat*, de Péron, dont la chair savoureuse et succulente a presque amené la dépopulation, et qu'il serait si intéressant de naturaliser dans nos basses-cours. C'est à la Nouvelle-Galles qu'ont été rencontrés ces êtres singuliers et fantastiques que les naturalistes n'ont su où placer : ces *ornithorhynques* ou *paradoxaux*, à bec de canard, qui vivent dans l'eau des rivières, et qui pondent des œufs, créatures jetées à travers les méthodes de la science pour en montrer le néant; et ces *échidnés* (*hedge-hog*), couverts de piquants, tirant une longue langue gluante pour saisir les fourmis dont ils se nourrissent.

Il est peu de contrée au monde plus riche en oiseaux que la Nouvelle-Galles du sud [1]; aussi n'indiquerai-je que les principales espèces. Presque toutes sont remarquables par la beauté de leur parure, la singularité de leurs formes, ou par des particularités insolites. Dans les plaines de Bathurst j'ai rencontré divers accipitres, et surtout un aigle de grande taille, et ce faucon de White à plumage blanc pur; puis j'ai vu vivants des *mushowl* ou hibous,

[1] The birds of New-south-Vales, by John Williams Lewin, in 4°, avec 26 planches. Australasian birds, by vigors and horsfield, trans. Linn. soc. XV, 170.

qui provenaient de New-Castle, et qui me semblèrent nouveaux. Les passereaux, ne pouvant trouver dans les fruits, dont les forêts sont privées, une subsistance assurée, sont réduits à sucer les sucs des nectaires, et leur langue se termine, à cet effet, en un pinceau de fibres. Les insectivores, au contraire, se rapprochent des oiseaux de nos climats. Les cassicans, criards et bruyants, sont de diverses sortes; le séricule prince-régent est un somptueux oiseau, mi-partie d'or et de velours noir. Les *philédons* fourmillent; mais le volatile le plus riche, le plus luxueux, est ce mœnure, surnommé la lyre, car sa queue est l'image, dans les solitudes australes, de cette fille harmonieuse de la Grèce; les colons l'appellent, à Sydney, *faisan des bois*, parce qu'il vit retiré dans les forêts épaisses et dans les lieux les plus déserts. Des moineaux webbungs, des traquets superbes, le *fouet de postillon* ou moucherolle crépitant, des manorhines, des alcyons, des hirondelles, des engoulevents, des alouettes, animent les pelouses ou les fourrés. Mais rien ne surpasse le luxe du ptiloris, cette sorte d'épimaque à vestiture de velours et d'or, et ces *oiseaux-satin* (*ptylorhynques*), à livrée douce et soyeuse, si splendides! Des cacatoës blancs, d'autres noirs, et des perroquets ornés des plus riches couleurs, des colombes nombreuses, belles et variées, des cailles, le casoar ému ou sans casque, des vanneaux, des crabiers, des canards, des cygnes noirs, et mille autres espèces qu'il me faudrait citer, témoignent de la variété et de la beauté des oiseaux australiens.

De dangereux reptiles pullulent aussi dans ces climats, au milieu de ceux qui sont inoffensifs pour l'homme, car il en est qui sont armés d'un venin subtil qui donne la mort en quelques minutes; mais ces espèces sont différentes, suivant les zones que l'on parcourt. La portion intertropicale partage naturellement les productions de la terre des Papouas, car on y trouve le *crocodile bicaréné* des Moluques. Des *lézards*, des *scinques*, des *agames* foisonnent à la Nouvelle-Galles du sud, et le gigantesque scinque noir et jaune vit dans les montagnes Bleues. Les *phyllures* sont des geckos singuliers dont la queue s'élargit en feuille. Quant aux serpents, ils sont multipliés et varient en proportion, depuis les *pythons* de grande taille, les *couleuvres*, jusqu'au *serpent fil* à peine long de huit ou dix pouces, qui occasionne par ses blessures la mort en moins de quelques minutes. Mais le reptile le plus redoutable,

sans contredit, et le plus commun, est le *serpent noir* (*black-snake*) des colonistes, que son terrible venin m'a fait appeler *acantophis bourreau*. Une tortue d'eau douce, l'*émyde au long cou*, vit dans les rivières du comté de Cumberland. Les *tortues franches*, volumineuses, se rendent chaque année pondre dans les sables des îlots de toute la région boréale, et le *caret*, dont l'écaille a de la valeur, est commun dans ces mêmes parages.

Les côtes de la Nouvelle-Galles du sud, ses baies spacieuses et les rivières qui s'y perdent, sont très-poissonneuses. Les espèces de la partie nord sont celles des mers chaudes, et celles de la partie méridionale sont pour la plupart les grands poissons voyageurs qui tournent autour du globe dans l'hémisphère sud, et qu'on rencontre indifféremment à l'extrémité des trois grands caps. La Nouvelle-Hollande, toutefois, possède quelques espèces qui lui sont propres, et le squale de Phillipp et le cheval marin à banderolles sont au rang des plus remarquables. Les eaux douces et les rivières nourrissent des gryptes qui atteignent une grande taille, et c'est de la pêche que les naturels tirent leur principale ressource.

Les coquillages varient sur chaque côte, suivant le degré de chaleur des eaux et leurs profondeurs : ceux du nord n'ont rien de remarquable, tels que les *huîtres*, petites, mais parfaites en goût, qui tapissent les rochers du Port-Jackson ; les *pirazes-Baudin*, les *haliotides australes*, les *parmaphores* du sud, etc. Dans le détroit de Bass naviguent ces beaux nautiles à grains de riz, et les enfoncements de la côte méridionale sont jonchés des espèces les plus estimées dans les collections et les plus rares, telles que les *trigonies*, les *phasianelles*, les *janthines*, etc. Ce sont les coquilles qui fournissent aux architectes la chaux dont ils ont besoin pour leurs constructions civiles.

Les insectes sont nombreux et curieux. Les papillons sont peu variés ; mais il n'en est pas de même des coléoptères. La *cétoine orphée*, si brillante et si belle, vit sur les jeunes eucalyptus le plus ordinairement par millions d'individus. Des charançons de toutes couleurs, les beaux *lampryma*, de longs *phasmes*, et des *cigales* très-grosses, sont les espèces qui frappent le plus ordinairement les regards. On ne doit pas oublier que nulle contrée de la terre ne renferme un plus grand nombre d'espèces de *fourmis* et des plus grosses ; l'étude de leurs caractères distinctifs et de leurs habi-

tudes occuperait la vie entière d'un naturaliste. J'ai frequemment rencontré dans les eaux de la Maquarie une espèce de *sangsue* qu'on pourrait utiliser en médecine.

Dans la classe des zoophytes, on doit mentionner les *holothuries* ou *trépangs*, qu'on rencontre sur tous les récifs qui se découvrent à mer basse sur la côte boréale. Nommées *priapes marins*, ces holothuries sont un objet de commerce d'un haut intérêt avec les îles malaisiennes et la Chine, le Camboge et la Cochinchine. Des centaines de jonques se rendent sur les bas-fonds pour se livrer chaque année à la pêche de cet animal gluant qu'on sait être d'un grand prix pour les Asiatiques, car le pécoul vaut quarante-cinq dollars environ, et cette matière entre dans tous les ragoûts des gens riches comme un stimulant aphrodisiaque des plus estimés. Les Anglais appellent *sea-slugs* ces zoophytes que les Malais font dégorger à l'aide de chaux de corail, puis on les dessèche au soleil avant de les emballer dans des paniers en roseaux.

C'est au milieu des écueils qui hérissent la mer entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande, que Péron a rencontré ces pros malais évoluant en escadrilles pacifiques, occupés à ce genre de pêche lucrative. Dans ces mêmes canaux étroits et échauffés foisonnent les *sertulaires* aux rameaux grêles, à port d'arbuste délicat et fragile, les *méandrines*, les *caryophyllies* aux polypes en ventouses, les *alcyons* si richement peints, les *éponges* si diversiformes, s'élevant du sein des eaux, tantôt en soucoupes sveltes, tantôt en tubes rameux, bizarres, mais toujours gracieux. La mer qui baigne les côtes recèle des *physophores*, des *néis*, des *méduses* très-variées et la jolie *physale mégaliste* qui vogue en flottiles pavoisées.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

VOYAGE

AUTOUR

DU MONDE.

IMPRIMERIE DE N.-J. GREGOIR,
Rue au Lin, N° 20.



NATURELS DE L'ILE D'OUALAN.

VOYAGE

AUTOUR

DU MONDE

ENTREPRIS PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT

SUR LA CORVETTE LA COQUILLE;

PAR P. LESSON,

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT.

TOME IV.



BRUXELLES.
N.-J. GREGOIR, V. WOUTERS ET Cie, ÉDITEURS,
RUE AU LIN, N° 20, PRÈS DE LA PLACE St-GÉRY.

1839.

VOYAGE

AUTOUR

DU MONDE.

CHAPITRE XXI.

TRAVERSÉE DU PORT-JACKSON A LA NOUVELLE-ZÉLANDE

(DU 20 MARS 1824 AU 3 AVRIL SUIVANT);

ET SÉJOUR A LA BAIE-DES-ILES

(DU 3 AVRIL AU 17 DU MÊME MOIS).

Suave, mari magno turbantibus æquora ventis
E terra, magnum alterius spectare laborem.
(LUCRÈCE, *de rer. nat.*, lib. II.)

LE 20 mars 1824, par un beau jour, nous perdîmes de vue les côtes de la Nouvelle-Galles du sud, et notre corvette cingla vers la Nouvelle-Zélande. De la pluie, de grands vents et ces longues houles du pôle austral, nous rendirent fatigante cette courte traversée. Le 30, nous éprouvâmes un fort coup de vent de l'est, qui nous mit à la cape pendant trois jours, et M. Clerk et sa femme, que nous avions pris à Port-Jackson avec deux Nouveaux-Zélandais pour les conduire à la Baie-des-Iles, en furent très-incommodés. M. Clerk,

missionnaire méthodiste, possédait un fort beau chien qu'il appelait *Tipo*, par mépris de ce beau nom de *Tipo-Saëb* qu'un belliqueux Indien porta avec honneur, et dont l'inimitié déclarée contre les Anglais menaça leur pouvoir. Les deux Zélandais étaient de fort mauvaise humeur chaque fois qu'il arriva à M. Clerk d'appeler *Tipo*. Ils finirent par lui avouer que s'il ne le changeait pas de nom, il s'en trouverait mal à la Nouvelle-Zélande; car le grand guerrier Tipo prendrait pour une injure personnelle de voir son nom prostitué à un animal. Force fut donc au missionnaire de changer le nom de son lévrier pour ne pas blesser l'homonyme zélandais.

Le 1er avril, un phaëton égaré ou chassé par quelque tourmente nous apparut, non plus comme un messager des tropiques qu'il avait franchis, mais bien comme un être étranger, au milieu d'une foule de petits pétrels qui piétinaient sur les eaux de notre sillage. Le 2, les terres de la Nouvelle-Zélande s'offrirent à nos regards, et les pitons de la baie Lauriston de Surville nous saluaient de leur morne immobilité. Nous longeâmes la côte l'espace d'une dizaine de lieues, et, dans la matinée du 3, nous nous trouvâmes à l'entrée de la Baie-Marion ou Baie-des-Iles, à peu de distance de la pointe Pocock et à deux milles de la *Sentinelle*, grosse roche conique qui s'élève au-dessus de la mer comme un vieux bastion. Le temps était sombre, le ciel voilé par d'épais nuages noirs, la mer clapoteuse, les montagnes déchirées et peu boisées; tout concourait à donner à cette immense baie une teinte mélancolique et sauvage. Les vents de S.-O. nous forcèrent à louvoyer pour atteindre le mouillage; nous doublâmes *Motou-Arohia*, en laissant tomber l'ancre derrière *Motou-Roouo*. *Taïfanga*, un des Zélandais passagers que nous avions pris à Sydney, n'ayant jamais vu de navires mouiller en ce lieu, ne cessait de crier : *Plus de navire! navire brisé!* et il fut stupéfait de nous voir paisiblement rester par dix brasses sur un fond de vase sablonneuse. Les voiles n'étaient pas serrées, que des flots d'insulaires envahirent le pont; en vain essaya-t-on de poser des sentinelles, la digue fut franchie sans qu'on pût ralentir le zèle des nouveaux arrivants. La figure féroce de nos nouvelles connaissances, leur tatouage complet, ne nous inspirèrent pas une vive bienveillance en leur faveur, et nous gardâmes à leur égard une prudente réserve. Bientôt un naturel vêtu d'habits européens

accosta la corvette. Il parlait anglais, ayant séjourné en Angleterre où le porta, avec le chef *Terri*, le brick *le Kangourou*, et il nous déclina son nom. *Toui*, frère du fameux *Korokoro*, auquel il avait succédé, chef de l'*i-pah*[1] de *Kaouéra*, était porteur de nombreux certificats anglais et américains qui attestaient ses bons offices envers divers navigateurs, et, de cet instant, il fut choyé de chacun de nous. Toui nous dit qu'il avait contribué, à Londres, à donner sur la langue zélandaise une partie des renseignements contenus dans la grammaire zélandaise rédigée par M. Kendall, mais mise en ordre et revue par le professeur Lee. Il nous engagea aussi à changer d'ancrage et à nous rapprocher de son village fortifié ou *i-pah*. M. Bérard fut chargé de sonder le canal devant la pointe avancée d'*Orokaoua*, et la corvette *la Coquille* fut touée devant *Kaouéra*[2], par huit brasses d'eau, sur un fond de sable fin.

Dès le premier jour de notre arrivée, la corvette fut encombrée de naturels : le commerce le plus actif s'établit à bord ; mais, il faut l'avouer, la rougeur sur le front, ce ne sont pas les vivres ou les curiosités qui animèrent le marché. Les Nouveaux-Zélandais procédèrent à un négoce plus lucratif pour eux, puisque, sans mise dehors, ils en retirèrent, je ne dirai pas d'honnêtes bénéfices, mais au moins des avantages lucratifs. Des pirogues chargées de femmes (et ce mot n'est pas trop fort), des pirogues couvrirent notre pont d'essaims de jeunes filles, et pour soixante-dix hommes d'équipage plus de cent cinquante échantillons de cette singulière marchandise vinrent, comme un troupeau de brebis, chercher des acquéreurs. Le commandant essaya en vain de faire expulser ce bétail lascif ; mais, pour dix femelles qui sortaient d'un côté, vingt autres grimpaient par l'autre : il fallut bien renoncer à une mesure que tant de gens étaient intéressés à enfreindre. Les poëtes nous représentent la divine Cythérée sur un char taillé dans une conque marine ; notre *Coquille*, pendant toute la durée de son séjour dans la Baie-des-Iles, devint son temple, et le faux-pont vit dresser ses autels. Les hommes, tout naturellement et sans pudeur, tendaient la main pour recevoir le salaire, et dépouillaient les jeunes filles

[1] Les navigateurs écrivent fort diversement ce nom. Les Anglais ont adopté *hippa*, et quelques Français *pâ*. Je préfère *i-pah*, c'est-à-dire LE PAH, comme plus conforme au génie de notre langue.

[2] Ce nom, dans la langue des naturels, signifie *vêtement dans le feu*.

de tout ce que leurs amants leur avaient donné. Bientôt nous acquîmes la preuve que les filles, si brutalement prostituées, étaient des esclaves prises à la suite du sac de leur village et dans les guerres acharnées que se font les diverses peuplades entre elles.

Aux approches de la nuit, il ne resta guère qu'une cinquantaine de femelles, devenues partie intégrante de l'équipage. Elles voulurent bien achever de payer leur bienvenue par des jeux et des danses. Ces filles se rassemblèrent sur le gaillard d'arrière jusqu'aux passe-avant, et là, rangées sur deux lignes, elles se livrèrent à toute la fougue de leur mimique, en s'accompagnant de chants et de gestes, dont la signification était des plus claires. C'était une fête de Lampsaque dans toute sa nudité. Eh! cependant, les parents de ces malheureuses avaient été massacrés et même mangés par leurs barbares possesseurs. Victimes de leur avidité, elles étaient jetées dans les bras des matelots pour en obtenir les moindres bagatelles. A peine âgées de quinze à vingt ans pour la plupart, il y en avait qui ne comptaient pas neuf à dix étés; mais presque toutes étaient laides de figure, malpropres, et exhalant une odeur de poisson pourri et d'immondices qui révoltait les sens, et cependant je pus me convaincre que les matelots seuls n'étaient pas rebutés par cette odeur de marsouin putréfié qu'exhalait leur *ceinture*, et que ces pagnes poissonneuses donnèrent à plus d'un de nos marins des insectes dégoûtants, et pis encore. Parmi ces Zélandaises, on en comptait à peine une ou deux ayant des traits agréables; mais si elles étaient peu jolies, en revanche elles avaient la peau lisse et assez claire, la plus belle gorge qu'on puisse rencontrer. Là, nul corset pour déformer cette partie, nul lien pour en retenir les sphères; et cependant cet attrait ne se flétrit que tard. Des unions passagères furent contractées, et ces misérables filles s'y montrèrent fidèles. D'autres suivirent les goûts érotiques de leurs premiers possesseurs. Nous devions craindre des disputes à bord, au milieu de ce dévergondage général; il n'en fut rien, Dieu merci, et, en cela, notre expédition ne renouvela pas le scandale des officiers de Cook, qui se battirent en duel maintes fois pour leurs sauvages Hélènes. Pour en finir avec cette fête cloacine, nos matelots régalaient à leur gamelle ces beautés des antipodes; mais je sens encore mon estomac se soulever en me rappelant avec quelle voracité elles ramassaient les parcelles d'aliments épanchés sur le pont,

qu'elles léchaient et qu'elles disputaient aux porcs que nous avions à bord. Une fois, une gamelle de riz fut renversée sur le tillac, et sept ou huit filles se jetèrent à plat-ventre, et n'en laissèrent pas un grain sur le plancher. Leur langue fit l'office de faubert, et le bois, sous ses frottements répétés, reprit un luisant qui lui était inconnu. Les voyageurs qui ont écrit que les Nouveaux-Zélandais prostituaient leurs femmes ont été dans l'erreur. La fidélité conjugale est, sinon religieusement observée, au moins enfreinte avec de grands dangers et un profond mystère. Les Zélandaises qui vinrent nous visiter avec leurs époux, répondaient aux sollicitations qui leur furent faites par un signe de dégoût, accompagné du mot *tabou*, par lequel elles exprimaient que leur personne était sacrée, et qu'elles étaient tenues de garder leur foi, car la mort suivrait immédiatement toute atteinte portée à la fidélité conjugale.

Le sort des jeunes esclaves, chez leurs féroces maîtres, n'est jamais assuré. Leur impassibilité et leur insouciance ne sont que la dégradation morale que produit l'abaissement où elles sont tombées. Les guerriers hideux et couverts du sang de leurs pères et de leurs parents, les gardent pour trafiquer de leur jeunesse; mais souvent aussi ils les battent au moindre caprice, et les tuent même quelquefois. La femme de Toui s'était fait accompagner par une jeune fille, admirablement bien faite, qu'elle destinait à quelque officier, et, désolée de la voir revenir sur le pont sans avoir fait de conquête, elle la battit avec acharnement. Toui, lui-même, n'a pas profité de son séjour en Europe, car, exposé au mépris que méritent les Mercures de galanterie, ce Toui n'avait rapporté, de son long séjour au Port-Jackson et de sa visite à Londres, qu'une certaine fatuité, et il racontait, à qui voulait l'écouter, les preuves de bonté qu'il avait reçues de la fille d'un missionnaire célèbre dans l'Australie.

Le chef que je viens de nommer s'était installé à bord, et M. d'Urville espérait, par son entremise et à l'aide de la langue anglaise, en tirer de précieux renseignements. On connaît des lettres publiées sous son nom dans le *Missionary register*, par M. Marsden, et Toui nous avoua que, ne sachant ni lire ni écrire, il était complétement étranger à tout ce qu'il avait plu aux missionnaires de faire passer sous son nom. C'était un homme de moyenne taille, âgé d'en-

viron trente ans, et portant sur la figure un tatouage élégant : ses manières étaient communes et fort empesées sous le vêtement européen qu'il conservait parmi nous. C'est le seul insulaire qui ait appris assez de phrases de la langue anglaise pour pouvoir converser sur les choses les plus ordinaires de la vie. Au reste, avec une réputation de médiocre guerrier, dans une contrée qu'habite la raee la plus belliqueuse de la terre, Toui ne jouissait pas d'une grande estime dans le *i-pah* étranger. Korokoro vivait lorsque Toui, son frère, et Teiterrei, encore fort jeunes, s'embarquèrent pour l'Europe. Ils ne se plièrent que légèrement aux habitudes de la vie civilisée, et dès leur arrivée, en 1822, ils rejetèrent bien loin des traditions qui avaient à peine effleuré l'épiderme. Troisième frère de Korokoro, Toui, à son retour, succéda au pouvoir de ce chef renommé par sa bravoure comme l'égal et l'émule de Shongi, car son second frère avait été tué, pendant son absence, dans une guerre où la tribu de *Paréa* fut victorieuse. La veuve de Korokoro vivait encore à l'époque de notre passage, et je la vis souvent le corps et le visage déchirés par des dents de requin, suivant la mode des veuves inconsolables, quoique la mort de Korokoro datât de neuf mois. Toui avait un quatrième frère, personnage assez insignifiant, mais que l'on respectait à cause de sa race; car ses aïeux étaient *arikis* ou grands-prêtres. Ce chef, que l'on avait salué assez insolitement, à son arrivée à bord de *la Coquille*, de cinq eoups de canon, ne quittait pas le navire où il surveillait son eommerce de ehair vivante, qui lui rapportait de la poudre et des haches, espérant obtenir des mousquets, seuls objets dont ces peuples soient avides. Il ne quittait le vaisseau que pour quelques heures, qu'il se rendait à Kaouéra, cet i-pah fortifié, établi sur une haute colline de la branche orientale de *Shoal-Bay*.

Ce n'est guère que le 4 que des pirogues arrivèrent à bord avec des vivres. Une de ces embarcations était montée par un personnage de haute considération : c'était le grand-prêtre ou l'*ariki* de la tribu de Toui. Malgré ses fonctions sacerdotales, malgré sa démarche imposante et ses traits hautains, drapé à l'antique avec de fines nattes de phormium, le grand-prêtre perdit son prestige quand il nous présenta quatre cochons à vendre. Nous passâmes de la considération au dédain, suivant l'habitude de l'Europe. Nous demandâmes à Toui si ce Calchas sauvage, si estimé du peuple,

et si influent dans les destinées de sa tribu, donnait des arrêts infaillibles. C'est un grand ignorant, répondit Toui; mais son père était un habile homme : véritable réponse de civilisation, où l'on exalte ceux qui sont morts et déprécie ceux qui vivent, le tout par esprit d'équité! Les arikis, à la Nouvelle-Zélande, ont toutefois une haute mission : ce sont eux qui décident des batailles, en promettant le succès ou le revers; ce sont eux qui égorgent les prisonniers, en s'en réservant, il est vrai, les meilleurs morceaux; ce sont les médecins du corps, enfin, tout en l'étant aussi de l'âme. Nous donnâmes à cet ariki le sobriquet de *marchand de cochons*, parce qu'il s'en retourna dix fois sans marchandise à terre, avant de se décider à s'en défaire, et qu'en définitive il ne nous livra que deux bêtes pour six livres de poudre de guerre. De la civilisation et des arts qu'elle a enfantés, les Nouveaux-Zélandais n'admirent que l'invention des armes à feu : c'est pour eux le chef-d'œuvre de l'esprit humain; toute leur ambition est dirigée vers les moyens de s'en procurer, et l'on conçoit que la tribu qui possède le plus de fusils a sur les autres une prépondérance décidée. Le chef d'un district éloigné nous proposa quarante cochons pour un fusil à deux coups; mais il n'en conduisit à bord que vingt, et on le renvoya sans vouloir conclure. Certes, nous eussions encore gagné à l'échange, car ce fusil, délivré pour les collections d'histoire naturelle, était fort mauvais. Les femmes, pour des colliers en grains de verre bleu, qu'elles prisaient beaucoup, nous apportaient des paquets de ce magnifique lin de la Nouvelle-Zélande, prêt à être mis en œuvre, et, pour de la poudre, des nattes qu'elles avaient fabriquées avec des fils soyeux et forts comme ceux de la soie. Il y a plusieurs sortes de ces nattes, ouvrées avec le plus grand art, et qui sont remarquables par les dessins dont on les embellit, nattes vestimentales, d'épaisseur variable, suivant qu'elles doivent servir de manteau ou de jupon. Les vêtements d'Europe étaient peu prisés par ces insulaires, qui leur préféraient une couverture de laine, dans laquelle ils se drapaient; mais notre patience fut encore mise à l'épreuve dans la conclusion des marchés, tant chaque vendeur était lent à se décider et prompt à saisir toutes les circonstances qui pouvaient tourner à son avantage. Moqueurs, quand ils croyaient avoir trompé l'acheteur, ils se saluaient d'un *kapaï* accentué, mot qui veut dire simplement c'est bon, mais avec une expression de

finesse qu'il est impossible de rendre. Les objets d'Europe qu'ils prisaient, étaient, après les fusils et la poudre, des haches, des tissus en laine et en drap, non ouvrés, des gros grains de verre bleu, les forts hameçons, des pierres à fusil; mais ils ne faisaient aucun cas des couteaux ou de tout autre instrument de fer.

Cette relâche est favorable pour fournir aux navires qui viennent de battre la mer des rafraîchissements. Le poisson y est si abondant et les pêches si heureuses, que pour des bagatelles les naturels en donnent des quantités énormes. Nos marins en mangeaient à discrétion et purent en faire des salaisons pour la mer. Ajoutez à cela des légumes d'excellente qualité, qui viennent facilement dans le terreau qui fait le fond des vallées, tels que choux, navets tendres et fort gros, raiforts, patates douces, petites, mais très-sucrées, céleri à discrétion sur tout le rivage, on se fera une idée des avantages qu'un tel séjour peut offrir aux navigateurs pour refaire leurs équipages. Cela explique le grand nombre de navires baleiniers anglais ou américains qui sortent ou qui entrent chaque jour dans la vaste Baie-des-Iles dont ils ont fait leur port de ravitaillement.

Le 5, deux pirogues étrangères, longues de plus de 40 pieds, bien que creusées dans une seule pièce de bois, vinrent nous visiter. Elles étaient montées par un grand nombre d'insulaires accompagnés de leurs femmes et de leurs filles. Ces dernières ne montèrent point sur la corvette et attendirent leurs époux et leurs pères dans les embarcations. Ces insulaires, bien qu'en paix avec les gens de la tribu de Kaouéra, étaient armés de fusils et de *patous-patous*. Je leur achetai quelques-uns de ces fétiches de jade et de ces dents de requin qu'ils portent suspendus au cou, et dont ils ne se défont que dans des cas rares et quand l'objet ramassé sur le champ de bataille n'est pas le représentant pour eux d'une victoire, l'image de leur propre divinité ou un bijou de famille. Je me procurai aussi une *toki* ou hache de jade, aussi remarquable par le poli et la beauté du minéral que par les sculptures dont le manche était embelli. Un homme fort connu à Paris m'emprunta cette rare et curieuse pièce que je n'ai jamais pu revoir depuis. J'avais eu le soin d'acheter de la poudre de guerre lissée à Toulon, de sorte que je me trouvais en mesure de compléter mes collections pour le Muséum en objets de haute valeur, d'autant plus que l'essai de

cette poudre, renfermée dans des boîtes de fer blanc, avait donné aux naturels une haute idée de sa force. C'est ainsi que j'obtins en ce jour trois têtes de Zélandais [1] conservées par le procédé admirable de ces peuples, bien supérieur à tout ce que les Européens ont tenté en momification. L'une de ces têtes était cachée sous la pagne d'une jeune fille, et celle-ci tenait avec une complète indifférence ce hideux joujou. Elle la prit par les cheveux pour m'en montrer l'intégrité, et la tourna en tous sens pour me faire admirer la régularité de son riche tatouage. Cette tête décollée semblait être celle d'un homme dans le sommeil, car ses paupières abaissées et cousues fermaient les yeux; sa bouche, entr'ouverte et desséchée sur de belles dents, semblait encore empreinte du rire sardonique du guerrier qui brave ses ennemis et la mort qui lui est donnée.

En ce jour, nous eûmes la visite du fameux Shongi, dont la réputation d'intrépidité et de courage régnait sans partage sur le pourtour de la vaste Baie-des-Iles. Shongi commande aux districts du nord et de l'ouest de cette baie; mais l'i-pah principal où il fait sa résidence occupe le bord de la rivière de Kiddi-Kiddi, non loin de la haute cascade qui lui donne son nom. C'est en ce lieu et sous la protection de ce formidable guerrier que les missionnaires protestants ont établi le siége de leur mission. Les Zélandais qui composaient l'escorte de Shongi étaient des hommes d'une haute stature, à formes herculéennes et dans la vigueur de l'âge. Parmi eux se trouvait Pomaré, célèbre par le nombre d'ennemis qu'il avait tués de sa main et auquel Toui avait donné le surnom de *Raki Panapati*, pour témoigner sa haute estime [2].

Shongi permit à ses compagnons de nous régaler du spectacle d'une danse martiale, et jamais expression plus féroce et plus barbare ne put être donnée, même sur le champ de bataille, à cette pythique dont tous les mouvements s'exécutèrent avec une précision étonnante. Il fallait voir ces farouches insulaires roulant en cadence leurs yeux étincelants, dont le globe tournoyant dans son orbite ne

[1] J'en donnai une au Muséum, la deuxième au cabinet d'anatomie de Rochefort, et la troisième dans une riche collection particulière.

[2] Toui, en se rendant en Angleterre, avait relâché à Sainte-Hélène, et le nom du plus grand homme des temps modernes lui fut ainsi révélé par ses ennemis mêmes.

laissait apparaître que le blanc de la sclérotique, tandis que leur voix étouffée vibrait sanglotante ou rugissait comme celle du tigre. Les passions les plus sanguinaires, la force brutale, les râlements du vaincu, son agonie, sa mort, ses chairs grillées et dévorées, formaient un tableau d'une effroyable vérité. Shongi souriait doucement à l'ouïe de cet hymne de triomphe dont il avait maintes fois entendu les accents s'unir aux cris de ses ennemis massacrés par ses ordres et rôtis par les gens de sa tribu.

Shongi, par une douceur feinte et par une complaisance étudiée envers M. Marsden et les premiers missionnaires auxquels il offrit un refuge à Kiddi-Kiddi, capta entièrement leurs suffrages, et bientôt leurs rapports furent remplis de ses louanges. Dans le *Missionary register,* ils le peignirent comme un homme simple et bon, doué d'un caractère supérieur, heureux d'accueillir les missionnaires dans son district, et qu'un voyage à Londres civiliserait infailliblement. Cette idée germa dans l'esprit des directeurs des missions, et on fit à Shongi la proposition de le conduire en Europe. C'était prendre Shongi par son sensible, car il nourrissait ce projet depuis longtemps; le but secret de ce voyage avait inspiré sa conduite adroitement politique. Voici, en effet, ce qui portait ce chef à entreprendre une longue navigation pour visiter un pays inconnu. Ni l'idée de civilisation, ni la curiosité, n'entrèrent pour rien dans ce désir; il était sous l'empire d'une toute autre préoccupation.

Shongi, belliqueux et féroce, avait soif d'étendre sa domination, et se livrait avec l'énergie de ses passions sauvages à l'instinct de cette guerre perpétuelle que se font les diverses tribus entre elles. Shongi avait donc porté la guerre sur les côtes occidentales de la Nouvelle-Zélande, dans le district de Kiperro, où commandait le grand Moudi-Panga, le héros de ces terres antarctiques. Shongi fut battu, complétement mis en déroute, et eut un grand nombre d'hommes tués, et parmi ces derniers deux de ses frères qui furent mangés par le vainqueur, suivant leur coutume. Cet événement se passait vers 1819. Shongi but sa honte, et pendant quelque temps réduit à l'impuissance, tout en nourrissant l'amère douleur de sa défaite et le désir de la vengeance, s'étant procuré, par l'échange de vivres frais avec les baleiniers en relâche dans la baie, de la poudre et des mousquets, et ayant obtenu de faire marcher ses alliés, il crut le moment propice et fondit de nouveau sur le territoire de

Moudi-Panga. Les armes à feu le rendirent victorieux dans une première affaire et enflèrent ses espérances : Moudi-Panga avait perdu son prestige de gloire, et le grand chef avait été vaincu à son tour. Toutefois l'habile Moudi-Panga, dérouté dans sa tactique par l'usage des armes à feu, inconnu à sa tribu, avait remarqué qu'après avoir lancé leur projectile, il fallait un certain temps pour les mettre en état de faire feu, et d'ailleurs les gens de Shongi n'étaient pas encore très-habiles à s'en servir; il tira parti de cette observation en ordonnant à ses guerriers de se jeter brusquement à plat ventre par terre quand ils verraient leurs adversaires les coucher en joue, puis, une fois la décharge faite, de se lever avec rapidité et de s'élancer comme des lions sur l'ennemi en l'attaquant corps à corps. Tout arriva comme Moudi-Panga l'avait prévu : les troupes de Shongi firent feu et les guerriers de Kiperro se ruèrent sur elles et en firent un affreux massacre. Shongi et les autres chefs perdirent dans cette mêlée leurs plus braves rangatiras, et Shongi ne quitta le champ de bataille que grièvement blessé de la main même de Moudi-Panga.

Shongi, réduit à l'impuissance et fort heureux de l'éloignement de son rival, qui ne pouvait songer à attaquer ses i-pahs fortifiés, se décida alors à changer de plan et à porter les missionnaires qu'il méprisait à lui faciliter un voyage en Angleterre. Dans ce pays, dont tout lui donnait une haute idée, il espérait se procurer assez d'armes à feu pour armer sa population mâle. Shongi et Whykati s'embarquèrent donc, et leur arrivée à Londres fit sensation, d'après les journaux du temps; car ils furent présentés au roi et accablés de présents. La tournure martiale de Shongi, sa face profondément tatouée, inspirèrent une curiosité générale; mais cet insulaire, impropre à recevoir les moindres semences de civilisation, resta indifférent aux merveilles de cette capitale. Loin de se montrer reconnaissant de tout ce que la société des missions faisait de dépenses en sa faveur, il nourrit dès lors des sentiments de rancune; car son orgueil fut profondément blessé du refus que la société lui fit de l'approvisionner de poudre et de mousquets. Il resta en extase dans l'arsenal de Wolwich, qu'il visita, et ce fut le seul monument public qui ait pu lui arracher des signes d'admiration. Pour lui l'invention des fusils était la découverte la plus merveilleuse; il ne vit rien au delà. Il fallut retourner dans sa patrie

sans avoir rempli son but, mais accompagné cependant de présents de valeur, et, le 11 juin 1820, il entrait au Port-Jackson où il devait attendre l'occasion de retourner à la Baie-des-Iles. A Sydney, il eut le bonheur de rencontrer un négociant qui troqua tous les cadeaux qu'il apportait d'Angleterre pour des munitions de guerre et pour des fusils, et il ne balança pas à changer aussi une armure complète de chevalier qu'il avait reçue du roi d'Angleterre. Cette armure l'avait tenté, comme susceptible de protéger de la mort le guerrier enveloppé de son acier poli; mais sa pesanteur l'en avait dégoûté.

Arrivé à la Nouvelle-Zélande, au comble de ses désirs, Shongi débuta par appeler aux armes ses guerriers et ses alliés. Il jeta le masque béat dont il s'était affublé, et porta le carnage chez ses voisins. Sa réputation grandit de la défaite de Moudi-Panga, assez heureux pour échapper à la mort qui lui était réservée. Les missionnaires de Kiddi-Kiddi furent fréquemment insultés alors par ses hordes dans l'ivresse de la victoire, et leur vie courut de grands dangers. Les guerriers imbibés de carnage venaient manger les cadavres de leurs ennemis tués sous les fenêtres de la maison palissadée des missionnaires, et, sans quelques chefs qui veillèrent à leur sûreté, et sans doute aussi par crainte de la vengeance des navires de guerre anglais, ils eussent alors été massacrés avec leurs familles. C'est vers ce temps que plusieurs ministres partirent pour la Nouvelle-Galles du sud, et que les chefs de la mission mirent en délibération s'ils ne retourneraient pas en Europe. Enfin, les fumées du triomphe dissipées, les Zélandais revinrent à des habitudes moins féroces, et les missionnaires furent moins tourmentés. Shongi, à son retour d'Europe, aimait raconter à ses officiers que les missionnaires étaient dans leur patrie de pauvres diables obscurs et sans considération; mais il ne tarissait pas sur le nombre des soldats, des fusils et des canons que possédait le roi d'Angleterre; des pompes et du luxe de Windsor, des monuments publics et des théâtres, rien ne l'avait assez enivré pour qu'il en restât préoccupé. En fixant dans son district les missionnaires, Shongi a espéré faire affluer les navigateurs et s'enrichir par leur moyen; mais il ne leur porte aucune considération, et sa protection ne les protége pas toujours des mauvais procédés de ses officiers. Lorsqu'il apprit, à Kiddi-Kiddi, l'arrivée de M. Clerk, passager à bord de notre cor-

vette, il dit avec amertume : « Je n'ai que faire de missionnaires, et il peut s'en retourner s'il veut me faire plaisir ; c'est un armurier dont j'ai besoin pour l'entretien de mes armes et que j'attends encore, bien que la société me l'ait promis. » Depuis son retour à la Baie-des-Iles, ce chef a frappé de contributions une foule de produits, et pour légitimer cet acte il ajoutait : « A Londres, on me faisait payer la moindre chose, et il est tout naturel que j'use de représailles dans le pays qui m'obéit. » Mais il aurait dû tenir compte des sommes que la société des missions tenait à sa disposition pour le défrayer de ses dépenses. Voilà le fruit que Shongi a retiré de ses voyages.

Il n'a jamais pu apprendre à parler anglais et n'en a pas retenu même le fameux *goddam*, le premier mot de la langue, suivant Beaumarchais. Seulement, il affectionne la cuisine européenne, et s'invite fréquemment et sans façon à dîner chez les missionnaires, qui le traitent avec une profonde déférence. Il paraît avoir oublié une peccadille de jeunesse, celle d'avoir fait massacrer des marins d'un navire naufragé, se sauvant à terre dans un canot ; car lui et ses principaux rangatiras mangèrent sept hommes. Sanguinaire et cannibale, comme tous les Zélandais, il lui arriva, dans un combat qu'il gagna sur les rives de la *Shouki-anga*, de tuer le chef ennemi, et de lui arracher l'œil gauche, qu'il avala par esprit de vengeance et dans l'idée d'accroître sa gloire. Les Zélandais admettent en effet que l'œil gauche d'un chef se transforme après sa mort en étoile qui brille au firmament, et que, plus un chef possède de ces astres attachés à la voûte céleste, plus il doit jouir d'une gloire surnaturelle. Shongi, de race peu noble, doit sa grande réputation à sa féroce valeur ; mais son orgueil, se montant au diapason de sa fortune, l'a aveuglé au point de lui faire croire qu'il est d'origine divine. Ses compagnons le regardent comme un dieu, et le saluent de la formule sacramentelle : *hairemi, hairemi atua*, salut à toi, dieu. M. Marsden rapporte même qu'un soir, se trouvant sur les bords de la rivière Gambier, un insulaire lui montra les rayons du soleil traversant des nuages pour dorer le sommet d'une montagne, en ajoutant : c'est *Whydoua*, c'est l'esprit père de Shongi. En vérité, cette folie est celle des Tibère et des Caligula.

La mission ne pourra fleurir, si elle doit prospérer, ce qui est douteux, qu'après la mort du chef dont je retrace l'histoire, et

cependant les missionnaires redoutent eux-mêmes ce trépas qui les livrera, sans défense, aux passions vindicatives des chefs subalternes. Shongi est né à l'époque où le capitaine Marion et les Français de son équipage furent massacrés dans cette même Baie-des-Iles dont nous foulions le sol; fatal événement, qui arriva en 1772, et que les insulaires de la baie d'Ipiripi rejettent sur les peuplades féroces de Wangaroa.

Redouté de tous ses voisins de l'extrémité boréale de l'île d'Ika-Na-Mauwi, chef suprême sur le pourtour de la vaste baie d'Ipiripi, Shongi s'est associé Toui et Pomaré, qu'il tient en vasselage, et tous trois se livrent à des expéditions fréquentes contre les peuplades répandues dans les criques de la rivière Tamise, sur la côte orientale de l'île, peuplades qui sont devenues les troupeaux où ils renouvellent leurs esclaves et où ils trouvent à discrétion leur provision de chair humaine. A ce sujet, on me cita un des faits les plus remarquables d'une expédition toute récente, lors de notre arrivée, et dont Toui racontait les détails avec complaisance. Les guerriers de Shongi, espérant surprendre un des i-pahs les plus fortifiés de la Tamise, débarquèrent la nuit avec leurs pirogues au pied même de la forteresse; mais les naturels de l'i-pah se tenaient sur la défensive, et, avertis par un de leurs partisans de l'attaque projetée, ils avaient bordé l'entrée de la baie de pieux solidement enfoncés à fleur d'eau. Les pirogues furent arrêtées par cet obstacle, et, pendant deux jours, elles furent accablées de pierres lancées des plates-formes de l'i-pah, tandis que Toui et Pomaré s'avançaient par terre avec leur contingent armé. Il est bon de dire que les habitants de la rivière Tamise ne possèdent point d'armes à feu, tandis que les tribus du nord en sont abondamment fournies. Shongi, rugissant, fut d'abord contraint de battre en retraite; puis, revenant à la charge, pendant que ses alliés tiraient sur les défenseurs de l'i-pah, il arracha les palissades, non sans perdre beaucoup d'hommes. Ce premier exploit accompli, il fallait escalader les flancs de la montagne escarpée que l'i-pah couronnait, et dans cet assaut les tribus perdirent beaucoup de monde; mais enfin elles parvinrent au sommet. Là, elles trouvèrent les assiégés protégés par une épaisse muraille de terre, et leurs balles se perdaient dans ce parapet improvisé. Shongi et les siens songèrent alors à élever avec des troncs d'arbres une plate-forme qui dominait la

place, et les plus habiles tireurs y furent placés. Chaque coup de fusil tuait à son poste un des défenseurs de l'entrée : ils furent tous fusillés, et rien ne s'opposant plus au triomphe des guerriers du nord, l'i-pah fut envahi : femmes, enfants, vieillards, furent massacrés, et trois matelots européens, retirés avec cette peuplade, eurent le même sort. Les guerriers blessés furent achevés, et de ce monceau de cadavres, car la tribu de la Tamise y perdit trois cents hommes, Shongi tira les meilleurs morceaux pour les envoyer en présent aux familles des Zélandais faisant partie de l'expédition, et ceux-ci restèrent sur le champ de carnage, se gorgeant de la chair de leurs ennemis, et ne quittant les lieux que chassés par la putréfaction des cadavres : festin atroce, mais habituel à ce peuple affreux de cannibales. Certes, par humanité, il serait nécessaire de fournir des armes à feu aux peuplades du sud, afin de rendre plus circonspectes les tribus du nord, et d'égaliser les chances de manière à mettre un terme à ces exterminations générales de la population des villages non protégés par ce moyen de défense. C'étaient les filles et les femmes des tribus de la Tamise que Toui et les siens nous envoyèrent à bord de la corvette se prostituer : malheureuses victimes de la férocité d'un sauvage vainqueur, qui lui-même devait faire assumer sur la tête des siens des vengeances implacables, et, en vérité, bien méritées.

Shongi coucha sur notre vaisseau, et, pendant son court séjour, il ne cessa de demander de la poudre, offrant en échange des nattes fines et des patates douces, dont il avait rempli une pirogue. Salué de cinq coups de canon, il répondit à cette politesse, en quittant le navire pour se rendre à Kiddi-Kiddi, par la décharge de son fusil à deux coups. Rien dans son costume ne distinguait Shongi du reste de ses sujets, si ce n'est la perfection de son tatouage hiéroglyphique. Seulement je remarquai sur sa poitrine un plus grand nombre de morceaux d'ivoire dont on se sert pour tuer les poux, et beaucoup de petits instruments en jade, formant décoration.

Dans la matinée du 6, nous descendîmes à terre, M. de Blosseville et moi, dans l'intention de parcourir les alentours du mouillage : nous visitâmes d'abord l'i-pah d'*Orokaoua*, perché sur l'arête d'une presqu'île étroite, à cent vingt pieds au-dessus du niveau de la mer, et protégé par le talus accore des flancs du coteau. La

montée était des plus scabreuses, et l'accès de ce village fort difficile ; mais les naturels savent encore protéger leurs abords par de profondes coupées ou par des pieux dont ils bordent le rivage. En cas de guerre d'invasion, ils se retirent dans le grand i-pah de Toui. Toutefois, les naturels, habitués à marcher nu-pieds, gravissent avec bien plus d'aisance que nous ces escarpements; leurs orteils se cramponnent dans le sol, tandis que la chaussure a oblitéré les nôtres et les a rendus inertes. Nos officiers placèrent l'observatoire sur la grève même de cette presqu'île, non loin de quelques misérables ajoupas. Les habitants nous entourèrent en nous demandant des hameçons, et tous exhalaient une odeur de poisson pourri ; car ils étaient occupés à l'éviscération des produits de leur pêche, qu'ils font sécher sur les branches des arbres. Orokaoua est une grande pêcherie où se préparent les provisions hyémales, poissons séchés et fumés, et comme les hivers sont très-tempêtueux, les naturels sont réduits à l'inaction une grande partie de l'année. Les hommes, nous dit-on, étaient partis pour une expédition, et Toui, jaloux de nous exagérer le nombre de ses sujets, nous dit qu'il commandait à deux cents guerriers. C'était une vanterie, un conte, sans nul doute, car à peine ai-je compté une trentaine de huttes bâties ras le sol, et d'où sortaient, en se traînant sur les genoux, des femmes et des enfants; je crois qu'en donnant trois individus par cabane, on approcherait de la population réelle de ce point. En parcourant l'i-pah, nous assistâmes au repas de quelques familles qui se régalaient de poissons, de coquillages, de patates douces et de tortillons de racines de fougères broyées. Des carrés en culture, placés sur ces hauteurs, étaient plantés en choux et navets, et aussi en lin ou *phormium*, bien que cette plante préfère les lieux frais et humides. Dans un marais qui occupe l'extrémité sablonneuse de l'anse, nous en remarquâmes des pieds de la plus grande beauté, portant des feuilles larges de quatre pouces sur sept pieds de longueur. Je recueillis une certaine quantité de graines de cette utile plante, afin de les semer en France pour la plier plus facilement au cercle de nos saisons [1]. A

[1] Le *phormium tenax* de Forster, ou la *plante à lin* de Cook, est le *lin de la Nouvelle-Zélande* de Banks : sa première mention date de 1770, et son introduction en Angleterre eut lieu en 1788. Labillardière, Péron, Ayton, Grimwood, de Freycinet, Bosc, Cels, Dumont de Courset, Faujas et Thoin, ont publié de nom-

quelques pas de l'i-pah nous rencontrâmes un coffre sculpté, peint en rouge, supporté à quatre pieds du sol par quatre piquets : comme il était vide, nous demandâmes son usage à un naturel, qui chercha à nous en éloigner en nous faisant signe qu'il recouvrait une sépulture. Depuis, d'autres mausolées de ce genre s'offrirent à nos regards, toujours dans des lieux solitaires; mais ils ne sont pas nombreux, et il est si rare en effet que les Nouveaux-Zélandais meurent de vieillesse au milieu de leur famille, avec leurs habitudes guerroyantes et leur cannibalisme! L'estomac compatriote est leur sépulture la plus habituelle, et leurs os servent à façonner des flûtes ou à faire des hameçons pour la pêche.

En suivant un étroit sentier, se déroulant coquettement vers les montagnes placées à l'orient de notre mouillage, nous redescendîmes pour atteindre une grève sablonneuse sur laquelle s'élevaient quelques cabanes rangées en demi-cercle sur le rebord d'une crique, mais qui nous parurent abandonnées depuis longtemps. Toute la côte de cette partie se compose de presqu'îles déchiquetées, mais hautes, festonnant de dentelles la baie émaillée d'îlots. Les rochers de ce point affectaient les formes les plus bizarres, se projetaient en pyramides, s'ouvraient en portiques, en arcs de triomphe, ou simulaient des ruines dégradées. D'une montagne assez élevée que nous atteignîmes, nous eûmes le panorama de la vaste baie d'Ipiripi, et M. de Blosseville releva avec un sextant une foule de points qui se dessinaient avec netteté. Jamais coup d'œil plus imposant s'offrit à des voyageurs. La pointe *Pocock* et *la Sentinelle*, jusqu'au cap *Brett* à l'est, servaient de point d'arrêt à notre horizon, et successivement nous dominions les îles *Otteou, Motou roou* ou *Marion, Tekera-Kera, Arohea,* etc.; la plage où tomba l'infortuné Marion sous les coups de méré (*casse-tête* de jade) d'un naturel, se déroulait à nos pieds et nous rappelait cet épisode san-

breux détails sur ce végétal textile. La force de la soie étant 34, celle des fibres du phormium donne 23; tandis que la force du chanvre n'est que de 16, et celle du lin ordinaire de 11. Cette plante, à port d'iris, croît en pleine terre à Toulon, et M. Robert est parvenu à la semer avec succès.

Les végétaux textiles des pays chauds varient suivant les familles. Les plus usités sont ceux de mauve, sida, hibiscus, guimauve, bombax, cotonnier, anona, tilleul, apeiba, rocou, corchorus, anthyllide, genêt, dirca, artocarpe, mûrier, broussonetia, chanvre, ortie, bananier, ananas, aloès, agavé, palmier, cyperus, bambou, et *fucus tendo*.

glant d'un drame où nos compatriotes furent impitoyablement égorgés. Là était l'i-pah que Crozet foudroya de son artillerie et qu'il incendia pour venger ses compatriotes. On se rappelle que Marion partit de l'Ile-de-France en 1772, dans le but de faire des découvertes avec les deux vaisseaux de la compagnie des Indes, *le Castries* et *le Mascarin*. Une tempête le dématа et lui fit chercher un refuge à la Baie-des-Iles. Depuis un mois il vivait en bonne intelligence avec les insulaires, lorsqu'en descendant à terre comme à sa coutume, lui et ses gens furent égorgés; les deux navires perdirent trente hommes. Crozet, second de Marion, dans une descente, tua un grand nombre de chefs, ravagea leur territoire, et força les survivants à se jeter dans les bois; funestes représailles qui devaient un jour produire d'autres massacres. Crozet, débarrassé des insulaires, coupa des mâts et resta encore soixante-quatre jours au mouillage sans rien entreprendre de nouveau. Les Zélandais ont conservé un profond souvenir de ce châtiment, et Toui avait été minutieusement informé par son père des moindres particularités de ce drame sanglant, dont il nous raconta les détails dans des termes qui nous parurent vraisemblables en nous en montrant le théâtre. Les matelots, occupés à faire du bois, s'étaient assis en rond pour prendre leur repas du soir, lorsqu'un grand chef s'avança dans le cercle, et sans permission porta la main à la gamelle et saisit une portion d'aliments. Un matelot se leva brusquement et le frappa : le chef furieux tirait son patou-patou pour se venger, lorsqu'une sentinelle le coucha en joue et l'étendit roide mort. Marion, après son dîner, descendait sur le rivage au moment où cette rixe venait de se déclarer; les naturels se rallièrent par des signes de convention, et, résolus de punir le meurtre de leur chef, ils débutèrent par frapper par représailles le capitaine français qui leur en imposait, et, enveloppant dans leur massacre innocents et coupables, ils firent main basse sur tous les marins livrés à leur merci. Cette version doit être vraie; les matelots et les soldats des vaisseaux ont presque toujours été la cause des mésintelligences qui sont survenues entre les Européens et les naturels. Ces hommes civilisés, beaucoup moins raisonnables que les prétendus sauvages, sont sans jugement et sans tact; ils offensent les indigènes dans leurs personnes, dans celles de leurs femmes ou de leurs filles, dans leurs biens, qu'ils prennent avec une insouciance coupable, et sont prêts, au

moindre signe, à faire usage de la force brutale. Un matelot européen tirerait, au moindre prétexte, sur un sauvage avec tout autant de plaisir que sur un lièvre, et l'on s'étonne ensuite des malheurs qui surviennent! On oublie que les sauvages ont une mémoire telle, qu'une génération transmet à celles qui la suivent une offense à venger, et que ces peuplades, étrangères à nos distinctions nationales, punissent les navigateurs d'une nation d'une faute commise, il y a souvent bien des années, par un navire d'un tout autre peuple. La Pérouse, dans sa fameuse sortie contre les sauvages et contre les philosophes qui les vantent, a commis la plus grossière erreur d'appréciation. Ulcéré par la perte de ses malheureux compagnons, si indignement massacrés, on conçoit sa douleur profonde et on doit la respecter. Mais La Pérouse avait oublié que l'homme est partout un être méchant et vicieux, qui masque par la civilisation sa nature haineuse, tandis que la vie sauvage exalte et honore le sentiment vindicatif qui porte une race à ne jamais oublier une offense. Il a payé lui, chef d'une expédition d'humanité, pour les méfaits de quelques écumeurs de mer qui font honte à notre civilisation par la scélératesse de leurs actions, presque toujours ignorées et impunies. Il ne faut citer pour exemple que l'Ile-de-Pâques, peuplée d'une race hospitalière que les baleiniers ont trompée en entraînant des hommes par force, en empoisonnant l'île de syphilis, et mitraillant la population par partie de plaisir! Et l'on veut actuellement qu'un navire européen puisse y recevoir un bon accueil! Tout capitaine prudent ne peut aujourd'hui communiquer avec les insulaires, de quelque île que ce soit, qu'en prenant les plus minutieuses précautions dans l'intérêt de son équipage, sans en oublier aucune; la sécurité des siens est à ce prix.

De l'élévation que nous occupions, M. de Blosseville et moi, la Baie-des-Iles se déroulait à nos regards et se dessinait avec ses bras de mer nombreux qui découpent le terrain en le mordant profondément. Ses bords ont un aspect tourmenté, raviné, et s'élèvent graduellement pour se continuer avec les coteaux et les chaînes de l'intérieur. Les rochers de schiste noir grossier, qui servent de digues aux vagues, ou s'élèvent en murailles, ou se creusent en cavernes profondes, se lézardent, se fendillent, ou se perforent en trous innombrables qui les font ressembler à une écumoire. Une couche de schiste argileux les revêt parfois et les festonne d'un liséré

d'un rouge vif. Ouverte au nord, cette vaste baie est large d'environ neuf ou dix milles, sur une profondeur d'à peu près autant, à partir de la rivière de Wytangi. Mais il y a des bras qui donnent plus de quinze à vingt milles de navigation. La roche solitaire appelée *la Sentinelle* est nommée par les habitants *Wivia :* sur la branche N.-O. est bâti le village de Pokoura ; dans celle du S.-O. se perd la rivière de Kiddi-Kiddi ; et dans le bras de mer du sud et de l'est on trouve aussi des habitations. MM. Bérard et de Blois, habiles officiers, furent occupés à faire la géographie de cette partie de la baie, et M. de Blosseville compléta leur travail par les relèvements de diverses criques faits avec la conscience qui caractérisait tous ses travaux.

La végétation du pourtour de la baie me parut peu variée. Je me trouvais dans l'automne de ces contrées, à une époque où la floraison était en partie passée ; mon herbier ne s'enrichit que de cinq ou six plantes avec leurs fleurs. Les arbres ne paraissent guère que dans les ravins ; mais, comme le sol y est formé d'une profonde couche d'humus, ils y acquièrent les proportions les plus majestueuses. Le sommet des montagnes est sans arbrisseau, et, de loin, on le croirait couvert d'une pelouse d'un vert gai, tant se presse une fougère haute de 2 ou 3 pieds. A mesure que l'on s'éloigne de la mer, la végétation devient plus active, les buissons se multiplient, les arbres à bois rouge et noir, très-durs, s'élèvent sur les pentes, et l'humidité du sol est maintenue par des tapis de la jolie trichomane réniforme. La terre est si fertile que partout naissaient et végétaient avec vigueur des choux, des navets, des radis, des laitues même, dont les graines avaient été semées par Marion et par ses compagnons. Nos marins allaient tous les matins faire leurs provisions au premier endroit venu, et cette abondance est surtout avantageuse pour les hommes fatigués par la nourriture salée de bord. Quelques-uns de ces ravins ont des ruisselets d'eau douce, et nous puisâmes notre provision d'eau à l'aiguade qui se jette à l'extrémité de la branche orientale d'Ipiripi.

Satisfaits de notre excursion, M. de Blosseville et moi, nous nous rapprochâmes de la corvette en longeant les grèves. Des Zélandais, occupés à la pêche, me donnèrent quelques poissons curieux, entre autres un gracieux hippocampe ou cheval-marin nouveau. Une grande pirogue d'insulaires d'un village peu éloigné

vint chercher un refuge sur la plage, et les habitants d'Orakaoua, à leur approche, s'élancèrent sur leurs armes et se dirigèrent sur eux en gambadant, chantant et faisant mille contorsions; les nouveaux venus répondirent à ce cérémonial par des hurlements et en brandissant leurs armes; puis tout ce tapage aboutit à une reconnaissance amicale et à l'accomplissement des lois de l'hospitalité. Dans le premier moment, nous ne savions trop que penser de cette fougueuse alerte. En payant leur complaisance, les insulaires s'empressèrent d'armer une grande pirogue pour nous conduire à bord de *la Coquille*, et, pour nous faire honneur, ils nagèrent en cadence, aux modulations d'un chant guerrier.

Le 6, il plut beaucoup. Je ne quittai pas le navire, car j'avais à préparer pour mes collections une grande quantité d'oiseaux que MM. Deblois et Bérard avaient tués et qu'ils m'avaient généreusement donnés. Ma principale ressource pour la chasse, quand je ne pouvais y aller moi-même, était notre maître canonnier Rolland, d'une complaisance et d'un zèle que je ne saurais trop reconnaître. J'avais façonné pour me seconder l'infirmier du bord, le nommé Grimard, de Rochefort, et mon compatriote, qui avait appris à bien dépouiller les oiseaux, et qui m'était fort utile sous ce rapport. Ce matelot était le plus singulier original qu'il soit possible de rencontrer. Il tenait un journal de notre navigation fort curieux par le grotesque des expressions et par les mensonges dont il assaisonnait chaque ligne. J'en ai lu quelques feuillets où le *vis comica*, allié à la farce, faisait naître un rire bruyant.

Le 8, le commandant mit le grand canot aux ordres de M. Gabert, l'agent comptable de la corvette, pour qu'il se rendît à Kiddi-Kiddi acheter quelques porcs pour les provisions de l'équipage. M. de Blosseville et maître Rolland s'y embarquèrent, et les marins qui le montaient furent bien armés. Les objets d'échange emportés consistaient en mousquets, poudre de guerre et drap rouge en pièce. Leur expédition dura trois jours, et, à son retour, M. Gabert m'en communiqua le résultat à peu près en ces termes : En quittant le navire, l'embarcation se dirigea dans la baie de Korroradika, où est fixé le missionnaire Williams. Pendant que M. Gabert s'occupait de l'objet de sa mission, maître Rolland chercha à s'enfoncer dans les bois avec l'intention de me rapporter quelques oiseaux curieux. Des naturels, dont le nombre s'accroissait sans cesse, le

suivirent, et M. Williams s'en aperçut assez à temps pour prier M. Gabert de le faire revenir sur ses pas, en l'avertissant qu'il serait complétement dépouillé, tant les Zélandais de cette partie de la baie sont voleurs et sans considération pour les Européens. De ce havre, le canot cingla vers Ranghidou, puis vers Kiddi-Kiddi, dont le nom vient des chutes ou cascades qui alimentent les eaux de la rivière. Là, nos marins reçurent un bon accueil des missionnaires qu'ils trouvèrent palissadés dans leurs maisons comme dans une forteresse; mais, par contre, les gens de Shongi se montrèrent d'une turbulence et d'une audace qui leur donnèrent à réfléchir. Ils fouillèrent brutalement les poches de MM. Gabert, de Blosseville et Rolland; et quand ils surent que le canot renfermait de la poudre, ils tinrent conseil pour savoir comment ils feraient pour l'enlever. Ils ne se portèrent toutefois à aucune voie de fait, par crainte sans nul doute de l'artillerie de la corvette, qui leur aurait fait payer cher leur vol en brûlant leur i-pah. Ces messieurs couchèrent dans la maison de la mission, où l'on ne parvient, comme dans les couvents du Sinaï, qu'après qu'un frère à inspecté les visiteurs à travers un guichet oblique, et la porte du dehors conduit, à travers un labyrinthe de fortes palissades, à la maison elle-même solidement close. Shongi honora de sa présence un thé dont mistress Clerk fit les honneurs, et le mari de cette dame annonça sa venue en ces termes : *His gentlemen is master Shongi!*

Je tenais beaucoup à visiter en détail la métropole de la puissance de Toui, son célèbre i-pah de Kaouéra, et j'y consacrai la journée du 10. La nature a tout fait pour rendre presqu'inexpugnable ce village, le mieux protégé de tous ceux de la Nouvelle-Zélande. Une poignée d'Européens, avec des vivres, y tiendraient une armée en échec; mais l'i-pah, privé d'eau douce, ne pourrait soutenir un blocus. Il est vrai que les guerriers de ce pays ne sont pas dans l'habitude de séjourner devant le lieu qu'ils veulent prendre : ils l'attaquent, s'en emparent, ou vident le terrain après avoir été repoussés.

Placé en amphithéâtre sur le flanc d'un morne isolé, s'avançant en mer en presqu'île nommée *Paroa*, cet i-pah a ses flancs coupés en murailles à pic, baignés par les flots. Les pirogues sont halées sur la grève, et un chemin étroit et rubané en zigzags serpente sur la face déclive de ce monticule escarpé. Les naturels, avec une

habitude de tous les jours et des mouvements agiles et dispos, ne gravissent pas sans efforts cet abrupt sentier où nous faisions triste mine en suant et soufflant pour nous maintenir sur les quatre extrémités, car il avait plu et nous reculions au lieu de monter. Certes, je n'ai point été émerveillé de l'art que les Zélandais apportent dans leurs moyens de communications, plus faits pour des bouquetins que pour des bipèdes. Toutefois, une route plus abordable s'ouvre par l'est sur les arêtes des ravelins; aussi les moyens de défense sont-ils multipliés de ce côté, et c'est ce sentier que je m'avisai de prendre en désespoir de cause, et regrettant sincèrement de ne l'avoir pas fait plus tôt. J'atteignis enfin le sommet du morne, non sans être baigné de sueur. A la porte d'entrée, solidement palissadée et dont les abords étaient protégés par de vastes coupées, je trouvai Toui et l'ariki en costume zélandais, qui m'attendaient pour m'introduire avec les honneurs militaires, car les guerriers exécutèrent leur danse de combat en poussant de grands cris : cette cérémonie achevée, il me fut loisible de franchir les palissades en me traînant à quatre pattes sous une petite porte plus faite pour livrer passage à des chiens qu'à des hommes. Toui, glorieux de faire admirer ses moyens de défense, me montrait avec satisfaction les fossés profonds qu'il a fait creuser et dans lesquels la garnison, couverte et protégée par les profondeurs, peut mitrailler les assaillants : divers rangs de pieux massifs, nommés *kaeo tahepa*, sont plantés à se toucher, et les guerriers qui se placent sous leur protection se servent de trous pour en faire saillir des javelines pointues et longues de plus de vingt pieds, avec lesquelles ils percent ceux qui cherchent à grimper sur les flancs de la montagne. Certes, on ne peut qu'être étonné de l'instinct destructeur qui porte cette race à ne s'occuper que des moyens d'attaque et de défense pour des guerres qui sont les seuls plaisirs de leur vie entière.

L'intérieur de l'i-pah attestait une profonde misère, et Toui cherchait à atténuer la fâcheuse impression que faisaient naître les misérables huttes couchées ras le sol, en vantant, avec sa jactance ordinaire, les cinq cents guerriers qui reconnaissent son autorité. Je ne vis que très-peu d'hommes; mais Toui ajouta que ses gens étaient partis pour Koradika, afin de joindre Pomaré qui allait porter la guerre chez Iapou, à Ox's-Bay, et qu'il allait lui-même,

aussitôt notre départ, rallier ses troupes et son allié. Toui me rendit complétement heureux en m'annonçant qu'il était obligé de me quitter. J'errai à ma fantaisie dans son village, suivi par les enfants et par quelques jeunes esclaves. Aux portes des cabanes, des femmes étaient occupées à battre les filaments du phormium pour en tisser ces belles nattes fines qui ont tant de souplesse et de force. Les cabanes ressemblent à des demeures de Lilliputiens, tant elles sont basses; hautes à peine de trois à quatre pieds au plus, sur des dimensions égales en largeur, elles sont longues de six à sept pieds environ; leur forme est celle d'un carré long, ayant les parois latérales soutenues par des branches écorcées et souples et leur toiture formée d'une couche de joncs pressés. L'avant présente une sorte de niche où l'on vient humer l'air quand il pleut. La cloison qui sépare cette pièce de la seconde, où deux personnes dorment sur la paille qui sert de litière, est formée par une cloison qu'on ne peut franchir qu'en rampant, et qui se ferme avec une petite porte. Dans ces sortes de terriers, la chaleur se concentre aisément, et les rigueurs de l'hiver ne se font pas sentir. Sans doute que les naturels, ayant l'habitude de percher leurs demeures, comme des aires, sur les points culminants des collines, ont été conduits à leur donner ce peu de dimension, pour réserver l'espace, d'une part, et braver les ouragans terribles qui soufflent fréquemment par ces latitudes. Quelques naturels dormaient enveloppés de leurs nattes, la tête renfermée entre les bras, et les jambes ployées sur le ventre; ce n'est qu'avec cette manière bizarre de se coucher que les cabanes peuvent recevoir trois individus. J'admirai la propreté de trois de ces demeures, car toutes les autres étaient fort puantes. Les servitudes sont à quelque distance de la cabane de chaque famille : une toiture de paille, soutenue par quatre perches, protège de la pluie les fours ouverts proche les cuisines ou *kaouta;* ces fours sont des trous larges et évasés, que l'on garnit de pierres que l'on échauffe à la méthode océanienne. J'ai mangé des patates douces, cuites ainsi, qui me parurent délicieuses. Les esclaves, mâles et femelles, dorment en plein air ou s'abritent parfois sous ces hangars. J'en vis occupés à piler dans un mortier la racine de fougère dont on pétrit une sorte de pain, et dont il se fait de grandes provisions pour les temps de disette; car des bottes de ce végétal étaient amoncelées çà et là. Des jeunes filles battaient avec un maillet des feuilles du phormium pour en retirer les

fibres : des séchoirs étaient couverts de poissons éviscérés séchant au soleil. La provision d'eau était renfermée dans de grandes calebasses qui ne croissent que dans le nord de l'île, et cette eau, il faut l'aller chercher assez loin de l'i-pah, à la source du vallon. Je remarquai que dans chaque réservoir trempait un morceau d'une plante aromatique qui lui communique sa saveur et qui s'oppose à sa putréfaction. En passant devant le palais de Toui, que rien ne distinguait des autres habitations, je vis ce chef occupé à laver le peu de linge qu'il possède et qu'il avait sali dans les visites qu'il nous avait faites. Je conçois qu'Ulysse ait trouvé Nausica charmante dans l'accomplissement de ce devoir des filles de l'ancienne Grèce; mais Toui ne me parut rien moins qu'un héros, bien qu'il lavât son linge sale en famille. Toui, aussi mal logé que le plus mince de ses subordonnés, me montra toutefois un yack anglais qu'il déployait parfois sur son i-pah, et qui lui avait été donné dans ce but. Dans ce pavillon il enveloppait soigneusement une tête bien tatouée qui avait appartenu à un chef qu'il avait tué, et dont son chien avait dévoré la moitié de la figure; je lui offris de l'acheter, mais il s'y refusa en m'assurant qu'il ne pouvait s'en défaire, devant bientôt faire la paix avec la tribu que commandait le défunt, et que le premier gage de bonne amitié qui serait réclamé serait cette tête, destinée à être remise au fils même de la victime. Le fils de Koro-Koro fut moins difficile : il me présenta une fourchette façonnée avec le radius d'un chef que son père avait mangé. Ce singulier et atroce meuble était fait avec l'os, taillé en pointes acérées à l'extrémité cubitale, tandis que l'extrémité carpienne se trouvait enjolivée d'yeux de nacres et de sculptures : mon cœur se soulevait au milieu de ces cannibales qui devaient eux-mêmes un jour servir à satisfaire la faim de leurs dégoûtants voisins [1]. Je redescendis le sentier de la colline, et je me fis mettre à bord avec une pirogue.

Dans la journée du 11, un coup de vent, qui dura quatre jours, se déclara avec une violence dont il est difficile de se faire une idée. Les rafales, dans leurs intermittences, s'accompagnaient de torrents de pluie. Il nous fut impossible de quitter le navire un

1 Après la mort de Toui, arrivée en 1826, les rangatiras de Shongi portèrent ce chef à brûler l'i-pah de Kaouéra, que je viens de décrire, et à disséminer sa population sur plusieurs territoires.

instant, et les Zélandais se tenaient soigneusement blottis dans leurs huttes. C'est alors que leurs provisions de réserve leur sont nécessaires; et comme ces bourrasques se renouvellent fréquemment, surtout dans l'hiver, il leur faut profiter hâtivement des beaux temps pour se précautionner en vivres et pour tenter leurs expéditions lointaines. Dans cette tourmente, la pirogue d'une vieille femme, qui seule était restée attachée le long de la corvette, cassa son amarre, et la mer qui était un peu grosse l'emportait rapidement en dérive. Aux pleurs et aux gémissements de cette femme, quelques-unes des malheureuses jeunes filles esclaves, qui vivaient à bord, se jetèrent à l'eau par un froid glacial et avec leurs nattes à l'entour du corps, et ramenèrent la malencontreuse pirogue. Une d'elles, entre autres, que les matelots appelaient Nanette, folle rieuse, et dont l'imperturbable gaieté mettait la joie dans les hamacs, se jeta à la mer la première avec une rare intrépidité. Cette circonstance nous donna une opinion favorable du bon naturel de ces pauvres filles, dont les mœurs corrompues nous faisaient rougir, en dépit de l'habitude que nous avions de les voir prodiguer leurs faveurs à tout venant. Sur leurs bras et sur leur gorge étaient tatoués, à la manière des matelots, le nom de leurs amants, celui du navire et la date de son passage à la Baie-des-Iles. A l'inspection de leur corps, on pouvait tracer l'itinéraire des navires en relâche, dont, médailles vivantes, elles conservaient un souvenir aussi durable que leur vie. Le 16, on chassa du bord cet essaim de filles, qui partirent sans regret, emportant le prix de leur complaisance, et se consolant de notre départ dans l'espoir de la prochaine arrivée de quelque autre navire.

J'ai fait distribuer, pendant notre relâche à la Baie-des-Iles, aux marins de quart, mouillés par la pluie, du vin de Séguin comme moyen prophylactique contre la fièvre et afin de stimuler légèrement le système digestif, tandis que la peau était refroidie par la température humide de l'atmosphère. Je n'ai eu qu'à me louer de cette précaution.

Les missionnaires, dont j'ai parlé en maintes occasions, ont donc choisi la Nouvelle-Zélande comme une contrée qu'il serait utile de ranger à la croyance chrétienne; et j'avoue, pour ma part, que la religion qui viendrait éclairer ces peuples serait regardée par moi comme le plus grand bienfait que leur race atroce pût recevoir.

Mais par cela même que les Zélandais, belliqueux, sont endurcis dans leur croyance et rebelles à toute importation de civilisation, l'œuvre des missions a avorté complétement, et, au lieu de commander en maîtres absolus, comme chez les doux et inoffensifs Taïtiens, les missionnaires courbent la tête et sont humbles et soumis devant ces farouches païens. Serait-ce un nouvel exemple de ce cruel axiome, que dans cette vie il n'y a qu'à choisir entre les rôles de loup ou de mouton, autrement, de victime ou d'oppresseur ?

Cook, après avoir visité les ports de la Nouvelle-Zélande, conçut de quel avantage serait l'occupation des îles qui la composent, et tout porte à croire que c'est là qu'il avait projeté de jeter les fondements de la colonie de convicts, lorsque la Nouvelle-Galles du sud fut définitivement choisie, par ce navigateur et par Banks, pour cet établissement. La nouvelle-Zélande fut regardée comme une annexe indispensable, placée à la bienséance de la nouvelle colonisation. On ignorait alors toute l'indocilité des habitants et tout ce que leurs habitudes sanguinaires opposeraient à une paisible occupation. De bonne heure, les fondateurs de Sydney s'aperçurent qu'on ne pouvait rien obtenir à main armée des tribus zélandaises; et M. Marsden, évêque de la Nouvelle-Galles du sud, s'occupa dès lors sans relâche d'y introduire l'omnipotence de l'empire britannique avec le culte protestant. Des chefs, amenés à Port-Jackson, furent comblés de présents, conduits en Angleterre, afin de leur inculquer une haute idée de la puissance de ce royaume; de nombreux catéchumènes furent instruits à Paramatta, dans la propre maison de M. Marsden, et ce ministre, bien qu'âgé, fit lui-même plusieurs voyages successifs à la Nouvelle-Zélande. Petit à petit, les missionnaires filtrèrent à la Baie-des-Iles, et s'établirent, au grand contentement des naturels, qui comptèrent attirer, par leur moyen, un plus grand nombre de vaisseaux européens dans ce havre; et, comme tout s'enchaîne, ils espérèrent, avec juste raison, obtenir des navigateurs des fusils et des munitions en abondance en échange de vivres. Grâce à ce calcul qui s'est réalisé, les populations du nord ont pu exterminer celles des autres parties de l'île. Changer les sauvages habitudes de ces peuplades farouches, détruire l'horrible coutume de l'anthropophagie, faire triompher les doctrines du Christ, étaient pour le protestantisme une gloire à laquelle l'Europe

aurait vivement applaudi. Mais, il faut bien l'avouer, soit le fait des ouvriers évangéliques, soit l'endurcissement du sol où la parole de Dieu devait germer, nulles semences ne sont sorties de ces missions, si ce n'est un insuccès complet. Les Nouveaux-Zélandais, immuables dans leurs penchants et dans leurs croyances, rougiraient de s'occuper de culture ou de l'éducation des animaux. Leurs traditions pillardes et anti-sociales s'opposent à toute voie d'amélioration. Pour les changer, il faudrait s'emparer de leur territoire, y bâtir des forteresses, et leur imposer de force un code d'humanité.

Les missionnaires de la Nouvelle-Zélande ont recruté parmi eux une foule d'artisans, et M. Clerk, que nous avons eu à bord, était ouvrier serrurier avant d'embrasser la carrière de l'apostolat. J'ai remarqué que ces nouveaux ministres sont ceux qui ont le plus de morgue et d'esprit de domination. Leur ton est acerbe et tranchant, leurs manières sont empreintes de la rudesse qui accompagne le manque d'éducation première. Leur superbe, si hautaine chez les O-Taïtiens, trouve des maîtres à la Nouvelle-Zélande, et s'humilie sous la volonté de fer des maîtres du sol. Là, ils ne s'occupent donc que d'agriculture, dont ils vendent les produits aux navires en relâche, de faire des élèves avec leur bétail ou de trafiquer avec les bois de construction, les denrées, etc. On ajoute même que c'est par leur entremise qu'arrivent en contrebande à Sydney toutes les têtes tatouées qui s'y vendent d'ailleurs fort cher, puisqu'elles sont payées de 15 à 20 dollars. Lorsque M. Clerk mit le pied sur le sol, en quittant notre vaisseau, il nous dit d'un ton mystique et d'un air bénin : « Puissiez-vous revenir dans dix années, et vous trouverez, je l'espère, par la grâce de Dieu, de bien grands changements. » Certes, ces changements sont faciles à prédire : M. Clerk aura pu ramasser quelques piastres ou il aura été mangé par les catéchumènes; voilà peut-être quels seront les changements apportés. De tous les missionnaires de la Baie-des-Iles, M. Kendall, l'auteur de la grammaire zélandaise, doit être distingué par son instruction. Il vivait fort mal avec ses confrères, lors de notre passage, et s'était même retiré sur le territoire de Pomaré. M. Kendall était revêtu des pouvoirs du gouvernement de la Nouvelle-Galles du sud. Le document que je possède est daté du 9 novembre 1814, et a été publié dans la *Gazette de Sydney*.

En voici un court extrait : « Le gouverneur, informé que les capi-
» taines et les marins des navires qui relâchent ou font le com-
» merce avec les îles de la Nouvelle-Zélande, et plus particulière-
» ment avec la Baie-des-Iles, sont dans l'habitude de commettre
» de graves insultes ou méfaits envers les naturels, en s'emparant
» par violence de leurs personnes et les emmenant à leurs bords;
» le gouverneur, jaloux de protéger les indigènes et de maintenir
» leurs droits et priviléges, *ainsi qu'à tous ceux qui vivent sur les*
» *terres dépendantes de la Nouvelle-Galles du sud*, ordonne ce qui
» suit : Nul capitaine ou marin n'embarquera à son bord de natu-
» rels sans la permission du chef ou des chefs de son district,
» permission qui sera certifiée par une pièce écrite, émanée de
» *M. Thomas Kendall, magistrat résident* à la Baie-des-Iles. Il est
» également défendu de débarquer des Européens sur aucun point
» des ports, havres, etc., sans l'agrément des chefs et l'attestation
» du même magistrat résident. Toute désobéissance au présent
» ordre sera punie conformément aux lois, etc. *Signé :* John-
» Thomas Campbell. » J'ai cru remarquer que les missions des Anglais et des Anglo-Américains (*American boord of missions*) portaient une sorte de vernis politique, et qu'elles n'avaient cherché à convertir que les insulaires des grandes îles placées sur la route de leurs vaisseaux : la Nouvelle-Zélande pour le voisinage du Port-Jackson, l'archipel de la Société et celui des Sandwich, comme relâches sûres pour les longues traversées; mais, comme but de civilisation, il eût été bien autrement important de tenter de rendre sociables les habitants des Fidjis, des Hébrides, de Santa-Cruz, des Navigateurs, de la Nouvelle-Guinée, etc.

Le principal siége des missions à la Nouvelle-Zélande porte le nom de Gloucester. Il a été établi, en 1819, sur les rives de la Kiddi-Kiddi, non loin de l'i-pah de Shongi. Trois ministres avec leurs femmes et leurs enfants y résident, ainsi que des charpentiers occupés à l'abattage des bois de construction que la mission exporte. Propriétaires par cession d'un terrain assez vaste, ces Européens cultivent le blé dont ils se nourrissent et dont ils vendent le surplus; et de leur bétail ils retirent du beurre et du fromage qui rendent leur vie matérielle douce. La société de Londres, outre une solde fixe, ajoute un supplément pour leurs femmes et pour chaque enfant. Un deuxième établissement, fondé en 1815,

est celui de Ranghidou, sur la pointe boréale de la même baie ; les missionnaires étaient MM. Hall et King. Dans le sud de la baie, à Paiea, réside M. Williams ; enfin, M. Kendall, dont j'ai parlé tout à l'heure, par suite de brouilles avec ses collègues, s'est séparé d'eux et s'est retiré à Malouhi, dans le havre de Pomaré, excellent mouillage très-fréquenté. Les missionnaires l'ont accusé de fournir des armes à feu aux naturels et de nourrir ainsi leur penchant au meurtre, et, de plus, de vivre en concubinage avec des filles du pays, après s'être séparé de sa femme légitime. Ils prêtent aussi à M. Kendall une justification qui n'est pas sans une certaine apparence de vérité, et ils lui font dire : *Se mélanger avec un peuple est le moyen le plus certain et le plus rapide pour le civiliser*... M. Kendall a de l'érudition et un vrai mérite littéraire, et c'est par lui que l'Europe pourra un jour avoir des idées claires et précises sur les traditions des Nouveaux-Zélandais.

Il ne faut pas croire qu'à cet appareil biblique se soit borné l'envahissement de la Nouvelle-Zélande. Une société de Londres, qui se distingue de la *Church missionary society* par le titre de Wesley ou *Wesleyans*, a aussi tenté la propagande en établissant, en 1821, une mission à Wangaroa, au nord des îles Cavalles, non loin de la Baie-des-Iles. Enfin, le 2 mars 1822, se forma à Sydney, sous le patronage de sir Thomas Brisbane, un comité qui se proposait de donner une meilleure direction à ces diverses entreprises religieuses. M. Marsden, après trois voyages successifs pour inspecter les travaux évangéliques, dont les résultats sont consignés dans le *Missionary register* de 1822, termina tous ses rapports, non pas, comme Caton, *delenda Carthago*, mais par cette phrase : « Les Nouveaux-» Zélandais sont de bonnes gens qui cherchent à s'éclairer, et *qui* » *demandent la protection de l'Angleterre* ». Puis il termina par cette péroraison que j'écris textuellement : « Nulle mission permanente » n'aurait été établie à la Nouvelle-Zélande, ni dans aucune autre » île de la mer du Sud (les Espagnols avaient pris les devants, il y » a bien des années), si la divine Providence, qui dispose de tout, » n'avait porté la nation anglaise à fonder une colonie à la Nou-» velle-Galles du sud. C'est par le moyen de la nation britannique » qu'elle a porté maintenant l'Évangile jusqu'aux confins de la » terre, et que la trompette du Jubilé a sonné d'un pôle à l'autre. »

A peine comptait-on, en août 1824, une dizaine de convertis au

protestantisme [1], et encore leur ferveur se ressentait-elle des anciennes idées. Je me bornerai à citer un fait : un chrétien renommé par sa ferveur, se trouvant à l'article de la mort, interrompait à chaque parole un ministre qui lui parlait de Dieu, pour le prier de lui procurer un peu de chair humaine, car il sentait un tel besoin de cette nourriture, que, grâce à elle, il espérait se rétablir.

Il me reste à donner une idée sommaire de la constitution physique des productions naturelles de la Nouvelle-Zélande, et je serai bref; j'ai publié des détails techniques beaucoup plus circonstanciés dans un autre ouvrage [2], détails qui deviendraient fastidieux dans cette relation.

La Nouvelle-Zélande est formée par deux grandes îles séparées par un bras de mer nommé le *Canal de Cook*; de nombreux îlots sont épars dans leurs havres et sur leurs côtes, découvertes par Abel Tasman, en 1642, qui mouilla dans le havre qu'il appela *Baie des Assassins*. Ces deux îles ont été successivement explorées par Marion, Cook, Surville, Vancouver, et, depuis, par une foule de navigateurs anglais expédiés de la Nouvelle-Galles du sud. Cook, sur les renseignements que lui donnèrent les Nouveaux-Zélandais, adopta, tout en le tronquant, pour l'île boréale le nom d'*Eaheino-mauwe*, et pour l'île meridionale celui de *Tawaï-poënammou*. Le premier nom doit être écrit *E-ika-na-mauwi* et signifie le *poisson de mauwi*, car les naturels comparent la forme de l'île à celle d'une baleine qui repose sur la surface de la mer; *mauwi* est le premier homme créé; par suite *tawaï-pouna-mou* signifie la baleine (*tawaï*) *qui produit le jade vert*. C'est en effet sur l'île méridionale que se trouvent des gisements du magnifique jade axinien, d'un vert suave, avec lequel ils façonnent des haches précieuses, les idoles qu'ils portent au cou et diverses amulettes. Depuis la fréquentation des Européens, les Nouveaux-Zélandais ont adopté le mot *Niou-tiréni*, qui est la traduction de l'anglais *New-Zéaland*.

[1] On lit dans les journaux du temps : Les missionnaires de la Nouvelle-Zélande prospèrent. Partout ils ont la sage précaution de gagner les cœurs des sauvages en leur procurant les moyens d'une existence plus heureuse et mieux réglée. Ils trouvent ensuite peu de difficulté à leur persuader d'abolir leurs anciennes superstitions et de se faire chrétiens. (Ann. marit. 1818, t. II, p. 928.)

[2] Voy. autour du monde, publié par le gouvernement, t. I, 2e partie, p. 404 à 423, in-4°. Paris, 1828.

Peu d'îles offrent une surface aussi morcelée, aussi déchirée que celles-ci. Leurs bords ne sont qu'une suite de lanières étroites, coupées par des baies profondes ou par d'innombrables îlots, par des rivières qui se divisent à l'infini dans l'intérieur des terres, se joignent ou se perdent les unes dans les autres, et pourraient servir à établir des communications sur tous les points. Des montagnes élevées, mais ne tenant à aucune chaîne, saillent çà et là et paraissent d'origine ignée, et sont formées de basaltes et de laves. La partie nord de l'île boréale est beaucoup mieux connue que le reste des deux îles, et c'est principalement des productions qu'on y remarque qu'il s'agira dans cette esquisse. Les roches du pourtour de la baie Marion (baie *Ipiripi*) sont noires, brûlées et d'un aspect sombre, fendillées dans tous les sens; elles appartiennent au basalte écailleux passant à la phonolite. Quelques roches des côtes sont rougées et poreuses comme des éponges; les galets, rejetés par les vagues, se sont agglutinés en puddings sur quelques points. La couche de terre qui revêt les roches est argileuse, jaunâtre ou rougeâtre; de larges veines de tuf rouge (*péperite*) la traversent en maints endroits. Une deuxième couche de terre franche revêt la première, et a pour épiderme une nappe de terreau noir, meuble, très-végétatif. Quelques volcans à peine éteints sont indiqués dans l'intérieur; aussi les ponces et les obsidiennes (*mata* des naturels) sont communes, et avec ces dernières sont faites les haches les plus communes. Le lac *Roto-doua* et ses sources d'eau chaude sont évidemment un cratère éteint. Les alentours de Kiddi-Kiddi offrent des coulées basaltiques d'où s'échappent, à plus de quatre-vingts pieds, des cascades qui alimentent la rivière du même nom.

Le beau jade vert axinien, qui sert à fabriquer des *patous-patous*, ne se trouve, à ce qu'il paraît, que dans un seul endroit de l'île méridionale, près du détroit de Cook. Les habitants façonnent des fétiches et des armes qu'ils vendent ou qu'on leur enlève, et ces objets sont transportés dans toutes les autres parties de l'île septentrionale. J'ai vu les femmes se faire des mouches sur la figure avec une poussière bleu de ciel d'un minéral nommé *para-éka-ouai-aoua*.

L'époque de notre passage n'était pas favorable pour les herborisations. La floraison était passée, et la végétation, bien qu'active,

n'était verdoyante que dans les ravins et dans les lieux humides ; sur les flancs des montagnes elle paraissait rougeâtre par la masse serrée de l'*acrostichum furcatum*, fougère dont les racines sont comestibles. Les formes végétales sont peu riches et peu variées ; elles s'éloignent de la pompe et du luxe des plantes intertropicales; elles n'ont aucun rapport par l'uniformité et la tristesse avec celles de la Nouvelle-Galles du sud, et se rapprochent davantage des végétaux du Chili. Quelques coteaux sont couverts d'arbres médiocres, à feuillage grisâtre et triste comme celui de l'olivier. Sur des baies sablonneuses croissent de grands arbres et des arbustes et des poivriers. Je ne rencontrai aucun fruit comestible, hormis une sorte de petite prune bleuâtre que les grosses colombes avalent tout entières. Dans les lieux humides végètent le *korarou*, le phormium, tandis qu'un oxalide et une petite paquerette étaient les seules plantes alors en fleur sur les pelouses. L'intérieur de la Nouvelle-Zélande renferme des bois très-propres aux constructions maritimes par leur dureté et leur grande taille, et cet article, ainsi que le lin (phormium) sont les principaux objets que le commerce puisse envier.

Les animaux indigènes ou naturalisés sont peu nombreux. Le cochon, qui semble y avoir été porté récemment, s'est considérablement multiplié; le chien et le rat y sont vraiment indigènes : le rat est beaucoup plus petit que le nôtre, et les insulaires se régalent de sa chair ainsi que de celle des chiens. Ce dernier animal est de grande taille, ayant de la physionomie du chien-loup, et communément noir et blanc; ses oreilles sont courtes et droites, et il n'aboie pas : compagnon fidèle des indigènes, il leur fournit aussi sa peau pour faire des manteaux. Les missionnaires ont introduit des bœufs, des vaches, des chevaux et des moutons. Les phoques, très-communs sur les côtes sud, ont donné lieu à des pêches lucratives de la part des armateurs du Port-Jackson.

Les espèces d'oiseaux sont nombreuses et fort curieuses ; il y aura pour longtemps à faire des découvertes parmi elles ; mais le plus remarquable, sans contredit, est l'*aptéryx* nommé *kikikivi*, oiseau bizarre, qui tient du manchot et des émious, ayant un long bec, des ailes rudimentaires et des plumes poilues sur le corps. Les naturels le chassent avec des chiens, et se font des manteaux en cousant plusieurs peaux ensemble. L'oiseau *poë*, de Cook, est ce

joli merle à cravate frisée, nommé *toui* par les insulaires, qui aiment le conserver en cage, où ils lui apprennent des rondeaux entiers, tels que celui-ci : *ko tu koë; ko rongo koë; ko te manou widi*, etc. Les colombes ont des variétés curieuses; mais la colombe spadicée, à chair délicate, est surtout remarquable par son riche manteau vert doré, à reflets métalliques. Les jolies perruches australes, grêles de formes, riches de couleurs vives, y sont variées; et un des plus curieux perroquets est sans contredit le *kaka* ou *psittacus nestor* des naturalistes, oiseau sauteur et familier, docile et très-éducable. J'en ai possédé un individu qui avait retenu un certain nombre de vers de l'ode *Pyhe*. Parmi les moucherolles, les moineaux, les alouettes, les martins-pêcheurs et une foule de petits passereaux qui diffèrent des espèces connues ailleurs, méritent d'être cités. Le troupiale à barbillons, le sannio et le singulier traquet à queue gazée, sont de charmantes espèces. Les tribus des oiseaux riverains ou de mer doivent naturellement être multipliées sur les rivages découpés qui doivent leur offrir des baies paisibles ou des abris; et les albatros, les fous, les mouettes, les cormorans, les crabiers, etc., y multiplient à foison; une caille particulière, fort voisine de celle du Port-Jackson, donne un gibier délicat.

Les reptiles se réduisent à quelques petites espèces de lézards; mais les poissons appartiennent à la création des hautes latitudes méridionales; les crustacés et les zoophytes n'y sont pas très-variés, et je ne vis point d'insectes. En revanche, les havres et les criques sont extraordinairement riches en belles et rares coquilles : nous en rencontrâmes une foule qui étaient inédites, et les voyageurs futurs y feront d'amples découvertes. C'est par milliers d'individus que nous avions le troque-empereur, l'haliotide australe, des patelles, des calyptrées, etc. ; des coquilles terrestres, tout aussi remarquables, vivent dans les bois, entre autres le rare bulime, nommé par Chemnitz *hélice oreille de Midas des terres australes*. Pendant la durée de notre relâche à la Baie-des-Iles, le temps a été alternativement serein ou très-couvert et pluvieux; la température agréable, mais froide lors du grand vent et de la pluie.

———

CHAPITRE XXII.

RÉFLEXIONS GÉNÉRALES SUR LES HABITANTS DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE [1].

> Dans l'Iliade et l'Odyssée les mœurs héroïques sont présentées dans toute leur violence, et, on peut le dire, dans toute leur brutalité. Les héros sont sans pitié pour leurs ennemis vaincus; ils les foulent aux pieds, encore palpitants, et les insultent après les avoir percés; ils les raillent en les égorgeant. Achille traîne le cadavre d'Hector autour de Troie, etc.
>
> (J.-J. Ampère, de la Chevalerie.)

Il n'est guère de peuples plus curieux à étudier que les Nouveaux-Zélandais : leur âme fortement trempée; le mélange de douceur et de cruauté de leurs mœurs guerrières, leur donnent une physionomie à part. Les Nouveaux-Zélandais, en effet, ne semblent avoir aucune des coutumes hospitalières qui caractérisent quelques tribus de la même race établies sur les îles de la mer du Sud. Leur caractère est sombre et féroce ; on dirait que la haine et la vengeance sont les seules passions qui les animent : tout étranger qui aborde leur rivage est pour eux un ennemi. Leur physionomie

[1] Ce chapitre, dont je conserve scrupuleusement la rédaction, a vu le jour en 1828 dans mon *Complément aux œuvres de Buffon*, tome II, pages 283 à 352, et le *Voyage pittoresque* qui porte le nom de M. d'Urville n'a paru qu'en 1835: l'article de M. de Rienzi n'a été publié qu'en 1837. Enfin la relation officielle de l'*Astrolabe* porte la date de 1830 (t. II) et 1831 (t. III).

morale attriste donc l'observateur lorsqu'il pénètre la barbarie de leurs coutumes, leur anthropophagie, leur instinct destructeur, l'aveuglement de leurs superstitions, et leur mépris pour les choses utiles à l'agrément de la vie; et cependant, au milieu d'habitudes si éloignées d'une civilisation même naissante, on retrouve quelques-unes de ces vertus développées avec cette vigueur et cette sauvage grandeur qui en imposent. Chaque Zélandais porte le plus grand attachement aux divers membres de sa famille et à tous ceux de sa tribu : au dedans, il concentre son affection, au dehors, il ne voit que des ennemis et rarement des alliés, et si les tribus voisines se réunissent entre elles, cette union n'est jamais cimentée que par l'intérêt du moment, et le désaccord ne tarde pas à les désunir.

Nous retrouvons donc dans les Nouveaux-Zélandais la même physionomie, les habitudes, les idées religieuses, la langue des habitants de Taïti, des Marquises et des Sandwich; mais, jetés sur une terre plus défavorisée sous le rapport des ressources, ils ont conservé beaucoup plus intactes les traditions de leurs ancêtres. Les Nouveaux-Zélandais sont généralement plus grands et plus robustes que les O-taïtiens. L'habitude de la guerre et les marches à travers les montagnes endurcissent leurs membres, dont les formes sont athlétiques; leur taille est communément de cinq pieds sept à huit pouces, et rarement elle est au-dessous; la couleur de la peau ne diffère point de celle des hommes du midi de l'Europe. Leur physionomie est remarquable par son expression; elle est rarement franche et ouverte, mais d'ordinaire les traits respirent une farouche indépendance. Ce qui la distingue chez ces peuples est un visage ovalaire, un front rétréci; un œil gros, noir et plein de feu; un nez parfois aquilin et plus souvent épaté, et une bouche grande dont les lèvres sont grosses. Les dents sont du plus bel émail, petites et rangées avec beaucoup de régularité. Les Zélandais portent leur chevelure longue et par mèches éparses retombant sur la figure, et les chefs seuls ont le soin de la relever sur la tête en une seule touffe. La nature de leurs cheveux est d'être rudes; leur couleur est noire, parfois rougeâtre, et cette dernière doit être attribuée sans doute à l'usage que pratiquent certains individus de se saupoudrer la tête avec de la poussière d'ocre. *Toui*, chef de l'i-pah de Kaouéra, qui nous rendait de fréquentes visites,

avait ses cheveux flottants par longues mèches, qu'il arrangeait de manière, dans les expéditions militaires, à ce qu'elles imprimassent à sa physionomie un air plus redoutable. L'usage qu'ont un grand nombre de naturels de conserver la barbe longue et flottante sur la poitrine rappelle quelques-unes de ces têtes antiques reproduites par le pinceau des grands peintres. Les jeunes gens sont longtemps imberbes : tous leurs mouvements sont agiles et dispos, et bien que les jambes soient parfaitement faites, l'usage qu'ont ces peuples de s'accroupir sur les talons fait naître de bonne heure des engorgements aux jarrets.

Toutes les femmes mariées, qui vinrent à bord de la corvette *la Coquille*, avaient les formes bien plus développées que les filles esclaves qui vivaient dans le navire, et que leurs maîtres y envoyaient dans l'intention d'en obtenir des objets d'Europe en échange de leurs faveurs. La taille de ces femmes était robuste et forte, et rarement au-dessous de cinq pieds deux à trois pouces; celle des esclaves, au contraire, était, terme moyen, de quatre pieds trois à six pouces. Une telle disproportion est sans doute due à la prostitution à laquelle ces infortunées sont condamnées dès qu'elles sont nubiles. L'ensemble des traits qui, chez la plupart des peuples, distinguent les femmes par leur délicatesse, est, à la Nouvelle-Zélande, diamétralement opposé aux idées que nous nous sommes formées sur la beauté. Les filles, dans leur premier printemps, ont un large visage, des traits masculins, de grosses lèvres souvent teintes en noir par le tatouage, une grande bouche, un nez épaté, une chevelure mal peignée et flottant en désordre, une malpropreté générale, et enfin le corps imprégné d'une odeur de poisson ou de phoque qui soulève le cœur. Mais ce tableau si repoussant est en partie détruit par quelques précieux avantages dont la nature les a dotées, et en effet des dents d'une blancheur éblouissante et des yeux noirs pleins de feu et d'expression sont des charmes tout puissants, quelque part qu'on les trouve. D'ailleurs, leur effet s'accroît encore d'un avantage qu'il est si difficile de rencontrer chez les femmes civilisées. Les jeunes Zélandaises, dont l'heureuse ignorance ne connaît point l'usage des corsets, ont les orbes de la poitrine qui le disputent au marbre par la dureté, et qui, malgré leur volume, conservent longtemps et leur élasticité et leur rectitude. Ces organes n'ont aucune influence sur les sens des hommes :

ils ne sont à leurs yeux que les réservoirs où leurs enfants puisent la vie. Les travaux de ménage, la mauvaise nourriture, les enfantements, les jouissances nombreuses et précoces, font bientôt disparaître l'embonpoint et la fraîcheur des jeunes années, et toutes les femmes âgées que nous avons eu occasion de voir étaient dégoûtantes par la flaccidité générale des chairs.

Les femmes et les hommes n'ont point l'habitude de s'épiler, et ces derniers sont loin de pratiquer la circoncision.

Les vieillards ne sont pas nombreux. Les habitudes guerrières de ces tribus et les combats fréquents qu'elles se livrent sont des obstacles, en effet, pour que les individus puissent atteindre le terme de leur carrière.

La froidure du climat ne permet point aux Nouveaux-Zélandais de faire usage des bains : aussi sont-ils dégoûtants de malpropreté. Les femmes, et surtout les filles esclaves, chargées de l'éviscération des poissons pour les faire sécher, ont le corps recouvert d'une épaisse crasse qui exhale au loin une odeur d'autant plus repoussante que souvent s'y mêle celle de l'huile de phoque ou de marsouin, dont elles s'oignent le corps, et qu'elles recouvrent de poussière d'ocre : ce dernier usage est remarquable en cela qu'on ne le trouve employé que chez les peuples de race nègre. La plupart des Zélandais, d'ailleurs, dédaignent de se couvrir la chevelure de poussière rouge, et tous ceux qui nous présentèrent cet embellissement appartenaient à des villages éloignés de la baie Marion et venaient de l'intérieur de l'île.

Cette habitude de malpropreté est d'autant plus enracinée chez ces peuples, qu'avec très-peu de soin ils pourraient se débarrasser de la vermine qui les dévore et de la crasse qui les recouvre. Hommes et femmes sont d'excellents nageurs : mais ce n'est que par nécessité et rarement par plaisir qu'ils se jettent à l'eau, et ces dernières conservent les pagnes de *phormium* qui leur ceignent les reins, jusqu'à ce qu'elles soient usées; elles ne les quittent point pour le sommeil, ni même lorsqu'elles sont accroupies au fond des pirogues, dans l'eau, au milieu des têtes et des intestins des poissons.

Le costume des Zélandais varie très-peu dans les deux sexes. Mais comme ces îles n'offrent point les arbres précieux à écorces textiles dont se servent les O-taïtiens pour confectionner leur

papier vestimental, gracieux et léger, ces peuples ont eu recours à d'autres matières, et les nattes qu'ils ont su tisser avec des fibres du *phormium tenax* sont d'une rare beauté et par la substance dont elles sont composées et par le travail. Une de ces nattes flotte négligemment sur les épaules et sur le corps; on la nomme *tatata* : une deuxième est roulée autour du tronc et descend jusqu'aux genoux. Dans les hivers, dont la rigueur est extrême sur ces îles antarctiques, ils ajoutent sur la natte supérieure un tissu grossier et pesant, formé de masses nombreuses de filaments d'une sorte de jonc, qui imitent les flocons de laine réunis sur les colliers des chevaux des voituriers d'Europe. Ce vêtement est nommé *toï;* il est remplacé, chez les chefs, par un manteau de peaux de chiens cousues ensemble, et c'est le *kahou ouairo*. Le tissu des nattes varie par le travail; et c'est ainsi que, souvent lisse et sans dessin, il est parfois remarquable par la délicatesse des ornements qui le composent. Des brins de *phormium,* non battus et très-longs, sont implantés dans les pagnes des jeunes filles esclaves plus particulièrement, et ne contribuent pas peu à donner à cette partie du corps une ampleur démesurée.

Le rang et la valeur des guerriers zélandais sont indiqués par un grand nombre de petits fragments polis et travaillés d'os ou de jade, attachés sur la poitrine, au bord de la natte, et dont le véritable et primitif usage était de servir à gratter dans la chevelure et à détruire les insectes qui y vivent. Du reste ils ont, comme les autres peuples, le goût de la parure, et celle qu'ils préfèrent consiste à se placer des plumes dans les cheveux, et surtout une touffe de plumes blanches et soyeuses dans le trou des oreilles, qu'ils remplacent le plus souvent par des morceaux de toile. La tête n'est jamais recouverte par aucune espèce de coiffure, et les cheveux flottent en désordre sans que l'art vienne leur prêter son secours : cependant quelques jeunes filles, plus coquettes sans doute que leurs compagnes, vinrent nous visiter ayant la tête couronnée d'une guirlande de mousse très-verte et très-gracieuse.

Les objets de parure pour les femmes consistent en colliers de coquillages nommés *piré,* auxquels sont parfois suspendus de petits hippocampes desséchés. Leur goût pour les grains de verre bleu, de fabrique européenne, est très-prononcé; aussi les recherchent-elles avec empressement. Mais le bijou le plus précieux, que portent seule-

ment les hommes, et à la possession duquel sont attachées les idées religieuses, est le fétiche de jade vert représentant une figure hideuse, qui pend sur la poitrine suspendue à quelque portion d'os humains. C'est encore par esprit de superstition qu'ils attachent à une de leurs oreilles une dent acérée du goulu de mer ou squale, qui sert aux femmes à se déchirer la figure et la poitrine pour témoigner leur vive douleur à la perte des chefs ou de leurs parents. Les insulaires attachent le plus grand prix à la conservation de ces objets, lorsque, transmis par leurs ancêtres, ils sont devenus *taboués* ou sacrés. Ils pensent qu'à leur possession est lié le bonheur de leur vie, et ils les échangent, au contraire, avec indifférence et pour des bagatelles lorsqu'ils proviennent de leurs ennemis, et qu'ils les en ont dépouillés en les massacrant.

Nous avons déjà eu occasion d'indiquer que les Nouveaux-Zélandais de quelques endroits de l'intérieur se recouvraient la figure et les yeux de fard grossier composé de poussière d'ocre, mélangée à de l'huile de cétacés; cependant cet usage est peu général : mais il n'en est pas de même de celui de se placer de larges mouches noires sur le nez, le menton et sur les joues, ainsi que le font les jeunes garçons, et de larges mouches d'un bleu d'azur, ainsi que le pratiquent les jeunes filles; ce dernier embellissement se nomme *para-ekaouaiaoua*. Qu'on veuille bien ne pas croire que ces détails soient futiles : ceux-ci, ajoutés à d'autres faits, sont quelquefois très-nécessaires pour caractériser les habitudes des peuples; et d'ailleurs aurions-nous bonne grâce de critiquer, au milieu des tribus restées stationnaires dans leur civilisation, ce que le caprice des modes rend bien plus ridicule chez les nations européennes.

Ce besoin qu'ont tous les hommes de modifier les avantages qu'ils ont reçus de la nature se fait aussi vivement sentir chez les Nouveaux-Zélandais. Le tatouage ou *moko* les occupe pendant toute leur vie, et, chaque année, ils se soumettent à l'opération douloureuse qu'il nécessite. Ce tatouage est d'autant plus remarquable qu'il couvre ordinairement la figure; et, comme il est renouvelé très-fréquemment, il en résulte de profonds sillons disposés par cercles réguliers, qui donnent à la physionomie l'expression la plus étrange. Les habitants des îles Marquises et les Nouveaux-Zélandais sont donc les seuls peuples qui se tatouent profondément le

visage, tandis que les O-taïtiens en ont perdu la coutume, et prodiguent, au contraire, cet ornement sur le corps, et que les Nouveaux-Zélandais ne le placent que sur les fesses en le disposant en cercles enroulés les uns dans les autres. Les femmes se font couvrir les reins de losanges formant une large bande; mais elles ajoutent encore à leurs traits durs et repoussants des dessins qui ne contribuent point à les embellir, et c'est ainsi qu'elles ont les lèvres sillonnées de raies d'un noir profond, et des sortes de fers de lance profondément imprimés aux angles de la bouche et au milieu du menton. Il n'y a que les esclaves pris jeunes ou les hommes de la dernière classe qui ne soient point tatoués : tous les autres naturels ne sauraient se soustraire à cette coutume sans honte; et plus un guerrier est fameux, plus il a subi le renouvellement de cette opération, et plus il est fier d'un blason qu'il n'obtient jamais sans de vives douleurs.

L'architecture domestique, et par ce nom nous désignons l'art de bâtir les cabanes, a été assez ingénieusement appliquée par les Zélandais au climat qu'ils habitent et aux habitudes belliqueuses qui les animent. Leurs demeures, au lieu d'être vastes et aérées, forme qui serait désavantageuse dans un pays que battent les tempêtes de l'hémisphère austral, sont petites et basses, et leurs villages ou *hippahs* ne sont d'ailleurs jamais placés en plaine, parce qu'ils pourraient être saccagés par surprise; mais, au contraire, ils couronnent toujours des collines abruptes, des lieux escarpés et d'un difficile accès. Ces cabanes sont des gîtes où l'on ne peut pénétrer qu'en se traînant sur les genoux et sur les mains, et les familles qu'elles abritent dorment pêle-mêle sur de la paille et dans un espace très-resserré, où la respiration de plusieurs individus entretient aisément la chaleur nécessaire pour que le froid du dehors ne puisse y pénétrer. Leur intérieur ne présente aucun meuble, si l'on en excepte quelques coffrets élégamment sculptés, quelques vases en bois rouge, chargés de dessins tels qu'on peut s'en faire une idée par les figures qu'en a données Cook dans sa relation.

L'industrie la plus perfectionnée et la plus remarquable du peuple qui nous occupe est celle de la fabrication des étoffes. On retrouve, dans les variétés de ces ressources chez les divers Océaniens, la sage prévoyance de la nature, puisque sur les îles inter-

tropicales, dont la température est constamment chaude, elle a fourni les écorces textiles, susceptibles de se métamorphoser en étoffes légères et moelleuses, comme à O-taïti, aux Tonga, aux Marquises, aux Sandwich, et qu'à la Nouvelle-Zélande, où les froids des hivers sont intenses, elle a produit le *phormium;* car c'est avec les fibres de ce dernier végétal, bien supérieur à notre plus beau lin, que les femmes, et surtout les jeunes filles enlevées à leurs familles par suite des malheurs de la guerre, tissent soigneusement leurs *mati* ou nattes élégantes, nommées *kahou* lorsqu'elles servent de vêtements, et appelées *koura*, *kupenga*, etc., suivant les parties du corps qu'elles doivent recouvrir. Ces nattes, par l'aspect satiné des fibres du *phormium,* soigneusement débarrassées de la matière gommeuse qui les invisque, sont ornées de dessins et forment, en se drapant, un habillement qui n'est point sans analogie avec l'ancien costume civil des Romains.

Parmi les objets d'utilité qu'ils fabriquent pour leurs besoins journaliers, on doit mentionner les paillassons grossiers dont ils se couvrent les épaules dans les temps de pluie et les sacs en joncs dans lesquels sont renfermées leurs provisions diverses. La manière dont sont préparées les fibres du *phormium* est aussi fort remarquable par sa simplicité, tandis que, dans les essais tentés par des savants dans le but louable d'utiliser une plante aussi précieuse en Europe, on n'est point parvenu à obtenir ces mêmes fibres avec toutes les qualités qui distinguent celles qui résultent du procédé des Nouveaux-Zélandais. Ces derniers, après avoir coupé les longues feuilles de la *plante à lin* (c'est ainsi que Cook nomme le *phormium*, dans la relation de ses voyages), les mettent macérer quelques jours dans l'eau, et les retirent pour les briser avec un maillet de bois très-dur sur un billot ovalaire du même bois. Cette opération préliminaire est leur *haronga*, et par son moyen la chlorophile ou matière verte, résineuse, est enlevée de dessus les fibres, incomplétement il est vrai; mais le soin qu'on a ensuite de les racler avec force à l'aide d'une valve de coquille, rendue coupante sur son bord, achève de les débarrasser des parcelles de cette matière qui s'opposent à leur souplesse. Ainsi nettoyées de l'enduit qui les enveloppait, les fibres du *phormium* ont la couleur dorée du plus beau lin, unie au moelleux et presque à la force de la soie.

Les deux îles habitées par les Nouveaux-Zélandais, sans être placées sous de hautes latitudes, subissent cependant l'influence d'une température rigoureuse par les vents furieux qui soufflent une grande partie de l'année et par les neiges qui recouvrent les lieux élevés. Les naturels qui les habitent ont senti de bonne heure le besoin de se former des provisions d'hiver ; et, comme dans les beaux jours ils prennent une grande quantité de poissons dans les baies qui morcellent le rivage, ils en sèchent et en fument la majeure partie pour se nourrir lorsqu'il est impossible de mettre des pirogues en mer, et pour se préserver de la famine lorsque leurs *i-pahs* sont assiégés par des tribus ennemies.

Le sol ne fournit plus spontanément, comme dans les îles équatoriales, une grande variété de substances alimentaires, et la base de l'existence des Zélandais se trouve être la racine ligneuse d'une fougère qui couvre toutes les plaines, et qui ressemble parfaitement à notre *pteris*. Plusieurs plantes potagères que leur ont communiquées les Européens sont aujourd'hui utiles aux naturels, et croissent presque sans soin, tant le sol meuble leur est convenable ; tels sont les patates douces, les pommes de terre et les radis. Les mets accessoires dans leurs repas consistent en coquillages, en langoustes, parfois en cochons, et le plus souvent en chiens. Les chairs de leurs ennemis, tués sur un champ de bataille, qu'ils dévorent avec tant de plaisir, ne sont point considérées comme objet de nourriture, mais bien comme devant servir à des actes mystérieux de religion.

Leur cuisine est simple comme la nature de leurs aliments. Elle ne diffère point de celle des autres Océaniens, et consiste à faire torréfier les substances sur des charbons ou bien dans des *oumous* ou fours creusés sous terre, à l'aide de pierres échauffées. Ils nomment *taro* l'espèce de pain qu'ils font avec la racine de la fougère *eroi*, qui est l'*acrostichum furcatum* de Forster. Ces racines sont recueillies par des esclaves qui les font sécher au soleil en les exposant sur des claies, pour être converties en pain ; elles sont concassées dans un mortier en bois, et triturées de manière à ce qu'elles ne forment plus qu'une pâte brune jaunâtre, visqueuse comme de la glu, et remplie de parcelles ligneuses ou d'écorces. Cette pâte est malaxée en cylindres analogues aux bâtons d'extrait de réglisse, et ne contient que très-peu de principe nutritif : sous ce rapport

elle doit ressembler au pain que les Islandais font avec l'écorce des sapins. Nous avons vu les Nouveaux-Zélandais manger avec sensualité des poissons demi-pourris, exhalant une odeur infecte ; mais ce qui est plus remarquable est l'habitude qu'ils ont de presser, de ficeler dans des feuilles une grande quantité de petits poissons, de la même manière que les O-taïtiens préparent leurs confitures de bananes.

L'eau pure est l'unique boisson de ces peuples; ils haïssent les liqueurs fortes, et si quelques-uns d'entre eux, ou même des jeunes filles, boivent de l'eau-de-vie, cette pernicieuse habitude leur est venue pendant leur séjour à bord des navires européens. Ils font communément trois repas, et nomment *kainga dua* le dîner, et *kai ahi-ahi* le souper; leurs aliments sont placés par terre, et chacun les dépèce avec les doigts. Parfois les guerriers se servent d'instruments faits avec des os humains, provenant d'un ennemi tué sur le champ de bataille ; et c'est ainsi que nous achetâmes à l'un d'eux une fourchette à quatre dents, faite avec l'os radius d'un bras droit, sculptée avec soin et ornée de divers reliefs en nacre.

Les filets dont se servent ces peuples sont absolument analogues aux nôtres, et sont de trois sortes : leurs *sennes*, faites de feuilles de *phormium*, ont une immense étendue, et demeurent le plus souvent la propriété de tous les habitants d'un village; leurs hameçons, composés d'une tige en bois dur, et armés d'os pointus et barbelés, se trouvent être parfois façonnés avec des morceaux de nacre. Les lignes qui les supportent sont très-bien cordées et d'une force considérable.

Leurs pirogues ou *waka* sont remarquables par les sculptures qui les décorent. Les habitants du nord, qui dans leurs communications fréquentes avec les Européens ont reçu un grand nombre d'instruments de fer, négligent aujourd'hui leur construction. La plupart de ces légères embarcations sont creusées dans un seul tronc d'arbre, et ont communément jusqu'à quarante pieds de longueur. Nous en mesurâmes une près *Kaouéra*, qui, formée d'un seul morceau, avait soixante pieds de longueur et trois de profondeur sur quatre de large. Elles sont peintes en rouge et ornées de plumes d'oiseaux, disposées sur le bord en festons ; l'arrière s'élève jusqu'à près de quatre pieds, et se compose de sculptures allégoriques qui surmontent la représentation d'un homme tenant de la main droite

le *lingam*; l'avant est occupé par une tête hideuse à yeux de nacre, et dont la langue sort démesurément de la bouche, ce qui signifie chez ces peuples le courage provocateur à la guerre et le mépris des ennemis. Ces pirogues peuvent contenir par leur longueur quarante guerriers; elles sont presque toujours simples ou non accouplées, et les rames dont on se sert pour les faire marcher sur l'eau, ou les *oé*, sont terminées en pointe très-acérée, de manière à ce que l'équipage, pris à l'improviste, puisse s'en servir comme d'une arme avantageuse pour se défendre des attaques. Leur marche est rapide lorsqu'elles sont poussées par les vents ou par les coups pressés des rames. Les voiles dont se servent les Nouveaux-Zélandais ne consistent qu'en nattes de jonc grossièrement tissées et de forme triangulaire, qu'on nomme *oé-hia* ou pagaies du vent, et qui ne peuvent point servir pour voguer au plus près.

Bien que les Nouveaux-Zélandais soient éminemment portés à la guerre, que ce soit pour eux l'occupation de toute la vie, on ne retrouve point chez eux une grande variété de moyens de destruction. Leur bravoure consiste à attaquer un ennemi corps à corps, à triompher par la puissance de la force, et ils ont dédaigné ces armes légères, ces flèches à pointe barbelée, qui se lançent derrière les buissons, et qui décèlent toujours la perfidie unie à la faiblesse. Avec leurs *patous-patous*, faits en jade vert, ils scalpellent ou brisent le crâne d'un ennemi, ou le percent de leurs longues javelines. Ce *patou-patou*, fixé au poignet par une lanière de peau, est l'arme par excellence du guerrier zélandais. Les *arikis*, ou prêtres, ont pour marque de leurs fonctions sacerdotales un grand assommoir en os de baleine, couvert de reliefs. Leurs *tokis* sont des haches, aussi de jade, dont les manches sont travaillés avec le plus grand soin et ornés de touffes de poils de chien d'un blanc pur. Un grand nombre de leurs casse-tête sont en bois rouge, poli et très-dur, et quelques chefs les remplacent par des massues travaillées de la même manière. Les naturels chargés de la défense des *i-pahs* palissadés (et l'on sait que ces villages sont toujours placés sur la crête abrupte et roide de quelque endroit escarpé) font pleuvoir sur les assaillants une grêle de grosses pierres; mais ils repoussent surtout leurs efforts à l'aide de très-longues javelines acérées, qui ont communément de quinze à vingt pieds et quelquefois plus.

La Baie-des-Iles, placée dans la portion nord de la Nouvelle-Zélande, est une relâche avantageuse pour les navires qui sillonnent le Grand-Océan; aussi est-elle très-fréquentée par les baleiniers anglais ou américains. Les nombreuses tribus, qui vivent sur ses bords, et qui sont unies par des liens de famille, ont senti l'immense avantage qu'elles auraient de posséder de la poudre et des fusils; c'est là le prix qu'elles ont mis aux vivres frais qu'elles fournissent aux vaisseaux européens qui les visitent, et le nombre de mousquets qu'elles se sont déjà procurés leur a permis de faire la guerre avec succès aux tribus voisines et de saccager les *i-pahs* environnants jusqu'à une assez grande distance. De toutes les inventions européennes celle des armes à feu leur a paru la conception la plus sublime et la plus merveilleuse; c'est la seule qui ait mérité leur approbation.

Nous n'avons jamais compris le mot *sauvage*, tel qu'il est usité en Europe, pour désigner des peuples stationnaires dans leur civilisation. Tous ces sauvages ont un culte, quelque grossier qu'il soit, reconnaissent des autorités supérieures, ont des idées sociales depuis longtemps arrêtées, cultivent les beaux-arts, nomment toutes les productions de leur sol et en savent les propriétés. Or, comparons ces prétendus sauvages avec les gens de nos campagnes! Les Nouveaux-Zélandais ont donc aussi leurs beaux-arts, non ceux qui consistent à élever des pyramides, bâtir des palais et faire revivre sur la toile les plus beaux traits de l'histoire, mais ceux qu'il leur est possible de cultiver par tradition au milieu du petit nombre de ressources qu'ils possèdent. Ces fruits des loisirs, cette culture de l'esprit, ce perfectionnement moral de la civilisation, sembleraient ne pas être compatibles avec les mœurs guerrières et l'instinct destructeur de ces peuples; et cependant ils sont plus avancés dans le chant, la sculpture, la poésie, que dans les arts les plus immédiatement utiles aux premiers besoins de la vie.

Le chant des Zélandais est grave, monotone, et se compose de notes gutturales lentes et entrecoupées; il est toujours accompagné de mouvements d'yeux et de gestes mesurés très-significatifs. Mais, si leur chant n'eut point l'avantage de nous plaire, le nôtre n'obtint point leurs suffrages. C'est par la plus froide indifférence qu'ils accueillirent nos romances les plus en vogue, et les fibres épaisses

de leurs âmes ne furent point ébranlées par quelques-uns de nos airs martiaux qui enlèvent et électrisent un Européen ; cependant, si devant ces hommes si impassibles leur chant de guerre eût été entonné, la rage et la frénésie se fussent emparées d'eux, tant il est vrai que dans l'effet produit par la musique se mêlent des souvenirs et des idées locales. La plupart de leurs chants roulent sur des sujets très-licencieux, et, soit dit en passant, ce goût qui est très-prononcé chez tous les hommes n'a été masqué par les peuples civilisés que par le fard des allusions et des équivoques. Les Zélandais, comme les autres Océaniens, n'attachent aucune idée de malhonnêteté à nommer les choses par leur nom, et jamais elles ne font naître, comme chez nous, ces mouvements tumultueux et désordonnés que le frein de la bienséance comprime, sans pour cela les détruire.

Leur danse ou *héiva* est une pantomime dans laquelle les acteurs changent rarement de place, et qui se compose de gestes ou de mouvements de membres, exécutés avec la plus grande précision. Plus ordinairement, en effet, les jeunes guerriers se rangent les uns à côté des autres; l'un d'eux chante des paroles auxquelles l'ensemble des danseurs répond par des cris diversement accentués; tous exécutent des mouvements rapides de la tête, des yeux, des bras, des jambes, et particulièrement des doigts, que la cadence dirige avec une grande justesse et que la mesure fait varier. Chaque danse a un sens allégorique et ne s'emploie que dans les circonstances qui lui conviennent, pour une déclaration de guerre, un sacrifice humain, des funérailles, etc. Les femmes, appelées par la nature de leur sexe à des habitudes plus douces, ont transporté dans leurs jeux les fonctions qu'elles sont destinées à remplir dans ce monde. Leur danse consiste donc en mouvements désordonnés qu'on ne peut décrire, et nous nous bornerons à en signaler une consacrée à *Ouré* ou *Phallus*.

Le seul instrument de musique que nous ayons vu entre les mains des Zélandais est une flûte, ordinairement en bois et travaillée avec goût : parfois on emploie à sa confection des portions d'os de la cuisse, en commémoration de quelque victoire remportée sur les hommes d'une tribu étrangère. Enfin, nous observâmes que les enfants jouaient avec des toupies analogues aux nôtres, en se servant d'un fouet pour les faire tourner, et sans doute que cette

légère remarque, unie à une plus grande masse de faits, ne sera pas un jour sans utilité.

La langue douce et sonore des Océaniens, très-musicale, a subi quelques altérations à la Nouvelle-Zélande. Les sons, remplis de mollesse à O-taïti, ont acquis ici une prononciation plus dure, ce qui est dû à l'introduction de consonnes et surtout des lettres *k, h, n, g* et *w*. Les habitants se sont transmis par la tradition orale un grand nombre de poésies d'une haute antiquité, dont ils ignorent l'origine et même le sens allégorique. La plus célèbre d'entre elles est la fameuse ode funèbre ou *pihé* qui commence par ce vers : *Papa ra te ouati tidi*, etc. Comme les Taïtiens, ils peuvent improviser sur toutes sortes de sujets; et leurs annales sont des chants dans lesquels ils conservent le souvenir des événements remarquables, les apparitions des navigateurs sur leurs bords, et les circonstances diverses de leur histoire, ou les faits de leurs guerriers. Les femmes, naturellement portées à l'enjouement, critiquent avec ironie dans leurs couplets la prononciation peu correcte ou ridicule des étrangers, et transforment en épigrammes les habitudes qui heurtent leurs préjugés. C'est ainsi que les jeunes filles qui vivaient avec les matelots de la corvette *la Coquille*, et qui ne retiraient pour salaire de leur complaisance qu'une portion des vivres de leurs amants, les accablaient de leurs sarcasmes en leur chantant des couplets commençant par ces mots : *Tayo di taro*, etc.

Nous croyons utile, pour donner une idée de la tournure d'esprit de ces peuples, de rapporter une petite pièce de vers qui a été traduite en anglais par M. Kendall, missionnaire, qui a longtemps résidé à la Nouvelle-Zélande, et plus capable qu'aucun de ses collègues de nous fournir, sur la croyance des naturels, des détails positifs et intéressants.

WAI ATA (L'ATTACHEMENT),

CHANSON.

E takae e aou ki te trou marangai,
I ouioua mai ai e komga don anga,
Tai raoua nei ki te puke ki ere atou.
E tata te oniunga te kai ki a Taoua
Ki a koe, E-Taoua, ka ouioua ki te tonga
Naou i o mai e kahou e turiki
E tahooué eo mo tokou nei rangi
Ka tai ki reira a kou rangi auraki.

TRADUCTION :

« J'ai gravi les sommets escarpés des montagnes pour être témoin de ton départ, ô *Taoua!* et les vents impétueux qui soufflent du septentrion, fécond en tempêtes, firent une impression profonde sur mon âme inquiète de ton sort. La vague mugissante se déroule chaque jour sur le rivage, et semble venir du pays éloigné de Stivers, tandis que tu vogues au gré des vents, et qu'exilé de ta patrie tu cours vers les régions où le soleil se lève. Sur mes épaules flotte, comme un doux souvenir, le vêtement que tu portais, et que tu me laissas comme le gage de ton amour. Quel que soit le lieu où tu diriges tes pas, mon attachement t'y suivra à jamais. »

La sculpture semble être le premier pas vers la civilisation lorsqu'elle n'en est pas le résultat, et, comme elle est la représentation matérielle des êtres, on la retrouve plus ou moins informe chez tous les peuples rapprochés de la condition humaine primitive. Cet art chez les Zélandais annonce du goût et des principes fixes; car ils produisent fréquemment les mêmes dessins, les mêmes formes, dans les mêmes proportions. Combien de temps devaient exiger les ornements sculptés de leurs pirogues! Les procédés par lesquels ils sont parvenus à polir un jade très-dur et le transformer en idole, hideuse il est vrai, dénotent d'ailleurs une grande habileté, et nous sont inconnus, bien qu'on ne puisse pas douter qu'ils soient le fruit de la patience et du temps.

La croyance que les Zélandais professent sur la divinité ne nous est point complétement dévoilée : autant qu'il est possible d'en juger, cependant, par la variété de leurs dogmes, on doit supposer que leur religion est très-ancienne et se compose d'une nombreuse suite d'idées très-perfectionnées, et qui ne se sont corrompues que par l'isolement, depuis leur séparation de la race dont ils descendent. Les Zélandais ont une vieille tradition par laquelle ils ont appris que leurs pères partirent d'une très-grande île pour venir habiter la Nouvelle-Zélande; mais le voile qui couvre d'une profonde obscurité leur origine et celle des habitudes qu'ils professent, ne pourrait être déchiré que par les recherches ardues d'un homme instruit, établi dans ces îles; et peut-être que le missionnaire Kendall aurait pu rendre de grands services sous ce rapport, s'il n'avait pas été absorbé par une pensée dominante, et s'il ne rapportait pas exclusivement la croyance des Nouveaux-Zélandais au système trinitaire de Pythagore, en les regardant comme une colonie d'Égyptiens.

Nous avons déjà, dans nos généralités sur la race océanienne,

émis l'opinion que les divers rameaux qui lui appartiennent sont nés sur les rivages de l'Inde, dans les premiers temps de leur civilisation ; ce qui corrobore notre manière de voir est la figure de jade qu'ils portent suspendue au cou ; les cercles conservés dans leurs sculptures et qui rappellent le serpent Calingam ; le lingam, qui paraît jouer un grand rôle dans leur mythologie ; enfin, une grande partie de leurs idées appartiennent au sabéisme, et découlent des anciennes traditions mystiques des Brachmanes.

Les dieux principaux de la Nouvelle-Zélande sont : *dieu le père*, *dieu le fils*, et *dieu l'oiseau* ou *l'esprit*. Dieu le père est le plus puissant et se nomme *nui atua*, le maître du monde. Tous les autres lui sont subordonnés ; mais chaque naturel a son *atua*, espèce de divinité secondaire qui répond assez exactement à l'ange gardien des croyances chrétiennes. Les prêtres se nomment *arikis*, et parfois on les désigne par les noms de *tané tohonga*, ou hommes savants ; et leurs femmes, qui remplissent les fonctions de prêtresses, sont les *wahine ariki* ou *wahine tohonga*, ou savantes femmes. Chaque i-pah possède une cabane plus grande que celles des habitants, qui se nomme *waré atua*, ou maison de dieu, destinée à recevoir la nourriture sacrée, *a o kai tou*, et dans laquelle on fait des prières, *karakia*.

Les cérémonies religieuses sont ordinairement accomplies par les *arikis*, dont la voix implore hautement et en public la protection d'*atua*. Ils ont la plus ferme croyance aux songes, qu'ils pensent leur être envoyés par la divinité, et toutes les affaires se décident par les prêtres, seuls chargés d'interpréter les volontés célestes. Les diverses tribus, dans leurs guerres continuelles, n'en viennent jamais à des hostilités sans avoir interrogé *oui-doua*, ou l'esprit saint, par une solennité nommée *karakia tanga*. Ils semblent consacrer par des cérémonies religieuses les époques les plus marquantes de la vie ; c'est ainsi qu'à la naissance des enfants les parents se réunissent pour faire de cette circonstance une fête de famille dans laquelle ils prononcent des sentences et tâchent de pronostiquer un heureux horoscope. M. Kendall croit trouver dans cette cérémonie, nommé *toinga*, le baptême des chrétiens, et il va même jusqu'à dire qu'on asperge les enfants avec une eau sacrée, *ouaï tapu*, ou *ouaï toï*, ou eau baptismale. Leur mariage reçoit aussi une sorte de sanction religieuse, et leur mort est entourée de prières

funèbres. Il n'y a pas jusqu'aux festins sacrés de chair humaine que M. Kendall ne pense être l'imitation bien corrompue, il est vrai, de la communion sous les deux espèces. Mais nous bornerons là nos citations, de peur de nous égarer dans l'indication de faits qui nous sont trop imparfaitement connus.

Les Zélandais ont les plus grands traits de ressemblance avec les Spartiates ; ils sont indifférents pour la vie et bravent la mort avec courage et avec grandeur. Toutes leurs pensées sont tournées vers les combats ; c'est le plaisir de toute leur vie : aussi, dès le jeune âge, ne manque-t-on point d'enflammer l'imagination des enfants par le récit des exploits de leurs parents ou de leurs amis, et de faire naître dans leurs cœurs cette soif inextinguible des hasards et des périls. De bonne heure, un petit garçon sait apprécier sa propre dignité ; il sait qu'aucune femme n'a le droit de porter la main sur lui ; qu'il peut frapper sa mère sans que celle-ci ose s'en plaindre ; qu'il peut préluder, en maltraitant ses esclaves, à l'épouvante qu'il doit porter, au jour du combat, au milieu des tribus voisines. Une chose bizarre, cependant, c'est qu'un enfant est d'autant plus illustre que le rang de sa mère est plus élevé ; car c'est d'elle qu'il tire toute sa noblesse. Ce sont toujours des vieillards estimés par leur savoir, ou des *arikis*, ou des prêtres, qui président à l'éducation des fils des chefs ; ce sont eux qui les initient dans les secrets de leur théologie. Semblables aux anciens scaldes du Nord, leurs leçons, renfermées dans des sortes de stances cadencées, roulent sur les exploits des guerriers, sur le nombre de leurs victimes, sur le bonheur dont ils jouissent dans l'*ata-mira* ou paradis céleste. Vers douze ans, ces jeunes adeptes assistent aux assemblées des chefs et écoutent leurs délibérations ; leur caractère en prend les habitudes méditatives et réfléchies ; ils sont avides de s'illustrer par quelques exploits. Nous avons été fort souvent étonnés de voir de jeunes garçons monter à bord, parcourir le navire en tous sens, au milieu des matelots, sans montrer ni timidité ni surprise ; leur démarche avait déjà de l'assurance. A l'âge de dix-huit ou vingt ans, ils font partie de la tribu des guerriers ; ils bâtissent alors une cabane à côté de celle de leur père ; ils se marient, et l'autorité paternelle cesse.

Les mariages se font par achat ; le futur doit faire des présents à la famille de la fiancée. La plupart des naturels, surtout ceux du

commun, n'ont qu'une femme; mais il paraît que la polygamie est permise aux *rangatiras*, car le fameux Shongi a plusieurs épouses. *Toui*, chef de l'i-pah près duquel la corvette *la Coquille* était mouillée, avait acheté la sienne, quoiqu'elle appartînt à une famille distinguée, deux mousquets et un esclave mâle; en retour on lui donna son épouse et un certain nombre de nattes faites en lin de la Nouvelle-Zélande, et aussi trois esclaves femelles, destinées, d'après le haut rang de la femme, à la servir dans tous ses besoins. Les habitants de la classe commune font des présents de moindre valeur; aussi n'ont-ils communément qu'une épouse. L'adultère est sévèrement puni lorsqu'il n'est point le résultat du consentement du mari; il est vrai qu'on peut acheter celui-ci par des présents. Quant aux filles, elles sont maîtresses de leur personne et libres de faire autant d'heureux qu'il leur plaît. Les jeunes filles esclaves, au contraire, sont vouées par leurs propriétaires à la prostitution; et les chefs eux-mêmes ne dédaignent point de les envoyer à bord des navires européens, à pleines pirogues, et de tendre la main pour réclamer un salaire d'un genre de commerce que nos habitudes sont loin de nous faire trouver honorable. L'*ariki* consacre les mariages par une sorte de cérémonie religieuse. Les missionnaires protestants qui sont à la Nouvelle-Zélande nous dirent même qu'au moment de la naissance d'un enfant on pratique une sorte de baptême. Quoique la femme ne soit aux yeux de ces belliqueux insulaires qu'une créature d'un ordre secondaire et destinée à la conservation de l'espèce, ils la consultent cependant dans toutes les circonstances graves; et l'épouse d'un *ariki*, semblable à une druidesse de l'ancien temps, partage le pouvoir sacerdotal de son époux.

Nous ne parlerons point de la légèreté avec laquelle ces peuples traitent ce que nous nommons pudeur; cette vertu est seulement le résultat de la civilisation, et le tableau que nous pourrions tracer des mœurs encore brutes de l'homme dans sa primitive nature serait souvent fort plaisant, sans doute, mais il effaroucherait aussi les esprits les moins difficiles. Les Zélandais et tous les insulaires de la mer du Sud, ainsi que les documents historiques des peuples anciens et modernes, nous ont confirmé dans cette pensée, que l'homme, animal par son organisation, est soumis à l'empire des besoins physiques que l'intelligence ne peut pas toujours régler ni

modérer. Sous ce rapport, les Zélandais sont d'une *salacité* qui étonne.

L'amitié que se portent les naturels d'une même tribu entre eux est très-vive, et nous fûmes souvent spectateurs de la manière dont ils se la témoignent. C'est ainsi, par exemple, que lorsque l'un d'eux venait à bord et qu'il y rencontrait un ami qu'il n'avait pas vu depuis quelque temps, il s'approchait de lui dans un morne silence, appliquait le bout de son nez sur le sien, et restait ainsi pendant une demi-heure en marmottant d'un ton lugubre entre ses dents des paroles confuses; ils se séparaient ensuite, et agissaient, le reste du temps, comme deux hommes complétement étrangers l'un à l'autre. Les femmes observaient le même cérémonial entre elles, et l'on avouera que cette salutation nasale, qui se nomme *ongi*, est une singulière politesse; mais ce qui nous étonnait encore plus, c'est l'indifférence que les naturels témoignent pour ceux qui, au milieu d'eux, se donnent ainsi des marques d'amitié. Il est assez remarquable de voir les peuples asiatiques conserver dans toutes les circonstances de leur vie et porter jusqu'au sein de leurs plaisirs cet air calme et solennel qui convient si bien à la dignité de l'homme.

Si les Zélandais montrent par leurs émotions qu'ils sont sensibles aux passions douces, l'histoire de leur vie entière prouve, d'un autre côté, que nul peuple ne conserve et ne nourrit plus longtemps le désir de punir une insulte. Un Zélandais semble avoir pour seule maxime que le temps ne peut effacer aucune offense, mais bien la vengeance seule. De ce principe vicieux, dont chaque naturel est imbu, et qui fait la règle de conduite politique des familles, résultent ces haines éternelles et les guerres perpétuelles qui désolent ces îles. La perte des parents ou des chefs distingués est vivement sentie par toute une tribu : les habitants en deuil se livrent à une cérémonie lugubre qui dure plusieurs jours; et, lorsque le rang du défunt est élevé, on sacrifie toujours des captifs destinés à le servir dans l'autre monde. Les femmes, les filles et les esclaves femelles se déchirent le sein, les bras et la figure, en se sillonnant la peau avec une dent tranchante de chien de mer, et celle-ci est toujours sacrée et pendue à l'oreille; plus le sang ruisselle de leur corps, plus cette offrande doit être agréable au défunt; de temps à autre et à époque fixe, elles renouvellent ces marques

de douleur. Lorsque nous demandions l'explication de cet usage aux jeunes filles, elles se bornaient à répondre : « *Atoua* veut que nous pleurions. » Ces peuples professent pour les morts le respect le plus religieux; ils les embaument avec un art qui n'est imité nulle part, et qui est bien supérieur à celui qu'on employait pour conserver les momies. Ils les enterrent d'ordinaire dans les tombeaux que chaque famille se réserve, ou quelquefois, pour les gens du commun, ils font ce qui s'appelle *tutere* et *waha atu*, et placent le cadavre dans une pirogue qu'ils lancent en pleine mer.

Chaque tribu de Zélandais forme une sorte de république, et chaque individu est indépendant de tout autre homme. Les districts sont régis par un chef direct, dont le titre n'est reconnu qu'à la guerre. Dans son village, il n'a aucun pouvoir particulier, ni aucun ordre à donner à l'insulaire le plus vulgaire; seulement il ne fait rien, et il a le droit de recevoir en nature une dîme sur les provisions des autres familles; mais il n'a, du reste, que les esclaves qu'il fait lui-même à la guerre, et n'a d'autre prérogative que le tatouage qui dénote son rang et que personne ne peut porter. On ne lui témoigne aucun égard, aucune marque particulière de respect lorsqu'il arrive au milieu des guerriers. Les enfants d'un chef ne lui succèdent pas à sa mort; ce sont ses frères, dans l'ordre de leur naissance. Ordinairement on nomme chef celui qui possède la réputation la plus étendue de bravoure, d'intrépidité et de prudence. A l'armée, ses avis prévalent sur la manière d'attaquer. Il n'a, pour faire la guerre et pour assembler ses guerriers, d'autre moyen que la honte qui s'attache à ceux qui refusent de le suivre au combat; rarement, lorsqu'il projette une invasion, arrive-t-il que l'avis qu'il donne de son expédition et des motifs qui l'y déterminent ne soit pas suffisant pour réunir les combattants. Lorsque *atoua* (dieu) demande la guerre, il n'y a jamais de partage dans les opinions. Les chefs de chaque tribu forment un conseil auquel sont admis les prêtres, et même les simples combattants qui jouissent d'une réputation acquise dans les combats. Ce sont les corps des chefs tués, dont on conserve la tête comme un étendard, qui servent d'holocauste dans les sacrifices. Leurs femmes sont remises à l'ennemi pour subir le même sort, ou se dévouent elles-mêmes. A leur mort naturelle, on égorge sur leurs tombeaux des victimes humaines.

La coutume la plus atroce que nous ayons à signaler est l'anthropophagie, que nul peuple n'exerce si ouvertement ni d'une manière si révoltante que les Nouveaux-Zélandais. Avides de vengeance et de carnage, ces hommes féroces savourent avec une vive satisfaction la chair palpitante des ennemis tombés sous leurs coups... Par suite de ces abominables coutumes, ils ont pris goût à la chair humaine, et ils regardent comme des jours heureux et des fêtes solennelles les circonstances dans lesquelles ils peuvent s'en rassasier. Un chef de l'i-pah de Kaouri, sur l'île *Ou-Motou-Arohia*, nous exprimait même toute la satisfaction qu'il éprouvait à manger un cadavre; il nous indiquait le cerveau comme le morceau le plus délicat, et la fesse comme le plus substantiel; mais, nous voyant faire des signes d'horreur, il se reprit pour affirmer que jamais ils ne mangeaient des Européens (*Pateka*), mais bien les méchants hommes de la rivière Tamise et de la baie Mercure. Il nous disait d'un air presque caressant que les Européens étaient leurs pères, puisqu'ils leur fournissaient de la poudre pour tuer leurs ennemis. Les cadavres des naturels morts sur le champ de bataille sont toujours dévorés; mais on n'est pas certain s'ils ne mangent pas la chair des esclaves qu'ils sacrifient en diverses circonstances.

Il semble que ces habitudes d'une férocité sans exemple règnent de toute ancienneté parmi ces peuples qui ne respirent que la guerre, et qu'elles forment une sorte de code qu'on ne peut transgresser sans violer les lois de l'honneur. La guerre occupe presque tous les instants de leur vie : le plus léger prétexte suffit pour la faire déclarer; mais le plus léger revers ou une simple satisfaction peut engager les ennemis à se retirer. Les querelles durent pendant une longue suite d'années, et la génération présente fait souvent une invasion pour venger la défaite de ses pères. On les a vus se battre, dans quelques districts, pour des affaires qui s'étaient passées depuis plus de soixante ans. Leur rancune est concentrée; chaque jour, loin de leur inspirer l'oubli de l'injure, ne fait que nourrir la soif de la vengeance, qui ne peut être satisfaite que par le sang de l'agresseur.

Leurs guerres sont le résultat de l'animosité, et ont pour but le pillage et le désir de se procurer une nourriture dont leur estomac est avide. Ils fondent alors sur les ennemis en plus grand

nombre possible, et tâchent de les surprendre et de les tailler en pièces. Parfois ils s'envoient un défi qui doit se vider dans un lieu spécifié. Le combat n'est jamais entamé avant que les *arikis* aient fait des prières et des offrandes à leurs dieux, et aient obtenu leur approbation. Pour les rendre favorables, ils sacrifient alors quelques esclaves. Lorsque ces formalités sont remplies, les combattants entonnent le chant de guerre, tirent la langue en signe de défi et de mépris, poussent de grands cris et se chargent avec fureur. Il est rare que la mêlée soit longue, et à la première fusillade, lorsqu'un bon nombre d'hommes sont tués, les vaincus se retirent, ou si le combat se pousse avec plus de vigueur et d'acharnement, les combattants s'attaquent corps à corps, et le nombre des tués est plus considérable.

Le parti victorieux chante son triomphe sur le champ de bataille, et l'on prépare alors les sacrifices épouvantables que l'on doit offrir à de dégoûtantes divinités. Les corps des chefs sont préparés, et lorsque les *arikis* et les dieux ont pris leur part, la tête reste au vainqueur qui la conserve comme un trophée de sa victoire. Les chairs sont mangées et les os distribués pour en faire des instruments. Si les ennemis ont tellement disputé le terrain qu'ils aient pu enlever les cadavres de leurs morts en se retirant et celui de leur chef, ils sont tenus de les restituer, ou ils sont attaqués immédiatement. Si leur défaite les a intimidés, elle les porte à les rendre, ainsi que la femme et les enfants du chef; la première est tuée et mangée, et les enfants massacrés ou réduits en esclavage. Presque toutes les femmes des chefs, lorsque leurs époux ont succombé, croient devoir à leur mânes le sacrifice de leur vie, et se rendent elles-mêmes aux ennemis, sûres de n'avoir aucune grâce : exemple de fanatisme qui se rapproche des coutumes indiennes.

Pendant ce temps, les guerriers vulgaires gisant sur le sol sont scalpelés avec le *patou-patou*, coupés en morceaux, rôtis et dévorés. Leurs têtes, lorsqu'ils ont quelque réputation, sont préparées et vendues aux européens pour de la poudre [1]. Les tribus

1 Chez les anciens Celtes, un sort épouvantable attendait le vaincu. Il était crucifié, lacéré, percé de traits, ou le plus souvent brûlé vif dans les sacrifices. La tête coupée et placée au bout d'une pique, ou clouée à la porte du vainqueur, demeurait là comme un monument de sa bravoure. Le crâne lui servait parfois

séjournent sur le champ de carnage tant qu'elles ont de la chair humaine. Cette nourriture, que les naturels regardent comme propre à leur transmettre le courage de celui qui a été tué, répare physiquement leurs forces épuisées par la fatigue et les privations. Tant que durent ces horribles festins, les guerriers se livrent à la joie la plus épouvantable, et, pour n'être pas seuls à se réjouir de la victoire, ils envoient à leurs familles des pièces du banquet; mais, lorsque l'éloignement ne permet pas qu'elles parviennent sans être corrompues, ils les touchent avec un bâton sacré qu'ils envoient à leurs amis pour qu'ils touchent aussi avec ce bâton des racines ou du poisson; ils pensent, par ce moyen, leur transmettre la propriété et la saveur de la chair humaine.

Parfois ces peuples font des prisonniers qu'ils conservent pour les réduire à la plus dure servitude. Ce sont eux qui vont à la pêche, cultivent les patates, arrachent les racines de fougère. Leur vie n'est jamais assurée; ils sont massacrés à la première volonté de leurs maîtres, et ils servent le plus ordinairement de victimes lorsque leurs possesseurs viennent à mourir. Trois furent tués à la mort de Korokoro, et sept le seront à celle de Shongi. La fille de ce dernier chef, dont le mari fut tué dans une affaire, s'en vengea en s'aidant de son frère pour massacrer vingt-trois prisonniers pendant leur sommeil. Lors de notre séjour, un guerrier sanguinaire nous montrait plusieurs prisonniers qu'il avait faits de sa propre main, et nous engageait avec force à accepter un jeune homme fort et robuste pour lequel il ne demandait qu'un mousquet. Les navires anglais qui ont besoin de matelots obtiennent souvent un certain nombre d'esclaves pour de la poudre et des fusils.

La tête d'un chef sert en quelque sorte d'étendard à sa tribu. Autant le parti vainqueur s'enorgueillit de la posséder, autant les vaincus, et surtout sa famille, s'en attristent. Elle est préparée, puis conservée avec soin; et lorsque la tribu victorieuse désire la paix, elle envoie la tête du chef devant la tribu à laquelle il commandait. Si à sa vue celle-ci pousse de grands cris, elle témoigne par là qu'elle désire entrer en accommodement et accepter les con-

de coupe. Les *têtes* des *chefs les plus fameux étaient embaumées*, et conservées précieusement pour que leur vue entretînt dans le cœur des jeunes Gaulois une noble et belliqueuse émulation. (Poncelet, *Histoire du gouvernement français.*)

ditions; si, au contraire, elle la regarde d'un œil morne et dans un profond silence, c'est qu'elle cherche à venger sa mort, que tout accommodement lui déplaît, qu'elle veut enfin continuer les hostilités : alors le combat recommence. C'est toutefois une grande consolation pour les vaincus de savoir que les vainqueurs conservent la tête des guerriers tués; ils espèrent les posséder un jour. Lorsqu'elles leur sont rendues, ils les conservent religieusement et les vénèrent; mais depuis qu'elles sont d'un bon débit pour les Européens, il en est peu qui ne soient pas vendues.

Toui nous montrait la tête d'un chef de la rivière Tamise, qu'il conservait afin de la remettre à son fils.

Ces peuples professent la plus profonde indifférence pour la mort; ils la bravent avec un sang-froid étonnant, et jamais aucun d'eux n'a peut-être réfléchi qu'un jour on le traiterait comme il traite son semblable : une fois échauffés par les idées de carnage, ils sont plus féroces que les tigres des déserts de l'Afrique; ils n'ont qu'un but, qu'une pensée, celle de punir leur ennemi, et leur unique regret est de ne pouvoir le dévorer en jouissant de ses tourments et de ses cris.

La coutume de conserver les têtes n'est pas uniquement propre aux Zélandais; on la retrouve à Céram et à Bornéo : seulement ils emploient un moyen de conservation dont les procédés extrêmement simples ne paraissent être exécutés nulle part ailleurs. Ils nomment *moko-mokai* cet embaumement, et donnent même divers noms à la fumée qui sort par les narines, les yeux et les oreilles, dans la préparation. Pour conserver une tête, ils la coupent à la partie supérieure du cou; ils brisent alors la partie occipitale correspondante en formant un large cercle. Ils enlèvent également les portions osseuses internes, telles que celles qui composent la voûte orbitaire, les voûtes nasales et palatiale; enfin ils ne conservent des os que les parties extérieures qui doivent soutenir les téguments de la face; ils arrachent toutes les chairs et les membranes intérieures, surtout le cerveau et ses annexes. Lorsque l'intérieur est parfaitement nettoyé, ils cousent les paupières ou les ferment avec une espèce de gomme; ils placent du chanvre dans les narines, et entourent l'ouverture inférieure d'un rebord en étoffe ou en bois. Ils soumettent alors cette tête, dans un endroit bien abrité, à l'action constante de la fumée et d'une chaleur lente qui en dessèchent

successivement et peu à peu les téguments. Lorsqu'elle est parvenue au point de dessiccation voulu, ils l'oignent d'huile, et la serrent dans les lieux les plus sûrs de leur cabane, en ayant soin de l'exposer de temps à autre, de peur qu'elle ne contracte de l'humidité. Les têtes ainsi préparées sont d'autant plus recherchées que leurs chevelures sont plus longues, le tatouage plus perfectionné, et qu'elles appartiennent à des guerriers de la plus grande réputation. Ils les conservent avec moins de religion depuis que les Européens les achètent ; et il arrive souvent que les esclaves sont sacrifiés dans l'intention de vendre leurs têtes.

La pitié, comme le dit judicieusement un auteur français, semble être un sentiment qui n'a jamais d'accès dans le cœur des Zélandais : tout étranger que la tempête jette sur leurs côtes, ou que la curiosité y attire, est dévoué à une mort cruelle. Ceux de la partie nord sont les seuls qui souffrent volontiers parmi eux le séjour des Européens, dont ils ont besoin ; mais les habitants de la partie sud se sont montrés intraitables. Tous les voyageurs qui naviguèrent sur ces côtes furent l'objet des dispositions hostiles de ces sauvages insulaires, traîtres, perfides, qui semblent n'avoir pour droit que la force et la violence.

Tasman, en 1642, perdit quatre hommes, et nomma *Baie des Assassins* l'endroit où il mouilla. Surville, en 1769, fut attaqué et obligé de recourir à la supériorité de ses moyens de défense. Le capitaine Furneaux, avec *l'Aventure*, perdit neuf hommes dans le détroit de Cook. Cook lui-même fut constamment en butte aux insultes et aux menaces d'extermination que lui firent les naturels, et, par une modération opposée à la violence de son caractère, il se borna à leur faire sentir la supériorité de ses forces, et ne fit point couper les oreilles des prisonniers, comme il le fit pour les naturels des îles de la Société. Cook visita ces îles en 1769 et 1770. Le capitaine Marion séjourna à la Baie-des-Iles, que les Français appellent *Baie-Marion*, vers 1772 ; on sait qu'il y fut égorgé avec vingt-neuf hommes de son équipage. Depuis cette époque, un grand nombre de navires baleiniers furent enlevés et leurs équipages massacrés ; la liste des Européens dévorés par ces cannibales formerait un long martyrologe. Parmi les événements les plus remarquables de ce genre nous ne mentionnerons que l'enlèvement, en 1816, du *Boyd*, commandé par le capitaine Tompson, et celui

des bâtiments du capitaine Howel, que nous vîmes à Port-Jackson, et qui nous en rapporta lui-même les détails. Ce marin, qui commandait le brick *le Trial* et la goëlette *la Félicité*, mouilla, le 30 novembre 1815, dans la rivière Tamise; les naturels profitèrent de quelque négligence des matelots chargés de surveiller leurs mouvements; ils firent main basse sur les hommes qui étaient sur le pont, coupèrent les câbles, et jetèrent les navires à la côte; mais ce qui sauva l'équipage retiré dans le faux-pont, ce fut la précaution qu'on avait eue de placer les fusils dans cette partie du navire. Par les panneaux, les matelots pouvaient ajuster paisiblement tous les naturels qui s'y présentaient, et les fusillaient sans crainte de manquer leur coup; ils balayèrent ainsi les gaillards du brick, et repoussèrent les naturels sur l'avant, où un feu bien nourri força ceux qui échappèrent à cette décharge de se précipiter à la mer.

Des philanthropes plus ou moins éclairés ont longuement disserté sur les moyens de détruire l'anthropophagie; la plupart ont nié cette abominable coutume, et, regardant cette aberration comme une fiction inventée par les voyageurs, ont cru qu'on avait calomnié l'espèce humaine; nous ne chercherons pas à réfuter ces idées spéculatives, résultat des rêves d'hommes paisibles et heureux au sein de leurs foyers qu'ils n'ont jamais perdus de vue. On rapporte qu'un gentilhomme écossais, que le désir de civiliser les Nouveaux-Zélandais enflammait, s'embarqua, en 1782, avec soixante paysans et tous les objets indispensables pour cultiver la terre; son projet était de s'établir sur les bords de la rivière Tamise, ou dans la baie Mercure, et d'y apprendre aux naturels à défricher leur sol; mais on n'en a jamais eu de nouvelles depuis.

Les idées que les Nouveaux-Zélandais professent, relativement à la médecine, ne nous ont pas paru étendues; cependant leurs habitudes belligérantes auraient dû leur faire sentir la nécessité d'appliquer des remèdes aux larges blessures qui résultent des coups de leurs *patous-patous*. Sans doute qu'il faut attribuer à leur coutume d'achever les blessés et de manger les vaincus le peu de cicatrices que présentent les guerriers. Dans les maladies internes, qui les assaillent dans leurs i-pahs, ils ont recours à une diète sévère, et boivent des sucs de plantes qu'ils appellent *rongoa* ou confortantes; dans les cas désespérés, ils placent leur unique espoir dans les prières des *arikis*, quoiqu'ils aient quelques-uns de leurs compa-

triotes chargés de préparer des remèdes, et qu'ils décorent du nom de *Tangata-rongoa*. Leurs maladies, ou *mate*, les plus ordinaires sont l'éléphantiasis, la phthisie pulmonaire, et les catarrhes sous toutes les formes. Lorsque les membres sont fracturés, ils en maintiennent les extrémités en rapport par le moyen d'attelles faites d'écorces d'arbres, et deux fois par jour ils font parvenir sur le membre des vapeurs aqueuses chargées de principes herbacés, en jetant sur des charbons allumés des feuilles imbibées d'eau. Les enfants présentent souvent des hernies de l'ombilic, et les vieillards sont fréquemment atteints d'ophthalmie, de crampes ou *kéké*, et de la gravelle ou *kiddi-kiddi*. Les plaies se nomment *openga rara*; la grossesse *apou*, tandis que la santé, ou cet heureux état du juste équilibre de toutes les fonctions de la vie, est ce qu'ils appellent *ora*. Le tatouage occasionne à ceux qui se font piquer dans la peau les larges dessins dont ils sont si jaloux, des accès de fièvre qui durent plusieurs jours, et auxquels succède une abondante suppuration et des croûtes épaisses et longues à se détacher. Ce n'est jamais sans danger et sans des douleurs atroces que le tatouage sillonne les parties nerveuses et délicates, telles que l'angle de l'œil, les paupières, les tissus subjacents aux glandes parotides. Ce n'est donc que par parties et plusieurs fois dans l'année que les guerriers zélandais supportent l'opération du tatouage; aussi la regardent-ils comme une preuve de courage et de fermeté, tandis qu'ils méprisent comme des efféminés ceux qui n'osent s'y soumettre.

Pendant la relâche de la corvette *la Coquille* à la Baie-des-Iles, il se présenta un cas analogue à celui que la plupart des ouvrages de médecine rapportent, relatif à une fille qu'un grand nombre d'étudiants ne purent déflorer. Une jeune Zélandaise soutint à bord pendant trois jours les efforts successifs de tous les gens de l'équipage sans qu'aucun d'eux pût enlever le trésor que tous se piquaient de conquérir. Une épaisse membrane, de nature cartilagineuse, percée d'un trou presque imperceptible, fermait solidement le canal intérovaginal.

Une maladie dont les ravages n'ont point encore trouvé de digue est la syphilis, que Cook y introduisit en 1769 et en 1770. Les naturels, pour se garantir de ses atteintes, s'opposent énergiquement à ce que leurs femmes aient des communications trop faciles

avec les navires européens, tandis qu'ils forcent les filles enlevées aux tribus voisines par les malheurs de la guerre à se prostituer, sans s'inquiéter des souvenirs cuisants que leur obéissance fait naître. Par principes religieux comme par fierté, ils ne cohabitent jamais avec ces esclaves. Cette maladie est sans cesse renouvelée maintenant par les communications avec le Port-Jackson d'où elle est importée en droite ligne.

Il ne nous reste plus qu'à présenter le tableau du langage zélandais, qu'on sait être un des quatre dialectes principaux de la langue océanienne. A ce sujet, nous croyons devoir offrir un sommaire de la grammaire zélandaise [1], écrite en partie sur les lieux par M. Kendall, et mise en ordre et rédigée, à Londres, par le professeur Lee de Cambridge. Cette grammaire, que nous avons soigneusement étudiée pendant notre séjour à la Nouvelle-Zélande, est d'ailleurs très-rare et peu connue en France.

ALPHABET ET PRONONCIATION DES LETTRES EN FRANÇAIS.

A, *a*; B, *p*; D, *d*; E, *é*; F, *f*; G, *che*; H, *h*; I, *i*; J, *j*; K, *k*; L, *l*; M, *m*; N, *n*; O, *o*; P, *pi*; R, *r*; S, *s*; T, *ti*; U, *ou*; V. *vé*; W, *iou*; X, *x*; Y, Z, et NG.

DE L'ARTICLE.

E manou,	un oiseau.	*Te manou*,	l'oiseau.
E mata,	un visage.	*Te mata*,	le visage.

EXCEPTION. — L'article *e* se place également devant un nom de nombre singulier et devant un nom de nombre pluriel.

E pungà réou,	les cendres.
E manà,	plusieurs en nombre.

[1] A Grammar and Vocabulary of the language of New-Zealand, *published by the Church missionary-Society* : 1 vol. in-12, 230 pages, 1820, *Londres*, *Seeley*.

DU NOM SUBSTANTIF.

Les substantifs ont deux nombres, le singulier et le pluriel. Le pluriel est formé en ajoutant *nga* au singulier.

EXEMPLES :

Ika,	un poisson.	*Nga Ika*,	les poissons.
Inou,	huile.	*Nga Inou*,	les huiles.
Wuaré,	une maison.	*Nga Wuaré*,	les maisons.

DU CAS.

Les cas des noms substantifs sont distingués de cette manière :

Singulier.

Nom.	*Te ranga tira*,	le monsieur.
Gén.	*No te ranga tira* ou *Na te*,	du monsieur ou appartenant au monsieur.
Dat.	*Ki te ranga tira*,	au monsieur.
Acc.	*Te ranga tira*,	le monsieur.
Voc.	*E mara* (1),	ô monsieur!
Abl.	*I te ranga tira*,	par le monsieur.

Pluriel.

Nom.	*Nga ranga tira*,	les messieurs.
Gén.	*No* ou *Nga ranga tira*,	des messieurs.
Dat.	*Ki nga ranga tira*,	aux messieurs.
Acc.	*Nga ranga tira*,	les messieurs.
Voc.	*E mara ma*,	ô messieurs!
Abl.	*I nga ranga tira*,	par les messieurs.

AUTRE FORME DE PLURIEL.

Nom.	*Te angà ranga tira*,	les messieurs.
Gén.	*No te angà ranga tira*,	des messieurs.
Dat.	*Ki te angà ranga tira*,	aux messieurs.
Acc.	*Te angà ranga tira*,	les messieurs.
Voc.	*E mara ma ranga tira*,	ô messieurs!
Abl.	*I te angà ranga tira*,	par les messieurs.

(1) *E mara* est très-usité pour interpeller quelqu'un : on y substitue souvent le mot *e koro*, qui est plus familier.

TAKA, nom propre.

Nom.	*Taka,*	Taka.
Gén.	*No Taka, To Taka, Na Taka, ta,*	de Taka ou appartenant à Taka.
Dat.	*Ki a Taka,*	à Taka.
Acc.	*Taka,*	Taka.
Voc.	*e Taka,*	ô Taka!
Abl.	*Ja Taka,*	par Taka.

DU GENRE.

Pour distinguer le genre, on emploie généralement un mot qui signifie mâle ou femelle.

Les mots qui servent dans ce but sont :

Tané,	Le sexe masculin, dans l'homme marié.
Wahiné,	Le sexe féminin, dans la femme mariée.
Tourawhi,	Tout mâle.
Uwha,	Toute femelle.

EXEMPLE :

E tané tohunga,	un prêtre.
E wahiné tohunga,	une prêtresse.
E tané ika,	un poisson mâle.
E wahiné ika,	un poisson femelle.
E tané manou,	un oiseau mâle.
E wahiné manou,	un oiseau femelle.

AUSSI :

E matua tané,	un père.
E matua wahiné,	une mère.
E tupuna tané,	un grand-père.
E tupuna wahiné,	une grand'mère.
E pononga tané,	un esclave mâle.
E pononga wahiné,	une esclave femelle.
E kara reé tourawhi,	un animal mâle.
E kara ée uwha,	un animal femelle.

DE L'ADJECTIF.

La particule *ka* est généralement placée devant l'adjectif lorsqu'il est placé seul.

EXEMPLES :

Ka roa,	long.	*Ka poto,*	court.
Ka nui,	largo.	*Ka iti,*	petite.
Ka ma,	blanc.	*Ka mangon,*	noir.
Ka ora,	bien.	*Ka maté,*	méchant.
Ka mana,	léger.	*Ka tamaka,*	pesant.
Ka pai,	bon.	*Ka kino,*	mauvais.

Les adjectifs sont placés immédiatement après le substantif; le *ka* placé avant est alors supprimé.

E rakaou roa,	un grand arbre.
E ngadou nui,	uno grosso vague.
E matua pai,	un bon parent.
E po poto,	une courte nuit.

Observation. — Devant un nombre pluriel les adjectifs sont sujets aux mêmes règles que les substantifs.

Les degrés comparatifs et superlatifs sont généralement formés de particules et autres mots placés avant ou après; mais le superlatif est quelquefois formé par une répétition du même adjectif.

EXEMPLES :

E waka nui,	une grande pirogue.
E waka nui atu,	une plus grande pirogue.
E waka waka éra éra,	une très-grande pirogue.

DES PRONOMS.

DES PRONOMS PERSONNELS.

Singulier.

1re pers.	*Aha-ou,*	je *ou* moi.
2e —	*Koe,*	tu, toi.
3e —	*Ja,*	il, elle, il.

Pluriel.

1re pers.	*Tatu,*	nous tous.
2e —	*Koutu,*	vous tous.
3e —	*Ratu,*	eux tous.

Duel.

Ta-ou-à,	nous deux.
Kodua,	vous deux.
Raua,	eux deux.

Second duel.

Mauà,	nous deux.

Second pluriel.

Matu, lorsqu'on représente ou qu'on parle de.

DES PRONOMS POSSESSIFS.

La première personne des pronoms possessifs est distinguée au nombre singulier par *ku*, la seconde par *u*, et la troisième par *na*.

Dans le duel, *taua*, *kodua*, *raua* et *maua* distinguent les différentes personnes.

Dans le pluriel ce sont les mots *tatu*, *koutu*, *ratu* et *matu*.

PRONOMS POSSESSIFS AVEC LEURS COMBINAISONS.

I. Avec égard à une personne, à une place, à une chose.

Singulier.		Duel.	
1. *Taku*, *Toku*,	mon, ma.	1. *Ta taua*, *to taua*,	nos deux.
2. *Tau-tou*,	ton, ta.	2. *Ta kodua*, *to kodua*,	vos deux.
3. *Tana-tona*,	son, sa.	3. *Ta raua*, *to raua*,	leurs deux.

Second duel.

Ta maua, *to maua*, nos deux (que je présente).

Pluriel.		Second pluriel.
1. *Ta tatu*, *to tatu*,	nos.	1re pers. *Ta matu*, *to matu*, nos (lorsque je représente).
2. *Ta koutu*, *to koutou*,	vos.	
3. *Ta ratu*, *to ratu*,	leurs.	

II. Avec égard aux personnes, aux lieux, aux choses,

Singulier.		Duel.	
1. *Aku oku*,	mes.	1. *A taua*, *o taua*,	nos deux.
2. *Au-ou*,	tes.	2. *A kodua*, *o kodua*,	vos deux.
3. *Ana ona*,	ses, etc.	3. *A raua*, *o raua*,	leurs deux.

Second duel.

1re pers. *A maua*, *o maua*, nos deux (lorsque je représente).

Pluriel.

1. *A tatu, o tatu,* nos. | 2. *A koutu, o koutu,* vos. | 3. *a ratu,* o *ratu,* leurs.

Second pluriel.

1re pers. *A matu, o matu,* nos (dont je parle).

EXEMPLE :

Matau, un hameçon.

Singulier.

1. *Taku matau,*	mon hameçon.
2. *Tau matau,*	ton hameçon.
3. *Taua matau,*	son hameçon.

Duel.

1. *Ta taua matau,*	l'hameçon de nous deux.
2. *Ta kodua matau,*	l'hameçon de vous deux.
3. *Ta raua matau,*	l'hameçon d'eux deux.

Second duel.

Ta maua matau, l'hameçon des deux dont je parle.

Pluriel.

1. *Te tatu matau,*	l'hameçon de nous tous.
2. *Ta koutu matau,*	l'hameçon de vous tous.
3. *Ta ratu matau,*	l'hameçon d'eux tous.

Second pluriel.

1re pers. *Te matu matau,* l'hameçon de nous tous, dont je parle.
Secondement, par rapport aux choses, comme des hameçons, *nga matau.*

Singulier.

1. *Aku matau,*	mes hameçons.
2. *A'u matau,*	tes hameçons.
3. *Ana matau,*	ses hameçons.

Duel.

1. *A taua matau,*	les hameçons de nous deux.
2. *A kodua matau,*	— de vous deux.
3. *A raua matau,*	— d'eux deux.

Second duel.

1re pers. *A maua matau,* les hameçons de nous deux en les présentant.

Pluriel.

1. *A tatu matau,*	les hameçons de nous (tous).
2. *A koutu matau,*	les hameçons de vous (tous).
3. *A ratu matau,*	les hameçons d'eux (tous).

Second pluriel.

1re pers. *A matu matau,* les hameçons de nous (tous).

PRONOMS DÉMONSTRATIFS.

Singulier.

1. *Tenei,*	ce, cette (proche).
2. *Tena,*	celui, celle (en vue).
3. *Tera,*	ce, celui, celle (à distance).

Pluriel.

1. *Enei,*	ces, ceux, celles (très-près).
2. *Ena,*	ces, ceux-là, celles-là (en vue).
3. *Era,*	— *idem* — (à distance).

EXEMPLE :

Tenei tangata ou *Te tangata nei,*		cet homme (ci).
Enei tangata,		ces hommes (ici).
Ténea méa,	cette chose	(en vue ou qu'on montre).
Ena méa,	ces choses	
Tera wahiné,	cette femme	(à distance).
Era wahiné,	ces femmes	

PRONOMS RELATIFS.

Ils paraissent ne pas exister dans le langage des Zélandais.

EXEMPLES :

Ko te iwi koa madu i (1) *au*, a tribu vaincue par moi.

PRONOMS INTERROGATIFS.

Wai,	qui, lequel.
K'wai (de *ko wai*),	qui, lequel.
Eaha,	quoi.
Aha,	lequel, laquelle (usité après le substantif).

EXEMPLES :

K'wai ra te atua nui?	qui est le Dieu grand?
Eaha te atua?	qu'est-ce que Dieu?
E widua,	un esprit.
Tangata àha?	lequel homme?

Dans quelques questions, comme le nom d'une personne, le mot *k'wai* est usité et non *eaha*.

EXEMPLES :

K'wai tou ingoà?	quel est ton nom?
K'wai terà tangata?	quel est cet homme?

DES VERBES.

Les verbes sont actifs, neutres et causatifs. Ils ont deux voies, l'actif et le passif; trois modes, l'indicatif, l'impératif et le subjonctif, et trois temps, le présent, le passé et le futur.

VERBE ACTIF.

Ka kai. Manger.

(1) Abréviation de ahau, *je* ou *moi*.

Dans les exemples de pronoms possessifs, démonstratifs et relatifs, les particules *te*, *ta* et *to*, sont évidemment dans le nombre singulier seulement, et *e*, *a* et *o*, dans le pluriel.

INDICATIF PRÉSENT

Singulier.

1. *E kai* ana *ra oki aou*,	je mange.
2. ——— *koe*,	tu manges.
3. ——— *ia*,	il ou elle mange.

Duel.

1. *E kai* ana *ra oki taoua*,	nous mangeons (toi et moi).
2. ——— *kodua*,	vous mangez (deux).
3. ——— *raua*,	ils mangent (deux).

Second duel.

1. *E kai* ana *ra oki maua*,	nous mangeons (deux, moi parlant de).

Pluriel.

1. *E kai* ana *ra oki tatu*,	nous (tous) mangeons.
2. ——— *koutu*,	vous (tous) mangez.
3. ——— *katu*,	ils (tous) mangent.

Second pluriel.

1. *E kai* ana *ra oki matu*,	nous (tous ceux dont je parle) mangeons.

Parfois les mots *ra oki* sont omis par ellipse.

TEMPS PASSÉ.

Singulier.

1. *Koa kai* ke *ra oki au*,	je mangeai.
2. ——— *koe*,	tu mangeas.
3. ——— *ia*,	il mangea.

Duel.

1. *Koa kai* ke *ra oki taua*,	nous mangeâmes.
2. ——— *kodua*,	vous mangeâtes.
3. ——— *raua*,	ils mangèrent.

Second duel.

1. *Koa kai* ke *ra oki maua*.

Pluriel comme précédemment.

FUTUR.

(*apopo*). 1. *Ra oki au e kai aï*, (demain) je mangerai.
2. —— *koe* ——
3. —— *ia* ——

1. —— *taua* ——
2. —— *kodua* ——
3. —— *raua* —— 1. *Maua*.

Pluriel.

1. *Ra oki tatou e kai aï*, etc., etc.

Ana désigne le temps présent ; *ke*, le temps passé ; *ai*, le futur.

IMPÉRATIF.

Singulier.

2. *E kai rak oe*, mange.
3. *Ka kai ra ia*, qu'il mange.

Duel.

1. *Ka kai ra taua*, mangeons (deux).
2. *E kai ra kodua*, mangez (deux).
3. *Ka kai ra raua*, qu'ils mangent (deux).

Pluriel.

1. *Ka kai tatu*, mangeons (tous).
2. *E kai ra koutu*, mangez (tous).
3. *Ka kai ra ratu*, qu'ils mangent (tous).

SUBJONCTIF.

Singulier.

1. *E kai ana pe oki au*, que je mange.
2. ———— *koe*, que tu manges.
3. ———— *ia*, qu'il mange, etc., etc.

PASSÉ.

Singulier.

1. *Koa kai ke opei au,*	j'aurais ou j'eusse mangé.
2. ——— *koe,*	tu aurais, etc.
3. ——— *ia,*	il aurait, etc., etc.

FUTUR.

Singulier.

1. (*a mudi*) *pe oki au e kai aï,*	(désormais) que je mangerai.
—— *koe* ——	que tu mangeras.
—— *ia* ——	qu'il mangera, etc., etc.

VERBE NEUTRE.

INDICATIF PRÉSENT.

Singulier.

1. *E aire mai ana ra oki au,*	je suis venant.
——— *koe,*	tu es venant.
——— *ia,*	il est venant.

PASSÉ.

Singulier.

1. (*no nanahi ra oki au i aire mahi,*	(hier) je suis arrivé.
—— *koe* ——	etc., etc.
—— *ia* ——	etc., etc.
—— *taua* ——	etc,. etc

Autre manière d'exprimer le temps passé du verbe *tai mai,* arriver.

EXEMPLE :

Koa tai ke mai ra oki au,	j'arrivai.
——— *koe,*	tu arrivas.
——— *ia,*	il arriva, etc., etc.

FUTUR.

Singulier.

1. (*a mudi*) *ra oki au e aire mai aï,*	(désormais) j'arriverai.
—— *koe* ——	
—— *ia* ——	etc., etc.

IMPÉRATIF.

Singulier.

2. *Aire mai ra oki koe,*	arrive.
3. ——— *ia,*	qu'il arrive.

Duel.

1. *Aire mai ra oki taua,*	arrivons (deux), etc., etc.

SUBJONCTIF PRÉSENT.

Singulier.

1. *E aire mai ana pe oki au,*	que j'arrive.
——— *koe,*	que tu arrives.
——— *ia,*	qu'il arrive.

PASSÉ.

Singulier.

1. *Koa tai ke mai pe oki au,*	je fusse arrivé.
——— *koe,*	etc.
——— *ia,*	etc., etc.

FUTUR.

Singulier.

1. (*apopo*) *Pe oki au e aire mai aï,*	(demain) peut-être j'arriverai.
—— *koe* ———	*id.*
—— *ia* ———	etc., etc.

VERBE PASSIF.

Pau, être consumé.

INDICATIF PRÉSENT.

Singulier.

1. *Ka paou ra oki au,*	je suis consumé.
——— *koe,*	
——— *ia,*	

PASSÉ.

Singulier.

1. *Ka pau kera oki au,* j'ai été consumé.
——— *koe,*
——— *ia.*

FUTUR.

Singulier.

1. *Ka pau ra oki au (apopo),* je serai consumé (demain).
——— *koe,*
——— *ia.*

IMPÉRATIF.

Singulier.

2. *Ki a po ra koe,* sois consumé.
——— *ia.*

ADVERBES.

I. ADVERBES DE TEMPS.

Ahea,	quand.	*Ina mate,*	anciennement.
Ahinei,	en ce jour.	*Wawe,*	soudainement.
Inanahi,	hier.	*A mudi,*	désormais.
Apopo,	demain.	*I mua,*	autrefois.
Ate tahira,	après-demain.	*A te ai ai,*	au soir.
I te ao,	par jour.	*A te ata,*	au matin.
I te po,	par nuit.		

II. ADVERBES DES LIEUX.

Ke ihéa,	où, en quel lieu.	*Tenei taha,*	cet endroit.
Nohéa,	d'où.	*Tera taha,*	quel lieu.
Konei,	ici.	*Dunga,*	en haut.
No konei,	de cet endroit.	*Mua,*	avant.
Konei mai,	ce chemin.	*Mudi,*	derrière.
Koi i natou,	quel chemin.	*Tawiti,*	loin.
Tata,	près.	*Tawiti-tawiti,*	bien loin.
Iroto,	en dedans.	*Raro,*	là-bas.
Waho,	en dehors.		

III. ADVERBES DE QUANTITÉ.

Nui.	beaucoup.	*Poupou,*	en quantité.
Iti,	petit.	*Ma te todu,*	épais.
Rahi,	large.	*Ma ro iti,*	très-petit.
Nohi-nohi,	peu.	*Maha,*	abondant.
Rai-rai,	mince.	*Todu-todu,*	peu.
Tini-tini,	un très-grand nombre.	*Kati,*	assez.

IV. ADVERBES DE QUALITÉ.

Pai,	bien.	*Kino,*	mauvais.
Tika,	juste.	*Pakeke,*	difficilement.
Eapa,	plié.	*Nga wadii,*	tendrement.

V. ADVERBES EXPRIMANT LES RAPPORTS.

Penei,	tel que celui-ci (très-près).	*Pera,*	tel que (à distance).
Pena,	tel que (se dirigeant à).	*Meake,*	de cette manière, comme.

VI. ADVERBES DE NOMBRE.

E tahi anga,	jadis.	*Emano e okinga mai,*	un millier d'années.

E maka e okinga mai, beaucoup de temps.

VII. ADVERBES DE NÉGATION.

Kaore,	non.	*Eleka,*	d'aucune manière.
Kaore koia pea,	non à tout.	*Kaua, aua,*	point, pas.

VIII. ADVERBES D'AFFIRMATION.

Araou ai, oui. | *Ara oki,* oui. | *Koia ra,* vraiment.

IX. ADVERBES DE DOUTE.

Pea, peut-être. | *Pea oki,* peut-être si. | *Koia pea,* probablement.

X. ADVERBES D'INTERROGATION.

Aeah? quand? | *E iaha?* pourquoi? | *E hia?* combien?

Ces divers adverbes deviennent quelquefois dans l'usage ou substantifs ou adjectifs.

PRÉPOSITIONS.

I,	par.	*Waho*,	sans.
No,	de.	*Mo*,	pour.
Ki,	à.	*Ke*,	chez, à.
Dunga,	au-dessus de.	*Caro co*,	sous, dessous.
Dunga aki,	sur, dessus.	*Coto*,	entre.

EXEMPLE :

Ka diro I te tangata, pris *par* l'homme.

CONJONCTIONS.

Ma et *me* sont usités comme conjonctions copulatives : *ma* dans l'assemblage des mots de même nature et de même qualité, et *me* dans la réunion des mots de qualités différentes, etc.

EXEMPLES.

Ko Taka, ko Tuma,	Taka et Tuma.
E dua te kau ma dima,	vingt et cinq.
Na wai oki te ra, me te marama, me nga wétu?	qui a fait le soleil, la lune et les étoiles?

Quelques conjonctions sont formées par les pronoms personnels.

EXEMPLES :

Ko maua ko Taka;	moi et Taka.
Ko koe, ko dua, ko Taka;	toi et Taka.
Ko Taka, ko raua, ko Tuma;	Taka et Tuma.
Ko Taka, ko ratu, ko Tuma ma;	Taka, Tuma et autres.
Ki a Taka, ki a raua, ki a Tuma;	à Taka et à Tuma.

INTERJECTIONS.

Ha-ha,	surprise.	*E tai*,	ah!
Au-é,	hélas!	*Ahah*,	en dégoût.

SYNTAXE.

Au cas nominatif avec le verbe.

Le cas nominatif s'unit et suit le verbe, comme dans

E toene ra oki te ara,	le soleil s'avance.
E rere ana te manu,	les oiseaux volent.
E aroha ana nga matua,	les parents aiment.

Ra oki est omis dans les deux dernières phrases par ellipse.

DU SUBSTANTIF ET DE L'ADJECTIF.

L'adjectif suit le substantif, comme

E tangata pai,	un bon homme.
E nga kau kino,	un mauvais cœur.

Les adjectifs précèdent quelquefois le substantif, comme

Ka roa (ra oki) te po,	longue est la nuit.
E nui te pai atenei mea,	très-bonne est cette affaire.

Quelquefois l'adjectif, dénotant des propriétés particulières du substantif, est exprimé seul, le substantif auquel il se rapporte étant sous-entendu, comme

E kuere,	un ignorant (le mot *tangata* étant sous-entendu).
E tohunga,	une personne habile, comme un prêtre, etc.
E toa,	un homme courageux.
E hoha,	une personne généreuse.

DU SUBSTANTIF AVEC LE PRONOM POSSESSIF.

Le pronom possessif est quelquefois placé avant ou après le substantif, comme

Takou tamaïti,	mon enfant.
ou *E tamaïti nakou,*	l'enfant à moi.
Toku matua,	mon père.
ou *E matua noku,*	le père à moi.

Datif signifiant acquisition.

COMME :

Moku te tahi toku,	à moi une hache, ou donnez-moi une hache.

Le cas accusatif avec les verbes.

EXEMPLES :

Earaha ana au ki a koe,	je t'aime.
Waka e oki mai tou pononga ki au,	renvoie-moi ton esclave.

DE LA NUMÉRATION.

NOMBRES CARDINAUX.

1. *Ko tahi,*	un.	6. *Ka ono,*	six.
2. *Ka dua,*	deux.	7. *Ka witu,*	sept.
3. *Ko todu,*	trois.	8. *Ka wadou,*	huit.
4. *Ka wa,*	quatre.	9. *Ka iwa,*	neuf.
5. *Ka dima,*	cinq.	10. *Ka nga udu,*	dix.

Katekau, *Kotaki*, nombres désignant 11 ou 10.

1. *Ma tahi,*	et un.	6. *Ma ono,*	et six.
2. *Ma dua,*	et deux.	7. *Ma witu,*	et sept.
3. *Ma todu,*	et trois.	8. *Ma wadu,*	et huit.
4. *Ma wa,*	et quatre.	9. *Ma iwa,*	et neuf.
5. *Ma dima,*	et cinq.	10. *Ma nga udu,*	et dix.

Katekau, *kadoua*, nombres qui servent à compter 2 fois ou 20.

La manière de compter suit le même mécanisme jusqu'à cent, qui prend le nom de de *ka rau;* puis on continue jusqu'à mille.

10. *Ka taki te kau.*	90. *Ka iwa te kau.*
20. *Ka dua te kau.*	100. *Ka rau.*
30. *Ka todou te kau.*	200. *Ka dua rau.*
40. *Ka wa te kau.*	300. *Ka todu rau.*
50. *Ka dima te kau.*	400. *Ka wa rau.*
60. *Ka ono te kau.*	900. *Ka iwa rau.*
70. *Ka witu te kau.*	1000. *Ka mano.*
80. *Ka wadu te kau.*	2000. *Ka dua mano.*

Tini, un nombre infini.

NOMBRES ORDINAUX.

Cette manière de compter diffère de la précédente en ce qu'on ajoute les mots *ko te* devant le nombre cardinal.

Ko te tahi,	le premier.
Ko te dua,	le second.
Ko te todu,	le troisième.
Ko te witu,	le septième.
Ko te rau,	le centième.

Le mot *ko*, dans ces cas, prend la place du substantif; mais il est omis quand le substantif est exprimé.

EXEMPLES:

Marama te ono,	la sixième lune.
Rakau te ono,	le sixième arbre.

OU BIEN :

Ko te po witu,	la septième nuit.
Ko te ra witu,	le septième soleil ou jour.

Observations. La numération donnée par M. Kendall est donc décimale, ainsi qu'on vient d'en prendre une idée dans les exemples que nous avons cités. Cependant nous ne pensons pas qu'il en soit ainsi : nous ne formons pas le moindre doute, que, par une exception fort remarquable, la manière de compter des Zélandais ne soit ondécimale [1], et que onze ne soit leur dizaine; que onze onzaines ne fassent leur centaine et onze centaines leur mille. Tous les naturels qui habitent les villages où résident les missionnaires, ont perdu aujourd'hui l'habitude de compter d'après leur ancienne manière, parce qu'il leur a fallu se plier, pour être compris, à l'ordre numérique des Anglais et des Américains qui fréquentent

[1] M. d'Urville, après avoir partagé cette manière de voir, l'abandonne dans son essai fort remarquable sur les Nouveaux-Zélandais, et dit que la numération de ce peuple est décimale. Notre article ayant paru en 1828, nous en conservons la rédaction intacte par respect pour le public.

les baies de la partie nord de ces îles. Mais, au contraire, tous les insulaires des districts de l'intérieur ont conservé intact ce mode rare et singulier, et nous en donnèrent des preuves fréquentes et positives. Nous avions remarqué qu'en comptant à la manière de la grammaire de M. Kendall, nous obtenions à onze le nom de nombre *katekau*, dont la valeur n'est point spécifiée, et qui semble être dans l'ouvrage un hors-d'œuvre ou un nom arbitraire. Pour lever nos doutes, nous répétâmes nombre de fois une expérience bien simple, qui nous donna toujours les mêmes résultats, quels que fussent les naturels auxquels nous faisions répéter la numération. Cette expérience consiste à réunir un grand nombre de petites pierres ou de pièces de monnaie, et à les compter successivement en leur imposant le nom de nombre qu'elles représentaient. En arrivant à la dixième pièce, les insulaires s'accordaient tous à dire *ka nga udu*, et à onze *katekau*. En enlevant la onzième pièce, et n'en laissant que dix, nous répétâmes mille fois *katekau* pour tâcher de savoir si ce mot était vraiment le synonyme et la traduction de dix; les naturels alors, en remuant la tête de côté en signe négatif prononcé, répétaient *ka nga udu*. Une série de recherches nous amena à ce résultat intéressant, que la numération zélandaise est ondécimale; et, quoique nous ne trouvions nulle part une manière de compter aussi désavantageuse, nous acquîmes la preuve que 11 était leur dizaine, 121 leur centaine, et 1331 leur mille.

Ce fait est un des plus remarquables qui puissent intéresser les philologues : aussi l'illustre baron Guillaume de Humbold, qui s'occupe avec tant de profondeur et de persévérance de l'étude des langues, a-t-il désiré s'entretenir avec nous sur ce sujet, et rectifier les idées qu'il avait puisées dans le travail de M. Kendall.

On peut donc admettre la numération des Zélandais ainsi qu'il suit :

10. *Ka nga udu.*
11. *Katekau kotahi*, une onzaine.
12. *Katekau matahi.*
13. *Katekau ma dua.*
21. *Katekau ma nga udu.*
22. *Kadoua katekau*, deux onzaines.
23. *Kadoua matahi.*

24. *Kadoua madoua.*
25. *Kadoua matondou.*
26. *Kadoua maoua.*
27. *Kadoua madima.*
28. *Kadoua ma ono.*
29. *Kadoua ma ouitou.*
30. *Kadoua ma ouadou.*
31. *Kadoua ma ioua.*
32. *Kadoua ma nga du.*
33. *Katodou katekau,* trois onzaines.
44. *Kaoua katekau,* quatre onzaines.
55. *Kadima katekau,* cinq onzaines.
66. *Kaono katekau,* six onzaines.
77. *Koouitou katekau,* sept onzaines.
88. *Kaouadou katekau,* huit onzaines.
99. *Kaioua katekau,* neuf onzaines.
110. *Ka nga udu katekau,* dix onzaines.
121. *Ka raou,* centaine ou onze onzaines.
1331. *Ka mano,* mille, et ainsi de suite.

VOCABULAIRE.

Nous avons pensé qu'il serait utile de réunir les mots les plus usuels de la langue des Nouveaux-Zélandais, pour servir de terme de comparaison avec ceux de la même langue employés dans les archipels des Amis et de la Société. La plupart ont été pris dans la grammaire publiée par la société des Missions, et les autres ont été recueillis par nous dans nos communications journalières avec les indigènes.

I. UNIVERS, PHÉNOMÈNES GÉNÉRAUX.

Firmament,	*raka.*
Horizon,	*mataranghi.*
Soleil,	*ra.*
Rayons du soleil,	*hihi.*
Marche du soleil,	*toene tanga.*
Jour,	*ao.*
Lever du soleil,	*ata.*
Lune, Mois,	*marama.*
Clarté de la lune,	*ata raou.*
Figure dans la lune,	*rona.*
Étoile,	*witu.*
Étoile du soir,	*rere ahiahi.*
Cieux,	*rangi.*
Nuage,	*kapoua.*
Brouillard,	*ko kou.*
Arc-en-ciel,	*anoua noua.*
Rosée,	*aurahi.*

Pluie,	*oua.*
Eau,	*hani* et *wai.*
Vent,	*aou.*
Vent très-fort,	*aou parò.*
Glace,	*aou papa* et *aou e unga.*
Vents de sud-est,	*aou aoudou 'ma tanga.*
Vents de sud,	*aou aoudou.*
Ouest,	*caro.*
Est,	*tonga.*
Été,	*ramuati.*
Hiver,	*autoke.*
Neige,	*tonga diro.*
Midi,	*parawea.*
Nuit,	*po.*
Très-belle nuit,	*po nui.*
Feu,	*ahi.*
Flamme,	*ka.*
Cendres,	*punga rehou.*
La mer,	*moana tai.*
La terre ou le globe.	*one one.*
Courant dans la mer,	*pouro rohou.*
Lumière,	*wita.*
Étincelles,	*korakora.*
Tonnerre,	*wati tidi.*
Basse-mer,	*tai riki riki.*
Froid,	*maka ridi.*
Chaleur,	*mahana.*

II. DE LA TERRE ET DE QUELQUES PARTIES DU SOL.

La terre,	*wenoua.*
Ile,	*motou.*
Rivière,	*awa.*
Ruisseau,	*wai kidi.*
Pluie du printemps,	*onou.*
Remous,	*aou komingo.*
Courant,	*ia.*
Aspect d'une côte,	*mata noukou.*
Pointe de terre,	*rahe.*
Vallée,	*awa awa.*
Embouchure,	*wahapu.*
Baie privée de rivières,	*takiwa.*
Lieu de débarquement,	*tauranga.*
Entrée,	*tore.*
Montagne,	*pouké.*
Cime des montagnes,	*nga tii.*
Route sur la pente d'une montagne,	*kaoueka.*
Eau,	*wai.*
Route,	*ara.*
Ravine,	*wai puke.*
Chute d'eau,	*wai rere.*
Eau douce,	*ngongi.*
Cascade,	*kinga, kidi.*
Rivière desséchée,	*opou a.*
Rivage,	*outa.*
Côte abrupte,	*padi.*
Sables,	*one pu.*
Sables rouges,	*one wero.*
Sables de la mer,	*taï doua.*
Côtes de sables,	*one roa.*
Bancs de sables,	*tauna.*
Écumes de la mer,	*ouka.*
Marais,	*repo.*
Rocher,	*toka.*
Pierre,	*kamaka.*
Pierre-ponce,	*punga ewato.*
Sel,	*tai tai.*
Ocre rouge,	*koko ai.*

III. DE L'HOMME.

Homme, Femme,	*tangata.*
Homme (époux),	*tane.*
Femme (épouse),	*wahiné.*
Mâle, indistinctement,	*tourawi.*
Femelle, indistinctement,	*ouwha.*
Père, mère,	*matua.*
Monsieur, Madame,	*rangatira.*
Un étranger,	*tangata ke.*

Esclave,	*tao reka reka.*
Prêtre, mécanicien,	*tohunga.*
Prêtre,	*ariki.*
Domestique,	*ponunga.*
Vieille femme,	*nogoï* ou *doudoui.*
Femme criarde,	*ine oro.*
Femme amoureuse,	*ti a hi.*
Tribu (famille),	*iwi.*
Fille nubile,	*kotiro.*
Garçon (petit),	*tamaiti.*
Fille (petite),	*tamaine.*
Petits enfants,	*tamaniki.*
Indigène,	*maodi.*
Homme blanc,	*pakeka.*
Homme âgé,	*tangata ina.*
Vieillard,	*koro eke.*
Fœtus,	*tama.*
Une très-petite fille,	*tama me.*
Beau-frère, Belle-sœur,	*taa kete.*
Femme stérile,	*pakoko.*
Orphelin,	*pani.*
Cadavre,	*tu papakou.*
Grand-père,	*toupouna.*
Ancêtres,	*toupunga.*
Neveu, Nièce,	*ira moutou.*
Ami,	*oa.*
Beau-fils, belle-fille,	*una oungo.*
Beau-père, belle-mère,	*una wai.*

IV. PARTIES DU CORPS HUMAIN.

Tête,	*nganga.*
Tête humaine,	*oupoko.*
Sommet de la tête,	*tumu aki.*
Cheveux,	*ourououròu.*
Cerveau,	*roro.*
Crâne,	*toumou aki.*
Sourcils,	*touke mata.*
Œil,	*kanohi.*
Nez,	*ehiou.*
Narines,	*epouta.*
Dents,	*eniko.*
Bouche,	*ouahi* ou *mangai.*
Lèvres,	*ngoutou.*
Lèvre supérieure,	*egnoutourouma.*
Lèvre inférieure,	*e ouraro.*
Menton,	*kaou ouai.*
Langue,	*arero.*
Paupières,	*oudououdou kai kamo.*
Oreille,	*taringa.*
Lobe de l'oreille,	*pea.*
Trou auditif,	*epouta.*
Cou,	*eka kii.*
Nuque,	*mouriko kai.*
Clavicule,	*palouai.*
Poitrine,	*ouma.*
Côte,	*rara.*
Tronc,	*tinana.*
Luette,	*toke.*
Estomac,	*tami tami puku.*
Chassie,	*renga.*
Testicules,	*raeo.*
Urine,	*mimi.*
Face,	*mata.*
Anus,	*koumou.*
Veines,	*ouwa ouua.*
Os,	*iwi.*
Extrémités des os,	*keka.*
Peau,	*kidi* ou *ikeko.*
Muscles,	*pourewa.*
Chair humaine,	*wanga* ou *kiko.*
Fiel,	*paoua.*
Salive,	*ou ere.*
Moelle,	*moumou.*
Mucus nasal,	*kioupé.*
Sang,	*toto.*
Gaz,	*touhingo* ou *etohou.*
Épaule,	*poka iwi.*
Côté,	*kaokao.*
Ventre,	*eopé.*
Nombril,	*epito.*
Mamelon,	*eou.*
Dos,	*tou ara.*
Coude,	*touketouke.*
Fesse,	*papatohou.*

Cuisse,	*ou a.*	Vessie,	*tonga mimi.*
Genou,	*touri.*	Jambe,	*tatachiao.*
Pied,	*rapa rapa.*	Mollet,	*ko pou no te tatachiao.*
Cheville,	*poukou.*		
Orteil (gros),	*koromatua.*	Bras,	*riga riga.*
Les trois orteils du milieu,	*noua nui.*	Poignet,	*paaro.*
		Main,	*liga liga.*
Petit orteil,	*koro iti.*	Pouce,	*koromatoua liga liga.*
Ongles,	*mae koukou.*		
Génération,	*ahinga.*	Trois doigts du milieu,	*ouana nui liga liga.*
Placenta,	*wenoua.*		
Pénis,	*ouré ouré.*	Le petit doigt,	*koroïti liga liga.*
Vagin,	*etéké.*	Parties internes,	*diou.*
Poils du pénis,	*ourououroouré.*	Transpiration,	*kakaoua.*

V. MAISON, VÊTEMENTS, INSTRUMENTS.

Maison,	*waré.*	Ornement de la poitrine,	*hei tiki.*
Ouvrage,	*anga.*	Cercles de fer,	*paraha raha.*
Sépulcre,	*oudupa.*	Boîte,	*pou aka.*
Charpente d'une maison,	*heke.*	Flûte,	*rehou.*
Petite maison,	*kotare tare.*	Hache,	*toki.*
Vêtements,	*kakahou.*	Petite hache,	*patiti.*
Natte,	(divers noms).	Instrument de guerre,	*patou patou.*
Sac en jonc tressé,	*ponté.*	Mousquet,	*pou.*
Clou,	*wao.*	Balle de fusil,	*mata.*
Hameçon,	*mataou.*	Couteau,	*maripi.*
Tombeau,	*waraou.*	Ceinture,	*witiki.*
Sépulture,	*nga dua.*	Instrument pour scalpeler,	*méré.*
Embaumement ou préparation d'un mort,	*toupoua.*	Instrument pour tatouer,	*karapi* et *ta.*
Peigne pour les cheveux,	*hedou.*	Flûte portée sur la poitrine,	*hei pou.*
Grand peigne fait avec l'os d'un poisson,	*komb.*	Flûte faite avec la peau du nombril,	*pito rehou.*
Résidence,	*kainga.*		

VI. CUISINE, NOURRITURE.

Pain,	*taro.*	Patate douce,	*maodi.* / *kai.* / *ka nohi paoua.* / *ouwhi kaheo.* / *kapana.*
Poisson,	*ika.*		
Oiseau,	*manou.*		
Racines de fougère,	*aooue.* / *arai.*		

Cabane renfermant les vivres, *doua kai.*
Fruit en général, *keraka.*
Noyaux de fruits, *kakano.*
Graine, *kakarapa.*
Chou, *pouka.*
Navet, *keha outungourou.*
Viande, *matou.*
Chair humaine, *ki ko.*
Manger, *kai.*
Liqueur forte, *kaoua.*
Huile, *inou.*
Giraumon, *oue.*

VII. MESURE DU TEMPS.

Mois, *marama.*
Jour, *ao.*
Nuit, *po.*
Le soir, *ahi ahi.*
Le matin, *ata.*
Demain, *apopo.*
Hier, *i nanahi.*
La nuit passée, *ina po.*
Midi approchant, *a te watea.*
Après-demain, *a te tahi ra.*
Le quatrième jour, *a wake.*

VIII. RELIGION.

Dieu, *atoua.*
Esprit saint, *widoua.*
Prière, *karakia a pura.*
Prêtre, *ariki tohunga.*
Un dieu nommé, *wiro.*
Prière des arikis, *toi arika.*
Paradis, *ata mira.*
Trone d'arbre consacré, *kaïa.*
Nourriture sacrée, *kai atoua.*
Jour où Dieu mange, *ao kai tou.*
Dimanche ou jour du repos, *ra tapou.*
Sacré, inviolable, *tapou.*

IX. SENSATIONS, MOUVEMENTS DE L'AME.

Vie, *to.*
Joie, *adi.*
Bonheur, *adi adi.*
Danse de guerre, *aka.*
Lamentation, *tangi.*
Lamentation en s'écorchant la figure, *tangi kura.*
Courage, *toa* ou *manawa.*
Jalousie, *toupoto.*
Désir, *ine ngaro.*
Amour, *aro ha.*
Générosité. *oha.*
Gloire, *oudou.*
Voluptueux, *ti a hi.*
Gémissement, *wango.*
Lascif, *pouremou.*
Satisfaction, *wakara.*

X. EMBARCATIONS, NAVIGATIONS.

Navire, *pahi.*
Pirogue, *waka.*
Pirogue pour pêcher, *waka ika.*
Sorte de pirogue, *kopapa* ou *rapa.*
Voyage, *teretere.*
Chambre d'un navire, *paremata.*
Carène d'un navire, *takere.*
Plat-bord, *ni aou.*
Voile, *komadou.*
Sorte de canot, *pitao.*

XI. MALADIES.

Grossesse,	*apou.*	Crampe,	*keke.*
Plaie,	*ope nga rara.*	Aveugle,	*matapo.*
Cicatrice,	*matanawe.*	Borgne,	*tanii.*
Gravelle,	*kidi kidi.*	Maladie,	*mate.*
Putréfaction du corps,	*mate.*	Mort,	*mate moe.*
Dartre circulaire de la peau,	*mouna.*	Santé,	*ora.*

XII. PRODUCTIONS NATURELLES.

Oiseau,	*manou.*	Souris, rat,	*ki ore.*
Poisson,	*ika.*	Manchot,	*korara.*
Reptiles,	*nga rara.*	Pou,	*kouta.*
Végétation,	*toupou.*	Écorce d'arbre,	*iheko.*
Fibres végétales,	*kaka.*	Gomme,	*kapia.*
Coquilles,	*oudou roa.*	Arbre qui sert à faire le feu,	*pate.*
Plume,	*ou.*	Albatros,	*toroa.*
Plumes en général,	*otaota.*	Anguille,	*touna.*
Phormium tenax,	*koradi.*	Papillon,	*pepe.*
Tête d'un animal,	*kadou.*	Coq d'Inde,	*pipipi.*
Moustaches d'un chat,	*hihi kadou.*	Poule,	*kakatou.*
Queue d'un poisson,	*ikou.*	Porc,	*porka.*
Semence des arbres,	*kakano.*	Chien,	*pero.*
Chèvre,	*pourokou.*	Jeune chien,	*koudi.*
Tronc d'arbre,	*poutaki.*	Pigeon,	*koukoupa.*
Araignée,	*pou werewere.*	Mule (poisson),	*kanae.*
Arbre en général,	*rakaou.*	Bâtons d'un bois propre à allumer du feu par la percussion,	*kaou ouré.*
Branches d'un arbre,	*raou.*	Vol des oiseaux,	*rerenga.*
Herbes,	*tadou tadou.*	Racine des arbres,	*paki aka.*
Gouffre,	*wana riki.*		
Insecte,	*koutou koutou.*		
Mouette blanche,	*aki aki.*		
Queue d'un animal,	*hi ewero.*		

XIII. COULEURS.

Couleur,	*ma.*	Bleu,	*kanapa.*
Rouge,	*ouairo.*	Vert,	*karerarera.*
Blanc,	*mama.*	Jaune,	*parou ko tore.*
Noir,	*mangou.*		

XIV. SUBSTANTIFS.

Tatouage,	*moko.*
Tête décapltée,	*moko mokai.*
Tête d'un ennemi,	*mokai kai.*
Ouvrago,	*mahi.*
Jeu,	*takaro.*
Tête coupée,	*a outa kidi.*
Présent de poissons et de patates,	*akadii.*
Piége pour prendre les oiseaux,	*reto.*
Armée,	*taoua.*
Tatouage des tempes,	*tiwana.*
Tatouage du nez,	*ngu.*
Querelle,	*wawahi tanga.*
Tatouage de la figure pour les femmes,	*pitaou.*
Salut,	*momi momi* ou *ongi.*
Colller,	*piré.*
Querelleur,	*ono.*
Prix,	*outou.*
Préparation du phormium,	*haronga.*
Paix durable,	*aurake.*
Mille (tiers de lieue),	*ohouro.*
Chute,	*in ga.*
Odeur suave,	*kakara.*
Senne (filet pour pêcher),	*kupenga.*
Adieu,	*iko nara.*
Repos,	*oki oki.*
Succession de temps,	*oudi.*
Prix,	*outou.*
Suie,	*aoue.*
Glorieux,	*hana hana.*
Offense,	*ke ara.*
Blasphémateurs,	*kanga.*
Commandement,	*tononga.*
Bataille dans un i-pah,	*toupa.*
Campement ou station de guerre,	*perekoura.*
Fumée qui s'évapore des têtes conservées pendant l'opération,	*pou.*
Conservation,	*ki.*
Route,	*ara* ou *warahi.*
Chemin,	*ara wata.*
Conseil de guerre,	*mere.*
Salut du nez,	*ongi.*
Leçon,	*wakako.*
Bâillement,	*amana.*
Éternument,	*he ouha.*
Revue militaire,	*narahou.*
Ombrage,	*ata rangi.*
Petitesse,	*itinga.*
Marché,	*okonga.*
Jonction,	*ononga.*
Oreiller,	*oudunga.*
Promenades,	*airenga.*
Conclusion,	*ou.*
Erreur, Surprise,	*hé.*
Montée,	*kakenga.*
Joyeux,	*kata.*
Bataille,	*taoua.*
Vérité,	*pono.*
Coalition,	*anga anga.*
Songe,	*wai ata.*
Importun,	*piki piki.*
Adhésion,	*pikinga.*
Épousailles par serment,	*adou kanga.*
Omission,	*apanga.*

XV. ADJECTIFS.

Joyeux,	*angareka.*
Laborieux,	*inonoti.*
Fort, forte,	*kaha.*
Bon,	*ka pai.*
Mauvals,	*ka kino.*
Faux,	*teka.*

Nu,	*timoro.*	Meillleur,	*ka oua.*
Coriace,	*pingore.*	Cuit,	*maoua.*
Serein,	*madie.*	Long,	*coa.*
Aride,	*maroke.*	Brisé,	*wati.*
Tranquille,	*paki.*	Court,	*poto.*
Petit,	*iti.*	Calme,	*madino.*
Profond,	*ohonou.*	Délicieux,	*momona.*
Cru, crue,	*ota.*	Fétide,	*piro.*

XVI. VERBES.

Faire agir,	*ana.*	Solliciter,	*oni.*
Guider,	*arahi.*	Cueillir,	*aouchake.*
Monter,	*kake.*	Souhaiter le bonjour,	*te rana ko koe.*
Seier,	*kane.*	Faire l'amour,	*adouadou.*
Pendre,	*joi.*	Être joyeux,	*angareka.*
Nourrir,	*iki.*	Adhérer,	*pikinga.*
Être, étant,	*ano.*	S'asseoir,	*kanotiraro.*
Commercer,	*oko.*	Se lever,	*tikatiroka.*
Planter,	*kako.*	Donner,	*o.*
Être lascif,	*jai.*	Faire la paix,	*oho.*
Concasser des écorces,	*ike.*	Marcher,	*okaki.*
Mendier,	*hinoï.*	Ajuster,	*ono.*
Aller (s'en),	*aire atou.*	Voler,	*rere.*
Dormir,	*moe.*	Laver,	*oroi.*
Revenir,	*kaoukémai.*	Aiguiser,	*ororo.*
Manger,	*kaikai.*	Se promener,	*aire.*
Courir,	*ohoho.*	Danser,	*adinga.*
Retourner,	*oki.*	Suivre,	*adou.*
Étendre, Déployer,	*orangia.*	Solliciter des faveurs,	*adouadunga.*

CHAPITRE XXIII.

TRAVERSÉE DE LA BAIE DES ILES (NOUVELLE-ZÉLANDE) A L'ILE DE ROTOUMA

(DU 17 AVRIL 1824 AU 1[er] MAI SUIVANT);

OBSERVATIONS RECUEILLIES SUR ROTOUMA ET SUR SES HABITANTS.

> Déjà vers l'horizon le vieil astre des jours
> De son orbe sanglant dessine les contours.
> Il rougit une mer ardente.
>
> (JOSEPH AUTRAN : la Mer.)

LE 17 avril 1824, une brise de S.-O. et un temps superbe nous firent cingler au nord, en traversant le canal Marion pour sortir de la Baie-des-Iles. Nous faillîmes être jetés à la côte en appareillant, car, étant à très-long pic, on borda les huniers, qui nous firent culer sur les rochers de la pointe orientale. Mais l'ancre lestement levée et nos voiles éventées réparèrent le faux mouvement de cette manœuvre. Le reste du mois d'avril se passa en beaux jours, en belle mer, avec un rapide sillage. Nous quittions les parages tempêtueux de la Nouvelle-Zélande pour ces mers des Tropiques, à grains épars et variables, à calmes fréquents.

Nous n'eûmes connaissance d'aucunes terres et nullement des îles Fidjis ou Vitis. Des phaëtons, des poissons volants, des requins apparaissaient fréquemment. Des lits de courants, des touffes d'herbes se dirigeaient au couchant. C'est une bonne fortune pour un naturaliste que ces prairies flottantes, où se logent des animaux

marins à formes nouvelles; aussi pendant ces journées de calme prîmes-nous un bon nombre de zoophytes curieux, des méduses, des physales, et un singulier béroïde rubané, long de 18 pouces, aminci, jaune à ses extrémités, blanc pur à son milieu et comme formé d'anneaux articulés et irisés sur leurs bords. Le 29, un pluvier vint paisiblement se poser sur la corvette, confiance qui lui devint fatale, et des troncs d'arbres, des fruits encombraient notre sillage; tout nous annonçait une terre voisine, et cependant les cartes n'en indiquaient aucune aux environs. Nous étions par 15° 9′ 7″ de lat. S. et par 174° 12′ 29″ de long. orientale.

La succession brusque des jours froids et pluvieux de la Nouvelle-Zélande à la chaleur moite des Tropiques se fit sentir sur la santé des hommes de la corvette. Divers affections inflammatoires vinrent sévir sur eux; mais toutes cédèrent à la simple médication débilitante.

Le 30, au milieu de grains nombreux qui tachaient le ciel par les flocons noirs qu'ils formaient à une certaine hauteur, nous aperçûmes, dans un lointain d'environ dix lieues, l'île de Rotouma. Nous passâmes la nuit à louvoyer, car les vents étaient variables, le temps fort incertain. Cependant, le lendemain 1er mai, nous gouvernâmes sur la pointe S.-O. de cette île, et un calme plat qui survint nous retint devant elle. M. de Blosseville sollicita, ainsi que moi, mais en vain, l'autorisation de visiter cette terre dont quelques navigateurs ont fait une peinture engageante. Et cependant Rotouma nous promettait un chapitre piquant dans la relation du voyage : peuplée par une race d'hommes dont les mœurs avaient conservé leur pureté native, sa bonté et son ingénuité touchantes, sa simplicité entière non ternie par le contact prolongé des découvreurs, tout devait nous porter à donner, ne fussent-ce que quelques heures, à cette intéressante famille. Il nous faut donc suppléer à nos observations personnelles par les détails que nous avons puisés dans nos communications avec ces bons insulaires.

Toute la journée du 1er mai, les Rotoumaïens restèrent avec nous à bord de la Coquille, et ce n'est que le soir que leurs nombreuses pirogues regagnèrent le rivage.

L'île de Rotouma [1], ainsi appelée par ses habitants, et mal à

[1] Ce chapitre a été inséré dans le numéro de juillet 1825, des Nouvelles Annales des voyages, et dans le tome 29, page 159, du Journal des voyages.

propos nommée Rotoumahou sur quelques cartes, peut avoir de quatre à cinq milles de longueur; elle s'étend du nord au sud; le milieu de l'île gît par 12° 31′ 0″ de latitude sud et 174° 55′ 0″ de longitude est; sa position solitaire au milieu d'un espace de mer libre, à une distance notable des archipels des Amis et des Fidjis, d'une part, des Nouvelles-Hébrides et des terres de Salomon, de l'autre part, semble constituer, quoiqu'elle soit montueuse, le chaînon qui rattache l'archipel des Carolines par ceux des Mulgraves, de Marshall et de Gilbert, par San-Augustino et le Grand-Cocal, aux autres archipels de l'Océan Pacifique.

Son peu de communications avec les autres îles, le petit nombre des navires européens qui l'ont fréquentée, lui ont laissé sa physionomie originelle. La race qui l'habite est douce, bienveillante, et dans cet état de simplicité primitive que présentèrent les Taïtiens aux premiers navigateurs. Mais ce peuple de même race que les O-taïtiens, favorisé comme ceux-ci par un sol fertile et productif, n'a point ostensiblement de rits sanguinaires et inhumains. Il a accueilli avec un empressement extraordinaire les Européens qui se sont fixés dans l'île. Toutefois, les bonnes qualités des Rotoumaïens sont gâtées par le vol, qui n'est chez eux qu'une véritable gentillesse.

Quiros est le premier navigateur qui ait eu connaissance de Rotouma. Il y mouilla, en 1601, avec sa petite flotte. Il se loue de l'accueil amical qu'il reçut des insulaires, qui lui fournirent en abondance des rafraîchissements. Il est pénible de dire qu'on paya d'ingratitude ce service, et que Quiros enleva plusieurs naturels, et congédia les autres à coups de fusil [1]. Un long espace de temps s'écoula sans qu'aucun Européen eût de relations avec ce peuple. En août 1791, *la Pandore* communiqua avec Rotouma, et le capitaine Edwards la nomma *île Grenville*, et s'en attribua la découverte. Wilson, commandant *le Duff*, qui venait de porter des missionnaires à Taïti et aux Marquises, en eut connaissance le 3 septembre 1797. Deux ou trois pirogues seulement accostèrent le navire; elles n'avaient avec elles que peu de provisions. Depuis cette époque,

[1] La description que Quiros fait de son île semble laisser des doutes sur son identité avec Rotouma. Cependant on n'en connaît point dans le voisinage auxquelles on pût appliquer mieux ce qu'il dit.

quelques baleiniers américains ou anglais y prennent dans leur route des rafraîchissements; et, deux mois avant notre passage, huit hommes du navire *le Rochester* [1] y désertèrent, et s'y trouvaient encore au moment de notre passage. Deux convicts libérés, que nous avions pris au Port-Jackson, demandèrent avec instance qu'on voulût bien les laisser sur cette île, et des naturels s'offrirent à l'envi pour les recevoir dans leurs familles, et les conduisirent à terre comme en triomphe. Les habitants ne portaient qu'à dix le nombre des navires qu'ils ont vus dans un long espace de temps.

1 Ce navire vint dans le Grand-Océan par le Cap-Horn, longea la côte du Chili et du Pérou, mouilla à Truxillo, passa aux Marquises, communiqua avec les naturels de l'Ile Sauvage, et vint mouiller à Tonga-Tabou: il se rendit ensuite sur les côtes de la Nouvelle-Zélande; et, avant de les quitter, il mouilla à Parao, dans la Baie-des-Iles. L'équipage avait depuis longtemps de justes motifs de se plaindre du capitaine, qui avait déjà tué un homme sur la côte du Pérou, et qui renouvela ce meurtre à la Baie-des-Iles. Un conseil s'assembla à bord; il était composé de cinq ou six capitaines baleiniers, présidé par M. Williams, missionnaire. Chaque matelot prêta serment sur la Bible, et le procès-verbal fut envoyé en Angleterre. *Le Rochester* quitta ensuite la Nouvelle-Zélande; il se dirigea sur les îles Fidjis, vit Mowala et les îles de l'Ouest, communiqua avec les naturels, et garda des chefs à bord, pendant des jours entiers, sans avoir la moindre altercation avec les insulaires. En arrivant près de Rotouma, il y rencontra une grande quantité de baleines, et y fit une croisière de quinze jours. Il envoya des canots à terre; ils furent bien reçus, et on s'avança jusqu'au village, sans recevoir la moindre insulte. Plusieurs matelots désertèrent; mais le capitaine fit mettre aux fers cinq des chefs de l'île, et on lui livra les déserteurs. Cependant sa conduite avait été tellement barbare, et il avait poussé la démence jusqu'à menacer de faire sauter son navire, que, le jour de son départ, à dix heures du soir, huit hommes, parmi lesquels se trouvaient les troisième et quatrième officiers, amenèrent un canot baleinier, s'y embarquèrent avec quelques effets, des livres et des instruments, et nagèrent au vent pendant toute la nuit. Au jour, ils étaient hors de vue du navire, et ils firent voile vers l'île. Dès qu'ils arrivèrent, ils furent entourés, et leurs instruments brisés, leur linge fut déchiré, et en un instant leurs vêtements, mis en pièces, décorèrent les têtes des insulaires. On leur apporta des nattes pour se vêtir, et les chefs s'empressèrent de les emmener dans leurs maisons. Ils n'eurent qu'à se louer de plus en plus de la bonté de leurs hôtes; mais on ne voulut leur donner de femmes que lorsqu'ils auraient eu le temps de voir si le séjour de l'île leur plaisait. Deux fois ils se rendirent chez le roi pour lui faire leur demande. Il assembla son conseil; et, pour qu'il prissent patience, il leur fit donner des femmes publiques. Enfin, au bout d'un mois, on rassembla toutes les jeunes filles nubiles dans les cantons qu'ils habitaient, et celles qui furent choisies s'enorgueillirent de la préférence. On doit attribuer ce désir de posséder des Européens à un sentiment d'infériorité et de curiosité; car les naturels de Rotouma avouent qu'ils sont bien ignorants. (Renseignements obtenus et communiqués par M. Poret-de-Blosseville.

L'île de Rotouma est élevée surtout vers son extrémité nord, qui semble être détachée et former un îlot. Une montagne de cette partie est brusquement coupée du côté de l'île. En dedans, on découvre une plage qui s'enfonce un peu dans les terres, et semble former une petite baie. L'extrémité sud se termine en pointe basse, au bout de laquelle s'élevait un morne conique qui nous parut former un îlot séparé ; mais la vigie nous dit qu'il n'y avait point d'interruption, et qu'une terre très-basse en faisait la jonction. Deux îlots, l'un très-plat, sont à deux ou trois milles de l'extrémité nord. L'île est enveloppée d'une ceinture de terres basses sur lesquelles sont les habitations, et d'où s'élevaient des colonnes. Les pointes avancées sur la mer sont couvertes de cocotiers. L'île, en général, paraît singulièrement riche dans sa végétation. On nous dit que partout elle était cultivée avec le plus grand soin, et que son sol était excessivement fertile.

L'aspect de Rotouma est, comme celui de la plupart des îles du Grand-Océan équatorial, très-pittoresque. Ses montagnes sont sans doute d'origine volcanique, car leurs flancs sont assez brusquement coupés, bien que leur cime ne soit pas décharnée, mais, au contraire, doucement arrondie. La ceinture qui enveloppe l'île est formée de murailles de coraux dont les abords offrent une grande profondeur.

Vers dix heures du matin, nous aperçûmes, à une grande distance, cinq à six pirogues qui nageaient vers nous. A mesure qu'elles approchaient, d'autres paraissaient, et leur nombre ne fit que s'accroître. Bientôt elles nous accostèrent. Les naturels montèrent à bord sans hésitation et sans montrer de crainte. Quelques-uns seulement, demandant si le navire était *tabou*, attendaient qu'on le leur permît. Le pont fut bientôt couvert de naturels, dont le nombre s'élevait à plus de cent cinquante, et près d'une quarantaine de pirogues pagayaient le long de la corvette.

Ces hommes étaient comme de véritables enfants, parlant et gesticulant à la fois. Tout leur faisait envie ; chacun d'eux étalait sa marchandise, et ils donnèrent pour des bagatelles des cocos, des bananes, quelques volailles, des casse-tête, et surtout des nattes très-fines fabriquées avec beaucoup d'adresse. Ces insulaires, si gais et d'une humeur si joviale, nous donnèrent cependant de justes sujets de plainte ; ils sont enclins au vol, comme le sont presque

tous les peuples proche l'état de nature. Après avoir passé la plus grande partie du jour à bord, les Rotoumaïens gagnèrent leur île, au coucher du soleil, non sans nous presser vivement de les suivre à terre, où ils nous promettaient, par les gestes les moins équivoques, des femmes et des vivres en abondance. Un chef, dont j'avais gagné l'amitié, voulut m'emmener à toute force, et, pensant me séduire plus aisément sans doute, il m'envoya un régime de bananes et me barbouilla de poudre rouge et jaune, en me serrant tendrement dans ses bras. Ennuyé de l'obstination de mes refus, il jeta les yeux sur un Anglais, ancien convict, occupé à la manœuvre, et fut assez heureux pour le décider. Sa joie paraissait inexprimable.

On peut concevoir l'étonnement que nous dûmes éprouver, lorsque, dans les pirogues qui nous accostèrent, on nous parla une langue européenne. Quatre des matelots anglais, déserteurs du *Rochester*, vinrent à bord et nous donnèrent le détail de leurs aventures. Ils étaient habillés de la même manière que les sauvages, c'est-à-dire n'avaient, comme eux, qu'une natte qui leur enveloppait le milieu du corps. Depuis qu'ils étaient dans l'île, on les avait tatoués à la mode des indigènes, et ces dessins, agréables et légers, ressortaient parfaitement sur leur peau blanche, quoique leurs épouses les eussent barbouillés de poussière jaune de curcuma pour les embellir et faire leur toilette, suivant les coutumes du pays. Un de ces hommes, rassasié des plaisirs de l'amour, fatigué de la vie paisible qu'il menait, regrettant sa famille et sa patrie, demanda et obtint aisément de s'embarquer à bord[1]. Les autres nous dirent qu'ils finiraient leurs jours sur cette terre, et que la vie molle et paresseuse de ces insulaires avait pour eux les plus grands charmes. Il est plus probable qu'ils profiteront du premier navire de leur nation qui passera dans ces parages. Ce tableau de félicité séduisit deux des matelots que nous avions pris à Sydney; et, réfléchissant à la misère qui les attendait inévitablement dans leur patrie, ils préférèrent s'y soustraire en se livrant à

[1] Il se nommait Williams John, de Northumberland : cet homme, tonnelier de son état, était d'un caractère doux et honnête, d'un bon jugement, ayant quelque instruction. Il donna des renseignements assez intéressants sur les mœurs des insulaires, parmi lesquels il a vécu quelque temps. M. de Blosseville les a rédigés et me les a communiqués.

une existence douce et abondante, obtenue sans fatigue et sans travail, entourée de jouissances sensuelles, autant que les forces physiques peuvent le permettre. Toutefois, il est fâcheux de dire que le voisinage du Port-Jackson empoisonne maintenant de convicts les îles de la mer du Sud, et le premier usage que ces déserteurs font de leur liberté est d'indisposer les naturels contre les Européens, qui les ont repoussés de leur sein et flétris. A Rotouma, les habitants s'empressent d'accueillir ces nouveaux venus, de leur fournir des logements, des épouses, des vivres, et de les élever en dignité. Avant l'arrivée des marins du *Rochester*, ils avaient porté au rang de *shaou* ou roi un nègre convict échappé de la Nouvelle-Galles sur le brick *Maquarie*, destiné à la pêche des phoques, et qui y mourut. Singulière destinée que celle de ce nègre acheté sur la côte d'Afrique, conduit en Europe, puis condamné à l'exil dans la Nouvelle-Hollande, et qui termine ses jours en régnant sur une île charmante, au milieu de la mer du Sud !

Les insulaires qui vivent à Rotouma appartiennent à la race *océanienne* pure. Les hommes que nous vîmes ressemblaient parfaitement aux O-taïtiens ; mais, en général, leur taille était mieux prise, plus développée; la rondeur des contours mieux dessinée. Leur moral, d'après ce que nous avons pu juger nous-mêmes et d'après ce qu'on nous dit, répond avantageusement à leur physique.

Les habitants de Rotouma sont grands et bien faits ; un très-petit nombre nous parut au-dessous de cinq pieds; d'autres avaient de trois à cinq pouces au-dessus, et quelques-uns avaient même davantage. Leur physionomie est douce, prévenante, pleine d'enjouement et de gaîté; leurs traits sont réguliers, et les jeunes gens, à la teinte près, offraient des visages très-agréables. Ils portent la chevelure longue, relevée sur le derrière de la tête en grosse touffe. En montant à bord, ils dénouèrent leurs cheveux, qui sont longs et noirs, et les laissèrent épars sur leurs épaules, comme marque de respect et de déférence. C'est l'hommage qu'ils rendent à leurs chefs. Quelques hommes avaient des cheveux disposés en mèches frisées dont le bout était rouge, ce qui peut tenir de leur habitude de les couvrir de chaux dans certaines circonstances ; leurs yeux sont noirs, grands et pleins de feu ; leur nez est un peu épaté ; leur bouche est grande, meublée de deux rangées de dents très-

blanches. Ils ne portent point la barbe longue, et ils la coupent avec des coquilles; seulement ils conservent sur la lèvre supérieure la moustache, qu'ils maintiennent courte. Les lobes des oreilles sont percés, et ils y placent, comme à Taïti, des herbes odorantes, des fleurs suaves de gardenia ou des corolles de rose de Chine (hibiscus). Leurs membres sont bien proportionnés, leur jambe est bien faite, et plus d'un des jeunes gens qui étaient à bord aurait pu servir de modèle à un statuaire. Le corps a un embonpoint raisonnable; leur peau est douce, lisse, de couleur de cuivre clair, plus foncée chez quelques-uns. L'habitude qu'ils ont d'être fréquemment dans l'eau les rend très-propres, et ils sont aussi soigneux de leur chevelure.

Ces insulaires vont presque nus, ou du moins ils n'ont qu'un étroit maro [1] qui couvre les parties naturelles, et sur lequel ils ajoutent une natte qui ceint le corps et tombe jusqu'aux genoux; ils ont la tête nue, ou la recouvrent parfois d'un morceau de filet de pêche, qui enveloppe les cheveux dans son réseau, ou bien encore ils fabriquent, avec une feuille de cocotier tressée, une visière qu'ils nomment *ischao,* et qui, par sa forme, est absolument semblable à celle dont les Taïtiens font usage. Toutes les étoffes que nous leur donnâmes étaient aussitôt placées sur leur tête. Les chemises servaient à leur faire des sortes de turbans. Ce qu'ils aimaient étaient les culottes d'étoffe de couleur, dont ils faisaient des coiffures, bien que ce vêtement fût peu convenable pour envelopper le visage; ils étaient contents de voir pendre sur la poitrine les deux jambes du pantalon. Leur corps est enduit avec une poussière rouge, orangée et jaune, mêlée à de l'huile de coco; ils retirent ce fard de la racine du curcuma, diversement préparée, et qu'ils conservent sous forme de cônes. Tantôt le corps est recouvert d'une peinture uniformément répandue, ou parfois de larges bandes isolées. Ce vernis, peu tenace sur la peau, rend leur voisinage intime très-incommode.

Nous ne vîmes point leurs femmes, que les matelots anglais nous dépeignirent comme très-jolies et supérieurement faites. Une seule, laide et vieille, était dans une des pirogues. Ce n'est cependant pas

1 C'est le *langouti* des nègres malgaches, et ce terme est connu dans les colonies africaines, à Maurice et à Bourbon.

la faute des naturels si nous n'avons pas été à même de juger de près des agréments de leurs épouses, car ils nous firent demander plusieurs fois de les laisser venir coucher à bord, en nous disant de les renvoyer à terre le lendemain. Ils pressaient chacun de nous en particulier, en nous offrant leurs cabanes pour dormir à *Rotouma lili, à Rotouma la bonne*, comme ces insulaires appellent leur île, en prononçant lentement ces deux mots d'une voix douce et même toute féminine. Certains époux de Sparte n'eussent pas poussé plus loin la complaisance. Les propositions de ces bons insulaires étaient faites avec une naïveté étrange, et le visage le plus sévère n'aurait pu se dispenser de sourire aux explications mimiques que ces hommes ingénus nous donnaient. Ils n'ont appris qu'un seul mot de la langue anglaise; mais il n'est pas de ceux qu'on puisse traduire.

J'observai quelques hommes entièrement épilés. Tous montraient le plus grand dégoût à la vue des poitrines velues de nos marins. Ils pratiquent la circoncision, à ce que je crois; deux m'offrirent cette opération de propreté.

La parure principale des hommes qui vinrent nous voir, et paraissaient jouir d'un certain rang, consiste en une large valve d'huître perlière qu'ils portent sur la poitrine et qu'ils nomment *tifa*. Il paraîtrait que l'huître à perles ne se trouve point sur leurs côtes, puisqu'ils recherchaient celles que quelques personnes leur offraient, et donnaient une *natte* de paille très-fine pour cinq ou six valves de ce testacé. Quelques-uns portaient des porcelaines *ovules* qu'ils nomment *pouré*[1]; d'autres avaient sur la poitrine une natte blanche qu'ils nomment *toui;* quelques-uns se passent autour du corps de longs chapelets de morceaux de coquilles enfilées, mais, de toutes ces chétives décorations, aucune ne paraît être exclusive pour désigner le rang ou marquer l'autorité. Je remarquai au cou de plusieurs jeunes gens des boules en ivoire disposées en collier. Cet ornement, plus particulièrement propre aux femmes, est tellement prisé par ces insulaires, qu'ils recherchent avec une avidité sans exemple les dents de cachalot[2], dont les baleiniers font un excellent article d'échange; ils les préfèrent aux étoffes et même

[1] Les porcelaines sont nommées *pourao* par les Taïtiens.

[2] Ils les nomment *touboua*, et les habitants des Fidgis, *tamboua*. Les habitants des Marquesas estiment tant ces dents, qu'une d'elles est regardée comme la plus

aux haches de fer, quoiqu'ils n'en fassent autre chose qu'un objet de parure auquel ils attachent peut-être des idées superstitieuses. Je montai sur le pont avec une dent très-grosse de cachalot, la seule que je possédasse ; en un clin-d'œil, je fus environné d'un nombre prodigieux d'insulaires qui poussaient des cris d'étonnement et d'admiration ; ils m'offraient tous à l'envi ce qu'ils avaient dans les mains ; et, lorsque je la donnai à l'un d'eux pour deux nattes très-fines, ils montrèrent une vive satisfaction, et allèrent aussitôt confier un si précieux trésor à un vieillard qui était dans une pirogue le long du navire. Ils donnent aux baleiniers une grande quantité de bananes, de taro et de coços pour chaque dent : cela tient aux opinions qu'ils professent ; car ils regardent (suivant ce qui a été dit à M. de Blosseville) la baleine comme la reine de la mer, et ils croient que tous les navires sont armés pour en prendre les dents et en retirer l'huile pour servir à oindre les hommes : ils furent très-étonnés d'apprendre qu'elle ne servait qu'à éclairer.

Leur vêtement habituel se compose de nattes très-belles et très-fines ; parfois ils s'enveloppent la ceinture avec des feuilles de curcuma, et ce haut-de-chausses, assez peu modeste, laissait facilement entrevoir ce qu'il devait cacher. Les nattes avec lesquelles ils se drapent sont d'une grande beauté et bien supérieures à celles que fabriquent les Taïtiens ; elles sont tissées avec des bandelettes très-étroites d'une paille dorée qu'ils retirent du chaume d'un gramen. Le travail en est long, car la trame est serrée et la tresse faite avec soin ; elles sont festonnées sur leurs bords, parfois teintes en jaune, ou bigarrées avec d'autres couleurs; elles servent probablement à d'autres usages que celui de l'habillement, car il y en a de très-grandes. Ces objets se donnaient pour quelques étoffes d'Europe ou pour des instruments en fer, surtout pour des haches.

Les Rotoumaïens fabriquent aussi avec des écorces d'arbres des étoffes analogues à celles des îles Sandwich et de la Société : ils les teignent en rouge-marron très-solide, probablement par le même procédé de teinture. Nul doute que la matière n'en soit également fournie par les écorces d'arbres à pain ou de mûriers. Cependant ils n'avaient avec eux que fort peu de cette sorte de

grande fortune qu'on puisse avoir : *that a good one is considered equal to the greatest property*, dit Shilliber, *Briton's*, *Voyage*, 1813.

papier vestimental. Les pagnes des femmes sont d'un tissu blanc, épais, recouvert de filaments; ils nous en vendirent une couple de cette sorte. Le *kaire*, ou brou filamenteux du coco, sert à faire des tresses cordonnées, qu'on teint en noir solide, et que les hommes emploient pour se serrer le ventre comme avec une ceinture.

Je remarquai que quelques jeunes enfants avaient les cheveux coupés ras, hormis sur le sommet, où ils étaient conservés intacts, tressés en longues mèches, comme l'est une queue à la chinoise. L'un d'eux était d'une grande blancheur. Ce fait est remarquable, en ce qu'il pourrait porter à croire à l'égarement, dans les mers du sud-est, de quelques navigateurs d'Asie.

Le fer non travaillé n'a aucun prix aux yeux de ces insulaires: les outils, quoiqu'estimés, leur faisaient moins de plaisir, vers la fin de nos relations commerciales, que les grosses verroteries bleues. Ils prisaient assez les mouchoirs rouges de Rouen, les couteaux et les hameçons, surtout les gros. C'est avec quelques petits hameçons qu'on obtenait des cocos, des bananes, du taro, des ignames, des cannes à sucre et du fruit à pain. Ils n'apportèrent qu'une douzaine de poules, ce qui nous fit présumer que la volaille y est peu multipliée, quoiqu'on nous ait assuré le contraire; nous ne vîmes point de cochons; à peine l'île entière en contient-elle en tout une douzaine. On nous dit pour raison qu'une grande sécheresse ayant fait périr tous les arbres à fruit, les naturels, privés de leur subsistance habituelle, furent réduits à tuer la plus grande partie de leurs cochons, ce qui n'empêcha pas que la famine qui s'ensuivit ne fît mourir de faim une centaine d'habitants. Depuis ce temps, l'espèce n'a point prospéré. Les vieillards citent encore un ouragan violent qui ravagea cette île, il y a environ quarante ans: la mer couvrit le rivage, détruisit les habitations, et beaucoup de naturels furent noyés.

L'île est, dit-on, très-fertile; elle abonde en vivres de toute espèce et de même nature que ceux des îles de la Société, des Amis, et autres groupes épars dans le vaste Océan Pacifique. Cette profusion de fruits et de racines contribue à l'abondance de la vie de ces heureux insulaires, et donne à leur existence cette mollesse et cette indolence qui la caractérisent. Ainsi, le sol produit abondamment, outre les fruits déjà mentionnés, des *vy* ou pommes de

Cythère, qu'ils appellent aussi *evy*; le *mapé* (*inocarpus edulis*), qu'ils nomment *ifi*, etc. Ce n'est que dans des cas bien rares, et lors des grandes perturbations de l'atmosphère, que leur existence, sur cette île peu étendue, peut être compromise.

Quelques naturels ne nous donnèrent point une haute opinion de leur chant; ils prennent le ton psalmodique des autres insulaires, en se servant parfois d'une mesure plus vive; quelques-uns dansèrent en s'accompagnant de la voix. Cet exercice n'est qu'une pantomime à mouvements irréguliers, bizarres, bien éloignés de la précision qu'y apportent les Nouveaux-Zélandais. On dit que la danse des femmes est gracieuse et sans indécence. Voici une de leurs chansons, que M. de Blosseville obtint, mais sans pouvoir en pénétrer le sens :

Chi a leva, chi a leva,
Olé tou lala,
Olélé onachedi
Onanchea papaopiti
Chi a leva, chi a leva,
Ché é chita, ché é chita.

La seule arme que nous ayons eu occasion de voir dans les mains des habitants de Rotouma est le casse-tête; ils ne firent aucune difficulté d'échanger tous ceux qu'ils avaient apportés. Cette arme, travaillée avec assez de soin, est un bâton long de trois à quatre pieds, de bois rouge très-dur, aplati et tranchant sur les côtés de son extrémité vulnérante, qui est ciselée. Deux jeunes hommes nous montrèrent comment ils s'en servaient : ils cherchèrent à prendre un air guerrier en dressant leur chevelure, roulant les yeux, et donnant mille contorsions aux traits de leur visage. Le casse-tête, en leurs mains, semble être dirigé par un bâtoniste européen, tant il tournoie en tous sens et dans toutes les directions. Nous pûmes nous convaincre, par cet exemple, que ce peuple, isolé au sein des mers, n'avait que peu d'occasions d'en faire usage, et que les guerres venaient rarement troubler la profonde tranquillité dont il jouit. Nous apprîmes toutefois qu'il y a quelques années, ces insulaires eurent à repousser une attaque et vider des différends entre eux en employant le sort des armes.

L'ornement le plus remarquable et le plus caractéristique de ce

peuple est le tatouage, qu'ils nomment *chache*. Le corps, depuis le bas de la poitrine jusqu'au-dessous du genou, est complétement recouvert d'un tatouage très-régulier, qui n'imite pas mal les cuissards des anciens preux. Une large raie, derrière la cuisse, empêche aux bandes tatouées de faire le tour de la circonférence du membre. Le ventre et les reins sont recouverts de lignes courbes festonnées, dont le noir tranche agréablement sur les parties de la peau qui sont intactes. La poitrine et les bras reçoivent un autre genre de dessin; autant le premier est remarquable par la masse noire qu'il forme sur la peau, autant celui-ci se distingue par la légèreté des dessins, qui se composent de linéaments ténus, imitant des poissons volants, des fleurs et autres objets délicats. Quelques naturels ont sur les jambes des rangées de points noirs; et deux ou trois nous offrirent, sur les épaules, des cicatrices en relief, genre d'ornement qui semble propre à la race nègre africaine comme à ses rameaux épars dans le Grand-Océan. Le tatouage semble tellement naturel à l'homme dans l'enfance de la civilisation, que sa nudité en est comme voilée, et qu'il lui prête un costume indélébile rempli d'agrément et de grâce.

Le climat de Rotouma, quoique salubre au dire des Anglais qui l'habitaient, paraît influer sur la santé des naturels, car je vis plusieurs phthisiques. Je remarquai deux ou trois hommes qui portaient aux jambes de larges cicatrices ou même des ulcères rongeants dont la surface était à nu. Ils paraissaient ne point s'occuper de ces larges plaies avec perte de substance, et dansaient sur le pont comme si leurs jambes eussent été saines. Je vis un borgne et un boiteux; mais je n'aperçus aucune trace d'éléphantiasis ni de lèpre. Leur peau était en général lisse, sans vergetures ni cicatrices autres que les coupures des coraux; quelques jeunes hommes avaient les pommettes écorchées, comme si on y eût appliqué un vésicatoire. Nous crûmes comprendre, par leurs signes, que c'étaient les traces de brûlures faites avec une sorte de moxa, qu'ils se pratiquent dans quelques circonstances et dans les cérémonies religieuses. Les Anglais nous assurèrent que la syphilis était inconnue dans cette île heureuse. Puisse le ciel la préserver de ce fléau, qu'elle ne peut tarder de recevoir de ses communications avec les Européens!

Williams John nous donna sur leur médecine les observations

suivantes : les maladies sont, en général, aussi simples que leurs remèdes, quoiqu'ils connaissent les vieux ulcères, les maladies de poitrine et une autre qui finit par leur ronger les jambes. Les médecins ne paraissent pas former une classe très-distincte ; cependant un chef était lui-même médecin du roi. John fut témoin de la manière dont il fut traité dans une maladie d'entrailles. Le médecin appelé se rendit chez le malade, qui fut transporté d'un appartement voisin, et placé sur plusieurs nattes, étendu sur le dos, nu jusqu'à la ceinture. On commença alors à le frotter très-rudement sur tout le corps avec de l'huile ; on passa ensuite à la tête, et, en frottant les tempes, on paraissait vouloir en exprimer quelque chose. Le malade fut alors tourné sur le ventre ; au bout de quelques jours il était rétabli.

Pour les plaies et les blessures, ils font une espèce de cataplasme avec l'écorce d'un arbre et diverses plantes, et ils l'attachent avec des feuilles : son effet est salutaire, et John eut à s'en louer.

Ces insulaires doivent être pêcheurs habiles, car ils font de très-grands filets, ayant plus de quarante pieds de longueur. Un seul nous apporta à bord deux poissons volants de grande taille.

La population de l'île ne pourrait être évaluée que très-arbitrairement. Le capitaine Wilson la porte à six ou sept mille âmes ; elle ne peut être guère que de trois à quatre mille, à mon avis. John, dans les renseignements qu'il a donnés à M. de Blosseville, en a dressé une évaluation qui doit être de beaucoup trop forte, mais qui prouve au moins que l'île est très-peuplée. D'après ce marin, le district du roi ou épigigi aurait quinze cents âmes, sept autres districts mille âmes chacun ; seize, six cents, ce qui donnerait une population totale de dix-huit mille âmes. Je le répète, ce chiffre semble être beaucoup trop forcé. Les femmes sont en nombre égal à celui des hommes.

Les Rotoumaïens obéissent à un chef suprême qu'ils nomment *chaou*, et qu'ils renouvellent fréquemment, car leur gouvernement paraît être un mélange de lois électives et féodales.

Nous reçûmes la visite du roi dépossédé : c'était un homme de bonne mine, nommé *Tamanaoua*, ayant une figure prévenante et des manières distinguées : le chaou en fonction vint également au soir ; il se nomme *Rihamkao*, et il n'était en place que depuis très-peu de temps. C'était le plus bel homme de tous les insulaires qui

étaient à bord, et sa manière d'être n'était pas sans dignité. Quelques chefs de districts l'accompagnaient; entre autres un chef nommé *Takapoura*, dont le caractère était tellement timide, que le moindre mouvement à bord l'effrayait; à chaque minute il demandait si on ne lui ferait aucun mal, et cela avec une voix de petite fille qui le rendait bien ridicule; il était un de ceux que le capitaine du *Rochester* mit aux fers à son bord pour se faire restituer les déserteurs qui s'étaient cachés dans l'île.

Ces insulaires paraissent avoir des idées religieuses peu étendues, manifestées par quelques rites très-imparfaits. Leur plus grande croyance est celle des esprits. Entre eux ils se saluent avec le nez, mais sans y mettre le triste cérémonial des Nouveaux-Zélandais, qui pratiquent la même coutume. Quand ils traitent d'affaires, ou quand on veut agir avec politesse, il faut s'asseoir; car la civilité qui, en Europe, nous porte à nous tenir debout, est chez eux, comme chez beaucoup d'autres peuples, l'acte le plus impoli dont on puisse s'aviser.

Leur caractère, tel qu'il se développa au milieu de nous, est d'une douceur singulière : le sourire est toujours sur leurs lèvres; la bonté est peinte sur leur physionomie enjouée; ils sont bruyants comme les enfants que la singularité d'un spectacle peu ordinaire émeut et frappe d'étonnement; ils montraient une grande surprise à la vue des cacatoës et des chats; mais rien n'attira plus leur attention qu'un kangourou de la Nouvelle-Hollande et que les canards : ces derniers leur parurent être de très-singuliers oiseaux. La mobilité de leur esprit est telle, qu'il est fort difficile de les fixer quelques instants, et ce n'est pas sans peine que nous avons pu réunir quelques mots de leur langage. Nous cherchâmes à obtenir les noms des parties du corps; ils crurent que nous mangions de la chair humaine, et, en faisant un signe de dégoût, ils dirent *kai kai nou-Zeland* (les Zélandais mangent les hommes). Ils ont appris cette particularité des Anglais qui résident parmi eux, et qui n'ont jamais été témoins du plus petit acte de méchanceté dans le caractère de ces insulaires; ils sont, dans leurs relations habituelles, bons, serviables, mais seulement curieux et importuns. Le défaut capital des indigènes de Rotouma est le vol, et il faut avouer qu'ils nous montrèrent une grande passion pour ce vice qui répugne tant à nos principes. Tout ce qui leur tombait sous la main était de bonne

prise, et le voleur, pris sur le fait, riait en restituant son larcin. Il fallut en venir à des moyens de rigueur et punir les coupables. On plaça sur le pont des hommes chargés de surveiller les objets susceptibles d'être enlevés. Aussitôt qu'un voleur était pris en flagrant délit, ils le chassaient du bord à coups de corde, en lui faisant restituer l'objet volé. Quoique les naturels sentissent bien que ce qu'ils commettaient était une infraction condamnable, ils ne montraient aucune espèce de honte, et la punition infligée ne leur inspirait nul désir de vengeance. Les camarades même qui entouraient le coupable et qui recélaient ses vols, ne faisaient nulle attention à sa mésaventure, ou riaient de sa maladresse, et volaient eux-mêmes aussitôt que l'occasion devenait propice. Malgré l'attention qu'on y portait, on ne put activement surveiller ce grand nombre de sauvages qui couvraient le navire; on parvint bien à arrêter quelques paquets-mitraille; mais, en définitive, il en manqua six, et douze ou quinze cabillots en fer ou en cuivre. Le désir effréné qui pousse ces hommes-enfants à s'approprier tout ce qui frappe leur imagination mobile, était si grand, que nous en observâmes plusieurs cherchant à délier la brague d'une caronade et à la soulever. Pendant qu'un insulaire enlevait quelque objet, d'autres s'occupaient à attirer notre attention, et leur adresse pour visiter nos poches n'eût pas été plus subtile, quand même ils eussent fait un cours de filouterie à Paris ou à Londres.

Les pirogues (*vaka*) de ces insulaires sont à balancier, grossièrement travaillées : l'avant et l'arrière sont fermés et pointus; elles sont conduites avec des pagaies ovales et fabriquées sans goût. Nous ne vîmes qu'une petite pirogue double (*aoé*) qui vint au soir. Le mât était entaillé et se fixait sur un morceau de bois qui liait les deux pirogues; il supportait une voile en natte très-grossière. Le dessus de ces pirogues était recouvert d'une plate-forme qui s'opposait à ce que la mer pût s'introduire dans leur coque, et sur laquelle était une banne en branches flexibles [1], destinée à servir de logement. A tout prendre, cette pirogue était mal disposée, et il est probable qu'ils en ont de plus grandes pour leurs navigations lointaines.

La langue que parlent les Rotoumaïens ne diffère de la langue

[1] Ces tiges sont fournies par l'*hibiscus tiliaceus*.

océanienne générale que par des différences légères et même moins sensibles que les dialectes de France pris dans des provinces tant soit peu distantes. Le peu de mots que nous avons obtenus ont la plus grande analogie avec ceux des îles des Amis, des îles Fidjis, de Taïti, de Sandwich et de la Nouvelle-Zélande, et feront plus particulièrement sentir cette indication. Cette langue n'est pas en elle-même sonore ni très-douce ; mais la prononciation longue et syllabique des naturels, leur voix faible et flûtée, lui donnent ces deux qualités.

Pendant le séjour à bord de Williams John, M. de Blosseville obtint divers renseignements sur les usages de ces naturels, qui montrent quelque analogie avec les coutumes suivies dans d'autres îles de la mer du Sud. L'intelligence de ce marin semble promettre de l'exactitude dans son récit. Voici les faits qu'il rapporte :

L'île de Rotouma est divisée en vingt-quatre districts gouvernés par autant de chefs qui portent le titre de *hinhangatcha*. Chacun d'eux, par rang d'âge, parvient à l'autorité suprême, et l'exerce pendant vingt lunes, sous le nom de *chaou*. Chaque matin, il tient conseil avec une douzaine de chefs, et règle les affaires. La cérémonie du changement de chaou n'est pas accompagnée de grandes formalités : tous les chefs s'assemblent, et le plus ancien remet une branche de feuillage au nouveau chaou. Le pouvoir des chefs est très-grand ; ils possèdent toutes les terres, forcent les habitants à travailler, et disposent à leur gré du mariage des jeunes filles ; ils sont à la tête de leur tribu dans une bataille, remplissent les fonctions sacerdotales dans les baptêmes, les mariages et les enterrements, et administrent la justice. Au reste, chez un peuple dont les mœurs sont si douces, l'autorité d'un chef est celle d'un père ; elle n'est ni oppressive ni cruelle. Partout où un chef passe, on se dérange pour lui, et, devant le roi, on est obligé de s'asseoir en détachant sa chevelure (ces diverses cérémonies furent également observées à bord, où elles eurent lieu) ; ce qui est le salut ordinaire. Les honneurs qu'on rend aux chefs, le respect pour les vieillards, la soumission du peuple, l'obéissance des enfants, annoncent un grand système d'ordre, et les usages des Rotoumaïens font l'éloge de leur morale. La guerre les trouble quelquefois ; mais leur caractère les en éloigne. Il y a cinq ans environ que la jalousie et des limites mal fixées allumèrent la guerre civile entre deux

districts et le reste de l'île. On en vint à un engagement, et une centaine de naturels furent tués de part et d'autre. La paix fut offerte et acceptée, et toute haine disparut aussitôt. Quelque temps avant cette guerre, Rotouma fut attaquée par les naturels anthropophages d'une île nommée *Noué*, qui se trouve à trois ou quatre journées de navigation. Les agresseurs furent vaincus, et se retirèrent en laissant quelques-uns des leurs qui sont encore dans l'esclavage. Lorsque les chefs vont au combat, ils portent quatre petites nattes de grandeur différente, et leur tête est ornée de quatre coquilles de nacre, attachées comme un bandeau : ils commencent le combat en attaquant les chefs ennemis, et l'action devient aussitôt générale. Les seules armes qu'ils emploient sont la lance, qui a de douze à quinze pieds de long, le casse-tête, et des pierres du poids de deux livres qu'ils lancent avec la main. Après l'affaire, les morts sont enterrés sur le champ de bataille, et des pierres marquent leurs tombeaux.

Leur vie civile offre des détails plus attrayants; ils vivent réunis dans les villages, chaque famille ayant sa maison. Les villages sont bâtis sur le bord de la mer, et disposés en rond autour du cimetière, le *thamoura*, du district. La cabane du chef est la plus près du rivage et la plus grande, ayant ordinairement 40 pieds de longueur et 25 de hauteur. Celles des autres insulaires n'ont qu'une quinzaine de pieds, et sont plus ou moins grandes, suivant le nombre d'enfants; elles sont à 60 pieds les unes des autres, formées, comme celles de Taïti, par des poteaux plantés en terre qui supportent un toit aigu recouvert de feuilles de cocotier : le bas est entouré par des nattes. Les seuls objets d'ameublement sont des nattes, des oreillers en bois et des tables pour manger : la plus grande propreté les distingue. Les naturels font trois repas : leur nourriture consiste en poissons, fruits à pain, *taro* [1], ignames, puddings d'ignames. Les tables sur lesquelles ils mangent sont très-basses, longues et étroites; une feuille de bananier sert de nappe, et ils ne touchent leurs aliments qu'avec un morceau de feuille placé entre les doigts. Les cochons ne sont mangés ordinairement que par les chefs ou aux festins de noces. Quant à la cui-

[1] *Taro* est le nom taïtien de la racine nutritive de l'*arum esculentum*, ou chou caraïbe.

sine, elle est la même que chez les autres peuples polynésiens; ils cuisent leurs vivres dans des fours, à l'aide de pierres échauffées, et ne mangent jamais de poisson cru, comme font les insulaires des Amis.

Les chefs ont un lieutenant ou substitut qui les remplace dans l'occasion; ils ne travaillent jamais, et sont servis par les habitants du district par tour; ils en ont aussi d'autres sur leurs fermes pour les soigner. Ces fermes et celles des autres insulaires se trouvent dans l'intérieur, et forment une ligne continue de plantations.

Les usages relatifs au mariage, à la naissance et à la mort, sont fort remarquables. Les chefs marient les jeunes filles à qui il leur plaît, et celles-ci ne sont pas libres de refuser celui qu'on leur offre; souvent elles ne l'ont jamais vu. Lorsque les Anglais s'établirent dans l'île, les chefs de leur district firent rassembler toutes les jeunes filles et leur laissèrent le choix. Quant aux filles des chefs, l'aînée doit épouser un chef; les autres l'homme que leur père désigne, sans égard au rang. Le choix ainsi fait, les deux futurs époux doivent, pendant une ou deux nuits, coucher sur la même natte; mais les chefs veillent à ce que le mariage ne se consomme pas. Le jour où il doit être accompli se passe en danses, en festins; et, vers le soir, les amants, conduits au bord de la mer, entrent dans l'eau. La fille se couche sur le dos, et l'homme lui lave le corps; ensuite celui-ci se couche dans le sens opposé, et la femme alors pratique le même cérémonial. Ceci se passe devant un grand nombre de témoins des deux sexes, qui ont apporté des nattes en présent et qui chantent pendant qu'ils sont dans l'eau. Au bout de cinq minutes, ils sortent de la mer, et sont ainsi liés l'un à l'autre pour la vie : on les conduit à la maison, où, en présence des spectateurs et à l'aide des instructions d'une femme âgée, la virginité est détruite. Si, par l'inspection des nattes, l'existence de ce trésor était problématique, la femme doit être renvoyée, et le jeune homme est libre d'en choisir une autre : celle-ci est alors réduite à vivre en libertinage public. Les femmes, d'ailleurs, ne sont point esclaves, mais elles sont, au contraire, aimées et respectées; ainsi liés, si la femme commet quelque infidélité, la mort que le chef lui donne d'un coup de casse-tête venge l'honneur du mari, et l'homme avec lequel elle s'est rendue coupable

est lancé en pleine mer, attaché sur une frêle pirogue. Quant aux chefs, l'infidélité leur est permise. Hors l'état de mariage, toute fille est maîtresse d'accorder ses faveurs à qui bon lui semble ; mais la virginité leur est précieuse, car, sans elle, elles ne pourraient se marier ; et, lorsqu'elles se vantent de l'avoir, elles se poudrent le dessus de la tête avec de la chaux de corail. se peignent les côtés jusqu'au bas de la figure en rouge, et le derrière, jusqu'au milieu du dos, en noir. Une fois mariées, elles abandonnent cette singulière parure. Leurs cheveux, plus courts que ceux des hommes, sont presque ras autour de la tête ; un simple pagne forme tout leur costume : leurs seins sont découverts.

Lorsqu'un enfant naît, le chef se rend dans la maison de l'accouchée et s'assied au milieu. Une femme mariée apporte l'enfant devant lui, et mêle, dans le fond d'une de ses mains, de l'huile de coco et de l'eau salée, et en frotte la figure de l'enfant, et ensuite ses gencives et ses lèvres. Ceci terminé, il demande aux parents quel nom ils donnent à l'enfant, le publie à haute voix, et les assistants le répètent. Cette cérémonie, qui dure environ une demi-heure, se renouvelle pendant six jours. Pour l'enfant d'un chef, on reste assemblé pendant trois ou quatre heures, mangeant, chantant, et buvant le *kava*.

Lorsqu'une personne meurt, elle est exposée dans sa case sur une natte, un oreiller en bois sous sa tête, la partie inférieure du corps couverte d'une natte et l'autre peinte en rouge. Lorsque le cadavre est resté en cet état un jour et une nuit, on l'enveloppe dans six nattes des plus fines, et on le porte au thamoura sur une planche tenue par quatre naturels, au milieu des pleurs et des gémissements. La tombe est creusée dans la terre, à cinq pieds de profondeur, et le cercueil est remplacé par des pierres plates qui forment une espèce d'auge dans laquelle le corps est placé. Les interstices des pierres sont soigneusement bouchés avec la résine d'un certain arbre. Pendant la cérémonie, le chef se tient assis à une extrémité de la tombe, et chante seul un hymne funèbre. Lorsqu'on a jeté la terre sur le tombeau et placé une grosse pierre funéraire, on se réunit à la maison du défunt, où un grand repas a été préparé par ordre du chef.

Pour marquer sa douleur, une femme qui perd son mari coupe sa chevelure, et, avec un bâton rougi au feu, couvre toute sa

poitrine de points brûlés ; le veuf, au contraire, se taillade le front et les épaules avec une pierre aiguë. A la mort d'un chef, ses sœurs portent le même deuil que la veuve. Mais c'est ici qu'on découvre avec peine le seul trait sanguinaire qui déshonore, à Rotouma, l'espèce humaine. Aux funérailles d'un chef, toutes les familles se rassemblent dans le thamoura, et là deux garçons, de dix à douze ans, que la voie du sort appelle à cet honneur, sont tués par le successeur du décédé ; d'un coup de casse-tête ils sont abattus, et on les enterre dans des fosses particulières, de chaque côté du personnage. Un pareil honneur est rendu à l'épouse d'un chef, et deux jeunes filles sont les victimes qu'on lui sacrifie.

Outre le thamoura de chaque village, il y a un lieu de sépulture sur la plus haute montagne de l'île, où sont placés les rois qui meurent dans l'exercice de leurs fonctions. Ce lieu, qui contient à présent une vingtaine de tombes, est entretenu avec le plus grand soin et entouré des beaux arbres de l'île qu'on y a plantés avec soin. A la tête de la tombe s'élève une pierre de huit pieds de haut ; une, qui n'en a que quatre, indique les pieds, et deux autres, d'une forme longue, sont placées sur les côtés.

Leurs idées de religion sont, à ce qu'il paraît, très-superficielles ; ils croient seulement à un être ou génie suprême qui leur donne la mort en les étouffant ; aussi appellent-ils la mort *atoua*. Ils croient qu'après la mort tout est dissous. On essaya de leur faire entendre les dogmes de la religion chrétienne, la punition des mauvais, la récompense des bons ; tout ce qu'ils en purent comprendre les étonna beaucoup.

Leur douceur et leur humanité s'étendent jusqu'aux bêtes, et ils ne souffrent pas qu'on tue une mouche, un rat, un serpent [1] ; les moustiques seuls ne trouvent pas grâce devant eux. Ils vénèrent surtout les serpents : il en existe dans l'île une très-belle espèce, très-grande ; le dos est d'un brun foncé, les côtés dorés et le ventre jaune ; elle ne passe point pour venimeuse.

Dans une famille, les maris ou les hommes faits mangent au même instant, mais sur des tables ou des feuilles séparées. Lorsque

[1] Il est fort remarquable que Rotouma recèle une espèce de serpent. Ces animaux sont inconnus dans les archipels de la Société, des Sandwich, des Amis, etc. Cette espèce-ci paraît être une longue couleuvre d'un naturel très-doux et frugivore.

le repas est fini, les femmes et les enfants commencent le leur. Dans les grands repas, on suit le même usage; autant de convives, autant de tables. Ils s'éclairent avec des branches de cocotier bien sèches, avec lesquelles ils forment des torches qui brûlent, pendant dix minutes environ, en jetant une vive clarté.

Avant le lever du soleil, les naturels sont réveillés; ils se lèvent et s'assemblent sur le devant de leur maison pour jouir de la fraîcheur du matin. A huit heures, ils déjeûnent avec des noix, qu'ils appellent *ifi* (mapé, inocarpus edulis, Forst.) et avec lapomme *evy* (spondias Cytherea, Commers.); ils vont ensuite soigner leurs cultures, planter le taro (arum), défricher leurs propriétés, et le seul instrument qu'ils aient pour cela est une espèce de bêche en bois; d'autres travaillent aux pirogues ou vont à la pêche. Vers onze heures, ils rentrent et mangent des cocos; ensuite ils préparent leur nourriture dans une petite cabane, à trois cents pas de leur maison. Le repas principal, qu'on prend à une heure, se compose d'un assez grand nombre de plats, tels que poisson, ifi, taro, ignames, et en fruits à pain qu'ils préparent d'une manière particulière; ils le fendent d'abord en huit parties, enlèvent l'intérieur, le remplissent de quatre espèces différentes de lait de cocos de plusieurs âges; unissent les morceaux, et font cuire le tout dans une feuille de banane. Après-dîner, on fait la sieste et on se baigne dans la mer. On continue ensuite les travaux du matin, et, à la chute du jour, on fait le troisième repas, qui se compose de poissons et de *papouta*, c'est-à-dire de la feuille de taro, qui, renfermée dans une feuille de bananier, avec du lait de coco, est cuite au moyen de pierres chaudes. On se réunit ensuite dans le thamoura, et on exécute des danses variées jusqu'à dix heures; à onze heures, chacun est retiré chez soi. Il paraît que ces insulaires ne se servent pour boisson que du lait de coco; car ils ne possèdent que très-peu d'eau douce dans leur île, qui n'a aucun ruisseau permanent. Lors des pluies, l'eau est conservée dans des mares ou dans des ravines.

Les habitants de Rotouma connaissent des îles dans leur voisinage, et ils ont quelques communications rares avec les îles Fidji et Tonga. Ils ne purent donner que fort peu de renseignements sur une île nommée *Noué*, pour laquelle ils montraient l'est-nord-est, et qui se trouve à trois ou quatre jours de voiles ou deux cents mil-

les de Rotouma ; elle est aussi grande et aussi haute, séparée d'une seconde île par un canal étroit. Les habitants sont anthropophages, bien que de même race et d'une couleur un peu plus foncée.

VOCABULAIRE.

Nous n'avons eu, M. de Blosseville et moi, que fort peu de temps pour réunir quelques mots les plus usuels : ils serviront toutefois de terme de comparaison avec les autres listes de mots que nous possédons. Nous noterons parfois à quel groupe d'îles ces insulaires ont emprunté telle ou telle expression, et par là on pourra observer la corruption qui s'est glissée dans celles qui leur sont propres.

Il est bon d'observer que l'*e*, placé devant un mot, est presque toujours l'artice *le, la; ma* et *outou* paraissent être des particules ou des pronoms. Le mot *outou*, devant un nom, paraît signifier *c'est.*

La numération n'a pu être obtenue que jusqu'à dix : les noms de cent et de mille sont douteux.

EXEMPLE :

1. — *Tala.*
2. — *Roua, oua* (Tonga).
3. — *Tolo.*
4. — *Ake* ou *hate.*
5. — *Lima.* Ce nom est presque le même dans toutes les numérations des peuples les plus opposés entre eux.
6. — *Hono.*
7. — *Ito* ou *itou.*
8. — *Volia* ou *vaalou.*
9. — *Chiva* ou *chivou.*
10. — *Chanfour* ou *shangaoula.*
100. — *Tharo.*
1000. — *Efa.*

Cette numération a une telle analogie avec celle qui est usitée à Madagascar, que certains noms paraissent identiquement les mêmes ou découler de la même source, quoique ces peuples soient si éloignés d'ailleurs et si distincts.

EXEMPLE :

1. — *Roo*. Nulle analogie.
2. — *Roui* ou *roué*.
3. — *Telou*.
4. — *Effacke*.
5. — *Dimi*.
6. — *Enine*.
7. — *Fi tou*.
8. — *Valou*.
9. — *Sevi*. Nulle analogie.
10. — *Foulou*.
100. — *Zanou*. Nulle analogie
1000. — *Arivou*. Idem.

A

Après-dîner (sieste),	*Tak*.
Aveugle,	*Mosche*.
Avant-bras,	*Hoou*.

B

Bon,	*Lélé* ou *lile*. — *Lilé* (Tonga).
— très-bon,	*Lélépo*.
Banane,	*Piré*.
Bout du nez,	*Etnoutche*.
Bouche,	*Adonou* (*outou* à Taïti).
Bras,	*Otoou*.

C

Comment se nomme cela?	*Se tou, asse*.
Couteau,	*Siéré*.
Cérémonie de baptême.	*E eirao*.
Chef,	*Hinhangatcha*. (Nouv[lle]-Zélande.) *Ariki*.
Combat,	*Epitiou*.
Cimetière,	*E tamoura*.
Coco,	*Niou* (Fidji, Sandwich).
Canne à sucre,	*Taou* (Sandwich).
Casse-tête,	*Hoye*.
Coquille d'huître perlière portée sur la poitrine,	*Tifa*.
Cheveux,	*Liava*.
Coït,	*Labessana*.
Cuisses,	*Schang*.

D

Dormir,	*Mosse*.
D'où venez-vous?	*Alimeti*.
Détestable,	*Raksa*.

Dents de cachalot,	*Tonboua* (Fidji).
Dents,	*Alaïs, all.*
Doigts,	*Ou doukaguai.*

E

Enfant,	*Hilarari.*
Enfant à la mamelle,	*Léé.*
Evy (*spondias dulcis*, Forst.),	*Evy* ou *vy* (Taïti).
Étoffe,	*Ahou.*

F

Femme,	*Ainé, fafanié* (îles des Amis).
Filet,	*Evaa* ou *vao.*
Fils,	*Péké.*
Feuilles de bananier,	*Ropère.*
Fruit à pain,	*Ou la* (*outou*, Taïti).
Feuilles de taro,	*Papoula.*
Fesses,	*Otopotoï.*

G

Grand,	*Enini.*

H

Hameçon,	*Faou.*
Hache,	*Toki* (Nouv.-Zél., Fidji).

I

Ignorant,	*Macoue.*

J

Je ne sais pas,	*Iniéra.*
Jambes,	*Outoulala.*

L

Lune,	*Oulé.*
Lèvre,	*Papenoutche.*
Langue,	*Aièle.*

M

Manger,	*Hati.*
Mauvais,	*Matché.*
Mouchoir de poche,	*Pouraho* (îles des Amis).
Mariage,	*Enotche.*
Mort,	*Marrou.*
Maison,	*Ri.*
Mapé (*inocarpus edulis*),	*Ifi.*
Menton ou barbe,	*Koume koume.*
Mamelons,	*Sousse* (Polynésie).
Main,	*Kaguai.*

N

Non,	*Inké.*
Nattes,	*Api, niaou, hahmeah, chala, sala.*
Natice blanche pour ornement,	*Toui.*
Nez,	*Enoutche* (*d'chiou*, Taïti).
Nombril,	*Pouasse.*

O

Où allez-vous?	*Tavaliti.*
Oui,	*Kaa.*
Ouvrier,	*Ematchao.*
Ovule, œuf de Léda,	*Pouré* (Taïti).
Œil,	*Mata* (malais).
Oreilles,	*Pala* ou *Talian.*
Ongles,	*Menou* ou *Melaonou.*

P

Petit,	*Eéméa.*
Pirogue double,	*Haoé.*
Pirogue simple,	*Vaka* (Nouvelle-Zélande).
Poule (douteux),	*Telapoua.*
Poisson,	*Ié* (*d'iéa*, à Taïti, *iea*, Tonga).
Pigeon,	*Hipa.*
Pagaie,	*Oessa* (*d'éoé*, à Taïti).
Pagne des femmes,	*Aramea.*
Poitrine,	*Falfat.*
Pouce,	*Kaguai masou.*
Petit doigt,	*Kaguai soutche.*
Pénis,	*Outoukali.*
Pieds,	*Laha.*
Plaies (vieux ulcères),	*Faillo.*

R

Roi,	*Chaou.*

S

Soleil,	*Assa.*
Sourcils,	*Locmaffe.*

T

Taro (*arum esculentum*),	*Hohoui* (*oufii*, Tonga).
Tatouage,	*Chache.*

V

Vent,	*Ahihé.*
Visières en feuilles de cocotier,	*Ischao* (*niao*, aux îles de la Société).
Ventre,	*Assche.*
Vagin,	*Outou kala.*

CHAPITRE XXIV.

TRAVERSÉE DE L'ILE DE ROTOUMA A L'ILE OUALAN

(DU 1er MAI 1824 AU 5 JUIN SUIVANT);

Communiqué avec les Carolins des Attolons de Gilbert, de Sydenham, Henderville et Woodle, et vu les îles Grand-Cocal, Saint-Augustin, Drummond, Blanay, Dundas, Bonham, Mulgraves, etc.

Et ces canaux sur qui les pirogues légères
Glissent dans le lointain, au gré des flots mouvants.
(Émile Saladin.)

Après être restés en calme toute la journée du 1er mai devant Rotouma, un orage éclata à la nuit, et nous força de nous éloigner à tire d'ailes de cette île gracieuse, sentinelle avancée de la race océanienne. Du 1er au 6, les nuits furent sombres, les grains fréquents, la pluie battante. Le 4, MM. Duperrey et d'Urville firent distribuer du punch aux gens de l'équipage, afin de leur faire célébrer l'anniversaire de l'entrée de Louis XVIII en France. Le 8, par sept degrés de latitude, des brises de vents alisés nous firent faire bonne route. Le ciel s'éclaircit, et les poissons volants s'élevaient de la surface de l'eau comme des nuées de sauterelles. Nous prîmes une grande quantité de noddis de la petite espèce, et nous les mettions en liberté, après leur avoir attaché à la patte une mince plaque de fer-blanc, sur laquelle était gravé le nom de notre corvette, indices fugitifs de notre passage dans les archipels semés d'écueils des Caro-

lines. Ces oiseaux, en cas de naufrage, eussent pu devenir les messagers de nos dernières nouvelles, et morts, nous eussions sans doute subi la loi commune en devenant des voyageurs intéressants!

Le 9, nous reconnûmes une terre dans le lointain, et notre sillage nous en rapprocha bientôt, et l'île qui se dessinait devant nous, découverte par le navigateur Maurelle, qui la nomma le *Grand-Cocal*, n'est distante que de douze milles d'une autre île, entrevue par le même navigateur, et qu'il nomma *Saint-Augustin*. Nous restâmes en panne pendant la nuit, pour reconnaître cette dernière qui nous parut formée de deux pâtés uniformes de corail recouverts d'arbrisseaux et de cocotiers, bordés d'un liseré de sables jaunes, et ceux-ci protégés par une écharpe de récifs sur lesquels la mer se déferle avec violence. Un village se dessinait à la pointe sud, et quelques naturels, fuyant des bords du lagon central, essayèrent en vain de lancer une pirogue pour nous joindre; mais, comme notre corvette fendait l'onde avec rapidité, ils perdirent l'espoir de nous atteindre et rentrèrent bientôt. Le plan de cette île, dressé par moi à vue d'œil, donnera une idée exacte de la singulière formation de ces îlots étroits et rubanés sur la surface de la mer, et munis à leur centre par des lagons paisibles où des poissons abondent comme dans un réservoir que la nature a placé au milieu d'eux pour assurer leur subsistance.

Nous voilà donc entrés dans ce parterre d'îles semées au nord de l'équateur et qu'habite une race particulière que nous avons nommée les Mongoles-Pélagiens, et qui peuple exclusivement les îles Carolines. Une longue suite d'archipels distincts s'étend depuis le 132° de longitude jusqu'au 173° dans l'hémisphère nord. Les Carolines, ainsi nommées en l'honneur de Charles II, roi d'Espagne, ont été, jusqu'à ces dernières années, l'objet des spéculations les plus hasardées de la part des géographes, et, si elles sont beaucoup mieux connues, on le doit aux travaux de MM. Freycinet, Duperrey, Kotsebue, Lûske et quelques autres. On les trouve mentionnées, pour la première fois, d'une manière un peu étendue, dans les *Lettres édifiantes* des missionnaires, et le nom du père Cantova se rattache surtout aux travaux qui les ont fait mieux connaître. C'est à Cantova qu'on doit une carte de ces îles, qui a fort occupé les géographes, car, faite sur le dire des insulaires, le gisement de chaque île n'a pu être fixé que d'une manière très-

arbitraire, et les commentaires n'avaient pas peu contribué à embrouiller la matière, de sorte que l'opinion de la non-existence de toutes ces îles a fini par prévaloir. Aujourd'hui on parle autrement, car les indications de Cantova se vérifient chaque jour. On suppose que ce fut *Eap* que le pilote don Francisco Lascano découvrit en 1686, après que les Espagnols eurent pris possession des îles Mariannes. Les Européens s'occupèrent beaucoup de ces îles dans l'intervalle de 1696 à 1772. C'est même en 1696 que don Juan Rodriguez en aperçut un des grands groupes et qu'échoua son vaisseau sur le banc de Santa-Rosa, à environ 45 lieues de Guam. En 1770, quelques colons furent expédiés sur la petite île Saint-André pour la coloniser, et y furent tous égorgés. Mais, pour tracer l'histoire de ce groupe, il nous faudrait entrer dans de trop nombreux détails, et le lecteur peut consulter les documents publiés sur ce sujet [1]. Ainsi donc les cartes du père Cantova et de don Luis de Torrès ont donné aux îles de cet archipel des rapports qui

1 Les principaux écrits sur les Carolines sont : *Lettre du P. Paul Clain*, *Lettre édif.*, I, 112; *Relation en forme de journal*, *ibid.* VI, 75; *Lettre du P. Cazier*, *ibid.* XVI; *Lettre du P. Cantova*, *ibid.* XVIII, 188; *Journal de Wilson et naufrage aux îles Pelew*, par Keate, trad. franç., 2 vol. in-8° ; Chamisso, *Voyage autour du monde* du Capitaine Kotzebue, t. III de l'éd. anglaise *. *Mesteus*, etc., etc.; *Histoire des îles Mariannes*, par Charles Le Gobien, Paris, in-12, 1701.

* Les insulaires des iles Carolines nomment l'île de Guam Waghal, et la regardent comme un grand pays, où il y a en abondance des bœufs, du fer et d'autres richesses. Leurs plantes alimentaires sont les cocos, etc. Ceux de ces peuples qui visitent les îles Mariannes appartiennent principalement aux îles *Ulea Lamoursec* et *Sataoëlle.* Leur rendez-vous est fixé à Lamoursec, d'où les flottilles appareillent en avril. Leur première halte a lieu à Fayo, îlot inhabité, à deux jours de navigation du point de départ; leur retour est fixé en mai, et, au plus tard, en juin, avant l'établissement de la mousson d'ouest, qu'ils redoutent singulièrement. En 1814, la flottille qui visita Guam se composait de 18 pros, chargés de curiosités et plus spécialement de coquillages. Ils reçoivent en échange du fer, des colliers de verre et des étoffes. Don Luis de Torrès indiqua une haute terre fort grande que le brick *San-Antonia* de Marseille vit le 10 décembre 1814, et qui a été découverte par le capitaine Doublon. C'est évidemment, dit M. de Chamisso, *Quiroso* ou *Hogoleu.*

Suivant M. de Chamisso, *Ulea* de Kadu se prononce *Ola* à Radack. Cantova écrit *Ulee;* Torrès prononce *Guliai.* Ce sont les treize îles vues, en 1797, par Wilson. *Lamurrec* de Kadu et *Lamurrec* de Cantova, la *Mugnak* de Torrès, *Lamoursec* de Krusenstem, *Lamourca*, *Lamouirec* ou *Falou* du P. Legobien. Wilson la nomma *île de Sweede.*

Setoan de Kadu est *Seteoel* de Cantova, *Satahoual* de Torrès, l'île de *Tucker* de Wilson.

Bigelle de Kadu est *Piguelao* de Torrès. C'est une île inhabitée, que les Carolins visitent pour y faire la pêche, et qui n'a pour eau douce que celle qui tombe du ciel et qui est contenue dans des trous.

Logoleu Cantova est appelée *Lougoulous* ou l'île du Prince par les Carolins. *Eap* de Kadu, et *Yap* de Cantova, *Yapa* de Torrès, et *Ala-Cap* de la relation des îles Pelew. La flotte de Nassau la mentionne en 1625, et l'Exeter en 1793.

Strong's Island, et l'île *Teyoa* d'Arrowsmith, l'île Hope de 1807, l'île de Saint-Barthelemy de Loyola de 1526 (l'île Oualan, de la Coquille).

ne sont pas exacts sans doute, puisqu'ils ont isolé, et placé à de grandes distances les unes des autres, des îles qui forment des systèmes d'îles portés sur un même plateau, et que les Anglais ont appelées *Iles-Groupes,* et pour lesquelles j'ai proposé le nom de *Polynèse.*

L'immense archipel des Carolines se trouve ainsi former une bandelette étroite, entre les 6 à 10 degrés de latitude nord, et cet archipel est lui-même le résultat d'une aggrégation de certains groupes, formés chacun de 15 à 30 îlots, et au milieu desquels sont semées quelques terres isolées, des îles hautes et un plus grand nombre d'îles plates, toutes reposant sur des ressauts sous-marins.

Les îles Pelew sont le premier anneau de cette longue chaîne à l'ouest, tandis que les groupes de Radich et de Radack semblent en être la terminaison à l'est. Les groupes bas et morcelés des Mulgraves, Gilbert et Marshall, en sont un rameau dévié sous l'équateur et dont la position lie les Carolines au reste des îles de l'Océanie. La race des Mongoles-Pélagiens se trouve en effet ne pas dépasser l'île Saint-Augustin de Maurelle.

Semés pour la plupart sur des îles basses à peine élevées au-dessus des vagues, peuplant indifféremment quelques terres montueuses et volcaniques, les Carolins n'ont rien, ni dans les habitudes, ni dans leurs mœurs, qui puisse les rapprocher des vrais Océaniens. Habiles navigateurs, ils possèdent une connaissance étendue du cours des astres. Ils construisent leurs pirogues avec un talent d'exécution ignoré de tous les autres insulaires de la mer du Sud. Ces peuplades, encore si nulles, encore si mal connues, ont besoin d'être étudiées de nouveau. Elles ont dû émigrer des rivages de l'Asie, et leurs essaims ont fondé, de proche en proche, des colonies nouvelles, au fur et à mesure que les îles sortaient du sein des eaux. Les Carolins, familiarisés avec les longs voyages, sont généralement d'habiles marins, et l'emportent, sous ce rapport, sur tous les autres peuples du Grand-Océan ; avec leurs escadrilles, on les voit, profitant des moussons, entreprendre de longs voyages, en se guidant sur les astres, à l'aide des vents régnants.

Mais revenons au cours journalier de notre paisible navigation. Chaque jour, à mesure que nous avancions dans ces parages si émaillés de terres, des êtres nouveaux venaient appeler notre attention. C'étaient d'élégantes stemes aux formes gracieuses, de

gros requins à extrémités des nageoires blanches, voraces, tyrans de cette mer échauffée, car l'un de ceux que nous prîmes avait l'estomac entièrement rempli de poissons et de poulpes encore à demi entiers, des marsouins gris et de petite taille.

Le 15 mai, nous nous trouvions naviguer très-près des îles basses de Drummond et de Sydenham, les *King's mill* des cartes d'Arrowsmith, découvertes en juin 1788 par les capitaines Gilbert et Marshall. Ces îles, placées par 1 degré 20′ de latitude sud et 72° 40′ de longitude orientale, s'étendent jusqu'au 10° degré de latitude nord, et dessinent sur la surface de la mer un long et étroit ruban de terre bordé de récifs et couvert de cocotiers. Une seule pirogue, montée par trois hommes, osa s'aventurer le long de la corvette, et ce n'est qu'après bien des irrésolutions que ceux-ci se hasardèrent à monter sur le navire.

Les naturels n'apportèrent avec eux aucun objet d'échange; ils n'avaient dans le fond de leur pirogue que des mollusques du bénitier tridacne, qu'ils venaient de prendre sur les récifs, et qui sont sans aucun doute une des principales ressources de leur vie.

Nous leur donnâmes des couteaux, qu'ils parurent nommer *tibi*, et des hameçons qu'ils appelèrent *matao*. On voyait qu'ils savaient apprécier le fer; mais leur langage, inintelligible pour nous, n'avait aucune analogie avec les autres dialectes parlés dans l'Océanie.

La teinte de leur peau était assez foncée, et leurs membres étaient grêles et maigres, deux circonstances qu'il faut sans doute attribuer à leur habitation sur des récifs découverts et peu productifs. Leurs traits sont élargis et grossiers, et leur teinte est un bronze cuivré foncé en noirâtre; leur intelligence parut bornée, et leur extérieur peignait la misère et le peu de ressources du sol qu'ils habitaient.

Le plus jeune des trois individus était recouvert d'une lèpre furfuracée, qui est si commune chez tous les nègres océaniens, et qui paraît être propre à tous les peuples riverains qui se nourrissent presque exclusivement de poissons. Ces trois hommes avaient le ventre serré par des tours d'une corde faite avec le brou de coco; ils ne s'épilent point, ni ne pratiquent la circoncision. Aucun voile ne couvre les organes générateurs. Ces insulaires portent les cheveux coupés court, et n'ont point de barbe ni de moustaches qu'ils taillent avec des coquilles.

Nous ne leur vîmes dans les mains aucune espèce d'armes. Leur coiffure consistait en un petit bonnet rond, tissé avec des folioles sèches de cocotier, et pour tout vêtement ils portaient une natte très-grossièrement faite et percée au milieu, comme le *poncho* des Araucanos, avec laquelle ils se garantissent les épaules et la poitrine.

Ils sont familiarisés avec la navigation et s'avancent assez loin de leurs îles en emportant une provision d'eau douce dans des noix de coco. Leurs pirogues n'offrent plus rien de semblable avec celles des Océaniens, et, bien que construites sans grandes précautions, elles retracent la forme des *pros* si élégants des Carolins occidentaux; on doit penser que la disette du bois et le peu de facilité qu'ils ont de trouver des matériaux convenables sont les seuls causes de la négligence qui paraît avoir présidé à leur construction. Mais ces embarcations s'évoluent de la même manière, en changeant seulement la voile, pour que l'avant devienne l'arrière, et *vice versâ*. Ces *pros* sont simples et longs d'environ vingt pieds sur deux de largeur. Un madrier, servant de balancier, est tenu fortement, à une certaine distance du bord, par plusieurs perches, et supporte une sorte de plate-forme. Le corps de la pirogue est formé de bordages minces, concentriques, très-solidement cousus ensemble, et soutenus par des membrures gracieuses; ses deux extrémités se terminent en pointe. De petits bancs servent de siége aux pagayeurs. Le mât est penché sur l'avant et implanté sur le côté droit; des haubans le soutiennent, ainsi qu'une perche recourbée qui appuie sur la plate-forme du balancier. La voile a la coupe d'un deltoïde dont la partie la plus large est la plus supérieure; elle est formée de laisses de nattes très-grossières et réunies entre elles. Une longue pagaie sert de gouvernail [1].

Par ces données on reconnaît déjà un peuple éminemment navigateur, ayant des idées très-avancées pour la construction des embarcations avec lesquelles il va d'île en île et sur les récifs pêcher sa subsistance; car les cocos de ces terres noyées ne sont point suffisants pour alimenter la population entière, et les végétaux nour-

[1] Le manque d'arbres est tellement la cause unique de la négligence apparente avec laquelle les pirogues des îles basses sont construites, que leurs mâts, leurs balanciers, étaient faits de plusieurs pièces tortueuses d'un mauvais bois, tel que l'*hibiscus tiliaceus*, et malgré cela ajustées avec beaucoup de soin.

riciers des Océaniens, tels que les arbres à pain, les ignames, manquent le plus ordinairement sur ces îlots. Mais plus nous avancerons vers l'Ouest, plus nous verrons ces *pros*, conservant toutefois leurs mêmes formes, nous offrir le beau idéal d'une pirogue par leurs ornements et le fini de leur architecture, par leur marche supérieure, et la précision et l'art avec lesquels ils sont évolués.

Le 16, dans la nuit, nous aperçûmes un feu dans le nord-est. On vira de bord pour courir sur la terre au jour, et, par une belle matinée, nous longeâmes une terre que nous reconnûmes être l'île Sydenham, primitivement découverte par le capitaine Bishop, et vue, en 1809, par le brick l'*Élisabeth*, dont le commandant la nomma *île Blaney*. Cette île gît par 0° 32′ 0″ latitude sud et 172° 14′ longitude est; elle est basse, et sa forme est celle d'un grand arc un peu irrégulier, et n'ayant que vingt milles de longueur.

Sa surface, peu élevée au-dessus du niveau de la mer, est très-boisée, surtout dans la partie méridionale, où l'on remarquait un grand nombre de cabanes entourées de bosquets. Lorsque les habitants aperçurent la corvette *la Coquille* côtoyant leur rivage, ils s'élancèrent dans leurs pirogues, et en un clin-d'œil nous en vîmes une vingtaine manœuvrant par escadrilles pour nous joindre; mais une seule y parvint : elle était montée par dix naturels grands, forts et nerveux. La couleur de leur peau tirait sur le noir fuligineux intense; leurs cheveux, très-noirs, étaient courts, et la barbe peu fournie. L'un d'eux s'était fait un bonnet avec la peau d'un gros diodon, et était revêtu d'une casaque grossièrement fabriquée avec des fibres de cocotiers; les autres naturels étaient complétement nus, et tous avaient les cuisses tatouées par lignes peu foncées et circulaires. Leur cou était entouré de colliers formés avec les valves rouges d'un peigne, et leur ventre était serré par plusieurs brasses d'un cordonnet très-fin et teint en noir, ou avec des cordes enfilées par une innombrable quantité de petites rouelles d'un bois très-dur et noir.

Leurs haches sont faites avec des fragments de la coquille *tridacne*, dont le bord est aiguisé, et que supporte un manche en bois. Leurs nattes sont tissées avec des lanières étroites de *pandanus*; ils en échangèrent quelques-unes, ainsi que trois cocos frais, les seuls qu'ils eussent dans leurs pirogues, pour des clous, des hame-

çons et des couteaux qu'ils nommaient *tibi;* les miroirs leur causèrent la plus grande surprise.

Ces insulaires étaient de mauvaise foi dans leurs échanges; rarement ils donnaient l'objet dont ils avaient reçu la valeur. La construction de leurs pirogues était parfaitement semblable à celle des habitants de l'île Drummont. La physionomie de ces dix hommes était peu prévenante : de larges cicatrices annonçaient qu'ils font fréquemment la guerre; ce qui, joint à leur peu de ressources dans leur île, doit leur donner des mœurs inhospitalières. Ils parlaient avec volubilité : c'est avec bien de la peine que nous pûmes obtenir le nom dont ils se servent pour désigner leur île, qui est *Motou ia* pour la partie sud, et *Motou tera* pour la partie nord. Les seuls mots que nous puissions joindre à ces deux-ci sont : *cari,* sourcils; *tepahi,* nez; et *taniga*, oreille.

Le 17 mai 1824, nous eûmes connaissance des îles Henderville et Woodle [1], séparées l'une de l'autre par un canal qui a cinq milles de largeur. Par leur disposition elles ont la forme d'un fer à cheval, et sont bordées par une épaisse ceinture de récifs dont le centre est occupé par un vaste lagon. Çà et là paraissaient quelques cabanes, ou plutôt des huttes grossières, dont les toits descendaient jusqu'à terre. Un grand nombre de naturels, parcourant la grève, se détachaient vivement sur la blancheur éblouissante des sables de coraux : tous formaient une scène animée et mouvante. Les femmes et les enfants, attachés au rivage par la curiosité, restaient spectateurs, tandis que les hommes, portant des pirogues et les jetant à la mer, s'efforçaient d'atteindre la corvette.

Ces naturels ressemblaient aux précédents; ils étaient entièrement nus; mais nous remarquâmes qu'ils s'épilaient soigneusement. L'un d'eux avait sur la tête un bonnet pointu fait avec une feuille de bananier roulée; leur coloration, ainsi qu'on doit le penser pour des hommes immédiatement placés sous la ligne, était très-foncée. Un naturel âgé, qui paraissait jouir d'une certaine autorité, se tint longtemps debout au milieu d'une pirogue, en parlant avec feu : sans doute qu'il nous adressait quelque discours dont les mots frappèrent vainement nos oreilles. Il était distingué par deux ovules (*œufs de Léda*), suspendues au cou, et par des bracelets très-blancs formés de coquillages enfilés.

[1] Elles gisent par 0° 10′ de latitude N. et 171° 25′ long. E.

Vers midi, nous gouvernâmes sur l'extrémité méridionale de l'île Woodle, qui n'est distante de l'île Dundas que de 6 à 7 milles. Cette île, découverte en 1809 par le navire l'*Élisabeth*, nous présenta une nombreuse population : nous comptâmes plus de trois cents naturels courant sur le rivage ; quelques-uns étaient armés de longues lances ; les femmes avaient le corps entouré d'un pagne, tandis que les hommes étaient complétement nus. A leurs gestes, à leurs cris, il était facile de juger qu'ils avaient rarement occasion de voir dans leurs parages des navires européens. Un grand nombre de pirogues se dirigèrent aussitôt vers *la Coquille*, et, comme une brise favorable nous poussait, deux d'entre elles, plus persévérantes, parvinrent à nous joindre, lorsque nous étions à trois lieues de terre : les naturels qui les montaient n'avaient aucun objet d'échange ; mais ils témoignèrent vivement leur estime pour les couteaux, les clous, les hameçons et le fer, sous quelque forme qu'il fût : ils avaient pour ornement des ceintures en coquilles taillées en rouelles, placées autour du corps, du cou, des poignets et des jambes. Ces deux pirogues étaient plus petites que les précédentes, mais construites, d'ailleurs, comme elles, en bordages cousus et avec des balanciers ; leur équipage ne se composait que de quatre hommes, n'ayant pas même une feuille de figuier pour les vêtir, et complétement épilés, à l'exception d'un seul. Leur peau, fortement bronzée, était cependant déjà plus claire que celle des premiers Carolins que nous avions vus, et tous portaient trois cicatrices d'entailles profondes sur les téguments de l'épaule droite. L'ensemble de leurs traits était assez régulier, quoique l'aspect en fût farouche et sauvage ; leur taille était médiocre. L'un d'eux, qui paraissait jouir de quelque autorité sur ses compagnons, était tatoué sur les cuisses et sur le dos par lignes légères, disposées avec délicatesse autour de ces parties.

Au reste, ils montèrent à bord sans hésitation et sans témoigner de crainte ; ils n'avaient point d'armes, et mirent dans leurs échanges la plus grande bonne foi. Comme à leurs voisins, leurs ornements consistaient en ovules. Leur habitude d'observation est tellement perfectionnée, qu'ils s'aperçurent bientôt que des nuages, s'amoncelant à l'horizon, annonçaient du mauvais temps ; aussi se hâtèrent-ils de gagner leur île, et à peine en touchèrent-ils les bords, que des grains subits et violents se firent sentir.

Les jours suivants, nous longeâmes les îles Hall, Gilbert, Knoy, Charlotte, Mathews, ainsi que l'archipel de Marshall, et les îles Mulgrave et Bonham. Elles nous présentèrent dans leurs formes, comme dans la race humaine qui les habite, des particularités identiques avec celles que nous venons de rapporter.

Toutes ces îles sont donc entièrement basses, formées par des bancs massifs de coraux qui sont eux-mêmes le résultat d'un travail lent et successif d'animaux presque imperceptibles. Ces polypes mous et gélatineux peuvent donc décomposer les eaux de la mer, en retirer le carbonate de chaux, pour élever, jusqu'au niveau des vagues, des plateaux qui finissent par recevoir d'abord des colonies végétales, puis des animaux, et ensuite des migrations d'hommes.

Mais ces saxigènes placent-ils indifféremment leurs murailles dans les abîmes de la mer, ou seulement à des profondeurs déterminées? Des expériences positives prouvent aujourd'hui que ce n'est jamais que sur les sommets des hauts-fonds ou chaînes sous-marines, sillonnant et formant des bassins au fond des océans, qu'ils asseyent la base de leurs édifices : aussi remarque-t-on que les rochers de corail affectent les formes les plus bizarres dans leurs dispositions sur la surface de la mer; qu'ainsi on les voit former des remparts autour des hauts pitons volcanisés des grands archipels; qu'ailleurs, là où le volcan sous-marin n'élève point son cône au-dessus de la surface des vagues, sont des plateaux bas qui se découpent souvent sur le pourtour du cratère, de manière que l'intérieur reste vide, à cause d'une grande épaisseur de la masse des eaux; et c'est ainsi l'origine des îles à lagons intérieurs. Et ne voyons-nous pas, au milieu des Carolines, des îles volcaniques élevées, telles que Oualan et Hogolous, avoir des barrières de polypiers sur leurs pourtours, d'où s'élèvent des motous ou îlots couverts de végétaux, tandis que l'intérieur ne présente qu'un ou plusieurs des pitons du mont ignivome, complétement isolés?

Le 30, nous communiquâmes avec un navire occupé à la pêche de la baleine : c'était *le Boston* de Nantuchet, qui se rendait sur les côtes du Japon pour continuer sa pêche. Il avait pris dix cétacés dans l'intervalle qui sépare les îles Mulgraves des îles Carolines. Le 1er juin, nous nous trouvâmes au milieu d'une foule d'êtres qui s'ébattaient dans l'air ou dans la mer, et des noddis, des frégates,

des fous, des phaëtons, se croisaient dans leur vol, tandis que des bandes de thons, des nuées de poissons volants, sautaient ou volaient au-dessus des légères vagues qui sillonnaient la surface de l'océan.

Le 3 juin, nous eûmes connaissance d'une terre haute que nous côtoyâmes, afin de trouver un mouillage. M. Bérard, expédié avec un canot, revint après avoir découvert un havre sûr et peu spacieux, et ce ne fut que le 5, que l'on se décida à y entrer. Cette terre haute est l'île de *Oualan*.

CHAPITRE XXV.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR L'ILE DE OUALAN [1] (SOL, PRODUCTIONS, HABITANTS, MOEURS, LANGUE, ETC.)

(DU 5 JUIN 1824 AU 15 DU MÊME MOIS).

Des voyages lointains tel est sur nous l'empire ;
C'est l'air du monde entier que par eux on respire.
(DELILLE, *Poésies fugitives.*)

L'ILE de Oualan [2], ainsi nommée par les naturels qui l'habitent, paraît avoir été découverte en 1804 par le capitaine américain Crozier, qui lui donna le nom d'île *Strong,* en l'honneur d'un gouverneur de la province de *Massachusset.* Il ne paraît pas avoir eu de communications avec les insulaires; et cette découverte, mise dans les feuilles quotidiennes du temps, ne parut point authentique, puisqu'elle n'est pas portée sur les cartes anglaises les plus récentes (1822), tandis qu'on y trouve placées les îles de *Teyoa* et *Hope*, qui sont évidemment *Oualan*, comme nous nous en sommes assurés pour une, tandis que *Hope*, prétendue découverte en 1807, n'est admise que sur des erreurs de longitude. Enfin M. de Chamisso

1 Ce chapitre a été publié dans le *Journal des voyages,* année 1825 (tome XXVI, pages 129 et 273). J'ai dû conserver sa rédaction, qui se ressent de la fatigue de la campagne, car elle fut mise au jour aussitôt après mon arrivée en France, parce qu'elle a été citée par le voyageur russe Lütke qui en a commenté divers passages.

2 M. d'Urville, prenant le contrepied de ses compagnons, a affecté d'écrire *Ualan;* or, je lui défie de citer un peuple de l'Océanie et de la Polynésie où l'*u* ne se prononce comme en Europe (la France exceptée) par *OU.*

pense même que c'est aussi l'île désignée sous le nom de *San-Barthelemeo-de-Loyola*, vue en 1526.

La détermination de l'île *Strong*, par le capitaine Crozier, ne diffère que de peu de celle trouvée par les officiers de la corvette *la Coquille*. Cette île gît par 5° 21′ 32″ de lat. N. et 160° 48′ 22″ de longitude orientale. La variation est de 8° 50′ N.-E.

L'île de *Oualan* se trouve isolée, à une égale distance à peu près, du groupe des *Carolines* et des archipels *Mulgrave* et *Gilbert*. Elle fait une exception remarquable, au milieu des îles basses de corail dont cette mer est parsemée, par son élévation montagneuse. Elle court du N.-E. au S.-O., n'ayant que vingt-quatre milles de circonférence (huit milles de longueur et neuf de largeur); mais une ceinture épaisse de coraux l'entoure entièrement. Sa partie sud offre quelques *motous* ou îlots de madrépores, boisés; les montagnes sont ravinées et déchirées, quelques-unes sont terminées par des pics aigus. La végétation la plus active revêt l'île entière, tandis que des forêts de mangliers s'étendent sur le littoral, au milieu des vases fétides que le mélange des eaux douces avec celles de la mer y accumule.

Les récifs forment autour de l'île un cordon parfois épais d'un mille, qui est interrompu, sur quelques points, pour former cinq havres, dans lesquels on peut trouver un bon mouillage [1]; deux d'entre eux, surtout, sont propres à recevoir de forts navires. Le port de *Lélé*, ou baie de *Pané* des naturels, est le plus spacieux; il est abrité de toutes parts, excepté à l'est, où la barrière des récifs s'ouvre pour donner naissance à une passe étroite. Mais ce mouillage, qui serait très-commode, par rapport au voisinage du village de *Lélé*, où résident les chefs et la majeure partie de la population, est directement sous le vent régnant (E.-S.-E.); de sorte que, s'il est facile d'y entrer, il n'en est pas de même pour sortir: on a aussi le désavantage de ne pouvoir se touer dans la passe, car on cesse de trouver fond, non loin des coraux, où le ressac est des plus violents.

Le havre de *la Coquille*, où nous mouillâmes, reçut son nom de la corvette; il est placé sur la côte occidentale de l'île, et a des

[1] Deux havres plus petits reçurent les noms de deux de nos officiers: ports *Bérard* et *Lottin*.

dimensions assez étendues, quoique des bancs encombrent son intérieur. Le mouillage est aisé à prendre. Toutefois, on laisse tomber une ancre à jet dans la passe, et on entre, en se touant, dans l'intérieur du havre, en contournant divers petits bancs de coraux à fleur d'eau. La mer y est calme et tranquille comme dans un étang, et est à peine ridée par le vent régnant. L'ancrage est très-bon et très-tenace, par un fond de vase noire unie à un mortier de corail pulvérisé, dans le voisinage principalement des deux petits îlots, situés au fond du havre, et dont l'un fut choisi pour établir l'observatoire.

Pendant les dix jours que nous passâmes au havre de *la Coquille,* les vents soufflèrent presque constamment du N.-E., N.-N.-E., E.-N.-E., mais très-légèrement; et souvent nous eûmes des moments de calme parfait : alors la chaleur était très-intense. Le temps était superbe lorsque nous attérîmes, et il continua ainsi pendant les trois premiers jours de notre relâche. Ensuite nous essuyâmes quelques grains de vent et de pluie, qui durèrent l'espace de quatre jours, et soufflèrent avec assez de force; mais ils terminèrent par des raffales expirantes et des pluies subites et peu durables. La plus grande partie des grains, attirés par les sommets des montagnes, tombaient dans les vallées inférieures. La prodigieuse ou *luxuriante* végétation de *Oualan,* l'abondance des sources et des ruisseaux, l'humidité permanente du sol, annoncent que les pluies, dans l'hivernage, doivent y être fréquentes. Le baromètre, à midi, se maintint à 28 p.; le 6 seulement, il descendit à 27 p. 11 l. 8. Le thermomètre, à midi et à l'ombre, monta à 31° 4 centig., pour maximum, et descendit, au plus, à 27° 8. La température de l'air, au milieu de la nuit, se maintint assez régulièrement à 28° 2'. Celle de l'eau ne différait que d'un degré de celle de l'air, même à minuit. Les journées étaient excessivement chaudes : la chaleur était mordicante et fort incommode. Les nuits étaient pures et sereines, dans les beaux jours; mais, vers quatre heures du matin, l'humidité et la fraîcheur devenaient très-sensibles.

Les montagnes, qui forment l'île de *Oualan,* sont élevées et déchirées. Leur origine volcanique se décèle de prime-abord, et l'examen des rochers vient ensuite confirmer cette opinion. La montagne la plus élevée (678 mètres) se termine par un piton aigu, solitaire, tandis que deux pitons accolés couronnent la montagne la plus

voisine. Les autres montagnes n'ont point de formes distinctes, autres que des déchirements assez ordinaires aux terrains d'origine ignée. Une profonde vallée semble isoler l'île en deux portions, qui seraient unies par une colline peu élevée, et c'est ce qui concourt à donner à l'île la forme d'un trèfle, qu'elle affecte. La montagne de la partie du nord a 106 mètres d'élévation : sa cime est tronquée et présente un plateau sur lequel se reposent le plus fréquemment les nuages. La principale chaîne, qui lie cette division de croupes montagneuses, se dirige du N.-E. au S.-O., déclinant insensiblement vers le sud-ouest. Des vallées et des gorges isolent ces divers chaînons, et la vallée centrale paraît être le rebord d'un cratère depuis longtemps éteint. Celle-ci est bien arrosée, très-fertile et large. Les insulaires y ont établi des cultures et des cabanes. Des arêtes, le plus souvent abruptes et roides, bordent généralement les ravins, et la plupart des pitons sont tellement escarpés, et les fourrés de végétaux si épais, qu'ils paraissent être inaccessibles.

La chaleur du jour vaporise sans cesse une grande masse d'eau que les montagnes attirent, et dont la végétation absorbe une partie. Il en résulte ce nombre très-grand de ruisseaux, qui coulent de toutes parts, sur le flanc des montagnes, se creusent des lits étroits, ombragés de beaux arbres, ou, rencontrant des obstacles, tombent, en formant de petites cascades, sur des lits de galets. Ces ruisseaux sillonnent les vallées, se réunissent ou se divisent. Leurs eaux fraîches et murmurantes forment, en serpentant, de petites rivières qui vont se perdre à la mer, en s'ouvrant un passage à travers les mangliers et la couche épaisse de limon qui bordent la côte. A l'embouchure de ces ruisseaux, il n'y a guère que trois pieds d'eau, et un pied ou deux, au plus, dans la partie déclive de leur cours. De cette abondance d'eau, unie à la chaleur, résultent une grande fécondité et une fertilité qui ne demanderaient qu'à être utilisées ou dirigées. L'eau que les navires, qui y relâcheront, auront à remplacer, n'est pas toutefois aisée à faire, parce que les récifs s'opposent à ce que les canots puissent franchir la barre et remonter dans les rivières. Il faut alors rouler par mer les pièces, et remonter assez loin la rivière pour puiser de l'eau douce. Sans cette précaution, il arrive souvent qu'on ne prend que de l'eau saumâtre, comme cela nous advint. Les matelots, chargés

de cette opération, roulent les pièces, étant dans l'eau jusqu'à la ceinture. D'ailleurs, il n'est pas possible de débarquer sur le rivage du pourtour du havre de *la Coquille* sans se mettre dans l'eau, sur les récifs, en suivant le cours des rivières pour remonter dans l'intérieur, car on ne pourrait que difficilement franchir l'espace qui forme un littoral d'un limon à demi liquide, dans lequel on enfonce sans pouvoir s'en retirer, au milieu du lacis inextricable des innombrables racines de mangliers; au contraire, les portions sud et nord de *Oualan* sont bordées de plages uniformes de sables, que retiennent des vaquois ou d'autres grands arbres; sur ces plages les naturels ont établi de petits villages, et des touffes, peu fournies de cocotiers, les environnent.

La roche qui semble composer en général les montagnes, nommées *Holl* dans la langue des naturels, est un trachyte poreux. Il y existe aussi du balsate, car j'en vis de gros blocs pentagonaux dans les murailles de *Lélé,* et une large rouelle à cinq faces, servant chez un habitant à broyer le *kava*. J'eus également occasion de voir quelques haches en basalte dans des cabanes, de même que des morceaux d'obsidienne ou verre volcanique. Tous les fragments que roulent les ravines sont aussi de trachyte; mais je ne connais qu'un seul endroit d'une montagne, qui en présente à nu un prisme conique. Partout ailleurs, le sol est recouvert d'un lacis de lianes grimpantes, dans les fourrés d'arbres divers. Sur la côte, on rencontre des fragments de madrépores spathisés; les naturels les emploient pour faire les haches dont ils se servent.

La ceinture des récifs, qui constitue le pourtour de l'île, est formée de polypiers madréporiques, que la mer a roulés et détachés parfois par blocs énormes, découvrant considérablement à marée basse. Les vagues déferlent avec violence sur les blocs déracinés qui forment la portion avancée du récif. L'espace jusqu'à terre est un plateau de sable fin madréporique, que quelques pouces d'eau recouvrent en certains endroits, tandis qu'il y a des crevasses plus profondes. Chaque jour, des arbres appropriés à ce genre de colonisation, s'avancent, et augmentent ainsi l'étendue de l'île. Sur ces plateaux se trouvent en abondance des polypiers *opuntia*, un petit fucus, une zostère, ainsi qu'une espèce d'éponge flexueuse, composée de tubes perforés au sommet, une autre espèce à tube vertical unique. J'y remarquai beaucoup de murénophis,

de cônes, des poissons très-petits, ornés des plus riches couleurs, l'astérie à cinq rayons bleus, des ophiures noirs, guettant leur proie sous les roches, divers oursins, surtout la cydarite. Le véritable trépang couvre ces vastes bancs. Cette holothurie y est tellement abondante, que je n'ai jamais rien vu de pareil dans les îles et dans les mers réputées les plus fécondes par les pêcheurs européens, qui la vendent aux Chinois. Quant à quelques observations sur la formation des coraux, elles trouveront place ailleurs.

Les productions végétales spontanées de l'île de *Oualan* ont des formes imposantes; quoique les espèces soient peu multipliées ou peu variées, elles n'ont pas laissé le plus petit espace de sol vide. Partout, une terre glaise, mélangée avec une grande proportion d'humus, ou terreau noir et meuble, leur fournit une alimentation riche et abondante. Les mêmes plantes qui croissent dans les vallées viennent aussi sur les montagnes, et je ne serais pas éloigné de la vérité, en ne portant qu'à cent le nombre total des espèces. Pendant notre séjour (en juin 1824), à peine aurait-on pu rencontrer vingt plantes en fleurs. La botanique oualanienne ne diffère point de celle des îles de la mer du Sud. Seulement elle présente des plantes des Moluques et des terres plus à l'est. On y rencontre non-seulement des végétaux de la Nouvelle-Irlande, mais aussi des productions animales, et surtout des poissons; mais la faible distance de 200 lieues environ, qui les sépare, rend ce fait peu remarquable. Ces deux terres sont également par le cinquième parallèle; seulement la Nouvelle-Irlande est au sud de l'équateur et Oualan au nord.

Les marchanties, les jungermannies et les fougères couvrent généralement le tronc des arbres, les pierres nues et le sol humide. Les fougères, surtout, comptent plusieurs espèces, entre autres celle dont le stype élancé et droit se couronne d'un faisceau de feuilles, en revêtant l'aspect d'un palmier. Les graminées et, en général, les herbes menues manquent, et ne peuvent vivre sous les arbres qui les étouffent. Dans les gorges ou dans les vallées on remarque seulement quelques joncs, ou une graminée coupante, très-abondante dans les îles de la mer du Sud. Partout le chou caraïbe et la canne à sucre croissent à l'état sauvage. Le bananier textile et l'arbre à pain à châtaignes s'élèvent parmi les brous-

sailles jusqu'aux crêtes les plus élevées des montagnes, en s'unissant à une sorte d'*arec* élégant et de fougère arborescente. L'*hibiscus tiliaceus*, si utile aux naturels, forme les plus épais fourrés. L'ortie textile (*urtica tenacissima*), une *malvacée* jaune, un *ixora* à corymbes de couleur de feu, sont épars dans les bois, au milieu des *baringtonia*, du *loume* ou arbre à racines plates, de l'*inocarpus edulis*, du *morinda citrifolia*. Le beau liseron (*convolvulus peltatus*) les enlace et les cache parfois sous ses larges feuilles cordiformes. La végétation de la plaine se compose d'un basilic très-odorant, d'une synanthérée à fleurs jaunes très-commune, d'un cucurbitacé, d'un *pancratium*, du poivre metysticum, des *arum esculentum* et *macrorrhizon*, de plusieurs espèces d'orchidées, et de *maranta* et *dracœna*, etc. Elle est d'ailleurs uniforme et peu variée. Les bords de la mer, dans les endroits où il y a des grèves sablonneuses, offrent deux espèces de *pandamus*, de *scævolia lobelia*, du *vitex trifoliatus*, etc. Les plages vaseuses sont recouvertes de mangliers, dont le tronc s'élève à plus de 60 à 70 pieds, et je remarquai dans un seul endroit un palmier nain couvert de fruits; mais je ne sais à quel genre il peut appartenir. Les arbres des montagnes ont une taille de quinze pieds au moins, et se composent généralement d'arbres à pain sauvages.

Les plantes alimentaires indigènes ont été répandues sur cette petite île avec une profusion étonnante. Aussi les peuplades qui l'habitent sont-elles restées dans une molle indolence et dans une grande stagnation d'idées. Elles ne connaissent que le régime frugivore, et on pourrait peut-être en tirer la conclusion que leur vie douce et paisible est exempte de ces actes de cruauté qui dégradent d'autres peuples. Les naturels ont établi partout des cultures. Le cocotier, ce palmier si utile, est placé près des cabanes; la canne à sucre est plantée par carrés réguliers, généralement sur les coteaux; le sol est soigneusement débarrassé des mauvaises herbes, et chaque touffe de cannes est soutenue en faisceau, par un long piquet. Il n'y a pas jusqu'à l'arum, qui fournit le *taro*, qu'ils ne plantent avec soin le long des rivières. Mais cette plante est plus commune, croissant çà et là, que fixée dans un sol préparé pour elle. Les jardinets qui enveloppent les cabanes des naturels sont remarquables, non par le soin qu'on y porte, mais par la réunion des végétaux qui s'y pressent. Ils sont enclos avec le *dra-*

cœna terminalis, dont les larges feuilles nerveuses se couronnent de fleurs blanches ou roses, et que des baguettes légères maintiennent en treillage. Il paraît que cette plante leur fournit encore un principe sucré qu'ils recherchent.

L'arbre qui fournit la base principale de l'existence de ces insulaires est l'arbre à pain. Les fruits de ce végétal jonchent le sol, tant ils sont communs.

L'espèce qui sert d'aliment se nomme *mosse*, tandis qu'ils appellent *mosse soucossa* la variété sauvage du même fruit, qui, au lieu d'être, comme celui de la précédente, arrondi, est oblong, et a les aréoles de l'épiderme plus saillantes, en même temps que le centre du parenchyme est rempli de semences analogues à des châtaignes, inusitées à *Oualan*, mais estimées des Carolins.

La cannamelle, qu'ils nomment *ta*, est évidemment spontanée (*saccharum spontaneum*), et appartient à l'espèce à tiges rouges et grosses, dite de *Taïti*. Partout croît, comme un gramen élevé, une espèce nouvelle de canne à sucre sauvage.

Les bananiers vivent sur tous les points : il y en a plusieurs variétés ; mais la qualité de leurs fruits est généralement médiocre. La meilleure espèce se nomme *ounc*, et les naturels ne voulaient pas nous en donner. Elle est longue, recourbée, d'un jaune clair à sa maturité. L'espèce la plus commune est une grosse banane, arrondie, d'un jaune vif ou même orangé, dont la pulpe est âpre, et teint instantanément les urines de ceux qui en mangent en jaune safrané très-vif. Les fruits de cette variété fort remarquable, qui donne des régimes très-gros, ne sont mangeables que cuits, quoique les naturels, qui les nomment *oune kalasse*, paraissent également s'en délecter.

L'*arum chou caraïbe* (*arum esculentum*) paraît être un aliment réservé pour l'époque où les autres substances viennent à manquer : ils le nomment *taka*, et le cultivent dans des lieux humides. La grande espèce de *gouet* (*a-macrorrhizon*), qu'ils désignent par le nom de *monaca*, et qui est remarquable par l'ampleur démesurée de ses feuilles, contient, dans ses tiges arborescentes, une abondante fécule, renfermée dans un parenchyme que baigne une sève âcre et éminemment corrosive. On envoya du bord un certain nombre d'hommes chercher pour l'équipage des racines de *taro*; ils rapportèrent les tiges du *gouet* frutescent, et tous ceux qui en

mangèrent eurent des inflammations de la gorge, qui ne se dissipèrent qu'au bout d'une heure, quoiqu'une longue ébullition eût été pratiquée sur le parenchyme de ces racines. Les habitants en retirent, par le lavage, une fécule analogue à celle de la *manioque*, et en portent les fleurs dans le lobe de l'oreille. Au moment où la fécondation des germes doit s'opérer, la chaleur de ce *spadice*, nommé *oune ketaque*, s'accroît considérablement et persiste un demi-jour; il s'en exhale alors une douce odeur d'iris de Florence.

Le cocotier est très-peu répandu dans l'île de *Oualan*. Ce précieux végétal, nommé *nou*, ne se fait remarquer que par petits bouquets, près des cabanes de quelques chefs. Les naturels tiennent beaucoup à ses noix, qu'ils regardent comme un met délicieux, et, lorsqu'ils nous visitaient, ils n'en avaient qu'un petit nombre avec eux, qu'ils prisaient au point de n'en donner qu'une pour un clou, tandis que, pour ce prix, on obtenait une grande quantité de fruits à pain cuits, de cannes à sucre ou de bananes. L'espèce qui croît dans l'île a sa noix beaucoup plus petite que celles des cocotiers des îles de la Société. Nous remarquâmes des carrés en bois, fixés au sommet de ces palmiers, et nous ne pûmes en apprendre l'usage. Les indigènes possèdent une adresse singulière pour enlever, avec les dents, le brou coriace qui recouvre la coque ligneuse, qu'ils nomment *foi*, tandis qu'ils appellent la chair *quano*, le lait émulsif *sano*, et le brou filamenteux *kaké*.

Le fruit de l'*inocarpus edulis*, que les naturels nomment *hi*, est fort commun. Ce grand arbre qui le produit croît partout dans les bois, où ses châtaignes tombent sur le sol, sans que j'aie vu si les naturels les recherchaient. Il en est de même des fruits du *morinda citrifolia* et d'une sorte de pomme de terre tuberculeuse, produite par les entre-nœuds d'une plante grimpante, qui enlace le tronc des arbres.

Les citroniers et les orangers me parurent être indigènes. Ces beaux arbres atteignent une grande taille, et végètent indifféremment auprès de quelques cabanes, comme dans les lieux les plus isolés des bois. Leurs fruits, nommés *meozasse*, n'ayant point reçu les bienfaits de la greffe, sont très-amers, et ne peuvent être employés. Une plante fort estimée et qui fournit une boisson, avec laquelle ces insulaires se délectent, nommée *séka* ou *schiaka*, est une espèce grimpante de poivrier, voisin du *piper siriboa*. Ils tirent

aussi un grand secours de quelques végétaux, qu'ils emploient dans leurs besoins journaliers, tels sont : l'*hibiscus tiliaceus*, nommé *lo*, dont le bois blanc, léger, sert à allumer le feu, et fournit les matériaux de la charpente des cabanes ; le *vaquois* ou *pandanus odorantissimus*, dont les feuilles servent à faire des toitures ; deux malvacées et une ortie (*urtica tenacissima?*) employées à faire d'excellentes cordes au moyen de leurs fibres corticales ; le *morinda*, usité en teinture, etc.

Les Oualanais aiment beaucoup les fleurs odorantes ou brillantes ; et les femmes se passent dans les lobes des oreilles, percés à cet effet, de gros paquets de fleurs de *tiho* (*pancratium amboinense*). Ils cultivent généralement, près de leurs habitations, un arbrisseau commun dans les bois, et qui se couvre de corymbes d'un rouge vif : c'est un *ixora*, qu'ils nomment *kalcé*. Ils n'estiment pas moins un *basilic* frutescent, nommé *haren*, qui laisse exhaler une douce odeur (comme l'indique *haren* qui, dans la langue du pays, signifie parfum), ainsi que le *dracœna*, nommé *ine-ka*.

Les productions animales destinées à la nourriture leur paraissent être inconnues. Leur vie semble être toute frugale. Les poules qu'ils possèdent sont peu multipliées et vivent dans les bois comme à l'état sauvage : elles y pondent et y couvent, sans que les naturels se donnent la peine de les soigner. Ils les nomment *mone*, et ce mot, qui signifie également oiseau, semble désigner la poule comme l'oiseau par excellence. Peut-être les chefs en mangent-ils dans quelques circonstances rares ; c'est ce que nous n'avons pu apprendre. Ce qui m'étonna singulièrement fut de n'y trouver, ni le chien, ce compagnon de l'homme dans tous les climats, ni le cochon, répandu aujourd'hui dans presque toutes les îles de la mer du Sud. Ils manifestèrent même un grand étonnement à la vue de ce dernier animal, qui leur inspirait une grande frayeur. Nous pensâmes qu'il serait très-important, pour les navigateurs futurs qui viendront toucher à cette île, placée sur la route de la Chine et du Japon, d'y trouver ce précieux quadrupède ; et quoique nos provisions fraîches en fussent très-diminuées, puisqu'il ne nous restait plus que trois cochons en vie, nous ne balançâmes pas à y laisser une truie sur le point de mettre bas. Nous la confiâmes à un naturel, après l'avoir instruit de l'utilité infinie de cet animal dans l'île, et il saisit si bien cette idée, qu'il lui fit un

vaste parc, et que, pendant tout notre séjour, il lui prodigua les soins les plus attentifs. Le mot cochon, que les habitants prononçaient très-distinctement, ainsi que les noms français de plusieurs choses utiles, resteront probablement dans leur langue. Le capitaine fit également présent d'une truie à un *Penneme* du voisinage.

Le rat et le vampire sont les seuls animaux quadrumanes que j'observai à *Oualan*, et l'un et l'autre s'y sont multipliés outre mesure. Le rat (*kousique*) se tient dans les murailles qui entourent le village de *Lélé*, comme dans les arbres où il grimpe pour se nourrir de fruits. La roussette, nommée *quoy* par les naturels, affectionne les arbres morts, aux branches desquels on en voit, dans le jour, des vingtaines d'individus accrochés.

L'ornithologie est peu riche, ou, autrement, peu variée, et je n'ai pu m'y procurer que onze espèces, parmi lesquelles, il est vrai, trois ou quatre appartiennent en propre à cette île, ou ne se sont présentées dans aucun des autres lieux que nous avons fréquentés. Des essaims de *noddis, palé* des naturels, volent au-dessus des mangliers où ils se tiennent conjointement avec une jolie petite hirondelle de mer blanche. On y remarque parfois des phaëtons, qui vont nicher dans les montagnes. Sur les récifs sont communs le pluvier doré et deux sortes de chevaliers, ainsi que les hérons blancs et gris, nommés *lougoulap :* on entrevit une fois un grand oiseau semblable à la grue.

Une colombe, très-répandue dans l'île, se nomme *mouleux*, et un merle, à plumage d'un brun uniforme, y est appelé *ououaizai.* Les bois sont embellis par un petit grimpereau rouge, nommé *cisse*, dont la livrée, d'un rouge uniforme, brille par sa vivacité au milieu de la verdure du feuillage. Une petite hirondelle, voisine de la *salangane*, et un figuier de la taille du roitelet, enrichirent aussi nos collections.

Dans les quadrupèdes ovipares, je n'ai eu occasion de voir que deux espèces de lézards et un petit *gecko* gris. Le premier a les dimensions du lézard vert de France, et lui ressemble beaucoup; mais il jouit de la faculté de passer de la teinte verte la plus nette jusqu'à celle de l'acier bruni terne. La deuxième espèce de scinques est celle qui est répandue dans la mer du Sud, à raies dorées sur le dos et à queue azurée. On m'a dit avoir vu un gros serpent grimpant dans un arbre. La tortue franche fréquente les rivages.

Les poissons sont nombreux et variés. Ils appartiennent presque tous à ces familles qui vivent dans les récifs de coraux, et sont ornés des couleurs les plus vives. J'ai eu occasion de retrouver un grand nombre de ceux que j'ai vus ou dessinés aux îles de la Société, à la Nouvelle-Irlande, à Waighiou, ou dans les mers des Moluques. Les *balistes*, les *acanthures* y comptent un bon nombre d'espèces. J'y ai trouvé le *coffre* jaune doré, nommé *hedouhotsé*, et le nason licornet, appelé *mossa*, qui sont très-communs dans les mers de la Nouvelle-Guinée. Un *acanthure* noir, à queue blanche, est nommé, par une singularité fort remarquable, *ali-ala*. Le blennie sauteur, désigné ici par le nom de *mova*, abonde dans les rivières, à quelque distance de leur embouchure. Une grosse anguille, d'une forte taille, habite les eaux vives et fraîches, conjointement avec de petits poissons dont je n'ai pu me procurer des individus. Une *murénophis* tigrée ou linéolée peuple de ses essaims les récifs; sa morsure, sans être venimeuse, est suivie d'incisions profondes; les naturels la nomment *shémisse*, et sa chair est très-indigeste et remplie d'arêtes aiguës et déliées. Parfois nous vîmes nager dans le havre la large raie-diable de mer (*raia aquila*). Les naturels ne nous apportèrent que peu de poissons : ils les nomment *ik*, dénomination voisine du mot *ikan*, qui est malais. Nous n'eûmes point de succès à la pêche; seulement on avait à profusion la *murénophis* dont j'ai parlé, et qu'on tuait à coups de bâton.

Les coquillages ne sont pas aussi abondants que l'étendue des récifs, qui se découvrent à basse mer, devrait le faire supposer. Je n'y trouvai que deux espèces de cônes, le vis tigre, la mitre épiscopale, des huîtres, des tridacnes, des ovules œufs de Léda, des porcelaines tigres, etc.; et encore ces coquilles sont peu communes. Un petit bulime, un hélice, une néritine, sont les seuls testacés terrestres ou fluviatiles que j'aie rencontrés.

Les crustacés se composaient de langoustes, d'un gros crabe, du cancre honteux, de crevettes diverses et d'une écrevisse, qui se tient dans les eaux douces, sur le versant des montagnes.

Nous ne vîmes que trois papillons déjà observés aux îles de la Société, et deux cigales très-petites et très-agiles.

Les polypiers et les coralligènes y comptent plusieurs espèces, ainsi que les oursins, qui m'offrirent la cydarite, l'oursin à piquants noirs et aciculaires, des spatangues et des scutelles.

Les ressources que l'île de *Oualan* peut fournir aux navigateurs sont peu nombreuses. On ne peut, en effet, s'y procurer que des fruits à pain, qui ne se conservent point au delà de quatre à cinq jours, des tiges de cannes à sucre et des bananes à profusion. Un navire qui irait y renouveler son eau, ou qui aurait des malades, surtout des scorbutiques, serait toujours certain d'y trouver cette ressource, et ces objets seraient fournis en quantité pour des bagatelles, surtout pour des clous.

Cette île serait très-favorable pour la pêche des holothuries; un bâtiment pourrait en peu de temps effectuer sa cargaison de cette denrée si estimée des Orientaux. Cette espèce est le vrai *trépang* des Malais (*holothuria priapus*), dont la valeur, comme objet de commerce, est élevée, et qui occupe annuellement un certain nombre de navires anglais et américains, livrés à cette branche de commerce.

L'abondance de la canne à sucre serait pour l'île de *Oualan* une ressource, si jamais les naturels apprenaient à fabriquer le sucre. Cette graminée pourrait au besoin couvrir la surface de l'île entière, tant le sol lui est favorable. Au reste, toutes les cultures intertropicales lui conviennent; mais sa petite étendue et son isolement s'opposeront à ce qu'on puisse avoir l'idée d'y établir une colonie européenne.

La constitution géologique de l'île, et les circonstances atmosphériques auxquelles elle est soumise, doivent indubitablement rendre son climat malsain. Une île qu'on ne peut aborder sans être dans l'eau, ou à travers les boues du littoral, ne peut pas être sans danger pour la santé. Les naturels eux-mêmes ne vont pas d'un lieu dans un autre sans suivre de préférence les rivières, qui leur offrent un sentier battu et déblayé; mais ces longues macérations donnent naissance, chez l'Européen comme chez l'indigène, à des tuméfactions douloureuses des jambes, et surtout à des ulcères atoniques, nommés *rofou* par les insulaires, dont un bon nombre étaient atteints. Lors de la saison des pluies, la dyssenterie devrait régner communément parmi les Européens qui y séjourneraient, et qui se trouveraient au milieu d'une atmosphère embrasée par le soleil, alors au *zénith*, baignés par des masses de vapeurs qui se dégagent d'un sol très-boisé. Dans une course d'histoire naturelle, je vis dans une cabane un naturel en proie à un marasme tellement prononcé,

qu'il ressemblait complétement à un squelette. La majeure partie de la population est couverte de la lèpre furfuracée, nommée *ouaranite* dans l'île : il est à remarquer qu'elle donne à ceux qui en sont atteints une blancheur qui, à quelque distance, les fait ressembler à des Européens; cette maladie porte avec elle un prurit incommode. Quelques habitants me présentèrent de larges cicatrices de brûlures; un d'eux avait un doigt fracturé, qui était parfaitement guéri. Ce cas est nommé *ponac*. Plusieurs vieillards étaient oppressés par de vieux catarrhes, etc.

Les insulaires qui habitent l'île de *Oualan* diffèrent sensiblement à nos yeux du rameau océanien qui peuple la plus nombreuse portion des îles de la Mer Pacifique. Ces naturels me paraissent descendre de quelque peuple avancé dans une haute civilisation, à en juger d'après les vestiges de coutumes qu'ils ont conservés par la tradition, tels que l'autorité des chefs, les classes de la société et même les restes des arts qu'ils pratiquent encore. Aussi, après avoir pesé mûrement une série de données assez probantes, est-on porté à conclure que la hiérarchie et la prééminence des castes, nettement établies; l'autorité toute puissante des chefs; les hommages presque religieux, dont on les entoure; la conformation physique surtout; quelques mots très-usités, tels que celui de *iapan* pour désigner l'*o* et souvent le *no*; la langue sans aucune analogie avec la langue océanienne, doivent indubitablement porter l'examinateur impartial à dire que les habitants de *Oualan*, de même que les *Carolins*, et peut-être une partie des *Chamoriens*, des *Mariannes*, et des *Tagals* des *Philippines*, sont orginaires de quelques-unes des provinces de l'empire Japonais [1]. Ce dernier peuple est navigateur, et, dernièrement encore, on a rencontré une jonque, depuis longtemps éloignée des mers du Japon, errant à l'aventure sur les côtes de la Californie. On sait aussi que les Mongols ont longtemps fréquenté ces archipels, en se rendant sur

[1] M. Mertens, dans son Mémoire fort curieux sur l'archipel des Carolines, et sur les îles basses principalement, a mis cette note : « Il est inconcevable que M. Lesson » ait pu donner une origine japonaise à la physionomie de ces insulaires, qui ne » diffère pas moins que la nôtre de celle des habitants du Japon. » Je ne connais les Japonais que par des portraits publiés; mais j'ai bien examiné le type chinois, et pour moi les Carolins diffèrent autant des vrais Océaniens que des Malais et des Indiens. Quelle est donc leur souche? Indubitablement une des provinces du nord de l'Asie.

les côtes de la Nouvelle-Guinée et des Moluques, pour y commercer. D'ailleurs, à la vue des habitants de Oualan, on ne peut se refuser à leur donner cette filiation, qui paraît très-probable; au reste, débrouiller le chaos des races aujourd'hui croisées des peuples, n'est pas une chose aisée; et l'on ne peut guère dire comment ces branches se trouvent occuper des points épars et isolés, au milieu du vaste Océan-Pacifique, sans tomber dans des conjectures plus ou moins hypothétiques.

Ces peuplades, dans nos communications, et pendant tout le temps de notre relâche, nous ont paru simples, bonnes, ayant des mœurs douces et hospitalières; ne pratiquant point le vol ou du moins l'exerçant dans des cas rares, ignorant la guerre et ses désastres, vivant en paix des productions purement végétales de leur île, offrant, en un mot, ces apparences de nature primitive dont le tableau séduit et enchante, lorsqu'une plume exercée lui prête sa magie. Les Oualaniens ne nous ont présenté nuls vestiges de coutumes barbares, et rien dans leurs instruments ne nous annonça qu'ils aient songé à s'en faire des armes. Placés dans une position isolée, sur une île haute, qui suffit grandement à leurs besoins, ignorant quels sont leurs plus proches voisins, ils coulent leur vie dans l'indolence, sans avoir l'idée d'une condition plus heureuse ni d'un sort plus doux. A l'étonnement extraordinaire que notre vue et nos moindres gestes inspirèrent aux naturels, lorsque nous les visitâmes, il paraît évident qu'ils n'avaient jamais vu d'Européens dans leur île; et il est à peu près certain que les Français sont les premiers qu'ils aient reçus parmi eux; ils devraient conserver de leurs premiers visiteurs le souvenir des présents et des bons traitements qu'ils en ont reçus, si la reconnaissance n'était pas une vertu qui pèse au cœur de l'homme.

L'étonnement que la vue de la corvette produisit sur eux, lorsqu'ils s'en approchèrent, la stupéfaction que nos vêtements, nos manières, notre couleur blanche, portaient dans leur âme, nuisirent beaucoup à nos recherches, et j'ai eu le regret de n'avoir pu pénétrer quelques-unes des coutumes fondamentales ou certaines de leurs habitudes sociales. Le peu que j'en sais est très-digne d'intérêt, et mérite que, tôt ou tard, on cherche, par un séjour prolongé, à les pénétrer et à les approfondir.

Avant d'entrer dans les détails généraux, relatifs aux insulaires de

l'île de Oualan, je relaterai la manière dont nous fûmes accueillis, M. de Blosseville et moi, lorsque nous voulûmes connaître quel était le degré de moralité des habitants, en nous rendant au grand village de *Lélé*.

Le 6 juin 1824, à peine *la Coquille* était-elle mouillée dans le havre qui porte son nom que nous nous fîmes débarquer, M. de Blosseville et moi, et, comme personne n'avait encore mis pied à terre, nous résolûmes de connaître enfin si ces naturels, qui couvraient le rivage, étaient doués de mœurs bienveillantes et hospitalières : nous désirions, d'ailleurs, nous rendre au grand village, situé sur la partie orientale de l'île, et que nous avions vu du bord, en longeant le rivage.

Nous étions encore assez loin de la côte, lorsque notre petit canot, nagé par un de nos domestiques, ne put avancer plus loin. Nous nous jetâmes aussitôt à l'eau, et nous atterrîmes devant une grande cabane, où plus de cent naturels étaient accroupis et prenaient leur repas. A notre vue, ils poussèrent tous un *bou-ai-ai* prolongé, dont le bruit nous assourdit, et dont nous ne savions trop la signification ; nous ne tardâmes pas à voir que c'est ainsi qu'ils expriment leur étonnement. Les naturels nous pressèrent de nous asseoir au milieu d'eux; là, chacun d'eux vint satisfaire sa curiosité. L'un cherchait à voir si la couleur blanche de notre peau n'était pas l'effet d'une peinture; mais tous manifestèrent l'étonnement le plus prolongé lorsqu'ils nous virent enlever notre chapeau et nos souliers, ou ôter notre veste; ces bonnes gens pensaient sans doute que ces objets faisaient partie de notre organisme. Comme cette circonstance se reproduisit dans toutes les cabanes où nous allâmes, et de la part de tous les naturels que nous rencontrâmes, il nous suffira de dire, une fois pour toutes, que le *bou-ai-ai* éternel, accompagné de mille contorsions et de mille grimaces plus singulières les unes que les autres, suivit nos moindres gestes pendant tout le jour. L'un des indigènes s'empressa de nous apporter des cocos et des fruits à pain, ainsi qu'une coque pleine de schiaka, dont je goûtai seulement. Nous récompensâmes leurs soins par quelques bagatelles qui les rendirent heureux, et nous leur demandâmes alors des guides, pour nous accompagner au grand village, en traversant l'île. Ils comprirent parfaitement nos signes; trois d'entre eux se détachèrent et marchèrent en avant. L'un s'empara de ma

boîte à herborisation et la porta soigneusement, jusqu'au village, et me parlait avec volubilité, quoique je n'entendisse pas un mot des jolies choses qu'il me débitait sans doute. Le chemin que nous prîmes se dirige d'abord à travers des fondrières marécageuses, couvertes de mangliers, puis sur une colline médiocre, en longeant à l'est. Le sol devenait très-fertile, couvert de cabanes et de plantations de cannes à sucre ou de bananiers bien entretenues. De beaux arbres, unis aux citronniers, aux arbres à pain, formaient des massifs délicieux sur les tombeaux des habitants, que recouvrent des cabanes légères. Nous jouissions en silence de la scène neuve qui s'offrait à nos regards, en suivant nos guides, dont l'empressement à nous être agréables nous charmait. Nous parcourions la riante vallée du centre de l'île, ayant à notre droite le pic le plus élevé et la montagne aux deux pitons. Dans toutes les cabanes nous recevions l'hospitalité la plus empressée, les prévenances les plus simples. Notre vue, en produisant la surprise, portait aussi la frayeur dans l'âme des femmes ou des jeunes filles; mais bientôt nos guides et nos procédés les rassuraient, et la confiance s'établissait d'une manière solide. Dans une cabane, une jeune femme dérangea mon gilet, et entrevit ma poitrine qu'il recouvrait; elle parut si frappée de cette vue, qu'elle voulait absolument me dépouiller de tout vêtement, pour mieux juger, sans doute, si nous appartenions à une race d'hommes formés sur un type différent du leur. Je ne crus pas devoir pousser la complaisance jusqu'à ce point. Ces jeunes femmes avaient les plus beaux yeux du monde, une bouche magnifiquement meublée, des traits assez singuliers; mais, du reste, elles étaient mal faites. Une étroite bande d'étoffe était le seul voile placé sur leurs charmes. Elles ne tarissaient point en paroles, et, quoique nous ne pussions nous exprimer autrement que par des gestes, et, souvent, sans nous comprendre, elles ne cessèrent point de parler, et nous prouvèrent que partout, civilisé ou sauvage, le sexe féminin aime à babiller. Près d'elles étaient leurs jolis métiers, pour fabriquer leurs toiles employées en *maro*. Après nous être reposés quelques instants, nous continuâmes notre route. Nous suivîmes d'autres guides, les premiers ne voulant pas aller plus loin; car ils nous dissuadaient, depuis quelque temps, d'avancer vers l'intérieur. Nous suivîmes le lit d'une rivière, dont l'eau fraîche, sous les som-

bres voûtes d'arbres séculaires, m'occasionnèrent un rhumatisme fibreux [1], qui me mit presque dans l'impossibilité de me rendre à bord. Cette eau coule sur un lit de graviers, forme de petites cascades en descendant une haute colline, et se rend au rivage, après un mille de cours; là, elle coule au milieu des mangliers, et ses rives sont formées d'un épais limon. Nous y trouvâmes une grande pirogue, que les naturels mirent à flot, et sur laquelle nous nous plaçâmes. Bientôt nous naviguâmes dans la baie de *Lané*, à la partie orientale de l'île, ayant devant nous la petite île de *Lélé*, sur laquelle résident le roi de *Oualan* et la majeure partie de la population. Cette petite île tient à la grande terre par un plateau de récifs, sur lequel on peut marcher, n'ayant de l'eau que jusqu'à la ceinture. On nous débarqua sur la grève comme en triomphe; nos guides paraissaient enorgueillis de conduire devant leur chef des objets aussi curieux que nous paraissions l'être à leurs yeux. Nous traversâmes un grand nombre de rues tortueuses, bordées de larges murs en grosses pierres de corail, et pleines d'eau. Nous observâmes avec étonnement une muraille, composée de blocs, de forme vraiment cyclopéenne, et nous cherchâmes à concevoir comment et dans quel but on avait élevé ces masses à quinze pieds de hauteur. Les cabanes élégantes de ces insulaires bordent les rues sur des tertres élevés, car toute la partie déclive de *Lélé* paraît être recouverte par les eaux de la mer, et c'est pour cela, sans doute, qu'elle est enveloppée entièrement d'une ceinture de murailles. De toutes parts une population empressée sortait de ses demeures, et hommes, femmes, enfants se précipitaient sur nos pas, avec le même empressement que se forment ces attroupements dans les rues de Paris.

Toutes les fois que nous nous arrêtions, nos guides paraissaient s'impatienter; sans doute que nous manquions à l'étiquette, car ils nous défendaient même de parler à ceux qui nous formaient une suite aussi nombreuse. C'est avec ce cortége que nous arrivâmes

1 Ce rhumatisme, qui a persisté dix ans et qui a menacé mes jours, est la cause du persiflage de M. d'Urville à mon égard, dans son *Voyage pittoresque autour du monde*. Si j'avais le caractère de M. d'Urville, je pourrais prendre de cruelles revanches; mais je dédaigne de tels moyens, et je laisse à M. d'Urville, contre un compagnon alors gravement malade, tout ce que son ironie avait de froidement cruel.

à une grande maison commune, autour de laquelle la population entière était assise en rond et par terre.

Lorsque nous traversâmes l'assemblée pour nous rendre devant les chefs, nous fûmes salués d'un *bou-ai-ai* général ; l'ébahissement le plus complet était peint sur toutes les physionomies. Un chef vint nous prendre pour nous introduire ; nos guides alors parurent rentrer dans le néant, en se traînant sur les genoux et sur les mains, au milieu de plus de 300 hommes ; les femmes étaient à part, au nombre d'environ 200, sans y comprendre les enfants. Sous la grande cabane publique, sans murailles, étaient assis sur des nattes séparées et distantes cinq chefs âgés, n'ayant aucune marque distinctive, et nus comme les autres insulaires, ou, comme eux, n'ayant qu'un étroit maro autour des reins. Les scènes, très-réjouissantes de leur surprise, se renouvelèrent, et les présents que nous leur fîmes achevèrent de nous mériter des applaudissements universels. Plus de mille yeux suivaient nos moindres mouvements ; et notre position sur des nattes, au milieu de cette neuve population, près des chefs âgés et vénérables, dans des cabanes gracieusement construites, ressemblait assez à quelques-uns de ces tableaux des *Mille et une Nuits*. La circonstance dans laquelle nous nous trouvions était si nouvelle, qu'on peut la sentir, mais difficilement la peindre. Enfin, un chef vint nous prendre par la main, et nous conduisit dans une cabane attenante, ayant une varangue de joncs : c'était la demeure du roi de l'île, ou, comme ils l'appellent, de l'*Urosse tône*. Nous le trouvâmes couché sur une natte, et il se couvrit la tête à notre approche. Nous lui fîmes des présents qui le rassurèrent, car on n'aborde point ces monarques sauvages sans avoir les mains pleines. Nous remarquâmes que tous les dons que nous avions déjà faits aux chefs lui avaient été remis, et que ma boîte de fer-blanc, pleine de plantes et autres objets d'histoire naturelle, qu'un indigène portait avec tant de complaisance, avait déjà été offerte au roi. C'est en vain que je la réclamai ; il paraît que ce qui entre à la cour n'en sort plus. J'en fis le sacrifice, et je regrettai seulement ce qu'elle contenait. Cet *Urosse* était un vieillard sur le bord de la tombe, accablé par le poids des ans, dont l'œil mourant semblait nous dire, avant de se fermer : quelle singulière et bizarre espèce d'hommes ! car la couleur de notre peau et nos vêtements opposés à leur manière d'être doivent sans doute

leur paraître bien étranges. Pendant que nous nous reposions, les chefs seuls vinrent s'asseoir près de nous, et le peuple ne quitta point sa place. Les femmes paraissaient jouir d'une liberté plus étendue, car elles formèrent un cercle à une faible distance de nous, sans qu'on les en fît retirer. Le deuxième *Urosse* était un vieillard plein de vigueur, très-jovial, dont les traits sereins et calmes respiraient une douce autorité. Sa chevelure et sa longue barbe blanche, ondoyant sur sa poitrine, lui donnaient une physionomie vénérable. Le respect que leur portent les habitants est tellement servile, que, mieux que tous les raisonnements, il dénote une origine asiatique.

Le soleil précipitait sa course, et nous hâtâmes la nôtre. Nous préférâmes nous rendre à bord, par un autre sentier, et ne pas nous écarter des grèves, en contournant la côte. La longueur du premier chemin que nous avions pris n'est, d'après la carte, que de cinq milles marins, mais il est fort mauvais; celle du second se trouva être de huit milles. Nous suivîmes les récifs, rencontrant çà et là des cabanes, des bouquets de cocotiers, et suivis d'un grand nombre de naturels. Nous n'arrivâmes que fort tard à bord, et jamais je n'éprouvai autant de fatigue, dans des courses autrement longues. Le récit que nous fîmes à nos collègues les engagea, dès le lendemain, à se rendre à *Lélé*, où déjà les naturels, revenus de leur première émotion, parurent moins curieux, et, à quelques visites qui suivirent, leur étonnement était complétement éteint. N'en est-il pas de même chez l'homme civilisé, et le proverbe qui dit : *tout nouveau est beau*, n'est-il pas un aphorisme des plus vrais?

Les habitants de *Oualan* diffèrent entre eux par la taille, comme par la bonne mine. Ils semblent former deux classes bien distinctes : celle de la noblesse ou *urosse*, remarquable par sa beauté, et celle du peuple, qui paraît être moins favorisée de la nature. Ces naturels sont en général de petite taille, un grand nombre ont à peine cinq pieds; quelques-uns n'avaient pas plus de quatre pieds et six à huit pouces. Les plus avantagés en stature ne dépassaient guère cinq pieds deux ou trois pouces. Les femmes sont généralement petites, mais très-grasses et très-formées. Le type de la physionomie chez les hommes est d'avoir le front découvert et étroit, les sourcils épais, les yeux petits et obliques, le nez épaté, la bouche

grande, les dents très-blanches et bien conservées, les gencives très-vermeilles. Ils portent la chevelure nouée sur l'occiput; la barbe et les cheveux sont très-noirs, longs et droits. La barbe est très-rude chez quelques-uns, et tombe sur la poitrine; ce n'est pas par superstition qu'ils la conservent, car plusieurs se firent raser à bord. Le plus grand nombre n'a qu'une barbe grêle, peu fournie, formant une petite mèche mince sous le menton, caractère propre à la race mongole. Ils ne s'épilent point et ne pratiquent point la circoncision; leurs membres sont arrondis et bien faits, surtout la jambe; leur peau est très-douce, et la plante des pieds, par leur habitude de marcher sur le corail, prend l'épaisseur et la dureté d'une forte semelle de soulier. La teinte de leur peau est d'un jaune orangé peu foncé. Ils ne mâchent aucune substance du genre du *bétel* et autres *sialogues* orientaux. Ces hommes, nullement habitués au travail, sont mous et efféminés; la fatigue les atteint de suite, et sans doute est pour eux le souverain mal.

Les femmes et les jeunes filles ont une physionomie agréable; elles possèdent deux grands attraits : des yeux noirs pleins de feu et une bouche meublée de dents superbes, rangées avec beaucoup de régularité; mais elles sont moins favorisées que les Zélandaises; leurs mamelles sont grosses, flasques et couronnées par deux mamelons noirs très-allongés; les jeunes filles font même peu d'exception à cette règle. La couleur de leur peau, moins soumise à l'action du soleil, est aussi beaucoup plus blanche que celle des hommes; nous en vîmes quelques-unes très-jolies : elles étaient à l'aurore de la vie. En général, leur démarche est gênée, leurs hanches sont trop grosses, et elles ont les bras toujours rejetés en avant. Ces femmes montraient une vive curiosité à notre vue, et paraissaient très-enjouées et très-folâtres, quoique retenues et modestes; lorsqu'elles s'animaient, le visage austère de leurs époux les forçait à prendre aussitôt des manières plus réservées.

Les femmes, de même que les hommes, n'ont qu'un simple morceau d'étoffe sur le corps. Les deux sexes se font de larges trous dans l'oreille droite seulement, dans lesquels ils passaient tout ce qu'on leur donnait, et souvent ils y engageaient de singulières choses, telles que des bouteilles, des clous, etc. Ordinairement, les femmes y placent des paquets de fleurs de *pancratium*, qu'elles affectionnent; peut-être est-ce une fleur chère aux amours?

Souvent, avec cet air de coquetterie, que la femme civilisée, ou dans l'enfance de cette même civilisation, possède si éminemment, des jeunes filles détachaient de leurs oreilles ces fleurs odoriférantes, et cherchaient à nous les placer dans les nôtres, en accompagnant ce présent d'un sourire gracieux. Les hommes ornent également leur tête avec les fleurs rutilantes du *kalcé* ou les spadices de l'*arum*.

Aucun vêtement n'est employé pour garantir le corps des averses de la saison pluvieuse. Quelques vieillards se garantissent des rayons d'un soleil incommode par de larges feuilles d'*arum*, qu'ils placent sur leurs épaules; les chefs paraissent tenir, par vanité, à ne point s'exposer, autant que les gens du peuple, aux influences de la chaleur; ils sont un peu plus blancs que les autres, mieux faits et plus beaux hommes, et ne paraissent avoir aucune marque distinctive, autre que le *tatouage*. Cependant je remarquai que, fréquemment, ils se plaçaient des plumes dans le nœud de leur chevelure, et, lorsqu'ils obtenaient des clous, c'était toujours dans cet endroit qu'ils les arrangeaient en les disposant en une sorte de diadème.

Les femmes comme les hommes vont toujours tête nue, les cheveux des premières sont épars, ceux des seconds sont attachés. Les femmes s'entourent le cou avec un très-grand nombre de fils cordonnés, qui forment par leur ensemble une grosse cravate. Leur *maro*, simple bande d'étoffe de trois pieds de long sur huit pouces de large, est seulement déplié sur le milieu du corps, tandis que les hommes le plient en quatre et le roulent de manière à en faire un voile plus immodeste qu'utile. Le *maro* des femmes est si mal assujetti, qu'on les voit sans cesse occupées à le retenir avec les mains, et remplit assez mal l'office auquel il est destiné.

Les filles paraissent être mariées de bonne heure, car je vis des mères très-jeunes prenant le plus grand soin de leurs enfants, qu'elles portent sur le dos. Leurs travaux paraissent se borner au détail intérieur de la cabane; car jamais je n'en rencontrai d'occupées en dehors ou à préparer des aliments. Seulement, lors de l'arrivée de *la Coquille*, les récifs de la passe étaient couverts de peuple, et nous remarquâmes des femmes qui portaient des filets, et qui venaient probablement de la pêche avec leurs époux. J'ignore si ces insulaires sont monogames; mais je crois avoir saisi d'un

naturel intelligent, que les hommes des classes supérieures pouvaient avoir plusieurs femmes; en effet, je remarquai dans leurs cabanes plusieurs épouses jeunes allaitant leurs enfants, et, à côté de celles-ci, d'autres plus âgées.

Les femmes semblent être considérées comme des créatures d'un ordre inférieur; on les traitait cependant, devant nous, avec bonté et des égards remarquables. Elles sont très-chastes, et je me plais à croire que cette vertu est enracinée dans le cœur, et ne prend pas sa source dans l'excessive jalousie des hommes, qui se montrèrent singulièrement éloignés de permettre le moindre commerce entre leurs femmes et les gens de notre équipage. Dès les premiers instants de notre séjour au milieu d'eux, les naturels parurent en effet très-bien saisir le sens de quelques demandes que leur adressèrent des matelots : ils en riaient beaucoup et les répétaient par des gestes expressifs; mais, dès cet instant, tous ceux qui habitaient les côtes occidentales de l'île, vis-à-vis notre mouillage, firent conduire leurs femmes dans l'intérieur, et, malgré les bons traitements qu'on eut pour eux, les présents dont quelques personnes les accablèrent, le soin qu'on prit de ne pas donner ombrage à leur humeur jalouse, tout en se disant nos amis, et en fréquentant chaque jour le bord, ils ne rappelèrent leurs familles qu'après notre départ. Elles étaient cachées dans de petites huttes, sur une montagne où le hasard, dans une excursion d'histoire naturelle, conduisit, un jour, mes pas. Ce n'est que dans les cabanes des environs, et surtout dans le village de *Lélé*, que nous eûmes le loisir d'examiner l'intérieur des habitations et les occupations du sexe féminin; mais il fallait même ne pas trop arrêter notre attention sur ce dernier, autrement un coup d'œil du chef de la hutte le faisait disparaître. Souvent il arriva que, parmi les naturels qui nous suivaient dans nos promenades, quelques-uns couraient en avant faire renfermer les femmes, lorsque nous manifestions le désir de nous arrêter sous quelques-uns des toits de chaume qui s'offraient à nos regards.

Cette habitude de soustraire la vue de leurs femmes aux étrangers, ou la crainte de les voir profaner par des inconnus, est d'autant plus remarquable, qu'elle est tout à fait opposée aux mœurs générales des insulaires de la mer du Sud, qui, sur cet article, témoignent une grande indifférence. Ce n'est pas, cependant, que les

naturels des *Sandwich*, des îles de la Société, des Marquises et de la Nouvelle-Zélande, prodiguent leurs épouses; on sait qu'ils n'offrent communément que les filles esclaves, ou de la classe inférieure, dont ils emploient les charmes pour trafiquer; mais les habitants de *Oualan* paraissent être délicats sur l'article de la chasteté conjugale et ne point avoir de concubines avouées dans leur île, tandis que, dans les lieux que j'ai cités plus haut, il n'en est pas ainsi. Cependant, je suis autorisé à penser que les chefs, dont l'autorité est sans autres bornes que leur volonté, peuvent donner à qui leur plaît les femmes de la classe inférieure, et c'est ainsi que j'ai dû interpréter l'offre d'un *Urosse*, qui, dans le ravissement que notre vue lui inspirait, lorsque nous nous trouvions à *Lélé*, M. de Blosseville et moi, nous pressait d'y coucher, en nous promettant à chacun une cabane, une épouse et des aliments à discrétion.

Nous ne connaissons absolument rien des rites religieux des insulaires : nous ne vîmes point de cabanes, en apparence destinées à un culte quelconque, et rien n'annonce qu'ils aient quelques notions de mahométisme.

La population de *Oualan* est, comme je l'ai déjà dit, douce, timide et craintive; les chefs seuls ont l'arrogance, que leur donne l'habitude du pouvoir; habitués dès leur enfance à une soumission servile, les gens du peuple respectent chaque classe supérieure et la vénèrent. Ils ne possèdent rien en propre; tout appartient, eux, leurs familles et les objets de leur industrie, à l'*Urosse* dans le district duquel ils sont nés. Les classes moyennes sont les seules qui jouissent d'un peu plus de liberté. On conçoit que des lois, ou des coutumes si féodales, tendent à éteindre toute énergie de caractère. Serviles par habitude, sans besoins nombreux, sans relations extérieures, ils vivent en remplissant quelques devoirs, qui ne sont ni pénibles ni rigoureux, dans un pays où les chefs n'habitent que sous les mêmes cabanes, ne se nourrissent que des mêmes substances, et, comme eux, n'ont ni vêtements ni ornements qui puissent exiger du travail. De ce concours de circonstances il résulte que ce peuple a des mœurs douces et paisibles, et qu'il faudrait de bien graves motifs pour qu'il cherchât jamais à attaquer ou même à se venger des Européens qui visiteraient cette île et y commettraient quelques offenses. Dailleurs ces hommes n'ont pour arme que des bâtons, et, ce qui est bien rare sur le globe, ils pa-

raissent ignorer la guerre et ses désastres : ainsi, il ne doit point y avoir de dissensions dans l'île ; elle est en état de fournir amplement aux besoins des naturels, lors même que la population viendrait à s'accroître.

L'île de *Oualan* est régie par un chef suprême, qui porte le titre d'*Urosse toll* ou *tône*. Un grand nombre de chefs portent aussi, mais simplement, le nom d'*Urosses*. Ils commandent les divers districts de l'île, ou entourent le *roi* dans *Lélé*, la capitale. Nous remarquâmes que le plus grand nombre des chefs étaient très-âgés, et à peine en vîmes-nous quatre ou cinq, pleins de vigueur, et encore dans la jeunesse. L'*Urosse tône* gémissait sous le poids des années, et le respect dont on entoure ce monarque sauvage est prodigieux. On ne prononce son nom, qui paraît être presque divin, qu'avec vénération et humilité. Il m'est arrivé, étant accompagné de plusieurs naturels, de les voir tous se mettre à genoux, ramper sur leurs mains dans cette position, la face tournée vers un *Urosse* qui s'avançait vers moi. En leur parlant, ils conservent la même posture, et vont ensuite s'asseoir à vingt pas de là, et ne se lèvent que lorsqu'il est déjà éloigné. Comme ils nous voyaient heurter ce cérémonial, et traiter leurs *Urosses* au moins d'égal à égal, ils prirent pour nous une portion de ce respect, et plusieurs fois j'eus l'honneur des courbettes : ils se ravisèrent bientôt, et, vers la fin, ils passaient près de nous sans se déranger. Tant de bassesse dénote bien une origine mongole !

L'*Inde*, cet antique berceau de la civilisation, depuis longtemps étouffée sous l'empire presqu'indestructible des opinions superstitieuses, est, depuis des siècles, divisée en castes qui se haïssent mutuellement, ou qui réciproquement se déversent le mépris. La caste de *Brama* se croirait flétrie par l'attouchement d'un membre de la vile caste des *Parias!*.... Eh bien! à *Oualan*, on retrouve les principaux traits de cet ordre social, si peu en harmonie avec la raison. Là aussi, une faible population est divisée en plusieurs castes, et la dernière, ou celle des *singué*, n'est faite que pour la servitude. D'après les indices que nos observations trop restreintes, et dès-lors incomplètes, nous ont permis de recueillir, il paraît que les chefs ont un droit absolu sur les propriétés des hommes d'une origine commune, qui naissent dans leurs districts respectifs. Nous vîmes des naturels qui venaient de recevoir de

nous, en échange d'objets qui leur appartenaient, des haches ou des clous, que des chefs leur enlevaient aussitôt. Ils se tournaient de notre côté en nous montrant cette action, et n'en paraissaient point affectés, tant elle leur semblait naturelle. Mais cette obéissance passive est également imposée aux chefs à l'égard du roi, et nous avons vu que tous les présents qu'ils recevaient lui étaient aussitôt remis.

Les *Urosses* diffèrent en général du peuple, d'une manière évidente, par leur taille mieux dessinée, par un air plus imposant, plus grave et même dédaigneux. Leur tatouage est plus perfectionné. Leur chevelure est arrangée avec propreté, frottée d'huile de coco, et nouée sur l'occiput. Il est probable que le soin qu'ils apportent à ne prendre que des femmes de leur caste est la cause des différences que nous observâmes parmi ce peuple, différences si marquées, qu'on eût pu croire à l'existence de plusieurs races dans l'île.

Les renseignements que nous avons obtenus des naturels, relativement aux dénominations des castes, se réduisent à ceux-ci :

1° *Urosse* paraît signifier roi et noblesse. Ce nom est donné aux chefs de district ; et devant ce titre seul le peuple s'humilie. Le mot *tône*, pris isolément, paraît être un terme générique pour exprimer haut, puissant, premier et même chef de famille. Aussi le titre de roi est-il *Urosse tône*, quoique les naturels le désignent le plus souvent par le premier nom seul. J'estime à cent le nombre total des *Urosses* de *Oualan*, et ils doivent former au moins un douzième de la population entière.

2° *Pennemé*, c'est la deuxième classe, qui correspondrait, si on pouvait établir quelque comparaison, aux professions libérales ou des beaux-arts dans notre vieille Europe. Nos amis du village de *Tahignié* appartenaient à cette caste. Ils étaient constructeurs de pirogues, et nul doute que cet art, le premier chez eux, ne soit distingué comme exigeant du savoir et de l'habileté. D'autres vieillards appartenaient aussi à cette classe et s'en enorgueillissaient. L'un d'eux me donna la preuve que l'esprit de corps ou de corporation a autant d'empire parmi eux que chez les peuples civilisés, et que les hommes étrangers aux raffinements de la civilisation en sont tout aussi susceptibles. Je dis à un vieillard jovial, qui venait d'arriver, que j'étais un *pennemé* de la grande pirogue (notre cor-

vette). A peine eut-il compris ce que je lui exprimais, qu'il me sauta au cou, et m'appliqua son nez sur la poitrine en la flairant, ce qui semblerait être une politesse, car je l'ai vu répéter plusieurs fois ensuite. J'eus quelque peine à me débarrasser des bras lépreux de mon *penneméj*; mais aussi, il courut chercher des fruits à pain et des cocos dans sa pirogue, et m'en fit présent, tandis qu'il restait indifférent pour ceux de mes collègues qui prenaient le titre d'*Urosse*.

3° La troisième classe, ou celle des *Lisigné*, paraît correspondre à notre bourgeoisie. Cette caste est encore estimée, et se compose, à ce que je crois, des propriétaires des terres.

4° Le bas peuple, enfin, se nomme *siné* ou *singué*. Il est occupé aux travaux les plus fatigants, et fournit les domestiques et les travailleurs. Cette classe est répartie chez les chefs, prépare les aliments, va récolter les fruits, nage les pirogues, cultive la terre, coupe les bois destinés à la construction des cabanes, en un mot, vaque aux plus bas emplois.

5° Trois divisions paraissent encore exister : celle des *Lias* ou *Néas*, celle des *Metkao*, et celle des *Memata*; mais ces deux dernières me paraissent douteuses, et je serais tenté de croire que ce sont des noms de profession ou d'origine : ils sont, au reste, peu usités.

On voit par là que ces distinctions de rang et ces degrés de considération, qui sont héréditaires dans chaque caste, doivent descendre d'une filiation d'idées, transmises et altérées par une tradition orale provenant d'un peuple civilisé et soumis à un régime de lois despotiques, tel que le sont les Orientaux. Il est probable aussi que les *Carolins* qui peuplent les îles basses, de même que ceux des *Pelliou* et de *Yap*, reconnaissent la même origine. Plus tard, nous développerons amplement ce sujet, dans une esquisse des peuples de la mer du Sud, à laquelle nous ne cessons de travailler.

Un fait très-singulier est la différence d'instruction qui caractérise les castes, et même la diversité du langage qu'elles parlent. On conçoit que, dans la formation d'un vocabulaire, ce n'est pas une petite difficulté que de prendre des mots des premiers venus. Souvent un *penneméj* nous désignait par un nom l'objet qu'il avait sous les yeux, tandis que le *siné* voisin nous donnait une autre dénomination, le plus souvent entièrement opposée. En général, les *Urosses*

ont le plus d'instruction. Leur intelligence saisissait aisément ce qu'on leur exprimait, y répondait de même, et, pour qu'il n'y eût pas d'erreur, ils exprimaient par des gestes très-exacts les idées qu'ils voulaient rendre. Leur prononciation est nette, leurs mots sont clairs et distincts, tandis que le peuple a une articulation vicieuse, qui varie dans la bouche de chaque individu. Nous eûmes occasion de juger des connaissances d'un *pennemé*, en lui traçant sur le papier le cours du soleil. Il sut fort bien nous donner l'idée qu'ils ont de sa marche, en nous indiquant que cet astre tournait autour de la terre, et que le matin, *huat atake*, le soleil se levait; qu'à midi, étant sur leur tête, *houne in-lène*, il avait parcouru le quart de sa course diurne; qu'au soir, il se cachait dans la mer, *foune cofo*, et qu'il éclairait alors une nouvelle terre. Le jour se nomme *lénélique*, et la nuit *fongahonou*. Il paraît qu'ils nomment leurs mois une lune, *alouaite;* et il nous dépeignit aussi comment il pensait que ce dernier astre tournait autour de la terre en sens contraire du soleil. On ne put obtenir aucun résultat satisfaisant des questions qu'on lui adressa pour savoir s'ils ont quelques îles dans leur voisinage. Il sembla désigner deux îles sous les noms de *Haât* et *Nécat*, et surtout une dans l'O. $\frac{1}{4}$ O. de *Oualan*, qu'il appelait *Nun-Monsol*[1].

L'île de *Oualan* est, en général, peu peuplée, et je n'ai pu découvrir quelles sont les causes qui tiennent la population dans ces bornes étroites, si ce sont quelques institutions vicieuses, qui ordonnent des sacrifices d'enfants à la mort des chefs, ou si, enfin, cela est dû à l'insalubrité du pays. Cette dernière supposition est la moins probable, puisqu'on rencontre un grand nombre de vieillards de l'un et de l'autre sexe. Le grand village de *Lélé*, le point le plus peuplé de toute l'île, peut avoir cinq à six cents âmes. Le reste de l'île ne renferme plus que des réunions de trois ou quatre cabanes, ou même des habitations solitaires, éparses sur le bord des grèves sablonneuses et dans les vallées intérieures; de sorte qu'on ne peut être loin de la vérité en estimant à 1200 personnes, au plus, la totalité de la population. Les districts dans lesquels elle est répartie se nomment : 1° ceux de la partie orientale,

[1] C'est très-probablement un mot qui signifie autre chose que le nom d'une île, car dans leur langue *monsol*, ou plutôt *molsoul*, signifie la mer, prise dans son étendue.

Lélé, capitale, *Siolé*, *Oura*, *Hala*, *Lassi*, *Oukahe*, *Melo*, *Oulall;* 2° ceux de la partie occidentale, *Peter, Piésike*, *Siala*, *Ouyac* et *Mehvale;* 3° ceux du nord, *Limole*, *Moto*, *Leap*, *Liulep*, *Issa*, *Nessali*, *Selmoa*, *Tatoua* et *Outi;* 4° ceux du sud, *Petok*, *Toiat*, *Saventiac*, etc.

On se demande quelle puissance maintient l'ordre établi parmi ce petit peuple isolé? quels peuvent être les châtiments infligés à ceux qui manquent à cette obéissance aveugle qu'exigent les chefs? comment il se fait que des hommes, toujours portés à franchir les bornes de leurs devoirs, soient si soumis devant quelques hommes qui se transmettent leur pouvoir? Les idées religieuses y ont-elles quelque part, et les chefs sont-ils en même temps les ministres du culte? Cette dernière opinion serait très-fondée, car les *Urosses*, même après leur mort, paraissent être l'objet d'une vénération profonde et d'un culte tacite; c'est du moins ainsi que j'ai dû interpréter les soins que les naturels apportent à leur élever des mausolées, et la répugnance qu'ils témoignaient à nous en laisser approcher, et le respect avec lequel ils en parlent.

Le village de *Lélé*, bâti sur un îlot dont la mer doit parfois recouvrir toute la partie déclive, est dans une position défavorable, au milieu d'un limon infect que recouvrent des mangliers, et d'eaux croupies et fétides qui stagnent entre les cabanes élevées sur des tertres. La résidence des chefs et du roi est assise au pied d'une haute colline. La forme de ces cabanes est très-gracieuse, et leur construction est délicatement exécutée. Toutes celles qui ne concourent point à former *Lélé* sont répandues sur le pourtour de la baie, ou au milieu des arbres, le long du rivage. Leur position au milieu de végétaux imposants, les larges parasols des cocotiers qui les abritent, leur donnent un caractère neuf, qui n'avait point encore frappé mes regards.

Les maisons de *Oualan* sont très-vastes, et ont jusqu'à quarante pieds d'élévation sur une longueur proportionnée; ce qui prouve que l'île n'est jamais la proie des ouragans, ce sont les toitures démesurément grandes qui les recouvrent. Composées de pièces légères et de feuilles de vaquois, elles se relèvent à leurs extrémités, de manière à former un arc ouvert vers le ciel, et retombent sur les parois latérales de la cabane jusqu'à trois pieds du sol seulement. Le faîtage n'est uni que par une simple juxta-position.

Les parois latérales de la cabane sont composées de lattes d'un bois blanc et léger d'*hibiscus*, fixées sur des montants en *claires-voies*, à un demi-pouce les unes des autres. Les portes sont pratiquées sur les côtés, et ces lattes sont peintes avec soin et travaillées avec propreté. Le devant et le derrière de la maison ont cela de remarquable, que le haut de la façade rentre beaucoup sous la toiture et forme un abat-jour en treillis, peint de diverses couleurs, de sorte que l'air peut circuler librement dans la partie supérieure de la maison par ce treillage élégant. La portion inférieure de la façade a une petite toiture avancée, se terminant à trois pieds de terre, au-dessus de la porte. Le sol de la maison est recouvert de minces bambous d'égale grosseur, dont les tiges, coupées de même longueur, sont liées les unes près des autres pour former un plancher d'une grande propreté et très-frais. Les insulaires portent les plus grands soins à la confection de ces cabanes, et celles des chefs, quoique faites sur le même modèle, sont plus spacieuses, mieux travaillées, et ne présentent pas un morceau de bois qui ne soit peint en rouge, en noir, en jaune ou en blanc. Les maisons ordinaires sont beaucoup plus petites, et divisées en compartiments dans lesquels habite la famille. Le lit des naturels ne se compose que d'une natte étendue par terre. Les portes sont si basses, qu'il faut entrer le corps en double dans les cabanes du commun des habitants; mais dans celles des chefs, il y a de grandes portes fermées pour l'ordinaire, qui paraissent ne s'ouvrir que dans les cérémonies. C'est par celles-ci que nous sortîmes de la maison du roi. Il y a peu de différence sensible dans les soins apportés aux constructions des maisons; seulement il y en a de communales ou du domaine public, et d'autres pour l'usage des particuliers.

Les travaux des naturels, qui méritent notre attention, sont des murailles épaisses, qu'ils appellent *pot*, qu'ils ont dû avoir beaucoup de peine à élever, à en juger par la grosseur des pierres qui y sont entrées et par l'imperfection de leurs moyens. C'est ainsi que le village de *Lélé* se trouve partagé en rues et en quartiers, en même temps que le pourtour de l'île du même nom est enveloppé d'une ceinture de ces murailles, composées de fragments de corail très-gros, et placés les uns sur les autres. L'énormité des blocs de pierre que nous y vîmes, nous étonna par leurs proportions démesurées. Ils formaient des murailles hautes de plus de quinze ou vingt

pieds, qui ceignent une colline rasée au niveau des murs, et forment un emplacement quadrilatère, sur lequel s'élèvent des touffes de bananiers ou des bouquets de cocotiers. Nous apprîmes que cet endroit servait à la sépulture des *Urosses*, et, quoique les naturels manifestassent la plus grande répugnance à nous le laisser examiner, nous parvînmes à en voir la surface, que recouvrait seulement un épais gazon. Approfondir les idées morales de ce peuple, connaître ses idées sur la religion et sur une existence future, seraient d'un grand intérêt, surtout si on pouvait assister à quelques-unes de leurs grandes cérémonies, telles que les funérailles d'un *Urosse*, etc.

On trouve, sur divers points de l'île, d'autres petits îlots qui sont également enclos de murailles quadrilatères, peut-être pour retenir le poisson. Pour en revenir aux habitudes journalières des habitants, ils s'assemblent dans une espèce de maison publique où ils préparent leurs aliments en commun. Ils la nomment *Lomme Ounou*, et quelquefois *Paé:* elle est beaucoup moins propre, mais plus vaste que celles dans lesquelles on habite la nuit. Il n'y a pas de réunion de trois ou quatre cabanes qui n'ait une de ces grandes maisons : on y dépose les haches de pierre pour le travail, les longues lances pointues pour la pêche; les régimes de bananes qui servent aux consommations journalières sont suspendus à la toiture. Dans celle-ci, comme dans les autres, il n'y a que peu d'ustensiles de ménage. Ceux-ci consistent en auges de bois dans lesquelles on précipite la fécule de la tige vénéneuse de l'*arum macrorrhizon;* en noix de coco pour servir de vaisselle; en une molette pour broyer le fruit à pain ou le poivre du *Kava;* en quelques nattes grossières; en un métier pour fabriquer les *maros;* en quelques filets de pêche, etc. Comme on le voit, le mobilier des naturels de *Oualan* est peu embarrassant.

La grande maison communale des chefs, à *Lélé,* ressemble en tout à celles qui sont éparses dans les divers districts. Ces cabanes ont un grand espace quadrilatère, vacant au milieu, et n'ont un plancher en bambous que sur le pourtour. Cet espace, qui présente le sol à nu, sert de foyer pour la cuisine : un trou, peu profond, qu'on remplit de pierres chaudes (galets arrondis de trachyte) est le four dans lequel on cuit les fruits à pain, ainsi que cela se pratique dans presque toutes les îles de la mer du Sud. Pendant que

les domestiques de la classe des *singué* préparent les aliments, les vieillards, ainsi que les hommes, chefs de la famille, sont assis sur leurs nattes, et reçoivent les aliments à mesure qu'ils sont préparés. J'ai eu occasion de me trouver plusieurs fois au milieu des naturels, lorsqu'ils prenaient leurs repas, et de le partager, et j'ai toujours vu un grand nombre d'hommes mangeant en commun, servis par des jeunes gens qui faisaient ensuite leur repas des débris laissés par les premiers. Voici l'ordre que j'observai un jour que j'étais à la chasse, et que je me trouvais être leur convive. Les naturels étaient assis sur leurs nattes autour de la cabane; j'étais placé près d'un vieillard qui paraissait jouir de quelque autorité. Des *singué* allaient et venaient, et activaient le foyer. Aussitôt que le fruit à pain était cuit à point, on le distribuait à chaque personne, en apportant à côté d'elle un faisceau de cannes à sucre nettoyées et pelées, et quelques bananes. C'est là la base essentielle et la plus solide du repas. Pendant qu'on apaisait la grosse faim, quelques poissons étaient grillés légèrement, quoiqu'en général les petites espèces soient mangées crues; puis les domestiques apportèrent une bouillie, nommée *ouaoua*, faite avec de la fécule d'*arum* et du fruit à pain broyé, arrosée de lait de coco et de jus de canne à sucre, et renfermée dans un morceau de feuille de bananier. Le vieillard auprès duquel j'étais assis en mangea un peu en y portant les doigts, puis me passa très-obligeamment ce mets, que son action me rendait aussi dégoûtant que sa préparation m'avait paru malpropre, et sur lequel mon estomac se soulevait, quoiqu'il n'eût rien d'essentiellement désagréable. Pendant ce temps, d'autres domestiques étaient occupés à broyer des tiges fraiches de poivre sur des pierres de basalte enfoncées dans le sol, et destinées à cette préparation. Ces tiges, pour donner tout leur suc, sont arrosées d'eau, et broyées avec une molette nommée *to*. Le liquide verdâtre qui en provient se nomme *schiaka :* il est reçu dans des vases de coco, filtré à travers un morceau de toile végétale, et offert à chaque convive qui avale ce breuvage avec l'air de la satisfaction la plus complète. Je ne lui trouvai qu'un goût d'abord douceâtre, puis aromatique et stimulant : c'est l'*ava* de toutes les îles *Océaniennes* des tropiques. La boisson ordinaire des *Oualaniens* est l'eau pure. Ce liquide est renfermé dans des vases fabriqués instantanément avec des feuilles de bananier. Ce végétal est

grandement en possession de leur fournir leur vaisselle et leur linge de table. Le petit nombre de cocos que les naturels possèdent les a portés à les conserver pour l'époque où le fruit à pain vient à manquer, ou peut-être à les réserver pour les chefs. Ils en sont avares, et y tiennent beaucoup. Je ne leur vis point manger de *taro;* mais, en revanche, ils consomment une grande quantité de fruits à pain sauvages, dont ils font légèrement torréfier la pulpe douceâtre qui entoure les châtaignes ou semences qu'ils rejettent, tandis que les *Carolins* les préfèrent. Ils mangent sans les griller lés petits poissons et les *aplysies*, qui, dans cet état, ont plus de saveur pour leur palais.

Je ne sais à quelle heure de la matinée ils prennent leur premier repas. Ils dînent vers onze heures et demie. Ils mangent, le soir, au coucher du soleil. Après le dîner, les naturels se renversent sur leur petite natte, et dorment. Chacun a sa place réservée. Il paraît que les femmes et les enfants mangent à part et ensemble; du moins elles paraissent toujours réunies entre elles pour le travail, de même que leurs époux, ce qui, pour le dire en passant, prouve que l'homme est naturellement un animal sociable. J'ai remarqué que les femmes pouvaient manger devant les hommes, prérogative que les *Océaniens* interdisent aux leurs. Les occupations du sexe féminin se bornent aux soins de la maternité, à la fabrication d'étoffes pour les *maros.* Les hommes se livrent à la bâtisse des maisons, à la culture des fruits, à la construction des pirogues, à la pêche. Les vieillards ne font rien que boire, manger et dormir, ou donner des conseils.

L'hospitalité est un caractère distinctif des habitants de *Oualan.* Dans quelque cabane que vous alliez, on s'empresse de vous faire asseoir et d'aller quérir des fruits. Il est probable qu'ils ont pour leurs égaux, ou pour les classes supérieures, les soins qu'ils nous rendaient avec tant d'empressement. Ils ne sont point exigeants; ils ne demandaient rien en échange de leurs denrées, et les présents les plus insignifiants paraissaient les combler de joie. Des dispositions aussi bienveillantes et aussi aimables ne se trouvaient point chez les *Urosses;* soit par mélange d'orgueil, de vanité ou d'avarice, soit qu'ils pensassent que nos présents leur étaient dus, ils se montraient avides, insatiables, et sans noblesse ni générosité dans le caractère. Nous les forçâmes à rabattre de leurs préten-

tions, en nous bornant à payer par des échanges les objets dont ils étaient possesseurs, et ne leur donnant que strictement le prix convenu, tandis qu'on agissait d'une manière différente avec leurs vassaux.

Le vol est presque inconnu à *Oualan*, et jamais le peuple ne nous donna le moindre sujet de plainte à cet égard. Les seuls voleurs furent des *Urosses*, qui, près du bord même, montrèrent une insigne mauvaise foi. L'un d'eux poussa l'insolence jusqu'à faire enlever sous nos yeux le gouvernail du petit canot, qu'il cacha au fond de sa pirogue : on le lui fit restituer sans lui infliger une correction qu'il méritait certainement. C'est encore cet *Urosse* qui ordonna à ses gens de dépouiller M. de Blosseville, lorsque cet officier retourna seul, une deuxième fois, au village de *Lélé*. Mais comme ces hommes sont pusillanimes et mous, le moindre geste suffit pour les intimider. Je crois cependant que quelques altercations auraient fini par s'élever entre nous et les chefs, en continuant d'aller isolément au milieu d'eux, dans le lieu où ils étaient en force. Quant au peuple, sa bonté et sa soumission respectueuse ne se sont jamais démenties. Toujours prévenants et complaisants, dans quelque cabane que je sois entré seul, étant à la chasse, les naturels ont toujours devancé mes désirs, n'ont jamais cherché à me soustraire le moindre objet, m'ont fourni des guides, lorsque j'en manifestais le désir, et cela tout naturellement.

L'industrie des *Oualaniens* se montre dans l'élégante construction de leurs pirogues et dans la fabrication des bandes étroites d'étoffes qui leur servent de *maros*, le climat ne leur ayant pas fait sentir la nécessité d'autres voiles. On ne peut trop être étonné de la vivacité des couleurs qui teignent les fils du tissu ; il est exécuté comme en Europe, et orné de dessins, de losanges, de bordures, qui ne se rencontrent dans le travail d'aucune autre île. Ils ne se servent point d'écorces d'arbres pour en former des toiles, comme aux îles de la Société et aux Sandwich, et ils ignorent quelles ressources ils pourraient retirer, à cet égard, du liber du *jaquier*, arbre à pain.

Pour donner une idée de leur fabrique, je décrirai ce que j'ai appris d'un naturel. Les fils dont ils se servent sont tirés des fibres d'un bananier sauvage, analogue à l'*abaca* des Philippines, le *musa*

textilis de M. Leschenault ; on les débarrasse par le rouissage de la gomme qui les invisque, puis on les place par paquets sur des claies exposées au soleil, pour en faire sécher la teinture. Il est étonnant qu'ils n'aient jamais essayé d'utiliser l'*hibiscus tiliaceus* et l'ortie argentée, qui viennent si abondamment dans leur île, et qui fournissent ailleurs des ressources infinies.

Leur principale couleur de teinture, comme de peinture, est un rouge foncé qu'ils retirent d'une grosse racine ligneuse, nommée *mahori*, qu'ils font infuser dans l'eau, à l'action du soleil. Ils placent, pendant plusieurs jours, les filets qu'ils veulent teindre dans ce bain, que n'avive aucun mordant que je sache. Ils ne possèdent point ou ils ignorent sans doute l'usage du figuier, qui donne aux *Océaniens* une si belle couleur écarlate. Les autres principes colorants qu'ils possèdent, sont : un noir très-brillant, dont j'ignore la source, un jaune doré très-vif, fourni par l'écorce du *morinda citrifolia*, précieux bois de teinture qui croît en abondance dans toutes les îles que j'ai visitées dans la mer du Sud. Les Carolins des îles basses se servent du *curcuma*, qui a un éclat vif, mais fugace, qu'ils n'ont pu fixer solidement.

Ce sont les femmes qui confectionnent les *maros* [1], en se servant d'un petit métier sur lequel elles font les dessins, tandis que, pour tisser le corps de la toile, elles n'ont besoin que de deux montants carrés ; la trame est disposée par un procédé analogue à celui de nos tisserands ; on emploie quatre fuseaux recouverts de fils, une navette, nommée *katap*, et un couteau de bois, appelé *epope* : le métier est désigné sous le nom de *péousse*.

Les *maros*, nommés *toll* à *Oualan*, ont huit pouces de largeur, sur plus de cinq pieds de longueur. Ceux des femmes sont plus larges de trois à quatre pouces, et les hommes du peuple n'en portent que d'un tissu plus lâche et plus grossier. Le corps des *maros* est ordinairement uni et noir. Ceux de quelques chefs sont blancs, ou rouges et noirs. L'extrémité, qui s'attache par devant, fait le cinquième de toute la longueur, et présente des dessins losangés des quatre couleurs dont se compose leur peinture. Des raies, des dentelures ou même des franges, ornent encore ce tissu, qu'il est

[1] Le mot *maro* est o-taïtien ; nous en faisons un terme générique pour désigner la bande d'étoffe qui est le seul vêtement de la plupart des peuples dans l'état de nature.

très-remarquable de voir exécuté par un petit peuple inconnu et isolé au sein du Grand-Océan.

Les pirogues sont travaillées avec des haches en pierre ou en coquilles : et, malgré l'imperfection des moyens qui sont à leur disposition, ces insulaires s'en servent avec tant d'adresse, qu'elle répare le défaut de leurs instruments. Leurs pirogues ont une forme caractéristique, que nous n'avons rencontrée nulle part. Les extrémités en sont élevées, et forment presqu'un angle droit avec la quille, ou ce qui en fait l'office. La carène est d'un seul tronc d'arbre, parfois très-gros, dont on élève le plat-bord en y adaptant de larges fargues cousues, pour ainsi dire, avec des cordes. Les trous doivent être la partie la plus difficile de l'ouvrage, car ils ne peuvent les percer qu'avec des coquilles. Aussi faut-il une patience de *sauvage* pour exécuter un pareil travail; et c'est pour cela qu'ils montraient un aussi grand désir de se procurer des clous longs et effilés. Les trous et les jointures des fargues sont fermés avec un mastic blanc, nommé *pouasse*, que je crois être fourni par le suc laiteux de l'arbre à pain, uni à la pulpe de son fruit encore vert. Le tronc d'un *artocarpus* donne une pirogue moyenne; les plus grandes sont parfois composées de plusieurs arbres assemblés. Ces embarcations, quoique grandes, sont sveltes et très-légères : elles paraissent très-étroites, par la perpendicularité de leurs flancs. Le bois en est tellement poli avec des pierres ponces et des râpes de peau de raie-diable de mer, que la peinture rouge qui les recouvre semble vernissée. Un menuisier d'Europe ne donnerait pas un fini plus soigné avec la varlope; aussi les naturels ont-ils un soin extrême de ces embarcations, qu'ils conservent dans de grandes cabanes, où ils les pendent au toit. Les besoins journaliers sont remplis avec de petites pirogues d'un travail plus commun.

Nous remarquâmes comme une grande singularité que jamais les habitans de *Oualan* ne se servaient de voiles et de mâts. Nous n'en vîmes pas le plus petit vestige. Ils ne vont qu'à la pagaie : celle-ci est longuement emmanchée, très-étroite et terminée par une pointe acérée, qui pourrait, au besoin, servir d'arme défensive, et qui est peu propre à la natation. L'adresse des naturels pour manœuvrer leurs pirogues n'est point à citer, et, comme ce peuple n'est point pêcheur, dans toute la signification de ce mot, et qu'il n'a jamais senti la nécessité de conquérir sa subsistance sur la

mer, il a perdu la pratique d'un art dans lequel les Carolins excellent. Les pirogues sont nommées *vouake :* celles des chefs ont pour marque distinctive des sortes de chapeaux chinois entièrement faits de coquilles brunes et blanches, alternativement enfilées sur des baguettes, et qu'ils placent sur le balancier, en les nommant *palpa.*

Les instruments des arts dont ce peuple fait usage sont peu nombreux. La hache, *tala*, tient le premier rang par son utilité, comme par la manière ingénieuse dont elle est confectionnée. Toutes sont identiques pour la forme, et ne varient que par la grandeur. Il y en a de très-grosses, comme de très-petites, destinées pour les moindres ouvrages, et faites avec un *vis tigre* ou une *mitre épiscopale*, usés à leur grosse extrémité pour former un bord coupant. Les habitants emploient encore pour le même objet des valves de bénitier; mais, en place de ces coquillages, ils ont recours le plus souvent à une sorte de madrépore spathisé, d'un grain très-fin, imitant l'ivoire, d'une grande dureté, et qu'ils façonnent par le frottement avec la poussière de basalte. Ce qui me porte à croire ces dernières fabriquées avec un corail très-dur, ce sont les lignes convergentes que présente l'intérieur, ainsi que quelques pores que l'on y distingue clairement. Leur surface est comme celle de l'ivoire ou de quelques marbres *saccharins.* Le biseau de cet instrument, ou le coupant, ne peut mieux être comparé qu'à la disposition d'une dent incisive; car il est solidement fixé sur un corps adapté au manche, de manière que le tranchant puisse tour à tour lui être parallèle ou transversal, et remplir ainsi l'office de hache ou d'herminète. Le manche en bois léger d'*hibiscus* décrit une légère courbure. Il est peint avec une couleur rouge, et le corps est en noir. On se sert des plus grosses pour creuser les pirogues, en frappant à grands coups et en décrivant un grand cercle au bout du levier qui les meut en cadence. Leur poids est de plusieurs livres, et ils y sont tellement habitués, que les haches en fer que nous leur donnions leur plaisaient moins, par l'ignorance dans laquelle ils étaient de la manière de s'en servir avec succès. Avec leurs haches ils abattent les arbres, construisent les pirogues, façonnent la charpente des maisons et creusent les auges en bois qui conservent l'eau ou servent à d'autres besoins.

Nous eûmes occasion de voir dans leurs cabanes de longues jave-

lines effilées, soigneusement travaillées, que nous prîmes pour des armes, ainsi qu'un bâton pointu par un bout, entaillé par l'autre, et qui étaient peints en rouge très-proprement. La javeline se nomme *ouessa* et le bâton *sague* : mais, par la suite, nous vîmes les habitants s'en servir à la pêche. Ce n'est pas qu'ils y soient fort habiles; mais la manière dont ils disposent leurs pêcheries sur les bords des récifs où la mer vient se briser, leur est particulière. Ils choisissent des espaces quadrilatères, qu'ils enveloppent de murs hauts de trois pieds, et dont les pierres de corail sont assez bien adaptées pour qu'il n'y ait pas d'interstices. Ils font en sorte que leur solidité soit suffisante pour résister à la force de la mer qui les recouvre à la marée montante. Un seul trou est pratiqué pour que les eaux puissent s'écouler jusqu'à un certain niveau, lorsque la mer baisse. Le poisson qui a été apporté dans ce vivier, y demeure, et les naturels s'y rendent, lorsque la marée a abandonné les récifs. Ils ferment le trou du réservoir, et, comme il reste peu d'eau, ils frappent et percent le poisson avec leur longue javeline. Ils placent dans le voisinage des abris temporaires pour le mauvais temps. Ces pêcheries ne sont ni nombreuses ni bien entretenues. Ils emploient encore des hameçons de nacre, mais très-rarement, et plusieurs *Urosses* en portaient quelques-uns suspendus au cou, auxquels ils tenaient beaucoup, et que rien ne put les engager à céder. Ils ne faisaient aucun cas de nos hameçons en métal; s'ils les acceptaient, c'était pour les placer dans leurs oreilles. Ils emploient aussi quelques filets mal faits, disposés sur une branche flexible et souple, pliée en ovale. Le filet fait la poche, et les fils sont en brou ou caire de coco. Pour saisir le poisson avec cet instrument, les insulaires se réunissent au nombre d'une douzaine, forment un grand cercle; en se rapprochant toujours, et chassant le poisson devant eux, ils finissent par se toucher, et rapprocher les filets que chacun tient à la main. Le *sague* ne paraît point destiné à autre chose qu'à assommer les poissons ou à saisir avec sa fourche les grosses *murénophis*, si communes sur les récifs.

Ces peuples emploient seulement le caire du coco à la confection des cordes qui servent d'amarres à leurs pirogues : elles sont bien cordonnées et solides.

Les insulaires de *Oualan* possèdent peu d'objets de décoration, et ils ne se servent pas de cosmétiques. Les chefs seuls s'oignent

les cheveux avec de l'huile de coco. Leurs ornements ordinaires sont des fleurs, parfois des colliers de graines enfilées, qu'ils nomment *houlé*, ou des colliers de grains taillés, et alternativement noirs et blancs. Le plus grand nombre ont sur la nuque un morceau d'écaille de tortue, suspendu à un cordonnet. Ils attachent sans doute quelque idée superstitieuse à cet ornement; car ils ne voulurent point nous les céder pour des objets qui devaient être d'une grande valeur à leurs yeux. Deux ou trois les offrirent pour rien, et très-probablement que cette écaille ne leur rappelait aucune circonstance qui pût les intéresser; ils furent les seuls qui agirent ainsi. Quelques naturels portaient une coquille sur la lèvre inférieure, de même que le pratiquent les naturels de *Radick* et *Radack*, et même ceux de la côte nord-ouest, à *Noutka*.

Le tatouage paraît, à *Oualan*, désigner les castes, et on nomme cette opération *sisé* ou *schisché*. Les hommes en portent deux longues bandes en dedans et en dehors des membres inférieurs. Ces deux bandes ont huit lignes de largeur : elles sont noires et pleines dans les classes supérieures, seulemént losangées dans les classes inférieures. Les *Urosses* et les *pennemé* ont, en outre, des lignes légères sur d'autres parties du corps. Les bras sont chargés de petits dessins; mais, ce qui est caractéristique pour ce peuple, est un large chevron noir, qui couvre le pli du bras chez les deux sexes. Les hommes n'en portent point ailleurs que sur les membres, tandis que les femmes ont les reins couverts de tatouage, qui se termine au rebord même de leur pagne.

Le chant des habitants n'a rien d'agréable. Ce sont des sortes de phrases sans rhythme, prononcées sur un ton lent et monotone, destinées le plus souvent à servir d'accompagnement à la danse, et il faut avouer que celle-ci décèle un caractère bien sérieux et bien phlegmatique. Les *Oualaniens* sont en effet généralement calmes, peu gais; les *Urosses*, surtout, sont d'une gravité à laquelle ils dérogent rarement. Un couple de naturels furent les seuls dont l'heureux caractère donnait un libre cours à une humeur joviale.

Quoi qu'il en soit, un jeune *pennemé* voulut bien exécuter plusieurs fois de suite devant nous la danse usitée dans le pays, et plusieurs autres insulaires l'imitèrent. Cette danse ne se compose que de mouvements lents et cadencés des membres et du corps, et d'attitudes imitant parfois les poses d'un maître d'escrime. La

voix ou le tamtam servent d'accompagnement, et les demi-tours et les attitudes du danseur sont marqués par un bâton qu'il tient dans les mains. Dans certaines cérémonies, ils forment de longues files de danseurs, et le grand mérite consiste alors à ce que tous les mouvements se fassent ensemble avec une telle précision, qu'ils paraissent être animés du même principe moteur. La plupart des naturels ne savent point exécuter cette danse; mais tous ceux qui étaient à bord paraissaient ravis de la manière dont l'exécutaient trois ou quatre jeunes hommes, et leur donnaient de vifs applaudissements : notre admiration ne put aller jusque-là.

Indubitablement, ces insulaires professent le dogme d'une autre vie; les soins qu'ils apportent à leurs sépultures prouvent qu'ils ont cette pensée consolatrice. Les *Urosses*, ces demi-dieux de *Oualan*, sont enterrés dans un lieu consacré, où l'on voit que les insulaires ont mis toute la puissance de leur savoir-faire, par l'élévation des murailles qui les enclosent.

Celles du peuple, moins recherchées, ont quelque chose de bien touchant dans leur sauvage simplicité. C'est ordinairement au milieu des cannes à sucre que se trouve l'asile des morts; et, comme les plantations existent dans la plaine comme sur le revers des montagnes, il en résulte un effet qui annonce de la part des naturels un sentiment réfléchi sur l'influence morale des tombeaux. Lorsque nous longions les côtes de l'île avec *la Corvette*, nos regards s'arrêtèrent fréquemment sur des toits de chaume, dont nous ignorions l'usage, et qui s'élèvent du sein d'une fraîche verdure, non loin de la cime des montagnes; le plus souvent, en effet, la sépulture d'un pauvre sauvage se trouve abritée par l'arbre à pain qui l'a nourri, au milieu des tiges de la canne à sucre, près d'un ruisseau dont les ondes fugitives coulent du sommet de la montagne en traversant des bosquets touffus d'orangers, d'ixora, où le liseron flexible étale ses larges corolles purpurines!.... Chaque tombeau est proprement recouvert d'une petite cabane dont les parois latérales sont à jour. Très-souvent on rencontre de petits villages aujourd'hui habités par des morts, car les naturels d'un même endroit se plaisent à réunir leurs proches dans le même espace de terre. Des treillis recouvrent le sol de la cabane, quelques nattes y sont jetées, sans doute pour que le fils puisse venir y consulter les cendres de ses pères; et on retrouve encore, sous quelques-uns de

ces toits simples, mais élevés avec soin, les instruments dont se servait probablement le défunt sur la terre : une hache pour l'homme, et le métier à étoffes pour la mère de famille. Chez les sauvages les plus bruts, ceux de la Nouvelle-Hollande par exemple, j'ai vu les tombeaux respectés; il n'y a que l'homme civilisé qui les ait violés.

Il nous reste à dire un mot sur la langue des habitants de *Oualan*. Elle nous paraît évidemment composée de plusieurs dialectes, parlés chacun par les diverses castes. Elle diffère de toutes celles que nous avions entendues jusqu'alors, et surtout de l'océanien que parlent les insulaires de *Taïti*, des *Marquises*, des *Tonga*, de la *Nouvelle-Zélande* et des *Sandwich*... Cette langue nous parut très-difficile à saisir ; la grande difficulté consistait à rendre, par nos signes alphabétiques, les sons qui parvenaient à nos oreilles. Une autre cause qui contrariait notre travail était l'espèce de soin que portaient les naturels à ne jamais contrarier. Si, par inattention on prononce un nom qu'on croit avoir entendu, tous les naturels persistent à répéter ce nom, n'eût-il pas le plus petit rapport avec l'objet qu'on leur demande. Cette excessive complaisance est plus nuisible qu'utile. Ces insulaires sont d'ailleurs si occupés de ce qui se passe autour d'eux, qu'il est difficile de fixer leur attention sur un même sujet pendant quelques secondes.

La plus grande difficulté pour former des vocabulaires n'est point d'obtenir les noms des choses matérielles qu'on a sous les yeux. En recueillant ceux-ci, on est à peu près sûr de leur exactitude; mais rien n'est difficile comme de faire comprendre aux naturels des idées métaphysiques, ou d'en obtenir les noms, tels que, hier, demain, père, frère, etc., et une foule d'autres mots qui tiennent ainsi à des idées plus complexes. La prononciation de ces insulaires est souvent gutturale, terminée par des consonnances nasales et palatales difficiles à saisir rigoureusement, et qui influent beaucoup sur la valeur des mots, car il en est qui, par le changement de son seulement, sont insaisissables pour nos oreilles, expriment un grand nombre de choses.

Les seuls mots dont les analogues existent dans quelques autres langues de la mer du Sud ne sont ni nombreux, ni importants. On trouverait peut-être plus d'analogie avec des idiomes dérivés du *mongol*. Ainsi le mot *ik*, poisson, usité à *Oualan*, est voisin

d'*ikan*, malais, d'*ika*, Nouvelle-Zélande, tandis qu'*eïa*, usité à Taïti, et *ié* à Rotouma, sont corrompus : *wouake*, pirogue, employé à *Oualan*, est analogue à *waka*, Nouvelle-Zélande, à *waka*, Rotouma, à *vaa*, Taïti : *nou*, cocotier, se nomme *niou* aux îles Sandwich et à Rotouma, et pourrait dériver du malais *nior*, moins usité que *kalapa* : pagaie, *oa* à *Oualan*, est nommée *éoé* à Taïti. Banane, *oune*, porte absolument le même nom de *oune* chez les nègres qui habitent le port Praslin à la Nouvelle-Irlande. Canne à sucre se dit *ta* à *Oualan*, *to* à la Nouvelle-Irlande, *toa* à Taïti, *toou* aux Sandwich et à Rotouma ; enfin *mata*, œil, se dit de même en malais, etc.

La numération est basée sur des principes réguliers, et diffère, par les dénominations des noms de nombre, de toutes celles que j'ai vu employer dans les îles malaises, polynésiennes et océaniennes. La numération suivante m'a été fournie par un grand nombre de naturels intelligents, et j'ai apporté le plus grand soin à ce qu'elle soit correcte.

EXEMPLE :

1. —	*Scha.*	21. —	*Logoule scha.*
2. —	*Lo.*	22. —	*Logoule lo.*
3. —	*Toll.*	30. —	*Toll goule.*
4. —	*Eaa.*	90. —	*Héo goule.*
5. —	*Lomme.*	100. —	*Sihiogo.*
6. —	*Holl.*	200. —	*Scha sihiogo.*
7. —	*Hut.*	900. —	*Héo sihiogo.*
8. —	*Ouall.*	1000. —	*Scha sihia.*
9. —	*Héo.*	2000. —	*Lo sihia.*
10. —	*Singoule.*	9000. —	*Héo sihia.*
11. —	*Singoule scha.*	10000. —	*Sihié.*
12. —	*Singoule lo*, etc.	11000. —	*Scha sihié.*
19. —	*Singoule héo.*	20000. —	*Louho.*
20. —	*Logoule.*		

EXEMPLE D'UN NOMBRE.

1825. — *Sihia, ouall sihiogo logoule lomme.*

D'après *Keate*, qui nous a donné une description générale des îles *Pelew* où naufragea et séjourna le capitaine *Wilson*, on peut juger que la plus grande analogie existe entre les insulaires des

Palaos ou *Pelew* et les naturels de *Oualan*. Les différences de langue et de noms paraissent effectivement sensibles; mais elles ne tiennent qu'aux altérations de localités, qui sont survenues dans des idiomes peu formés; peut-être même existe-t-il plus d'analogies que je ne prétends en signaler, car la manière de rendre des sons par des signes diffère quelquefois tellement entre deux écrivains d'un même pays, qu'à plus forte raison, il devient plus difficile de s'accorder avec un écrivain étranger. Après avoir tracé le chapitre sur *Oualan*, j'ai été surpris en lisant, depuis, la relation de *Wilson*, de la similitude qui existe entre ces îles séparées par un espace de près de six cents lieues en longitude, mais placées par la même latitude, et formant avec les Carolines cette longue bande de terres, tantôt montagneuses, tantôt à fleur d'eau sur des récifs interrompus, que peuple la même race d'hommes, et qui présente, par ce qu'on en connaît, l'ensemble des mêmes mœurs et des mêmes coutumes.

Les îles *Pelew*, primitivement vues par les Espagnols, qui les nommèrent îles de *Palaos*, sont formées de montagnes très-boisées, bordées de terrains plats et enveloppés de récifs de coraux qui s'avancent dans la mer. Elles sont gouvernées par un roi ou chef suprême, aidé par des chefs du second ordre, nommés *Rupacks*, qui forment la noblesse, et correspondent aux *Urosses*. Les affaires se traitent en conseil et assis, tel que cela se pratique à *Oualan*, lorsque les chefs reçoivent en assemblée publique. Le peuple n'aborde les *Rupacks* qu'avec le plus grand respect, mettant la main devant leur figure lorsqu'ils parlent au roi, et se prosternant devant lui jusqu'à terre. Les *Rupacks* sont décorés de l'ordre de l'*os*, dit Wilson; je n'ai rien vu d'analogue chez les *Urosses*.

L'identité la plus grande règne dans les productions des îles de *Palaos* et de l'île de *Oualan*. Dans les unes comme dans l'autre, la terre est cultivée avec soin. L'arbre à pain sauvage, les ignames (*ar. esculentum*) et les cocos sont les principales productions végétales, auxquelles s'adjoignent les bananes, les oranges, les limons, les bambous, les cannes à sucre et le turmerie ou curcuma. La flore usuelle est sans exception la même. Le poivre *siriboa* est employé à *Oualan* pour fabriquer de la *schiaka*, boisson douce, puis excitante, que les naturels estiment beaucoup. Les habitants des îles de *Palaos* se servent du poivre, en bétel, usage

qu'ils auront reçu des Malais que des naufrages fréquents ont dû y pousser.

Les quadrupèdes des deux îles sont le rat et la roussette. Les *Pelew* avaient des chats provenus sans doute de communications antérieures; mais on n'y trouva point les chiens et les cochons. Les coqs et les poules, d'après Wilson, ne servaient point à la nourriture, et j'ai pu faire les mêmes observations à *Oualan*. Les pigeons sont communs dans les deux îles. Parmi les poissons, les Anglais mentionnent, aux *Pelew*, l'unicorne, les langoustes et le kima (tridacne), et ces animaux sont très-abondants à *Oualan*.

« La perspective des îles *Pelew* vues en mer, dit le rédacteur du naufrage de Wilson, présente une terre haute et raboteuse, très-couverte de bois. L'intérieur était montagneux en plusieurs endroits; mais les vallées, belles et étendues, offraient à l'œil des aspects délicieux. Le sol, en général, était riche, et l'herbe y croissait en quantité. » Cette description, à cela près des différences d'étendue, serait applicable à *Oualan*, qui est d'ailleurs plus favorisée par les rivières et les sources.

La manière de vivre chez les deux peuples est la même : fabrication de diverses bouillies avec la chair de coco, le suc de canne, les bananes, etc.; consommation de poisson cuit ou cru; boisson ordinaire d'eau ou de lait de coco, et mêmes repas, trois fois dans le jour.

Aux *Pelew* comme à *Oualan*, les maisons ont un plancher en bambous avec un espace quadrilatère au centre pour le foyer; des portes basses fermées en bambous; des toits très-élevés, couverts de feuilles de palmier (vaquois) par lits très-épais; et il y a des maisons publiques, consacrées aux fêtes et aux assemblées, plus grandes que celles destinées au logement ordinaire.

Les deux peuples ont les mêmes procédés pour préparer leurs aliments, à cela près de l'ébullition, inconnue à *Oualan*. Les habitants des *Palaos* ont aussi un plus grand nombre d'armes, dont l'état d'hostilité dans lequel ils vivent entre eux leur a fait sentir le besoin. Leurs haches sont aussi en coquilles de *kima*, et leurs pirogues, d'une forme élégante, sont également peintes en une couleur rouge très-solide. Les étoffes diffèrent peu dans les deux pays; on y observe la même habitude de porter des fleurs dans les trous des oreilles, de nouer les cheveux sur le sommet de la tête et de se tatouer;

mais l'usage de noircir l'émail des dents, par exemple, n'existe pas à *Oualan*.

Les chefs des *Pelew* ont plusieurs épouses, et j'ai la conviction que les *Urosses* en ont également un certain nombre. Les deux peuples manifestèrent absolument le même étonnement lorsqu'ils virent de près Wilson et ses compagnons, et lorsqu'ils nous virent à *Oualan*. Seulement, dans le *roi* et les *Urosses*, nous ne trouvâmes point un *abba-thulle* et un *raa-kouk*. Ceux de *Oualan* nous parurent envieux, jaloux de leurs prérogatives, et sans la moindre noblesse dans le caractère.

En donnant le *vocabulaire de l'île de Oualan* qui suit, on remarquera que des lettres de notre alphabet manquent évidemment dans la langue de ces insulaires, et, en revanche, qu'ils ont beaucoup de sons qu'on ne peut rendre que par les *ch*, *sh*, *w*, *ts*, dont la nôtre est privée. Ils ne peuvent prononcer de certains mots; ainsi, ils disaient toujours Térance pour France; mais ils articulaient assez bien Paris, lune, soleil, cacatois. Les lettres qu'ils ne peuvent prononcer, sont : *B*, *D*, *F*, *J*, *Q*, *V*, *X*, *Y*. Le *B* est rempli par un son intermédiaire entre nos *B* et *P*. Le *D* est remplacé par le *T*. Le *P* se prononcer *pei*. Les autres lettres ont la même valeur que dans notre alphabet.

A

Arc-en-ciel,	*Melakep.*
Amomum (bot.),	*Ine-ka.*
Acanthure noir (icthyol.),	*Ali-ala.*
Arbre à racines plates,	*Loume.*
Admiration ou étonnement,	*Bouai.*
Atherôme (chirurg.),	*Hiré.*
Arbre à fleurs rouges (ixora),	*Kalcé.*

B

Baie ou havre de *la Coquille*,	*Lailesse.*
Baie de *Lélé*,	*Pané.*
Bâiller,	*Meula.*
Battre,	*Mehouhoc.*
Basilic (bot.),	*Harêne.*
Baringtonia speciosa (bot.),	*Kaénal.*
Boutons furonculeux (chir.),	*Solot.*
Bouche,	*Massoc* ou *massosse.*

Bon,	*Emé.*
Blennie sauteur (icthy.),	*Mooa.*
Boire,	*Nemeneme.*
Bouteille (nom qu'ils donnèrent),	*Pelosouke.*
Barbe,	*Haltèque* ou *alate.*
Banane,	*Oune.*
Banane jaune,	*Oune kalasse.*
Balancier de pirogue,	*Eme.*
Bras,	*Pohou.*
Bois à travailler ou à brûler,	*Siake.*
Bouillie de coco râpé,	*Kapiel.*
Bouillie de fruit à pain,	*Ouaoua.*
Bois de teinture rouge,	*Mahori.*
Brou ou caire de coco,	*Kaké.*
Blanc,	*Ouasse.*
Bleu,	*Molute.*

C

Chef, roi, noblesse,	*Urosse.*
Chef de famille,	*Tône.*
Ceci, cela,	*Eïa, ini,*
Cheville (artic. tib. tars.),	*Atroniake.*
Canne à sucre,	*Ta.*
Chemin, route,	*Neka.*
Cheveux,	*Schiaffe.*
Chair de coco,	*Guano.*
Cils (anat.),	*Ouakoulop.*
Chanter,	*Hole.*
Chevalier gris (ornith.),	*Krulcé.*
Collier,	*Eha.*
Côtés de pirogue,	*Nounou.*
Coït,	*Foëne.*
Côtes (anat.),	*Sihioque.*
Cou,	*Tahoque....kahou.*
Cuisse,	*Niake* ou *nias.*
Coffre, ostracion (icthy.),	*Hedouhotsé.*
Coco,	*Nou.*
Coque ou noix de coco,	*Foi.*
Couteau de bois,	*Epope.*
Cicatrices d'une plaie,	*Roukanka.*
Ciel,	*Kassa.*
Chapeau en coquilles, ornement des pirogues des chefs,	*Palpa.*
Corde,	*Foi.*
Collier des femmes,	*Masse.*
Collier avec une ovule,	*Houlé.*
Coquille qu'ils placent sur la lèvre inférieure, comme à *Radack*,	*Panac.*

Corail (madrép.),	*Eoka.*
Crabe honteux (crust.),	*Tanôme.*
Courir,	*Kassas.*
Coucher du soleil,	*Foune kofo.*

D

Danser,	*Salza.*
Dos (anat.),	*Ouène toukou.*
Défécation,	*Pac.*
Dernier quartier de la lune,	*Meza-ouall.*
Dents,	*Mucssosse* ou *maussik.*
Doigts (anat.),	*Oune pohou.*
Doigt fracturé (chirur.),	*Ponac.*

E

Escope pour vider l'eau des pirogues,	*Anome.*
Extrémités d'une pirogue,	*Matané.*
Épaules,	*Oucpesike.*
Éternuer,	*Siné.*
Étoile (astron.),	*Ité.*
Eau douce,	*Ko.*
Enfant,	*Talé.*
Étoile de mer (zooph.),	*Sinikiaou.*
Est, orient,	*Ouakata.*
Éponge (zool.),	*Sinekosso.*

F

Feuilles (botaniq.),	*Scha.*
Filet ovalaire pour la pêche,	*Hèke.*
Fumée,	*Kalasse.*
Fesse,	*Siakique.*
Fer,	*Mossa.*
Fruit à pain,	*Mosse.*
Fruit à pain à noyaux,	*Mosse-soucossa.*
Femme,	*Mataen.*
Fil pour fabriquer les maros,	*Koïs.*
Fille,	*Talé.*
Feu,	*Pala héhé.*
Fleurs d'arum,	*Oune ketaque*
Feuilles d'arum,	*Skakala.*
Fleurs en général,	*Meta.*
Feuilles du bananier,	*Sahest.*
Fougère arborescente (bot.)	*Po.*
Fucus (bot.),	*Kape.*

G

Gencives,	*Nasosse.*
Genou,	*Nenétike.*
Gland (anat.),	*Ine-kanac.*

H

Hibiscus tiliaceus,	*Lo.*
Homme,	*Mokoul.*
Hache en pierre,	*Tala.*
Hétéroaire (ornith.),	*Cisse.* (Soui-manga rouge.)
Hirondelle noire très-petite,	*Kalka.*
Héron, var. blanche et grise,	*Longoulap.*

I et J

Il n'y en a plus,	*Paena.*
Jaune (couleur),	*Kan.*
Jambe,	*Pogoune-niake.*
Jour,	*Lène, lénélique.*
Jarret,	*Oualalouk.*

K

Kava, boisson faite de poivre,	*Sehiaka.*

L

Lèpre (médcc.),	*Ouaranite.*
Lézard (hist. nat.),	*Keneux.*
Lâcher un vent,	*Siné.*
Lèvres,	*Ouassok.*
Lever (se),	*Toua.*
Lune,	*Alouaite.*
Lance effilée pour la pêche,	*Ouessa.*
Langue (anat.),	*La* ou *lalo.*
Lait émulsif de coco,	*Sano.*
Lever du soleil,	*Houat-atake.*

M

Marron de l'inocarpus edulis,	*Hi.*
L'arbre de l'inocarpus,	*Kraka.*

Mamelle, sein, mamelon,	*Téhiti.*
Molette pour broyer le fruit à pain,	*To.*
Mauvais,	*Kousouke.*
Menton,	*Kabouléněque.*
Montrez,	*Mea.*
Montagne,	*Holl.*
Montagne du nord de l'île,	*Anclélé.*
Mer,	*Molsoul.*
Manger,	*Mongno.*
Marcher,	*Katso.*
Mastic blanc pour calfater,	*Pouasse.*
Midi,	*Koule inelène.*
Maison,	*Lomme.*
Maison communale,	*Paé.*
Muraille,	*Pot.*
Muge (icthyol.),	*Hais.*
Main,	*Kounepohou.*
Maro en étoffe,	*Toll.*
Merle (ornith.),	*Ououaizai.*
Métier à étoffe,	*Péousse.*
Murénophis des récifs,	*Schemiss.*
Murêne des rivières (anguille),	*Tône.*
Moucher (se),	*Eonepou.*
Mordre,	*Lalisse.*
Montants du métier à étoffes,	*Zake.*
Minuit,	*Ine-coffe.*

N

Nuages (météor.),	*Kassa.*
Natte pour dormir,	*Saké.*
Ne pas vouloir,	*Ouna, tak.*
Nez (anat.),	*Kouahé, foi, poua.*
Narines,	*Inefoi, igai.*
Nombril,	*Poutek, pouté.*
Nuages noirs ou grains,	*Imai.*
Nouvelle lune,	*Maspan.*
Non,	*Ouenne.*
Néritine fluviatile (conchy.),	*Këimo.*
Nid d'oiseau,	*Athero.*
Noddi (ornith.),	*Palé.*
Nason licornet (icthy.),	*Mossa.*
Noblesse, chefs,	*Urosse.*
Noir (couleur),	*Schalschal* ou *louho.*
Nuit,	*Fonga onou.*
Nord,	*Matenté.*

O

Odeur agréable,	*Kahen.*
Œuf d'oiseau,	*Téramo.*
Oranger,	*Menezioko.*
Orange,	*Meozassc.*
Oursin à baguette (zool.),	*Incscha.*
O homme (terme d'appel),	*Esse.*
Oiseau,	*Mône.*
Oreilles,	*Schache.*
Idem, conduit auditif,	*Inc-schache.*
Œil,	*Mata.*
Ongles des doigts,	*Togoune pohou.*
Ongles des orteils,	*Togounc niake.*
Ouest, occident, nord-ouest,	*Japan.*
Orteils,	*Koune niake.*

P

Plaque d'écaille de tortue, portée au cou,	*Tône.*
Poivrier pour faire l'ava,	*Scha, schika.*
Pierre pour broyer ce poivre,	*Tapène sieka.*
Poule,	*Mône.*
Peau ou épiderme de la banane,	*Kolot.*
Pluie,	*Heao.*
Papillon,	*Schascha.*
Pluvier doré (ornith.),	*Koulu.*
Plume d'oiseau,	*Nonemône.*
Porcelaine tigrée,	*Foule.*
Poisson,	*Ik.*
Pierre,	*Holl.*
Pancratium (bot.),	*Tiho.*
Pleurer,	*Tan.*
Porter,	*Outok.*
Premier quartier de la lune,	*Mazalan.*
Polypier sertulaire (zool.),	*Loume.*
Polypier dichotôme,	*Sakène.*
Pirogue,	*Ouake.*
Pagaie,	*Oa.*
Plante du pied,	*Kalsis.*
Par ici,	*Tena.*
Par là,	*Païnè.*
Pénis,	*Kanac.*
Prépuce,	*Kounu kanac.*
Pigeon,	*Mouleux* ou *moulouessc.*
Poitrine,	*Inchuoquc.*

Pied,	*Pasaniake.*
Poils du pénis,	*Koumouk* ou *koume-koume.*
Paupières,	*Kounemetas.*
Plus, davantage,	*Mani.*
Porte-fil (navette),	*Katap.*
Paraître ou se lever,	*Alak.*
Pleine lune,	*Mezazone.*
Polypier opuntia,	*Mouai-el.*

Q

Qu'est-ce que cela, ou comment nommez-vous cela?	*Mea ingué?*

R

Racines du taro (*arum*),	*Taka.*
Racine de l'arum macrorrhizon,	*Monaka.*
Rat,	*Kousique.*
Récifs,	*Kihicla.*
Rouge (couleur),	*Lape.*
Rire,	*Hizé.*
Ronfler,	*Malala.*
Rôt,	*Kra.*

S

Sourcils,	*Miesse.*
Soleil,	*Houat.*
Soupirer,	*Ma.*
Sauter,	*So.*
Siffler,	*Hosse.*
Souffler,	*Houke.*
Sud, midi,	*Leap.*
S'asseoir,	*Mata.*
Se coucher,	*Ouana.*
Sentir bon,	*Kahène.*
Sentir mauvais,	*Pousos.*
Sang,	*Schascha.*

T

Tatouage,	*Schisché, sissé, cheché.*
Tronc d'arbre,	*Ta.*
Tisser une étoffe,	*Tohéni.*
Tous, ensemble,	*Toll.*

Tousser,	*Ko.*
Traverse du balancier de la pirogue,	*Kouillas.*
Trachyte (minér.),	*Eotsé.*
Tonnerre,	*Palat.*
Testicule,	*Atéro.*

U

Ulcérations,	*Rofou.*

V

Vase pour boire,	*Fuoque.*
Vampire (Vespertillio) (zool.),	*Quoy.*
Village du havre de *la Coquille*,	*Tahignié.*
Ventre,	*Sihioque.*
Vent (météor.),	*Shapat.*
Vagin,	*Ouané* ou *kéné.*
Vase fait avec une feuille,	*Chaouena.*
Vase de bois fait en auge,	*Tapé.*

CHAPITRE XXVI.

TRAVERSÉE DE L'ILE OUALAN A LA NOUVELLE-GUINÉE
(DU 15 JUIN 1824 AU 25 JUILLET SUIVANT).

Communiqué avec les insulaires des îles Pénélope, Aouerra, Lougoulous ou Doublon, Tamatam, Fanadik, Poulap, Piguelao et Sataoëlle (*archipel des Carolines*).

Sic te diva potens Cypri,
Sic fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regat pater
Obstrictis aliis, præter Iapyga
Navis.....

(HORACE, Ode III.)

Le 15, nous appareillâmes dans la matinée pour continuer notre voyage, et bientôt les côtes de *Oualan* disparurent à l'horizon. Le 17, nous reconnûmes les îles *Pelelap*, *Tougoulou* et *Takai*, que le capitaine Mac-Askill découvrit en 1809. Ce sont de petites îles basses reposant sur le même plateau de récifs qui gisent par 6° 36′ de latitude nord et 158° 27′ longitude est. De nombreux végétaux les recouvrent, et çà et là, dans les éclaircies des bois, paraissent les cabanes dont la forme est analogue à celles de *Oualan*; toutefois leur construction nous parut beaucoup plus négligée. Les naturels se hâtèrent de jeter leurs pirogues à la mer, et comme nous avions mis en panne, en un clin-d'œil ils nous atteignirent. La plupart des embarcations étaient manœuvrées par sept ou huit indigènes : ils montèrent à bord sans témoigner ni hésitation,

ni crainte ; et, par une exception d'autant plus digne d'être citée qu'elle est plus rare, ils nous offrirent avec un désintéressement qui nous charma toutes les provisions dont ils s'étaient munis, et qui consistaient en cocos secs et germés, en fruits à pain sauvages, et en gros tronçons de taro (*arum macrorrhizon*). C'était la première fois que nous recevions des peuples de la mer du Sud un présent de haute importance, pour des hommes dont les îles sont peu productives, sans qu'ils nous témoignassent le moindre désir d'en obtenir une récompense. Leur action ne fit point d'ingrats. Les cocos, qu'ils nomment *cagué*, ne sont, à ce qu'il paraît, mangés que dans l'état sec, et lorsque l'amande a acquis son entier développement. Ce fruit, sur les îles basses, est sans doute trop précieux à une population nombreuse pour être cueilli lorsque la noix est remplie de lait émulsif, et propre à désaltérer seulement : la prévoyance leur a donc fait une loi de ne point gaspiller leurs vivres, ou, comme on le dit, de manger leur bien en herbe. Les objets qui leur firent le plus de plaisir furent des clous et des haches ; et le fer d'ailleurs, qu'ils nomment *loulou*, est recherché par eux sous quelque forme qu'il soit. Parmi les fruits qu'ils nous offrirent étaient quelques régimes d'une espèce de banane sucrée et fondante, que nous n'avions point encore rencontrée, et dont la saveur était délicieuse. Nous y remarquâmes aussi quelques cônes de *pandanus*, que les naturels sucent avec plaisir, quoique les semences en soient ligneuses et coriaces ; cependant une matière sucrée assez abondante est répandue à l'endroit où ces fruits s'insèrent sur le pédoncule.

Ces insulaires avaient la plus grande analogie, et dans les caractères physiques et dans les arts industriels, avec les habitants de l'île de *Oualan*. C'est en vain toutefois que nous essayâmes de nous faire entendre d'eux en nous servant des mots oualanais que nous avions recueillis, et qu'ils parurent ne pas comprendre ; après quelque persévérance, nous obtînmes de plusieurs les noms qu'ils donnent aux unités ; et, comme il sera facile de s'en convaincre, ces mots ne présentent que des différences bien légères avec ceux employés à *Oualan*.

1, *sa*. 2, *lo*. 3, *toll*. 4, *hea*. 5, *lime*. 6, *huonc*. 7, *hul*. 8, *houal*. 9, *heo*.

La taille des habitants des îles Mac-Askill est moyenne et bien

prise ; la plupart d'entre eux avaient un embonpoint raisonnable, tandis que nous en remarquâmes quelques-uns ensevelis sous d'épaisses couches de graisse, dont tous les mouvements étaient gênés par cet état d'obésité. La teinte de la peau est d'un olivâtre peu foncé, et l'ensemble de leur physionomie agréable est empreinte d'une grande douceur. Un seul petit *maro* de toile, placé en plusieurs doubles, est leur unique vêtement ; et lorsque, cédant aux demandes des amateurs, ils changeaient ce morceau d'étoffe contre du fer, ils manifestaient la plus grande pudeur pour qu'on n'entrevît point ce que le *maro* officieux cachait d'ailleurs assez mal. Leurs longs cheveux noirs et un peu frisés sont retenus sur le sommet de la tête par un nœud : ils ne se rasent jamais la barbe ni les moustaches ; mais cet accessoire n'acquiert son complet développement que chez quelques vieillards, car le plus grand nombre des indigènes ne nous présenta qu'une touffe peu épaisse d'une barbe rare et grêle, formant une pointe sous le menton, comme celle que portait Charles IX. Leurs dents sont éblouissantes de blancheur ; et leurs yeux, naturellement obliques, lorsqu'on y joint l'étroitesse du front, l'étranglement des branches du maxillaire inférieur, rappellent évidemment le type coréen ou japonais.

Ces insulaires ont un goût décidé pour les fleurs. Des jeunes gens s'étaient orné la tête de couronnes d'*ixora*, dont les corolles sont d'un rouge ponceau très-vif ; quelques-uns passent dans les trous des lobes des oreilles des feuilles florales, qui nous sont inconnues, et qui exhalent une odeur suave de violette ou d'iris de Florence ; d'autres, enfin, avaient leur chevelure entremêlée de fleurs blanches, et ces parures si simples prêtaient à leurs physionomies un charme qu'il est plus facile de sentir que de peindre. Sans cesse en mouvement, et se livrant aux éclats les plus bruyants d'une gaieté folle, le caractère de ces hommes ne se montra que sous des dehors favorables dans notre courte entrevue. Ils nous parurent moins posés et moins mélancoliques que les habitants de *Oualan*.

Ainsi que nous avons déjà eu occasion de l'indiquer, dans le groupe des îles les plus orientales ils se ceignent les reins de chapelets faits avec des rouelles noires et blanches : leurs *maros* sont d'une étoffe beaucoup plus épaisse que ceux usités à *Oualan ;* mais l'art de les tisser, la variété des dessins, la vive coloration des fils, ne leur sont point inférieurs. Leur tatouage est plus élégant et plus

perfectionné que chez aucun autre peuple ; les dessins qui recouvrent le corps sont disposés par larges masses qui lui donnent un aspect bleuâtre ; mais dans ces masses sont répétées symétriquement des raies, des cercles, incrustés dans la peau avec goût. Les jeunes gens seuls ne présentaient point ce genre de décoration. Quelques vieillards étaient entièrement chauves.

Les instruments que nous vîmes dans leurs mains consistaient en haches fabriquées, comme celles de *Oualan*, avec des fragments de corail ou avec des coquilles, telles que la tridacne, la vis et la mitre épiscopale. Ils les appellent *talé*, et ce nom a, comme on voit, la plus grande analogie avec le mot *tala*, usité à *Oualan*, et qui signifie la même chose. Leurs cordes, faites avec le *caire* du coco, étaient solides et bien tissées. Leurs pirogues diffèrent beaucoup de celles de *Oualan;* leur construction se ressent naturellement de ce que les îles basses ne possèdent point de grands arbres ni de bois dont les fibres soient denses et compactes. Cependant la forme de leurs pirogues rappelle celle des *pros* élégants dont nous aurons bientôt occasion de parler. Aucune de celles qui vinrent le long du bord n'avait de mâts ni de voiles ; on les manœuvrait simplement à l'aide de pagaies pointues.

Le 18, nous découvrîmes trois îles inconnues aux géographes, formant un trépied sur un plateau de récifs ; les naturels qui vinrent à bord nous les nommèrent *Hougai*, *Ouerra* et *Mongoule*. Ces îles, auxquelles le commandant de la corvette *la Coquille* crut devoir donner son nom, gisent par 6° 39′ de latitude nord et 157° 29′ de longitude est. Le premier *pros* qui nous accosta était monté par dix hommes ; l'un d'eux nous montra une herminette en fer, faite avec un morceau de cercle de barrique, ce qui prouve qu'ils ont dû communiquer avec des Européens, ou recevoir ce métal dans quelque île voisine et par voie d'échange. Comme tous les Carolins, ils appellent le fer *loulou*, leurs chefs *tamols*, et connaissent exactement la position des îles qui les environnent.

Les insulaires qui communiquèrent avec nous sont de très-beaux hommes ; ils joignent à une taille avantageuse et bien prise des membres fortement dessinés. Leur peau, souple et lisse, n'est point foncée en couleur ; leurs traits, bien que larges et épatés, ont un jeu de physionomie ouvert et bienveillant ; leurs cheveux noirs, un peu frisés, flottent librement sur leurs épaules et ne

reçoivent aucun objet de parure. La gaieté qui les anime, et le sourire qui règne sur leurs lèvres, laissent entrevoir des dents du plus bel émail. La barbe contourne la lèvre supérieure, taillée en un léger rebord, tandis qu'elle forme une touffe mince et pointue sous le menton. Comme les autres Carolins, ils n'ont pour tout costume qu'un étroit *maro* dont l'étoffe est colorée en jaune orangé fort vif. Un tatouage très-compliqué recouvre toute la surface du corps; mais cet ornement, chez la plupart des naturels qui nous visitèrent, disparaissait sous les zones nombreuses de la lèpre océanienne [1] qui les dévorait. Nous remarquâmes que ces insulaires sont plus navigateurs que ceux que nous avions jusqu'à ce jour visités; toutefois ils sont encore assez longs à évoluer leurs pirogues, surtout dans le mouvement d'orienter la voile et de changer d'extrémités : ils sont d'une grande maladresse pour accoster un vaisseau, et la marche de leurs *pros* n'est point à citer. Ces embarcations, quoique construites sur le type adopté par les Carolins, sont grossières et sans ornements; mais le balancier, l'inclinaison du mât, la forme de la natte qui sert de voile, les deux vergues qui la soutiennent, sont comme dans les autres *pros*.

Le 24, dès le matin, nous eûmes connaissance d'un groupe de terres, alternativement hautes et basses, qui sont les îles *Hogoleu* ou mieux *Hogolous* des anciens navigateurs espagnols, et que le capitaine Doublon revit en 1814. Elles ont trente-sept lieues de tour, et forment un archipel composé de plusieurs îles hautes volcaniques, et d'un grand nombre de motous verdoyants qu'entoure un immense développement de récifs à l'extérieur, tandis que des lagons profonds occupent l'intérieur. Pendant quatre jours, nous contournâmes ce système de terres, dont les habitants vinrent fréquemment nous visiter. Aux morceaux de fer travaillés qu'ils avaient dans les mains et qui provenaient sans doute des îles Mariannes, à l'assurance avec laquelle ils montaient à bord, on doit juger qu'ils connaissaient les Européens. Leurs traits ressemblent parfaitement à ceux des autres Carolins; cependant nous remarquâmes chez eux quelques usages que nous n'avions point encore observés : le premier est de se servir d'un chapeau chinois

[1] La plupart des insulaires de la mer du Sud, quelle que soit la race humaine à laquelle ils appartiennent, sont rongés par cette lèpre, due sans aucun doute à l'ichthyophagie.

très-bien fait avec des feuilles de *pendanus*, et le second de porter un véritable *poncho* en toile noire, tombant jusqu'aux reins. Or, comme nous l'avons déjà dit, le *poncho* est une pièce de toile percée au centre, et dont l'usage n'est propre qu'aux Araucanos du Chili et aux Carolins; car, bien que ce vêtement soit usité aux îles de la Société, il diffère beaucoup, par son ampleur et par le peu d'usage qu'on en fait, du *poncho* des habitants d'*Hogolous*. Nous n'eûmes point à nous louer de la bonne foi de ces naturels; ils s'appropriaient sans scrupule ce qui tentait leur convoitise. Très-peu d'entre eux étaient tatoués; et cette opération, qu'ils nomment *make*, ne se compose chez eux que de quelques lignes verticales placées sur la poitrine et sur les jambes. Les lobes des oreilles étaient fendus et tiraillés outre mesure par l'habitude d'y placer des cylindres en bois léger d'*hibiscus*, d'un grand diamètre, et peints en rouge orangé, ainsi que le capitaine Kotzebue l'a observé à Radack. Nous ne pûmes saisir aucun mot de la langue de ces hommes; quelques-uns cependant nous parurent d'origine malaise. La pêche est une de leurs grandes ressources, et ils y sont très-habiles. Nous remarquions que chaque jour leurs pirogues étaient remplies de plusieurs espèces de poissons, de mollusques, de gros bénitiers, et d'étoiles de mer, qu'ils paraissaient également ne pas dédaigner.

Leurs pirógues sont fort remarquables tant par leur légèreté que par les soins qu'on a apportés à les décorer ou à les peindre. Leur marche, par une brise modérée, est d'environ six nœuds, et ce nombre est bien loin d'égaler celui qu'Anson leur accordait. Nous observâmes que, dans plusieurs de ces embarcations fines et légères, ils avaient des frondes fabriquées avec du brou de coco, destinées à lancer des pierres et des javelines longues et effilées.

Le groupe d'*Hogolous* gît par 7° 25′ 00″ de latitude nord, par 149° 35′ 00″ de longitude orientale. Il se compose de terres hautes, montagneuses, entourées d'îles plates et basses, ou séparées par de simples motous. Un immense développement de récifs lie ces diverses îlettes les unes aux autres, et des coupées à travers les polypiers peuvent donner passage aux navires et leur faire trouver un ancrage sûr dans les baies intérieures. Les motous, comme les pitons, sont très-verdoyants, et une population nombreuse les a envahis. L'*hirosse* ou roi paraît résider dans la plus grande des îles,

dans le nord-est, qui, à cause de cette particularité, a reçu le nom d'*Hirosse*. L'île la plus voisine de celle-ci se nomme *Koudot*, la troisième *Paata*, la quatrième, la plus occidentale, *Toll;* le grand motou aplati, le plus au nord, *Pisse*, le voisin à l'est, *Pisse-Ena*, le petit motou, le plus occidental, *Pisse-Siliné* [1], etc.

N'ayant point relâché dans ces îles, qu'il eût été si intéressant d'explorer, je me borne à ce simple résultat de mes observations personnelles. Mais j'ai trouvé, depuis, dans la *Westminster rewiew*, le récit d'une excursion faite en 1827 dans ce même groupe d'*Hogolous*, qui m'a paru des plus intéressants et que je copie en note, sans toutefois garantir la véracité des faits singuliers qui y sont rapportés [2].

Le 30 juin 1824, nous eûmes connaissance de trois petites îles basses nommées *Tamatam*, *Falalike* et *Pollap*, découvertes en 1801 par don Juan Ibargoitia. Une trentaine de pirogues partirent immédiatement pour nous joindre : mais, comme la corvette était favorisée dans sa marche par une brise assez fraîche, toutes ces embarcations arrivèrent à la fois tumultueusement, de sorte que plusieurs des *pros* furent brisés le long du bord, et leurs débris rompirent les balanciers de plusieurs autres qui chavirèrent à leur tour ; et, comme les naturels parlaient et gesticulaient tous à la fois, se culbutaient et se jetaient à l'eau, nous eûmes le spectacle en petit d'une flotte naufragée. Le mot *loulou* était dans toutes les bouches, car le fer est pour ces peuples la matière la plus précieuse ; les haches, les couteaux, nommés *sar*, les clous, les gros hameçons, sont pour eux des objets d'une grande valeur : en échange ils donnent des cocos qu'ils appellent *nou*, des *mailles* [3] ou fruits à pain sauvages, et des coquilles qu'ils pêchent sur le rivage, telles que les casques (*méale*) et les belles porcelaines aurores. Les habitants de Tamatam ne diffèrent point de ceux d'Hogolous. Leurs *maros* et leurs *ponchos* sont de même étoffe ; leurs chapeaux, faits à la chinoise, sont identiques par la forme, et leurs oreilles sont traversées

1 Plusieurs des noms donnés par les insulaires concordaient avec ceux du père Cantova. Je lis sur ma liste ceux de *Frogoleu*, *Fevelle*, *Tola*, *Aki*, *Holé*, *Itot*, etc.

2 *Voyez* l'appendice.

3 *Ri'amall* aux îles Pelew, suivant Wilson.

par de gros rouleaux en bois peint; cependant le *maro*, que certains Carolins n'abandonnent point sans montrer quelque pudeur, n'a pas toujours pour but ici de voiler les parties génitales, mais souvent il est placé sur le ventre comme une ceinture. Au reste, le tatouage, les colliers en grains noirs et blancs, leurs tissus, nous rappelèrent les mêmes objets vus à Hogolous.

Quelques hommes étaient armés de bâtons blancs, longs de cinq pieds, très-polis et renflés aux extrémités; les naturels s'en servent comme de balanciers lorsqu'ils dansent. Bien que de bonne foi dans les marchés, ils cherchent cependant le plus possible à s'emparer de ce qui leur plaît, et souvent les objets les plus futiles sont ceux qui captivent le plus leur attention.

Les noms de nombre que j'ai pu obtenir sont les suivants :

1. — *Yote.*	20. — *Toué.*
2. — *Rouke.*	30. — *Héhélié.*
3. — *Héole.*	40. — *Fate.*
4. — *Fane.*	50. — *Limé.*
5. — *Lime.*	60. — *Huoné.*
6. — *Ouone.*	70. — *Fiké.*
7. — *Fusse.*	80. — *Houalliké.*
8. — *Houalle.*	90. — *Tikoué.*
9. — *Tike.*	100. — *Yoteapoutouke.*
10. — *Seke.*	200. — *Toukapoutouke.*
11. — *Seke yote.*	300. — *Héhapoutouke.*
12. — *Seke rouke.*	400. — *Fatapoutouke.*
13. — *Seke héole.*	500. — *Limapoutouke.*
14. — *Seke fane.*	600. — *Ouonapoutouke.*
15. — *Seke lime.*	700. — *Fikapoutouke.*
16. — *Seke ouone.*	800. — *Houalapoutouke.*
17. — *Seke fusse.*	900. — *Tikapoutouke.*
18. — *Seke houalle.*	1000. — *Sangarasse.*
19. — *Seke tike.*	10000. — *Seke angarasse.*

Le 1er juillet, nous cherchâmes l'île de Lannunck dans la position donnée par Malespina; mais nous n'eûmes connaissance d'aucune terre. Le 3, par de la pluie et des grains violents, qui annonçaient l'hivernage de cette portion de l'Océan-Pacifique, nous eûmes connaissance, dans la soirée, d'un large récif s'élevant à fleur d'eau, recouvert de quelques arbustes. C'est *Piguelao* de don Luis de

Torrès, le *Bigellé* du Carolin Kadou, gisant par 8° 12′ 30″ de lat. N., et 145° 29′ 3″ de long. E.

Le 5 juillet, la corvette *la Coquille* était en vue de l'île *Satahoual*, que le capitaine Wilson appela *Tucker*, du nom d'un matelot suédois qu'il y laissa. Cette île, la dernière du groupe des îles Carolines, avec laquelle nous communiquâmes, est située par 7° 21′ N., et 144° 46′ de longitude E. *Satahoual*, que les indigènes prononcent *Satoën* et quelquefois *Sataoëlle*, n'a guère qu'un mille de diamètre ; ses habitants sont d'excellents marins, et font des voyages fréquents à Guam pour s'y procurer des instruments de fer. En vain leur parlâmes-nous de Tucker, ils parurent n'en avoir pas conservé le moindre souvenir. Au reste, ils témoignèrent le plus grand désir d'obtenir du fer, qu'ils nomment *loulou* ; et, en échange, ils nous offrirent quelques cocos secs, des poissons, des étoffes, des coquillages, des cordes tissées avec le brou de coco, des colliers faits avec leurs cheveux, et quelques javelines en bois rouge très-dur. La plupart de ces naturels étaient complétement nus, et trois ou quatre d'entre eux, seulement, étaient coiffés d'un chapeau chinois. Ils ne diffèrent en rien des autres Carolins, ni par le tatouage, ni par les formes corporelles. La fabrication de leurs étoffes, de leurs filets, la construction de leurs *pros*, et l'art de les évoluer, sont identiques. Quelques jeunes gens avaient la chevelure couverte de fleurs d'*ixora* ; les tempes de quelques autres étaient entourées d'un bandeau tiré d'une écorce blanchâtre. La lèpre, enfin, avait étendu ses ravages sur leur population.

A partir du 6 juin, nous eûmes des grains fréquents, des nuits obscures et de la grosse mer ; mais rien de remarquable ne vint signaler notre navigation hors de l'archipel des Carolines. Le 17, la mer, belle et unie, se couvrit d'animaux de diverses espèces et surtout de serpents de mer, à la poursuite desquels je m'attachai, et je pus en saisir plusieurs. Bientôt des troncs d'arbres, des touffes de fucus, des fruits, des poissons et des crustacés de rochers, nous indiquèrent les approches d'un fleuve charroyant au loin par son courant les productions de son embouchure. Le 22, nous ne remarquâmes plus aucuns débris de végétation. La chaleur du soleil devenait incommode. Nos filets, réunis à la traîne, regorgeaient de *phyllosomes*, de *pyrosomes* et de zoophytes. Le 24, les hautes montagnes de la Nouvelle-Guinée nous apparurent dans le lointain, et,

le 26 au matin, nous étions ancrés au fond du havre de Doréy, à l'extrémité nord de la Papouasie [1].

Ce havre, dont l'aucrage est sûr et commode, gît par 0° 51′ 49″ de latitude S. et 130° 44′ 59″ de longitude orientale, sur la côte E. de la grande terre des Papouas, et au nord du golfe Geel-Wing, qui, par sa profondeur, concourt avec une baie opposée à transformer la Nouvelle-Guinée en deux presqu'îles que réunit un isthme étroit.

Après avoir séjourné, du 26 juillet au 9 août, à la Nouvelle-Guinée ou Papouasie, et mis à la voile pour arriver à Sourabaya le 28 août, nous quittâmes cette île le 11 septembre, et dirigeâmes notre navigation vers l'île Maurice, que nous atteignîmes le 2 octobre pour y rester peu de jours; enfin nous mîmes à la voile pour être bientôt en vue de l'île Sainte-Hélène.

Lorsque nous visitâmes la maison, ennoblie par la grande infortune, un ignoble désordre, pire que l'abandon, l'avait transformée en un blutoir où se vannait le grain pour l'usage des employés de la colonie, confinés dans cette partie de l'île. Une crèche occupait la place du lit de *Napoléon*, et sa chambre à coucher était devenue une écurie ! ! ! Plus de tapisseries, plus de boiseries : rien dans cette demeure n'attestait qu'elle eût servi de refuge à un *Empereur* mis au ban des *rois !* Seulement, les barrières qui gênaient jusqu'à sa promenade étaient restées debout à l'entour, et leur labyrinthe embarrassait encore les pas des visiteurs.

Non loin se trouvait placée une maison plus convenable, que le gouvernement anglais fit bâtir pour son prisonnier, et qui n'était point encore terminée lorsque Napoléon mourut. Cet édifice, commode comme logement, construit avec élégance, entouré de galeries couvertes, de jardins tracés avec goût, meublé avec recherche, bien qu'avec simplicité, nous fut montré avec ostentation par nos guides. Mais, dans ces pièces froides et vides, qui pouvait nous intéresser? Cette bibliothèque, cette salle de billard, ces bains, ne reçurent jamais celui que sir Hudson-Lowe avait pour but de

1 Relèvement du mouillage :

Aiguade	O. 14°	S.
Pointe droite (havre intérieur) . . .	S. 5° 30′	E.
Id. gauche (*idem*)	S. 51° 30′	E.
Pointe droite de l'île Masnapy . . .	S. 20°	E.

faire mourir d'un suicide moral. Quelques fleurs venues du Cap avaient captivé l'Empereur : elles ouvraient alors leurs corolles embaumées, elles nous prodiguaient leurs charmes. Aussi mîmes-nous le plus vif empressement à les cueillir, à les dessécher comme de précieuses reliques, et comme l'émanation des pensées journalières du grand homme.

Nous quittâmes Long-Wood avec tristesse. Que de réflexions cruelles, que d'amères angoisses la grande âme de l'exilé dut dévorer sur ce petit carré de terre!.... Et peut-être le regret le plus poignant pour son cœur dut-il souvent empoisonner ses réflexions, en songeant que de victoires il lui avait fallu remporter pour nous remettre sous le joug qui, sans lui, n'eût jamais courbé nos têtes! Nous prîmes congé de ces lieux sans oser détourner nos regards. Nos réflexions étaient tristes et austères : elles n'avaient changé de nature qu'en visitant l'asile d'une amitié honorable, d'un dévouement sans bornes; car la *fidélité au malheur* est une vertu dont la pensée rafraîchit et tempère, comme la fraîcheur du soir par un beau jour d'été.

Nous suivîmes lentement les chemins étroits et entortillés des Talwèges, pour gagner la vallée de Sinn. Des roches calcinées, des ravines noircies, l'enfer du Dante, quant à l'aspect des lieux, l'île de Camoëns, par quelques ravines fraîches et émaillées, se succédaient à nos yeux. Bientôt, enfin, il nous fallut mettre pied à terre; nous allions entrer dans la vallée où gisait, sous quelques pierres, la grande ombre de *Napoléon*. Cette vallée semble revêtir les formes les plus fantastiques; si des éboulements et des roches brisées par la nature nous donnent l'image du chaos, de fraîches pelouses, des ondes murmurantes qui fuient à travers des herbes d'un vert gai, nous rappellent les charmes d'un paysage plus riant. Des pins aux noirs rameaux, au sombre feuillage, attirèrent nos regards; ils occupent la portion resserrée du val de Sinn, puis ils cessent bientôt et sont remplacés par des massifs de *géraniums* aux corolles de feu. Là s'élèvent des châtaigniers de la vieille Europe, des pommiers de la Normandie. Sous d'énormes touffes de fougères jaillit, des flancs du ravin, une source qui se perd en humectant le gazon. Tout est riant dans cette partie de la vallée, tandis que, quelques pas plus en avant, ses bords sont nus, tachés de rouge et de noir, traversés par des zônes bigarrées d'ocres calcinées, et

des crevasses découpent de leurs festons zigzagués les parois de ce bassin où des pans de rochers menacent ruine. Ici, la dévastation et la mort; là, la fraîcheur, le calme et la vie. La vie!!...

Votre permis, Gentlemen, nous cria un soldat qui portait sur la plaque de son schako : *Waterloo!* soldat vêtu de rouge, à accent breton, à parole brève et impérative comme une consigne; soldat dont la présence détruisit nos réflexions pensives, rejeta loin de nous des temps qui absorbaient nos facultés, et qui, en nous reportant du monde historique, nous ramena brusquement à l'existence d'un fait matériel accompli. Ce soldat, sa guérite, quelques saules pleureurs élevés, une pierre plate, jetée toute blanche encore au milieu d'herbes vertes, un tombeau au milieu des fleurs et des ruines de la nature, des barreaux de fer rangés autour d'une plate-forme quadrilatère, mélange hétérogène, s'il en fut jamais, d'un hommage touchant, d'une barbarie rafinée, d'un grand homme, d'un cadavre rongé de vers, voilà ce qui frappait nos yeux. C'était le tombeau de *Napoléon Bonaparte!*

Il me fallut quelques instants avant de pouvoir me réconcilier avec la présence d'un soldat anglais dans ce lieu de grands souvenirs. La complaisance de ce geolier de mort, qui psalmodia pour la millième fois les quelques détails vulgaires, finit, sinon par faire oublier sa présence, du moins par nous la faire tolérer. Cette eau limpide et murmurante, qui baigne le fond de la vallée, était celle dont *Napoléon* aimait à se rafraîchir! Cette pelouse gaie et molle était celle où il se reposait volontiers à la suite de ses promenades à cheval, qui devinrent si rares pendant les derniers temps de son séjour à Sainte-Hélène! Plus d'une fois il y chercha le calme et vint y goûter un repos de quelques instants. Maintenant ces grands saules abritent son tombeau. Son tombeau, que recouvrent quelques larges dalles de pierres, sans inscription, sans ornements, sans un seul mot qui témoigne leur destination, et cependant que ne dit pas cet humble mausolée! L'Europe entière en est émue!

Nous arrachâmes quelques branches des saules que nous devions conserver religieusement. Plus d'une larme humecta nos paupières!

L'île de Sainte-Hélène, située dans l'hémisphère austral, gît par 15° 55′ 00″ de lat. sud et 7° 59′ 08″ de longit. occidentale, à 1200 milles à peu près des côtes d'Afrique, à 900 milles de l'Amérique méridionale, à 600 milles de l'île de l'Ascension, et à environ 1200

milles de Tristan d'Acunna. Sa plus grande longueur du nord-est au sud-ouest n'est que de trois lieues, sa largeur de deux, et sa circonférence d'un peu plus de huit. Sa surface comprend 30,300 acres. La position de cette île, les avantages inappréciables qu'elle présente pour établir des croisières, les ressources qu'elle fournit à la nation qui s'y est établie, pour détruire le commerce des autres peuples maritimes, lui ont valu de la part des Anglais le nom de *Gibraltar des mers de l'Inde.*

Nous en sortîmes pour arriver le 18 janvier à l'Ascension, que nous quittâmes dix jours après pour saluer notre belle patrie.

Jusqu'à notre arrivée sous l'équateur, nous eûmes du beau temps; mais nous éprouvâmes, par deux degrés de latitude nord, des calmes, des grains très-violents et de la pluie par averses. La brise variait sans cesse et semblait se complaire à souffler de tous les points du compas. Pendant quelques heures de calme, la mer se couvrit de *glaucus*, le plus gracieux des mollusques pélagiens, et de larges vélelles et des janthines sveltes flottaient le long du bord. A l'horizon, nous vîmes un navire dont la blanche voilure s'effaça dans l'indécise limite des nuages. Il faut être confiné des mois entiers dans sa prison flottante, pour sentir ce qu'a d'aiguillon pour les sensations ce blanc mat d'une voilure qui glisse sur le fond bleuissant du ciel, comme les longues ailes d'une mouette. Bonheur rapide comme la pensée, et, comme elle, tout aussi fugitif.

Le 2 février, nous coupâmes la ligne équatoriale pour la cinquième fois. Nous eûmes du mauvais temps jusque par les cinq degrés de latitude N. Les vents sautaient d'un rumb à l'autre, le ciel était noir, et le tonnerre faisait entendre ses sourds roulements. Nous ne tardâmes pas à sortir du tropique du Cancer, poussés par un vent frais, et naviguant avec une grosse mer. Nous étions par le travers des îles du Cap-Vert, lorsque nos voiles se couvrirent d'une poussière rouge. Les vents soufflaient alors du côté de la terre, et nous apportèrent en poudre fine et ténue les scories volcaniques de ces îles. A partir du 24 février, nous continuâmes à avoir, jusque par delà les 30 degrés de latitude nord, une température rafraîchie, un soleil radieux, des vents d'E. de N.-N.-E. ou de S.-E., et la petite galère que nous avons appelée *Physale des Açores*, couvrait de ses essaims cette portion de l'Océan-Atlantique. Elles nous rappelèrent ces galères douées de vie, ces flottes

couvertes de banderolles qui escortaient Cléopâtre sur les ondes du Cygnus.

Le 22 mars, dans la nuit, on eut connaissance du Cap-Cicier et des côtes de Toulon. Mais nous louvoyâmes en vain tout le jour, une brise fraîche et directement contraire irritait la juste impatience qui nous animait, et nous tenait sur le rivage de la France absente depuis longtemps. Jusqu'au 24, nos efforts furent vains : l'entrée de la grande rade de Toulon semblait vouloir nous repousser : elle nous faisait pressentir tous les mécomptes qui devaient bientôt nous enlever nos dernières illusions. M. Duperrey se décida alors à laisser arriver, et bientôt nous entrâmes dans le port de Marseille, d'où, quelques jours après, nous remîmes à la voile pour aller désarmer la corvette *la Coquille* dans le même arsenal d'où elle était partie le 11 août 1822.

Ainsi 872 jours se sont écoulés sur les points du globe les plus divers, les climats les plus opposés et les plus insalubres du monde, les influences atmosphériques les plus opposées, sans que nous ayons eu à regretter la perte d'un seul de nos compagnons. Dans ce laps de temps, *la Coquille* resta 521 jours sous voiles, et a parcouru 25000 lieues marines!....

NOTE.

« De tous les archipels que j'ai visités dans la mer du Sud, nul ne me parut aussi curieux et aussi intéressant pour le voyageur que le groupe d'Hogoleu. Une ceinture d'environ quarante petites îles en environne plusieurs autres plus grandes, dont quatre peuvent avoir environ trente milles de circonférence. Les îles de l'intérieur sont seules habitées, et contiennent une population d'environ trente-cinq mille âmes, divisées en deux races distinctes. Les deux principales îles de l'ouest, avec quelques-unes des petites, sont peuplées par la race indienne de couleur cuivrée, tandis que les deux îles orientales, avec leurs dépendances, contiennent une race bien plus voisine de celles des nègres. Ces peuplades se font fréquemment la guerre, ainsi que je l'appris des deux parties, quoiqu'elles fussent alors en paix. Les noirs sont au nombre de vingt mille environ, tandis que la population des Indiens n'excède pas quinze mille.

» Les hommes de la race noire ont environ cinq pieds dix pouces de hauteur; ils sont bien proportionnés, musculeux et actifs; leur poitrine est large et saillante; leurs membres bien tournés; leurs mains et leurs pieds petits; leurs cheveux sont bien frisés, sans ressembler pourtant à ceux des Africains. Ils ont le front haut et droit, les pommettes saillantes, le nez bien dessiné et les lèvres minces. Leurs dents sont belles et blanches, les épaules larges, et les oreilles petites et un peu plus ouvertes que les nôtres. Leurs yeux sont noirs, vifs, brillants et perçants, avec des cils longs et relevés. L'expression habituelle de leur maintien annonce un caractère fier et entreprenant.

» A la ceinture et sur les reins, ils portent une natte faite d'écorce d'arbre, élégamment tissue, et embellie avec goût d'une quantité de figures de couleurs diverses. Ils portent aussi sur la tête des parures du même tissu, rehaussées avec des plumes d'oiseaux rares; vous diriez d'un turban surmonté d'une frange riche et pompeuse. Les chefs ont le lobe inférieur des oreilles fendu, et ils introduisent dans cette ouverture des morceaux d'un bois léger, souvent aussi gros que le poignet. Cet ornement est en général enrichi d'une variété de belles plumes, de dents de poissons, de fragments d'écaille de tortue. Ils portent aussi au cou des colliers en nacre de perle, et des touffes de plumages. Leur corps est tatoué de dessins bizarres; ils se teignent la figure en jaune et blanc, et en rouge, quand ils vont à la guerre, pour se donner un air belliqueux et féroce.

» Les femmes sont petites, douées de jolis traits; leurs yeux noirs, étincelants, respirent la tendresse et la volupté; elles ont la gorge arrondie, la taille élancée, de petites mains et de petits pieds, les jambes droites et la cheville du pied peu

saillante; en un mot, elles sont remarquables par leur beauté. Néanmoins, elles ne négligent point l'aide de la toilette, car elles se parent de plumes et de coquilles les plus riches qu'elles puissent se procurer par leurs parents ou leurs frères, par leurs amants ou leurs maris. Elles portent autour de la tête ou du cou diverses sortes d'ornements faits avec des dépouilles d'oiseaux et de poissons; leurs bras et leurs jambes sont parés de la même manière, tandis que leur gorge est tatouée légèrement, mais avec goût. Elles portent également un petit tablier de huit pouces de large et de douze pouces de longueur, orné sur les bords d'une manière très-ingéuieuse, et enrichi au milieu des plus jolies coquilles. Par dessus tout cela, elles se revêtent d'un manteau, ou plutôt d'une espèce de tunique, fabriquée avec une belle herbe soyeuse, tissue avec beaucoup de goût et d'habileté, et quelquefois bordée d'une frange élégante ; cet habillement a huit pieds environ de longueur sur six de large, avec un trou dans le milieu, tout juste assez grand pour laisser passer la tête; il ressemble beaucoup au *poncho* que portent les Américains du sud. Les femmes fabriquent les étoffes, les lignes et les filets de pêche, et ont soin des enfants; elles sont douces et tendres pour leurs maris, qui les traitent avec beaucoup d'égards.

» Les deux îles de l'ouest sont peuplées par environ quinze mille Indiens de couleur cuivrée, un peu inférieurs pour la taille à la tribu des noirs que nous venons de décrire; mais ils sont plus forts, plus vigoureux, plus athlétiques, et mieux constitués pour la guerre et pour les fatigues que la peuplade de couleur plus foncée; ils sont très-actifs et d'une force remarquable. Parmi eux, j'en ai vu plusieurs qui ne pesaient pas plus de cent cinquante livres chacun, et qui soulevaient notre petite ancre de boissière, pesant plus de six cents livres, avec la plus grande facilité. Ces hommes vivent pourtant de fruits et de poissons, sans excitants d'aucune espèce; ils ont le corps droit et arrondi, la poitrine saillante, les membres nerveux, les mains et les pieds bien conformés.

» Leur teint est d'une couleur de cuivre très-pâle; leurs cheveux, longs et noirs, sont en général proprement réunis au sommet de la tête. Ils ont le front élevé et proéminent, indice ordinaire des facultés intellectuelles ; au bas de cette partie, spécialement chez les femmes, règne une couple de longs cils soyeux et noirs comme le jais, et fortement arqués. Leur visage est arrondi, plein et potelé, et les pommettes sont moins saillantes que parmi les nations sauvages. Ils ont un beau nez, modérément relevé, une bouche bien proportionnée et une double rangée de dents aussi blanches que le plus pur ivoire. Les joues à fossettes et les doubles mentons sont communs dans les jeunes gens des deux sexes.

» Les hommes ont généralement le devant du cou couvert d'une longue barbe noire, qu'ils laissent croître seulement à partir du menton ; cependant quelques chefs portent de très-grandes moustaches. Ils ont de très-grandes oreilles, et leur partie inférieure est percée d'une ouverture assez grande pour recevoir un ornement de la grosseur d'un œuf d'oie. Cet ornement est souvent décoré avec des dents de diverses sortes de poissons, des coquilles, des becs et des plumes d'oiseaux, et des fleurs des vallées ; ils portent aussi des colliers de la même nature. Ils ne sont guère tatoués que depuis le bas du cou jusqu'au creux de l'estomac; souvent, sur la poitrine des chefs, c'est un tatouage non interrompu, représentant une foule de figures fantastiques, exécutées avec assez de goût. L'habillement des deux sexes est semblable à celui de leurs voisins de l'est. Ils portent des bracelets en écaille de tortue aux bras, et en nacre de perle aux jambes et à la cheville du pied. Pour la propreté personnelle, ces insulaires pourraient défier tout autre

peuple de la terre. Ils sont naturellement gais, affectueux, joyeux, vifs et actifs, extraordinairement doux et affectionnés envers leurs femmes et leurs enfants, et pleins de déférence et de respect pour la vieillesse.

» En général, leurs femmes sont à peu près de la même taille que les nôtres; leurs formes sont délicates, leur taille svelte et leur buste admirablement moulé. Leurs pieds et leurs mains ne sont pas plus grands que dans nos enfants de l'âge de douze ans, et la taille est extrêmement fine et jolie. Elles sont nubiles à l'âge de cent cinquante lunes, près de douze ans. Elles ont la tête petite, le front élevé, les yeux grands et noirs, les joues pleines et potelées, le nez bien fait, la bouche petite, et, ce qui ne manque jamais dans cette partie du monde, des dents superbes, ce qui n'ajoute pas peu d'attraits à chacun de leurs sourires. Leurs oreilles sont petites, et leur cou très-délicatement formé; par derrière flottent leurs longs cheveux noirs quand ils ne sont pas réunis sur la tête. Elles sont extrêmement modestes, et il n'est pas rare de voir la rougeur percer sur leur visage, malgré leur teint foncé; leurs mouvements sont élastiques et gracieux, et la joie et la vivacité se font remarquer dans leur maintien. Les liens conjugaux sont rarement malheureux dans ces contrées, car la chasteté et la fidélité paraissent être des sentiments innés chez ces peuples. Vous verrez rarement un homme parler avec dureté à une femme; et frapper un individu de ce sexe, si grande que soit sa faute, est regardé comme un acte inhumain et barbare. Les affections sociales exercent beaucoup de puissance chez ces peuples, ainsi que les relations de parenté. Quant à l'industrie, l'activité, la persévérance, on ne saurait établir aucune comparaison entre ces insulaires et ceux de la plupart des îles de l'Océan-Pacifique : hommes, femmes, enfants, tous sont occupés, depuis le lever du soleil, à la fabrication des armes, des filets, des pirogues; et, bien qu'ils n'aient à leur disposition que des instruments en coquilles, en pierres, en dents de poisson, tout ce qu'ils font est exécuté avec infiniment de goût et d'adresse.

» A l'égard des idées religieuses de ces insulaires, le peu de renseignements qu'il m'a été possible d'obtenir peut être exposé en quelques mots. Ils pensent que tout a été créé par un être puissant qui dirige et gouverne tout, et dont la résidence est au-dessus des étoiles; qu'il veille sur tous ses enfants et sur toutes choses avec un soin et une affection paternelle; qu'il pourvoit à la subsistance des hommes, des oiseaux, des poissons et des insectes, le plus petit animal étant destiné à servir de pâture au plus grand, et tous devant servir au soutien du genre humain; que le Créateur arrose ces îles de sa propre main, en laissant tomber d'en haut les pluies quand il est nécessaire; qu'il a planté le cocotier, l'arbre à pain et tous les autres arbres, ainsi que les buissons, les plantes et les touffes d'herbes; que les bonnes actions lui sont agréables, mais que les mauvaises l'offensent; qu'ils seront heureux ou misérables dans la suite, selon leur conduite en cette vie; que les bons vivront alors sur un groupe d'îles délicieuses, encore plus belles et plus agréables que les leurs, tandis que les méchants seront séparés des bons et transportés dans quelque île rocailleuse et désolée, où il n'y aura ni cocotiers, ni arbres à pain, ni eau fraîche, ni poissons, ni aucune trace de végétation. Ils n'ont ni temples, ni églises, ni formes extérieures de culte; mais ils disent qu'ils aiment l'Être suprême, à cause de sa bonté envers eux.

» Ils regardent le mariage comme une obligation sacrée; il doit être célébré en présence du roi, ou de l'un des principaux officiers de sa majesté, dûment autorisé. Avant qu'un contrat semblable soit formé, aucune restriction n'est imposée aux deux sexes, et les femmes non mariées peuvent accorder leurs faveurs à qui que

ce soit, sans encourir aucun reproche et sans éprouver aucune espèce de remords; mais, une fois mariées, une faute deviendrait une infamie. Une femme enceinte, qu'elle soit mariée ou non, est considérée avec honneur et respect; elle-même, justement fière de sa fécondité, est bien éloignée de prendre des précautions pour cacher son état, et elle est recherchée en mariage.

» Les cérémonies funéraires de ces peuples ont quelque chose de singulier. A la mort d'un proche parent, on s'abstient de toute espèce de nourriture durant quarante-huit heures; et pendant un mois on ne mange que des fruits, en se privant entièrement de poisson, qui est une friandise du pays. Pour la perte d'un père ou d'un époux, on se retire en outre dans la solitude sur les montagnes, l'espace de trois mois. Mais je suis forcé d'ajouter une autre circonstance que, pour l'honneur de la nature humaine, je voudrais pouvoir passer sous silence : la mort du roi ou d'un chef puissant est toujours célébrée par des sacrifices humains !. .. Plusieurs hommes, des femmes, des enfants, sont condamnés à l'escorter dans le monde des esprits. Telle est la superstition de ces peuples, qu'on voit des individus demander à faire partie de cette escorte, afin d'avoir l'honneur d'être enterrés dans la même tombe que le roi. Dans les deux mois qui suivent les funérailles d'un chef, toutes les barques demeurent amarrées au rivage, car il n'est permis à personne d'aller à la pêche.

» La race indienne qui habite les îles de l'ouest et la race cuivrée de l'est sont souvent en guerre; voici quelle est la marche ordinaire de leurs opérations. Les insulaires, qui croient avoir reçu quelque offense de leurs voisins, avertissent ceux-ci que tel jour et à telle heure un certain nombre de pirogues armées en guerre débarqueront chez eux, et que les négociations seront entamées relativement aux réparations qu'ils sont en droit d'exiger. Le débarquement, la conférence et la négociation, tout a lieu le jour indiqué; et si les explications sont jugées suffisantes, l'affaire se termine par un grand festin. Mais si on ne peut pas s'accorder, un nombre égal de guerriers se mesure avec les plaignants, et le combat commence avec fureur; il dure environ une heure, et puis ils se séparent d'un commun accord et se reposent pendant quelques heures. En attendant, les deux partis ne s'écartent pas du champ de bataille, s'occupent à enterrer les morts et à donner des soins aux blessés.

» Le jour suivant, quand les deux troupes ont déclaré qu'elles sont prêtes, le combat recommence avec une nouvelle ardeur, et dure deux fois plus longtemps que la veille, à moins que l'une d'elles ne quitte la partie et ne cède la victoire à l'autre. Dans le cas contraire, au bout d'une heure d'un combat terrible, ils se séparent de nouveau, mettent de côté leurs armes et s'assistent mutuellement à enterrer leurs morts et à panser les blessés, de la manière la plus amicale. Le troisième jour, le sort de la camgagne est décidé : ils commencent le combat le matin, et le continuent jusqu'à ce que l'un des partis succombe. Si ce sont les assaillants, ils abandonnent leurs pirogues et leurs armes aux vainqueurs, qui sont obligés de donner un festin aux vaincus et de les ramener en sûreté chez eux, où un traité de paix est ratifié par un nouveau festin, qui dure deux jours. Les deux peuples sont ensuite en deuil pendant quinze jours en l'honneur de leurs amis tués dans le combat. Après cela, les relations d'amitié sont renouvelées, et les insulaires des deux tribus vont et viennent, comme de coutume, les uns chez les autres.

» D'autre part, si les assaillants sont victorieux, les autres acquiescent à leurs demandes, et font le traité le plus favorable que les circonstances puissent leur

permettre, toujours ratifié par un festin. Les prisonniers faits dans l'action appartiennent aux individus qui les prennent, si leur parti remporte la victoire; autrement, ils sont rendus aux vainqueurs; mais les hommes du parti qui cède ne sont jamais considérés ni traités comme prisonniers, mais ils sont traités honorablement et reconduits chez eux.

» Les habitations de ces insulaires sont bien imaginées et ingénieusement exécutées. Pour la grandeur, elles varient de vingt à soixante pieds de longueur, et de dix à trente pieds de largeur; elles n'ont que le rez-de-chaussée avec des toits angulaires, proprement recouverts de feuilles de cocotier et de palmier, qui les rendent complétement impénétrables à l'eau. Leurs lits sont faits de nattes très-simples et très-molles; des corbeilles et des berceaux en osier reçoivent les petits enfants. Des nattes très-bien travaillées servent pour les repas. Enfin, sous le rapport de la propreté, ces insulaires l'emportent sur tous les peuples que j'ai visités dans mes voyages. Une cour spacieuse plantée d'arbres est attenante à chaque maison et est entourée d'une palissade de bambous, et au centre du village est la maison du chef, à qui sont confiées toutes les affaires du pays.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE
DES MATIERES
CONTENUES
DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

